U d'/of OTTAWA
39003002241791

9-24-69

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl09flau

CORRESPONDANCE

(1829-1854)

Portrait de Flaubert, d'après Langlois.

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

Texte revisé et classé par M. René DESCHARMES.
Portraits gravés sur bois par M. Achille OUVRÉ.

TOME I

(1829-1854)

ÉDITION DU CENTENAIRE

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1928

Universitas

PQ
2246
.A1
1121
v.9

La mort a emporté René Descharmes au moment où l'on commençait l'impression du dernier tome de cette Correspondance. *C'est dire que le classement des lettres à leurs dates, la revision du texte et la rédaction des notes étaient entièrement achevés quand il disparut si prématurément. C'est dire aussi que tout le mérite de l'énorme labeur que représente cette mise au point revient à celui qui n'est plus là pour recueillir les justes éloges que lui vaudront cette œuvre de science et d'amour.*

Il suffit d'ouvrir ces volumes pour apercevoir l'importance de ce travail, que, dans sa modestie, Descharmes seul trouvait tout simple. Comme il avait pour unique dessein de bien servir les lettres, il s'était mis tout entier au service du maître auquel il avait dévoué sa vie, car Flaubert, pour lui comme pour tous ceux qui l'ont bien compris, personnifiait précisément l'amour des lettres. Ainsi, à l'exemple du grand romancier, René Descharmes prit-il à tâche de cacher le plus possible ses propres efforts. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on a tôt fait de se rendre compte que ces documents si nombreux et toujours contrôlés, ces notes si substantielles, ces matériaux jusqu'alors épars dans les journaux et dans les revues, il a fallu, pour les découvrir, pour les rassembler et les confronter, puis pour en tirer tant de déductions ingénieuses et probantes, non seulement des démarches innombrables et une patience acharnée, mais surtout une vaste culture, un sens critique aigu, une discipline et une méthode intransigeantes, et puis encore beaucoup de talent. C'est pourquoi, bien que sa modestie s'en fût effarouchée, on peut dire aujourd'hui toute la peine que lui donna cette tâche qu'il n'eut pas même la joie d'achever. J'ai sous les yeux les dossiers qu'il a laissés ; ils mon rent que nul détail n'échappait à sa diligence. Pour éclairer ses doutes, il n'avait souvent qu'une allusion faite par Flaubert à un événement contemporain de la lettre qu'il s'agissait de dater, ou quelques réflexions sur un livre, lu à ce moment par le romancier. Il rechercha les mentions des prêts consignés sur les registres des bibliothèques, dépouilla les collections de périodiques et jusqu'aux almanachs. Quelques articles qu'il publia pndant qu'il procédait au classement de la Correspondance *montrent bien l'étendue de son labeur. Celui qui parut dans les* Marges, *par exemple, et qui raconte les pourparlers engagés entre Flaubert et son éditeur Michel Lévy pour* Salammbô [1], *n'est pour ainsi dire que l'utilisation anecdotique des matériaux réunis pour la mise en place des lettres écrites par Flaubert entre le moment où celui-ci achevait son roman carthaginois et la publication de ce livre, c'est-à-dire entre avril et novembre* 1862. *Or la* Correspondance *embrasse plus d'un demi-siècle Qu'on juge par là de l'effort accompli par celui qui la classa. Et n'oublions pas qu'il s'agissait non seulement de dater les quelque dix-huit-cents lettres du recueil, mais encore de corriger les innombrables fautes de lecture dont fourmillent les précédentes éditions.*

L'activité de René Descharmes était prodigieuse. A tout instant il m'écrivait ou venait me voir pour me conter ses soucis, car il apportait à l'accomplissement

(1) *La publication de Salammbô*, Les Marges, 15 juillet et 15 août 1923.

de la besogne dont il s'était chargé cette conscience scrupuleuse qui donne tant de prix à ses précédents ouvrages.

Il avait débuté dans la vie littéraire par deux volumes — sa thèse principale pour le doctorat ès-lettres, Flaubert avant 1857, *et sa thèse complémentaire,* Un ami de Flaubert : Alfred Le Poittevin, *soutenues en* 1909 *à Lille, et publiées la même année à Paris chez Ferroud* (1). *Ces deux ouvrages eurent un grand retentissement. Ce n'étaient pas seulement, en effet, des travaux d'une érudition hors de pair, mais aussi des livres profondément humains qu'on ne peut lire sans émotion.*

Quelque temps avocat à Charleville, où son père fut bâtonnier, René Descharmes revint vite à Paris et entra à la Bibliothèque Nationale. Il y fut attaché au département des Imprimés et il lui échut de préparer la «tranche» Flaubert du catalogue. C'est à ce moment qu'il réunit les documents qui, joints à ceux que je possédais, nous donnèrent l'idée d'écrire les deux volumes parus en 1912 *sous le titre d'*Autour de Flaubert (2).

La guerre ruina sa santé : déprimé par un long séjour dans la région de Verdun, il dut entrer au Val-de-Grâce, fut mis en disponibilité, et reprit sa place dans les cadres de la Nationale, jusqu'au moment où, en 1918, *il fut nommé bibliothécaire en chef du Museum d'Histoire Naturelle, poste qu'il occupa jusqu'à son dernier jour et où l'attendait une besogne administrative et bibliographique fort lourde.*

Il trouva moyen, néanmoins, de continuer ses travaux littéraires, et l'année même où fut célébré le centenaire de Flaubert, il publiait (à la Librairie de France) Autour de Bouvard et Pécuchet, *ouvrage d'un intérêt capital car la mort avait enlevé Flaubert avant qu'il eût terminé ce roman, ce qui empêche d'apercevoir clairement le dessein de l'auteur. Le volume de Descharmes propose des solutions satisfaisantes à tous les problèmes, fournit des réponses péremptoires à toutes les questions qui demeuraient posées depuis* 1880. *Il est l'indispensable complément de* Bouvard et Pécuchet.

C'est alors que Descharmes prit en mains la publication de la présente édition du Centenaire. Il n'est pas un lecteur qui n'en ait apprécié les mérites ; il n'en est pas non plus qui ne sente quelle perte la littérature a faite à la mort de ce grand et modeste lettré.

. . . . . .

En déférant à la demande des éditeurs qui me confient le soin de revoir les épreuves de cet ouvrage, j'obéis en même temps au désir exprimé par l'ami dont je fus, il y a quinze ans, le collaborateur.

Et c'est une collaboration qu'il me semble aujourd'hui reprendre, une collaboration posthume, où mon rôle est réduit aux seuls devoirs que m'impose une fraternelle affection. Mais j'y retrouve le même cœur que naguère. Et tout me donne, en accomplissant cette tâche, l'illusion d'une présence très chère, qui ne doit plus être désormais, hélas, qu'un souvenir.

Paris, 27 *février* 1925. *RENÉ DUMESNIL.*

(1) Revue et corrigée, la thèse complémentaire de Descharmes a été réimprimée dans la Bibliothèque Romantique que dirige avec tant de goût M. Henri Girard, sons le titre : *Alfred Le Poittevin, Une promenade de Bélial, et Œuvres inédites,* Paris 1924.

(2) *Autour de Flaubert,* 2 volumes, Mercure de France, 1912.

NOTE LIMINAIRE

Les lettres de FLAUBERT contenues dans ce premier volume de la *Correspondance* et dans ceux qui suivront, ont été revues et corrigées sur les autographes du Maître, *quand la mention du destinataire est précédée d'un astérisque.* En pareil cas, nous prenons toute la responsabilité du texte que nous publions. Les répétitions de mots, les inélégances, les incorrections, et même les libertés de langage de FLAUBERT ont été conservées — sauf à substituer de simples initiales à quelques expressions d'un caractère trop réaliste. Les termes qu'il a pu omettre lui-même, par distraction ou dans la hâte d'une écriture épistolaire, ont été rétablis, mais entre crochets [ ]. Quant aux points de suspension, très nombreux, qui encadrent et coupent le texte de ces lettres, il est nécessaire d'en indiquer ici l'origine et de distinguer entre eux, selon l'emploi qui en est fait. Dans la plupart des cas, ils servent à remplacer des passages plus ou moins importants, constatés sur les originaux. Quelquefois ces passages ont été raturés par les correspondants de FLAUBERT eux-mêmes, si complètement qu'il est devenu impossible de les déchiffrer. D'autres fois, ils semblent avoir été exclus des éditions antérieures, soit pour des raisons de convenance assurément respectables, soit par suite de scrupules peut-être excessifs quand les détails de la vie privée de l'écrivain, ou de sa famille, ou des contemporains, n'étaient pas en cause, soit même sans qu'il soit possible de découvrir aujourd'hui les motifs matériels, ou moraux, qui ont pu entraîner de telles suppressions, — infiniment regrettables pour la biographie du Maître, l'histoire de son œuvre en général et la connaissance exacte de sa pensée.

Il n'était pas possible de combler ces lacunes, à moins de révéler beaucoup d'inédit, et cela au préjudice des volontés et des droits formels de ceux qui ont assumé la charge des précédentes éditions. Toutefois j'ai cru devoir signaler au lecteurs les passages supprimés, chaque fois que le contrôle minutieux des autographes me donnait l'occasion d'en vérifier l'existence. Si l'on peut se résigner à ne posséder que d'une façon incomplète et imparfaite la *Correspondance* de FLAUBERT, c'est du moins à la condition d'être averti des mutilations fâcheuses qu'elle a pu subir. J'ai donc partout uniformément remplacé par *cinq points entre crochets* [.....] ces passages supprimés, d'importance très variable d'ailleurs, — qu'il s'agisse de quelques phrases ou de plusieurs pages — dont j'avais connaissance en me

reportant aux originaux des lettres. En d'autres endroits, au contraire, *trois points sans crochets* ... servent tout simplement à remplacer un mot qu'il a été impossible d'imprimer en entier, ou bien sont de la main même de FLAUBERT.

Malheureusement, pour un grand nombre de lettres, il n'a pas été possible de retrouver trace des manuscrits. Souvent aussi, leur communication n'a pu être obtenue des personnes qui les détiennent. J'ai été alors forcé de m'en tenir à ce qui a déjà été publié, c'est-à-dire au texte des éditions FASQUELLE et CONARD, sans contrôle direct, sans vérification immédiate. Pour cette seconde catégorie de lettres, la mention du destinataire *n'est donc précédée d'aucun astérisque.* Mais, comme l'expérience faite à propos des premières démontre surabondamment que leur texte a pu éprouver des altérations nombreuses (ainsi qu'on pourra s'en rendre compte sans peine), il paraîtra légitime que je décline, par contre, toute responsabilité quant aux erreurs, aux fautes, aux bévues qui peuvent encore se rencontrer dans celles-ci, — puisque leur origine ne m'est pas imputable, et que je n'ai pas eu les moyens de corriger, en rétablissant le texte de FLAUBERT dans sa pureté originale.

Quant aux dates, il convient également de distinguer entre les lettres revisées sur les autographes, et celles qui ne l'ont pas été.

Pour les premières, les mentions de jour, de quantièmes, de millésimes et de lieux, inscrites par FLAUBERT lui-même, ont été respectées avec le plus grand soin. Ces mentions, d'ailleurs, sont très souvent sommaires et vagues ; mais les cachets de la poste m'ont permis presque partout de les compléter par des indications plus précises, notées alors à la suite entre crochets.

Au contraire, pour la série des lettres non revisées, il en est des dates comme du texte lui-même ; adoptant comme base et comme source de celui-ci les éditions FASQUELLE et CONARD, je me trouvais amené à adopter, par là même, *en principe*, les dates attribuées par ces deux recueils aux lettres du romancier.

Toutefois, des erreurs évidentes se sont ici révélées ; par exemple le jour de la semaine indiquée, pour un mois déterminé, ne correspond pas, *en fait*, au quantième réel, dans l'année visée ; ou bien une allusion formelle, faite par FLAUBERT lui-même à un fait extérieur précis, oblige par la date connue de ce fait, à rectifier celle qu'on assignait à la lettre où il en est question ; ou bien encore la lettre incriminée se réfère textuellement à une autre lettre, réellement et logiquement antérieure, mais qu'une négligence a pu faire classer après, etc. Dans tous ces cas, chaque fois que j'ai pu le faire, je n'ai pas hésité à corriger (ou à compléter, toujours entre crochets) les dates précédemment données aux lettres de FLAUBERT dans les autres éditions, et par suite le classement de cette *Correspondance.* Si j'ai cependant gardé un doute, j'ai tenu à l'avouer par un point d'interrogation.

Des notes explicatives, en bas de page, réduites d'ailleurs au minimum (puisqu'il ne s'agit pas d'une édition critique), rappellent les faits historiques, les raisonnements, les comparaisons du contexte, qui ont donné lieu à de telles rectifications.

En somme, pour toutes ces lettres non revisées, on ne trouvera ici que les dates attribuées dans les éditions antérieures, mais sous réserve d'un contrôle de

celles-ci sur les calendriers de l'époque — des modifications qui m'ont paru s'imposer par voie de conséquence — et sous le bénéfice des arguments, résumés en note, qui justifient ces corrections.

Le principal intérêt d'une *Correspondance* comme celle-ci, qui embrasse la carrière entière d'un grand écrivain (puisque la première lettre connue est de sa huitième année, la dernière de l'avant-veille de sa mort) est de raconter, jour par jour, les événements principaux de son existence, et en même temps de faire entendre, au jour le jour, dans toutes leurs manifestations, l'écho de sa pensée et de son caractère. Il m'a donc paru qu'il ne pouvait y avoir d'édition sérieuse de cette *Correspondance* que classée dans un ordre chronologique rigoureux, quels que soient d'ailleurs les destinataires de ces lettres, et sans isoler aucune correspondance particulière. On trouvera donc ici, dans l'ordre des dates que je me suis efforcé de respecter et de rétablir aussi exactement que possible, la totalité des lettres actuellement connues et parvenues jusqu'à nous, soit qu'elles figurent dans les éditions FASQUELLE et CONARD, soit qu'elles aient été publiées séparément dans des revues ou des journaux littéraires. Pour les raisons auxquelles il a été fait allusion tout à l'heure, on ne trouvera ici aucune lettre de FLAUBERT à proprement parler inédite. Si cette édition, qui ne prétend pas être complète ni définitive, espère apporter quelque amélioration aux éditions antérieures, c'est dans les limites qui viennent d'être exposées ; il importait, dans cette *Note liminaire*, de les signaler aux lecteurs.

RENÉ DESCHARMES

SOUVENIRS INTIMES

Ces pages ne sont point une biographie de Gustave Flaubert ; ce sont de simples souvenirs : les miens et ceux que j'ai pu recueillir.

La vie de mon oncle s'est passée tout entière dans l'intimité de la famille, entre sa mère et moi ; la raconter, c'est le faire connaître, aimer et estimer davantage ; je crois ainsi accomplir un devoir pieux envers sa mémoire.

Avant la naissance de Gustave Flaubert, mes grands parents avaient eu trois enfants ; l'aîné, Achille, de neuf ans plus âgé, et deux autres morts petits ; puis vinrent Gustave et un autre garçon qui mourut à quelques mois. Enfin ma mère, Caroline, fut la dernière.

Elle et son jeune frère s'aimaient d'une tendresse particulière. Séparés seulement par trois années, les deux petits ne se quittaient guère ; à peine Gustave a-t-il appris quelque chose qu'il le répète à sa sœur ; il fait d'elle son élève ; un de ses grands plaisirs est de l'initier à ses premières compositions littéraires. Plus tard, quand il sera à Paris, c'est à elle qu'il écrit, c'est elle qui transmettra aux parents les nouvelles quotidiennes, car cette douce communauté de pensées ne se perd pas.

Je dois la plupart des faits relatifs à l'enfance de mon oncle à ce que m'en a raconté la vieille bonne qui l'a élevé, morte trois ans après lui, en 1883. Aux familiarités permises avec l'enfant avaient succédé chez elle un respect et un culte pour son maître. Elle était « pleine de lui », se rappelant ses moindres actions, ses moindres paroles. Quand elle disait : « Monsieur Gustave », elle croyait parler d'un être extraordinaire. Ceux qui l'ont connue apprécieront la part de vérité contenue dans l'admiration naïve de la vieille servante.

Gustave Flaubert avait quatre ans lorsque Julie vint à Rouen en 1825 au service de mes grands-parents. Elle était du village de Fleury-sur-Andelle, situé dans cette jolie vallée toute souriante qui s'étend de Pont-Saint-Pierre au gros bourg de Lyons-la-Forêt. La côte « des Deux-Amants » en protège l'entrée ; çà et là des châteaux, l'un entouré d'eau avec son pont-levis, puis la superbe propriété de Radepont, les ruines d'une vieille abbaye, et des bois tout autour sur les collines.

Ce pays charmant est fertile en vieilles histoires d'amour et de revenants. Julie les connaissait toutes ; c'était une habile conteuse que cette simple fille du peuple douée d'un esprit naturel fin et très plaisant. Ses parents de père en fils étaient postillons, assez mauvais sujets et fort buveurs.

Gustave, tout petit, s'asseyait près d'elle des journées entières. Pour l'amuser, Julie joignait à toutes les légendes apprises au foyer le souvenir de ses lectures, car, retenue au lit pendant un an par un mal de genou, elle avait lu plus qu'une femme de sa classe.

L'enfant était d'une nature tranquille, méditative, et d'une naïveté dont il conserva des traces toute sa vie. Ma grand'mère m'a raconté qu'il restait de longues heures un doigt dans sa bouche, absorbé, l'air presque bête. A six ans, un vieux domestique qu'on appelait Pierre, s'amusant de ses innocences, lui disait quand il l'importunait : « Va donc voir au fond du jardin ou à la cuisine si j'y suis. » Et l'enfant s'en allait interroger la cuisinière : « Pierre m'a dit de venir voir s'il était là. » Il ne comprenait pas qu'on voulût le tromper et devant les rires restait rêveur, entrevoyant un mystère.

Ma grand'mère avait appris à lire à son fils aîné, elle voulut en faire autant pour le second et se mit à l'œuvre. La petite Caroline à côté de Gustave apprit de suite, lui ne pouvait y parvenir, et après s'être bien efforcé de comprendre ces signes qui ne lui disaient rien, il se mettait à pleurer de grosses larmes. Il était cependant avide de connaître et son cerveau travaillait.

En face de l'Hôtel-Dieu, dans une modeste petite maison de la rue de Lecat, vivaient deux vieilles gens, le père et la mère Mignot. Ils avaient une tendresse extrême pour leur petit voisin. Sans cesse le bambin, sur un signe d'intelligence, ouvrant la grande et lourde porte de l'Hôtel-Dieu, traversait en courant la rue et venait s'asseoir sur les genoux du père Mignot.

Ce n'étaient pas les friandises de la bonne femme qui le tentaient, mais les histoires du vieux. Il en savait des quantités, plus jolies les unes que les autres, et avec quelle patience il les racontait ! Désormais Julie était remplacée. L'enfant n'était pas difficile, mais avait des préférences féroces ; celles qu'il aimait, il fallait les lui redire bien des fois.

Le père Mignot faisait aussi la lecture. *Don Quichotte* surtout passionnait mon oncle ; il ne s'en lassait jamais. Il a toute sa vie gardé pour Cervantès la même admiration.

Dans les scènes suscitées par la difficulté d'apprendre à lire, le dernier argument, irréfutable selon lui, était : « A quoi bon apprendre, puisque papa Mignot lit? »

Mais l'âge d'entrer au collège arrivait ; il allait avoir neuf ans, il fallait à toute force savoir, le vieil ami ne pouvait le suivre. Gustave s'y mit résolument et en quelques mois rattrapa les enfants de son âge. Il entra en huitième.

Il ne fut pas ce qu'on appelle un élève brillant. Manquant sans cesse à l'observation de quelque règlement, ne se gênant pas pour juger ses professeurs, les pensums abondaient, et les premiers prix lui échappaient, sauf en histoire, où il fut toujours le premier. En philosophie il se distingua, mais il ne comprit jamais rien aux mathématiques.

Plein d'exubérance et généreux, il avait de chauds amis qu'il amusait extrêmement par son intarissable verve et sa bonne humeur. Ses mélancolies, car il en avait déjà, se passaient dans une région de son esprit accessible à lui seul et ne se mêlaient pas encore à sa vie extérieure. Il avait une grande mémoire, n'oubliant ni les bienveillances ni les vexations dont il avait pu être l'objet ; ainsi il conservait pour son professeur d'histoire Chéruel une grande reconnaissance, et haïssait certain pion qui, pendant l'étude, l'avait empêché de lire un de ses livres favoris.

Mais les années de collège furent misérables ; il ne put jamais s'y habituer, ayant horreur de la discipline, de tout ce qui sentait le militarisme. L'usage d'annoncer les changements d'exercices par le roulement du tambour l'irritait, et celui de faire mettre en rangs les élèves pour passer d'une classe dans une autre l'exaspérait. La contrainte dans ses mouvements était un supplice, et la promenade en bande le jeudi n'était pas un plaisir, non qu'il fût faible, mais par une antipathie native pour tout ce qui lui semblait mouvement inutile ; antipathie pour la marche qui dura toute sa vie. De tous les exercices du corps, seule la natation lui plaisait ; il était très bon nageur.

Les jours ternes et pénibles du collège s'éclairaient par les sorties du jeudi et du dimanche ; retrouver la famille aimée, la petite sœur, était une joie sans pareille.

Au dortoir, pendant la semaine, grâce à des bouts de bougie emportés en cachette, il avait lu quelques drames de Victor Hugo, et la passion du théâtre était dans tout son feu.

Dès dix ans, Gustave composa des tragédies. Ces pièces, dont il était à peine capable d'écrire les rôles, étaient jouées par lui et ses camarades. Une grande salle de billard attenant au salon leur fut abandonnée. Le billard poussé au fond servait de scène ; on y montait par un escabeau de jardin. Caroline avait la surveillance des décors et des costumes. La garde-robe de la maman était dévalisée, les vieux châles faisant d'admirables péplums. Il écrivait à un de ses principaux acteurs, à Ernest Chevalier : « Victoire, Victoire, Victoire, Victoire, Victoire ! Tu viendras, Amédée, Edmond, Mme Chevalier, maman, deux domestiques et peut-être des élèves viendront nous voir jouer. Nous donnerons quatre pièces que tu ne connais pas. Mais tu les auras bientôt apprises. Les billets de 1re, 2e et 3e sont faits. Il y aura des fauteuils. Il y a aussi des toits, des décorations ; la toile est arrangée. Peut-être il y aura dix à douze personnes. Alors il faut du courage et ne pas avoir peur », etc.

Alfred Le Poittevin, de quelques années plus âgé que Gustave, et sa sœur Laure faisaient aussi partie de ces représentations. La famille Le Poittevin était liée avec les Flaubert par les deux mères, qui s'étaient connues en pension dès l'âge de neuf ans. Alfred Le Poittevin eut sur la jeunesse de mon oncle une influence très grande en contribuant à son développement littéraire. Il était doué d'un esprit brillant, plein de verve et d'excentricité ; la mort l'enleva jeune, ce fut un grand deuil. Il est parlé de lui dans la préface des *Dernières Chansons*.

Quelques mots sur mes grands-parents et sur le développement moral et intellectuel de mon oncle.

I

Mon grand-père, dont les traits ont été esquissés dans *Madame Bovary*, sous ceux du docteur Larivière appelé en consultation au lit d'Emma mourante, était fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine. La situation de la famille était très modeste ; néanmoins, en se gênant beaucoup, on l'envoya à Paris, étudier la médecine. Il remporta le premier prix au grand concours et fut par ce succès reçu docteur sans qu'il en coûtât rien aux siens. A peine venait-il de passer ses examens qu'il fut envoyé par Dupuytren, dont il était l'interne, à Rouen, près du docteur Laumonier, alors chirurgien de l'hôpital. Ce séjour ne devait être que momentané ; le temps de remettre sa santé affaiblie par trop de travail et les privations d'une vie pauvre. Au lieu de rester quelques mois, le jeune médecin y resta toute sa vie. Les appels fréquents de ses nombreux amis, l'espérance d'arriver, à Paris, à une haute position médicale, espérance justifiée par ses débuts, rien ne le décida à quitter son hôpital et une population à laquelle il s'était attaché profondément. Mais au début ce fut l'amour qui causa ce séjour prolongé, amour pour une jeune fille entrevue un matin, une enfant de treize ans, la filleule de Mme Laumonier, une orpheline en pension qui chaque semaine sortait chez sa marraine.

Anne-Justine-Caroline Fleuriot était née en 1794 à Pont-l'Evêque, dans le Calvados. Par sa mère, elle était alliée aux plus vieilles familles de la Basse-Normandie. « On fait grand bruit », dit dans une de ses lettres Charlotte Corday, « du mariage si disproportionné entre Charlotte Cambremer de Croixmare et Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot, médecin, sans réputation. » A trente ans, Mlle de Croixmare avait été réintégrée au couvent. Mais les obstacles finirent par être vaincus, les murs du couvent franchis et le mariage consommé. Un an après, une fille naissait, et sa mère mourait en lui donnant le jour. L'enfant, laissée dans les bras du père, devint pour lui un objet de culte et de tendresse. A soixante ans, ma grand'mère se souvenait encore avec émotion des baisers de son père. « Il me déshabillait lui-même chaque soir », disait-elle, « et me mettait dans mon petit lit, voulant en tout remplacer ma mère. » Ces soins paternels cessèrent bien vite. Le docteur Fleuriot se voyant mourir confia sa fille à deux anciennes maîtresses de Saint-Cyr qui tenaient à Honfleur un petit pensionnat. Ces dames promirent de la garder jusqu'à son mariage, mais elles ne tardèrent pas aussi à disparaître ; alors son tuteur, M. Thouret, envoya la jeune fille chez Mme Laumonier, sœur de Jacques-Guillaume Thouret, député de Rouen aux États Généraux et président de cette assemblée. Elle venait d'arriver comme mon grand-père quand ils se virent ; quelques mois après ils s'avouèrent leur amour et se promirent d'être l'un à l'autre.

Le ménage Laumonier, semblable à beaucoup d'autres de cette époque, tolérait, sous des dehors spirituels et gracieux, la légèreté des mœurs. La nature éminemment sérieuse de ma grand'mère et son amour la préservèrent des dangers

d'un tel milieu. Mon grand-père, d'ailleurs, plus clairvoyant qu'elle ne pouvait l'être, voulut qu'elle restât en pension jusqu'au moment de l'épouser. Elle avait dix-huit ans et lui vingt-sept quand ils se marièrent. Leur bourse était légère, mais leur cœur s'en effraya peu. L'apport de mon grand-père se bornait à son avenir, ma grand'mère avait une petite ferme d'un revenu de 4.000 livres.

Le ménage s'établit dans la rue du Petit-Salut, près la rue Grand-Pont, petite rue aux maisons étroites penchées l'une sur l'autre, et où le soleil ne peut envoyer ses rayons. Dans mon enfance, grand'mère m'y faisait souvent passer et en regardant les fenêtres elle me disait d'une voix grave, presque religieuse : « Vois-tu, là se sont passées les meilleures années de ma vie. »

Issu d'un Champenois et d'une Normande, Gustave Flaubert offre les signes caractéristiques de ces deux races dans son tempérament à la fois très expansif et enveloppé de la mélancolie vague des peuples du Nord. Son humeur était égale et gaie, avec des accès de bouffonnerie fréquents, et pourtant au fond de sa nature il y avait une tristesse indéfinie, une sorte d'inquiétude ; l'être physique était robuste, porté aux pleines et fortes jouissances, mais l'âme aspirant à un idéal introuvable souffrait sans cesse de ne le rencontrer en nulle chose. Ceci se traduisait dans les plus petits riens ; il eût voulu ne pas sentir la vie, car, chercheur sans trêve de l'exquis, il était arrivé à ce que la sensation chez lui fût presque toujours une douleur. Cela tenait sans doute à la sensibilité du système nerveux, que les commotions violentes d'une maladie dont il eut des accès à plusieurs reprises, surtout dans sa jeunesse, avaient affiné à un point extrême. Mais cela venait aussi de son grand amour de l'idéal. Cette maladie nerveuse jeta comme un voile sur toute sa vie ; c'était une crainte qui obscurcissait les plus beaux jours ; pourtant elle n'eut pas d'influence sur sa robuste santé, et le travail incessant et vigoureux de son cerveau continua sans interruption.

C'était un fanatique que Gustave Flaubert ; il avait pris l'Art pour son dieu, et comme un dévot, il a connu toutes les tortures et tous les enivrements de l'amour qui se sacrifie. Après les heures passées en communion avec la forme abstraite, le mystique redevenait homme, était bon vivant, riait d'un franc rire, débordant de verve et mettant un entrain charmant à raconter une anecdote plaisante, un souvenir personnel. Un de ses plus grands plaisirs était d'amuser ceux qui l'entouraient. Pour m'égayer quand j'étais triste ou malade, que n'eût-il pas fait?

Il était facile de sentir l'honnêteté de ses origines. De son père, il avait reçu sa tendance à l'expérimentalisme, cette observation minutieuse des choses qui le faisait passer des temps infinis à se rendre compte du plus petit détail, et ce goût de toute connaissance qui le rendait un érudit aussi bien qu'un artiste. Sa mère lui transmettait l'impressionnabilité et cette tendresse presque féminine qui débordait souvent de son grand cœur et mouillait parfois ses yeux à la vue d'un enfant. Ses goûts de voyage, ils me viennent, disait-il, d'un de mes ancêtres, un marin qui prit part à la conquête du Canada. Il était très fier de compter ce brave parmi les siens, cela lui semblait très « crâne », pas bourgeois, car il avait la haine du « bourgeois » et employait constamment ce terme ; mais dans sa bouche il était synonyme d'être médiocre, envieux, ne vivant que d'apparence de vertu, et insultant toute grandeur et toute beauté.

A la mort de M. Laumonier, mon grand-père lui succéda comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. C'est dans cette vaste demeure que Gustave Flaubert est né (1).

L'Hôtel-Dieu de Rouen, construction du siècle dernier, ne manque pas d'un certain caractère ; les lignes droites de son architecture ont quelque chose de sage et de recueilli. Situé à l'extrémité de la rue de Crosne, quand on vient de l'intérieur de la ville, on voit se dresser en face de soi la large grille cintrée, toute noire, derrière laquelle s'étend une cour plantée de tilleuls alignés ; au fond, et sur les côtés, les bâtiments.

La partie occupée jadis par mes grands-parents forme une aile ; on y accède par une entrée indépendante de l'hospice ; à gauche de la grille centrale, une porte haute s'ouvre sur une cour où l'herbe pousse entre les vieux pavés. De l'autre côté du pavillon, un jardin formant angle sur la rue, encaissé à gauche par un mur couvert de lierre et cerné à droite par les constructions de l'hôpital. Ce sont de hautes murailles grises, trouées de petites vitres derrière lesquelles viennent se coller des figures maigres, la tête ceinte d'un linge blanc. Ces silhouettes hâves, aux yeux creux, dénotant la souffrance, ont quelque chose de profondément triste.

La chambre de Gustave était située du côté de la cour d'entrée, au deuxième étage. La vue s'étendait sur les jardins de l'hôpital, dominant le faîte des arbres ; sous leur verdure les malades, les jours de soleil, viennent s'asseoir sur les bancs de pierre ; de temps en temps, l'aile blanche du grand bonnet d'une sœur traverse rapidement la cour ; puis ce sont quelques rares visiteurs, les parents des malades ou les amis des internes, mais jamais rien de bruyant, rien d'inattendu.

Ce milieu mélancolique et sévère n'a pas dû être sans influence sur Gustave Flaubert. Il s'en est dégagé cette compassion exquise pour toutes les souffrances humaines, et aussi cette haute moralité qui ne l'a jamais quitté et que ne soupçonnaient guère ceux qu'il scandalisait par ses paradoxes.

Rien ne répondait moins à ce qu'on est convenu d'appeler un artiste que mon oncle. Parmi les particularités de son caractère, un contraste m'a toujours étonné. Cet homme si préoccupé de la beauté dans le style, et qui donnait à la

(1) MAIRIE DE LA VILLE DE ROUEN

ÉTAT CIVIL

Extrait du registre des actes de naissance de l'an mil huit cent vingt-un du jeudi 13 décembre mil huit cent vingt-un, devant moi soussigné, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, par délégation de M. le Maire, ont comparu M. Achille-Cléphas Flaubert, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de cette ville, domicilié rue de Lecat, n° 17, époux de dame Anne-Justine-Caroline Fleuriot, lequel m'a déclaré que le jour d'hier, à quatre heures du matin, est né, en son domicile précité et de son mariage, contracté en cette ville, le dix février mil huit cent douze, un enfant du sexe masculin, qu'il m'a présenté et auquel il a donné le prénom de Gustave, en présence de MM. Anne-François-Achille Lenormand, âgé de vingt-quatre ans, chirurgien interne audit Hôtel-Dieu, y domicilié, et François-Stanislas Leclerc, âgé de quarante ans, officier de santé, domicilié place du Vieux-Marché, n° 20, amis, lesquels témoins et le déclarant, ont signé, lecture faite : signé : Flaubert, Lenormand, Leclerc et de Vanderetz, adjoint.

forme une place si haute, pour ne pas dire la première, l'a été très peu de la beauté des choses qui l'entouraient ; il se servait d'objets et de meubles dont les contours lourds ou disgracieux eussent choqué les moins délicats, et n'avait nullement le goût du bibelot si répandu à notre époque. Il aimait l'ordre avec passion, le poussait même jusqu'à la manie, et n'aurait pu travailler sans que ses livres fussent rangés d'une certaine façon. Il conservait soigneusement toute les lettres à lui adressées. J'en ai trouvé des caisses pleines.

Pensait-il qu'on en ferait autant à l'égard des siennes et que, plus tard, le grand intérêt de sa *Correspondance,* qui le révèle sous un jour si différent de ses œuvres, m'imposerait la tâche de la recueillir et de la publier ? Nul ne peut le dire.

Il a toujours apporté une régularité extrême au travail de chaque jour ; il s'y attelait comme un bœuf à la charrue, sans se soucier de l'inspiration dont l'attente stérilise, disait-il. Son énergie de vouloir, pour tout ce qui regardait son Art, était prodigieuse et sa patience ne se lassait jamais. Quelques années avant sa mort, il s'amusait à dire : « Je suis le dernier des Pères de l'Église », et de fait, avec sa longue houppelande marron et sur le sommet de son crâne une petite calotte de soie noire, il avait quelque chose d'un solitaire de Port-Royal.

Je le vois encore parcourant la terrase de Croisset, absorbé dans sa pensée ; il s'arrêtait tout à coup, croisait ses bras, se renversait en levant la tête, et restait quelques instants les yeux fixés dans l'espace au-dessus de lui, puis reprenait tranquillement sa marche.

La vie à l'Hôtel-Dieu était régulière, large et bonne. Mon grand-père, arrivé à une haute situation médicale, donnait à ses enfants tout ce que l'aisance et la tendresse peuvent apporter de bonheur à la jeunesse. Il avait acheté à Déville, près Rouen, une maison de campagne dont il se défit un an avant sa mort, le chemin de fer coupant le jardin à quelques mètres de l'habitation. C'est alors qu'il acheta Croisset, sur les bords de la Seine.

Tous les deux ans, la famille entière se rendait à Nogent-sur-Seine, chez les parents Flaubert. C'était un vrai voyage qu'on faisait en chaise de poste, à petites journées, comme au bon vieux temps. Cela avait laissé d'amusants souvenirs à mon oncle ; mais ceux qui le charmaient tout particulièrement se rapportent aux vacances passées à Trouville, qui alors n'était qu'un simple village de pêcheurs.

Il y fit la rencontre d'une famille anglaise, la famille de l'amiral Collier, dont tous les membres étaient beaux et intelligents. Les filles aînées, Gertrude et Henriette, devinrent promptement les intimes de mon oncle et de ma mère. Gertrude, depuis madame Tennant, m'écrivait dernièrement quelques pages sur sa jeunesse. Je traduis les lignes suivantes : « Gustave Flaubert était alors semblable à un jeune Grec. En pleine adolescence, il était grand et mince, souple et gracieux comme un athlète, inconscient des dons qu'il possédait physiquement et moralement, peu soucieux de l'impression qu'il produisait et entièrement indifférent aux formes reçues. Sa mise consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins, et un chapeau posé n'importe comment, souvent tête nue. Quand je lui

parlais de célébrité ou d'influence à exercer comme de choses désirables et que j'estimerais, il écoutait, souriait et semblait superbement indifférent. Il admirait ce qui était beau dans la nature, l'art et la littérature, et vivrait pour cela, disait-il, sans pensée personnelle. Il ne songeait nullement à la gloire ni à aucun gain. N'était-ce pas assez qu'une chose fût vraie et belle? Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeât digne d'admiration. Le charme de sa société était dans son enthousiasme pour tout ce qui était noble, et le charme de son esprit dans une individualité intense. Il haïssait toute hypocrisie. Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt aux choses extérieures, aux choses utiles. S'il arrivait à quelqu'un de dire que la religion, la politique, les affaires avaient un intérêt aussi grand que la littérature et l'art, il ouvrait les yeux avec étonnement et pitié. Etre un lettré, un artiste, cela seul valait la peine de vivre. »

C'est à Trouville aussi qu'il connut l'éditeur de musique Maurice Schlésinger et sa femme. Plusieurs figures originales étaient restées gravées dans sa mémoire, de ses séjours au bord de la mer, entre autres celle d'un vieux marin, le capitaine Barbet, et de sa fille, la Barbette, petite bossue criant toujours contre ses marmots ; celle encore du docteur Billard, du père Couillère, maire de la commune et chez lequel on faisait des repas qui duraient six heures. En écrivant *Un cœur simple*, il s'est rappelé ces années-là. Mme Aubain, ses deux enfants, la maison où elle demeure, tous les détails si vrais, si sentis de cette simple histoire, sont d'une exactitude frappante. Mme Aubain était une tante de ma grand'mère ; Félicité et son perroquet ont vécu.

Dans les dernières années, mon oncle avait un charme extrême à revivre sa jeunesse. Il a écrit *Un cœur simple* après la mort de sa mère. Peindre la ville où elle était née, le foyer où elle avait joué, ses cousins, compagnons de son enfance, c'était la retrouver, et cette douceur a contribué à faire sortir de sa plume ses plus touchantes pages, celles peut-être où il a laissé le plus deviner l'homme sous l'écrivain. Qu'on se rappelle seulement cette scène entre Mme Aubain et sa servante, quand elles rangent ensemble les menus objets ayant appartenu à Virginie. Un grand chapeau de paille noire que portait ma grand'mère éveillait en mon oncle une émotion semblable ; il prenait au clou la relique, la considérait en silence, ses yeux s'humectaient, et respectueusement il la replaçait.

Enfin l'heureuse époque de quitter le collège arriva, mais la terrible question de choisir une profession, d'embrasser une carrière, empoisonna sa joie. De vocation, il n'en avait que pour la littérature ; or, « la littérature » n'est pas une carrière ; elle ne mène à aucune « position ». Mon grand-père aurait voulu que son fils fût un savant et un praticien. Se vouer à la recherche unique et exclusive du beau, de la forme, lui semblait presque une folie. Homme d'un caractère éminemment fort, d'habitudes très actives, il comprenait difficilement le côté nerveux et un peu féminin qui caractérise toutes les organisations artistiques. Près de sa mère, mon oncle eût trouvé plus d'encouragement, mais elle tenait à ce qu'on obéit au père, et il fut résolu que Gustave ferait son droit à Paris. Il partit triste de quitter les siens, sa sœur surtout.

A Paris, il habitait rue de l'Est un petit appartement de garçon où il se trouvait

mal installé. Les plaisirs bruyants et faciles de ses camarades lui semblaient bêtes, il n'y participait guère. Alors il restait seul, s'enfermait, ouvrait un livre de droit, le rejetait aussitôt, s'étendait sur son lit, fumait et rêvait beaucoup. Il s'ennuyait démesurément et devenait sombre.

Seul, l'atelier de Pradier le réchauffait un peu ; il y voyait tous les artistes de l'époque et, à leur contact, il sentit grandir ses instincts. Un jour il y rencontre Victor Hugo. Des femmes y viennent, c'est là qu'il voit pour la première fois Mme Louise Colet. Il fréquentait aussi souvent les jolies Anglaises de Trouville, le salon de l'éditeur Maurice Schlésinger et la maison hospitalière de l'ami de son père, le docteur Jules Cloquet, qui un été l'entraîna dans les Pyrénées et en Corse. L'*Education sentimentale* a été composée avec des souvenirs de cette époque.

Mais malgré l'amitié, malgré l'amour sans doute, l'ennui, un ennui sans bornes, l'envahissait. Ce travail contraire à ses goûts lui devenait intolérable, sa santé s'en altéra sérieusement, il revint à Rouen.

Le mariage de ma mère, l'année suivante sa mort, et peu de temps après celle de mon grand-père (1), laissèrent ma grand'mère dans un tel chagrin qu'elle fut heureuse de conserver son fils près d'elle. Paris et l'Ecole de droit furent abandonnés. C'est alors qu'il fit, accompagné de Maxime Du Camp, le voyage en Bretagne qu'ils ont écrit ensemble sous le titre : *A travers les Champs et les Grèves* [*sic*].

De retour, il se mit à *Saint Antoine*, sa première grande œuvre : elle avait été précédée de bien d'autres dont quelques fragments ont été publiés depuis sa mort. Le *Saint Antoine* composé alors n'est pas celui connu du public. Cette œuvre fut reprise à trois époques différentes, avant d'être terminée définitivement.

En 1849, Gustave Flaubert fit un second voyage avec Maxime Du Camp. Cette fois, c'était vers l'Orient que se dirigeaient les deux amis, l'Orient depuis si longtemps rêvé !

II

Mes réminiscences personnelles datent de son retour. Il revint le soir ; j'étais couchée ; on m'éveilla. Il me prit dans mon petit lit, m'enleva brusquement et me trouva drôle avec ma longue robe de nuit ; je me rappelle qu'elle flottait plus bas que mes pieds. Il se mit à rire très fort, puis m'imprima sur les joues de gros baisers qui me firent crier ; je sentis le froid de sa moustache humide de rosée et je fus très satisfaite quand on me recoucha. J'avais alors cinq ans, nous étions chez les parents de Nogent. Trois mois plus tard, en Angleterre, je le revois encore distinctement. C'était le moment de la première Exposition de Londres ; on m'y conduisit ; la foule me faisant peur, mon oncle m'assit sur son épaule ; je traversai

(1) Le docteur Flaubert est mort, en fait, trois mois *avant* sa fille Caroline. (R. D.)

les galeries dominant tout le monde et fus cette fois bien heureuse d'être dans ses bras. On me choisit une gouvernante, nous revînmes à Croisset.

Mon oncle voulut de suite commencer mon éducation. La gouvernante ne devait m'enseigner que l'anglais ; ma grand'mère m'avait appris à lire, à écrire ; lui se réservait l'histoire et la géographie. Il trouvait inutile d'étudier la grammaire, prétendant que l'orthographe s'apprenait en lisant et qu'il était mauvais de charger d'abstractions la mémoire d'un enfant, qu'on commençait par où l'on devait finir.

Puis des années toutes semblables commencèrent.

Croisset, où nous habitions, est le premier village sur les bords de la Seine en allant de Rouen au Havre. La maison, de forme longue et basse, toute blanche, pouvait avoir environ deux cents ans de date. Elle avait appartenu et servi de maison de campagne aux moines de l'abbaye de Saint-Ouen, et mon oncle se plaisait à penser que l'abbé Prévost y avait composé *Manon Lescaut* (1). Dans la cour intérieure, où existaient encore les toits pointus et les fenêtres à guillotine du XVIIIe siècle, la construction était intéressante, mais la façade laide. Elle avait subi au commencement du siècle une de ces réparations de mauvais goût comme en ont tant produit le premier empire et le règne de Louis-Philippe. Sur le dessus des portes d'entrées, il y avait, en manière de bas-reliefs, de vilains moulages, d'après les *Saisons* de Bouchardon, et le chambranle de la cheminée du salon représentait à ses deux angles deux momies en marbre blanc, souvenir de la campagne d'Egypte.

Les pièces étaient peu nombreuses, mais assez vastes. La grande salle à manger qui occupait, au rez-de-chaussée, le centre de la maison, s'ouvrait sur le jardin par une porte vitrée flanquée de deux fenêtres en pleine vue de la rivière. Elle était agréable et gaie.

Au premier, à droite, un long corridor desservant les chambres ; à gauche, le cabinet de travail de mon oncle. C'était une large pièce, trop basse de plafond, mais très éclairée au moyen de ses cinq fenêtres dont trois donnaient sur la partie du jardin s'étendant en longueur et deux sur le devant de la maison. On avait une jolie vue sur les gazons, les plates-bandes de fleurs et les arbres de la longue terrasse ; la Seine apparaissait, encadrée dans les feuillages d'un tulipier splendide.

Les habitudes de la maison étaient subordonnées aux goûts de mon oncle, grand'mère n'ayant pour ainsi dire pas de vie personnelle : elle vivait de ce qui faisait le bonheur des siens. Sa tendresse s'alarmait au plus petit symptôme de souffrance qu'elle croyait découvrir en son fils et cherchait à l'envelopper d'une atmosphère toute calme. Le matin, défense de faire le plus petit bruit ; vers 10 heures, un violent coup de sonnette retentissait ; on entrait dans la chambre de mon oncle, et seulement alors chacun semblait s'éveiller. Le domestique apportait les lettres et journaux, déposait sur la table de nuit un grand verre d'eau très fraîche et une pipe toute bourrée ; ouvrant ensuite les fenêtres, la lumière entrait à flots. Mon oncle saisissait les lettres, parcourait les adresses, mais rarement

(1) On sait que l'abbé Prévost passa plusieurs années chez les moines de l'abbaye de Saint-Ouen. (Note de Mme Commanville.)

en décachetait une avant d'avoir tiré quelques bouffées de sa pipe, puis tout en lisant il tapait à la cloison voisine pour appeler sa mère, qui accourait aussitôt s'asseoir près de son lit jusqu'à ce qu'il se levât.

Il faisait lentement sa toilette, s'interrompant parfois pour aller relire à sa table un passage qui le préoccupait. Bien que fort peu compliquée, sa mise ne manquait pas de soin et sa propreté touchait au raffinement.

A 11 heures, il descendait au déjeuner où ma grand'mère, l'oncle Parain, l'institutrice et moi nous étions déjà réunis. Nous aimions tous infiniment l'oncle Parain. Il avait épousé la sœur de mon grand-père et passait une grande partie de l'année avec nous. A cette époque mon oncle mangeait peu, surtout le matin, trouvant qu'une nourriture abondante alourdit et dispose mal au travail ; presque jamais de viande ; des œufs, des légumes, un morceau de fromage ou un fruit et une tasse de chocolat froid. Au dessert, il allumait sa pipe, une petite pipe en terre, se levait et allait au jardin, où nous le suivions. Sa promenade favorite était la terrasse adossée à la roche et bordée d'un côté par de vieux tilleuls taillés droits comme une gigantesque muraille. Elle menait à un petit pavillon de style Louis XV dont les fenêtres donnaient sur la Seine. Bien souvent, par les soirs d'été, nous nous asseyions tous sur le balcon aux gracieuses ciselures et nous restions des heures calmes, l'écoutant causer ; la nuit venait petit à petit, les derniers passants avaient disparu ; sur le chemin de halage en face, la silhouette d'un cheval, traînant un bateau qui glissait sans bruit, se distinguait à peine, la lune commençait à briller, et ses mille paillettes, comme une fine poussière de diamant, scintillaient à nos pieds ; une vapeur légère envahissait la rivière, deux ou trois barques se détachaient du rivage. C'étaient les pêcheurs d'anguilles qui se mettaient en route et jetaient leurs nasses. Ma grand'mère, très délicate, toussait, mon oncle disait : « Il est temps de retourner à la *Bovary*. » La *Bovary?* qu'était-ce? Je ne savais pas. Je respectais ce nom, ces deux mots, comme tout ce qui venait de mon oncle, je croyais vaguement que c'était synonyme de travailler, et travailler, c'était écrire, bien entendu. En effet, c'est pendant ces années, de 1852 à 1856, qu'il composa cette œuvre.

Nous allions rarement au Pavillon après le déjeuner. Fuyant le soleil du midi, nous montions à un endroit surnommé « le Mercure » à cause d'une statue de ce dieu qui jadis l'ornait. C'était une seconde avenue située au-dessus de la terrasse, et à laquelle conduisait un sentier charmant très ombragé ; de vieux ifs aux formes bizarres sortaient du rocher, montrant à nu leurs racines et leurs troncs déchiquetés ; ils semblaient suspendus, ne tenant que par de minces radicelles aux parois éboulés de la côte. Tout en haut de l'allée, à une sorte de rond-point, un banc circulaire se cachait sous des marronniers. A travers leurs branches, on apercevait les eaux tranquilles et au-dessus de soi de larges plaques de ciel. De temps à autre un nuage rapidement évanoui. C'était la fumée d'un bateau à vapeur ; aussitôt apparaissaient entre les troncs élancés des arbres les mâts pointus des navires qui se faisaient remorquer jusqu'à Rouen ; leur nombre allait jusqu'à sept et neuf. Rien de majestueux et de beau comme ces convois de maisons flottantes qui vous parlaient de pays au loin. Vers une heure, on entendait un sifflet aigu ; c'était « la vapeur »

comme disent les gens du pays. Trois fois par jour, ce bateau fait le trajet de Rouen à La Bouille. Le signal du départ était donné.

« Allons, » disais mon oncle, « viens à la leçon, mon Caro », et, m'entraînant, nous rentrions tous deux dans le large cabinet où les persiennes soigneusement closes n'avaient pas laissé pénétrer la chaleur ; il y faisait bon, on respirait une odeur de chapelets orientaux mêlée à celle du tabac et à un reste de parfums, venant par la porte laissée entr'ouverte du cabinet de toilette. D'un bon je m'élançais sur une grande peau d'ours blanc que j'adorais ; je couvrais sa grosse tête de baisers. Mon oncle, pendant ce temps, remettait sa pipe sur la cheminée, en choisissait une autre, la bourrait, l'allumait, puis s'asseyait sur un fauteuil de cuir vert à l'autre bout de la pièce ; il croisait une de ses jambes sur l'autre, se renversait en arrière, prenait une lime et se polissait les ongles. « Voyons, y es-tu? Eh bien ! que te rappelles-tu d'hier? — Oh ! je sais très bien l'histoire de Pélopidas et d'Epaminondas. — Raconte, alors. » Je commençais, puis, naturellement, je m'embrouillais ou j'avais oublié. « Je vais te la redire. » Je m'étais approchée et j'étais assise en face de lui sur une chaise longue, ou sur le divan. J'écoutais avec un intérêt palpitant les récits qu'il rendait pour moi si amusants.

Il m'a ainsi appris toute l'histoire ancienne, rapprochant les faits les uns des autres, faisant des réflexions à ma portée, mais restant toujours dans l'observation vraie, profonde ; des esprits mûrs auraient pu l'entendre sans trouver rien de puéril à son enseignement. Je l'arrêtais quelquefois en lui demandant : « Etait-il bon? » Et cette question, s'appliquant à des hommes tels que Cambyse, Alexandre ou Alcibiade, il était embarrassé pour y répondre. « Bon?... dame, ce n'étaient pas des messieurs très commodes. Qu'est-ce que cela te fait? » Mais je n'étais pas satisfaite et je trouvais que « mon vieux », comme je l'appelais, aurait dû savoir jusqu'aux plus petits détails de la vie des gens dont il me parlait.

La leçon d'histoire terminée, on passait à la géographie. Jamais il n'a voulu que je l'apprisse dans un livre. « Des images, le plus possible, » disait-il, « c'est le moyen d'apprendre à l'enfance. » Nous avions donc des cartes, des sphères, des jeux de patience que nous faisions et défaisions ensemble ; puis, pour bien expliquer la différence entre une île, une presqu'île, une baie, un golfe, un promontoire, il prenait une pelle, un seau d'eau et, dans une allée du jardin, on faisait des modèles en nature.

A mesure que je grandissais, les leçons devinrent plus longues, plus sérieuses ; il me les a continuées jusqu'à ma dix-septième année, jusqu'à mon mariage. Quand j'eus dix ans, il m'obligea à prendre des notes pendant qu'il parlait et, lorsque mon esprit fut capable de le comprendre, il commença à me faire remarquer le côté art en toutes choses, surtout dans mes lectures.

Il jugeait qu'aucun livre n'est dangereux, s'il est bien écrit ; cette opinion venait chez lui de l'union intime qu'il faisait du fond et de la forme, quelque chose de bien écrit ne pouvant pas être mal pensé, conçu bassement. Ce n'est pas le détail cru, le fait brut, qui est pernicieux, nuisible, qui peut souiller l'intelligence, tout est dans la nature ; rien n'est moral ou immoral, mais l'âme de celui qui représente la nature la rend grande, belle, sereine, petite, ignoble ou tourmentante. Des livres obscènes bien écrits, il ne pouvait en exister, selon lui.

Très large certainement dans les lectures qu'il me recommandait, il était cependant fort sévère à ne rien me donner où l'amusement seul eût été mon guide, et ne me permettait jamais de laisser un ouvrage inachevé. « Continue à lire l'histoire de la Conquête, » m'écrivait-il, « ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup. C'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce décousu dans les pensées, ce peu d'esprit de suite, qui est l'apanage des personnes de ton sexe. »

Il tenait à cette discipline intellectuelle, la jugeant fort utile ; son éducation cherchait à l'imprimer le plus possible à mon esprit. Lui, si débonnaire, était sur quelques points très rigoureux ; ainsi il voulait que l'honnêteté d'une femme ne consistât pas seulement dans la pureté de ses mœurs, mais qu'elle y joignît les qualités qu'on exige d'un honnête homme. Ma leçon finie, mon oncle s'asseyait à sa table, dans le haut fauteuil à dossier de chêne, ne se donnant de repos que pour aller de temps en temps respirer à sa fenêtre une large bouffée d'air ; il y restait jusqu'à 7 heures. On dînait alors, et la causerie intime reprenait comme après le déjeuner. A 9 heures, 10 au plus tard, il se remettait avec empressement au travail qu'il prolongeait bien avant dans la nuit. Il n'était jamais plus en train qu'en ces heures solitaires où aucun bruit ne venait le troubler.

Il restait ainsi plusieurs mois de suite, ne voyant personne que Louis Bouilhet, son intime ami, qui, chaque dimanche, venait jusqu'au lundi matin. Une partie de la nuit se passait à lire le travail de la semaine. Quelles bonnes heures d'expansion ! C'étaient de grands cris, des exclamations san fin, des controverses pour le rejet ou le maintien d'une épithète, des enthousiasmes réciproques ! Trois ou quatre fois par an, il allait à Paris passer quelques jours et descendait à l'Hôtel du Helder. Toutes ses distractions se bornaient à ces courtes absences.

Cependant, en 1856, se décidant à publier *Madame Bovary*, Gustave Flaubert vint habiter, 42, boulevard du Temple, dans une maison appartenant à M. Mourier, directeur du théâtre des Délassements-Comiques. Bouilhet, cette année-là, devait faire représenter sa première pièce, *Madame de Montarcy*, à l'Odéon. Il avait déjà précédé son ami, quitté Rouen et sa profession de répétiteur pour se livrer uniquement aux lettres. Ma grand'mère ne tarda pas à les rejoindre ; elle venait quelques mois d'hiver dans un appartement meublé et s'installa définitivement, deux ans plus tard, dans la même maison que son fils, l'étage au-dessous.

Bien qu'habitant si près, nous étions fort indépendants. Mon oncle avait emmené à son service, comme valet de chambre, un nommé Narcisse, le plus bizarre individu possible. Ce garçon avait été domestique chez mon grand-père ; sa drôlerie et son zèle décidèrent mon oncle à l'appeler près de lui. Narcisse, établi cultivateur, marié et père de six enfants, avait quitté avec le plus grand empressement femme et famille pour suivre le fils de son ancien maître, pour lequel il avait un respect mêlé de fanatisme, mais joint à cela le plus grand oubli des distances. Un jour, il était rentré complètement ivre, mon oncle l'aperçut assis ou plutôt tombé sur une chaise dans sa cuisine. Il l'aida à gagner sa chambre et à

s'étendre sur son lit. Narcisse alors d'un air suppliant : « Ah Monsieur ! mettez le comble à vos bontés, retirez-moi mes bottes. » Et ce fut fait par le maître si indulgent.

Les amis s'amusaient des réflexions de ce garçon et de ses réparties ; certains lui envoyaient leurs livres. On le trouvait assis dans le cabinet de travail ou devant la bibliothèque, un plumeau sous le bras, un livre dans la main ; il lisait à haute voix, imitant son maître. Mais ce lyrisme artistique, joint à l'abus des petits verres, détraqua complètement la cervelle du pauvre diable ; il fut obligé de retourner aux champs.

Pendant ces mois d'hiver, je regrettais les jours d'été, car le grand succès de *Madame Bovary*, suivi d'un procès retentissant, avait de suite donné à mon oncle une célébrité qui le faisait rechercher. Il sortait beaucoup, je le voyais moins.

L'appartement du boulevard du Temple se fleurissait à certains jours ; c'était un plaisir d'y donner des petits repas intimes ; je me souviens de ceux auxquels je prenais part et qui réunissaient autour de la table Sainte-Beuve, M. et Mme Sandeau, M. et Mme Cornu, ces derniers amenés par Jules Duplan, le si fidèle ami de Gustave Flaubert ; Charles d'Osmoy, Théophile Gautier venaient aussi très souvent, et le dimanche la porte s'ouvrait plus grande, les amis étaient nombreux.

Cette époque fut pour mon oncle le début de plusieurs relations qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fréquentait assidûment le salon de la princesse Mathilde ; il y trouvait réunis des savants, des artistes, quelques amis intimes et goûtait fort ce milieu intellectuel et mondain. Il alla aussi aux Tuileries et fut invité à Compiègne ; de son séjour au château lui était venue la pensée d'un grand roman, qui devait mettre en présence la civilisation française et la turque.

Puis il y avait aussi les dîners chez Magny qui, au début, ne comptaient qu'une dizaine de personnes : Sainte-Beuve, Théophile Gautier, les deux Goncourt, Gavarni, Renan, Taine, le marquis de Chennevières, Bouilhet et mon oncle. Les conversations y étaient débordantes et d'un haut intérêt.

Enfin, le mois de mai arrivait, et nous rendait à la bonne vie tranquille de Croisset.

S'étant mis en 1860 à écrire *Salammbô*, mon oncle s'aperçut bientôt qu'un voyage sur l'emplacement de ce qui fut Carthage lui était nécessaire et il partit pour la Tunisie. A son retour, il accompagna sa mère à Vichy ; nous y allâmes deux années de suite.

La santé de ma grand'mère ne lui permettant pas de sortir avec moi, mon oncle la remplaçait ; il m'accompagnait dans mes promenades et le dimanche me menait même à l'église, malgré l'indépendance de ses croyances, ou plutôt à cause de cette indépendance. Nous allions souvent, quand il faisait beau, nous asseoir sous de petits peupliers à feuilles blanches le long de l'Allier ; il lisait pendant que je dessinais, et interrompant sa lecture, il me parlait de ce qu'elle lui suggérait ou se mettait à réciter des vers ; il savait aussi par cœur des pages entières de prose ; celles qu'il citait le plus souvent étaient de Montesquieu et de Chateaubriand. Cette mémoire se révélait également par rapport aux dates ou aux faits historiques. Mais s'agissait-il d'un souvenir littéraire, alors il était vraiment

surprenant ; dans un volume lu vingt ans auparavant, il se rappelait la page et l'endroit de la page qui l'avait frappé et, allant droit à sa bibliothèque, il ouvrait le livre et vous disait : « Voilà », avec une certaine satisfaction qui brillait dans ses yeux clairs.

A Vichy, il retrouva d'anciennes connaissances ; le docteur Villemain rencontré en Egypte et Lambert-Bey, un des adeptes du Père Enfantin..

Mais mon mariage vint, en 1864, changer toute notre vie. J'habitais une grande partie de l'année Neuville, près Dieppe, je n'allais plus à Croisset que deux fois par an, au printemps et à l'automne. Mon oncle ne faisait que de courts séjours chez moi ; tout déplacement le dérangeait extraordinairement et troublait son travail. Il lui fallait pour écrire une tension extrême et il lui était impossible de se trouver dans l'état voulu ailleurs que dans son cabinet de travail, assis à sa grande table ronde, sûr que rien ne viendrait le distraire. Cet amour de la tranquillité, qu'il a poussé plus tard à l'excès, commençait déjà à exercer une tyrannie sur ses moindres actions ; au bout de quelques jours, je le voyais nerveux et je sentais qu'il avait envie de s'en retourner à la besogne aimée.

Pendant dix ans nos vies furent donc moins mêlées, sauf au mois d'avril de 1871. Quand je rentrai d'Angleterre, où j'avais passé quelques mois, je le trouvai très changé. La guerre avait fait sur lui une impression profonde ; son sang de « vieux Latin » se révoltait à ce retour de barbarie. Obligé de fuir sa maison, car il n'eût voulu pour rien au monde être dans la nécessité de parler à un Prussien, il s'était réfugié à Rouen, dans un petit logement sur le quai du Havre, où il était fort mal installé. Cela ressemblait à du dénuement ; ma grand'mère, très âgée, ne s'occupant plus de l'organisation du ménage, au lieu de transporter les meubles et objets nécessaires de la campagne à la ville, ce qui eût été facile, avait tout laissé à Croisset, où une dizaine d'hommes, officiers et soldats, s'étaient établis.

Le désœuvrement fatal qu'une vie d'inquiétude entraîne, la pensée que son cabinet, ses livres, sa demeure étaient souillés par la présence de l'ennemi, mettaient le cœur et l'esprit de mon oncle dans un trouble et un chagrin affreux. Les arts lui parurent morts. Comment? était-ce possible? c'était d'un pays lettré que montaient ces flots de sang ! C'étaient des savants qui tenaient Paris assiégé, qui lançaient des projectiles sur les monuments !

Il croyait, en rentrant dans son habitation, n'y rien retrouver. Il se trompait ; sauf quelques menus objets sans valeur, tels que cartes, canif, coupe-papier, on respecta absolument tout ce qui lui appartenait. Une seule chose était suffocante au retour, l'odeur, l'odeur de Prussien, comme les Français l'appelaient, une odeur de bottes graissées. Les murs en étaient imprégnés par ce séjour de trois longs mois et il fallut repeindre et tapisser les pièces pour s'en débarrasser.

Six mois se passèrent sans que mon oncle pût écrire ; enfin, ce fut chez moi, à Neuville, que, cédant à mes supplications, il reprit et cette fois termina *La Tentation de Saint Antoine.*

Il y avait dans la nature de Gustave Flaubert une sorte d'impossibilité au bonheur, et cela par un besoin continuel de retourner sans cesse en arrière, de

comparer, d'analyser. A l'âge même des jouissances les plus absolues, il les dissèque tellement qu'il n'en voit que le cadavre.

Quand il écrit, en descendant le Nil, les pages intitulées *Au bord de la cange*, il regrette sa mainson des bords de la Seine. Les paysages qu'il a sous les yeux ne semblent pas le captiver ; c'est plus tard qu'il se les rappellera. Par exemple l'homme, son ineptie, ses conversations, l'intéressent avidement. « La bêtise », disait-il, « entre dans mes pores. » Et quand on lui reprochait de ne pas sortir davantage, de ne pas se délasser dans la campagne : « Mais la nature me mange ! » s'écriait-il indigné ; « si je reste étendu longtemps sur l'herbe, je crois sentir pousser des plantes sur mon corps » ; et il ajoutait : « Vous ne savez pas le mal que tout dérangement me procure. »

Sur lui-même il a, dans les événements les plus douloureux de sa vie, écrit ses sentations, cherchant, scrutant dans le fond de sa nature les recoins les plus voilés, les plus intimes. Un fait dans un journal, une historiette drôle sur des gens qu'il connaissait, des âneries dites par des plumes autorisées, la manifestation de leur amour-propre ou de leur cupidité, étaient autant de sujets d'expérience qu'il consignait et glissait dans des cartons ; il ne comprenait pas que l'Art amenât la préoccupation du lucre, l'argent ne pouvant payer selon lui l'effort de l'artiste, et entre les cinq cents francs que l'éditeur Michel Lévy lui remit pour l'exploitation pendant cinq ans de *Madame Bovary* et les dix mille francs qu'il recevait quelques années plus tard pour *Salammbô*, il ne voyait guère de différence.

Dans ses carnets de voyage, à dix-sept ans, aux Pyrénées, il relève, au lac de Gaube et à l'auberge près de Gavarnie, les réflexions les plus ineptes écrites par des voyageurs. C'est déjà le commencement du *Dictionnaire des idées reçues*, de *Bouvard et Pécuchet*. Cette compréhension si forte du comique était l'utile opposition de son amour de l'idéal, comme son goût pour les farces corrigeait sa mélancolie native.

III

En 1875, des pertes d'argent considérables changèrent notre position. Mon mari vit tout son avoir disparaître dans des opérations commerciales. Mariée sous le régime dotal si commun en Normandie, je ne pouvais disposer que d'une partie de mes biens en sa faveur ; mon oncle me remplaça, et avec une générosité toute spontanée donna tout ce qu'il possédait pour sauver notre situation. Il ne lui resta plus pour vivre que la rente que nous nous engagions à lui faire, et le produit très médiocre de ses œuvres. Vendre Croisset se présenta tout d'abord à notre esprit ; cette propriété m'avait été donnée en propre par ma grand'mère, avec le désir exprimé que son fils Gustave continuât à y vivre. Cette considération, jointe à la répugnance qu'aurait éprouvée mon oncle à s'en séparer, nous fit prendre la résolution de la garder ; l'isolement pesait à sa nature tendre, aussi

cet arrangement de vie en commun lui convenait-il. Il passerait la majeure partie de l'année à la campagne ; et, à Paris, ayant remis son appartement de la rue Murillo, il en prit un sur le même palier que le nôtre, au cinquième étage d'une maison située à l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et de l'avenue de la Reine-Hortense.

Nous voici donc ensemble comme jadis, et les causeries reprennent plus abondantes, plus profondes, plus intimes encore qu'au temps de mon enfance. Dans la vie retirée que nous menons, mon oncle s'adresse à moi comme à un ami ; nous parlons de toutes choses, mais ce sont de préférences les sujets littéraires, religieux et philosophiques que nous discutons, sans jamais, quoique d'opinion souvent différente, qu'il en résulte entre nous rien de fâché, rien de pénible.

Il est facile de voir que l'homme qui a écrit *Saint Antoine* s'est préoccupé surabondamment de la pensée religieuse dans l'humanité et de ses manifestations si multiples. Les vieilles théogonies l'intéressaient extrêmement, et il avait un attrait infini pour les excessifs dans tous les genres : l'arnachorète, le solitaire de la Thébaïde, provoquaient son admiration, il se sentait porté vers eux comme vers le Bouddha des bords du Gange. Il relisait souvent la Bible. Ce verset d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ! » lui paraissait sublime. « Réfléchis, creuse-moi ça », me disait-il, enthousiasmé.

Païen par ses côtés artistiques, il était, par les besoins de son âme, panthéiste. Spinoza, qu'il admirait fort, n'avait pas été sans laisser en lui son empreinte. D'ailleurs, aucune des croyances de son esprit, en dehors de la croyance au Beau, n'était assez solidement enracinée pour qu'il ne fût pas capable d'écouter et d'admettre même, jusqu'à un certain point, la manière de voir adverse. Il aimait à répéter avec Montaigne, ce qui était peut-être le dernier mot de sa philosophie, qu'il fallait s'endormir sur l'oreiller du doute.

Puis nous revenions à son travail de la journée. Là, il est heureux de me lire, toute fraîche éclose, la phrase qu'il vient de terminer ; j'assiste, témoin immobile, à la lente création de ces pages si durement élaborées. Le soir, la même lampe nous éclaire ; moi, assise au bord de la large table, je m'occupe à quelque ouvrage d'aiguille, ou je lis ; lui se débat sous l'effort du travail ; tantôt, penché en avant, il écrit fiévreusement, se renverse en arrière, empoigne les deux bras de son fauteuil et pousse un gémissement, c'est par instants comme un râle. Mais tout à coup sa voix module doucement, s'enfle, éclate : il a trouvé l'expression cherchée, il se répète la phrase à lui-même. Alors il se lève vivement et parcourt à grands pas son cabinet, il scande les syllabes en marchant, il est content, c'est un moment de triomphe après un labeur épuisant.

Arrivé à une fin de chapitre, souvent il se donnait un jour de repos pour nous le lire tout à l'aise, en voir « l'effet ». Il lisait d'une façon unique, chantante et dont l'emphase, qui au commencement paraissait exagérée, finissait par plaire extrêmement. Ce ne sont pas seulement ses œuvres qu'il nous lit ; de temps en temps il nous donnait de vraies séances littéraires, se passionnant aux beautés qu'il rencontrait ; son enthousiasme était communicatif, impossible de rester froid, on vibrait avec lui.

Parmi les anciens, Homère et Eschyle étaient pour lui des dieux ; Aristophane lui plaisait davantage que Sophocle, Plaute qu'Horace, dont il trouvait le mérite trop vanté. Que de fois lui ai-je entendu dire qu'il eût désiré avant tout être un grand poète comique !

Shakespeare, Byron et Victor Hugo lui causaient des admirations profondes, mais il ne comprit jamais Milton. Il disait : « Virgile a fait la femme amoureuse, Shakespeare la jeune fille amoureuse ; toutes les autres amoureuses sont des copies plus ou moins éloignées de Didon et de Juliette. »

Dans la prose française, il relisait sans cesse Rabelais et Montaigne et les conseillait à tous ceux qui voulaient se mêler d'écrire.

Ces enthousiasmes littéraires avaient de tout temps existé chez lui; un de ceux qu'il aimait à se rappeler fut celui qu'il éprouva à la lecture de *Faust*. Il le lut justement une veille de Pâques, en sortant du collège ; au lieu de rentrer chez son père, il se trouva, il ne savait comment, dans un endroit appelé le « Cours-la-Reine ». C'est une belle promenade plantée de hauts arbres, sur la rive gauche de la Seine, un peu éloignée de la ville. Il s'assit sur la berge ; les cloches des églises, sur la rive opposée, résonnaient dans l'air et se mêlaient à la belle poésie de Gœthe : « Christ est ressuscité, paix et joie entière. Annoncez-vous déjà, cloches profondes, la première heure du jour de Pâques?... cantiques célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? » Sa tête tournait, et il rentra comme éperdu, ne sentant plus la terre.

Comment cet homme si admirateur du Beau avait-il tant de bonheur à découvrir les turpitudes humaines, là surtout où régnaient les dehors de la vertu? Ne serait-ce pas de son culte pour le Vrai? cette découverte semblant la confirmation de sa philosophie et le réjouissait par amour de cette vérité qu'il croyait pénétrer.

De nombreux projets de travaux préoccupaient son esprit. Il parlait surtout d'un conte sur les Thermopyles qu'il allait commencer. Il trouvait qu'il avait perdu trop de temps aux recherches préparatives de ses œuvres et voulait employer le reste de sa vie à l'Art, l'Art pur. La préoccupation de la forme croissait, ce qui lui fit un jour s'écrier, dans une de ses boutades chaudes et spontanées : « Je me fiche bien de l'Idée ! » Puis se mettant aussitôt à rire aux éclats : « Pas mal ça, hein? c'est d'un bon lyrisme, je commence à comprendre l'Art. »

Un vrai artiste pour lui ne pouvait être méchant, un artiste est avant tout un observateur ; la première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. S'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses échappent ; un bon cœur donne tant d'esprit !

Son culte du Beau lui faisait dire : « La morale n'est qu'une partie de l'esthétique, mais sa condition foncière. »

Deux genres d'hommes lui déplaisaient particulièrement, et il était dur à leur égard : le critique, celui qui n'a rien produit et juge tout, il lui préférait un marchand de chandelles, et le monsieur instruit qui se croit artiste, qui a des désillusions, qui s'est figuré Venise autrement qu'elle n'est. Quand il rencontrait un individu de ce genre, c'était une explosion de mépris qui se traduisait, soit par des réparties mordantes (il prétendait, lui, n'avoir aucune imagination, ne s'être jamais rien figuré, ne rien savoir), ou par un silence encore plus hautain.

Jusqu'à sa mort, j'eus la douceur de continuer cette vie sérieuse et calme dans laquelle mon esprit de femme avait tant à gagner. Beaucoup des meilleurs amis de mon oncle étaient morts : Louis Bouilhet, Jules Duplan, Ernest Lemarié, Théophile Gautier, Jules de Goncourt, Ernest Feydeau, Sainte-Beuve ; d'autres s'étaient éloignés. Les relations avec Maxime Du Camp n'étaient plus que fort rares ; dès 1852, les deux amis commencèrent à ne plus suivre les mêmes routes, leur correspondance le témoigne.

En amitié, mon oncle était parfait, d'un dévouement absolu, fidèle, sans envie, plus heureux du succès d'un ami que du sien propre, mais il apportait dans ses relations amicales des exigences que parfois supportaient difficilement ceux qui en étaient l'objet. Le cœur auquel il s'était lié par un amour commun de l'Art (et toutes ses liaisons profondes avaient cette base) devait lui appartenir sans réserve.

Lorsque, cinq ans avant de mourir, il recevait ce court billet en réponse à son envoi des *Trois contes* :

« Cher ami, je te remercie de ton volume. Je ne t'en dis rien parce que je suis absolument abruti par la fin de mon travail. J'aurai terminé dans huit ou dix jours, et je me récompenserai en te lisant. Tout à toi,

« Maxime Du Camp. »

son cœur souffrit et se replia amèrement. Où était l'ardent désir de connaître bien vite la pensée jaillie du cerveau de l'ami? où étaient les belles années de jeunesse? la foi l'un à l'autre?

Cependant il y avait encore des natures qu'il affectionnait beaucoup. Parmi les jeunes, au premier rang, le neveu d'Alfred Le Poittevin, Guy de Maupassant, « son disciple », comme il aimait à l'appeler. Puis son amitié avec George Sand fut pour son esprit, et au moins autant pour son cœur, une grande douceur. Mais de sa génération proprement dite il ne lui restait qu'Edmond de Goncourt et Ivan Tourgueneff ; il goûtait avec eux la pleine jouissance des conversations esthétiques. Elles étaient, hélas ! de plus en plus rares, les heures de causerie intime, car pour s'épancher il fallait trouver des intelligences éprises des mêmes choses, et les séjours à Paris s'éloignaient de plus en plus. La solitude toujours grande devenait farouche quand je n'étais pas là et souvent, pour la fuir, il appelait la vieille bonne de l'enfance. Elle venait se chauffer un instant à la cheminée. Dans une lettre il me dit : « J'ai eu aujourd'hui une conversation exquise avec « Mamz'elle Julie ». En parlant du vieux temps elle m'a rappelé une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur. C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était en parlant d'une dame : « Elle était bien fragile... orageuse même ! » Orageuse après fragile est plein de profondeur. Puis nous avons parlé de Marmontel et de la *Nouvelle Héloïse*, chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. »

Quand il était ainsi seul, il lui prenait parfois des amours de nature qui l'enlevaient un moment à son travail. « Hier, » m'écrivait-il, « pour rafraîchir ma pauvre

caboche, j'ai fait une promenade à Canteleu. Après avoir marché pendant deux heures de suite, Monsieur a pris une chope chez Pasquet, où on récurait tout pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre monsieur Bouilhet » ; et il a gémi plusieurs fois. Le temps était si beau, le soir, la lune brillait si bien qu'à 10 heures je me suis repromené dans le jardin, « à la lueur de l'astre des nuits ». Tu n'imagines pas comme je deviens amant de la nature ; je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un plaisir que je n'ai jamais eu. Je voudrais être vache pour manger de l'herbe. »

Mais il se rassevait à sa table et laissait s'écouler plusieurs mois sans être repris du même désir.

Au commencement de l'année 1874, il entreprit *Bouvard et Pécuchet*, sujet qui le préoccupait depuis trente ans. Ce devait être d'abord fort court, une nouvelle d'une quarantaine de pages ; voici comment l'idée lui en vint.

Assis avec Bouilhet sur un banc du boulevard à Rouen, en face l'hospice des vieillards, ils s'amusaient à rêver ce qu'ils seraient un jour, et après avoir commencé gaiement le roman de leur existence supposée, tout à coup ils s'écrièrent : « Et qui sait? nous finirons peut-être comme ces vieux décrépits qui meurent dans l'asile. » Alors ils avaient imaginé l'amitié de deux commis, leur vie, une fois retirée des affaires, etc., etc., pour ensuite les amener à finir leurs jours dans la misère. Ces deux commis sont devenus *Bouvard et Pécuchet*. Ce roman, d'une exécution si difficile, découragea mon oncle à plus d'une reprise ; il fut même obligé de l'interrompre et, pour se reposer, il alla rejoindre à Concarneau son ami, le naturaliste Georges Pouchet.

Là-bas, sur les grèves bretonnes, il commença la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, qui fut bientôt suivie d'*Un cœur simple* et d'*Hérodias*. Il écrivit rapidement ces trois contes et reprit ensuite *Bouvard et Pécuchet*, lourde besogne sur laquelle il devait mourir.

Peu d'existences témoignent d'une unité aussi complète que la sienne : ses lettres le montrent à neuf ans préoccupé d'Art comme il le sera à cinquante. Sa vie, comme l'ont d'ailleurs observé tous ceux qui ont parlé de lui, ne fut, depuis l'éveil de son intelligence jusqu'à sa mort, que le long développement d'une même passion, « la littérature ». Il lui sacrifia tout ; ses amours, ses tendresses ne l'enlevèrent jamais à son Art. Dans les dernières années regretta-t-il de ne pas avoir pris la route commune? Quelques paroles émues, sorties de ses lèvres un jour où nous revenions ensemble le long de la Seine, me le feraient croire : nous avions visité une de mes amies que nous avions trouvée au milieu d'enfants charmants. « Ils sont dans le vrai », me dit-il, en faisant allusion à cet intérieur de famille honnête et bon. « Oui », se répétait-il à lui-même gravement. Je ne troublai point ses pensées et restai silencieuse à ses côtés. Cette promenade fut une de nos dernières.

La mort le prit en pleine santé. La veille, sa lettre était toute épanouie et renfermait la joie de voir se confirmer une conjecture qu'il avait faite relativement à une plante. Il m'écrivait ces lignes intéressantes sur son travail, dont il ne lui

restait plus que quelques pages à terminer : « *J'avais raison* ! Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des Plantes, et j'avais raison, parce que l'esthétique est le Vrai et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode), on ne se trompe pas, la réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme. Il m'a fallu pour *Bouvard et Pécuchet* trois voyages en des régions diverses, avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. Ah ! ah ! je triomphe ! ça, c'est un succès ! et qui me flatte ! »

Il se disposait à partir pour Paris où il venait me rejoindre. C'était la veille de son départ, il sortit du bain, monta dans son cabinet ; la cuisinière allait lui servir son déjeuner, quand elle s'entendit appeler. Elle accourut ; déjà ses poings crispés ne pouvaient ouvrir un flacon de sels qu'il tenait dans la main. Il articulait des paroles inintelligibles dans lesquelles cependant elle distingua : « Eylau... allez... chercher... avenue... je le connais. »

Une lettre de moi reçue le matin lui apprenait que Victor Hugo allait s'installer avenue d'Eylau ; c'était sans doute une réminiscence de cette nouvelle et aussi comme un appel de secours ; il songeait à son voisin et ami le docteur Fortin.

La dernière lueur de sa pensée a évoqué le grand poète qui avait tant fait vibrer sa nature.

Aussitôt il tomba sans connaissance. Quelques instants plus tard il ne respirait plus, l'apoplexie avait été foudroyante.

Caroline COMMANVILLE.

Paris, décembre 1886.

CORRESPONDANCE

1829 ou 1er mois de 1830

Cher ami

Je pense que tu est hors de danger, nous nous verront tous à ta retour dieu merçi.
J'ai reçu ta rettre elle ma fait beaucoup de plaisir. J'ai reçu des nouvelles de ta bonne famille, je commençait à avoir peur de ta maladie, si ton bon père n'était pas venu me donner des nouvelles de toi, je serait dans l'inquietude du meilleur de mes amis. Je suis dévoré d'impatience de voir le meilleur de nos amis celui avec le quel je serait toujours amis nous nous aimerons,

ami qui sera toujours dans mon
coeur. Oui ami depuis la naissan
ce jusqu'à la mort.

ton ami

Gustave Flaubert

Fac-similé de la première lettre connue de Flaubert (fin 1829-début 1830)
(publiée par A. Mignot, dans *Ernest Chevalier et Flaubert*).

Cher ami

Tu as raison de dire que le pouvoir c'est bête, mon ami, et on vient de l'envoyer à Brave la liberté des deux mondes, M. Lafayette aux cheveux blancs. Mais politique et constitutionnel libéraux, tu as raison de dire que tu me feras plaisir en venant à Rouen. Je m'en serai beaucoup. Je te souhaite une bonne année de 1831. Embrasse de tout ton cœur ta bonne famille pour moi. Le camarade que tu mas envoyer a l'air d'un bon garçon quoique je ne l'ai vu qu'une fois. Je t'en veux aussi de mes comédies. Si tu veux nous associer pour écrire moi, je dévorerais des comédies et toi tu écrirais tes vers, et comme [redacted] il y a une dame qui vient chez papa et qui nous conte toujours des bêtises je les écrirais. Je n'imprimerais pas bien parce que j'ai une casse à vacances de nogent. Adieu réponds moi le plutôt possible. Adieu bonne santé ton ami pour la vie

Le plutôt possible je m'en prie

Gustave Flaubert

Fac-similé de la lettre du 31 décembre 1830.

* A ERNEST CHEVALIER (1).

[Rouen, 31 décembre 1830.] (2)

CHER AMI,

U as raison de dire que le jour de l'an est bête. mon ami on vient de renvoyer le brave des bravec la Fayette aux cheveux blancs la liberté des 2 mondes (3). ami je t'en veirait de mes discours politique et constitutionnel libéraux. tu as raison de dire que tu me feras plaisirs en venant à Rouen sa m'en fera beaucoup. je te souhaite une bonne année de 1831. embrasse de tout ton cœur ta bonne famille pour moi. Le camarade que tu mas envoyer a l'air d'un bon garçon quoique je ne l'ai vu qu'une fois. je t'en veirait aussi de mes comédie. Si tu veux nous associers pour écrire moi, j'écrirait des comédie et toi tu écriras tes rèves, et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous contes toujours de bêtises je les écrirait. je n'écris pas bien parceque j'ai une casse à recevoir de Nogent (4). adieu répond moi le plutôt possible.

Adieu ; bonne santé ton ami pour la vie.

Réponse le plutôt possible je t'en prie.

(1) L'orthographe du manuscrit a été conservée, ainsi que pour les deux lettres de 1831 et celles de 1832 qui suivent.

(2) Le manuscrit ne porte aucune indication de date ni aucun cachet de la poste.

(3) C'est le 24 décembre 1830 que le titre de commandant général des gardes nationales du royaume fut aboli par la Chambre des députés. Le même jour, La Fayette, absent de la Chambre au moment du vote, adressa sa démission au Roi.

(4) *Caisse* de friandises envoyée chaque année par la grand'mère Flaubert.

Cher Ernest

Je te prie de me repondre et me dire si tu veux nous associer pour ~~ce~~ ecrire des histoire, Je t'en prie dit-moi le, parceque si tu veux bien nous associer je terminerai les cathiers que j'ai commencé à ecrire, et Je te prierait de me les renvoyer, si tu veux ecrire quelques chose dedans tu me fras beaucoup de plaisirs.

Amand s'ennuie de ce que tu ne lui repond pas. Je te prie en toute grace de me donner des nouvelles de ta Rome tante et insi que ta respectueuse famille

repond moi le plus tôt possible

Je ne t'en écris pas plus-long j'ai du devoir qui me presse. je finis de t'écrire en t'en brassant

Ton fidèle ami

le 11 ~~janvier~~ février 1831 Gustave Flaubert
rouen

Fac-similé de la lettre du 11 février 1831.

* AU MÊME (1).

Le 4 février 1831.

MON CHER AMI,

Je te réponds poste pour poste. Je t'avais dit que je ferais des pièces mais non je ferai des Romans que j'ai dans la tête qui sont la belle Andalouse, le bal masqué, Cardenio, Dorothée, la Mauresque, le curieux impertinent, le mari prudent. J'ai rangé le billard et les coulices. Il y a dans mes proverbes dramatiques plusieur pièce que nous pouvon joué. Ton bon papa est toujours de même. Vois-tu que j'avais raison de dire que la belle explication de la fameuse constipation et l'éloge de Corneille (2) tourneraient à la postérité c'est-à-dire au postérieur. Je n'oublie pas non plus l'intrépide Mayeux (3). Tâche de me répondre aussi exactement que moi. Cela ne t'est guère possible car tu est maintenant pape religieux diable savant auteur et toute la clique les trois patriarches Abraham Isaac et Jacob. Plutôt un jacobin que Jacob. Bonjour, bon an..., va-ten à Rouen.

Ton intrépide [.....] ami jusqu'à la mort.

Réponse.

---

* AU MÊME.

[11 février 1831.]

CHER ERNEST,

Je te prie de me répondre et de me dire si tu veux nous associer pour écrire des histoires, je t'en prie dit-moi le, parceque ci tu veux bien nous associer je t'enverrai des cathiers que j'ai commencé a écrire et je te prirait de me les renvoyer, si tu veux écrire quelques chose dedans tu me fras beaucoup de plaisirs.

Amand (4) s'ennuie de ce que tu ne lui répond pas. Je te pris en toute grace de me donner des nouvelle de ta bonne tante et insi que ta respectueuse famille, répond moi le plus tôt possible.

Je ne t'en écris pas plus long j'ai du devoir qui me presse. je finis de t'écrire en t'en brassant.

Ton fidèle ami.

Ce 11 février 1831. Rouen.

---

* AU MÊME.

[15 janvier 1832.]

MON CHER AMI,

Ton bon papa va un peu mieux, le remède que papa lui a donné l'a soulagé et nous espérons que bientôt il sera guéri. Je prends des notes sur *Don Quichotte* et M. Mignot (5) dit qu'il sont très bien. On a fait imprimer mon éloge de Corneille,

(1) L'adresse porte : *A l'intrépide ami Ernest Chevalier, Andelys.*

(2) L'*Eloge de Corneille*, suivi d'un *Eloge de la constipation*, est le premier essai en prose connu de Gustave Flaubert. Il a été autographié alors sous le titre *Trois pages d'un cahier d'écolier ou Œuvres choisies de Gustave F****, en quelques exemplaires, par les soins de M. Amédée Mignot, oncle de Chevalier, et n'a jamais été reproduit depuis lors.

(3) Camarade de Flaubert et de Chevalier que je n'ai pu identifier d'une façon précise. Flaubert écrit tantôt *Mayeux*, tantôt *Mahieu*, le plus souvent *Malleux*, ou *Malheux*.

(4) Armand Chevalier.

(5) Grand-oncle de Chevalier.

je crois que c'est Amédée et je t'en envois une exemplaire. Le billard est resté isolée, je ne joue plus la comédie car tu n'y est pas. Le dimanche que tu est parti m'a semblez dix fois plus long que les autres. J'ai oublier à te dire que je m'en vais commencé une pièce, qui aura pour titre l'Amant avare, ce sera un amant avare, mais il ne veut pas faire de cadeaux à sa maîtresse et son ami l'attrape. Fait bien des compliments de ma part à ta famille, je te dirai la fin de ma pièce à une autre lettre que je t'écrirai. Engage tes parens à venir avec toi au Carnaval, travaille à ta géographie. Je commencerai aussi une histoire de Henri 4 de Louis 13 et de Louis 14 il faut que je travaille. Répond-moi, n'oublie pas Mathieu n'y l'avard trompé. Adieu mon meilleur ami jusqu'à la mort nom de Dieu.

Bonsoir. Ton vieux ami.

Réponse.

Rouen, ce 15 janvier année 1832 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

* AU MÊME.

[31 mars 1832.]

MON INTRÉPIDE,

Tu sais que je t'avais dit dans une de mes lettres que nous n'avions plus de spectacle, mais depuis quelques jours nous avons remonté sur le billard, j'ai près de 30 pièces et il y en a beaucoup que nous jouons nous deux Caroline. Mais si tu voulais venir à Pâques tu serais un bon enfant et rester au moins huit jours. Tu vas me dire et mon catéchisme. Mais tu partirais le Dimanche après les vêpres à six heures tu serais à Rouen à onze, et tu nous quitterait avec grand regret le samedi dans l'après-midi. Ton bon papa va mieux. J'ai fait un morceau de vers intitulée *une mère* qui est aussi bien que la mort de Louis 16. J'ai fait aussi plusieurs pièces et entre autres une qui est l'Antiquaire ignorant qui se moque des antiquaires peut habiles et une autre qui est *les apprêts pour recevoir le roi*, qui est farce.

Si tu savais il y a un élève au père Langlois (1) qui est Alexis qu'on appelle Jésus, il a manqué l'autre jour de tomber dans les lieux. Au moment où il mettait sa façade sur la lunette les planches ont craqué et s'il ne s'était pas retenu il serait tombé dans les excrémens du père Langlois. Adieu.

Réponse vite par la prochaine occation.

Rouen, ce 31 mars 1832.

---

* AU MÊME.

[3 avril 1832?] (2)

Victoire, Victoire,

Victoire, Victoire, Victoire, tu viendras un de ces jours, mon ami, le théâtre

(1) Eustache-Hyacinthe Langlois, peintre, dessinateur et graveur, né à Pont-de-l'Arche le 3 oût 1777, mort à Rouen le 29 septembre 1837. Ami de la famille Flaubert. Il est l'auteur du portrait de Gustave enfant, reproduit en tête de ce volume.

(2) L'autographe ne porte ni date ni timbre de la poste.

les afiches, tout est prêt. Quand tu viendras Amédée, Edmond (1), Mme Chevalier (2), maman, 2 domestiques et peut-être des élèves viendront nous voir joué, nous donnerons 4 pièces que tu ne connais pas mais tu les auras bientôt apprises. Les billets de 1er, 2me 3me sont fais il y aura des fauteuils il y a aussi des tois des décorations. La toile est arrangée, peut-être il y aura-t-il 10 à douze personnes. Alors il faut du courage et ne pas avoir peur, il y aura un factionnaire à la porte qui sera le petit Lerond et sa sœur sera figurante. Je ne sais si tu as vu Poursognac, nous le donneront avec une pièce de Berquin et une de Scribe et un proverbe dramatique de Carmontelle il est inutile que je te dise leurs titres tu ne les connais je croit pas. si tu savais quand on m'a appris que tu ne venais pas j'ai été d'une colère effroyable. Si par hazar tu venais pas j'irais plutot a patte comme les chiens du roi Louis *Fils-Lippe* (tiré de la Caricature journal) à Andelys te chercher et je croit que tu en ferais autant, car une amour pour ainsi dire fraternel nous unit. oui moi qui a du sentiment oui je ferais mille lieues s'il il le fallait pour aller rejoindre le meilleur de mes amis, car rien est si doux que l'amitié oh douce amitié combien a-t-on vu de fait par ce sentiment, sans la liaison comment viverions-nous. On voit ce sentiment jusque dans les animaux les plus petits, sans l'amitié comment les faibles viveraient-ils comment la femme et les enfants subsisteraient-ils?

Permets, mon cher ami, ces douces réflexions mais je te jure qu'elle ne sont point apprêtés n'y que j'aie essayé de faire de la rhétorique mais je te parle avec la vérité du vrai ami. Le Choléra Morbus n'est pas [à l'Hôtel-] Dieu. Ton bon papa va de même. Viens à Rouen ; adieu.

---

* AU MÊME.

Nogent, le 23 août 1832.

MON CHER ERNEST,

A peine ai-je ouvert ta lettre que je prends la plume et t'écris. Nous allons partir tout à l'heure pour l'antique Normandie, mais tu dois te douter que nous resterons quelque temps à Paris, pour nous divertir ; nous irons au spectacle et j'espère à la Porte-Saint-Martin. Je ne puis te dire quel jour nous irons aux Andelys. Nous avons été l'autre jour à Courtavant (3) où il y a une ferme de papa. Nous avons pêché et comme tu sais *qu'on ne peut pas pêcher* (du poisson) sans eau, donc, il y avait de l'eau et une petite barque ; je me suis bien amusé et si tu y avais été, tu aurais éprouvé la même joie que moi. Un apprenti orfèvre de mon oncle m'a fait mon cachet et un autre sur lequel il y a :

GUSTAVE FLAUBERT
ERNEST CHEVALIER

individus qui jamais ne se sépareront. J'ai été l'autre jour au spectacle de Nogent,

(1) Edmond et Amédée Mignot.
(2) Mère d'Ernest Chevalier.
(3) Département de l'Aube.

les deux premières pièces, quoiqu'assez bonnes, ont été mal jouées. Mais la troisième qui était « Simple Histoire » a été bien jouée (1). C'est une pièce assez bonne ; mon père et ma mère et moi présentons nos respects à tes bons parents. Je ne puis te dire le jour où j'aurai le bonheur de te voir parce que papa, comme tu sais, ne sait jamais ce qu'il fera le lendemain.

Adieu, cher ami, le tien jusqu'à la mort.

---

* AU MÊME.

[1833 (août ou septembre).]

MON CHER ERNEST,

Je puis bien t'assurer que c'est avec un vif regret que je ne puis aller chez toi. Depuis à peine trois semaines que je t'ai vu je commence à m'ennuyer de ne point te voir. Je te prie de me dire quand tu pourras venir à Rouen, je désire bien embrasser le meilleur de mes amis.

Nous avons visité le château de Fontainebleau, nous avons vu et la cour où se firent les adieux célèbres et la table où le Grand Homme signa l'acte d'abdication. Nous avons été lundi dernier à la Porte-Saint-Martin où l'on jouait *La Chambre ardente* (2), drame en cinq actes dans lequel meurent sept personnes, c'est un beau drame que je te raconterai lorsque tu viendras à l'Hôpital. Notre théâtre est toujours en bon ordre, moi et Caroline (ou Caroline et moi pour plus de politesse) jouons les pièces, c'est-à-dire faisons des répétitions. J'ai été PARAIN, mais si tu veux que je te donne des bonbons, il faut que tu viennes m'embrasser, autrement je dirai comme le proverbe *Sans argent, pas de Suisse*, mais quant à moi, c'est plutôt « Sans embrassement de mon cher Ernest, pas de bonbons ».

Mon cher ami, il faut te dire que la Providence a bien voulu que nous soyons tous en bonne santé car à Chatillon-la-Borde (3) (petit village où les chevaux de poste que nous avions relayèrent) nous avons été emportés et voici comment : à peine le postillon était-il monté sur son cheval que l'homme qui retenait les autres pour ne point qu'ils s'en allassent lâcha les brides et le cheval du milieu et celui de côté partirent au grand galop (ce postillon n'ayant point en mains leurs brides). Heureusement que le postillon lança son cheval au grand galop et rattrapa les brides des deux autres chevaux, c'est ainsi que finit l'aventure grotesque et romantique. Nous avons été dimanche à Versailles où nous vîmes le château royal bâti par Louis XIV ; mardi nous allâmes au Jardin des Plantes où je rencontrai Morin, mon ancien maître de latin, avec son aimable épouse qui était occupée à regarder les bêtes féroces. A Nangis nous vîmes l'ancien château de cette petite ville, c'est le château qui appartenait au Marquis de Nangis dont il est parlé dans *Marion Delorme*.

(1) *Simple Histoire*, comédie-vaudeville en un acte, par Scribe et de Courcy (Théâtre de Madame, 26 mai 1826.)

(2) *La Chambre ardente*, drame en 5 actes de Bayard et Melesville, fut représentée pour la première fois le 4 août 1833, à la Porte-Saint-Martin. Mlle Georges y tenait le rôle de la Marquise de Brinvilliers. — Cette date permet de classer approximativement la lettre de Flaubert dont l'autographe ne porte aucune indication. Elle est certainement du temps des vacances scolaires.

(3) Seine-et-Marne, non loin de Melun.

Dans *La Chambre ardente* j'ai vu jouer la fameuse Mlle Georges ; elle a rempli parfaitement son rôle. Tu me demandes dans ta dernière lettre si j'ai bien déclamé *Credo*. Je te répondrai qu'on ne m'a point dit de le dire, qu'on nous a dit de dire un *Ave* et un *Pater*, tout bas, qu'au reste j'ai assez mal baptisé ma pauvre filleule.

Adieu, mon cher ami, viens, je te prie, voir ton meilleur ami.

Le tien jusqu'à la mort.

Présente mes respects à toute ta bonne famille. Je te prie de me répondre le plus tôt possible.

---

* AU MÊME.

Rouen, ce 11 septembre 1833.

CHER ERNEST,

Je ne profite point de la même occasion que toi pour t'écrire parce que le domestique de ton oncle devait partir aujourd'hui. Ce n'est point là la cause, car en une journée j'aurais eu le temps de t'écrire une lettre, mais c'est qu'il a dit à Pierre qu'il fallait que la réponse fût portée chez l'abbé Motte (1) avant sept heures du matin, et comme je ne suis point matinal je n'aurais pu te faire une réponse honnête avant sept heures du matin.

Voici deux lettres que je t'écris et pour ces deux lettres tu ne m'as fait qu'une réponse, et encore elle n'est point grande. Tu voudras bien dire à tes bons parents qu'il est presque certain que nous n'aurons point le plaisir de les aller voir, parce que maman a reçu des nouvelles de Pont-l'Evêque (2) qui ne sont point rassurantes. Tu peux être bien sûr que s'il ne tenait qu'à moi il y aurait déjà longtemps que je serais au sein de ta famille et dans les bras de mon cher Ernest.

Tu m'engages à faire des répétitions, mais je ne puis beaucoup travailler aux pièces toi n'y étant pas, c'est égal, nous vivons, c'est le principal.

Je tâcherai de faire de mon mieux que le théâtre soit soigné. Un des fils de Monsieur Viard m'a donné une fort bonne idée pour les portes de côté, c'est d'y mettre des baguettes et la manière dont elles doivent être mises aura un résultat excellent. Tâche, chez Ernest, de venir me voir. L'homme propose et Dieu dispose (comme dit M. Delamier à la fin de la dernière scène de la pièce intitulée «le Romantisme empêche tout») (3).

Louis-Philippe est maintenant avec sa famille dans la ville qui vit naître Corneille (4). Que les hommes sont bêtes, que le peuple est borné... courir pour un roi, voter 30 mille francs pour les fêtes, faire venir pour 2,500 fr. des musiciens de Paris, se donner du mal pour qui? pour un roi ! Faire queue à la porte du spectacle depuis trois heures jusqu'à huit heures et demie, pour qui? pour un roi ! Ah ! ! ! que le monde est bête. Moi je n'ai rien vu, ni revue, ni arrivée du roi, ni les princesses, ni les princes. Seulement j'ai sorti hier soir pour voir les illuminations,

(1) Oncle d'Ernest Chevalier, curé de la Cathédrale de Rouen.
(2) Mme Flaubert était originaire de Pont-l'Evêque.
(3) Je n'ai pas pu identifier cette pièce de théâtre. Delamier était, semble-t-il, un acteur.
(4) Louis-Philippe est arrivé à Rouen le 9 septembre 1833.

encore parce que l'on m'a vexé. Adieu, mon cher Ernest, tâche de venir puisque moi je ne le puis. Adieu.

Embrasse pour moi tout ton monde. Réponds-moi et écris-moi une lettre au moins aussi longue que la mienne. Adieu, mon cher ami, le tien jusqu'à la mort.

---

* AU MÊME.

Rouen, ce mardi 26 [août] 1834.

Reviens, reviens, vie de ma vie, âme de mon âme.

Tu me la rendras, la vie, si tu viens me voir, car je voudrais encore composer avec l'ami Ernest. Je voudrais le voir à mes côtés, l'entendre, lui parler ; la vacance serait du double meilleure. Et ne crois pas que j'exagère, non du tout je ne dis que la stricte vérité. Et je suis dégoûté de la vie si tu ne viens pas.

Maintenant te faut-il parler de mon voyage? Eh bien j'ai vu en passant le célèbre château de Robert le Diable restant là sur le haut de la montagne, immobile, muet et détruit, semblant par lui-même présenter une énigme à tous ceux qui regardent son front ridé par les siècles (c'est vraiment bien digne d'être le sujet des méditations de Dubreuil) (1).

Nous avons été à Trouville, j'y ai ramassé beaucoup de coquillages, j'en garde un bon nombre pour l'ami des amis. En les prenant sur la plage que venait à chaque instant mouiller chaque vague, je pensais à toi et me disais : si Ernest était là comme il s'amuserait.

Comme c'est beau, la mer, quand une belle tempête la fait mugir à mes oreilles ou bien quand des nuages brumeux englobent son horizon, quand elle vient se briser sur les rochers, oh ami, c'est un bien beau spectacle.

Nous avons pris quelques bains de mer pendant trois jours. Se baignait alors une dame, oh, une jolie dame, candide quoique mariée, pure quoiqu'à vingt-deux ans. Oh, qu'elle était belle avec ses jolis yeux bleus ! La veille nous la voyons rire sur le rivage à la lecture que lui faisait son mari, et le lendemain comme nous étions tous revenus à Pont-l'Evêque, nous avons appris... O douleur ! O malédiction... qu'elle était noyée, oui noyée, cher Ernest, en moins d'un quart d'heure, la vague l'avait emportée... Ne sachant point nager elle disparut sous les eaux et son mari resté sur le rivage à la voir baigner la vit disparaître... C'était mourir. Ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'elle se baignait avec deux autres jeunes gens qui revinrent à terre, mais elle... y revint, mais avec un filet... elle était morte ! ! Juge du désespoir de son époux. Maintenant faites des projets de plaisir, qui en peut mesurer les conséquences ! témoin cette pauvre dame qui courait à la mer pour s'y amuser et y trouva la tombe. Si c'eût été une dame de notre société, qu'aurions-nous fait?

Je te prie au nom de tout ce que tu as de plus sacré de venir me voir ou bien de m'écrire bien souvent et des lettres bien longues. Fais bien des compliments à toute ta bonne famille de la part de la mienne et de moi aussi. Adieu, cher ami, le tien jusqu'à la mort.

(1) Conservateur du Jardin des Plantes de Rouen.

De retour de mon voyage je vais me mettre à caleuser un peu moins. Je suis arrivé hier soir. Réponds-moi le plus tôt possible.

AU MÊME.

[29 août 1834.] (1)

CHER AMI,

A peine ai-je reçu ta lettre que je m'empresse d'y répondre avec grand plaisir. Quant à moi je travaille, cher Ernest, tous les jours. J'avance dans mon roman d'Isabeau de Bavière dont j'ai fait le double depuis que je suis revenu de mon voyage de Pont-l'Evêque.

Tu connaissais l'histoire de la religieuse qui s'était en allée de l'Hôpital. Eh bien, l'*Indiscret* (2) l'a mis dans son journal ; mais jamais article ne fut plus bête ni plus pitoyable. D'abord c'est fort mal écrit, sans verve ni esprit, puis les trois quarts ce n'est que mensonge.

> Car je n'ai vu qu'orgueil, que misère et que peine
> Sur ce miroir divin qu'on nomme face humaine.

C'est ainsi que parle notre ami Victor Hugo.

Tu crois que je m'ennuie de ton absence, oui tu ne te trompes point et si je n'avais dans la tête et au bout de ma plume une reine de France au quinzième siècle, je serais totalement dégoûté de la vie et il y aurait longtemps qu'une balle m'aurait délivré de cette plaisanterie bouffonne qu'on appelle la vie. Tu m'engages, toi le seul de mes amis, à venir te voir. S'il ne tenait qu'à moi !

Compliments à ta bonne famille, ton ami jusqu'à la mort.

---

* AU MÊME.

Rouen, ce 28 septembre 1834.

CHER ENFANT DE LITTÉRATURE,

Je vais répondre à ta lettre, et, comme disent certains farceurs, je mets la main à la plume pour vous écrire.

Quand viendras-tu? Quand viendras-tu? Voilà toujours ton éternelle question. Eh, bon Diable ! c'est tout naturel, c'est quelquefois la mienne aussi.

Un bon payeur ne craint point de donner des gages, dit Sancho Pança, eh bien, c'est que je me trouve dans une toute autre position ; tu sais quel *cul de plomb* fait mon père, oui vraiment, car tous les jours je lui disais : Quand irons-nous aux Andelys, quand irons-nous aux Andelys? C'était toujours pour le samedi

(1) L'autographe de cette lettre n'a pas été retrouvé.

(2) Petit journal satirique, très mordant, qui dura du 1er juin 1834 au 31 décembre 1835. Il était dirigé par un Rouennais, Auguste Lireux, plus tard connu comme directeur de l'Odéon. L'article auquel Flaubert fait allusion est du 24 août 1834, n° 13. Il est intitulé : « La religieuse et les culottes de l'aumônier, conte vrai », signé A. L. (Auguste Lireux), et porte comme épigraphe : « Désir de fille est un feu qui dévore — désir de nonne est cent fois pire encore. » C'est l'histoire d'une sœur Thérèse, de l'Hôtel-Dieu, amoureuse d'un infirmier qui, pour l'enlever plus facilement avait subtilisé les vêtements de l'aumônier.

prochain, mais oui je t'en f... du samedi ou du dimanche. Voilà la rentrée qui *r'arrive* [.....] et nous n'avons pu voir ta bonne famille. Je suis dans un assez bon moment de travail, j'ai quelques sujets pas trop bêtes et j'espère en tirer bon parti ; mais, cher enfant camarade, c'est que voici la rentrée qui *r'arrive* avec son air emm... et guindé [.....] Enfin, m... de chien pour elle. Je te prie de ne pas tant paresser et de m'écrire le plus tôt possible en me donnant l'adresse du brave Amand, j'écrirai aussi à notre ancien compagnon littéraire Edmond, il ne m'a pas répondu. Adieu, compliments à ta famille. Adieu, mon très cher ami, le tien jusqu'à la mort.

---

* AU MÊME.

[Rouen], 18 juin 1835.

CHER ERNEST,

Pardon du retard, pardon, pardon, oui tu me l'accordes, j'en suis sûr.

Eh bien maintenant je vais te dire le pourquoi de cette longueur, une longueur de huit jours. Huit jours, c'est un sicèle pour des amis et c'est un point dans l'espace.

THÉATRES

Tu sais [que] j'ai en tête Frédégonde et Brunehaut, que je m'en occupe (mentalement) depuis environ trois mois, mais surtout depuis 15 jours. Je ne rêve que cela, j'en ai fait une douzaine de lignes, oui ce sera un drame, et autrement fabriqué que les autres. Bref tu verras, c'est la meilleure critique.

Victor Hugo fait un nouveau drame.

Jeanne de Flandre de V. Herbin (1) est décidément bien, je l'ai acheté et lu.

Gustave Drouineau est décidément mort, c'est un fleuron de gloire littéraire enlevé à notre couronne de réaction (2).

Ambigu-Comique : bientôt *Ango de Dieppe* (3), brillante représentation, décors nouveaux, éclairage au gaz.

Opéra : *La Saint-Barthélemy* de Meyerbeer.

Vaudeville : *Mathilde ou la Jalousie* (4).

Une nouvelle comédie au Français.

Pour Rouen, Madame Ponchard, première chanteuse, est engagée, ainsi qur Tilly pour l'Opéra-Comique.

Oui, j'ai bien regretté ton absence à notre charmant petit voyage à Caudebec. Le père Langlois et le petit Alexandre Bourlet (5) y étaient, le premier comme à son habitude était facétieux, le second luxurieux (car il regardait même à l'église

(1) Et Fontan. Drame en 4 actes (Ambigu-Comique, 9 mai 1835.)

(2) C'est une erreur : Drouineau mourut en 1878. Mais en 1835, devenu subitement fou à la suite de l'échec de son *Don Juan d'Autriche* au Théâtre Français, il fut interné dans un asile près de La Rochelle et y vécut encore 43 ans. (Voir lettre du 12 juillet 1835.)

(3) *Ango de Dieppe*, drame en 5 actes et 7 tableaux, par Aug. Luchet et Félix Pyat (Ambigu-Comique, 29 juin 1835.)

(4) *Mathilde ou la Jalousie*, comédie en 3 actes par Bayard et Laurencin (Vaudeville, 3 juin 1835.)

(5) Plus tard marquis Bourlet de la Vallée, ami de Flaubert à qui sont adressées plusieurs lettres de la *Correspondance*. Fils du professeur d'histoire naturelle au collège Royal de Rouen.

les filles de campagne), le scélérat ! ! Je t'ai regretté dans bien des endroits, bien des moments, bien des pensées. Nous avons ri comme... comme... comme des scélérats.

J'ai acheté *Antony* et les *Vieux Péchés* (1) et *Jeanne de Flandre*, tu m'en diras des nouvelles quand tu les auras lus. Adieu, porte-toi bien, embrasse père, mère, tante et oncle.

Réponds-moi, je me mets à l'ouvrage.

Ton vieux intime.

---

* AU MÊME.

Rouen, Collège Royal, le 2 juillet 1835, 9 h. 30

CHER ERNEST,

J'ai pensé depuis que tu es parti à une chose, et cette chose c'est un moyen pour obtenir une réponse de notre individu. Je vais lui écrire tantôt à la maison et le prier d'envoyer sa lettre aux Andelys, chez toi, tu la liras et me la renverras dans une de tes lettres.

Non, je remettrai [à] un peu plus tard cette correspondance, de peur que tu n'y trouves quelqu'obstacle.

Le petit Meulan est entré mardi matin au collège, sa mère est partie cette nuit à quatre heures.

Entr'autres agréables nouvelles, je crois que tu apprendras avec plaisir que l'ami Delhomme a l'œil droit poché, mais d'une drôle de manière, si drôle et si brutale qu'il en a toute cette partie du visage gonflée. Voici l'histoire : hier à 10 heures, Fossé arrive dans la troisième pour parler à Fessard. Dispute des deux côtés, bataille, retraite de Delhomme qui a été obligé d'aller à l'infirmerie ; on lui a posé 10 *sangsues* sur le quinquet fracassé. Ah ! le pauvre Livarot, la bonne sacrée force ! Voilà de quoi rire pendant 2 ou 3 jours pour le moins. J'écrirai à l'ami Edmond et sois tranquille, je l'arrangerai de telle sorte qu'il sera bien obligé de me répondre ou de m'en dire le pourquoi. Quant au vieux Amand, je lui écrirai aussi et je l'appellerai si bien « Cosmoplane », je le haricoterai tellement qu'il sera bien obligé de m'émaner une réponse. J'oubliais de t'apprendre une nouvelle nouvelle, c'est que mon incognito poétique et productif est « Gustave Koclott ». Voilà, j'espère, de quoi dérouter le plus habile malin de notre bonne ville de Rouen. Je travaille ferme, je marche au progrès, à nos ancêtres, à la gloire ; à nous l'avenir !

En attendant tout à toi.

GUSTAVE ANTUOSKOTHI [*sic*] KOCLOTT.

Note : Attendons que ma belle signature sèche.

Voilà du romantique un peu chouette ! Poste pour poste réponse.

(1) *Les Vieux Péchés*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Mélesville et Dumanoir (Gymnase-Dramatique, 5 janvier 1833.)

* AU MÊME.

Rouen, ce 12 juillet 1835.

CHER AMI,

Je mets la main à la plume (comme dit l'épicier) pour répondre ponctuellement à ta lettre (comme dit encore l'épicier).

Pour les compositions je ne m'y tue pas, et puisque tu me parles du collège je te dirai que j'ai eu une dispute avec Gerbal, mon honorable pion, et que je lui ai dit que s'il continuait à m'ennuyer, j'allais lui f... une volée et lui ensanglanter les mâchoires, expression littéraire.

Je crois que j'irai t'embrasser aux journées de Juillet, ma prochaine lettre te donnera une réponse définitive.

Tu me parles de Cotin de Laval, c'est une jeune homme qui l'année dernière était en philosophie au collège. Il a fait un roman historique intitulé *Marie de Médicis*, que Gourgaud (1) m'a vanté. C'est une de nos célébrités littéraires vivantes, de concert avec Z*** et Corneille qui est mort depuis tantôt deux cents ans.

L'Histoire des ducs de Bourgogne par Barante est un chef-d'œuvre d'histoire et de littérature ; le travail que tu fais est louable.

V. Hugo fait un nouveau drame. A. Dumas idem, intitulé *Don Juan* ; Véron a quitté la direction de l'Opéra, Duponchel lui a succédé. A la Porte-Saint-Martin, *la Berline de l'Emigré* (2) ; aux Français encore un *Don Juan* de M. Vanderbuck (3). Décidément Gustave Drouineau n'est pas mort.

Adieu, réponds-moi. Mille amitiés aux deux familles. Tout à toi.

---

* AU MÊME.

Rouen, 23 juillet 1835.

CHER ENFANT,

J'ai attendu jusques au dernier moment, espérant que les malades de papa le laisseraient un peu en repos, mais c'est en vain. Ἀνάγκη· Nous ne pourrons t'aller embrasser qu'aux vacances qui approchent à grands pas, avec les pas du temps, avec ses pas gigantesques d'infernal géant.

J'ai fini ma *Frédégonde*, je suis encore indécis si je dois la faire imprimer, quoique Panard doive me la porter samedi soir à Elbeuf. J'ai acheté et lu *Catherine Howard*, drame historique de l'ami A. Dumas. J'ai aussi acheté *les Enfants d'Edouard* de C. Delavigne, mais je n'en ai lu que le quart.

THÉATRE :

C[omédie] Fran[çaise] : M. Vanderbuck a fait un drame intitulé *Jacques II* (ordinaire) (4).

(1) Gourgaud-Dugazon est, en 1835, professeur de 5e au Collège royal de Rouen ; en 1840 est nommé professeur de 6e (deuxième division) à Versailles. Une lettre du [22 janvier 1842] (voir plus loin) lui est adressée.

(2) *La Berline de l'Emigré*, drame en cinq actes, par d'Aubigny et Mélesville (Porte-Saint-Martin, 27 juillet 1835.)

(3) *Sic*, pour Vanderbuch.

(4) Représenté le 13 juillet 1835.

au reste en ce moment ci nous notre
gentil théâtre de Nesly, Angelo et le
Cheval de Bronze, Enigme des perles aux
Souverains — On dit que Mlle Berthet
va venir ici comme première
chanteuse. Es-tu ajourd'hui engagé
ANAIKH, ne voulà-t-il
pas qui me manque je
ne puis plus causer avec toi
pourtant, je veux te dire en Cour
un mot c'est adieu, et tes et à
ta famille jusqu'aux vacances
l'intime

Alexandre

Fac-similé du dernier feuillet de la lettre du 23 juillet 1835.

Victor Hugo fait un nouveau drame ; — *Ango de Dieppe* a paru. — Nous avons dans notre ville un violoniste Norvégien dans le genre de Paganini (au dire du père Fournier) (1) nommé Old-Buck (2).

On répète en ce moment-ci sur notre gentil théâtre de Rouen *Angelo* et le *Cheval de Bronze* (3), encore des perles aux pourceaux. On dit que Mlle Berthot (4) va revenir ici comme première chanteuse. Lis toujours, je t'y engage.

Ἀνάγκη, ne voilà-t-il [pas le] papier qui me manque, je ne puis plus causer avec toi. Pourtant, je veux te dire encore un mot, c'est adieu, à toi et à ta famille jusqu'aux vacances.

L'Intime G. F.

---

* AU MÊME.

Rouen, ce vendredi 14 août 1835.

Cher Ernest,

C'est avec bien du plaisir que je puis te dire maintenant d'une manière bien certaine que nous irons te voir sous peu, paroles de papa. Alors tu nous devras revanche et j'espère aussi que tu suivras la bonne habitude de venir passer une huitaine de jours avec nous. Il y a près de quinze jours que j'ai fini ma *Frédégonde*, j'en ai même recopié un acte et demi. J'ai un autre drame dans la tête. Gourgaud me donne des narrations à composer.

J'ai lu depuis que tu ne m'as vu *Catherine Howard* et *la Tour de Nesle*. J'ai lu aussi les œuvres de Beaumarchais, c'est là qu'il faut trouver des idées neuves. Maintenant je suis occupé au théâtre du vieux Shakespeare, je suis en train de lire *Othello*, et puis je vais emporter pour mon voyage *l'Histoire d'Ecosse* en trois volumes par W. Scott, puis je lirai Voltaire. Je travaille comme un démon, me levant à trois heures et demie du matin.

Je vois avec indignation que la censure dramatique va être rétablie et la liberté de la presse abolie ! Oui, cette loi passera, car les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur vue c'est l'intérêt, leur penchant la bassesse, leur honneur est un orgueil stupide, leur âme un tas de boue ; mais un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la troisième révolution ; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang. Maintenant on retire à l'homme de lettres sa conscience, sa conscience d'artiste. Oui, notre siècle est fécond en sanglantes péripéties. Adieu, au revoir, et occupons-nous toujours de l'Art qui plus grand que les peuples, les couronnes et les rois, est toujours là, suspendu dans l'enthousiasme, avec son diadème de Dieu.

Mille amitiés.

(1) Fournier, second violon de l'orchestre du Théâtre des Arts à Rouen.
(2) Ole Bull, que Flaubert orthographie Old Buck, né à Christiania, joua au Théâtre des Arts les 18 et 23 juillet 1835.
(3) *Le Cheval de Bronze*, opéra-féerie en 3 actes par Scribe (Opéra-Comique, 23 mars 1835.)
(4) *Sic*, pour Julie Berthault, première chanteuse au Théâtre des Arts.

* AU MÊME.

Paris, ce 24 août 1835.

CHER ERNEST,

Voilà au moins une bonne nouvelle à t'annoncer : nous arriverons jeudi soir chez tes bons parents, nous ne pouvons te dire l'heure précise, seulement nous partirons jeudi matin vers 6 ou 7 heures. Oui morbleu, nous arrivons jeudi soir chez vous et avec toute la famille, et Achille (1) encore, Achille encore, oui, lui en personne, oui, Achille, oui, tu as bien lu, tu ne t'es pas trompé, mais je vais te dire toute l'histoire. Tu sais que nous devions le laisser à Paris ; ce matin, en allant faire une visite à un médecin de Paris (M. Jules Cloquet) papa qui savait qu'il allait faire un voyage en Ecosse lui proposa en riant de prendre Achille pour compagnon. L'autre le prit au mot et voilà mes gens qui vont s'embarquer au Havre le 3 ou le 4, pour courir l'étendue des trois royaumes. Achille revient avec nous à Rouen et nous allons avec lui mettre le complément à notre voyage en vous allant embrasser ; nous aurons mangé notre pain blanc en dernier lieu.

J'étais à Nogent quand les accusés d'avril (2) sont passés : oui, j'ai vu Caussidière avec ses formes athlétites [*sic*], l'homme à la figure mâle et terrible ; j'ai vu Lagrange. Lagrange, c'est l'œil de César, le nez de François Ier, la coiffure du Christ, la barbe de Shakespeare, le gilet à la Républicaine ; Lagrange est un de ces hommes à la haute pensée, Lagrange c'est le fils du siècle comme Napoléon et V. Hugo. C'est l'homme de la poésie, de la réaction, l'homme du siècle, c'est-à-dire l'objet de la haine, de la malédiction et de l'envie. Il est proscrit dans ce monde, il sera Dieu dans l'autre.

A toi de cœur.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 24 mars 1837.]

CHER AMI,

Je ne connais guère de gars qui ait un Byron. Il est vrai que je pourrais prendre celui d'Alfred (3), mais par malheur il n'y est point et sa bibliothèque est fermée. Elle était encore ouverte hier, mais tu penses bien que son père, qui est parti aujourd'hui pour Fécamp, a serré cette clef ainsi que celle des autres compartiments de son logis ; ainsi, Amen.

J'ai été hier chez Degouve-Denuncques, mon « Commis » (4) sera inséré jeudi prochain et mercredi je corrigerai avec lui les épreuves.

Le père Langlois et Orlowski (5) ont dîné hier à la maison et ils ont passable-

(1) Achille Flaubert, frère aîné de Gustave.

(2) Complot républicain d'avril 1834, dont le procès, mettant en jugement 132 accusés, s'ouvrit le 5 mai 1835.

(3) Alfred Le Poittevin.

(4) *Une leçon d'histoire naturelle : genre Commis* (*Le Colibri*, 30 mars 1837). (Voir *Bouvard et Pécuchet*) — Degouve-Denuncques était rédacteur au *Journal de Rouen*, à cette époque où le *Colibri* était imprimé chez D. Brière, propriétaire du *Journal de Rouen*.

(5) Musicien de talent, né à Varsovie en 1811 et fixé à Rouen, était le professeur de piano de Caroline Flaubert.

ment bu, mâqué, blagué. Achille, moi et Bizet sommes invités pour dimanche à aller riboter, fumer et entendre de la musique chez Orlowski. Tous les réfugiés Polonais y seront. Ils sont 30. C'est une fête nationale, tous les dimanches de Pâques, il en est ainsi chez l'un d'eux. On mange des saucisses, des boudins, des œufs durs, de la cochonnaille et il n'est permis d'en sortir que saouls et après avoir vomi 5 ou 6 fois.

J'ai une nouvelle agréable à t'apprendre, je puis t'en garantir l'authenticité, elle vient du sieur Ducoudray, pion de Mr Mainot (1), et élève en médecine. Il porte un chapeau, une redingote et une chemise. Il m'a donc dit ce matin à l'amphithéâtre que... que... eh bien, que le censeur des études M. C*** qui [a] une chemise sale, des bas sales, une âme sale, et qui enfin est un salop, il m'a dit bref qu'il avait été surpris dans un b... et qu'il allait être traduit devant le conseil Académique ; voilà qui est [une bonne] blague. Voilà qui me réjouit, me récrée, me délecte, me fait du bien à la poitrine, au ventre, au cœur, aux entrailles, aux viscères, au diaphragme, etc. Quand je pense à la mine du censeur surpris sur le fait et limant, je me récris, je ris, je bois, je chante, ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! et je fais entendre le rire du «Garçon» (2), je tape sur la table, je m'arrache les cheveux, je me roule par terre, voilà qui est bon. Ah ! Ah ! voilà qui est une blague [.....], adieu, car je suis fou de cette nouvelle.

Réponds-moi et à toi.

---

* AU MÊME.

Samedi soir 24 [juin] 1837.

(Saint Jean, jour le plus long de l'année, et dans lequel il arrive par hasard que ce farceur de soleil, parmi toutes ses bêtises, endosse l'habit du dimanche, se rougit comme une carotte, fait suer les épiciers, les chiens de chasse, les gardes nationaux, et sèche les étrons déposés au coin des bornes.)

J'espère que maintenant ta fureur de places s'est passée et ta lettre de vendredi m'a rassuré, car il me semblait voir bientôt entrer dans ma chambre un régiment de bulletins et de places retenues, tous et toutes sautant, dansant, tourbillonnant en nues épaisses autour de mon chevet, sur mes tables et dans mes rideaux. Nous avons eu 5 jours de vacances pendant lesquelles j'ai fait le métier que je fais depuis bientôt 16 ans, j'ai vécu, c'est-à-dire je me suis ennuyé, exceptons pourtant les jours que j'ai passés avec Alfred Le Poittevin qui sont : 1° le dimanche où nous avons été à Radepont ; 2° mardi dont j'ai bu et mangé la soirée à table chez lui. Quant aux autres jours, çà été comme les autres, l'eau a passé de même dans la rivière, mon chien a mangé sa soupe comme de coutume, les hommes ont couru, bu, mangé, dormi, et la civilisation, cet avorton ridé des efforts de l'homme, a marché, trottiné sur ses trottoirs, du port elle a regardé les bateaux à vapeur, le pont suspendu, les murailles bien blanches, les bordeaux protégés par la police, et chemin faisant, ivre et gaie, elle a déposé au coin des murs, avec les écailles

(1) Maître de pension.
(2) Type grotesque et symbolique de tous les ridicules «Bourgeois», conçu par Flaubert et ses amis, et dont ils s'amusaient entre eux à jouer le personnage et à mimer le rôle.

d'huîtres et les tronçons de choux, quelques-unes de ses croyances, quelque lambeau bien fané de poésie ; et puis, détournant ses regards de la cathédrale et crachant sur ses contours gracieux, la pauvre petite fille déjà folle et glacée a pris la nature, l'a égratignée de ses ongles et s'est mise à rire et à crier tout haut, mais bien haut, avec une voix aigre et perçante : « J'avance ! »—Pardon de t'avoir insultée, ô pardon, car tu es une bonne grosse fille qui marches tête baissée à travers le sang et les cadavres, qui ris quand tu écrases, qui livres tes grosses et sales mamelles à tous tes enfants, et qui as encore la gorge toute cuivrée et toute rougie des baisers que tu leur vends à prix d'or. Oh ! cette bonne civilisation, cette bonne pâte de garce qui a inventé les chemins de fer, les prisons, les clysopompes, les tartes à la crème, la royauté et la guillotine ! — Tu me vois en bonne veine de délire et d'exaltation. Eh ! bon Dieu ! pourquoi, quand la plume court sur le papier, l'arrêter dans sa course, la faire passer subitement de la chaleur de la passion au froid de l'écritoire et lui faire gagner une fluxion de poitrine à cause de la sueur qu'elle a gagnée, cette pauvre plume.

Maintenant que je n'écris plus, que je me suis fait historien (soi-disant), que je lis des livres, que j'affecte des formes sérieuses et qu'au milieu de tout cela j'ai assez de sang-froid et de gravité pour me regarder dans une glace sans rire, je suis trop heureux lorsque je puis, sous le prétexte d'une lettre, me donner carrière, abréger l'heure du travail et ajourner mes notes, voire même celles de M. Michelet ; car la plus belle femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre avec les boyaux sur le nez, une jambe écorchée, et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied. O non ! C'est une triste chose que la critique, que l'étude, que de descendre au fond de la science pour n'y trouver que la vanité, d'analyser le cœur humain pour y trouver égoïsme, et de comprendre le monde que pour n'y voir que malheur. O que j'aime bien mieux la poésie pure, les cris de l'âme, les élans soudains et puis les profonds soupirs, les voix de l'âme, les pensées du cœur. Il y a des jours où je donnerais toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sotte érudition des éplucheurs, équarrisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo ; me voilà devenu bien anti-prose, anti-raison, anti-vérité, car qu'est-ce que le beau sinon l'impossible, la poésie si ce n'est la barbarie, le cœur de l'homme, et où retrouver ce cœur quand il est sans cesse partagé chez la plupart entre deux vastes pensées qui remplissent souvent la vie d'un homme : faire sa fortune et vivre pour soi, c'est-à-dire rétrécir son cœur entre sa boutique et sa digestion [.....]

---

* AU MÊME.

[Rouen], vendredi 22 septembre [1837.]

Je désirerais bien savoir, maître sot, pourquoi depuis si longtemps on n'a pas eu de vos nouvelles? si c'est une farce, mâtin, elle n'est guère bonne et moi, en revanche, je vais te donner des miennes. Or donc, il est huit heures [du] matin et il y a deux heures que je suis débarqué de Paris. J'ai d'abord été à Trouville,

puis de là à Nogent, et de Nogent me voici t'écrivant sur mon tapis vert. Tu me feras penser la première fois à te donner une relation très détaillée de mon voyage au Paraclet (1), ancienne demeure de la grosse Héloïse et de maître Abailard, espèce de bourru et d'imbécile qui n'a gagné à tous ses amours que d'avoir un testicule de moins. Or notre cher philosophe du 12e siècle n'était plus c.... Aies soin de me faire souvenir de ma promesse ; il ne nous reste plus que peu de jours pour arriver au *capout* des vacances. Je vais les employer à travailler vigoureusement, pour en finir avec deux choses dont l'une m'embête et la deuxième m'amuse, c'est mon esquisse très longue sur *la Lutte du sacerdoce et de l'empire* (2). Chéruel (3) en partant m'avait dit : avec le plan que vous avez formé il vous faudra au moins deux mois, et je n'ai presque rien fait. En 8 jours cependant la besogne sera bâclée.

Adieu, vieux, tout à toi et à ceux qui t'entourent.

---

* AU MÊME (4).

Rouen, jeudi 13 septembre 1838.

Tes réflexions sur V. Hugo sont aussi vraies qu'elles sont peu tiennes. C'est maintenant une opinion généralement reçue dans la critique moderne que cette antithèse du corps et de l'âme qu'expose si savamment dans toutes ses œuvres le grand auteur de *Notre-Dame*. On a bien attaqué cet homme parce qu'il est grand et qu'il a fait des envieux. On fut étonné d'abord et l'on rougit ensuite de trouver devant soi un génie de la taille de ceux qu'on admire depuis des siècles ; car l'orgueil humain n'aime pas à respecter les lauriers verts encore. V. Hugo n'est-il pas aussi grand homme que Racine, Calderon, Lope de Vega et tant d'autres admirés depuis longtemps.

Je lis toujours Rabelais et j'y ai adjoint Montaigne. Je me propose même de faire plus tard sur ces deux hommes une étude spéciale de philosophie et de littérature. C'est, selon moi, un point d'où est parti la littérature et l'esprit français.

Vraiment je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un homme ainsi placé devant le monde !

Non, le spectacle de la mer n'est pas fait pour égayer et inspirer des pointes, quoique j'y aie considérablement fumé et *pantagruéliquement* mangé de la matelote, barbue, laitue, saucissons, oignons, durillons, raves, betteraves, moutons, cochons, gigots, aloyaux.

J'en suis venu maintenant à regarder le monde comme un spectacle et à en rire. Que me fait à moi le monde? Je m'en importunerai peu, je me laisserai aller

(1) Ancienne abbaye de bénédictines, près de Nogent-sur-Seine.
(2) Voir *Œuvres de jeunesse*.
(3) Adolphe Chéruel, «l'homme aux études historiques», était professeur au collège.
(4) Une lettre datée [Rouen, 24 août 1838], *vendredi*, au même, reste inédite.

au courant du cœur et de l'imagination, et si l'on crie trop fort je me retournerai peut-être, comme Phocion, pour dire : quel est ce bruit de corneilles !

Tout à toi.

---

* AU MÊME.

Rouen, jeudi 11 octobre 1838.

Non, mon cher Ernest, je ne t'ai point oublié et c'est dans l'incertitude de savoir où toi-même tu étais que je me suis abstenu de t'écrire ; en effet, en allant il y a environ une dizaine de jours avec mon père au Vaudreuil, nous nous sommes arrêtés aux Authieux, où le fils Dureau m'a dit qu'il t'avait vu à Elbeuf, et je ne savais pas si tu y étais encore ou bien si tu étais parti dans quelqu'autre contrée porter tes pas et la douce amie qui ne doit jamais te quitter.

Puisque tu seras assez bon garçon pour venir me voir, tâche de venir vers la Toussaint, nous serons plus ensemble et je n'aurai pas le collège pour m'embêter ; il est vrai que je suis maintenant externe libre, ce qui est on ne peut mieux, en attendant que je sois tout à fait parti de cette sacrée n... d... D... de pétaudière de m... de collège, mais dès maintenant adieu pour toujours aux pions et aux arrêts, je ferai du »Mont Dori» (1) tout à mon aise, fumant le matin mon brûle-gueule sur les boulevards et le soir mon cigare sur la place Saint-Ouen, et piété à attendre l'heure de la classe au café National. Je n'en travaillerai pas moins bien, même plus, mais je serai moins tiraillé, moins embêté.

J'ai vu, ce matin, le jeune Paul Malheux à qui j'ai demandé toutes les traductions qu'il possédait pour la classe de rhétorique et ses copies de mathématiques.

Je n'ai rien écrit de neuf depuis que tu m'as vu, j'ai médité, j'ai fait des plans, mais tout cela si vaguement et avec des formes si peu arrêtées que ce n'est pas la peine de t'en parler.

T'ai-je annoncé le mariage, consommé maintenant, de Chéruel avec Madame B***? J'espère que cette dernière ne s'est pas fait attendre longtemps [.....] Chéruel n'a pas voulu que la femme de son ami mourût [.....] solitaire [.....] O que Molière a eu raison de comparer la femme à un potage, mon cher Ernest : bien des gens désirent en manger, ils s'y brûlent la gueule, et d'autres viennent après.

J'ai assez caleusé ces vacances et j'ai peu lu d'histoire, pour mieux dire pas du tout, j'avais même emprunté à «l'homme aux études» le théâtre suédois et italien modernes, dont je n'ai pas ouvert une page. J'ai lu dernièrement l'*Uscoque* de G. Sand ; tâche de te procurer ce roman et tu verras que cet Uscoque est un homme qui mérite ton estime. Je suis à moitié des *Confessions* de J.-J. Rousseau ; c'est admirable. Voilà la vraie école de style.

J'apprends l'anglais, j'y travaille, et dans trois ou quatre mois on m'assure que je pourrai lire Shakespeare et au bout d'un an Byron, qui est tout ce qu'il [y] a de plus difficile en anglais.

Adieu, tout à toi et à ta famille.

Réponds-moi, pense à moi.

(1) *Sic.* Peut être une allusion au *Comte Orry*, l'opéra que l'on jouait alors à Rouen?

J'ai vu hier Orlowski festoyant chez lui avec des Polonais et des acteurs, et ensuite sur le port Jules Delamarre (1) fumant son cigare en gants blancs ! toujours la barbe et le rire à la coupe de là-bas — toujours ! — hein !

---

* AU MÊME.

Rouen, dimanche [28 octobre 1838.]

Me voilà enfin remis sur pattes et à table, à cette table que j'avais été forcé de quitter pendant quelque temps, et vers laquelle je reviens plus affamé et plus amoureux que jamais. Demain j'irai au collège en fumant «la vieille» comme à mon ordinaire ; tu sais que je n'ai rien perdu — que le temps, — chose précieuse quand il aurait dû être passé en ribotes, puisque tu avais eu la bonté de te déranger pour nous dire adieu. Enfin tant pis, ce sera pour une autre fois et je te jure que je me vengerai de la raillerie du ciel qui m'avait rendu si c....

Orlowski est venu tout à l'heure me voir, il est toujours aussi facétieux. Pour Me Le Poittevin, il me dédaigne, il ne vient plus me voir que tous les deux jours, tellement il est empêtré dans ses projets d'ameublement, et tu sais qu'il ne faut rien pour lui donner un embarras du diable.

J'ai presque fini les *Confessions* de Rousseau et je t'engage fort à lire cette œuvre admirable, c'est là la vraie école de style.

A peine sorti du lit, j'ai repris la lecture de ce bon Rabelais que j'avais un peu négligé depuis quelque temps, mais j'ai continué avec un nouveau plaisir et je touche à la fin. Je te recommande le chapitre où il est question de Me Gaster. Mon Rabelais est tout bourré de notes et commentaires philosophiques, philologiques, bacchiques, etc....

Ecris-moi dans ta prochaine lettre quelque bonne blague, car pour moi j'ai l'esprit à sec.

Adieu, je vais déjeuner puis fumer une pipe.

Tout à toi. Embrasse toute ta famille [.....]

---

* AU MÊME.

[Rouen, 19 novembre 1838.]

Chaque jour je remets au lendemain à t'écrire, mais enfin ce matin je te réponds, je suis en effet fort occupé maintenant, non point parce que le père Magnier (2) me donne beaucoup de devoirs, mais les *études historiques* et beaucoup de lectures commencées me prennent un temps infini. Dans quelques jours, je serai plus à l'aise et je te répondrai plus amplement.

Dis-moi dans ta prochaine lettre ce que tu penses, ce que tu fais, tu me donneras un tableau complet de ton être physique et moral. Je t'engage toujours à fréquenter

(1) Eugène-Benoît-Jules Delamarre, officier de santé depuis le 18 septembre 1834, qui sera le futur Charles Bovary. Il avait un frère Ernest, dont il est question plus loin.

(2) Professeur de rhétorique au collège.

Alfred, les relations que tu auras avec lui te seront agréables et utiles, c'est le meilleur *rhum* que je connaisse après celui de la Jamaïque.

Fume toujours [.....] festoie avec les amis et vive la bouteille et les commères.

Tout à toi.

Je vais faire ma copie pour le père Magnier, puis je vais m'abouler deux ou trois tasses de thé par le bec.

As-tu parfois vu Narcisse (1) à Paris, sais-tu ce qu'il devient? Je crois que Condor est toujours en bonne santé.

J'ai vu récemment Duguernay.

---

* AU MÊME.

Rouen, 11 h. du matin, 30 novembre 1838

Tu vois que je te réponds assez promptement et c'est encore plus un plaisir que je me fais, qu'un devoir que je rends à ta bonne amitié. Ta lettre, comme toutes celles des gens qu'on aime, m'a fait bien du plaisir, depuis longtemps je pensais à toi et je me figurais ta mine se promenant dans Paris le cigare au bec, etc. ; j'ai donc aimé avoir des détails sur ta vie matérielle, je t'assure qu'ils n'ont pas été trop nombreux pour moi.

Tu fais bien de fréquenter Alfred ; plus tu iras avec cet homme et plus tu découvriras en lui de trésors. C'est une mine inépuisable de bons sentiments,de choses généreuses, et de grandeur. Au reste il te reporte bien l'amitié que tu as pour lui. Que ne suis-je avec vous, mes chers amis, quelle belle trinité nous ferions ! comme j'aspire au moment où j'irai vous rejoindre. Nous passerons de bons moments, ainsi tous trois à philosopher et à Pantagrueliser.

Tu me dis que tu t'es arrêté à la croyance définitive d'une force créatrice (Dieu, fatalité, etc.) et que ce point posé te fera passer des moments bien agréables ; je ne conçois pas, à te dire vrai, l'agréable. Quand tu auras vu le poignard qui doit te percer le cœur, la corde qui doit t'étrangler, quand tu es malade et qu'on dit le nom de ta maladie, je ne conçois pas ce que cela peut avoir de consolant. Tâche d'arriver à la croyance du plan de l'univers, de la moralité, des devoirs de l'homme, de la vie future et du chou colossal, tâche de croire à l'intégrité des ministres, à la chasteté des p..., à la bonté de l'homme, au bonheur de la vie, à la véracité de tous les mensonges possibles, alors tu seras heureux, et tu pourras te dire croyant et aux trois quarts imbécile ; mais en attendant reste homme d'esprit, sceptique et buveur.

Tu as lu Rousseau, dis-tu? quel homme ! Je te recommande spécialement ses *Confessions*. C'est là dedans que son âme s'est montrée à nu. Pauvre Rousseau, qu'on a tant calomnié, parce que ton cœur était plus élevé que celui des autres, il est de tes pages où je me suis senti fondre en délices et en amoureuses rêveries !

(1) Ancien domestique du docteur Flaubert, devint plus tard celui de Gustave. — Voir en tête de ce volume *Souvenirs intimes*, de Mme Commanville.

Continue ton genre de vie, mon cher Ernest, il ne saurait être meilleur. Et moi, que fais-je? Je suis toujours le même, plus bouffon que gai, plus enflé que grand. Je fais des discours pour le père Magnier, des études historiques pour Chéruel, et je fume des pipes pour mon intérêt particulier. Jamais je n'avais joui d'autant de bonheur matériel que cette année, je n'ai plus aucune tracasserie de collège, je suis tranquille et calme.

Pour écrire, je n'écris pas ou presque point, je me contente de bâtir des plans de créer des scènes, de rêver à des situations décousues, imaginaires, dans lesquelles je me porte et plonge. Drôle de monde que ma tête !

J'ai lu *Ruy Blas* ; en somme, c'est une belle œuvre à part quelques taches et le 4e acte qui, quoique comique et drôle, n'est pas d'un haut et vrai comique, non que je veuille attaquer l'élément grotesque dans le drame. Il y a deux ou trois scènes et le dernier acte de sublimes ; as-tu vu Frédérick dans cette pièce? qu'en dis-tu?

Dis à Alfred de se dépêcher à m'écrire et que je lui répondrai aussitôt !

Adieu, mon cher Ernest, porte-toi bien. Donne des poignées de main pour moi à Pagnerre (1) et à Alfred [.....]

Je me dispute depuis 3 ou 4 jours, sous le père Magnier, avec un élève de chez Eudes (2). J'ai eu surtout deux disputes où j'ai été magnifique. Tous les élèves de mon banc étaient émus du boucan que je faisais. J'ai commencé par dire que je me distinguais par ma haine des prêtres et, à chaque classe, c'est une nouvelle répétition. J'invente sur le compte de l'abbé Eudes et de Julien les plus grosses et absurdes cochonneries, le pauvre dévot en a la gueule bouleversée, l'autre jour il en suait.

---

* AU MÊME.

[Rouen], mercredi, 26 décembre 1838.

Je t'ai dit, je crois, que j'étais fort occupé et tu m'as fait là-dessus des demandes, auxquelles je serais bien embarrassé de répondre. Ce qu'il [y] a de sûr, maintenant, et aujourd'hui principalement, c'est que je m'em... dans la perfection. Depuis 7 à 8 jours, je n'ai le cœur de travailler à quoi que ce soit. Tu sais que l'homme a ainsi parfois des moments étranges de lassitude, la vie est si pesante que ceux-mêmes pour qui le fardeau doit être le moins lourd en sont souvent accablés ! Il y a bientôt une semaine que j'ai laissé de côté les études historiques, et pour quoi faire? Que sais-je, rien du tout. A peine si j'ai le courage de fumer. J'ai le cœur rempli d'un grand ennui. Chose étrange ! et il y a quinze jours j'étais dans le meilleur état du monde.

Ce changement tient peut-être au genre d'œuvre dont je m'occupais il y a quelque temps. Je ne sais si je t'ai dit que je faisais un mystère : c'est quelque chose d'inouï, de gigantesque, d'absurde, d'inintelligible, pour moi et pour les autres. Il fallait sortir de ce travail de fou, où mon esprit était tendu dans toute sa longueur,

(1) Edmond Pagnerre, fils du grand éditeur Pagnerre, avait été camarade de classe de Flaubert.
(2) Institution dirigée par des prêtres.

pour m'appliquer aux *Essais* de M. Guizot, capables de faire sécher sur pied tout l'Olympe. Juge de la brusque transition et de la torture d'un malheureux homme qui descend des plus hautes régions du ciel pour s'appliquer à des choses abstraites, exactes, mathématiques, pour ainsi dire. Maintenant je ne sais s'il faut continuer mon travail, qui ne m'offre que difficultés insurmontables et chutes, dès que j'avance. O l'Art, l'Art, déception amère, fantôme sans nom qui brille et qui vous perd ! ou bien continuer à m'em... dans les faits ou des considérations sur l'histoire, les hommes, le plan de la Providence, mille choses dont on ne se doute guère... Passons à un autre chapitre, car si je t'ennuie autant que moi-même, c'est assez [.....]

Diras-tu encore, mon cher Ernest, que je t'écrase de ma supériorité? J'ai la supériorité d'un fameux imbécile, tu peux au reste en juger par ma lettre, je sens moi-même toutes les choses qui sont faibles en moi, tout ce qui me manque tant pour le cœur que pour l'esprit ; — encore plus peut-être (si la vanité ne m'abuse) pour ce dernier. Il y a des endroits où je m'arrête tout court : cela me fut bien pénible récemment encore, dans la composition de mon mystère, où je me trouvais toujours face à face devant l'infini ; je ne savais comment exprimer ce qui me bouleversait l'âme.

Encore moins que tout cela, toutes mes actions sont empreintes de poésie, de libéralité et d'intelligence (quand tu m'en donneras une explication, tu auras fait une riche découverte). Ainsi, 1°, poésie pour uriner ; 2°, libéralité pour f... ; 3°, intelligence pour dormir ! — Non, non, non, et mille fois non ; au contraire, c'est l'amitié qui t'abuse et qui te fait voir dans mes actions une haute grandeur où il n'y a qu'un intarissable orgueil. Car, depuis que vous n'êtes plus avec moi, toi et Alfred, je m'analyse davantage moi et les autres. Je dissèque sans cesse, cela m'amuse, et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, et la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris. Eh bien donc, je suis parvenu à avoir la ferme conviction que la vanité est la base de tout, et enfin que ce qu'on appelle conscience n'est que la vanité intérieure. Oui, quand tu fais l'aumône, il y a peut-être impulsion de sympathie, mouvement de pitié, horreur de la laideur et de la souffrance, égoïsme même, mais, plus que tout cela, tu le fais pour pouvoir te dire : je fais du bien, il y en a peu comme moi, je m'estime plus que les autres, pour pouvoir te regarder comme supérieur par le cœur, pour avoir enfin ta propre estime, celle que tu préfères à toutes les autres. S'il y a là dedans quelque chose qui te paraisse obscur, je te l'expliquerai plus au long. Cette théorie te semble cruelle, et moi-même elle me gêne. D'abord elle paraît fausse, mais avec plus d'attention je sens qu'elle est vraie.

N'oublie pas de dire à Alfred qu'il me réponde au plus vite et que j'attends à coup sûr sa lettre avant son arrivée à Rouen.

Orlowski est à Paris.

---

* AU MÊME.

[Rouen], dimanche matin, 24 février 1839.

Bonne et joyeuse existence que la tienne ! Vivre au jour le jour, sans souci du lendemain, sans préoccupations pour l'avenir, sans doutes, sans craintes, sans

espoir, sans rêves ; vivre d'une vie de folâtres amours et de verres de kirchenwasser, une vie dévergondée, fantastique, artistique, qui se remue, qui bondit, qui saute, une vie qui se fume elle-même et qui s'enivre, bals masqués, restaurants, champagne, petits verres, filles de joie, larges nuées de tabac ! C'est là dedans que tu marches, que tu fouilles, que tu uses tes jours. Tant mieux, morbleu ! Le vent te pousse, le caprice te guide, une femme passe et tu la suis, tu entends de la musique et tu te mets à sauter... Et puis l'orgie ! l'orgie *échevelée* ! hurlante ! beuglante ! mugissante ! (Ici un poème sur l'orgie *échevelée* ; je passe outre.) Tu vas vivre ainsi pendant trois ans et ce sera là, sans doute, tes plus belles années, celles qu'on regrette même quand on est devenu sobre et vieux, qu'on loge au premier, qu'on paie ses contributions et qu'on en est venu à croire à la vertu d'une femme légitime et aux sociétés de tempérance. Mais que feras-tu? Que comptes-tu devenir? où est l'avenir? Te demandes-tu cela quelquefois? non, que t'importe? et tu fais bien. L'avenir est ce qu'il y a de pire dans le présent. Cette question, *que seras-tu*? jetée devant l'homme, est un gouffre ouvert devant lui et qui s'avance toujours à mesure qu'il marche. Outre l'avenir métaphysique (dont je me f... parce que je ne puis croire que notre corps de boue [.....] dont les instincts sont plus bas que ceux du pourceau [.....] renferme quelque chose de pur et d'immatériel quand tout ce qui l'entoure est si impur et si ignoble), outre cet avenir-là, il y a l'avenir de la vie. Ne crois pas cependant que je sois irrésolu sur le choix d'un état, je suis bien décidé à n'en faire aucun, car je méprise trop les hommes pour leur faire du bien ou du mal. En tout cas je ferais mon droit, je me ferai recevoir avocat, même docteur, pour fainéantiser un an de plus. Il est fort probable que je ne plaiderai jamais, à moins qu'il ne s'agisse de défendre quelque criminel fameux, à moins que ce ne soit dans une cause horrible. Quant à écrire? je parierais bien que je ne me ferai jamais imprimer ni représenter. Ce n'est point la crainte d'une chute, mais les tracasseries du libraire et du théâtre qui me dégoûteraient ; cependant, si jamais je prends une part active au monde, ce sera comme penseur et comme démoralisateur. Je ne ferai que dire la vérité, mais elle sera horrible, cruelle et nue. Mais qu'en sais-je, mon Dieu ! car je suis de ceux qui sont toujours dégoûtés le jour du lendemain, auquel l'avenir se présente sans cesse, de ceux qui rêvent ou plutôt rêvassent, hargneux et pestiférés, sans savoir ce qu'ils veulent, ennuyés d'eux-mêmes et ennuyants [.....] Magnier me ronge, l'histoire me tanne ; la tabac? j'en ai la gorge brûlée [.....] Autrefois je pensais, je méditais, j'écrivais, je jetais tant bien que mal sur le papier la verve que j'avais dans le cœur ; maintenant je ne pense plus, je ne médite plus, j'écris encore moins. La poésie s'est peut-être retirée d'ennui et m'a quitté. Pauvre ange, tu ne reviendras donc pas ! Et je sens pourtant, mais confusément, quelque chose s'agiter en moi, je suis maintenant dans une époque transitoire et je suis curieux de voir ce qui en résultera, comment j'en sortirai. *Mon poil mue* (au sens intellectuel) ; resterai-je pelé ou superbe? J'en doute. Nous verrons. Mes pensées sont confuses, je ne peux faire aucun travail d'imagination, tout ce que je produis est sec, pénible, efforcé, arraché avec douleur. J'ai commencé un mystère (1) il y a bien deux mois, ce que j'en ai fait est absurde,

(1) *Smarh.* (Voir *Tentation de Saint-Antoine.*)

Portrait de Flaubert enfant, par une dame inconnue.

(Communiqué par M. G.-A. Le Roy, Conservateur du Musée de Croisset.)

sans la moindre idée, je m'arrêterai peut-être là ! Tant pis, j'aurai entrevu du moins l'horizon sublime, mais les nuages sont venus et m'ont replongé dans l'obscurité du vulgaire. Mon existence que j'avais rêvée si belle, si poétique, si large, si amoureuse, sera comme les autres, monotone, sensée, bête, *je ferai mon droit, je me ferai recevoir*, et puis j'irai, pour finir dignement, vivre dans une petite ville de province comme Yvetot ou Dieppe, avec une place de substitut au procureur du roi. Pauvre fou, qui avait rêvé la gloire, l'amour, les lauriers, les voyages, l'Orient, que sais-je? Ce que le monde a de plus beau, modestement, je me l'étais donné d'avance. Mais tu n'auras comme les autres que de l'ennui pendant ta vie, et une tombe après la mort, et la pourriture pour éternité [.....].

---

* AU MÊME.

Lundi matin [Rouen ,18 mars 1839.]

Je suis d'abord (ébloui par les feux du génie), resté dans l'admiration la plus complète de ta description de Palmyre. Ca vaut vraiment les honneurs de l'impression et du concours académique ; que dis-je, la collection complète du *Colibri* pâlirait devant, et Condor avec ses deux pâtés, et Orlowski avec ses douze cafés, se prosterneraient la tête dans la poussière à la façon orientale.

Quant à ton horreur pour *ces dames*, qui sont au reste de fort bonnes personnes sans préjugés, je confie à Alfred le soin de la changer logiquement en un amour philosophique et conforme au reste de tes opinions morales. Oui, et cent mille fois oui, j'aime mieux une p... qu'une grisette, parce que de tous les genres celui que j'ai le plus en horreur est le genre grisette. C'est ainsi je crois qu'on appelle ce quelque chose de frétillant, de propre, de coquet, de minaudé, de contourné, de dégagé et de bête, qui vous em... perpétuellement et veut faire de la passion comme elle en voit dans les drames-vaudevilles. Non, j'aime bien mieux l'ignoble pour l'ignoble, c'est une pose tout comme une autre et que je sens mieux que qui ce soit. J'aimerais de tout mon cœur une femme belle et ardente et p... dans l'âme [.....]. Voilà où j'en suis arrivé. Quels goûts purs et innocents ! Vivent les plaisirs champêtres !

Tu me dis que tu as de l'admiration pour G. Sand ; je la partage bien et avec la même réticence. J'ai lu peu de choses aussi belles que *Jacques*. Parles-en à Alfred.

Maintenant je ne lis guère, j'ai repris un travail depuis longtemps abandonné, un mystère, un salmigondis dont je crois t'avoir déjà parlé. Voici en deux mots ce que c'est : Satan conduit un homme (Smar) [*sic*] dans l'infini, ils s'élèvent tous deux dans les airs à des distances immenses. Alors, en découvrant tant de choses, Smar est plein d'orgueil. Il croit que tous les mystères de la création et de l'infini lui sont révélés, mais Satan le conduit encore plus haut. Alors il a peur, il tremble, tout cet abîme semble le dévorer, il est faible dans le vide. Ils redescendent sur la terre. Là c'est son sol, il dit qu'il est fait pour y vivre et que tout lui est soumis dans la nature. Alors survient une tempête, la mer va l'engloutir. Il avoue encore sa faiblesse et son néant. Satan va le mener parmi les hommes ; 1° le sauvage chante

son bonheur, sa vie nomade, mais tout à coup un désir d'aller vers la cité le prend, il ne peut y résister, il part. Voilà donc les races barbares qui se civilisent. 2° ils entrent dans la ville, chez le roi accablé de douleurs, en proie aux sept péchés capitaux, chez le pauvre, chez les gens mariés, dans l'église qui est déserte. Toutes les parties de l'édifice prennent une voix pour se plaindre, depuis la nef jusqu'aux dalles, tout parle et maudit Dieu. Alors l'église devenue impie s'écroule. Il y a dans tout cela un personnage qui prend part à tous les événements et les tourne en charge. C'est Yuk, le dieu du grotesque. Ainsi à la première scène, pendant que Satan débauchait Smar par l'orgueil, Yuk engageait une femme mariée à se livrer à tous les hommes venus sans distinction. C'est le rire à côté des pleurs et des angoisses, la boue à côté du sang. Voilà donc Smar dégoûté du monde, il voudrait que tout fût fini là, mais Satan va au contraire lui faire éprouver toutes les passions et toutes les misères qu'il a vues. Il le mène sur des chevaux ailés sur les bords du Gange. Là, orgies monstrueuses et fantastiques, la volupté tant que je pourrai la concevoir, mais la volupté le lasse. Il éprouve donc encore l'ambition. Il devient poète ; après ses illusions perdues, son désespoir devient immense, la cause du ciel va être perdue. Smar n'a point encore éprouvé d'amour. Se présente une femme... une femme... il l'aime, il est redevenu beau, mais Satan en devient amoureux aussi. Alors ils la séduisent chacun de leur côté. A qui sera la victoire? à Satan, comme tu penses? Non, à Yuk, le grotesque. Cette femme, c'est la Vérité et le tout finit par un accouplement monstrueux. Voilà un plan chouette et quelque peu rocailleux. Montre-le à Alfred ainsi que ma dernière lettre... comme cela je ne raconterai pas deux fois la même chose.

Je fais des ouvrages qui n'auront pas le prix Montyon et dont *la mère ne permettra pas la lecture à sa fille* ; j'aurai soin de mettre cette belle phrase en épigraphe (1). Adieu, tout à toi.

Ma célébrité doit te faire honte. Ecris-moi donc plus vite et longuement.

---

* AU MÊME.

Lundi soir, 15. [Rouen, 15 avril 1839.]
Classe du sire Amyot (2),
théorie des éclipses, lequel a l'esprit
bougrement éclipsé.

Tu me plains, mon cher Ernest, et pourtant suis-je à plaindre, ai-je aucun sujet de maudire Dieu? Quand je regarde au contraire autour de moi dans le passé, dans le présent, dans ma famille, mes amis, mes affections, à peu de chose près je devrais le bénir. Les circonstances qui m'entourent sont plutôt favorables que nuisibles, et avec tout cela je ne suis pas content ; nous faisons des jérémiades sans fin, nous nous créons des maux imaginaires (hélas ! ceux-là sont les pires) ; nous nous bâtissons des illusions qui se trouvent emportées ; nous semons nous-mêmes des ronces

(1) Elle sert déjà d'épigraphe au roman libertin du Marquis de Sade *La Philosophie dans le boudoir*, à qui Flaubert l'a certainement empruntée. Le texte exact est : « La mère en prescrira la lecture à sa fille »

(2) Amiot, professeur de mathématiques élémentaires au collège.

sur notre route, et puis les jours se passent, les maux réels arrivent, et puis nous mourons sans avoir eu dans notre âme un seul rayon de soleil pur, un seul jour calme, un ciel sans nuage. Non, je suis heureux. Et pourquoi pas? qui est-ce qui m'afflige? l'avenir sera noir peut-être, buvons avant l'orage, tant pis si la tempête nous brise, la mer est calme maintenant.

Et toi aussi ! je te croyais pourtant plus de bon sens qu'à moi, cher ami ; toi aussi tu brailles des sanglots ; eh mon Dieu ! qu'as-tu donc? Sais-tu que la jeune génération des écoles est furieusement bête, autrefois elle avait plus d'esprit ; elle s'occupait de femmes, de coups d'épée, d'orgies ; maintenant elle se drape sur Byron, rêve de désespoir et se cadenasse le cœur à plaisir. C'est à qui aura le visage le plus pâle et dira le mieux je suis blasé ; blasé ! quelle pitié ! blasé à dix-huit ans ! Est-ce qu'il n'y a plus d'amour, de gloire, de travaux? Est-ce que tout est éteint? Plus de nature, plus de fleurs pour le jeune homme? Laissons donc cela. Faisons de la tristesse dans l'Art puisque nous sentons mieux ce côté-là, mais faisons de la gaieté dans la vie, que le bouchon saute, que la pipe se bourre, que la p... se déshabille, morbleu ! et si un soir, au crépuscule, pendant une heure de brouillard et de neige, nous avons le spleen, laissons-le venir, mais pas souvent, il faut se gratter le cœur de temps en temps avec un peu de souffrance pour que toute la gale en tombe. Voilà ce que je te conseille de faire, ce que je m'efforce de mettre en pratique.

Autre conseil : écris-moi souvent, b... de brave homme sans éducation, sans bonnes manières. Dis-moi ce que tu fais en tout point, au moral, au physique [.....]. J'ai fini hier un mystère qui demande 3 heures de lecture. Il n'y a guère que le sujet d'estimable. La mère en permettra la lecture à sa fille.

Achille est à Paris, il passe sa thèse et se meuble. Il va devenir un homme rangé et ressemblera à un polypier fixé sur les rochers [.....].

---

* AU MÊME.

31 mai 1839, onze heures, vendredi.

C'est demain qu'on se marie (1). [.....]

Je suis dans une atmosphère de dîners ; mercredi dernier, Achille nous a payé son dîner d'adieu chez Jay (2). Le grand homme d'Orlowski l'avait commandé d'une façon pas trop canaille. Le frappé, c'était l'ordinaire ; à 5 nous avons bu 7 [bouteilles] de champagne, 1 de Madère, 1 de Chambertin. Hier, chez la mère Lormier, je me suis f... une culotte, demain j'y déjeune, j'y dîne, je recommence à m'empiffrer. Dimanche, c'est à la maison *iterum* ; le dimanche suivant, *iterum. Ter quaterque beatus qui sic dinare possit* !

Et avec tout cela, je m'ennuie, je m'emm..., j'ai le cœur plus vide qu'une botte, je ne puis lire, ni écrire, ni penser ; il y a de beaux ans que je n'ai touché à un livre d'histoire. M... pour l'homme aux études ! — Les historiens, les philosophes, les savants, les commentateurs, les philologues, les vidangeurs, les ressemeleurs, les

(1) Achille Flaubert a épousé, le 1er juin 1839, Mademoiselle Julie Lormier.
(2) Restaurateur en vogue à Rouen.

mathématiciens, les critiques, etc..., de tout ça j'en fais un paquet et je les jette aux latrines.

Vivent les poètes, vivent ceux-là qui nous consolent dans les mauvais jours, qui nous caressent, qui nous embrassent ; il y a plus de vérité dans une seule scène de Shakespeare, dans une ode d'Horace ou de Hugo, que dans tout Michelet, tout Montesquieu, tout Robertson.

Adieu, écris-moi vite [.....].

---

* AU MÊME.

[Rouen], lundi soir, classe de mathématiques, 15 juillet 1839.

MON CHER ERNEST,

Tu me reproches une longue lettre, je t'en reproche une petite. La mienne, tu seras forcé de l'avouer quand tu l'auras bien méditée et reméditée, était superbe en un endroit, c'était celui de l'accumulation et de la classification des plats ; j'ai été choqué de voir que tu ne l'avais pas admirée, tu n'en as pas compris le sens allégorique, symbolique et tout le parti qu'on pouvait en retirer sous le point de vue de la philosophie de l'histoire. Je te défie de me citer une faute échappée ; une omission de quelque grand'œuvre, ça se pourrait encore, mais un anachronisme, une rococotterie, une cochonnerie, cela est impossible, cela n'est pas, je le soutiendrai à pied, à cheval, armé et en champ clos, comme auraient pu dire Scudéry ou Lacalprenède. Montre-la à Alfred et tu verras qu'il admirera mon lyrisme culinaire, mon enthousiasme de sauces et de liquides.

Pourquoi, misérable, m'écris-tu si brièvement et à de si longs intervalles. Je m'attendais à quelque beau récit de la conquête d'un nouveau chameau, à la traversée de quelque nouveau désert et à la description pittoresque d'une orgie satanique et échevelée. A propos, je te somme de ma raconter la dernière et d'y mettre tout le soin possible, d'employer toute la vigueur de ta plume, *tout le coloris de tes pinceaux*, pour me peindre cette scène de la nature. Dis-moi aussi à quelle époque on aura le plaisir d'embrasser ces lèvres aimées, parfumées de pipes et gercées de petits verres (et non d'alexandrins), si tu prends tes vacances avant l'époque légale et vers quel temps tu viendras à Rouen. J'y resterai toutes les vacances, Achille étant parti en Italie et mon père ne voulant pas laisser faire sa visite par cette canaille de L***. Nous voilà confinés pour deux mois dans cette huître de Rouen. Nion (1) m'a dit que tu amènerais Madame ; je serais curieux de la voir, de lui offrir mes hommages ; si tu veux même je la présenterai en bonne société. Réponds-moi à toutes ces questions-là, mon vieux ; il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, un an bientôt ; c'est long pour nous, qui nous voyions à chaque heure de la journée, et qui nous nous [*sic*] foirions au nez nos idées, nos caprices, nos boutades de chaque instant. Il sera bon pour moi de converser quelque temps avec ce vieux gars que je me figure souvent se voiturant dans les rues de

(1) Camarade de collège de Flaubert et de Chevalier.

Paris, le cigare au bec. Dis-moi ce que fait Alfred, Pagnerre, etc..., et ce cher grand homme de Degouve-Denuncques que j'oubliais (quelle horreur si la postérité allait faire comme moi !). Où en est-il? Voilà sa publication sur le mois de mai finie ; que va-t-il faire? Une correspondance de province, un courrier pour le *Colibri* de Rouen ; c'est assez *serin*, mais au reste c'est la saison, ça enrichira la collection complète.

Narcisse est marié. Pauvre garçon, le voilà vérolé au cœur pour le reste de sa vie ; il y avait pourtant du beau et du bon dans cette nature-là. Né sous un lambris au lieu d'être venu sous le chaume, dans les champs, ça aurait fait peut-être un grand artiste, meilleur, à coup sûr, que ce jeune prêtre qui veut être un Molière, un Gœthe, un cabotin et un grand homme et qui est pion ! Qu'il y a loin pourtant du quinquet fumeux de l'étude, du pupitre de bois et des rideaux blancs du dortoir, aux splendeurs du théâtre à rampe illuminée, à ses femmes parées qui battent des mains, à ses triomphes qui enivrent, à ses joies qui sont de l'orgueil. A-t-il assez de génie pour franchir la distance, pour traverser la rue, pour mettre un pied sur la borne? J'en doute fort et je voudrais le voir abandonner un peu la théorie et la critique pour la pratique, la rêverie pour l'action, l'aurore qu'il croit si beau [*sic*] pour le jour, peut-être brumeux !

Allons maintenant, me voilà lancé dans le parlage, dans les mots ; quand il m'échappera de faire du style, gronde-moi bien fort ; ma dernière phrase qui finit par *brumeux* me semble assez ténébreuse, et le diable m'emporte si je me comprends moi-même. Après tout, je ne vois pas le mal qu'il y a à ne pas se comprendre ; il y a tant de choses qu'on comprend et qu'on ferait tout aussi bien de ne pas connaître, la v... par exemple ; et puis le monde se comprend-il lui-même? Ça l'empêche-t-il d'aller, ça l'empêchera-t-il de mourir? Nom de D... que je suis bête ! Je croyais qu'il allait me venir des pensées et il ne m'est rien venu, turlututu ! J'en suis fâché, mais ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas l'esprit philosophique comme Cousin ou Pierre Leroux, Brillat-Savarin ou Lacenaire, qui faisait de la philosophie aussi à sa manière, et une drôle, une profonde, une amère de philosophie ! Quelle leçon il donnait à la morale, comme il la fessait en public, cette pauvre prude séchée, comme il lui a porté de bons coups, comme il l'a traînée dans la boue, dans le sang. J'aime bien à voir des hommes comme ça, comme Néron, comme le Marquis de Sade. Quand on lit l'histoire, quand on voit les mêmes roues tourner toujours sur les mêmes chemins, au milieu des ruines, et sur la poussière de la route du genre humain, ces figures-là ressemblent aux priapes égyptiens mis à côté des statues des immortels, à côté de Memnon, à côté du Sphinx. Ces monstres-là expliquent pour moi l'histoire, ils en sont le complément, l'apogée, la morale, le dessert ; crois-moi, ce sont les grands hommes, des immortels aussi. Néron vivra aussi longtemps que Vespasien, Satan que Jésus-Christ.

O mon cher Ernest, à propos du Marquis de Sade, si tu pouvais me trouver quelques-uns des romans de cet honnête écrivain, je te les payerais leur pesant d'or. J'ai lu sur lui un article biographique de J. Janin qui m'a révolté, sur le compte de Janin, bien entendu, car il déclamait pour la morale, pour la philanthropie, pour les vierges dép... !

Adieu, je n'en finirais pas et je m'arrête en t'embrassant.

Barbès est gracié. Ça m'est égal ! L. Ph[ilippe] lui a fait grâce. — Idem ! — Voilà deux paillasses, un qui joue l'héroïsme, un autre la clémence !

---

* AU MÊME.

[23 juillet 1839.]

Si je t'écris maintenant, mon cher Ernest, ne mets pas cela sur le compte de l'amitié, mais plutôt sur celui de l'ennui, me voilà en classe à 6 heures du matin, ne sachant que faire et ayant devant moi l'agréable perspective de 4 heures pareilles, car notre nouveau censeur ne veut nous laisser sortir qu'à 10 heures et je compose... en vers latins ! ! ! Ah, nom de D... ! quand serai-je quitte de ces bougres-là, heureux le jour où je fouterai le collège au Diable, heureux, trois fois heureux, *ter, quaterque beatus*, celui qui comme toi en est sorti. Mais encore un an et après? en route ! sur laquelle, je n'en sais rien, mais je voguerai loin de cette galère et c'est tout ce que je demande maintenant.

Il y a pourtant bientôt un an que nous ne nous sommes vus, cela est long. Dis-moi quant tu viendras à Rouen passer quelques jours avec nous. Nous recommencerons nos usuelles promenades sur les coteaux, la pipe à la bouche, tout seuls, parlant dans les champs. Tu me diras toute ta vie de cette année, tes joies et tes ennuis, ce que tu as fait. Nous nous verrons un peu face à face ; et moi, qu'aurai-je à te dire? rien, presque rien. Ma vie est vide, mon cœur ne l'est pas moins.

Eh bien, me voilà presque sorti des bancs, me voilà sur le point de *choisir un état*. Car il faut être un homme utile et prendre sa part au gâteau des rois en faisant du bien à l'humanité et en s'empiffrant d'argent le plus possible. C'est une triste position que celle où toutes les routes sont ouvertes devant vous, toutes aussi poudreuses, aussi stériles, aussi encombrées, et qu'on est là douteux, embarrassé sur leur choix.

J'ai rêvé la gloire quand j'étais tout enfant, et maintenant je n'ai même plus l'orgueil de la médiocrité ; bien des gens y verront un progrès ; moi j'y vois une perte. Car enfin, pourvu qu'on ait une confiance, chimérique ou réelle, n'est-ce pas une confiance, un gouvernail, une boussole, tout un ciel pour nous éclairer? Je n'ai plus ni convictions, ni enthousiasme, ni croyance ; j'aurais pu faire, si j'avais été bien dirigé, un excellent acteur, j'en sentais la force intime, et maintenant je déclame plus pitoyablement que le dernier gnaffe, parce que j'ai tué à plaisir la chaleur, je me suis ravagé le cœur avec un tas de choses factices et des bouffonneries infinies ; il ne poussera dessus aucune moisson ! tant mieux ! Quant à écrire, j'y ai totalement renoncé, et je suis sûr que jamais on ne verra mon nom imprimé ; je n'en ai plus la force, je ne m'en sens plus capable, cela est malheureusement ou heureusement vrai. Je me serais rendu malheureux, j'aurais chagriné tous ceux qui m'entourent en voulant monter si haut, je me serais déchiré les pieds aux cailloux de la route ; il me reste encore les grands chemins, les voies toutes faites, les habits à vendre, les places, les mille trous qu'on bouche avec des imbéciles. Je serai donc bouche-trou dans la Société, j'y remplirai ma place, je serai un homme

honnête, rangé et tout le reste si tu veux, je serai comme un autre, comme il faut, comme tous, un avocat, un médecin, un sous-préfet, un notaire, un avoué, un *juge* tel quel, une stupidité comme toutes les stupidités, un homme du monde ou de cabinet, ce qui est encore plus bête, car il faudra bien être quelque chose de tout cela et il n'y a pas de milieu. Eh bien, j'ai choisi, je suis décidé, j'irai faire mon droit, ce qui au lieu de conduire à tout ne conduit à rien. Je resterai 3 ans à Paris, à gagner des véroles et ensuite?? Je ne désire plus qu'une chose, c'est d'aller passer toute ma vie dans un vieux château en ruines, au bord de la mer.

Tout à toi, mon ami.

Pardonne-moi l'ennui que ma lettre t'a procuré, la maladie est contagieuse.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 13 septembre 1839.] (1)

Si j'ai tardé à t'écrire, tu vois que je m'empresse de réparer mon inconcevable insouciance ; arrive donc ici, *ange du mal dont la voix me convie...* que tu en auras à me dire de toutes les façons, de toutes les couleurs possibles !

Achille est en Italie avec sa femme, il est parti depuis le 20 juin et maintenant il doit être à Rome, il a déjà vu le midi de la France, Gênes, Pise, Naples ; il sera de retour vers le 15 octobre, mais je crois que tu as oublié ce que je t'écrivis, car il me semble drôle que je ne t'en aie pas encore parlé ; au surplus, c'est bien possible. Quant à moi, je t'attends ; j'ai lu depuis le commencement des vacances deux volumes de Ch. Nodier, de l'Eschyle, un volume d'antiquités de Mr. de Caumont, je lis maintenant de Maistre et un roman de Charles de Bernard ; tout cela ne fait pas beaucoup. J'ai écrit, il y a une quinzaine de jours, un conte bachique assez cocasse que j'ai donné à Alfred, mais si je ne te le lis que plus tard et que tu sois *privé* pour la prochaine visite que tu vas me faire, console-toi, j'ai de quoi t'embêter avec mes productions pendant un long temps, plus bruyant qu'agréable ; le fameux mystère que j'ai fait au printemps demande seul trois heures de lecture continue d'un inconcevable galimatias, ou, comme aurait dit Voltaire, d'un «galiflaubert», car je puis me vanter que c'est peu commun, ce qui est fâcheux, car cette distinction fait si bien qu'on ne le reconnaît pas.

Le «Garçon», cette belle création si curieuse à observer sous le point de vue de la philosophie de l'histoire, a subi une addition superbe, c'est la maison du Garçon où sont réunis Horbach (2), Podesta (3), Fournier, etc..., et autres brutes ; tu verras du reste.

Caroline est malade, elle va un peu mieux ; elle a été reprise de la même indisposition qu'elle avait eue au mois de juin. Je pense que ce sera fini sous peu.

Adieu, cher ami. Embrasse toute ta famille pour moi, le père Motte et son épouse.

Vendredi matin.

(1) Une autre lettre au même datée *samedi* (10 août 1839] reste inédite.
(2) Horbach, professeur de langue allemande au lycée.
(3) Podesta, professeur libre d'italien à Rouen.

* AU MÊME.

[Rouen, 11 octobre 1839.]

Te voilà donc heureusement rétabli, cher ami. Tu as eu, à ce qu'il paraît, une suée assez considérable ; quand viendras-tu nous voir, car j'y compte, cela est de rigueur. Reste jusqu'au mois de janvier, si tu veux, pour te rétablir, te panser, te rengraisser, mais pour Dieu, viens fumer le calumet de la paix. Je t'écris ceci sur mon carton dans la classe de ce bon père Gors [1] qui disserte sur le plus grand commun diviseur d'un em... sans égal, qui m'étourdit si bien que je n'y entends goutte, n'y vois que du feu. Je te prie de ne pas oublier de m'envoyer ton cours de mathématiques, celui de physique et celui de philosophie. C'est surtout du premier dont j'ai grand besoin. Il va falloir barbouiller des papiers avec des chiffres. Je vais en avoir de quoi me faire crever ; et le grec ! à qui il faut songer et que je ne sais pas lire ! et je suis dans les hautes classes ! N... d... D... ! Quelle hauteur ! Et la philosophie, la plus belle des sciences, celle qui est la fleur, la crème, le suprême, l'excrément de toutes les autres, et la troisième édition du fameux manuel, enrichie d'une couverture de papier rose et de nouveaux plagiats, tout cela me bastonne à en avoir les os rompus. Mais je me récrée à lire le sieur de Montaigne dont je suis plein, c'est là mon homme. En littérature, en gastronomie, il est certains fruits qu'on mange à pleine bouche, dont on a le gosier plein, et si succulents que le jus vous entre jusqu'au cœur. Celui-là en est un des plus exquis.

Adieu, mon vieux, bonne santé. Ma sœur va de mieux en mieux, quoique toujours au régime. Ne m'oublie pas auprès de tes excellents parents.

---

* AU MÊME.

Dimanche matin, 20 [Rouen, 20 octobre 1839.]

J'avais mal à la tête quand ta lettre est venue, il y a un quart d'heure, et le mal de tête s'est passé ; je suis réjoui, enchanté, charmé, tu viens donc dans quinze jours, avant quinze jours. Je t'y invite, tu y as ta chambre, ton lit, du feu déjà qui brûle à la cheminée, la table servie, une pipe bourrée, des bras tout ouverts pour t'embrasser. Nous t'attendons tous avec impatience ; comme nous en aurons à nous dire ! Alfred est à Rouen et ne repart pour Paris que vers le 12 novembre, tu le verras donc, nous ferons un trio intéressant, d'autant plus que la Toussaint me semble bien tomber et, si je ne me trompe, j'aurais à peu près trois jours pleins à te donner. Comme il y aura des crachats dans la cheminée, quelle salive juteuse ! Quels sirops de pipe ne nous reviendront pas au bec ! Achille arrive vendredi prochain, tu le verras à Rouen marié et revenu d'Italie, sans doute avec quelques onces de semence d'évaporées ! Maintenant, Monseigneur, touchons un point délicat, du moins fort important. Je te prie, au nom de mon amitié et au nom de l'amour de ton excellente mère, de ne point te faire illusion sur ta vigoureuse constitution, et quand même vigoureuse [il] y aurait, de ne point lui donner les prodi-

(1) Professeur de mathématiques spéciales au collège de Rouen.

gieuses secousses qui l'ont si ébranlée ; tu pourrais à la fin si bien faire que la machine craquât, et je conseille de te soigner [.....].

« L'Ottoman » a passé hier un examen de baccalauréat, et a été reçu. C'était peut-être la sixième fois, il disait que c'était la deuxième, mais qui pense pis pense souvent juste. Quand j'en serai là, je me regarderai comme un Dieu, et j'emm... le collège de la meilleure grâce du monde.

Voilà tout ce que je sais à te dire pour le présent. Si tu veux quelque chose encore, je te dirai en litanie tous les ennuis de mon collège, et la philosophie, les mathématiques, la physique, tout ce pouding-là me fait mal au cœur et tu feras diversion par ta venue ; je t'en remercie d'avance, car pour la classe, « nous la lairons-là pour le coup s'il vous plaît » comme dit le sieur de Montaigne.

Sais-tu que « l'homme aux études historiques », ce c..., cet historien de premier mérite (s'il lisait cela, quelle lèvre inférieure n'allongerait-il pas?) va publier un livre relatif à l'histoire de Normandie (toujours !) édition de luxe, vignettes, culs-de-lampe et fesses de quinquet, portrait de l'auteur, vers latins en tête à sa louange, éloge critique et papier blanc. Ce sera beau, superbe, après tout ce sera peut-être un bon livre que personne ne lira, si ce n'est quelques brutes qui s'occupent d'histoire, comme moi par exemple. Vaudrait mieux lire, après tout, Tacite racontant la vie de Tibère ou « le sournois facétieux », celle [de] Caligula le Grand « ou les délices du genre humain », Néron ou « l'homme de bonne société ». Mais pourquoi pas Chéruel aussi parlant de Jeanne d'Arc, avec une déclamation contre le sieur de Voltaire sans doute et son estimable pucelle. Toujours l'histoire des Lilliputiens avec le Géant : les crétins veulent lui cracher au nez et n'atteignent pas seulement la semelle de ses bottes.

Adieu, bonne santé, arrive vite, tout à toi.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 19 novembre 1839.] (1)

CHER,

Il est maintenant dix heures et le petit coup. J'ai l'avantage d'être sous le père Gors qui fait des racines carrées ; qu'importe grecques ou carrées, c'est de pitoyable soupe. Je t'écris donc parce que j'ai à t'écrire, que c'est pour moi plaisir, passe-temps, désennuiement. Te voilà donc revenu à Paris et moi revenu mieux que jamais au collège où j'ai l'honneur de m'embêter au superlatif, et pourtant c'est là cette fameuse année de philosophie que tout le monde envie pendant dix ans et que j'ai désirée moi-même aussi ardemment qu'un [.....] (2) désire le ministère, un peuple un roi, un état une constitution, une dinde une gobbe. Hélas, à mesure que l'objet de nos souhaits approche, la volupté qu'on avait entrevue dans leur accomplissement diminue, il semble que nous soyons destinés à n'attraper que de ombres sur la muraille, mais nous n'en attrapons même pas à courir après les nuages qui s'en vont, à nous désaltérer avec de l'eau salée, à vivre avec... assez,

(1) Une autre lettre au même, datée *mercredi* 9 *h.* 1/2 [Rouen, 6 novembre 1837], reste inédite.
(2) Illisible.

assez, et tout cela pour dire que je m'ennuie ; un peu plus, et je te remplirais de mon sujet.

Mais que vais-je faire au sortir du collège? aller à Paris tout seul, faire du droit, perdu avec des crocheteurs et des filles de joie, et tu m'offriras sans doute, pour me divertir, un café aux colonnades dorées ou quelque sale p... de la Chaumière ; merci ! Le vice m'ennuie tout autant que la vertu.

O que je donnerais bien de l'argent pour être ou plus bête ou plus spirituel, athée ou mystique, mais enfin quelque chose de complet, d'entier, une identité, quelque chose en un mot.

Je suis le premier en philosophie. M. Mallet (1) a rendu [hommage] à mes dispositions pour les idées morales. Quelle dérision ! A moi la palme de la philosophie, de la morale, du raisonnement, des bons principes. Ah ! Ah ! paillasse, vous vous êtes fait un bon manteau de papier avec des grandes phrases plates sans coutures

Adieu, dis-moi tout ce qu'il te fera plaisir, surtout des blagues, car tu n'en taris pas. Te rappelles-tu la bonne soirée de samedi? Achille va bien. Adieu, l'heure sonne.

19 novembre.

---

* AU MÊME.

Mercredi soir [18 décembre 1839.]

L'ennui que j'ai t'a paru plus grand qu'il n'existe ; tout malheur en est ainsi, c'est comme une montagne qu'on voit de loin : quelque douce que soit sa pente, elle nous semble escarpée jusqu'à pic, impossible à gravir, et il se fait pourtant qu'en allant toujours, on se trouve enfin l'avoir escaladée. Peut-être, quand je t'ai écrit ma lettre (du reste je ne me la rappelle pas maintenant), étais-je dans un moment sombre, cela m'arrive quelquefois, quand je suis étendu dans mon fauteuil au coin du feu à penser, à rêver. Le *Peut-être* de Rabelais et le *Que say-je* de Montaigne, tous deux sont si vastes qu'on s'y perd, et puis je deviens bête à tuer.

Et toi, bâtin, au lieu de perdre deux feuilles de papier à me moraliser, en quelque sorte, raconte-moi plutôt des blagues, des bonnes facéties [.....] car après tout c'est la meilleure chose, la plus simple, la plus douce. Ah ! si ma vie pouvait aussi être si douce, si simple, si mes ans pouvaient tomber doucement comme les plumes de la colombe qui s'envolent tranquillement dans les vents, et sans être brisés, doucement, doucement.

Si tu veux apprendre des nouvelles, ou tout au moins une nouvelle, je t'apprendrai que je ne suis plus au collège (2), et comme je suis tellement fatigué des détails de mon histoire et que j'en suis tanné, je te renvoie à Alfred pour la narration. Je vais donc me préparer au baccalauréat ferme ; mais pour commencer je suis d'une paresse extrême et je ne fais que dormir. J'aurais besoin plus que jamais, comme tu vois, de tes cahiers de philosophie, de physique et de mathématiques ; tâche de me les envoyer par le commissionnaire de ton pays, n'oublie pas, bâtin !

(1) Professeur de philosophie au collège de Rouen.

(2) Flaubert est administrativement porté sur les registres comme sorti du collège le 31 décembre 1839.

Portrait de Flaubert, par Delaunay.

(Interprété sur bois par A. Ouvré.)

Je lis du Cousin et tout ce que tu voudras en accompagnement. Si tu étais un Dieu et que tu puisses me faire passer six mois d'un coup de tête, et me faire arriver demain matin au 20 août avec le grade de bachelier, je te bâtirais un temple d'or.

M... pour la philosophie.

Tout à toi.

Une autre fois je serai plus long.

---

* AU MÊME.

Dimanche, après déjeuner, heure de vêpres je crois.
[Rouen, 19 janvier 1840.] (1)

[.....] Ta lettre était celle de l'homme vertueux, tu y parlais de l'amitié en termes aussi beaux que Seneca. « C'est mon homme ! C'est mon Seneca ! insulter Seneca, c'est m'insulter moi-même ! » Je connais ton excellent bon cœur et je n'avais pas besoin de cette effusion pour les avoir, pour l'apprécier, tu es bon, excellent, plein de générosité et bon compagnon. Sois-le toujours ; on a beau dire, un cœur est une richesse qui ne se vend pas, qui ne s'achète [pas], mais qui se donne. Qu'avais-tu donc le jour que tu m'as écrit? ignores-tu encore que d'après la poétique de l'école moderne (poétique qui a l'avantage sur les autres de n'en être pas une) tout Beau se compose du tragique et du bouffon. Cette dernière partie manque dans ta lettre. Si tu étais aussi aimable que moi, c'est-à-dire que si tu prenais un format de papier qui fût un peu bonhomme comme le mien, tes lettres seraient doubles en longueur, je les aimerais doublement. J'espère que tu m'écriras un volume la prochaine fois, avec vignettes, culs-de-lampe, etc. Je veux une masse de facéties, de dévergondage, d'emportement, le tout pêle-mêle, en fouillis, sans ordre, sans style, en vrac, comme lorsque nous parlons ensemble et que la conversation va, court, gambade, que la verve vient, que le rire éclate, que la joie nous saccade les épaules et qu'on se roule au fond du cabriolet, comme ce certain jour de convulsive mémoire où nous blaguions sur Léger avec ses pantoufles du matin, faites avec des vieilles bottes coupées en diagonale, son gilet de franche couleur bronze antique, et les crachats qui culottaient son parquet de pavés. Voilà de ces jours, de ces délicieuses matinées où nous fumions, où nous causions à Rouen, à Déville, etc., qui vivront avec moi. Je les revois, elles repassent en foule, les voilà, nous y sommes encore, tant c'est frais, tant c'est d'hier, tant j'entends encore nos paroles sous les feuilles, couchés sur le ventre, la pipe au bec, la sueur sur le front, nous regardant en souriant d'un bon sourire du cœur qui n'éclate pas, mais qui s'épanouit sur le visage. Ou bien nous sommes au coin du feu. Toi, tu es là à trois pieds, à gauche, près de la porte, tu as la pincette à la main, tu dégrades ma cheminée. Voilà encore un rond tout blanc que tu as fait sur le chambranle. Nous causons du collège, du présent et du passé aussi, ce fantôme qu'on ne touche pas mais qu'on

(1) Les timbres de la poste, très lisibles, sont : Rouen, 20 janv. 1840, et Paris, 21 janv. 1840. Ecrite le dimanche, cette lettre est donc en réalité du 19 janvier 1840.

voit, qu'on flaire, comme un lièvre mort : on l'a vu courir, sauter dans la plaine et le voilà sur la table. L'existence après tout n'est-elle pas comme le lièvre quelque chose de cursif, qui fait un bond dans la plaine, qui sort d'un bois plein de ténèbres pour se jeter dans une marnière, dans un grand trou creux. Mais de l'avenir, de l'avenir surtout que nous parlions. O l'avenir, horizon rose aux formes superbes, aux nuages d'or, où votre pensée vous caresse, où le cœur part en extase et qui, à mesure qu'on s'avance, comme l'horizon en effet, car la comparaison est juste, recule, recule et s'en va. Il y a des moments où l'on croit qu'il touche au ciel et qu'on va le prendre avec la main, — crac, une plaine, un vallon qui descend, et l'on court toujours, emporté par soi-même, pour se briser le nez sur un caillou, s'enfoncer les pieds dans la m... ou tomber dans une fosse.

Je fais de la physique et je crois que je passerai bien pour cette partie ; reste ces diables de mathématiques (j'en suis aux fractions et encore je ne sais guère la table de multiplication. J'aime mieux celle de Jay que celle de multiplication) et le grec ! Je te dis adieu pour commencer à préparer le *de Corona*. J'ai le temps, mais je m'y prends d'avance. Lis le Marquis de Sade et lis-le jusqu'à la dernière page du dernier volume, cela complètera ton cours de morale et te donnera de brillants aperçus sur la philosophie de l'histoire.

Je fume avec toi le calumet de paix, ce qui veut dire que je vais bourrer ma pipe de caporal.

Adieu vieux bougre [.....].

---

* AU MÊME.

[Rouen, 14 mars 1840.]

MAÎTRE PARESSEUX,

Es-tu désaoulé du Carnaval, es-tu dissous dans un verre de vin blanc, à la mode d'une pierre précieuse que les anciens faisaient fondre dans du vinaigre ; pierre précieuse oui ou non, bûche, croûte, animal, tout ce que tu voudras, écris-moi et tu seras bien vu, bien remercié de ta peine.

Je te sais bon gré de m'avoir envoyé tes copies de philosophie, elles me sont d'un grand secours, surtout pour la physique ; je m'attendais à y trouver intercalée quelque lettre de toi, mais rien, pas plus de nouvelles de mon homme que s'il était parti au diable. Quelle rosse tu fais, grand homme ! Je te pardonne ton retard parce que je sais que la cause en est louable et que tu auras festoyé aux gras jours et parachevauché les commères, bâtin ! Je te prie donc de ne point me faire d'excuses dans ta prochaine lettre que j'attends immédiatement et de ne pas perdre une feuille de papier en prologue et préliminaires ; je te demande, par exemple, un volume que tu rempliras de toute ta verve, de ton humour ; laisse aller ta plume, casse-lui le bec, et envoie un gros paquet à ton vieux.

J'ai revu il y a quelques jours le fameux endroit où nous avons, je veux dire où tu as si bien *engueueueulé* Duguernay, j'ai repensé à nos bonnes promenades, à tant de pipes fumées amicalement, à tant de douces causeries, de blagues, de folies, de vérités, d'interminables fusées de gaieté rabelaisienne, à tout notre passé. Cela vous fait sourire comme si l'on revoyait ses habits de petit enfant.

Adieu, il est midi, il faut que je DÉJEUNE et après que j'aille à la physique. Réponds-moi de suite, tout à toi de cœur.

---

* AU MÊME.

Mardi [Rouen, 21 avril 1840.] (1)

Ah ! mon cher Ernest, je t'ai quitté avec le rire à la bouche et la folie dans le cœur, je suis maintenant triste à faire peur. Me voilà retombé dans ma vie de chaque jour, dans ma vie stérile, banale et laborieuse : quel ennui ! Il me semble qu'il y a trois ans que je t'ai quitté. Quelles belles journées tu m'as fait passer là ! Quelle différence entre la vie d'il y a trois jours et celle d'aujourd'hui. Quand j'y pense, j'en suis accablé et j'ai l'âme toute navrée d'une mélancolie confuse et infinie. Comme la journée d'hier m'a paru longue, quelle passion ne vais-je pas encore subir pendant trois mois. Si Alfred n'arrivait pas d'ici quelque temps, j'en mourrais d'ennui. C'est ainsi que je suis fait, les journées heureuses m'en font mille mauvaises, la joie m'attriste quand elle est passée, les jours de fête ont toujours pour moi de tristes lendemains.

Je sentais bien que quelque chose de mon bonheur s'en allait en retournant vers Rouen, la somme de félicité départie à chacun de nous est mince et quand nous en avons dépensé quelque peu, nous sommes tout moroses ; j'étais assis sur l'impériale et silencieux, la tête dans le vent, bercé par le tangage du galop, je sentais la route fuir sous moi et avec elle toutes mes jeunes années ; j'ai pensé à tous mes autres voyages aux Andelys, je me suis plongé jusqu'au cou dans tous ces souvenirs, je les ai comparés vaguement à la fumée de ma pipe qui s'envolait, laissant après elle l'air tout embaumé.A mesure que j'approchais de Rouen, je sentais la vie positive et le présent qui me saisissaient, et avec eux le travail de chaque jour, la vie minutieuse, la table d'étude, les heures maudites, l'antre où ma pensée se débat et agonise. Oh ! il y a des jours comme hier par exemple où l'on est triste, où l'on a le cœur tout gros de larmes, où l'on se hait, où l'on se mangerait de colère. Ce qu'il faut faire, c'est de ne pas penser au passé, de ne pas se dire : il doit encore faire là-bas un beau soleil, il y a 72 heures j'étais à tel endroit, je vois encore sur la grande route l'ombre de ma tête qui court après celle du cheval, et mille autres niaiseries semblables ; c'est de regarder l'avenir, de s'allonger le cou pour voir l'horizon, de s'élancer en avant, de baisser la tête et d'avancer vite, sans écouter la voix plaintive des tendres souvenirs qui veulent vous rappeler à eux dans la vallée de l'éternelle angoisse. Il ne faut pas regarder le gouffre, car il y a au fond un charme inexprimable qui nous attire.

Tu dois me trouver bête à faire pitié et, si tu ne me comprends pas, je me comprends, hélas, fort bien pour mon malheur ! Je me rappellerai toute ma vie le délicieux voyage que je viens de faire, et notre promenade à la Roche-à-l'Hermite, celle à Port-Mort, celle au Château-Gaillard, celle d'Ecouis ! je te remercie de m'avoir fait deux bonnes journées toutes pleines de gaieté, elles me sont plus rares qu'on

(1) Une autre lettre au même, datée *mercredi*, 1 *h. d'après-midi* [Rouen, 15 avril 1840], reste inédite.

ne pense ; j'en paierais bien de semblables mon pesant d'or. Remercie pour moi tes excellents parents. Aux vacances nous nous reverrons sans doute à Rouen ou aux Andelys, n'importe, je voudrais y être, Adieu, réponds-moi et pardonne-moi, tu t'attendais sans doute à une bonne lettre, à un écho de mon rire d'il y a quatre jours. Excuse-moi d'avoir trompé ton attente, je suis trop triste pour rire, trop ennuyé pour bien écrire ; ma douleur est bête, incolore ; c'est un orage sans éclair et avec une pluie sale. Adieu, tout à toi, tu sais comme je t'aime.

---

* AU MÊME.

[Rouen, juillet 1840.]

Je ne néglige point les devoirs de l'amitié et, quoique fatigué de besogne, j'ai encore le temps de t'écrire. J'espère au moins, et j'y compte, que revenu le 20 chez toi, tu pourras me régaler alors au moins de deux bonnes lettres, pleines de blagues et plaisanteries. Cela me divertira agréablement et jettera des fleurs sur la voie épineuse où je me déchire les pieds. (Je deviens élégiaque, c'est mon genre, j'ai toujours aimé à ch... sur l'herbe et à boire du cidre sous la tonnelle.) Tu ne te figures pas une vie comme la mienne ; je me lève tous les jours à 3 heures juste et je me couche à 8 h. 1/2. Je travaille toute la journée ; encore un mois comme ça, c'est gentil, d'autant plus qu'il faut rerepiocher de plus belle, je passerai le plus tôt possible, vers le 5 août à peu près : il m'a fallu apprendre à lire le grec, apprendre *par cœur* Démosthènes et deux chants de l'*Iliade*, la philosophie où je reluirai, la physique, l'arithmétique et quantité assez anodine de géométrie, tout cela est rude pour un homme comme moi qui suis plutôt fait pour lire le Marquis de Sade que des imbécillités pareilles ! Je compte être reçu et puis après... (1).

Et toi, écris-moi aussitôt que la fortune se sera déclarée pour toi. Vas-tu revenir aux Andelys avec quelques bardaches et es-tu dans l'intention d'y faire des *étourderies* : tu te feras expliquer par le sieur Le Poittevin toute la portée de ce mot-là. Comment va Nion, comment va, ou plutôt comme ne va pas, pour ton bonheur, le beau M...? le triste F..., ex-aspirant à l'école des Chartes, a renoncé à l'archéologie et se fortifie dans ses études pour être pion, il veut se faire recevoir agrégé de grammaire et apprendre les verbes et la syntaxe. J'aimerais mieux un lavement ! même quand on y aurait mis de la graine de lin ; j'aimerais mieux faire une omelette d'œufs de serins claits [.....].

Je ne sais encore ce que je ferai ni où j'irai ces vacances ; je suis dans le plus grand embarras si je dois faire mon voyage des Pyrénées (2) ; la raison et mon intérêt m'y engagent, mais mon instinct à qui j'ai coutume d'obéir, à l'instar des brutes, quoique j'aie une âme immortelle, une liberté morale et présentement un paletot et un bonnet de coton, l'instinct donc me dit que le voyage sans doute

(1) Flaubert fut reçu bachelier ès-lettres le 23 août 1840.

(2) Le Dr Jules Cloquet s'était offert à l'emmener aux Pyrénées et en Corse. Sur ce voyage, et à propos des lettres suivantes, voir *Par les Champs et par les Grèves*.

me plaît, mais le compagnon guère ; après tout, j'ai peut-être tort, grand tort ; pour ce qui est de son caractère et de son humeur il est excellent, mais le reste?

Adieu, tout à toi, écris-moi *entre la poire et le fromage.*

A la 2e heure du jour, le 9e jour des Kalendes de juillet.
Mardi, jour (bière) de Mars.

A CAROLINE FLAUBERT, SA SŒUR.

Marseille, 29 septembre 1840.

Joli rat, j'ai reçu votre lettre à Toulouse où vous me mandez que le chagrin n'empêchait pas vos criques de manger des gigots ; je suis content qu'une santé si chère soit toujours bonne et ma seule inquiétude était qu'elle ne se dérangeât pendant mon absence.

Nous sommes arrivés ce matin à Marseille, après nous être embarqués à Toulouse par le canal du Midi et avoir vu Castelnaudary, les écluses de Saint-Ferréol, Carcassonne, où nous sommes restés un jour, Narbonne, Nîmes, le pont du Gard et Arles. Tu ne peux pas te figurer ce que c'est que les monuments Romains, ma chère Caroline, et le plaisir que m'a procuré la vue des Arènes.

Je suis réduit, ainsi que mes compagnons de voyage, au dénuement le plus complet et nous sommes tous panés et râpés. Je n'ai pour tout bien que trois chemises et mon gros pantalon d'hiver, pour me délecter sous un ciel cuisant. Ah mâtin ! Mes malles qui devaient nous retrouver à Bagnères-de-Luchon sont encore à venir. Malédiction sur le roulage et sur la sotte idée qui nous a fait nous séparer de nos paquets. J'ai appris, à propos d'inconvénients de voyage, que votre retour de Nogent avait été très désagréable. Cette nouvelle expérience a dû vous confirmer dans le dessein de ne plus voyager qu'en poste, ce que je vous conseille bien pour l'avenir. Croyez-en un voyageur consommé. A part le léger inconvénient signalé plus haut, nous n'avons pas eu à nous plaindre des voitures et pour ce qui est de la bonne nourriture nous nous gorgeons de figues et de raisins, surtout l'abbé (1), qui ne fait absolument pas autre chose. M. Cloquet est très bon et je remercie Achille de m'avoir procuré un pareil compagnon de voyage ; il se permet de temps en temps des plaisanteries sur le chapeau de cérémonie de Mlle Lise (2) qui l'autre jour a été près d'en pleurer.

Après-demain nous partons pour Toulon et de là je vous dirai le jour du départ pour la Corse. Il est bien décidé que notre retour sera avant le 1er novembre.

A LA MÊME.

Ajaccio, 6 octobre 1840.

Je t'écris aujourd'hui, ma bonne Caroline, parce que j'en ai le temps, mais je ne sais quand cette lettre te parviendra, ni même quand je la mettrai à la poste.

(1) Abbé Stéphany, prêtre italien, ami du Dr Jules Cloquet.
(2) Lise Cloquet, sœur du Dr Jules Cloquet.

Vous avez dû recevoir une lettre d'Ajaccio où je suis arrivé hier. A Toulon j'ai reçu la tienne, dans laquelle tu me demandes de longues épîtres. Je suis prêt à satisfaire ton désir et à te donner tous les détails possibles sur mon voyage.

Ce que j'ai vu de la Corse jusqu'à présent se borne à peu de chose, quant à l'étendue. Je connais Ajaccio et aux environs un lieu nommé Caldaniccia. Le pays où je suis ne ressemble pas plus à la Provence qu'à la Normandie, et j'ai été très étonné de trouver des aloès et des bananiers. Ce matin au déjeuner nous avions sur notre table deux grappes de raisin longues de plus d'un pied et pesant chacune quatre livres. Le ciel de la Corse est superbe, et on ne peut s'imaginer rien de plus beau que la baie d'Ajaccio. A Marseille déjà j'avais été étonné de la limpidité des eaux qui sont toutes bleues, mais ici elles sont bien plus transparentes encore ; on voit les poissons remuer et les herbes marines attachées au fond aller et venir sous la vague. Demain matin nous partons à six heures pour Vico et nous reviendrons ici dans deux ou trois jours pour recommencer nos courses. Notre itinéraire, dressé par le préfet, nous fait arriver à Bastia le 16. Du 7 au 16 nous serons donc en plein mâkis. A propos de mâkis, j'en ai vu hier dans la petite promenade que nous avons faite avant dîner. Toutes les montagnes en sont couvertes et à les voir de loin on les prendrait pour de grands champs d'herbes. Tout ce qu'on dit sur la Corse est faux, il n'y a pas de pays plus sain et plus fertile, jusqu'à présent nous en sommes enchantés, et l'hospitalité s'y pratique de la manière la plus cordiale et la plus généreuse. Nous avons été forcés de quitter notre hôtel et nous sommes logés dans de belles et bonnes chambres, dormant dans de bons lits et nourris à une bonne table, ayant chevaux, voitures et valets à nos ordres.

Quant on voyage en Corse, on mange et on couche dans la première maison venue dont on vous ouvre la porte à toute heure du jour et de la nuit. On ne paye jamais et la coutume est seulement d'embrasser ses hôtes, qui vous demandent votre nom en partant. C'est un si drôle de pays que le préfet même ne peut s'empêcher d'aimer les bandits, quoiqu'il leur fasse donner la chasse. Il m'a promis de m'en faire connaître quelques-uns dans les courses que je vais faire avec M. Cloquet dans la montagne. Nous passerons par un village où nous verrons la véritable Colomba, qui n'est pas devenue une grande dame comme dans la nouvelle de Mérimée, mais une vieille bonne femme grossie et raccourcie.

Le 9.

Je reprends ma lettre après trois jours d'interruption. Nous avons vu Vico et Guagno. Après-demain nous repartons d'Ajaccio pour Corte et pour Bastia. Je puis maintenant te parler de la Corse sciemment, puisque j'ai vu une bonne partie du littoral occidental. Tout le pays est couvert de montagnes et les chemins montent et descendent continuellement, de sorte qu'on est enfoncé dans des gorges et des mâkis ; tout à coup le paysage change comme un tableau à vue et un autre horizon apparaît. La route que nous parcourions contournait le bord de la mer et nous marchions sur le sable ; il y avait un soleil comme tu n'en connais pas, qui dominait toutes les côtes et leur donnait une teinte blanche et vaporeuse. Tous les rochers à fleur d'eau scintillaient comme du diamant et à notre gauche les buissons de myrtes embaumaient. J'ai pensé à toi, ma bonne Caroline, et à la

joie que tu aurais à voir tout cela. Tu as bien raison d'aimer gens et sites, tout est admirable. Cet hiver, au coin du feu, nous en parlerons longuement tout en tisonnant.

Apprends une bonne fortune, nous serons guidés jusqu'à Corte par un ancien bandit de mes amis, actuellement commandant des voltigeurs corses, puis je pourrai te lire la relation exacte et circonstanciée de la mort de Murat ; M. Maltedo, chez lequel nous avons logé à Vico, est un ancien capitaine de vélites du roi de Naples qui l'a suivi jusqu'à sa mort et qui, pour son dévouement, a été longtemps détenu dans les prisons d'Italie et de France.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Rouen], 14 novembre 1840.

Ça me semble une bonne chose de t'écrire, mon père Ernest, mais je ne sais pas, sacré n... de D... où tu loges ; est-ce rue des Mathurins-Saint-Jacques 26, ou rue Racine, ou dans quelque maison de passe dont j'ignore l'adresse? tâche de me le dire prochainement ; va-t'en voir un gredin nommé Hamard (1) qui demeure rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel (25?) et dis-lui qu'il m'écrive en me donnant également son adresse avec le plus d'exactitude possible ; je perds un peu la mémoire, ayant l'habitude de m'empiffrer à chaque repas (quel plaisir pour un homme comme moi, euh, euh, bâtin). J'ai l'esprit sec et fatigué. Je suis emm... d'être retourné dans un f... pays où l'on ne voit pas plus de soleil dans l'air que de diamants au cul des pourceaux. Bran pour la Normandie et pour le belle France ! Ah que je voudrais vivre en Espagne, en Italie ou même en Provence. Il faudra à quelque jour que j'aille acheter quelqu'esclave à Constantinople, une esclave géorgienne encore, car je trouve stupide un homme qui n'a pas d'esclaves ! Y a-t-il rien de bête comme l'égalité? surtout pour les gens qu'elle entrave, et elle m'entrave furieusement. Je hais l'Europe, la France, mon pays, ma succulente patrie que j'enverrais volontiers à tous les diables, maintenant que j'ai entrebâillé la porte des champs. Je crois que j'ai été transplanté par les vents dans un pays de boue, et que je suis né ailleurs, car j'ai toujours eu comme des souvenirs ou des instincts de rivages embaumés, de mers bleues. J'étais né pour être empereur de Cochinchine, pour fumer dans des pipes de 36 toises, pour avoir six mille femmes et 1,400 bardaches, des cimeterres pour faire sauter les têtes des gens dont la figure me déplaît, des cavales numides, des bassins de marbre ; et je n'ai rien que des désirs immenses et insatiables, un ennui atroce et des bâillements continus. De plus, un brûle-gueule écorné et du tabac trop sec.

Adieu, m... pour toi-même. Si tu es choqué du cynisme de ma lettre tant pis, ça prouverait ta bêtise et j'aime à croire que non. Dis-moi ton adresse au plus vite et ordonne au citoyen Hamard de m'écrire la sienne.

Addio caro.

(1) Emile Hamard, de Rouen, camarade de Gustave Flaubert ; il épousa en 1845 sa sœur Caroline.

* AU MÊME.

[Rouen, 14 janvier 1841.]

MON MAÎTRE ERNEST,

Je te remercie de la sollicitude que vous avez prise touchant la santé de mon père ; il est vrai qu'il a été atteint d'un rhumatisme très violent, mais il va beaucoup mieux : maintenant, il peut marcher et dans quelques jours il recommencera à voir ses malades et il courra comme un lapin ; ma famille me charge d'embrasser la tienne.

Je suis fort satisfait que ma lettre, mon poème devrais-je dire, car cette œuvre a des proportions épiques tout à fait grandiose, t'ait fait plaisir et que tu te sois gaudys avec ycelui ; c'était bien le moins qu'à *un homme comme toi* je servisse un mets de haut goût. Tu peux te vanter d'avoir eu la dédicace de mon année 1841.

Tu me dis de te dire quels sont mes rêves? Aucuns. Mes projets d'avenir? Point. Ce que je veux être? Rien, suivant en cela la maxime du philosophe qui disait : « Cache ta vie et meurs. » Je suis fatigué de rêves, embêté de projets, saturé de penser à l'avenir, et quant à être *quelque chose*, je serai le moins possible. Mais comme l'âne le plus pelé, le plus écorché a encore quelque poil sur le cuir, comme la barrique la plus vide a encore deux ou trois gouttes de vin au fond, je te dirai donc, mon bel ami, que l'année prochaine j'étudierai le noble métier que tu vas bientôt professer, je ferai mon droit, en y ajoutant une quatrième année pour reluire du titre de Docteur, *ut gradu doctoris illuminatus sim* ! Après quoi, il se pourra bien faire que je m'en aille me faire Turc en Turquie, ou muletier en Espagne, ou conducteur de chameaux en Egypte. Je me suis toujours senti de la propension pour ce genre d'être. Voilà tous les voiles levés ; si je ne t'en ai pas dit plus, c'est que je n'en avais pas plus à te dire, mon gros. Il faut donc te contenter de ce que je t'envoie, de mes épîtres, romans, etc... Je n'ai rien de plus beau à te donner, si ce n'est ma bénédiction.

Adieu, porte-toi bien, tâche de te rétablir.

Bonsoir, et bonne nuit.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 29 mars 1841.]

BRAVE BONHOMME DE PÈRE ERNEST,

D'ici à 15 jours, 3 semaines, tu auras le plaisir de voir ma balle [.....] ; tu devais bien t'attendre à ce que je ne demanderais pas mieux que d'aller passer quelque temps avec toi ; l'amitié n'est que l'égoïsme des gens de cœur, aller aux Andelys à Pâques, c'est me renouer à tout mon passé, marcher dans ces mêmes sentiers où nous avons ri ensemble, embaumer les mêmes lieux du même tabac apporté dans la même boîte de cuivre ! (tu connais ma blague de maître maçon). D'ici quelque temps, j'ascendrai la voiture du sieur Jean ou d'Hilaire à laquelle j'allais te conduire en faisant tant de bouffonneries sur le port. Où est le temps où, arrivés là ensemble, quelque peu échauffés de punch, je fumais une trentième pipe ! ce qui scandalisait Monsieur Sognel fils qui en restait ébahi. Aussi il en est mort ;

les Dieux, les justes Dieux l'ont puni. Tu me retrouveras toujours le même m'inquiétant peu de l'avenir de l'humanité, transcendant dans le culottage des pipes [.....].

Quant à toi, il me semble que tu changes, ce dont je ne te félicite pas ; je crois que tu as besoin de te retremper dans la blague, que tu me parais négliger ; tu me dis que tu n'as pas de femme : c'est ma foi fort sage, vu que je regarde cette espèce comme assez stupide ; la femme est un animal vulgaire dont l'homme s'est fait un trop bel idéal ! [.....]. De plus, tu travailles, tu as raison, car la science est encore la moins ennuyeuse des bêtises ; j'aime mieux un livre que le billard, mieux une bibliothèque qu'un café, c'est une gourmandise qui, si elle rend puant, ne fait jamais vomir. Mais tu assaisonnes ensuite ta lettre d'une série de doléances que tu voudrais te persuader, ce qui me fait craindre que dans peu de temps tu ne deviennes un homme sensé, admiré des pères de famille, raisonnable, moral, huître, très bien, fort sot. Nous ne pourrions plus sympathiser et tu me regarderais comme un gamin trop décolleté, comme un pot à moutarde trop baveux. Quand tu me parles de la vie comme d'un temps d'épreuves, qu'il est doux de rêver un but, etc., j'aime à croire que tu as dit tout ça pour te f... de moi, et tu as bien fait. Allons, je t'aime toujours, je t'embrasserai avec plaisir, et nous nous gaudysserons ensemble.

Alfred, qui depuis cinq semaines a un épanchement dans la poitrine, va mieux, je vais tous les jours le voir pour tâcher de distraire un peu ce brave homme. Dis-moi jusqu'à quelle époque tu comptes rester chez toi.

Je fais du grec et du latin, comme tu sais, rien de plus, rien de moins ; je suis un assez triste homme.

Je suis délivré de Malleux que j'ai, l'autre jour, f... à la porte ; je te remercie beaucoup encore une fois de ta lettre où tu me racontais ses aventures.

Si me suys-je gaudy un petit à ouyr raconter par vostre épistre comment ce ieune fol faquin et bravache s'amouracha d'une dame, laquelle estoit une éhontée p... et garce qui, cuyde bien, le trompait au déduict et appétoit seulement sa bourse (voyre d'argent, mais vuyde), comment soulent ces avides bestes.

Adieu, écris-moi, réponds-moi le plus tôt que tu pourras, tes lettres sont toujours reçues avec des mains crispées qui déchirent l'enveloppe.

G. F., le vostre.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 6 avril 1841.]

Tu n'as qu'à me dire l'heure, le jour, que tu désires ma présence et aussitôt tu me verras. Ainsi, Monseigneur, je n'attends que vos ordres pour me rendre à votre castel et j'y arriverai chez un bon et loyal chevalier (chauve-à-lier) avec beaucoup de pointes, de cigares, d'allumettes phosphoriques allemandes à usage de fumeur (style Coquatrix) ; j'apporterai des blagues et des pipes de diverses grandeurs pour te piper. Je composerai d'ici-là quelques vers à ta louange, que je te réciterai de loin comme dans les tragédies ; ça pourra bien être des *vers-seaux*, avec bien du mal des *vers mi-sots*, heureux si malgré toute ma peine et le sel que

j'y mettrai, j'arrive à faire des *vers mi-sel* ; tu trouves que c'est déjà assez de *verdure* comme ça? Je m'arrête car à force de répéter la même chose je n'ai l'air que d'un *vert-vert* ; c'est un air de *père-roquet*, et avec tous ces *vers-là*, j'ai l'air *lune-attique* ! Tu vois que je m'occupe d'histoire grecque !

Voilà déjà que tu es ébahi ; il faut t'attendre à bien d'autres. Tu vas en avoir, un hôte ! Nous nous gaudysserons, pantagruéliserons à mort, buvant d'autant, tambourinant et remuerons nos ventres à [.....].

Je m'ennuyais de ne pas avoir de tes nouvelles et j'ai résolu de t'écrire pour me convier chez toi. Tu vois que je ne suis pas bégueule, je ne demande pas mieux que d'aller t'embrasser, causer et blaguer, ayant une foule de sujets, de quoi épuiser l'éternité.

Adieu, je t'embrasse et te serre la main.

Tu peux commander un feu d'artifice et 800,000,000,000 kilogs de pain, pour les inondés du Midi, distribution qui sera faite par moi en signe de réjouissance.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 8 avril 1841.]

MON VIEUX CULOTTIER,

Je te tombe sur le casaquin samedi matin pendant que tu dormiras encore, le soleil commencera à briller en même temps que j'arriverai.

Je t'apporterai peut-être une cigarette de dame ; pour moi je ne fume plus, ayant quitté toutes mes mauvaises habitudes. Peut-être une ou deux pipes de temps en temps, mais encore? [.....]. (Ruse de style) [.....].

J'occupe ma journée de vendredi à quelques courses de commerce, je me mets en route à 6 heures pour jusqu'à minuit, ayant besoin d'aller acheter quelques denrées.

Adieu, mon sire, dans 48 heures, c'est-à-dire pour toi dans moins de 24, nous nous embrasserons.

Je te serre le bout du nez à la façon hottentote.

DESCAMBEAUX.

Alfred va bien.

Un grand malheur public : le sieur Braquehais s'est tué (1) : canaillerie insigne envers le public qui comptait le voir, envers les gens vertueux indignés qui se promettaient de l'insulter, envers Me Mesnard qui préparait un beau discours, envers trois journaux, quantité de dames de bonne société, et Duboc, louageur, qui l'aurait voituré de Rouen à Yvetot ! ! ! ! !

Le Procureur se reposera, et deux rosses resteront à l'écurie.

(1) Braquehais, assassin des frères Saillard, arrêté à Elbeuf le 3 avril 1841, s'étrangla le 5, dans son cachot, à Rouen, avec la manche de sa blouse.

* AU MÊME.

[Rouen, 7 juillet 1841.]

Tu commençais en effet à me sembler un crétin assez exotique, mais tu m'as fait des excuses et je suis satisfait. Narcisse sort de ma chambre, il vient à Rouen pour des affaires d'intérêt, il va hériter de 10,000 francs.

Voici quels sont les contingents futurs : nous irons certainement, autant qu'on peut être certain de ce qui [est] à faire, passer 15 jours à Trouville vers le milieu du mois prochain ; c'est dans le but de distraire ma pauvre sœur dont le caractère finit par s'assombrir, résultat d'une maladie longue et irritante, qui la reprend à intervalles et dont elle est loin d'être quitte. Madame Bonenfant (1) et ses enfants viendront probablement à la même époque pour aller avec nous au bord de la mer ; peut-être irai-je la chercher à Nogent, ce serait dans environ un mois ; je passerais par Paris, si tu y es encore à cette époque, et je suis dans l'intention de m'y donner une cuillerée [*sic*] avec toi, du reste ceci est très éventuel, il n'y a que si elle hésite à venir seule.

Dis-moi à quelle époque tu seras reçu avocat ; si tu as diplôme en poche vers le 1er, viens à cette époque, sinon je t'attends dans le mois de septembre, au quantième que tu voudras ; il y aura encore du soleil, nous pourrons aller en barque et fumer quelques pipes. J'oubliais de te dire que j'irai avec ma mère et Caroline voir les joutes au Havre avant d'aller à Trouville. Achille a été blessé d'un coup de pied de cheval, pour ne pas dire de plusieurs ; il y a aujourd'hui 5 semaines qu'il est couché, la membrane qui enveloppe l'articulation du genou avait été déchirée, un rhumatisme qu'il a de temps en temps à l'épaule s'était jeté là-dessus ; mon père a été pendant trois jours dans de fort graves inquiétudes ; heureusement, c'est fini ; il n'éprouve plus qu'un peu de raideur, mais il ne se lèvera pas avant 8 ou 10 jours, peut-être avant 15, et avant qu'il ait sa jambe droite vigoureuse et ferme. Quant à moi, je deviens colossal, monumental, je suis bœuf, sphinx, butor, éléphant, baleine, tout ce qu'il y a de plus énorme, de plus empâté et de plus lourd, au moral comme au physique. Si j'avais des souliers avec des cordons, je serais incapable de les nouer, je ne fais que souffler, hanner, suer et baver ; je suis une machine à chyle, un appareil qui fait du sang qui bat et me fouette le visage. [.....]

QUESTIONS SOCIALES.

Quel est le saint que tu préfères? C'est le saint Péray. [.....]

QUESTIONS D'ALGÈBRE.

Quand le bey de Constantine fut expulsé de cette ville, on le réduisit à l'état de rafraîchissement, on lui dit «sors-bey» (sorbet) [.....].

Les Français sont très élevés en Afrique, ils y tiennent Oran.

M...
Tout à toi.

(1) Mme Bonenfant, née Olympe Parain, cousine germaine de Gustave Flaubert, mariée à un avoué de Nogent-sur-Seine.

* AU MÊME.

Trouville, mardi 21 septembre 1841.

MON CHER ERNEST,

Tu dois maudire ma crasse paresse et mon entier oubli ; c'est que je m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie, c'est que je suis bête, sot, inerte ; c'est que je n'ai pas la vigueur nécessaire pour remplir trois feuilles de papier ; depuis un mois que je suis à Trouville, je ne fais absolument rien que manger, boire, et dormir et fumer.

Il est maintenant marée pleine, la mer est à 15 pas de moi au bas de l'escalier de Notre-Dame. Je suis assis sur une chaise à t'écrire sur mes genoux, il est midi, le soleil brille en plein, je sors de table et je me suis considérablement bourré, les yeux me piquent, je rote et je digère en contemplant le bel océan vert et la grandeur des œuvres de Dieu, qui a tout fait pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, ayant créé [.....] la nuit pour les amants, les hommes pour le malheur et la vue de l'Océan pour réjouir les gens à moitié ivres. La brise fait bien après déjeuner, peu importe qu'elle casse les mâts des navires et engloutisse des gens ; elle souffle dans les cheveux d'un homme qui fume et cela le divertit.

Pourtant la terre était belle, elle le serait encore ; les jours sont beaux quand le soleil couchant les dore, la femme est toujours belle quand un frisson d'amour la fait vibrer et trembler sous les baisers, mais pour qui? qui est-ce qui est heureux maintenant? Les gens du bagne, peut-être, qui ont de l'orgueil !

Le temps n'est plus où les cieux et la terre se mariaient dans un immense hymen, le soleil pâlit et la lune devient blême à côté des becs de gaz ; chaque jour quelqu'astre s'en va ; hier c'était Dieu, aujourd'hui l'amour, demain l'Art. Dans cent ans, dans un an peut-être, il faudra que tout ce qui est grand, que tout ce qui est beau, que tout ce qui est poète enfin, se coupe le cou de désœuvrement ou aille se faire renégat en Turquie.

Je suis légèrement empiffré, pardonne-moi tout ceci. Tu es venu à Rouen, je n'y étais pas ; sort heureux ! dans dix jours environ je serai de retour, tu reviendras, j'y compte.

Adieu [.....], je t'embrasse, mon vieil ami.

Tout à toi.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 25 novembre 1841.] (1)

Il me semble que tu deviens bien élégiaque ; est-ce que tu te livrerais à la lecture de M. de Bouilly ou à celle du vénérable Tissot? Tu parles des ennuis de la capitale comme un sage, et les plaisirs de famille te semblent préférables aux plaisirs du monde ; s'ils sont plus vertueux, ils sont un peu moins vifs, conviens-en ! [.....] J'ai été fâché de ne pas trinquer ensemble avant mon départ, d'autant plus que je t'avais donné la veille une assez pitoyable idée de moi, en ne buvant pas et en ne mangeant pas. J'étais horriblement fatigué aux mollets et ma verve s'en

(1) Une autre lettre au même, datée [Rouen, 23 octobre 1841] reste inédite.

ressentait [.....]. J'espère réparer ma réputation dans les premiers jours de janvier en nous f... une culotte dans les règles (culotte qui sera sans revers) pour fêter la nouvelle année et la session qui s'ouvrira et qui doit renverser le ministère de l'étranger ; on y votera la réforme électorale et un bœuf truffé au beurre d'anchois pour chaque citoyen ; dans six semaines environ, nous nous reverrons, et enfin l'année prochaine tant que nous voudrons. Dis-moi ce que tu comptes faire, si tu penses rester à Paris, ou aller aux Andelys?

Tu pioches? C'est un peu humiliant, le travail est ce qui rabaisse l'homme, les sots prétendent que c'est sa gloire, mais pour moi, c'est bien le signe de la malédiction divine, la marque d'une décadence.

Mon cousin Armand Allais (1), que tu connais, vient d'hériter ; si l'on ne découvre pas de testament vendredi prochain, mon homme empoche environ 700,000 francs et plus. O fortune ! Voilà de tes coups ! et tu laisses un grand artiste comme moi végéter dans une médiocrité imbécile. Horace parle quelque part d'une médiocrité dorée ; ce serait, pour nous, un luxe de roi, une médiocrité dorée qui nous donnerait des millions. O Amérique, que ne m'envoies-tu des oncles du fond de tes forêts ! qu'ils soient tatoués oui ou non, de chair rouge avec des plumes, Osages ou Iroquois, n'importe ! pourvu qu'ils soient riches, qu'ils soient oncles et qu'ils meurent ! Comme j'échangerais mes cartes de Droit (2) contre des cartes de restaurant, comme j'allumerais des cigares de dix sous avec un code, etc...

Je ne travaille point encore à la noble science dont tu gravis l'échelle avec des jarrets si solides, et dans laquelle tu auras [.....] le titre de Docteur ; la science du juste et de l'injuste me flatte peu, la justice des hommes m'a toujours paru plus bouffonne que leur méchanceté n'est hideuse, l'idée d'un juge me paraît la conception la plus cocasse qu'il soit possible d'avoir.

Adieu mon vieux.

Ton numéro est-il 35 ou 55? Forme tes chiffres lisiblement, cela te nuirait si tu voulais plus tard entrer dans une administration — comme disent les maîtres d'écriture — tel que commis aux barrières, à l'enregistrement, etc...

---

* AU MÊME.

Vendredi 31 décembre 1841, 3 h. d'après-midi.

On n'y voit déjà plus et à coup sûr je ne finirai pas ma lettre sans chandelle ou plutôt sans bougie *dite* de l'Etoile, car elle n'éclaire pas comme les étoiles.

Jadis, nous étions en congé à cette époque-ci, d'hier au soir, nous étions déjà sortis ; aujourd'hui, nous eussions resté là au coin de ce même feu ; comme nous fumions, comme nous gueulions ! Comme nous parlions du collège, des pions et de l'avenir, de Paris, de ce que nous ferions à 20 ans ; et le lendemain, le jour du

(1) Fils de la « tante Allais » de Pont-l'Evêque, qui aurait été, d'après Mme Commanville, le prototype de la Madame Aubain, de *Un Cœur simple*.

(2) Je dois à l'extrême obligeance de M. le Doyen de la Faculté de Droit de Paris les renseignements qui vont suivre. — La première *inscription* de Flaubert est du 10 novembre 1841.

jour de l'an, éveillés avant 5 heures au son des clairons qui salueront encore demain matin mon voisin Foucher, tu te levais le premier, tu faisais mon feu, etc., etc. Te rappelles-tu que jamais nous ne nous endormions avant minuit que nous voulions voir arriver la nouvelle année *en fumant* et que chacun dans notre lit, nous entendions réciproquement le bruit de nos brûle-gueules brûlant dans l'ombre, et comme nous déclamions sur le jour de l'an qui nous faisait tant de plaisir et que nous aimions tant !

Mais demain je serai seul, tout seul, et comme je ne veux pas commencer l'année par voir des joujoux, faire des vœux et des visites, je me lèverai comme de coutume à 4 heures, je ferai de l'Homère et je fumerai à ma fenêtre en regardant la lune qui reluit sur le toit des maisons d'en face, et je ne sortirai pas de toute la journée ! ! ! et je ne ferai pas *une seule* visite ! Tant pis pour ceux qui se fâcheront, je ne vais nulle part, ne vois personne et ne suis vu de personne ; le commissaire de police ignore mon existence, je voudrais qu'elle le fût encore beaucoup plus, comme dit le sage ancien : « Cache ta vie et abstiens-toi ». Aussi trouve-t-on que j'ai tort, je devrais aller dans le monde, je suis un drôle d'original, un ours, un jeune homme comme il n'y en a pas beaucoup, j'ai sûrement des mœurs infâmes et je ne sors pas des cafés, estaminets, etc..., telle est l'opinion du bourgeois sur mon compte. — A propos de bourgeois, c'est demain qu'il y en aura dans les rues ; que de rosettes, de cravates blanches ! comme il y en aura, des chemises plissées, et d'habits du dimanche et de chapeaux neufs ! Le port étincellera de Rouennais et de Rouennaises avec leurs petits qu'on bourrera de marrons glacés, et dont on collera les entrailles avec du sucre de pomme.

Hélas, mon pauvre ami, tu t'attendais peut-être à une belle lettres monstre coûtant 30 sous de port? Je n'en ai pas la vigueur, le sujet ne fournit pas, ou plutôt c'était un sujet unique que celui de l'année dernière ; demain d'ailleurs je ne dîne pas en ville, vu que tous ces dîners me déplaisent fort, je f... même le camp de Rouen vendredi prochain pour ne point *faire les Rois* et manger de la brioche froide, tant je suis désireux de ces vénérables fêtes dont les poètes du *Musée des familles* déplorent la perte ; non, je ne veux pas faire les Rois, ni les défaire non plus ; pourvu qu'ils me laissent tranquille, c'est tout ce que je demande d'eux.

Voici quelques pointes de mon invention que tu peux répandre dans Paris, dès demain ; je te les envoie, te sachant amateur des arts et partisans de la civilisation : *Comment l'auteur des « Guêpes » ressemble-t-il à un poisson? — parce que c'est un carlet (Karr-laid). — Quelle est la partie de la philosophie la plus maigre, la plus sèche? — c'est l'éthique. — Le style le plus brûlant c'est celui de Brazier.* O Ernest, ô Richard, ô mon roi, ô mon ami, en voici deux autres qui vont te terrasser, ôte ta casquette, à genoux, à genoux ! *Quel était le peuple de l'antiquité le plus farceur, le plus noceur, le plus en train de boire, de bambocher, etc...? — ce sont les Parthes, parce qu'ils étaient toujours en partie.* Euh ! mon vieux, qu'é que t'en dis?... *Quel est le personnage de Molière qui ressemble à une figure de rhétorique??? — c'est Alceste parce qu'il est mis en trope !* Euh ! mon vieux, qu'é que t'en dis? Tu comprends n'est-ce pas?

Ton oncle Motte est venu hier à Rouen, il a déjeuné à la maison, mais je ne l'ai point vu, étant à déjeuner chez le sieur Jacquart où je me suis repassé une bosse

conditionnée pour me consoler des tracasseries qu'on fait endurer à la presse, et des humiliations que l'Angleterre fait subir à la France.

L'avocat est aussi venu à Rouen il y a une huitaine pour baptiser un petit R***, il a tenu l'enfant sur les fonts baptismaux, le soir il y a eu un dîner. Cela n'empêche pas le sieur R***, droguiste de la rue de la Savonnerie, d'être toujours sourd et d'avoir la mine d'un fier imbécile !

O plût à Dieu que le tonnerre écrasât Rouen, et tous les imbéciles qui y habitent, moi y compris.

Je descendrai toujours rue Lepeletier, n° 5 ; la moralité du quartier a pour moi des attraits. J'arriverai probablement à Paris le 8 au matin ; j'irai incontinent te voir, nous déjeunerons, dînerons, souperons ensemble, mais d'ici là tu auras de mes nouvelles. Adieu, bonne année, bonnes pipes [.....].

Adieu.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 22 janvier 1842.]

Sacré n... d... D... ! Nous commencions à causer gentillement dimanche après-midi en fumant dans ta chambre qui a des rideaux rouges [.....] lorsque 4 heures sont venues et que je me suis en allé. C'est tout de même embêtant de ne pas nous être vus plus longtemps, et de ne pas avoir même pris un petit verre ensemble, n'eût-ce été qu'un verre de cassis (et on eût pardonné dans ce *cas-ci*) ; mais je m'en console en pensant que l'année prochaine nous habiterons le même pays et le même quartier, voire même au mois de juin ou de juillet prochains que je passerai à Paris pour mon examen. Je dirai adieu à Rouen, au port et aux restaurations du Palais de Justice ; en fait de *restaurations*, je n'aime que les restaurateurs, et quant au *port*, pourvu qu'il soit frais, c'est tout ce qu'il me faut, avec des choux même, c'est assez bon quand on a faim ; je dirai adieu à Rouen avec autant de satisfaction que *Thomas* en avait en quittant le collège. *Thomas* était une chanson de mon ami Catillon, hymne célébrant la joie de l'homme qui sort du collège ; il y avait ces deux beaux vers :

Vous autres citoyens du collège
Vous allez nu-pieds, nu-pattes dans la neige, etc.

A propos d'examen, je n'ai point encore ouvert mes livres de Droit, ça viendra vers le mois d'avril ou de mai ; alors je travaillerai quinze heures, serai refusé et traiterai ensuite mes examinateurs de canailles, de ganaches, de pairs de France ; ou bien je serai reçu et je dirai que j'ai considérablement pioché, les bourgeois me regarderont comme un homme fort et destiné à illustrer le barreau de Rouen, et à devoir défendre les murs mitoyens, les gens qui secouent des tapis par les fenêtres, assassinent le roi ou hachent leurs parents en morceaux et les mettent dans des pouches [*sic*], toutes choses que se permettent les Français.

Le Français, né malin, créa la guillotine ; mais je ne suis pas encore avocat, je n'ai point la soutane, ni la bavette. Nous méditons mieux que ça pour quand nous aurons l'âge, c'est de f... le camp et d'aller vivre tout bonnement avec quatre

mille livres de rentes en Sicile ou à Naples, où je vivrai comme à Paris avec vingt. Bon voyage, Monsieur Du Mollet !

Adieu, mon vieux, réponds-moi [.....]. Je suis ennuyé, ennuyeux, ennuyant, embêté, embêtant [.....]. Fume bien...

G. F.

Homme supérieur.

A GOURGAUD-DUGAZON.

Rouen, 22 janvier 1842 (1).

Mon cher Maître,

Je commence par vous déclarer que j'ai envie d'avoir une réponse. Je compte vous voir au mois d'avril et comme vos lettres se font attendre des trimestres et des semestres, il se peut que je n'aie pas de nouvelles de vous avant ce temps. Voyons, surprenez-moi, soyez exact, c'est une vertu scholaire [*sic*] dont vous devez vous piquer, puisque vous avez les autres. J'ai été à Paris au commencement de ce mois, j'y suis resté deux jours, ai été accablé d'affaires, de commissions, et n'ai point eu le loisir d'aller vous embrasser. Au printemps, j'irai vous trouver un dimanche matin et il faudra, bon gré, mal gré, que vous me fassiez cadeau de votre journée entière. Les heures passent vite quand nous sommes ensemble ; j'ai tant de choses à vous dire, et vous m'écoutez si bien.

Plus que jamais maintenant j'ai besoin de votre causerie, de votre compétence et de votre amitié. Ma position morale est critique ; vous l'avez comprise quand nous nous sommes vus la dernière fois ; — à vous je ne cache rien, et je vous parle non pas comme si vous étiez mon ancien maître, mais comme si vous n'aviez que vingt ans et vous fussiez-là, en face de moi, au coin de ma cheminée.

Je fais donc mon Droit, c'est-à-dire que j'ai acheté des livres de Droit et pris des inscriptions ; je m'y mettrai dans quelque temps et compte passer mon examen au mois de juillet — je continue à m'occuper de grec et de latin, et je m'en occuperai peut-être toujours, j'aime le parfum de ces belles langues-là : Tacite est pour moi comme des bas-reliefs de bronze et Homère est beau comme la Méditerranée — ce sont les mêmes flots purs et bleus, c'est le même soleil et le même horizon. Mais ce qui revient chez moi à chaque minute, ce qui m'ôte la plume des mains si je prends des notes, ce qui me dérobe le livre si je lis, c'est mon vieil amour, c'est la même idée fixe : écrire ! voilà pourquoi je ne fais pas grand'chose, quoique je me lève fort matin et sorte moins que jamais.

Je suis arrivé à un moment décisif : il faut reculer ou avancer, tout est là pour moi. C'est une question de vie et de mort. Quand j'aurai pris mon parti, rien ne m'arrêtera, dussé-je être sifflé et conspué par tout le monde. Vous connaissez assez mon entêtement et mon stoïcisme pour en être convaincu ; je me ferai recevoir avocat, mais j'ai peine à croire que je plaide jamais pour un mur mitoyen ou pour quelque malheureux père de famille frustré par un riche ambitieux. Quand on me

(1) Publiée dans les *Annales romantiques* de janvier-février 1911, et dans *le Radical*, 12 décembre 1921.

parle du barreau en me disant : ce gaillard plaidera bien, parce que j'ai les épaules larges et la voix vibrante, je vous avoue que je me révolte intérieurement et que je ne me sens pas fait pour toute cette vie matérielle et triviale ; — chaque jour au contraire j'admire de plus en plus les poètes, je découvre en eux mille choses que je n'avais pas aperçues autrefois. J'y saisis des rapports et des antithèses dont la précision m'étonne, etc. Voici donc ce que j'ai résolu : j'ai dans la tête trois romans, trois contes de genres tout différents et demandant une manière toute particulière d'être écrits. C'est assez pour pouvoir me prouver à moi-même si j'ai du talent, oui ou non.

J'y mettrai tout ce que je puis y mettre de style, de passion, d'esprit, et après nous verrons.

Au mois d'avril je compte vous montrer quelque chose. C'est cette ratatouille sentimentale et amoureuse dont je vous ai parlé, l'action y est nulle — je ne saurais vous en donner une analyse, puisque ce ne sont qu'analyses et dissections psychologiques, — c'est peut-être très beau, mais j'ai peur que ce ne soit très faux et passablement prétentieux et guindé.

Adieu, je vous quitte, car vous avez peut-être assez de ma lettre, où je n'ai fait que parler de moi et de mes misérables passions. Mais je n'ai point d'autres choses à vous entretenir, n'allant point au bal, et ne lisant pas de journaux.

Encore adieu, je vous embrasse.

P.-S. — Répondez-moi dans peu de temps. J'aurais fort envie de correspondre avec vous plus souvent, car, une lettre finie, je me trouve être au commencement de ce que j'ai à vous dire.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Mercredi [Rouen, 23 février 1842.]

Je ne f... rien, ne fais rien, ne lis et n'écris rien, ne suis propre à rien. [.....]

A ce qu'il paraît *que* tu pioches raide, brave homme. « C'est une belle partie que la science et ceux qui la méprisent tesmoignent assez leur bêtise », mais s'en rendre malade comme tu le fais, voilà ce que je blâme ou mieux ce que je ne blâme pas, car je ne sais pas bien quelle est mon opinion, ni si j'en ai une ; oui tu as tort, non tu as raison. Oui, non, oui, non, oui, non, oui ; au reste comme tu voudras. Pour moi, depuis six semaines, il m'est impossible de rien bâtir en quoi que ce soit, et pourtant j'ai commencé le Code civil dont j'ai lu le titre préliminaire que je n'ai pas compris et les *Institutes* dont j'ai lu les trois premiers articles que je ne me rappelle plus ; farce ! dans quelques-jours peut-être une fureur me reviendra, et je me mettrai à l'ouvrage dès 3 heures du matin ; en attendant je fume ma pipe et espère le printemps ; je passerai au mois d'avril 15 jours à Paris; là j'espère, nous nous verrons et pourrons faire un *transon de chière lie.* Tâche d'être en vie à cette époque. J'ai été samedi dernier au bal masqué, en bourgeois, bottes vernies etc., j'ai soupé rien qu'avec deux chameaux et Orlowski ; ce sont mes femmes, Orlowski non compris. Je les ai racolées, emmenées et régalées ; ce sont deux amies,

filles entretenues de l'aristocratie rouennaise. Je cultiverai l'une pour son esprit et comme étude du cœur humain; il faut s'habituer à ne voir dans les gens qui nous entourent que des livres, l'homme de sens les étudie, les compare et fait de tout cela une synthèse à son usage ; le monde n'est qu'un clavecin pour le véritable artiste, à lui d'en tirer des sons qui ravissent ou qui glacent d'effroi. La bonne et la mauvaise société doivent être étudiées, la vérité est dans tout, comprenons chaque chose et n'en blâmons aucune, c'est le moyen de savoir beaucoup et d'être calme, et c'est quelque chose que d'être calme, c'est presque être heureux.

J'ai rencontré hier Jean, il fumait sa pipe, nous nous sommes donné des poignées de main, il sortait du café. — Alfred travaille chez le Procureur Général et passe son après-midi à faire des actes d'accusation ; demain il débute dans une affaire de vol où un adolescent a dérobé quelques pièces de cinq francs.

Néo (1) est pleine.

Que fais-tu de la vie? Te récrées-tu quelque peu? car le divertissement est une bonne chose quand il divertit ; modère ton ardeur pour la science et livre-toi toujours à la pipe, c'est une chose pour laquelle je nourris une religion de plus en plus fervente, il n'y a rien dans le monde qui vaille la fumée qui s'en envole, ni le culot qui la garnit ; elle se casse il est vrai ; mais elle se remplace ; les illusions ne sont pas de même, et les amours sont moins blancs que la terre du nº 17, celui que les amateurs choisissent de préférence.

Adieu, écris-moi, maistre Barthole.

Alfred te présente ses civilités, respects, très humbles salutations, congratulations, compliments, et *ego sic*.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 15 mars 1842.]

Comment, vieux bâtin ! dans quel état un homme comme toi est-il réduit ! calmez-vous, brave homme, calmez-vous ! au lieu de tant faire du droit, faites un peu de philosophie, lisez Rabelais, Montaigne, Horace ou quelque autre gaillard qui ait vu la vie sous un jour plus tranquille, et apprenez une bonne fois pour toutes qu'il ne faut pas demander des oranges aux pommiers, du soleil à la France, de l'amour à la femme, du bonheur à la vie. Je t'écris tout de suite et je voudrais bien te faire passer un quart d'heure de gaudysserie et t'épanouir la face par une lettre un peu salée et furibonde. Tu m'as l'air d'un homme tout à fait à bas.

Un être absurde, un mort qui se réveille, un bœuf, un hidalgo de la Castille vieille ; pour peu que tu continues, tu deviendras comme Tasso que « j'ay veu à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages ». Rappelle-toi Duguernay, Bocher ! le voyage à Vernon [.....] ! Daubichon ! et autres imbéciles qui font que la terre n'est pas si ennuyeuse, quoiqu'elle le soit piéça.

Songe à la soupe, au bouilli, aux pâtés de foies gras, au chambertin. Comment se plaindre de la vie quand il existe encore un b... où se consoler de l'amour, et une

(1) Sa chienne terre-neuve.

bouteille de vin pour perdre la raison. Remonte-toi le moral, n... d... D..., suis un régime sévère. fais des farces la nuit, casse les réverbères, dispute-toi avec les cochers de fiacre [.....] fume raide, va dans les cafés, f... le camp sans payer, donne des renfoncements dans les chapeaux, rote au nez des gens, dissipe la mélancolie et remercie la Providence. Car le siècle où tu es né est un siècle heureux, les chemins de fer sillonnent la campagne, il y a des nuages de bitume et des pluies de charbon de terre, des trottoirs d'asphalte et des pavages en bois, des pénitenciers pour les jeunes détenus et des caisses d'épargne pour les domestiques économes qui viennent y déposer incontinent tout ce qu'ils ont volé à leurs maîtres. M. Hébert (1) fait des réquisitoires et les évêques des mandements, les p... vont à la messe, les filles entretenues parlent au moins de morale et le gouvernement défend la religion ! Ce malheureux Théophile Gautier est accusé d'immoralité par M. Faure, on met en prison les écrivains et on paye les pamphlétaires. Mais ce qu'il y a de plus grotesque c'est la magistrature qui protège les bonnes mœurs et les attentats aux idées orthodoxes. La justice humaine est d'ailleurs pour moi ce qu'il y a de plus bouffon au monde ; un homme en jugeant un autre est un spectacle qui me ferait crever de rire, s'il ne me faisait pitié, et si je n'étais forcé maintenant d'étudier la série d'absurdités en vertu de quoi il le juge. Je ne vois rien de plus bête que le Droit, si ce n'est l'étude du Droit ; j'y travaille avec un extrême dégoût et ça m'ôte tout cœur et tout esprit pour le reste. Mon examen même commence à m'inquiéter un peu, un peu, mais pas plus qu'un peu et je ne m'en foulerai pas la rate davantage pour cela. Voilà l'été qui revient, c'est tout ce qu'il me faut, que la Seine soit chaude pour que je m'y baigne, que les fleurs sentent bon et que les arbres aient de l'ombre. Connais-tu l'épitaphe d'Henri Heine? la voici : « Il aima les roses de la Brenta. » Ce serait bien la mienne. Epitaphe du Garçon : « Ci-gît un homme adonné à tous les vices. »

Souvent je hausse les épaules de pitié quand je songe à tout le mal que nous nous donnons, à toute l'inquiétude qui nous ronge pour être forts, pour se faire une fortune et un nom ; que tout cela est vide et pitoyable.

A quoi bon toutes ces peines
Secouez le gland des chênes,
Buvez l'eau des fontaines,
Aimez et rendormez-vous.

Etre en habit noir du matin au soir, avoir des bottes, des bretelles, des gants, des livres, des opinions, se pousser, se faire pousser, se présenter, saluer, et faire son chemin. Ah mon Dieu !

Où est mon rivage de Fontarabie où le sable est d'or, où la mer est bleue, les maisons sont noires, les oiseaux chantent dans les ruines.

Je connais encore les chemins dans la neige, l'air est vif, le vent chante dans les trous des montagnes.

Le pâtre y siffle seul ses chiens vagabonds, la poitrine ouverte y respire à

(1) Hébert (Michel-Pierre-Alexis), procureur général à la Cour de Cassation depuis 1841, ministre de la justice en 1847.

l'aise l'air embaumé de l'odeur du mélèze. Qui me rendra les brises de la Méditerranée, car sur ses bords le cœur s'ouvre, le myrte embaume, le flot murmure.

Vive le soleil, vivent les orangers, les palmiers, les lotus, les nacelles avec les banderoles, les pavillons frais pavés de marbre où les lambris exhalent l'amour.

O si j'avais une tente faite de joncs et de bambous au bord du Gange, comme j'écouterais toute la nuit le bruit du courant dans les roseaux, et le roucoulement des oiseaux qui perchent sur des arbres jaunes.

Mais, n... d... D... ! est-ce que jamais je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de Syrie? quand l'horizon rouge éblouit, quand la terre s'enlève en spirales ardentes et que les ailges planent dans le ciel en feu. Ne verrai-je jamais les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent, nichées sous les momies des rois, quand le soir arrive, à l'heure où les chameaux s'asseoient près des citernes. On les entend roter et fienter.

Dans ces pays-là, les étoiles sont quatre fois larges comme les nôtre, le soleil y brûle, les femmes s'y tordent et bondissent dans les baisers, sous les étreintes. Elles ont aux pieds, aux mains, des bracelets et des anneaux d'or et des robes en gaze blanche.

Seulement, quelquefois, quand le soleil se couche, je songe que j'arrive tout à coup à Arles, le crépuscule illumine le cirque et dore les tombeaux de marbre des Alyscamps et je recommence mon voyage, je vais plus loin, plus loin, comme une feuille poussée par la brise :

Ah ! je veux m'en aller dans mon île de Corse,
Par le bois dont la chèvre en passant mord l'écorce,
Par le ravin profond,
Le long du sentier creux où chante la cigale,
Suivre nonchalamment en sa marche inégale
Mon troupeau vagabond.

C'est une belle chose qu'un souvenir, c'est presque un désir qu'on regrette. [.....]

---

* AU MÊME.

Rouen, 10 avril 1842.]

J'ai bien l'honneur d'avertir Monsieur Ernest Chevalier que mardi prochain il ait à se tenir chez lui, devant y recevoir la visite d'un homme comme moi ; j'exige qu'il y ait du tabac, n'importe lequel, et des pipes blanches ou culottées, je m'en f... pas mal ; on sera flatté d'y trouver un rafraîchissement quelconque, et de plus ledit sieur est prié de me réserver un jour de la semaine prochaine pour dîner, déjeuner, souper ou autre chose.

Ah ça ! bougre, tu te f... de moi légèrement, tu me vexes par ton oubli, tu m'insultes par tes dédains, tu m'ironises par ton indolence, ah mais !

Tu fais le Monsieur, tu fais l'homme ; tu dis : il se passera de moi, j'ai à travailler, j'ai mal à la tête, il faut que je fasse du Droit, je n'ai pas le temps, adieu, revenez une autre fois, travaillons, morbleu ! mon examen, f... sacré Dieu, je n'ai pas trop de temps, etc.

Je n'ai point su où tu étais depuis environ un mois, aussi je me résigne à aller voir à Paris si tu n'y es pas. Ainsi mardi prochain vers *les midi* je demanderai à ton portier : « Monsieur Chevalier est-il chez lui? » et si on me dit « non », je pousserai un sacré n... d... D... bien conditionné. Je resterai dans cette bonne vieille ville de Paris environ 15 jours ; il fait assez beau temps depuis hier et il doit y avoir le soir sur le boulevard bon nombre de prostituées décolletées entre la rue de Grammont et la rue Richelieu surtout ; c'est là le beau, le moment suprême à Paris, et l'heure de 8 heures du soir me fait songer à l'antiquité, c'est là une vue qui console de bien des misères, et n'est-ce pas être bien organisé que de se réjouir d'une chose qui afflige les moralistes et les philanthropes. — Bienfait des philanthropes et des moralistes : deux jeunes garçons sont morts à Rouen dans la maison pénitentiaire, par suite d'une punition assez gaillarde qui consistait à les faire tenir debout plusieurs jours de suite dans une boîte à horloge (peut-être pour leur apprendre combien le temps était précieux) ; leur faute était d'avoir ri pendant la leçon, leur faute d'avoir ri ! [.....]

Adieu, étudie bien, médite la moralité humaine et la justice des Codes et gagne de l'appétit en prenant de l'absinthe.

Je t'embrasse de tout cœur.

---

* AU MÊME.

[21 mai 1842.] (1)

Je suis dans un état d'embêtement prodigieux, et je ne sais trouver pour le Droit assez de formules de malédiction ; je suis au titre XIV du IIe livre des *Institutes* et j'ai encore tout le Code civil dont je ne sais pas un article. Sacré n... d... D... de m... de nom d'une pipe, de vingt-cinq mille p... du tonnerre de D..., sacré nom [.....] que le diable étrangle la jurisprudence et ceux qui l'ont inventée ! Ne faut-il pas être condamné par la cour d'assises pour faire de la littérature pareille, et dire les mots *usucapion, agnats, cognats* ! parlez-moi de cognac plutôt ! — J'irai donc à Paris vers [le] 2 ou 3 de juillet et j'y resterai jusque fin août, août, époque où je compte passer mon examen. Ne m'as-tu pas dit que je pourrais avoir un logement dans ta cahute? Dis-moi si tu penses que c'est faisable, et qu'un *homme comme moi* s'y trouve BIEN? J'avoue que ton voisinage me ferait passer par-dessus beaucoup de choses, et que le plaisir de voir tous les jours un Monsieur tel que toi sera pour beaucoup dans les agréments du *bocal* où je compte séjourner du 15 juillet au 15 août. Ainsi retiens mon logement pour cet espace de temps, si tu trouves une chambre logeable et garnie de meubles quelconques. Je tiens à être au midi, aimant à me chauffer les [.....] au soleil en fumant ma pipe.

A ce qu'il paraît *que t'as été malade, mon pov' vieux, tu travailles tropp, t'as tort*. Il est vrai que l'étude du Droit n'est pas quelque chose de fort amusant, et que je suis aux trois quarts tué. Heureux les gens qui trouvent ça curieux, intéressant, instructif, qui y voient des rapports avec la philosophie et l'histoire et autres !

(1) Datée 21 *juin* dans les éditions antérieures par suite d'une mauvaise lecture de la date inscrite à la fin de la lettre. Il n'y a de *samedi* 21 qu'au mois de *mai* 1842.

Moi j'y vois de l'embêtement à dose excessive. — Le citoyen Le Poittevin a débuté brillamment dans deux causes où il a fait acquitter ses gens (1). — Axiome sur l'étude et le métier d'avocat ; l'étude en est embêtante et le métier ignoble. C'est là mon avis, c'est mon opinion, c'est là mon idée, brrr... psittt...

Orlowski Avokourvlask (prononciation de Cadel) est parti aujourd'hui chasser le renard dans la Forêt Verte, il couche à Quincampoix. Quel gars ! Nous consommons assez souvent de l'absinthe ensemble, il m'en a fait cadeau de deux flacons d'excellente qui venait de la Forêt Noire. Ne pas confondre avec la « *Forêt Noire* », chanson que ton grand-papa nous chantait.

Adieu, vieux [.....], réponds-moi de suite et récrée-moi par quelque facétie, drôlerie, plaisanterie, gaillardise.

Samedi soir, 21, je crois.

Je compte, étant à Paris au mois de juillet prochain, faire un banquet avec toi pour y célébrer les glorieuses, « sauf vot, respect ».

---

* AU MÊME.

Samedi [25 juin 1842.]

Je ne t'écrivais pas parce que j'attendais chaque jour une lettre de toi qui m'annonçât ta réception. Le sieur Hamard m'avait écrit mercredi que tu avais passé ton examen et que tu étais malade aux Andelys ; je me disposais donc à t'envoyer un paquet de sottises. Je te dirai que je pars jeudi prochain de Rouen pour Paris où je resterai jusqu'à la fin du mois d'août. Je ne sais où donner de la tête ; tu me demandes de longues lettres, j'en suis incapable, le Droit me tue, m'abrutit, me disloque, il m'est impossible d'y travailler ; quand je suis resté trois heures le nez sur le Code, pendant lesquelles je n'y ai rien compris, il m'est impossible d'aller au delà, je me suiciderais (ce qui serait bien fâcheux, car je donne les plus belles espérances) ; le lendemain j'ai à recommencer ce que j'ai fait la veille, et de ce pas-là on n'avance guère, semblable aux nageurs dans les forts courants ; j'ai beau faire une brasse, la rapidité du courant m'en fait descendre deux, ce qui fait que j'arrive plus bas que je ne suis parti. A propos de nager, c'est là ma seule consolation : tous les soirs à 5 heures, quelque temps qu'il fasse, je décampe chez mon vieux Fessart (2), je fume ma pipe, je nage raide, puis j'absorbe avec lui le verre de rhum. Il m'estime toujours, mais bientôt je vais le quitter ; que je vais m'embêter à Paris, à préparer mon examen ! [.....]. Ce qui me semble le plus beau de Paris c'est le boulevard ; chaque fois que je le traverse, quand j'arrive le matin, j'éprouve aux pieds une contraction galvanique que me donne le trottoir d'asphalte, sur lequel chaque soir tant de p... font traîner leurs souliers et flotter leur robe bruyante ; à l'heure où les becs de gaz brillent dans les glaces, où les couteaux retentissent sur les tables de marbre, j'y vais m'y promenant,

(1) L'inscription de Le Poittevin au stage du barreau de l'Ordre des avocats de Rouen est du 13 mai 1842.

(2) Professeur de natation. Habitait l'île du Petit-Guay, à Rouen.

paisible, enveloppé de la fumée de mon cigare et regardant à travers les femmes qui passent ; c'est là que la prostitution s'étale, c'est là que les yeux brillent ! — Je ne sais pas où je vais loger, Hamard s'est chargé de cela.

Il paraît, mon vieux, que nous ne nous verrons pas d'ici longtemps ; qu'est-ce donc que tu f... aux Andelys pour [y] rester cinq ou six mois? Tu vas y vivre en bourgeois, allant fumer au Château-Gaillard et regardant de là les carrioles qui passent sur le pont, te piétant sur le seuil de la porte et te chauffant au soleil. Tu auras, j'espère, bien le temps de m'écrire. Quant à moi, je crois que je ferais bien de renoncer à passer mon examen au mois d'août, je ne sais presque rien, pour mieux dire, rien. Il me faut encore bien une quinzaine de jours pour le Droit romain, et quant au Droit français, j'en suis à l'article 100, mais je serais joliment collé si on m'en demandait un seul de ces 100-là ; quand je pense que j'ai encore 3 ans d'une aussi jolie perspective, c'est à crever de rage.

J'ai vu hier Narcisse, il vient en partie à Rouen pour consulter mon père, il est maigri et n'a guère bonne mine, il m'a donné des nouvelles de vous tous, car jamais on ne voit un membre de ta famille [.....] et si ce n'est le vieux [.....] de père Motte, personne de vous ne nous honore de la moindre visite. Néanmoins, embrasse bien les tous de ma part, ton père, ta mère, la mère Mignot, Madame Motte pour laquelle j'ai toujours un bout de passion. Je suis furieux de ne pas nous voir plus souvent, c'est ridicule d'avoir d'excellents amis à dix lieues de chez vous et de ne les voir qu'à peine une fois par an, tandis qu'on est embêté chaque jour par un tas de crétins et d'imbéciles qui vous agacent les ongles ; n'importe, m... pour le Droit, c'est là mon « Delenda Carthago ».

Adieu, écris-moi, pour que je reçoive ta lettre jeudi matin au plus tard, ou sinon hôtel de l'Europe, rue Le Peletier, 5.

A SA SŒUR.

[Paris], 3 juillet (?) 1842.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon pauvre rat, puisqu'elle m'a donné de toi de bonnes nouvelles ; je souhaite que celles qui succéderont se ressemblent. J'ai vu avec plaisir pour vous qu'il y avait peu de monde à Trouville, de sorte que vous n'êtes pas embêtés du bourgeois.

Si tu savais comme on s'ennuie l'été à Paris et comme on pense aux arbres et aux flots, tu te trouverais encore bien plus heureuse. Te rassasies-tu à plaisir de la vue de la dune? savoures-tu bien tous les délices du cottage? etc., etc. Réponds-moi des lettres détaillées.

Je quitte demain le quartier bon ton et je m'en vais loger rue de l'Odéon, 35, dans l'ancien logement d'Ernest ; mardi matin je commence donc ma vie féroce.

M. Cloquet viendra probablement à la fin du mois d'août passer quatre ou cinq jours avec sa fille à Trouville ; Mlle Lise part pour Toulon le 15 juillet.

Quel grand homme c'est qu'Ernest Delamarre ! ! ! Il monte des chevaux pur sang sur le boulevard, déjeune chez Tortoni, va parler à des grooms chez des marchands de vin et fait sa correspondance d'assurance. Il est indigné de ce que je

porte les cheveux longs et il voulait à toute force, hier, m'entraîner chez un perruquier pour me les faire couper à la mode. Il a une balle et un genre de plus en plus divertissant. J'ai été deux fois déjà aux écoles de natation. J'ai haussé les épaules de pitié ; tous crétins ! une eau sale, des moutards ridicules ou des vieillards stupides qui y clapotent. Il n'y en avait pas un qui fût digne seulement de me regarder nager !

A ERNEST CHEVALIER.

[Paris, 22 juillet 1842.] (1)

Jolie science que le Droit ! ah c'est beau ! c'est littéraire surtout. Cré coquin, les beaux styles que ceux de MM. Oudot et Ducoudray, la belle tête d'artiste que celle de M. Duranton (2). Ah ! joli physique ! c'est tout à fait grec. Dire que depuis un mois je n'ai pas lu un vers, écouté une note, rêvé trois heures tranquille, vécu une minute. Enfin, mon pauvre vieux, figure-toi que j'en suis vexé à ce point que l'autre nuit j'ai rêvé du Droit. J'en ai été humilié pour l'honneur des rêves. Je sue sang et eau, mais si je ne peux parvenir à trouver des cahiers d'Oudot, c'est foutu, je suis rejeté pour l'année prochaine. J'ai été voir hier passer des examens, c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à faire. Il me faudra aussi, moi, endosser bientôt ce harnais crasseux. Je me f... pas mal du Droit, pourvu que j'aie celui de fumer ma pipe et de regarder les nuages rouler au ciel, couché sur le dos et fermant à demi les yeux. C'est tout ce que je veux. Est-ce que j'ai envie de devenir fort, moi, d'être un grand homme, un homme connu dans un arrondissement, dans un département, dans trois provinces, un homme maigre, un homme qui digère mal? est-ce que j'ai de l'ambition, comme les décrotteurs qui aspirent à être bottiers, les cochers à devenir palefreniers, les valets à faire les maîtres, l'ambition d'être député ou ministre, décoré et conseiller municipal? tout cela me semble fort triste et m'allèche aussi peu qu'un dîner à 40 sous ou un discours humanitaire. Mais c'est la manie de tout le monde, et ne fût-ce que par distinction et non par goût, par bon ton et non par penchant, il est bien maintenant de rester dans la foule et de laisser tout cela à la canaille, qui se pousse toujours en avant et court dans les rues. Nous, demeurons chez nous, du haut de notre balcon regardons passer le public, et si parfois nous nous ennuyons trop fort, eh bien, crachons-lui sur la tête, et puis continuons à causer tranquillement et à contempler le soleil couchant à l'horizon.

Bien le bonsoir.

A SA SŒUR.

Paris, 26 juillet 1842.

Ta lettre de ce matin, mon bon Carolo, m'a fait beaucoup plus de plaisir encore que les autres, parce que M. T*** que j'ai vu hier m'avait appris que tu avais été fatiguée d'une course un peu trop longue. Dieu merci, cette fatigue n'a

(1) L'autographe de cette lettre n'a pas été retrouvé.
(2) Professeurs à la Faculté de Droit de Paris.

été que passagère, ménage-toi bien, ma chère enfant, pense toujours à ceux qui t'aiment et à toute la peine que nous cause la plus petite douleur pour toi.

J'ai dîné hier chez M. T*** avec M. et Mme D***. Je me suis très bien conduit pendant tout le dîner (toujours distingué dans ma tenue et dans mes manières, comme Murat), mais le soir voilà qu'on s'avise de parler de Louis-Philippe, et que je déblatère contre lui à propos du musée de Versailles. Figure-toi en effet que ce porc-là, trouvant qu'un tableau de Gros n'était pas assez grand pour remplir un panneau de muraille, a imaginé d'arracher un côté du cadre et de faire ajouter deux ou trois pieds de toile peinte par un artiste quelconque. Je voudrais voir la mine de cet artiste-là. Donc M. et Mme D***, qui sont philippistes enragés, qui vont à la cour et qui conséquemment, comme Mme de Sévigné après avoir dansé avec Louis XIV, disent : quel grand roi, ont été très choqués de la manière dont je traitais celui-ci. Mais tu sais que plus j'indigne les bourgeois plus je suis content ; ainsi j'ai été très satisfait de ma soirée, ils m'auront sans doute pris pour un légitimiste, parce que je me suis également «gaudy» sur le compte des hommes de l'opposition.

L'étude du Droit m'aigrit le caractère au plus haut point, je bougonne toujours, je rognonne, je maugrée, je grogne même contre moi-même et tout seul. Avant-hier soir j'aurais donné cent francs (que je n'avais pas) pour pouvoir administrer une pile n'importe à qui.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Paris, 1er août 1842.]

Pourquoi n'ai-je pas de tes nouvelles, mon père Ernest? voici bientôt trois semaines que je n'ai reçu de te lettres. Mon voisin Coutil m'a dit que tu étais indisposé, à ce qu'il paraît que tu n'étais pas assez malade pour ne pas le lui dire, mais trop pour me le faire savoir. Je suis piqué, oh ! très piqué. J'espère que tu n'es pas encore mort et je mets sur les soins du barreau et les embarras débutants de ton éloquence un retard auquel je ne devais pas m'attendre, puisque je t'avais tant prié de m'égayer un peu ; j'en aurais grand besoin, le Droit me met dans un état de castration morale étrange à concevoir ; c'est étonnant comme j'ai l'usucapion de la bêtise, comme je jouis de l'usufruit de l'emm..., comme je possède le bâillement à titre onéreux, etc.

Enfin bref, pour achever, j'en serai quitte dans vingt jours, c'est le 20 août que je passe mon examen (1) ; reste à savoir si mes examinateurs seront doux (plaisanteries, farce, gaudriole, histoire de rire !). Je me couche tous les jours à une heure du matin et après avoir pioché régulièrement depuis 7 heures du soir ; dans la journée en effet, je suis plus ou moins dérangé.

Le jeune Nion, que je vois très souvent, passe sa thèse dans quelques jours et Coutil son examen samedi prochain. Cré nom d'un coquin, quelle bosse je me f... en arrivant à Trouville, comme je m'y repraîtrai un peu de soleil, d'horizons

(1) Flaubert n'a pas passé en août 1842 son premier examen de Droit, mais seulement le 28 décembre de cette même année.

larges, comme je humerai l'odeur des vagues et du varech, comme je me coucherai sur le sable, comme je digèrerai sur le sable. S'il fallait continuer plus longtemps le métier que je mène, j'en deviendrais féroce comme le chien de Montargis.

Rien de nouveau à Paris. Sous prétexte du duc d'Orléans (1) on a travesti la cathédrale en domino noir, et on a planté sur ces deux respectables tours deux espèces d'étendards noirs supportés par des bâtons ; voilà le goût des hommes et ce qu'on appelle rendre les honneurs aux grands. Je serais bien humilié qu'à mon enterrement on fit de semblables bêtises.

Adieu, écris-moi, j'attends une lettre *immédiatement.*

Je t'embrasse.

A SA SŒUR.

Paris, 5 août 1842.

Ta lettre de ce matin m'a fait grand plaisir, mon bon raton, j'avais peur que tu ne fusses malade.

Je serai bien aise que mon examen se passe, bien ou mal, n'importe, mais que j'en sois débarrassé. Pour peu que je continue, tu ne trouverais plus en moi qu'un résidu de Gustave. Il m'arrive de passer une journée sans avoir pensé au Garçon, sans avoir gueulé tout seul dans ma chambre pour me divertir, comme ça m'arrive tous les jours dans mon état normal. Du reste, ma santé est toujours excellente.

Samedi prochain on me donnera jour définitif pour passer mon examen, je vous l'écrirai aussitôt et vous saurez ainsi la date certaine de mon arrivée. Je grille, ma bonne Caroline, je grille, comme toi il y a deux mois et je crois encore plus.

J'aurais voulu être avec toi sur le « passager » pour voir les balles des Rouennais, tu as dû observer bien des bêtises. As-tu ri quand tu as vu le cap de la mère Lambert sur le quai? Avait-elle toujours des fourrures? Mais ta vanité a dû être satisfaite en te baignant au Havre. Je suis sûr que tu nageais de la manière la plus poissonnière et que tu as fait pâlir tes rivales. Pour moi, je ne vais plus aux écoles de natation ; on y fait trop de tapage : on y pue trop et surtout ça coûte cher. Un bain vous *revient* à près de 40 sols, et juge si par cette chaleur c'est une privation pour moi.

Je vais t'apprendre quelque chose d'assez risible ; le père T*** *a demandé* la croix (papa était bien informé), on la lui a refusée, il est indigné. De plus, pour montrer son attachement pour le gouvernement, il fait le deuil du duc d'Orléans ainsi que Mme T*** qui est toute en noir. Le père Guetier (2) a-t-il poussé aussi loin l'amour de la famille royale? Pour moi je suis également très fâché de cet accident ; on en parle trop, on ne parle que de ça. C'est à faire vomir les honnêtes gens.

Puisque tu daignes approuver les choses spirituelles que je t'ai envoyées, en

(1) Fils aîné de Louis-Philippe, mort accidentellement, à la suite d'un accident de voiture, au pont de Neuilly, le 13 juillet 1842. Son corps fut exposé cinq jours à Notre-Dame.

(2) Maire de Trouville, contribua avec dévouement à l'évasion de Louis-Philippe en 1848.

voici d'autres qui, je pense, exciteront un enthousiasme encore plus grand : Quels sont les Espagnols les moins généreux? Ce sont les Navarrois, parce qu'ils vivent *en Navarre*. Quels sont les Suisses les plus étourdis? Ce sont ceux qui sont *à Uri*.

Adieu, vieux rat.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Trouville, 6 septembre 1842.]

Il y a longtemps que je n'ai pris une plume, aussi la main me tremble-t-elle ; j'ai les articulations des doigts raides, on dirait un vieillard ; voici ma vie : je me lève à huit heures, je déjeune, je fume, je me baigne, je redéjeune, je fume, je m'étends au soleil, je dîne, je refume et je me recouche pour redîner, refumer, redéjeuner ; il m'ennuyait néanmoins de ne pas t'écrire et tu devais commencer à me trouver un paltoquet assez insipide ; enfin, aujourd'hui je m'y mets, n'ayant rien à te dire, sinon bonjour. Tu dois aller dans le Midi, écris-moi souvent dans ton voyage, je voudrais pouvoir le faire avec toi; il y a deux ans, juste à cette époque-ci, je marchais sur l'herbe des Pyrénées, j'entendais la neige des glaciers craquer sous mes pas, la fumée des cascades me mouillait la figure. Si tu vas à Marseille, descends de ma part à l'*Hôtel Richelieu*, rue de la Darse.

Je lis du Ronsard, du Rabelais, de l'Horace, mais peu et rarement comme l'on fait de truffes. C'est de journaux, d'histoire et de philosophie que se compose pour presque tous la nourriture littéraire ; de même que les bourgeois mangent journellement des pommes de terre frites, du bouilli, des haricots, des côtelettes de veau, le tout accompagné de cidre ou d'eau et de vin, les gourmets de style, les becs fins, veulent de plus hautes épices, des sauces moins délayées, des vins plus hauts. Quel homme que ce Ronsard ! pour ne pas en dire tant, lis-moi ça, vieil amateur :

...Quand au lit nous serons
Entrelassés, nous ferons
Les lascifs selon les guises
Des amants qui librement
Practiquent folâtrement
Dans les draps cent mignardises.

Ce qui n'empêche pas que M. Oudot, professeur de Code civil, n'aime d'un amour furieux l'emphythéose et ne soit acharné pour les obligations. O usufruit ! ô servitude, comme je vous emm... présentement, mais comme vous allez bientôt me ré-emm...

J'avais trouvé dans Montaigne une fort belle phrase sur les lois dont je comptais faire une épigraphe à mon Code, mais je l'ai perdue.

Sur ce, bonsoir.

Ma sœur va mieux. Mille choses à ta famille.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 21 octobre 1842.]

Tu as bien raison d'appréhender les ennuis du retour (1) ; il y a plus d'un pays à qui le proverbe Castillan puisse être appliqué : « Qui ne l'a pas vu est aveugle, qui l'a vu est ébloui. » J'ai éprouvé par moi-même ce que c'est que l'amour du soleil, pendant les longs crépuscules d'hiver. Je te souhaite qu'ils te soient plus légers qu'à moi ; le spleen occidental n'est pas facétieux ; *crede ab experto.* Quand reverrai-je la Méditerranée? Envoie-lui de ma part tous les baisers que mon cœur contient. As-tu vu des palmiers à Toulon? Réponds-moi de suite et donne-moi beaucoup de détails. Je t'écris ceci le dos tourné au feu, vêtu de laine, la pipe au bec et les fenêtres fermées, il fait plus beau où tu es. Je voudrais être muletier en Andalousie, lazzarone de Naples ou seulement conducteur de la diligence qui va de Nîmes à Marseille. Que ne suis-je dans la peau de l'un de ces bateliers qui vous conduisent de la Santé au Château d'If ! Les bourgeois vont en Italie. Je crois que Ch. Darcet est maintenant à Constantinople ! n'est-ce pas à faire crever ceux qui portent le Bosphore dans leur âme. Juge du parallèle qui existe maintenant entre toi et moi. On donne aujourd'hui à la maison un grand dîner où les Crépet vont venir manger ! Quelle soirée d'artistes ! Heureusement que le père Orlowski va y être ; ce sera le seul homme capable d'apprécier les bons mets et les bons vins dont on va régaler les pourceaux ; il est vrai que ce sont les cochons qui découvrent les truffes, mais il ne les mangent pas. Je retourne à Paris dans une quinzaine de jours, vers le 10 novembre ; à quelle époque y seras-tu? Je vais tâcher d'y trouver un logement. J'y passerai tout l'hiver où je me divertirai à faire de la procédure, mon examen au mois de décembre commencera cette réjouissante série d'embêtements. N'importe, nous fumerons ensemble quelques petites pipes, tâchant de nous rendre l'existence la moins lourde possible.

Adieu, écris-moi, voyage bien [.....], rappelle-toi qu'Arles est la ville des langues fourrées.

Encore adieu.

A SA SŒUR

Paris, 12 novembre 1842.

J'ai enfin un logement et je viens d'acheter des meubles. Le logis est à l'entrée de la rue de l'Est (2) et coûte 300 francs par an. Quand j'y serai installé, je vous en ferai une description complète qui vous ravira. Le prix des meubles est d'environ 200 francs. La largeur du lit de fer est de trois pieds sur six de long. On n'a plus qu'à m'envoyer les matelas, les couvertures, draps, flambeaux, etc. Le Sr Hamard m'a aidé beaucoup dans mes courses et il débattait les prix avec une manière admirable qui lui a valu, de la part des marchands, des compliments sur ses connaissances en mobilier.

(1) L'adresse porte : Monsieur Ernest Chevalier, poste restante, Saint-Affrique (Aveyron).
(2) La maison portait le numéro 19.

Herbert (1) a sauté à mon cou avec de grands transports de joie et toute sa famille m'a parfaitement reçu. Je suis invité à dîner pour aujourd'hui, ce que j'ai accepté.

Pourquoi ne dessines-tu pas, mon pauvre rat? Est-ce que l'Art ne doit pas consoler de tout ? ce qui est facile à dire. Rappelle-toi l'arrière-boutique de Montaigne que tu as admirée, et tâche de t'en faire une. Travaille, lis, dévore du Lingard, le temps passera plus vite. Pour moi, dès mardi ou mercredi, je vais me mettre à piocher raide et j'espère en un mois avoir fini mon examen et retourner avec vous pour quelque temps.

A LA MÊME.

Paris, 16 novembre 1842.

Quand j'ai fini ma journée et avant de me coucher, je vous donne à tous pour la nuit une bonne et dernière pensée. C'est ce que je fais maintenant. Dors-tu bien à cette heure-ci, mon bon rat? Il me semble que je te vois couchée dans ton petit lit, les rideaux fermés, le poêle brûlant, et toi ronflant avec ta bonne mine sous ton bonnet.

Quand tu étais couchée et malade, tu n'avais personne pour te lire, pour te faire des « Lugartin », des « Antony » et des « journalistes de Nevers » (2). Dans trois semaines tu me verras revenir plus disposé que jamais à continuer tous mes rôles, car l'absence de mon public m'ennuie. Voici quelle est ma vie. Je me lève à 8 heures, je vais au cours, je rentre et je déjeune d'une manière très frugale, je travaille jusqu'à 5 heures du soir, heure à laquelle je vais dîner ; avant 6 heures je suis de retour dans ma chambre, où je m'y divertis jusqu'à minuit ou une heure du matin. A peine si une fois par semaine je descends de l'autre côté de l'eau pour aller voir nos amis.

J'ai trouvé tantôt la carte d'Henry Collier, capitaine de vaisseau de Sa Majesté Britannique, qui probablement s'ennuyait de ne pas me voir et était venu avec Herbert me faire une visite. J'irai chez eux vendredi. Henriette est toujours couchée dans son lit ou sur un canapé, on lui apporte ses repas, elle ne se lève point.

Le gros Vasse (3), qui n'est plus du tout gros, m'a invité à dîner pour jeudi. Je n'aurai qu'à traverser le Luxembourg, à tâcher de m'empiffrer, à sortir ensuite, allumer un cigare, et me retasser dans mon chenil.

J'ai fait marché avec un gargotier du quartier pour qu'il me nourrisse, j'ai devant moi, et payés, trente dîners, si on peut appeler cela des dîners. Maman sera peut-être émerveillée de mon idée économique : elle n'est point gastronomique, mais commode et à bon marché. Je surpasse tous les amateurs du lieu en rapidité pour

(1) Herbert Collier, frère de Henriette et Gertrude Collier. Famille de l'amiral anglais Collier ; voir *Souvenirs intimes*. Ils habitaient au Rond-Point des Champs-Elysées.

(2) Personnages grotesques, dans le genre du *Garçon*, imaginés par Flaubert, et dont il s'amusait à mimer les rôles. De même le « *père Couillère* » dont il est question plus loin ; toutefois celui-ci était la charge d'un être vivant, ancien maire de la commune de Trouville. Voir *Souvenirs intimes*.

(3) La mère d'Emmanuel Vasse était l'amie d'enfance de Mme Flaubert ; son père fut consul en Orient.

manger. J'y affecte un genre préoccupé, sombre et dégagé tout à la fois, qui me fait beaucoup rire quand je suis tout seul dans la rue. Le maître est pour moi plein d'égards, ma haute stature l'a prévenu en faveur de mon estomac. Tu me demandes si j'ai un fauteuil, je n'ai pour sièges que trois chaises et une manière de divan qui peut servir à la fois de coffre, de lit, de bibliothèque et d'endroit pour mettre les souliers. Je crois aussi qu'on pourrait en faire une loge à chien ou une écurie pour un poney. C'est le lit que je destine à mes parents quand ils viendront me voir. Je m'aperçois que j'ai dit une malhonnêteté en voulant dire quelque chose de spirituel et faire l'agréable.

Dans toutes les comédies du monde, les fils inventent un tas de blagues pour carotter leur père, afin d'en soutirer de l'argent. Je n'ai aucune blague à inventer mais j'ai besoin d'argent (de l'argent, toujours de l'argent, ils n'ont que ce mot-là à la bouche). Il me reste la somme de 36 francs et quelques centimes. Tu feras observer que j'ai payé mes meubles et qu'il m'a fallu encore acheter une infinité de choses, telles que pelles, pincettes, bois pour chauffer un homme comme moi, et que de plus je suis resté huit jours à l'hôtel, etc. Je prie donc papa de me dire où je peux aller toucher du blanc.

A LA MÊME.

[Paris, fin novembre 1842.]

Je m'attendais à une lettre de Rouen ce matin, rien. J'aurais pourtant besoin de consolations et de doléances. J'ai passé récemment deux nuits à marcher de long en large dans ma chambre, en me tenant les mâchoires, jurant, pestant et pleurant presque. Enfin hier matin j'ai été trouver le dentiste, il m'a mis du nitrate d'argent sur une dent. J'irai le revoir dans quelques jours si je continue à souffrir. Tout ça est bien commode quand on a à travailler. Pendant que je souffre, je me dépite du temps que ça me fait perdre ; la douleur me reprend pendant que je suis en train, et m'oblige d'interrompre. Avec ça je n'avance pas, je recule, j'ai tout à apprendre. Je ne sais où donner de la tête ; j'ai envie d'envoyer promener l'Ecole de Droit une bonne fois et de ne plus y remettre les pieds. Quelquefois il m'en prend des sueurs froides à crever. N... d... D... comme je m'amuse à Paris, et l'agréable vie de jeune homme que j'y mène ! Je ne vois personne, je ne vais nulle part. Hier je devais dîner chez M. Cloquet, mais je lui ai fait fiasco ; j'ai une répétition à huit heures du soir et ça me l'aurait fait manquer.

Ce n'est rien que de souffrir des dents, et les larmes qui m'en viennent aux yeux dans les pires accès ne sont pas comparables aux spasmes atroces que me donne la charmante science que j'étudie. Quand, après avoir ainsi passé la journée partagée par ces deux sortes de plaisirs, cinq heures arrivent, je descends la rue de La Harpe et je vais dîner pour 30 sous avec du bœuf coriace, du vin aigre et de l'eau chauffée dans les carafes par le soleil. Après quoi je vais à ma répétition de Droit et entre dans mon éternelle chambre, pour recommencer de plus belle. Il me semble que je vis comme ça depuis vingt ans, que ça n'a pas eu de commencement et que ça n'aura jamais de fin. Je ne fume plus, à peine une pipe par jour,

ma seule distraction c'est de temps à autre de me lever de ma chaise et d'aller regarder et ranger mes bottes dans mon armoire. Que ne suis-je un cheval, cheval de course, j'entends ; au moins il a un groom pour le soigner et de la paille jusqu'au ventre.

Adieu, bon rat, je t'embrasse de toute la fureur dont je *me mange le sang*.

A LA MÊME.

[Paris, décembre 1842.]

Je suis tellement agacé qu'il faut que je me dilate un peu en vous écrivant. Je prends jour définitivement vendredi prochain ; je veux en finir le plus tôt possible parce que ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça ; je finirais par tomber dans un état d'idiotisme ou de fureur. Ce soir, par exemple, je ressens simultanément ces deux agréables états d'esprit. Je rage tellement, je suis si impatient d'avoir passé mon examen, que j'en pleurerais. Je crois que je serais même content si j'étais refusé, tant la vie que je mène depuis six semaines me pèse sur les épaules. Il y a des jours pires que les autres ; hier, par exemple, il faisait un temps doux comme au mois de mai : j'ai eu toute la matinée une envie atroce de prendre une carriole et d'aller me promener à la campagne : je pensais que si j'avais été à Déville, je me serais mis sous la charreterie avec Néo et que j'aurais regardé la pluie tomber en fumant tranquillement ma pipe. Il ne faut pas songer à tout ce qui vient à l'esprit de bon et de doux quand on prépare un examen : je me reproche, comme temps perdu, toutes les fois que j'ouvre ma fenêtre pour regarder les étoiles (car il y a maintenant un beau clair de lune) et me distraire un peu. Figure-toi que depuis que je t'ai quittée je n'ai pas lu une ligne de français, pas six malheureux vers, pas une phrase honnête. Les *Institutes* sont écrites en latin et le Code civil est écrit en quelque chose d'encore moins français. Les messieurs qui l'ont rédigé n'ont pas beaucoup sacrifié aux Grâces. Ils ont fait quelque chose d'aussi sec, d'aussi dur, d'aussi puant et platement bourgeois, que les bancs de bois de l'Ecole où on va se durcir les fesses à entendre l'explication. Les gens peu délicats en fait de confortable intellectuel trouvent peut-être qu'on n'y est pas mal, mais pour les aristocrates comme moi qui ont coutume d'asseoir leur imagination à des places plus ornées, plus riches, plus moelleuses surtout, c'est crânement désagréable et humiliant. « Il n'est rien si pleinement et si largement faultier que les loys, et cuyde que l'homme y a assez montré sa bestise, par leur inconstance, mutations et diversitez. » Pendant que je suis à m'éreinter sur les rentes, servitudes et autres facéties, toi, mon vieux rat, tu pianotes du Chopin, du Spohr, du Beethoven, ou bien tu mêles le bitume à la terre de Sienne et fais chier les vessies de blanc ; tu as une vie moins canaille que la mienne et qui sent plus son gentilhomme !

A LA MÊME.

[Paris, décembre 1842.]

Tu n'es donc pas plus drue, mon bon rat? et le plaisir de m'écrire ne peut te faire oublier tes douleurs, puisque tu m'avoues à moi-même que tu en as à peine

le cœur? Je vous préviens cependant d'une chose, toi et maman ; c'est qu'il faut pendant le séjour que je vais faire à Rouen, que vous soyez aimables, que vous ayez de bonnes figures ; le même avis peut être aussi adressé à la jeune Fargues (1) ; souffrez tant que vous voudrez des reins, de la tête et des engelures ou des piqûres, peu m'importe, mais faites en sorte de me rendre le logis agréable. De quelque manière que vous vous y preniez je serai toujours mieux qu'ici ; Paris n'est pas un pays de Cocagne pour tout le monde et j'y mène une vie assez juridiquement sombre. La capitale pour les bons provinciaux est quelque chose de très amusant, remplie de cafés, de restaurants, de glaces, de spectacles et de becs de gaz qui éclairent beaucoup. On est vite fatigué de semblables merveilles. Pour ma part j'en suis tanné. Puisque ce mot tanné vient de couler sur mon papier, sais-tu, vieux Carolo, dans quelle ville une femme qui voyage est la plus ennuyeuse? C'est quand elle est *à Nantes*.

Je respire un peu plus maintenant et je regarde mon affaire comme à peu près bâclée. Je suis joyeux, facétieux, je grille de monter dans la diligence, je me vois arrivant à Rouen le mardi matin, montant l'escalier en courant, gueulant et vous embrassant. Je pousse de temps en temps quelques rires du « Garçon » pour me distraire et je fais « le père Couillère » en me regardant dans la glace. Un peu de vacances avec vous me fera un grand bien, sous tous les rapports. On me trouve généralement maigri et mauvaise mine, ce qui ne m'étonne pas beaucoup, vu que, depuis que papa est parti, je me couche régulièrement à 3 heures du matin et me lève à 8 heures et demie. Mercredi dernier je ne me suis point couché, par farce. Néanmoins je me porte bien et j'ai bon appétit. Je suis par exemple toujours crispé et prêt à donner une calotte et deux ou trois coups de pied à propos de rien, au premier homme qui passe. Bref, si je ne suis pas reçu, personne ne peut se vanter de l'être, car je crois savoir ma première année de Droit aussi bien que qui que ce soit (2).

On a fait le portrait d'Henriette à la miniature pour l'envoyer à son frère aîné. Il est assez joli et ressemblant. On commence maintenant celui de Gertrude et d'Henriette ensemble. Elles voulaient à toute force que je fasse aussi faire le mien afin de vous l'envoyer. J'ai résisté à cette ridicule action qu'elles voulaient m'imposer et j'ai bien fait. A ce seul mot de portrait, une sueur froide m'a glacé le dos comme cent articles du Code civil. Elles sont toutes dans les arts. Adeline moule avec du mastic, et Gertrude fait le portrait de la cuisinière. On a expulsé le chien du salon, il pissait trop et trop souvent.

A LA MÊME.

[Paris, fin janvier 1843?]

Bonjour, vieux rat. Il paraît que la petite santé est bonne, et que tu commences à prendre une bonne constitution. Soigne-toi toujours bien afin que, dans un mois, quand j'irai à Rouen, je te trouve plus florissante et plus gaillarde que jamais.

(1) Institutrice de Caroline Flaubert. Ailleurs Miss Jane.

(2) Flaubert fut reçu, en effet, le 28 décembre 1842, avec trois *rouges*. Examinateurs : Berriat-Saint-Prix, Bravard, Ortolan.

Si tu continues à bien aller, comme nous nous en donnerons cet été, à Trouville. Tu sais que dès le mois de juin je prends mes vacances. Dieu veuille qu'elles soient aussi bonnes que je compte les faire longues.

Tu me demandes des nouvelles sur les Collier, il y a longtemps que je n'ai été les voir. Il me faut pour y aller une grande heure et autant pour revenir, ce qui fait deux belles lieues et demie sur le pavé. Quand il pleut et qu'il y a de la boue, ce n'est pas tenable ; mes moyens ne me permettant pas de prendre un cabriolet et mes goûts un omnibus, je n'y vais qu'à pied et quand il fait sec.

Jeudi dernier j'ai vu Gertrude chez Madame Pradier [1]. Achille te l'a dit, mais elle s'en est allée comme nous arrivions.

Tu t'attends à des détails sur Victor Hugo, que veux-tu que je t'en dise? C'est un homme comme un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher ; il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près ; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était sorti de cet homme assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant ses yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. C'était là pourtant l'homme qui m'a le plus fait battre le cœur depuis que je suis né, et celui peut-être que j'aimais le mieux de tous ceux que je ne connais pas. On a parlé de supplices, de vengeances, de voleurs, etc. C'est le grand homme et moi qui avons le plus causé ; je ne me souviens plus si j'ai dit des choses bonnes ou bêtes, mais j'en ai dit d'assez nombreuses. Comme tu vois, je vais assez souvent chez les Pradier, c'est une maison que j'aime beaucoup, où l'on n'est pas gêné et qui est tout à fait *dans mon genre.*

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Paris, 10 février 1843.]

Quand on t'écrit, on ne sait jamais à qui on a affaire, si c'est à un mort ou à un vivant, à un gaillard en bonne santé ou à un valétudinaire, ce qui embarrasse grandement l'auteur sur le genre à prendre de son style. Il est en effet peu convenable d'envoyer des doléances à un homme qui se porte bien, ou des plaisanteries, gaillardises et facéties à un pauvre bougre qui ne prend que des lavements et des bouillons, qui ribote avec de la tisane et bamboche avec le clysoir. La dernière fois que j'ai reçu une lettre de toi, la fin était de ta mère, ta faible main n'avait pu aller plus loin. Oh jeune homme ! que tu as besoin de lait d'ânesse !

Et moi, je suis un fameux mulet, mulet à grelots, mulet à housse et à pompons, mulet à longues oreilles, mulet ferré et portant un poids qui ne me rend pas si fier que si c'était l'argent de la gabelle.

C'est l'Ecole de Droit que j'ai sur les épaules; tu trouveras peut-être la métaphore ambitieuse ; il est vrai que si je la portais sur mes épaules, je me roulerais bien vite par terre pour briser mon fardeau.

(1) Madame Pradier, femme du sculpteur.

J'ai revu Paris puisque j'y suis arrivé d'hier matin. O ! la belle ville et la jolie chose que d'y être étudiant. Comme on s'amuse tout seul dans sa chambre avec Ducaurroy, Lagrange et Boileux, et les ombres de Delvincourt, Boitard, etc. (1).

De l'autre côté de l'eau, il y a une jeunesse à trente mille francs par an qui va en voiture, dans *sa voiture* ; l'étudiant va à pied ou en mylord, où l'on se mouille tout le corps, si ce n'est les pieds, quand il fait de la neige comme aujourd'hui. La jeunesse de là-bas va tous les soirs à l'Opéra, aux Italiens, elle va en soirée, elle sourit à de jolies femmes, qui nous feraient mettre à la porte par leurs portiers si nous nous avisions de nous montrer chez elles avec nos redingotes grasses, nos habits noirs d'il y a trois ans et nos guêtres élégantes. Leurs habits de tous les jours, à eux, ce sont nos habits des fêtes et dimanches. Ceux-là vont dîner au Rocher de Cancale et au Café de Paris ; le joyeux étudiant se repaît pour 35 sous chez Barilhaut. Ils font l'amour avec des marquises ou avec des catins de prince ; ce farceur d'étudiant *aime* des demoiselles de boutique qui ont des engelures aux mains [.....], car le pauvre diable a des sens comme un autre, mais pas trop souvent, comme moi, par exemple, parce que ça coûte de l'argent, et que quand il a payé son tailleur, son bottier, son propriétaire, son libraire, l'Ecole de Droit, son portier, son cafetier, son restaurant, il faut qu'il s'achète des bottes, une redingote, des livres, qu'il paye une inscription, qu'il paye un terme, qu'il achète bientôt du tabac, et il ne lui reste plus rien, il a l'esprit tracassé. N'importe, c'est amusant comme tout de faire son Droit à Paris. Comme c'est bien mon opinion, je vais me coucher immédiatement.

Adieu, mon vieux. Réponds-moi. Bien des choses à tes bons parents.

---

* AU MÊME.

[Paris, 11 mars 1843.]

A mon retour de Rouen, j'ai enfin trouvé une lettre de toi, je commençais à désespérer d'en avoir et j'avais envie de te faire mettre dans les petites affiches pour savoir ce que tu étais devenu. Voilà le beau temps maintenant, il doit faire bon se promener en barque aux Andelys, sur la Seine. On emporterait avec soi de quoi boire et fumer, on se coucherait le dos au fond du canot et on regarderait le ciel...

Va t'en voir Jean
S'ils y viennent *(bis)*.

Avant un mois, il va falloir songer à un autre examen ; c'est comme des coups sur une enclume, quand un cesse, l'autre reprend, c'est moi qui fais l'enclume. Depuis le mois de janvier je vis assez tranquille, ayant l'air de faire du grec, tirant çà et là quelques lignes de latin pour ne pas lire de français, disant que je vais à l'Ecole de Droit et n'y f... pas les pieds, fumant beaucoup, dormant très bien, dînant volontiers en ville, surtout chez les gens qui me reçoivent bien, faisant de la littérature et de l'art à toute heure du jour et de la nuit, bâillant, doutant, niaisant

(1) Professeurs de Droit, et auteurs de *Manuels* et d'ouvrages juridiques.

et fantastiquant. L'été que je vais passer dans le Code et dans la procédure m'épouvante déjà. J'aimerais autant le passer en Espagne ou en Italie, ou même à Rouen ma stupide patrie, j'aurais au moins Fessart qui est un des meilleurs nageurs du monde, et qui sait absorber le rhum et l'anisette autant qu'homme de France. Je trouve que tout s'est arrangé pour le mieux afin que j'enrage ; à l'époque où il fait beau, où il fait bon fumer sa petite pipe à l'ombre, sous les noyers ou sous les saules, où le soir il est doux de rester jusqu'à minuit à sa fenêtre à regarder les étoiles et le bleu du ciel, je me livrerai aux limpidités du contrat de mariage, aux douceurs de l'hypothèque, aux clartés de la vente ! M... !

La présente me quitte en bonne santé ; je vous désire qu'elle vous trouve pareillement. Cette fin m'a été fournie par mon honorable ami le baron Maxime Du Camp, ci-présent pendant que je t'écris cette belle lettre et qui m'empêche de la finir. Il fait du reste tout aussi bien, car je n'ai plus rien à te dire ; mais toi, jeune homme, qui te livres au soulas dans ta province de Vexin, envoie-moi quelque chose.

Addio.

A SA SŒUR.

[Paris, fin mars 1843.] (1)

Toi, mon vieux rat, m'ennuyer, allons donc ! tu badines, tu plaisantes ; dis plutôt que tu t'ennuyais de m'écrire, et non pas que tu t'es arrêtée dans la crainte de m'ennuyer. Tu sais bien que plus tes lettres sont longues, plus je les aime. Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue et j'ai bien besoin de t'embrasser. Il y a trois semaines que j'ai quitté Rouen ; dans quinze jours, le jour des Rameaux, vous me verrez arriver. Je resterai jusqu'au 22 avril, époque à laquelle je retournerai bien vite à Paris pour bâcler mon examen, qui commence à me talonner. Vous ne me reverrez plus alors qu'au mois de juin pendant trois ou quatre jours.

J'ai été au Rond-Point mardi ; Henriette avait une grande robe rose qui la rendait plus jolie et plus gracieuse encore que de coutume. Elle est toujours la même et d'une humeur égale, tandis que Gertrude a toujours du nouveau à vous apprendre. Elle aime beaucoup la famille royale et a été désolée de la mort du duc d'Orléans. Les Collier à ce sujet se sont aperçus à Trouville que nous n'aimions pas beaucoup la dynastie régnante, et cela parce que maman ne paraissait pas très affectée de la descente chez Pluton du prince royal.

Darcet (2) pioche comme un enragé pour le concours du bureau central ; mais il se fera probablement enfoncer. Il juge à propos, pour se rendre fort dans la discussion, de lire Spinoza, Descartes et beaucoup d'honnêtes gens de cette trempe qu'il n'entend guère, comme il est très facile de s'en convaincre quand on a la moindre idée de la philosophie. Entre nous soit dit, il y patauge un peu.

(1) Datée par erreur, dans les précédentes éditions, mars 1842. L'allusion faite par Flaubert à la mort du duc d'Orléans (13 juillet 1842) prouve que cette lettre ne peut être que de 1843. Pâques tombait, cette année-là, le 16 avril.

(2) Darcet était le frère de Madame Pradier. — Flaubert écrit parfois : d'Arcet.

Je suis invité pour samedi prochain à un grand souper annuel chez mon ami Maurice [1]. J'ai accepté, ça me remettra un peu les nerfs.

Dialogue (passé il y a une heure) :

MOI, MA PORTIERE. (J'entends du bruit.)

LA PORTIÈRE (de dedans l'antichambre). — C'est moi, Monsieur ne vous dérangez pas. (La portière ouvre la porte. Ordinairement ce sont les portières qui s'ouvrent.) Je vous apporte des allumettes, Monsieur, car vous en avez besoin.

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — Monsieur en brûle beaucoup. Monsieur travaille tant. Ah ! comme Monsieur travaille ! Je ne pourrais en faire autant, moi qui vous parle.

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — Monsieur va bientôt s'en aller cheux lui. Vous avez raison.

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air, car depuis que vous êtes ici, bien sûr, bien sûr...

MOI (avec intention). — Oui.

LA PORTIÈRE (élevant la voix). — Vos parents doivent être contents d'avoir un fils comme vous (c'est son idée fixe, car elle l'a déjà dit à Hamard).

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — C'est que, voyez-vous, rien ne contente plus les parents comme de voir leurs enfants bien travailler. Eh bien ! quand je vois Alphonsine à l'ouvrage, y a rien qui me fasse plaisir comme ça. Veux-tu bien travailler, veux-tu bien travailler, que je lui dis comme ça tous les jours, vilaine paresseuse. Veux-tu pas rester comme ça à ne rien faire. Mais je vais vous dire, elle est un peu molle, cette pauvre Alphonsine. Oui, elle a maintenant un petit bobo, ça l'empêche de coudre. Elle n'a pas tant de mal que moi, allez. Oui, quand j'étais jeune, j'avais les traits plus fins qu'elle, oh ! oui, voui, elle n'a pas les traits aussi fins que moi, c'est ce que je lui dis tous les jours : Alphonsine, t'as pas les traits aussi fins que moi. Mais vous, c'est pas ça, Monsieur, c'est la tête qui travaille, c'est la mémoire qui faut. Bien sûr que oui, vous aurez besoin de prendre l'air.

Je ne l'écoutais plus qu'elle parlait encore.

Ah ! rat, mon bon rat, mon vieux rat, ayez soin d'avoir de bonnes joues pour l'autre semaine, car j'ai faim de vous les embrasser. C'est moi qui m'en donnerai. Décidément, quand j'y pense, je ne pourrai pas m'empêcher de te faire un peu de mal, comme les fois où mes gros baisers de nourrice font tant de bruit que maman dit : « Mais laisse-là cette pauvre fille ! » et que toi-même, harassée et me repoussant avec les deux mains, tu dis : « Ah ! bonhomme ! »

En attendant, voilà le jour qui baisse, je n'y vois presque plus. C'est encore un de moins. Je m'en vais fermer ma lettre, la mettre à la poste, dîner et m'en revenir à l'usufruit, que je repasse et repasse toujours, mais ça me surpasse.

(1) Maurice Schlésinger, éditeur de musique.

A LA MÊME.

[Paris, fin avril 1843.] (1)

Comme je m'ennuie de toi, mon pauvre rat ! il me semble qu'il y a quinze jours que je vous ai quittés. Le temps aussi est d'une tristesse affreuse ; il a neigé toute la journée, je suis maintenant tout seul à penser à vous et à me figurer ce que vous faites. Vous êtes là tous rangés au coin du feu, où moi seul je manque. On joue aux dominos, on crie, on rit, on est tous ensemble, tandis que je suis ici comme un imbécile, les deux coudes sur ma table à ne savoir que faire. Le mois qui s'est écoulé a été si bon que j'y pense toujours et je désire qu'il en vienne bien vite de pareils. Je m'étais refait à la maison, je m'étais si bien habitué de nouveau à t'embrasser quand je voulais, à être avec mon pauvre rat à toute minute, que la privation de tout ça me semble plus dure que jamais. J'ai revu aujourd'hui les éternelles rues de mon quartier et la mine de ces trottoirs sur lesquels je passe deux ou trois fois par jour ; j'ai retrouvé sur ma table les bienheureux livres de Droit que j'y avais laissés. J'aime bien mieux ma vieille chambre de Rouen, où j'ai passé des heures si tranquilles et si douces, quand j'entendais autour de moi toute la maison remuer, quand tu venais à quatre heures pour faire de l'histoire ou de l'anglais, et qu'au lieu d'histoire ou d'anglais tu causais avec moi jusqu'au dîner. Pour qu'on se plaise quelque part, il faut qu'on y vive longtemps. Ce n'est pas en un jour qu'on échauffe son nid et qu'on s'y trouve bien. Dans la journée ça va encore, mais c'est le soir, quand je suis rentré et que je me trouve dans cette chambre vide, que je pense à Rouen. Réponds-moi tout de suite, mon pauvre rat. Dis-moi comment tu vas, si tu n'as point souffert, etc. Dessine, peins, pianote, tâche de passer le temps à ton goût, et quoique tu dises que tu n'aimes pas écrire, écris-moi de longues lettres.

A LA MÊME.

Paris, 11 mai 1843.

Si tu crois à lire mes lettres que je ne m'ennuie pas, mon pauvre rat, tu te trompes on ne peut plus ; quand je pense à vous et que je vous écris, je m'égaye le plus possible, et d'ailleurs je suis si agacé, si embêté, si furieux, que souvent je suis obligé de me battre les flancs pour ne pas me laisser tomber de découragement. Je me remonte le moral, comme on dit, et j'ai besoin de me le remonter à chaque minute. Si tu avais une idée de la vie que je mène, tu le concevrais sans peine. Montaigne, mon vieux Montaigne disait : « Il nous faut abestir pour nous assagir. » Je suis toujours si abesti que cela peut passer pour sagesse et même pour vertu. Quelquefois, j'ai envie de donner des coups de poing à ma table et de faire tout voler en éclats, puis, quand l'accès est passé, je m'aperçois à ma pendule que j'ai perdu une demi-heure en jérémiades, et je me remets à noircir du papier et à tourner des pages avec plus de vitesse que jamais. Le soir arrive, je m'en vais m'attabler

(1) Date douteuse. Celle du 14 avril, donnée dans les éditions antérieures, est certainement fausse : Pâques étant le 16 avril en 1843, il est impossible que Flaubert ait pu rentrer à Paris l'avant-veille, après un séjour d'*un mois* environ à Rouen.

au fond d'un restaurant tout seul et la mine renfrognée, en pensant à la bonne table de famille entourée de figures amies et où l'on est chez soi, dans soi, où l'on mange de bon cœur, où l'on rit tout haut. Après quoi je rentre, je ferme mes volets pour que le jour ne me blesse pas les yeux et je me couche. J'ai pourtant maintenant une grande consolation. C'est un bocal d'excellent tabac turc que m'a donné M. Cloquet et qui me sert à charmer mes loisirs.

Paris n'est pas plus favorisé que Rouen sous le rapport du chemin de fer (1) et si tu t'ennuies d'en entendre parler, tu es tout à fait comme moi. Il est impossible d'entrer n'importe où sans qu'on entende des gens qui disent : Ah ! je m'en vais à Rouen ! Je viens de Rouen ! irez-vous à Rouen? Jamais la capitale de la Neustrie n'avait fait tant de bruit à Lutèce ; on en est tanné.

Je te prierai, mon bon rat, de changer un peu votre manière de m'envoyer vos lettres. Celle que j'ai reçue ce matin était datée de mardi. C'est deux bons jours de vieillesse qu'elle avait sur le dos. Il est étonnant que « maintenant qu'il y a le chemin de fer et que c'est si commode pour aller à Paris, car on peut y aller dîner et revenir le soir pour se coucher. Ah ! vraiment, c'est une chose incroyable ! etc., » et que conséquemment les « voies de communication » sont si rapides, je reçoive des nouvelles de vous comme si vous habitiez au fond de la Basse-Bretagne. Tâchez de vous arranger autrement.

Que fais-tu dans la maison de campagne, ma chère Carolo ! y peinturelures-tu bien? y pianotes-tu raide? Vas-tu dans le bosquet avec Néo, miss Jane et maman, un livre et de l'ouvrage dans ton tablier, t'asseoir sur un banc? Quel beau soleil il fait ! Comme je voudrais être avec vous ! mais je pioche comme un enragé et d'ici au moi d'août je serai dans un état de fureur permanente. Il m'en prend quelquefois des crispations et je me démène avec mes livres et mes notes comme si j'avais la danse de saint Guy, patron des tailleurs.

Je n'ai pas vu les Collier, car je ne descends plus de mon antre qu'une fois par semaine. J'ai en effet l'air d'une bête plus ou moins fauve ; donc je n'ai pas grande nouvelle à t'annoncer, ou, pour mieux dire, je ne sais rien du tout.

Adieu, vieux rat, vieux coquin de rat.

A LA MÊME.

[Paris, 16 mais 1843.] (2)

Je te remercie bien, mon bon rat, de la lettre que tu m'as envoyée hier ; elle était gentille et spirituelle comme toi, abondante en traits d'esprit que j'ai appris par cœur, et que je donnerai à la première occasion comme étant de moi. Il paraît que les Maupassant (3) sont toujours en belle humeur et que les facéties découlent

(1) La ligne du chemin de fer de Paris à Rouen a été ouverte à l'exploitation le 9 mai 1843.

(2) Date douteuse. Il ne me paraît pas possible que cette lettre soit d'une autre année que 1843. Faute de pouvoir vérifier l'autographe, il faut bien admettre le quantième indiqué dans les éditions antérieures.

(3) Gustave et Louise de Maupassant. Gustave épousa, le 9 novembre 1846, Laure Le Poittevin, sœur d'Alfred. De leur mariage naquirent Guy et Hervé de Maupassant. — Louise de Maupassant épousa, le 6 juillet 1846, Alfred Le Poittevin.

mieux que jamais de leurs lèvres. Je regrette de n'avoir pas assisté au déjeuner où ils en ont tant dit, j'aurais fait ma partie.

J'ai été hier chez les Collier, Gertrude avait commencé une lettre pour toi ; elle ne sort pas des bals, c'est un devoir pour elle de n'en pas manquer un seul.

Courage, mon vieux rat, pour samedi prochain. Allons, de l'aplomb, nom d'un tonnerre ! Là, un, deux, un, deux, pas trop vite ! ferme les trilles ! brrr les petites gammes ! ne perdons pas la tête.

Puisque tu fais de la géométrie et de la trigonométrie, je vais te donner un problème : Un navire est en mer, il est parti de Boston chargé de coton, il jauge 200 tonneaux. Il fait voile vers le Havre, le grand mât est cassé, il y a un mousse sur le gaillard d'avant, les passagers sont au nombre de douze, le vent souffle N.-E.-E., l'horloge marque 3 heures un quart d'après-midi, on est au mois de mai... On demande l'âge du capitaine?

A LA MÊME.

Paris, juin 1843.

Cette lettre vous parviendra par l'ami Florimont (1), qui est chargé de la porter. Il s'embarque pour la Neustrie non sans peur, car Hautot (2) est là qui le menace et il a une venette horrible d'être obligé d'y subir une journée. Quant à moi, je ne demanderais pas mieux que d'aller même à Hautot, tant je suis embêté du lieu où je suis. L'univers est grand et le voyageur en est le vrai roi. Que ne suis-je voyageur ! Il y a sur la terre des mers énormes et des forêts vierges, des déserts à lasser le pied des chevaux, des horizons sans fin, des vallées profondes, des plaines qui n'en finissent, on peut aller partout là ; eh bien, non, il existe aussi sur la terre un petit point restreint qu'on appelle Paris, et dans ce point une autre imperceptibilité qui est l'Ecole de Droit. C'est justement là qu'il me faut vivre, c'est là que je suis à me durcir les fesses sur des bancs de bois et à endurer un professeur qui fait tomber sur vos épaules sa parole de plomb ou d'airain, comme on voudra. Je vais bien encore au cours, mais je n'écoute plus, c'est du temps perdu. J'en ai trop, j'en suis saoul. J'admire les gaillards qui sont là patiemment à prendre des notes et qui ne sentent pas des bouillonnements de rage et d'ennui leur monter à la tête. Quand j'ai avalé deux cours de suite, ce qui m'arrive souvent, juge dans quel état je dois être. La haine que je porte à la science découle, je crois, sur ceux qui l'enseignent, à moins que ce ne soit le contraire, et si j'avais le pouvoir absolu, à coup sûr j'enverrais M. Oudot et compagnie travailler aux fortifications, à grands renforts de coups de pied. En attendant je travaille comme un désespéré pour passer mon examen le plus tôt et le plus infailliblement possible. Mais celui qui pourrait me voir quand je suis seul à m'inoculer tout le français du Code civil dans le cerveau et à savourer la poésie du Code de procédure, celui-là pourrait se vanter d'avoir

(1) Chef du contentieux de la maison de l'Empereur et « répondant » de Flaubert à Paris pour la Faculté de Droit.

(2) Propriété du beau-père d'Achille Flaubert.

vu quelque chose de lamentablement grotesque. Nom d'un nom ! j'aime mieux faire le « journaliste de Nevers » ou le « père Couillère », parole d'honneur.

Quand je pense à vous autres, au moins quelque chose de bon et de doux me ranime et me rafraîchit, mille tendresses gaies me reviennent au cœur, et je vais de l'une à l'autre vous regardant tous d'ici, aller, venir, parler avec le son de votre voix, vous lever et vous asseoir dans vos habits que je connais. Ici, par exemple, mon bon raton, j'ai dans les oreilles ton rire sonore et doux, ce rire pour lequel je me ferais crever en bouffonneries, pour lequel je donnerais jusqu'à ma dernière facétie, jusqu'à ma dernière goutte de salive. Si bien que seul, parfois, dans ma chambre, je fais des grimaces dans la glace ou pousse le cri du « Garçon », comme si tu étais là pour me voir et m'admirer, car je m'ennuie bien de mon public.

A LA MÊME.

Paris, [juillet] 1843.

Je suis bien aise, vieux biquet, que les deux courses que tu as faites à la Neuville ne t'aient pas fatiguée. Ça donne bon espoir pour le voyage, ménage-toi d'ici là, chère enfant, reste couchée tard et soigne bien la pauvre fille de ta mère. Si vous m'avez regretté samedi et dimanche dernier, vous n'étiez pas les seules et je ne me suis pas précisément amusé. Ah ! qu'il est temps que tout cela finisse ; je crois que quand même je serais refusé j'en serais content, car au moins j'en serais débarrassé. Je prie maman de ne pas engager M. Getillat à *solliciter* pour moi auprès des messieurs qui peuvent être de sa connaissance ; j'en serais fort humilié et tous ces tripotages-là ne sont pas de mon genre. Passe encore de se faire recommander par les amis, mais par des dames c'est un peu canaille, un peu trop pour moi ; d'ailleurs les *hommes comme moi* ne sont pas faits pour être refusés à des examens. Je tâche de me remonter le toupet et de faire le crâne, néanmoins je ne suis pas raide. Peut-être est-ce un excès de modestie?

L'ami Hamard a passé vingt-quatre heures en prison pour n'avoir pas voulu monter la garde. J'ai été le voir. Il pourrissait sur la paille humide des cachots et étudiait les lois dans ce séjour où l'on met ceux qui y contreviennent. Il passe son examen dans quelques jours et file après pour les Pyrénées.

A LA MÊME.

Paris, [août] 1843.

Le marquis de Saint-Andrieux a dû vous aller donner de mes nouvelles hier. Il vous aura dit sans doute que je me portais bien, que j'avais bonne mine, etc. Mais il n'a pas pu vous dire, car cela est impossible, combien je suis embêté, vexé, irrité, tanné. S'il fallait que mon examen, au lieu d'avoir lieu dans la semaine (1) ne se passât seulement que dans deux mois, je crois que je l'enverrais bouler. Je

(1) Flaubert a passé son deuxième examen de Droit le 24 août 1843. Il a été refusé, par deux *noires* et deux *rouges*. Examinateurs : Duranton, Blondeau (doyen), Rossi.

commence en effet à être fourbu. Définitivement, c'est trop d'embêtement pour un homme seul. Si par malheur j'étais refusé, je te jure bien, ma parole d'honneur, que je n'en ferais pas plus pour la seconde fois et que je me présenterais toujours avec ce que je sais jusqu'à ce qu'on m'admette. J'ai commencé à étudier mon examen avec trop de détails, de sorte que maintenant j'en suis encombré. Joins à ça que mes maux de dents me reprennent de plus belle. Jeudi j'ai souffert toute la soirée de façon à m'empêcher de travailler, et la nuit de façon à m'empêcher de dormir. Autre agacement : M. Bonhomme, menuisier, mon voisin, juge à propos de venir tous les jours limer ses scies sur le trottoir qui est en face de moi, ce qui fait une musique très agréable. Il y a de quoi en avoir le rire sardonique et satanique. O combien j'envie l'heureux Narcisse qui, loin des cités, fane en paix la luzerne dans les champs paternels, et qui boit le cidre sous les pommiers avec une innocence digne de l'âge d'or. Il méprise tout examen, et le Code civil n'est pour lui qu'un livre comme un autre, c'est-à-dire un livre qu'on ne lit pas.

Tu me demandes des nouvelles d'Henriette, cher rat, je n'en ai pas et je ne suis pas prêt à t'en donner. Les Collier sont maintenant à Chaillot, c'est derrière le bois de Boulogne. Je n'ai pas le temps d'y aller souvent. Gertrude m'a écrit pour me donner son adresse et me dire qu'Henriette allait mieux. L'opinion de M. Cloquet c'est qu'elle est très malade, voilà tout ce qu'il m'en a dit. Elles lui ont plu extrêmement, il les trouve charmantes. Herbert n'est pas venu me voir, il a peur de se perdre dans Paris. Mais je l'ai vu chez sa mère ; il n'est pas changé et m'a dit comme par le passé : « Arthémise, la brosse, la brosse. Bonjour, voisin. »

Si tu savais, vieux rat, combien je pense à cette bienheureuse fin du mois d'août et à la manière dont je me précipiterai hors l'Ecole de Droit quand je serai reçu ! quelles bêtises je dirai et je ferai dans la voiture avec toi ! quelles grimaces et quelles bouffonneries ! je te promets un rire comme tu n'en as jamais entendu.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Nogent, 2 septembre 1843.]

Ah ! sans la pipe, la vie serait aride, sans le cigare elle serait incolore, sans la chique elle serait intolérable ! les imbéciles vous disent toujours : « Singulier plaisir, tout s'en va en fumée ! » Comme si tout ce qu'il y a de plus beau ne s'en allait pas en fumée, et la gloire, et l'amour? et les rêves, où vont-ils, où vont-ils, mes amis? Dites-moi donc si les plus beaux spasmes des adolescents, les plus larges baisers des Italiennes, si les plus grands coups d'épée des héros ont laissé autre chose dans le monde que n'en a laissé ma dernière pipe ; il faut convenir que les gens braves sont grotesques et que le peu d'éléments comiques que possède le siècle vient encore d'eux. Il n'y a pas pour moi de prêtre à l'autel, d'âne chargé de fumier, de poète hérissé de métaphores ni de femme honnête, qui me semble aussi comique qu'un homme sérieux.

Je disais donc que je fumais ; j'ajoute que je lis un peu de Ronsard, de mon grand et beau Ronsard pour lequel je ne suis pas le seul qui nourrisse une religion particulière. Singulière chose que la renommée, quand je pense qu'un pédant

comme Malherbe et un pisse-froid comme Boileau ont effacé cet homme-là et que le Français, ce peuple spirituel, est encore de leur avis ! ô goût, ô porcs, porcs en habit, porcs à deux pattes et à paletot.

Je te disais donc que je lisais du Ronsard, et puis après qu'est-ce que je fais encore? Eh bien, je me baigne dans la Seine, hélas ! au lieu de la mer, dans un endroit qu'on appelle le Livon et sous une chute qu'il y a là, près d'un moulin ; je vais aller ces jours-ci dans la campagne faire quelques excursions et puis dans huit jours je crois, nous repartons pour Rouen, ancienne capitale de la Normandie, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, ville importante par ses manufactures, patrie de Duguernay, de Carbonnier, de Corneille, de Jouvenet, de Hégouay, portier du collège, de Fontenelle, de Géricault, de Crépet père et fils ; il s'y fait un grand commerce de cotons filés ; elle a de belles églises et des habitants stupides. Je l'exècre, je la hais, j'attire sur elle toutes les imprécations du ciel parce qu'elle m'a vu naître. Malheur aux murs qui m'ont abrité, aux bourgeois qui m'ont connu moutard et aux pavés où j'ai commencé à me durcir les talons. O Attila, quand reviendras-tu, aimable humanitaire, avec quatre cent mille cavaliers, pour incendier cette belle France, pays des dessous de pieds et des bretelles? et commence je te prie par Paris d'abord et par Rouen en même temps

Adieu, vieux troubadour.

---

* AU MÊME.

[Fin janvier, début février 1844.] (1)

Mon vieil Ernest, tu as manqué sans t'en douter faire le deuil de l'honnête homme qui t'écrit ces lignes. Oui l'ancien, oui jeune homme, j'ai failli aller voir Pluton, Rhadamante et Minos. Je suis encore au lit, avec un séton dans le cou, ce qui est un hausse-col moins pliant encore que celui d'un officier de la garde nationale, avec force pilules, tisanes, et surtout avec ce spectre mille fois pire que toutes les maladies du monde qu'on appelle *régime*. Sache donc, cher ami, que j'ai eu une congestion au cerveau, qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature, avec accompagnement de maux de nerfs que je garde encore parce que c'est bon genre. J'ai manqué péter dans les mains de ma famille (où j'étais venu passer deux ou trois jours pour me remettre des scènes horribles dont j'avais été témoin chez H***). On m'a fait trois saignées en même temps et enfin j'ai rouvert l'œil. Mon père veut me garder ici longtemps et me soigner avec attention, quoique le moral soit bon, parce que je ne sais pas ce que c'est que d'être troublé ; je suis dans un f... état : à la moindre sensation, tous mes nerfs tressaillent comme des cordes à violon, mes genoux, mes épaules et mon ventre tremblent comme la feuille. Enfin, c'est là la vie, *sic est vita, sicè is life*. Il est probable que je ne suis

(1) Date du jour. — D'après un fragment inédit d'une lettre à Louise Colet, du 2 septembre 1853, la date de la première attaque qui terrasse Flaubert sur la route de Pont-Audemer et le renverse au fond d'un cabriolet qu'il conduisait en compagnie de son frère Achille, est janvier 1844. — D'autre part, la dernière lettre connue de Drout écrite par Flaubert, la neuvième, certainement antérieure à cette attaque, est du 15 janvier 1844 ; on peut, par conséquent, fixer, avec une approximation très grande, la lettre ci-dessus.

pas près de retourner à Paris, si ce n'est peut-être deux ou trois jours vers le mois d'avril, pour donner congé à mon propriétaire et régler quelques petites affaires ; on me fera prendre de bonne heure cette année l'air de la mer, on me fera faire beaucoup d'exercice et surtout beaucoup de calme. Je dois joliment t'embêter, n'est-ce pas, avec le récit de mes douleurs ; mais que veux-tu, si j'ai déjà les maladies des vieillards, il me sera bien permis de radoter comme eux.

Et toi, que deviens-tu? Comment ça va? Comment roules-tu ta bosse dans la nouvelle Athènes? écris-moi. Quand tu viendras aux Andelys, n'oublie pas de pousser jusqu'à Rouen. Adieu, mille compliments aux amis, aux sieurs Dumont (1) et Coutil.

Adieu, vieux.

Jeudi matin.

---

* AU MÊME.

[Rouen, 9 février 1844.]

Nos deux lettres se sont croisées, mon bonhomme ; tu m'en envoyais une assez facétieuse qui m'a fait rire et m'a déplissé le front, tu en as reçu une de moi qui t'aura fait de la peine et t'aura fait dire des sacré n... d... D... Ton brave oncle Motte est venu ici savoir de mes nouvelles, et sans doute qu'il t'en aura donné. Oui, mon vieux, j'ai un séton qui coule et me démange, qui me tient le cou raide et m'agace au point que j'en ai des suées. On me purge, on me saigne, on me met des sangsues, la bonne chère m'est interdite, le vin m'est défendu, je suis un homme mort.

Je ribote avec l'eau de fleurs d'oranger, je me f... des bosses de pilules, je me fais socratiser par la seringue et j'ai un hausse-col sous la peau. Quelle existence voluptueuse ! Ah que je m'emm... !

J'ai horriblement souffert, cher Ernest, depuis que tu ne m'as vu et j'ai considéré combien la vie humaine était diaprée de fleurs et festonnée d'agréments ; je passerai tout l'été à la campagne, à Trouville, je voudrais y être. Je soupire après le soleil.

Sais-tu jusqu'où doit aller ma tristesse, et comprends-tu que je vive... La pipe, oui la pipe, oui, tu as bien lu, la pipe, cette vieille pipe :

LA PIPE M'EST DÉFENDUE ! ! !

moi qui l'aimais tant, moi qui n'aimais que ça ! avec le grog froid en été et le café en hiver.

J'irai probablement à Paris avant six semaines, deux mois, pour mettre ordre à mes affaires, puis je reviendrai ici. Je suis comme un melon ; heureusement que ce melon ne coule pas, il ne manquerait plus que cela.

Et toi, vieux? toujours la thèse de l'usufruit? C'est aussi une fière maladie, mais tu en seras bientôt débarrassé. Adieu, présente mes respects, ou plutôt dis des cochonneries de ma part aux sieurs Dumont et Coutil, et si l'on demande comment je vais, dis : très mal ; il suit un régime stupide ; quant à la maladie elle-même, il s'en f... bien.

Adieux, vieux.

(1) Dr Dumont, camarade et ami de Flaubert.

* AU MÊME.

7 juin [1844.]

Eh quoi ! pauvre vieux bougre, tu es toujours c... par ta sacrée santé, embêté par la maladie, fortement vexé par les indispositions, tu continues ton système d'être malade au moment de tes examens, et de retarder par là tes prodigieux succès, tes ovations universitaires ! quant à ton serviteur, il va mieux, sans précisément aller bien ; il ne se passe pas de jour sans que je ne voie, de temps à autre, passer devant mes yeux comme des paquets de cheveux ou des feux du Bengale, cela dure plus ou moins longtemps. Néanmoins, ma dernière grande crise a été plus légère que les autres. Je possède toujours mon séton, agrément que je te souhaite peu, ainsi que la privation de la pipe, souffrance horrible à laquelle n'ont pas été condamnés les premiers chrétiens ; et on dira que les empereurs ont été cruels ! ! ! voilà comme on écrit l'histoire, môssieu ! *Sic scribitur historia.* Je ne suis pas près de naviguer seul, d'avoir cette liberté, de sorte qu'il se passera encore du temps avant que je n'aille me piéter avec toi sur la Roche-à-l'Hermite et me rouler dans le bois de Cléry... Ah ! les beaux jours que ceux où, amplement muni de tabac et de cigares, j'ascendais la voiture de Jean et je m'en allais aux Andelys ! Qui dira toutes les blagues qui ont été servies, toute la salive qui a juté de nos lèvres [.....].

Mon père a acheté une *proprillété* aux environs de Rouen, à Croisset ; nous y allons habiter la semaine prochaine, tout est bouleversé par ce déménagement ; nous y serons assez mal logés cet été et au milieu des ouvriers, mais l'été prochain je crois que ce sera superbe. Je me *pourmène* en canot avec Achille, me rappelant ces mots classiques du père Giffard : *V'là le pilote comme ça qui dit* : *V'là la mer qui bat nos flancs.*

Ecris-moi comment tu vas et ce que tu fais ; vois-tu quelquefois Oudot dans tes rêves? Duranton te pèse-t-il sur la poitrine quand tu as des cauchemars? Quelle belle invention que l'Ecole de Droit pour vous emm... ; c'est à coup sûr la plus enkikinante de la création.

Adieu, vieux, bonne santé, mille choses à tes bons parents.

Tout à toi.

Ne m'oublie pas auprès du jeune Coutil si tu le vois. C'est du reste de saison : comment oublier le coutil en été?

A LOUIS DE CORMENIN (1).

7 juin [1844.]

Que je dois vous paraître coupable, mon cher Louis ! que voulez-vous faire d'un homme qui est malade la moitié du temps, et qui est si ennuyé l'autre qu'il n'a ni la force, ni l'intelligence, d'écrire même des choses douces et faciles, comme

(1) Louis de Cormenin, ami intime de Maxime Du Camp, était fils de Louis-Marie de Lahaye, vicomte de Cormenin, publiciste et homme politique français, connu sous le pseudonyme de Timon. Le correspondant et le camarade de Flaubert a peu écrit, sauf deux volumes (*Reliquiæ*) publiés en 1868, qui renferment un bel article de critique sur *Madame Bovary*.

celles que je voudrais vous envoyer ! Connaissez-vous l'ennui? non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles et, d'un être intelligent, fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah ! je vous plains, si cette lèpre-là vous est connue. On s'en croit guéri parfois, mais un beau jour on se réveille souffrant plus que jamais. Vous connaissez ces verres de couleur qui ornent les kiosques des bonnetiers retirés. On voit la campagne en rouge, en bleu, en jaune. L'ennui est de même. Les plus belles choses, vues à travers lui, prennent sa teinte et reflètent sa tristesse. Quant à moi, c'est une maladie de jeunesse qui revient à mes mauvais jours comme aujourd'hui. On ne peut pas dire de moi comme de Pantagruel : « et puis estudioit quelque méchante demy-heure, mais toujours avait l'esprit en cuisine ». C'est en pire chose que j'ai l'esprit : c'est aux sangsues qu'on m'a mises hier et qui me grattent les oreilles, c'est à la pilule que je viens d'avaler et qui navigue encore dans mon estomac sur le verre d'eau qui l'a suivie.

Savez-vous que nous n'avons pas sujet d'être gais. Voilà Maxime parti (1) ; son absence doit bien vous peser ; moi, j'ai mes nerfs qui me laissent peu de repos. Quand nous reverrons-nous tous à Paris, en belle santé et en belle humeur? quelle belle chose ce serait pourtant qu'un petit cénacle de bons garçons, tous gens d'art, vivant ensemble et se réunissant deux ou trois fois par semaine pour manger un bon morceau, arrosé d'un bon vin, tout en dégustant quelque succulent poète ! J'ai souvent formé ce rêve : il est moins ambitieux que bien d'autres, mais peut-être ne se réalisera-t-il pas davantage? Je viens de voir la mer et je suis rentré dans ma stupide ville : voilà pourquoi je suis plus embêté que jamais. La contemplation des belles choses rend toujours triste pour un certain temps. On dirait que nous ne sommes faits que pour supporter une certaine dose de beau, un peu plus nous fatigue. Voilà pourquoi les natures médiocres préfèrent la vue d'un fleuve à celle de l'Océan, et pourquoi il y a tant de gens qui proclament Béranger le premier poète français. Ne confondons pas, du reste, le bâillement du bourgeois devant Homère, avec la méditation profonde, avec la rêverie intense et presque douloureuse qui arrive au cœur du poète, quand il mesure les colosses et qu'il se dit navré : *O altitudo* ! Aussi j'admire Néron : c'est l'homme culminant du monde antique ! malheur à qui ne frémit pas en lisant Suétone. J'ai lu dernièrement la vie d'Héliogabale dans Plutarque. Cet homme-là a une beauté différente de celle de Néron. C'est plus asiatique, plus fiévreux, plus romantique, plus effréné : c'est le soir du jour, c'est un délire aux flambeaux ; mais Néron est plus calme, plus beau, plus antique, plus posé, en somme supérieur. Les masses ont perdu leur poésie depuis le Christianisme. Ne me parlez pas des temps modernes en fait de grandiose. Il n'y a pas de quoi satisfaire l'imagination d'un feuilletonniste de dernier ordre.

Je suis flatté de voir que vous vous unissez à moi dans la haine du Sainte-Beuve et de toute sa boutique. J'aime par-dessus tout la phrase nerveuse, substantielle, claire, au muscle saillant, à la peau bistrée : j'aime les phrases mâles et non les phrases femelles, comme celles de Lamartine, fort souvent, et, à un degré inférieur, celles de Villemain. Les gens que je lis habituellement, mes livres de

(1) Maxime Du Camp était parti le 4 mai 1844 pour un premier voyage en Orient.

chevet, ce sont Montaigne, Rabelais, Régnier, La Bruyère et Le Sage. J'avoue que j'adore la prose de Voltaire et que ses contes sont pour moi d'un ragoût exquis. J'ai lu *Candide* vingt fois ; je l'ai traduit en anglais et je l'ai encore relu de temps à autre. Maintenant je relis Tacite. Dans quelque temps, quand j'irai mieux, je reprendrai mon Homère et Shakespeare. Homère et Shakespeare, tout est là ! les autres poètes, même les plus grands, semblent petits à côté d'eux.

Il doit m'arriver ces jours-ci un canot du Havre. Je voguerai sur la Seine à la voile et à l'aviron. Voilà la chaleur qui vient ; je vais bientôt me dénuder et nager, vous voyez de là mes seuls plaisirs.

Il m'est arrivé un grand malheur. On m'a perdu une pipe dans mon déménagement de la rue de l'Est : un beau tuyau noir rapporté de Constantinople et dans lequel j'ai fumé pendant sept ans. C'est avec lui que j'ai passé les meilleures heures de ma vie. N'est-ce pas un épouvantable chagrin de le savoir perdu, profané ! Vous qui comprenez l'existence horizontale, sentez-vous toute la perte de ces mille charmants souvenirs que me donnait ce vieux tuyau, ce pauvre tuyau qui m'avait soutenu dans mes jours de mélancolie, qui avait partagé ma joie dans mes jours heureux.

Ce brave Maxime ! le voilà parti ! quand reviendra-t-il? Son voyage va nous sembler long. N'importe, il sera, je crois, si utile, que nous devons être contents qu'il le fasse. Nous le trouverons vieilli et mûri à son retour. Il s'écoulera, comme on dit, bien de l'eau sous le pont d'ici là. N'oubliez pas de m'envoyer exactement ses lettres, celles qui me seront adressées, et de me dire toutes les fois que vous en aurez reçu des nouvelles. Par le plaisir que vous aurez vous-même à en recevoir, je vous conjure de songer à moi. N'imitez pas aussi mes longues pauses dans notre correspondance. Dites-moi un peu ce que vous faites, ce que vous rêvez. Envoyez-moi des vers quand vous en ferez. Adieu, je vous souhaite tout ce que vous voudrez. Adieu, tout à vous de cœur.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Juillet 1844.]

Bravo, jeune homme, bravo, très bien, très bien, fort satisfait, extrêmement content, enchanté, recevez mes félicitations, agréez mes compliments, daignez recevoir mes hommages ! Ah ! Monsieur, ah ! Monsieur ! tournez-vous donc je vous prie — je n'en ferai rien — pardonnez-moi — après vous, s'il vous plaît [.....]. — Enfoncée l'Ecole de Droit. — Ah ! mon vieux, que tu es heureux, comme tu as dû dîner de bon appétit le jour de ta thèse (1), comme tu devais bien respirer [.....]. — Adieu donc à Duranton, bonsoir à Valette, bonne nuit à Oudot, serviteur très humble de Ducaurroy ; heureux gredin, va ! Plus de migraines, plus d'embêtements, plus de dîners à 30 sols. Dire que tu ne verras plus la balle de Delzers (pas même en rêve) ni les lunettes de Môssieu Reboul, ni les savates de Bugnet ! Il y a de quoi danser des cancans effrénés, des polkas sauvages, des cachuchas titaniques,

(1) La thèse de Chevalier, sur *l'Usufruit*, est du 9 juillet 1844.

il faut se couronner de fleurs et de saucisses, empoigner sa pipe et boire 20000098710531000 petits verres !

Repose-toi bien dans ta famille, mon pauvre vieux, dans quelque temps je te dirai de venir un peu faire une petite visite à ton ancien qui te pourmènera dans son canot tout en repassant les vieilles blagues du temps passé, quand nous étions plus gais et plus jeunes. Notre ancien compagnon Néo sera là, et nous repenserons au temps où il venait avec nous sur la côte Saint-Gervais ; nous nous asseyions sur les cailloux, et nous allumions nos petits cigares.

Ce pauvre cigare, quand reviendra-t-il? Je désire cependant peu de choses dans la vie, et le ciel devrait bien me les donner ; je ne lui demande ni l'amour des femmes, ni l'admiration des sots, ni honneur, ni état ; il me semble que j'ai des vœux modestes ; eh bien non ! il est dit que ce bienheureux Nicotiane me sera refusé et qu'au lieu de l'aimable et gracieux chambertin, je boirai de l'eau de fleurs d'oranger et de tilleul — deux beaux arbres, j'en conviens, mais pas en bouteilles ! Rien de neuf, ma santé n'est pas mauvaise, mais tout cela est si long à se guérir ! J'ai été si étrillé que je serai longtemps encore avant d'en être quitte.

Adieu, cher Ernest, mille compliments aux tiens.

Tout à toi.

---

* AU MÊME.

Croisset, 11 novembre [1844.]

Je n'entends jamais parler de toi ! Qu'est-ce que tu deviens, profond jurisconsulte? Te livres-tu à l'étude des lois ou au culottage de la pipe, manière de faire des gens plus agréables. Es-tu bientôt nommé garde des sceaux, ou substitut du procureur du roi? Quand te verra-t-on tonner contre l'immoralité de la littérature moderne et hurler après ces bons et pacifiques républicains. Quant te vends-tu au gouvernement moyennant une place de 1,500 francs par an? Que fais-tu, enfin dans ton bocal des Andelys? conte-nous ça un peu et dis-moi surtout si tu vas en Corse, ou n'importe ailleurs.

Quant à ton serviteur, c'est toujours la même histoire, ni mieux, ni pis, ni pis, ni mieux, tel que tu le connais, l'as connu, et le connaîtras, toujours ce même *môme* assez fastidieux pour les autres et encore plus pour lui-même, quoiqu'il ait eu de bons moments en société, en société libre surtout et peu bégueule des oreilles.

Néo est acouchée de 4 enfants, j'ai l'honneur de t'en faire part, la mère et les enfants se portent bien ; on m'a dit que ton oncle désirait un terre-neuvien, est-ce vrai? s'il en veut, réponds-moi de suite.

Je n'ai aucune nouvelle à t'annoncer, car la grande nouvelle, tu la sais, le mariage de Caroline ; que veux-tu que je t'en dise? tout ce que tu voudras ; dis en ce qu'il te fera plaisir, tout cela se trouve résumé par les deux lettres que j'ai prononcées en l'apprenant : AH !

Dans une douzaine de jours nous retournons à Rouen, nous laissons Croisset au menuisier et aux peintres ; l'année prochaine tout sera prêt ; il y a une chambre d'amis qui sera arrangée. Vous l'habiterez, Seigneur, s'il vous plaît de m'honorer

de votre compagnie, de me gratifier de votre présence, de me *cadotter* de votre conversation, etc... à moins que vos graves occupations ne vous en empêchent. Dans ce temps-là, j'espère, je serai plus gaillard et nous pourrons fumer le calumet en regardant l'eau couler.

Ecris-tu quelques fois au jeune Dumont? Fais-lui mes amitiés ainsi qu'à ce vieux Coutil. Adieu, je t'embrasse, mille choses aux tiens, tout à toi.

A EMMANUEL VASSE.

Rouen [janvier 1845.]

Merci, mon vieux, de la lettre que tu m'as envoyée avec le *Murtius* ; je n'en avais pas besoin pour savoir que tu pensais à moi, car j'en étais sûr sans cela. Il y a des gens sur lesquels on compte, je t'ai toujours mis du nombre. Je me rappellerai longtemps nos nuits d'été de la rue de l'Est, où le café et le tabac nous entouraient, quand je faisais mes illuminations de bougies et que j'étalais avec orgueil mes *bottes* splendidement vernissées ; apprends donc que cette passion n'est pas partie de mon âme de décrotteur, et que dernièrement enfin j'ai reçu de Paris le reste de ma fameuse bouteille, et que je m'exerce encore à ce grand art de faire briller les chaussures. Je n'en ai plus besoin (de chaussures), car je ne sors pas de ma chambre, je ne vois personne, sauf Alfred Le Poittevin, je vis seul comme un ours ; j'ai passé tout l'été à me promener en canot et à lire du Shakespeare. Depuis que nous sommes revenus de la campagne, j'ai assez lu et travaillé ; je fais maintenant beaucoup de grec et je repasse mon histoire. Ma maladie aura toujours eu l'avantage qu'on me laisse m'occuper comme je l'entends, ce qui est un grand point dans la vie ; je ne vois pas qu'il y ait au monde rien de préférable pour moi à une bonne chambre bien chauffée, avec les livres qu'on aime et tout le loisir désiré. Quant à ma santé, elle est en somme meilleure, mais la guérison est si lente à venir dans ces diables de maladies nerveuses qu'elle est presque imperceptible.

Je suis encore pour longtemps au régime, mais je suis patient, et en attendant, le temps se passe. J'ai bien souffert, pauvre vieux, depuis la dernière nuit que nous avons passée ensemble à lire Pétrone ; on m'a mis un séton qui m'a fait subir des douleurs atroces, j'ai failli avoir la main droite emportée par une brûlure et j'en conserve encore une large cicatrice rouge ; enfin, comme bouquet de la farce, je me suis fait enlever trois dents de la mâchoire.

J'ai reçu une lettre de Du Camp qui est à Alger (1), il sera de retour d'ici à deux mois ; il me charge de le rappeler à ton souvenir et de te faire ses excuses ; il n'a pu aller à Candie et par conséquent il ne peut te donner les renseignements que tu lui avais demandés.

Avances-tu dans ton travail? où en es-tu et qu'est-ce que tu bâtis maintenant, hors du ministère s'entend, hors de ta place et de ton bagne. Je compatis à ton ennui, je sais ce que c'est que l'embêtement et je trouve qu'il devrait s'écrire avec trois H aspirés et un triple accent grave.

(1) Du Camp a débarqué à Alger, le 2 janvier 1845 (*Souv. litt.*, I, 210), ce qui permet de dater approximativement cette lettre.

Ma mère a été bien fâchée de n'avoir pu rencontrer Madame Vasse, mais elle est restée trop peu de temps à Paris pour pouvoir retourner chez elle. Nous irons tous à Paris au mois de mars, et là, j'espère avoir encore avec toi une ou deux heures de nos bonnes causeries d'autrefois. Présente mille respects affectueux à ta famille de la part des miens et surtout de la mienne ; je me souviens toujours de la façon franche et aimable dont j'étais reçu dans votre maison.

Adieu, cher ami, je te serre les mains.

A ALFRED LE POITTEVIN. (1)

Nogent-sur-Seine, 2 avril 1845.

Nous aurions vraiment tort de nous quitter, de dérayer de notre vocation et de notre sympathie ; toutes les fois que nous avons voulu le faire, nous nous en sommes mal trouvés. J'ai encore éprouvé à notre dernière séparation une impression pénible qui, pour apporter avec elle moins d'étonnement qu'autrefois, est toujours pleine de chagrin. Voilà trois mois que nous étions bien l'un et l'autre ensemble, seuls, seuls en nous-mêmes et seuls à nous deux. Il n'y a rien au monde de pareil aux conversations étranges qui se font au coin de cette sale cheminée où tu viens t'asseoir, n'est-ce pas, mon cher poète? Sonde au fond de ta vie et tu avoueras comme moi que nous n'avons pas de meilleurs souvenirs ; c'est-à-dire de choses plus intimes, plus profondes et plus tendres même, à force d'être élevées. J'ai revu Paris avec plaisir, j'ai regardé le boulevard, la rue de Rivoli, les trottoirs, comme si je revenais voir tout cela après cent ans d'absence, et je ne sais pas pourquoi j'ai respiré à l'aise, en me sentant au milieu de tout ce bruit et de cette cohue humaine. Mais je n'ai personne avec moi, hélas ! Du moment que nous nous quittons, nous abordons sur une terre étrangère où l'on ne parle pas notre langue et où nous ne parlons celle de personne. A peine débarqué j'ai passé mes bottes, suis monté en régie et ai commencé mes visites. L'escalier de la Monnaie (2) m'a essoufflé, parce qu'il a cent marches de haut et aussi que je me rappelais le temps évanoui sans retour où je le montais pour aller dîner. J'ai embrassé Mme et Mlle Darcet qui étaient en deuil, je me suis assis dans un fauteuil, j'ai causé une demi-heure et j'ai f... le camp. Partout j'ai marché dans mon passé, je l'ai remonté comme un torrent que l'on grimpe et dont l'onde vous murmure le long des genoux. J'ai été aux Champs-Elysées, j'y ai revu ces deux femmes (3) avec qui autrefois je passais des après-midi entiers. La malade était encore à demi couchée dans un fauteuil. Elle m'a reçu avec le même sourire et la même voix. Les meubles étaient toujours les mêmes et le tapis n'était pas plus usé. Par une affinité exquise, par un de ces

(1) Il ne m'a pas été possible de retrouver les autographes des lettres à Le Poittevin, et le fils de celui-ci, Louis Le Poittevin, m'a dit autrefois ne pas savoir ce qu'ils étaient devenus. Il ne possédait pas non plus de portrait de son père, et je n'ai pu en découvrir nulle part. A défaut de portrait, nous reproduisons dans ce volume, en fac-similé, deux spécimens de l'écriture d'Afred Le Poittevin.

(2) Jean-Pierre-Joseph Darcet, membre de l'Institut, père du camarade de Flaubert, était directeur des essais à la Monnaie quand il mourut le 2 août 1844.

(3) Gertrude et Henriette Collier.

accords harmonieux dont l'aperception appartient seulement à l'artiste, un orgue de Barbarie s'est mis à jouer sous les fenêtres, comme autrefois pendant que je leur lisais *Hernani* ou *René*, et puis je me suis dirigé vers la demeure d'un grand homme. O malheur ! il était absent. « M. Maurice vient de partir ce soir pour Londres. » Tu conçois que j'ai été embêté et que j'aurais voulu trouver une boule aussi exquise et pour laquelle je me sens une invincible tendresse. — Le commis de Maurice m'a trouvé grandi ; que dis-tu de ça?

M'étant procuré par Panofka (1) l'adresse de Mme P***, je me précipitai dans la rue Laffitte et je demandai au concierge le logement de cette femme perdue. Ah ! la belle étude que j'ai faite là ! et quelle bonne mine j'y avais ! Comme j'avais l'air du brave homme et de la canaille ! j'ai approuvé sa conduite, me suis déclaré le champion de l'adultère et l'ai même peut-être étonnée de mon indulgence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a été extrêmement flattée de ma visite et qu'elle m'a invité à déjeuner à mon retour. Tout cela demanderait à être écrit, détaillé, peint, ciselé. Je le ferais pour un homme comme toi si avant-hier je ne m'étais écorché le doigt, ce qui m'oblige à écrire lentement et me gêne à chaque mot.

J'ai eu pitié de la bassesse de tous ces gens déchaînés contre cette pauvre femme. On lui a retiré ses enfants, on lui a retiré tout. Elle vit avec une rente de 6.000 francs, en garni, sans femme de chambre, dans la misère. A mon avant-dernière visite, elle rayonnait dans deux salons dont les meubles étaient de soie violette et les plafonds dorés. Quand je suis entré, elle venait de pleurer, ayant appris le matin que depuis quinze jours la police suivait tous ses pas. Le père du jeune homme avec qui elle a eu son aventure craint qu'elle ne l'accapare et fait tout ce qu'il peut pour rompre cette union illicite. Sens-tu la beauté du père qui a peur de la mangearde. Vois-tu la mine du fils embêté? et celle de la fillette que l'on poursuit impitoyablement?

Nous partons demain de Nogent (2), et nous descendons rapidement jusqu'à Arles et Marseille. C'est en revenant de Gênes que nous visiterons lentement le Midi. A Marseille j'irai voir Mme F*** (3), ce sera singulièrement amer et farce, surtout si je la trouve enlaidie comme je m'y attends. Le bourgeois dirait : Vous aurez là une grande désillusion. Mais j'ai rarement éprouvé des désillusions, ayant eu peu d'illusions. Quelle plate bêtise de toujours vanter le mensonge et de dire : la poésie vit d'illusions. Comme si la désillusion n'était pas cent fois plus poétique par elle-même. Ce sont du reste deux mots d'une riche ineptie.

Je me suis ennuyé aujourd'hui d'une façon terrible. Quelle belle chose que la province et le chic des rentiers qui l'habitent. On vous parle du *Juif Errant* et de la polka, des impôts et de l'amélioration des routes, et le voisin a une importance !

(1) Panofka, compositeur, violoniste.

(2) Le 3 mars 1845, Caroline Flaubert avait épousé Emile Hamard. Toute la famille, y compris Gustave Flaubert, accompagnait les nouveaux époux dans leur voyage en Italie.

(3) Flaubert avait connu cette Mme F*** en 1840, à Marseille, lors de son voyage en Corse avec le Dr Cloquet. Il en est encore question dans plusieurs lettres à Louise Colet des 28 et 30 septembre, et 4 octobre 1846.

AU MÊME.

Marseille, fin avril 1845.

Ah ! Ah ! Ah ! Figure-toi un homme qui respire après une haute montée, un cheval qui s'arrête après un long galop, tout ce que tu voudras enfin, pourvu qu'il y ait idée de liberté, d'affranchissement et de repos, et tu te figureras moi t'écrivant. Plus je vais, et plus je me sens incapable de vivre de la vie de tous, de participer aux joies de la famille, de m'échauffer pour ce qui enthousiasme, et de me faire rougir à ce qui indigne. Je m'efforce tant que je peux de cacher le sanctuaire de mon âme : peine inutile, hélas ! les rayons percent au dehors et décèlent le Dieu intérieur. J'ai bien une sérénité profonde, mais tout me trouble à la surface. Il est plus facile de commander à son cœur qu'à son visage. Par tout ce que tu as de plus sacré, par le Vrai et par le Grand, cher et tendre Alfred, ne voyage avec personne! avec personne! Je voulais voir Aigues-Mortes et je n'ai pas vu Aigues-Mortes ; la Sainte-Baume et la grotte où Madeleine a pleuré, le champ de bataille de Marius, etc. Je n'ai rien vu de tout cela parce que je n'étais pas seul, je n'étais pas libre. Voilà donc deux fois que je vois la Méditerranée en épicier ! La troisième sera-t-elle meilleure? Il va sans dire que je suis très content de mon voyage et toujours d'un caractère jovial, ce qui peut me faciliter mon établissement si j'ai envie de me marier.

Nous avons descendu la Saône en bateau à vapeur jusqu'à Lyon et, de Lyon, le Rhône jusqu'à Avignon : il n'y a rien de triste comme ce que l'on voit là. Toutes mes mélancolies s'y réveillent. Te rappelles-tu notre retour des Andelys à Rouen et la singulière atmosphère qu'il y avait autour de nous? Je n'ai pas touché à Fourvières les os des martyrs, parce que je ne savais pas qu'il y en eût, mais, au confluent des deux fleuves, sur le pont, j'ai regardé l'eau couler en pensant à toi, sans savoir que tu le désirais, comme tu me le mandes par la lettre que j'ai reçue ce matin.

Tantôt, en me promenant le long des flots, je me suis récité le « mais bientôt bondissant d'une joie insensée » et la pièce de la « jeune fille » (1). J'ai encore pensé à toi aux Arènes de Nîmes et sous les arcades du pont du Gard, c'est-à-dire qu'en ces endroits-là je t'ai désiré avec un étrange appétit : car, loin de l'autre, il y a en nous comme quelque chose d'errant, de vague, d'incomplet.

J'irai à Nice. Je m'informerai du cimetière où est Germain (2) et j'irai voir sa tombe.

J'ai revu les Arènes que j'avais vues pour la première fois il y a cinq ans. Qu'ai-je fait depuis? (Ce qui peut s'écrire tout aussi bien avec un point d'exclamation qu'avec un point d'interrogation.) J'ai revu mon figuier sauvage poussé dans les assises du Velarium, mais sec, sans feuilles, sans murmures. Je suis monté jusque sur les derniers gradins en pensant à tous ceux qui y ont rugi et battu des mains, et puis il a fallu quitter tout cela. Quand on commence à s'identifier avec la nature ou avec l'histoire, on en est arraché tout à coup de façon à vous faire

(1) Poésies d'Alfred Le Poittevin.
(2) Germain des Hogues, ami de collège de Flaubert, mort à Nice en 1843, auteur des *Caprices* (poésies).

saigner les entrailles. En allant au pont du Gard j'ai vu deux ou trois charrettes de Bohémiens. A Arles j'ai vu des fillettes exquises et le dimanche j'ai été à la messe pour les examiner plus à loisir. Je me suis promené dans les Arènes, sur le théâtre, ce vieux théâtre où l'on a joué le *Rudens* et les *Bacchides*, où Ballio et Labrax ont éjaculé leurs injures et éructé leurs obscénités.

A Marseille je n'ai pas retrouvé les habitants de l'hôtel Richelieu, j'ai passé devant, j'ai vu les marches et la porte, les volets étaients fermés, l'hôtel est abandonné. A peine si j'ai pu le reconnaître. N'est-ce pas un symbole? Qu'il y a longtemps déjà que mon cœur a ses volets fermés, ses marches désertes, hôtellerie tumultueuse autrefois, mais maintenant vide et sonore comme un grand sépulcre sans cadavre. Avec un peu de soin, de bonne volonté, je serais peut-être parvenu à découvrir où « elle » loge. Mais on m'a donné des renseignements si incomplets que j'en suis resté là. Il me manque ce qui me manque pour tout ce qui n'est pas l'Art : l'âpreté. Et d'ailleurs j'ai un dégoût extrême à revenir sur mon passé, cependant que ma curiosité impitoyable demande à tout creuser et à tout fouiller jusqu'aux dernières vases.

Je ne lis rien, je n'écris rien, je ne pense pas davantage. Ecris-moi à Gênes. Soigne bien ton roman. Je n'approuve pas cette idée d'une seconde partie ; pendant que tu es en train, épuise le sujet. Condense-le en une seule ; sauf meilleur avis, je crois, que c'est là le bien.

AU MÊME.

Gênes, 1er mai, jour de la Saint-Philippe, [1845.]

J'aurais dû aller porter ma carte chez le consul français ; c'eût été un moyen de me faire bien voir du gouvernement et peut-être d'obtenir la croix d'honneur ; allons, faisons-nous bien voir, poussons-nous, rampons, songeons à nous établir, prenons une femme, marions-nous, parvenons, etc.

Il est 9 heures du soir, on vient de tirer le coup de canon de la retraite, ma fenêtre est ouverte, les étoiles brillent, l'air est chaud ; et toi, vieux, où es-tu? penses-tu à moi? J'ai eu, depuis que tu as reçu ma dernière lettre, quelques heures d'horrible angoisse où j'ai souffert comme je n'ai pas souffert depuis longtemps, il faudra toute l'intensité intellectuelle dont tu es capable pour le sentir. Mon père a hésité à aller jusqu'à Naples, j'ai cru donc que j'irais, mais Dieu merci nous n'y allons pas ; nous revenons par la Suisse; dans trois semaines, un mois au plus tard nous sommes de retour à Rouen, dans ce vieux Rouen où je me suis embêté sur tous les pavés, où j'ai bâillé de tristesse à tous les coins de rue.

Comprends-tu quelle a été ma peur, en vois-tu le sens? Le voyage que j'ai fait jusqu'ici, excellent sous le rapport matériel, a été trop brute sous le rapport poétique pour désirer le prolonger plus loin. J'aurais eu à Naples une sensation trop exquise pour que la pensée de la voir gâter de mille façons ne fût pas épouvantable. Quand j'irai, je veux connaître cette vieille antiquité dans la moelle, je veux être libre, tout à moi, seul, ou avec toi, pas avec d'autre, je veux pouvoir coucher à la belle étoile, sortir sans savoir quand je rentrerai ; c'est alors que, sans entrave

ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle aura le temps de venir et de bouillir à l'aise, je m'incrusterai dans la couleur de l'objectif et je m'absorberai en lui avec un amour sans partage. Voyager doit être un travail sérieux ; pris autrement, à moins qu'on ne se saoule toute la journée, c'est une des choses les plus amères et en même temps les plus niaises de la vie. Si tu savais tout ce qu'involontairement on fait avorter en moi, tout ce qu'on m'arrache et tout ce que je perds, tu en serais presque indigné, toi qui ne t'indignes de rien, comme «l'honnête homme» de La Rochefoucauld. J'ai vu vraiment une belle route, c'est la Corniche, et je suis maintenant dans une belle ville, une vraie belle ville, c'est Gênes ; on marche sur le marbre, tout est marbre : escaliers, balcons, palais. Ses palais se touchent les uns aux autres, en passant dans la rue on voit ces grands plafonds patriciens tout peints et dorés ; je vais beaucoup dans les églises, j'entends chanter et jouer de l'orgue, je regarde les moines, je contemple les chasubles, les autels, les statues ; il fut un temps où j'aurais fait beaucoup plus de réflexions que je n'en fais maintenant (je ne sais pas bien lesquelles), j'aurais peut-être plus réfléchi et moins regardé. Au contraire j'ouvre les yeux, sur tout, naïvement et simplement, ce qui est peut-être supérieur.

J'ai assisté à deux enterrements dont je te donnerai tous les détails.

A Nice je n'ai pas été au cimetière où pourrit ce pauvre des Hogues comme j'en avais eu l'intention. *Cela eût paru drôle.*

Quelqu'envie donc que j'en aie eue, je n'y ai pas été, mais j'ai bien pensé à lui, j'ai regardé la mer, le ciel, les montagnes, je l'ai regretté, aspiré ; s'il reste dans l'air quelque chose de ceux qui sont morts, je me suis mêlé à lui, et son âme en a peut-être été réjouie. Je n'ai pas revu à Marseille cette bonne Mme F***, mais j'ai revu sa maison, la porte et les marches pour y monter, elles ne sont pas plus usées ; malgré tous les pas qui y sont venus, elles ont moins vieilli que moi depuis cinq ans. La nature est si calme et si éternellement jeune qu'elle m'étonne continuellement. A Toulon j'avais aussi, devant mon hôtel, les mêmes arbres et la même fontaine qui coulait de même et faisait la nuit, son même bruit d'eau tranquille. En allant de Fréjus à Antibes nous avons passé par l'Estérel et j'ai vu sur la droite l'immortelle auberge des Adrets ; je l'ai regardée avec religion, en songeant que c'était là d'où le grand Robert Macaire avait pris son vol vers l'avenir et qu'était sorti le plus grand symbole de l'époque, comme le mot de notre âge. On ne fait pas de ces types-là tous les jours, depuis Don Juan je n'en vois pas d'aussi large. A propos de Don Juan, c'est ici qu'il faut venir y rêver, on aime à se le figurer quand on se promène dans ces églises italiennes, à l'ombre des marbres, sous la lumière du jour rose qui passe à travers les rideaux rouges, en regardant les cous bruns des femmes agenouillées ; pour coiffure, elles ont toutes de grands voiles blancs et de longs pendants d'oreille en or ou en argent. Il doit être doux d'aimer là, le soir, caché derrière les confessionnaux, à l'heure où l'on allume les lampes ; mais tout cela n'est pas pour nous, nous sommes faits pour le sentir, pour le dire et non pour l'avoir. Où en est ton roman? avance-t-il, en es-tu content? il me tarde d'en voir l'ensemble. Ne pense qu'à l'Art, qu'à lui et qu'à lui seul, car tout est là ! travaille, Dieu le veut, il me semble que cela est clair.

Je m'attendais à avoir une lettre de toi à Gênes, j'en aurais eu bien besoin,

peut-être en aurai-je? nous partons dans six ou sept jours. Hamard et Caroline s'embarquent pour Naples ; écris-moi de suite à Genève ; tu m'avais promis de m'écrire souvent, mets-toi à ma place et demande-toi si tu n'aurais pas de la joie, en pays étranger, de retrouver un compatriote.

Adieu, cher Alfred, tu sais si je t'aime et si je pense à toi.

Mille adieux et embrassades.

AU MÊME.

Milan, 13 mai [1845.]

J'ai encore quitté cette pauvre Méditerranée ! Je lui ai dit adieu avec un étrange serrement de cœur. Le matin que nous devions partir de Gênes, je suis sorti à 6 heures de l'hôtel comme pour aller me promener. J'ai pris une barque et j'ai été jusqu'à l'entrée de la rade pour revoir une dernière fois ces flots bleus que j'aime tant. — La mer était forte, je me laissais bercer dans la chaloupe en pensant à toi et en te regrettant, puis quand j'ai senti que le mal de mer pourrait bien venir, je suis revenu à terre et nous nous sommes en allés. J'en ai été si triste pendant trois jours que j'ai cru plusieurs fois que j'en crèverais, cela est littéral, quelqu'effort que je fisse, je ne pouvais pas desserrer les dents. Je commence à croire décidément que l'ennui ne tue pas, car je vis.

J'ai vu le champ de bataille de Marengo, celui de Novi et celui de Verceil, mais j'étais dans une si pitoyable disposition que tout cela ne m'a pas ému. Je pensais toujours à ces plafonds des palais de Gênes (sous lesquels on aimerait avec tant d'orgueil). Je porte l'amour de l'antiquité dans mes entrailles, je suis touché jusqu'au plus profond de mon être quand je songe aux carènes romaines qui fendaient les vagues immobiles et éternellement ondulantes de cette mer toujours jeune ; l'océan est peut-être plus beau, mais l'absence des marées qui divisent le temps en périodes régulières semble vous faire oublier que le passé est loin et qu'il y a eu des siècles entre Cléopâtre et vous. Ah ! cher vieux ! quand irons-nous nous coucher à plat ventre sur le sable d'Alexandrie ou dormir à l'ombre sous les platanes de l'Hellespont?

Tu dépéris d'embêtement, tu crèves de rage, tu meurs de tristesse, tu étouffes... prends patience, ô lion du désert ! moi aussi j'ai étouffé longtemps, les murs de ma chambre de la rue de l'Est se rappellent encore les effroyables jurons, les trépignements de pied et les cris de détresse que je poussais seul ; comme j'y ai rugi et bâillé tour à tour ! Apprends à ta poitrine à consommer peu d'air, elle ne s'en ouvrira qu'avec une joie plus immense quand tu seras sur les grands sommets et qu'il faudra respirer les ouragans ; pense, travaille, écris, relève ta chemise jusqu'à l'aisselle et taille ton marbre, comme le bon ouvrier qui ne détourne pas la tête et qui sue, en riant, sur sa tâche ; c'est dans la seconde période de la vie d'artiste que les voyages sont bons, mais dans la première il est mieux de jeter dehors tout ce qu'on a de vraiment intime, d'original, d'individuel ; ainsi pense à ce que peut être pour toi, dans quelques années, une grande course en Orient, laisse aller la muse sans t'inquiéter de l'homme, et tu sentiras chaque jour ton intelligence grandir d'une façon qui t'étonnera. Le seul moyen de n'être pas malheureux c'est de t'enfer-

mer dans l'Art et de compter pour rien tout le reste ; l'orgueil remplace tout quand il est assis sur une large base. Pour moi, je suis vraiment assez bien depuis que j'ai consenti à être toujours mal. Ne crois-tu pas qu'il y a bien des choses qui me manquent et que je n'aurais pas été aussi magnanime que les plus opulents, tout aussi tendre que les amoureux, tout aussi sensuel que les effrénés? Je ne regrette pourtant ni la richesse, ni l'amour, ni la chair et l'on s'étonne de me voir si sage. J'ai dit à la vie pratique un irrévocable adieu. Je ne demande d'ici à longtemps que cinq ou six heures de tranquillité dans ma chambre, un grand feu l'hiver, et deux bougies chaque soir pour m'éclairer. — Tu m'affliges, cher et doux ami, tu m'affliges quand tu me parles de ta mort, songe à ce que je deviendrais. Ame errante comme un oiseau sur la terre en déluge, je n'aurais pas le moindre rocher, pas un coin de terre où reposer ma fatigue. Pourquoi vas-tu aller passer un mois à Paris? Tu vas t'y ennuyer encore plus qu'à Rouen, tu en reviendras plus las encore, es-tu sûr d'ailleurs que les bains de vapeur te soient si utiles pour ta tête de Mœchus?

J'ai bien envie de voir ce que tu as fait depuis que nous sommes séparés, dans quatre ou cinq semaines nous lirons cela ensemble — seuls — à nous — chez nous — loin du monde et des bourgeois — enfermés comme des ours et grondant sous notre triple fourrure. Je rumine toujours mon conte oriental que j'écrirai l'hiver prochain, et il m'est venu depuis quelques jours l'idée d'un drame assez sec sur un épisode de la guerre de Corse que j'ai lu dans l'histoire de Gênes. J'ai vu un tableau de Breughel représentant *la Tentation de Saint-Antoine*, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre *la Tentation de Saint-Antoine*, mais cela demanderait un autre gaillard que moi. Je donnerais bien toute la collection du *Moniteur* si je l'avais, et 100,000 francs avec pour acheter ce tableau-là, que la plupart des personnages qui l'examinent regardent assurément comme mauvais. [.....]

Adieu, je t'embrasse.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Milan, 13 mai [1845.]

Ne pas confondre avec Milan, frère du gros Milan, seul de tous les Milan, fabricant de boyaux de mouton neutralisés sans odeur, approuvés par l'Académie royale de Médecine de Paris, rue de l'Arbre-Sec, etc.

Excuse-moi d'abord, mon vieil Ernest, de ne pas t'avoir écrit. J'accepte tous les reproches de ta lettre, à laquelle je réponds de suite, et j'implore ma grâce en te promettant que tu ne manqueras pas de mes lettres à Calvi (1). J'imagine l'isolement dans lequel tu vas te trouver et je tâcherai de temps à autre de te distraire un peu par quelques facéties que je t'enverrai d'au delà de la mer. Hélas ! je ne suis plus si gai qu'autrefois. — Je deviens vieux. Je n'ai plus cette magnifique blague qui remplissait des lettres que tu étais deux jours à lire. Ce sera plutôt à toi de m'apprendre du nouveau. Je te conseille pour passer le temps de travailler l'italien et l'histoire de la Corse. Je te demanderai même plus tard, quand tu seras

(1) Ernest Chevalier avait été, par décret du 10 avril 1845, nommé substitut du procureur du Roi à Calvi (Corse).

installé, quelques renseignements que je désire. Nous ne sommes pas près de nous revoir, mon pauvre vieux. J'aurais voulu avant de nous séparer nous dire un adieu classique. J'entends souper tranquillement ensemble chez ce bon Auguste, et finir la soirée chez Mme R***, avant que tu n'ailles défendre la moralité publique. C'eût été d'un bon augure ; quand est-ce que nous nous retrouverons? qu'arrivera-t-il d'ici là? Il coulera bien de l'eau sous le pont, comme on dit vulgairement. Vas-tu t'en donner, des makis et du soleil. Peut-être en auras-tu vite assez et regretteras-tu la vallée de Cléry où je t'ai fait rouler de rire. Mais le cœur humain est ainsi mosaïqué que revenu aux Andelys tu regretteras la Corse. Cela est de règle. Tâche toujours dans tes jours de vide et d'embêtement de ne pas céder au découragement. Sois toujours bel homme, jolie tenue, jolies manières, agréable en société, ferme sur ses talons, jarret tendu et le petit doigt sur la couture de la culotte.

Que te dirai-je de moi? toujours le même ! ni mieux, ni pis, au moral comme au physique. J'ai revu la Méditerranée et je l'ai quittée, je monte en voiture le matin et j'en descends le soir. Je mange vigoureusement par exemple, c'est un progrès, j'ai un appétit d'enfer. En fait d'impressions de voyage, ce que j'ai vu de mieux, c'est Gênes. Je t'engage à aller t'y promener à quelque jour que tu auras le temps. Quand on a visité ses palais, on a une telle pitié du luxe moderne qu'on est tenté de loger à l'écurie et de sortir en blouse. J'ai vu ce matin à la bibliothèque Ambroisienne des lettres de Mme Lucrèce Borgia et cet après-midi à Monza la fameuse couronne de fer que Charlemagne et Napoléon se sont mise sur la tête.

Nous revenons par Genève et dans quatre semaines nous serons de retour à Rouen. Je reprendrai ma vie calme et uniforme, entre ma pipe et mon feu, sur ma table et dans mon fauteuil. Nous passerons l'été à Croisset.

Au reçu de ceci, tu calculeras la distance qu'il te faut pour me répondre, d'après les timbres de la poste. Dans 15 jours nous serons à Genève ; aussi écris-moi à Genève, sinon, une huitaine après à Nogent, et enfin à Nogent [*sic*, pour Rouen].

N'as-tu pas pour procureur du roi un M. Paoli, un gaillard qui boite? Présente-lui mes compliments s'il se souvient de moi, et dis-lui que je me rappelle avec plaisir la manière dont son frère m'a reçu. C'est celui qui habite à Piedicroce.

Adieu, vieux, porte-toi bien et donne souvent de tes nouvelles ; je t'embrasse.

A ALFRED LE POITTEVIN.

Genève, 26 mai, lundi soir, 9 heures [1845.]

J'ai vu avant-hier le nom de Byron écrit sur un des piliers du caveau où a été enfermé le prisonnier de Chillon, cette vue m'a causé une joie exquise. J'ai plus pensé à Byron qu'au prisonnier, et il ne m'est venu aucune idée sur la tyrannie et l'esclavage. Tout le temps j'ai songé à l'homme pâle qui un jour est venu là, s'y est promené de long en large, a écrit son nom sur la pierre et est reparti. — Il faut être bien hardi ou bien stupide pour aller ensuite écrire son nom dans un séjour pareil.

Le nom de Byron est gravé de côté et il est déjà noir comme si on avait mis de l'encre dessus pour le faire ressortir ; il brille en effet sur la colonne grise et

jaillit à l'œil dès en entrant : au-dessous du nom la pierre est un peu mangée, comme si la main énorme qui s'est appuyée là l'avait usée par son poids ; je me suis abîmé en contemplation devant ces cinq lettres.

Ce soir, tout à l'heure, j'ai été en fumant mon cigare me promener dans une petite île qui est sur le lac en face de notre hôtel et qu'on appelle l'île Jean-Jacques, à cause de la statue de Pradier qui y est ; cette île est un lieu de promenade où on fait de la musique le soir. Quand je suis arrivé au pied de la statue, les instruments de cuivre résonnaient doucement, on n'y voyait presque plus, le monde était assis sur des bancs, en vue du lac, au pied des grands arbres dont la cime presque tranquille se remuait pourtant. Ce vieux Rousseau se tenait immobile sur son piédestal et écoutait tout cela. J'ai frissonné, le son des trombones et des flûtes m'allait aux entrailles ; après l'andante est venu un morceau joyeux et plein de fanfares. J'ai pensé au théâtre, à l'orchestre, aux loges pleines de femmes poudrées, à tous les tressaillements de la gloire et à ce paragraphe des *Confessions* : « J.-J. tu doutais, toi qui quinze ans plus tard, haletant, éperdu... » la musique a continué longtemps. Je remettais de symphonie en symphonie à rentrer chez moi, enfin je suis parti. Aux deux bouts du lac de Genève il y a deux génies qui projettent leur ombre plus haut que celle des montagnes : Byron et Rousseau, deux gaillards, deux mâtins, qui auraient fait de bien « bons avocats ».

Tu me dis que tu deviens de plus en plus amoureux de la nature, moi, j'en deviens effréné. Je regarde quelquefois les animaux et même les arbres avec une tendresse qui va jusqu'à la sympathie ; j'éprouve presque des sensations voluptueuses rien qu'à voir, mais quand je vois bien. Il y a quelques jours, j'ai rencontré trois pauvres idiotes qui m'ont demandé l'aumône, elles étaient affreuses, dégoûtantes de laideur et de crétinisme, elles ne pouvaient pas parler ; à peine si elles marchaient. Quand elles m'ont vu, elles se sont mises à me faire des signes pour me dire qu'elles m'aimaient ; elles me souriaent, portaient la main sur leur visage et m'envoyaient des baisers ; à Pont-l'Evêque, mon père possède un herbage dont le gardien a une fille imbécile, les premières fois qu'elle m'a vu elle m'a également témoigné un étrange attachement. J'attire les fous et les animaux, est-ce parce qu'ils devinent que je les comprends, parce qu'ils sentent que j'entre dans leur monde?

Nous avons traversé le Simplon jeudi dernier, c'est jusqu'à présent ce que j'ai vu de plus beau comme nature. Tu sais que les belles choses ne souffrent pas de description. Je t'ai bien regretté, j'aurais voulu que tu fusses avec moi, ou bien j'aurais voulu être dans l'âme de ces grands pins qui se tenaient tout suspendus et couverts de neige au bord des abîmes — je cherchais mon niveau. J'ai visité à Domodossola un couvent de capucins (j'en avais déjà vu un à Gênes, et un autre de chartreux près de Milan). Le capucin qui nous a promenés nous a offert un verre de vin, je lui ai donné deux cigares et nous nous sommes séparés en nous serrant fortement les mains. Il avait l'air d'un excellent bougre. On effleure bien des amitiés en voyage, je ne parle pas des amours.

C'est une chose singulière comme je suis écarté de la femme. J'en suis repu comme doivent l'être ceux qu'on a trop aimés. Je suis devenu impuissant par ces effluves magnifiques que j'ai trop sentis bouillonner pour les voir jamais se

déverser. Je n'éprouve même vis-à-vis d'aucun jupon le désir de curiosité qui vous pousse à dévoiler l'inconnu et à chercher du nouveau.

Reste à Rouen, que je t'y trouve quand j'y serai vers le 15 juin. Tâche d'y rester au moins jusqu'au mois d'août, que nous ayons le temps de nous dire ce que nous avons à nous dire. Je m'embête d'être seul. Sais-tu qu'il y a bien de la logique dans notre union? Il est fort simple que le son monte en l'air et que les astres suivent leur parabole. Nous agissons de même. Uniques de notre nature, isolés dans l'immensité, c'est la Providence qui nous fait penser et sentir harmoniquement.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Croisset] Dimanche, 15 juin [1845.]

Si tu t'es plaint d'attendre longtemps ma dernière lettre, celle-ci, j'espère, t'arrivera vite, on m'a remis la tienne hier et j'y réponds aujourd'hui, voilà de l'exactitude où je ne m'y connais pas. Procédons par ordre, car nous avons bien des choses à nous dire et d'abord mon voyage. Eh bien, mon cher vieux, on eût pu désirer plus gai, non pas que par lui-même il ne fût beau, mais c'est nous autres qui n'étions pas dans toutes les conditions voulues pour en goûter la beauté ; d'abord mon père a été pris, à peine parti de Rouen, d'un mal d'yeux opiniâtre qui le forçait, dans les villes, à garder sa chambre et à mettre des sangsues de temps à autre, il n'en a été débarrassé qu'à Milan ; puis Caroline, qui avait bien supporté la voiture jusqu'à Toulon [.....] a été reprise de douleurs dans les reins, de fatigue, si bien que ma mère se mourait d'inquiétude sur les suites de son voyage en Italie, ce que voyant Hamard y a renoncé, et nous sommes tous revenus ensemble par Milan, Côme, le Simplon, Genève et Besançon. J'ai eu dans notre voyage encore deux crises nerveuses ! Si je guéris, je ne guéris guère vite, ce qui est aussi peu neuf pour moi que peu consolant. Après tout m..., voilà, avec ce grand mot on se console de toutes les misères humaines, aussi je me plais à le répéter, m..., m... ! Enfin tu conçois que tout cela, joint de la part de mon père au regret de ses occupations favorites, à l'absence d'Achille qui se plaignait dans ses lettres d'être las de la clientèle, ont rendu ces deux mois pas aussi agréables qu'ils auraient dû l'être.

Du reste, si tu veux que je te parle de ce que j'ai vu, je te dirai que la Corniche est une route de 60 lieues à faire à pied et que j'ai été triste à crever pendant trois jours quand j'ai quitté Gênes ; car c'est une ville tout en marbre, avec des jardins remplis de roses ; l'ensemble en est d'un chic qui vous prend l'âme. En revanche, Turin est ce que je connais de plus ennuyeux au monde, j'en excepte Bordeaux et Yvetot. Mais Milan, sa cathédrale surtout, est quelque chose de propre. Pour moi, c'est Gênes, Gênes avant tout ce que j'ai vu. Je ne te dirai rien des trois lacs de Côme, Majeur et Genève, ni du Simplon, parce que ce serait trop long, trop difficile, et surtout trop bête de vouloir faire plus que les nommer. Deux choses qui m'ont ému, c'est le nom de Byron gravé au couteau sur le pilier de la prison de Chillon, et le salon et la chambre à coucher de ce vieux Monsieur de Voltaire à Ferney. J'ai vu aussi celle où est né Victor Hugo à Besançon.

Je suis revenu enfin à Paris où j'ai retrouvé ce brave Alfred, avec lequel j'ai fumé quelques cigares sur l'asphalte. Mais nous n'avons pas (comme tu l'as sans doute présumé déjà, dans ton odieuse immoralité) non, Monsieur ! nous n'avons pas couru les filles ensemble. Ah ! attrape ! ni chacun de notre côté, ce qui est plus fort !

Caroline et Hamard sont restés à Paris pour choisir un logement et se meubler, ils vont habiter la capitale, comme disent les *épicemares*, je reste donc seul avec mon père et ma mère, à Croisset l'été, dans ma chambre à Rouen l'hiver ; dans ma chambre ! Seulement à Croisset, j'ai mon canot et le jardin, et puis je suis plus loin des Rouennais qui, quelque peu que je les fréquente, me pèsent aux épaules d'une façon dont les compatriotes sont seuls capables. Je vais donc me remettre comme par le passé, à lire, à écrire, à rêvasser, à fumer. Si ma vie est douce, elle n'est pas fertile en facéties. D'ici à quelques années cependant je n'en désire pas d'autre. J'ai même envie d'acheter un bel ours (en peinture), de le faire encadrer et suspendre dans ma chambre, après avoir écrit au-dessous : *Portrait de Gustave Flaubert* pour indiquer mes dispositions morales et mon humeur sociale. Le grec va marcher de nouveau et si, dans deux ans, je ne le lis pas, je l'envoie faire f... définitivement, car il y a longtemps que je me traîne dessus sans en rien savoir. Quand tu penseras à moi, tu pourras donc te figurer ton ami accoudé sur sa table, crachant au coin de son feu, ou ramant dans sa barque, tel que tu le connais ; je ne change pas, je suis immuable comme une botte... vernie, s'entend ! je peux bien m'user, mais je ne dévernis pas.

Tu m'as parlé de la Corse et surtout de la partie que je connais. J'ai revu dans ta lettre ces grandes bruyères de 12 pieds que j'ai traversées à cheval en allant de Piedicroce à Saint-Pancrace. As-tu parcouru la plaine d'Aleria? as-tu vu le soleil quand il reluit dessus? Je compte y retourner plus tard, pour ressentir encore une fois ce que j'ai senti déjà. C'est là un beau pays, encore vierge du bourgeois qui n'est pas venu le dégrader de ses admirations, un pays grave et ardent, tout noir et tout rouge. Tu m'as parlé du capitaine Lorelli. Le connais-tu? C'est un excellent homme, tu peux lui parler de moi. Si tu vois également M. Multedo, de Nice, fais-lui mes compliments, ainsi qu'à M. Vincent Podesta (de Bastia). Le premier surtout, que je connais mieux que le second, est un des plus dignes hommes que je connaisse. Il me souvient encore, à Bastia, de deux médecins, Arrighi et Manfredi.

Te voilà donc devenu homme posé, établi, piété, investi de fonctions honorables et chargé de défendre la morale publique. Regarde-toi dans ta glace immédiatement et dis-moi si tu n'as pas une grande envie de rire. Tant pis pour toi si tu ne l'as pas, cela prouverait que tu es déjà si encrassé dans ton métier que tu en serais devenu stupide. Exerce-le de ton mieux, ce brave métier, mais ne te prends pas au sérieux, conserve toujours l'ironie philosophique, pour l'amour de moi, ne te prends pas au sérieux.

Nouvelles : Baudry (1) vient de se marier il y a eu samedi huit jours avec

(1) Frédéric Baudry, philologue, devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Mlle Sénard (1). Podesta est également marié ; Lengliné, le commis de M. Le Poittevin, s'est aussi marié, Denouette s'est encore marié. Tout le monde se marie, si ce n'est moi. Et toi, que j'oubliais pour le quart d'heure, mais ça t'arrivera un de ces jours, quand tu seras procureur du roi en titre. Il est de certaines fonctions où l'on est presque forcé de prendre une femme, comme il y a certaines fortunes où il serait honteux de ne pas avoir d'équipage. Allons, passons le gant blanc, tirons la bretelle, avançons-nous vers l'officier municipal, prenons une légitime... Il me tarde de te voir muni d'un Victor, d'un Adolphe ou d'un Arthur, qu'on appellera totor, dodofe ou tutur, qui sera habillé en artilleur et qui récitera des fables : maître Corbeau sur un arbre perché, etc.

Il faisait beau temps hier et de l'ombre sous les arbres verts. J'ai repensé à nos anciennes promenades, pipe au bec, et à cette femme au goître, chez laquelle nous avons pris des grogs au vin.

Jeudi en revenant de Paris dans le chemin de fer, à Gaillon j'ai revu la place où nous avons trouvé « un jour un boyau de mouton neutralisé sans odeur », comme il y a longtemps de ça ! Pauvre vieux ! sais-tu que c'était beau, mes voyages de Pâques aux Andelys et la prodigieuse vigueur de blague que j'avais alors. Quelles pipes ! Comme nous avions peu de retenue dans nos propos. C'était plaisir. Nous bravions tout à fait l'honnêteté, comme eût dit Boileau, et nous respections peu le lecteur français.

Voici deux choses que je te demanderai : 1° Il y a à Bastia ou à Ajaccio, plus probablement à Bastia, des libraires qui ont publié des recueils de « Ballata » corses. Aurais-tu l'amabilité de m'en acheter quelques-uns. 2° Je désirerais m'occuper de l'histoire de Sampier Ornano qui vivait vers 1560-70. Penses-tu que je puisse avoir en Corse quelque renseignement particulier sur cet homme et sur cette époque. Je voudrais connaître l'état de la Corse de 1550 environ à 1650, la seconde moitié du XVIe siècle et la première du XVIIe environ ; si tu ne trouves rien tout de suite, je t'en reparlerai plus au long dans ma prochaine lettre.

Adieu, mon vieux b... Tout à toi, tu le sais.

A ALFRED LE POITTEVIN (2).

Croisset, mardi soir, 10 heures et demi [fin juin-début juillet 1845.]

Encore dans mon antre !

Encore une fois dans ma solitude.

A force de m'y trouver mal j'arrive à m'y trouver bien ; d'ici à longtemps je ne demande pas autre chose. Qu'est-ce qu'il me faut après tout? n'est-ce pas la

(1) Fille du célèbre avocat qui défendit plus tard Flaubert au procès de *Madame Bovary*. Le mariage eut lieu le 31 mai 1845.

(2) Cette lettre, datée 1846 dans les éditions antérieures, me paraît, sans hésitation possible, être de 1845, probablement du mois de juin. Le *retour* dont parle Flaubert est celui de son voyage d'Italie (milieu de juin 1845). Les mots «il y a cinq ans» font allusion au retour du voyage de Corse (octobre 1840). La phrase : « des horizons moins larges, hélas, etc., » s'applique non pas à la mort de Caroline et du Dr Flaubert, mais plutôt à sa maladie nerveuse. L'allusion à la soirée passée avec Le Poittevin à Paris correspond à la rencontre qu'il signale à Chevalier le 15 juin 1845. (Cf. *supra*, p. 133.) Il est exact que Du Camp a passé

liberté et le loisir? — Je me suis sevré volontairement de tant de choses que je me sens riche au sein du dénûment le plus absolu. J'ai encore cependant quelques progrès à faire. Mon « éducation sentimentale » n'est pas achevée, mais j'y touche peut-être. — As-tu réfléchi quelquefois, cher et tendre vieux, combien cet horrible mot « bonheur » avait fait couler de larmes. Sans ce mot-là, on dormirait plus tranquille et on vivrait plus à l'aise. Il me prend quelquefois d'étranges aspirations d'amour, quoique j'en sois dégoûté jusque dans les entrailles ; elles passeraient peut-être inaperçues, si je n'étais pas toujours attentif et l'œil tendu à épier jouer mon cœur.

Je n'ai pas éprouvé au retour la tristesse que j'ai eue il y a cinq ans. Te rappelles-tu l'état où j'ai été pendant tout un hiver, quand je venais le jeudi chez toi, en sortant de chez Chéruel, avec mon gros paletot bleu et mes pieds trempés de neige que je chauffais à ta cheminée. J'ai passé vraiment une amère jeunesse, et par laquelle je ne voudrais pas revenir — mais ma vie maintenant me semble arrangée d'une façon régulière ; elle a des horizons moins larges, hélas ! moins variés surtout, mais peut-être plus profonds parce qu'ils sont plus restreints. Voilà devant moi mes livres sur ma table, mes fenêtres sont ouvertes, tout est tranquille ; la pluie tombe encore un peu dans le feuillage, et la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre. J'ai réfléchi aux conseils de Pradier, ils sont bons, — mais comment les suivre? et puis où m'arrêterais-je? Je n'aurais qu'à prendre cela au sérieux et jouir tout de bon, j'en serais humilié ! C'est ce qu'il faudrait pourtant et c'est ce que je ne ferai pas. Un amour normal, régulier, nourri et solide, me sortirait trop hors de moi, me troublerait, je rentrerais dans la vie active, dans la vérité physique, dans le sens commun enfin, et c'est ce qui m'a été nuisible toutes les fois que j'ai voulu le tenter. — D'ailleurs, si cela devait être, cela serait.

Qu'est-ce que tu bâtis à Paris, toi? te promènes-tu sur l'asphalte en pensant à moi? as-tu été revoir ces vieux sauvages? Nous avons passé une bonne soirée ensemble, quoique si courte ! Toutes les fois que j'entre à Paris, j'y respire à l'aise, comme si je rentrais dans mon royaume ; et toi?

Quel jour reviens-tu? Le sieur Du Camp m'arrivera la semaine prochaine, tu tâcheras de venir passer trois ou quatre jours de suite quelques heures dans l'après-midi et nous relirons mon roman ; je ne serai pas fâché pour mon propre compte de revoir l'effet qu'il me fera à six mois de distance.

Adieu, Carissimo, réponds-moi de suite comme tu me l'as promis.

As-tu vu souvent Du Camp? Qu'est-ce que vous avez dit de bon?

à Croisset une partie de l'été de 1845 (*Souv. litt.*, I, p. 218). Enfin, le *roman* que Flaubert veut relire avec Le Poittevin, *six mois* après l'avoir terminé, ne peut être que la *Première Education sentimentale*, dont le manuscrit porte, sur sa couverture : « Février 1843 ; repris en septembre et octobre ; mai 1844 à janvier 1845 », et auquel le début de la lettre fait une allusion très explicite. — Quant « aux conseils de Pradier », il ne peut guère s'agir de Louise Colet, à laquelle les mots « un amour normal, régulier, etc... » conviendraient bien mal. Je serais plutôt tenté de croire à un conseil de mariage, qui s'expliquerait assez par ce fait que Caroline Flaubert et son mari, au retour de leur voyage de noces, virent en effet Pradier à Paris en même temps que Gustave, pendant quelques jours. On remarquera aussi que rien, dans cette lettre, ne ferait la moindre allusion aux deuils si récents de Flaubert, si on la datait de 1846. — Pour l'ensemble de ces raisons, et quoique je n'aie pas eu l'autographe sous les yeux, je n'hésite pas à modifier la date qui lui a été jusqu'à présent attribuée.

Universitas BIBLIOTHECA

* A ERNEST CHEVALIER.

Croisset [13 août 1845.]

Je commençais vraiment à ne savoir que penser de toi, mon brave substitut, car tu as été bien longtemps à me répondre ; « est-il assassiné » me disais-je, « enlevé, ravi ou l'a-t-on violé, et ensuite ne pouvant plus supporter le poids d'une existence désormais flétrie, aurait-il plongé dans son sein le fer homicide? » C'est pour te dire qu'une autre fois je t'engage à m'envoyer tes réponses plus promptement, car j'avais peur que tu ne fusses malade et j'hésitais à écrire aux Andelys pour avoir de tes nouvelles.

Eh bien ! des nouvelles ! je n'en sais guère, car je vis comme un ours, comme une huître à l'écalle [*sic*]. A propos d'huître, j'ai lu tantôt dans Shakespeare que l'âme est une huître enfermée dans le corps qui est son écalle, qu'elle traîne avec peine. Ainsi la comparaison n'est pas si mauvaise. Voilà donc ce que je sais de plus intéressant à te narrer ; je crois (c'est mon père qui croit avoir reçu un billet de faire part) que notre ami intime le sieur Malleux est marié; hé! hé! hé! qu'en dis-tu? il pleut des mariages, il grêle des hyménées, c'est un déluge de morale ! [.....]

[.....] Ce que je redoute étant la passion, le mouvement, je crois, si le bonheur est quelque part, qu'il est dans la stagnation ; les étangs n'ont pas de tempêtes. Mon pli est à peu près pris, je vis d'une façon réglée, calme, régulière, m'occupant exclusivement de littérature et d'histoire. J'ai repris le grec, que je continue avec persévérance, et mon maître Shakespeare que je lis toujours avec un amour toujours croissant. Je n'ai jamais passé d'années meilleures que les deux qui viennent de s'écouler, parce qu'elles ont été les plus libres, les moins gênées dans leur entournure. J'y ai sacrifié beaucoup, à cette liberté, j'y sacrifierais plus encore. Ma santé n'est ni pire, ni meilleure; c'est long, long, bien long, pauvre vieux, non pas pour moi mais pour les miens, pour ma mère que cette maladie use lentement et rend plus malade que moi.

Ah ! la maison n'est plus gaie comme par le passé ; ma sœur est mariée, mes parents se font vieux, et moi aussi, tout cela s'use ! On y blaguait bien, à ce bon Hôtel-Dieu, il s'y passait de bons jeudis autrefois, tant que tu vivras, j'en suis sûr, tu te les rappelleras avec douceur.

J'ai eu dernièrement la visite de Du Camp qui est resté trois semaines ici ; le jour qu'il est arrivé, Panofka et Maurice me sont arrivés à l'improviste, je les ai menés le lendemain faire un petit déjeuner chez l'ami Jay dont ils ont été assez satisfaits ; le soir Panofka nous a joué du violon. Tu sauras que Jay a inventé un nouveau plat qu'il a décoré de notre nom, c'est un entremets sucré, un pudding *à la Flaubert.*

Ah, j'oubliais de te dire que « l'homme aux études historiques » est décoré de la Croix d'honneur (1). Je ne l'ai pas vu depuis qu'il a le ruban, mais il me viendra faire une visite d'ici à quelques jours. J'ai envie de le voir enrubanné ! Dainez, surnommé Pue-ventre (2), va tenir une pension en collaboration avec Preisser (3) ;

(1) Chevalier de la Légion d'honneur : 27 avril 1845.
(2) Ancien proviseur du Collège de Rouen, professeur de mathématiques à l'Ecole municipale.
(3) Professeur de physique.

comme tout cela est beau ! Bourlet n'est pas encore au comble de ses vœux, que dis-tu de sa constance ! on le trouvera quelque jour mort [.....] dans son lit, tout raide et droit comme un lapin gelé.

Adieu vieux, n'oublie pas ce que je t'ai demandé, je compte sur ta HAUTE intelligence. Combien de temps restes-tu aux vacances? Aurai-je le plaisir de t'envisager?

Addio.

A ALFRED LE POITTEVIN (1).

Croisset [août 1845.]

J'analyse toujours le théâtre de Voltaire, c'est ennuyeux, mais ça pourra m'être utile plus tard. On y rencontre néanmoins des vers étonnamment bêtes. Je fais toujours un peu de grec, j'ai fini l'Egypte d'Hérodote, dans trois mois j'espère l'entendre bien et dans un an, avec de la patience, Sophocle. Je lis aussi Quinte-Curce ; quel gars que cet Alexandre ! quelle plastique dans sa vie ! Il semble que ce soit un acteur magnifique improvisant continuellement la pièce qu'il joue. J'ai vu dans une note de Voltaire qu'il lui préférait les Marc-Aurèle, les Trajan, etc. Que dis-tu de ça? Je te montrerai plusieurs passages de Quinte-Curce qui, je crois, auront ton estime, entre autres l'entrée à Persépolis et le dénombrement des troupes de Darius. J'ai terminé aujourd'hui le *Timon d'Athènes* de Shakespeare. Plus je pense à Shakespeare, plus j'en suis écrasé. Rappelle-moi de te parler de la scène où Timon casse la tête à ses parasites avec les plats de la table.

Nous serons voisins cet hiver, pauvre vieux, nous pourrons nous voir tous les jours, nous ferons des scénarios. Nous causerons ensemble à ma cheminée, pendant que la pluie tombera ou que la neige couvrira les toits. Non, je ne me trouve pas à plaindre quand je songe que j'ai ton amitié, que nous avons bien des heures libres ou entières à passer ensemble. Si tu venais à me manquer, que me resterait-il? qu'aurais-je dans ma vie intérieure, c'est-à-dire la vraie?

Réponds-moi de suite, tu devrais m'écrire plus souvent et plus longuement. J'ai lu hier soir dans mon lit le premier volume de *Le rouge et le noir*, de Stendhal ; il me semble que c'est d'un esprit distingué et d'une grande délicatesse. Le style est français ; mais est-ce là le style, le vrai style, ce vieux style qu'on ne connaît plus maintenant?

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 21 septembre [1845.]

Je suis aise, mon bon Ernest, de te savoir si près de moi ; si j'étais libre, j'irais moi-même te voir pour ne pas priver ta mère du temps que, je l'espère, tu lui déroberas pour moi ; viens, ne fût-ce qu'un après-midi, prends un convoi du matin,

(1) L'autographe de cette lettre n'a pu être vérifié. Pour différantes raisons de détail qu'il serait trop long d'exposer, je la crois de 1845 (et non de 1846) et postérieure à la précédente.

tu seras rentré le soir aux Andelys ; il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, pauvre vieux. Nous devons avoir bien des choses à nous dire ; je te remercie de la lettre de Lorelli, je lui répondrai.

Adieu, je t'attends d'un moment à l'autre.

Tout à toi.

Mille choses aux tiens.

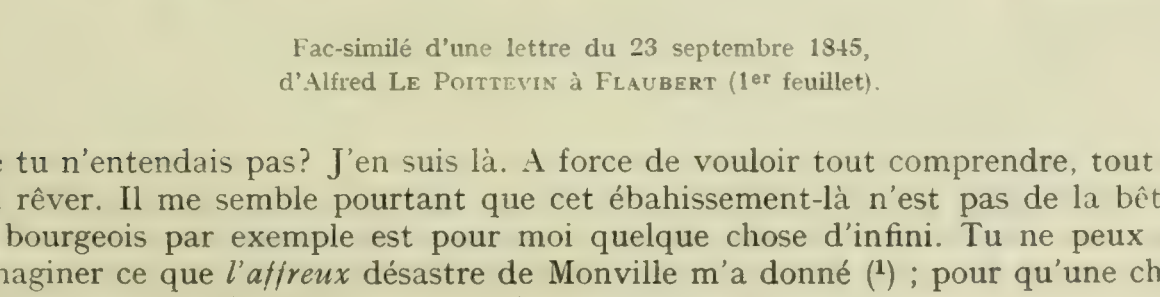
A ALFRED LE POITTEVIN.

Croisset, septembre 1845 (1).

J'ai grande envie de voir ton histoire de la Botte merveilleuse et ton chœur de Bacchantes, et le reste. — Travaille, travaille, écris, écris tant que tu pourras, tant que la muse t'emportera. C'est là le meilleur coursier, le meilleur carrosse pour se voiturer dans la vie. La lassitude de l'existence ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons. Il est vrai que les moments de fatigue et de délaissement qui suivent n'en sont que plus terribles, mais tant pis, mieux vaut deux verres de vinaigre et un verre de vin qu'un verre d'eau rougie. Pour moi, je ne sens plus ni les emportements chaleureux de la jeunesse, ni ces grandes amertumes d'autrefois. Ils se sont mêlés ensemble et cela fait une teinte universelle où tout se trouve broyé et confondu.

J'observe que je ne ris plus guère et que je ne suis plus triste. Je suis mûr. Tu parles de ma sérénité, cher vieux, et tu me l'envies. Il est vrai qu'elle peut étonner. Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femmes, sans vie, sans aucun des grelots d'ici-bas, je continue mon œuvre lente comme le bon ouvrier qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur son enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne. Je n'étais pas comme cela autrefois. Ce changement s'est fait naturellement. Ma volonté aussi y a été pour quelque chose. Elle me mènera plus loin, j'espère. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne faiblisse, car il y a des jours où je suis d'une mollesse qui me fait peur ; enfin je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur, pour les gens de notre race, est dans *l'idée* et pas ailleurs. Cherche quelle est bien ta nature, et sois en harmonie avec elle. « *Sibi constat* », dit Horace. Tout est là. Je te jure que je ne pense pas à la gloire, et pas beaucoup à l'Art. Je cherche à passer le temps de la manière la moins ennuyeuse, et je l'ai trouvée. Fais comme moi, *romps avec l'extérieur*, vis comme un ours — un ours blanc — envoie faire f... tout — tout et toi-même avec, si ce n'est ton intelligence. Il y a maintenant un si grand intervalle entre moi et le reste du monde, que je m'étonne parfois d'entendre dire les choses les plus naturelles et les plus simples. Le mot le plus banal me tient parfois en singulière admiration. Il y a des gestes, des sons de voix dont je ne reviens pas, et des niaiseries qui me donnent presque le vertige. As-tu quelquefois écouté attentivement des gens qui parlaient une langue étrangère

(1) La lettre de Le Poittevin, annonçant qu'il vient d'achever *La Botte merveilleuse*, est timbrée par la poste 23 *septembre* ; la réponse de Flaubert ne peut donc être antérieure à cette date. — Je n'ai pas retrouvé le manuscrit de ce conte dans les papiers d'Alfred Le Poittevin.



Fac-similé d'une lettre du 23 septembre 1845,
d'Alfred Le Poittevin à Flaubert (1er feuillet).

que tu n'entendais pas? J'en suis là. A force de vouloir tout comprendre, tout me fait rêver. Il me semble pourtant que cet ébahissement-là n'est pas de la bêtise. Le bourgeois par exemple est pour moi quelque chose d'infini. Tu ne peux pas t'imaginer ce que *l'affreux* désastre de Monville m'a donné (1) ; pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps.

Voilà ! chaque jour ressemble à l'autre. Il n'y en a pas un qui puisse se détacher dans mon souvenir. N'est-ce pas sage ? Je vais m'occuper de régler un peu mon

(1) Cyclone du 19 août 1845.

conte oriental, mais c'est rude. — Je n'ai pas continué ce bon philosophe chinois, ça m'ennuyait, je le reprendrai dans quelque temps, on n'y trouve pas souvent de ces belles choses commes les ailes de l'oiseau. T'y exerces-tu? J'ai lu le *Cours de littérature dramatique* du grand homme qui s'appelle Saint-Marc Girardin, c'est bon à connaître pour savoir jusqu'où peuvent aller la bêtise et l'impudence. Voilà encore un de ceux auxquels j'aurais fait arracher la peau et couler du plomb dans le ventre, pour leur apprendre la rhétorique. Tout le monde ici va assez bien. Adieu, réponds-moi vite.

A ACHILLE FLAUBERT.

Tréport, vendredi 26 [septembre 1845.]

Nous voilà piétés au Tréport depuis hier soir — c'est un pays charmant, c'est-à-dire c'est une mer superbe, car le pays par lui-même est assez laid — mais la mer, mon vieux, la mer ! — Trouville est enfoncé — nous te regrettons tous, cela gâte un peu le plaisir que nous avons à être ici. — Il y a des rochers superbes, un ciel tout bleu et presque asiatique, tant le soleil brille — enfin nous sommes enchantés.

Le vénérable père Parain reste avec nous jusqu'à dimanche matin — vous le verrez dimanche soir ; — revêtu du twine anglais, il se promène sur la jetée d'un air maritime — interroge les pêcheurs, assiste à la vente du poisson et rêve à faire de l'effet quand il sera de retour à Nogent.

Nous sommes logés chez Michel Laumeille et Catherine Legris son épouse, baigneurs brevetés de S. A. R. le comte de Paris, car il n'est question que de la famille royale — on en est tanné — un patriote ne saurait vivre longtemps dans un semblable pays ; — le sieur Wall, ami de l'infâme ravisseur de nos libertés publiques, nous a pilotés dans le château d'Eu et a mis à notre disposition le canot des souverains ; — nous en avons profité déjà pour venir d'Eu ici, mais nous ne ferons pas de promenade en mer. — Caroline a toujours son mal de gorge, elle s'en plaint surtout la nuit. Papa souffre de temps en temps des dents, cependant il va bien, ses yeux sont en bon état et le *facies* est meilleur qu'en partant de Rouen ; ma mère a eu ce matin la migraine, elle est levée et pense que ça va diminuer ; quant à moi, mon vieux, je vais bien ; je me suis ce matin fait la barbe avec ma main droite, quoique le séton me tiraillant et la main ne pouvant se plier, j'aie eu quelque mal.

Il a été question de Baptiste — voici où en sont les choses : papa, qui trouve qu'on doit avoir de la reconnaissance pour les gens qui vous ont servi longtemps, veut à toute force l'employer ; mais la bourgeoise a formellement dit qu'elle ne voulait pas de son épouse ni de lui à la maison ; on l'emploierait de temps à autre pour faire des journées ; j'ai fait observer qu'il faudrait mieux prendre, pour aider le jardinier, un homme du pays qui pût avoir soin du canot, qui sût le diriger quand nous ne voudrions pas ramer nous-mêmes ; — la question en est restée là.

Papa te prie d'acheter ou de charger V. O. d'acheter un cent de bon trèfle ou

de luzerne pour sa jument ; n'oublie pas cette commission, il tient à ce qu'elle soit faite.

Adieu, mon cher Achille, embrasse bien pour moi et pour nous tous ta bonne femme et ton joli enfant. Adieu, nous vous regrettons et pensons à vous, portez-vous bien et donnez-nous de vos nouvelles.

Tout à toi.

TON FRERE.

A MAXIME DU CAMP (1).

Rouen, mars 1846.

Hamard sort de ma chambre où il sanglotait debout, au coin de ma cheminée ; ma mère est une statue qui pleure. Caroline parle, sourit, nous caresse, nous dit à tous des mots doux et affectueux ; elle perd la mémoire ; tout est confus dans sa tête, elle ne savait pas si c'était moi ou Achille qui était parti pour Paris. Quelle grâce il y a dans les malades, et quels singuliers gestes ! Le petit enfant tette et crie. Achille ne dit rien et ne sait que dire. Quelle maison ! quel enfer ! Et moi? J'ai les yeux secs comme un marbre. C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures ; elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent. Il semble que le malheur est sur nous et qu'il ne s'en ira qu'après s'être gorgé de nous. Encore une fois je vais revoir les draps noirs et j'entendrai l'ignoble bruit des souliers ferrés des croque-morts qui descendent les escaliers. J'aime mieux n'avoir pas d'espoir et entrer au contraire par la pensée dans le chagrin qui va venir. — Marjolin arrive ce soir ; que fera-t-il ? Adieu ! j'ai eu hier un pressentiment que, quand je te reverrais, je ne serais pas gai.

AU MÊME.

Croisset, mars 1846 [23 ou 24 mars.]

Je n'ai pas voulu que tu vinsses ici ; j'ai redouté ta tendresse. J'avais assez de la vue de Hamard sans la tienne. Peut-être eûsses-tu été encore moins calme que nous. Dans quelques jours je t'appellerai et je compte sur toi. C'est hier, à onze heures, que nous l'avons enterrée, la pauvre fille. On lui a mis sa robe de noce, avec des bouquets de roses, d'immortelles et de violettes. J'ai passé toute la nuit à la garder. Elle était droite, couchée sur son lit, dans cette chambre où tu l'as entendue faire de la musique. Elle paraissait bien plus grande et bien plus belle que vivante, avec ce long voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds. Le matin, quand tout a été fait, je lui ai donné un dernier baiser dans son cercueil, et j'ai senti le plomb me plier sous les mains. C'est moi qui l'ai fait mouler. J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face.

(1) Texte conforme, pour cette lettre et les autres lettres à Du Camp, aux *Souvenirs littéraires*, tome Ier, de cet auteur. — Caroline Hamard est morte le 20 mars 1846. Le Dr Flaubert, père de Gustave, était mort le 15 janvier de la même année.

Je prierai Pradier de me faire son buste et je le mettrai dans ma chambre. — J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait. — Voilà tout ; — voilà tout ce qui reste de ceux que l'on a aimés ! Hamard a voulu venir avec nous. Arrivés là-haut, dans ce cimetière, derrière les murs duquel j'allais en promenade avec le collège, Hamard sur les bords de la fosse s'est agenouillé et lui a envoyé des baisers en pleurant. La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué, tiré, tourné de toutes les façons ; on a pris un louchet, des leviers, et enfin un fossoyeur a marché dessus, — c'était la place de la tête — pour le faire entrer. J'étais debout, à côté, mon chapeau à la main ; je l'ai jeté en criant. Je te dirai le reste de vive voix, car j'écrirais trop mal tout cela. J'étais sec comme la pierre d'une tombe, mais horriblement irrité. J'ai voulu te raconter ce qui précède, pensant que cela te ferait plaisir. Tu as assez d'intelligence et tu m'aimes assez pour comprendre ce mot « plaisir » qui ferait rire les bourgeois. — Nous voilà revenus à Croisset depuis dimanche. — Quel voyage ! seul avec ma mère et l'enfant qui criait ! — La dernière fois que j'en étais parti, c'était avec toi, tu t'en souviens. Des quatre qui y habitaient, il en reste deux. Les arbres n'ont pas encore de feuilles, le vent souffle, la rivière est grosse ; les appartements sont froids et dégarnis. Ma mère va mieux qu'elle ne pourrait aller. Elle s'occupe de l'enfant de sa fille, la couche dans sa chambre, la berce, la soigne, le plus qu'elle peut. Elle tâche de se refaire mère ; y arrivera-t-elle? La réaction n'est pas encore venue et je la crains fort. Je suis accablé, abruti ; j'aurais bien besoin de reprendre ma vie calme, car j'étouffe d'ennui et d'agacement. Quand retrouverai-je ma pauvre vie d'art tranquille et de méditation longue ! Je ris de pitié sur la vanité de la volonté humaine, quand je songe que voilà six ans que je veux me remettre au grec et que les circonstances sont telles que je n'en suis pas encore arrivé aux verbes.

Adieu, cher Maxime, je t'embrasse tendrement.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Croisset], 5 avril [1846.]

Eh bien, pauvre vieux, encore un ! Tu n'as pas eu le temps de répondre à la lettre où je te parlais de la mort de mon père, que je t'en envoie une autre où je te parle de celle de ma sœur ! la prochaine sera peut-être pour te dire celle de ma mère ! qui sait ! je m'attends à tout, je suis comme un pavé de grande route, le malheur marche sur moi et piétine à plaisir.

Quel changement depuis que nous ne nous sommes vus. Mon père parti d'abord, puis elle ensuite, ma pauvre Caroline que j'aimais tant, dont j'étais si fier ! Tu l'as connue toi, mon bon Ernest, nous avons joué ensemble autrefois, quand nous étions enfants. Ton souvenir est lié au sien dans toutes les scènes tendres qui me reviennent maintenant à l'esprit.

Si tu étais là, que de choses j'aurais à te dire ! mon vieil ami, mon vieux camarade. Toi qu'elle confondait dans ses jeux et qu'elle ne distinguait pas de son frère.

Le Docteur Achille-Cléophas FLAUBERT, père de Gustave.

(Communiqué par M. G.-A. Le Roy, Conservateur du Musée de Croisset.)

Quelques jours avant de mourir, elle a parlé de toi dans son délire ; elle croyait que tu étais à la maison. Elle parlait aussi de son père, elle s'étonnait de ne le pas voir. Comme elle a souffert, comme elle a souffert ! Tantôt elle poussait des cris déchirants ou geignait douloureusement. Il n'y a ni mot ni description qui te puisse donner une idée de l'état de ma mère... J'ai un triste pressentiment sur son compte, et malheureusement je suis payé pour croire à mes pressentiments.

Ecris-moi donc longuement, souvent, le plus longuement possible. Où est le temps où nous nous voyions tous les jours. Nos pauvres jeudis du collège, où sont-ils?

Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Fais-moi le plaisir d'envoyer la lettre ci-jointe en y mettant l'adresse. C'est pour Lorelli ; je ne lui avais pas encore répondu.

A EMMANUEL VASSE.

[Croisset] 5 avril 1846.

Quand tu m'as quitté la dernière fois, quand tu m'as vu repartir pour Rouen, tu t'es dit sans doute que, le temps venant, les jours s'écoulant, ma douleur allait passer, que je me consolerais à la longue de la mort de mon père et que je finirais enfin par rentrer dans le calme dont il y a si longtemps que je suis privé. Ah oui ! du calme ! y en a-t-il pour les pavés de la grande route qui sont broyés par les roues des chariots? y en a-t-il pour l'enclume?

En plaçant ma vie au delà de la sphère commune, en me retirant des ambitions et des vanités vulgaires pour exister dans quelque chose de plus solide, j'avais cru que j'obtiendrais, sinon le bonheur, du moins le repos. Erreur ! il y a toujours en nous l'homme, avec toutes ses entrailles et les attaches puissantes qui le relient à l'humanité. Personne ne peut échapper à la douleur, j'en sais quelque chose ; notre dernier malheur a été encore plus horrible que l'autre en ce qu'il était moins prévu, moins probable ; et puis, voir mourir un être jeune dans toute la plénitude de sa beauté et de son intelligence, c'est quelque chose qui révolte, on éprouve le sentiment d'une atroce injustice.

Reste toujours comme tu es, ne te marie pas, n'aie pas d'enfants, aie le moins d'affections possible, offre le moins de prise à l'ennemi.

J'ai vu de près ce qu'on appelle le bonheur et j'ai retourné sa doublure ; c'est une dangereuse manie que de vouloir le posséder.

Ecris-moi quelquefois, tiens-moi au courant de tes travaux ; je ne sais maintenant quand j'irai à Paris. Adieu.

A MAXIME DU CAMP.

[Croisset], 7 avril 1846.

J'ai pris une feuille de grand papier avec l'intention de t'écrire une longue lettre ; peut-être ne vais-je pas t'envoyer trois lignes ; c'est comme ça viendra. Le temps est gris, la Seine est jaune, le gazon est vert ; les arbres ont à peine de

feuilles, elles commencent, c'est le printemps, l'époque de la joie et des amours. — « Mais il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route, où le hâle fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillons. » — . Te rappelles-tu où cela est? C'est de *Novembre*. J'avais dix-neuf ans quand j'ai écrit cela, il y a bientôt six ans. C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. Je ne me plains pas de cela, du reste, mes derniers malheurs m'ont attristé, mais ne m'ont pas étonné. Sans rien ôter à la sensation, je les ai analysés en artiste. Cette occupation a mélancoliquement récréé ma douleur. Si j'avais attendu de meilleures choses de la vie, je l'aurais maudite ; c'est ce que je n'ai pas fait. Tu me regarderais peut-être comme un homme sans cœur, si je te disais que ce n'est pas l'état présent que je considère comme le plus pitoyable de tous. Dans le temps que je n'avais à me plaindre de rien, je me trouvais bien plus à plaindre. Après tout, cela tient peut-être à l'exercice. A force de s'élargir pour la souffrance, l'âme en arrive à des capacités prodigieuses ; ce qui la comblait naguère à la faire crever, en couvre à peine le fond maintenant. J'ai au moins une consolation énorme, une base sur laquelle je m'appuie ; c'est celle-ci : je ne vois plus ce qui peut m'arriver de fâcheux. Il y a la mort de ma mère que je prévois plus ou moins prochaine ; mais, avec moins d'égoïsme, je devrais l'appeler pour elle. Y a-t-il de l'humanité à secourir les désespérés? As-tu réfléchi combien nous sommes organisés pour le malheur. On s'évanouit dans la volupté, jamais dans la peine ; les larmes sont pour le cœur ce que l'eau est pour les poissons. Je suis résigné à tout, prêt à tout ; j'ai serré mes voiles et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas ; mais l'homme convaincu de la grande harmonie, celui qui espère le néant de son corps, en même temps que son âme retournera dormir au sein du grand Tout, pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les étoiles, celui-là non plus n'est pas tourmenté. On a trop vanté le bonheur mystique. Cléopâtre est morte aussi sereine que saint François. Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. — C'est hier [1] que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, les assistants, moi, le curé lui-même qui venait de dîner et était empourpré, ne comprenaient pas plus l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifiants pour nous, je me faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine, exhumée de la poussière. C'était bien simple et bien connu, et pourtant je n'en revenais pas d'étonnement. Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas ; nous autres, nous n'écoutions pas ; l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait ; le cierge brûlait et le bedeau répondait : Amen ! Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'étaient les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose.

(1) Désirée-Caroline Hamard a été baptisée en effet dans l'église de Saint-Martin de Canteleu, le 6 avril 1846.

Je vais me mettre à travailler, enfin ! enfin ! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, de la beauté, de la bonté, de tout? mais je me fais l'effet d'être borné et bien médiocre. Je deviens d'une difficulté artiste qui me désole ; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrais faire de bonnes choses, mais je me demande toujours à quoi bon? C'est d'autant plus drôle que je ne me sens pas découragé ; je rentre, au contraire, plus que jamais dans l'idée pure, dans l'infini. J'y aspire, il m'attire, je deviens brahmane, ou plutôt je deviens un peu fou. Je doute fort que je compose rien cet été. Si c'était quelque chose, ce serait du théâtre ; mon conte oriental est remis à l'année prochaine, peut-être à la suivante et peut-être jamais. Si ma mère meurt, mon plan est fait : je vends tout et je vais vivre à Rome, à Syracuse, à Naples. Me suis-tu? Mais fasse le ciel que je sois un peu tranquille ! Un peu de tranquillité, grand Dieu ! un peu de repos ; rien que cela ; je ne demande pas de bonheur. Tu me parais heureux, c'est triste. La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux ; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent, et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes.

AU MÊME.

Avril 1846.

L'ennui n'a pas de cause ; vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'éléments de bonheur et où j'étais véritablement très à plaindre ; les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau. Je sais ce que c'est que le vide : mais qui sait? La grandeur y est peut-être ; l'avenir y germe. Prends garde seulement à la rêverie : c'est un vilain monstre qui attire et qui m'a déjà mangé bien des choses. C'est la sirène des âmes ; elles chante, elle appelle ; on y va et l'on n'en revient plus. J'ai grande envie ou plutôt grand besoin de te voir. J'ai mille choses à te dire, et de tristes ! Il me semble que je suis maintenant dans un état inaltérable ; c'est une illusion, sans doute, mais je n'ai plus que celle-là, si c'en est une. Quand je pense à tout ce qui peut survenir, je ne vois pas ce qui pourrait me changer ; j'entends le fond, la vie, le train ordinaire des jours ; et puis je commence à prendre une habitude du travail dont je remercie le ciel. Je lis ou j'écris régulièrement de huit à dix heures par jour, et si l'on me dérange, j'en suis tout malade. Bien des jours se passent sans que j'aille au bout de la terrasse, le canot n'est seulement pas à flot. J'ai soif de longues études et d'âpres travaux. La vie interne, que j'ai toujours rêvée, commence enfin à surgir. Dans tout cela, la poésie y perdra peut-être, je veux dire l'inspiration, la passion, le mouvement instinctif. J'ai peur de me dessécher à force de science et pourtant, d'un autre côté, je suis si ignorant que j'en rougis vis-à-vis de moi-même. Il est singulier comme, depuis la mort de mon père et de ma sœur, j'ai perdu tout amour d'illustration. Les moments où je pense aux succès futurs de ma vie d'artiste sont les moments exceptionnels. Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée

que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié et qui d'un seul coup ferait paraître, un beau jour, ses œuvres complètes et s'en tiendrait là? Hélas ! je rêve, comme toi, de grands voyages, et je me demande si dans dix ans, dans quinze ans, ce ne serait pas plus sage que de rester à Paris à faire l'homme de lettres, à faire le pied de grue devant le comité des Français, à saluer messieurs les critiques, à me disputer avec mes éditeurs et à payer des gens pour écrire ma biographie parmi les grands hommes contemporains. Un artiste qui serait vraiment artiste et pour lui seul, sans préoccupation de rien, cela serait beau, il jouirait peut-être démesurément. Il est probable que le plaisir qu'on peut avoir à se promener dans une forêt vierge ou à chasser le tigre est gâté par l'idée qu'on doit en faire une description bien arrangée pour plaire à la plus grande masse de bourgeois possible. Je vis seul, très seul, de plus en plus seul. Mes parents sont morts ; mes amis me quittent ou changent. « Celui, dit Çakia Mouni, qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude comme le rhinocéros. » Oui, comme tu le dis, la campagne est belle, les arbres sont verts, les lilas sont en fleurs ; mais de cela, comme du reste, je ne jouis que par ma fenêtre. Tu ne saurais croire comme je t'aime ; de plus en plus l'attachement que j'ai pour toi augmente. Je me cramponne à ce qui me reste, comme Claude Frollo suspendu au-dessus de l'abîme. Tu me parles de scénario ; envoie-moi celui que tu veux me montrer. Alfred Le Poittevin s'occupe de tout autre chose, c'est un bien drôle d'être. J'ai relu l'*Histoire Romaine* de Michelet ; non ! l'antiquité me donne le vertige. J'ai vécu à Rome, c'est certain, du temps de César ou de Néron. As-tu pensé quelquefois à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char du triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière? — Et le cirque ! — C'est là qu'il faut vivre ; vois-tu, on n'a d'air que là et on a de l'air poétique, à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat ! Ah ! quelque jour, je m'en donnerai une saoulée avec la Sicile et la Grèce. En attendant, j'ai des clous aux jambes et je garde le lit.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Croisset], 4 juin [1846], jeudi soir.

Pauvre vieux ! je sais bien qu'à 300 lieues de moi il y a des yeux pleins de larmes quand les miens pleurent, un cœur gros d'angoisses quand le mien se déchire. Je comprends, je plains ton isolement, la solitude d'affections où tu te trouves ; je souhaite comme toi et pour toi que tu reviennes en France. Il faut espérer que d'ici à quelque temps on te fera cette grâce ou plutôt cette justice, car tu commences vraiment à avoir mérité de l'avancement pour l'embêtement que te donnent tes fonctions. N'est-ce pas qu'il faut avoir demeuré à l'étranger pour aimer son pays? et n'avoir plus de famille pour en sentir le prix? J'attends avec impatience les vacances pour pouvoir passer ensemble quelques bonnes heures. Ma pauvre mère te reverra avec bien du plaisir : elle te reverra avec joie, car tu es mêlé à trop de choses tendres du temps de son bonheur pour que tu ne lui sois pas cher.

N'aimons-nous pas à retrouver sur les gens, et même sur les meubles et les vêtements, quelque chose de ceux qui les ont approchés, aimés, connus, ou usés?

Des nouvelles de ce qui se passe ici, je vais t'en donner. Achille a le logement de l'Hôtel-Dieu. Le voilà en pied et avec la plus belle position médicale de la Normandie. Nous autres, nous vivons à Croisset, d'où je ne sors et où je travaille le plus que je peux, ce qui n'est pas beaucoup, mais un acheminement à plus. L'hiver, nous passerons quatre mois à Rouen. Nous y avons pris un logement au coin de la rue de Buffon. Notre déménagement est à peu près fini, Dieu merci ! c'est encore là une triste besogne. J'y ai une chambre assez propre, avec un petit balcon pour fumer la pipe matinale.

Veux-tu que je t'apprenne quelque chose qui va te faire pousser un Oh ! avec plusieurs points d'exclamation? c'est le mariage, de qui? d'un jeune homme de ta connaissance — pas de moi, rassure-toi ; mais bien d'un nommé Le Poittevin avec Mlle de Maupassant (1). Ici tu vas te livrer à l'étonnement et à la rêverie [....]. Les « justes nopces » se feront dans, je crois, une quinzaine. Le contrat a dû être signé mardi dernier. Après le mariage, on fera un voyage en Italie et l'hiver prochain on habitera Paris. En voilà encore un de perdu pour moi et doublement, puisqu'il se marie d'abord et ensuite puisqu'il va vivre ailleurs. Comme tout s'en va ! comme tout s'en va ! les feuilles repoussent aux arbres ; mais pour nous, où est le mois de mai qui nous rende les belles fleurs enlevées et les parfums mâles de notre jeunesse? Cela te fait-il le même effet? mais je me fais à moi-même l'effet d'être démesurément âgé et plus vieux qu'un obélisque. J'ai vécu énormément et il est probable que, quand j'aurai soixante ans je me trouverai très jeune, c'est là ce qu'il y a d'amèrement farce.

Ma pauvre mère est toujours désolée. — Tu n'as pas l'idée d'un pareil chagrin. S'il y a un Dieu, il faut avouer qu'il n'est pas toujours dans des accès de bonhomie. Madame Mignot m'a écrit ce matin pour me dire qu'elle viendrait passer quelques jours ici prochainement ; je lui en ai une grande reconnaissance. Mon courage faiblit quelquefois à porter tout seul le fardeau de ce grand désespoir que rien n'allège. Adieu, cher vieil ami, je t'embrasse de tout mon cœur. Ton vieux.

A EMMANUEL VASSE.

4 juin, jeudi soir [1846.]

Je te remercie beaucoup, mon cher ami, de me tenir au courant de tes travaux, j'y prends, je t'assure, une part bien vive. Ce que j'aime en toi, c'est que tu les continues avec persévérance et âpreté, choses rares à notre époque où petits et grands ne travaillent que par fragments, sans avoir les uns ni la vue, les autres ni le courage de l'ensemble. La méthode, tout est là dans les œuvres scientifiques et c'est ce qui manque même aux plus belles de notre génération. Je compatis, comme un homme qui y a passé, aux misères de ta vie extérieure, c'est-à-dire au boulet que tu traînes sous le nom de Ministère de la marine royale et des colonies.

(1) Le mariage de Le Poittevin avec Mlle Aglaée-Julie-Louise de Maupassant eût lieu le 6 juillet 1846.

Mais tu as encore quelques heures libres, rêveuses et remplies le soir ; combien n'en ont pas ! Quand tu es rentré chez toi, dans ta chambre, au milieu de tes livres et de tes travaux, ne jouis-tu pas d'un calme exquis, et comme d'une brise fraîche qui vient enlever de toi-même les exhalaisons fades de l'ennui du bureau?

Pour vivre, je ne dis pas heureux (ce but est une illusion funeste), mais tranquille, il faut se créer en dehors de l'existence visible, commune et générale à tous, une autre existence interne et inaccessible à ce qui rentre dans le domaine du contingent, comme disent les philosophes. Heureux les gens qui ont passé leurs jours à piquer des insectes sur des feuilles de liège ou à contempler avec une loupe les médailles rouillées des empereurs romains ; quand il se mêle à cela un peu de poésie ou d'entrain, on doit remercier le ciel de vous avoir fait ainsi naître. Je suis bien curieux de voir ta rédaction et je te sais bon gré de me demander là-dessus mes avis ; tout ce que je pourrai faire pour cela je le ferai, non pas par complaisance, mais par plaisir. Entreprise et continuée avec tant de conscience, il ne peut manquer d'y avoir beaucoup de bon dans ton œuvre ; le tout est de faire saillir tout ce que tu sais, de mettre en relief ce que tu vois.

Pour moi, malgré les chagrins, les soucis, les embarras d'un tas d'affaires, je travaille assez raisonnablement, c'est-à-dire environ huit heures par jour ; je fais du grec, de l'histoire ; je lis du latin, je me culotte un peu de ces braves anciens pour lesquels je finis par avoir un culte artistique ; je m'efforce de vivre dans le monde antique, j'y arriverai, Dieu aidant.

Ne sortant jamais et ne voyant personne, j'ai jugé sensé de me faire meubler un cabinet à ma guise, duquel je ne compte sortir d'ici à longtemps, à moins que le vent ne me pousse ailleurs.

D'ici à quelques jours il est probable que j'irai à Paris passer une huitaine ; je t'y verrai bien entendu. Achille, grâce un peu à mes soins, soit dit sans présomption diplomatique, a obtenu le logement de l'Hôtel-Dieu, le service de chirurgie de mon père, sauf peu de chose, et la moitié de la chaire de clinique. Voilà un gars heureux ! et servi par les circonstances ; il le méritait certainement, mais le nom de mon père a été un bon génie qui l'a couvert de ses ailes.

Adieu, mon vieux, continue à travailler sans préoccupation du reste de l'univers ; l'égoïsme intellectuel est peut-être l'héroïsme de la pensée. A bientôt j'espère. Tout à toi.

---

* A LOUISE COLET.

Mardi soir, minuit [4 août 1846.]

Il y a douze heures nous étions encore ensemble [.....]. Comme c'est déjà loin ! La nuit maintenant est chaude et douce ; j'entends le grand tulipier, qui est sous ma fenêtre, frémir au vent et, quand je lève la tête, je vois la lune se mirer dans la rivière [.....]. Je viens de ranger tout seul et bien enfermer tout ce que tu m'as donné ; tes deux lettres sont dans le sachet brodé ; je vais les relire quand j'aurai cacheté la mienne. — Je n'ai pas voulu prendre pour t'écrire mon papier à lettres ; il est bordé de noir ; que rien de triste ne vienne de moi vers toi. — Je voudrais ne

te causer que de la joie et t'entourer d'une félicité calme et continue, pour te payer un peu tout ce que tu m'as donné à pleines mains dans la générosité de ton amour. J'ai peur d'être froid, sec, égoïste, et Dieu sait pourtant ce qui, à cette heure, se passe en moi. Quel souvenir ! et quel désir ! — Ah ! nos deux bonnes promenades en calèche, qu'elles étaient belles, la seconde surtout avec ses éclairs ! — Je me rappelle la couleur des arbres éclairés par les lanternes et le balancement des ressorts ; nous étions seuls, heureux. Je contemplais ta tête dans la nuit, je la voyais malgré les ténèbres, tes yeux t'éclairaient toute la figure.

Il me semble que j'écris mal, tu vas lire ça froidement ; je ne dis rien de ce que je veux dire. C'est que mes phrases se heurtent comme des soupirs ; pour les comprendre, il faut combler ce qui sépare l'une de l'autre ; tu le feras n'est-ce pas? [.....] Ma mère m'attendait au chemin de fer ; elle a pleuré en me voyant revenir ; toi, tu as pleuré en me voyant partir. Notre misère est donc telle que nous ne pouvons nous déplacer d'un lieu sans qu'il en coûte des larmes des deux côtés ! C'est d'un grotesque bien sombre. — J'ai retrouvé ici les gazons verts, les arbres grands et l'eau coulant comme lorsque je suis parti. Mes livres sont ouverts à la même place ; rien n'est changé. La nature extérieure nous fait honte, elle est d'une sérénité désolante pour notre orgueil. N'importe, ne songeons ni à l'avenir, ni à nous, ni à rien. Penser, c'est le moyen de souffrir. Laissons-nous aller au vent de notre cœur tant qu'il enflera la voile ; qu'il nous pousse comme il lui plaira, et quant aux écueils... ma foi tant pis ! Nous verrons. [.....]

---

* A LA MÊME.

7 ou 8 août 1846

[.....] Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions, tu te demandes d'où vient ma réserve à ajouter « pour toujours ». Pourquoi? C'est que je devine l'avenir, moi ; c'est que sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, ni un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme nue me fait rêver à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent triste, et que les spectacles tristes m'affectent peu. — Je pleure trop en dedans pour verser des larmes au dehors; une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel. Quand j'avais une famille, j'ai souvent souhaité n'en avoir pas, pour être libre, pour aller vivre en Chine ou chez les sauvages. Maintenant que je n'en ai plus, je la regrette et je m'accroche aux murs où son ombre reste encore. D'autres seraient fiers de l'amour que tu me prodigues, leur vanité y boirait à l'aise, et leur égoïsme de mâle en serait flatté jusqu'en ses replis les plus intimes ; mais cela me fait défaillir le cœur de tristesse, quand les moments bouillants sont passés ; car je me dis : Elle m'aime et moi, qui l'aime aussi, je ne l'aime pas assez. Si elle ne m'avait pas connu, je lui aurais épargné toutes les larmes qu'elle verse ! [.....]

Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant ; toujours ! quelle présomption dans une bouche humaine ! Tu as aimé déjà, n'est-ce pas, comme moi ; souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dit toujours. Mais je te rudoie, je te chagrine. Tu sais

que j'ai les caresses féroces. N'importe, j'aime mieux inquiéter ton bonheur maintenant que de l'exagérer froidement, comme ils font tous, pour que sa perte ensuite te fasse souffrir davantage... Qui sait? tu me remercieras peut-être plus tard d'avoir eu le courage de n'être pas plus tendre. Ah ! si j'avais vécu à Paris, si tous les jours de ma vie avaient pu se passer près de toi, oui, je me laisserais aller à ce courant sans crier au secours. J'aurais trouvé en toi pour mon cœur, mon corps et ma tête, un assouvissement quotidien qui ne m'eût jamais lassé. Mais séparés, destinés à nous voir rarement, c'est affreux, quelle perspective ! et que faire pourtant... je ne conçois pas comment j'ai fait pour te quitter. C'est bien moi, cela ! C'est bien dans ma pitoyable nature ; tu ne m'aimeras pas, j'en mourrais, tu m'aimes et je suis à t'écrire de t'arrêter. Ma propre bêtise me dégoûte moi-même ; c'est que, de tous les côtés que je me retourne, je ne vois que malheur ! J'aurais voulu passer dans ta vie comme un frais ruisseau qui en eût rafraîchi les bords altérés, et non comme un torrent qui la ravage ; mon souvenir aurait fait tressaillir ta chair et sourire ton cœur. Ne me maudis jamais ! va, je t'aurai bien aimée, avant que je ne t'aime plus. Moi, je te bénirai toujours ; ton image me restera tout imbibée de poésie et de tendresse, comme l'était hier la nuit dans la vapeur laiteuse de son brouillard argenté. — Ce mois-ci je t'irai voir, je te resterai un grand jour entier [.....].

Je te dois une explication franche de moi-même, pour répondre à une page de ta lettre qui me fait voir les illusions que tu as sur mon compte. Il serait lâche à moi (et la lâcheté est un vice qui me dégoûte sous quelque face qu'il se montre) de les faire durer plus longtemps.

Le fonds de ma nature est, quoi qu'on dise, le saltimbanque. J'ai eu dans mon enfance et ma jeunesse un amour effréné des planches. J'aurais été peut-être un grand acteur, si le ciel m'avait fait naître plus pauvre. Encore maintenant, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle et rien au delà. Les femmes qui ont le cœur trop ardent et l'esprit trop exclusif ne comprennent pas cette religion de la beauté, abstraction faite du sentiment. Il leur faut toujours une cause, un but. Moi, j'admire autant le clinquant que l'or. La poésie du clinquant est même supérieure en ce qu'elle est triste. Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. Au delà, rien. J'aurais mieux aimé être Talma que Mirabeau, parce qu'il a vécu dans une sphère de beauté plus pure. — Les oiseaux en cage me font tout autant de pitié que les peuples en esclavage. De toute la politique, il n'y a qu'une chose que je comprenne, c'est l'émeute. Fataliste comme un Turc, je crois que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité ou rien, c'est absolument la même chose. Quant à ce progrès, j'ai l'entendement obtus pour les idées peu claires. Tout ce qui appartient à ce langage m'assomme démesurément. Je déteste assez la tyrannie moderne parce qu'elle me paraît bête, faible et timide d'elle-même, mais j'ai un culte profond pour la tyrannie antique, que je regarde comme la plus belle manifestation de l'homme qui ait été. Je suis avant tout l'homme de la fantaisie, du caprice, du décousu. J'ai songé longtemps et très sérieusement (ne va pas rire, c'est le souvenir de mes plus belles heures) à aller me faire renégat à

Smyrne. A quelque jour j'irai vivre loin d'ici, et l'on n'entendra plus parler de moi. — Quant à ce qui d'ordinaire touche les hommes de plus près, et ce qui pour moi est secondaire, en fait d'amour physique, je l'ai toujours séparé de l'autre. Je t'ai vue railler cela l'autre jour à propos de B***, c'était mon histoire. Tu es bien la seule femme que j'ai aimée et que j'ai eue [*sic*]. [.....]

J'en ai aimé une depuis quatorze ans jusqu'à vingt sans le lui dire, sans la toucher ; et j'ai été près de trois ans ensuite sans sentir mon sexe. J'ai cru un moment que je mourrais ainsi, j'en remerciais le Ciel. [.....]

— Tu es la seule à qui j'aie osé vouloir plaire et peut-être la seule à qui j'aie plu. Merci, merci. Mais me comprendras-tu jusqu'au bout, supporteras-tu le poids de mon ennui, mes manies, mes caprices, mes abattements et mes retours emportés? Tu me dis par exemple de t'écrire tous les jours, et si je ne le fais, tu vas m'accuser. — Eh bien, l'idée que tu veux une lettre chaque matin m'empêchera de le faire. Laisse-moi t'aimer à ma guise, à la mode de mon être, avec ce que tu appelles mon originalité. Ne me force à rien, je ferai tout. Comprends-moi et ne m'accuse pas. Si je te jugeais légère et niaise comme les autres femmes, je te paierais de mots, de promesses, de serments. — Qu'est-ce que cela me coûterait? Mais j'aime mieux rester en dessous qu'au-dessus de la vérité de mon cœur.

Les Numides, dit Hérodote, ont une coutume étrange. On leur brûle tout petits la peau du crâne avec des charbons, pour qu'ils soient ensuite moins sensibles à l'action du soleil qui est dévorante dans leur pays. Aussi sont-ils, de tous les peuples de la terre, ceux qui se portent le mieux. Songe que j'ai été élevé à la Numide. N'avait-on pas beau jeu à leur dire : — Vous ne sentez rien, le soleil même ne vous chauffe pas. — Oh ! n'aie pas peur : pour avoir du cal au cœur, il n'est pas moins bon. [.....]

---

* A LA MÊME.

Nuit du samedi au dimanche, minuit [8-9 août 1846.]

Le ciel est pur ; la lune brille. — J'entends des marins chanter qui lèvent l'ancre pour partir avec le flot qui va venir. Pas de nuages, pas de vent. La rivière est blanche sous la lune, noire dans l'ombre. Les papillons se jouent autour de mes bougies, et l'odeur de la nuit arrive par mes fenêtres ouvertes. Et toi, dors-tu? — Es-tu à ta fenêtre? Penses-tu à celui qui pense à toi ? Rêves-tu ? Quelle est la couleur de ton songe? — Il y a huit jours que s'est passée notre belle promenade au bois de Boulogne. Quel abîme depuis ce jour-là ! Ces heures charmantes, pour les autres, sans doute, se sont écoulées comme les précédentes et comme les suivantes, mais pour nous ç'a été un moment radieux dont le reflet éclairera toujours notre cœur. C'était beau de joie et de tendresse, n'est-ce pas, ma pauvre âme? Si j'étais riche, j'achèterais cette voiture-là et je la mettrais dans ma remise, sans jamais plus m'en servir. — Oui, je reviendrai, et bientôt, car je pense à toi toujours, toujours je rêve à ton visage, à tes épaules, à ton cou blanc, à ton sourire, à ta voix passionnée, violente et douce à la fois comme un cri d'amour. — Je te l'ai dit, je crois, que c'était ta voix surtout que j'aimais.

J'ai attendu ce matin le facteur une grande heure sur le quai. Il était aujourd'hui en retard. Que cet imbécile-là, avec son collet rouge, a sans le savoir fait battre de cœurs ! Merci de ta bonne lettre, mais ne m'aime pas tant, ne m'aime pas tant, tu me fais mal ! Laisse-moi t'aimer, moi ; tu ne sais donc pas qu'aimer trop, ça porte malheur à tous deux ; c'est comme les enfants que l'on a trop caressés étant petits, ils meurent jeunes ; la vie n'est pas faite pour cela ; le bonheur est une monstruosité ! punis sont ceux qui le cherchent.

Ma mère a été hier et avant-hier dans un état affreux, elle avait des hallucination funèbres. J'ai passé mon temps auprès d'elle. Tu ne sais pas ce que c'est que le fardeau d'un tel désespoir à porter seul. Souviens-toi de cette ligne, si jamais tu te trouves la plus malheureuse de toutes les femmes. Il y en a une qui l'est plus qu'on ne peut l'être, le degré au-dessus est la mort ou la folie furieuse. — Avant de te connaître j'étais calme, je l'étais devenu [.....]. Je marchais avec la rectitude d'un système particulier fait pour un cas spécial. J'avais tout compris en moi, séparé, classé, si bien qu'il n'y avait pas jusqu'alors d'époque dans mon existence où j'aie été plus tranquille, tandis que tout le monde au contraire trouvait que c'était maintenant que j'étais à plaindre. — Tu es venue du bout de tes doigts remuer tout cela. La vieille lie a rebouilli, le lac de mon cœur a tressailli. Mais c'est pour l'Océan que la tempête est faite ! — Des étangs quand on les trouble il ne s'exhale que de malsaines odeurs. — Il faut que je t'aime pour te dire cela. Oublie-moi si tu peux, arrache ton âme avec tes deux mains, et marche dessus pour effacer l'empreinte que j'y ai laissée. — Allons, ne te fâche pas [.....].

La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout, et même de mon doute. — Tu m'as cru jeune et je suis vieux. — J'ai souvent causé avec les vieillards des plaisirs d'ici-bas, et j'ai toujours été étonné de l'enthousiasme qui ranimait alors leurs yeux ternes, de même qu'ils ne revenaient pas de surprise à considérer ma façon d'être, et ils me répétaient : A votre âge ! à votre âge ! vous ! vous ! — Qu'on ôte l'exaltation nerveuse, la fantaisie de l'esprit, l'émotion de la minute, il me restera peu. — Voilà l'homme dans sa doublure. — *Je ne suis pas fait pour jouir.* — Il ne faut pas prendre cette phrase dans un sens terre à terre, mais en saisir l'intensité métaphysique. — Je me dis toujours que je vais faire ton malheur, que sans moi ta vie n'aurait pas été troublée, qu'un jour viendra où nous nous séparerons (et je m'en indigne d'avance). Alors la nausée de la vie me remonte sur les lèvres, et j'ai un dégoût de moi-même inouï, et une tendresse toute chrétienne pour toi [.....].

Il n'y a, en fait d'infini, que le ciel qui le soit à cause de ses étoiles, la mer à cause de ses gouttes d'eau, et le cœur à cause de ses larmes. — Par là seul il est grand, tout le reste est petit. — Est-ce que je mens? Réfléchis, tâche d'être calme. — Un ou deux bonheurs le remplissent, mais toutes les misères de l'humanité peuvent s'y donner rendez-vous ; elles y vivront comme des hôtes.

Tu me parles de travail ; oui, travaille, aime l'Art. — De tous les mensonges, c'est encore le moins menteur. Tâche de l'aimer d'un amour exclusif, ardent, dévoué. — Cela ne te faillira pas. — L'Idée seule est éternelle et nécessaire. — Il n'y en a plus, de ces artistes comme autrefois, de ceux dont la vie et l'esprit étaient l'instrument aveugle de l'appétit du Beau, organes de Dieu par lesquels

il se prouvait à lui-même. Pour ceux-là le monde n'était pas ; personne n'a rien su de leurs douleurs ; chaque soir ils se couchaient tristes, et ils regardaient la vie humaine avec un regard étonné, comme nous contemplons des fourmilières.

Tu me juges en femme. — Dois-je m'en plaindre? — Tu m'aimes tant que tu t'abuses sur moi ; tu me trouves du talent, de l'esprit, du style... — Moi ! moi ! — Mais tu vas me donner de la vanité, moi qui avais l'orgueil de n'en pas avoir. — Regarde comme tu perds déjà à avoir fait ma connaissance. Voilà la critique qui t'échappe, et tu prends pour un grand homme le monsieur qui t'aime. — Que n'en suis-je un ! pour te rendre fière de moi (car c'est moi qui suis fier de toi. Je me dis : C'est elle pourtant qui t'aime ! est-il possible ! c'est celle-là). — Oui, je voudrais écrire de belles choses, de grandes choses et que tu en pleures d'admiration. Je ferais jouer une pièce, tu serais dans une loge, tu m'écouterais, tu entendrais m'applaudir. — Mais, au contraire, me montant toujours à ton niveau, est-ce que la fatigue ne va pas te prendre?... Quand j'étais enfant, j'ai rêvé la gloire comme tout le monde, ni plus, ni moins ; le bon sens m'a poussé tard, mais solidement planté. Aussi est-il fort problématique que jamais le public jouisse d'une seule ligne de moi et, si cela arrive, ce ne sera pas avant dix ans au moins.

Je ne sais pas comment j'ai été entraîné à te lire quelque chose, passe-moi cette faiblesse. Je n'ai pas pu résister à la tentation de me faire estimer par toi. N'étais-je pas sûr du succès? quelle puérilité de ma part ! — Ton idée était tendre de vouloir nous unir dans un livre ; elle m'a ému ; mais je ne veux rien publier. C'est un parti pris, un serment que je me suis fait à une époque solennelle de ma vie. Je travaille avec un désintéressement absolu et sans arrière-pensée, sans préoccupation ultérieure. — Je ne suis pas le rossignol, mais la fauvette au cri aigu qui se cache au fond des bois pour n'être entendue que d'elle-même. — Si un jour je parais, ce sera armé de toutes pièces, mais je n'en aurai jamais l'aplomb. Déjà mon imagination s'éteint, ma verve baisse, ma phrase m'ennuie moi-même, et si je garde celles que j'ai écrites, c'est que j'aime à m'entourer de souvenirs, de même que je ne vends pas mes vieux habits. — Je vais les revoir quelquefois dans le grenier où ils sont, et je songe au temps où ils étaient neufs et à tout ce que j'ai fait en les portant. [.....]

---

* A LA MÊME.

Dimanche matin 10 heures. [9 août 1846.]

Enfant, ta folie t'emporte. Calme-toi ; tu t'irrites contre toi-même, contre la vie. Je t'avais bien dit que j'avais plus de raison que toi. Crois-tu aussi que je ne sois pas à plaindre? Ménage tes cris, ils me déchirent. — Que veux-tu faire? puis-je quitter tout et aller vivre à Paris? C'est impossible. Si j'étais entièrement libre, j'irais ; — oui, car toi étant là, je n'aurais pas la force de m'exiler, projet de ma jeunesse et qu'un jour j'accomplirai. Car je veux vivre dans un pays où personne ne m'aime, ni ne me connaisse, où mon nom ne fasse rien tressaillir, où ma mort, où mon absence ne coûte pas une larme. J'ai été trop aimé, vois-tu, tu m'aimes trop. Je suis rassasié de tendresses, et j'en veux toujours, hélas ! —

Tu me dis que c'est un amour banal qu'il me fallait : il ne m'en fallait aucun, ou le tien, car je ne puis en rêver un plus complet, plus entier, plus beau. — Il est maintenant dix heures, je viens de recevoir ta lettre et d'envoyer la mienne, celle que j'ai écrite cette nuit. — A peine levé, je t'écris encore sans savoir ce que je vais te dire. — Tu vois bien que je pense à toi. — Ne m'en veux pas quand tu ne recevras pas de lettres de moi. Ce n'est pas ma faute. Ces jours-là sont ceux où je pense peut-être le plus à toi. Tu as peur que je ne sois malade, chère Louise. Les gens comme moi ont beau être malades, ils ne meurent pas. J'ai eu toute espèce de maladies et d'accidents : des chevaux tués sous moi, des voitures versées, et jamais je n'ai été écorché. Je suis fait pour vivre vieux, et pour voir tout périr autour de moi et en moi. J'ai déjà assisté à mille funérailles intérieures ; mes amis me quittent l'un après l'autre, ils se marient, s'en vont, changent... à peine si l'on se reconnaît et si l'on trouve quelque chose à se dire. Quel irrésistible penchant m'a donc poussé vers toi? J'ai vu le gouffre un instant, j'en ai compris l'abîme, puis le vertige m'a entraîné. Comment ne pas t'aimer, toi si douce, si bonne, si supérieure, si aimante, si belle ! Je me souviens de ta voix, quand tu me parlais le soir du feu d'artifice (1). C'était une illumination pour nous, et comme l'inauguration flamboyante de notre amour. [.....] — Un jour, si j'écris mes mémoires, la seule chose que j'écrirai bien, si jamais je m'y mets, ta place y sera, et quelle place ! car tu as fait dans mon existence une large brèche. Je m'étais entouré d'un mur stoïque ; un de tes regards l'a emporté comme un boulet. — Oui, souvent il me semble entendre derrière moi le froufrou de ta robe sur mon tapis. Je tressaille et je me retourne au bruit de ma portière que le vent remue comme si tu entrais. Je vois ton beau front blanc ; sais-tu que tu as un front sublime? — trop beau même pour être baisé, un front pur et élevé, tout brillant de ce qu'il renferme. — Retournes-tu chez Phidias (2), dans ce bon atelier où je t'ai vue pour la première fois, au milieu des marbres et des plâtres antiques? [.....]

---

* A LA MÊME.

Mardi dans l'après-midi [11 août 1846.]

Tu donnerais de l'amour à un mort. Comment veux-tu que je ne t'aime pas? Tu as un pouvoir d'attraction à faire dresser les pierres à ta voix. Tes lettres me remuent jusqu'aux entrailles. N'aie donc pas peur que je t'oublie ! Tu sais bien qu'on ne quitte pas les natures comme la tienne, ces natures émues, émouvantes, profondes. Je m'en veux, je me battrais de t'avoir fait peine. Oublie ce que je t'ai dit dans la lettre de dimanche. — Je m'étais adressé à ton intelligence virile, j'avais cru que tu saurais t'abstraire de toi-même et me comprendre sans ton cœur. Tu as vu trop de choses là où il n'y en avait pas tant, tu as exagéré tout ce que j'ai dit. Tu as peut-être cru que je *posais*, que je me donnais pour un Antony de bas

(1) Feu d'artifice du 30 juillet 1846, tiré sur le quai d'Orsay pour fêter l'anniversaire des journées de juillet 1830. (Voir *Moniteur* du 31 juillet 1846.)

(2) Surnom qu'ils donnaient au sculpteur Pradier.

étage. Tu me traites de voltairien et de matérialiste. Dieu sait si pourtant je le suis ! Tu me parles aussi de mes goûts exclusifs en littérature, qui auraient dû te faire deviner ce que je suis en amour. Je cherche vainement ce que cela veut dire. Je n'y entends rien. J'admire tout au contraire dans la bonne foi de mon cœur, et si je vaux quelque chose, c'est en raison de cette faculté panthéistique et aussi de cette *âpreté* qui t'a blessés. Allons, n'en parlons plus. J'ai eu tort, j'ai été sot. J'ai fait avec toi ce que j'ai fait en d'autres temps avec mes mieux aimées, je leur ai montré le fond du sac, et la poussière âcre qui en sortait les a prises à la gorge. Que de fois, sans le vouloir, n'ai-je pas fait pleurer mon père, lui si intelligent et si fin ! mais il n'entendait rien à mon idiome, lui comme toi ! comme les autres. J'ai l'infirmité d'être né avec une langue spéciale dont seul j'ai la clef. — Je ne suis pas malheureux du tout, je ne suis blasé sur rien, tout le monde me trouve d'un caractère très gai, et jamais de la vie je ne me plains. Au fond je ne me trouve pas à plaindre, car je n'envie rien et ne veux rien. Va, je ne te tourmenterai plus, je te coucherai doucement comme un enfant qu'on a peur de blesser, je rentrerai en dedans de moi les pointes qui en sortent. Avec un peu de bonne volonté, le porc-épic ne déchire pas toujours. — Tu dis que je m'analyse trop, moi je trouve que je ne me connais pas assez ; chaque jour j'y découvre du nouveau. Je voyage en moi comme dans un pays inconnu, quoique je l'aie parcouru cent fois. — Tu ne me sais pas gré de ma franchise (les femmes veulent qu'on les trompe, elles vous y forcent, et si vous résistez, elles vous accusent). Tu me dis que je ne m'étais pas montré comme cela d'abord ; rappelle-toi au contraire tes souvenirs. J'ai commencé par montrer mes plaies. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit à notre premier dîner ; tu t'es écriée même : « Ainsi vous excusez tout ! il n'y a plus ni bien ni mal pour vous. » — Non, je ne t'ai jamais menti, je t'ai aimée instinctivement, et je n'ai pas voulu te plaire de parti pris. Tout cela est arrivé parce que cela devait arriver. Moque-toi de mon fatalisme, ajoute que je suis arriéré d'être Turc. Le fatalisme est la Providence du mal, c'est elle qu'on voit, j'y crois.

Les larmes que je retrouve sur tes lettres, ces larmes causées par moi, je voudrais les racheter par autant de verres de sang. Je m'en veux, cela augmente le dégoût de moi-même. Sans l'idée que je te plais, je me ferais horreur. — Au reste, il en est toujours ainsi : on fait souffrir ceux qu'on aime, ou ils vous font souffrir. Comment se fait-il que tu me reproches cette phrase : « Je voudrais ne jamais t'avoir connue ! » Je n'en sais pas de plus tendre. — Veux-tu que je te dise celle que j'y mettrais en parallèle? C'en est une que j'ai poussée la veille de la mort de ma sœur, partie comme un cri et qui a révolté tout le monde. On parlait de ma mère : « Si elle pouvait mourir ! » Et comme on se récriait : « Oui, si elle voulait se jeter par la fenêtre je la lui ouvrirais tout de suite. » A ce qu'il paraît que tout cela n'est pas de mode et paraît drôle ou cruel. Que diable dire quand le cœur vous crève de plénitude? Demande-toi s'il y a beaucoup d'hommes qui t'auraient écrit cette lettre qui t'a fait tant de mal. — Peu, je crois, auraient eu ce courage et cette abnégation gratuite d'eux-mêmes. — Cette lettre-là, amour, il faut la déchirer, n'y plus penser ou la relire de temps à autre quand tu te sentiras forte. [.....] Allons, ris ; aujourd'hui je suis gai, je ne sais pas pourquoi, la douceur de tes lettres de ce matin me passe dans le sang. Mais ne me conte plus des lieux communs comme

celui-ci : que c'est l'argent qui m'a empêché d'être heureux ; que si j'avais travaillé, j'aurais été mieux : comme s'il suffisait d'être garçon apothicaire, boulanger ou négociant en vins pour ne pas s'ennuyer ici-bas ! — Tout cela m'a été trop dit par une foule de bourgeois pour que je veuille l'entendre dans ta bouche, ça la gâte ; elle n'est pas faite pour cela. — Mais je te sais gré d'approuver mon silence littéraire. Si je dois dire du neuf, quand le temps sera venu, il se dira de lui-même. — Oh ! que je voudrais faire de grandes œuvres pour te plaire, que je voudrais te voir tressaillir à mon style, moi qui ne désire pas la gloire (et plus naïvement que le renard de la fable) ; je voudrais en avoir pour toi, pour te la jeter comme un bouquet, afin que ce soit une caresse de plus et une litière douce où s'étalerait ton esprit quand il rêverait à moi. Tu me trouves beau ; je voudrais être beau, je voudrais avoir des cheveux bouclés, noirs, tombant sur des épaules d'ivoire, comme les adolescents grecs ; je voudrais être fort, pur, mais quand je me regarde dans la glace et que je pense que tu m'aimes, je me trouve d'un commun révoltant. — J'ai les mains dures, les genoux cagneux et la poitrine étroite. — Si j'avais seulement de la voix, si je savais chanter, oh ! comme je modulerais ces longues aspirations qui sont obligées de s'envoler en soupirs ! — Si tu m'avais connu il y a dix ans, j'étais frais, embaumant, j'exhalais la vie et l'amour ; mais maintenant je vois la maturité toucher à la flétrissure [.....].

J'ai regret de tout mon passé, il me semble que j'aurais dû le tenir en réserve, dans une vague attente, pour te le donner au jour venu. Mais je ne me doutais pas qu'on pût m'aimer, encore maintenant cela me paraît hors nature. — Pour moi de l'amour ! que c'est drôle ! et j'ai donné, comme un prodigue qui veut se ruiner en un seul jour, toutes mes richesses petites et grandes [.....].

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 12 août 1846.

Je n'entends pas plus parler de toi que si tu étais mort. C'est mal, c'est mal, vieux, à toi, de ne pas le faire, à moi de ne pas te le rappeler plus souvent. Combien nous sommes de temps sans nous écrire? Ce n'est pas pourtant la quantité d'amis qui m'entoure qui peut me faire oublier les anciens, car je suis seul — seul comme le mâtin ; — tu es donc bien occupé à tes réquisitoires que tu ne peux trouver une minute pour envoyer une page de souvenir à ton pauvre vieux. Ici tout s'en va et me quitte, jusqu'à mon domestique qui probablement me trouve trop ennuyeux maintenant et désire une société plus facétieuse. Alfred est marié, comme tu sais, il est en Italie avec sa femme, à son retour il habitera Paris. Sa sœur se marie avec le frère de sa femme. Le mariage pleut, le temps est à l'orage, il fait jaune ; moi je reste tel que tu m'as connu, sédentaire et calme dans ma vie bornée, le c... sur mon fauteuil et la pipe au bec. Je travaille, je lis, je fais un peu de grec, je rumine du Virgile ou de l'Horace, et je me vautre sur un divan de maroquin vert que j'ai fait confectionner récemment ; destiné à me mariner sur place, j'ai fait orner mon bocal à ma guise et j'y vis comme une huître rêveuse.

Corbeil 12 août 1846.
écrit le 6 7bre 1846.

Je n'entends pas plus parler
de toi que si tu étais mort.
C'est mal, c'est mal venir à
ton tour pour le faire — à moi de
ne pas te le rappeler plus souvent
combien nous sommes détenus.
Sans nous écrire — ce n'est pas
je tant la quantité d'amis qui
m'entoure qui peut me faire
oublier les anciens car je suis seul
— seul comme le mâtin — tu es
donc bien occupé à ton Réquisitoire
que tu ne peux trouver une
minute je envoyer une page de
souvenir à ton pauvre vieux.
Ici tout s'en va et me quitte
jusqu'à mon domestique qui
probablement me trouve trop
ennuyeux maintenant et depuis

Fac-similé de la lettre du 12 août 1846 à CHEVALIER.

Comme nous nous sommes séparés, cher Ernest ! où est le temps d'autrefois ! Où sont nos bons jeudis désirés toute la semaine? Te rappelles-tu notre pauvre théâtre et celle qui jouait avec nous, — et puis quand tu es venu au collège, nos excursions le soir à 4 heures chez cet estimable Beaufour, nos promenades sur les côtes voisines, la femme au goître, l'engueulade de Duguernay... Qu'il faisait chaud et beau dans ce temps-là. Chose triste ! en être déjà à vivre dans le souvenir, à peine à moitié du chemin se retourner pour contempler la route parcourue, et regretter déjà tout ce qui n'est passé que d'hier. Un beau jour, tu es parti à Paris, moi je suis resté, et puis te voilà maintenant en Corse à trois cents lieues de moi, au delà de la France et de la mer, nous voyant une fois l'an et à peine ! — et autrefois nous causions ensemble toute la journée.

Quand viens-tu ici, quand te retrouverais-je? Ecris-moi toujours. Ma pauvre mère aura bien du plaisir à te voir, elle parle souvent de toi, elle y pense encore plus.

Adieu, mon vieil ami, je t'embrasse, ne m'oublie pas ; aime-moi toujours ; ton vieux.

A EMMANUEL VASSE.

Croisset, 12 août 1846.

Je vais réclamer de toi un service que tu me rendras, je suis sûr, avec plaisir si cela est en ton pouvoir. N'as-tu pas la permission de prendre chez toi des livres à la Bibliothèque royale? Tu sais que je m'occupe aussi de l'Orient, dans un tout autre but que toi, il est vrai. J'ai lu, en fait de poèmes indiens, tout ce que j'ai pu recueillir à Rouen de traductions françaises, latines et anglaises, c'est pitoyable. On ne trouve ici rien du tout ; ne pourrais-tu pas demander pour toi et me l'envoyer l'*Historia Orientalis* de Nottinger (1), le *Sakountala* drame indien, et les *Pouranas* ; que la traduction de ces deux ouvrages soit latine, française ou anglaise, peu m'importe. Tu me ferais du tout un paquet que tu m'enverrais par le chemin de fer chez Achille, rue du Contrat-Social, 33. Mais les vacances des bibliothèques sont peut-être commencées, ou bien ne prête-t-on pas d'ouvrages pendant cette époque. Voilà, vieux, si tu pouvais faire cela, tu serais un estimable jeune homme.

Quant tu me répondras, tiens-moi au courant de tes travaux ; parle-moi de ton œuvre. J'aime ta constance ; avec l'âpreté que tu y as mise, tu dois arriver à faire quelque chose de solide.

Quant à moi, j'épelle toujours le grec ; Dieu sait quand je le lirai. Je me livre aussi présentement à la culture de Virgile et à la lecture du voyage de ce bon Chardin.

Adieu, vieux, je te serre les mains. A toi.

(1) Dans une lettre inédite du 3 octobre 1846, à Louise Colet, Flaubert dit avoir reçu ce livre de Nottinger, emprunté à la Bibliothèque royale par son camarade Vasse.

* A LOUISE COLET.

Mercredi soir. [12 août 1846.]

[.....] J'arriverai à 4 heures à Paris ou 4 heures un quart. Ainsi avant 4 heures et demie je serai chez toi. — Je me sens déjà montant ton escalier ; j'entends le bruit de la sonnette... — « Madame y est-elle? — Entrez ». — Ah ! je les savoure d'avance, ces vingt-quatre heures-là. Mais pourquoi faut-il que toute joie m'apporte une peine? je pense déjà à notre séparation, à ta tristesse. — Tu seras sage, n'est-ce pas? car moi je sens que je serai plus chagrin que la première fois [.....].

Vis-à-vis de tout ce que j'ai eu de bon, je fais comme les Arabes qui, à un jour de l'année, se tournent encore du côté de Grenade et regrettent le beau pays où ils ne vivent plus. — Aujourd'hui, tantôt, j'ai passé par hasard, à pied, dans la rue du Collège ; j'ai vu du monde sur le perron de la chapelle ; c'était la distribution des prix ; j'entendais les cris des élèves, le bruit des bravos, de la grosse caisse et des cuivres. — Je suis entré, j'ai tout revu, comme de mon temps ; les mêmes tentures aux mêmes places ; j'ai rêvé à l'odeur des feuilles de chêne mouillées que l'on mettait sur nos fronts ; j'ai repensé au délire de joie qui s'emparait de moi, ce jour-là, car il m'ouvrait deux mois de liberté complète. — Mon père y était, ma sœur aussi, les amis morts, partis, ou changés, et je suis sorti avec un serrement de cœur affreux. La cérémonie aussi était plus pâle : il y avait peu de monde en comparaison de la foule d'il y a dix ans qui comblait l'église. On ne criait plus si fort, on ne chantait plus la *Marseillaise* que je hurlais avec tant de rage en cassant les bancs. Le beau public a perdu le goût d'y venir. Je me souviens qu'autrefois c'était plein de femmes en toilette ; il y venait des actrices et des femmes entretenues, titrées. — Elles se tenaient en haut dans les galeries. — Comme on était fier quand elles vous regardaient ! — A quelque jour j'écrirai tout cela. — Le jeune homme moderne, l'âme qui s'ouvre à seize ans par un amour immense qui lui fait convoiter le luxe, la gloire, toutes les splendeurs de la vie, cette poésie ruisselante et triste du cœur de l'adolescent, voilà une corde neuve que personne n'a touchée. O Louise, je vais te dire un mot dur, et pourtant il part de la plus immense sympathie, de la plus intime pitié. Si jamais vient à t'aimer un pauvre enfant qui te trouve belle, un enfant comme je l'étais, timide, doux, tremblant, qui ait peur de toi et qui te cherche, qui t'évite et qui te poursuive, sois bonne pour lui, ne le repousse pas, donne-lui seulement ta main à baiser, il en mourra d'ivresse. Perds ton mouchoir, il le prendra et il couchera avec ; il se roulera dessus en pleurant. — Ce spectacle de tantôt a rouvert le sépulcre où dormait ma jeunesse momifiée ; j'en ai ressenti les exhalaisons fanées, il m'est revenu dans l'âme quelque chose de pareil à ces mélodies oubliées — que l'on retrouve au crépuscule, durant ces heures lentes où la mémoire, ainsi qu'un spectre dans les ruines, se promène dans nos souvenirs. Non, vois-tu, jamais les femmes ne sauront tout cela. Elles le diront encore moins, jamais ; elles aiment bien, elles aiment peut-être mieux que nous, plus fort, mais pas si avant. Et puis suffit-il d'être possédé d'un sentiment pour l'exprimer? Y a-t-il une chanson de table qui ait été écrite par un homme ivre? Il ne faut pas toujours croire que le sentiment soit tout. — Dans les arts, il n'est rien sans la forme. — Tout cela est pour dire que les femmes qui ont tant aimé ne connaissent

pas l'amour pour en avoir été trop préoccupées ; elles n'ont pas un appétit *désintéressé* du Beau. — Il faut toujours, pour elles, qu'il se rattache à quelque chose, à un but, à une question pratique ; elles écrivent pour se satisfaire le cœur, mais non par l'attraction de l'Art, principe complet de lui-même et qui n'a pas plus besoin d'appui qu'une étoile. — Je sais très bien que ce ne sont pas là tes idées ; mais ce sont les miennes. Plus tard je te les développerai avec netteté et j'espère te convaincre, toi qui es née poète. — J'ai lu hier le *Marquis d'Entrecasteaux* (1). — C'est écrit d'un bon style animé et sobre, ça dit quelque chose, ça sent. — J'aime surtout le début, la promenade, et la scène de Madame d'Ent[recasteaux] seule dans sa chambre avant que son mari n'entre. — Quant à moi, je fais toujours un peu de grec. Je lis le voyage de Chardin (2) pour continuer mes études sur l'Orient, et m'aider dans un conte oriental que je médite depuis dix-huit mois. Mais depuis quelque temps j'ai l'imagination bien rétrécie. Comment volerait-elle, la pauvre abeille? elle a les pieds pris dans un pot de confitures, et elle s'y enfonce jusqu'au cou ! Adieu, toi que j'aime, reprends ta vie habituelle, sors, reçois, ne refuse pas ta porte aux gens qui y étaient le dimanche où j'y étais. — J'aimerais même à les revoir, je ne sais pourquoi. — Quand j'aime, mon sentiment est une inondation qui s'épanche tout à l'entour [.....].

---

* A LA MÊME.

Jeudi soir, 11 h. [13 août 1846.]

[.....] Tu veux faire de moi un païen, ô ma muse, toi qui as du sang romain dans le sang. Mais j'ai beau m'y exciter par l'imagination et par le parti pris, j'ai au fond de l'âme le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance ; je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et ses dégoûts innés de la vie qui leur faisaient quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes. — Ils ont aimé le soleil, tous les barbares qui sont venus mourir en Italie ; ils avaient une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude et sonore; ils rêvaient des jours heureux pleins d'amours, juteux pour leurs cœurs comme la treille mûre que l'on presse avec les mains. — J'ai toujours eu pour eux une sympathie tendre comme pour des ancêtres. Ne retrouvais-je pas dans leur histoire bruyante toute ma paisible histoire inconnue? — Les cris de joie d'Alaric entrant à Rome ont eu pour parallèle, quatorze siècles plus tard, les délires secrets d'un pauvre cœur d'enfant. — Hélas non ! je ne suis pas un homme antique ; les hommes antiques n'avaient pas de maladies de nerfs comme moi ! — Ni toi non plus, tu n'es ni la Grecque, ni la Latine ; tu es au delà : le romantisme y a passé. — Le christianisme, quoique nous voulions nous en défendre, est venu agrandir tout cela, mais le gâter, y mettre la douleur. Le cœur humain ne s'élargit qu'avec un tranchant qui le déchire. — Tu me dis ironiquement, à propos de l'article du

(1) *Le Marquis d'Entrecasteaux*, nouvelle, par Louise Colet. (*Les Cœurs brisés*, tome I. — Paris, 1843).
(2) *Voyage du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient..., Nouv. édit.*, par L. Langlès. — Paris, 1811, 10 vol. in-8°.

Constitutionnel, que je fais peu cas du patriotisme, de la générosité et du courage [1]. — Oh non, j'aime les vaincus, mais j'aime aussi les vainqueurs. — Cela est peut-être difficile à comprendre, mais c'est vrai. — Quant à l'idée de la patrie, c'est-à-dire d'une certaine portion de terrain dessinée sur la carte et séparée des autres par une ligne rouge ou bleue, non, la patrie est pour moi le pays que j'aime, c'est-à-dire celui que je rêve, celui où je me trouve bien. — Je suis autant Chinois que Français, et je ne me réjouis nullement de nos victoires sur les Arabes, parce que je m'attriste à leurs revers. — J'aime ce peuple âpre, persistant, vivace, dernier type des sociétés primitives, et qui, aux haltes de midi, couché à l'ombre, sous le ventre de ses chamelles, raille, en fumant son chibouk, notre brave civilisation, qui en frémit de rage. — Où suis-je? où vais-je? comme dirait un poète tragique de l'école de Delille ; en Orient, le diable m'emporte ! Adieu, ma sultane !... N'avoir pas seulement à t'offrir une cassolette de vermeil pour faire brûler des parfums quand tu vas venir ! [.....]

---

* A LA MÊME.

Nuit de vendredi, 1 heures. [14 août 1846.]

Qu'ils sont beaux, les vers que tu m'envoies ! — Leur rythme est doux comme les caresses de ta voix quand tu mêles mon nom dans ton gazouillage tendre. — Pardonne-moi de les trouver des plus beaux que tu aies faits. — Ce n'est pas de l'amour-propre que j'ai senti en pensant qu'ils étaient faits pour moi, non, c'était de l'amour, de l'attendrissement. — Sais-tu que tu as des enlacements de sirène à prendre les plus durs? [.....]

Je comprends bien l'envie que tu as de me revoir dans ce même lieu, avec les mêmes personnes ; j'aimerais cela aussi. Ne nous accrochons-nous pas toujours à notre passé, si récent qu'il soit? — Dans notre appétit de la vie nous remangeons nos sensations d'autrefois, nous rêvons celles de l'avenir. — Le monde n'est pas assez large pour l'âme, elle étouffe dans l'heure présente. — Je pense souvent à la lampe d'albâtre, va, à son chaînon qui la tient suspensue. — Regarde-la quand tu liras ceci, et remercie-la de m'avoir prêté sa lumière. — Du Camp (c'est cet ami dont je t'ai parlé dans une précédente lettre) est arrivé aujourd'hui ici, où il doit passer un mois. Adresse-lui toujours tes lettres comme celle de ce matin. Il m'a apporté ton portrait. Le cadre est en bois noir ciselé, la gravure saillit bien. — Il est là, ton bon portrait, en face de moi, posé doucement sur un coussin de mon sopha en perse, dans l'angle, entre deux fenêtres, à la place où tu t'assoierais si tu venais ici. — C'est sur ce meuble-là que j'ai passé tant de nuits dans la rue de l'Est. — Dans le jour, quand j'étais las, je me couchais dessus et je m'y rafraîchissais le cœur par quelque grand rêve poétique, ou par quelque vieux souvenir d'amour. — Je l'y laisserai comme cela, on n'y touchera pas — (l'autre est dans mon tiroir avec le sachet, sur tes pantoufles). — Ma mère l'a vu, ta figure lui a plu,

(1) Il s'agit vraisemblablement de l'article de tête du *Constitutionnel* du 11 août, relatif aux élections législatives du 2 août, et plus particulièrement au cas de Jacques Lefèbvre et Agenor de Gasparin, seuls candidats ministériels de toute la France, dit le journal, et qui n'avaient pas été réélus.

elle t'a trouvée jolie, l'air animé, ouvert et bon, ce sont ses mots. — (Je lui ai dit qu'on venait de tirer la gravure, comme j'étais à te faire visite, et qu'on t'en apportait plusieurs épreuves, qu'alors tu en avais fait cadeau aux personnes qui se trouvaient là).

Tu me demandes si les quelques lignes que je t'ai envoyées ont été écrites pour toi ; tu voudrais bien savoir pour qui, jalouse? — Pour personne, comme tout ce que j'ai écrit. — Je me suis toujours défendu de rien mettre de moi dans mes œuvres, et pourtant j'en ai mis beaucoup. — J'ai toujours tâché de ne pas rapetisser l'Art à la satisfaction d'une personnalité isolée. — J'ai écrit des pages fort tendres sans amour, et des pages bouillantes sans aucun feu dans le sang. — J'ai imaginé, je me suis ressouvenu et j'ai combiné. — Ce que tu as lu n'est le souvenir de rien du tout. — Tu me prédis que je ferai un jour de belles choses ; qui sait? (c'est là mon grand mot). — J'en doute, mon imagination s'éteint, je deviens trop gourmet. Tout ce que je demande, c'est à continuer de pouvoir admirer les maîtres avec cet enchantement intime pour lequel je donnerais tout, tout. — Mais quant à arriver à en devenir un, jamais, j'en suis sûr. — Il me manque énormément, l'innéité d'abord, puis la persévérance au travail. — On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée. — Le mot de Buffon est un grand blasphème : le génie n'est pas une longue patience. Mais il a du vrai, et plus qu'on ne le croit, de nos jours surtout.

J'ai lu ce matin des vers de ton volume avec un ami qui est venu me voir. C'est un pauvre garçon (1) qui donne ici des leçons pour vivre et qui est poète, un vrai poète, qui fait des choses superbes et charmantes, et qui restera inconnu, parce qu'il lui manque deux choses : le pain et le temps. Oui, nous t'avons lue, nous t'avons admirée [.....] (2).

---

* A LA MÊME.

Vendredi soir minuit [21-22 août 1846.]

[.....] Aujourd'hui je n'ai rien fait. — Pas une ligne d'écrite, ou de lue. — J'ai déballé ma *Tentation de Saint-Antoine* (3) et je l'ai accrochée à ma muraille, voilà tout — j'aime beaucoup cette œuvre. Il y avait longtemps que je la désirais. Le grotesque triste a pour moi un charme inouï ; il correspond aux besoins intimes de ma nature bouffonnement amère. Il ne me fait pas rire, mais rêver longuement. Je le saisis bien partout où il se trouve et comme je le porte en moi, ainsi que tout le monde. Voilà pourquoi j'aime à m'analyser ; c'est une étude qui m'amuse. Ce qui m'empêche de me prendre au sérieux, quoique j'aie l'esprit assez grave, c'est que je me trouve très ridicule, non pas de ce ridicule relatif qui est le comique théâtral, mais de ce ridicule intrinsèque à la vie humaine elle-même, et qui ressort de l'action la plus simple ou du geste le plus ordinaire. — Jamais, par exemple, je ne me fais la barbe sans rire, tant ça me paraît bête. — Tout cela est fort difficile

(1) Louis Bouilhet.
(2) Trois autres lettres, à Louise Colet, des 17 août, 18 août, et 20-21 août 1846 sont inédites.
(3) Gravure de Callot.

à expliquer et demande à être senti ; — tu ne le sentiras pas, toi qui es d'un seul morceau, comme un bel hymne d'amour et de poésie. — Moi je suis une arabesque en marqueterie ; il y a des morceaux d'ivoire, d'or et de fer ; il y en a de carton peint ; il y en a de diamant ; il y en a de fer-blanc [.....].

---

* A LA MÊME.

[Croisset, 24 août 1846.]

Quand le soir est venu, que je suis seul, bien sûr de n'être pas dérangé, et qu'autour de moi tout le monde dort, j'ouvre le tiroir de l'étagère dont je t'ai parlé et j'en tire mes reliques que je m'étale sur ma table ; les petites pantoufles d'abord, le mouchoir, tes cheveux, le sachet où sont tes lettres ; — je les relis, je les retouche ; il en est d'une lettre comme d'un baiser, la dernière est toujours la meilleure. — Celle de ce matin est là, entre ma dernière phrase et celle-ci qui n'est pas finie ; je viens de la relire afin de te revoir de plus près et de sentir plus fort le parfum de toi-même. — Je rêve à la pose que tu dois avoir en m'écrivant et aux longs regards vagues que tu jettes en retournant les pages. — C'est sous cette lampe qui a donné sa lumière à nos premiers baisers, et sur cette table où tu écris tes vers. — Allume-la le soir, ta lampe d'albâtre ; regarde sa lueur blanche et pâle en te ressouvenant de ce soir où nous nous sommes aimés. Tu m'as dit que tu ne voulais plus t'en servir. — Pourquoi? Elle est quelque chose de nous. Moi je l'aime [.....].

L'amour, comme le reste, n'est qu'une façon de voir et de sentir. C'est un point de vue un peu plus élevé, un peu plus large ; on y découvre des perspectives infinies et des horizons sans bornes. [.....] Tu me parles toujours de tes douleurs ; j'y crois, j'en ai vu la preuve, je la sens en moi, ce qui est mieux. Mais j'en vois une autre douleur, une douleur qui est là, à mon côté et qui ne se plaint jamais, qui sourit même et auprès de laquelle la tienne, si exagérée qu'elle puisse être, ne sera jamais qu'une piqûre auprès d'une brûlure, une convulsion à côté d'une agonie. — Voilà l'étau où je suis. — Les deux femmes que j'aime le mieux ont passé dans mon cœur un mors à double guide, par lequel elles me tiennent, elles me tirent alternativement, par l'amour et par la douleur. Pardonne-moi si ceci te fâche encore. — Je ne sais plus que te dire, — j'hésite maintenant ; — quand je te parle, j'ai peur de te faire pleurer, et quand je te touche, de te blesser [.....].

Tu me reproches l'analyse, mais toi tu mets dans mes mots une subtilité funeste ; tu n'aimes pas mon esprit, ses fusées te déplaisent ; tu me voudrais plus uni de ton, plus monotone de tendresse et de langage. — Et c'est toi ! toi ! qui fais comme les autres, comme tout le monde, qui blâmes en moi la seule chose bonne, mes soubresauts et mes élans naïfs ! — Oui, toi aussi tu veux tailler l'arbre et, de ses rameaux sauvages mais touffus, qui s'élancent en tous sens pour aspirer l'air et le soleil, faire un bel et doux espalier que l'on collerait contre un mur et qui alors, il est vrai, rapporterait d'excellents fruits qu'un enfant pourrait venir cueillir sans échelle. — Que veux-tu que j'y fasse? — J'aime à ma manière ; plus ou moins que toi? Dieu le sait. — Mais je t'aime, va, et quand tu me dis que j'ai peut-être fait pour des femmes vulgaires ce que je fais pour toi, je ne l'ai fait *pour personne*,

personne — je te le jure ; — tu es bien la seule et la première pour laquelle seulement j'aie fait un voyage, et que j'aie assez aimée pour cela, puisque tu es la première qui m'aime comme tu m'aimes. Mais jamais avant toi une autre n'a pleuré des mêmes larmes, et ne m'a regardé de ce regard tendre et triste. — Oui, le souvenir de la nuit de mercredi est mon plus doux souvenir d'amour. C'est celui-là, si je devenais vieux demain, qui me ferait regretter la vie.

Merci de l'envoi de la lettre du Philosophe (1). J'ai compris le sens de cet envoi. C'est encore un hommage que tu me rends, un sacrifice que tu voudras me faire. C'est me dire : « Encore un que je mets à tes pieds : vois comme je n'en veux pas, car c'est toi que j'aime. » — Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ta poésie, ton cœur, ton corps, l'amour des gens qui te convoitent ; tu me prodigues tes richesses pour ma satisfaction et pour mon orgueil. — Eh bien, sois contente : je suis heureux et je suis fier de toi. — Oui, heureux, je le répète ; — tu m'apparais toujours dans ma pensée avec une douceur exquise [....] (2),.

---

* A LA MÊME.

Mercredi, 10 h. du soir. [Croisset, 26 août 1846.]

C'est une attention douce que tu as de m'envoyer chaque matin le récit de la journée de la veille. Quelque uniforme que soit ta vie, tu as au moins quelque chose à me dire. Mais la mienne est un lac, une mare stagnante, que rien ne remue et où rien n'apparaît. Chaque jour ressemble à la veille, je puis dire ce que je ferai dans un mois, dans un an, et je regarde cela non seulement comme sage, mais comme heureux. Aussi n'ai-je presque jamais rien à te conter, je ne reçois aucune visite, je n'ai à Rouen aucun ami, rien du dehors ne pénètre jusqu'à moi. Il n'y a pas d'ours blanc sur son glacier du pôle qui vive dans un plus profond oubli de la terre. Ma nature m'y porte démesurément, et en second lieu, pour arriver là, j'y ai mis de l'art. Je me suis creusé mon trou et j'y reste, ayant soin qu'il y fasse toujours la même température. Qu'est-ce que m'apprendraient ces fameux journaux que tu désires tant me voir prendre le matin avec une tartine de beurre et une tasse de café au lait? Qu'est-ce que tout ce qu'ils disent m'importe? — Je suis peu curieux des nouvelles ; la politique m'assomme ; le feuilleton m'empeste : tout cela m'abrutit ou m'irrite. Tu me parles d'un tremblement de terre à Livourne (3). Quand je serais à ouvrir la bouche là-dessus pour en laisser sortir les phrases consacrées en pareil usage : « C'est bien fâcheux ! quel affreux désastre ! est-il possible ! Oh ! mon Dieu ! » cela rendra-t-il la vie aux morts, la fortune aux pauvres? il y a, dans tout cela, un sens caché que nous ne comprenons pas, et d'une utilité supérieure sans doute, comme la pluie et le vent ; ce n'est pas parce que nos cloches à melons ont été cassées par la grêle qu'il faut vouloir supprimer les ouragans. Qui sait si le coup de vent qui abat un toit ne dilate pas toute une forêt?

(1) Victor Cousin.
(2) Une lettre à la même, du 24-25 août 1846, est inédite.
(3) Voir les journaux, notamment *La Presse* des 23-25 août 1846.

Pourquoi le volcan qui bouleverse une ville ne féconderait-il pas une province? Voilà encore de notre orgueil : nous nous faisons le centre de la nature, le but de la création, et sa raison suprême. Tout ce que nous ne voyons pas s'y conformer nous étonne, tout ce qui nous est opposé nous exaspère. Que j'en ai entendu, miséricorde ! que j'en ai subi, l'an dernier de ces magnifiques dissertations sur la trombe de Monville ! — «Pourquoi cela est-il venu? Comment ça se fait-il? Conçoit-on ça? Est-ce l'électricité d'en haut ou celle d'en bas? En une seconde, trois fabriques de renversées et deux cents hommes de tués ! Quelle horreur !» Et les mêmes gens, qui disaient cela, parlaient tout en tuant des araignées, en écrasant des limaces ou, pour respirer seulement, absorbaient peut-être par l'aspiration de leurs narines des myriades d'atomes animés. Monville, vois-tu, a été une infirmité pour moi ; j'ai vu ça de trop près ; j'en ai entendu causer, discuter et baver tout un hiver ; j'en suis saoul !

Quant à la seconde chose dont tu me parles, la proclamation de Schamyl (1) ! ça peut être curieux, c'est vrai, mais il y a tant de choses curieuses en ce monde , surtout pour un homme qui peut dire comme l'Angéli : «moi, je vis par curiosité», qu'on n'y suffirait pas s'il fallait les voir toutes. — Oui, j'ai un dégoût profond du journal, c'est-à-dire de l'éphémère, du passager, de ce qui est important aujourd'hui et de ce qui ne le sera pas demain. — Il n'y a pas d'insensibilité à cela, seulement je sympathise tout aussi bien, peut-être mieux, aux misères disparues des peuples morts auxquelles personne ne pense maintenant, à tous les cris qu'ils ont poussés, et qu'on n'entend plus. Je ne m'apitoye pas davantage sur le sort des classes ouvrières actuelles que sur les esclaves antiques qui tournaient la meule, pas plus ou tout autant ; — je ne suis pas plus moderne qu'ancien, pas plus Français que Chinois, et l'idée de la patrie, c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu sur la carte, et de détester les autres coins, en vert ou en noir, m'a paru toujours étroite, bornée, et d'une stupidité infinie. — Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'Univers. Je n'ai pas compris ton étonnement à la beauté de cette proclamation. Pour moi, je pense que c'est parce que 1° il est barbare, 2° musulman, et surtout fanatique, qu'il a dit de belles choses. La poésie est une plante libre ; elle croît partout sans avoir été semée. Le poète n'est pas autre chose que le botaniste patient qui gravit les montagnes pour aller la cueillir. Et maintenant que j'ai déchargé mon cœur, — car voilà plusieurs fois que nous revenons sur ce sujet que tu ne veux pas comprendre, — parlons de nous, et embrassons-nous doucement, longuement, sur les deux lèvres.

Nous avons fait hier et aujourd'hui une belle promenade ; j'ai vu des ruines, des ruines aimées de ma jeunesse, que je connaissais déjà, où j'étais venu souvent avec ceux qui ne sont plus. — J'ai repensé à eux, et aux autres morts que je n'ai pas connus et dont mes pieds foulaient les tombes vides. J'aime surtout

(1) Chamyl ou Schémyl (Ben-Mohammed-Schamyl-Effendi), surnommé « le prince des croyants », chef des montagnards du Caucase, 1797-1871. — Dans les *Chants des vaincus* (Paris, 1846), poésies de Louise Colet, une pièce est intitulée *Schamil*.

la végétation qui pousse dans les ruines : cet envahissement de la nature, qui arrive tout de suite sur l'œuvre de l'homme quand sa main n'est plus là pour la défendre, me réjouit d'une joie profonde et large. La vie vient se replacer sur la mort ; elle fait pousser l'herbe dans les crânes pétrifiés et, sur la pierre où l'un de nous a sculpté son rêve, réapparaît l'Eternité du Principe dans chaque floraison des ravenelles jaunes. — Il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes. Qui sait ! l'arbre au pied duquel on me mettra donnera peut-être d'excellents fruits ; je serai peut-être un engrais superbe, un guano supérieur [.....].

A LA MÊME.

[27 août 1846.] (1)

Nous sommes donc toujours triste, pauvre ange ! pourquoi t'affecter à plaisir, t'affliger outre mesure? A trente-trois lieues de distance, je ne peux pas essuyer les larmes qui coulent de tes bons yeux, tu ne peux pas voir mes sourires quand je reçois tes lettres, ni la joie sans doute qui doit être sur mon visage quand je pense à toi ou quand je regarde ton portrait, ton portrait avec ses longues papillottes caressantes, celles-là mêmes qui m'ont passé sur les joues. De moi à toi il y a trop de plaines, de prairies et de collines pour que nous puissions nous voir. — Je ne comprends pas toutes les peines que je te cause ; tu crois qu'une autre est encore dans mon cœur, qu'elle y est restée, et si éclairée que tu n'as fait que passer dans son ombre. Oh ! non pas, non pas ! sois en donc convaincue une fois pour toutes. Tu parles de ma franchise cynique ; sois conséquente, crois-y, à cette franchise ; cela est vieux, bien vieux, oublié presque ; à peine si j'en ai le souvenir ; il me semble même que ça s'est passé dans l'âme d'un autre homme, celui qui vit maintenant et qui est moi ne fait que contempler l'autre qui est mort. — J'ai eu deux existences bien distinctes ; des événements extérieurs ont été le symbole de la fin de la première et de la naissance de la seconde, tout cela est mathématique. Ma vie active, passionnée, émue, pleine de soubresauts opposés et de sensations multiples, a fini à vingt-deux ans. A cette époque, j'ai fait de grands progrès tout d'un coup, et autre chose est venu. Alors, j'ai fait nettement pour mon usage deux parts dans le monde et dans moi, d'un côté l'élément externe, que je désire varié, multicolore, harmonique, immense, et dont je n'accepte rien que le spectacle, d'en jouir ; de l'autre l'élément interne, que je concentre afin de le rendre plus dense et dans lequel je laisse pénétrer, à pleins effluves, les plus purs rayons de l'Esprit, par la fenêtre ouverte de l'intelligence. Tu ne trouveras pas cette phrase très claire, il faudrait un volume pour la développer. Néanmoins je n'ai renoncé à rien de la vie, comme tu sembles le croire. J'ouvre, tout comme les autres, les narines pour sentir les roses et les yeux pour contempler la lune. Amour et amitié, je n'ai rien rejeté. J'ai au contraire pris des lunettes pour les distinguer plus nettement. Fouille-moi tant qu'il te plaira, tu ne découvriras rien qui doive t'attrister, ni dans le passé ni dans le présent. Je souhaiterais que tu pusses lire dans mon cœur,

(1) L'autographe de cette lettre n'a pas été retrouvé.

Portrait de Louise Colet.

les larmes de doute et d'accablement que tu répands se changeraient en larmes de joie et de bonheur. Oui, je t'aime, je t'aime, entends-tu? faut-il le crier plus fort encore? Mais si je n'ai pas l'amour ordinaire qui ne sait que sourire, est-ce ma faute si tout mon être n'a rien de doux dans ses allures? Je te l'ai déjà dit, j'ai la peau du cœur comme celle des mains, assez calleuse : ça vous blesse quand on y touche ; le dessous peut-être n'en est que plus tendre. Quand tu seras toujours, chère amie, à me reprocher de ne pas venir te voir, que puis-je te répondre? C'est me tourmenter à plaisir en me rappelant (ce qui est inutile, grand Dieu ! car je me le figure assez) que tu en souffres et t'en tourmentes. Si je pouvais... si... si... toujours ce maudit conditionnel, *mode* atroce par lequel tous les *temps* du verbe passent !

Je suis bien bête ce soir. C'est peut-être l'effet du beau clair de lune qu'il fait. Je viens de me promener sous les arbres et je t'ai souhaitée, appelée, nous eussions fait une belle promenade sans nous rien dire, en te tenant par la taille ; je rêvais à la blancheur de ta figure se détachant sur l'herbe verte pâlement éclairée, au bleu de tes yeux humides et pétillants de lumière, comme le bleu tendre du ciel de cette nuit. Aime-moi toujours, va, prends-moi pour un bourru, pour un fou, pour tout ce que tu voudras, mais aime-moi encore, laisse-là mes idées en paix. Qu'est-ce qu'elles te font? elles ne font de mal à personne et elles font peut-être du bien. D'ailleurs, comme toute chose, n'ont-elles pas leur raison d'être? A quoi bon les mauvaises herbes? disent les braves gens, pourquoi poussent-elles? Mais pour elles-mêmes, pardieu ! Pourquoi poussez-vous, vous? — Merci encore des petites fleurs d'oranger, tes lettres en sont parfumées. Quand j'irai à Paris, je veux garnir ta jardinière des plantes que tu aimes le mieux, ces pauvres fleurs du moins n'auront pas d'épines. Celles de mon amour ne sont pas de même, à ce qu'il paraît.

Allons, adieu, adieu.

---

* A LA MÊME.

Dimanche, 2 h. d'après-midi [Croisset, 30 août 1846.]

[.....] Je regrette que Phidias ne vienne pas.

C'est un excellent homme et un grand artiste ; oui, un grand artiste, un vrai Grec, et le plus ancien de tous les modernes, un homme qui ne se préoccupe de rien, ni de la politique, ni du socialisme, ni de Fourier, ni des jésuites, ni de l'Université, et qui comme le bon ouvrier, les bras retroussés, est là, à faire sa tâche du matin au soir, avec l'envie de la bien faire et l'amour de son art. Tout est là, l'amour de l'Art. Mais je m'arrête. — Ceci t'irrite encore : tu n'aimes pas à m'entendre dire que je m'inquiète plus d'un vers que d'un homme, et que je porte plus de reconnaissance aux poètes qu'aux saints et aux héros. Qu'aurait-on pensé à Rome, du temps d'Horace, si quelqu'un fût venu lui dire :

— « O bon Flaccus, qu'est-ce que devient votre ode à Melpomène : parlez-moi de votre passion pour le petit garçon perse que Pollion vous a cédé : est-ce en asclépiades ou en ïambiques que vous allez nous entretenir de lui? Tout ce que vous dites me préoccupe bien plus que la guerre des Parthes, que le collège des flamines et que la loi Valeria qu'on veut remettre sur le tapis... »

Il y avait donc cependant quelque chose de plus sérieux que les hommes qui mouraient pour la patrie, que ceux qui priaient pour elle, que ceux qui travaillaient à la rendre heureuse, c'étaient ceux qui chantaient, puisque ceux-là seuls survivent. On a découvert des mondes nouveaux pour les lire, on a inventé l'imprimerie pour les y répandre. — Ah ! oui, l'amour de Glycère ou de Lycoris passera encore par-dessus les civilisations futures. L'Art, comme une étoile, voit la terre rouler sans s'en émouvoir, scintillant dans son azur ; le Beau ne se détache pas du ciel.

Mais allons ! tout cela te fâche ; que te dire donc? que je t'embrasse. Je n'ai guère de place, mais je t'envoie tout de même, à travers ces lignes pressées, un long et tendre baiser, comme à travers des barreaux.

---

* A LA MÊME.

Croisset, lundi soir 10 h. [31 août 1846.]

Je prends cette feuille de papier, tout mon papier à lettres est bordé de noir, je n'en ai pas là d'autre, et je ne veux pas que ce que je t'envoie soit entouré de deuil. C'est bien assez, n'est-ce pas, pauvre ange que je fais souffrir déjà tant sans le vouloir, et qu'il y en ait souvent au fond de la chose, sans qu'il y en ait dessus. Je voudrais ne t'envoyer que de douces paroles et de tendres mots, de ces mots suaves comme un baiser, que quelques-uns trouvent, mais qui chez moi restent au fond du cœur et expirent sur les lèvres. Si je pouvais, chaque matin ton réveil serait parfumé par une page embaumée, recréé par une mélopée divine qui te tiendrait tout le jour dans une extase céleste — mais j'ai trop crié dans ma jeunesse pour pouvoir chanter, ma voix est rauque. — Merci de la petite fleur d'oranger. Toute ta lettre en sent bon. Qu'elle ait été cueillie sur un arbuste, donnée par une femme ou un homme, elle n'en est pas moins belle pour moi, va ; — elle est venue de toi, envoyée par toi, c'est tout ce qu'il me faut. — Cette attention du reste m'a ému. Je t'ai bien reconnue là. Comment fais-tu pour avoir tant de volupté dans des niaiseries, pour donner un ragoût si puissant à des riens? Je me sens pour toi une tendresse étrange, profonde, intime, mais ce qui m'afflige, c'est la pensée que je ne te vaux pas, que tu étais digne d'un autre homme et d'un autre amour. Je cherche pourtant à faire quelque chose pour te prouver le mien, et les preuves que tu m'en demandes sont justement les seules que je ne puis donner. Ma vie est rivée à une autre, et cela sera tant que cette autre durera. Algue marine secouée au vent, je ne tiens plus au rocher que par un fil vivace. — Une fois rompu, où volera-t-elle, la pauvre plante inutile? Mais d'ici là, qu'elle demeure où Dieu veut qu'elle soit, où il faut qu'elle reste.

J'ai lu cette nuit ton travail sur Mme du Châtelet (1), qui m'a beaucoup intéressé. Il y a de beaux fragments de lettres. En voilà encore une qui a aimé et qui n'a pas été heureuse. La faute n'en était ni à M. de Voltaire, ni à Saint-Lambert, ni à elle, ni à personne, mais à la vie elle-même, qui n'est complète que du côté de l'infortune.

(1) *Deux femmes célèbres*, par Louise Colet : *tome I, Madame Du Châtelet* ; *Thomas Campanella...* — (Coulommiers, imp. de Moussin, 1846.) [Journal de la Librairie, 14 novembre 1846.]

— J'aime beaucoup là dedans le rôle de Voltaire. — Quel homme intelligent ! et bon ! Ceci t'indigne. Mais y en a-t-il beaucoup qui eussent fait comme lui, et sacrifié leur vanité à la tendresse que leur maîtresse a pour un autre. — C'est qu'il ne l'aimait plus, dira-t-on. — Qui l'a su? personne. Pas même lui, peut-être. — Et puis, ceux qu'on ne croit ne plus aimer [*sic*], on les aime encore. — Rien ne s'éteint complètement. — Après le feu, la fumée, qui dure plus longtemps que lui. — Je suis sûr qu'il l'a plus regrettée que tout le monde. — Plus qu'elle ne l'eût regretté peut-être s'il fût mort avant elle. — Il a dû se passer alors quelque chose d'énorme et de complexe dans l'âme de ce prodigieux homme. — J'aurais voulu te voir développer, analyser ce point, bien indiqué du reste, et lumineux pour moi ; la figure de Mme du Châtelet, leur vie à Cirey, ces phases successives de leur passion, tout cela est assez en relief, ferme et sobre. — C'est une bonne chose [.....].

---

* A LA MÊME.

11 h. du soir, mercredi. [2 septembre 1846.]

Que ta lettre de ce matin était bonne et douce, pauvre amie ! J'y ai vu les larmes que tu avais versées en l'écrivant, et qui çà et là avaient taché certains mots. Ta douleur m'afflige, tu m'aimes trop, ton cœur est trop prodigue ; il y a d'excellentes choses dans les conseils de Phidias, il est fâcheux seulement que ses conseils presque toujours aient cela de fâcheux qu'on ne puisse les suivre. Si tu pouvais l'imiter, ce bon Phidias, tu serais plus tranquille, sinon plus heureuse. C'est un homme sage, celui-là, qui ne demande pas à la vie plus de joies qu'elle n'en comporte et qui ne va pas chercher le parfum des orangers sous les pommiers à cidre. Aussi, quel ordre dans son être ! comme il continue son œuvre, serein et fort. L'Art, tu le vois, lui en sait gré et le récompense par les mâles satisfactions qu'il lui procure.

Comme il fait beau ce soir ! Comme tout repose ! je n'entends que le battement de ma pendule et à peine le bruit de l'air qui passe dans les arbres. La rivière brille sous la lune, les îles sont noires, le gazon vert émeraude. Tu veux venir ici, mon héroïne, c'est par une nuit semblable qu'il ferait bon te recevoir [.....]. Sais-tu que ce serait royal et magnifiquement beau, — toi faisant 60 lieues pour passer quelques heures dans ce petit kiosque de là-bas... Mais à quoi bon songer à de pareilles folies ! C'est impossible, tout le pays le saurait le lendemain, ce serait d'odieuses histoires à n'en plus finir.

Un long baiser cependant pour y avoir pensé, merci de cet élan [.....]. Quand je te reverrai, n'est-ce pas, tu ne pleureras pas trop, tu ne m'affligeras pas trop ; tu seras sage, j'en ai besoin, sois-le. J'en vois tant couler, de larmes, que vraiment j'ai besoin de sourires. Bientôt, j'espère, d'ici à peu de jours nous pourrons nous voir [.....].

Oh ! va, aime plutôt l'Art que moi. Cette affection-là ne te manquera jamais, ni la maladie ni la mort ne l'atteindront. Adore l'Idée, elle seule est vraie parce qu'elle seule est éternelle. — Nous nous aimons maintenant, nous nous aimerons plus encore peut-être, mais qui sait? un temps viendra où nous ne nous rappellerons

peut-être pas nos visages. As-tu entendu quelquefois des vieillards te raconter l'histoire de leur jeunesse?

J'en connais un qui m'a, il y a quelques mois, narré tout au long un grand amour qui lui avait duré près de vingt ans. Pendant les premières sept années de sa séparation d'avec sa maîtresse, il s'échappait de chez lui le matin, avant le jour, et il allait à 4 lieues de là, à pied, pour voir à un bureau de poste s'il n'était pas venu de lettres. Les lettres venaient irrégulièrement, comme cela se trouvait, quand la pauvre femme avait pu écrire ; l'amant s'en retournait donc comme il était venu, quelquefois avec son cher butin, le plus souvent sans rien du tout ; il rentrait chez lui en sautant par-dessus les murs, et se remettait au lit pour que rien n'y parût. — Cela a duré sept ans, sept ans sans la voir ! ils se sont revus une fois et puis ne se sont plus revus. Peu à peu ne se sont plus écrit et se sont oubliés ; la femme est morte, l'homme ensuite a eu d'autres amours, et voilà ! telle est la vie ; il raconte ça lui-même comme une chose toute simple et elle est toute simple en effet ; les nœuds les plus solidement faits se dénouent d'eux-mêmes, parce que la corde s'use — tout s'en va, tout passe, l'eau coule et le cœur oublie.

C'est une grande misère, mais il faut remercier Dieu qui n'a pas jugé l'âme de sa créature assez vaste pour contenir la somme de chaque jour accumulée par-dessus celle des jours précédents. Puis un chagrin en enlève un autre, on ne sent pas ses engelures quand on a mal aux dents ; — reste à choisir le mal le plus léger — toute la sagesse est là [.....].

---

* A LA MÊME.

Vendredi soir, minuit. [4-5 septembre 1846.]

Tu voulais que je vinsse dimanche, moi j'ai pensé aussi, tu le vois, à nous réunir, nous nous rencontrons toujours dans nos souhaits, dans nos désirs. — Quand on s'aime, on est comme les frères Siamois attachés l'un à l'autre — deux corps pour une âme, mais si l'un meurt avant l'autre, il faut traîner un cadavre à sa remorque ; n'aie pas peur pour moi, je ne sens pas l'agonie venir. Ce sera donc bientôt que nous nous reverrons ; il est arrangé que je ferai ce petit voyage aux Andelys (lisez Mantes). Comme il faut une heure et demie pour s'y rendre, et qu'une heure est suffisante pour voir le Château-Gaillard, je reviendrai coucher ici, c'est impossible autrement, mais par le dernier convoi qui me prendra là-bas vers 10 heures. Nous aurons tout un grand après-midi à nous. Je dis *nous aurons* sans savoir si tu as accepté mon projet, mais je m'attends bien demain à mon réveil à une bonne lettre de toi, toute pétillante de joie, où tu me dises : Accours. — Es-tu contente de moi, est-ce cela? Tu vois bien que lorsque je peux te voir je me jette sur la plus petite occasion comme un voleur à jeun, que je la prends à deux mains et que je ne la lâche pas. — Du Camp part d'ici probablement mercredi prochain (ou jeudi au plus tard) ; ainsi donc à mercredi, je t'enverrai l'heure des convois pour qu'il n'y ait pas de malentendus entre nous et je t'écrirai l'heure exacte où il faudra partir de Paris. Te figures-tu nous, nous attendant, nous cherchant dans la foule, nous retrouvant, partant ensemble seuls ; il faudra nous contenir, j'aurai bien du mal à m'empêcher

de t'embrasser devant tout le monde. Nous irons dans quelque bonne auberge bien tranquille. Nous serons à nous, rien qu'à nous ! ce sera de bonnes minutes encore, va, qu'importe l'avenir ! — Viendra-t-il seulement? qui sait si demain se lèvera? Je n'ai pas encore reçu l'envoi de Phidias qu'il m'a, et que tu m'as, annoncé. Tu as d'abord voulu y mettre ta statuette, mais je n'aurais aucune place *secrète* où la fourrer. J'ai déjà tant de choses de toi que ça pourrait finir par devenir suspect — la moindre plaisanterie là-dessus me blesserait au vif et je me découvrirais peut-être ! Ton portrait est là, tout à côté de moi, à trois pas devant mon regard. J'ai assez ri ce matin au récit de ton dialogue avec Phidias relativement à M*** et à son modèle. — Est-il possible que ce que notre ami t'a dit sur cette créature ait pu te causer un moment d'ombrage? — Il faut être toi, vraiment, pour avoir de semblables idées ; — de la jalousie maintenant, et de qui? de ça ! j'aurais bien voulu être là pour voir ta figure et te faire rire aussitôt sur ton compte. — D'abord cette femme est atrocement laide, elle n'a pour elle qu'un très grand cynisme plein de naïveté qui m'a beaucoup réjoui ; j'y ai vu aussi l'expansion des furies de sa nature, ce qui est toujours une belle chose à voir, et puis tu sais que j'aime assez ce genre de tableaux, c'est un goût inné — l'ignoble me plaît — c'est le sublime d'en bas — quand il est vrai, il est aussi rare à trouver que celui d'en haut. Le cynisme est une merveilleuse chose, en cela qu'étant la charge du vice il en est en même temps le correctif et l'annihilation ; tous les grands voluptueux sont très pudiques, jusqu'à présent je n'ai pas vu d'exception. Et puis j'y repense, car j'ai été très étonné de ton aveu, quand elle serait belle après tout, cette femme, et quand même il y aurait eu, comme dit le maître dans son chaste langage, quelque chose entre nous deux, est-ce que ça te ferait peine? Les femmes ne comprennent pas qu'on puisse aimer à des degrés différents, elles parlent beaucoup de l'âme, mais le corps leur tient fort au cœur, car elles voient tout l'amour mis en jeu dans l'acte du corps ; on peut adorer une femme et aller coucher chaque soir chez les filles, ou avoir une autre maîtresse, que l'on aime même ! ce qui paraîtra plus drôle, mais qui est pourtant vrai ! Allons, ne te renfrogne pas, ce n'est pas, je crois, une allusion à moi que je fais ici, je vis, comme un chartreux, mais jusqu'à mercredi !

Adieu, cher amour, mille baisers, sur tes doux yeux.

---

* A LA MÊME.

Samedi, 5 heures du soir. [5 septembre 1846.]

Je serais tenté de me battre quand je reçois tes lettres. Sais-tu l'effet qu'elles me font? c'est de la haine pour moi ; tu veux donc que je me méprise, que tu prends toujours plaisir à me ravaler dans le parallèle que tu fais incessamment entre nous? — eh bien oui, méprise-moi, accable-moi, dis que je ne t'aime pas, tu mentiras, mais dis-le, je recevrai tout de toi — tout, vois-tu. Tu peux tout faire, je ne m'en fâcherai pas. Tu es bonne, belle, douce, intelligente, dévouée, tu me prouves que je ne suis rien de tout cela, tu as peut-être raison, car je ne fais rien en effet pour le paraître. Moi qui m'attendais que tu allais m'embrasser pour l'idée que j'ai eue de notre voyage à Mantes !... Ah bien oui !... tu me reproches déjà d'avance de n'y

pas rester plus longtemps. Et si je ne l'avais pas eue, cette idée, si cette occasion ne s'était pas présentée, qu'est-ce donc que tu dirais? Ma foi tant pis, je m'y perds. Je cherche partout et je ne trouve rien ; ce n'est pourtant pas ma faute ; tu me gourmandes de tout ce que j'écris, sur toutes mes idées, même sur celles qui n'ont aucun rapport à nous deux ; mais dis ce que tu voudras, j'aime ton écriture, écris n'importe quoi, j'aime les lignes que ta main a tracées, le papier sur lequel tu t'es penchée et qu'a peut-être frôlé le bout de tes cheveux odorants. Envoie-moi tout ce que tu voudras, va, je ne me fâcherai pas, ça m'est impossible avec toi, je vois bien que tu souffres trop, mais je n'en parlerai pas et je continuerai ; tu as cru prendre ma vanité au défaut de la cuirasse en me disant : « Tu es donc gardé comme une jeune fille? » Cette phrase m'aurait été adressée il y a cinq ou six ans qu'elle m'aurait fait faire quelque sottise épouvantable, c'est sûr, je me serais fait tuer pour m'en effacer l'effet à moi-même ; mais elle a glissé sur moi comme l'eau sur le cou d'un cygne, elle ne m'a seulement pas humilié ; crois-tu que pour moi, pour moi seul, pour l'homme, il ne me serait pas doux de te recevoir, dis ; qu'est-ce que je risque, moi? absolument rien du tout.

Ma mère s'en apercevrait qu'elle ne m'en parlerait pas ; je la connais, elle pourrait être jalouse de toi (quand ta fille aura dix-huit ans tu sauras qu'on peut être jaloux de son enfant et tu haïras son mari : c'est la règle) ; mais tout s'arrêterait là, c'est pour toi que je t'ai dit de ne pas venir, pour ton nom, pour ton honneur, pour ne pas te voir salie par les plaisanteries banales du premier venu, pour ne pas te faire rougir devant les douaniers qui se promènent le long du mur, pour qu'un domestique ne te ricane pas au visage ! mais tu n'a pas compris ! non ! rien ! Un sarcasme là-dessus ! Allons ! c'est bien ! n'en parlons plus ! [.....].

---

* A LA MÊME.

Dimanche, 11 heures du soir. [6 septembre 1846.]

Encore demain et après-demain, puis nous allons nous revoir. Quand tu liras ceci, il y aura 24 heures pour toi à passer avant que tu ne reçoives un baiser de celui que tu aimes et qui t'aime. Savoures-tu cette pensée comme moi, la respires-tu avec joie comme une fleur écartée, qui nous envoie son vague parfum avant qu'on s'en réjouisse à pleines narines? Ah ! nous serons seuls, bien seuls à nous dans ce village au milieu de la campagne (autour de nous le silence) ; pourquoi es-tu triste? Moi j'ai le pressentiment d'une journée de bonheur ; une journée c'est bien peu, n'est-ce pas, mais un beau jour illumine toute une année et on a si peu de jours à vivre que, quand il arrive, un beau jour vaut la peine qu'on s'en réjouisse ; mais seras-tu sage? pleureras-tu encore? Oh ! si j'étais si sensuel que tu le crois, comme je les aimerais, tes pleurs ! Elles te rendent si belle ! [.....]. — Il me semble qu'il fera beau certainement et qu'il y aura un grand soleil. Ta pensée est un soupirail par où il me vient un peu de lumière et d'air, et tu crois que quand je peux je ne vais pas au-devant pour vivre et respirer ! Autour de moi tout est triste et sombre ; ma mère est dans un bien épouvantable état, ce que j'attribue au buste de notre

ami (1) qui l'a bouleversée. Jamais encore je ne l'ai vue si désolée ! non, tu n'as pas vu de douleurs pareilles, pauvre amie, non jamais, que le ciel t'épargne celles-là, et s'il faut que tu en aies, qu'il te donne plutôt toutes les autres [.....].

---

* A LA MÊME (2).

Jeudi soir, 11 heures. [10 septembre 1846.]

[.....] Quand nous reverrons-nous?

Oh ! je t'en prie, je t'en conjure, ne m'accuse jamais de ne pas te voir plus souvent. Tu ne t'imagines pas combien cela m'afflige et me blesse. Est-ce que c'est ma faute? Ça ne le sera jamais, mais je ne vois pas de circonstances prochaines, ce sera dans longtemps ; maintenant résignons-nous d'avance, fais-toi à cette idée [.....]. (3)

---

* A LA MÊME.

Dimanche soir. [13 septembre 1846.]

[.....] Il faut que je te gronde d'une chose qui me choque et qui me scandalise, c'est du peu de souci que tu as de l'Art maintenant. De la gloire, soit, je t'approuve ; mais de l'Art, de la seule chose vraie et bonne de la vie, peux-tu lui comparer un amour de la terre, peux-tu préférer l'adoration d'une beauté relative au culte de la vraie? eh bien, je te dis, je n'ai que ça de bon ! il n'y a que ça en moi que j'estime : j'admire. Toi, tu mêles au Beau un tas de choses étrangères, l'utile, l'agréable, que sais-je? Tu diras au Philosophe de t'expliquer l'idée du Beau pur, telle qu'il l'a émise dans son cours de 1819 et telle que je la conçois ; nous recauserons de ça la prochaine fois.

Je lis maintenant un drame indien, *Sakountala*, et je fais du grec ; il ne va pas fort, mon pauvre grec, ta figure vient toujours se placer entre le livre et mes yeux [.....].

---

* A LA MÊME.

Lundi, 10 h. du soir. [14 septembre 1846.]

Quelle étrange fille tu fais ! on ne sait jamais que te dire ni que penser. Tes lettres rient d'un côté et pleurent de l'autre, tu es pleine de boutades et d'excentricités, quoi que tu dises. Tu m'envoies encore ce matin des choses passablement dures. Tu veux que je m'y fasse, — c'est ma ration quotidienne maintenant. Mais si j'allais finir par m'y habituer? A force de frapper à la même place, la meurtrissure

(1) Le buste de Caroline Flaubert, par Pradier.

(2) Fragment. Le texte publié dans les éditions antérieures de la *Correspondance* comme étant la suite de cette lettre, appartient en réalité à une autre lettre du 13 septembre, dont nous reproduisons ci-dessus un autre fragment. Entre les deux, une lettre du *samedi soir* [12 septembre], à Louise Colet reste inédite.

(3) Une autre lettre à la même, du 12 septembre 1846, est inédite.

vient, puis le sang, puis le cal ! Parle-moi donc d'autre chose, au nom du ciel, au nom de moi, puisque tu m'aimes, que de venir à Paris. On dirait que c'est un parti pris chez toi de me tourmenter avec ce refrain. Mais je me le redis toute la journée, moi, mais qu'y faire cependant?

[.....] la vie (1), et c'est là la vie, aimer, jouir, aimer, ou bien quelque chose qui en a l'apparence et qui en est la négation, c'est-à-dire l'Idée, la contemplation de l'immuable, et pour tout dire par un mot, la Religion dans sa plus large extension.

Je trouve que tu en manques trop, mon amour. Je veux dire qu'il me semble que tu n'adores pas beaucoup le Génie, que tu ne tressailles pas jusque dans tes entrailles à la contemplation du Beau ; ce n'est pas tout que d'avoir des ailes, il faut qu'elles vous portent.

Un de ces jours, je t'écrirai une longue lettre littéraire ; aujourd'hui j'ai fini *Sakountala* ; l'Inde m'éblouit : c'est superbe. Les études que j'ai faites cet hiver sur le brahmanisme n'ont pas été loin de me rendre fou ; il y avait des moments où je sentais que je n'avais pas bien ma tête. On m'a annoncé aujourd'hui que d'ici à quinze jours je recevrai de Smyrne des ceintures de soie : ça m'a fait plaisir. J'avoue cette faiblesse. Il y a ainsi pour moi un tas de niaiseries qui sont sérieuses. Adieu [.....] (2).

A EMMANUEL VASSE.

16 septembre 1846.

Merci, mon cher ami, de ton envoi, il m'est arrivé en bon état, j'espère te le restituer de même ; avant la fin d'octobre bien sûr j'aurai fini ces deux bouquins. Quant à ceux que tu peux me prêter encore et que tu m'offres avec une générosité digne d'un gouvernement français, je remets cela à ton obligeance et à ta science. Je m'occupe un peu de l'Orient pour le quart d'heure, non dans un but scientifique, mais tout pittoresque ; je recherche la couleur, la poésie, ce qui est sonore, ce qui est chaud, ce qui est beau. J'ai lu la Bagavad-Gitâ, le Nala, un grand travail de Burnouf sur le Bouddhisme, les hymnes du Rig-Véda, les lois de Manou, le Koran, et quelques livres chinois, voilà tout. Si tu peux me dénicher quelque recueil de poésies ou de vaudevilles plus ou moins facétieux, composés par des Arabes, des Indiens, des Perses, des Malais, des Japonais ou autres, tu peux me l'envoyer ; si tu connais quelque bon travail (revue des livres) sur les religions ou les philosophies de l'Orient, indique-le-moi. Tu vois que le champ est vaste, mais on trouve encore bien moins qu'on ne le croit ; il faut lire beaucoup pour arriver à un résultat nul. Beaucoup de bavardage dans tout cela et pas autre chose.

Je lis maintenant le voyage de Chardin. Dans le premier volume il y est question de relations diplomatiques sur Candie, mais au reste ce n'est presque rien. Je fais toujours un peu de grec et je me bourre des poètes latins.

(1) Avant ces mots, un très long fragment inédit où Flaubert définit la vie par la passion, même poussée à l'extrême, à l'excès de la sensation et de la jouissance, et conclut : »...pas de milieu, *la vie*, etc.»

(2) Le texte publiée à la suite de cette phrase dans les éditions antérieures de la *Correspondance* appartient en réalité à la lettre du *jeudi soir* [17 septembre 1846] que l'on trouvera ci-dessus. Entre les deux, une autre, à Louise Colet, *nuit du mardi au mercredi*, 1 h. [15-16 septembre], reste inédite.

Adieu, mon cher Vasse, quand tu t'ennuies pense à moi pour te distraire et aux anciennes nuits de la rue de l'Est, quand nous faisions une si démesurée consommation de café

---

* A LOUISE COLET

Jeudi soir. [17 septembre 1846.]

[.....] Cent fois le jour je me retiens, prêt à dire ton nom, à propos de rien il me vient toujours des comparaisons, des rapports, des antithèses dont tu es le centre ; toutes les petites étoiles de mon cœur convergent autour de ta planète, ô mon bel astre.

Je travaille le plus que je peux ; je suis resté cet après-midi sept heures sans bouger de mon fauteuil, et ce soir trois ; tout cela ne vaut pas deux heures d'un travail raisonnable ; ton image vient toujours comme un brouillard léger (tu sais, une de ces vapeurs matinales qui dansent et montent lumineuses, aériennes, rosées) entre mes yeux et les lignes qu'ils parcourent. — Je relis l'*Enéide* dont je me répète à satiété quelques vers, il ne m'en faut pas plus pour longtemps ; je m'en fatigue l'esprit moi-même, il y a des phrases qui me restent dans la tête et dont je suis obsédé, comme de ces airs qui vous reviennent toujours et qui vous font mal tant on les aime. Je lis toujours mon drame indien, et le soir je relis ce bon Boileau, le législateur du Parnasse. Voilà ma vie, dis-moi toute la tienne — tout — rien ne m'est insignifiant ou inutile. Tu me parles de chagrins que tu veux me cacher. — Oh ! je t'en prie, au nom de notre amour, dis-les-moi tous ; peut-être aurais-je un mot pour les adoucir? Je suis mûr, tu sais. J'ai quelque expérience — confie-toi à moi sur tout cela, non pas comme à un amant, comme à un vieil ami ; je veux être tout pour toi, je voudrais que ta vie matérielle dépendît de moi pour te l'entourer de soins, de luxe et de délicatesses recherchées. Je voudrais te voir écraser les autres, comme tu les écrases dans mon cœur quand je te compare à elles.

Ah ! si nous étions libres, nous voyagerions ensemble. C'est un rêve que je fais souvent, va ; quels rêves n'ai-je pas faits d'ailleurs? c'est là mon infirmité à moi — dis-moi donc tout, conte-moi tes peines, tes soucis ; est-ce que je ne t'ai pas déjà donné assez des miens? je veux t'être utile à quelque chose enfin, puisque chaque jour s'écoule sans que je te puisse apporter une joie [.....].

---

* A LA MÊME.

Vendredi, 10 h. du soir. [18 septembre 1846.]

[.....] Tu me juges donc un homme très gai, que tu m'envoies toutes les facéties que tu peux recueillir? C'est une attention qui me touche, car il est vrai que je les aime, surtout quand elles sont aussi bonnes que celles de Mme G*** et de son vaillant époux. Mais il me semble que tu me prends tour à tour pour ce que je ne suis pas ; tantôt tu fais de moi une espèce de maudit de mélodrame et la fois suivante tu m'assimiles au commis voyageur ; entre nous, je ne suis ni si haut ni si bas, tu me vulgarises ou me poétises trop, c'est toujours la rage féminine de nier

les demi-teintes et de ne pas vouloir, ou pouvoir, rien entendre aux natures complexes — et il y a si peu de natures simples ! Tu me dis sans le sentir un mot d'une portée sublime : « Je crois que tu n'aimes sérieusement que les charges. » Si on le prend à la lettre, il est horriblement faux, car aimant beaucoup le grotesque je sens peu le ridicule, ce comique convenu ; mais si on veut lui donner, à ce mot, une signification plus vaste, il se peut qu'il y ait du vrai. Eh bien non ! quand j'y repense, autrefois je saisissais assez nettement dans la vie les choses bouffonnes des sérieuses, j'ai perdu cette faculté ! l'élément pathétique est venu pour moi se placer sous toutes les surfaces gaies, et l'ironie plane sur tous les ensembles sérieux. Ainsi donc le sens dans lequel tu dis que je me plais aux farces n'est pas vrai, car, où en trouve-t-on, de la farce, du moment que tout l'est? Je sais bien, ma pauvre vieille (ne t'indigne pas pour ce mot, c'est une expression du cœur), que tout ça ne te plaît pas trop à entendre, mais que veux-tu? tel je suis ! Quant à mon fatalisme que tu me reproches, il est ancré en moi. J'y crois fermement, je nie la liberté individuelle parce que je ne me sens pas libre, et quant à l'humanité, on n'a qu'à lire l'histoire pour voir assez clairement qu'elle ne marche pas toujours comme on le désirerait. Si tu désires entamer une discussion à ce sujet (qui ne sera pas amusant) je ne bouderai pas. Mais finissons toutes ces niaiseries, et embrassons-nous, car je veux te remercier encore de ta bonne lettre de ce matin.

Tu me dis que je ne t'ai pas initiée à ma vie intime, à mes pensées les plus secrètes ; sais-tu ce qu'il y a de plus intime, de plus caché dans tout mon cœur et ce qui est le plus moi dans moi? ce sont deux ou trois pauvres idées d'art couvées avec amour, voilà tout ; les plus grands événements de ma vie ont été quelques pensées, des lectures, certains couchers de soleil à Trouville au bord de la mer, et des causeries de cinq ou six heures consécutives avec un ami qui est maintenant marié et perdu pour moi. La différence que j'ai toujours eue, dans les façons de voir la vie, avec celles des autres, a fait que je me suis toujours (pas assez, hélas !) séquestré dans une âpreté solitaire d'où rien ne sortait. On m'a si souvent humilié, j'ai tant scandalisé, fait crier, que j'en suis venu, il y a déjà longtemps, à reconnaître que pour vivre tranquille il faut vivre seul et calfeutrer toutes ses fenêtres, de peur que l'air du monde ne vous arrive. Je garde toujours malgré moi quelque chose de cette habitude ; voilà pourquoi j'ai, pendant plusieurs années, fui systématiquement la société des femmes. Je ne voulais pas d'entrave au développement de mon principe natif, pas de joug, pas d'influence, j'avais fini par n'en plus désirer du tout, je vivais sans les palpitations de la chair et du cœur, et sans m'apercevoir seulement de mon sexe. J'ai eu, je te l'ai dit, presque enfant, une grande passion. Quand elle a été finie, j'ai voulu alors faire deux parts, mettre d'un côté l'âme que je gardais pour l'Art, de l'autre le corps, qui devait vivre n'importe comment. Puis tu es venue, tu as dérangé tout cela ; voilà que je rentre dans l'existence de l'homme !

Tu as réveillé en moi tout ce qui y sommeillait ou pourrissait peut-être ! J'ai déjà été aimé et beaucoup, quoique je sois de ces gens qu'on oublie vite, et plus propres à faire naître l'émotion qu'à la faire durer ; on m'aime toujours un peu comme quelque chose de drôle. L'amour, après tout, n'est qu'une curiosité supérieure, un appétit de l'inconnu qui vous pousse dans l'orage, poitrine ouverte et tête en avant.

Je reprends et je dis qu'on m'a aimé, mais *jamais comme toi*, et jamais non plus il n'y a eu entre moi et une femme l'union qui existe entre nous deux ; jamais je ne me suis senti envers aucune un dévouement aussi profond, une propension aussi irrésistible, une communion aussi complète. Pourquoi dis-tu sans cesse que j'aime le clinquant, le chatoyant, le pailleté ! poète de la forme ! c'est là le grand mot à outrages que les utilitaires jettent aux vrais artistes. Pour moi, tant qu'on ne m'aura pas, d'une phrase donnée, séparé la forme du fond, je soutiendrai que ce sont là deux mots vides de sens. Il n'y a pas de belles pensées sans belles formes, et réciproquement. La Beauté transsude de la forme dans le monde de l'Art, comme dans notre monde à nous il en sort la tentation, l'amour ; de même que tu ne peux extraire d'un corps physique les qualités qui le constituent, c'est-à-dire couleur, étendue, solidité, sans le réduire à une abstraction creuse, sans le détruire en un mot, de même tu n'ôteras pas la forme de l'Idée, car l'Idée n'existe qu'en vertu de sa forme. Suppose une idée qui n'ait pas de forme, c'est impossible, de même qu'une forme qui n'exprime pas une idée. Voilà un tas de sottises sur lesquelles la critique vit. On reproche aux gens qui écrivent en bon style de négliger l'Idée, le but moral, comme si le but du médecin n'était pas de guérir, le but du peintre de peindre, le but du rossignol de chanter, comme si le but de l'Art n'était pas le Beau avant tout.

On va, accusant de sensualisme les statuaires qui font des femmes véritables avec des seins qui peuvent porter du lait et des hanches qui peuvent concevoir ; mais s'ils faisaient au contraire des draperies bourrées de coton et des figures plates comme des enseignes, on les appellerait idéalistes, spiritualistes. Oh oui ! c'est vrai il néglige les formes, dirait-on, mais c'est un penseur ! et les bourgeois, là-dessus, de se récrier et de se forcer à admirer ce qui les ennuie ; il est facile, avec un jargon convenu, avec deux ou trois idées qui sont de cours, de se faire passer pour un écrivain socialiste, humanitaire, rénovateur et précurseur de cet avenir évangélique rêvé par les pauvres et par les fous. C'est là la manie actuelle, on rougit de son métier. Faire tout bonnement des vers, écrire un roman, creuser du marbre, oh ! fi donc ! C'était bon autrefois, quand on n'avait pas la *mission sociale* du poète ; il faut que chaque œuvre maintenant ait sa signification morale, son enseignement gradué, il faut donner une portée philosophique à un sonnet, qu'un drame tape sur les doigts aux monarques et qu'une aquarelle adoucisse les mœurs. L'avocasserie se glisse partout, la rage de discourir, de pérorer, de plaider ; la muse devient le piédestal de mille convoitises. O pauvre Olympe ! ils seraient capables de faire sur ton sommet un plant de pommes de terre ! et s'il n'y avait que les médiocres qui s'en mêlassent, on les laisserait faire, mais la vanité a chassé l'orgueil et établi mille petites cupidités là où régnait une large ambition. Les forts aussi, les grands, se sont dit à leur tour : pourquoi mon jour n'est-il pas venu déjà, pourquoi ne pas agiter à chaque heure cette foule, au lieu de la faire rêver plus tard. Et alors ils sont montés à la tribune, ils sont entrés dans un journal, et les voilà appuyant de leur nom immortel des théories éphémères.

Ils travaillent à renverser un ministre qui tombera sans eux, quand ils pouvaient, par un seul vers de satire, attacher à son nom une illustration d'opprobre ; ils s'occupent d'un projet de douanes, de lois, de paix et de guerre ! mais que tout

cela est petit ! que tout cela passe ! que tout cela est faux et relatif ! et ils s'animent pour toutes ces misères, ils crient contre tous les filous, ils s'enthousiasment à toutes les bonnes actions communes, ils s'apitoient sur chaque innocent qu'on tue, sur chaque chien qu'on écrase, comme s'ils étaient venus pour cela au monde. Il est plus beau, ce me semble, d'aller à plusieurs siècles de distance faire battre le cœur des générations et l'emplir de joies pures ; qui dira tous les tressaillements divins qu'Homère a causés, tous les pleurs que le bon Horace a fait en aller dans un souvenir ; pour moi seulement j'ai de la reconnaissance à Plutarque à cause de ces soirs qu'il m'a donnés au collège, tout pleins d'ardeurs belliqueuses comme si alors j'eusse porté dans mon âme l'entraînement de deux armées.

Je ne sais pas si tout cela est lisible, j'écris trop vite.

Adieu, cher amour, il n'y a pas moyen de te faire la moindre surprise, je voulais te donner une ceinture turque et tu la demandes avant que je l'ai reçue pouvais-tu imaginer que je n'y pensais pas ! Mille baisers. Merci des autographes, ce n'est pas que j'en sois amateur, mais tout ce qui te touche m'intéresse.

A PRADIER (1).

Croisset, près Rouen, lundi matin, [21 septembre 1846] (1).

Une fois que vous avez rendu service aux gens, on n'entend plus parler de vous. Quand vous vous êtes remué pour eux, vous croyez avoir tout fait. Vous vous trompez ; il serait bien aimable de leur donner signe de vie quelquefois. Quand vous venez à Rouen, vous ne me faites pas de visites, et quand je vais à Paris, on ne vous trouve pas. Vous serez bien forcé, au moins cette fois, de me répondre, si vous êtes un peu brave homme, comme j'en suis sûr.

Vous m'avez dit, lors de nos affaires (qui, Dieu merci ! sont finies : Achille est installé à l'Hôtel-Dieu et tout prêt à vous y recevoir, si vous vous y présentez), que vous connaissiez Mlle Bertin, et, partant, tout le *Journal des Débats*. Mlle Bertin est une notabilité musicale qui pourrait nous rendre service. J'ai encore l'air d'un fier intrigant, n'est-ce pas? Il y a de quoi rire. Voici l'histoire :

Il s'agit de l'Opéra et de la place d'Habeneck (2), qui va être vacante par suite de la paralysie d'iceluy. Ce n'est pas moi qui la demande, cette place, mais un de mes amis, un homme de talent, d'un talent vrai et sérieux, que l'on appelle Orlowski. Il a été premier alto à l'Opéra-Comique, chef d'orchestre à Rouen, où il a monté *La Juive* d'une façon telle qu'il s'est acquis, de ce jour-là, la protection et l'amitié d'Halévy, qui va appuyer sa demande. Il est venu en France comme pre-

(1) Publiée dans l'*Amateur d'autographes*, nos 393-394, mars-avril 1888, avec la mention « A un professeur de ses amis ». Le destinataire est en réalité le sculpteur Pradier, qui, à cette époque, achevait un buste de Louise Colet. Une lettre inédite à celle-ci, datée « dimanche soir, 10 heures », et portant le cachet de la poste « 20 septembre 1846 », annonce à « la Muse » l'envoi de cette lettre de recommandation pour Orlowski. (Voir, à ce sujet, une note que j'ai publiée dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* du 10 mai 1918.)

(2) Habeneck (François-Antoine), né à Mézières (Ardennes) le 1er juin 1781, était depuis 1830 premier violon de la musique du Roi en même temps que chef d'orchestre de l'Opéra, où il avait remplacé Kreutzer. En 1846, frappé d'apoplexie, il dut abandonner ce poste.

mier grand prix du Conservatoire de Varsovie. C'est un artiste possédant à fond les partitions étrangères, une vraie nature musicale qui va se perdre et pourrir en province.

Ainsi, ce n'est pas un sot que je vous recommande — ou plutôt c'en est un ! Car le pauvre garçon manque absolument de *chic*, qualité indispensable pour réussir à Paris ; et il restera à la porte, avec toute sa science musicale (tout son génie peut-être !) tandis qu'on lui préférera quelque aimable monsieur, compositeur de romances andalouses. Si Mlle Bertin pouvait le recommander à Pillet (1) ou à Cavé (2), en même temps qu'elle me ferait grand plaisir, elle ne ferait rien que de juste. Si elle connaît Chopin, le pianiste, c'est un ami intime d'Orlowski, qui lui donnerait sur son compte tous les renseignements possibles pour tranquilliser sa conscience d'artiste. La nomination dépend de M. Duchâtel (3). Je doute que vous lui ayez donné des leçons de latin, ou même de français ! Si vous le connaissiez, ce serait superbe !

Dites-moi un peu, quand vous me répondrez, ce que vous faites? où en est votre *Démosthène?* Parlez-moi un peu de vos travaux. Cet hiver, si je vais à Paris, j'espère avoir avec vous quelques bonnes causeries un peu littéraires et classiques qui me seront sans doute utiles, amusantes à coup sûr. Adieu, mon cher maître. Je vous recommande bien sérieusement mon chef d'orchestre et je vous serre les mains. A vous de cœur.

Il ne se présente pour cette place aucun concurrent *sérieux* ; c'est ce qui engage mon ami à se présenter. S'il avait vu parmi ses concurrents un homme connu, il se serait retiré.

---

* A LOUISE COLET.

Mardi, 10 h. du matin. [22 septembre 1846.]

Je suis obligé d'aller à Rouen pour recevoir la statue que le monteur de Phidias m'envoie (c'est l'*Eau qui écoute*, une de celles de la fontaine de Nîmes, tu sais). Je pensais n'y aller que demain pour divers arrangements de notre logement d'hiver et je voulais t'écrire ce soir tout à mon aise une lettre que j'aurais mise à la poste avant 11 heures, pour qu'elle t'arrivât le soir. Mais je n'irai pas demain, tous ces dérangements m'assomment. Aussi je m'empresse de t'envoyer quelques bons baisers pendant que le domestique s'apprête. Merci de l'envoi de ce matin ; j'attendais le facteur sur le quai, sans en avoir l'air et tout en fumant. Ce bon facteur ! je lui fais donner à la cuisine un verre de vin pour se rafraîchir, il aime beaucoup la maison et est très exact. Hier il ne m'a rien apporté, il n'a rien

(1) Pillet (Raymond-François-Léon), 1803-1868, administrateur et directeur de l'Opéra à l'époque où écrit Flaubert.

(2) Cavé (Edmond-Ludovic-Auguste), 1794-1852. Directeur des théâtres et des Beaux-Arts au Ministère de l'Intérieur en 1846. Auteur d'un ballet représenté à l'Opéra : *la Tentation de Saint-Antoine*.

(3) Duchâtel (Charles, comte Tanneguy), 1803-1867, Ministre de l'Intérieur de Louis-Philippe, et membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1846.

eu ! Tu m'envoies tout ce que tu peux trouver pour flatter mon amour, tu me jettes, à moi tous les hommages que tu reçois. J'ai lu la lettre de Platon (1) avec toute l'intensité dont mon intelligence est susceptible, j'y ai vu beaucoup, énormément ; le fond du cœur de cet homme-là, quoi qu'il fasse pour le montrer calme, est froid et vide, sa vie est triste et rien n'y rayonne, j'en suis sûr, mais il t'a beaucoup aimée et t'aime encore d'un amour profond et solitaire, cela lui durera longtemps. Sa lettre m'a fait mal, j'ai découvert jusqu'au fond l'intérieur de cette existence blafardé, remplie de travaux conçus sans enthousiasme et exécutés avec un entêtement enragé qui, seul, le soutient. Ton amour y jetait un peu de joie, il s'y cramponnait avec l'appétit que les vieillards ont pour la vie. Tu étais sa dernière passion et la seule chose qui le consolât de lui-même. Il est, je crois, jaloux de Béranger ; la vie et la gloire de cet homme ne doivent pas lui plaire. Le philosophe, d'ordinaire, est une espèce d'être bâtard entre le savant et le poète, et qui porte envie à l'un et à l'autre — la métaphysique vous met beaucoup d'âcreté dans le sang ; — c'est très curieux et très amusant, j'y ai travaillé avec assez d'ardeur pendant deux ans, mais c'est un temps perdu que je regrette. Tu dis un mot bien vrai : « l'amour est une grande comédie et la vie aussi, quand on n'y est pas acteur », seulement je n'admets pas que ça fasse rire. — Il y a à peu près dix-huit mois, j'ai fait cette expérience sur nature vivante, c'est-à-dire que l'expérience s'est trouvée faite d'elle-même ; c'est moi qui n'ai pas voulu l'avoir complète. Je fréquentais une maison où il y avait une jeune fille charmante, admirablement belle, d'une beauté toute chrétienne et presque gothique, si je puis dire, elle avait un esprit naïf, facile à l'émotion, elle pleurait et riait tour à tour, comme il fait tour à tour pluie ou soleil ; j'agitais au gré de ma parole tout ce beau cœur où il n'y avait rien que de pur. Je la vois encore couchée sur son oreiller rose et me regardant, quand je lisais, avec ses grands yeux bleus. Un jour, nous étions seuls, assis sur un canapé, elle me prit la main, me passa ses doigts dans les miens ; je me laissais faire sans penser à rien du tout, car je suis très innocent la plupart du temps, et elle me regarda avec un regard... qui me fait froid encore. La mère entra là-dessus, elle comprit tout et sourit en songeant « à la consommation du gendre ». Je n'oublierai pas ce sourire ; c'est ce que j'ai vu de plus sublime. Il était composé d'indulgence bénigne et de canaillerie supérieure. Je suis sûr que la pauvre fille s'était laissée aller à un moment de tendresse invincible, à une de ces fadeurs de l'âme où il semble que tout ce qu'on a en vous se liquéfie et se dissout — agonie voluptueuse qui serait pleine de délices, si on n'était prêt à éclater en sanglots ou à fondre en larmes. Tu ne peux pas te figurer l'impression de terreur que j'en ai ressentie, je suis revenu chez moi bouleversé et me reprochant de vivre ; je ne sais pas si je me suis exagéré la chose, mais moi qui ne l'aimais pas, j'aurais donné ma vie avec plaisir pour racheter ce regard d'amour triste auquel le mien n'avait pas répondu [.....].

(1) Victor Cousin.

* A LA MÊME (1).

Dimanche matin, 11 h. [27 septembre 1846.]

Enfin, le quatrième jour, je reçois une lettre. Je croyais que c'était un parti pris pour me tenter et pour voir ce que je ferais [.....]. La vie pratique m'est odieuse, la nécessité de venir seulement s'asseoir à heures fixes dans une salle à manger me remplit l'âme d'un sentiment de misère, mais quand je m'en mêle (de la vie pratique), quand je m'y mets (à table), je m'y entends tout comme un autre. Tu voudrais me faire connaître Béranger, je le désire aussi. C'est une grande nature qui me touche. Mais il y a, pour parler de ses œuvres, un malheur immense, c'est la classe de ses admirateurs. Il y a des génies énormes qui n'ont qu'un défaut, qu'un vice, c'est d'être sentis surtout par les esprits vulgaires, par les cœurs à poésie facile. Béranger, depuis trente ans, défraye les amours d'étudiants et les rêves sensuels des commis voyageurs. Je sais bien que ce n'est pas pour eux qu'il écrit, mais c'est surtout ces gens-là qui le sentent ; d'ailleurs on a beau dire, la popularité qui semble élargir le génie le vulgarise, parce que le vrai Beau n'est pas pour la masse, surtout en France. *Hamlet* amusera toujours moins que *Mademoiselle de Belle-Isle* (2). Béranger, quant à moi, ne me parle ni de mes passions, ni de mes rêves, ni de ma poésie. Je le lis historiquement, car c'est un homme d'un autre âge ; il était vrai dans son temps, il ne l'est plus pour le nôtre. Son amour heureux qui chante si joyeusement à la fenêtre de sa mansarde est pour nous, jeunes gens d'à présent, quelque chose de tout étrange ; on admire ça comme l'hymne d'une religion disparue, mais on ne le sent pas. J'ai vu tant d'imbéciles, tant de bourgeois étroits chanter «ses gueux» et «son Dieu des bonnes gens», qu'il faut vraiment que ce soit un grand poète pour avoir résisté dans mon esprit à tous ces ébranlements prodigieux. Ce que j'aime pour ma consommation particulière, ce sont les génies un peu moins agréables au toucher, plus dédaigneux du peuple, plus retirés, plus fiers dans leurs façons et dans leurs goûts ; ou bien le seul homme qui puisse remplacer tous les autres, mon vieux Shakespeare que je vais recommencer d'un bout à l'autre et ne quitter cette fois que quand les pages m'en seront restées aux doigts. Quand je lis Shakespeare je deviens plus grand, plus intelligent et plus pur. Parvenu au sommet d'une de ses œuvres il me semble que je suis sur une haute montagne, tout disparaît et tout apparaît. On n'est plus hommes, on est *œil*, des horizons nouveaux surgissent, les perspectives se prolongent à l'infini, on ne pense pas que l'on a vécu aussi dans ces cabanes qu'on distingue à peine, que l'on a bu à tous ces fleuves qui ont l'air plus petits que des ruisseaux, que l'on s'est agité enfin dans cette fourmilière et que l'on en fait partie. J'ai écrit autrefois, dans un mouvement d'orgueil heureux (et que je voudrais bien retrouver), une phrase que tu comprendras. C'était en parlant de la joie causée par la lecture des grands poètes : « Il me semblait parfois que l'enthousiasme qu'ils me donnaient me faisait leur égal

(1) Entre cette lettre et la précédente, une autre, à Louise Colet, datée *jeudi*, 11 *h. du matin*. [24 septembre 1846], est inédite.

(2) *Mademoiselle de Belle-Isle*, drame en 5 actes, en prose, par Alexandre Dumas père. (Théâtre Français, 2 avril 1839.)

et me montait jusqu'à eux [1]. » [.....] Allons, tu t'es encore fâchée de ce que je t'ai dit sur la Saint-Sylvestre [2]. Je t'avais dit cela tout bonnement pour te distraire. Je suis bien peu perspicace envers toi à ce qu'il paraît. Ma science croule devant les femmes ; il est vrai que c'est un chapitre où la ligne suivante vous prouve toujours que l'on n'a rien entendu à la précédente [.....].

---

* A LA MÊME.

Lundi matin. [28 septembre 1846.]

[...] Je te remercie des renseignements que tu as demandés pour moi. M. Le B***, que je connais, est une jeune homme avec lequel j'ai été au collège de Rouen. On l'a mis à la porte pour une affaire assez sale dont il était totalement innocent. Quant à Mme F***, c'est bien celle-là que j'ai connue. Ton cousin est-il un homme assez sûr pour qu'on puisse lui confier une lettre avec certitude qu'elle sera remise? car j'ai envie d'écrire à Mme F***. C'est une vieille connaissance, n'en sois pas jalouse, tu liras la lettre si tu veux, à condition que tu ne la déchireras pas. Je m'en rapporterai à ta parole ; si je te regardais comme une femme commune je ne te dirais pas tout cela. Mais ce qui te déplaît peut-être, c'est justement que je te traite comme un homme et non comme une femme. Tâche un peu d'employer quelque chose de ton esprit dans les rapports que tu as avec moi. Tu verras que ton cœur plus tard lui sera reconnaissant de cette impartialité ! J'avais cru dès le début que je trouverais en toi moins de personnalité féminine, une conception plus universelle de la vie, mais non ! le cœur, le cœur, ce pauvre cœur, ce bon cœur, ce charmant cœur avec ses éternelles grâces, est toujours là, même chez les plus hautes, même chez les plus grandes. Les hommes, d'ordinaire, font tout ce qu'ils peuvent pour l'irriter, pour le faire saigner. Ils s'abreuvent avec une sensualité raffinée de toutes ces larmes qu'ils ne versent pas, de tous ces petits supplices qui leur prouvent leur force. Si je comprenais ce plaisir-là, j'aurais beau jeu à me le donner avec toi.

Mais non, je voudrais faire de toi quelque chose de tout à fait à part, ni ami, ni maîtresse, cela est trop restreint, trop exclusif, on n'aime pas assez son ami, on est trop bête avec sa maîtresse. C'est le terme intermédiaire, c'est l'essence de ces deux sentiments confondus. Je voudrais enfin qu'hermaphrodite nouveau, tu me donnasses avec ton corps toutes les joies de la chair, et avec ton esprit toutes celles de l'âme.

Comprends-tu cela? je ne crois pas que ce soit clair. C'est une chose étrange avec toi combien j'écris mal, je n'y mets pas de vanité littéraire, mais c'est ainsi, tout se heurte dans mes lettres, c'est comme si je voulais dire trois mots à la fois.

J'ai assez ri du désappointement de Phidias pour sa *décommande*, il devait avoir une figure grotesque. Il faut convenir que les hommes sont drôles, le souci

(1) *Novembre.*

(2) Allusion à une phrase de la lettre inédite du 24 septembre, où Flaubert raconte à son amie comment il employait jadis, avec ses camarades, la nuit du 31 décembre au 1er janvier.

financier surtout est très curieux à observer ; à sa place, il est probable que j'aurais été encore plus vexé ; une fois qu'on a chaussé une idée il est toujours pénible de s'en défaire. C'est pour cela qu'il vaut mieux peut-être s'habituer à aller pieds nus [.....]. C'est en t'écrivant que j'étrenne ce fauteuil sur lequel je suis destiné, si je vis, à passer de longues années. Qu'y écrirai-je? Dieu le sait ; sera-ce du bon ou du mauvais, du tendre ou de l'érotique, du triste ou du gai? de tout cela un peu, probablement, et rien en somme. N'importe, que cette inauguration bénisse tous mes travaux futurs. Voilà l'hiver, la pluie tombe, mon feu brûle, voilà la saison des longues heures renfermées ; vont venir les soirées silencieuses passées à la lueur de la lampe, à regarder le bois brûler et à entendre le vent souffler. Adieu les larges clairs de lune sur les gazons verts et les nuits bleues toutes mouchetées d'étoiles [.....].

---

* A LA MÊME.

Mercredi soir, 9 h. [30 septembre 1846.]

Franchement ! parle-moi *franchement !* C'est là ton mot, et tu veux en même temps que je te ménage, dis-tu, tu m'accuses d'être brutal et tu fais tout ce que tu peux pour me le rendre encore davantage ; c'est une chose étrange et curieuse à la fois, pour un homme de bon sens, l'art que les femmes déploient pour vous forcer à les tromper ; elles vous rendent hypocrites malgré vous et puis elles vous accusent d'avoir menti, de les avoir trahies. Eh bien, non ! ma pauvre chérie, je ne serai pas plus explicite que je l'ai été, parce qu'il me semble que je ne peux pas l'être plus. Je t'ai toujours dit *toute* la vérité et rien que la vérité. Si je ne peux pas venir à Paris comme tu le désires, c'est qu'il faut que je reste ici. Ma mère a besoin de moi, la moindre absence lui fait mal, sa douleur m'impose mille tyrannies inimaginables, ce qui serait nul pour d'autres est pour moi beaucoup. Je ne sais pas envoyer promener les gens qui me prient avec un visage triste et les larmes dans les yeux, je suis faible comme un enfant et je cède, parce que je n'aime pas les reproches, les prières, les soupirs ; l'année dernière, par exemple, j'allais tous les jours en canot à la voile ; je n'y courais aucun risque, puisque, outre mon talent maritime, je suis un nageur de force assez remarquable ; eh bien, cette année, il lui a pris une idée d'avoir de l'inquiétude ; elle ne m'a pas prié de ne plus me livrer à cet exercice qui pour moi et par les fortes marées, comme maintenant, est plein de charmes, — je coupe la lame qui me mouille en rebondissant sur les flancs de l'embarcation, je laisse le vent enfler ma voile qui frissonne et bat avec des mouvements joyeux, je suis seul, sans parler, sans penser, abandonné aux furies de la nature et jouissant à me sentir dominé par elles, — elle ne m'a rien dit là-dessus, dis-je, néanmoins j'ai mis tout mon attirail au grenier, et il n'est pas de jour où je n'aie envie de le reprendre ; je n'en fais rien pour éviter certaines allusions, certains regards, voilà tout. C'est de même que, pendant dix ans, je me suis caché d'écrire pour m'épargner une raillerie possible. Il me faudrait un prétexte pour aller à Paris, et lequel? au voyage suivant un second, et ainsi de suite ; n'ayant plus que moi qui la rattache à la vie, ma mère est toute la journée à se creuser la tête sur les malheurs et accidents qui peuvent me survenir. Quand j'ai besoin de

quelque chose je ne sonne pas, parce que si cela m'arrive je l'entends qui court toute haletante dans l'escalier, pour venir voir si je ne me trouve pas mal, si je n'ai pas une attaque de nerfs. Aussi, par là, je suis obligé de descendre chercher moi-même mon bois quand je n'en ai plus, mon tabac quand j'ai envie de fumer, ma bougie quand les miennes sont usées ; encore un coup, pauvre âme, je *t'assure* que si je pouvais non pas aller à Paris, mais y vivre avec toi, près de toi du moins, je le ferais. Mais... Mais... hélas ! Je me souviens qu'il y a dix ans environ, c'était une vacance. Nous étions tous au Havre ; mon père y apprit qu'une femme qu'il avait connue dans sa jeunesse, à dix-sept ans, y demeurait avec son fils, alors acteur au théâtre de cette ville (il l'est encore, au Gymnase — je crois) ; il eut l'idée de l'aller revoir. Cette femme, d'une beauté célèbre dans son pays, avait été autrefois sa maîtresse ; il ne fit pas comme beaucoup de bourgeois auraient fait, il ne s'en cacha pas, il était trop supérieur pour cela ; il alla donc lui faire visite, ma mère et nous trois nous restâmes à pied, dans la rue, à l'attendre — la visite dura près d'une heure. Crois-tu que ma mère en fut jalouse et qu'elle en éprouva le moindre dépit? non ; et pourtant elle l'aimait, elle l'a aimé autant qu'une femme a jamais pu aimer un homme, et non pas quand ils étaient jeunes, mais jusqu'au dernier jour, après trente-cinq ans d'union ; pourquoi toi te blesses-tu par avance d'un mot de souvenir que j'ai l'intention d'envoyer à Mme F***. Je fais plus que mon père, car je te mets en tiers dans notre conversation, qui se fait à travers l'Atlantique. Oui, *je veux* que tu lises ma lettre, si je lui en écris une, si tu le veux, si tu comprends d'avance le sentiment qui m'y porte. Tu trouves qu'il y a à cela de l'indélicatesse envers toi, moi j'aurais cru le contraire — j'y aurais vu une marque de confiance peu commune. Je te livre tout mon passé ! et cela t'irrite ! je te dis : tiens, voilà ce que j'ai aimé et c'est toit que j'aime, cela te fait mal ! ma parole d'honneur, il y a de quoi en perdre la tête.

J'ai reçu la boîte de carton, envoi de M. Du Camp ; je l'ai ouverte, je ne sais pas pourquoi, mais un parfum de sentiment m'en est monté au cœur ; dans les plis du papier bleu qui recouvrait le dedans était resté quelque chose de tes doigts, tout cela était bien arrangé, charmant ; j'ai eu presque regret ensuite d'y avoir touché — les fiancées, quand elles découvrent leur corbeille de noce, doivent éprouver quelque chose d'analogue, de moins fin peut-être. J'ai revu la pauvre branche de lierre avec les traces des gouttes de pluie de Mantes ; — je me suis précipité sur le petit carnet et j'ai lu avidement toute la pièce, surtout le milieu, que je ne connaissais pas ; mais je me dépêchais, j'avais peur d'être dérangé ; c'était dans ma chambre de Rouen ; quand je vais avoir fini cette lettre, je vais m'y mettre et la prochaine fois je t'enverrai mes observations. Il y a un vers dont je me souviens et qui m'a joliment fait rire :

Comme un buffle indompté des déserts d'Amérique.

Je fais un triste buffle, va ! et la rime *athlétique* qui vient après n'est pas faite pour moi. Je suis de tempérament fort peu gaillard, mais le corps se sent toujours un peu de l'âme, le gant prend le pli de la main. Au reste, il m'a semblé qu'il y avait de vraies belles choses.

Soigne ta pauvre gorge, reste chez toi et chauffe-toi à outrance, et surtout ne m'écris plus de phrases pareilles à celle-ci : « Va à Dieppe, amuse-toi bien » (1). — Justement je suis un homme qui m'amuse tant d'habitude que ça en ferait pleurer ceux qui pourraient en voir le fond. De qui diable veux-tu donc parler, si ce n'est de Shakespeare, si ce n'est de ce qui me tient le plus au cœur? que j'aie, suivant ta remarque, plus d'imagination que de cœur, je le voudrais bien, mais j'en doute, car je trouve, moi, que j'en ai très peu ; quand je considère mes plans d'un côté et l'Art de l'autre, je m'écrie comme les marins bretons : « Mon Dieu, que la mer est grande et ma barque petite ! » Est-il possible que tu me reproches jusqu'à l'innocente affection que j'ai pour un fauteuil ! ! si je te parlais de mes bottes, je crois que tu en serais jalouse. Allons va ! je t'aime bien tout de même [.....] (2).

---

* A LA MÊME.

Dimanche soir. [4 octobre 1846.]

Voici la lettre pour Mme F***, je voudrais être là, à Paris, près de toi, et effacer par un baiser chaque pli triste qui viendrait sur ton front en la lisant, car j'ai peur que tu ne t'en chagrines encore. J'ai obéi au mouvement d'écrire à cette femme ; ai-je bien fait de le suivre, je n'en sais rien. Je suis un peu comme Montaigne, « je ne sais souffrir contradiction ni débat chez moi ». Cette idée m'est venue, j'y ai cédé, voilà tout [.....].

Il y a dans la lettre incluse une phrase dont tu te demanderas le sens, c'est quand je dis que je suis enlaidi : eh bien, c'est très vrai, c'était il y a dix ans qu'il eût fallu me connaître ; j'avais une distinction de figure que j'ai perdue, mon nez était moins gros et mon front n'avait pas de rides ; il y a encore des moments où, quand je me regarde, je me semble bien, mais il y en a beaucoup où je me fais l'effet d'un fameux bourgeois. Sais-tu que dans mon enfance les princesses arrêtaient leurs voitures pour me prendre dans leurs bras et m'embrasser? Un jour que la duchesse de Berry passait à Rouen et qu'elle se promenait sur les quais, elle me remarqua dans la foule tenu dans les bras de mon père qui m'élevait pour que je puisse voir le cortège. Sa calèche allait au pas, elle la fit arrêter et prit plaisir à me considérer et à me baiser ; mon pauvre père rentra bien heureux de ce triomphe. C'est bien sûr le seul que je remporterai jamais. Je tressaille encore au mouvement de joie orgueilleuse qui a dû remuer ce grand et bon cœur éteint. Je comprends tout comme un autre ce qu'on peut éprouver à regarder son enfant dormir, je n'aurais pas été mauvais père, mais à quoi bon faire sortir du néant ce qui y dort? faire venir un être, c'est faire venir un misérable. « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? » C'est Job qui dit cela, aimes-tu ce livre? c'est un des beaux qu'on ait faits depuis qu'on en fait. T'es-tu nourrie de la Bible? Pendant plus de trois ans je n'ai lu que ça le soir, avant de m'endormir. Au premier moment de libre que je vais

(1) Allusion à une phrase inédite de la lettre du 28 septembre : Flaubert avait pensé aller à Dieppe avec ses parents de Nogent qui séjournaient alors à Croisset.

(2) Une autre lettre à la même, datée *samedi matin*, 8 *h.* [3 octobre 1846] est inédite.

avoir je vais recommencer. J'ai entrepris beaucoup de choses assez longues dont je voudrais être débarrassé.

Il est possible, comme tu me l'observes, que je lise trop, quoique je ne lise guère ; l'étude au bout du compte ajoute peu, mais elle excite. Maintenant d'ailleurs j'ai toujours peur d'écrire ; éprouves-tu, ainsi que moi, avant de commencer une œuvre, une espèce de terreur religieuse et comme une appréhension d'entamer le rêve? Une chose qui m'a beaucoup touché, c'est ce que dit Gibbon (1) à la fin de son histoire quand il parle de la mélancolie qui lui est survenue au cœur lorsqu'il s'est vu avoir fini l'ouvrage où il avait passé trente ans ; et puis l'imagination est plutôt une faculté qu'il faut, je crois, condenser pour lui donner de la force, qu'étendre pour lui donner de la longueur ; paillettes d'or légères comme de la paille et volatiles comme la poussière, mes idées ont plutôt besoin d'être mises à la presse que passées au laminoir. Ce bon Toirac (2), qui t'a fait plaisir en te parlant de moi, est trop indulgent ou trop illusionné quand il dit que je connais les anciens à fond (mes amis finiraient par me rendre ridicule), c'est-à-dire que je les épelle, voilà tout. C'est un excellent garçon que Toirac, homme d'esprit dans l'acception française du mot, et honnête homme avec cela. Il a un assez joli talent pour faire le vers léger, le vers des épîtres de Voltaire. Je le voyais assez souvent à Paris et nous dînions ensemble. Si tu as des compliments à me relater sur mon compte, j'en ai aussi sur le tien : il est venu cet après-midi un de mes anciens camarades, cousin de mon beau-frère ; il a vu ton portrait et l'a considérablement admiré, l'a pris dans ses mains, approché de la fenêtre et le regardant : « Diable, mais c'est bien beau, ça ! quelle belle figure, oui, charmante, charmante, etc. » Ça m'a fait plaisir ; était-ce pour toi ou pour moi? un grand moraliste seul aurait pu le dire [.....].

---

* A LA MÊME.

Mercredi matin. [7 octobre 1846.]

[.....] L'amour est une plante de printemps qui parfume tout de son espoir, même les ruines où il s'accroche. Ce n'est pas pour te dire que je sois une ruine, ma chérie. C'est pour te dire que, quoique tu te prétendes plus vieille que moi d'âge, tu es plus jeune ; tu me regardes un peu comme Mme de Sévigné faisait de Louis XIV: « Oh ! le grand roi ! », parce qu'il avait dansé avec elle. Moi, parce que tu m'aimes, tu me crois beau, intelligent, sublime, tu me prêtes de grandes choses ! Non ! non, tu te trompes. Autrefois, j'ai eu toutes ces idées-là sur mon compte. Il n'est pas un crétin qui ne se soit rêvé grand homme, pas un âne qui en se contemplant dans le ruisseau où il passait ne se soit regardé avec plaisir et trouvé des allures de cheval ; il me manque beaucoup, et des meilleures choses, pour faire du bon. J'ai écrit çà et là quelques belles pages, mais pas une œuvre. J'attends un livre que je médite pour me fixer à moi-même ma valeur. Mais ce livre ne s'exécutera peut-être jamais, et c'est dommage, car c'est une grande privation pour ceux qui auraient pu le connaître.

(1) Historien anglais, 1737-1794.
(2) Dentiste en renom.

Parmi les marins, il y en a qui découvrent des mondes, qui ajoutent des terres à la terre et des étoiles aux étoiles, ceux-là ce sont les maîtres, les grands, les éternellement beaux ; d'autres lancent la terreur par les sabords de leurs navires, capturent, s'enrichissent et s'engraissent ; il y en a qui s'en vont chercher de l'or et de la soie sous d'autres cieux, d'autres seulement tâchent d'attraper dans leurs filets des saumons pour les gourmets et de la morue pour les pauvres. Moi, je suis l'obscur et patient pêcheur de perles qui plonge dans les bas-fonds et qui revient les mains vides et la face bleue. Une attraction fatale m'attire dans les abîmes de la pensée, au fond de ces gouffres intérieurs qui ne tarissent jamais pour les forts. Je passerai ma vie à regarder l'Océan de l'Art où les autres naviguent ou combattent, et je m'amuserai parfois à aller chercher au fond de l'eau des coquilles vertes ou jaunes dont personne ne voudra, aussi je les garderai pour moi seul et j'en tapisserai ma cabane [.....].

---

* A LA MÊME.

Jeudi soir, 10 h. [8 octobre 1846.]

Quand ma journée est finie et que j'ai assez pensé, écrit, lu, rêvé, bâillé, quand je suis saoul de travail et que j'éprouve la fatigue de l'ouvrier sur le soir, je me repose dans ton souvenir, comme sur un bon lit ; je me livre à toi, je t'aspire et ça me rafraîchit, et ça m'égaye, ainsi que ces bonnes brises nocturnes qui vous pénètrent de vie et de jeunesse. On ouvre sa fenêtre, on ouvre son cœur, pour s'emplir de ce quelque chose d'innommé qui est si doux et si grand; il me semble que la nuit est faite pour un ordre d'idées tout particulier et autre que celui où nous vivons tout le jour. C'est le moment des soupirs, des désirs, du souvenir et de l'espoir, c'est là que seule et éveillée la pensée plane à l'aise entre la terre et le ciel, comme ces oiseaux qui vivent dans les nuages. Le corps aussi a des joies plus violentes. Qu'est-ce qui a jamais eu l'idée de faire un festin autrement qu'aux flambeaux? [.....].

Pour en revenir à cette vénérable créature [Mme F***], voilà avec elle toute la vérité ! J'ai eu d'autres aventures plus ou moins drôles, mais de toutes ces bêtises-là, qui même dans le temps ne m'entraient pas bien avant dans le cœur, je n'ai eu qu'une passion véritable, je te l'ai dit déjà, j'avais à peine quinze ans, ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là (1), après plusieurs années, j'ai eu du mal à la reconnaître. Je la vois encore quelquefois, mais rarement, et je la considère avec l'étonnement que les émigrés ont dû avoir quand ils sont rentrés dans leur château délabré : « Est-il possible que j'aie vécu là? », et on se dit que ces ruines n'ont pas toujours été ruines et que vous vous êtes chauffé à ce foyer délabré où la pluie coule et où la neige tombe. Il y aurait une histoire magnifique à faire, mais ce n'est pas moi qui la ferai, ni personne, ce serait trop beau. C'est l'histoire de l'homme moderne depuis sept ans jusqu'à quatre-vingt-dix. Celui qui accomplira cette tâche restera aussi éternel que le cœur humain lui-même [.....].

(1) Madame Maurice Schlésinger.

* A LA MÊME.

Samedi. [Croisset, 10 octobre 1846.]

[.....] Fuir, dis-tu ! Aller habiter Rhodes ou Smyrne. Ah ! ces rêves-là rendent malheureux. J'en ai trop fait, j'ai connu comme un autre des aspirations désordonnées de voyages lointains. J'ai voulu une mer bleue, un caïque avec ses caïkdjis, une tente au désert, j'ai passé des jours entiers au coin de mon feu à faire la chasse au tigre, et j'entendais le bruit des bambous que cassaient les pieds de mon éléphant, qui hennissaient de terreur en flairant les bêtes féroces. Avec toi, vivre là-bas? Oui, mais est-ce qu'on oublie? notre nature est si misérable qu'arrivés là-bas nous voudrions être ici ; j'ai vécu plusieurs années comblé de tous les éléments de bonheur possible, et je me trouvais l'homme le plus à plaindre du monde ; pourquoi? Dieu le sait. J'ai un ami qui a vécu huit ans dans l'Inde, il revenait de temps à autre en France ; quand il était à Calcutta, il passait sa journée couché à plat sur une carte de Paris, et rentré à Paris il se mourait d'ennui et regrettait Calcutta. L'homme est ainsi, il va alternativement du Midi au Nord et du Nord au Midi, du chaud au froid, se fatigue de l'un, demande l'autre et regrette le premier [.....].

Parle-moi de ton drame. C'est moi qui viendrai à la première représentation ! comme le cœur me battra au lever du rideau ! oui, je serai là pour te consoler du public s'il t'outrage, ma pauvre chère amie, ou pour te serrer dans mes bras. toute triomphante, s'il t'applaudit. As-tu déjà pensé à cela, moi j'y rêve depuis longtemps. Oui, déjà un mois, depuis Mantes, un mois, et il me semble qu'il y a un an. Chacun de nous a dans le cœur un calendrier particulier d'après lequel il mesure le temps ; il y a des minutes qui sont des années, des jours qui marquent comme des siècles [.....].

---

* A LA MÊME.

Mardi matin, 8 h. [Croisset, 13 octobre 1846.]

Eh bien, Du Camp, qu'est-ce que nous en disons, t'a-t-il convenu? avez-vous bien parlé de moi? êtes-vous convenus de vos arrangements? j'attends de toi tout à l'heure une longue et bonne lettre moins boudeuse que la précédente, où tu me racontes tout cela. Je suis sûr que s'il est arrivé dimanche matin à Paris, il se sera rendu dimanche soir à ton invitation. Pourquoi donc me fais-tu toujours des reproches et incessamment, ma chérie? Qu'est-ce que je t'ai donc fait pour que tu pleures toujours [.....].

Depuis trois jours il pleut sans relâche, le ciel est tout gris, les chemins bourbeux, les feuilles s'envolent au vent, voilà l'hiver, c'est le temps des longs après-midi silencieux et des grands soirs passés au coin de la cheminée ; mais qu'il est vide, mon pauvre foyer, jadis si plein ! on sent mieux que dans l'été maintenant les places qui n'y sont pas remplies. Depuis trois jours, quoique je travaille beaucoup, environ 10 heures par jour de suite, je suis d'une tristesse que rien n'égale, j'ai dans l'âme des coliques d'amertume à en mourir, je ne le dis à personne parce que je

n'ai personne à qui le dire, les autres sont pires que moi, et d'ailleurs je n'ai pas l'habitude de montrer mes larmes aux autres ; je trouve cela sot et indiscret comme de gratter son cautère en société ; je m'ennuie, j'avais compté aller ces jours-ci à Paris, y passer au moins une bonne semaine, me retremper dans ton amour et y prendre assez de soleil pour me réchauffer pendant mon hiver. J'attends donc avec impatience et je me tourmente.

Tu m'as dit dernièrement que tu as été voir *Don Gusman* (1), j'en connais l'auteur ; c'est un ex-ami de Du Camp qui l'a mis un jour à la porte de chez lui, parce qu'il trouvait qu'il n'y a rien de bien beau à avoir fait le *Misanthrope*; c'est un homme d'esprit vulgaire, la pire espèce de toutes pour les arts, où ce qu'on appelle l'esprit ne sert pas beaucoup. Hier soir j'ai lu du La Bruyère en me couchant ; il est bon de se retremper de temps à autre dans ces grands styles-là.Comme c'est écrit ! Quelles phrases ! Quel relief et quels nerfs ! Nous n'avons plus l'idée de tout ça, nous autres. On lit même ces bouquins-là une fois, puis tout est dit. On devrait les savoir par cœur. Il y a une chose que tu ferais bien, dans laquelle tu réussirais, j'en suis sûr, — après ton drame, il faudra t'en occuper, — c'est d'écrire un grand roman tout simple mêlé d'ironie et de sentiment, c'est-à-dire vrai ; en laissant aller ton esprit de lui-même, tu réussiras à exécuter une bonne œuvre ; une fois le plan bien mûri, il faut s'y mettre et

d'une aile forte'
Laisser la plume aller où la verve l'emporte,

comme dit ce vieux Régnier ; nous recauserons de tout ça. Qu'il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai vu ton pauvre petit boudoir où tu travailles ! je me figure t'y voir, chère amie, triste, rêveuse, penchée sur ton guéridon et songeant à moi ; comme les étincelles du feu font songer, n'est-ce pas? Je voudrais savoir le costume de chambre que tu as l'hiver chez toi ; si tu me laissais faire, c'est moi qui t'arrangerais une belle robe de chambre.

Les ceintures sont arrivées ; veux-tu que je dise à D. [Du Camp] de t'en envoyer une ou m'attendre pour que je te la donne moi-même? Adieu, mon pauvre amour [.....].

---

* A LA MÊME.

Mercredi soir, 11 h. [Croisset, 14 octobre 1846.]

[.....] Depuis que mon père et ma sœur sont morts, je n'ai plus d'ambition ; ils ont emporté ma vanité dans leur linceul et ils la gardent. Je ne sais pas même si jamais on imprimera une ligne de moi. Je ne fais pas comme le renard qui trouve trop vert le fruit qu'il ne peut manger ; mais moi, je n'ai plus faim ! Le succès ne me tente pas ; celui qui me tente, c'est celui que je peux me donner, ma propre approbation, et je finirai peut-être par m'en passer, comme il aurait fallu me

(1) *Don Gusman, ou la Journée d'un séducteur*, comédie en 5 actes, en vers, par Adrien de Courcelle. Théâtre Français, 22 septembre 1846).

passer de celle des autres. C'est donc en toi, sur toi, que je reporte tout cela. Travaille, médite, médite surtout, condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne sont rien. L'unité, l'unité, tout est là ! L'ensemble, voilà ce qui manque à tous ceux d'aujourd'hui, aux grands comme aux petits. Mille beaux endroits, pas une œuvre. Serre ton style, fais-en un tissu souple comme la soie et fort comme une cotte de mailles. Pardon de ces conseils, mais je voudrais te donner tout ce que je désire pour moi [.....].

Je travaille assez dans ce moment-ci ; j'ai plusieurs choses que je veux finir, qui m'ennuient et que je continue tout de même, espérant plus tard en retirer quelque chose. Au printemps prochain, pourtant, je me mettrai à l'œuvre de nouveau, mais je recule toujours.

Un sujet à traiter est pour moi comme une femme dont on est amoureux : quand elle va vous céder, on tremble, et on a peur, c'est un effroi voluptueux, on n'ose pas toucher son désir. J'ai relu ce soir l'épisode de Velléda des *Martyrs*. Quelle belle chose, quelle poésie ! Mais si j'avais été Eudore et que tu eusses été la druidesse, j'aurais cédé plus vite. Je ne peux pas me défendre d'un sentiment d'indignation bourgeoise quand je vois dans les livres des hommes qui résistent aux femmes ; on pense toujours que c'est l'auteur qui parle de lui, et on trouve ça impertinent parce que c'est peut-être faux, après tout. Tu me parles d'Albert Aubert et de M. Gaschon de Molènes. Méprise tous ces drôles ; à quoi bon s'inquiéter de ce que les merles piaillent? Je me fais fort de soutenir dans une thèse qu'il n'y a pas eu une critique de bonne depuis qu'on en fait, que ça ne sert à rien qu'à embêter les autres et à abrutir le public ; et enfin qu'on fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'Art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat ; je voudrais bien savoir ce que les poètes de tout temps ont eu de commun dans leurs œuvres avec ceux qui en ont fait l'analyse ! Plaute aurait ri d'Aristote s'il l'avait connu ! Corneille se débattait sous lui ; Voltaire malgré lui a été rétréci par Boileau ! Beaucoup de mauvais nous eût été épargné dans le drame moderne sans W. Schlégel ; et quand la traduction de Hégel sera finie, Dieu sait où nous irons ! Et qu'on ajoute les journalistes par là-dessus, eux qui n'ont pas même la science pour cacher leur lèpre jalouse [.....].

---

* A LA MÊME.

Vendredi, minuit. [Croisset, 16 octobre 1846.]

Non, je ne méprise pas la gloire, on ne méprise pas ce qu'on ne peut atteindre. Plus que celui d'un autre, mon cœur a battu à ce mot-là. J'ai passé autrefois de longues heures à rêver pour moi des triomphes étourdissants, dont les clameurs me faisaient tressaillir comme si déjà je les eusse entendues ; mais je ne sais pourquoi, un beau matin, je me suis réveillé débarrassé de ce désir et plus entièrement même que s'il eût été comblé ; je me suis reconnu alors plus petit et j'ai mis toute ma raison dans l'observation de ma nature, de son fond, de ses limites surtout ; les poètes que j'admirais ne m'en ont paru que plus grands, éloignés qu'ils étaient davantage de moi, et j'ai joui, dans la bonne foi de mon cœur, de cette humilité

qui eût fait crever un autre de rage. Quand on a quelque valeur, chercher le succès c'est se gâter à plaisir, et chercher la gloire c'est peut-être se perdre complètement ; car il y a deux classes de poètes : les plus grands, les rares, les vrais maîtres résument l'humanité ; sans se préoccuper ni d'eux-mêmes, ni de leurs propres passions, mettant au rebut leur personnalité pour s'absorber dans celles des autres, ils reproduisent l'Univers, qui se reflète dans leurs œuvres, étincelant, varié, multiple, comme un ciel entier qui se mire dans la mer avec toutes ses étoiles et tout son azur ; il y en a d'autres qui n'ont qu'à crier pour être harmonieux, qu'à pleurer pour attendrir, et qu'à s'occuper d'eux-mêmes pour rester éternels ; ils n'auraient peut-être pas pu aller plus loin en faisant autre chose, mais à défaut de l'ampleur ils ont l'ardeur et la verve, si bien que s'ils étaient nés avec des tempéraments autres ils n'auraient peut-être pas eu de génie. Byron était de cette famille, Shakespeare de l'autre ; qu'est-ce qui me dira en effet ce que Shakespeare a aimé, ce qu'il a haï, ce qu'il a senti. C'est un colosse qui épouvante, on a peine à croire que ç'ait été un homme. Eh bien, la gloire, on la veut pure, vraie, solide comme celle de ces demi-dieux ; l'on se hausse et l'on se guinde pour arriver à eux, on émonde de son talent les naïvetés capricieuses et les fantaisies instinctives, pour les faire rentrer dans un type convenu, dans un moule tout fait ; ou bien d'autres fois, on a la vanité de croire qu'il suffit, comme Montaigne et Byron, de dire ce que l'on pense et ce que l'on sent pour créer de belles choses ; ce dernier parti est peut-être le plus sage pour les gens originaux, car on aurait souvent bien plus de qualités si on ne les cherchait pas, et le premier homme venu, sachant écrire correctement, ferait un livre superbe en écrivant ses mémoires s'il les écrivait sincèrement, complètement. Donc, pour en revenir à moi, je ne me suis vu ni assez haut pour faire de véritables œuvres d'art, ni assez excentrique pour pouvoir en emplir de moi seul ; et n'ayant pas l'habileté pour me procurer le succès, ni le génie pour conquérir la gloire, je me suis condamné à écrire pour moi seul, pour ma propre satisfaction personnelle, comme on fume et comme on monte à cheval. Il est presque sûr que je ne ferai jamais imprimer une ligne, et mes neveux (je dis neveux au sens propre, ne voulant pas plus de [cette] postérité que je ne compte sur l'autre) feront probablement des bonnets à trois cornes pour leurs petits enfants avec mes romans fantastiques, et entoureront la chandelle de leur cuisine avec les contes orientaux, drames, mystères, etc., et autres balivernes que j'aligne très sérieusement sur du beau papier blanc. Voilà une fois pour toutes le fond de ma pensée sur ce sujet et sur moi [.....].

---

* A LA MÊME.

Samedi soir, 1 h. de nuit. [Croisset, 17 octobre 1846.]

Tu veux donc me rendre fou d'orgueil, moi qu'on accuse déjà d'en tant avoir ! voilà maintenant que tu m'admires, que tu me places à part des autres hommes, bien haut sur le piédestal de ton amour. Sais-tu qu'il faut que j'aie la tête bien plantée sur les épaules pour que le vertige ne me prenne pas. Toi ! toi ! tu te ravales devant moi ! tu te fais infime et petite ! je te surprends ! je t'étonne ! mais que

suis-je donc? qu'est-ce que je vaux? je ne suis rien, qu'un lézard littéraire qui se chauffe toute la journée au grand soleil du Beau. Voilà tout ! Ne me dis donc plus de choses si singulières et si flatteuses, car elles m'humilient dans mon bon sens ; tu as fait de la peine à Max quand il t'a vue si chagrine, si triste, si aimante ; ce sera pour toi une douce société, tu trouveras dans sa parole amie des consolations inattendues les jours de souffrances [.....]. Le soir, en calèche, te rappelles-tu surtout un moment à l'entrée des Champs-Elysées où nous sommes restés longtemps sans nous parler? tu me regardais d'un air sombre et tendre à la fois, je voyais tes yeux briller dans la nuit sous ton chapeau. Toujours je me retourne vers ce souvenir, vers toi ; je peux dire comme Calydasa : « Mon cœur va en arrière comme la flamme de l'étendard que l'on porte contre le vent. » [.....] (1).

---

* A LA MÊME.

Mercredi soir, 11 h. [Croisset, 28 octobre 1846.]

Je réponds à tes deux lettres, à celle écrite dimanche matin et à celle de lundi. On s'est trompé pour la première à la poste, et on l'a envoyée à Croisy-la-Haie, village sur la route de Neufchâtel. Ecris, à l'avenir, *Rouen* en plus gros caractères et *Croisset* bien distinctement.

Non, je ne te ferai pas de reproches sur tes reproches, que l'injustice en retombe sur toi ! tu as peur que je ne t'envoie des duretés, eh bien, non, je ne t'envoie que des baisers, que des caresses ; je voudrais pouvoir te faire parvenir une mélodie langoureuse pour te charmer, comme on fait aux enfants qu'on endort, ou un de ces bons parfums qui tout en vous faisant mourir semblent vous donner une vie nouvelle. Pourquoi, pauvre amie, ne veux-tu plus que je te dise que je t'aime? c'est au reste là le sort des sentiments vrais, de n'être pas crus. Si j'avais *posé*, menti, exagéré, tu n'aurais peut-être pas en ce moment tous ces doutes qui te rongent. Je ne sais que te dire, j'ai peur à tout mot de faire saigner ton pauvre cœur sur lequel je pose le mien ; mais est-ce que j'ai l'air d'un homme qui ment? Si je ne t'aimais pas, est-ce que je t'enverrais des lettres comme les miennes où je te dis tout — tout? — je soignerais mon style, j'arrondirais mes périodes ! non, tu ne crois pas ce que tu dis toi-même — c'est l'ennui, le désir, le malheur de la vie enfin qui te fait dire tout cela — est-ce que tu ne me connais pas maintenant? il est vrai que je ne suis pas si facile à connaître ; est-ce que tu n'es pas sûre de moi? moi je le suis de toi, de ton présent, de ton avenir, de ton passé même, t'ai-je fait seulement une question sur ton passé? qu'est-ce que cela m'importe? je le prends avec le reste sans m'en soucier ; — je ne suis jaloux de rien, de personne. Je pense à toi à toute heure du jour, ton image me sourit, m'accompagne, m'entoure, je m'endors avec ; c'est elle qui me réveille, elle colore ma journée d'un reflet rose et doux ; — si tu avais compté trouver en moi les aigreurs des passions adolescentes et leur fougue délirante, il fallait fuir cet homme qui s'est déclaré vieux d'abord et, avant

(1) Entre cette lettre et la suivante, du 28 octobre, prennent place trois autres lettres A LA MEME des 20, 22 et 25 octobre, inédites.

de demander à être aimé, a montré sa lèpre. J'ai beaucoup vécu, beaucoup, ceux qui me connaissent un peu intimement s'étonnent de me trouver si mûr, et je le suis plus encore qu'ils ne le pensent ; il y a encore trois mois je pensais que j'en avais fini avec les passions, et j'avais de bonnes raisons pour le croire. Et tu crois que je n'ai eu pour toi que le caprice passager qui vous pousse à lever la première jupe venue dont on ne connaît pas la doublure ! Plus haut ou plus petit, je ne suis pas un homme comme tout le monde et il ne faut pas m'aimer comme on aime tout le monde ; on m'a donné tour à tour, dans le public, mille qualités diverses, mille vices grotesques ; toutes ces sottises avaient un point d'appui vraisemblable ; quand on ne regarde la vérité que de profil ou de trois quarts, on la voit toujours mal, il y a peu de gens qui savent la contempler de face ; tu fais comme tous ceux-là, toi ! eh bien, sache-le donc, quand même tu voudrais ne plus m'aimer, tu m'aimeras toujours, va, malgré toi et j'en suis fier [.....]. J'ai fait depuis longtemps l'éducation à mes nerfs ; quelquefois ce sont [eux] qui se fâchent et de là résulte le désordre de la machine ; ainsi, tout enfant, j'étais très poltron, je tremblais dans l'obscurité et j'avais des vertiges pour monter à une échelle ; dès la première année que je suis entré au collège, je m'échappais la nuit pour aller rôder tout seul dans les cours où je crevais de peur, les jeudis j'allais dans les clochers des églises et je me promenais sur les balustrades au risque de me casser le cou, tout cela pour devenir brave, et je le suis devenu [.....].

A MADEMOISELLE GERTRUDE COLLIER.

[Début de novembre 1846.]

Est-ce que je ne vous reverrai plus? Votre départ est donc bien décidé. Mais pourquoi ne vous en allez-vous pas par Rouen? c'est la route qui vous mènerait le plus vite et je pourrais vous dire adieu. Si vous êtes triste de quitter Paris, je le suis aussi, moi, de votre départ. Je ne pourrai plus voir votre pauvre maison sans un serrement de cœur. Il y a ainsi maintenant, sur la terre, une foule de places où mon âme saigne quand j'y passe. Tout m'abandonne ; mes parents meurent, mes amis s'en vont. Il ne me reste plus de tout cela que le souvenir ; le vôtre me restera toujours cher. Jamais je n'oublierai ces longues heures de l'après-midi que j'allais passer au Rond-Point, nos bonnes lectures, nos causeries sans fin. Quand je demeurais dans ma triste rue de l'Est, je me promettais mes jours de visite chez vous comme des jours de vacances : ç'a été dans ce temps-là mes meilleurs moments et, dans mon dernier séjour à Paris, avec quel plaisir encore ne me reportais-je pas à ce doux passé évanoui ! Nous y avons encore ri, vous le rappelez-vous? Pour moi ce voyage-là, fait entre la mort de mon père et celle de ma sœur, a laissé dans ma pensée comme le souvenir d'une heure de relâche entre deux ouragans ; et puis comment ne me souviendrais-je pas de vous tous avec tendresse, vous êtes mêlés à tant de choses de ma vie intime ! Je vous ai connus à Trouville, dans le temps que nous y étions tous. J'ai gardé pour moi le châle bariolé de rouge et de bleu que portait Henriette et qu'elle avait donné à Caroline.

Qui sait quand je vous reverrai, et si je vous reverrai, seulement ! Je doute

de tout et du bonheur plus que jamais. J'ai des défiances ombrageuses de l'avenir, et d'ailleurs si je vous revois, tout sera bien changé sans doute. Je ne dis pas que vous m'oublierez ; je crois bien à votre amitié, mais je me méfie du temps, voyez-vous, du temps qui pourrit tout, comme la pluie qui ronge les marbres les plus durs et les sentiments les plus solides... Vous serez mariée, peut-être, tant de choses seront survenues ! que le ciel vous rende heureuse, Gertrude ! c'est mon vœu le plus profond. Si je ne pensais pas que vous m'estimez trop pour me demander ici des mots convenus, je vous enverrais une foule de banalités dont je vous fais grâce, mais vous savez ce que je vous suis.

Peut-être l'année prochaine irai-je avec ma mère en Angleterre et en Ecosse : alors j'irais vous voir ; ce sera une grande joie. Comme nous causerons ! mais où serez-vous? où demeurerez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous me donnerez bien un peu de vos nouvelles, n'est-ce pas? Tout ne sera pas laissé sur le rivage, tout ne s'enfuira pas avec la silhouette des arbres de la grande route. Il me semble que vous êtes partie il y a longtemps, que vous êtes loin, bien loin, que je ne vous reverrai plus.

Dites bien à votre mère, à Henriette, mille choses, c'est plus que je ne peux en dire, tout ce que vous trouverez. Si jamais, n'importe quand, vous aviez besoin de quelque chose en France, comptez sur moi, ne craignez rien, j'ai la mémoire longue.

Embrassez bien Herbert de ma part quand vous le verrez.

Adieu, adieu. Tout à vous (cela n'est pas une formule).

Il faudra que je sois à Paris du 15 au 20 de ce mois ; si, par hasard, votre départ se trouvait retardé, je vous verrai encore, sinon... encore un adieu de plus ! (1)

---

* A LOUISE COLET.

Vendredi, 4 h. du soir. [Rouen, 11 décembre 1846.] (2)

[.....] Nier l'existence des sentiments tristes parce qu'ils sont tristes, c'est nier le soleil tant qu'il n'est pas à midi ; la vérité est tout autant dans les demi-teintes que dans les tons tranchés. J'ai eu dans ma jeunesse un ami véritable qui m'était dévoué, qui eût donné pour moi sa vie et son argent ; mais il ne se serait pas levé, pour me plaire, une demi-heure plus tôt que de coutume, il n'aurait accéléré aucun de ses mouvements. Quand on observe avec un peu d'attention la vie, on y voit les cèdres moins hauts et les roseaux plus grands. Je n'aime pas pourtant l'habitude qu'ont certaines gens de rabaisser les grands enthousiasmes et d'atténuer les sublimités hors nature. Ainsi le livre de Vigny, *Servitude et grandeur militaires*, m'a un peu choqué au premier abord, parce que j'y ai vu une dépréciation systématique du dévouement aveugle (du culte de l'Empereur par exemple), du fanatisme de l'homme pour l'homme au profit de l'idée abstraite et sèche du devoir, idée que je n'ai jamais pu saisir et qui ne me paraît pas inhérante aux entrail es

(1) Entre cette lettre et la suivante, du 11 décembre, dix autres lettres, à Louise Colet, demeurent inédites. Elles datent des 3, 8, 13, 15, 17, 29 novembre et 2, 5, 7 et 8 décembre 1846.

(2) Mme Flaubert et son fils avaient pris, pour l'hiver, un appartement à Rouen, 25, rue Crosne-hors-Ville. (Lettre inédite du 17 novembre.)

humaines. Ce qu'il y a de beau dans l'empire c'est l'adoration de l'Empereur, amour exclusif, absurde, sublime, vraiment humain ; voilà pourquoi j'entends peu ce qu'est pour nous, aujourd'hui, la Patrie. Je saisis bien ce que c'était pour le Grec qui n'avait que sa ville, pour le Romain qui n'avait que Rome, pour le sauvage qu'on vient traquer dans sa forêt, pour l'Arabe qu'on poursuit jusque sous sa tente. Mais nous, est-ce qu'au fond nous ne nous sentons pas aussi bien Chinois ou Anglais que Français? n'est-ce pas à l'étranger que vont tous nos rêves? Enfants, nous désirons vivre dans le pays des perroquets et des dattes confites, nous nous élevons avec Byron ou Virgile, nous convoitons l'Orient dans nos jours de pluie, ou bien nous désirons aller faire fortune aux Indes, ou exploiter la canne à sucre en Amérique. La Patrie, c'est la terre, c'est l'Univers, ce sont les étoiles, c'est l'air, c'est la pensée elle-même, c'est-à-dire l'infini dans notre poitrine ; mais les querelles de peuple à peuple, de canton à arrondissement, d'homme à homme, m'intéressent peu et ne m'amusent que lorsque ça fait de grands tableaux avec des fonds rouges [.....].

A LA MÊME.

Dimanche. [13 décembre 1846.]

Tu as été malade mon pauvre cœur ; tu as souffert ! ne fais plus de ces excès de travail qui usent et qui à cause de la lassitude même qu'ils laissent après eux, vous font en définitive perdre plus de temps qu'ils ne vous en ont fait gagner ; ce ne sont pas les grands dîners et les grandes orgies qui nourrissent, mais un régime suivi, continu. Travaille chaque jour patiemment un nombre d'heures égales, prends le pli d'une vie studieuse et calme, tu y goûteras d'abord un grand charme et tu en retireras de la force ; j'ai eu aussi la manie de passer des nuits blanches, ça ne mène à rien qu'à vous fatiguer. Il faut se méfier de tout ce qui ressemble à de l'inspiration et qui n'est souvent que du parti pris et une exaltation factice, que l'on s'est donnée volontairement et qui n'est pas venue d'elle-même ; d'ailleurs on ne vit pas dans l'inspiration ; Pégase marche plus souvent qu'il ne galope, tout le talent est de savoir lui faire prendre les allures qu'on veut, mais pour cela ne forçons point ses moyens, comme on dit en équitation ; il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style et écrire le moins qu'on peut, uniquement pour calmer l'irritation de l'Idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise, adéquate à elle-même ; remarque que l'on arrive à faire de belles choses à force de patience et de longue énergie. Le mot de Buffon est un blasphème, mais on l'a trop nié ; les œuvres modernes sont là pour le dire. Modère les emportements de ton esprit qui t'ont déjà fait tant souffrir, la fièvre ôte de l'esprit, la colère n'a pas de force, c'est un colosse dont les genoux chancellent et qui se blesse lui-même encore plus que les autres.

On m'a fait hier une petite opération à la joue à cause de mon abcès (1), j'ai la figure embobelinée de linge et passablement grotesque ; comme si ce n'était

(1) Il avait un furoncle à la joue droite. (Lettre inédite du 8 décembre.)

pas assez de toutes les pourritures et de toutes les infections qui ont précédé notre naissance et qui nous reprendrons à notre mort, nous ne sommes pendant notre vie que corruption et putréfaction successives, alternatives, envahissantes l'une sur l'autre. Aujourd'hui on perd une dent, demain un cheveu, une plaie s'ouvre, un abcès se forme, on vous met des vésicatoires, on vous pose des sétons ; qu'on ajoute à cela les cors aux pieds, les mauvaises odeurs naturelles, les sécrétions de toute espèce et de toute saveur, ça ne laisse pas que de faire un tableau fort excitant de la personne humaine ; dire qu'on aime tout ça ! encore qu'on s'aime soi-même et que moi, par exemple, j'aie l'aplomb de me regarder dans la glace sans éclater de rire ! est-ce que la vue seule d'une vieille paire de bottes n'a pas quelque chose de profondément triste et d'une mélancolie amère ! Quand on pense à tous les pas qu'on a faits là dedans pour aller on ne sait plus où, à toutes les herbes qu'on a foulées, à toutes les boues qu'on a recueillies, le cuir crevé qui bâille a l'air de vous dire : « ...après, imbécile, achètes-en d'autres, de vernies, de luisantes, de craquantes, elles en viendront là comme moi, comme toi un jour, quand tu auras sali beaucoup de tiges et sué dans beaucoup d'empeignes. » [.....] (1)

---

* A LA MÊME.

[Rouen, début 1847.]

Le plus sûr, dis-tu, quand on craint le feu, c'est de s'en tenir à distance. Voilà qui est juste au moins, mais moi j'ai l'habitude de me chauffer si fort que j'ai les jambes grillées, et pourtant je crie comme un âne à la moindre brûlure. J'ai à la peau du cœur et des jambes des taches indélébiles ; mais les chirurgiens disent qu'il est fort difficile de distinguer les cicatrices du feu de celles du froid ; les deux éléments glace et flamme ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le pense ; y a-t-il tant de degrés de l'un à l'autre? tout se touche ! On se baigne en juillet dans la rivière qui glacera vos campagnes en janvier, et les glaçons qu'on y laisse, fondus par le printemps, vous feront de l'eau trop chaude pour le mois de juin.

Le cœur de l'homme est encore plus variable que les saisons, tour à tour plus froid que l'hiver et plus brûlant que l'été ; si les fleuves ne renaissent pas, ses neiges reviennent souvent par bourrasques lamentables ; ça tombe ! ça tombe ! ça couvre tout de blancheur et de tristesse, et quand le dégel arrive c'est encore plus sale [.....].

Le drame avance-t-il? quant à moi je suis empêtré dans une foule de lectures que je me hâte de terminer ; je travaille le plus que je peux et je n'avance pas à grand'chose, il faudrait vivre deux cents ans pour avoir une idée de n'importe quoi. Je viens de finir aujourd'hui le *Caïn* de Byron. Quel poète ! Dans un mois environ j'aurai achevé Théocrite. A mesure que j'épelle l'antiquité, une tristesse démesurée m'envahit en songeant à cet âge de beauté magnifique et charmante passé sans retour, à ce monde vibrant, tout rayonnant, si coloré et si pur, si simple, si varié.

(1) Entre cette lettre et la suivante, une dizaine d'autres, à Louise Colet, inédites, s'intercalent, datées décembre 1846 et janvier-février 1847.

Que ne donnerais-je pas pour voir un triomphe, que ne vendrais-je pas pour entrer un soir dans Suburre quand les flambeaux brûlaient aux portes des lupanars et que les tambourins tonnaient dans les tavernes. Comme si nous n'avions pas assez de notre passé, nous remâchons celui de l'humanité entière et nous nous délectons dans cette amertume voluptueuse. Qu'importe après tout, s'il n'y a que là qu'on puisse vivre ! S'il n'y a qu'à cela qu'on puisse penser sans dédain et sans pitié !

Adieu, à toi (1).

---

* A ERNEST CHEVALIER.

[Rouen] 23 février 1847.

Permettez-moi, mon cher Monsieur, de vous féliciter sur le haut rang social où la bienveillance éclairée de S. E. le ministre de la justice vous appelle. J'avais su, vieux, par le canal des journaux, quoique je n'en lise jamais, que tu transférais ta boule et ta blague magistrales de Calvi à Ajaccio [.....].

J'ai vu par ta dernière lettre que tu allais assez bien. Le ton en était assez gaillard. Conserve-le toujours, ce vieil aplomb moral qui à lui seul vaut tout le reste et qui console de tout quand on n'a plus rien. Sois toujours gars, sois toujours aimable, et le soir, par le clair de lune, si tu vas te promener sur la terrasse du Cardinal-Fesch, donne-moi à travers la Méditerrannée et la France une bonne pensée, en regardant la baie et les montagnes noircies par le feuillage des maquis.

J'aurais bien envie à coup sûr de t'aller faire une visite, et de recommencer avec plus d'intelligence que je n'en ai mis et plus de loisir que je n'en ai eu, ces longues promenades à cheval à travers les forêts de pins et de châtaigniers. Mais est-ce que je le peux? Tu sais bien, tout comme moi, qu'il y a à cela mille impossibilités. Quand partirai-je, quand mettrai-je la clef sous la porte, un beau matin, en me murmurant à moi-même : «Bon voyage, Monsieur Dumollet». Je n'ose même pas souhaiter cela, puisque ce désir ne peut s'accomplir que dans la réalisation du plus grand malheur qui puisse m'advenir.

Tu n'auras pas l'insigne avantage de voir le drôle qui répond au nom de Maxime Du Camp. Le 1er mai, nous partons tous les deux pour une pauvre petite excursion en Bretagne, à pied, le sac sur le dos. Ma mère nous rejoindra en route. Fasse le ciel que ce ne soit pas autre chose qu'un projet ! Je suis si habitué à voir tout me rater dans les mains que je ne compte sur rien.

Voilà ce pauvre bougre de d'Arcet [*sic*] qui a crevé au Brésil comme un mousquet, au moment où il touchait à la fortune, où il l'avait enfin après vingt ans de chasse ; il meurt tout d'un coup dans son lit par l'explosion d'une lampe à gaz. Le même paquebot qui a apporté la nouvelle de sa mort apportait deux lettres joyeuses de lui à sa mère et à sa sœur. Comme tout se dégarnit, comme tout s'en va, quel dégel continu que la vie ! joies, parents, amis, tout meurt, part, file : bonsoir, au revoir, oui, et on ne se revoit plus.

Il n'y a que moi qui reste, qui ne change pas de lieu, qui ne change pas d'exis-

(1) Entre cette lettre, et la suivante à Louise Colet, du 29 août 1847 (page 231), quatorze lettres inédites à la même prennent place.

tence ni de rang. Si tu ne revenais ici que dans dix ans, et j'entends marié, décoré, considéré, procureur du roi et stupide, tu me retrouverais sans doute à ma table, dans la même posture, penché sur les mêmes livres, ou me rôtissant les jambes dans mon fauteuil et fumant une pipe, comme toujours. — Je continue mon grec, je lis Théocrite, Lucrèce, Byron, saint Augustin et la Bible. Voilà pour le moment les historiettes que je m'inculque dans le cerveau. Tous les trois mois à peu près, il se trouve que je vais à Paris pendant un jour ou deux me retremper, et puis je reviens ici. Je m'ennuie le premier jour que je suis de retour, comme on s'ennuie toutes les fois qu'on a rompu à ses habitudes et qu'il vous faut les reprendre. L'homme est une si triste machine qu'une paille mise dans le rouage suffit pour l'arrêter.

Rien de neuf ici, tout suit son train. Ma mère toujours triste. L'enfant marche, vit et vagit. Le sieur Alfred est à la Neuville en ne faisant pas grand'chose et étant toujours le même être que tu connais, et le bourgeois de Rouen est toujours quelque chose de gigantesquement assommant et de pyramidalement bête. Au reste je n'en vois guère, mais c'est néanmoins humiliant de penser qu'on respire le même air. Adieu, cher ami, à toi, ton vieux.

---

* AU MÊME.

Croisset. Mercredi, 28 avril 1847.

Je pars demain matin pour Paris, et samedi je commence mon voyage de Bretagne. Avant de m'en aller, cher Ernest, je t'envoie un adieu comme si tu étais là. Si nous avions eu plus d'argent, plus de liberté surtout, en un mot si je ne me trouvais presque forcé de ne pas quitter ma mère qui est dans un vide si complet et si triste, au lieu de la Bretagne nous eussions pris la Corse. Je n'aurais pas été fâché d'aller voir la baie d'Ajaccio, la plage de Carghèse et encore plus l'aimable substitut que je connais par delà la Méditerranée.

Comme j'ai pensé à toi, à nous deux, lorsqu'il y a trois semaines est venu le temps de Pâques? J'ai songé à ce vieux Jean qui se faisait payer de si longues bouteilles de vin blanc, à la vallée de Cléry où je t'ai vu te tordre de rire, au Château-Gaillard où nous fumions des cigares au soleil, couchés sur les cailloux. — Te souviens-tu, vieux, du *pââté* d'Amiens que j'ai englouti à moi tout seul un Vendredi Saint, et du petit vin de Collioure que je humais si lestement? Etions-nous gais alors, et nous nous croyions tristes ! Nous l'étions aussi, mais que de bonnes bouffées de verve ! Maintenant tout ça s'est aplati, nivelé, il me semble que les angles de ma vie se sont usés, sous le frottement déjà nombreux de tout ce qui a passé dessus. Si tu savais l'existence monotone, plate (et dont la régularité tranquille fait le seul charme) que mène ton Gustave que tu as connu si turbulent d'idées et si criard ! Ma mère et moi nous sommes seuls maintenant à ce foyer jadis plein et chaud. On a beau dire, les souvenirs ne peuplent pas, au contraire, ils élargissent votre solitude. Mais je travaille, je lis beaucoup. Je médite et je n'écris pas, devenant de plus en plus rechigné et dégoûté de tout ce que je ne trouve point parfait ; ainsi la journée se passe et le lendemain recommence.

J'ai besoin cependant de prendre un peu l'air, de respirer à poitrine plus ouverte, et je pars avec Du Camp nous promener sur les grèves de Bretagne, avec de gros souliers, le sac au dos, à pied. Nous reviendrons à la fin de juillet. Dans un mois, ma mère viendra nous faire une visite à Vannes. Tâche au milieu de tes préoccupations magistrales de m'envoyer au moins une lettre pendant ce temps-là. Je serai à Brest vers le 10 juin, voilà l'endroit le plus sûr où tu peux m'adresser ton style, ou, si tu aimes mieux, adresse *ta*, ou *tes* (ce sera meilleur) lettres à Achille pour me *la*, ou *les*, faire parvenir.

J'ai vu Alfred jeudi dernier. Son épouse va l'enrichir d'un fils ou d'une fille d'ici à quelques semaines (1). Voilà un crapaud qui me fera rire rien qu'à le regarder. Son père a toujours la même balle ; il végète comme par le passé, et encore plus que par le passé, dans une paresse profonde. C'est déplorable [.....].

Je comprends bien, va, les ennuis que tu éprouves là-bas, et les aspirations qui te prennent, à tes heures de délaissement, vers le sol natal. La patrie est peut-être comme la famille, on n'en sent bien le prix que lorsqu'on n'en a plus.

Adieu, cher ami, continue à poursuivre le crime et à protéger les mœurs. Porte-toi bien, voilà tout ce que je demande, et pense à ton vieux Flaubert (2).

---

* AU MÊME.

Saint-Malo, 13 juillet 1847.

J'ai reçu ici avant-hier ta lettre qui a voyagé avant de m'arriver de Croisset à Rouen, de Rouen à Croisset, et dans plusieurs villes de la Bretagne ; nous sommes aux deux bouts de la France, toi dans la baie d'Ajaccio, moi dans celle de Saint-Malo, toi en face de l'Italie, nous en face de l'Angleterre ; quoique ce pays soit fort beau, d'un chic âpre et superbe, j'aimerais mieux être de l'autre bord auprès de cette vieille Méditerrannée. Mais maintenant tout voyage m'est à peu près impossible, ma mère n'a plus que moi, que moi seul ; il y aurait cruauté à la quitter. Aussi la pauvre femme ne pouvant se passer de moi est venue (comme il en était convenu du reste) me rejoindre à Brest, et nous avons fait tous ensemble les bouts de route qu'il fallait faire en voiture, nous retrouvant ainsi et nous séparant quand il nous plaisait ; nous terminons (hélas !), Max et moi, un voyage qui pour n'être pas au long cours, ce que je regrette, a été une fort jolie excursion. Sac au dos et souliers ferrés aux pied, nous avons fait sur les côtes environ 160 lieues à pied, couchant quelquefois tout habillés faute de draps et de lit, et ne mangeant guère que des œufs et du pain faute de viande. Tu vois, vieux, qu'il y a aussi du sauvage sur le continent. Mais j'aime mieux la sauvagerie corse, celle-là du moins a moins de puces et plus de soleil ; or, chaque jour, j'ai de plus en plus besoin de soleil ! il n'y a guère que ça de beau au monde, ce grand bec de gaz suspendu là-haut par les ordres d'un Rambuteau inconnu !

En fait de monuments, nous en avons beaucoup vu, des celtiques ! et des dol-

(1) Le peintre Louis Le Poittevin, cousin germain de Maupassant, mort le 3 août 1909.

(2) Entre cette lettre et la suivante, du 13 juillet, à Chevalier, trois autres lettres, à Louise Colet, prennent place. Inédites, elles sont datées *Nantes*, 17 *mai* ; *Quimper*, 11 *juin* ; *Saint-Brieuc*, 7 *juillet* [1847]

mens ! et des menhirs ! et des peulwens ! Mais rien n'est plus fastidieux que l'archéologie celtique, ça se ressemble d'une manière désespérante. En revanche, nous avons eu de beaux moments à l'ombre des vieux châteaux, nous avons fumé de longues pipes dans mainte douve effondrée, toute couverte d'herbes et parfumée par la senteur des genêts, et puis la mer, la mer ! le grand air, les champs, la liberté, j'entends la vraie liberté, celle qui consiste à dire ce qu'on veut, à penser tout haut à deux, et à marcher à l'aventure, en laissant derrière vous le temps passer sans plus s'en soucier que de la fumée de votre pipe qui s'envole.

Il paraît, toi, mon pauvre vieux ministère public, que tes amis les bandits t'embêtent toujours démesurément et que tu en as plein le c..., avant qu'un de ces beaux matins il ne t'arrive d'en avoir plein le dos ou plein la poitrine, ce que je ne souhaite nullement ; aux vacances enfin nous pourrons tailler une petite bavette et contempler réciproquement nos deux balles ; réponds-moi à Croisset où je serai dans environ 3 semaines ; j'y vais reprendre mon train de vie habituelle, mon grec et mes bouquins, mes savates et mon pantalon large.

Si la Corse te possède encore l'été prochain, tu auras l'honneur probablement d'y recevoir le jeune Maxime Du Camp, qui se propose de voir en même temps la Sardaigne. Je voudrais bien l'accompagner et tomber un beau matin dans ton parquet pour casser et briser tout, roter derrière la porte, renverser les encriers et ch... devant le buste de S. M., faire enfin l'entrée du « Garçon ». A propos, pendant que j'y pense, connais-tu quelqu'un qui voudrait faire avec Paris le commerce de gourdes corses? c'est un drôle de ma connaissance, M. Godillot, fondateur du bazar du voyage, qui voudrait lier des relations avec ce pays. Comme je lui ai dit que j'y avais été, que j'y avais un ami, il m'a prié de m'informer à qui s'adresser.

Adieu, mon cher Ernest, je t'embrasse.

A toi.

---

* A LOUISE COLET (1).

Dimanche, 11 h. du soir. [La Bouille, 29 août 1847.]

Non, je suis encore ici à La Bouille et ta lettre écrite mercredi au soir et timbrée de Paris du 26 ne m'a été renvoyée que hier dans la matinée ; mais, Dieu merci, à la fin de cette semaine nous déménageons, aussi tu peux m'écrire à Croisset. A propos de lettre il me semblait que je t'avais répondu relativement à celle de Fougères que je l'avais reçue, sois sans crainte [.....].

Ce ne sont pas en effet les grands malheurs qui sont à craindre dans la vie, mais les petits, j'ai plus peur de piqûres d'épingle que de coups de sabre ; de même on n'a pas besoin à toute heure de dévouements et de sacrifices, mais il nous faut toujours de la part d'autrui des semblants d'amitié et d'affection, des attentions et des manières. Enfin j'éprouve la vérité de ceci fort cruellement dans ma famille, où je subis maintenant tous les embêtements, toutes les amertumes possibles.

(1) Immédiatement avant celle-ci, quatre autres lettres à Louise Colet demeurent inédites. Elles sont datées : *Pontorson, mercredi, 1 heures* [14 juillet 1847] ; *La Bouille, vendredi soir* [6 août] ; *mardi soir* [La Bouille, 10 août] ; 16 [août], *La Bouille.*

Oh ! le désert ! le désert ! une selle turque ! un défilé dans la montagne et l'aigle qui crie dans un nuage ! As-tu vu quelquefois en te promenant sous les falaises, appendue au haut d'un rocher, quelque plante svelte et folâtre qui épanchait sur l'abîme sa chevelure remuante? le vent la secouait comme pour l'enlever, et elle se tendait dans l'air comme pour partir avec lui, une seule racine imperceptible la clouait sur la pierre, tandis que tout son être semblait se dilater, s'irradier à l'entour pour voler au large ; eh bien, que le vent plus fort un jour l'emporte, que deviendra-t-elle? le soleil la sèchera sur le sable, la pluie la pourrira en lambeaux. Moi aussi je suis attaché à un coin de terre, à un point circonscrit dans le monde, et plus je m'y sens attaché, et plus je me tourne et me retourne avec fureur du côté du soleil et de l'air [.....].

---

* A LA MÊME.

Vendredi soir, 11 h. [Début septembre 1847.]

[.....] J'ai feuilleté ce livre de Thoré (1) : quel bavardage ! que je m'estime heureux de vivre loin de tous ces gaillards ! quelle fausse instruction ! quel placage, quel vide ! je suis las de tout ce qu'on dit sur l'Art, sur le Beau, sur l'idée, sur la forme ; c'est toujours la même chanson et quelle chanson ! plus je vais et plus j'ai en pitié tous ces gens-là et tout ce qu'on fait maintenant. Il est vrai que je passe toutes mes matinées avec Aristophane. Voilà qui est beau et verveux et bouillant ; mais ce n'est pas décent, ce n'est pas moral, ce n'est même pas convenable, c'est tout bonnement sublime.

Du haut de l'Arc de triomphe, les Parisiens, même ceux qui sont à cheval, ne paraissent pas grands ; quand on est huché sur l'antiquité, les modernes non plus ne vous semblent pas fort élevés de stature ; quand je me sonde là-dessus, je ne crois pas qu'il y ait chez moi sécheresse ni endurcissement, à cette restriction graduelle de mes admirations. A mesure que je me détache des artistes, je m'enthousiasme davantage pour l'Art. J'en arriverai pour mon propre compte à ne plus oser écrire une ligne, parce que, de jour [en jour] je me sens de plus en plus petit, mince et faible. La Muse est une vierge qui a un p... de bronze, et il faut être un luron pour... [*sic*].

Mais l'épouvante du pauvre artiste devant la beauté, si c'est impuissance, n'est ni dureté, ni scepticisme. La mer paraît immense vue du rivage ; montez sur le sommet des montagnes, la voilà plus grande encore ; embarquez-vous dessus, tout diparaît ; des flots, des flots ! Que suis-je moi dans ma petite chaloupe? « Préservez-moi, mon Dieu, la mer est si grande et ma barque si petite ! » C'est une chanson bretonne qui dit cela, et je le dis aussi en songeant à d'autres abîmes [.....].

Je vais demain voir cet ami malade dont je t'ai parlé (2) ; il est pire ; ça m'assombrit, un ami qui meurt c'est quelque chose de vous qui meurt.

(1) Probablement *Le Salon de* 1847, *précédé d'une lettre à Firmin Barrion*, par T. [Théophile] Thoré. (Paris, Alliance des Arts, 1847.)

(2) Alfred Le Poittevin.

Adieu, chère amie, je t'embrasse tendrement, à toi.

Tu ferais bien, pour tes maux de cœur, d'aller à la campagne, chez ces bons bourgeois. Prends beaucoup de bains tièdes, fais-toi soigner, bois de la camomille.

Adresse-moi les lettres que tu m'écriras au nom de Du Camp.

---

* A LA MÊME.

Dimanche soir [septembre 1847.]

[.....] Penser que peut-être jamais je ne verrai la Chine, que jamais je ne m'endormirai au pas cadencé des chameaux ! que jamais peut-être je ne verrai dans les forêts luire les yeux d'un tigre accroupi dans les bambous ! tu peux traiter tout cela comme des appétits d'imagination qui ne méritent pas de pitié, mais j'en souffre tant quand j'y pense, ce qui malheureusement m'arrive souvent, que tu en serais émue si tu pouvais voir ce qu'il y a là de lamentable et d'irrémédiable. Je vis dans une fosse et quand je lève la tête pour regarder le Ciel c'est toi que je vois en haut, penchée sur le bord et pleurant. Y a-t-il du nouveau pour le drame? à quand? qu'a-t-on décidé? J'ai bien envie de le voir, allez, mon cœur en bat d'avance comme si je voyais se lever le rideau du premier acte.

J'ai fini le premier chapitre de la *Bretagne* (1), il me faut bien encore six belles semaines pour corriger l'ensemble, enlever des répétitions de mots et élaguer quantité de redites. C'est un travail délicat, long et ennuyeux. Maintenant que je n'écris plus, je vais reprendre ce brave Aristophane et mes lectures religieuses. Mon copiste va si lentement, est si bête et si sot, que je ne sais quand il aura fini et quand je pourrai vous prêter le manuscrit qui sera mien, des deux que nous ferons faire. Si nous eussions eu deux mille francs dans notre poche, au lieu de faire copier, nous en eussions fait tirer deux exemplaires imprimés pour nous seuls, ce qui eût été plus commode à lire. Adieu, ma chère Louise, je vous embrasse sur le cœur de tout le mien.

---

* A LA MÊME.

Jeudi soir. [Fin septembre 1847.]

[.....] Le travail que je fais maintenant ne contribue pas peu à me mettre dans un état peu normal ; voilà pourquoi je n'ai pas répondu à ta lettre, encore moins aimable que les autres, mais j'ai assez de bourrasques aussi pour tolérer les orages chez les autres ; convenons que l'homme (ou la femme, l'un et l'autre vaut mieux) est une triste machine. Je suis furieusement lassé de la mienne ; il y a des saisons où il vous prend des redoublements de lassitude, comme on a après le dîner des envies de vomir. La vie après tout n'est-elle pas une indigestion continuelle? Je te renverrai d'ici à peu les papiers Praslin, je ne les ai pas lus, car M. et Mme de Praslin m'assomment également, mais quelque chose de sublime c'est le discours du sieur

(1) Titre primitif de *Par les Champs et par les Grèves.*

Pasquier ; est-ce fin? miséricorde ! quelle honnêteté de sentiments, quelle bénignité de style ! O pair de France, que nos morales et nos littératures diffèrent !

Nous sommes occupés maintenant à écrire notre voyage et quoique ce travail ne demande ni grands raffinements d'effets, ni dispositions préalables de masses, j'ai si peu l'habitude d'écrire et je deviens si hargneux là-dessus, surtout vis-à-vis de moi-même, qu'il ne laisse pas de me donner assez de souci. C'est comme un homme qui a l'oreille juste et qui joue faux du violon, ses doigts se refusent à reproduire juste le son dont il a conscience. Alors les larmes coulent des yeux du pauvre racleur et l'archet lui tombe des doigts.

Quand ce livre sera fini (dans 6 semaines environ), ce sera peut-être drôle à cause de sa bonne foi et de son sans-façon, mais bon? Au reste, comme nous le ferons recopier pour en avoir chacun un exemplaire, tu pourras le lire si tu veux.

Voilà bientôt le mois d'octobre. Quand est-ce que les Français rouvrent? Quand présentes-tu ton drame? Je suis fort impatient de cela ; si je ne veux pas de bruit pour moi (faisant un peu peut-être comme le renard?), si de jour en jour j'en deviens plus reculé, plus insoucieux et plus insensible, toute ma vanité s'est reportée sur les autres.

Oh, pauvre amie, si l'on t'applaudit bien, crois-tu que les bravos ne retentiront pas encore plus fort dans mon cœur que dans la salle?

Adieu. A toi [.....].

---

* A LA MÊME.

Nuit du samedi, 2 h. [Octobre 1847.]

J'ai remis hier moi-même au chemin de fer un paquet contenant les papiers de Praslin (1), le livre de Thoré et la *Jeunesse de Gœthe* (2). Tu as dû le recevoir hier ou aujourd'hui. Je t'eusse envoyé tout cela plus tôt, mais j'ai préféré faire ma commission moi-même pour qu'elle fût mieux faite ; et comme je ne vais presque jamais à Rouen, voilà la cause de ce retard dont, au reste, je te demande pardon.

Comment vas-tu, chère amie, que devient le corps et l'âme? Pégase et le pot au feu? je veux dire l'Art et la vie. J'ai été assez vexé pour toi de l'engrossement de Rachel. Que décides-tu? Si j'ai un conseil à te donner, c'est d'attendre qu'elle ait pondu son enfant pour lui donner le tien ; on n'a presque pas d'exemple d'une pièce jouée par elle qui soit tombée ; si sans elle ton œuvre triomphe, avec elle le triomphe sera plus complet ; si elle doit échouer, son aide la fera toujours vivre quelque temps. Je n'ai d'ailleurs, quand j'y réfléchis, et j'y rêve souvent, rien de vraiment solide à te communiquer là-dessus ; consulte les gens habitués aux chances dramatiques ; en fait de succès et de chutes à prédire, je n'y entends goutte. J'aurais en poche l'*Hamlet* de Shakespeare et les *Odes* d'Horace que j'hésiterais à les publier, mais tout le monde n'est pas tenu d'avoir sur l'intelligence du public le préjugé que j'en ai.

(1) *Lettres de Mme la duchesse de Praslin* (édition complète). Paris, 1847. — L'assassinat de la duchesse de Praslin par son mari eut lieu le 17 août 1847.

(2) *La Jeunesse de Gœthe*, comédie en 1 acte, en vers, par Louise Colet. (Paris, Renaissance, 20 juin 1839.)

Tu me demandes des renseignements sur notre travail à nous deux, Max et moi ; sache donc que je suis harassé d'écrire. le style, qui est une chose que je prends à cœur, m'agite les nerfs horriblement. Je me dépite, je me ronge, il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rende l'Idée. Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots et à suer tout le jour pour arrondir des périodes ; il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément, mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir ! Aujourd'hui, par exemple, j'ai employé huit heures à corriger cinq pages, et je trouve que j'ai bien travaillé ; juge du reste, c'est pitoyable. Quoi qu'il en soit, j'achèverai ce travail qui est par son objet même un rude exercice, puis l'été prochain je verrai à tenter *Saint-Antoine* ; si ça ne marche pas dès le début je plante le style là, d'ici à de longues années. Je ferai du grec, de l'histoire, de l'archéologie, n'importe quoi, toutes choses plus faciles enfin. Car je trouve souvent bête la peine inutile que je me donne.

Voici donc ce que nous faisons : ce livre (1) aura XII chapitres, j'écrirai tous les chapitres impairs, 1, 3, etc., Maxime tous les pairs ; c'est une œuvre, quoique d'une fidélité fort exacte sous le rapport des descriptions, de pure fantaisie et de digressions ; écrivant dans la même pièce, il ne peut se faire autrement que les *deux* plumes ne se trempent un peu l'une dans l'autre ; l'originalité distincte y perd peut-être, ce serait mauvais pour toute autre chose, mais ici l'ensemble y gagne en combinaisons et en harmonie. Quand il sera recopié et corrigé, je te prêterai mon exemplaire. Si ça t'ennuie tu ne le liras pas, mais je te prierai de ne pas le jeter au feu, c'est une faiblesse.

J'irai à ta pièce, comme je te l'avais promis il me semble, et comme tu m'y invites. Doutes-tu du tressaillement que j'aurai au lever du rideau? J'irai de toute façon et n'importe comment, à moins d'impossibilité dont je ne puis prévoir même l'hypothèse [.....].

Dis-moi que tu es sinon heureuse, du moins calme. Le bonheur est un mensonge dont la recherche cause toutes les calamités de la vie. Mais il y a des paix sereines qui l'imitent et qui sont supérieures peut-être [.....].

---

* A LA MÊME.

Mardi, minuit. [Octobre, 1847.]

[.....] Qu'est-ce que ça veut dire? si j'avais quatre sous j'irais à Paris le mois prochain, j'ai absolument besoin de quelques renseignements que je ne peux trouver qu'à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais pour aller à ta pièce je vendrais plutôt mes bottes, j'irais plutôt à pied.

Il est triste de n'être pas libre, de ne pouvoir aller où l'on veut et que la fortune toujours nous lie les pieds. L'hippogriffe, c'est l'argent ! A mesure que je vais pourtant, je me fais à l'idée de la misère et par anticipation, je m'y habitue. Autrefois j'avais là-dessus des désirs fort beaux, féconds et d'où sortaient parfois de grandes

(1) *Par les Champs et par les Grèves.*

choses, comme il en jaillit de toute aspiration démesurée. Je vois que je me modère, j'en arrive à souhaiter presque le confortable. Cent mille livres de rentes, comme tout le monde, de quoi vivre enfin ! C'est bien canaille ! Ne ris pas de cette confidence, et ne me méprise pas pour te l'avoir faite. Elle touche à des choses de mon intérieur très profondes.

J'aurai fini *la Bretagne* dans un mois, j'ai encore deux chapitres, après quoi je reprendrai ce vieux drôle d'Aristophane ; je serai content quand je serai débarrassé de ce travail. Au reste, j'ai envie de te le lire pour savoir ce que tu en penses, c'est une ratatouille assez farce, composée sans prétention, mais avec conscience. Heureux ceux qui ne doutent pas d'eux et qui allongent au courant de la plume tout ce qui leur sort du cerveau ; moi j'hésite, je me trompe, je me dépite, j'ai peur, mon goût s'augmente à mesure que décroît ma verve et je m'afflige beaucoup plus d'un mot louche que je ne me réjouis de toute une bonne page. J'ai relu hier au soir le chapitre *Du cœur*, de La Bruyère ; c'est beau, bien beau, mais tout n'y est pas dit. Je n'y ai rien trouvé, par exemple, de relatif à nous deux.

Adieu, pauvre chère amie, je t'embrasse tendrement sur tes beaux yeux (1).

---

* A LA MÊME.

Rouen [fin novembre 1847.]

Je vous aurais répondu plus tôt, ma chère amie, si je n'étais tellement harassé de ma *Bretagne* (que j'ai grande hâte de finir) que je ne suis guère en état d'écrire même un bout de lettre. Répondez-moi, je vous en prie ; comment va votre santé d'abord et le drame ensuite. Quant à moi, les nerfs me tourmentent toujours un peu, et de plus j'ai pour le moment un rhumatisme dans le cou qui me donne un air assez ridicule ; mais tout cela serait peu de chose sans le style, qui me gêne beaucoup plus que toutes les maladies du monde. Voilà trois mois et demi que j'écris sans discontinuer du matin au soir. Je suis à bout de l'agacement permanent que cela me procure, dans l'impossibilité incessante où je me trouve de *rendre*. Les bourgeois auront beau dire, cette crème fouettée n'est pas facile à battre ; plus je vais, et plus je découvre de difficultés à écrire les choses les plus simples, et plus j'entrevois le vide de celles que j'avais jugé les meilleures. Heureusement que mon admiration des maîtres grandit à mesure et, loin de me désespérer par cet écrasant parallèle, cela avive au contraire l'indomptable fantaisie que j'ai d'écrire.

Vous parlez de la *Cléopâtre* de Mme de Girardin (2), j'ai lu cette ratatouille et je trouve que votre jugement est encore bien favorable sur elle. Où diable aussi s'aller attaquer à des sujets pareils? il y a des idées tellement lourdes d'elles-mêmes qu'elles écrasent quiconque essaie de les soulever ; les beaux sujets font les œuvres médiocres.

Byron a échoué à *Sardanapale*. Quel est le peintre qui rendra la figure de César?

(1) Entre cette lettre et la suivante, trois autres, inédites, également à Louise Colet, s'intercalent ; elles sont d'octobre et du début de novembre 1847, sans dates déterminées d'une façon précise.

(2) *Cléopâtre*, tragédie en 5 actes, en vers, par Mme Emile de Girardin. [Théâtre Français, 13 novembre 1847.]

et puis il a été donné à l'antiquité de produire des êtres qui ont, du fait de leur seule vie, dépassé tout rêve possible ; ceux qui les veulent reproduire ne les connaissent pas, voilà ce que ça prouve. Quand on est jeune, on se laisse tenter volontiers par ces resplendissantes figures dont l'auréole arrive jusqu'à vous, on tend les bras pour les rejoindre, on court vers elles... et elles reculent, elles reculent ; elles montent dans leurs nuages, elles grandissent, elles s'illuminent et, comme le Christ aux apôtres, vous crient de ne pas chercher à les atteindre.

Je suis curieux de voir les remarques du Philosophe sur votre drame (et le drame lui-même, bien entendu). C'est un homme de goût, dans ce qu'il écrit du moins, et auquel il me semble que j'aurais confiance. Ne négligez rien, travaillez, refaites et ne laissez là l'œuvre que lorsque vous aurez la conviction de l'avoir amenée à tout le point de perfection qu'il vous était possible de lui donner. Le génie n'est pas rare maintenant, mais ce que personne n'a plus et ce qu'il faut tâcher d'avoir, c'est la *conscience.*

Je relis maintenant *Don Quichotte* dans la nouvelle traduction de Damas Hinard, j'en suis ébloui, j'en ai la maladie de l'Espagne. Quel livre ! quel livre ! comme cette poésie-là est gaiement mélancolique !

Le temps est gris, le ciel blanchâtre et sale, terne et tiède comme l'ennui. J'ai pour horizon, toute la journée, en travaillant, les pans de murs de la boutique d'un épicier. Mon Dieu, que la vie est bête !

Vous ne me dites pas si l'officiel (1) est toujours le même insupportable personnage? Après ne pas vivre avec ceux qu'on aime, le plus grand supplice est de vivre avec ceux que l'on n'aime pas, c'est-à-dire avec plus des trois quarts du genre humain.

Adieu, ma chère Louise. Je vous embrasse tendrement sur le cœur. A vous (2).

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Lundi soir [décembre 1847.]

MON CHER ERNEST,

Je te renvoie la lettre adressée à ta grand'mère, car nous ignorons son adresse à Forges et, n'entendant pas parler d'elle, nous ne savons pas non plus si elle n'est pas retournée aux Andelys.

Rien de nouveau ici, tout le monde a le rhume, Henri IV est mort, la vertu est plus précieuse que les richesses, etc.

Il va y avoir un banquet réformiste dans ma patrie, j'irai, le pouvoir va me regarder d'un mauvais œil, je serai *couché sur les registres,* et ce sera un précédent fâcheux pour moi, quand plus tard tu réclameras ce vieux glaive et ces bonnes balances contre celui qui t'embrasse.

A toi.

(1) Son mari, Hippolyte Colet.

(2) Une autre lettre à Louise Colet, datée *samedi soir* [1 heure du matin, 11-12 décembre 1847], demeure inédite. Flaubert l'écrit la nuit même de l'anniversaire de sa naissance, et *à l'heure* où il vient d'avoir 26 ans.

* A LOUISE COLET.

Rouen [fin décembre 1847.]

Parlons de choses sérieuses, de votre cher drame. Je n'ai jamais eu tant souci d'aucune de mes œuvres (je n'ai eu souci d'aucune du reste, c'est donc peu dire) : eh bien, je n'ai jamais tant pensé à rien de ce que j'ai pu faire qu'à votre pièce ; son avenir, son succès m'intéressent infiniment et j'en suis préoccupé comme je le serais de la nuit de noces de ma fille. Si Rachel ne peut jouer le rôle de Madeleine, il serait plus sage d'attendre à l'année prochaine ; mais si l'année prochaine, comme celle-ci, elle ne peut ou ne veut le jouer, il faut, je crois, le donner le plus tôt possible aux Français et pas ailleurs, un demi-succès aux Français vaut mieux qu'un succès à l'Odéon ; si vous le donnez à un théâtre secondaire, il n'y aurait selon moi que la promesse d'une belle mise en scène qui me ferait céder, et encore ! Il y a du reste trop longtemps que je n'ai de nouvelles du monde civilisé pour vous donner aucun avis bien bon ; tâchez avant tout et par n'importe quels moyens que Rachel prenne le rôle.

Depuis ma dernière lettre, j'ai encore eu un accroc à ma casaque, il m'a poussé sous le bras un anthrax qui m'a fait souffrir pendant quelques jours et empêché de dormir pendant quelques nuits. C'est à peu près passé et j'ai recommencé d'aujourd'hui à faire des armes. J'étudie avec conscience cet art compliqué qui nous apprend la manière de se débarrasser du prochain ; le prochain d'ailleurs me gêne peu et je n'en vois guère.

J'ai vu dernièrement quelque chose de beau et je suis encore dominé par l'impression grotesque et lamentable à la fois que ce spectacle m'a laissée. J'ai assisté à un banquet réformiste ! quel goût ! quelle cuisine ! quels vins ! et quels discours ! Rien ne m'a plus donné un absolu mépris du succès, à considérer à quel prix on l'obtient. Je restais froid et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitaient : « le timon de l'état — l'abîme où nous courons — l'honneur de notre pavillon — l'ombre de nos étendards — la fraternité des peuples » — et autres galettes de cette farine. Jamais les plus belles œuvres des maîtres n'auront le quart de ces applaudissements-là ; jamais le *Frank* de Musset ne fera pousser les cris d'admiration qui partaient de tous les côtés de la salle aux hurlements vertueux de M. Odilon Barot et aux éplorements de Me Crémieux sur l'état de nos finances. Et après cette séance de 9 heures passées devant du dindon froid, du cochon de lait et dans la compagnie de mon serrurier qui me tapait sur l'épaule aux beaux endroits, je m'en suis revenu gelé jusque dans les entrailles. Quelque triste opinion que l'on ait des hommes, l'amertume vous vient au cœur quand s'étalent devant vous des bêtises aussi délirantes, des stupidités aussi échevelées. On a fait l'éloge de Béranger dans presque tous les discours. Quel abus on en a fait, de ce bon Béranger ! je lui garde rancune du culte que les esprits bourgeois lui portent. Il y a des gens de grand talent qui ont la calamité d'être admirés par de petites natures ; le bouilli est désagréable surtout parce que c'est la base des petits ménages. Béranger est le bouilli de la poésie moderne : tout le monde peut en manger et trouver ça bon.

Voilà le jour de l'an qui vient, encore un an de passé ! allons, du courage, pauvre amie, cette année sera meilleure, espérons-le [.....] (1).

A MAXIME DU CAMP (2).

Croisset, 7 avril 1848.

Alfred est mort lundi soir, à minuit ; je l'ai enterré hier. Je l'ai gardé pendant deux nuits ; je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu et j'ai vu souder son cercueil. J'ai passé là deux jours larges : en le gardant, je lisais les *Religions de l'antiquité* de Kreutzer. La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe, on entendait les chants du coq et un papillon de nuit voltigeait autour du flambeau. Jamais je n'oublierai tout cela, ni l'air de sa figure, ni le premier soir, à minuit, le son éloigné d'un cor de chasse qui m'est arrivé à travers les bois. Le mercredi j'ai été me promener tout l'après-midi avec une chienne qui m'a suivi sans que je l'aie appelée. Cette chienne l'avait pris en affection et l'accompagnait toujours quand il sortait seul. La nuit qui a précédé sa mort, elle a hurlé horriblement sans qu'on ait pu la faire taire. Je me suis assis sur la mousse à diverses places ; j'ai fumé, j'ai regardé le ciel, je me suis couché derrière un tas de bourrées de genêts et j'ai dormi. La dernière nuit, j'ai lu les *Feuilles d'automne* : je tombais toujours sur les pièces qu'il aimait le mieux ou qui avaient trait pour moi aux choses présentes. De temps à autre j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur le visage pour le regarder. — J'étais enveloppé d'un manteau qui a appartenu à mon père et qu'il n'a mis qu'une fois, le jour du mariage de Caroline. — Quand le jour a paru, vers 4 heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raidis m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était affreusement décomposé, nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses bandelettes, et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui. Le brouillard était blanc, les bois commençaient à se détacher sur le ciel, les deux flambeaux brillaient dans cette blancheur naissante ; des oiseaux ont chanté et je me suis dit cette phrase de son *Bélial* : « Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant », ou plutôt j'entendais sa voix qui me la disait et tout le jour j'en ai été délicieusement obsédé. On l'a placé dans le vestibule ; les portes étaient décrochées et le grand air du matin venait avec la fraîcheur de la pluie, qui s'était mise à tomber. On l'a porté à bras au cimetière ; la course a duré plus d'une heure. Placé derrière, je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. L'office a été atroce de longueur. Au cimetière, la terre était grasse ; je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber ; il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Pour revenir à Rouen,

(1) Après cette lettre, deux autres à Louise Colet, dont la seconde est un billet de quatre lignes, me sont encore connues ; elles datent toutes les deux de 1848, la première de février, l'autre, probablement de mars. Elles terminent cette première série de lettres de Flaubert à son amie. Leur correspondance ne reprendra maintenant qu'en juillet 1851.

(2) Texte conforme à celui des *Souvenirs littéraires* de Du Camp, I, p. 271. — Alfred Le Poittevin mourut à La Neuville-Champ-d'Oisel, dans la nuit du 3 au 4 avril 1848.

Fac-similé du manuscrit de BÉLIAL (premier brouillon, folio 1).

je suis monté sur le siège avec Bouilhet ; la pluie tombait raide ; les chevaux allaient au galop, je criais pour les animer. L'air m'a fait grand bien. J'ai dormi toute cette nuit et je puis dire toute cette journée. Voilà ce que j'ai vécu depuis mardi soir. J'ai eu des aperceptions inouïes et des éblouissements d'idées intraduisibles ; un tas de choses me sont revenues, avec des chœurs de musique et des bouffées de parfums. — Jusqu'au moment où il lui a été impossible de rien faire, il lisait Spinoza jusqu'à une heure du matin, tous les soirs, dans son lit. Un de ces derniers jours, comme la fenêtre était ouverte et que le soleil entrait dans sa chambre, il a dit : « Fermez-la, c'est trop beau ! c'est trop beau ! » — Il y a des moments, cher Max, où j'ai singulièrement pensé à toi et où j'ai fait de tristes rapprochements d'images.

Adieu, je t'embrasse et j'ai grande envie de te voir, car j'ai besoin de dire des choses incompréhensibles.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Croisset, lundi 10 [10-11 avril 1848.]

J'attendais toujours à t'écrire, mon brave Ernest, pour te donner des nouvelles définitives de ce pauvre Alfred, tout est fini maintenant ! il est mort il y a aujourd'hui 8 jours, à cette heure-ci (minuit) ; je l'ai enterré jeudi dernier, il a horriblement souffert et s'est vu finir ; tu sais, toi qui nous a connus dans notre jeunesse, si je l'aimais et quelle peine cette perte m'a dû faire. Encore un de moins, encore un de plus qui s'en va, tout tombe autour de moi, il me semble parfois que je suis bien vieux ; à chaque malheur qui vous arrive, on semble défier le sort de vous en donner plus, et à peine on a le temps de croire que c'était impossible qu'il en arrive de nouveaux auxquels on ne s'attendait pas ; et toujours, et toujours.

Quelle plate boutique que l'existence ; je ne sais pas si la République y portera remède, j'en doute fort.

Et toi, vieil ami, que deviens-tu dans ta Corse? Se dispose-t-on à te donner ton congé? Crois-tu que tu resteras? J'avais envoyé à ton père une lettre de recommandation pour quelqu'un de la connaissance de Crémieux, il ne m'a donné aucune nouvelle de ses démarches, je ne sais où en sont les choses. Ici, tout est fort plat et très tranquille, quoiqu'assez sombre ; je monte demain ma première garde, hier j'ai été de « revue » pour planter un arbre de la Liberté ! *Hei mihi !*

Mon intérieur, pauvre vieux, n'est pas plus gai que par le passé ; la mort d'Alfred n'est pas venue, comme tu penses, pour me ragaillardir. Les farces du « vrai Garçon » comme c'est loin ! et comme ça me paraît amer maintenant.

Je travaille toujours, je lis, je culotte une masse de pipes, la journée passe et le lendemain vient.

Adieu, cher Ernest, je t'embrasse, à toi.

A MAXIME DU CAMP.

[Fin mai 1848.] (1)

[.....] J'ai reçu ton chapitre ; il est meilleur que le précédent ; il faudrait peu de chose pour le rendre bon ; ce serait quelques ciels à retrancher ; il y a trop de couleurs semblables, trop de petits détails, voilà tout. Ah ! cher Max ! j'ai été bien attendri, va, en lisant une certaine page de regrets et en y resongeant, à ce pauvre bon petit voyage de Bretagne. Oui ! il est peu probable que nous en refassions un pareil ; ça ne se renouvelle pas une seconde fois ; il y aurait même peut-être de la bêtise à l'essayer. Ah ! comme il m'en est venu tantôt une volée de souvenirs dans la tête. De la poussière, des tournants de route, des montées de côte au soleil, et encore, comme il y a un an, des songeries à deux au bord des fossés ! Et dire que lorsque tu iras boire l'eau du Nil, je ne serai pas avec toi ! [.....].

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Croisset, dimanche 6 mai [1849.]

J'ai du nouveau à t'apprendre, mon cher Ernest ; au mois d'octobre prochain, je (n'aie pas peur de ce qui suit, ce n'est point mon mariage, mais mieux), au mois d'octobre prochain ou à la fin de septembre je f... le camp pour l'Egypte. Je vais faire un voyage dans tout l'Orient : je serai parti de quinze à dix-huit mois. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes, de là en Palestine ; puis la Syrie, Bagdad, Bassora, la Perse jusqu'à la mer Caspienne, le Caucase, la Géorgie, l'Asie Mineure par les côtes, Constantinople et la Grèce s'il nous reste du temps et de l'argent. *Quid dicis?* Je te vois de là ouvrir de grands yeux et te demander comment je fais pour partir. Voici, vieux, les raisons qui m'on décidé [.....].

J'ai besoin de prendre l'air, dans toute l'extension du mot. Ma mère, voyant que cela m'était indispensable, a consenti à ce voyage, et voilà. Je ne pense qu'avec angoisse aux inquiétudes que je vais lui faire subir, mais je crois que c'est un mal pour en éviter un moins grand [*sic*]. Je ne suis pas encore parti ; d'ici là il se passera peut-être bien des choses ; cependant, quant à moi, mon parti est pris, et j'ai été longtemps à le prendre, un an, un an à lutter contre cette passion des champs qui me dévorait, si bien que j'en ai fort maigri. Dans ce moment on commence à préparer nos affaires, à Du Camp et à moi, et nous sommes en pourparlers pour un domestique. Donc, mon vieux, vers le mois d'octobre il est probable que je te saluerai de la main en passant, et quand nous nous reverrons j'en aurai de belles à te raconter.

Tu auras au mois de juin la visite d'un ancien camarade : je t'adresse le sieur Fauvel qui va se promener en Corse. Donne-lui toutes espèces de facilités et de recommandations, tu m'obligeras.

Comment, pauvre bougre, n'as-tu pas plus de chance que ça et ne peux-tu sortir de ton île, qui pour être le berceau du grand homme n'en doit pas moins

(1) Fragment. Texte conforme aux *Souvenirs littéraires* de Du Camp, I, p. 265.

commencer à te sembler fastidieuse? Je ne sais si les Corses sont aussi stupides que les Français, mais ici c'est déplorable. Républicains, réactionnaires, rouges, bleus, tricolores, tout cela concourt d'ineptie. Il y a de quoi faire vomir les honnêtes gens, comme disait le Garçon. *Les patriotes* ont peut-être raison, la France est abaissée. Quant à l'esprit, c'est certain. La politique achève d'en tirer la dernière goutte [.....].

Quant te verrai-je maintenant? Si tu viens aux Andelys en septembre, je ne serai pas encore parti. Si tu te trouves à Marseille, peut-être nous y rencontrerons-nous. Ecris-moi de temps à autre d'ici-là. Adieu, vieil ami, je t'embrasse.

A PARAIN (1).

Croisset, samedi soir. [Mai 1849.]

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon cher oncle (ce n'est point mon mariage) : je pars au mois d'octobre prochain avec Du Camp pour l'Egypte, la Syrie et la Perse. Ma santé, qui loin de s'améliorer empire, m'a forcé à aller consulter à Paris M. Cloquet qui m'a fortement conseillé les pays chauds. Quand vous viendrez, je vous conterai tout cela plus au long ; j'en ai beaucoup à vous dire. C'est à vous autres que je recommanderai ma pauvre mère pendant mon absence, qui durera de quinze à dix-huit mois. Ma mère va louer sa maison de Rouen, car elle a l'intention de passer une bonne partie de son temps à Nogent. De toutes façons c'est ce qu'elle pourra faire de mieux.

En attendant mon départ nous sommes convenus, ma mère et moi, de ne pas ouvrir la bouche de ce voyage pour deux raisons : la première, c'est qu'il est inutile de se tracasser d'avance et d'exciter sa tristesse par anticipation ; la seconde, c'est que n'ayant pas fini mon maudit *Saint-Antoine* (2) (car il dure toujours le polisson ! quoique je maigrisse dessus) ça me troublerait et m'empêcherait de travailler. Vous savez, vieux compagnon, que l'idée que je dois être dérangé me dérange, et j'ai bien assez de besogne sans avoir en outre l'Orient qui danse au bout de ma table, et les grelots des dromadaires qui me bourdonnent dans les oreilles par-dessus le bruit de mes phrases. Donc, quoique ce voyage soit conclu on n'en dit mot ici, comprenez-vous?

Nous avons calculé, le sieur Du Camp et moi, que nos moyens nous permettaient très largement d'avoir un domestique, chose à peu près indispensable. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant

(1) Oncle de Gustave Flaubert. Parain avait épousé la sœur du Dr Flaubert. — La communication des autographes des lettres de Flaubert à Parain, à Madame Bonenfant et à M. Bonenfant (fille et gendre de Parain) contenues dans la *Correspondance*, a été refusée par l'héritière de la famille Bonenfant. Des motifs intéressant le secret familial ont été invoqués. Nous n'avons pu que nous incliner devant eux ; mais il résulte clairement, des réponses que j'ai reçues à ce sujet, que de nombreuses coupures ont été pratiquées dans ces lettres. C'est déjà une indication précieuse pour le lecteur et qu'il faut signaler, tout en exprimant le regret de ne pouvoir même pas *pointer*, sur le texte déjà publié par MM. Fasquelle et Conard, l'existence de ces mutilations avouées. [R. D.]

(2) Le manuscrit de la première version de la *Tentation de Saint-Antoine* porte : mai 1848-septembre 1849.

manier un fusil, intelligent et vif. J'ai songé au jeune Leclerc (1), dont la dernière escapade n'a fait que me confirmer dans la bonne opinion que j'avais de sa personne. Si on le retrouvait, pensez-vous qu'il veuille venir?

Croyez-vous que le choix soit bon? En cas qu'il soit à Nogent maintenant, je vous reécrirais pour poser mes conditions ; s'il est à Paris, y a-t-il moyen d'avoir son adresse? Dans ce dernier cas il irait parler à Du Camp. Occupez-vous de cela, je vous prie.

J'ai vu chez M. Walkenaer (2) une Bible compacte en un volume in-8° dont je désirerais savoir l'éditeur et l'année de la publication. Quand Bonenfant (3) verra le susdit particulier, je lui serai fort obligé de m'obtenir ce renseignement. Et vous, vieux brave, avez-vous toujours peur du choléra? Je ne sais s'il y en a à Rouen, mais on n'en parle guère. Je crois que vous pourriez vous aventurer sans péril. Au reste, je ne veux vous donner aucun conseil, de peur qu'à la moindre colique qui vous prendrait vous ne vous imaginiez trépasser ; mais j'ai tout de même bien envie de vous voir, je vous assure.

Adieu, cher vieil oncle, je vous embrasse comme je vous aime.

AU MÊME.

Croisset, samedi soir [été 1849.]

Je vous remercie, mon brave père Parain, de la célérité que vous avez mise dans l'affaire Leclerc. Pour en finir de suite, qu'il sache à quoi s'en tenir et nous aussi. Voici quelles sont nos conditions : il nous accompagnera partout, ne nous quittera pas et nous obéira ponctuellement.

1° Il aura, soir et matin, lorsque nous serons en route, à faire et défaire notre tente, ce qui ne lui demandera pas cinq minutes de temps au bout de trois jours qu'il en aura pris l'habitude.

2° Il aura soin de nos armes, les charger, les nettoyer, etc., ainsi que la surveillance de nos chevaux et de nos bagages qui seront spécialement sous sa garde.

3° Il brossera nos habits et nos bottes et nous fera la cuisine, ce qui se bornera à faire cuire de la viande (quand nous en aurons) ou des œufs, à vider une volaille, à plumer du gibier (cela n'aura lieu ordinairement qu'en campagne).

4° Il portera le costume que nous jugerons convenable de lui donner. Comme on n'est considéré à l'étranger qu'en rapport de la considération que l'on s'attribue soi-même, cela est important.

Voilà quelles seront ses principales charges. Du reste, il faut qu'il soit décidé d'avance *à tout faire* et à ne jamais dire, comme les domestiques ordinaires : ça n'est pas de mon devoir, ça sort de mes fonctions.

Maintenant pour sa gouverne il faut qu'il sache :

1° Qu'il peut y avoir du danger de diverses natures : privation de choses nécessaires, chaleur excessive, mauvaise nourriture bien souvent, maladies, coups de

(1) Garde-chasse de Parain aux environs de Nogent.
(2) Le Baron Walkenaer possédait, dans les environs de Nogent-sur-Seine, le Paraclet.
(3) Gendre de Parain.

fusil, mal de mer, etc. (la plus grande prudence est exigée tant pour lui que pour nous, quelque incartade de sa part pourrait nous attirer de mauvaises affaires).

2° Il sera privé complètement, ou à peu près, de femelles, sous peine, s'il voulait s'en passer la fantaisie, de se faire couper la gorge et à nous aussi.

3° Il n'aura plus ni vin, ni eau-de-vie, mais du café plusieurs fois par jour (en campagne) et du tabac tant qu'il en voudra, nous lui en fournirons.

Du reste il ira à cheval comme nous, sera armé de pied en cap et aura du gibier à tuer de toute nature, depuis des perdrix rouges jusqu'à des lions et des crocodiles. Ce sera même en route sa principale occupation. Quand il aura besoin de quelque chose, nous le lui donnerons et subviendrons à tous ses besoins. Bref, il partagera complètement notre genre de vie. Que Bonenfant ait l'obligeance, tant qu'il est en lui et que Leclerc pourra le comprendre, de l'initier un peu à ce que c'est qu'un voyage pareil, pour qu'il s'en fasse quelque idée et qu'il ne nous accuse pas plus tard de l'avoir trompé. Une fois qu'il sera avec nous, il n'y aura pas à revenir, ni à regretter Courtavant, il faudra aller jusqu'au bout.

Pour ce qui est de ses gages, nous serons partis de quinze à dix-huit mois au plus. Nous le prendrions à notre service le 1er septembre prochain, et au retour nous lui compterions 1.500 francs. S'il aimait mieux en laisser d'avance 500 à sa femme, libre à lui. Qu'il réfléchisse; il y aura du hasard, de l'aventure, beaucoup de fatigue, un peu de péril et considérablement de choses cocasses et nouvelles pour lui.

J'oublie un dernier point, mon cher oncle ; vous me dites que le gaillard est un tant soit peu vaniteux ; il devra, dans l'intérêt de notre sécurité, garder vis-à-vis de nous (en présence d'étrangers surtout) le plus grand respect. Il ira, bien entendu, aux secondes places et en campagne couchera à la porte de notre tente. Du reste il lui arrivera d'avoir des gens sous ses ordres. Quand nous prendrons des escortes en Syrie, il en sera le capitaine. D'ici là, s'il accepte, qu'il s'exerce à monter à cheval et à tirer tout en allant. Qu'il apprenne même à faire la barbe s'il peut, ce ne serait pas inutile.

Je n'ai plus de place, mon cher vieux compagnon, pour vous dire que nous vous attendons. Adieu, vieux solide, embrassez tout votre monde pour moi.

AU MÊME.

Croisset, vendredi soir [été 1849.]

J'ai reçu ce matin, mon cher oncle, une lettre de Leclerc à laquelle je n'ai rien compris. Au lieu de me dire s'il accepte, oui ou non, les conditions que je lui ai posées dans la dernière lettre que je vous ai écrite, il me fait beaucoup de protestations et de doléances. Je crois que son désir est que vous le repreniez comme garde. Il a l'air d'implorer mon intervention pour cela. Si vous en étiez content, en effet, vous feriez bien de lui pardonner son escapade et de le réintégrer dans ses fonctions. Il me dit qu'il ne va pas vous voir, car il ne ferait que pleurer et ne saurait que vous dire. Il m'a l'air d'un homme abattu et très humilié. Dans tout cela je ne sais s'il veut venir avec moi en Orient. Mais voilà un autre incident : Du Camp a déniché je ne sais où un gars superbe, un Corse, un ancien troupier qui a déjà été en Egypte

et paraît, d'après ce qu'il m'écrit, un drôle roué. Il penche pour lui, de même que moi je penche pour Leclerc. Le choix d'un domestique pour un tel voyage est une affaire trop grave pour se décider à la légère. De sorte que nous ne ferons notre choix et ne donnerons notre parole à l'un ou à l'autre qu'après avoir vu, moi Sassetti (c'est le nom de l'ex-voltigeur) et lui, Du Camp, Leclerc.

En conséquence, si maître Leclerc veut voyager aux conditions que je vous ai envoyées, il fera bien d'accompagner Dupont (1) jusqu'à Paris, quand celui-ci se mettra en route, et d'aller place de la Madeleine, 30, causer avec mon collègue afin qu'il en juge. Bien entendu que je paierai ce petit voyage dont la dépense ne peut être grande ; vous la fixerez vous-même, s'il vous plaît, cher oncle.

Voilà donc l'état de la question, comme on dit en politique. Plus tôt Leclerc ira se montrer à Du Camp, et plus tôt nous serons décidés sur l'homme que nous devrons prendre. Du Camp, de son côté, doit m'envoyer un de ces jours Sassetti.

Du reste rien de nouveau, cher vieux compagnon. Je travaille toujours ma *Tentation* comme dix nègres. J'en ai encore pour deux grands mois. Ça et le voyage à l'horizon, vous voyez que je ne manque pas de choses qui me trottent dans la tête.

Adieu, je vous embrasse vous et tout le monde de là-bas.

A SA MÈRE.

Paris, 26 octobre 1849, 1 h. du matin.
[Nuit du 25 au 26.]

Tu dors sans doute maintenant, pauvre vieille chérie. Comme tu as dû pleurer ce soir, et moi aussi, va ! Dis-moi comment tu vas, *ne me cache rien* ; songe, pauvre vieille, que ça me serait un remords épouvantable si ce voyage te faisait trop de mal. Max est bien bon, sois sans crainte. J'ai trouvé nos passe-ports prêts. Tout a été comme sur des roulettes, c'est bon signe. — Adieu, voilà la première lettre, les autres succèderont bientôt. Je t'en enverrai demain une plus longue ; et toi? écris-moi des volumes, *dégorge-toi*.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur plein de toi. Mille caresses (2).

A LA MÊME.

Paris, vendredi, 26 octobre 1849.

Une journée de passée, pauvre vieille, c'est sans doute la pire. Comme tu as dû t'ennuyer aujourd'hui ! Je me figure ta bonne mine pensive... J'attends demain matin une lettre de toi... Il est bien convenu entre Max et moi que si, une fois l'Egypte vue, nous nous sentons fatigués ou que l'ennui de toi me prenne ou que tu me rappelles, je reviens ; ainsi ne te tourmente pas par avance, sois sans crainte ; il me semble que l'envie de te revoir me ferait revenir à travers tout. Oh ! comme je t'embrasserai au retour, pauvre vieille !...

(1) Fermier des parents de Flaubert.

(2) A propos de cette lettre et de la séparation de Flaubert d'avec sa mère, voir *Notes de voyage* (Egypte), au début. — Mme Flaubert était alors à Nogent où son fils l'avait conduite.

A LA MÊME.

Paris, samedi, 27 octobre [1849.]

La journée d'aujourd'hui m'a semblé moins longue que celle d'hier, pauvre chère vieille, quoique j'aie été moins occupé ; ainsi j'espère peu à peu me faire à notre absence ; mais toi? J'attendais avec impatience ta bonne lettre. Quoique par métier je fasse du style, je ne sais que te dire, car j'aurais tant de choses à te dire !

Hier au soir, après t'avoir écrit, j'ai été à l'Opéra voir *le Prophète ;* c'est magnifique ; ça m'a fait du bien, j'en suis sorti rafraîchi, émerveillé, et plein de vie. Devine qui est-ce qui est venu s'asseoir à côté de moi? un Persan en costume !... Je viens de passer une partie de mon après-midi chez ce brave Pradier qui m'a fait de belles théories sur les voyages... Quand cette lettre t'arrivera, tu auras déjà dû recevoir une carte d'Egypte que j'ai recommandée au père Molard... Je pense à toi sans cesse, ton idée m'accompagne partout. Oui, pauvre chérie, va, aie bon espoir, je te ferai de beaux récits de voyage, nous causerons du désert au coin du feu ; je te raconterai mes nuits sous la tente, mes courses au grand soleil... Nous nous dirons : oh ! te rappelles-tu comme nous étions tristes, — et nous nous embrasserons, nous rappelant nos angoisses du départ.

Allons, à demain, tu voulais prendre le chemin de fer pour venir ici, et moi donc, quelles tentations j'avais de descendre aux stations !

Adieu, pauvre chérie, encore un bon baiser ; bonne nuit.

A LA MÊME.

Paris, 28 octobre [1849.]

Tu me parles de la bêtise que tu as eue de croire à la prédiction du petit morceau de papier ; je la comprends, car je la partage, quoiqu'en général, en fait de présages, l'esprit est ainsi fait que l'on croit surtout aux mauvais. (Quand on en a de bons on en doute, quand il vous en arrive de mauvais, cela vous fait peur...) Bouilhet est arrivé ce matin à 11 h. ; nous dînons ce soir tous les trois ensemble avec Théophile Gautier, qui a remis une invitation pour venir avec nous. Pradier viendra demain nous embrasser à l'heure du départ dans la cour des diligences.

J'ai été dire adieu à M. Cloquet, il m'a promis, quand tu viendras à Paris, de te faire faire la connaissance de gens qui ont voyagé pour en causer le plus possible.

Comme je crois que mon manuscrit de *la Bretagne* te ferait plaisir à avoir près de toi, il sera à la disposition de H***, tu t'adresseras à lui pour qu'il te l'envoie par un moyen sûr... Nous avons été tout à l'heure, Bouilhet et moi, voir au Louvre les bas-reliefs Assyriens que Botta a rapportés de Ninive ; vas-y quand tu viendras ici, cela te fera plaisir en songeant que j'en verrai de pareils ; tâche, pauvre vieille, de te mettre à ma place quand je serai en route, songe aux belles choses que je vais voir, à toutes les gueulades que je pousserai ; il y a un danger que nous n'avons pas prévu, c'est que j'en revienne fou, ce serait une bonne charge.

La mère de Gustave FLAUBERT, vers 1831.

(D'après un portrait conservé au Musée de Croisset, communiqué par M. G.-A. Le Roy, conservateur, et gravé sur bois par A. Ouvré.)

Adieu, pauvre vieille adorée, c'est demain que je pars ; dans 24 heures je roulerai, tu n'auras donc pas de lettre avant la fin de la semaine (probablement), puis deux ou trois, puis de Malte, puis d'Egypte ; une fois en Egypte tu t'y feras, elles arriveront régulièrement, sois-en sûre.

Quant à la Perse, ne t'en inquiète pas d'avance, il sera temps d'y penser plus tard.

Adieu, mille baisers, pauvre mère, je t'embrasse de tout mon cœur. Ton fils qui t'aime.

A LA MÊME.

Paris, lundi, 29 octobre [1849.]

Tout est prêt — nous partons — il fait beau temps, je suis plutôt gai que triste, plutôt serein que sérieux — le soleil brille, j'ai le cœur plein d'espoir.

Le dîner d'hier avec Gautier et Bouilhet a été charmant. Ce matin, en lui disant adieu, je n'ai pas été ému comme je le pensais — ma sensibilité de départ a eu d'ailleurs le fond de son sac vidé avec toi, pauvre chérie.

Adieu, chère vieille ; Gautier a soutenu hier devant moi cette opinion qui est mienne « qu'il n'y avait que les bourgeois qui crevassent ». C'est-à-dire que, quand on a quelque chose dans le ventre, on ne meurt pas avant d'avoir accouché. Adieu — bon courage, je t'embrasse le plus étroitement possible. A toi.

A LA MÊME.

Lyon, 31 octobre [1849.]

Nous arrivons à l'instant. Le temps est très beau, mais froid. Nous allons bien tous les deux et l'humeur est à l'avenant.

Il me semble, pauvre mère, qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus. De Marseille je t'écrirai une lettre plus longue.

Nous partons demain matin à 4 heures ; nous serons à Marseille le soir même, à moins que le brouillard ne nous fasse coucher en route. Adieu, tu seras contente, j'espère, de cette petite surprise. Encore adieu, mille embrassements. Ton fils qui t'aime.

A LA MÊME.

Marseille, 2 novembre 1849.

J'ai reçu ce matin, pauvre chérie, ta lettre n° 3 du 28, envoyée à Paris. J'espère que demain j'en aurai une adressée à Marseille directement. Quant aux miennes, tout le temps que j'ai été à Paris tu as dû en recevoir à peu près tous les jours ; de plus, je t'en ai écrit une de Lyon et celle-ci, que je t'écris maintenant, te fût parvenue un jour plus tôt sans les brouillards du Rhône, qui nous ont retardés de 4 heures avant-hier. Du reste je t'écrirai encore demain, et mercredi prochain je t'écrirai de Malte ; ainsi, 48 heures après que tu auras reçu ma lettre je serai occupé à t'en

envoyer une autre. Tu vois donc, pauvre chère vieille, que cela n'est pas le diable. Quant à toi, tu peux m'écrire à Alexandrie de suite.

Tu dis que les récits de voyage sont bien loin de nous ; eh bien! pour te prouver le contraire, je vais t'envoyer celui de Paris à Marseille. Quand il a fallu partir de chez Max, tout le monde était en eau, surtout ce pauvre Cormenin, qui n'en pouvait plus et faisait pitié. Aimée, Jenny, la portière, etc., tout cela sanglotait et me faisait mille recommandations.

Dans la cour de la diligence nous avons trouvé Pradier qui s'est écrié (il faisait très beau soleil) : « Fameux, fameux ! savez-vous ce que j'ai vu ce matin à mon baromètre? beau fixe. C'est bon signe, je suis superstitieux, ça m'a fait plaisir. » Toi qui connais l'homme, tu peux t'imaginer la scène augmentée de son chapeau, de ses longs cheveux, etc. C'était dans la même cour où je me suis embarqué pour la Corse, à la même place, à peu près à la même heure. Le premier voyage a été bon, le deuxième sera de même, pauvre vieille. Tous les gens que nous voyons nous l'affirment. A Lyon, nous avons vu Gleyre, un peintre qui a longtemps habité l'Orient (5 ans), il a été jusqu'en Abyssinie. D'après ses conseils nous resterons peut-être plus longtemps en Egypte que nous ne l'avions décidé, quitte à sacrifier ou à bâcler le reste de notre voyage. Ce qu'il y a de certain, c'est que déjà nous avons retranché le Kurdistan, pays compris entre la Syrie du Nord et la Perse. C'est trois mois de moins et le seul passage qui offrît quelque danger. Nous prendrions les bateaux à vapeur et un voyage de quatre mois se réduirait à quinze jours. Au reste, il n'est question maintenant que de l'Egypte et nous ne pensons qu'à elle. Le reste dépendra de mille choses et surtout de toi ; si tu t'ennuies trop, si tu me rappelles, tu sais bien que je reviendrai, pauvre vieille.

Nous venons à l'instant de faire une visite à Clot-Bey qui, au lieu d'être au Caire, se trouve à Marseille ; il va nous charger de lettres et de recommandations. Selon lui, un voyage en Egypte n'est pas plus qu'un voyage à Marseille. Il ira cet hiver à Paris. M. Cloquet te fera faire sa connaissance et tu pourras te rassurer auprès de lui. Il nous a dit qu'il n'y avait en Egypte à craindre ni brigands, ni fièvres, ni ophtalmies (en prenant des précautions). La seule chose qu'il nous ait bien recommandée, c'est d'éviter le froid des nuits ; mais nos flanelles et nos pelisses sont là.

Nous avons visité tantôt notre paquebot *le Nil*, par lequel nous devons partir après-demain matin dimanche, à 8 heures. Il est superbe et toi qui aimes surtout les grosses embarcations, il te conviendrait, car c'est le plus gros de tous ceux qui sont dans le port ; le père Cauvière (1) nous a recommandés au capitaine, nos chambres sont choisies. Le capitaine nous donnera la sienne si je suis trop malade de la mer. Tu vois, pauvre vieille chérie, que l'on soigne ton poulot. Nous avons des balles d'une importance superbe. Sur le paquebot *le Rhône* on accablait Sassetti de questions pour savoir quelles étaient nos seigneuries. C'est un drôle de garçon qui n'est embarrassé de rien et connaît tout. Il est parti ce matin déjeuner chez la contrebasse du théâtre qui est un de ses amis, ce qui lui a valu d'entendre hier au soir *la Juive*

(1) Le Dr Cauvière.

pour rien, dans l'orchestre, parmi les musiciens, comme un artiste. Je crois que c'est un bon choix. Il nous sert très bien.

Ce matin j'ai reçu de Lauvergne une lettre pour Soliman-Pacha, général en chef de l'armée d'Egypte. J'y suis crânement recommandé. Le paragraphe qui me concerne commence ainsi : « C'est un homme puissant par la pensée » et tout le reste est dans ce goût-là.

Allons, pauvre adorée de mon cœur, prends courage, tu verras comme la première lettre que tu recevras d'Egypte te fera plaisir. Lis, tâche de lire, occupe-toi. Embrasse bien la petite fille, je pense à elle souvent. Parle de moi, tâche qu'on en parle. Dis au père Parain qu'il boive de temps à autre un verre de kirsch à ma santé. Ici, un voyage en Orient est si peu de chose que le moindre décrotteur vous parle de Jérusalem, du Caire et de Persépolis comme de rien du tout. Ça ravale la bonne opinion qu'ont d'eux-mêmes les gens qui croient faire un grand coup en y allant. Adieu, mille baisers, mille tendresses. Demain je t'enverrai un bout de lettre, mais comme je l'écrirai probablement l'heure de la poste passée, il y aura un jour d'intervalle entre les deux. Encore une bonne embrassade.

A LA MÊME.

Marseille, samedi soir [3 novembre 1849.]

Ah ! pauvre mère, que je voudrais pouvoir me glisser dans mes lettres, entre ces plis de papier sur lesquels je verse un long regard de tendresse. Ecris-moi des volumes, dis-moi tout ce que tu veux, épanche-toi.

Aujourd'hui nous avons embarqué notre bagage, tous ces messieurs du bord sont charmants. Maxime a reconnu le médecin pour avoir déjà navigué avec lui. Reconnaissance, embrassade. Tableau. Nous partons avec le consul de Manille (1) qui traverse pour se rendre dans l'Inde et le consul de Tripoli (2) qui se rend à Malte avec sa famille. Nous serons, je pense, aussi bien que possible, sauf le mal de mer auquel il faut se résigner ; quoique le docteur Barthélemy (un élève de M. Cloquet), le médecin même du bord, prétende qu'il réussit quelquefois à le guérir.

Clot-Bey, auquel nous venons de faire nos adieux (je t'ai dit, je crois, qu'il est à Marseille et non au Caire), nous donne quantité de lettres pour l'Egypte, ce ne sont qu'ingénieurs, généraux, beys, pachas, etc. Il nous engage à nous dépêcher au commencement, c'est-à-dire à Alexandrie où il n'y a pas grand'chose à voir, afin de tâcher de partir du Caire avec l'expédition annuelle du miri (prélèvement de l'impôt) qui va partir pour la Haute-Egypte. Ce serait plus amusant, plus commode, et plus économique, *nous voyagerions avec une armée.* Quel choix ! c'est ça qui serait pompadour, maréchal de Richelieu et surtout mousquetaire gris ! Il nous a dit que pour nos communications de lettres sur le Nil ce serait assez facile, surtout pour les faire aller en France, plus que pour en recevoir. Il y a sur tous les bords du fleuve des gouverneurs auxquels nous serons adressés, dans le cas où nous irions seuls, et de place en place (jusqu'en Abyssinie même !), des

(1) Il s'appelait Codrika. (Voir *Notes de voyage.*)
(2) M. Pélissier.

médecins francs. Tu vois, pauvre mère, qu'il n'est pas possible de voyager dans de meilleures conditions! Clot-Bey m'a l'air d'un excellent bougre dans toute la force du terme. Il ira à Paris d'ici un mois ou deux, écris à M. Cloquet de t'en prévenir. Tu dînerais avec lui, cela te ferait grand bien, il te rassurerait beaucoup.

Parle-moi de ta santé, pauvre chérie, ne me cache rien. As-tu été reprise de tes crachements de sang? et les migraines? etc. Moi, à cause du froid (car il ne fait pas chaud du tout, le temps est sec) et par précaution, j'ai dès maintenant endossé la chemise de flanelle. Me voilà donc condamné au gilet de santé.

Bouilhet doit t'écrire, il me l'a promis en partant. Tâche de t'habituer à Nogent. Si tu revenais à Rouen tu t'embêterais peut-être encore plus. Je voudrais bien que l'été fût venu pour que tu puisses un peu voyager en Angleterre. Adieu, pauvre vieille, ne pleure pas. Dans 72 heures je t'écrirai de Malte, sous les orangers, mais quel dégobillage d'ici-là, peûh, peûh ! Ah peûh !

Adieu, je t'embrasse sur tes deux longues joues creuses.

A LA MÊME.

Malte. — A bord du *Nil*.
Nuit du mercredi au jeudi, 7-8 novembre [1849.]

Nous venons d'arriver à Malte, chère bonne mère. Le bateau est à l'ancre dans le port, nous repartons demain à 1 heure après avoir pris du charbon. Je profite de l'état de stabilité du bâtiment pour t'envoyer cette lettre promise.

Sais-tu une chose, pauvre vieille, une chose superbe? c'est que je n'ai pas eu le mal de mer. Non, pas du tout (sauf en partant de Marseille, la première demi-heure où j'ai vomi un verre de rhum que j'avais pris pour me donner du cœur). Du reste, tout le temps de la traversée, c'est-à-dire depuis dimanche matin jusqu'à ce soir, j'ai été un des plus gaillards, si ce n'est le plus gaillard des passagers. Il n'en est pas de même de Maxime ni de Sassetti, qui ont piqué une assez grande quantité de renards ! Quant à moi, promenades sur le pont, dîners avec l'état-major, stations sur la passerelle entre les deux tambours dans la compagnie du commandant, où je me piète dans des attitudes à la Jean-Bart, la casquette sur le côté et le cigare au bec. Je m'instruis en marine, je m'informe des manœuvres, etc. Le soir, je contemple les flots et je rêve drapé dans ma pelisse comme Childe-Harold. Bref, je suis un gars. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis adoré à bord. Les messieurs m'appellent papa Flaubert, tant, à ce qu'il paraît, ma boule est avantageuse sur l'élément humide. Tu vois, pauvre vieille, que le début est bon ; et ne va pas croire que la mer ait été très calme, au contraire, le temps a été un peu dur, le vent d'est nous a retardés de 12 heures.

Nous avons à bord deux jeunes gens dont l'un a déjà fait notre voyage. Selon lui, rien n'est plus aisé. C'est un ancien élève de l'Ecole polytechnique, très riche, que l'on appelle M. Delagrange et qui dans ce moment se dirige vers Suez pour gagner Ceylan et faire un petit voyage de 4 ans dans l'Inde, uniquement pour son agrément. La traversée seule lui coûte 7.000 francs. Rien n'est plus drôle que notre bâtiment et la composition des passagers. Tout le monde est ami intime. On cause, on parlotte, on blague. Les meilleurs font des politesses aux dames. On dégobille

l'un devant l'autre, et le matin on se revoit avec des figures de déterrés qui rient les unes des autres. Une des plus comiques est celle de Maxime qui ne croyait pas être malade, le pauvre garçon, et m'avait très recommandé au médecin, tandis que je n'ai rien et que lui ne désouffre presque pas. Quant au jeune Sassetti il fait le crâne, mais n'est pas beaucoup plus solide que son maître.

Demain matin nous visiterons Malte. Je jetterai cette lettre à la poste. Je m'achèterai une paire de souliers dont j'ai besoin ainsi que de la poudre, car nous n'en avons que fort peu et elle est exécrable en Egypte. A propos d'Egypte, t'ai-je dit que très probablement nous serons présentés au vice-roi? Vois-tu nos seigneuries devant Son Altesse?

Ecris-moi de suite au Caire, car je crois que nous ne resterons que peu de temps à Alexandrie.

Dimanche matin, avant de m'embarquer, j'ai reçu ta lettre du 29. Ecris-m'en souvent de pareilles, elle m'a fait du bien. Adieu, pauvre chérie, de tout mon cœur. Embrasse Liline pour moi.

A LA MÊME.

Alexandrie [17 novembre 1849.]

C'est jeudi, avant-hier seulement, que nous sommes arrivés, ayant séjourné 24 heures à Malte à cause du temps qui était contraire. Notre commandant, en homme prudent, a mieux aimé allonger le voyage d'une journée (ce qui nous a permis de bien voir l'île) que de s'exposer à quelque avarie. Du reste, de Malte à Alexandrie, le temps a été assez beau pour que l'on pût dessiner sur le pont.

Quand nous avons été à deux heures du rivage d'Egypte, je suis monté avec le chef de timonerie sur l'avant et j'ai aperçu le sérail d'Abbas-Pacha comme un dôme noir sur le bleu de la mer. Le soleil tapait dessus. J'ai aperçu l'Orient à travers ou plutôt dans une grande lumière d'argent fondue sur la mer. Bientôt le rivage s'est dessiné, et la première chose que nous avons vue à terre c'est deux chameaux conduits par un chamelier, puis, tout le long du quai, de braves Arabes qui pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Pour débarquer, ç'a été le tintamarre le plus étourdissant : des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche, avec des intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me fiche une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine. Le bâton joue un grand rôle ici, tout ce qui porte un habit propre rosse ce qui porte un habit sale ; quand je dis habit, c'est culotte qu'il faudrait. On voit quantité de Messieurs vaguer de par les rues rien qu'avec une chemise et une longue pipe. Hormis les femmes de la plus basse classe, toutes sont voilées avec des ornements sur le nez qui pendent et ballottent comme au frontal des chevaux. En revanche, si l'on ne voit pas leur figure, on leur voit toute la poitrine. En changeant de pays, la pudeur change de place, comme un voyageur embêté qui se met tantôt sur l'impériale et tantôt sur la rotonde. Une chose curieuse ici, c'est le respect ou plutôt la terreur que l'on a pour le Franc. Nous avons vu des bandes de dix à douze Arabes, tenant toute une rue, s'écarter pour nous laisser passer. Alexandrie, d'ailleurs, est presque un pays Européen, tant il y a d'Européens ; nous sommes à la

table d'hôte de notre hôtel une trentaine. Tout est plein d'Anglais, d'Italiens, etc. Hier nous avons vu une procession magnifique pour la circoncision du fils d'un riche négociant ; ce matin nous avons déjà vu les aiguilles de Cléopâtre (deux grands obélisques sur le bord de la mer), la colonne de Pompée, les catacombes et les bains de Cléopâtre. Demain nous partons pour Rosette, d'où nous serons revenus dans trois ou quatre jours. Nous allons doucement et sans nous fatiguer, vivant sobrement et couverts de flanelle des pieds à la tête, quoiqu'il fasse trente degrés de chaleur dans les appartements. Ce n'est du reste nullement incommodant à cause de la brise de mer.

Soliman-Pacha, l'homme le plus puissant de l'Egypte, le vainqueur de Nezim, la terreur de Constantinople, se trouve par hasard à Alexandrie au lieu d'être au Caire. Nous lui avons fait une visite hier, munis de la lettre de Lauvergne. Il nous a admirablement reçus. Il doit nous donner des ordres pour tous les gouverneurs de l'Egypte ; il nous offre sa voiture pour aller au Caire. C'est lui qui a fait le marché pour nos chevaux pour notre course de demain. Il est charmant, cordial, etc. C'est sans doute nos balles qui lui plaisent. De plus, nous avons M. Gallis, l'ingénieur en chef des armées, le bey Prestot, etc. Pour te donner une idée de la manière dont nous allons voyager, on nous donne des soldats afin d'écarter la foule lorsque nous sommes à photographier. J'espère que c'est chic.

Il n'est pas possible, comme tu vois, d'être mieux. Quant aux ophtalmies, parmi les gens que l'on rencontre il n'y a que ceux de la *plus vile condition*, comme on dit généralement, qui en soient atteints. M. Villemain, un jeune docteur d'ici qui est en Egypte depuis cinq ans, me disait ce matin n'en avoir pas vu un seul cas sur un homme aisé, ni sur un Européen. Rassure-toi donc, prends bon courage, je reviendrai en bon état.

Allons, adieu, pauvre vieille, il est quatre heures. J'ai été dérangé dans ma lettre par la visite de M. Pastri, banquier. C'est lui qui doit nous faire parvenir notre argent et expédier nos bagages si nous envoyons en France quelque momie.

Nous allons de ce pas chez notre ami Soliman prendre une lettre pour demain. Elle est adressée au gouverneur de Rosette afin qu'il nous loge chez lui, c'est-à-dire dans la forteresse, seul endroit logeable, à ce qu'il paraît. Nous avions l'intention de pousser jusqu'à Damiette, mais comme on nous a dit que ce serait trop fatigant à cheval, à cause des sables, nous avons renoncé à la partie ; nous irons du Caire, par bateau. Tu vois que nous ne sommes pas des entêtés. Nous avons pour principe d'écouter l'avis des gens compétents et de nous ménager comme deux petits saints. Adieu, mille baisers, pauvre vieille ; embrasse la petite pour moi. Ecris-moi de bien longues lettres. Je te serre à t'étouffer. Ton fils qui t'aime.

A LA MÊME.

Alexandrie, jeudi 22 [novembre 1849.]

Je t'écris, chère vieille, en grande tenue, habit noir, gilet blanc, escarpins, etc., comme un homme qui vient de faire une visite à un premier ministre. Nous sortons à l'instant de chez Hartim-Bey, ministre des affaires étrangères, auquel nous avons

été présentés par le consul et qui nous a parfaitement reçus. Il va nous donner un firman ficelé pour tout notre voyage. Nous sommes reçus ici d'une manière incroyable. Nous avons l'air de princes, ceci n'est pas une plaisanterie. Sassetti répète : « C'est égal, je pourrai dire qu'une fois en ma vie j'ai eu dix esclaves pour me servir, et un qui chassait les mouches. » C'est en effet ce qui lui est arrivé.

Lundi prochain, nous partons en barque sur le Nil jusqu'à Kafresahiah [1], de là nous aurons trois jours de cheval jusqu'à Mansourah, d'où nous reprendrons une cange pour Damiette, et de Damiette nous remonterons jusqu'au Caire. Cette petite expédition dans la Basse-Egypte est l'affaire d'une quinzaine. Pendant ce temps, il est probable que je ne pourrai t'écrire, pauvre vieille, car à Damiette il est peu probable de rencontrer une occasion pour Alexandrie, et nous pouvons arriver au Caire après le départ du courrier. Ainsi, prends patience, chère mère, ne t'inquiète pas. Je ne sais au juste quand tu recevras ma prochaine lettre. Le bateau de Beyrout à Alexandrie a eu trois jours de retard dans un voyage de trente-six heures, à cause des vents d'ouest. Tu vois que mille causes peuvent retarder l'arrivée des lettres.

Aujourd'hui nous avons fait emplette de tarbouchs (petits bonnets rouges à glands de soie) et nous portons déjà la coiffure égyptienne, en attendant le reste de l'accoutrement, que nous prendrons au Caire.

Ce matin, nous avons déjeuné chez M. Gallis, l'ingénieur en chef, avec notre ami Soliman-Pacha, et ce soir nous allons à l'Opéra. Tu vois que jusqu'à présent notre existence n'est pas bien rude, quoique nous ayons traversé le désert.

Il est six heures, nous allons dîner ; ce soir ou demain matin je reprendrai ma lettre et te raconterai notre petite expédition de Rosette.

Vendredi matin [23 novembre 1849.]

Nous sommes partis à la pointe du jour dimanche dernier, sellés, bottés, enharnachés, armés, avec quatre hommes qui nous suivaient à pied en courant, notre drogman monté sur son mulet chargé de nos manteaux et de nos provisions, et nos trois chevaux qui se conduisaient à l'aide d'un simple licol. Ils avaient l'air de rosses et étaient au contraire d'excellentes bêtes. Avec deux coups d'éperon on les enlevait au galop, et en sifflant ils s'arrêtaient tout court ; pour les faire aller à droite ou à gauche, il suffisait d'appuyer sur leur cou.

Dès les portes d'Alexandrie, le désert commence : ce sont des monticules de sable couverts çà et là de palmiers, puis des grèves qui n'en finissent. De temps à autre, il vous semble voir à l'horizon de grandes flaques d'eau avec des arbres qui se reflètent dedans et, tout au fond, sur la ligne extrême qui paraît toucher le ciel, une vapeur grise passe en courant comme un train de chemin de fer. C'est le mirage. Tout le monde l'éprouve, Arabes et Européens, ceux qui sont habitués au désert comme ceux qui le voient pour la première fois. De temps à autre, dans le sable, on rencontre la carcasse de quelque animal, un chameau mort, aux trois quarts rongé par les chacals et dont les boyaux noircis au soleil passent en dehors :

(1) Kafr-el-Zayat.

un mufle momifié, une tête de cheval, etc. Les Arabes trottinent sur leurs ânes avec leurs femmes empaquetées d'immenses voiles noirs ou blancs. On s'adresse le bonjour, *taëb*, et on continue son chemin.

Vers onze heures nous avons déjeuné près d'Aboukir, dans une forteresse gardée par des soldats qui nous ont offert d'excellent café et refusé le batchis, chose merveilleuse ! La plage d'Aboukir est encore couverte, de place en place, par des débris de navire. Nous y avons rencontré quantité de requins échoués. Nos chevaux écrasaient des coquilles au bord des flots ; nous tirions des cormorans et des pies de mer. Nos Arabes couraient comme des lévriers ramasser celles que nous avions blessées (car j'ai tué du gibier ! oui, moi ! voilà du nouveau, hein, pauvre vieille?) Le temps était magnifique, la mer et le ciel étaient tout bleus, l'espace immense. A un endroit que tu trouveras sur ta carte et que l'on appelle Edkou, on passe l'eau en bac. Là, nos gamins avaient acheté au conducteur de deux chameaux quelques dattes dont ceux-ci étaient chargés. A une demi-lieue plus loin environ, nous chevauchions tranquillement côte à côte, à cent pas de nos guides qui nous suivaient par derrière, quand tout à coup nous détournons la tête à un bruit de grands cris qui nous arrive. Nos hommes se bousculaient tous et nous faisaient signe de venir. Sassetti s'enlève au galop avec son pet-en-l'air de velours qui vole au vent, nous enfonçons nos éperons dans le ventre de nos chevaux et nous arrivons sur le théâtre du conflit. C'était le propriétaire des dattes qui suivait de loin ses chameaux et qui, voyant nos jeunes drôles en manger, avait cru qu'ils les avaient volées et était tombé sur eux à coups de bâton.

Mais quand il vit trois bougres fondre sur lui avec des fusiles accrochés à leur selle, les rôles changèrent, et de battant qu'il était il devint battu. Le courage alors revint à nos hommes qui tombèrent dessus à coups de triques, et de façon à ce que la peau du derrière lui en pétait à chaque bordée. Pour éviter les coups, il entra dans la mer en relevant sa robe de peur d'être mouillé ; les autres l'y suivirent. Plus il relevait sa robe, plus il offrait de place aux bâtons qui roulaient sur lui comme des baguettes de tambour, il n'y avait rien de plus drôle à considérer que ce cul noir au milieu des vapeurs blanches. Il hurlait comme une bête féroce. Nous autres, nous étions là sur le bord à rire comme des fous. J'en ai encore mal aux flancs quand j'y pense. C'est une des plus belles charges que j'ai vues, soit dit sans calembour. Le surlendemain, en revenant de Rosette, nous avons rencontré les mêmes chameaux qui revenaient d'Alexandrie. En nous apercevant de loin il prit le large, laissa là ses bêtes et fit un grand détour à pied par le désert afin de nous éviter. Cette aventure nous a considérablement divertis. Du reste, tu ne saurais croire le rôle important que le bâton joue ici ; on y distribue les horions avec une prodigalité sublime, le tout accompagné de cris, les plus couleur locale du monde.

Le soir à six heures, après un coucher de soleil qui faisait ressembler le ciel à du vermeil fondu et le sable du désert à de l'encre, nous arrivâmes à Rosette dont toutes les portes étaient fermées. Au nom de Soliman-Pacha elles s'ouvrirent, en criant lentement comme celles d'une grange. Les rues étaient sombres et si étroites qu'il n'y avait juste la place que pour un cavalier. Nous avons traversé les bazars, dont chaque boutique est éclairée par un verre plein d'huile suspendu

par une ficelle, et nous sommes arrivés à la caserne. Le pacha (1) nous a reçus sur son sopha, entouré de nègres qui nous ont apporté des pipes et du café. Après beaucoup de politesses et de compliments, on nous a donné à souper et fait nos lits garnis d'excellentes moustiquaires. A propos de moustiques, j'en suis tigré. Du reste je ne les sens nullement, ce qui est le principal. J'y suis actuellement insensible. Ma peau en est tannée, mais ce qui me désole, c'est que je ne me bronze pas du tout, tandis que Max est déjà aux trois quarts nègre. Le lendemain matin, pendant que nous faisions nos ablutions, le pacha entra dans notre chambre en nous amenant le médecin du régiment, un Italien parlant parfaitement français (2) et qui nous fit les honneurs du pays. Grâce à cet excellent homme, nous passâmes une journée fort agréable. Quand il sut mon nom et que j'étais fils de médecin, il me dit qu'il avait entendu parler de mon père et qu'il avait lu son nom cité plusieurs fois. Ce ne fut pas pour moi, chère mère, une médiocre satisfaction en songeant que la mémoire de ce pauvre père m'était encore bonne à quelque chose et me protégeait de si loin. Cela me rappelle qu'au fond de la Bretagne aussi, à Guérande, le médecin du pays m'avait dit l'avoir cité dans sa thèse. Oui, pauvre chérie, je pense à vous deux et bien souvent ; tandis que mon corps va en avant, ma pensée remonte la carte et s'enfonce dans les jours passés.

Toute la matinée fut donc employée aux courses dans Rosette. A chaque nouvelle visite que nous faisions, chibouk, café, et nullement question de manger. Je crevais de faim et commençais à trouver que c'était trop de fumée. Bref, à une heure et demie, le pacha nous dit que nous allions dîner. Nous étions cinq autour d'une table grande comme un guéridon, on buvait tous dans le même verre et l'on mangeait avec ses doigts. Il y eut bien de servis au moins trente plats. On mange cinq ou six bouchées de chacun et on vous en sert un autre. Tous arrivent l'un après l'autre. Un négrillon en jaquette bariolée chassait les mouches, d'autres nous versaient de l'eau, soit pour boire ou nous laver les mains.

C'était dans une grande chambre en bois, ouverte de tous côtés, et dominant la mer qui battait au pied. Quant à la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés) est excellente. Le reste m'a paru exécrable, mais ne m'a pas fait mal au ventre, ce qui m'a étonné. L'après-midi, nous nous sommes promenés en barque sur le Nil, du côté de l'ombre, frisant le bord du fleuve chargé de jardins qui versent dans l'eau leurs touffes vertes. De temps en temps, dans les palmiers et les orangers, paraît une maison en bois toute découpée de ciselures comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur le balcon une femme voilée dont on ne voit que les yeux, ou bien un Musulman prosterné du côté de la Mecque et récitant ses prières en se frappant le front contre la terre.

Le lendemain mardi, à six heures du matin, nous sommes repartis. Il faisait froid. Nous avons gardé nos cabans toute la journée, et nous sommes arrivés à cinq heures à Alexandrie après dix-huit lieues de cheval dans le désert, et sans être ni écorchés ni moulus. Nos selles, d'ailleurs, sont si bonnes qu'on y est comme dans des fauteuils.

(1) Hussein-Pacha.
(2) Il s'appelait le Dr Colucci. (Voir *Notes de voyage.*)

Tu vois que tout va bien, pauvre mère. Nous sommes couverts de flanelle des pieds à la tête. Le moral et le physique sont bons. Maxime me surveille et me soigne comme un enfant. Je crois qu'il me mettrait sous verre s'il le pouvait, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose.

Adieu, pauvre mère adorée. Bon espoir. Embrasse Liline pour moi. Toi je t'embrasse à t'étouffer.

Ce soir, soirée, réunion du grand monde. Nous allons chez le général Gallis. On dit qu'on y joue au whist ; ce n'est pas mon affaire, mais la société, l'étiquette, les exigences du monde ! Je vais donc déployer mes bonnes manières.

A LOUIS BOUILHET.

Le Caire, 1er décembre 1849.

Je commence, mon cher vieux, par embrasser ta bonne tête et par souffler sur ce papier toute l'inspiration, pour que ton esprit vienne vers moi. Je crois, du reste, que tu penses bougrement à nous, car nous pensons, nous autres, bougrement à toi, et cent fois dans la journée nous te regrettons. A l'heure qu'il est, la lune brille sur les minarets ; tout est silencieux. De temps à autre, aboient les chiens ; j'ai devant ma fenêtre, dont les rideaux sont tirés, la masse noire des arbres du jardin, vue dans la clarté pâle de la nuit. J'écris sur une table carrée garnie d'un tapis vert, éclairé par deux bougies et puisant mon encre dans un pot à pommade. J'entends derrière le refend le jeune Maxime qui fait ses dosages photographiques ; les muets sont là-haut qui dorment, à savoir Sassetti et le drogman, lequel drogman, pour avouer la vérité, est un des plus fieffés ruffians qu'on saurait dire. Quant à ma seigneurie, elle est revêtue d'une grande chemise de nubien, en coton blanc, ornée de houppes et d'une coupe dont la description serait longue. Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput (c'est par là qu'au jour du jugement Mahomet doit vous enlever) et couvert d'un tarbouch rouge qui cassepète de couleur rouge et m'a fait les premiers jours cassepéter de chaleur. Nous avons des boules assez orientales. Des considérations de sécurité arrêtent notre élan de costume ; l'Européen étant plus respecté en Egypte, ce ne sera qu'en Syrie que nous nous affublerons complètement. Et toi, pauvre vieux bougre aimé, que deviens-tu dans cette sale patrie à laquelle je me surprends parfois rêvassant avec tendresse? Je songe à nos dimanches à Croisset, quand j'entendais le bruit de la grille en fer et que je voyais apparaître la canne, le cahier et toi... Quand reprendrons-nous nos interminables causeries au coin du feu, plongés dans mes fauteuils verts... Où en est *Melænis?* et les pièces, voyage? etc., etc. Envoie-moi des volumes.

Nous partons le 1er janvier pour notre voyage de la Haute-Egypte et de la Nubie. Ce sera l'affaire de trois mois environ. Je n'ai pas encore vu les pyramides. La semaine prochaine, nous ferons une petite tournée aux environs, dans laquelle nous verrons les pyramides, Saccara, Memphis et le Motakam, où j'espère tuer des hyènes ou quelque renard dont je rapporterai la peau.

Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une relation de mon voyage. C'est tout au plus si j'ai le temps de me tenir au courant

de mes notes. Je n'ai encore rien écrit, ni même ouvert un livre, si ce n'est hier que j'ai lu trois odes d'Horace par divertissement, en fumant mon chibouk. Je voudrais pourtant t'envoyer quelque chose qui aille te divertir dans ton logement de la rue Beauvoisine, entre Huart et les hiboux empaillés. D'un mot, voici jusqu'à présent comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature, comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage) ; étonnement énorme des villes et des hommes. Hugo dirait : « J'étais plus près de Dieu que de l'humanité ! » ; cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdure, sables, arbres, soleil, que ce qui est maisons, rues, costume et usages. Ç'a été pour la nature une retrouvaille et pour le reste une trouvaille. Mais il y a un élément nouveau que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici, c'est le grotesque. Tout le vieux comique de l'esclave rossé, du vendeur de femmes bourru, du marchand filou, est ici très jeune, très vrai, charmant. Dans les rues, dans les maisons, à propos de tout, de droite et de gauche on y distribue des coups de bâton avec une prodigalité réjouissante. Ce sont des intonations gutturales qui ressemblent à des cris de bêtes féroces, et des rires par là-dessus, avec de grands vêtements blancs qui pendent, des dents d'ivoire claquant sous des lèvres épaisses, nez camus de nègres, pieds poudreux, et des colliers, et des bracelets ! pauvre vieux ! Nous avons fait chez le pacha de Rosette un dîner où il y avait dix nègres pour nous servir. Ils avaient des jaquettes de soie, quelques-uns des bracelets d'argent ; un négrillon nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux, nous mangions avec nos doigts ; on apportait les mets plat à plat, sur un plateau d'argent. Il y en eut environ une trentaine qui défila de cette façon. C'était dans un pavillon de bois, toutes fenêtres ouvertes, sur les divans, en vue de la mer.

Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon et balance son col comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire ; j'espère le rapporter, mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du râle qu'ils poussent. Du reste j'en aurai peut-être assez du chameau, car nous irons du Caire à Jérusalem par le désert et le mont Sinaï. C'est l'affaire de vingt-cinq jours au moins. Notre caravane se composera de douze chameaux. Vois-tu nos boules là-dessus? Arrivés à Jérusalem, nous en cuyderons peut-être crever de fatigue. Du reste si le dromadaire se conduit avec moi comme la Méditerranée, j'en aurai le dessus, car vous saurez, mon cher Monsieur, que j'ai été le plus gaillard de tous les passagers, quoique la mer ait été chienne (on roulait, on dégobillait, c'était superbe). Tout le temps de la traversée, onze jours, j'ai mangé, fumé, blagué et été si aimable par mes histoires lubriques, bons mots, facéties, etc., etc., que l'état-major m'adorait, je crois que je repasserais sur *le Nil* gratis. J'ai acquis là cette conviction que les choses prévues arrivent rarement. J'avais peur du mal de mer, et je n'en ai pas eu un brin ; il n'en fut pas ainsi de Maxime et du jeune Sassetti.

Accoudé sur le bastingage, je contemplais les flots au clair de lune, en m'efforçant de penser à tous les souvenirs historiques qui devaient m'arriver, et ne m'arrivaient pas, tandis que mon œil, stupide comme celui du bœuf, regardait l'eau tout bonnement. Plusieurs fois j'ai songé à Racine dans son cabinet, avec sa perruque

et son habit XVIIe siècle, se creusant l'imagination pour arranger la plaine liquide avec la montagne humide, à tous les bouillons qu'il voyait en idée, et quel tranquille tohu-bohu cela faisait dans sa tête.

Si tu veux avoir une bonne idée de Malte, lis dans le livre de Maxime (1) ce qu'il en dit, c'est fort exact. Appelle toute ta réflexion sur la *Calessina*, seulement figure-toi dedans des mines d'abbés du bon vieux temps, en culotte courte avec le chapeau pointu et dans la compagnie d'une dame.

Le matin du jour où nous avons abordé l'Egypte, je suis monté dans les hunes avec le maître de timonerie, et j'ai aperçu cette vieille Egypte. Le ciel, la mer, tout était bleu. Le sérail du vieux pacha se détachait en blanc à l'horizon. Voilà ce que j'ai vu. En approchant de terre, du côté des catacombes et des bains de Cléopâtre, nous distinguâmes un homme à pied avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port quelques Arabes assis, jambes croisées sur les pierres, pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant écrit le nom de Saint-Malo, et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleine de portefaix, de drogmans, le cawas des consuls, s'est ruée autour de nous ; ç'a été un bon charivari de paquets, de gueulades ; on s'embarrassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans ; on jetait les malles de par-dessus le bord dans les canots, le tout assaisonné de coups de trique sur les épaules des fellahs.

A Alexandrie, dès le soir de notre arrivée, nous avons vu une procession aux flambeaux : on fêtait la circoncision d'un enfant. Les fanaux de résine éclairaient les rues sombres où la foule bigarrée se bousculait avec des cris. Ici, au Caire, nous avons assisté à des drôleries pareilles ; un de ces derniers soirs nous avons vu des dévots chanter les louanges d'Allah, dans une noce ; rangés en parallélogramme, ils se dandinaient en psalmodiant d'une façon monotone. Un d'entre eux donnait le ton et jetait régulièrement des cris aigus. Les bouffons sont parfaits, et les plaisanteries d'iceux du meilleur goût. Un môme parlait à un sourd après avoir essayé de le faire entendre et lui criant alternativement à chacune de ses oreilles ; il s'est mis à la fin, et de désespoir, à lui hurler dans le derrière.

Demain nous devons faire une partie sur l'eau avec plusieurs dames qui danseront au son du tarabouk, avec des crotales et leurs coiffures de piastres d'or. Avant-hier, nous fûmes chez une femme qui nous présenta à deux autres. L'appartement délabré et percé à tous les vents était éclairé par une veilleuse ; on voyait un palmier par la fenêtre sans carreaux, et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochés d'or. C'est ici qu'on s'entend en contrastes : des choses splendides reluisent dans la poussière.

Adieu, pauvre vieux bougre. Ecris quelquefois à ma mère et préviens-la dès que tu auras reçu de mes nouvelles. Nous t'embrassons. Pioche raide... Adieu ; mille tendresses.

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs et paysages d'Orient*. — Paris, 1848.

A SA MÈRE.

Le Caire, 2 décembre 1849.

Nous voici au Caire, pauvre chérie, où nous devons rester tout le mois de décembre, jusqu'au retour des pèlerins de la Mecque qui doit avoir lieu dans vingt-cinq jours environ. Nous allons visiter le Caire soigneusement et nous piéter à travailler tous les soirs, chose que nous n'avons pas encore faite. Vers le 1er janvier, nous nous mettrons dans une cange et nous remonterons le Nil pendant six semaines, après quoi nous le descendrons et reviendrons ici. Tout ce voyage de la Haute-Egypte est excessivement facile et sans le moindre danger d'aucune espèce, surtout en cette saison, où les chaleurs sont loin d'être excessives. Ainsi tu peux, dès maintenant, changer d'opinion relativement au climat de l'Egypte. Il y fait des brouillards le soir tout comme ailleurs, les nuits sont froides (quoique les domestiques, les esclaves plutôt, dorment dans la rue par terre, devant les portes) et l'on y voit des nuages. A entendre, en France, certaines gens, l'Egypte est un véritable four. D'accord, mais il tiédit quelquefois. Si tu veux, pauvre vieille, avoir l'inventaire de ce que je porte sur le corps (d'après le conseil unanime des gens sensés), voici comment je suis vêtu : ceinture de flanelle, une chemise de flanelle, un caleçon de flanelle, pantalon de drap, gros gilet, grosse cravate et paletot par-dessus ma veste le soir et le matin. Je suis rasé et porte le tarbouch rouge avec les deux petits bonnets blancs en-dessous.

Tout ce qui est officier, militaire, ou employé de l'administration, porte la redingote de Constantinople, c'est-à-dire la nôtre, avec le tarbouch. Comme robe de chambre, j'ai acheté hier une chemise de Nubie qui m'a coûté cinquante sols et qui est d'un grand chic. Pour une vingtaine de francs on peut avoir des robes de chambre en soie. Un bon cheval coûte trois cents francs ; aussi en achèterons-nous en Palestine. Tu dois voir, chère mère, par le peu d'intervalle qu'il y a entre cette lettre-ci et la précédente, que nous avons brûlé la Basse-Egypte. On ne nous a pas engagés à y aller à cause des marais qu'il y a encore, restes de l'inondation. Il fallait les traverser ; on y gobe des fièvres et la colique. Nous nous en sommes privés. C'est sans doute un excès de prudence, mais enfin mieux vaut trop que pas assez. De même pour le Sennaar ; nous avions eu un moment l'intention de pousser jusque-là. C'est, à ce qu'il paraît, aussi facile que d'aller d'Alexandrie au Caire ; mais Linant-Bey (l'ingénieur en chef des ponts et chaussées d'Egypte), qui y a été trois fois, nous a dit que nous ne verrions rien du tout, et que cela ne valait pas la peine d'allonger notre voyage. Ainsi le Sennaar, jusqu'à présent, me paraît mis de côté, à moins que là-haut la rage ne nous empoigne de remonter plus loin. En revanche M. Linant (c'est à coup sûr l'homme le plus intelligent que nous ayons encore rencontré, le plus instruit et le mieux de toute façon) nous engage à aller à Jérusalem par terre, et non par mer, ce qui rentre dans notre itinéraire primitif, comme tu peux t'en assurer en y jetant les yeux. Je conclus de tout cela qu'il n'est pas possible en Europe d'avoir sur les routes d'Asie des renseignements précis. Cela change souvent. Ainsi nous avons vu à Alexandrie un jeune prince allemand qui revenait de Palmyre réputée inabordable ; il y avait été avec son domestique et son drogman, sans qu'il lui arrivât rien du tout. J'en ai assez vu,

et surtout assez entendu, pour avoir cette conviction que la mauvaise rencontre n'existe que quand on la cherche ; quant aux maladies on les gagne par imprudence. Que dis-tu d'un brave Anglais (le fait nous a été rapporté par le comte de Neuville qui a voyagé avec lui en Syrie) qui, tout le temps qu'il était en Syrie, faisait quatre repas, mangeait du roastbeef et buvait du vin ! On avait beau lui soutenir qu'il allait se tuer, notre homme n'en démordait pas. Quand la fièvre l'empoigna, il ajouta du rhum à son thé et s'imagina de prendre alors des bains froids pour se calmer le sang. Aussi s'est-il fait claquer comme un pétard à Jérusalem, soutenant jusqu'au dernier moment que le climat était meurtrier et son régime bon. Sois donc sans crainte aucune, pauvre vieille, nous allons bien tous et irons bien jusqu'au bout.

C'est au Caire que l'Orient commence. Alexandrie est trop mélangée d'Européens pour que la couleur locale y soit bien pure. Ici on rencontre moins de chapeaux. Nous courons les bazars, les caouehs (cafés), les baladins, les mosquées. Il y a des farceurs d'un grand mérite et qui font des plaisanteries d'un goût plus que léger. Le bazar des esclaves a eu nos premières visites. Il faut voir là le mépris qu'on a pour la chair humaine. Le socialisme n'est pas près de régner en Egypte. Je me fonds en admiration devant les chameaux qui traversent les rues et se couchent dans les bazars entre les boutiques.

A LA MÊME.

Mardi soir, 4 décembre [1849] (1).

Bonne journée aujourd'hui, chère mère; j'ai reçu quatre lettres de toi. Tout ce bon bagage à la fois m'a rempli de joie. Nous avons fait cet après-midi une délicieuse course au tombeau des Califes. C'est une grande plaine aux environs du Caire, toute chargée de mosquées du temps des croisades. On a le désert d'un côté, le Caire et tous ses monuments à vos pieds, et plus loin les prairies du Nil, avec le fleuve tacheté de voiles blanches. Les canges ont toutes deux grandes voiles croisées qui font ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel était tout bleu, les éperviers tournoyaient, les chameaux passaient, et du haut des minarets en ruines, dont les pierres sont rongées de vieillesse, comme des pans de guenilles déchiquetées par les rats, on voyait les hommes et les bêtes ramper comme des mouches, le tout inondé d'une lumière liquide qui paraît pénétrer la surface de chaque chose et la transparence de l'atmosphère.

Maintenant que j'ai de tes nouvelles, je ferme ma lettre. Nous partons après-demain pour notre petite excursion autour du Caire.

Adieu, je t'embrasse un million de fois.

(1) La date donnée dans les éditions antérieures, *Vendredi soir, 4 décembre*, est certainement fausse. Le 4 décembre est un mardi. Dans les *Notes de voyage*, sous la date *Mardi, 4 décembre*, Flaubert raconte sa visite au tombeau des Califes, ce qui permet de rectifier.

A MADAME BONENFANT.

Le Caire, 5 [4] décembre 1849.

Et d'abord, chers parents, permettez-moi de vous dire que je ne sais comment vous remercier pour les bons soins que vous prodiguez à ma pauvre mère. Elle en a bien besoin, je vous assure, et sans vous je ne sais ce qu'elle deviendrait. Dans sa lettre que j'ai reçue hier, elle me parle de retourner à Rouen vers la fin de décembre. Je crois qu'elle fera bien d'y rester le moins longtemps possible et de retourner auprès de vous, elle ne saurait être mieux nulle part ailleurs.

Quand tu me répondras, chère Olympe, dis-moi franchement comment elle va, si elle n'est pas trop triste ; ses lettres me paraissent bien raisonnables, mais j'ai peur qu'elle ne se batte un peu les flancs pour m'écrire, et, de peur de m'attrister, fasse bonne contenance en dépit d'elle-même. En tout cas ne me cache rien. Je fais appel là-dessus à ta franchise et à ton bon cœur. Tu l'as sans doute bien embrassée quand je suis parti ; comme elle pleurait, n'est-ce pas? Merci, ma grosse, pour tout ce que tu lui as donné de tendresse en cet affreux moment. Il n'y a rien de perdu, je ramasse tout cela et le garde en un coin sûr.

J'espère bien que vous n'avez pas le toupet d'espérer de moi une relation de voyage. Il me manque, pour effectuer la chose, le temps. A peine, en voyage, si on a celui de respirer. Les soins matériels absorbent une quantité de quarts d'heure inconcevable. Pour acheter une pipe dans un bazar, c'est l'affaire d'une demi-journée, tant les marchands se disputent avec notre drogman, l'un voulant tromper l'autre. De là, cris, injures, coups : tableau ! Et la journée se passe ainsi. J'ai bien pensé au brave père Parain ce matin (1), nous avons visité le bazar des orfèvres. Dans un couloir aussi étroit et aussi sombre qu'une tige de botte (lorsque la tenant par les tirants on cherche à découvrir le clou qui vous blesse le talon), rangés des deux côtés, derrière de gros coffres en bois, fumant la pipe et buvant le café, il y a quantité de drôles en turban, penchés sur leur genou et occupés à gratter je ne sais quoi. Dans une espèce d'arrière-boutique flamboie la forge ; quelques gamins polissent des chaînes d'or ; des femmes voilées passent devant vous en criant des mots incompréhensibles ; ou bien c'est la tête de quelque chameau traversant le bazar, qui entre dans la boutique sans façon et regarde ce que l'on fait avec son grand air hébété. Voilà ce que c'est que le bazar des orfèvres : d'orfèvrerie on n'en voit pas, tout est sous clef.

A SA MÈRE.

Le Caire, 14 décembre 1849.

Si tu savais, chère vieille, combien de fois par jour, en voyant de belles choses, je te regrette et me figure ta mine garnie de lunettes, s'ébahissant à mes côtés. Aussi, de tout ce que je vois, je tâche de ramasser le plus possible pour t'en rapporter

(1) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert date du *Mardi 4 décembre* cette visite au Bazar des Orfèvres, ce qui autorise à rectifier la date attribuée à cette lettre.

davantage. Comme nous causerons au retour ! pauvre chère vieille, allons ! allons ! prends courage. Ce temps, qui te paraît si long maintenant, dans quelques mois te semblera avoir passé vite ; tu ne te rappelleras plus alors que l'uniformité de ton inquiétude, sans toutes les intermittences qui peuvent maintenant en mesurer l'étendue. Quand je dis intermittences, je me trompe sans doute, car je suis sûr que tu ne désinquiétudes pas et que du matin au soir (et surtout du soir au matin) tu es à te creuser la tête pour imaginer un tas de dangers, qui n'ont jamais existé que dans ta cervelle. La lettre d'aujourd'hui, par exemple, me paraît plus triste que les autres. Comme tu vas t'ennuyer, à Rouen ! Comme tu vas regarder ton feu brûler et la pluie couler sur les carreaux ! Fais venir Bouilhet, vous causerez de moi ensemble. Tu sais qu'il est d'une timidité ridicule, et s'il ne t'a pas écrit (ce qui ne m'étonnerait guère), ou s'il ne vient pas subito te voir, sachant ton retour à Rouen, c'est qu'il y a là plus de gaucherie qu'autre chose.

Ma lettre t'arrivera après le jour de l'an. A cette époque nous ferons nos préparatifs pour le voyage du Nil. Nous aurons une belle cange avec dix marins à nous (chaque homme 15 francs par mois), et des lettres de recommandation pour tous les gouverneurs. Il n'y aurait même rien d'étonnant quand Soliman-Pacha nous accompagnerait une partie du voyage (ce qui nous dérangerait un peu, par parenthèse). Nous aurons sur notre bateau une masse de pipes, force tarbouch, chibouk et tarabouk (tambour), etc., etc. Oui, nous avons un bon chic. Le soleil s'est enfin décidé à me culotter la peau, je passe au bronze (ce qui me satisfait) ; j'engraisse (ce qui me désole) ; ma barbe pousse comme une savane d'Amérique. Je dors des douze heures de suite sans [me] réveiller, enfin j'ai l'air d'un vieux roquentin. J'ai une bonne boule et suis satisfait de moi. Quant à la vanité, rassure-toi, pauvre vieille, je ne suis pas encore ivre d'encens et je crois qu'au retour je ne ferai pas semblant de ne pas te reconnaître.

Nous avons cette semaine fait une petite excursion de six jours à Giseh, aux Pyramides, à Sakkara et à Memphis. A Sakkara j'ai ramassé dans leur pot des momies d'ibis que nous remporterons. Quant à des momies humaines, c'est fort difficile à exporter, toutes les antiquités étant arrêtées à la douane. Du reste, si ce n'est pas plus malaisé pour sortir que pour entrer, l'affaire sera bâclée aisément. Nous sommes entrés à Alexandrie sans qu'on ait ouvert nos bagages (1,200 livres). Nous avons donné cinquante sols, et tout a été dit. Voilà donc dix jours que nous avons passés à peu près entièrement dans le désert, couchant sous la tente, vivant avec les Bédouins (lesquels sont très gais et les meilleurs gens du monde), mangeant des tourterelles, buvant du lait de buffle, et entendant la nuit glapir ces vieux chacals que nous voyons le soir et le matin galoper entre les monticules de sable voisins. J'adore le désert ; l'air y est sec et vif comme celui des bords de la mer ; rapprochement d'autant plus juste qu'en passant la langue sur sa moustache, on se sale le palais. On y respire à pleins poumons. Nos chevaux étaient ferrés avec un fer plein (comme un soulier) pour mieux courir sur le sable ; nous les lancions à fond de train, nous *dévorions* l'espace, nous faisions une masse de charges. Pour te rassurer dès à présent quant au désert (relativement à notre voyage du Sinaï que nous ferons vers le mois d'avril probablement), apprends, pauvre vieille, qu'il n'y a dans le désert ni ophtalmie, ni dysenterie, ni fièvre. *Il n'y a rien* et puis

c'est tout, le seul danger sérieux est d'y crever de faim ou de soif quand on n'a pas de provisions. Nous avons un drogman parfait, homme d'une cinquantaine d'années, Italien, aux trois quarts Arabe, grand drôle flegmatique, connaissant les coins et recoins de toute l'Egypte, excellent dans tous les marchés que nous faisons et qui, au milieu d'une vingtaine d'Arabes, est curieux à voir. Pour une piastre (5 sols) il se chamaille avec eux pendant une heure. Alors son grand œil noir s'allume, il gesticule, pâlit, crie et finit par les faire taire. Il est bon cuisinier, nous prie de lui laisser nous faire des plats sucrés, sait empailler les oiseaux, estamper les bas-reliefs ; il fait tous les métiers possibles et ne rit jamais que lorsqu'il a pris un raccourci pour nous mener d'un endroit à l'autre. Alors il met les poings sur les hanches, baisse le nez et se tortille en grimpant sur sa bourrique. Dans l'intérieur du Caire nous ne sortons pas des ânes ; ou plutôt nous ne sortons pas sans âne ; les rues sont si étroites qu'il n'y a pas moyen d'avoir d'autre monture et la ville est si grande qu'on ne saurait faire une course à pied. Depuis les grands seigneurs jusqu'aux nettoyeurs de pipes, tout le monde trottine sur son baudet ; on crie, on se range, on se frôle les uns les autres, on passe et l'on disparaît, le tout sans encombre ni accident. Les trois quarts des rues ne sont guère plus grandes que la rue du Petit-Puits. Par le haut, les maisons font toucher leurs balcons de bois ciselés, on entend des voix chanter de derrière les murs ou bien résonner de temps à autre le singulier cri de joie des femmes arabes, qui ressemble à un trille de clarinette. En fait de baladins, farceurs et danseuses, c'est, à ce qu'il paraît, dans la Haute-Egypte que nous pourrons nous donner une bosse de cette bonne couleur tant rêvée.

Nous sommes arrivés au bas de la colline où se trouvent les pyramides, il y a aujourd'hui huit jours (vendredi), à 4 heures du soir. C'est là que commence le désert. Ç'a été plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train. Maxime m'a imité et je suis arrivé au pied du Sphinx. En voyant cela, qui est indescriptible, il faudrait dix pages (et quelles pages !), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher du soleil, le Sphinx et les trois pyramides toutes roses semblaient noyées dans la lumière ; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de pyramides, et franchement c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes ; les pierres, qui à vingt pas semblent grosses comme des pavés de rues, ont la taille d'un homme environ et, quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure comme lorsqu'on gravit une montagne. Dès le lendemain matin, avant le jour, nous avons commencé l'ascension. Les Arabes qui vous mènent sont si adroits, deux par devant qui vous tirent et deux par derrière qui vous poussent, que l'on est entraîné presque malgré soi. Moi qui n'ai pas le *vent* long, je n'en pouvais plus d'essoufflement quand je suis arrivé en haut. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

Le reste de la journée a été employé à visiter l'intérieur des pyramides, les hypogées, les tombeaux où je ne suis pas descendu, de peur du vertige, descente dangereuse d'ailleurs et qui ne récompense pas du mal que l'on se donne. Nous avons reçu des Anglais voyageurs sous notre tente. Nous leur avons offert la pipe et le café et échangé toutes sortes de politesses. Le lendemain, course à cheval dans

l'intérieur du désert ; photographie, notes. Le vent, la nuit, donnait des coups dans notre tente comme dans la voile d'un navire. Notre lanterne brûlait suspendue au milieu ; les chevaux, attachés à des piquets, soufflaient. Giuseppe, l'écumoire à la main, marmitonnait la cuisine, et autour de leurs feux nos Arabes chantaient des litanies ou écoutaient un d'entre eux raconter une histoire. Pour dormir, ils font des trous dans le sable avec leurs mains et se couchent dans ces sortes de fosses comme des cadavres. On ne sort pas ici des tombeaux, des momies, des débris de toute espèce ; la terre des environs de Sakkara est littéralement composée d'ossements humains. Pour arranger la bride de mon cheval, mon saïs (valet de pied qui court devant les chevaux) a pris un os, en guise d'autre chose. Le sol en cet endroit est effondré par des souterrains qui étaient des nécropoles.

A Memphis nous avons campé au bord d'un lac, dans un bois de palmiers près du colosse de Sésostris étendu sur le ventre dans la boue. Il ne reste rien de Memphis. Il n'y a que des palmiers, quelques troupeaux de chèvres, une belle herbe verte et, çà et là, quelque pauvre Arabe qui fuit à toutes jambes devant vous quand vous galopez vers lui. Je m'aperçois que les Francs sont fort respectés ; nos armes et le souvenir de Napoléon y sont pour beaucoup ; mais il faut dire aussi que beaucoup d'officiers de l'armée du pacha sont des Français et que les pauvres diables ne savent jamais à qui ils ont affaire. Avant-hier matin, 12, anniversaire de ma naissance, nous sommes revenus au Caire par une autre route, marchant tout le temps sous les palmiers ou au bord du Nil, et allant au petit pas pour faire durer le plaisir ; aussi avons-nous mis sept heures pour une route qui en demande quatre.

Je t'ai parlé de verdure. Cela peut te sembler drôle. Mais il y a en Egypte deux choses, l'Egypte proprement dite, la vallée, tout ce qui reçoit l'inondation, qui est plus vert que la Normandie, et immédiatement à côté le sable aride, le désert, de sorte que ces deux couleurs tranchent brutalement côte à côte, dans la même vue, comme du haut des pyramides, par exemple. Vous voyez des champs, des prairies, des mosquées, et le désert, — cette grande polissonne d'étendue qui est violette au soleil levant, grise en plein midi, et rose le soir. Ah ! tout cela est bien farce.

A SON FRÈRE.

Le Caire, 15 décembre 1849.

Tu dois commencer à trouver que je suis une fière canaille de ne vous avoir pas donné plus tôt de mes nouvelles, mon cher Achille, mais c'est tout au plus si j'ai le temps à chaque courrier de griffonner à la hâte quelques lignes pour notre pauvre mère. Nous rentrons le soir passablement échignés, et dès que nos notes sont prises, nous tapons de l'œil. Voilà deux jours que nous sommes revenus des pyramides. De tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, c'est à coup sûr ce qu'il y a de plus beau, quoique l'impression soit toute différente de celle à laquelle on s'attend. Ces *étonnantes bâtisses*, au premier coup d'œil, ne paraissent pas fort grandes, n'ayant rien là qui puisse servir de terme de comparaison, mais à mesure qu'on reste auprès et surtout que l'on monte sur elles, cela grandit prodigieusement et paraît si bien

devoir vous écraser que l'on en courbe les épaules. Quant à la vue qu'on découvre de là-haut, je défie qui que ce soit, fût-ce Desalleurs, Me Bailleul ou Chateaubriand, d'en donner une idée ; on serre son manteau contre soi, vu que le froid vous pince fort, et on tait sa gueule voilà tout.

A propos de froid, il fait froid en Egypte, on y est couvert de flanelles et de paletots, de même que l'on y voit des nuages, de même qu'il y a beaucoup de verdure. La première chose que l'on vous recommande, c'est de vous bien couvrir, pour éviter les dysenteries qui sont fort dangereuses. A part cela, il y règne peu de maladies, les fièvres sont dans le delta, et les ophtalmies n'attaquent guère que les Arabes. Du reste dans la Haute-Egypte, pour laquelle nous partons au mois de janvier, après le retour des pèlerins de la Mecque, il n'y a plus ni maladies d'yeux ni maladies de ventre. Ici, au Caire, on voit quantité de borgnes et d'aveugles ; les enfants des pauvres gens sont littéralement mangés par les mouches, ce qui ne les empêche pas de porter des colliers, et aux jours de fête, comme aux circoncisions et aux mariages, des bonnets et des vestes garnis de piastres d'or que les grands leur prêtent pour embellir la cérémonie.

On peut ici satisfaire son goût pour l'académie humaine ; quantité de messieurs marchent complètement nus, ce qui fait détourner les yeux des Anglaises ; les drôles sont du reste crânement tournés et outillés. Quant aux femmes on ne leur voit rien de la figure, que la poitrine en plein. Dans la campagne, par exemple, quand elles vous voient venir, elles prennent leur vêtement, se le ramènent sur le visage, et pour se cacher la mine se découvrent ce qu'on est convenu d'appeler la gorge, c'est-à-dire l'espace compris depuis le menton jusqu'au nombril.

Ah ! j'en ai-t-il vu de ces tétons ! j'en ai t'y vu ! j'en ai t'y vu !

Remarque : Le téton d'Egypte est très pointu, en forme de mamelle, et n'excite pas du tout.

Mais ce qui excite par exemple, ce sont les chameaux (les vrais, ceux qui ont quatre pattes) traversant les bazars ; ce sont les mosquées avec leurs fontaines, les rues pleines de costumes de tous pays, les cafés qui regorgent de fumée de tabac et les places publiques retentissantes de baladins et de farceurs. Il y a sur tout cela, ou plutôt c'est de tout cela que ressort une couleur d'enfer qui vous empoigne, un charme singulier qui vous tient bouche béante.

Quant aux almées du Caire, il n'y en a plus au Caire, elles sont reléguées dans la Haute-Egypte ; en revanche il y a des almées mâles, citoyens à métier suspect, habillés en femmes et qui se trémoussent d'une belle façon. Après demain, nous en ferons venir six dans le jardin de l'hôtel et nous nous donnerons une représentation complète ; ce que j'en ai déjà vu dans la rue m'a paru très beau.

Nous sommes ici sur un excellent pied. Soliman-Pacha s'est pris d'une belle affection pour nous dès le début, ce qui nous a bien fait comme position, et nous voyageons avec une certaine mine. L'Egypte est du reste peuplée de Français, lesquels sont fort heureux de rencontrer des compatriotes avec qui causer des théâtres de Paris et de la politique du jour ; presque toutes les places importantes sont occupées par eux, ou par des Arméniens chrétiens, de sorte que les pauvres diables d'Arabes ne savent jamais à qui ils ont affaire et baissent pavillon devant toute redingote européenne. Du reste le peuple s'inquiète fort peu de tout ce qui

se passe, il était égyptien sous Mahomet, il redevient turc sous Abbas, il sera anglais plus tard quand l'Angleterre se sera emparée de l'Egypte (ce qui arrivera un de ces matins), ou plutôt il restera le même, se moquant de tout, flâneur, causeur et paresseux, car l'Arabe ici est très gai, fort amateur de drôleries, de mascarades et de processions ; le fellah tout nu laboure les champs avec un hoyau et s'arrête pour vous voir passer, tout comme les bons paysans de France ; le Bédouin s'amuse à se faire raconter des gaudrioles, et l'habitant des villes fume sa pipe sur sa boutique, se branle la tête en récitant sa prière, et floue gravement le bourgeois en buvant son café d'un air antique.

J'ai adressé chez toi une lettre pour maman. La voilà revenue à Rouen, la pauvre femme, elle ne sait où traîner son ennui. Soignez-la bien ; je ne te dis pas de l'aimer, cher frère, mais c'est de paroles surtout qu'elle a besoin : il lui faut pour vivre quelque peu de cette tendresse quotidienne à laquelle elle a été si habituée et que lui prodiguait notre pauvre père.

Pardon, pauvre vieux, si je te dis des choses que tu devines, mais à mille lieues de distance on est si loin ! et maintenant que tu es seul près d'elle, fais-toi double et remplace-moi.

Adieu, embrasse pour moi Julie et Juliette (1), tout le monde, tous les nôtres, cela va sans dire.

Tout à toi. Ecrivez-moi au Caire. Je t'embrasse.

A LOUIS BOUILHET.

de Saltatoribus.

[Fin décembre 1849-début janvier 1850] (2).

Nous n'avons pas encore eu de danseuses ; elles sont toutes dans la Haute-Egypte, exilées. La partie que nous devions faire sur le Nil la dernière fois que je t'ai écrit a raté. Du reste, il n'y a rien de perdu. Mais nous avons eu les danseurs. Oh ! Oh ! Oh !

C'est nous qui t'avons appelé ! J'en ai été indigné, et très triste. Trois ou quatre musiciens jouant des instruments singuliers (nous en rapporterons) se tenaient debout au fond de la salle de l'hôtel pendant que, sur une petite table, un monsieur prenait son repas et que nous autres nous fumions nos pipes assis sur le divan. Comme danseurs figure-toi deux drôles passablement laids, mais charmants de corruption, de dégradation intentionnelle dans le regard et de féminité dans les mouvements, ayant les yeux peints avec de l'antimoine et habillés en femmes. Pour costume, de larges pantalons et une veste brodée qui descend jusqu'à l'épigastre, tandis que les pantalons au contraire, retenus par une énorme ceinture de cachemire pliée en plusieurs doubles, ne commencent à peu près qu'au bas-ventre, de sorte que tout le ventre, les reins et la naissance des fesses sont à nu à travers une gaze noire collée sur la peau, c'est-à-dire retenue par les vêtements

(1) Femme et fille d'Achille Flaubert.

(2) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert date *samedi* 29 [décembre 1849] l'épisode des danseurs du Caire.

inférieurs et supérieurs. Elle se ride sur les hanches comme une onde ténébreuse et transparente, à tous les mouvements qu'ils font. La musique va toujours du même train, sans arrêter, pendant deux heures. La flûte est aigre, les tambourins vous retentissent dans la poitrine, le chanteur domine tout. Les danseurs passent et reviennent, ils marchent remuant le bassin avec un mouvement court et convulsif. C'est un « trille de muscles » (seule expression qui soit juste) ; quand le bassin remue, tout le reste du corps est immobile. Lorsque c'est, au contraire, la poitrine qui remue, tout le reste ne bouge. Ils avancent ainsi vers nous, les bras étendus, en jouant des crotales de cuivre, et leur figure sous leur fard et leur sueur demeure plus inexpressive qu'une statue. J'entends par là qu'ils ne sourient point. L'effet résulte de la gravité de la tête en opposition avec les mouvements lascifs du corps. Quelquefois ils se renversent tout à fait sur le dos par terre, comme une femme qui se couche, et se relèvent avec un mouvement de reins pareil à celui d'un arbre qui se redresse une fois le vent passé. Dans les saluts et révérences, leurs grands pantalons larges se bouffissent tout à coup comme des ballons ovales, puis semblent fondre, en vidant l'air qui les gonfle. De temps à autre, pendant la danse, le cornac qui les a amenés folâtre autour d'eux, leur embrassant le ventre, les reins et disant des facéties gaillardes pour épicer la chose, qui est déjà claire par elle-même. C'est trop beau pour que ce soit excitant. Je doute que les femmes vaillent les hommes ; la laideur de ceux-ci ajoute beaucoup comme Art. J'en ai gobé une migraine pour le reste de la journée.

L'autre jour, j'ai pris un bain. J'étais seul au fond de l'étuve regardant le jour tomber par les grosses lentilles de verre qui sont au dôme. L'eau chaude coulait partout ; étendu comme un veau, je pensais à un tas de choses ; tous mes pores tranquillement se dilataient. C'est très voluptueux et d'une mélancolie douce, que de prendre ainsi un bain sans personne, perdu dans ces salles obscures où le moindre bruit retentit comme un coup de canon, tandis que les Kellaks nus s'appellent entre eux, et qu'ils vous manient, et vous retournent comme des embaumeurs qui vous disposeraient pour le tombeau.

Nous avons été, moyennant batchi (le batchi et le coup de bâton sont le fond de l'Arabe, on n'entend pas d'autre chose et on ne voit que ça), initiés.

On nous a mis des serpents autour du cou, autour des mains ; on a récité sur nos têtes des incantations ; on nous a soufflé dans la bouche : c'était très amusant. Les hommes qui exercent d'aussi coupables industries exécutent leurs viles jongleries, comme disait M. de Voltaire, avec une singulière habileté. A propos de M. de Voltaire, ce que tu me dis sur lui à propos de ta nuit passée à Mauny m'a ému. J'ai habité ce château pendant plusieurs mois, ayant deux ans et demi, ce sont mes plus vieux souvenirs. Je me rappelle un rond de gazon, avec un maître d'hôtel en habit noir qui passait dessus, de grands arbres, et un long corridor au bout duquel, à gauche, était la chambre où je couchais.

Nous devisons avec des prêtres de toutes les religions. C'est quelquefois réellement beau comme poses et attitudes de gens. Nous faisons faire des traductions de chansons, de contes, de traditions, tout ce qu'il y a de plus populaire et oriental. Nous employons des savants, cela est littéral. Nous avons de bonnes touches, beaucoup d'insolence, énormément de liberté de langage. Le maître d'hôtel, chez

qui nous sommes, trouve même que nous allons quelquefois un peu loin.

Un de ces jours nous allons nous livrer à la visite des sorciers. Toujours dans le but de ces vieux mouvements.

Pauvre cher bougre, j'ai bien envie de t'embrasser, je serai content quand je reverrai ta figure. Hier, en lisant tes vers, j'ai exagéré mon exagération pour me faire plaisir et m'illusionner, comme si tu étais là.

Va voir souvent ma mère, soutiens-la, écris-lui quand elle sera absente, la pauvre femme en a besoin. Tu feras là un acte de haut évangélisme, et comme étude tu y verras l'expansion pudique d'une bonne et droite nature. Ah ! pauvre vieux, sans elle et toi, je ne penserais guère à ma patrie, je veux dire à ma maison. Je vois ici de gentils exemples de bassesse : c'est antique. Vive un gouvernement despotique pour ravaler la dignité de l'homme ! Miséricorde, quelles canailles que tous ces bougres-là !

Le soir quand tu es rentré, que les strophes ne vont pas, que tu penses à moi et que tu t'ennuies, appuyé du bout du coude sur ta table, prends un morceau de papier et envoie-moi tout, tout. J'ai mangé ta lettre et l'ai relue plusieurs fois.

Adieu, je t'embrasse et suis plus que jamais « Maréchal de Richelieu, juste-au-corps bleu, Mousquetaire gris, régence et cardinal Dubois », sacrebleu !

A toi, mon solide.

A SA MÈRE.

Le Caire, 5 janvier 1850.

Ta bonne et longue lettre du 16, pauvre chère vieille, m'est arrivée pour mon cadeau du jour de l'an, mercredi dernier. J'étais en train de faire une visite officielle à M. notre consul, quand on lui a apporté un gros paquet, qu'il a décacheté immédiatement. J'ai saisi le pli que j'ai reconnu entre cent autres (la main me démangeait de l'ouvrir, mais la bienséance, hélas ! s'y opposait). Par bonheur il nous a fait passer dans le salon de son *épouse* pour lui rendre nos devoirs, et comme celle-ci venait de recevoir une lettre de sa mère, nous nous sommes accordé mutuellement la permission de lire chacun de notre côté, dès avant même de nous presque saluer.

Nous avons fait une course à chameau ! ! ! Eh bien, le chameau ne donne, quoi qu'on en dise, ni mal de mer, ni courbature. Au bout de quatre heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous fussions restés dans nos chambres. On est là piété dans une espèce de fauteuil ; on change de position comme il vous plaît, jambes croisées, ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier. Après ça, est-ce que nous n'avions pas assez rêvé le djemel pour qu'il fût possible qu'il nous incommodât?

Je *cassepète* du besoin de te dire mon surnom. Sais-tu comment les Arabes m'appellent? (comme ils ont une grande difficulté à prononcer nos noms Français, afin de distinguer les Francs ils en inventent un à leur usage). Devine-le donc, ce fameux nom? *Abou-Schenep*, ce qui veut dire « le père de la moustache » ; le mot d'Abou, père, s'applique à tout ce qui a rapport à la chose dont on parle. Ainsi on dit : *Père des bottes, père de la colle, père de la moutarde*, pour dire marchand de chaussures, de colle, de moutarde, et ils s'entendent tout de même entre eux,

comme disait la mère Decaux. (Le nom de Max est un nom très long dont je ne me souviens pas, et qui veut dire *l'homme excessivement maigre*). Juge de ma joie quand j'ai appris l'honneur que l'on rendait à cette partie de ma personne.

Souvent, afin de gagner du temps et de n'être pas obligés de revenir déjeuner ici, à l'hôtel, nous sortons dès le matin, et quand l'appétit nous prend, nous nous tablons dans un restaurant turc. Là, on déchiquète tout avec ses mains et l'on rote à outrance. La salle à manger et la cuisine ne font qu'un, et la grande cheminée, garnie de petites potiches, gargouille et fume derrière vous avec le marmiton en turban blanc et bras retroussés. Je prends soin d'écrire les noms de tous les mets et leur composition. J'ai également relevé tous les parfums qui se font au Caire. Cela peut m'être fort utile quelque part. Nous avons pris deux drogmans ; le soir un conteur arabe vient nous lire des contes, et il y a un effendi que nous payons pour nous faire des traductions. Mais si nous ne perdons pas de temps, en revanche l'argent file vite, et plus vite que les dromadaires, celui-là ! Car à propos de ces petites bêtes, nous avons mis 4 heures à faire 6 lieues. Tu vois le train que cela va.

Pour en revenir à la vie que nous menons ici, j'ai eu il y a quelques jours un bel après-midi. Maxime était resté à faire je ne sais quoi. J'ai pris Hassan (le second drogman que nous avons loué momentanément) et me suis dirigé chez l'évêque des Cophtes pour causer avec lui. Je suis entré dans une cour carrée entourée de colonnes, et au milieu de laquelle il y avait un petit jardin, c'est-à-dire quelques grands arbres, plates-bandes de verdure sombre dont un divan en bois treillagé faisait la bordure. Mon drogman, avec ses larges culottes et sa veste à grandes manches, marchait devant, moi derrière. Sur un des coins du divan était assis un vieux roquentin à mine renfrognée, à barbe blanche, dans une grande pelisse et flanqué de livres en écriture baroque épars de tous côtés. A une certaine distance se tenaient trois docteurs en robe noire, plus jeunes et avec de longues barbes aussi. Le drogman a dit : « C'est un seigneur français, *cawadja françaou*, qui voyage par toute la terre pour s'instruire et qui vient vers toi pour causer de ta religion. » Voilà le style dont on se traite ! Imagines-tu les phrases que je fais? Ainsi tantôt, comme j'étais à examiner des graines chez un marchand, une femme, à l'enfant de laquelle je venais de faire l'aumône, m'a dit : « Béni soyez-vous, mon doux seigneur : que Dieu vous accorde de retourner sain et sauf dans votre patrie. » On se sert beaucoup de bénédictions et de formules de ce genre. Un saïs à qui Max demandait s'il n'était pas fatigué a répondu : « Le plaisir de tes yeux me suffit. »

Donc je reviens à l'évêque. Il m'a reçu avec moult politesses ; on a apporté le café et bientôt je me suis mis à lui pousser des questions touchant la Trinité, la Vierge, les Evangiles, l'Eucharistie, toute ma vieille érudition de *Saint-Antoine* est remontée à flot. C'était superbe, le ciel bleu sur nos têtes, les arbres, les bouquins étalés, le vieux bonhomme ruminant dans sa barbe pour me répondre, moi à côté de lui, les jambes croisées, gesticulant avec mon crayon et prenant des notes, tandis qu'Hassan se tenait debout, immobile, à traduire de vive voix et que les trois autres docteurs assis sur les tabourets opinaient de la tête et interprétaient de temps à autre quelques mots. Je jouissais profondément. C'était bien là ce vieil Orient, pays des religions et des vastes costumes. Quand l'évêque a été échigné, un des docteurs l'a remplacé, et lorsqu'à la fin j'ai vu qu'ils avaient

tous les pommettes rouges, je suis sorti. J'y retournerai, car il y a là beaucoup à apprendre. La religion cophte est la plus ancienne secte chrétienne qu'il y ait, et l'on n'en connaît presque rien, pour ne pas dire rien en Europe (du moins que je sache). J'irai de même chez les Arméniens, chez les Grecs, les Sannites, et surtout chez les docteurs musulmans.

Nous attendons toujours le retour de la caravane de la Mecque ; c'est une occasion trop bonne pour la rater, et nous ne partirons pas pour la Haute-Egypte avant que les pèlerins ne soient arrivés. On voit là des choses assez cocasses. Les chevaux des prêtres marchent sur le corps des fidèles prosternés. Il y a toutes sortes de derviches, de chanteurs, etc.

Lorsque je pense cependant à mon avenir (cela m'arrive rarement, car je ne pense à rien du tout, contrairement aux grandes pensées que l'on doit avoir devant les ruines), bref, lorsque je me demande : Que ferai-je au retour? qu'écrirai-je? que vaudrai-je alors? où faudra-t-il vivre? quelle ligne suivre, etc., etc., je suis plein de doutes et d'irrésolutions. D'âge en âge, j'ai toujours ainsi reculé à me poser vis-à-vis de moi-même, et je crèverai à soixante ans avant d'avoir une opinion sur mon compte, ni peut-être fait une œuvre qui m'ait donné ma mesure. *Saint-Antoine* est-il bon ou mauvais? voilà par exemple ce que je me demande souvent ; lequel de moi ou des autres (1) s'est trompé? Au reste, je ne m'inquiète guère de tout cela ; je vis comme une plante, je me pénètre de soleil, de lumière, de couleurs et de grand air ; je mange, voilà tout. Restera ensuite à digérer. C'est là l'important.

Tu me demandes si l'Orient est à la hauteur de ce que j'imaginais. A la hauteur, oui, et de plus il dépasse en largeur la supposition que j'en faisais. J'ai trouvé dessiné nettement ce qui pour moi était brumeux. Le fait a fait place au pressentiment, si bien que c'est souvent comme si je retrouvais tout à coup de vieux rêves oubliés.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Le Caire, 15 janvier 1850.

Vous avez appris par ma mère, cher et excellent ami, que nous étions arrivés au Caire en bon état, et son avant-dernière lettre me témoigne même la joie que vous avez eue, en sachant que j'avais supporté la traversée comme un vieux pirate. C'est vrai. Je fus le plus crâne des passagers ! ! ! Je n'étais pas si fier il y a quelque dix ans, vous vous en souvenez? lorsque nous longions ensemble la côte corse ! je me disais cela à moi-même, en la regardant de loin, cette brave Corse ! au souvenir de laquelle vous êtes toujours mêlé.

Donc nous voilà en Egypte, *terre des Pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre* (ainsi que l'on dit en haut style), nous y sommes et y vivons, avec la tête plus rase qu'un genou, fumant dans de longues pipes et buvant le café sur des divans.

(1) Maxime Du Camp et Louis Bouilhet avaient estimé, après avoir entendu lire par Flaubert *La Tentation de Saint-Antoine* (version de 1849) qu'il « fallait jeter cela au feu et n'en jamais reparler ». (*Souvenirs littéraires*, I, p. 315.)

Qu'en dire? Que voulez-vous que je vous en écrive? Je ne fais que revenir à peine du premier étourdissement. C'est comme si l'on vous jetait tout endormi au beau milieu d'une symphonie de Beethoven, quand les cuivres déchirent l'oreille, que les basses grondent et que les flûtes soupirent. Le détail vous saisit, il vous empoigne, il vous pince et plus il vous occupe, moins vous saisissez bien l'ensemble ; puis, peu à peu, cela s'harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective. Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination, comme devant un feu d'artifice d'images, en demeure tout éblouie. Tandis que vous marchez le nez en l'air, à regarder les minarets couverts de cigognes blanches, les terrasses des maisons où s'étirent au soleil les esclaves fatigués, les pans des murs que traversent les branches de sycomore, la clochette des dromadaires tinte à vos oreilles, et de grands troupeaux de chèvres noires passent dans la rue, bêlant au milieu des chevaux, des ânes et des marchands. Dès qu'il fait nuit, tout le monde porte sa lanterne de toile, et les saïs (valets de pied) des pachas courent dans la ville en tenant dans la main gauche de grands fanaux allumés. On se bouscule, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues ; les rauques syllabes sémitiques claquent dans l'air comme des coups de fouet ; vous frôlez tous les costumes de l'Orient et vous coudoyez tous ses peuples (je parle ici du Caire). On voit à la fois le papas grec en longue barbe qui chemine sur sa mule, l'Arnaute en veste brodée, le Cophte en turban noir, le Persan dans sa pelisse de fourrure, le Bédouin du désert, au visage couleur de café, et qui marche gravement tout enveloppé dans des couvertures blanches.

On se figure en Europe le peuple arabe très grave ; ici il est très gai, très artiste dans sa gesticulation et son ornementation. Les circoncisions et les mariages ne semblent être que des prétextes à réjouissances et à musiques. Ce sont ces jours-là que l'on entend dans les rues le gloussement strident des femmes arabes qui, empaquetées de voiles et les coudes écartés, ressemblent, sur leurs ânes, à des pleines lunes noires s'avançant sur je ne sais quoi à quatre pattes. L'autorité est si loin du peuple que ce dernier jouit (en paroles) d'une liberté illimitée. Les plus grands écarts de la presse donneraient une idée faible des facéties que l'on se permet sur les places publiques. Le saltimbanque, ici, touche au sublime du cynisme. Si Boileau, qui trouvait que le latin dans les mots brave l'honnêteté, eût connu l'Arabe, qu'aurait-il dit, bon Dieu ! Du reste cet Arabe-là n'a guère besoin de drogman pour se faire comprendre; la pantomime explique la chose. On va jusqu'à prendre les animaux pour les faire participer à d'obscènes rébus.

Pour qui voit les choses avec quelque attention, on *retrouve* encore bien plus qu'on ne trouve. Mille notions que l'on n'avait en soi qu'à l'état de germe, s'agrandissent et se précisent, comme un souvenir renouvelé. Ainsi, dès en débarquant à Alexandrie, j'ai vu venir devant moi toute vivante l'anatomie des sculptures égyptiennes : épaules élevées, torse long, jambes maigres, etc. Les danses que nous avons fait danser devant nous ont un caractère trop hiératique pour ne pas venir des danses du vieil Orient, lequel est toujours jeune, parce que là rien ne change. La Bible est ici une peinture de mœurs contemporaines. Savez-vous qu'il y a quelques années on punissait encore de la peine de mort le meurtrier d'un bœuf,

tout comme au temps d'Apis ! Vous voyez qu'il y a de quoi s'amuser et dire sur tout cela bien des sottises. Quant à nous autres, nous nous en abstenons le plus possible. Si nous publions quelque chose, ce serait au retour, mais d'ici là que rien ne transpire. Lavolée m'avait demandé quelques articles ou des bouts de lettres pour la *Revue orientale*. Il s'en passera, malgré mes promesses ; mon intention est bien arrêtée de ne rien publier d'ici à longtemps encore, pour plusieurs motifs que je regarde comme très graves et que je vous expliquerai plus tard, cher ami.

Vous devinez, d'après ce qui précède, la manière dont nous vivons : nous courons toute la journée les bazars, les mosquées, les tombeaux. Nous rentrons le soir éreintés et nous ronflons comme des toupies d'Allemagne. Quelquefois, nous nous arrêtons pour déjeuner chez un restaurant turc. Là on déchire la viande avec ses mains, on recueille la sauce avec son pain, on boit de l'eau dans des jattes, la vermine court sur la muraille, et toute l'assistance rote à qui mieux mieux : c'est charmant. Vous croirez difficilement que nous y faisons d'excellents repas et que l'on y prend du café dont l'arome est capable de vous attirer, vous, de Paris jusqu'ici. Néanmoins la première fois que j'y fus, j'ai beaucoup pensé à Mme Cloquet, qui regarde déjà Toulon comme si *disguting!* Comme je me souviens qu'elle est fort patriote, vous pouvez lui faire cette confidence, savoir, qu'il est presque impossible que d'ici à quelque temps l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'Egypte ; elle tient déjà Aden rempli de troupes. Le transit de Suez sera très commode pour vous faire arriver un beau matin les uniformes rouges au Caire. On apprendra cela en France quinze jours après, et l'on sera fort étonné ! Souvenez-vous de ma prédiction. Au premier mouvement qui se passera en Europe, l'Angleterre prendra l'Egypte, la Russie, Constantinople, et nous autres, par représailles, nous irons nous faire massacrer dans les montagnes de la Syrie. Il n'y a rien ici pour s'opposer à une invasion. Dix mille hommes y suffiraient (des Français surtout, à cause du souvenir de Bonaparte que les Arabes regardent presque comme un *demi-dieu*, le mot n'est pas trop fort). Mais ce n'est pas pour nous que cuit le pâté. Les employés européens tourneront la casaque au gouvernement local qu'ils détestent, et tout sera fini. Quant au peuple arabe, il lui est fort indifférent de savoir à qui il appartiendra; sous des noms différents il restera toujours le même, n'y gagnant rien parce qu'il n'a rien à y perdre. Abbas-Pacha (je vous le dis dans l'oreille) est un crétin presque aliéné, incapable de rien comprendre ni de rien faire ; il désorganise l'œuvre de Méhémet ; le peu qui en reste ne tient à rien. Le servilisme général qui règne ici (bassesse et lâcheté) vous soulève le cœur de dégoût, et sur ce chapitre bien des Européens sont plus Orientaux que les Orientaux.

Si vous voyez Clot-Bey, remerciez-le d'avance pour nous des recommandations qu'il nous a données pour Linant-Bey, elles nous ont été fort agréables. Soliman-Pacha nous traite presque comme ses enfants. Il est probable que nous allons partir avec lui pour la Haute-Egypte. Le vieux brave est un excellent homme, franc comme un coup d'épée, et grossier comme un juron. Quant à Clot-Bey, c'est en Egypte qu'il faut venir pour l'apprécier. Ce qu'il a fait est énorme, je vous assure.

Nous allons quelquefois chez Gaetani-Bey qui a été enchanté de recevoir une carte de vous et qui nous a demandé beaucoup de vos nouvelles. Du reste vous êtes connu ici comme à Paris et il n'y a pas si mince médecin (même arabe !) qui

n'ait entendu parler de vous ou ne vous ait lu dans quelque traduction italienne.

Un service, cher ami : y aurait-il indiscrétion ou empêchement à ce que vous écriviez à Meschid-Pacha, afin d'avoir dès à présent un firman impérial pour tout l'empire ottoman? nous nous en servirions en Palestine, Syrie, Kurdistan surtout et Arménie ; pour le retour, cela nous serait fort utile. Nous allons écrire à cet effet au général Aupick, ambassadeur à Constantinople ; nous l'obtiendrons ; mais un bon appui de Meschid lui-même serait immense. Vous voyez comme la question est posée, répondez-moi et agissez avec le même sans-gêne.

A LOUIS BOUILHET.

Le Caire, 15 janvier 1850.

Ce matin à midi, cher et pauvre vieux, j'ai reçu ta bonne et longue lettre tant désirée ; elle m'a remué jusqu'aux entrailles. Comme je pense à toi, va, inestimable bougre ! combien de fois par jour je t'évoque et que je te regrette ! Si tu trouves que je te manque, tu me manques aussi ; en marchant le nez en l'air dans les rues, en regardant le ciel bleu, les moucharabis, les maisons et les minarets couverts d'oiseaux, je rêve à ta personne, comme toi dans ta petite chambre de la rue Beauvoisine, au coin de ton feu, pendant que la pluie coule sur tes vitres et que Huard est là. Il doit faire froid à Rouen maintenant, de ce vieux bougre de froid embêtant. On a les pattes mouillées et on s'ennuie en pensant au soleil. Quand nous nous reverrons, il aura passé beaucoup de jours, je veux dire beaucoup de choses. Serons-nous toujours les mêmes? n'y aura-t-il rien de changé dans la communion de nos êtres? J'ai trop d'orgueil de nous-mêmes pour ne pas le croire. Travaille toujours, reste ce que tu es. Continue ta dégoûtante et sublime façon de vivre, et puis nous verrons à faire résonner la peau de ces tambours que nous tendons si dru depuis longtemps. Je cherche partout à te rapporter quelque chose de chic. Jusqu'à présent je n'ai rien trouvé, si ce n'est que j'ai coupé à Memphis deux ou trois branches de palmier pour t'en faire des cannes.

Je me livre beaucoup à l'étude de la parfumerie et à la composition des onguents ; j'ai avant-hier mangé la moitié d'une pastille, dont j'ai eu le corps «exhausted» pendant trois heures ; je croyais avoir du feu à la langue.

C'était le matin, le soleil se levait en face de moi ; toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche, immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre Océan d'un violet sombre, dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon, de sorte qu'il n'y avait que trois couleurs : un immense vert à mes pieds, au premier plan ; le ciel blond-rouge comme du vermeil usé, derrière, et à côté une autre étendue mamelonnée, d'un ton roussi chatoyant ; puis les minarets blancs du Caire tout au fond, et les canges qui passaient sur le Nil, les deux voiles étendues (comme les ailes d'une hirondelle que l'on voit en raccourci) ; çà et là, dans la campagne, quelques touffes de palmiers.

Oui, nous avons eu de bonnes balles aux pyramides. La nuit, le vent tapait sur notre tente à grands coups sourds, comme dans la voile d'un navire. Une fois, nous nous sommes relevés à 2 heures du matin ; les étoiles brillaient. Le temps était sec et clair ; il y avait un chacal qui piaulait derrière la seconde pyramide. Nos Arabes étaient couchés dans des fosses qu'ils se creusent dans le sable avec leurs mains pour dormir ; deux ou trois de leurs feux brûlaient. Quelques-uns, assis en cercle, fumaient leurs pipes et parmi ceux-là un vieux chantait quelque chose de monotone qui avait un refrain (c'était traînard et chanté à demi-voix). Nous sommes entrés dans toutes les pyramides, nous avons rampé sur la poitrine dans les corridors, glissant dans les crottes de chauves-souris qui venaient voltiger autour de nos flambeaux, et nous retenant du mieux que nous pouvions sur la pente glissante des dalles. Il y fait de 40 à 50 degrés de chaleur. On étouffe légèrement, mais au bout de peu de temps on s'y fait. Dans les puits de Sakkara, nous nous sommes livrés au même exercice et nous en avons tiré quelques momies d'ibis qui sont encore dans leur pot. Du reste l'ascension des pyramides, comme leur visite intérieure (cela est peut-être plus difficile) est une vraie niaiserie quant à la difficulté. Elles ont cela de drôle, ces braves pyramides, que plus on les voit, plus elles paraissent grandes. Au premier abord, n'ayant aucun point de repère à côté, on n'est nullement surpris de leur taille. A cinquante pas, chaque pierre n'a pas l'air plus considérable qu'un pavé. Vous vous en approchez ; chaque pavé a huit pieds de haut et autant de large. Mais quand on monte dessus, que l'on est arrivé au milieu, cela devient immense. En haut on est tout stupéfait. Le second jour, comme nous revenions au soleil couchant d'une course à cheval que nous avions faite derrière, dans le désert, en passant près de la seconde pyramide, elle m'a semblé tout à pic, et j'ai baissé les épaules comme si elle allait me tomber dessus et m'écraser. Celle-ci a son sommet tout blanchi par les fientes d'aigles et de vautours qui planent sans cesse autour du sommet de ces monuments ; ce qui m'a rappelé ceci de *Saint-Antoine* : « Les dieux à tête d'ibis ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux. » Maxime répétait toujours : « J'ai vu du côté de la Lybie le Sphinx qui fuyait. Il galopait comme un chacal. » A propos de répéter, je ne prends pas un bain sans me redire ce vers, dont tu ne comprends pas toute la finesse ainsi que Trissotin :

Où Rome dans les eaux se plonge avant la nuit. (1)

Ce vers-là ajoute au plaisir de mon bain. C'est comme une température plus chaude par-dessus la chaleur de l'étuve. Quant à ce vieux Sphinx, qui est au pied des pyramides et qui semble les garder, nous sommes arrivés dessus au triple galop, et j'ai éprouvé là un bon vertige. Maxime était plus pâle que mon papier. C'est bougrement drôle et difficile à faire comprendre. Ça avait été plus fort que moi, j'étais parti en avant, laissant tout là ; Maxime m'avait rejoint sur le sable et nous galopions comme des furieux, l'œil tendu vers le Sphinx (Abou-el-Houl : le père de la terreur) qui grandissait, grandissait et sortait de terre comme un chien qui se lève. Aucun dessin que je connaisse n'en donne l'idée. Il a le nez mangé comme par un chancre, les oreilles écartées de la tête comme un nègre ; on lui voit encore les

(1) *Melænis*, chant III.

yeux très expressifs et terrifiants, tout le corps est dans le sable ; devant sa poitrine il y a un grand trou, reste des déblayements que l'on a essayés. C'est là devant que nous avons arrêté nos chevaux, qui soufflaient bruyamment pendant que nous regardions d'un regard idiot. Puis la rage nous a rempoignés, et nous sommes repartis à peu près du même train à travers les petites pyramides qui parsèment le pied des grandes.

On n'a pas tous les jours des émotions aussi « po-hê-tiques », Dieu merci ! car le petit bonhomme en pèterait. A Memphis, il n'y a plus rien, qu'un colosse couché sur le ventre dans une mare ; beaucoup de palmiers et de tourterelles dedans. En revenant, j'ai trouvé sur la poussière un gros scarabée que j'ai empoigné et qui est piqué dans ma collection.

A EMMANUEL VASSE.

Le Caire, 17 janvier 1850.

Tu t'étonnes sans doute, mon cher ami, en lisant le timbre de l'enveloppe que tu viens de décacheter ; je suis en Egypte depuis deux mois ; c'est le commencement d'un grand voyage que je vais faire à travers la Syrie, la Perse et l'Asie Mineure ; je serai de retour en France au printemps 1851.

Dans quelques jours je pars pour la Nubie, et je ne veux pas te laisser plus longtemps sans te remercier de ton envoi que du reste je ne connais pas : ta lettre, datée du 11 novembre, m'est arrivée hier seulement ; ma mère, pas plus que toi, ne me dit le titre de ton ouvrage que je voudrais bien connaître.

Je suis parti de Paris sans avoir un moment pour te dire adieu ; un matin je suis entré au ministère, je t'ai demandé, tu n'y étais pas.

Voici quel est notre itinéraire : au mois d'avril prochain, nous (je voyage avec Du Camp) serons de retour ici ; de là nous irons à Jérusalem par le Sinaï et El-Akabah ; de Jérusalem à Damas, Antioche, Beyrout, Alep; d'Alep à Biri (1), de Biri à Bagdad, descendre le fleuve, Bassora, Chuster (2), Persépolis, Ispahan, Téhéran, revenir par le Caucase, Constantinople (et la Grèce peut-être). Si tu as sur quelques-uns de ces points quelque instruction à me donner, un détail à chercher, une commission quelconque, je m'en acquitterai avec plaisir. Ecris-moi si tu en as le temps ou la bonne volonté, tant que tu voudras ; quant à moi, je ne te promets rien, ayant tout au plus, le soir, le temps de prendre mes notes. J'espère bien que d'ici à deux ans nous serons à causer de tout cela, au coin de mon feu, en fumant les vieilles pipes de l'amitié.

Tu peux m'écrire au Caire jusqu'au mois d'avril, à Jérusalem vers le mois de mai, à Bagdad en juillet.

Adieu, porte-toi bien, pioche toujours. Je te serre les deux mains.

A toi.

(1) Bir (Biredjik.)
(2) Basra, Chouster.

A SA MÈRE.

Le Caire, 3 février 1850.

Nous partirons pour la Haute-Egypte probablement mercredi prochain ; le soir de notre départ, nous devons dîner chez Soliman-Pacha. Notre barque nous attendra à sa porte et après le dîner, s'il y a du vent, nous partirons. Nous allons remonter le plus vite possible, ne nous arrêtant que lorsque le vent défaillera, ce qui ne paraît pas devoir se présenter souvent, et c'est en revenant que nous nous arrêterons à loisir.

Notre cange est peinte en bleu, son raiz (capitaine) s'appelle Ibrahim. Il y a neuf hommes d'équipage. Pour logement, nous avons une première pièce où se trouvent deux petits divans en face l'un de l'autre. Ensuite une grande chambre à deux lits, puis une espèce de recoin pour mettre nos effets, enfin une troisième pièce où couchera Sassetti, et qui est notre magasin. Quant au drogman, il couchera sur le pont. C'est un monsieur qui ne s'est pas encore déshabillé depuis que nous l'avons ; constamment vêtu de toile, il trouve toujours qu'il a trop chaud. Son langage est incroyable et sa personne plus curieuse encore. C'est du reste un rude et brave homme. On irait avec lui jusqu'aux antipodes sans qu'il vous arrive une éclaboussure.

Je me suis très enrhumé en restant pendant cinq heures debout sur un mur, à voir la cérémonie du Danseh (1). Voici ce que c'est : le mot danseh veut dire piétinement, et jamais nom ne fut mieux donné. Il s'agit d'un homme qui passe à cheval sur plusieurs autres couchés par terre comme des chiens. A certaines époques de l'année cette fête se renouvelle, au Caire seulement, en mémoire et pour répéter le miracle d'un certain saint musulman qui est entré ainsi jadis dans le Caire, en marchant avec un cheval sur des vases de verre, sans les briser. Le scheik qui renouvelle cette cérémonie ne doit pas plus blesser les hommes que le saint n'a brisé les vases de terre. Si les hommes en crèvent, c'est à cause de leurs péchés. J'ai vu là des derviches qui avaient des broches de fer passées dans la bouche et dans la poitrine. Aux deux bouts de la tringle de fer étaient emmanchées des oranges. La foule des fidèles hurlait d'enthousiasme ; joins à cela une musique sauvage à rendre fou. Quand le scheik à cheval a paru, mes gaillards se sont couchés par terre en tête-bêche ; on les a alignés comme des harengs et tassés les uns près des autres, pour qu'il n'y eût aucun interstice entre les corps. Un homme a marché dessus pour voir si ce plancher de corps était bien adhérent, et alors, pour écarter la foule, une grêle, une tempête, un ouragan de coups de bâton administrés par les eunuques s'est mis à pleuvoir de droite et de gauche, au hasard, sur ce qui se trouvait là (nous étions, nous autres, juchés sur un mur, Sassetti et Joseph à nos pieds). Nous y sommes restés depuis 11 heures jusqu'à près de 4 heures. Il faisait très froid et nous avions à peine la place de bouger, tant il y avait de monde, et tant notre place était étroite. Mais elle était excellente et rien ne nous a échappé. On entendait les bâtons de palmier sonner sourdement sur les tarbouchs, comme les baguettes sur des tambours pleins d'étoupes, ou plutôt comme sur des balles de laine. Ceci

(1) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert date du 25 janvier 1850 ce spectacle du Danseh.

est exact. Le scheik s'est avancé, son cheval tenu par deux saïs et lui-même soutenu par deux autres, le bonhomme en avait besoin. Les mains commençaient à lui trembler, une attaque de nerfs le gagnait, et à la fin de sa promenade il était presque complètement évanoui. Son cheval a passé au petit pas sur le corps de plus de deux cents hommes couchés à plat sur le ventre. Quant à ceux qui en sont morts, c'est impossible à savoir ; la foule se rue tellement derrière le scheik, une fois qu'il est passé, qu'il n'est pas plus facile de savoir ce que sont devenus ces malheureux que de distinguer le sort d'une épingle jetée dans un torrent. La veille au soir, nous avions été dans un couvent de derviches où nous en avions vu tomber en convulsions à force d'avoir crié Allah. Ce sont de gentils spectacles, et qui auraient bougrement fait rire M. de Voltaire. Quelles réflexions n'aurait-il pas faites sur le pauvre esprit humain ! sur le fanatisme ! la superstition ! Moi, ça ne m'a pas fait rire du tout ! Cela est trop *occupant* pour être effrayant. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est leur musique.

C'est un bien drôle de pays que ce pays. Hier, par exemple, nous étions dans un café qui est un des plus beaux du Caire, et où il y avait en même temps que nous, dans le café, un âne qui chiait et un monsieur qui pissait dans un coin. Personne ne trouve ça drôle, personne ne dit rien. Quelquefois, un homme près de vous se lève et se met à dire sa prière, avec grandes prosternations et grandes exclamations, comme s'il était tout seul. On ne détourne même pas la tête, tant cela paraît tout naturel. Te figures-tu un individu récitant son bénédicité au Café de Paris?

Tu me parles de ma mission (1). Je n'ai presque rien à faire et je crois que je ne ferai presque rien. Il me faudrait plus de toupet que je n'en ai pour demander une récompense après cela. Je deviens de moins en moins cupide de quoi que ce soit. Après mon retour, je reprendrai ma bonne et belle vie de travail, dans mon grand cabinet, sur mes bons fauteuils, auprès de toi, ma pauvre vieille, et ce sera tout. Ne me parle donc pas *de me pousser*, me pousser à quoi? Qu'est-ce qui me peut satisfaire, si ce n'est la volupté permanente de la table ronde? N'ai-je pas tout ce qu'il y a de plus enviable au monde? l'indépendance, la liberté de ma fantaisie, mes deux cents plumes taillées, et l'art de s'en servir. Et puis c'est que l'Orient, l'Egypte surtout, est un pays raplatissant pour toutes les petites vanités mondaines. A force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques ; toute cette vieille poussière vous rend indifférent de renommée. A l'heure qu'il est, je ne vois nullement (au point de vue littéraire même) la nécessité de faire parler de moi. Habiter Paris, publier, se remuer, tout cela me semble bien fatigant vu de si loin. Peut-être dans dix minutes aurai-je changé d'avis. Mais je ne demande qu'une chose à mes semblables, c'est de me laisser tranquille comme je fais envers eux.

(1) Maxime Du Camp raconte (*Souvenirs littéraires*, I, p. 320), que Flaubert avait été «chargé par le Ministère de l'Agriculture et du Commerce de recueillir dans les différents ports, et aux divers points de réunion des caravanes, les renseignements qu'il lui semblerait utile de communiquer aux Chambres de commerce». — Je n'ai retrouvé nulle part la trace *officielle* de cette mission.

A LA MÊME.

Beni-Souëf, 14 février [1850], à bord de la Cange.

Depuis huit jours que nous sommes partis, nous avons fait environ 25 lieues, ayant eu à partir du second jour le vent contraire, ou plutôt n'ayant guère eu de vent, si ce n'est cette nuit. On a été obligé presque tout le temps de haler sur la corde. Quand le vent manque, les hommes ôtent leur chemise, se jettent à l'eau et vont à la nage sur la rive tirer la corde. Ce matin, on en a flanqué un dans le fleuve d'un grand coup de pied dans le derrière, trouvant qu'il n'allait pas assez vite à une manœuvre. Quand on ne hale pas, on pousse du fond avec de grandes gaffes. De cette manière-là on fait, en travaillant bien, de 3 à 5 lieues par jour.

Il fait beau temps ; le soleil commence à casse-briller ; le Nil est plat comme un fleuve d'huile. A notre gauche, nous avons toute la chaîne arabique qui le soir est violet et azur. A droite des plaines, puis le désert. Les rives du Nil ressemblent aux bords de la mer, on a plutôt l'air d'être sur les grèves de l'Océan. Par moments, il y a des plages aussi étendues, à peu de choses près, que celle du Mont Saint-Michel. Il fait un silence absolu ; nous n'entendons rien que l'eau couler. Quelquefois, au loin, une bande de chameaux qui passe. Sur le bord de l'eau, des oiseaux qui viennent boire ; de place en place un bouquet de palmiers, qui renferme un village dont les maisons sont construites de roseaux et de terre. Quand nous descendons et quand nous y allons, les enfants se sauvent à toutes jambes, de peur de nos fusils ; les femmes se voilent et détournent la tête.

Nous menons une bonne vie, pauvre vieille adorée. Ah ! comme je te regrette ! comme tout cela te plairait ! Si tu savais quel calme tout autour de nous ! et dans quelles profondeurs paisibles on se sent errer l'esprit ! Nous paressons, nous flânons, nous rêvassons. Le matin je fais du grec, je lis de l'Homère ; le soir j'écris. Dans le jour bien souvent nous mettons nos fusils sur notre dos et nous allons chasser.

A LA MÊME.

Entre le mont Farchout et Resseh [1], 3 mars 1850.

Nous menons une vie de fainéantise et de rêvasserie ; toute la journée vautrés sur notre tapis, nous fumons des chibouks et des narguilehs, en absorbant de la limonade et en regardant les rives du fleuve. (Ce sont plutôt des rivages. Ça ressemble à la mer.) On croit faire une longue navigation et toujours longer les côtes d'un continent. Dans des moments, on se croit dans un lac immense dont on ne voit pas les limites. La chaîne arabique ne nous quitte pas sur la gauche. C'est tantôt une falaise coupée à pic, d'autres fois elle se mamelonne en monticules que de grandes lignes de sable parallèles rayent de gris, comme le dos d'une hyène.

A propos de bêtes féroces, aujourd'hui nous avons vu pour la première fois

(1) Keneh?

plusieurs crocodiles [1]. Max en a tiré plusieurs et n'en a tué aucun. C'est fort difficile, à cause de l'extrême pusillanimité de cette grosse bête qui fuit au moindre bruit.

De temps à autre, on rencontre une cange qui descend vers le Caire. Les drogmans des deux bateaux s'appellent. On se met sur le pont, et on se regarde passer sans rien dire. Quand le bateau que l'on croise porte pavillon tricolore, on se salue de quatre coups de fusil, on se crie les nouvelles politiques, et quelquefois on se met en panne pour se faire une visite. Il y a quelques jours, à Beni-Souëf, nous sommes ainsi montés à bord d'une cange où voyageait un certain M. Robert, du Dauphiné, en compagnie d'un Polonais dont j'ai, bien entendu, oublié le nom, en sa qualité de nom polonais. Quand il a su le mien, il s'est mis à me dire : « Ah ! Monsieur, vous portez le nom d'un homme que j'ai bien connu (cela m'a fait dresser les oreilles) ; j'ai connu un célèbre médecin qui s'appelait comme vous », etc. Lui ayant dit que c'était mon père, il m'a fait beaucoup de politesses et de compliments. Ce Polonais a habité Neufchâtel, m'a demandé des nouvelles de plusieurs familles de Rouen ; il connaît Orlowski. C'est un homme de taille moyenne, brun, avec de très beaux yeux noirs. Le médecin de Siout, à qui j'en ai parlé et qui l'avait vu quelques jours avant nous, croit que c'est un médecin lui-même. Cette rencontre inattendue m'a fait un singulier plaisir, que tu comprendras mieux que je ne pourrais te l'écrire.

Quant à nos santés, elles sont excellentes ; nous engraissons tous, Maxime y compris, ce qui peut paraître fabuleux. Si nous écoutions Joseph, nous crèverions de cuisine. Il ne rêve que plats sucrés qu'il appelle des *douces*, et ragoûts qu'il appelle *des petites friddousses*. Au reste, nous fondrons cet été en Syrie, où nous mènerons une vie plus rude.

A LA MÊME.

Assouan (Syène), 12 [9] mars 1850.

Nous voilà à Assouan, devant la première cataracte, ayant encore, pour arriver au terme de notre voyage du Nil, 65 lieues à faire environ ; si nous avons du bon vent, il y en a pour une dizaine de jours. Puis nous redescendrons tout doucement, nous arrêtant un peu partout. Ce qu'il y a à voir ici est énorme. Il faudrait des années et non des semaines. Nous voyageons lentement du reste, ne nous fatiguant pas, regardant avec de longues contemplations tout ce qui nous passe sous le nez, dormant beaucoup, mangeant de même, et ayant des teints d'une fraîcheur charmante, malgré le culottage du soleil sur nos cuirs.

Nous entrons dans la Nubie. La nature est tout autre. Le paysage est d'une férocité nègre ; des rochers tout le long du Nil qui maintenant devient resserré ; les palmiers de 50 pieds de haut au moins, et des montagnes de sable qui au soleil semblent être de poudre d'or. Nous nous sommes promenés tantôt dans l'île

(1) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert, sous la date *Vendredi* 1er *mars*, précise : « A 11 heures, 10 minutes du matin, aperçu le premier crocodile... »

d'Eléphantine (1). Des enfants tout nus nous suivaient sous les palmiers. Au seuil des huttes, des femmes couleur de café brûlé, n'ayant qu'un petit caleçon en cuir pour tout vêtement, nous regardaient passer, ouvrant tout ébahis leurs grands yeux de faïence. Le soleil se couchait sur les montagnes ; une grande prairie verte s'étendait devant nous, entre des dattiers qui l'encadraient, et au loin le Nil brillait dans la découpure inégale des rochers de granit qu'il traverse. Pour passer le fleuve, les gens du pays s'y prennent de la façon suivante : on commence par ôter sa chemise que l'on roule en turban sur sa tête, on monte à califourchon sur deux bottes de roseaux liées ensemble et terminées en pointe à chaque bout ; puis, avec une rame, on pousse l'eau alternativement à droite et à gauche. Au milieu de l'eau on voit ainsi ces tritons noirs qui s'en vont tranquillement, les jambes accroupies devant eux sur leur singulière nacelle.

Ce matin on nous a apporté une grande cigogne en vie ; après l'avoir gardée une heure, nous l'avons relâchée. Elle avait les pattes roses et le corps tout blanc.

L'autre jour, au moment de partir d'Esneh, des Bédouins nous ont vendu pour quatre piastres (20 sous) une gazelle qu'ils avaient tuée le matin. Pendant deux jours nous avons vécu dessus ; c'est excellent. Nous avons gardé sa tête, et Joseph a découpé sa peau pour m'en faire un tapis. Il ne serait pas difficile d'en avoir une en vie. Je voudrais bien en rapporter une à Croisset pour la petite, mais l'embarras que cela nous causerait m'empêchera de réaliser cette envie que j'ai depuis longtemps. En fait de crocodiles, nous en voyons toujours, les gredins ont la vie dure. Il faudrait les surprendre pendant leur sommeil, mais je crois qu'ils sont toujours éveillés. Pour des momies, nous n'avons pas encore commencé nos recherches. Du reste c'est bientôt, en redescendant, que nous allons nous mettre à travailler. Maxime va recommencer ses rages photographiques ; il faut espérer que, pendant ce temps-là, j'écrirai à ce malheureux Bouilhet dont je n'ai aucune nouvelle.

Nous avons eu à Esneh une soirée d'almées. C'était convenable, je ne dis que cela ! car ça mériterait une description très stylée. Une de ces femmes (2) avait un mouton familier tacheté de henné jaune (par gentillesse) avec une muselière en velours. Il la suivait comme un chien ; quant aux danses de ces dames, c'est une chose des plus merveilleuses qu'il soit possible de voir. Cela seul vaut le voyage (sans enthousiasme).

A LOUIS BOUILHET.

13 mars 1850, à bord de notre cange,
à 12 lieues au delà de Syène.

Dans six ou sept heures nous allons passer sous le tropique de ce vieux matin de Cancer. Il fait dans ce moment 30 degrés de chaleur à l'ombre ; nous sommes nu-pieds, en chemise ; je t'écris sur mon divan au bruit des tarabouks de nos matelots qui chantent en frappant dans leurs mains. Le soleil tape d'aplomb sur la tente de

(1) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert raconte, sous la date du 9 mars, cette promenade à Eléphantine. Il est donc probable que la date du 12 *mars*, donnée à cette lettre dans les éditions antérieures de la *Correspondance*, est inexacte.

(2) Ruchiouk-Hânem.

notre pont. Le Nil est plat comme un fleuve d'acier. Il y a de grands palmiers sur les rives. Le ciel est tout bleu. O pauvre vieux, pauvre vieux de mon cœur !

Qu'est-ce que tu fais, toi, à Rouen? Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres, ou pour mieux dire je n'en ai encore reçu qu'une, datée de la fin de décembre et à laquelle j'ai répondu immédiatement ; peut-être en ai-je une autre d'arrivée au Caire, ou qui est en route maintenant pour parvenir jusqu'à moi. Ma mère m'écrit qu'elle ne te voit guère souvent. Pourquoi cela? Si ça t'embête trop, fais-le un peu à cause de moi, et tâche de me dire ce qui se passe dans ma maison, sous tous les rapports possibles. As-tu été à Paris? es-tu retourné chez Gautier? et Pradier, l'as-tu vu? Qu'est-ce qu'est devenu le voyage en Angleterre à propos du conte chinois? Je rognonne souvent de tes vers, va, pauvre bougre. J'ai besoin tout de suite de te faire une réparation éclatante relativement au mot « vagabond » appliqué au Nil :

Que le Nil vagabond roule sur ses rivages ! (1)

Il n'y a pas de désignation plus juste, plus précise, ni plus large à la fois. C'est un fleuve cocasse et magnifique qui ressemble plutôt à un Océan qu'à autre chose. Des grèves de sable s'étendent à perte de vue sur ses bords, sillonnées par le vent comme les plages de la mer. Cela a des proportions telles que l'on ne sait pas de quel côté est le courant, et souvent on se croit enfermé dans un grand lac. Ah ! mais ! Si tu t'attends à une lettre un peu propre, tu te trompes. Je t'avertis très sérieusement que mon intelligence a beaucoup baissé.

En fait de travail, je lis tous les jours de l'*Odyssée* en grec. Depuis que nous sommes sur le Nil j'en ai absorbé quatre chants · comme nous reviendrons par la Grèce, ça pourra me servir. Les premiers jours je m'étais mis à écrire un peu, mais j'en ai, Dieu merci, bien vite reconnu l'ineptie. Il vaut mieux être œil, tout bonnement Nous vivons, comme tu le vois, dans une paresse crasse, passant toutes nos journées couchés sur nos divans à regarder ce qui se passe, depuis les chameaux et les troupeaux de bœufs du Sennahar jusqu'aux barques qui descendent vers le Caire, chargées de négresses et de dents d'éléphant. Nous sommes maintenant, mon cher Monsieur, dans un pays où les femmes sont nues, et l'on peut dire avec le poète « comme la main », car pour tout costume elles n'ont que des bagues. J'ai vu des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses, et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur. Et leur danse ! Procédons par ordre, cependant.

Du Caire à Beni-Souëf, rien de bien curieux. Nous avons mis dix jours à faire ces 25 lieues, à cause du Khamsin ou Simoûn (meurtrier) qui nous a retardés. Rien de ce que l'on dit sur lui n'est exagéré. C'est une tempête de sable qui vous arrive. Il faut s'enfermer et se tenir tranquille ; nos provisions en ont seules beaucoup souffert, la poussière pénétrant partout, jusque dans les boîtes de fer-blanc fermées à force. Le soleil, ces jours-là, a l'air d'un disque de plomb, le ciel est pâle, les barques tournoient sur le Nil comme des toupies. On ne voit pas un oiseau, pas une mouche. Arrivés à Beni-Souëf, nous avons fait une course de cinq jours au lac Mœris. Mais

(1) *Melænis*, chant III.

comme nous n'avons pu aller jusqu'au bout, nous y retournerons une fois revenus au Caire. Jusqu'à présent du reste nous avons vu peu de choses ; car nous profitons du vent pour aller au plus loin de notre voyage ; c'est en revenant que nous nous arrêterons partout. Comme nous avons l'intention d'aller à Kosséïr, sur les bords de la mer Rouge, et à la grande oasis de Thèbes, il est certain que nous ne serons pas revenus au Caire avant la fin de mai, ce qui nous remet en Syrie au mois de juin.

A Medinet-el-Fayoun, nous avons logé chez un chrétien de Damas, qui nous a donné l'hospitalité. Il y avait chez lui, logeant comme commensal habituel, un prêtre catholique.

Sous prétexte que les musulmans ne prennent pas de vin, ces braves chrétiens se gorgent d'eau-de-vie. La quantité de petits verres qu'on siffle par confraternité religieuse est incroyable. Notre hôte était un homme un peu lettré, et comme nous étions dans le pays de saint Antoine, nous avons causé de lui, d'Arius, de saint Athanase, etc., etc. Le brave homme était ravi. Sais-tu ce qu'il y avait de suspendu aux murs de la chambre où nous avons couché? une gravure représentant une vue de Quillebœuf, et une autre une vue de l'abbaye de Graville (1) ! Cela m'a fait bien rêver. Quant au propriétaire, il ne savait pas ce que ces deux images figuraient. Quand on voyage ainsi par terre, le soir vous couchez dans des maisons de boue desséchée, dont le toit en canne à sucre vous laisse contempler les étoiles. A votre arrivée, le scheik chez lequel vous logez fait tuer un mouton, les principaux du pays viennent vous faire une visite et vous baiser les mains l'un après l'autre. On se laisse faire avec un aplomb de grand sultan, puis on se met à table, c'est-à-dire on s'asseoit par terre tous en rond autour du plat commun, dans lequel on plonge les mains, déchiquetant, mâchant et rotant à qui mieux mieux. C'est une politesse du pays, il faut roter après les repas. Je m'en acquitte mal.

Nous avons eu, à un pays qui s'appelle Djebel-Téïr, un tableau assez bon : sur le haut d'une montagne dominant le Nil se trouve un couvent de Cophtes. Ils ont l'habitude, dès qu'ils aperçoivent une cange de voyageurs de descendre de leur montagne, de se jeter à l'eau et de venir à la nage vous demander l'aumône. On en est assailli. Vous voyez ces gaillards, tout nus, descendre les rochers à pic, et nager vers vous à toute force de jarret en criant tant qu'ils peuvent : « batchis, batchis, Cawadja christiani ! » (Donnez-nous de l'argent, Monsieur chrétien) ; et comme, en cet endroit-là, il y a beaucoup de cavernes, l'écho répète avec un bruit de canon : Cawadja, Cawadja... Les vautours et les aigles volent sur vos têtes, le bateau file sur l'eau avec ses deux grandes voiles étendues. En ce moment-là, un de nos matelots (le grotesque du bord) dansait tout nu une danse lascive ; pour chasser les moines chrétiens, il leur présentait son derrière, pendant qu'ils se cramponnaient au bordage de la cange. Les autres matelots leur criaient des injures avec les noms répétés d'Allah et de Mohammed. Les uns leur donnaient des coups de bâton, d'autres des coups de cordes ; Joseph tapait dessus avec les pincettes de la cuisine. C'était un *tutti* de calottes, de gueulades et de rires. Dès qu'on leur a donné quelque argent, ils le mettent dans leur bouche et remontent chez eux par le même chemin.

(1) Graville-Sainte-Honorine, arrondissement du Havre.

Si on ne leur administrait ainsi de bonnes rossées, on se trouverait assailli d'une telle quantité qu'il y aurait danger de faire chavirer la cange.

Ailleurs, ce ne sont plus les hommes qui viennent vous voir, mais les oiseaux. Il y a à Sheik-Saïd un Santon (chapelle-tombeau bâtie en l'honneur d'un saint musulman) où les oiseaux vont d'eux-mêmes déposer la nourriture qu'on leur donne. Cette nourriture sert aux pauvres voyageurs qui passent par là. Nous qui avons lu Voltaire, nous ne croyons pas à ça. Mais on est si arriéré ici ! On y chante si peu Béranger. (Comment, Monsieur, on ne commence pas à civiliser un peu ces pays ! l'élan des chemins de fer ne s'y fait-il pas sentir? quel y est l'état de l'instruction primaire? etc.) Si bien que lorsqu'on passe devant ce Santon, tous les oiseaux viennent entourer le bateau, se poser sur les manœuvres... on leur émiette du pain, ils tournoient, gobent sur l'eau ce qu'on leur a jeté et repartent.

J'ai fait à Keneh quelque chose de convenable et qui, je l'espère, obtiendra ton approbation. Nous avions mis pied à terre pour faire des provisions, et nous marchions tranquillement dans les bazars, le nez en l'air, respirant l'odeur de santal qui circulait autour de nous, quand, au détour d'une rue, voilà tout à coup que nous tombons dans le quartier des filles de joie. Figure-toi, mon ami, cinq ou six rues courbes avec des cahutes hautes de 4 pieds environ, bâties de limon gris desséché. Sur les portes, des femmes debout, ou se tenant assises sur des nattes. Les négresses avaient des robes bleu ciel, d'autres étaient en jaune, en blanc, en rouge, larges vêtements qui flottent au vent chaud. Des senteurs d'épices avec tout cela ; et sur leurs gorges découvertes de longs colliers de piastres d'or, qui font que, lorsqu'elles se remuent, ça claque comme des charrettes. Elles vont, appellent avec des voix traînantes : «Cawadja, Cawadja» ; leurs dents blanches luisent sous leurs lèvres rouges et noires ; leurs yeux d'étain roulent comme des roues qui tournent. Je me suis promené en ces lieux et repromené, leur donnant à toutes des batchis, me faisant appeler et raccrocher ; elles me prenaient à bras le corps et voulaient m'entraîner dans leurs maisons... Mets du soleil par là-dessus. Eh bien ! j'ai résisté, exprès, par parti pris, afin de garder la mélancolie de ce tableau et faire qu'il restât plus profondément en moi. Aussi je suis parti avec un grand éblouissement et que j'ai gardé. Il n'y a rien de plus beau que ces femmes vous appelant. Si j'eusse cédé, une autre image serait venue par-dessus celle-là et en aurait atténué la splendeur.

Je n'ai pas toujours mené avec moi un «artistisme» si stoïque : à Esneh je suis allé chez Ruchiouk-Hânem, courtisane fort célèbre. Quand nous arrivâmes chez elle (il était deux heures de l'après-midi), elle nous attendait, sa confidente était venue le matin à la cange, escortée d'un mouton familier tout tacheté de henné jaune, avec une muselière de velours noir sur le nez et qui la suivait comme un chien ; c'était très farce. Elle sortait du bain. Un grand tarbouch, dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque, le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette ; elle se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle, et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait. C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés,

des genoux magnifiques, et qui avait en dansant de crânes plis de chair sur son ventre. Elle a commencé par nous parfumer les mains avec de l'eau de rose. Sa gorge sentait une odeur de térébenthine sucrée : un triple collier d'or était dessus. On a fait venir les musiciens et l'on a dansé. Sa danse ne vaut pas, à beaucoup près, celle du fameux Hassan dont je t'ai parlé. Mais c'était pourtant bien agréable sous un rapport, et d'un fier style sous l'autre. En général les belles femmes dansent mal. J'en excepte une Nubienne que nous avons vue à Assouan. Mais ce n'est plus la danse arabe, c'est plus féroce, plus emporté ; ça sent la ligne et le nègre.

Le soir, nous sommes revenus chez Ruchiouk-Hânem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, almées (le mot almée veut dire savante, bas bleu ; comme qui dirait p... ; ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres ! ! !) La fête a duré depuis 6 heures jusqu'à 10 1/2, le tout entremêlé de baisers pendant les entr'actes. Deux joueurs de rebek assis par terre ne discontinuaient pas de faire crier leur instrument. Quand Ruchiouk s'est déshabillée pour danser, on leur a descendu sur les yeux un pli de leur turban afin qu'ils ne vissent rien. Cette pudeur nous a fait un effet effrayant. Je t'épargne toute description de danse, ce serait raté. Il faut vous l'exposer par des gestes, pour vous la faire comprendre — et encore ! j'en doute.

Quand il a fallu partir, je ne suis pas parti. Ruchiouk ne se souciait guère de nous garder la nuit chez elle, de peur des voleurs qui auraient bien pu venir, sachant qu'il y avait des étrangers dans sa maison. Maxime est resté tout seul sur un divan, et moi je suis descendu au rez-de-chaussée dans la chambre de Ruchiouk. Une mèche brûlait dans une lampe de forme antique suspendue à la muraille. Dans une pièce voisine, les gardes causaient à voix basse avec la servante, négresse d'Abyssinie qui portait sur les deux bras des traces de peste. Son petit chien dormait sur une veste de soie. Son corps était en sueur : elle était fatiguée d'avoir dansé, elle avait froid. Je l'ai couverte de ma pelisse de fourrure, et elle s'est endormie. Pour moi, je n'ai guère fermé l'œil. J'ai passé la nuit dans des intensités rêveuses infinies. C'est pour cela que j'étais resté. En contemplant dormir cette belle créature, qui ronflait la tête appuyée sur son bras, je pensais à des nuits de plaisir à Paris, à un tas de vieux souvenirs... et à celle-là, à sa danse, à sa voix qui chantait des chansons sans signification ni mots distinguables pour moi. Cela a duré ainsi toute la nuit. A 3 heures je me suis levé pour aller dans la rue, les étoiles brillaient. Le ciel était clair et très haut. Elle s'est réveillée, a été chercher un pot de charbon et pendant une heure s'est chauffée, accroupie autour, puis est revenue se coucher et se rendormir.

Le matin, à 7 heures, nous sommes partis. J'ai été chasser avec un matelot dans un champ de coton, sous des palmiers et des gazis. La campagne était belle, des Arabes, des ânes, des buffles allaient aux champs. Le vent soufflait dans les branches minces des gazis. Cela sifflait comme dans des joncs ; les montagnes étaient roses ; le soleil montait, mon matelot allait devant moi, se courbant pour passer sous les buissons et me désignant d'un geste muet les tourterelles qu'il voyait sur les branches. Je n'en ai tué qu'une : je ne les voyais pas. Je marchais poussant mes pieds devant moi et songeant à des matinées analogues... à une entre autres, chez le marquis de Pomereu, au Héron, après un bal. Je ne m'étais pas

couché et le matin j'avais été me promener en barque sur l'étang, tout seul, dans mon habit de collège. Les cygnes me regardaient passer et les feuilles des arbustes retombaient dans l'eau. C'était peu de jours avant la rentrée, j'avais quinze ans.

Comme nature, ce que j'ai encore vu de mieux, ce sont les environs de Thèbes. A partir de Keneh, l'Egypte perd son allure agricole et pacifique, les montagnes deviennent plus hautes et les arbres plus grands. Un soir, dans les environs de Dendérah, nous avons fait une promenade sous les dooms (palmiers de Thèbes) ; les montagnes étaient lie de vin, le Nil bleu, le ciel outremer et les verdures d'un vert livide ; tout était immobile. Ça avait l'air d'un paysage peint, d'un immense décor de théâtre fait exprès pour nous. Quelques bons Turcs fumaient au pied des arbres avec leurs turbans et leurs longues pipes. Nous marchions entre les arbres.

A propos, nous avons vu déjà beaucoup de crocodiles. Ils se tiennent à l'angle des îlots, comme des troncs d'arbres échoués. Quand on en approche, ils se laissent couler dans l'eau comme de grosses limaces grises. Il y a aussi beaucoup de cigognes, et de grandes grues qui se tiennent au bord du fleuve par longues files alignées comme des régiments. Elles s'envolent en battant des ailes quand elles aperçoivent la cange.

Ici, du reste, en Nubie, cela change ; il y a peu d'animaux. Cela devient plus vide. Le Nil se resserre entre des rochers, lui qui était si large est maintenant resserré, par places, entre des montagnes de pierre ; il a l'air de ne pas remuer et se tient plat, scintillant au soleil.

Avant-hier nous avons passé les cataractes, ou pour mieux dire, les cataractes de la première cataracte (1), car c'est tout un pays. Des nègres nus traversent le fleuve sur des troncs de palmier, en ramant avec les deux mains. Ils disparaissent dans les tourbillons d'écume plus rapidement qu'un flocon de laine noire jeté dans un courant de moulin. Puis le bout de leur tronc d'arbre (sur lequel ils sont couchés) se cabre comme un cheval. On les revoit, ils arrivent à nous et montent à bord ; l'eau ruisselle sur leurs corps lisses comme sur les statues de bronze des fontaines.

La description de la manière dont on passe les cataractes est trop longue. Sache qu'un coup de gouvernail à faux casserait le bateau net sur les rochers. Nous avions environ cent cinquante hommes pour haler notre bateau. Tout cela tire ensemble sur un long câble et gueule d'accord, en poussant de grands cris.

Nous sommes arrêtés dans ce moment faute de vent. Les mouches me piquent la figure ; le jeune Du Camp est parti faire une épreuve. Il réussit assez bien, nous aurons, je crois, un album assez gentil.

Je ne t'ai pas encore, suivant la promesse que je t'avais faite, ramassé des cailloux du Nil, car le Nil a peu de cailloux. Mais j'ai pris du sable. Nous ne désespérons pas, quoique cela soit difficile, d'exporter (expression commerciale) quelque momie.

Ecris-moi donc d'archi-longues lettres, envoie-moi tout ce que tu voudras, pourvu qu'il y en ait beaucoup.

Dans un an à cette époque-ci je serai de retour. Nous reprendrons nos bons dimanches de Croisset. Voilà bientôt cinq mois que je suis parti. Ah ! je pense à toi

(1) Ce «passage» est daté *lundi* 11 *mars*, dans les *Notes de voyage*.

souvent, pauvre vieux. Adieu, je te serre à deux bras, y compris tous tes cahiers.

P. S. — Si tu veux savoir l'état de nos boules, nous sommes couleur de pipe culottée. Nous engraissons, la barbe nous pousse. Sassetti est habillé à l'Egyptienne. — Maxime, l'autre jour, m'a chanté du Béranger pendant deux heures et nous avons passé la soirée jusqu'à minuit à maudire ce drôle. — Hein ! comme la chanson des «Gueux» est peu faite pour les socialistes et doit les satisfaire médiocrement !

A SA MÈRE.

Ipsamboul, 24 mars 1850. Dimanche des Rameaux.

Si cette lettre t'arrive, pauvre vieille, elle sera probablement encore mieux reçue que les autres, car il est probable que les derniers courriers ne t'en ont pas apporté. Tu recevras celle-ci de Wadi-Halfa, c'est-à-dire du point le plus éloigné de tout notre voyage. Avec des détours plus ou moins longs, nous n'allons plus faire maintenant que nous rapprocher insensiblement. Sais-tu que nous sommes à près de 1.400 lieues de distance? Comme ça doit te paraître loin ! pauvre vieille, et comme cette carte d'Egypte te semble longue, n'est-ce pas? Quant à moi, ce n'est que par une réflexion assez longue que je peux calculer la distance qui nous sépare ; il me semble toujours que tu es près de moi, que nous ne sommes pas loin, et que si je voulais, je ne serais pas longtemps à te voir. Voilà près de deux mois, sept semaines, que je n'ai eu de tes nouvelles. J'ai encore une quinzaine à attendre avant d'être revenu à la première cataracte, où j'espère en trouver. Et encore c'est bien chanceux ! Va, pauvre vieille, ceux qui restent ne sont pas les seuls à avoir de l'inquiétude. J'éprouve parfois des appétits de te voir qui me saisissent tout à coup comme des crampes de tendresse ; puis le voyage, la distraction de la minute présente, fait passer cela. Mais c'est le soir, avant de m'endormir, que je te donne une bonne pensée et tous les matins, quand je me réveille, tu es le premier objet qui me vienne à l'esprit. Mais dis, je suis bien sûr que tu ne *dépenses* pas à moi. Je te vois toujours appuyée sur le coude, le menton dans ta main, rêvant avec ton bon air triste. Songe donc, pauvre mère, que 5 est le tiers de 15. Tu me reverras au mois de février prochain. C'est encore l'été et l'hiver à passer.

Si nous n'avions pas eu du vent défavorable, ou plutôt une absence de vent aussi complète, nous serions déjà de retour à Assouan (première cataracte). Mais nous avons mis quinze jours à faire 60 lieues. Il y a des journées où nous n'avons pas fait une demi-lieue. Ce matin le vent reprend, nous allons un peu, et nous espérons ne pas tarder à arriver à Wadi-Halfa; d'où nous allons redescendre piano, examinant tout à notre aise. Depuis que nous sommes partis du Caire, en effet, nous n'avons guère quitté la cange. Maintenant, nous allons faire des stations pour examiner ces vieilles bougresses de ruines. La chaleur commence à taper, il faisait hier soir 34 degrés à 8 heures du soir, et toute la journée le soleil avait été caché par les nuages. Au soleil, dans la journée d'avant-hier, nous avons eu 55 degrés centigrades. Nous avons été obligés de renoncer à notre amour désordonné de marcher pieds nus. Même à travers de fortes chaussures, la chaleur du sol se fait sentir vigoureusement, comme si l'on marchait sur des plaques de cheminée tiédies.

En somme, sous le soleil de Nubie, on est comme sous un vaste four de campagne. Mais une chose étrange, c'est que nous n'en sommes nullement gênés. Dans ces climats-ci la chaleur se supporte beaucoup mieux que le froid qui, quelque mince qu'il soit (relativement), gêne beaucoup. Dans ce moment je suis sans pantalon et sans habit, n'ayant pour tout vêtement que mon caleçon et une grande chemise blanche par-dessus.

Nous avons passé les cataractes sans encombre. Au reste, par excès de prudence, nous avons mis pied à terre. C'est une des choses les plus curieuses et les plus belles que nous ayons encore vues. Je t'ai parlé, dans ma dernière lettre, des gens d'Assouan et d'Eléphantine qui traversent le Nil sur des joncs. Un peu plus loin, aux cataractes, ils sont montés, tout nus, sur des troncs de palmiers ; il est amusant de les voir se lancer dans les tourbillons d'écume, disparaître et revenir sur l'eau ; le courant les entraîne entre les rochers comme un fétu de paille, d'une manière rapide et effrayante, leurs dos noirs ruissellent d'eau, leurs dents blanches sourient. Tout cela est d'une élégance de sauvage qui charme profondément.

Avant-hier, nous avons abordé deux bateaux de marchands d'esclaves chargés de négresses (1). Elles venaient du Darfour, du pays des Gallas, de l'intérieur de l'Afrique, femmes volées pour la plupart. Elles étaient empilées dans les canges, qui en regorgeaient comme des charrettes de foin chez nous. Pour costumes elles portaient des amulettes et de petits caleçons de cuir. Nous en avons acheté (pas des femmes) mais des pagnes (leur caleçon). C'est si peu beurré de crasse et de graisse de mouton que ça en empoisonne notre divan. Nous avons marchandé des plumes d'autruche et une petite fille d'Abyssinie, afin de rester plus longtemps à bord et de jouir de ce spectacle qui avait son chic. Quelques-unes, sur des pierres, broyaient de la farine, et leurs longues chevelures tombaient par-dessus elles comme la longue crinière d'un cheval qui broute à terre. Les enfants à la mamelle pleuraient. On faisait la cuisine. Les unes, avec des dents de porc-épic, arrangeaient les chevelures de leurs compagnes. C'était fort triste et singulier. Dans chacun de ces bateaux-là, il y a toujours quelques vieilles négresses qui font et refont ce voyage pour encourager les nouvelles venues, faire qu'elles ne se découragent pas trop et ne se rendent pas malades à force d'être trop tristes. Sais-tu, pauvre chérie, que nous sommes à un mois de distance du pays des singes et des éléphants? mais il faut se limiter et songer que le fond du sac n'est pas inépuisable.

A LA MÊME.

Philæ, 15 avril 1850.

Nous voilà de retour de la Nubie, comme nous sommes partis, en bon état, si l'on peut dire ainsi quand il y a deux grands mois que l'on a reçu des nouvelles de tout ce que l'on a de plus cher au monde. Hier soir nous sommes arrivés à Philæ, à la nuit tombante (2). Je suis aussitôt parti à âne avec Joseph pour Assouan (à une lieue d'ici), dans l'espérance d'avoir un paquet de lettres : rien ! J'imagine que

(1) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert raconte cet épisode sous la date du *Mardi* 19 *mars* 1850.
(2) Dans ses *Notes de voyage*, Flaubert date du *Mercredi soir*, 10 *avril*, son arrivée à Philæ.

tu as manqué un courrier et que tous les autres sont à la chancellerie du Caire, où je viens d'écrire immédiatement pour qu'on me les envoie à Keneh, autrement je n'aurais de lettres de toi qu'à notre retour au Caire, à la fin de mai. Ça fera (ou ça ferait) près de quatre mois sans savoir ce que tu es devenue.

Le ciel était bien beau hier au soir, les étoiles brillaient, les Arabes chantaient sur leurs dromadaires. C'était une vraie nuit d'Orient où le ciel bleu disparaissait sous la profusion des astres. Mais j'avais le cœur bien triste, ma pauvre mère tant aimée. Ecris-moi donc plutôt deux fois, plutôt cent fois qu'une, par tous les courriers. Une lettre se perd si vite. Max en a eu déjà plusieurs disparues. Si je savais au moins que les miennes te parviennent, je ne me plaindrais pas. Mais c'est là ma plus grande angoisse. Quand je me figure toi tourmentée, cela me désole. Peut-être es-tu malade, pauvre vieille. Tu pleures peut-être en ce moment, tournant tes pauvres yeux que j'aime sur cette carte, qui ne te représente qu'un espace vide où ton fils est perdu. Oh non, va, je reviendrai, tu ne peux pas être malade, car un fort désir fait vivre. Voilà bientôt six mois que je suis parti ; dans six mois je ne serai pas loin du retour ; ce sera probablement vers janvier ou février prochain.

Hier soir, chez l'effendi où j'ai été les chercher, il y avait des lettres pour Maxime, il y en avait pour Sassetti même, qui n'en reçoit jamais. Mais de toi, rien, ni d'Achille qui devrait pourtant me donner un peu de tes nouvelles, ni de Bouilhet, ni du père Parain, qui devrait bien quelquefois se lever dès le matin pour m'écrire de n'importe quelle orthographe : « Ta mère se porte bien » ; voilà tout ce que je demande, il me semble que ce n'est guère. Est-ce qu'on ne pense plus à moi? Serait-il vrai, le proverbe : les absents ont tort?

Quant à te parler de notre voyage, ce sera pour une autre fois. Je suis pressé ; nous allons descendre la cataracte, nous déménageons les bagages et nous-mêmes. Le bateau va s'en aller de son côté et nous à pied du nôtre. Et puis, je suis trop en colère pour avoir le loisir de me recueillir. Nos santés sont florissantes, si ce n'est Sassetti, que le climat fatigue un peu. Je ne sais pas comment Maxime ne se fait pas crever avec la rage photographique qu'il déploie ; du reste il réussit parfaitement ; quant à moi, qui ne fais que contempler la nature, fumer des chibouks et me promener au soleil, j'engraisse. Mais je deviens bien laid. Mon nez rougit, et il m'y pousse des poils comme à celui du capitaine Barbet.

Adieu, pauvre tant adorée ; je t'embrasse et te surembrasse.

A LA MÊME.

[22 avril 1850.]

Nous sommes en plein été. A 6 heures du matin, nous avons régulièrement vingt degrés Réaumur à l'ombre, dans la journée c'est trente environ. La moisson est faite depuis longtemps, et avant-hier nous avons mangé une pastèque. Où es-tu, toi, pauvre vieille, est-ce à Croisset? à Nogent? à Paris? et ce voyage d'Angleterre? Envoie-moi les plus longues lettres possibles ; parle-moi de toi, de ta vie, de tout ce qui se passe. Comme la petite Liline sera gentille l'hiver prochain, fait-elle bien des progrès dans la lecture?

C'est une bien bonne vie que celle que nous menons. Voilà le voyage de Nubie fini. La conclusion de celui d'Egypte approche aussi. Nous quitterons notre pauvre cange avec peine. Maintenant, nous redescendons lentement à l'aviron ce grand fleuve que nous avons monté avec nos deux voiles blanches. Nous nous arrêtons devant toutes les ruines. On amarre le bateau, nous descendons à terre. Toujours, c'est quelque temple enfoui dans les sables jusqu'aux épaules, et qu'on voit en partie comme un vieux squelette déterré. Des dieux à tête de crocodile et d'ibis sont peints sur la muraille blanchie par les fientes des oiseaux de proie, qui nichent entre les intervalles des pierres. Nous nous promenons entre les colonnes. Avec nos bâtons de palmier et nos songeries, nous remuons toute cette poussière. Nous regardons à travers les brèches des temples le ciel qui cassepète de bleu. Le Nil coulant à pleins bords serpente au milieu du désert, ayant une frange de verdure à chaque rive. C'est toute l'Egypte. Souvent, il y a autour de nous un troupeau de moutons noirs qui broute. Quelque petit garçon, nu, leste comme un singe, avec des yeux de chat, des dents d'ivoire, un anneau d'argent dans l'oreille droite et de grandes marques de feu sur les joues, tatouage fait avec un couteau rougi. D'autres fois, ce sont de pauvres femmes arabes couvertes de guenilles et de colliers, qui viennent vendre des poulets à Joseph, ou qui ramassent avec leurs mains des crottes de biques pour engraisser leur maigre champ. Une chose merveilleuse, c'est la lumière ; elle fait briller tout. Dans les villes, cela nous éblouit toujours, comme ferait le papillotage de couleurs d'un immense bal costumé. Des vêtements blancs, jaunes ou azur se détachent, dans l'atmosphère transparente, avec des crudités de ton à faire pâmer tous les peintres. Pour moi, je rêvasse de cette vieille littérature, je tâche d'empoigner tout ça. Je voudrais bien imaginer quelque chose, mais je ne sais quoi. Il me semble que je deviens bête comme un pot.

Nous lisons dans les temples les noms des voyageurs, cela nous paraît bien grêle et bien vain. Nous n'avons mis les nôtres nulle part. Il y en a qui ont dû demander trois jours à être gravés, tant c'est profondément entaillé dans la pierre. Quelques-uns se retrouvent partout avec une constance de bêtise sublime. Il y a un nommé Vidua surtout qui ne nous quitte pas. Avant-hier, à Ombos (1), Max a découvert celui de ce pauvre Darcet. Les lettres sont là à se ronger au grand air, pendant que son corps se pourrit là-bas, dans une troisième partie du monde. C'est sans doute ce pauvre nom à demi effacé déjà qui survivra de lui le plus longtemps. Il est venu l'écrire en Egypte, il a vécu à Paris, et il a été mourir en Amérique. Quelles réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher ! (2)

Toutes les fois que nous arrivons devant des statues, dans un temple, Max fait devant elles le salut arabe en portant la main à son front, et s'informant de leur santé. Ça ne varie pas. Sassetti a depuis quelque temps une rage de chasse que rien n'arrête. Il est vêtu à l'Egyptien, ce qui lui donne un air mastoc assez risible. C'est un garçon de très bon cœur et qui nous est fort dévoué. Il possède beaucoup de talents utiles. Maintenant il est cordonnier et raccommode nos chaussures avec du

(1) Roum-Oumbou. — Voir *Notes de voyage*, où Flaubert raconte cet incident sous la date du *samedi* 20 [*avril* 1850], ce qui permet de dater la lettre.

(2) Professeur d'écriture à Rouen.

fil de fouet ciré. Nos hardes s'usent. Le chic commence. Je donnerais je ne sais quoi pour que tu puisses connaître ce brave Joseph. C'est une des balles les plus curieuses qu'il soit possible de voir. Il se livre toujours à la confection des *douces* (plats sucrés) et des *bé-fils-tecks* (beafsteaks). Nous avons eu une fière chance de tomber sur un pareil drogman. Il est très expérimenté et de bon entendement.

Nous avons à bord un vieux matelot qu'on appelle Fergalli et qui me rappelle ce bon Pitchef (1). Plus on lui fait de farces, donne de calottes, coups de poings, etc.. et plus il est satisfait. Quelquefois même on le jette à l'eau, alors on rit beaucoup. Les plaisanteries sont toujours de le tuer, de l'écorcher vif, de le mettre à la broche. Comme il est chauve, on lui retire son bonnet et on lui donne de grandes calottes sur la tête. Quelquefois les matelots font mine d'aller le féliciter sur sa nomination de pacha, et on lui donne un charivari qui consiste à faire avec la main et la bouche des pets factices ; on le rase avec un couteau ; on le déshabille pour qu'il danse. Il y a quelques jours, on l'a habillé en femme avec un voile sur la figure et un morceau de toile à voile pour robe. C'était la mariée, on faisait la noce. Cela pouvait passer pour un de ces spectacles « où un père de famille n'aurait pas été bien aise de mener sa jeune personne ». Après quoi, ces bons Arabes se sont mis à faire leur prière avec des prosternations, des Allah et des Mohammed, comme les plus braves gens du monde. Il n'y a rien de plus gai que ces hommes, ou pour mieux dire de plus enfant ; un rien les abat, comme peu de chose les amuse.

Les messieurs de la haute classe ne détestent pas le liquide. Les gouverneurs des petites villes où nous passons viennent nous faire des visites à bord, dans l'espérance d'attraper une bouteille d'eau-de-vie. La canaillerie de ces drôles se rehausse de tous les respects dont on les entoure. A Wadi-Halfa nous avons fait la connaissance du gouverneur d'Ibrim, chargé de recueillir l'impôt dans toute la province. Ce n'est pas une mince besogne. Cela s'exécute à grand renfort de coups de bâton, et arrestations, et enchaînements. Nous sommes descendus avec lui, côte à côte, pendant trois jours. Un villageois n'avait pas voulu payer, le scheik l'a enchaîné et enlevé dans sa cange. Quand elle a passé près de nous, nous avons vu ce pauvre vieux couché au fond du bateau, tête nue sous le soleil et dûment cadenassé ; sur la rive, des hommes et des femmes suivaient en criant. Ça n'émoussait nullement notre brave Turc, qui a jugé cependant prudent, pendant deux jours, de ne pas nous quitter de vue, espérant que si par hasard on l'attaquait nous avions de très jolis fusils qui portent fort loin. Il venait, tout en descendant le Nil comme nous, nous faire des visites. Une fois, il nous a amené un petit mouton en cadeau, ce qui nous a été sensiblement agréable, car depuis six semaines nous n'avions mangé que du poulet et de la tourterelle. Nous avons eu avec ce brave homme des conversations sur sa spécialité, c'est-à-dire qu'il nous a donné beaucoup de détails sur la manière de faire mourir un homme à coups de bâton, en un nombre de coups déterminés ; ils vous exposent tout cela très gentiment, en riant, comme on cause spectacles, et l'exécutent très placidement, comme on fume sa pipe.

Pour te donner une idée de tout ce que je vois, va à la bibliothèque de Rouen et demande à voir le grand ouvrage d'Egypte, le volume de planches d'antiquités.

(1) Surnom donné à Alexandre Bourlet de La Vallée.

M. Pottier (ou l'ami Lebreton) se fera un plaisir de te montrer ça. Au reste, cet ouvrage n'est pas rare, quelque particulier l'a peut-être.

Voilà, il me semble, une longue lettre, pauvre chère vieille ; qu'elle t'arrive vite, qu'elle te remonte, qu'elle te fasse du bien, comme un bon vent frais, ranimant. Adieu, je t'envoie toute ma tendresse.

A SA MÈRE.

Thèbes, amarrés au rivage de Louqsor,
3 mai 1850 [1er mai 1850] (1).

Il est quatre heures et demie du matin. Je me lève à la hâte, pauvre chère mère, pour t'envoyer ce mot à Keneh, à l'agent français qui le fera passer au Caire. Je fais partir un exprès à cheval pour le porter et me rapporter des lettres de toi, s'il y en a. Serai-je plus heureux à Keneh qu'à Assouan? Dieu le veuille !

Nous sommes arrivés hier au soir à Thèbes, à neuf heures. Nous nous sommes promenés dans Louqsor au clair de lune. Elle se levait derrière les enfilades des colonnes, éclairant de grandes ruines. Ah ! comme le ciel est beau ici, pauvre vieille, quelles étoiles, quelle nuit ! Nous n'avons encore rien vu de Thèbes, mais ce doit être magnifique ! Nous allons y rester une quinzaine, j'imagine, car c'est *immense*, et comme nous voulons bien voir et ne pas nous échigner, nous prendrons notre temps. Par ce système, aucun de nous n'a été encore fatigué. Je vois que nous ne serons pas à Jérusalem avant le 1er ou le 15 juillet probablement et à Constantinople avant octobre ou novembre ; au reste il est impossible d'avance de rien indiquer de précis. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'hiver prochain, en janvier ou février, tu verras ton pauvre fieu. Prends donc patience, pauvre mère ; le temps passe, nous voilà à moitié. La seconde moitié passera plus vite que la première. Comme nous causerons dans nos fauteuils, au coin du feu ! Depuis ma dernière lettre d'Esneh, partie le 26 avril (2), je n'ai rien de nouveau à te dire, si ce n'est que j'ai tous les doigts noircis de nitrate d'argent, pour avoir aidé mon associé, hier, à Herment, dans ses travaux photographiques. Il s'est développé en lui une rage de natation qui aurait pu devenir désastreuse, si on n'avait fini par le prier de cesser. Il se jetait dans le Nil, en pleine eau, sans faire attention qu'il y a beaucoup de crocodiles ; cependant, sur nos remontrances, il a cessé. C'est un bien bon bougre ! Nos santés continuent à être superbes et nos mines ressemblent de plus en plus à des pipes extra-culottées !

Adieu, pauvre chérie ; je n'ai plus que le temps de t'embrasser de tout mon cœur. A toi.

(1) Publiée dans la *Revue (Revue des Revues)* du 15 octobre 1902, sous la date que nous conservons. Mais cette date est fausse, si l'on en juge par les *Notes de voyage*. Flaubert dit être arrivé à Louqsor-Thèbes le *lundi 30 avril à 8 heures et demie du soir*. D'après cette indication, la lettre serait du 1er *mai*. Il est probable qu'ici, comme souvent d'ailleurs, on a daté d'après les cachets de la poste (qui ne sont pas nécessairement ceux du jour où Flaubert écrit) et ajouté une mention de date inexacte aux indications d'heure de jour et de lieu portées par Flaubert lui-même sur l'autographe.

(2) Cette lettre n'a pas été retrouvée.

A LA MÊME.

Entre Kaff et Keneh, 16 mai 1850.

Nous avons quitté (enfin et hélas !) Thèbes hier matin. Il y a de quoi y rester longtemps et dans un perpétuel ébahissement. C'est de beaucoup ce qu'il y a de plus beau en Egypte et peut-être ce que nous verrons de plus crâne dans tout notre voyage. Ce soir, nous arriverons à Keneh probablement. Si je n'y ai pas de lettres, je n'ai plus d'espoir d'en avoir qu'au Caire. Enfin ! Dieu bénisse la poste et les chanceliers. Si je savais au moins que tu as reçu toutes les miennes ! Je mets dans mes envois le plus de régularité possible ; je fais partir des exprès à cheval quand je n'ai pas d'occasion. Avec tout cela, j'ai bien peur que tu ne passes souvent plusieurs courriers sans avoir de mes nouvelles. Mais tranquillise-toi, bonne mère, je vais et nous allons tous bien. En fait d'inconvénients de voyage, croiras-tu que je viens de passer *quatre jours sans fumer!* faute de tabac. Le tabac des paysans arabes me semblant exécrable, je soupire après le caporal.

Je viens tout à l'heure de rater une grande cigogne qui se promenait tranquillement sur la rive. Ma balle a été à cinquante pas plus loin faire des ricochets sur le sable, et la cigogne tranquillement est remontée dans l'air, laissant pendre ses pattes et donnant de grands coups d'ailes.

Nous venons, pauvre vieille, de passer à Thèbes quinze bien bons jours. C'est beau ! ce devait être au moins une ville aussi grande que Paris. Il faut trois jours rien que pour voir, sans s'arrêter, les ruines qui en demeurent encore, quoique tout soit ravagé et aux trois quarts enfoui. C'est une plaine entre deux chaînes de montagnes, traversée par le Nil, parsemée d'obélisques, de colonnades, de frontispices, de colosses. Je n'oublierai jamais la première impression que m'a fait le palais de Karnac. Ça m'a semblé une demeure de géants, où l'on devait servir dans des plats d'or des hommes entiers à la brochette, comme des alouettes. Nous avons passé les trois jours, Maxime photographiant et moi estampant ou pour mieux dire faisant estamper. J'avais parmi mes ouvriers un guide qui parlait un peu anglais ; nous nous entendions à moitié dans un charabia composé d'anglais, d'italien et d'arabe :

— Allah ! allah ! allons, go on ! go on ! S. n. de D.

— Si, signor, si, signor, é questo bené.

— T'is not very bad, but your paper is not clean.

— Taïeb, taïeb.

Et ainsi de suite. Nous vivions, c'est-à-dire nos affaires étaient dans une petite chambre qui avait pour plafond de grandes dalles peintes en bleu de ciel, et nous voyions devant nous, sur la muraille, des reines avec de grandes coiffures, qui tenaient des rois par la taille. — La nuit, je dormais dehors sur une grande pierre (recouverte de mon matelas), couché sur le dos, le nez tourné aux étoiles, au bruit des tarentules et à l'aboiement des chacals, qui alternait avec celui des chiens des villages voisins. Puis nous avons passé sur la rive gauche du Nil. Après avoir pendant deux jours logé à Louqsor même, dans le palais de France (maison donnée par Méhémet-Ali, lors de l'expédition de Louqsor pour l'obélisque), nous avons été camper au pied du fameux colosse. Il n'a pas chanté au lever du soleil, mais le gre-

din m'a envoyé la nuit une grêle de moustiques qui m'ont dévoré les jambes, et m'ont empêché de dormir ; d'autant plus que le vent qu'il faisait secouait la tente avec furie. Le jour suivant, nous avons couché au Rhamesséion (tombeau d'Osymandias), et celui d'après à Biban-El-Molouk, ou autrement Vallée des Rois. C'est une merveille. Figure-toi une vallée entière, coupée dans une montagne où il n'y a pas plus de végétation que sur une table de marbre, et des deux côtés des carrières, ce sont autant de tombeaux. On descend dans chacun par une série d'escaliers, les uns au bout des autres, et qui n'en finissent plus. Puis on entre dans deux grandes salles, peintes de haut en bas et au plafond. On y voyage, le mot est littéral. Figure-toi les grottes de Caumont, dont les murs seraient poncés et couverts de peintures d'or, d'azur, etc. Ce sont des représentations fantastiques ou symboliques, des serpents à plusieurs têtes qui marchent sur des pieds humains, des têtes décapitées qui naviguent, des singes qui traînent des navires, des rois sur leurs trônes avec des visages verts et des attributs étranges. Les peintures sont fraîches comme si elles venaient d'être faites, et s'enlèvent sous le pouce. Ailleurs ce sont des joueurs de harpe, des danseuses, des gens qui mangent [.....], on en cassepète. Tu n'en es pas quitte, va ! je t'en reparlerai plus d'une fois.

Il y a, à l'entrée de la vallée des Rois, au-dessus du Rhamesséion, un vieux Grec qui fait le commerce d'antiquités. Il vit là comme dans une tour, au milieu de la montagne, dans une maison pleine de momies, tout seul, et loin des humains. De vieilles carcasses racornies, plantées debout contre le mur, grimacent dans un coin de sa tour, son rez-de-chaussée est bourré de cercueils, et la chambre où il nous a reçus a pour volet une planche peinte qui couvrait quelque citoyen du temps de Sésostris. Il est venu nous rendre notre visite un matin, comme nous étions campés au pied du colosse de Memnon. Il avait un turban blanc, une chemise de Nubien blanche et un parapluie en coton blanc. Ce vieux fils de Lemnos portait en outre à sa main gauche son chibouk et un bâton en bois blanc tourné par lui-même et terminé par une pointe en fer, pour s'aider à marcher sur les rochers. Il avait les pieds nus dans ses savates et se traînait en soufflant.

Quant à emporter en France des momies, ce serait difficile, l'exportation en est défendue maintenant. Nous aurions beaucoup d'embarras pour les passer en contrebande au Caire et pour les embarquer à Alexandrie. Ça nous demanderait trop de temps et d'argent.

A Keneh nous allons faire une pointe jusqu'à Kosséïr pour voir la mer Rouge que nous ne connaîtrions point sans cela, puisque le voyage du Sinaï n'aura pas lieu. Nous en aurions pour vingt jours de désert (au mois de juillet ce serait peut-être dur), douze jours de lazaret à Gaza, et 3,000 francs de droit de passage au scheik de El-Akabah. Ce serait absurde. Le voyage de Kosséïr au contraire nous demandera quatre ou cinq jours, c'est une promenade.

Hier, avant de quitter Thèbes, nous avons pris des chevaux et nous avons été faire un grand tour dans la campagne, derrière Karnac et Louqsor. Au milieu de la journée nous nous sommes arrêtés dans un village et nous sommes entrés dans un jardin. Les arbres, orangers, citronniers, palmiers, étaient si serrés les uns près des autres qu'il fallait se baisser pour passer dessous. Là, nous nous sommes reposés

à l'ombre, sur un paquet de branches sèches de palmier. Le gamin qui nous suivait à pied a été chercher le gardien du jardin, qui nous a apporté une grande jatte de mattes [1] avec des petits pains chauds posés sur un panier plat en paille de couleur, tressée. Le ruisseau qui arrose le jardin, large d'un pied et profond d'un demi-pouce, coulait devant nous, sous la semelle de nos bottes, traînant des feuilles sur son courant, tout comme une rivière. — Nous sommes restés là deux grandes heures à causer. Puis nous sommes remontés à cheval et nous sommes dirigés sur Karnac. C'est avec un serrement de cœur que nous lui avons dit adieu. Quelle étrange chose ! Etre ému en quittant des pierres ! et quand tant d'autres choses nous émeuvent.

J'ai énormément pensé à Alfred à Thèbes. Si le système des Saint-Simoniens est vrai, il voyageait peut-être avec moi ; alors ce n'était pas moi qui pensais à lui, mais lui qui pensait en moi. Et je songe bien aux autres aussi, pauvre mère ! Je ne peux admirer en silence, j'ai besoin de cris, de gestes, d'expansion ; il faut que je gueule, que je brise des chaises, en un mot que j'appelle les autres à participer à mon plaisir, — et quels autres appeler que ses plus aimés?

Quand je prends une feuille de papier pour t'écrire, le diable m'emporte si je sais quoi mettre. — Puis, de soi-même, ça vient, je bavarde. Je m'amuse, les lignes s'allongent ; mais quand je ne sais plus que dire, je jette sur elles un bon regard d'adieu et je leur dis dans ma pensée : allez-vous-en là-bas vite, vite, embrassez-la pour moi. — Des lignes d'écriture embrasser quelqu'un ! Suis-je bête? allons, pas fort !

Adieu, pauvre chérie, mille tendresses ; allons, remonte-toi un peu, « tu te manges le sang » — « tu ne te fais pas de raison ».

17. Keneh. — Grande joie! chère mère, mon cœur en saute. Voilà dix lettres pour moi, dont une du père Parain et une de Bouilhet. Quant à toi, je t'embrasse à t'étouffer, je vois que tu vas bien, que tu es raisonnable, je t'en aime mille fois plus pour cela. Tu te conduis bien. Comme tes lettres sont gentilles ! Je les ai dévorées comme un affamé. Adieu, encore mille baisers.

A EMMANUEL VASSE.

17 mai 1850.
A bord de notre cange, entre Kour et Keneh.

Je ne sais, cher ami, si tu as reçu un mot de moi daté du Caire, en réponse à un envoi de ta seigneurie, envoi dont je n'ai pu apprécier que l'intention, puisqu'il est arrivé à Rouen comme j'étais déjà en Egypte ; je crois t'en avoir remercié dans ma dernière lettre ; à mon retour ce sera ma première occupation de te lire, sois-en sûr.

Que deviens-tu et comment supportes-tu cette polissonne d'existence? que dit-on à Paris? Quant à nous, nous n'avons pas reçu de nouvelles d'Europe depuis la fin de janvier dernier ; voilà en effet quatre grands mois que nous vivons sur le

(1) *Sic.* Dans les *Notes de voyage*, en racontant cette promenade (sous la date du *lundi* 13 *mai*), Flaubert écrit « une jatte de lait caillé ».

Nil, ne voyant que ruines, crocodiles et fellahs. Ce n'est pas le moyen d'être fort en politique ni de se tenir au courant du mouvement social. Au reste, si tout en France est dans le même état qu'à mon départ, si le bourgeois y est toujours aussi férocement inepte, et l'opinion publique aussi lâche, en un mot si la pot-bouille générale y exhale une odeur de graillon aussi sale, je ne regrette rien ; au contraire, que tout cela s'arrange pour le mieux ou pour le pis, je ne demande rien du gâteau général, m'écartant de la foule pour n'avoir pas les coudes foulés.

Pour le moment nous revenons de la Nubie, du désert d'Abou-Coulome et de Korosko ; demain ou après-demain nous partons pour Kosséïr, sur les bords de la mer Rouge, et dans trois semaines nous ferons une excursion à la grande oasis indépendante de Thèbes.

Tu vois que nous nous foutons complètement de tout ce qui se passe et que nous vivons comme de grands égoïstes, aspirant à pleins poumons le bon air chaud des tropiques, contemplant le ciel bleu, les palmiers et les chameaux, buvant du lait de buffle, fumant dans de longues pipes et dormant le nez aux étoiles. Je crois du reste que jusqu'à présent peu de voyages en Egypte (j'en excepte les voyages de savants) ont été aussi complets que le nôtre ; on met ordinairement trois mois à voir ce pays, nous en aurons mis huit. Nous avons relevé, dessiné, mesuré tous les temples de la Nubie et du Saïd (quant au Delta, l'inondation nous empêchera de le connaître aussi bien) ; nous avons fait également une excursion dont peu de voyageurs se donnent la fatigue, celle du lac Mœris et du Fayoum.

Nous ne serons pas de retour au Caire avant la fin du mois prochain ; nous nous embarquerons à Alexandrie pour Beyrout où je compte bien, mon cher Monsieur, avoir une lettre de toi ; de Beyrout nous nous mettrons en selle pour visiter toute la Palestine et la Syrie ; notre intention est de faire ensuite le voyage des îles Chypre, Candie et Rhodes.

Comme tu t'es occupé pendant de longues années de Candie, envoie-moi là-dessus le plus de questions que tu pourras, je m'informerai et verrai par moi-même tout ce que tu me diras ; je te promets la bonne volonté la plus sincère. Expédie-moi donc par le courrier le plus prochain (à Beyrout) une masse de notes, tant pour mon instruction personnelle que pour te servir d'éclaircissement à mille solutions qui sans doute te tourmentent. Si tu as quelque lettre à faire remettre ou n'importe quelle commission, tu sais, cher et vieil ami, que je suis tout à toi. Ma mère a dû écrire à Mme Vasse que nous irions à Larnaka [1], ainsi je ne te demande rien pour ta sœur de ce côté ; je crois du reste que tu n'es pas avec elle en correspondance bien suivie ; tu peux t'appliquer ce mot connu : il n'y a pas de ressemblance entre moi, ma famille et une botte d'asperges, nous ne sommes pas tous très unis. Le principal, quant à la famille, c'est de n'en être pas embêté. Or tu as su, par ton travail et une patience héroïque, te faire une position qui t'en rend indépendant ; dis-moi si elle s'améliore, si tu *montes en grade*, c'est-à-dire si l'argent augmente à mesure que la besogne diminue ; tu sais que tout ce qui t'intéresse m'intéresse. Voilà longtemps que nous portions ensemble ce vénérable habit de collège et que nous mangions les fromages de Neufchâtel du père Degouay. Comme

(1) Dans l'île de Chypre.

c'est vieux ! comme il a coulé de l'eau sous le pont depuis ! comme j'ai déjà usé de bottes et regardé brûler de chandelles ! Qu'est-ce que sont devenus tous ceux qui étaient avec nous?... établis, dispersés, crevés, oubliés, mariés, cocus, députés, etc., etc., tout cela est drôle. Et « le Garçon »? y penses-tu quelquefois?

Adieu, cher vieux camarade, le ciel te tienne en joie ; je t'embrasse.

A toi.

Aurais-tu la bonté d'envoyer à Croisset un simple mot à ma mère, lui disant que tu as reçu de mes nouvelles et que je me porte bien, tu me rendras service.

A LOUIS BOUILHET.

[4 juin 1850.] Entre Girgeh et Siout (1).

Et d'abord, mon cher Monsieur, permettez-moi de vous adresser l'hommage de mon admiration frénétique pour le morceau que tu m'as envoyé sur Don Dick d'Arrah. C'est taillé ! voilà du style ! Sérieusement c'est fort beau. Je viens de le relire encore une fois et d'en rire comme trois cercueils ouverts. Il y a là des reprises et des mouvements de maître tout à fait crânes. Ce vieux Richard ! ça m'a donné une envie de boire de sa bière, que la langue m'en pèle. Je vois le sable qui parsème le sol de l'établissement, je l'entends qui craque sous les bottes. La salle doit être au rez-de-chaussée, basse, humide, sentir le moisi et avoir peu de lumière. Homme cruel, tu ne m'as pas dit où se fonde l'établissement. Ce doit être dans le « bas » de la ville, rue Nationale ou rue de la Savonnerie plutôt, à moins que ce ne soit à Saint-Sever, ce qui serait sublime. Oui, en voilà encore un qui s'établit, un qui est fixé ! et nous, nous sommes bien loin d'être établis ni fixés, même à quelque chose. Quant à moi, j'y renonce. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis que nous nous sommes quittés, pauvre vieux. Assis sur le devant de ma cange, en regardant l'eau couler, je rumine ma vie passée avec des intensités profondes. Il me revient beaucoup de choses oubliées, comme de vieux airs de nourrice dont il vous survient des bribes. Est-ce que je touche à une période nouvelle? ou à une décadence complète? Et, du passé, je vais rêvassant à l'avenir, et là je n'y vois rien, rien. Je suis sans plan, sans idée, sans projet, et ce qu'il y a de pire, sans ambition. Quelque chose, l'éternel « à quoi bon? » répond à tout et clôt de sa barrière d'airain chaque avenue que je m'ouvre dans la campagne des hypothèses. On ne devient pas gai en voyage. Je ne sais si la vue des ruines inspire de grandes pensées. Mais je me demande d'où vient le dégoût profond que j'ai maintenant, à l'idée de me remuer pour faire parler de moi. Je ne me sens pas la force physique de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et qu'est-ce que cela, comparativement au reste? Autant travailler pour soi seul. On fait comme on veut et d'après ses propres idées. On s'admire, on se fait plaisir à soi-même, n'est-ce pas le principal? Et puis, le public est si bête ! Et puis, qui est-ce qui lit? Et que lit-on? et qu'admire-t-on? Ah ! bonnes époques tranquilles, bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes ! mais le

(1) La date est indiquée en toutes lettres dans le corps de la lettre.

sol tremble sous nous. Où prendre notre point d'appui, en admettant même que nous ayons le levier? Ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style, ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux, une palette riche, des ressources variées. En fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque, c'est le principe intrinsèque. C'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet. Nous prenons des notes, nous faisons des voyages, misère, misère ! Nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait? Mais le cœur? la verve, la sève ; d'où partir et où aller? Oui, quand je serai de retour, je reprendrai et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me moquant de la patrie, de la critique et de tout le monde. Ces idées révoltent le jeune Du Camp qui en a de tout opposées, c'est-à-dire qui a des projets très remuants pour son retour et qui veut se lancer dans une activité démoniaque. A la fin de l'hiver prochain, nous causerons de tout cela, mon bonhomme.

Je m'en vais te faire une confidence très nette : c'est que je ne m'occupe pas plus de ma mission que du roi de Prusse. Pour « remplir mon mandat » exactement, il eût fallu renoncer à mon voyage. C'eût été trop sot. Je fais parfois des bêtises, mais pas de si pommées. Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation? combien fait-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre? Et dans chaque port : combien de navires? quel tonnage? combien en partance? combien en arrivée? dito, report d'autre part, etc. m... ! Ah non, franchement je te le demande, était-ce possible? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante) si on avait fait quelques démarches, que les amis se fussent remués et que le ministre eût été bon enfant, j'aurais eu la croix ! tableau ! satisfaction pour le père Parain. Eh bien non, mille fois, je n'en veux pas, m'honorant tellement moi-même que rien ne peut m'honorer.

Je pense bougrement à toi, va, grande canaille, je te vois circulant dans les rues de Rouen, les coudes serrés, le nez au vent, avec ta canne et le chapeau gris, maintenant que nous sommes en été. A ce moment, mardi 4 juin 2 h. 1/2 de l'après-midi, je te vois tournant le coin de la rue Ganterie à côté de la crosse. A propos, voilà le grand moment qui approche. Ce sera décisif et pour n'y plus revenir, on va savoir enfin à quoi s'en tenir, le prix de discours français décidera tout. Je ne serai plus dans cette perplexité atroce qui me poursuit jusqu'au milieu du désert, comme des djins. Sera-ce Pigny? Sera-ce Defodon? lequel? c'est comme la bataille d'Actium. Le sort de l'humanité en dépend, peut-être. Je comparerais volontiers l'un à Catilina et l'autre à César. A moins que le premier ne devienne un Marius, et que dans le second ne se découvre plus tard un Sylla ! Et qui sait ! les meilleures républiques ont été ébranlées par des ambitions qui, dans l'origine, paraissaient moins dangereuses ; une action futile cache souvent un motif sérieux. Alcibiade fit couper la queue de son chien pour détourner l'attention des Athéniens.

Il paraît que l'établissement de bacheliers va bien et que tu fais la répétition avec succès. Tant mieux ; tâche de gagner de l'argent et de bien vivre. C'est toujours ça.

J'ai vu Thèbes, vieux, c'est bien beau ; nous y sommes arrivés un soir à 9 heures, par un clair de lune qui cassepétait sur les colonnes. Les chiens aboyaient, les grandes ruines blanches avaient l'air de fantômes, et la lune à l'horizon, toute ronde et rasant la terre, semblait ne pas bouger et se tenir là exprès. A Karnac nous avons eu l'impression d'une vie de géants. J'ai passé une nuit aux pieds du colosse de Memnon dévoré de moustiques. Ce vieux gredin a une bonne balle, il est couvert d'inscriptions ; les inscriptions et les m... d'oiseaux, voilà les deux seules choses sur les ruines d'Egypte qui indiquent la vie ; la pierre la plus rongée n'a pas un brin d'herbe. Ça tombe en poudre comme une momie, voilà tout. Les inscriptions des voyageurs et les fientes des oiseaux de proie sont les deux seuls ornements de la ruine. Souvent, on voit un grand obélisque tout droit avec une longue tache blanche qui descend comme une draperie dans toute la longueur, plus large à partir du sommet et se rétrécissant vers le bas. Ce sont les vautours qui viennent fienter là depuis des siècles. C'est d'un très bel effet, et d'un curieux « symbolisme ». La nature a dit aux monuments égyptiens : Vous ne voulez pas de moi, la graine du lichen ne pousse point sur vous? eh bien, je vous chierai sur le corps.

Dans les hypogées de Thèbes (qui sont une des choses les plus curieuses et les plus amusantes que l'on puisse voir) nous avons découvert des gaudrioles pharaoniques, ce qui prouve, Monsieur, que de tout temps on s'est damné, on a aimé la fillette, comme dit notre immortel chansonnier. C'est une peinture représentant des hommes et des femmes à table, mangeant et buvant tout en se prenant par la taille et en s'embrassant. Il y a là des profils d'un cochon charmant, des œils de bourgeois en goguette admirables. Plus loin, nous avons vu deux fillettes avec des robes transparentes, les formes on ne peut plus p..., et jouant de la guitare d'un air lascif. C'est b... comme une gravure lubrique, Palais-Royal 1816. Cela nous a fait bien rire et donné à songer.

Quelque chose de bougrement magnifique, ce sont les tombeaux des rois. Figure-toi des carrières de Caumont, dans lesquelles on descend par des escaliers successifs, tout cela peint et doré du haut en bas et représentant des scènes funèbres, des morts que l'on embaume, des rois sur leurs trônes avec tous leurs attributs, et des fantaisies terribles et singulières, des serpents qui marchant sur des jambes humaines, des têtes décapitées portées sur des dos de crocodiles, et puis des joueurs d'instruments de musique et des forêts de lotus. Nous avons vécu là trois jours. C'est très ravagé et abîmé, non pas par le temps, mais par les voyageurs et les savants.

Nous avons fait une chasse à la hyène. Ça a consisté à passer la nuit à la belle étoile, ou mieux aux belles étoiles, car je n'ai jamais vu le ciel beau comme cette nuit-là. Mais la bête féroce s'est moquée de nous : elle n'est pas venue. En revanche, un jour que je me promenais à cheval tout seul et sans armes du côté des hypogées, pendant que Maxime photographiait de son côté, je montais lentement et le nez baissé sur ma poirtine, me laissant aller au mouvement du cheval, quand tout à coup, j'entends un bruit de pierres qui déroulent ; je lève la tête et je vois sortant d'une caverne, à dix pas en face de moi, quelque chose qui monte la roche à pic, comme un serpent. C'était un gros renard ; il s'arrête, s'asseoit sur le train de derrière et me regarde. Je prends mon lorgnon et nous restons ainsi à nous contempler

réciproquement pendant trois minutes, nous livrant sans doute à part nous-mêmes à des réflexions différentes. Comme je m'en retournais tranquillement, maudissant la sottise que j'avais faite de n'avoir pas emporté mon fusil, voilà qu'à ma gauche, d'une autre caverne (le sol en est plus percé en cet endroit qu'une écumoir ne l'est de trous) débusque avec un calme impudent le plus beau chacal que l'on puisse voir. Il s'est en allé tranquillement, à petits pas, s'arrêtant de temps à autre pour détourner la tête et me lancer des œillades méprisantes. A Karnac, nous étions étourdis la nuit du bruit de ces gaillards-là qui hurlaient comme des diables ; l'un d'eux est venu, une nuit, voler notre beurre au milieu de notre campement. Quant aux crocodiles, ils sont plus communs sur le Nil que les aloses dans la Seine. Nous tirons dessus quelquefois, mais toujours de trop loin. Pour les tuer, il faut les atteindre à la tête et ce n'est qu'en s'approchant très près (mais ils ont l'oreille fine et détalent lestement) que l'on a chance d'exterminer ces odieux monstres. Quelle belle idée que celle du monstre ! L'animal méchant pour le plaisir d'être méchant !

A Esneh j'ai revu Ruchiouk-Hânem, ç'a été triste. Je l'ai trouvée changée. Elle avait été malade. Le temps était lourd, il y avait des nuages. Sa servante d'Abyssinie jetait de l'eau par terre pour rafraîchir la chambre. Je l'ai regardée longtemps, afin de bien garder son image dans ma tête. Quand je suis parti, nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain et nous ne sommes pas revenus. Du reste, j'ai bien savouré l'amertume de tout cela, c'est le principal, ça m'a été aux entrailles.

J'ai vu la mer Rouge à Kosséïr. Ç'a été un voyage de quatre jours pour aller et de cinq pour revenir, à chameau, et par une chaleur qui au milieu de la journée montait à 45 degrés Réaumur. Ça piquait et j'ai souhaité parfois la bière Richard, car nous avions de l'eau qui, outre le goût de bouc que lui avaient communiqué les outres, sentait par elle-même le soufre et le savon. Nous nous levions à 3 heures du matin ; nous nous couchions à 9 heures du soir, vivant d'œufs durs, de confitures sèches et de pastèques. C'était la vraie vie du désert. Tout le long de la route, nous rencontrions de place en place des carcasses de chameau, morts de fatigue. Il y a des endroits où l'on trouve de grandes plaques de sable dallées : c'est uni et glacé comme l'aire d'une grange ; ce sont les lieux où les chameaux s'arrêtent pour pisser. L'urine, à la longue, a fini par vernir le sol et l'égaliser comme un parquet. Nous avions emporté quelques viandes froides. Dès le milieu du second jour nous avons été obligés de les jeter. Un gigot de mouton que nous avions laissé sur une pierre a, par son odeur, immédiatement attiré un gypaète qui s'est mis à voler en rond, tout autour.

Nous rencontrions de grandes caravanes de pèlerins qui allaient à la Mecque (Kosséïr est le port où ils s'embarquent pour Gedda [1], de là à la Mecque il n'y a plus que trois jours), de vieux Turcs avec leurs femmes portées dans des paniers, un harem tout entier qui voyageait voilé et qui criait quand nous sommes passés près de lui, comme un bataillon de pies, un derviche avec une peau de léopard sur le dos.

Les chameaux des caravanes vont quelquefois les uns à la file des autres,

(1) Djeddah.

d'autres fois tous de front. Alors, quand on aperçoit de loin à l'horizon, en raccourci, toutes ces têtes se dandinant qui viennent vers vous, on dirait d'une émigration d'autruches qui avance lentement, lentement et se rapproche. A Kosséïr nous avons vu des pèlerins du fond de l'Afrique, de pauvres nègres qui sont en marche depuis un an, deux ans. Il y a là de bien singuliers crânes. Nous avons vu aussi des gens de Bokhara, des Tartares en bonnet pointu qui faisaient la soupe à l'ombre d'une barque échouée construite en bois rouge des Indes. Quant aux pêcheurs de perles, nous n'en avons vu que les pirogues. Ils se mettent deux là dedans, un qui rame et un qui plonge, et vont au large en mer. Quand le plongeur remonte à la surface de l'eau, le sang lui sort par les oreilles, par les narines et par les yeux.

J'ai pris, le lendemain de mon arrivée, un bain de mer dans la mer Rouge. Ç'a été un des plaisirs les plus voluptueux de ma vie, je me suis roulé dans les flots comme sur mille tétons liquides qui m'auraient parcouru tout le corps.

Le soir Maxime, par politesse et pour faire honneur à notre hôte, s'est donné une indigestion. Nous étions logés dans un pavillon séparé, couchés sur des divans, en vue de la mer, et servis par un jeune eunuque nègre, qui portait avec chic les plateaux de tasses de café sur son bras gauche. Le matin du jour où nous devions partir, nous avons été à deux lieues de là, au vieux Kosséïr, dont il ne reste que le nom et la place. Maxime indigéré s'est aussitôt mis à ronfler sur le sable. Le cawas du consul de Gedda et son chancelier qui étaient venus avec nous, ainsi que le fils de notre hôte, se sont mis à chercher des coquilles, et je suis resté tout seul à regarder la mer. Jamais je n'oublierai cette matinée-là. J'en ai été remué comme d'une aventure. Le fond de l'eau était plus varié de couleurs, à cause de toutes ces coquilles, coquillages, madrépores, coraux, etc., que ne l'est au printemps une prairie couverte de primevères. Quant à la couleur de la surface de la mer, toutes les teintes possibles y passaient, chatoyaient, se dégradaient de l'une sur l'autre, se fondaient ensemble, depuis le chocolat jusqu'à l'améthyste, depuis le rose jusqu'au lapis-lazuli et au vert le plus pâle. C'était inouï, et si j'avais été peintre, j'aurais été rudement embêté en songeant combien la reproduction de cette vérité (en admettant que ce fût possible) paraîtrait fausse. Nous sommes partis de Kosséïr le soir de ce jour-là à 4 heures, et avec une grande tristesse. Je me suis senti les yeux humides en embrassant notre hôte et en remontant sur mon chameau. Il est toujours triste de partir d'un lieu où l'on sait que l'on ne reviendra jamais. Voilà de ces mélancolies qui sont peut-être une des choses les plus profitables des voyages.

A propos du changement qui aura pu nous survenir pendant notre séparation, je ne crois pas, cher vieux, s'il y en a un, qu'il soit à mon avantage. Tu auras gagné par la solitude et la concentration ; j'aurai perdu par la dissémination et la rêverie. Je deviens très vide et très stérile. Je le sens. Cela me gagne comme une marée montante. Cela tient peut-être à ce que le corps remue ; je ne peux faire deux choses à la fois. J'ai peut-être laissé mon intelligence là-bas, avec mes pantalons à coulisse, mon divan de maroquin et votre société, cher Monsieur. Où tout cela nous mènera-t-il? qu'aurons-nous fait dans dix ans? Pour moi, il me semble que si je rate encore la première œuvre que je fais, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau.

Moi qui étais si hardi, je deviens timide à l'excès, ce qui est dans les arts la pire de toutes les choses et le plus grand signe de faiblesse.

Il y a au Caire un poète (1) qui fait des tragédies orientales dans le goût de Marmontel mitigé de Ducis. Il nous a lu une tragédie sur Abd-el-Kader qui est amoureux d'une Française et finit par se tuer de jalousie. Il y a là des morceaux. Tu en peux juger par le sujet. Le poète, qui est médecin, est un être bouffi de vanité, gredin, voleur, assomme tout le monde de ses œuvres et est repoussé de ses compatriotes. Lors de la révolution de février, il adressa une pièce à Lamartine dont le vers final était :

Vive à jamais le Gouvernement provisoire !

Dans une autre, adressée au peuple français, il y avait ceci :

Peuple Français ! ô mes compatriotes !

Il vit avec un sale nègre dans une maison obscure. Sa famille le redoute, et lorsqu'il lit sa tragédie, tout chez lui tremble de silence et d'attention. Il porte un nez en perroquet, des lunettes bleues et est accusé par un ingénieur de lui avoir volé une caisse d'habits. La canaille française à l'étranger est magnifique, et j'ajoute nombreuse.

Hein, vieux, j'espère qu'en voilà un paquet et que je suis un aimable homme ! Réponds-moi à Beyrout où nous serons à la fin de juillet, ensuite à Jérusalem. Pioche toujours. Adieu, vieux de la plume, je t'embrasse sur ta bonne tête.

5 juin. — C'est demain le 6, anniversaire de la naissance du grand Corneille ! Quelle séance à l'Académie de Rouen ! quels discours ! Tenue de ces messieurs : cravates blanches, pompe, saines traditions ! un petit rapport sur l'agriculture !

A SA MÈRE.

6 lieues avant Beni-Souëf, 24 juin 1850.

Quand je t'ai envoyé ma dernière lettre, de Siout, chère pauvre vieille, je croyais bien qu'à la date présente nous serions au Caire depuis plusieurs jours, mais je comptais sans le vent, il nous a été constamment défavorable. Depuis quinze jours nous avons fait soixante lieues ; il y a des journées où nous faisons un quart de lieue, et en se donnant un mal de chien. Comme le Nil est maintenant à son plus bas, nous engravons souvent, ce qui n'accélère pas notre voyage. Bref, désespérant d'arriver au Caire avant une huitaine au moins (de Beni-Souëf au Caire il y a 25 lieues juste) et ayant peur que tu ne passes par-dessus un courrier sans avoir de lettres, à tout hasard je vais envoyer celle-ci au Caire dès que nous aurons touché Beni-Souëf. Mais j'ai bien peur que la malle des Indes ne soit déjà arrivée et le courrier de la fin juin parti. En conséquence, ça te fera un mois sans avoir de mes nouvelles. Pauvre mère, je fais tout ce que je peux pour que tu en reçoives le plus souvent

(1) Il s'appelait Chamas. Voir *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, I, 340 et suiv.

possible. Mais je ne commande ni au vent, ni aux bateaux, ni à la poste, ni à la bonne volonté des gens par lesquels passent mes lettres. En Syrie, il est probable qu'il y aura dans ma correspondance de grandes irrégularités, je t'en préviens d'avance. Fais-toi à cette idée. C'est beaucoup plus mal administré que l'Egypte qui se sent un peu de l'influence de Méhémet-Ali, quoique tout aille en se détraquant et redevenant Turc de plus belle.

Nos matelots sont maigris de fatigue ; notre raiz est jaune d'impatience. Joseph désire être arrivé pour envoyer de l'argent à sa femme et Sassetti crève d'envie d'être de retour au Caire, sans savoir pourquoi et par esprit d'imitation. Quant à Maxime et moi, nous ne nous sommes jamais moins ennuyés à bord, quoique nous n'ayons plus rien à faire ni à voir. Nous avons des livres et nous ne lisons pas. Nous n'écrivons rien non plus. Nous passons à peu près tout notre temps à faire les *scheiks*, c'est-à-dire les vieux ; le scheik est le vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge et nous faisant des questions sur notre voyage, dans le goût de celles-ci :

— Et dans les villes où vous passiez, y a-t-il un peu de société? Aviez-vous quelque cercle où on lise les journaux?

— Le mouvement des chemins de fer se fait-il sentir un peu? Y a-t-il quelque grande ligne?

— Et les doctrines socialistes, Dieu merci, j'espère, n'ont pas encore pénétré dans ces parages.

— Y a-t-il au moins du bon vin? avez-vous quelques crus célèbres? etc., etc.

— Les dames sont-elles aimables?

— Y a-t-il au moins quelques beaux cafés? Les dames de comptoir affichent-elles un luxe somptueux?

Tout cela d'une voix tremblée et d'un air imbécile. Du scheik simple nous sommes arrivés au scheik double, c'est-à-dire au dialogue. Alors, dialogues sur tout ce qui se passe dans le monde et avec de bonnes opinions encroûtées. Puis le scheik a vieilli et est devenu le vieux tremblotant, cousu d'infirmités, et parlant sans cesse de ses repas et de ses digestions. Ici, il s'est développé chez Maxime un grand talent de mimique. Il a un neveu qui est substitut, une bonne qui s'appelle Marianne, etc. Il s'appelle père Etienne, moi il m'appelle Quarafon ; le nom de Quarafon est sublime ! Nous nous promenons en nous soutenant réciproquement et en bavachant. Il me dit cent fois par jour d'écrire à son neveu le substitut, pour lui dire de venir parce qu'il *ne se sent pas bien*, et, comme nous sommes excédés de poulet, toutes les fois que je me plains, il me dit : » Allons, Quarafon, consolez-vous, vous aurez pour dîner un bon poulet. J'ai dit à Marianne de vous en faire un. » Le soir, pour nous coucher, ça dure une demi-heure. Nous beuglons en geignant et en nous retournant pesamment comme des gens abîmés de rhumatismes. »Al-lons-bon-soir-mon-a-mi, bonsoir !» Il y a quelques jours je commençais à dormir quand j'ai senti un poids qui me pesait sur le dos. C'était le père Etienne qui venait coucher avec moi, parce qu'il avait peur tout seul dans son lit. Quelquefois aussi, il y a des disputes aigres où le père Etienne abuse de la supériorité de son âge et où Quarafon déclare qu'il prendra la diligence la semaine prochaine.

Je t'envoie toutes ces bêtises, chère mère, parce que c'est *toi*. Je sais que

tout ce qui t'initie un peu à notre vie intérieure te fait plaisir. Tu vois que nous passons le temps assez gaiement et que nous avons beau changer de pays, nous ne changeons pas d'humeur. N'importe, ça ne me fera pas de peine non plus d'être arrivé au Caire pour avoir de tes lettres. J'ai reçu les dernières à Keneh le 17 mai, il y a bientôt six semaines.

Nous avons été accueillis à Siout par le médecin du lieu, un Français (1), et accueillis d'une façon remarquable. Pendant deux jours, nous nous sommes empiffrés chez cet excellent garçon ; ça nous a remis le torse en état et délassés un moment du poulet, du riz et du pain moisi. On rencontre ainsi de braves gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de vous recevoir. Cela tient à l'ennui où ils vivent, à la disette de nouvelles, et au regret du pays dont on leur apporte quelque chose.

Nous avons vu près de Manfalout les grottes de Samoun. C'est un cimetière souterrain où il faut ramper pendant trois quarts d'heure sur la poitrine et sur le ventre. Cette expédition est aussi éreintante que curieuse. On en sort exténué. Tout suinte le bitume des embaumements ; la poussière des momies vous prend à la gorge et vous fait tousser, les chauves-souris voltigent autour de votre lanterne. C'est une jolie petite promenade à faire avec une dame. Nous en avons rapporté des momies de crocodiles, des pieds et des mains humaines dorées. Choses à appendre dans nos locaux. L'entassement qu'il y a là est inouï. C'est une des choses les plus singulières que l'on puisse voir. Si on y allait tout seul, je crois qu'on serait pris de panique. Maxime a tué hier trois pélicans d'une seule balle. Leurs têtes sont à sécher au gouvernail. La collection de pattes d'oiseaux s'augmente. Il y a quelques jours, on nous a apporté tout vivant un énorme lézard du Nil qui ressemblait à un petit crocodile, que nous avons immédiatement tué et dépiauté. Pour 60 paras (7 sous 1 /2) j'ai acheté une belle carapace de tortue.

Dans quelques jours va finir notre voyage sur le Nil. Nous quitterons, je suis sûr, notre pauvre cange avec tristesse. Mais la pensée que je me rapproche de toi, mère chérie, efface tout regret du temps qui s'écoule.

Quoique je n'aime guère les sentimentalités de cheveux, de fleurs et de médaillons, pour ne pas faire l'*homme fort*, je t'envoie une fleur de coton que j'ai cueillie hier à Fechnah (2) à ton intention.

A LOUIS BOUILHET.

Le Caire, 27 juin 1850.

Nous voilà revenus au Caire. Je n'ai que cela de nouveau à te dire, cher et bon vieux, car depuis ma dernière lettre il n'y a rien d'intéressant à te narrer sur notre voyage. Dans quelques jours, nous partons pour Alexandrie et à la fin du mois prochain, si d'ici là ne surgit quelque obstacle, nous ne serons pas loin de Jérusalem.

(1) Le docteur Cuny. (Voir *Notes de voyage.*)
(2) Féchn, ou Féchen.

J'ai quitté notre pauvre barque avec une mélancolie navrante. Rentré à l'hôtel au Caire, j'avais la tête bruissante comme après un long voyage en diligence. La ville m'a semblé vide et silencieuse, quoiqu'elle fût pleine de monde et agitée. La première nuit de mon arrivée ici, j'ai entendu tout le temps ce bruit doux des avirons dans l'eau, qui depuis trois grands mois cadençait nos longues journées rêveuses.

Bizarre phénomène psychologique, Monsieur ! Revenu au Caire (et après avoir lu ta bonne lettre) je me suis senti éclater d'intensité intellectuelle. La marmite s'est mise à bouillir tout à coup, j'ai éprouvé des besoins d'écrire cuisants. J'étais monté. Tu me parles du plaisir que te font mes lettres, j'y crois sans peine, à la joie que les tiennes me causent. Je les lis ordinairement trois fois de suite, je m'en bourre. Ce que tu me dis sur tes visites à Croisset m'a remué le ventre. Je me suis senti *toi*. Merci, cher vieux, des visites que tu fais à ma mère. Merci, merci. Elle n'a que toi à qui parler de moi dans *ses idées*, et que toi qui me connaisse, après tout. Cela se flaire par le cœur. Mais ne te crois pas obligé à dépenser à Croisset tous tes dimanches, pauvre vieux. Ne t'ennuie pas par dévouement. Quant à elle, je crois qu'elle paierait bien tes visites cent francs le cachet. Il serait gars de lui en faire la proposition. Vois-tu le mémoire que fourbirait le « Garçon » en cette occasion : « Tant pour la société d'un homme comme moi. Frais extraordinaires : avoir dit un mot spirituel, avoir été charmant et plein de bon ton, etc. »

Tu t'ennuies! t'ennuieras-tu moins quand je serai revenu? qui sait? L'âge des tristesses continues nous arrive. Au moins nous nous embêterons ensemble.

Un plan de conte chinois me paraît fort comme idée générale, peux-tu m'envoyer le scénario? Quant tu auras comme couleur locale tes jalons principaux, laisse-là les livres et mets-toi à la composition ; ne nous perdons pas dans l'archéologie, tendance générale et funeste, je crois, de la génération qui vient. La résolution de Mulot (1) est belle et m'a énormément fait de plaisir comme moralité artistique ; mais est-elle aussi intelligente et sympathique qu'elle est consciencieuse? Un maître eût été causer avec un prévôt pendant vingt minutes ou huit jours, aurait compris et se serait mis à la besogne ; et le temps perdu ! Misérables que nous sommes, nous avons, je crois, beaucoup de goût parce que nous sommes profondément historiques, que nous admettons tout et nous plaçons au point de vue de la chose pour la juger. Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhensivité? Une originalité féroce est-elle compatible même avec tant de largeur? Voilà mon doute sur l'esprit artistique de l'époque, c'est-à-dire du peu d'artistes qu'il y a. Du moins, si nous ne faisons rien de bon, aurons-nous, peut-être, préparé et amené une génération qui aura l'audace (je cherche un autre mot) de nos pères avec notre éclectisme à nous. Ça m'étonnerait : le monde va devenir bougrement bête. D'ici à longtemps ce sera bien ennuyeux. Nous faisons bien de vivre maintenant. Tu ne croirais pas que nous causons beaucoup de l'avenir de la société. Il est pour moi presque certain qu'elle sera, dans un temps plus ou moins éloigné, régie comme un collège. Les pions feront la loi. Tout sera en uniforme. L'humanité ne fera plus de barbarismes dans son thème insipide ; mais quel foutu style, quelle absence

(1) Pascal Mulot, Rouennais, ami de Flaubert et de Bouilhet.

de tournure, de rythme et d'élan ! O Magniers de l'avenir, où seront vos enthousiasmes?

Qu'importe, le bon Dieu sera toujours là après tout ! espérons qu'il sera toujours le plus fort et que ce vieux soleil ne périra point. Hier soir (ou hier au soir) j'ai relu l'engueulade de Paulus (1) à Vénus et ce matin j'ai soutenu comme à dix-huit ans la doctrine de l'Art pour l'Art contre un utilitaire (homme fort du reste) ; je résiste au torrent. Nous entraînera-t-il? Non, cassons-nous plutôt la gueule avec le pied de nos tables. Soyons forts, soyons beaux, essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or, ou ne l'essuyons même pas ; — pourvu qu'il y ait de l'or en dessous, qu'importe la poussière en dessus. J'ai lu (toujours à propos de cette vieille bougresse de littérature à laquelle il faut tâcher d'ingurgiter du mercure et des pilules), j'ai lu la critique de Vacquerie sur *Gabrielle* (2) : c'est bon, très bon même, ça m'a fort *estonné*, il l'a bien empoigné par son faible, j'en ai été content.

Je viens de passer une partie de ma nuit à lire un roman de Scribe, *la Maîtresse anonyme* ; c'est complet, procure-toi cette œuvre, l'immondicité ne va pas plus loin, rien n'y manque. O public ! public ! Il y a des moments où, quand j'y songe, j'éprouve pour lui de ces haines immenses et impuissantes, comme lorsque Marie-Antoinette a vu envahir les Tuileries. Mais causons d'autre chose.

La pièce, à propos du volume de Musset, est bonne, insolente, troussée, un peu longue seulement, surtout (et rien que là) vers la fin. Si tu pouvais la condenser un peu (chose facile à toi qui n'es pas un prime-sautier) ce serait parfait. Mais quelque chose de bien beau, cher vieux, c'est la pièce *A un monsieur* (3), c'est fort. Ce n'est pas pour te dire une malhonnêteté, comme on m'en a dit toute ma vie sur ma figure, en me trouvant des ressemblances avec tout le monde, mais c'est étrange comme ça m'a rappelé Alfred, ne trouves-tu pas?

AU MÊME.

Alexandrie, 5 juillet [1850.]

C'est fini, j'ai dit adieu au Caire, c'est-à-dire à l'Egypte. Pauvre Caire ! comme il était beau la dernière fois que j'ai humé la nuit sous ses arbres ! Alexandrie m'ennuie. C'est plein d'Européens, on ne voit que bottes et chapeaux ; il me semble que je suis à la porte de Paris, moins Paris. Enfin dans quelques jours la Syrie, et là nous allons nous mettre le derrière sur la selle et pour longtemps. Nous serons enfourchés dans les grandes bottes et nous galoperons poitrine au vent.

Je te remercie, cher vieux, des cadeaux qui m'attendent à Beyrout. A propos de Lamartine, j'ai lu hier dans le *Constitutionnel* quelques passages de *Geneviève* (4).

(1) Dans *Melænis*, que préparait alors Bouilhet.

(2) D'Emile Augier.

(3) Très probablement *A un jeune homme (Festons et Astragales)*. Cette poésie, d'après M. Léon Letellier, biographe de Bouilhet, est en effet datée 25 janvier 1850. De même «la pièce à propos du volume de Musset» est très probablement celle qui commence par ce vers :

J'aimai ! Qui n'aima pas...

écrite en février 1850, d'après M. Letellier.

(4) Le roman de Lamartine, *Geneviève*, a commencé de paraître dans le *Constitutionnel* le 15 juin 1850.

Il y a dans la préface une revue des grands livres que je te recommande. C'est de la folie arrivée à l'idiotisme.

Que dis-tu de l'histoire suivante qui s'est passée au Caire pendant que nous y étions? Une femme jeune et belle (je l'ai vue), mariée à un vieux, ne pouvait à sa guise visiter son amant. Depuis trois mois qu'ils se connaissaient, à peine s'ils avaient pu se voir trois ou quatre fois, tant la pauvre fillette était surveillée. Le mari, vieux, jaloux, malade, hargneux, la serrait sur la dépense, l'embêtait de toutes façons et sur le moindre soupçon la déshéritait, puis refaisait un testament, et toujours ainsi, croyant la tenir en laisse par l'espoir de l'héritage. Cependant il tombe malade. Alternatives, soins dévoués de madame, on la cite ; puis quand tout a été fini, quand le malade est sans espoir, ne pouvant plus remuer ni parler, près de mourir, mais ayant toujours la connaissance, alors elle a introduit son amant dans la chambre et s'est donnée à lui sous les yeux du moribond. Rêve le tableau ! A-t-il dû rager, le pauvre bougre ! voilà une vengeance.

A SA MÈRE.

Beyrout, 26 juillet 1850.

C'est dans la nuit de jeudi à vendredi dernier que nous sommes arrivés à Beyrout. La brume voilait les côtes de Syrie, il faisait humide, le pont était trempé, tous les passagers dormaient, moi seul excepté qui le lorgnon sur l'œil me guindais pour découvrir quelque chose. Enfin des lumières à ras des flots ont paru, c'était Beyrout. Nous étions dans la rade, le bateau allait à demi-vapeur. Tout le monde se taisait, on entendait de dessous l'avant du navire glousser une poule dans la cage aux volailles, et au haut du mât la lanterne qui crépitait dans l'humidité de la nuit. Quelque temps après j'ai entendu venir du rivage le chant d'un coq, un autre y a répondu, et puis il s'est mêlé à ces deux voix une autre voix stridente et se répétant d'une façon monotone, comme le chant du grillon. Le capitaine sur la passerelle donnait des commandements, la lune venait de se coucher, il faisait beaucoup d'étoiles. Nous avons passé près d'un navire dont la cabine était éclairée, on a lâché l'ancre, nous étions arrivés et j'ai été me coucher. Il était 3 heures 5 minutes du matin à ma montre.

Le lendemain, ou plutôt 3 heures après, à 6 heures, nous nous sommes embarqués, bagages et gens, dans le canot du lazaret. Nous avions avec nous, comme devant être nos compagnons de captivité, deux moines Franciscains, dont l'un s'en va à Ispahan et l'autre à Jérusalem, un capitaine Maltais, deux ou trois marchands chrétiens de Syrie, établis à Alexandrie, dont l'un possédait une pauvre petite négresse de 10 à 12 ans. Quand nous sommes arrivés sur le vapeur, nous l'avons vue blottie dans un coin et qui pleurait à chaudes larmes. Elle avait l'air si misérable et si triste que les marins en étaient apitoyés. Joseph, qui connaissait son propriétaire, m'a dit : « Il est de si grandes canailles, ces chrétiens de la Syrie ! bien pis que des Turcs ; — il est de mauvaises gens tout à fait ; durs, savez-vous bien? brutaux comme des mulets ». Hier nous l'avons vue comme ses maîtres lui faisaient prendre un bain de mer. Son pauvre petit corps noir était là tout nu,

sur la plage, les pieds dans l'eau, en plein soleil, avec sa tête noire frisée et un grand anneau d'argent passé à son cou. Ils l'ont savonnée avec du sable, et d'une si rude façon que la peau lui saignait. Après quoi on l'a entrée dans l'eau et rincée comme un caniche. Alors, j'ai pensé aux jeunes personnes d'Europe qui sortent avec leurs mères, ont des maîtres, jouent du piano, lisent des romans, les pieds dans leurs pantoufles brodées.... Il y avait aussi avec nous une bonne Alsacienne qui va à Jérusalem rejoindre son fiancé, qui tient une manufacture de vers à soie, et de plus un étudiant Allemand. L'étudiant Allemand a rencontré sa compatriote à Marseille, il l'accompagne et la protège. Ces deux braves gens avaient acheté à Alexandrie une bouteille de vin qui, dans l'embarquement, s'était égarée et dont ils paraissaient fort inquiets. C'était comme l'homme aux bottes de la guimbarde de Fécamp, « ne sentez-vous pas les bottes? » L'étudiant disait à tout le monde : « Ne foyez-vous pas une pouteille de fin? Chosef, ne chentez-fous pas une pouteille de fin? » Enfin on a fini par découvrir la fameuse bouteille qui roulait au fond de la barque, sous une de nos cantines. En voyant le danger qu'elle avait couru, son propriétaire en a écarquillé les yeux sous ses lunettes. C'était une polissonne de bouteille grande comme un broc, et qui contenait bien dix à quinze litres. Ils avaient emporté ça pour le « foyache ».

La mer était si transparente et si bleue que nous voyions les poissons passer et les herbes au fond. Elle était calme et se gonflait avec un doux mouvement, pareil à celui d'une poitrine endormie. En face de nous Beyrout, avec ses maisons blanches, bâtie à mi-côte et descendant jusqu'au bord des flots, au milieu de la verdure des mûriers et des pins parasols. Puis à gauche le Liban. C'est-à-dire une chaîne de montagnes portant des villages dans les rides de ses vallons, couronnée de nuages et avec de la neige à son sommet. Ah ! pauvre mère, tiens, dans ce moment-ci, j'en ai les yeux humides en pensant que tu n'es pas là, que tu ne jouis pas comme moi de toutes ces belles choses, toi qui les aimes tant. Que j'aurais de plaisir à voir ta pauvre mine, ici, à mes côtés, s'ébahissant de ces prodigieux paysages. Je crois que la Syrie est un crâne pays, « il est carquechose de particulier », comme dit Joseph. Nous ne sommes pas gâtés en fait de verdure et de vues grasses. L'Egypte n'est même belle que par le caractère monumental, régulier, impitoyable de sa nature, sœur jumelle de son architecture. Mais la Syrie est au contraire mouvementée, variée, pleine de choses imprévues. Le lazaret, par exemple, est un des plus beaux *pavillons* de campagne que je connaisse ; ô nature ! nature ! quelle canaille que cette vieille nature ! comme c'est calme ! quelle sérénité, à côté de toutes nos agitations !

A LA MÊME.

Jérusalem, 10 août 1850.

Nous sommes arrivés hier au soir à quatre heures et demie. C'est une date dans la vie, cela, pauvre chère mère. Jusqu'à présent je n'ai encore rien vu que Botta [1] deux fois, une porte, le couvent arménien, la place où était la maison de Ponce

(1) Paul-Emile Botta, consul de France.

Pilate et celle de sainte Véronique. Tout est fermé, c'est la fête du Baïram (fin du Ramadan). Demain seulement nous commençons nos courses. Jérusalem est d'une tristesse immense, ceci a un grand charme, la malédiction de Dieu semble planer sur cette ville où l'on ne marche que sur des m... et où l'on ne voit que des ruines. C'est bougrement crâne.

A Beyrout, nous sommes restés trois ou quatre jours de plus que nous ne voulions, grâce à la société que nous y avons eue. Au lieu des braves gens ou des canailles plus ou moins embêtantes de l'Egypte, nous sommes tombés sur un petit groupe vraiment fort aimable : le consul et sa famille, le médecin sanitaire français, le chancelier et le directeur des postes, Camille Rogier, un brave peintre échoué là et qui vit (moyennant la poste) à orientaliser dans ce beau pays. Nous nous sommes trouvés, lui et nous, être de la même bande artistique. Ç'a été pour nous une grande bonne fortune que de nous trouver tout à coup dans un vrai atelier d'artiste où nous avons eu, comme dessins, renseignements et existence, un tas de choses que nous n'aurions pas rencontrées ailleurs. Nous étions vraiment dans une bonne et charmante société. Nous faisions des pique-niques sur l'herbe, servis par des grooms autrement costumés qu'avec des culottes de peau. Pour partir de Beyrout, il a fallu presque nous en arracher ; du reste, l'explication de toutes ces amabilités se trouve dans un mot de Rogier qui nous disait : « Si vous croyez que c'est pour vous que nous vous engageons à rester, vous êtes bon enfant. » En effet, ces exilés sont tous heureux de trouver des gens à qui parler de leur monde, de leurs études. Nous leur apportions Paris et quelque chose de tout ce qu'ils y ont laissé. Beyrout est du reste un lieu charmant, on y boit de la neige et on y vit dans des maisons de campagne à vue magnifique, en face de la mer et des montagnes. La verdure qui pousse contre les murs entre jusque dans les appartements.

Notre voyage de Beyrout à Jérusalem a duré neuf jours. Nous partions à quatre heures du matin. Nous faisions une sieste au milieu de la journée et nous nous arrêtions au coucher du soleil. Telle va être notre vie pendant toute la Syrie. Nous couchons dans des caravansérails ou à la belle étoile, sous des arbres. Alors, notre lanterne suspendue dans les branches éclaire le feuillage, nos bagages rassemblés en cercle et la croupe de nos chevaux rangés autour de nous, attachés à leur piquets. Nous avons quatre mulets dont, pendant tout le jour, dans la marche, nous entendons sonner les grelots, din, din, tout le temps. Il y a aussi un âne pour le chef des muletiers, grand bonhomme maigre qui porte un parapluie pour se garantir du soleil, et un cheval sur lequel on met le manger des bêtes. Enfin nos quatre chevaux pour nous. En tout dix bêtes et huit hommes (car il y a quatre muletiers qui vont à pied) ; c'est bien là l'Orient et le vrai voyage. Je jouis de tout, je savoure le ciel, les pierres, la mer, les ruines. Nous passons des journées sans desserrer les dents et absorbés côte à côte dans nos songeries particulières. Puis, de temps à autre, la bonde éclate.

J'ai vu Tyr, Sidon, le Carmel, Saint-Jean d'Acre, Jaffa, Ramleh. Pendant neuf jours nous avons marché à cheval au bord de la mer. Quelquefois nous traversions des bois entiers de lauriers-roses qui poussent jusqu'au bord des flots. Il y a de temps à autre des ponts bossus jetés sur des ravins desséchés, qui font mon bonheur, surtout quand une bande de voyageurs, chameaux et Bédouins, arrive à passer

dessous. Ça fait un grand tableau de verdure dans un petit cadre de pierre. Oui, la Syrie est un beau pays, aussi varié et aussi fougueux de contrastes et de couleurs que l'Egypte est calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'œil.

A LOUIS BOUILHET.

Jérusalem, 20 août 1850.

Je dirais bien comme Sassetti : « Vous ne croiriez pas, Monsieur? eh bien, quand j'ai aperçu Jérusalem, ça m'a fait tout de même un drôle d'effet. » J'ai arrêté mon cheval que j'avais lancé en avant des autres et j'ai regardé la ville sainte, tout étonné de la voir. Ça m'a semblé très propre et les murailles en bien meilleur état que je ne m'y attendais. Puis j'ai pensé au Christ que j'ai vu monter sur le mont des Oliviers. Il avait une robe bleue et la sueur perlait sur ses tempes. J'ai pensé aussi à son entrée à Jérusalem avec de grands cris, des palmes vertes, etc., à la fresque de Flandrin que nous avons vue ensemble à Saint-Germain-des-Prés, la veille de mon départ. A ma droite, derrière la ville sainte, au fond, les montagnes blanches d'Hébron se déchiquetaient dans une transparence vaporeuse ; le ciel était pâle. Il y avait quelques nuages, quoiqu'il fît chaud ; la lumière était arrangée de telle sorte qu'elle me semblait comme celle d'un jour d'hiver, tant c'était cru, blanc et dur. Puis Maxime m'a rejoint avec le bagage. Nous sommes entrés par la porte de Jaffa et nous avons dîné à 6 heures du soir.

Jérusalem est un charnier entouré de murailles. Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de m... et de ruines. Le Juif polonais avec son bonnet de peau de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l'ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les Arméniens maudissent les Grecs, lesquels détestent les Latins, qui excommunient les Cophtes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. Ça peut bien être plus grotesque que triste. Tout dépend du point de vue ; mais n'anticipons pas sur les détails.

La première chose que nous ayons remarquée dans les rues, c'est la boucherie. Au milieu des maisons se trouve par hasard une place ; sur cette place un trou, et dans ce trou du sang, des boyaux, de l'urine, un arsenal de tons chauds à l'usage des coloristes. Tout à l'entour ça pue à crever ; près de là deux bâtons croisés d'où pend un croc. Voilà l'endroit où l'on tue les animaux et où l'on débite la viande. Le jeune Du Camp a fait comme à Montfaucon, il a pensé se trouver mal. Oui, Monsieur, il n'y a pas plus d'abattoirs que ça. Les journaux de l'endroit devraient bien tancer un peu les édiles. Ensuite, nous avons été à la maison de Ponce Pilate convertie en caserne. C'est-à-dire qu'il y a une caserne à la place où l'on dit que fut la maison de Ponce Pilate. De là on voit la place du Temple où est maintenant la belle mosquée d'Omar. Nous t'en rapporterons un dessin. Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace, il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une cophte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux ! C'est le pacha Turc qui a les clefs du Saint-Sépulcre ; quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs

chez lui. Je trouve ça très fort ; du reste c'est par humanité. Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacreraient infailliblement. On en a vu des exemples.

«Tanta religio, etc.», comme dit le gentil Lucrèce.

Comme art, il n'y a rien que d'archi-pitoyable dans toutes les églises et couvents d'ici. Ça rivalise avec la Bretagne. Sauf quelques dorures, des œufs d'autruche enfilés en chapelet et des flambeaux d'argent chez les Grecs, lesquels ont au moins l'avantage d'avoir du luxe. A Bethléem, j'ai vu un *Massacre des Innocents* où le centurion romain est habillé comme Poniatowski, avec des bottes à la russe, une culotte collante et un béret à plume blanche. Les représentations des martyrs sont à faire prendre en amour les bourreaux, s'ils ne valaient les victimes. Et puis on est assailli de saintetés. J'en suis repu. Les chapelets, particulièrement, me sortent par les yeux. Nous en avons bien acheté sept ou huit douzaines. Et puis, et surtout, c'est que tout cela n'est pas vrai. Tout cela ment. Après ma première visite au Saint-Sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé jusque dans la moelle des os. J'ai pris un saint Mathieu et j'ai lu avec un épanouissement de cœur virginal le Discours sur la montagne. Ça a calmé toutes les froides aigreurs qui m'étaient survenues là-bas. On a fait tout ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules. C'est p... en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui, mais de sainteté, aucune trace. J'en veux à ces drôles de n'avoir pas été émus et je ne demandais pas mieux que de l'être, tu me connais. J'ai pourtant une relique à moi, et que je garderai. Voici l'histoire : la seconde fois que j'ai été au Saint-Sépulcre, j'étais dans le Sépulcre même, petite chapelle toute éclairée de lampes et pleine de fleurs fichées dans des pots de porcelaine, tels que ceux qui décorent les cheminées des couturières. Il y a tant de lampes tassées les unes près des autres que c'est comme le plafond de la boutique d'un lampiste. Les murs sont de marbre. En face de vous grimace un Christ taillé en bas-relief, grandeur naturelle et épouvantable, avec ses côtes peintes en rouge. Je regardais la pierre sainte ; le prêtre a ouvert une armoire, a pris une rose, me l'a donnée, m'a versé sur les mains de l'eau de fleurs d'oranger, puis me l'a reprise, l'a posée sur la pierre pour bénir la fleur. Je ne sais alors quelle amertume tendre m'est venue. J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau, et dans un tel lieu, eût délectées et combien c'était perdu pour moi. Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes «comme nous» éprouvent lorsqu'ils sont seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot «amour», ils se figurent ce que ce serait, — si c'était possible. Non, je n'ai été là ni voltairien, ni méphistophélique, ni Sadiste, j'étais au contraire très simple. J'y allais de bonne foi et mon imagination même n'a pas été remuée. J'ai vu les capucins prendre la demi-tasse avec les janissaires, et les frères de la terre sainte faire une petite collation dans le jardin des Oliviers. On distribuait des petits verres dans un clos à côté, où il y avait deux de ces messieurs avec trois demoiselles, dont, entre parenthèses, on voyait les tétons.

A Bethléem, la grotte de la Nativité vaut mieux. Les lampes font un bel effet, ça fait penser aux rois mages. Mais en revanche, c'est un crâne pays, un pays rude et grandiose qui va de niveau avec la Bible. Montagnes, ciel, costumes, tout me semble

énorme. Nous sommes revenus hier du Jourdain et de la mer Morte. Pour t'en donner une idée, il faudrait se livrer à un style des plus pompeux, ce qui m'ennuierait et toi aussi sans doute. Aux bords de la mer Morte, sur un petit îlot de pierres entassées qu'il y a là, j'ai ramassé, tout brûlant de soleil, un gros caillou noir pour toi, pauvre vieux, et dans l'eau bleue et tiède j'en ai pris encore trois ou quatre autres petits.

Nous sommes maintenant presque toujours en selle, bottés, éperonnés, armés jusqu'aux dents. Nous allons au pas, puis tout à coup nous lançons nos chevaux à fond de train. Ces bêtes ont des pieds merveilleux. Quand on descend une pente rapide, avant de poser leur sabot quelque part, elles tâtonnent lentement tout à l'entour avec ce mouvement doux et intelligent d'une main d'aveugle qui va saisir un objet. Puis elles le posent franchement et on part. Nous haltons aux fontaines, nous couchons sous les arbres ; je ne peux pas dormir tant j'ai de puces. Nous avons quatre mulets qui portent des colliers avec sonnettes ; ça dure toute la journée et la nuit, rangés autour de nous, tout en mâchant leur paille.

A Beyrout nous avons fait la connaissance d'un brave garçon, Camille Rogier, le directeur des postes du lieu. C'est un peintre de Paris, un de la clique Gautier, qui vit là en orientalisant. Cette rencontre intelligente nous a fait plaisir. Il a une jolie maison et un joli cuisinier.

Il y a bien longtemps que je n'ai lu de ta bonne écriture, voilà les vacances, tu dois avoir un peu plus de temps. Envoie-moi des volumes.

A SA MÈRE.

Jérusalem, 20 août 1850 (1).

Par le même courrier j'écris à Bouilhet. Je lui ai dit l'impression religieuse que m'avaient faite les saints lieux, c'est-à-dire impression nulle. Le proverbe arabe a raison : « Méfie-toi du hadji (pèlerin). » En effet on doit revenir d'un pèlerinage moins dévot qu'on n'était parti. Ce qu'on voit ici de turpitudes, de bassesses, de simonie, de choses ignobles en tout genre, dépasse la mesure ordinaire. Ces lieux saints ne vous font rien. Le mensonge est partout et trop évident. Quant au côté artistique, les églises de Bretagne sont des musées raphaélesques à côté.

Mais le pays en revanche me semble superbe, contre sa réputation ; on ne *dépense* pas à la Bible, ciel, montagnes, tournure des chameaux (oh ! les chameaux), vêtements de femmes, tout s'y retrouve. A chaque moment on en voit devant soi des pages vivantes. Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la Genèse, les Juges et les Rois. Nous sommes revenus avant-hier de Jéricho, du Jourdain et de la mer Morte. Deux ou trois fois j'ai senti que la tête me partait. Nous avions une escorte de huit cavaliers, nous faisions des courses au galop, à fond de train... sous un ciel outre-mer comme du lapis-lazuli, et puis... et puis tout le reste ! A Jéricho, nous avons couché dans une forteresse turque, tout en haut, sur une terrasse. La lune brillait assez pour qu'on pût lire à sa clarté

(1) Date rectifiée. Le 25 août, jour attribué précédemment à cette lettre, Flaubert n'est plus à Jérusalem. (Voir *Notes de voyage*.)

sans fatigue. Au pied du mur les chacals piaulaient ; autour de nous, sur des nattes, les soldats turcs déguenillés fumaient leurs pipes ou faisaient leurs prières. Le lendemain nous avons couché à Saint-Saba au milieu des montagnes, dans un couvent grec, plus fortifié qu'un château fort, de peur des Bédouins. Toute la nuit j'ai entendu leurs voix qui chantaient dans l'église, et le tic-tac de l'horloge juchée tout en haut du couvent, sur un rocher.

Nous rapportons une quantité formidable de chapelets. Maxime en a particulièrement la rage. Il en achète partout, prétendant que ce sont des cadeaux qui font grand plaisir et qui ne coûtent pas cher [.....].

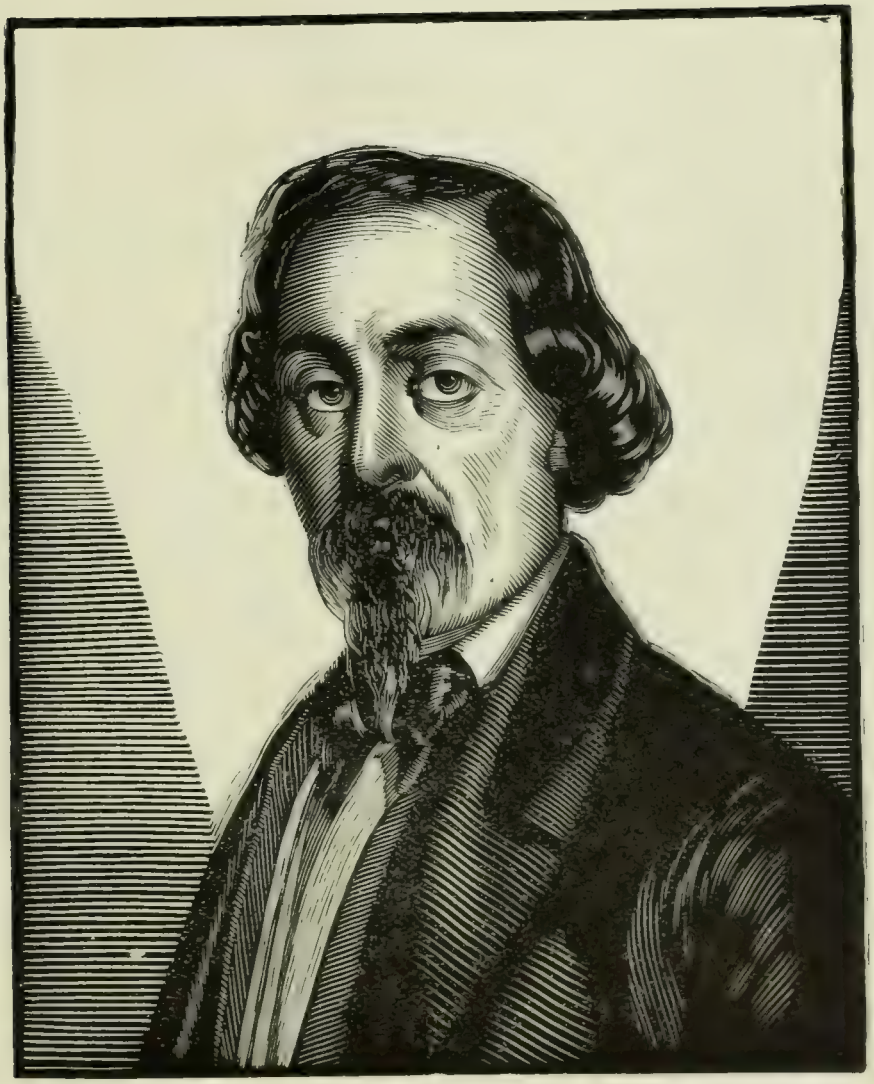
A LOUIS BOUILHET.

Damas, 4 septembre 1850.

Toi aussi, mon fils Brutus ! ce qui ne veut pas dire que je sois un César !

Toi aussi, pauvre vieux, que j'admirais tant pour ton inébranlable foi ! Tu as raison de le dire, va, tu as été beau pendant deux ans, et le jour où tu as remporté ce fameux prix d'honneur qui décore la cheminée maternelle, ta mère a pu être fière de toi. Mais elle ne l'a jamais été autant que je l'étais, sois-en sûr. Au milieu de mes lassitudes, de mes découragements et de toutes les aigreurs qui me montaient aux lèvres, tu étais l'eau de Seltz qui me faisait digérer la vie. En toi je me retrempais, comme en un bain tonique. Quand je me plaignais tout seul, je me disais : « Regarde-le » et plus vigoureusement je me remettais à l'ouvrage. Tu étais mon spectacle le plus moral et mon édification permanente. Est-ce que le saint, maintenant, va tomber de sa niche? Ne bouge donc pas de ton piédestal. Serions-nous des crétins, par hasard? Ça se peut. Mais ce n'est pas à nous de le dire, encore moins de le croire. Le temps, cependant, nous devrait être passé de la migraine et des défaillances nerveuses. Il y a une chose qui nous perd, vois-tu, une chose stupide qui nous entrave : c'est « le goût », le bon goût. Nous en avons trop, je veux dire que nous nous en inquiétons plus qu'il ne faut. La terreur du mauvais nous envahit comme un brouillard (un sale brouillard de décembre qui arrive tout à coup, vous glace les entrailles, pue au nez et pique les yeux). Si bien que, n'osant avancer, nous restons immobiles. Ne sens-tu pas combien nous devenons critiques, que nous avons des poétiques à nous, des principes, des idées faites d'avance, des règles enfin, tout comme Delille et Marmontel ! Elles sont autres, mais qu'est-ce que ça fait? Ce qui nous manque, c'est l'audace. A force de scrupules, nous ressemblons à ces pauvres dévots qui ne vivent pas de peur de l'enfer, et qui réveillent leur confesseur de grand matin pour s'accuser d'avoir eu la nuit des rêves amoureux. Ne nous inquiétons pas tant du résultat. Aimons, aimons, qu'importe l'enfant dont accouchera la Muse ; le plus pur plaisir n'est-il pas dans ses baisers?

Faire mal, faire bien, qu'est-ce ça fait? J'ai renoncé pour moi à m'occuper de la postérité. C'est prudent. Mon parti en est pris. A moins qu'un vent excessivement littéraire ne survienne à souffler d'ici à quelques années, je suis très résolu à « ne faire gémir » les presses d'aucune élucubration de ma cervelle. Toi et ma mère, et les autres (car c'est une chose magnifique qu'on ne veuille pas laisser exister les gens à leur guise), blâmiez fort ma manière de vivre. Attends un peu que je sois



Louis Bouilhet à 32 ans.

D'après un pastel de R. Lelarge, conservé à la Bibliothèque de Rouen.

(Photographie de M. G.-A. Le Roy, conservateur du Musée de Croisset.)

revenu, et tu verras si je vais la reprendre. Je me f... dans mon trou, et que le monde croule, je n'en bougerai pas. L'action (quand elle n'est pas forcenée) me devient de plus en plus antipathique. Je viens tout à l'heure de renvoyer sans les voir plusieurs écharpes de soie qu'on m'apportait pour choisir ; il n'y avait cependant qu'à lever les yeux et à se décider. Ce travail m'a tellement assommé d'avance que j'ai renvoyé les marchands sans leur rien prendre. J'aurais été sultan, je les aurais jetés par la fenêtre. Je me sentais plein de mauvais vouloir contre les gens qui me forçaient à une activité quelconque. — Revenons à nos bouteilles, comme dit le vieux Michel.

Si tu crois que tu vas m'embêter longtemps avec ton embêtement, tu te trompes ; j'ai partagé le poids de plus considérables ; rien, en ce genre, ne peut plus me faire peur. Si la chambre de l'Hôtel-Dieu pouvait dire tout l'embêtement que pendant douze ans deux hommes ont fait bouillonner à son foyer, je crois que l'établissement s'en écroulerait sur les bourgeois qui l'emplissent. Ce pauvre bougre d'Alfred ! c'est étonnant comme j'y pense, et toutes les larmes non pleurées qui me restent dans le cœur à son endroit. Avons-nous causé ensemble ! Nous nous regardions dans les yeux, nous volions haut.

Prends garde, c'est qu'on s'amuse de s'embêter, c'est une pente. Qu'est-ce que tu as? Comme je voudrais être là pour t'embrasser sur le front et te flanquer de grands coups de pied dans le derrière. Ce que tu éprouves maintenant est le résultat du long effort que tu as subi pour *Melænis*. Crois-tu que la tête d'un poète soit comme un métier à filer le coton, et que toujours il en sorte sans fatigue ni intermittence ? Allons donc, petiot. Gueule tout seul dans ta chambre. Regarde-toi dans la glace et relève ta chevelure. Est-ce l'état social du moment qui t'indispose? Cela est bon pour les bourgeois que ça trouble au comptoir ; moi aussi, je sens par moments des angoisses d'adolescent. *Novembre* me revient en tête. Est-ce que je touche à une renaissance, ou serait-ce la décrépitude qui ressemble à la floraison? Je suis pourtant revenu (non sans mal) du coup affreux que m'a porté *Saint-Antoine*. Je ne me vante point de n'en être pas encore un peu étourdi, mais je n'en suis plus malade comme je l'ai été pendant les quatre premiers mois de mon voyage. Je voyais tout à travers le voile d'ennuis dont cette déception m'avait enveloppé, et je me répétais l'inepte parole que tu m'envoies : « A quoi bon? »

Il se fait pourtant en moi un progrès (?). (Tu aimerais peut-être mieux que je causasse voyage, grand air, horizons, ciel bleu?) Je me sens devenir de jour en jour plus sensible et plus émouvable. Un rien me met la larme à l'œil. Il y a des choses insignifiantes qui me prennent aux entrailles. Je tombe dans des rêveries et des distractions sans fin. Je suis toujours un peu comme si j'avais trop bu ; avec ça, de plus en plus inepte et inapte à comprendre ce qu'on m'explique. Puis de grandes rages littéraires. Je me promets des bosses au retour. Voilà.

Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des idées reçues*. Ce livre *complètement fait*, et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se f... de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité.

Si, en 1852, il n'y a pas une débâcle immense à l'occasion de l'élection du président, si les bourgeois triomphent enfin, il est possible que nous soyons encore bâtis pour un siècle ; alors, lassé de politique, l'esprit public voudra peut-être des distractions littéraires. Il y aurait réaction de l'action au rêve, ce serait notre jour ! Si au contraire nous sommes précipités dans l'avenir, qui sait la poésie qui doit en surgir? Il y en aura une, va, ne pleurons rien, ne maudissons rien, acceptons tout, soyons larges. On vient de me dire un fait qui m'épouvante : les Anglais sont en train de faire le plan d'un chemin de fer qui doit aller de Calais à Calcutta. Il traversera les Balkans, le Taurus, la Perse, l'Himalaya. Hélas ! serions-nous trop vieux pour ne pas éternellement regretter le bruit des roues du char d'Hector?

J'ai lu à Jérusalem un livre socialiste (*Essai de philosophie positive*, par Auguste Comte), il m'a été prêté par un catholique enragé, qui a voulu à toute force me le faire lire afin que je visse combien. etc. J'en ai feuilleté quelques pages : c'est assommant de bêtise, je ne m'étais du reste pas trompé. Il y a là dedans des mines de comique immenses, des Californies de grotesque. Il y a peut-être autre chose aussi. Ça se peut. Une des premières études auxquelles je me livrerai à mon retour, sera certainement celle de toutes ces déplorables utopies qui agitent notre société et menacent de la couvrir de ruines. Pourquoi ne pas s'arranger de l'objectif qui nous est soumis? il en vaut un autre ; à prendre les choses impartialement, il y en a eu peu de plus fertiles. *L'ineptie consiste à vouloir conclure.* Nous nous disons : Mais notre base n'est pas fixe ; qui aura raison des deux? Je vois un passé en ruines et un avenir en germe, l'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé. — Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. Que nous importe la mine qu'aura demain? nous voyons celle que porte aujourd'hui. Elle grimace bougrement, et par là rentre mieux dans le romantisme.

Où le bourgeois a-t-il été plus gigantesque que maintenant? qu'est-ce que celui de Molière à côté? M. Jourdain ne va pas au talon du premier négociant que tu vas rencontrer dans la rue ; et la balle envieuse du prolétaire? et le jeune homme qui se pousse? et le magistrat ! et tout ce qui fermente dans la cervelle des sots, et tout ce qui bouillonne dans le cœur des gredins !

Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame. Cela revient à ces éternelles discussions sur la décadence de l'art. Maintenant on passe son temps à se dire : Nous sommes complètement finis, nous voilà arrivés au dernier terme, etc., etc. Quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu, à commencer par Homère? contentons-nous du tableau, c'est aussi bon.

Et puis, ô pauvre vieux, est-ce qu'il n'y a pas le soleil (même le soleil de Rouen), l'odeur des foins coupés, les épaules des femmes de trente ans, le vieux bouquin au coin du feu et les porcelaines de la Chine? Quand tout sera mort, avec des brins de moelle de sureau et des débris de pot de chambre, l'imagination rebâtira des mondes.

Je suis bien curieux de le voir, ce brave conte chinois ; ce voyage-là me consolera des tristesses du retour. Je peux te dire une chose fortifiante et qui a le mérite d'être sincère, c'est que, comme *nature*, tu peux marcher hardiment. Tout ce que je vois ici, je le retrouve. (Il n'y a que les villes, les hommes, usages, costumes, ustensiles, choses de l'*humanité* enfin, dont je n'avais pas le détail net). Je ne m'étais

pas trompé. Pauvres diables, que ceux qui ont des désillusions. Il y a des paysages où j'ai déjà passé, c'est certain. Retiens donc ceci pour ta gouverne, c'est le résultat d'une expérience faite exactement qui ne se dément point depuis dix mois : c'est que nous sommes trop avancés en fait d'Art pour nous tromper sur la *nature*. Ainsi, marche.

Tu me demandes pourquoi tu es fidèle à ta Dulcinée ; l'explication est facile : parce que tu ne l'étais pas aux autres? Mais pourquoi à celle-là plus qu'aux autres? C'est que celle-là est venue à l'époque où tu devais l'être. L'amour est un besoin, qu'on l'épanche dans un vase d'or ou dans un plat d'argile, il faut que ça sorte. Le hasard seul nous procure les récipients. Dieu ! les belles femmes qu'il y avait à Nazareth ! des bougresses à la fontaine, avec des vases sur la tête. Dans leur robe serrée aux hanches par des ceintures, elles ont des mouvements bibliques. Ça marche royalement. Le vent lève le bas de leur vêtement de couleur rayé à larges bandes. Elles ont la tête entourée d'un cercle de piastres d'or ou d'argent. C'est tout profil, et ça passe près de vous comme des ombres.

Au milieu du jour, à l'heure la plus chaude, quand la lumière tombe d'aplomb, quand nous cheminons sans parler sur nos maigres et solides chevaux, et que les mulets fatigués tendent au vent leurs gencives blanchies par la soif, c'est alors qu'on voit sortir les lézards du tronc creux des oliviers et que sur les haies de nopals s'avance, en levant les pattes, le caméléon prudent qui roule ses yeux ronds.

Il y a deux ou trois jours nous sommes allés voir la léproserie. C'est hors la ville, près d'un marais d'où des corbeaux et des gypaètes se sont envolés à notre approche. Ils sont là, les pauvres misérables, hommes et femmes (une douzaine peut-être), tous ensemble. Il n'y a plus de voiles pour cacher les visages, de distinction de sexes. Ils ont des marques de croûtes purulentes, des trous à la place du nez, et j'ai mis mon lorgnon pour distinguer à l'un d'eux si c'était des loques verdâtres ou ses mains qui lui pendaient au bout des mains. C'étaient ses mains. (O coloristes, où êtes-vous donc?) Il s'était traîné pour boire auprès de la fontaine. Sa bouche, dont les lèvres étaient enlevées comme par une brulûre, laissait voir le fond de son gosier. Il râlait en tendant vers nous ses lambeaux de chairs livides. Et la nature calme tout à l'entour ! de l'eau qui coulait, des arbres verts tout frissonnants de sève et de jeunesse, de l'ombre fraîche sous le soleil chaud. Puis deux ou trois poules, qui picotaient par terre dans l'espèce de basse-cour où ils sont. Les clôtures étaient en bon état ; leur logement même est très propre.

A peu près dans le même quartier se trouve le cimetière chrétien, vers la place où l'on dit que saint Paul fut renversé de cheval par l'apparition de l'ange. On y pue raide, ça sent son fruit. Dans un caveau en ruines, nous avons vu, en nous baissant par l'ouverture, plusieurs débris humains, des squelettes, des têtes, des thorax, un mort desséché et tout raidi sous les morceaux de son linceul, une longue chevelure blonde dont le ton doré tranchait sur la poussière grise, et, ce que nous avons trouvé assez gaillard, un gros toutou blanc qui sans doute était venu là pour s'y donner une bosse et qui, ne pouvant plus en sortir, y avait crevé. Quelle farce !

Adieu, pauvre vieux.

Le jeune Du Camp devient très socialiste. L'avenir de la France l'inquiète, et il s'emporte dans la discussion.

A PARAIN.

De la quarantaine de Rhodes. Dimanche, 6 octobre 1850.

Vous avez bien tort, mon vieux solide, de ne pas m'écrire plus souvent, car je vous assure que vos lettres sont pour moi de vraies parties de plaisir. La dernière m'a fait bien rire, et ce que vous me dites de toutes vos connaissances ne m'a pas médiocrement amusé. Il y aurait là-dessus de quoi causer longuement au coin du feu, le nez sous le manteau de la cheminée et les pieds dans nos pantoufles. C'est ce que je me promets bien de faire à mon retour. Quelle bosse de soufflet nous nous donnerons ! Il faudra lui faire ajouter un ressort.

Il paraît que le jeune Bouilhet se livre un peu à l'immoralité en mon absence. Vous le voyez trop souvent. C'est vous qui démoralisez ce jeune homme. Si j'étais sa mère, je lui interdirais votre société. Il n'y a rien de pire pour la jeunesse que la fréquentation des vieillards débauchés. Néanmoins, continuez, mes bons vieux, à boire le petit verre à ma santé quand vous vous trouverez ensemble. Pochardez-vous même en mon honneur. Je vous excuse d'avance. Quant à l'Hôtel-Dieu, ça ne va pas fort, dit-on, avec le nouveau ménage. Il n'y a là dedans rien qui m'étonne. Quel bonheur ce sera pour moi de voir de mes yeux ce jeune homme établi et père de famille ! La maison ne périra donc pas, il y aura un rejeton qui fleurira dans le comptoir. Les laines s'en réjouiront et les registres auront un maître. Avez-vous réfléchi quelquefois, cher vieux compagnon, à toute la sérénité des imbéciles? La bêtise est quelque chose d'inébranlable, rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante. A Alexandrie, un certain Thompson, de Sunderland, a, sur la colonne de Pompée, écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et le perpétue avec lui. Que dis-je? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de vous? Tous les imbéciles sont plus ou moins des Thompson de Sunderland. Combien, dans la vie, n'en rencontre-t-on pas à ses plus belles places et sur ses angles les plus purs? Et puis, c'est qu'ils nous enfoncent toujours ; ils sont si nombreux, ils sont si heureux, ils reviennent si souvent, ils ont si bonne santé ! En voyage on en rencontre beaucoup, et déjà nous en avons dans notre souvenir une jolie collection, mais, comme ils passent vite, ils amusent. Ce n'est pas comme dans la vie ordinaire où ils finissent par vous rendre féroce.

Nous sommes venus ici de Beyrout sur le bateau à vapeur autrichien avec Hartim-Bey, ex-premier ministre d'Abbas-Pacha. C'est une de nos anciennes connaissances d'Egypte que nous avons renouée dimanche dernier, au dîner du Consul général. Il a fui à temps d'Alexandrie ; on venait pour l'empoigner de force de la part du Pacha, qui probablement allait lui faire prendre quelque funeste tasse de café. Il s'est réfugié à bord du paquebot français pour Beyrout, et de Beyrout il gagne Constantinople, où il va aller dénoncer son maître et tâcher de le faire sauter, ce qui est possible. Pendant trois jours passés ensemble à bord, nous avons beaucoup

causé, ou plutôt il nous a beaucoup parlé, nous flairant gens de plume, et que par la suite nous pourrions lui être utiles, et puis peut-être aussi parce que nous sommes des particuliers très aimables. Rien n'est plus respecté en Orient que l'homme maniant la plume. *Effendi* (homme qui sait lire) est un titre d'honneur. Maxime en ce moment rédige sur cette affaire un bout de note pour Paris ; c'est une nouvelle politique assez grave. Quant à moi, je deviens paresseux comme un curé. Je ne suis bon qu'à cheval ou en bateau. Tout travail maintenant m'assomme, je deviens là-dessus très oriental ; il faut espérer que je changerai au retour. A propos de curé, puisque ce mot m'est venu au bec (de ma plume), j'en ai diablement vu en Syrie et en Palestine. Nous avons vu des capucins, des carmélites, etc. Nous avons étudié de près cette fameuse question des Druses et des Maronites dont on a fait tant de bruit en France, et qui est bien une des plus belles blagues du monde. Si on en excepte les Lazaristes, tous ces braves gens d'Eglise sont... Ce n'est pas en Terre Sainte qu'il faut aller pour devenir dévot. Il y a un proverbe arabe qui dit : « Méfie-toi du pèlerin. » Il est fort sage, je vous en réponds. Dans le jardin des Oliviers, j'ai vu trois capucins qui faisaient une petite collation en compagnie de deux demoiselles dont les tétons blancs brillaient au soleil. Les bons pères les caressaient avec une satisfaction visible. Au moment où nous sommes partis, on apportait une bouteille d'eau-de-vie, et les petits verres étaient déjà atteints. Voilà ! Je n'en rapporte pas moins une collection formidable de chapelets pour les bonnes âmes. Tout cela n'empêche pas, mon pauvre vieux, que la Syrie ne soit un crâne pays, et nous avions le cœur gros quand nous sommes partis de Beyrout. Nous avons vécu là d'une belle vie de vagabond pendant deux mois.

Il faut vous dire que nous ne portons plus de chaussettes dans nos bottes. Nous avons reconnu que c'était une économie de blanchissage et que ça nous faisait plus frais aux pieds. La saison pourtant se refroidit. Nous couchons encore à la belle étoile, mais avec des vêtements de drap. Depuis le mois de janvier dernier, nous n'avons pas reçu une goutte de pluie, mais nous allons en avoir à Constantinople.

Je vous ai bien regretté il y a aujourd'hui quinze jours, c'était à Esdoud, au beau milieu du Liban, à trois heures des cèdres. Nous avons dîné chez le scheik du pays. Pour aller dans la salle où nous avons été reçus, nous avons traversé une foule (le mot est littéral) de quarante à cinquante domestiques. Aussitôt que nous avons été assis sur les divans, on nous a parfumés avec de l'encens, après quoi on nous a aspergés avec de l'eau de fleurs d'oranger. Un domestique suivait, portant une longue serviette à franges pour vous essuyer les mains. Le maître de la maison, jeune homme de vingt-quatre ans environ, portait sur les épaules un manteau brodé d'or, et tout autour de la tête un turban de soie rouge à petites étoiles d'or serrées les unes près des autres. Il y avait bien une trentaine de plats à table, pour quatre personnes que nous étions. Afin de faire honneur à tant d'honneurs, j'ai mangé de telle sorte que si je n'ai pas eu d'indigestion le soir, c'est que j'ai un rude estomac. C'est du reste une grande impolitesse à ces gens-là que de refuser. A Kosséïr, sur les bords de la mer Rouge, dans une circonstance semblable, Maxime a manqué crever d'indigestion.

Adieu, mon bon vieux père Parain, ne faites pas trop de polissonneries avec

Bouilhet. Ecrivez-moi souvent, et recevez de ma part la meilleure embrassade que jamais neveu ait donnée à son oncle, ou ami à son ami. A vous du fond du cœur.

A SA MÈRE.

Rhodes, 7 octobre 1850.

Nous avons dit adieu à la Syrie, pauvre Syrie ! Maintenant nous allons entrer dans l'antiquité classique, nous allons voir Milet, Halicarnasse, Sardes, Éphèse, Magnésie, Smyrne, Pergame, Troie et Constantinople. Dans quelques jours nous aurons parcouru Rhodes à dos de mulet ; nous allons rentrer dans les bottes et ref... notre camp. Afin d'être plus libres, nous avons expédié notre bagage à Smyrne, ne gardant avec nous que nos couvertures, nos lits et nos sacs de nuit.

Nous avons vu, en venant de Beyrout ici, de bons tableaux à bord. Le navire était plein de Turcs allant de Syrie en Turquie. Tout le côté babord du pont était occupé par le harem, femmes blanches et noires, enfants, chats, vaisselle, tout cela était vautré pêle-mêle sur des matelas, dégueulait, pleurait, criait et chantait. C'était bien drôle comme couleur locale. Il y avait deux négresses vêtues de jaune avec des vestes rouges et qui se tenaient debout contre le bastingage dans des poses à faire pleurer de joie le Véronèse. Une vieille Grecque, énorme, se tenait de profil et laissait voir une des plus charmantes têtes antiques qu'il soit possible de trouver sur la plus pure médaille syracusaine. Il y avait avec elle une jeune femme, sa fille, qui était quelque chose d'un peu soigné. Les enfants des femmes turques avaient les sourcils peints jusqu'au milieu du nez et aux pieds de petits anneaux d'or garnis de grelots. Les maris étaient à part, couverts de leurs pelisses en peau de mouton et faisant beaucoup de politesses à Son Excellence Hartim-Bey qui causait avec nous journaux et opéra. Nous avons couché sur le pont, regardant les étoiles qui filaient sur notre tête à travers les déchirures du rouleau de gaze noire qui s'échappait de la cheminée.

Le second jour nous nous sommes arrêtés à Chypre cinq ou six heures. Nous n'y sommes pas descendus, grâce aux quarantaines. Voilà une des inventions les plus ineptes que l'homme ait jamais vues. Lanarka était devant nous. Nous avons vu de loin le mont Olympe. En sera-t-il toujours ainsi? Ne le verrai-je jamais que de loin? Stéphany pourtant nous mènera au Parnasse. Sais-tu sur quoi on y monte? sur des mulets, pas même sur des chevaux. Ce qui porte oreilles longues est seul capable de le gravir. Quelles bonnes plaisanteries on aurait fait là-dessus il y a deux cents ans, à l'époque des épigrammes !

Malheureusement nous n'irons pas en Candie, le temps nous presse, nous nous hâtons pour gagner Constantinople, où la mauvaise saison ne va pas tarder à se faire sentir. Depuis que nous sommes à Rhodes, nous avons des nuages, chose presque nouvelle pour nous. Peu à peu nous nous rapprochons de l'Europe. Le lazaret où nous sommes maintenant est sur la pointe d'une petite presqu'île en rochers. Nous habitons une cahute au rez-de-chaussée, entourée de la mer de tous côtés. En face de nous et presque à la toucher nous avons la côte d'Asie Mineure et derrière nous la ville de Rhodes.

A Baalbeck nous sommes restés trois jours. Il y avait à côté des ruines un campement de Bohémiens. (Te souviens-tu de ceux que nous avons rencontrés un jour en allant de Nîmes au pont du Gard?) Une femme balançait un enfant suspendu dans un hamac à un arbre. A côté par terre était assis un gros singe. Avec les ruines des temples antiques on a construit au moyen âge une forteresse, ruine aussi maintenant et qui enveloppe les autres ruines. Les torrents de l'Anti-Liban se sont fait route au milieu du village dépeuplé, les bouquets de lavande et de menthe poussent entre les murs, une rivière passe par la porte d'une maison dont il n'y a plus que la porte. Quant au temple de Baalbeck, je ne croyais pas qu'on pût être amoureux d'une colonnade, c'est pourtant vrai. Il faut dire que cette colonnade a l'air d'être en vermeil ciselé, à cause de la couleur des pierres et du soleil ; de temps à autre, un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses, l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres et glisse dessus, puis rien, du vent et le silence. Çà et là, dans l'air, quelques mèches de coton arrachées aux grands chardons des ruines, et qui voltigent comme du duvet.

Nous sommes restés huit jours à Esdoud au milieu du Liban chez les lazaristes. Les cèdres ne valent pas leur réputation, ils tombent de vieillesse et sont trop peu nombreux, mais le Liban n'est pas assez vanté. C'est aussi beau que les Pyrénées et sous un ciel d'Orient. Le supérieur des lazaristes chez lesquels nous étions est un homme avec qui nous avons beaucoup causé, et des plus charmants que j'aie jamais rencontrés. C'est un Espagnol, de mine très altière et vraiment gentilhomme.

Les femmes du Liban portent sur la tête des tasses d'argent ; quelques-unes se placent sur le front des carrés d'un pied et demi de longueur. Il y a encore dans le Liban des gens qui adorent des cèdres comme au temps des prophètes. Le ramassis de toutes les vieilles religions qu'il y a en Syrie est quelque chose d'inouï. J'étais là dans mon centre. Il y aurait de quoi y travailler pendant des siècles.

Maxime a lâché la photographie à Beyrout. Il l'a cédée à un amateur frénétique. En échange des appareils, nous avons acquis de quoi nous faire à chacun un divan comme les rois n'en ont pas : dix pieds de laine et soie brodée d'or ! Je crois que ce sera chic! Adieu, chère vieille adorée, reçois sur tes pauvres joues creuses tous les baisers de ton Gustave.

A LOUIS BOUILHET.

Constantinople, 14 novembre 1850.

Si je pouvais t'écrire tout ce que je réfléchis à propos de mon voyage, c'est-à-dire que si je retrouvais quand je prends la plume les choses qui me passent dans la tête et qui me font dire, à part moi : «je lui écrirai ça», tu aurais vraiment peut-être des lettres amusantes. Mais, va te faire foutre, cela s'en va aussitôt que j'ouvre mon carton. N'importe, au hasard de la fourchette, comme ça viendra.

D'abord de Constantinople, où je suis arrivé hier matin, je ne te dirai rien aujourd'hui, à savoir seulement que j'ai été frappé de cette idée de Fourier : qu'elle serait plus tard la capitale de la terre. C'est réellement énorme comme *humanité*.

Ce sentiment d'écrasement que tu as éprouvé à ton entrée à Paris, c'est ici qu'il vous pénètre, en coudoyant tant d'hommes inconnus, depuis le Persan et l'Indien jusqu'à l'Américain et l'Anglais, tant d'individualités séparées dont l'addition formidable aplatit la vôtre. Et puis, c'est immense. On est perdu dans les rues, on ne voit ni le commencement ni la fin. Les cimetières sont des forêts au milieu de la ville. Du haut de la tour de Galata, on voit toutes les maisons et toutes les mosquées (à côté et parmi le Bosphore et la Corne-d'Or pleins de vaisseaux) ; les maisons peuvent être comparées aussi à des navires, ce qui fait une flotte immobile dont les minarets seraient les mâts des vaisseaux de haut bord (phrase un peu entortillée, passons).

J'aurai demain ton nom *Loue Bouilhette* (prononciation turque) écrit sur papier bleu en lettres d'or. C'est un cadeau que je destine à orner ta chambre. Cela te rappellera, quand tu le regarderas tout seul, que je t'ai beaucoup mêlé à mon voyage. En sortant de chez les « malins » (écrivains) où nous avions discuté le papier, l'ornementation et le prix de ladite pancarte, nous avons été donner à manger aux pigeons de la mosquée de Bajazet. Ils vivent dans la cour de la mosquée, par centaines. C'est une œuvre pie que de leur jeter du grain. Quand on arrive, ils s'abattent sur les dalles de tous les côtés de la mosquée, des corniches, des toits, des chapiteaux des colonnes. Le port a aussi ses oiseaux familiers. Au milieu des navires et des caïques on voit les cormorans voler ou qui se reposent sur les flots. Sur les toits des maisons il y a des nids de cigognes, abandonnés l'hiver. Dans les cimetières les chèvres et les ânes broutent tranquillement, et, la nuit, les femmes turques y donnent des rendez-vous aux soldats.

Le cimetière oriental est une des belles choses de l'Orient. Il n'a pas ce caractère profondément agaçant que je trouve chez nous à ce genre d'établissement ; point de mur, point de fossé, point de séparation ni de clôture quelconque. Ça se trouve à propos de rien, dans la campagne ou dans une ville, tout à coup et partout, comme la mort elle-même, à côté de la vie et sans qu'on y prenne garde. On traverse un cimetière comme on traverse un bazar. Toutes les tombes sont pareilles, elles ne diffèrent que par l'ancienneté. Seulement, à mesure qu'elles vieillissent, elles s'enfouissent et disparaissent, comme fait le souvenir qu'on a des morts. Les cyprès plantés en ces lieux sont gigantesques. Ça donne au site un jour vert plein de tranquillité. A propos de sites, c'est à Constantinople véritablement que l'on peut dire : Un site ! Ah ! quel tableau ![.....]

Où en es-tu avec la muse? je m'attendais ici à trouver une lettre de toi et quelque chose en vers y inclus. Que devient la Chine? que lis-tu? Comme j'ai envie de te voir?

Quant à moi, littérairement parlant, je ne sais où j'en suis. Je me sens quelquefois anéanti (le mot est faible), d'autres fois le style « limbique » (à l'état de limbe et de fluide impondérable) passe et circule en moi avec des chaleurs enivrantes. Puis ça retombe. Je médite très peu, je rêvasse occasionnellement. Mon genre d'observation est surtout moral. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. Le côté psychologique, humain, comique y est abondant. On rencontre des balles splendides, des existences gorge-pigeon très chatoyantes à l'œil, fort variées comme loques et broderies, riches de saletés, de déchirures et de galons. Et, au fond, tou-

jours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C'est là la base. Ah ! comme il vous en passe sous les yeux !

De temps à autre, dans les villes, j'ouvre un journal. Il me semble que nous allons rondement. Nous dansons non pas sur un volcan, mais sur la planche d'une latrine qui m'a l'air passablement pourrie. L'idée d'étudier la question me préoccupe. A mon retour j'ai envie de m'enfoncer dans les socialistes et de faire, sous la forme théâtrale, quelque chose de très brutal, de très farce, et d'impartial bien entendu. J'ai le mot sur le bout de ma langue et la couleur au bout des doigts. Beaucoup de sujets plus nets comme plan n'ont pas tant d'empressement à venir que celui-là.

A propos de sujets, j'en ai trois qui ne sont peut-être que le même et ça m'embête considérablement : 1° *Une nuit de Don Juan* (1) à laquelle j'ai pensé au lazaret de Rhodes ; 2° L'histoire d'*Anubis*, la femme qui veut se faire aimer par le Dieu. C'est la plus haute, mais elle a des difficultés atroces ; 3° Mon roman flamand de la jeune fille qui meurt vierge et mystique, entre son père et sa mère, dans une petite ville de province, au fond d'un jardin planté de choux et de quenouilles, au bord d'une rivière grande comme l'Eau de Robec. Ce qui me turlupine, c'est la parenté d'idées entre ces trois plans. Dans le premier, l'amour inassouvissable sous les deux formes de l'amour terrestre et de l'amour mystique. Dans le second, même histoire, mais on se donne, et l'amour terrestre est moins élevé en ce qu'il est plus précis. Dans le troisième, ils sont réunis dans la même personne, et l'un mène à l'autre ; seulement, mon héroïne crève d'exaltation religieuse après avoir connu l'exaltation des sens. Hélas ! il me semble que lorsqu'on dissèque si bien les enfants à naître, on n'est pas assez monté pour les créer. Ma netteté métaphysique me donne des terreurs. Il faut pourtant que j'en revienne. J'ai besoin de me donner ma mesure à moi-même. Je veux, pour vivre tranquille, avoir mon opinion sur mon compte, opinion arrêtée et qui me réglera dans l'emploi de mes forces. Il me faut connaître la qualité de mon terrain et ses limites avant de me mettre au labourage. J'éprouve, par rapport à mon état littéraire intérieur, ce que tout le monde, à notre âge, éprouve un peu par rapport à la vie sociale : « Je me sens le besoin de m'établir. »

A Smyrne, par un temps de pluie qui nous empêchait de sortir, j'ai pris au cabinet de lecture *Arthur*, d'Eugène Suë. Il y a de quoi en vomir, ça n'a pas de nom. Il faut lire ça pour prendre en pitié l'argent, le succès et le public. La littérature a mal à la poitrine. Elle crache, elle bavache, elle a des vésicatoires qu'elle couvre de taffetas pommadés, et elle s'est tant brossé la tête qu'elle en a perdu tous ses cheveux. Il faudrait des Christs de l'Art pour guérir ce lépreux.

En revenir à l'antique, c'est déjà fait ; au moyen âge, c'est déjà fait. Reste le présent. Mais la base tremble, où donc appuyer les fondements? La vitalité et partant la durée est à ce prix, pourtant. Tout cela m'inquiète tellement que j'en suis venu à ne plus aimer qu'on m'en parle ; j'en suis irrité parfois comme un galérien libéré qui entend causer système pénitentiaire ; avec Maxime surtout, qui n'y va pas de main morte et qui n'est pas un gaillard encourageant ; et j'ai rudement

(1) Voir *Théâtre*.

besoin d'être encouragé. D'un autre côté, ma vanité n'est pas encore résignée à n'avoir que des prix d'encouragement.

Je m'en vais relire toute l'*Iliade*. Dans une quinzaine, nous ferons un petit voyage en Troade. Au mois de janvier nous serons en Grèce. Je bisque d'être si ignorant. Ah ! si je savais le grec au moins ! et j'y ai perdu tant de temps !

La sérénité m'abandonne !

Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme, ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble.

En passant devant Abydos j'ai beaucoup pensé à Byron. C'est là son Orient, l'Orient turc, l'Orient du sabre recourbé, du costume albanais et de la fenêtre grillée donnant sur des flots bleus. J'aime mieux l'Orient cuit du Bédouin et du désert, les profondeurs vermeilles de l'Afrique, le crocodile, le chameau, la girafe.

Je regrette de ne pas aller en Perse (l'argent ! l'argent !), je rêve des voyages d'Asie, aller en Chine par terre, des impossibilités, les Indes ou la Californie, qui m'excite toujours sous le rapport humain. D'autres fois, je me prends de tendresses à en pleurer en songeant à mon cabinet de Croisset, à nos dimanches. Ah ! comme je regretterai mon voyage et comme je le referai, et comme je me redirai l'éternel monologue : « Imbécile, tu n'as pas assez joui. »

Il faudra reprendre *Agénor* (1). C'est décidément très beau. Je m'en suis redit l'autre jour quelques vers, à cheval, tout haut, et j'ai ri comme un bossu. Ce sera un bon travail comme divertissement à mon retour et pour me désennuyer de revoir ma patrie. Je pense aussi au *Dictionnaire* (2). La médecine pourra fournir de bons articles, l'histoire naturelle, etc. En voici un de zoologie que je trouve fort : LANGOUSTE : Qu'est-ce que la langouste? — La langouste est la femelle du homard.

Pourquoi la mort de Balzac (3) m'a-t-elle vivement affecté? Quand meurt un homme que l'on admire on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. Oui, c'était un homme fort et qui avait crânement compris son temps. Lui qui avait si bien étudié les femmes, il est mort dès qu'il a été marié et quand la société qu'il savait a commencé son dénouement. Avec Louis-Philippe s'en est allé quelque chose qui ne reviendra pas. Il faut maintenant d'autres musettes.

Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Egypte et de remonter le Nil et de revoir Ruchiouk-Hânem?... C'est égal, j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste je l'ai bien sentie. T'ai-je regretté ! pauvre vieux !

Il me semble que je ne te dis rien de bien intéressant. Je vais me coucher et demain je te parlerai un peu de mon voyage, ça sera plus amusant pour toi que mon éternel *moi* dont je suis bougrement las.

(1) Personnage de la « tragédie » en vers, *La Découverte de la vaccine*, écrite en 1846 par Flaubert, Bouilhet et Maxime Du Camp. (Voir *Théâtre*.)

(2) *Dictionnaire des Idées reçues*. Voir lettres des 4 septembre 1850, 16 décembre 1852, et dans notre Edition du Centenaire, *Bouvard et Pécuchet*.

(3) 18 août 1850.

A SA MÈRE.

Constantinople, 14 novembre 1850.

[.....] Il y a beaucoup de choses du monde que, dans ta candeur, tu ignores, pauvre vieille. Moi qui deviens un très grand moraliste et qui, d'ailleurs, me suis toujours plongé à corps perdu dans ce genre d'études, j'ai soulevé pas mal de coins de rideau qui cachaient des turpitudes sans nombre. On apprend aux femmes à mentir d'une façon infâme. L'apprentissage dure toute leur vie ; depuis la première femme de chambre qu'on leur donne jusqu'au dernier amant qui leur survient, chacun s'ingère à les rendre canailles, et après on crie contre elles : le puritanisme, la bégueulerie, la bigotterie, le système du renfermé, de l'étroit, a dénaturé et perd dans sa fleur les plus charmantes créations du bon Dieu. J'ai peur du corset moral, voilà tout. Les premières impressions ne s'effacent pas, tu le sais. Nous portons en nous notre passé ; pendant toute notre vie, nous nous sentons de la nourrice. Quand je m'analyse, je trouve en moi, encore fraîches et avec toutes leurs influences (modifiées il est vrai par les combinaisons de leur rencontre), la place du père Langlois, celle du père Mignot, celle de *don Quichotte* et de mes songeries d'enfant dans le jardin, à côté de la fenêtre de l'amphithéâtre. Je me résume : prends quelqu'un pour lui (1) apprendre l'anglais et les premiers éléments généraux. Mêle-toi de tout cela le plus que tu pourras toi-même, et surveille le caractère et le *bon sens* (je donne au mot l'acception la plus large) de la personne.

Je te parlais tout à l'heure d'observation morale, je n'aurais jamais soupçonné combien ce côté est abondant en voyage. On s'y frotte à tant d'hommes différents que finalement on finit par connaître un peu le monde (à force de le parcourir). La terre est couverte de balles splendides. Le voyage a des mines de comique immenses et inexploitées. Je ne sais pourquoi personne jusqu'à présent n'a fait cette remarque qui me paraît bien naturelle. Et puis, c'est qu'on se déboutonne si vite, on vous fait des confidences si étranges ! Un homme voyage depuis un an et ne trouve personne à qui parler ; il vous rencontre un soir dans un hôtel ou sous une tente ; on parle d'abord politique, puis on cause de Paris puis le bouchon sort doucement, le vin s'épanche, et en deux heures voilà qu'on vide le reste jusqu'au fond, ou à peu près. Le lendemain, on se sépare, et l'on ne reverra jamais son ami intime de la veille au soir ; il y a même à cela souvent des mélancolies singulières.

Nous sommes venus sur le Lloyd avec un Américain (2), sa femme et son fils, de braves gens qui voyagent pour passer le temps. Le fils est un grand nigaud de 14 ans, rouge, muet, dégingandé et frénétique d'une lorgnette qu'il ne quitte pas. Le mari est un gros petit homme, gaillard, carré, gai. La femme qui peut avoir 40 ans parle français avec un petit accent très gentil, figure impassible, blonde, robe de soie, beaucoup de cold cream, l'air très distingué et très gracieux. Pendant trois jours, j'ai travaillé scientifiquement ce ménage transatlantique (gens très comme il faut du reste) et voilà le résultat de mon travail. Le fils est ou sera prochainement mené chez les filles par le courrier de son papa, lequel courrier s'entend

(1) A sa nièce Caroline.
(2) M. Constant. (Voir *Notes de voyage : Asie Mineure.*)

avec le drogman pour voler ses maîtres. Monsieur brutalise Madame qui se lave les yeux avant de se mettre à table. De plus, j'ai découvert que ce bon Américain est un affreux polisson qui chauffe une petite femme Grecque, épouse d'un drogman du Consulat et laquelle n'est pas digne de nouer les souliers de la lady Américaine. Le bonhomme évince son fils et sa femme pour avoir avec la fille des Grecs des entretiens mythologiques. Il la trimbale avec eux partout. Nous les avons trouvés ensemble aux derviches et dans les mosquées. L'autre soir nous marchions seuls avec lui dans la rue de Péra, quand a passé près de nous un affreux chapeau rose couvert d'un voile noir (1). L'Américain s'est arrêté sur ses talons et s'est écrié dans son menton : « Oh ! le petit fâme Grec ! » Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas dans tout cela de quoi rire et surtout de quoi beaucoup rêver?

Nous avons visité le vieux sérail et les mosquées. Le sérail ne signifie pas grand' chose. Ce sont d'admirables appartements dans le plus beau point de vue du monde peut-être, mais ornés et meublés dans un goût déplorable. Toutes les vieilles rocamboles d'Europe dont on ne veut plus, on les repasse aux Turcs qui donnent là dedans avec la naïveté du barbare. A part la salle du Trône, merveilleuse, c'est le mot, tout le reste est de la petite musique.

J'ai vu les derviches hurleurs. J'y étais très préparé par tout ce que j'avais déjà vu au Caire, aussi n'en ai-je été nullement étonné. Jeudi prochain nous y retournerons. Il se passera des choses gentilles, on se passera dans le corps un tas d'instruments de supplice que nous avons vus accrochés aux murs. Mais je trouve que l'on ne vante pas assez les tourneurs. Rien n'est plus gracieux que de voir valser tous ces hommes avec leurs grands jupons plissés et leur figure extatique levée au ciel. Ils tournent sans s'arrêter pendant une heure environ. Un d'eux nous a affirmé que, s'il ne fallait pas tenir ses bras au-dessus de sa tête, il est capable de tourner pendant six heures de suite. Celui-là nous fait de temps à autre des visites. Nous lui donnons une bouteille d'eau-de-vie qu'il boit très bien, en sa qualité de musulman.

A PARAIN.

[Constantinople], 24 novembre 1850.

En attendant que je reçoive la lettre annoncée par ma mère et dans laquelle vous devez me raconter une anecdote curieuse sur le jeune Bezet, je réponds bien vite, cher oncle, à la vôtre, que j'ai reçue par le dernier courrier...

Que voulez-vous que je vous dise, cher vieux compagnon? Quand je serai revenu à Croisset, comme nous arrangerons ensemble toutes les babioles que je rapporte. Echignerons-nous la muraille, hein ! Quel abus de la vrille !

Vous avez donc laissé mourir ce pauvre père C*** ? Moi, je l'ai laissé en Egypte bien portant, avec beaucoup de minarets et les pyramides à l'horizon. Ses filles maintenant vont jouir de leur liberté. Si la rumeur publique est vraie, elles vont pouvoir se livrer à leurs débordements et avoir des rendez-vous en ville tout à

(1) Aline Duval. (Voir *Notes de voyage : Constantinople.*)

leur aise. Prenez garde, mon vieux, ménagez votre santé, vous savez que rien n'est plus dangereux pour la jeunesse que les femmes d'un âge mûr. J'avoue qu'elles ont du charme, mais elles sont bien ardentes. Enfin je me tais, parce qu'il ne faut pas froisser les passions.

Ah ! vieux polisson de père Parain, si vous étiez ici vous ouvririez de grands yeux à voir dans les rues les femmes. Elles se font voiturer dans des espèces de vieux carrosses suspendus et dorés à l'extérieur comme des tabatières. Là dedans, couchées sur des divans comme dans leur maison (la voiture quelquefois est close par des rideaux de soie), on peut les contempler tout à son aise. Elles ont sur la figure un voile transparent à travers lequel on voit le rouge de leurs lèvres peintes et l'arc de leurs sourcils noirs. Dans l'intervalle du voile, entre le front et les joues, paraissent leurs yeux qui brûlent à regarder, et qui dardent sur vous, d'aplomb, leurs prunelles fixes. De loin, ce voile, que l'on ne distingue pas, leur donne une pâleur étrange, qui vous arrête sur les talons, saisi d'étonnement et d'admiration. Elles ont l'air de fantômes. A travers les voiles, qui retombent sur leurs mains, brillent leurs bagues de diamants ; et songer, miséricorde, que dans dix ans elles seront en chapeau et en corset ! qu'elles imiteront leurs maris qui se font habiller à l'européenne, portent des bottes et des redingotes !

Souvent, en vous promenant en canot avec moi, vous preniez instinctivement la chaîne. Si vous alliez en caïque sur le Bosphore, je ne sais à quoi vous vous accrocheriez. Figurez-vous des barques de vingt-cinq à trente-cinq pieds de long sur deux et demi tout au plus de large, pointues comme des aiguilles à l'avant et à l'arrière. On y peut tenir deux dedans. On s'accroupit au fond, et il faut rester complètement immobile de peur de chavirer. Les deux rameurs, en chemise de soie, se servent de rames dont la partie comprise entre le tollet et la poignée a un renflement énorme pour faire contrepoids. Quand on est dans une semblable embarcation, que la mer est calme et que les caidjis sont bons, on vole sur l'eau.

Le port de Constantinople est plein d'oiseaux. Vous savez que les musulmans ne les tuent jamais. Il y a des bandes de goélands qui nagent entre les navires. Les pigeons perchent sur les cordages des navires et de là s'envolent pour aller se poser sur les minarets.

Vous ne sauriez croire, mon vieux, combien nous pensons à vous et combien nous vous regrettons, ici particulièrement. Vous seriez capable d'y passer le reste de votre vie. Une fois entré dans les bazars, vous n'en sortiriez plus. Toutes les boutiques sont ouvertes, on s'asseoit sur le bord, on prend la pipe du marchand et on cause avec lui. On peut y revenir vingt jours de suite sans rien acheter. Quand un marchand n'a pas ce que vous désirez, il se lève de dessus son tapis et vous mène chez un voisin. Mais quand il s'agit du prix, il faut, règle générale, commencer par rabattre les deux tiers. On se dispute pendant une heure, il jure par sa tête, par sa barbe, par tous les prophètes, et enfin vous finissez par avoir votre marchandise avec 50, 60 ou 75 pour 100 de rabais. Les Persans particulièrement sont d'infâmes gueux. Avec leur bonnet pointu et leur grand nez, ils ont des balles de gredins très amusantes. Stéphany, notre drogman, a une rage de Perse et de Persans incroyable ; partout où il en rencontre il s'arrête à causer avec eux.

A SA MÈRE.

Constantinople, 4 décembre 1850.

Sais-tu que tu finiras, chère vieille, par me donner une vanité démesurée, moi qui assiste à la décroissance successive de cette qualité qu'on ne me refuse généralement point. Tu me fais tant de compliments sur mes lettres que je crois que l'amour maternel t'aveugle tout à fait. Car il me semble, à moi, que je ne t'envoie que de bien fades lignes et surtout bien mal écrites. C'est comme celles que j'envoie à Bouilhet, le cœur m'en soulève quand je les relis. Quant à toi, comme je sais que ce n'est pas la qualité mais la quantité qui t'importe, je t'en expédie le plus que je peux.

J'ai lu ton numéro 45 avant-hier, dans le bureau même du Directeur des Postes (qui est dans toutes les villes, qu'il soit Turc, Français ou Arabe, la personne avec laquelle je me mets tout d'abord le mieux possible). Grâce à mes bassesses, j'ai mes lettres trois heures avant tout le monde. On m'en a d'abord donné une du jeune Bouilhet qui m'a fort amusé, puis une de toi où je vois que tu vas bien ; c'est ce que m'assure de son côté mon ancien collaborateur. En fait de nouvelles que tu m'apprends, le mariage d'Eugénie m'a fait rire, je suis vexé de ne pas assister à la noce. Tu sais mon goût pour les noces.

Je suis curieux de voir ce que tu auras décidé relativement à ton voyage d'Italie et si tu emmèneras la petite. Ecris-moi à Athènes. Nous ne savons au juste quand nous partons de Constantinople, mais ce sera probablement d'ici à une quinzaine. Nous nous ruinons dans les villes, tout notre voyage de Rhodes et d'Asie Mineure nous a moins coûté que douze jours passés à Smyrne, où nous n'avons pourtant rien acheté. Mais la vie européenne est exorbitante. Deux piastres, Madame ! deux piastres (dix sols !) pour laver un col de chemise ; ainsi du reste. D'Athènes nous filerons probablement sur Patras, après avoir vu de la Grèce ce que nos moyens nous permettront et ils ne nous permettront pas grand'chose ; et à Patras nous nous embarquerons pour Brindisi, d'où nous irons par terre jusqu'à Naples. Tel est notre plan. Sinon, il faudrait retourner à Malte, y faire cinq jours de quarantaine et quatre de libre pratique, et de Malte se rembarquer pour Naples, ce qui serait peu amusant, surtout pour Maxime qui redoute la mer. Quant à moi, j'y suis crâne. C'est, avec l'équitation, un talent que j'ai acquis en voyage, car je suis maintenant « aussi bon homme de cheval que de pied » comme M. de Montluc. Autre talent : j'entends très bien l'italien ; il y a du moins peu de choses qui m'échappent quand on ne le parle pas trop vite ; pour ce qui est de le parler, je baragouine quelques mots. Mais ce qui me désole, c'est le grec ; leur s. n. d. D. de prononciation est telle, que je reconnais à peine un mot sur mille. Le grec moderne est tellement mêlé de slave, de turc et d'italien, que l'ancien s'y noie ; et ajoutez à cela leurs polissonnes de lettres sifflées et avalées ! A Athènes je serai moins ébouriffé, on y parle plus littérairement.

En fait de haute littérature, nous avons rencontré ici M. de Saulcy, membre de l'Institut et directeur du Musée d'artillerie, qui voyage avec Edouard Delessert, le fils de l'ancien préfet de police, et toute une bande qui les accompagne. Dès le début, grande familiarité, on retranche le *monsieur*, questions de la plus franche

obscénité, plaisanteries, bons mots, esprit français dans toute sa grâce. Nous leur avons conseillé de ne pas aller dans le Hauran, où infailliblement ils se seraient fait casser leurs gueules. Je crois que c'est un service que nous leur avons rendu là. Dès le lendemain nous étions devenus tellement amis que M. de Saulcy me tapait sur le ventre en me disant : « Ah ! mon vieux Flaubert. » C'est une connaissance, ou plutôt ce sont deux connaissances que je cultiverai plus tard. M. de Saulcy est celui qui a trouvé le moyen de lire le cunéiforme.

Nous dînons après-demain à l'ambassade chez le général (1). Ce brave général néglige la tenue diplomatique ; dans l'intimité il donne de grands coups de poing dans le dos de Maxime en l'appelant sacré farceur.

J'ai cuydé crever de rire hier au théâtre, à la représentation d'un ballet : *Le Triomphe de l'Amour*. Les danseuses pinçaient, aux yeux du public, un cancan effréné. La haute société, croyant que c'est le suprême bon ton, applaudissait à outrance. Les bons pachas étaient transportés. Il y avait des petites filles déguisées en amours qui lançaient des flèches, et un dieu Pan avec un pantalon de velours à bretelles. C'était bon.

Je viens de me promener à cheval tout seul avec Stéphany pendant trois heures. Il faisait très froid. Le ciel est pâle comme en France. Nous avons galopé sur des landes à travers champs. J'ai rejoint les eaux douces d'Europe où, dans l'été, les belles dames d'ici viennent marcher sur l'herbe avec leurs bottes de maroquin jaune. Il y avait à la place de promeneurs un troupeau de moutons qui broutaient, et les feuilles jaunies des sycomores tombaient au pied des arbres dans le palais d'été du grand sultan. Je suis revenu par Eyoub. Une mosquée est enfermée dans un jardin qui est plein de tombes drapées et enguirlandées de feuillage et de lierres. J'ai traversé l'interminable quartier juif et le Phanar, quartier des descendants des anciens empereurs Grecs. Puis, par le grand pont de bois et le petit champ des morts de Péra, je suis rentré à l'hôtel où le jeune Maxime écrit des lettres.

Je ne sais que rapporter au père Parain, et mon embarras est tel que je ne lui rapporte rien. Il choisira dans mes affaires à moi ce qui lui plaira le mieux. Pour le commun des amis, nous avons des pantoufles, des pipes, des chapelets, toutes choses qui font beaucoup d'effet et qui ne coûtent pas cher. Devenons-nous canailles, hein? Les voyages instruisent la jeunesse.

A LA MÊME.

Constantinople, 15 décembre 1850.

A quand ma noce? me demandes-tu à propos du mariage de Ernest (2), à quand? à jamais, je l'espère. Autant qu'un homme peut répondre de ce qu'il fera, je réponds ici de la négative. Le contact du monde auquel je me suis énormément frotté depuis quatorze mois me fait de plus en plus rentrer dans ma coquille. Le père Parain, qui prétend que les voyages changent, se trompe ; quant à moi, tel

(1) Le général Aupick, beau-père de Charles Baudelaire.
(2) Ernest Chevalier.

je suis parti, tel je reviendrai, seulement avec quelques cheveux de moins sur la tête et beaucoup de paysages de plus en dedans. Voilà tout. Pour ce qui est de mes dispositions morales, je garde les mêmes jusqu'à nouvel ordre ; et puis, s'il fallait dire là-dessus le fond de ma pensée et que le mot n'eût pas l'air trop présomptueux, je dirais que je suis trop vieux pour changer. J'ai passé l'âge ; quand on a vécu comme moi d'une vie toute intime, pleine d'analyses turbulentes et de fougues contenues, quand on s'est tant excité soi-même et calmé tour à tour, et qu'on a employé toute sa jeunesse à se faire manœuvrer l'âme comme un cavalier fait de son cheval, qu'il force à galoper à travers champs, à coups d'éperon, à marcher à petits pas, à sauter les fossés, à courir au trot et à l'amble, le tout rien que pour s'amuser et en savoir plus ; eh bien, veux-je dire, si on ne s'est pas cassé le cou dès le début, il y a de grandes chances pour qu'on ne se le casse pas plus tard. Moi aussi, je suis *établi*, en ce sens que j'ai trouvé mon assiette comme centre de gravité. Je ne présume pas qu'aucune secousse intérieure puisse me faire changer de place et tomber par terre. Le mariage serait pour moi une apostasie qui m'épouvante. La mort d'Alfred n'a pas effacé le souvenir de l'irritation que cela m'a causée. Ç'a été comme, pour les gens dévots, la nouvelle d'un grand scandale donné par un évêque. Quand on veut, petit ou grand, se mêler des œuvres du bon Dieu, il faut commencer, rien que sous le rapport de l'hygiène, par se mettre dans une position à n'en être pas la dupe. Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou. Mêlé à la vie, on la voit mal, on en souffre ou on en jouit trop. L'artiste selon moi est une monstruosité, quelque chose hors nature, tous les malheurs dont la Providence l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a à nier cet axiome ; il en souffre et en fait souffrir. Qu'on interroge là-dessus les femmes qui ont aimé des poètes et les hommes qui ont aimé des actrices. Or (c'est la conclusion) je suis résigné à vivre comme j'ai vécu, seul, avec une foule de grands hommes qui me tiennent lieu de cercle, avec ma peau d'ours, étant un ours moi-même, etc. Je me fiche du monde, de l'avenir, du qu'en dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de la renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver. Voilà comme je suis, tel est mon caractère.

Si je sais par exemple à propos de quoi me vient cette tartine de deux pages, que le diable m'emporte, pauvre chère vieille. Non, non, quand je pense à ta bonne mine si triste et si aimante, au plaisir que j'ai de vivre avec toi, si pleine de sérénité et d'un charme si sérieux, je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre comme toi ; va, tu n'auras pas de rivale, n'aie pas peur. Les sens ou la fantaisie d'un moment ne prendront pas la place de ce qui reste enfermé au fond d'un triple sanctuaire. On ira peut-être sur le seuil du temple, mais on n'entrera pas dedans.

Ce brave Ernest ! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché ! Quelle balle de bourgeois et de monsieur ! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre, la famille et la propriété ! il a du reste suivi la marche normale. Lui aussi, il a été artiste, il portait un couteau-poignard et rêvait des plans de drames, puis ç'a été un étudiant folâtre du quartier latin ; il appelait « sa maîtresse » une grisette du lieu que je scandalisais par mes discours, quand j'allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la Chaumière et buvait des

bischops de vin blanc à l'estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là, le comique du sérieux a commencé, pour faire suite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s'est caché pour faire de minces fredaines, s'est acheté définitivement une montre et a renoncé à l'imagination (textuel) ; comme la séparation a dû être pénible ! C'est atroce quand j'y pense ! Maintenant je suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes ; il parle de l'*édifice*, de la *base*, du *timon*, de l'*hydre de l'anarchie*. Magistrat, il est réactionnaire ; marié, il sera cocu ; et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité. Bref ! parlons d'autre chose.

C'est jeudi, en revenant d'Asie, — jeudi anniversaire de ma naissance, — que j'ai trouvé en rentrant tes deux bonnes lettres. Ç'a été une fête. Pendant que Maxime était resté à la maison pour s'occuper des préparatifs du départ (douane, argent, envois de caisses, etc.), j'étais parti dès le matin avec notre ami le comte Kosielski pour la ferme polonaise qui est de l'autre côté du Bosphore, en Asie. Nous avons fait en notre journée 15 lieues ventre à terre, galopant sur la neige qui couvrait la campagne déserte. C'était de grands mouvements de terrain qui ondulaient comme des vagues monstrueuses, dont la blancheur monotone était déchirée de place en place par de petits chênes rabougris ou des bruyères. Un pâle soleil brillait sur cette étendue froide. Nous nous sommes égarés. Des pâtres bulgares couverts de peaux de bêtes, et qui ressemblaient plutôt à des ours qu'à des hommes, nous ont remis sur notre route. Quant à un chemin frayé, nous ne voyions sur la neige que la trace des lièvres et des chacals qui avaient couru pendant la nuit. Dans les montées et descentes, notre guide chantait à tue-tête une chanson sur un air aigu, que le vent aussitôt arrachait de sa bouche et emportait dans la solitude. Il faisait très froid, le mouvement du cheval cependant nous faisait suer. Kosielski me disait : « Oh ! il me semble que c'est la Pologne ». Et moi je pensais aux grands voyages par terre de l'Asie centrale, à la Tartarie, au Thibet, à tout le vague pays des fourrures et des cités à dômes d'étain.

Tu me demanderas peut-être ce que c'est que le comte Kosielski : c'est un grand seigneur polonais, avec nous au même hôtel, aux trois quarts ruiné par suite des guerres de son pays, couvert de blessures et de horions, homme charmant et de bonne compagnie. Il est chef de l'émigration polonaise et hongroise accueillie par la Sublime Porte sur les terres de l'empire. C'est lui qui leur distribue de l'argent et assigne à chacun le lieu où ils doivent résider. J'ai vu à cette ferme quelques-uns de ces pauvres diables. L'amour de la patrie mène loin (soit dit sans calembour) ; Kosielski est encore une des nombreuses connaissances que nous avons faites en voyage, et des meilleures ! C'est étonnant du reste comme on s'accroche vite ; n'importe, cela a son petit moment d'amertume, de quitter ainsi des sympathies toutes fraîches. Ce pauvre garçon est tellement embêté de nous voir partir qu'il va quitter l'hôtel quand nous n'y serons plus. Sais-tu de quel nom il m'appelle? C'est comme Herbert ; il m'appelle *papa* : « Voulez-vous un cigare, papa ; allons, papa, venez, » etc.

Quand je saurai l'époque de ton départ, je t'enverrai une liste d'objets que tu m'apporteras. Emmène une femme de chambre si tu le juges nécessaire ou même

commode. L'argent est bon, mais l'aise meilleure. Et l'*aise* en voyage, c'est tout. C'est la santé et la vie bien souvent. J'attribue notre bon état permanent au bon régime que nous avons suivi, à notre sobriété, et pour lâcher le mot au confortable dont nous nous privions quand il était absent, mais que nous saisissions avec la même philosophie quand il se présentait.

A LOUIS BOUILHET.

Athènes, 19 décembre 1850. Au Lazaret du Pirée.

J'y suis depuis hier. Nous voilà casernés au lazaret jusqu'à dimanche... Je lis de l'Hérodote et du Thirlwall (1). La pluie tombe à verse, mais du moins il fait plus chaud qu'à Constantinople, où ces jours derniers la neige couvrait les maisons. J'ai été joyeux tout de bon, hier, en apercevant l'Acropole qui brillait en blanc au soleil, sous un ciel chargé de nuages. Nous passions devant Colone, nous avions Egine à gauche, Salamine en face. Maxime, gêné du mal de mer, râlait dans sa cabine. Le temps était rude. A l'avant avec mon lorgnon sur le nez, à côté de la cage aux poulets, debout et regardant devant moi, je me laissais aller à de «grandes pensées». Sans blague aucune, j'ai été ému plus qu'à Jérusalem, je ne crains pas de le dire, ou du moins d'une façon plus vraie, où le parti pris avait moins de part. Ici c'était plus près de moi, plus de ma famille. C'est peut-être aussi que je m'y attendais moins. Voilà l'éternel monologue hébété et admiratif que je me disais en considérant ce petit coin de terre, au milieu des hautes montagnes qui le dominent : «C'est égal, il est sorti de là de crânes bougres, et de crânes choses».

Nous allons la semaine prochaine commencer nos courses aux Thermopyles, Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, etc. Ce ne sera guère qu'un voyage de touriste (oh ! !) : il ne nous reste ni temps ni argent. Il a fallu pour le même motif passer par-dessus la Troade ; Constantinople nous a dévorés. J'aurais bien voulu voir aussi la Thessalie, mais il faut quitter Golconde, c'est fini. J'ai été triste à crever en disant adieu à Constantinople. Encore une porte fermée derrière moi. Encore une bouteille d'avalée. J'éprouve depuis six semaines des appétits féroces de voyage justement parce que mon voyage finit. Je me désespère d'avoir manqué la Perse. N'y pensons plus ; l'homme n'est jamais satisfait de rien, maxime qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas plus consolante.

Comment un homme sensé comme toi a-t-il pu se méprendre à ce propos sur mon voyage d'Italie? Ne vois-tu pas qu'une fois rentré, je ne sortirai plus et que d'ici à..., la saison de mes pérégrinations est close? Comment et avec quoi, animal, irais-je jamais en Italie si je n'y vais pas cette année? Mon voyage d'Orient a rudement entamé mon mince capital. Le soleil l'a fait maigrir. Crois-tu que, comme toi, je ne sente pas bien la fétidité d'un voyage exécuté sans préparations et qui durera peut-être six mois tout au plus? N'importe, j'en prendrai ce que je pourrai,

(1) Thirlwall (Connop), théologien et historien anglais, évêque de Saint-David. Auteur d'une *Histoire de la Grèce ancienne*, 1835, 8 vol. in-12. — Une traduction en 4 volumes, par Adolphe Joanne, avait paru en 1847.

quoique, à suivre mon penchant, je voudrais rester en Italie le temps d'y travailler sur place et de m'infiltrer goutte à goutte ce que je vais avaler à grandes gorgées. C'est comme pour la Grèce ; je hausse les épaules de pitié, en songeant que j'y vais rester quelques semaines et non quelques mois. Espérons, malgré tes prédictions, que le voyage d'Italie ne me poussera pas à l'hyménée. Vois-tu la famille où s'élève, dans une tiède atmosphère, la jeune personne qui doit être mon épouse? Madame Gustave Flaubert ! Est-ce que c'est possible? Non, je ne suis pas encore assez canaille.

C'en est donc fini de l'Orient. Adieu, mosquées; adieu, femmes voilées. Adieu, bons Turcs dans les cafés, qui, tout en fumant vos chibouks, vous curez les ongles des pieds avec les doigts de vos mains ! Quand reverrai-je les négresses suivant leur maîtresse au bain? Dans un grand mouchoir de couleur elles portent le linge pour changer ; elles marchent en remuant leurs grosses hanches et font traîner sur les pavés leurs babouches jaunes, qui claquent sous la semelle à chaque mouvement du pied. Quand reverrai-je un palmier? quand remonterai-je à dromadaire?

O Plumet fils ! qui avez inventé la désinfection de la m..., donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine.

Nous avons passé cinq semaines à Constantinople ; il y faudrait passer six mois. Malgré le mauvais temps, nous nous sommes beaucoup promenés dans les bazars, dans les rues, en caïque, à cheval. Nous avons vu le sultan. Nous avons été au théâtre, où l'on jouait un ballet : *Le Triomphe de l'Amour*. Un dieu Pan y dansait un pas de caractère, engaîné dans une culotte de velours à bretelles, et les danseuses exécutaient, à la barbe des Arméniens, des Grecs et Turcs, un cancan des plus effrénés. Le public prenait la chose au sérieux et se pâmait d'aise.

Un jour, nous sommes sortis à cheval et nous avons fait le tour des murailles de Constantinople. Les trois enceintes se voient encore. Les murs sont couverts de lierre. Derrière eux grouille la ville turque, avec ses maisons de bois noir et ses vêtements de couleur. En dehors il n'y avait rien qu'un immense cimetière, planté de stèles funéraires et de cyprès. Le vent soufflait dans les arbres, il faisait froid. En suivant toujours l'enceinte, nous sommes arrivés au bord de la mer de Marmara. En cet endroit il y a des boucheries. Des tripailles d'animaux jonchaient le sol, des chiens fauves rôdaient là tout autour, les oiseaux de proie avec de grands cris voltigeaient dans le ciel, au-dessus des flots qui se brisaient contre les tours et rebondissaient à grand bruit. Le vent levait en l'air la queue et la crinière de nos chevaux. Nous sommes revenus à travers les tombes, galopant et sautant entre elles, allant au pas quand c'était plus serré, trottant lestement sur les pelouses quand elles se présentaient entre les tombeaux et les arbres.

Un autre jour, c'était un dimanche, je suis sorti tout seul, à pied, et je me suis enfoncé dans le quartier (le Dimitri) au hasard, car je me suis perdu. Dans les cafés, des hommes accroupis autour des mangals (réchauds) fumaient leurs pipes. Dans une rue où une sorte de torrent coulait de la boue, une négresse, accroupie, demandait l'aumône en turc. Quelques femmes revenaient des vêpres. Des enfants jouaient sur les portes. Aux fenêtres, deux ou trois figures de Grecques qui me regardaient curieusement ; je me suis trouvé dans la campagne sur une hauteur,

ayant Constantinople à mes pieds qui se développait avec une prodigieuse ampleur. Je ne savais plus guère où j'étais. Il y avait à côté de moi une caserne turque, plus loin quantité de petites colonnes élevées dans les champs. C'est là que les sultans autrefois venaient s'exercer à l'arc. Chaque fois qu'ils avaient touché le but, on élevait une colonne. Puis je me suis dirigé tant bien que mal vers la mer, et me suis trouvé devant l'arsenal. Beaucoup de matelots de toutes nations ; rues tortueuses et noires, sentant le goudron ; et je suis rentré chez moi brisé, étourdi.

Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai fait 15 lieues à cheval, en Asie, d'un train d'enfer sur la neige. J'allais à la colonie polonaise. Pauvres diables ! En courant sur ces solitudes blanches où se voyaient seulement des traces de lièvres et de chacals, je pensais aux voyages d'Asie, au Thibet, à la Tartarie, à la muraille de la Chine, aux grands caravansérails en bois, où le marchand de fourrures arrive le soir, par un crépuscule vert, avec ses chameaux velus, dont les poils sont raides de givre. La neige assourdissait le bruit des pas de nos chevaux. Dans les fondrières leurs sabots cassaient la glace. Quand nous les laissions souffler un moment, ils mordillaient du bout des dents les petits arbres rabougris qui apparaissaient sous la neige. Des bergers bulgares couverts de peaux de mouton nous ont remis dans notre route, ou plutôt sur notre voie, car nous allions sans chemin frayé. A la porte de la ferme, il y avait un grand chevreuil suspendu et dont la gorge coupée était noire. Nous sommes revenus à la nuit à Scutari. Mon compagnon, avec un grand coup de fouet de poste, frappait les chiens, dans les villages où nous passions. Toute la meute vagabonde hurlait effroyablement. Nos chevaux continuaient leur train insensé. La mer était grosse pour passer le Bosphore et si nous ne nous sommes pas noyés en caïque, c'est que Dieu ne l'a pas voulu. Du reste, ç'a été une bonne journée et comme on en passe peu dans la vie, même en voyage. Jamais je n'oublierai ces vieilles montagnes de Bithynie toutes blanches, et la lumière qui les éclairait si froide et si immobile qu'elle semblait factice ; ni tous ces villages qui se suivaient, rendus bruyants tout à coup par nos quatre chevaux passant à fond de train sur le pavé comme un éclair. Puis, au lieu du pavé, nous sentions de nouveau la terre sous nos pieds. Au détour de la route, le comte Kosielski, mon compagnon, dirigeant sa bête comme un lancier et se couchant tout entier sur son col, fondait sur les chiens et leur lançait de grands coups de fouet, puis, faisant une volte, continuait sa route sans s'arrêter.

J'ai vu les mosquées, le sérail, Sainte-Sophie ; au sérail un nain, le nain du sultan jouant avec les eunuques blancs à côté de la salle du trône ; le nain habillé d'une manière cossue, à l'européenne, sous-pieds, paletot, chaîne de montre, était hideux. Quant aux eunuques, les noirs, les seuls que j'eusse vus jusqu'à présent, ne m'avaient fait aucun effet ; mais les blancs ! je ne m'y attendais guère. Ils ressemblent à de vieilles femmes méchantes. Cela vous irrite les nerfs et vous tourmente l'esprit ; on se sent pris de curiosités dévorantes, en même temps qu'un sentiment bourgeois vous les fait haïr. Il y a là quelque chose de tellement anti-normal, plastiquement parlant, que votre virilité en est choquée. Explique-moi ça. N'importe, ce produit est une des plus drôles de choses qui soient sorties de la main humaine. Que n'aurais-je pas donné en Orient pour me faire l'ami d'un eunuque !

mais ils sont inabordables. — A propos du nain, cher seigneur, il va sans dire qu'il m'a remis en mémoire le gentil Caracoïdès (1).

L'Orient ne sera bientôt plus que dans le soleil. A Constantinople, la plupart des hommes sont habillés à l'européenne, on y joue l'opéra, il y a des cabinets de lecture, des modistes, etc. Dans cent ans d'ici, le harem, envahi graduellement par la fréquentation des dames franques, croulera de lui seul, sous le feuilleton et le vaudeville... Bientôt le voile, déjà de plus en plus mince, s'en ira de la figure des femmes, et le musulmanisme avec lui s'envolera tout à fait. Le nombre des pèlerins de la Mecque diminue de jour en jour ; les ulémas se grisent comme des Suisses, on parle de Voltaire ! Tout craque ici, comme chez nous. Qui vivra s'amusera !

La loi sur la correspondance des particuliers par voie électrique m'a étrangement frappé. C'est pour moi le signe le plus clair d'une débâcle imminente. Voilà que par suite du progrès, comme on dit, tout gouvernement devient impossible. Cela est d'un haut grotesque que de voir ainsi la loi se torturer comme elle peut et se casser les reins à force de fatigue, à vouloir retenir l'immense nouveau qui déborde de partout. Le temps approche où toute nationalité va disparaître. La «patrie» sera alors un archéologisme comme la «tribu». Le mariage lui-même me semble vigoureusement attaqué par toutes les lois que l'on fait contre l'adultère. On le réduit à la proportion d'un délit.

Ne rêves-tu pas souvent aux ballons? L'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d'air dans sa poche. Nous sommes venus, nous autres, ou trop tôt ou trop tard. Nous aurons fait ce qu'il y a de plus difficile et de moins glorieux : la transition. Pour établir quelque chose de durable, il faut une base fixe ; l'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe.

J'ai ri comme un fol aux «fumiers considérés comme engrais» ; la balle de Caudron que j'ai revue là m'a fait plaisir ; les couplets que j'aime le mieux sont ceux de

Caudron suivant les doctrines
De son illustre seigneur,

et surtout celui-ci, qui est infect de lourdeur bourgeoise :

Après six mois de ménage
Lise élargit ses jupons (2).

Quant aux vers sur «Un bracelet» (3), je n'aime pas le rejet

La femme d'un agent
De change.

Agent de change est un seul mot, et d'ailleurs il y a là un peu trop d'intention et de chic, ça me semble trop espagnol et cavalcadour.

(1) «Et Caracoïdès, son bouffon aux gros yeux.» — (*Melænis*, chant II.)

(2) Ces quatre vers appartiennent à une poésie inédite de Bouilhet, intitulée «Des fumiers considérés comme engrais», écrite en charge du travail du naturaliste rouennais Pouchet sur *Les Engrais*. Caudron était un ami de jeunesse de Bouilhet qui lui a dédié plusieurs pièces. (Renseignement dû à l'obligeance de M. Léon Letellier.)

(3) *Le Bracelet*, poésie inédite, datée *septembre* 1850, d'après M. Letellier, p. IV.

Ce que j'aime le mieux, c'est le second quatrain et ce vers :

Donne ton poignet mince, ô ma jeune maîtresse,

qui est svelte, vigoureux et bien cambré. Mais l'idée finale a-t-elle assez de relief? N'aurait-il pas fallu frapper plus fort dans le dernier vers?

Envoie-m'en, des vers, écris-moi de longues lettres, cher vieux compagnon ; parle-moi de la muse d'abord, puis de toi ensuite. Je ne suis plus du tout au courant de tes amours. Aurais-tu le cœur occupé? Conte-moi donc tout cela.

Que j'aurai de bonheur à revoir ton incomparable balle, ô pauvre vieux ! Comme nous reprendrons nos bons dimanches ! Mais que vais-je faire, une fois rentré? je n'en sais rien, je ne m'en doute pas. J'ai tant pensé à l'avenir que je ne m'en occupe plus. C'est trop fatigant et trop creux. Vois-tu la façon formidable dont je gueulerai *Melænis* d'un bout à l'autre ! Serai-je rouge à la fin ! Je crois n'avoir rien perdu de cette belle voix qui me caractérise. En revanche, j'ai bougrement perdu de cheveux. Le voyage m'a culotté la figure. Je n'embellis pas, tant s'en faut ; le jeune homme s'en va. Je ne voudrais pas vieillir davantage.

Je deviens maintenant comme le père Chateaubriand, qui pleurait à tous les enterrements : le moindre fait me plonge dans des rêveries sans fin. Je m'en vais de pensées en pensées, comme une herbe desséchée sur un fleuve, et qui descend le courant flot à flot.

Non, ne te moque pas de moi de vouloir voir l'Italie. Que les épiciers s'y amusent aussi, tant mieux pour eux. Il y a là-bas de vieux pans de murs, le long desquels je veux aller. J'ai besoin de voir Capri et de regarder couler l'eau du Tibre.

Parle-moi de la Chine longuement et beaucoup. Je suis bien curieux de voir l'enfant. Nous fermerons les rideaux, nous ferons un grand feu, et seuls, les lumières flambant et les vers ronflant, nous fumerons des narguilés, tandis que l'hippogriffe intérieur nous fera voyager sur ses ailes.

Adieu, cher bon vieux ; je t'embrasse. Au printemps prochain, tu me reverras avec les roses, nous reprendrons nos clairs de lune.

A SA MÈRE.

Athènes, 24 décembre 1850.

Nous cassepétons de satisfaction d'être à Athènes. Et d'abord il nous semble être au printemps, comparativement à Constantinople, qui dans l'hiver est une véritable Sibérie. Les vents de la Russie rafraîchis par la mer Noire vous y arrivent de première main. Ici nous retrouvons les myrtes et les oliviers, qui nous rappellent notre bonne Syrie. Et puis les ruines ! les ruines ! Quelles ruines ! Quels hommes que ces Grecs ! quels artistes ! Nous lisons, nous prenons des notes !

Quant à moi, je suis dans un état olympien, j'aspire l'antique à plein cerveau. La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré de ma vie. On a beau dire, l'Art n'est pas un mensonge. Que les bourgeois soient heureux, je ne leur envie pas leur lourde félicité.

Nous sommes restés cinq jours au lazaret du Pirée. Sous prétexte de lazaret,

on vous y écorche vif. Nous avons été rincés d'importance sous le rapport de la bourse. Quel infâme brigandage que ces quarantaines ! Comme on est complètement en prison, on vous vend tout au poids de l'or, et comme il n'y a jamais rien de prêt, il faut l'aller chercher à la ville, et les commissionnaires ne sont pas à bon marché. Il faut payer pour avoir une serviette, un couteau, une table, etc.

J'ai vu hier Canaris (1), il avait un chapeau de soie comme un simple mortel, était habillé à l'européenne et couvert d'un manteau noir. C'est un petit homme trapu, grisonnant, le nez un peu écrasé. Il ne sait ni lire ni écrire. Quand il était ministre de la marine, il ne pouvait signer son nom. Il ne connaît rien de tout ce qu'on a écrit en Europe sur lui. Quel renfoncement pour Hugo s'il savait cela, lui qui l'a tant chanté et si bien ! Canaris sait et dit seulement ceci : « Il y a des livres qui parlent de moi en France. » Un de ces jours nous devons aller lui faire une visite.

Nous sommes ici pilotés et servis par un très brave homme, le colonel Touret, commandant de la place, ancien philhellène qui a fait la guerre de l'indépendance avec le général Fabvier.

Nous avons eu l'honneur d'exciter l'hilarité et la curiosité de S. M. Amélie, reine de Grèce. Nous nous sommes trouvés le jour de notre arrivée sur son passage, comme elle sortait en voiture pour se promener. Tout le monde la saluait soit en ôtant son chapeau ou son bonnet. Nous, avec nos tarbouchs, nous lui avons fait le salut turc, ce qui lui a semblé si étrange (il n'y a pas du tout de Turcs ici) qu'elle s'est retournée vers sa dame d'honneur en se mettant à rire. Nous lui avons fait dire par le colonel Touret que nous eussions été fort embarrassés de la saluer autrement, à cause de nos têtes. Elle a répondu qu'elle s'était pourtant aperçue que nous étions Français. Les Français doivent lui sembler de drôles de corps. N'importe, j'aime mieux être plus drôle encore et ne pas habiter l'ignoble palais où elle loge ! Est-ce laid !

Que dis-tu en fait d'architecture de celle du palais de l'ambassade à Constantinople où l'architecte, ne sachant quel ordre inventer, a inventé celui de la croix de la Légion d'honneur ! Il a décoré des chapiteaux avec de grandes étoiles des braves.

Demain matin, nous partons pour Eleusis, nous passerons sur le pont du Céphise, où jadis les femmes d'Athènes étaient engueulées, aux mystères, d'une façon si gaillarde !

A LA MÊME.

Athènes, 26 janvier 1851.

Voici ma dernière lettre d'Athènes probablement ; nous partons dans quelques jours pour le Péloponèse. Je ne sais maintenant comment t'écrire d'ici à mon arrivée à Naples. Ainsi, pauvre mère, attends-toi à un retard de plusieurs courriers pendant au moins un bon mois. Après quoi tu en recevras régulièrement de Naples jusqu'à ce que toute correspondance cesse, ce sera l'époque de nos embrassements. Je t'attends à Rome vers la fin de mars. Oh ! viens plus tôt si tu veux, pauvre vieille,

(1) Canaris, 1790-1877. Héros de l'affranchissement de la Grèce, Ministre de la Marine et Président du Conseil de 1848 à 1849, puis de 1854 à 1855 et de 1862 jusqu'en 1865.

tu seras bien reçue. Quant au départ de Maxime, je te répète qu'il est complètement subordonné à ton arrivée.

Tu parles de souvenirs et de choses passées ; sais-tu aujourd'hui à quoi j'ai pensé? Au long après-midi d'été que nous avons passé tous les trois dans l'auberge de la mère Leblond, à Pont-Audemer ; comme il faisait chaud ! comme il y avait des mouches ! J'entends encore les grelots des chevaux de roulier qui étaient dans l'arrière-cour pleine de poussière. Je suis comme toi, je n'oublie rien, je rêve souvent de Déville. Le souvenir de ma pauvre sœur ne me quitte pas. J'ai toujours à son endroit une place vide au cœur et que rien ne comble ; charmante et bonne créature !

On a beau voyager, voir des paysages et des tronçons de colonnes, cela n'égaye pas. On vit dans une torpeur parfumée, dans une sorte d'état somnolent, où il vous passe sous les yeux des changements de décors, et à l'oreille des mélodies subites : bruits du vent, roulement des torrents, clochettes des troupeaux. Mais on n'est pas gai, on rêvasse trop pour cela. Rien ne dispose plus au silence et à la paresse ; nous passons quelquefois des jours entiers, Maxime et moi, sans éprouver le besoin d'ouvrir la bouche. Après quoi nous faisons le scheik. A cheval, votre esprit trottine d'un pas égal par tous les sentiers de la pensée ; il va remontant dans les souvenirs, s'arrêtant aux carrefours et aux embranchements, foulant les feuilles mortes, passant le nez par-dessus les clôtures ; tout cela mûrit et vieillit, sans parler du physique ; car attends-toi à me retrouver aux trois quarts chauve, avec une mine culottée, beaucoup de barbe et de ventre. Décidément j'enlaidis, j'en suis affligé. Ah ! je ne suis plus ce magnifique jouvencel d'il y a dix ans. Dans onze mois, j'aurai trente ans, c'est l'âge de raison. Je n'en ai guère pourtant.

L'autre jour, nous avons eu à côté de nous à table une bande de petits élèves de la marine anglaise de neuf à quatorze ans, qui venaient tranquillement et comme des hommes se f... une bosse à l'hôtel ; avec leurs uniformes trop grands pour eux, il n'y avait rien d'amusant et de gentil comme cela. Le plus petit, placé à côté de Maxime, et qui n'était pas plus haut que la table, perdait son long nez dans son assiette. Ces messieurs se portaient des toasts avec un sang-froid de lords. Ils fumaient des cigares et buvaient du Marsala. Ma figure les intriguait beaucoup ; ils me prenaient pour un Turc (ce qui est à peu près général partout). Ils ont dit au maître de l'hôtel qu'ils étaient bien fâchés de partir le lendemain, que sans cela ils seraient venus me faire une visite pour causer avec moi.

Nous avons fait la connaissance de Mouraddi, celui qui a dernièrement soutenu le siège de Venise avec Manin. Il a été enfermé dans les plombs et s'en est échappé. Ancien philhellène, il a beaucoup connu lord Byron, et nous a donné quelques détails intéressants sur lui. C'est un homme curieux à connaître et un crâne citoyen. On fait du reste en voyage de bonnes rencontres et je n'aurais jamais cru que l'on y pratiquât autant le monde.

J'ai rapporté, pour le commun des amis, des pipes d'un goût détestable et qui feront beaucoup d'effet ; à moins d'y mettre un très grand prix, la curiosité n'a de valeur que comme ayant du caractère. Y compris ce qui nous appartient à tous deux, nous n'en avons pas en tout pour mille francs, et cela remplit plusieurs caisses.

A LA MÊME.

Patras, 9 février 1851.

Nous voilà arrivés au terme de notre voyage, chère vieille mère, dans quatre jours nous nous embarquons pour Brindisi ; là, nous rentrons dans les conditions du tourisme ordinaire. C'est fini quant au vrai voyage. Nous nous ennuyons ici à crever. Patras est un exécrable séjour. La gargote où nous sommes (les autres qui, dit-on, ne valent pas mieux, sont pleines) est atroce. Arrivant jeudi dernier à 10 heures, nous avons eu bien du mal à avoir de quoi manger, et François, notre drogman, a couché, tout trempé qu'il était, sur les marches de l'escalier, où sans mon paletot il serait crevé de froid. Du reste nous allons bien sous le rapport sanitaire, et le voyage du Péloponèse, qui en cette saison est assez pénible, ne nous a pas fatigués. Il est vrai de dire que je nous crois solides. « Je sons capables », comme disait Joseph, de faire 30 lieues au trot et de recommencer le lendemain.

C'est donc à la fin du mois prochain, pauvre mère tant aimée, que nous nous reverrons. Nous allons compter non plus maintenant par mois, mais par semaines et jours. J'ai peur que tu n'aies froid dans ton voyage. Prends-y bien garde : crois-en mon expérience et ne te fie nullement à la chaleur des pays chauds. Fais-moi le plaisir, je te le demande en grâce, de te faire faire des ceintures de flanelle ; emporte une chancelière pour tes pieds, tu gèleras dans la diligence de Paris à Marseille, c'est certain. Munis-toi bien de vêtements chauds, manchon, manteau, etc. Si tu étais raisonnable, tu te ferais cadeau d'une petite pelisse en fourrure. Songe qu'à bord des bateaux à vapeur il n'y a pas de feu. A la fin de mars la saison sera encore fraîche. Crois-moi, bonne vieille mère, je n'exagère rien. Suis mes conseils, la santé en voyage n'est qu'au prix de tous ces soins.

Nous sommes dans un piteux état. Nous n'avons plus de talons à nos chaussettes, nos chemises sont en lambeaux et nos bottes rapiécées. Avec ma barbe et ma peau de bique raccommodée avec des queues de renard, j'épouvantais les populations du Péloponèse. Je la couperai à Naples, ma splendide barbe qui m'a tour à tour fait prendre pour un pacha et pour un bandit. Tu me reverras comme jadis, menton rasé ; le Péloponèse m'a reculotté la peau. J'ai sur la figure, jusqu'au milieu du front, une plaque de réglisse comme les vieux matelots. Mes cheveux repoussent un peu, mais d'ici à deux ans j'aurai la calotte complète. Je crois que je suis engraissé.

Tout ce que tu me dis sur l'oubli des absents ne m'étonne nullement. — Tel est le commun des âmes. La banalité de la vie est à faire vomir de tristesse quand on la considère de près. — Les serments, les larmes, les désespoirs, tout cela coule comme une poignée de sable dans la main. Attendez, serrez un peu, il n'y aura tout à l'heure plus rien du tout. Et puis c'est si ennuyeux de jouer toujours le même rôle, et le public nous en tient si peu compte ; il est si lassant de porter toujours le même sentiment ! On a besoin de changement, de distractions. C'est là le grand mal. Le cœur, comme l'estomac, veut des nourritures variées. Et d'ailleurs, le commun, le chétif, le bête, le mesquin n'ont-ils pas des attractions irrésistibles? Pourquoi tant de maris couchent-ils avec leur cuisinière? Pourquoi la France a-t-elle voulu Louis XVIII après Napoléon? Ce qu'il y a de plus triste là dedans, c'est de s'apercevoir un jour de l'écroulement d'une ancienne amitié. Grâce à de

vieilles sympathies, on avait foi en une communauté sentimentale qui n'existe plus. On se disait : Quand j'en aurai besoin, elle me viendra en aide. On l'appelle ; l'oreille amie n'entend même plus votre langue. D'un homme à un autre homme, d'une femme à une autre femme, d'un cœur à un autre cœur, quels abîmes ! La distance d'un continent à l'autre n'est rien à côté.

Est-ce que j'ai besoin que vous vous jetiez à l'eau si j'y tombe? ou que vous me défendiez contre des assassins? Je sais nager, et l'on n'assassine plus. Ce n'est pas de sacrifices que le cœur a faim, mais de confidences. Je vous demande à aimer comme j'aime, à pleurer comme je pleure et pour les mêmes choses, à sentir comme je sens, voilà tout. Il n'y a rien de plus inutile que ces amitiés héroïques qui demandent des circonstances pour se prouver. Le difficile, c'est de trouver quelqu'un qui ne vous agace pas les nerfs dans toutes les occurrences de la vie.

Ne trouves-tu pas, chère vieille, que je deviens diablement moraliste en voyage? J'ai beaucoup pratiqué l'humanité depuis dix-huit mois ; voyager développe le mépris qu'on a pour elle. Depuis celui qui vous demande du poison pour expédier son papa, jusqu'à la mère qui vous vend sa fille, on en voit de toutes couleurs. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. On se dérange pour voir des ruines et des arbres, mais entre la ruine et l'arbre c'est tout autre chose que l'on rencontre, et de tout cela, paysages et canailleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente. Sérénité rêveuse qui promène son regard sans l'attacher sur rien (parce que tout vous est égal et qu'on se sent aimer autant les bêtes que les hommes, et les galets de la mer autant que les maisons des villes). Pleine de couchers de soleil, de bruits de flots et de feuillages et de senteurs, de bois et de troupeaux, avec des souvenirs de figures humaines dans toutes les postures et les grimaces du monde, l'âme recueillie sur elle-même sourit silencieusement en sa digestion, comme une bayadère engourdie d'opium.

L'égoïsme aussi se développe raide, à force de voir tant de gens qui vous sont aussi étrangers que le bouquet de lentisques du bord de la route ; on ne pense qu'à soi, on ne s'intéresse qu'à soi et l'on donnerait la vie d'un régiment pour s'épargner un rhume. Il y a un proverbe oriental qui dit : « Méfie-toi du hadji (pèlerin). » Ce proverbe est bon. A force d'être hadji, on devient un gredin, à ce que je crois du moins.

Une des plus jolies choses que j'ai vues en Grèce, ce sont les musiciens ambulants. Souvent vous rencontrez dans les villages deux hommes qui vont ensemble. Ils sont couverts de grands manteaux de grosse laine blanche. Les chiens hurlent après eux d'une façon formidable et les poursuivent jusqu'à ce qu'ils se soient réfugiés sous le hangar d'une maison. Coiffés d'une sorte de petit turban noir très large, dont les deux bouts leur pendent sur les oreilles (l'un d'eux repasse sous le menton comme dans les chaperons du moyen âge), vêtus de guenilles, chaussés de sandales de toile, le plus grand souffle dans une vessie et le plus jeune porte au flanc un grand bissac. Après qu'ils ont fait leur collecte, ils s'en vont, et les chiens se remettent à aboyer. J'en ai vu qui étaient noirs de boue et de crasse, et là-dessous des figures charmantes avec des airs de prince ou de galérien.

D'Athènes à Sparte nous avons eu de la pluie, de Sparte ici des torrents et des rivières à passer. Nous les passions à cheval ; quelquefois, le fleuve n'ayant plus de

gué, notre cheval y nageait et nous avions de l'eau jusqu'au haut des cuisses. Quant au bagage, on le déchargeait complètement, nos hommes se mettaient à l'eau et le transbordaient sur leur dos. Le soir nous couchions dans des écuries avec les ânes et les chevaux, enveloppés de nos pelisses, autour d'un grand feu dont la fumée vernissait en noir les poutres du plafond. D'autres fois c'était dans une maison, chez quelque papas grec. La pièce commune où couchait toute la famille et nous-mêmes était pleine d'outres de vin, de tas de blé, de fromages secs, d'oignons enfilés à des cordes, etc. Dans un coin, une femme berçait un enfant dans un tronc d'arbre creusé ; ces sortes d'auges servent à la fois de berceau, de pétrin et de vase à faire la lessive. Juge de la quantité de puces qu'il devait y avoir dans de semblables gîtes !

Nous avons eu du beau temps à partir de Sparte. La Messénie est une belle chose, mais rien n'égale la route de Mégare à Corinthe. Le paysage de Sparte est des plus étranges et ne s'efface pas de la tête une fois qu'on l'a vu. Il n'y a pas une seule route en Grèce, pays bien plus sauvage et mille fois plus inconfortable que toutes les Turquies et toutes les Syries. Mais ce qui vaudrait à lui seul tout le voyage, c'est l'Acropole d'Athènes.

A Athènes, nous avons fait une visite à Canaris. Je lui ai promis de lui envoyer les poésies d'Hugo qui le concernent ; il ne savait seulement pas que Hugo existât ! ô vanité de la gloire !

François, notre drogman, est un ancien renégat fait prisonnier par les Turcs dans la guerre d'indépendance. Chemin faisant il nous contait de bonnes histoires de guerre et d'évasion. Nous avons été contents de ce garçon. Je pioche maintenant à faire le derviche hurleur. François, à cheval, me donne des leçons. Maxime en est assommé ; je ne continue pas moins. Un soir, littéralement, j'en avais la poitrine défoncée, et dans la maison où nous couchions tout le monde était venu à la porte pour voir ce qu'il y avait. Le *scheik* continue toujours, c'est une forte création que le temps n'entame pas.

Les *kiques* d'ici sont à côté, ou mieux au milieu d'un poulailler qui occupe une chambre ; on est obligé de se battre avec les dindes pour arriver jusqu'à la lunette. Quelle lunette ! Je crois que le maître de l'hôtel engraisse les volailles avec de la m..., la cuisine semble l'indiquer.

Nous avons été hier pour prendre un bain turc. On nous a dit qu'on ne chauffait les bains qu'après le carnaval. Cela te donne la mesure de Patras. Tout est à l'avenant. Comme douceur orientale, le bain turc est une chose que je regretterai. Rien ne délasse et ne nettoie comme ça.

A LOUIS BOUILHET.

Patras, 10 février 1851.

Merci, bon vieux solide, des deux pièces grecques. Il y avait longtemps que je n'avais reçu quelque chose d'aussi crâne de ta seigneurie. Celle du «Vesper» (1)

(1) *Festons et Astragales.*

nous a enthousiasmés avec toutes sortes de « th ». Je la trouve irréprochable, si ce n'est peut-être « pâtre nocturne ». La coupe :

> Toi, tu souris d'espoir derrière les coteaux,
> Vesper,

est bien heureuse, la seconde strophe surtout.

L'idylle [1] est bonne aussi, quoique de qualité inférieure comme nature essentielle. J'aime ces vers :

> L'atelier des sculpteurs est plein de cette histoire...
> Sa gorge humide encor de l'écume des eaux...
> Phébé qui hait l'hymen et qu'on croit vierge encore...
> Ses pieds nus en silence effleuraient la bruyère...
>
> Le jeune Endymion qu'a surpris le soleil

me paraît très profondément grec. En résumé, voilà deux bonnes pièces, la première surtout. Ta pièce au « Vesper » est peut-être une des choses les plus profondément poétiques que tu aies faites. C'est là la poésie comme je l'aime, tranquille et brute comme la nature, sans une seule idée forte et où chaque vers vous ouvre des horizons à faire rêver tout un jour, comme :

> Les grands bœufs sont couchés sur les larges pelouses.

Oui, vieux, je ne sais trop t'exprimer ma satisfaction.

Au lieu des tartines que tu m'as envoyées à propos des splendides vignettes de tes pages, j'aurais autant aimé que tu me parlasses de toi. Que deviens-tu? Que fais-tu? matériellement, s'entend. *Quid de Venere?* Il y a longtemps que tu ne m'as conté tes fredaines de jeune homme. Quant à moi, mes cheveux s'en vont. Tu me reverras avec la calotte ; j'aurai la calvitie de l'homme de bureau, celle du notaire usé, tout ce qu'il y a de plus bête en fait de sénilité précoce. J'en suis attristé *(sic)*. Maxime se moque de moi, il peut avoir raison. C'est un sentiment féminin, indigne d'un homme et d'un républicain, je le sais ; mais j'éprouve par là le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie et que je sens bien. Je grossis, je deviens bedaine et commence à faire vomir. Peut-être que bientôt je vais regretter ma jeunesse et, comme la grand'mère de Béranger, le temps perdu. Où es-tu, chevelure plantureuse de mes dix-huit ans qui me tombais sur les épaules, avec tant d'espérances et d'orgueil !

Oui, je vieillis, il me semble que je ne peux plus rien faire de bon. J'ai peur de tout en fait de style. Que vais-je écrire à mon retour? Voilà ce que je me demande sans cesse. J'ai beaucoup songé à ma *Nuit de Don Juan*, à cheval, ces jours-ci. Mais ça me semble bien commun et bien rabâché, c'est retomber dans l'éternelle histoire de la religieuse. Pour soutenir le sujet il faudrait un style démesurément fort, sans faiblir d'une ligne. Ajoute à tout cela qu'il pleut, que nous sommes dans une sale gargote à attendre encore plusieurs jours le bateau à vapeur, que mon

(1) Néera *(Festons et Astragales)*.

voyage est fini et que ça m'attriste. Je voudrais retourner en Egypte. Je ne cesse de penser aux Indes. Quel sot imbécile que l'homme, et moi en particulier.

Même après l'Orient, la Grèce est belle. J'ai profondément joui au Parthénon. Ça vaut le gothique, on a beau dire, et je crois surtout que c'est plus difficile à comprendre.

Nous avons eu généralement mauvais temps depuis Athènes jusqu'ici. Nous passions les rivières à gué ; souvent nous avions de l'eau jusqu'au derrière, et nos chevaux nageaient sous nous. Le soir, nous couchions dans des écuries, autour d'un feu de branches humides, pêle-mêle avec les chevaux et les hommes. Le jour, nous ne rencontrions que des troupeaux de moutons et de chèvres, et les bergers, qui les gardaient, avaient à la main de grands bâtons recourbés comme des crosses d'évêque ; des chiens au museau noir se ruaient sur nous en aboyant et venaient mordre nos chevaux au jarret, puis au bout de quelque temps s'en retournaient. La Grèce est plus sauvage que le désert ; la misère, la saleté et l'abandon la recouvrent en entier. J'ai passé trois fois par Eleusis. Au bord du golfe de Corinthe, j'ai songé avec mélancolie aux créatures antiques qui ont baigné dans ces flots bleus leur corps et leur chevelure. Le port de Phalère a la forme d'un cirque. C'est bien là qu'arrivaient les galères à proue chargée de choses merveilleuses, vases et courtisanes. La nature avait tout fait pour ces gens-là, langue, paysage, anatomies et soleils ; jusqu'à la forme des montagnes qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs.

J'ai vu l'antre de Trophonius où descendit ce bon Apollonius de Tyane qu'autrefois j'ai chanté.

Avoir choisi Delphes pour y mettre la Pythie est un coup de génie. C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige.

Nous nous sommes perdus dans les montagnes du Cithéron et avons failli y passer la nuit.

En contemplant le Parnasse, nous avons pensé à l'exaspération que sa vue aurait inspirée à un poète romantique de 1832, et quelle gueulade il lui aurait envoyée.

La route de Mégare à Corinthe est incomparable ; le sentier taillé à même la montagne, à peine assez large pour que votre cheval y tienne et à pic sur la mer, serpente, monte, descend, grimpe et se tord aux flancs de la roche couverte de sapins et de lentisques. D'en bas vous monte aux narines l'odeur de la mer ; elle est sous vous, elle berce ses varechs et bruit à peine : il y a sur elle, de place en place, de grandes plaques livides comme des morceaux allongés de marbre vert, et derrière le golfe s'en vont à l'infini mille découpures des montagnes oblongues, à tournures nonchalantes. En passant devant les roches scironiennes où se tenait Sciron, brigand tué par Thésée, je me suis rappelé le vers du doux Racine :

Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

Etait-ce couenne, l'antiquité de tous ces braves gens-là ! En a-t-on fait, en dépit de tout, quelque chose de froid et intolérablement nu ! Il n'y a qu'à voir au Parthé-

non, pourtant, les restes de ce qu'on appelle le type du Beau. S'il y a jamais eu au monde quelque chose de plus vigoureux et de « plus nature », que je sois pendu. Dans les tablettes de Phidias, les veines des chevaux sont indiquées jusqu'au sabot et saillantes comme des cordes. Quant aux ornements étrangers, peintures, colliers en métal, pierres précieuses, etc., c'était prodigué. Ça pouvait être simple, mais en tous cas c'était riche.

Le Parthénon est couleur de brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et d'encre. Le soleil donne dessus presque constamment, quelque temps qu'il fasse, ça casse-brille. Sur la corniche démantelée viennent se poser des oiseaux, faucons, corbeaux. Le vent souffle entre les colonnes, les chèvres broutent l'herbe entre les morceaux de marbre blanc cassés et qui roulent sous le pied. Çà et là, dans des trous, des tas d'ossements humains, restes de la guerre. De petites ruines turques parmi la grande ruine grecque, — et puis, au loin et toujours, la mer !

Parmi les morceaux de sculpture que l'on a trouvés dans l'Acropole, j'ai surtout remarqué un petit bas-relief représentant une femme qui rattache sa chaussure et un tronçon de torse. Il ne reste plus que les deux seins, depuis la naissance du cou jusqu'au-dessus du nombril. L'un des seins est voilé, l'autre découvert. Quels tétons ! n. de D... ! quel téton ! il est rond-pomme, plein, abondant, détaché de l'autre et pesant dans la main. Il y a là des maternités fécondes et des douceurs d'amour à faire mourir. La pluie et le soleil ont rendu jaune-blond ce marbre blanc. C'est d'un ton fauve qui le fait ressembler presque à de la chair. C'est si tranquille et si noble ! On dirait qu'il va se gonfler et que les poumons qu'il y a dessous vont s'emplir et respirer. Comme il portait bien sa draperie fine à plis serrés, comme on se serait roulé là-dessus en pleurant ! Comme on serait tombé devant à genoux en croisant les mains ! J'ai senti là-devant la beauté de l'expression « *stupet acris* », un peu plus j'aurais prié.

A Athènes nous avons fait une visite à Canaris. C'est un gros petit homme trapu; le nez de côté, à cheveux blancs rares, sans crâne. Je lui ai promis de lui envoyer les pièces d'Hugo qui le concernent. Il ne le connaissait pas même de nom ! O vanité de la gloire !

J'ai relu Eschyle. J'en reviens à ma première impression, ce que j'aime le mieux c'est *Agamemnon*.

En fait de souvenirs de la Grèce, nous rapportons deux morceaux de marbre de l'Acropole d'Athènes et un du temple d'Apollon Epicureus. J'ai acheté dans un village, sur les bords de l'Alphée, un mouchoir brodé à une paysanne.

L'Eurotas est bordé de lauriers-roses et de peupliers. Le paysan de Sparte est unique et demande quatre pages de description, ce sera pour plus tard. L'Elide est couverte de chênes. Nous l'avons traversée pour venir ici dans notre dernière journée, où nous avons fait en ligne droite sur la carte 22 lieues (15 heures de trot).

Nous avons des balles ravagées, culottées et déguenillées qui sont hautes comme chic. De chocolat, que j'étais en Syrie, je suis devenu brique. J'ai les sourcils presque roux comme un vieux matelot. Je ne m'excite pas à me considérer.

Adieu, vieux.

A SA MÈRE.

Naples, 9 mars 1851.

Quoiqu'il n'y ait pas de lettre de toi à la poste (peut-être y en a-t-il : c'est une infâme pétaudière, un chenil de gredins), je m'en vais t'écrire comme s'il y en avait, pauvre vieille chérie. Car une de mes lettres n'a qu'à manquer et voilà une bonne femme, j'imagine, qui se figure que je suis *tombe malade*. Bientôt, cependant, va cesser notre correspondance, car j'espère que dans un mois tu ne seras pas loin de t'embarquer. Tâche de partir de Marseille par le bateau du 9. Par ce moyen, tu seras à Rome pour la semaine sainte ; ça en vaut la peine.

Naples est vraiment un séjour délicieux, quoique jusqu'à présent nous n'ayons guère joui de ses beautés. Tout notre temps est employé au musée des antiques, qui est inépuisable. La nuit dernière je n'ai pas dormi, tant j'avais la tête pleine de bustes d'impératrices et de bas-reliefs votifs. Nous allons là à 9 heures du matin, nous en sortons à 3 heures. Le soir se passe à mettre au net nos notes, ou au théâtre. En nous dépêchant bien, nous en avons encore pour une quinzaine de jours. Restera ensuite le Vésuve, Pompéi et les environs.

Aujourd'hui nous devions aller à Capoue, mais nous nous sommes trompés sur l'heure de départ du chemin de fer (quelle autre baraque !) ; il eût été trop tard, nous n'aurions pu rien voir et nous sommes rentrés tranquillement chez nous. Dans quelques jours nous irons à Pœstum, ce qui est un petit voyage de trois jours.

Mercredi dernier, mercredi des cendres, le musée était fermé. (D'abord tout est fermé à Naples.) C'est fermé à cause du Carême, à cause du dimanche, parce que la reine est malade, parce qu'elle n'est pas malade, parce que le prince de Salerne se meurt ; bientôt ce sera parce qu'il est mort (car le bonhomme, dit-on, crève en ce moment). Nous avons été à Baïa, nous avons vu le lac Lucrin, l'Averne, les étuves de Néron, etc., et la place des villas où tous ces vieux menèrent leur crâne vie. Quels hommes ! Nous avons bu du Falerne dans un cabaret, en vue de la mer, sous une treille desséchée, à côté du temple de Vénus, dans lequel il y avait une barque à sec.

Depuis que nous sommes ici il a fait assez laid (relativement, bien entendu), si ce n'est le jour où nous avons été à Baïa. Aujourd'hui pourtant il fait beau soleil. Les femmes sortent nu-tête en voiture, avec des fleurs dans les cheveux, et elles ont toutes l'air très garces. Il n'y a pas que l'air. A la Chiaia les marchandes de violettes vous mettent presque de force leurs bouquets à la boutonnière. Il faut les rudoyer pour qu'elles vous laissent tranquille. Du reste, belle abondance de monacaille et de curés ; un carillon de cloches aux quatre cents églises de la ville et des mendiants à tous les pavés.

Que le voyageur est un être sot ! J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n'y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l'œil, on fait le tour des galeries au petit trot, après quoi on ferme le catalogue et tout est dit.

A LA MÊME.

Rome, 8 avril 1851.

Rien de nouveau à t'apprendre ; nous ne sortons pas des musées. Le Vatican et le Capitole nous occupent entièrement, le Vatican surtout, où il y a vraiment des petites choses assez coquettes. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a à Rome est quelque chose d'effrayant et d'écrasant. On s'y sent plus petit encore que dans le désert. Tout le monde afflue pour la semaine sainte. Les maisons sont pleines et les derniers venus ont du mal à trouver où se caser.

Je vais écrire à Bouilhet, dont je n'entends pas plus parler que s'il était mort, ce qui m'ennuie. Pauvre garçon, comme il s'amuserait ici ! Comme il humerait les ruines et la campagne ! Car la campagne de Rome est ce qu'il y a de plus antique à Rome. Quant à la ville elle-même, malgré la quantité de choses antiques, le cachet antique n'y est plus, il a disparu sous la robe du jésuite. Il faut prendre Rome comme un vaste musée et ne pas lui demander autre chose que du XVIe siècle. J'ai vu l'autre jour une *Vierge* de Murillo (1) dont il y a de quoi devenir fou, comme dirait le père Parain, et avant d'arriver à en faire une semblable on attraperait bien des fluxions de poitrine.

Une réflexion m'est venue hier à propos du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Cette réflexion est celle-ci, c'est qu'il n'y a rien de plus vil sur la terre qu'un mauvais artiste, qu'un gredin qui côtoie toute sa vie le beau sans jamais y débarquer et y planter son drapeau. Faire de l'art pour gagner de l'argent, flatter le public, débiter des bouffonneries joviales ou lugubres en vue du bruit ou des monacos, c'est là la plus ignoble des professions, par la même raison que l'artiste me semble le maître homme des hommes. J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagné bien des batailles, même celle de Marengo. Ça durera plus longtemps et c'était peut-être plus difficile. Et je me suis consolé de ma misère en songeant du moins à ma bonne foi. Tout le monde ne peut pas être pape. Le dernier franciscain qui court le monde pieds nus, qui a l'esprit borné et qui ne comprend pas les prières qu'il récite, est aussi respectable peut-être qu'un cardinal, s'il prie avec conviction, s'il accomplit son œuvre avec ardeur. Il est vrai, le pauvre homme, qu'il n'a pas pour le réconforter dans ses découragements le spectacle de sa pourpre, ni l'espoir de s'asseoir un jour sur le Saint-Siège.

A LOUIS BOUILHET.

Rome, 9 avril 1851.

Je t'ai écrit de Patras une longuissime lettre où je te parlais de tes deux pièces du *Vesper* et du *Corydon* (2), aussi ai-je été fort étonné, dans le petit mot que Maxime a reçu de toi à Naples, de voir que tu me demandais mon avis. Tu as dû pourtant recevoir cette lettre, je serais fâché qu'elle fût perdue.

(1) Galerie Corsini. (Voir *Notes de voyage.*)
(2) *Néera.*

De jour en jour, à Naples et à Rome, depuis que j'y suis, j'attendais et j'attends une lettre de ta seigneurie. Je n'en ai pas eu depuis Athènes, c'est-à-dire depuis janvier dernier. C'est long, cher Monsieur. Que deviens-tu donc? Voilà l'été, pauvre vieux ; au mois de juillet prochain, dans deux mois et demi, nous reprendrons nos dimanches, nos gueulades, nos chères et communes inquiétudes. Tu t'étendras sur mon tapis de voyage, plein encore de sable et de puces. Tu fumeras dans mes pipes longues et humeras, si tu veux, le cuir de ma selle.

Je deviens fou de désirs «effrénés» (j'écris le mot et je le souligne). Un livre que j'ai lu à Naples sur le Sahara m'a donné envie d'aller au Soudan avec les Touaregs, qui ont toujours la figure voilée comme des femmes, pour voir la chasse aux nègres et aux éléphants. Je rêve bayadères, danses frénétiques et tous les tintamarres de la couleur. Rentré à Croisset, il est probable que je vais me fourrer dans l'Inde et dans les grands voyages d'Asie. Je boucherai mes fenêtres et je vivrai aux lumières. J'ai des besoins d'orgies poétiques. Ce que j'ai vu m'a rendu exigeant.

Le *Don Juan* avance piano ; de temps à autre, je «couche par écrit» quelques mouvements.

Mais parlons de Rome, tu t'y attends, bien sûr. Eh bien, vieux, je suis fâché de l'avouer, ma première impression a été défavorable. J'ai eu, comme un bourgeois, une désillusion. Je cherchais la Rome de Néron et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint. L'air prêtre emmiasme d'ennui la ville des Césars. La robe du jésuite a tout recouvert d'une teinte morne et séminariste. J'avais beau me fouetter et chercher, toujours des églises, des églises et des couvents, de longues rues ni assez peuplées ni assez vides, avec des grands murs unis qui les bordent et le christianisme tellement nombreux et envahissant, que l'antique qui subsiste au milieu est écrasé, noyé.

L'antique subsiste dans la campagne, inculte, vide, maudite comme le désert, avec ses grands morceaux d'aqueduc et ses troupeaux de bœufs à large envergure. Ça, c'est vraiment beau et du beau antique rêvé. Quant à Rome elle-même, sous ce rapport, je n'en suis pas encore revenu ; j'attends pour la reprendre par là que cette première impression ait un peu disparu. Ce qu'ils ont fait du Colisée, les misérables ! Ils ont mis une croix au milieu du cirque et tout autour de l'arène douze chapelles ! Mais comme tableaux, comme statues, comme seizième siècle, Rome est le plus splendide musée qu'il y ait au monde. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a dans cette ville, c'est étourdissant ! C'est bien la ville des artistes. On peut y passer l'existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde, au-dessus. Je suis épouvanté du *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est du Gœthe, du Dante et du Shakespeare fondus dans un art unique, ça n'a pas de nom et le mot sublime même me paraît mesquin, car il me semble qu'il comporte en soi quelque chose d'aigre et de trop simple.

J'ai vu une *Vierge* de Murillo qui me poursuit comme une hallucination perpétuelle, un *Enlèvement d'Europe* de Véronèse, qui m'excite énormément, et encore deux ou trois autres choses à faire beaucoup causer. Il y a quinze jours que je suis à Rome. Je t'en parlerai plus longuement plus tard. Mais la Grèce m'a rendu difficile sur l'art antique. Le Parthénon me gâte l'art romain, qui me paraît à côté mastoc et trivial. Oui, c'est beau, la Grèce!

Ah ! pauvre vieux, comme je t'ai regretté à Pompéi ! Je t'envoie des fleurs que j'y ai cueillies dans un lupanar, sur la porte duquel se dressait un phallus. Il y avait dans cette maison plus de fleurs que dans aucune autre. Les semences antiques tombées à terre ont peut-être fécondé le sol. Le soleil casse-brillait sur les murs gris.

J'ai vu Pouzzoles, le lac Lucrin, Baïa. Ce sont des paradis terrestres ; les empereurs avaient bon goût. Je me suis fondu en mélancolies par-là.

Comme un touriste, je suis monté au haut du Vésuve, ce qui m'a même éreinté. Le cratère est curieux. Le soufre a poussé sur ses bords en formidables végétations jaunes et lie de vin. J'ai été à Pœstum. J'ai voulu aller à Caprée et ai failli y rester... dans les flots. Malgré ma qualité de canotier, j'ai bien cru que c'était mon dernier moment. J'avoue avoir été troublé et même eu *paour, grand paour.* J'étais à deux doigts de ma perte, comme Rome aux pires temps des guerres Puniques.

Naples est charmant par la quantité de femmes qu'il y a. Tout un quartier est garni de p... qui se tiennent sur leur porte, c'est antique et vrai Suburre. Lorsqu'on passe dans la rue, elles retroussent leur robe jusqu'aux aisselles et vous montrent leur c... pour avoir deux ou trois sols. Elles vous poursuivent dans cette posture. C'est encore ce que j'ai vu de plus raide comme prostitution et cynisme. Nous deux Maxime, au bout de la rue, avons laissé tomber notre tête sur notre poitrine et avons soupiré : «Ce pauvre Bouilhet ! ! !»

C'est à Naples qu'il faut aller pour se retremper de jeunesse, pour aimer la vie. Le soleil même en est amoureux. Tout est gai et facile. Les chevaux portent des bouquets de plumes de paon aux oreilles. La Chiaia est une grande promenade de chênes verts au bord de la mer, arbres en berceau et le murmure des flots derrière.

Tu verras Maxime dans un mois. Je lui envie la bonne embrassade qu'il te donnera et cette fleur du retour que mon égoïsme aurait voulu t'offrir. — «Fleur du retour» est bien Sainte-Beuve.

Je compte être à Venise vers le commencement de juin et m'en fais une fête. Je m'y donnerai une bosse de peinture vénitienne dont je suis amoureux. C'est définitivement celle qui m'est la plus sympathique. On dit que ce sont des matérialistes, soit. En tous cas ce sont des coloristes et de crânes poètes.

Adieu, cher vieux de mon cœur, je t'embrasse.

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Rome, 9 avril 1851.

Je savais, cher Ernest, que tu devais te marier ; ma mère me l'avait écrit, mais j'ignorais que la chose fût faite. Sois heureux, c'est tout ce que je te souhaite, et tout ce qu'on peut souhaiter, il me semble bien. Pauvre vieux, nous sommes loin l'un de l'autre, nous qui vécûmes jadis comme des frères siamois. Nos conditions différentes, toi d'homme marié et établi, et moi de vagabond rêveur, nous séparent encore plus que les kilomètres qui se déroulent entre nous et nous distancent.

Je crois que tu as pris le bon chemin, entre nous soit dit et sans te faire de compliments, et que j'ai pris, moi, je ne dis pas le mauvais, mais que le mauvais m'a pris (mes doctrines philosophiques, comme dirait le *Garçon*, ne me permettant pas de reconnaître qu'il y ait eu en cela liberté et libre arbitre).

Je ne cache pas que j'ai envie de connaître ta femme et d'embrasser tes moutards à naître. Ce que je te charge de faire aux uns et à l'autre, si toutefois, mon cher Monsieur, cela n'a rien qui vous déplaise.

Ah ! oui, quand nous hurlions sur ce pauvre billard de l'Hôtel-Dieu, converti en théâtre dont tu étais le décorateur, qui nous eût dit qu'aujourd'hui je serais à Rome, que je sortirais de Saint-Pierre à 4 heures du soir et que je t'écrirais ! qui nous eût dit encore que je serais chauve, car tu me reverras la tête à peu près dépouillée? Je ressemble par là à Jules César et à une citrouille, car j'ai aussi énormément engraissé en Orient. Tu vas goûter, cher Ernest, tu goûtes déjà des bonheurs qui me seront toujours interdits. Je crois, comme le paria de Bernardin de Saint-Pierre, que le bonheur se trouve avec une bonne femme. Le tout est de la rencontrer, et d'être soi-même un bon homme, condition double et effrayante. Quoi qu'il t'advienne par la suite, souviens-toi, cher vieux, que tu as là-bas, au bord de l'eau, entre la côte et la rivière, une oreille toujours ouverte pour les confidences, une main amie qui ne te faillirait pas et un dévouement qui pour être vieux n'a pas vieilli. Si l'écorce parfois t'a pu sembler plus râpeuse que par le passé, c'est que j'ai subi des petites scènes d'intérieur (je parle de l'âme) qui ont dû me cristalliser un peu les manières. Il faut faire comme à Herculanum, déblayer la lave, et tu retrouveras les peintures encore fraîches.

Eh bien, oui, j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner. J'ai envie d'aller aux Indes, de me perdre dans les pampas de l'Amérique et d'aller au Soudan voir la chasse aux nègres et aux éléphants. De toutes les débauches possibles, le voyage est la plus grande que je sache, c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres. Je la crois plus pernicieuse à la tranquillité de l'esprit et à la bourse que ne peut l'être celle du vin ou du jeu. On s'embête parfois, c'est vrai, mais on jouit démesurément aussi. La vue du Sphinx a été une des voluptés les plus vertigineuses de ma vie et si je ne me suis pas tué là, c'est que mon cheval ou Dieu ne l'ont pas positivement voulu. La mer Morte m'a aussi fait plus de plaisir que je ne l'aurais supposé d'après son nom « mer Morte ou lac Asphaltite », que je lisais sur les cartes depuis longtemps.

Nous n'avons pu aller en Perse, hélas ! les massacres d'Alep et le soulèvement de la province de Bagdad nous en ont empêchés. Nous aurions eu l'imprudence de nous y engager, que nous y serions restés ; nous avons même traversé la Syrie le fusil au poing. Personne n'a voulu nous conduire sur le mont Thabor et nous avons eu deux ou trois fois des alertes qui auraient pu devenir chaudes. Dieu merci, tout s'est bien passé, quoique tout notre monde ait été malade. Notre domestique français que nous avions emmené a failli crever de la fièvre, dans le Liban. Quant à nous deux, nous avons été inébranlables comme des rocs. Pendant huit mois consécutifs nous avons vécu de riz, d'œufs durs, de notre chasse, c'est-à-dire de tourterelles et d'eau claire. En Syrie, même régime, sauf que nous nous refaisions le tempérament dans les villes. Quant à l'Asie Mineure et à Rhodes, c'est plus confor-

table sous le rapport du bec. En Grèce nous avons souffert un peu du froid. Nous avons été bien rincés par les pluies et par les neiges. Nous nous sommes perdus une nuit dans le Cithéron, ce qui nous a donné occasion d'engueuler Apollon et les neuf Muses. Nous avons traversé le Péloponèse dans un rude moment. Souvent, pour passer les fleuves, nous avions de l'eau jusqu'au nombril, et nos chevaux nageaient sous nous. De Patras nous nous sommes embarqués pour Brindisi, et de Brindisi nous avons gagné Naples à travers les Calabres. Voilà ! cher vieux, ce que nous avons fait. Quant à l'Egypte, nous sommes remontés au delà de la première cataracte, environ 80 lieues au-dessus du tropique du Cancer, et nous avons fait un détour pour gagner les bords de la mer Rouge, voyage de dix jours dans le désert par 50 degrés de chaleur Réaumur et par temps de *Ramsin*, autrement dit *Simoun, meurtrier* en poésie. Nous avons vu partout par là des choses, Monsieur, que l'on ne verrait pas à Paris, même en payant. O le désert ! O le désert !

A quelque jour, quand tu viendras au coin du feu y rôtir la semelle de tes bottes, je pourrai te faire part de mes impressions de voyage, qui pour être moins blagueuses que celles du sieur Dumas ne laisseront pas, peut-être, de t'amuser tout autant.

A LOUIS BOUILHET.

Rome, 4 mai 1851.

Après-demain je pars de Rome, et d'une encore ! Je commençais à y bien vivre. On peut s'y faire une atmosphère complètement idéale et vivre à part, dans les tableaux et les marbres. J'en ai dévoré le plus que j'ai pu. Quant à l'antique, on est froissé d'abord de ne pas l'y rencontrer, et il est certain qu'il est considérablement étouffé. Comme ils ont gâté Rome ! Je comprends bien la haine que Gibbon s'est sentie pour le christianisme en voyant dans le Colisée une procession de moines ! Il faudrait du temps pour bien se reconstruire dans la tête la Rome antique, encrassée de l'encens de toutes les églises. Il y a des quartiers pourtant, sur les bords du Tibre, de vieux coins pleins de fumier, où l'on respire un peu. Mais les belles rues ! Monsieur ! Mais les étrangers ! mais la semaine sainte et la via Condotti avec tous ses chapelets, tous ses faux camées, tous ses Saint-Pierre en mosaïque ! Il y a pour les touristes des magasins pleins de pierres du Forum arrangées en presse-papier pour mettre sur les bureaux. On a fait des porte-plume avec les marbres des temples. Tout cela agace bougrement les nerfs. Telle est la première impression que m'a produite Rome.

Quant à la Rome du XVIe siècle, elle est flambante. La quantité des chefs-d'œuvre est une chose aussi surprenante que leur qualité. Quels tableaux ! quels tableaux ! J'ai pris des notes sur quelques-uns. Oui, on y vivrait bien, à Rome — mais dans quelque rue du peuple. — A force de solitude et de contemplation, on monterait haut comme mélancolie historique.

J'ai été hier soir à Tibur. J'ai passé devant la place de la villa d'Horace, il y avait quatorze messieurs et dames, montés sur des ânes.

La campagne est magnifique, déserte et désolée, avec de grands aqueducs. Là on est bien.

J'en suis fâché, mais Saint-Pierre m'ennuie. Cela me semble un art dénué de but. C'est glacial d'ennui et de pompe. Quelque gigantesque que soit ce monument, il semble petit. Le vrai antique que j'ai vu fait du tort au faux. On a bâti ça pour le catholicisme quand il commençait à crever, et rien n'est moins amusant qu'un tombeau neuf. J'aime mieux le grec, j'aime mieux le gothique, j'aime mieux la plus petite mosquée, avec son minaret lancé dans l'air comme un grand cri.

Quand on se promène dans le Vatican, on se sent en revanche pénétré de respect pour les papes. Quels messieurs ! Comme ils se sont arrangé leur maison ! Il y en a qui étaient vraiment des gens de goût.

Si tu me demandes ce que j'ai vu de plus beau à Rome, d'abord la chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est un art immense, à la Gœthe, avec plus de passion. Il me semble que Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère shakespearien, un mélange d'antique et de moyen âge, je ne sais quoi. Il y a encore le torse du Vatican, un torse d'homme penché en avant, un dos avec tous ses muscles ! Douze bonnes toiles dans différentes galeries et tout le reste...

Je suis amoureux de la *Vierge* de Murillo, de la galerie Corsini. Sa tête me poursuit et ses yeux passent et repassent devant moi comme des lanternes dansantes.

Demain j'irai pour toi faire un tour dans Suburre. Mais c'est à Pompéi que je t'ai regretté.

Adieu, vieux. Si tu peux, envoie-moi le plus de papier écrit possible. Surtout maintenant que je suis seul, ça me fera du bien. Tes lettres en voyage font partie de mon hygiène.

---

* A LOUISE COLET (1).

Londres, dimanche soir [28 septembre 1851.]

[.....] J'ai revu la Manche et je l'ai traversée ; la dernière fois que je l'avais vue, c'était à Trouville en revenant de Bretagne, il y a quatre ans. Quoique j'aie passé les meilleurs moments de ma jeunesse à humer son odeur et à dormir sur ses galets, je garde tout mon amour à la Méditerranée, j'aime la couleur avant tout et le calme, n'en déplaise aux gens poétiques qui préfèrent la tempête.

Nous avons fait à Londres une promenade au cimetière de High-Gate. Quel abus d'architecture égyptienne et étrusque ! Comme c'est propre et rangé ! ces gens-là ont l'air d'être morts en gants blancs. Je déteste les jardinets autour des tombeaux, avec des plates-bandes ratissées et des fleurs épanouies. Cette antithèse m'a toujours semblé de basse littérature ; en fait de cimetières, j'aime ceux qui sont dégradés, ravagés, en ruines, pleins de ronces, avec des herbes hautes et quelque vache échappée du clos voisin qui vient brouter là, tranquillement. Avouez que ça vaut

(1) Antérieurement à cette lettre, trois autres à Louise Colet, des 26 *juillet*, 8 *août* et 20 *septembre* 1851, sont inédites. Elles marquent la reprise de cette correspondance avec son amie, interrompue depuis le milieu de 1848. Les motifs de cette interruption demeurent d'ailleurs obscurs. Le début de la lettre ci-dessus reste également inédit. Flaubert était allé à Londres, avec sa mère, pour l'Exposition. Le timbre de la poste porte 30 septembre 1851, mais le *dimanche* étant le 28, il convient de s'en tenir à la mention autographe.

mieux qu'un policeman en uniforme ! Est-ce bête, l'ordre ! c'est-à-dire le désordre, car c'est presque toujours ainsi qu'il se nomme. Adieu, chère Louise [.....].

P. S. — Envoyez-moi ce que vous voudrez pour Mazzini, je le lui porterai.

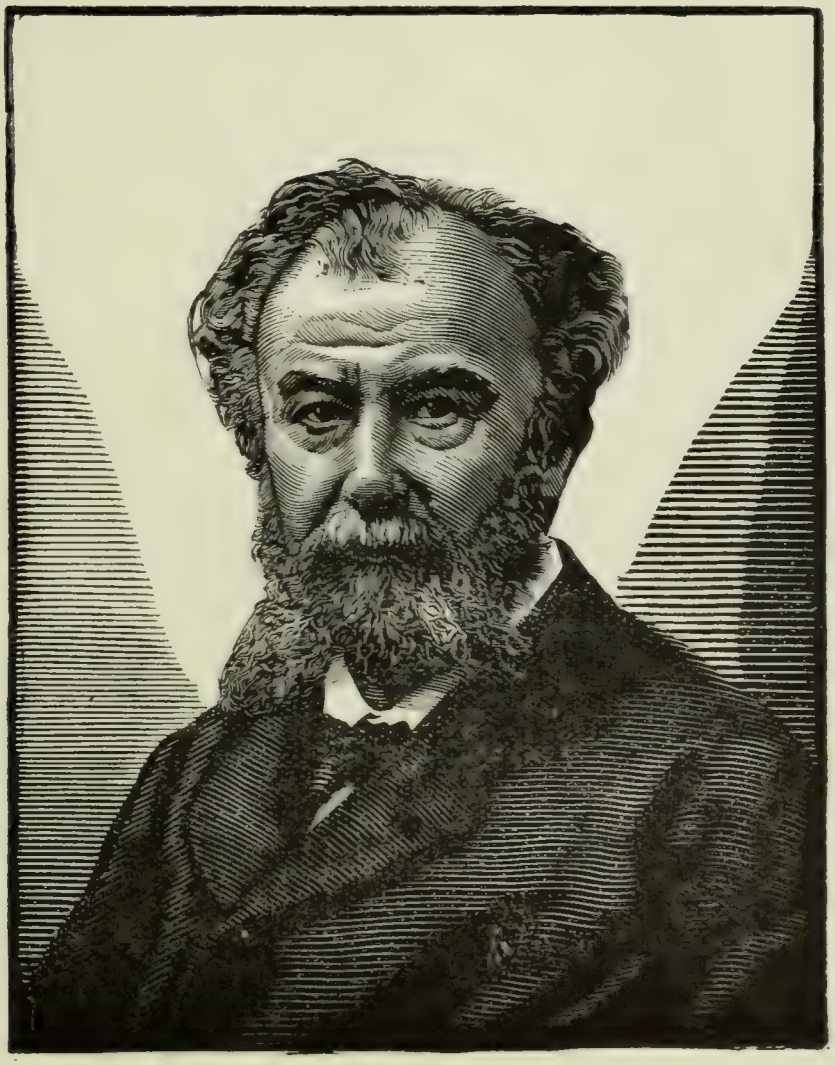
A MAXIME DU CAMP (1).

[Croisset] Ce mardi 21 octobre 1851.

Il me tarde bien que tu sois ici et que nous puissions causer un peu longuement et serré, afin que je prenne une décision quelconque (2). Dimanche dernier, avec Bouilhet, nous avons lu des fragments de *Saint-Antoine :* Apollonius de Tyane, quelques dieux, et la seconde moitié de la seconde partie, c'est-à-dire la Courtisane, Thamar, Nabuchodonosor, le Sphinx, la Chimère et tous les animaux. Ce serait bien difficile de publier des fragments, tu verras. Il y a de fort belles choses, mais, mais, mais ! ça ne satisfait pas en soi, et le mot « drôle » sera, je crois, la conclusion des plus indulgents, voire des plus intelligents. Il est vrai que j'aurai pour moi beaucoup de braves gens qui n'y comprendront goutte et qui admireront de peur que le voisin n'y entende davantage. L'objection de Bouilhet à la publication est que j'ai mis là tous mes défauts et quelques-unes de mes qualités. Selon lui, ça me calomnie. Dimanche prochain nous lirons tous les dieux ; peut-être est-ce ce qui ferait le mieux un ensemble. Pas plus là-dessus que sur la question principale, je n'ai d'opinion à moi. Je ne sais que penser : je suis comme l'âne de Buridan. On ne m'a pas jusqu'à présent accusé de manquer d'individualisme et de ne pas sentir mon petit moi. Eh bien ! voilà que, dans la question la plus importante peut-être d'une vie d'artiste, j'en manque complètement, je m'annule, je me fonds, et sans efforts, hélas ! car je fais tout ce que je peux pour avoir un avis quelconque, et j'en suis dénué autant que possible ; les objections pour et contre me paraissent également bonnes. Je me déciderais à pile ou face et je n'aurais pas regret du choix, quel qu'il fût.

Si je publie, ce sera le plus bêtement du monde, parce qu'on me dit de le faire, par imitation, par obéissance et sans aucune initiative de ma part. Je n'en sens ni le besoin ni l'envie. Et ne crois-tu pas qu'il ne faut faire que ce à quoi le cœur vous pousse? Le poltron qui va sur le terrain poussé par ses amis qui lui disent : « Il le faut ! » et qui n'en a pas envie du tout, qui trouve que c'est très bête, est, au fond, beaucoup plus misérable que le franc poltron qui avale l'insulte et reste tranquillement chez lui. Oui, encore une fois, ce qui me révolte, c'est que ça n'est pas de moi, que c'est l'idée d'un autre, des autres, preuve peut-être que j'ai tort. Et puis, regardons plus loin : si je publie, ce ne sera pas à demi. Quand on fait une chose, il la faut bien faire. J'irai vivre à Paris pendant l'hiver. Je serai un homme comme un autre ; je vivrai de la vie passionnelle, intriguée et intrigante. Il me faudra exécuter beaucoup de choses qui me révolteront et qui d'avance me font pitié. Eh bien ! suis-je propre à tout cela, moi? Tu sais bien que je suis l'homme des ardeurs

(1) Texte conforme à celui des *Souvenirs littéraires*, II, 10.
(2) Pour la publication de *La Tentation de Saint-Antoine*, version de 1849.



Maxime Du Camp.

et des défaillances. Si tu savais tous les invisibles filets d'inaction qui entourent mon corps et tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle ! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui lorsqu'il faut faire n'importe quoi, et c'est à travers de grands efforts que je finis par saisir l'idée la plus nette. Ma jeunesse m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la vie en haine ; le mot est parti, qu'il reste ! oui, la vie, et tout ce qui me rappelle qu'il la faut subir. C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage. Nature nette et précise, tu t'es souvent révolté contre ces normandismes indéfinis que j'étais si maladroit à excuser, et tu ne m'as pas épargné les reproches !

Crois-tu que j'aie vécu jusqu'à trente ans de cette vie que tu blâmes, en vertu d'un parti pris et sans qu'il y ait eu consultation préalable? Pourquoi n'ai-je pas eu des maîtresses? pourquoi prêchai-je la chasteté? pourquoi suis-je resté dans ce marais de la province? Crois-tu que je serais sans vigueur et que je ne serais pas bien aise de faire le beau monsieur là-bas? Mais oui, ça m'amuserait assez. Considère-moi et dis-moi si c'est possible ; le ciel ne m'a pas plus destiné à tout cela qu'à être beau valseur. Peu d'hommes ont eu moins de femmes que moi : c'est la punition de cette *beauté plastique* qu'admire Théo, et si je reste inédit, ce sera le châtiment de toutes les couronnes que je me suis tressées dans ma primevère. Ne faut-il pas suivre sa voie? Si je répugne au mouvement, c'est que peut-être je ne sais pas marcher. Il y a des moments où je crois même que j'ai tort de vouloir faire un livre raisonnable et de ne pas m'abandonner à tous les lyrismes, violences, excentricités philosophico-fantastiques qui me viendraient. Qui sait? un jour j'accoucherais peut-être d'une œuvre qui serait mienne, au moins.

J'admets que je publie ; y résisterai-je? De plus forts y ont péri. Qui sait si au bout de quatre ans je ne serais pas devenu un crétin? J'aurais donc un autre but que l'Art même? seul, il m'a suffi jusqu'à présent, et s'il me faut quelque chose de plus, c'est que je baisse, et si ce quelque chose d'accessoire me fait plaisir, c'est que je suis baissé. La peur que ce ne soit le démon de l'orgueil qui parle m'empêche de dire tout de suite : Non, mille fois non ! Comme le colimaçon, qui a peur de se salir sur le sable ou d'être écrasé sous les pieds, je rentre dans ma coquille. Je ne dis pas que je ne sois point capable de toute espèce d'action, mais il faut que ça dure peu et qu'il y ait plaisir. Si j'ai la force, je n'ai pas la patience, et c'est la patience qui est tout. Saltimbanque, j'aurais bien levé des fardeaux, mais je ne me serais jamais promené en les portant au bout du poing. Cet esprit d'audace et de souplesse déguisées, de savoir-vivre qu'il faut, l'art de la conduite, tout cela m'est lettre close, et je ferais de grandes sottises. Dans ta dernière nouvelle, tu as supprimé deux passages que tu considérais comme scabreux ; c'est une concession humiliante qui m'a irrité contre toi. Je ne suis pas certain de ne pas t'en vouloir encore, et il est possible que je ne te pardonne jamais.

La Muse me reproche « le cotillon de ma mère ». J'ai suivi ce cotillon à Londres et il m'accompagnerait bien à Paris ! Oh ! si tu me débarrassais de mon beau-frère et de..., combien je sentirais peu le voisinage de ce cotillon ! Hier, j'ai parlé longuement de tout cela avec ma mère ; elle est comme moi, elle n'a pas d'avis. Son der-

nier mot a été : « Si tu as fait quelque chose que tu trouves bon, publie-le. » Me voilà bien avancé ! Au reste, je te donne tout ce qui précède comme un thème à méditation ; seulement, médite et considère-moi tout entier. Malgré ma phrase de l'*Education sentimentale :* « Dans les confidences les plus intimes, il y a toujours quelque chose que l'on ne dit pas », je t'ai tout dit, autant qu'un homme peut être de bonne foi avec lui-même. Il me semble que je le suis. Je t'expose mes entrailles. Je me fie à toi, je ferai ce que tu voudras. Je te remets mon individu, dont je suis harassé. Je ne me doutais guère, quand j'ai commencé ma lettre, que j'allais te dire tout cela. Ça est venu, que ça parte ; nos prochaines causeries en seront peut-être simplifiées. Adieu, je t'embrasse avec un tas de sentiments.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [fin octobre 1851] (1).

Pauvre enfant ! Vous ne voudrez donc jamais comprendre les choses comme elles sont dites? Cette parole, qui vous semble si dure, n'a pourtant pas besoin d'excuses ou de commentaires, et si elle est amère, ce ne peut être que pour moi. Oui, je voudrais que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'eussiez jamais connu, et en cela je crois exprimer un regret touchant votre bonheur. Comme je voudrais n'être pas aimé de ma mère, ne pas l'aimer, ni elle ni personne au monde, je voudrais qu'il n'y eût rien qui partît de mon cœur pour aller aux autres, et rien qui partît du cœur des autres pour aller au mien : plus on vit, plus on souffre. Pour remédier à l'existence, n'a-t-on pas inventé, depuis que le monde existe, des mondes imaginaires, et l'opium, et le tabac, et les liqueurs fortes, et l'éther? Béni celui qui a trouvé le chloroforme ! les médecins objectent qu'on en peut mourir ; c'est bien de cela qu'il s'agit ! c'est que vous n'avez pas suffisamment la haine de la vie et de tout ce qui s'y rattache ; vous me comprendriez mieux si vous étiez dans ma peau et, à la place d'une dureté gratuite, vous verriez une commisération émue, quelque chose d'attendri et de généreux, il me semble. Vous me croyez méchant ou égoïste pour le moins, ne songeant qu'à moi, n'aimant que moi. Pas plus que les autres, allez, moins peut-être, s'il était permis de faire son éloge. Vous m'accorderez toutefois le mérite d'être vrai. Je sens peut-être plus que je ne dis, car j'ai relégué toute emphase dans mon style ; elle s'y tient et n'en bouge pas. Chacun ne peut faire que dans sa mesure ; ce n'est pas un homme vieilli comme moi dans tous les excès de la solitude, nerveux à s'évanouir, troublé de passions rentrées, plein de doutes du dedans et du dehors, ce n'est pas celui-là qu'il fallait aimer. Je vous aime comme je peux, mal, pas assez, je le sais, je le sais, mon Dieu ! à qui la faute? au hasard ! à cette vieille fatalité ironique, qui accouple toujours les choses pour la plus grande harmonie de l'ensemble et le plus grand désagrément des parties ; on ne se rencontre qu'en se heurtant, et chacun, portant dans ses mains ses entrailles déchirées, accuse l'autre qui ramasse les siennes [.....].

(1) Deux autres lettres à Louise Colet, du 30 septembre et approximativement du milieu d'octobre 1851, demeurent inédites.

Prends la vie de plus haut, monte sur une tour (quand même la base craquerait, crois-la solide), alors tu ne verras plus rien que l'éther bleu tout autour de toi. Quand ce ne sera pas du bleu, ce sera du brouillard ; qu'importe, si tout y disparaît noyé dans une vapeur calme. Il faut estimer une femme pour lui écrire des choses pareilles.

Je me tourmente, je me gratte ; mon roman (1) a du mal à se mettre en train. J'ai des accès de style et la phrase me démange sans aboutir. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant ! Je m'en désole tellement que ça m'amuse beaucoup. J'ai passé aujourd'hui ainsi une bonne journée, la fenêtre ouverte, avec du soleil sur la rivière et la plus grande sérénité du monde ; j'ai écrit une page, en ai esquissé trois autres, j'espère dans une quinzaine être enragé, mais la couleur où je me trempe est tellement neuve pour moi, que j'en ouvre des yeux ébahis.

Mon rhume touche à sa décadence, ça va bien. Au milieu du mois prochain, j'irai à Paris passer deux ou trois jours. Travaille, pense à moi, pas trop en noir, et si mon image te revient, qu'elle t'amène des souvenirs gais, il faut rire quand même. Vive la joie ! Adieu. Encore un baiser. — Le protégé de Mme Sand aura prochainement un article dans le *Journal de Rouen*.

---

* A LA MÊME.

[Croisset, début novembre 1851.] Lundi soir.

J'aurais dû déjà répondre à votre longue et douce lettre qui m'a ému, pauvre chère femme mais je suis moi-même si lassé, si aplati, si embêté, qu'il faut que je me secoue vertement pour vous dire merci d'avoir lu si vite *Melænis* (2). J'ai embrassé de votre part l'auteur qui a été touché de cette sympathie, vous êtes la première du public qui l'applaudissiez ; eh bien, qu'en dites-vous? n'est-ce pas que c'est crânement tourné. Je ne puis juger de sang-froid cette œuvre qui a été faite sous mes yeux, à laquelle j'ai beaucoup contribué moi-même ; j'y suis pour trop pour qu'elle me soit étrangère. Pendant trois ans ç'a été travaillé au coin de ma cheminée, strophe à strophe, vers à vers ; je crois qu'on peut dire que ça promet un poète de haute futaie. Nous étions, il y a quelques années, en province, une pléiade de jeunes drôles qui vivions dans un étrange monde, je vous assure ; nous tournions entre la folie et le suicide ; il y en a qui se sont tués, d'autres qui sont morts dans leur lit, un qui s'est étranglé avec sa cravate, plusieurs qui se sont fait crever de débauche pour chasser l'ennui — c'était beau ! — Il n'en reste plus rien que nous deux Bouilhet, qui sommes tant changés. Si jamais je sais écrire, je pourrai faire un livre sur cette jeunesse inconnue qui poussait à l'ombre dans la retraite, comme des champignons gonflés d'ennui.

Le secret de tout ce qui vous étonne en moi, chère Louise, est dans ce passé de ma vie interne que personne ne connaît ; le seul confident qu'elle ait eu est

(1) *Madame Bovary*.
(2) Publié dans la *Revue de Paris* de novembre 1851.

enterré depuis quatre ans dans un cimetière de village à quatre lieues d'ici. C'est quand je suis sorti de cet état que je suis venu à Paris et que j'ai connu Maxime ; j'avais vingt ans, j'étais un homme et tout à fait ; il a pu lire le livre, mais non la préface, que je me rappelle bien, mais que je ne saurais faire comprendre. *Melænis* en résumé est le dernier écho de beaucoup de cris que nous avons poussés dans la solitude, c'est l'assouvissance d'un tas d'appétits qui nous ravageaient le cœur. Vous avez raison de dire que je n'en ai pas. Je me le suis dévoré à moi-même.

Aujourd'hui, je me suis noyé dans des flots d'amertume, l'arrivée des exemplaires de *Melænis* m'a fait un effet de tristesse ; nous avons passé hier tout notre après-midi sombres comme la plaque de la cheminée, ça nous causait une impression de prostitution, d'abandon, d'adieu, comprenez-vous? Quand j'ai reçu, au contraire, il y a quatre ans, le volume de Maxime, les mains me tremblaient de joie en coupant les pages.

D'où vient cette glace de maintenant, impression si différente de l'autre? Je vous assure que tout cela ne m'excite nullement et que j'ai grande envie de devenir phoque, comme vous dites.

Je me demande à quoi bon aller grossir le nombre des médiocres (ou des gens de talent, c'est synonyme) et me tourmenter dans un tas de petites affaires qui d'avance me font hausser les épaules de pitié ; il est beau d'être un grand écrivain, de tenir les hommes dans la poêle à frire de sa phrase et de les y faire sauter comme des marrons, — il doit y avoir de délirants orgueils à sentir qu'on pèse sur l'humanité de tout le poids de son idée, — mais il faut pour cela avoir quelque chose à dire. Or, je vous avouerai qu'il me semble que je n'ai rien que n'aient les autres, ou qui n'ait été aussi bien dit, ou qui ne puisse l'être mieux. Dans cette vie que vous me prêchez, j'y perdrais le peu que j'ai, je prendrais les passions de la foule pour lui plaire et je deviendrais à son niveau. Autant rester au coin de son feu à faire de l'Art pour soi tout seul comme on joue aux quilles. L'Art au bout du compte n'est peut-être pas plus sérieux qu'un jeu de quilles ; tout n'est peut-être qu'une immense blague, j'en ai peur, et quand nous serons de l'autre côté de la page, nous serons peut-être fort étonnés d'apprendre que le mot du rébus était si simple [.....].

---

* A LA MÊME (1).

[Paris, 31 décembre 1851.] Mercredi 2 heures.

Je n'irai pas vous voir ce soir, et je ne sais encore si j'irai chez Du Camp ; je lui avais donné rendez-vous hier et j'y ai manqué. A quoi bon porter chez les amis les fosses-Domange intérieures dont l'exhalaison vous asphyxie vous-même? Je vais mettre le bouchon dessus et vous ne sentirez plus rien. Pardon, excusez-moi, j'ai eu le tort de penser tout haut, seul, un instant, deux soirs de suite ; je vous jure par Dieu que vous n'aurez plus à me reprocher de telles incongruités. Je serai

(1) Entre cette lettre et la précédente, six autres lettres à Louise Colet, de novembre et décembre 1851, restent inédites.

gentil, aimable, charmant et faux à faire vomir, mais je serai convenable, je veux devenir un homme tout à fait bien.

La tête vous tournait donc quand je vous menais par la main au bord du balcon? J'y vis penché, moi, et sans balustrade, ou du moins, à force d'avoir les coudes appuyés dessus, voilà qu'elle se descelle petit à petit et que je la sens trembler.

Vous vous êtes blessée des choses secrètes de mon cœur, pourquoi le vouliez-vous, ce cœur? Quand je couchais sur la natte du juif ou du fellah, j'étais dévoré de poux et de puces, mais je ne me plaignais pas à mon hôte de ce qu'il m'avait donné la vermine. N'avez-vous donc pas compris quelle immense amitié il fallait que j'eusse pour vous pour me permettre de vous dire tout cela, pour me montrer à vous si nu, si déshabillé, si faible, vous qui m'accusez d'orgueil? ce n'était guère en avoir, avouez-le.

Fermons là ce chapitre et n'en parlons plus. Le son de ces cuivres vous fait saigner les oreilles, j'y mettrai une sourdine, ou vous jouerai de la flûte.

Un mot d'explication et ce sera tout ! J'aime à user les choses ; or tout s'use, je n'ai pas eu un sentiment que je n'aie essayé d'en finir avec lui. Quand je suis quelque part, je tâche d'être ailleurs ; quand je vois un terme quelconque, j'y cours tête baissée ; arrivé au terme, je bâille. C'est pour cela que lorsqu'il m'arrive de m'embêter, je m'enfonce encore plus dans l'embêtement ; quand quelque chose me démange, je me gratte jusqu'au sang et je suce mes ongles rouges. Se distraire d'une chose, c'est vouloir que la chose revienne ; il faut que cette chose se distraie de nous, ou au contraire, qu'elle s'écarte de notre être naturellement.

Je suis un rustre de me plaindre devant vous, mais est-ce que je me plains? Enfin, c'est fini, n, i, ni, n'en parlons plus.

Vous avez dû recevoir une petite lampe hier au soir. Je viendrai demain soit dans la journée ou le soir, mais plus probablement le soir, avec un visage gai, un esprit gai, un costume gai, tout à neuf, comme il convient pour la solennité du jour.

A vous qui m'aimez comme un arbre aime le vent ; à vous pour qui j'ai dans le cœur quelque chose de long et de doux, quelque chose d'ému et de reconnaissant qui ne périra pas ; à toi, pauvre femme que je fais tant pleurer et que je voudrais tant faire sourire, bonne âme qui pansez le lépreux, quoique la lèpre n'ait pas besoin d'être pansée et que le lépreux s'en fâche parfois, — je te souhaite tout ce que je n'ai pas, la sérénité d'esprit, la foi en soi et tout ce qui fait qu'on est content de soi. Je te souhaite l'ébranchage de toutes les épines de la vie et des allées sablées à marcher, bordées de fleurs, avec des bruits de ruisseau, des roucoulements de colombes dans les branches et de grands vols d'aigles dans les nuages.

Il ne faut désespérer de rien ; il y a trois ans, l'an 1849, à minuit, je pensais à la Chine et l'an 1850, à minuit, j'étais sur le Nil. C'était sur la route. C'était un à peu près, c'était autre chose enfin, qui sait? N'espérons pas, mais attendons.

Adieu, à demain.

A PARAIN.

[Croisset, janvier 1852.] (1)

Eh bien ! vieux père Parain, vous ne venez donc pas? Savez-vous que ma cheminée s'embête de ne plus vous avoir à cracher dans ses cendres? N'est-ce pas avant un mois que nous vous reverrons? Dépêchez-vous, mon vieux compagnon, maman s'ennuie beaucoup de ne pas vous avoir. La société de miss Isabelle (2) n'a pas pour elle remplacé la vôtre, et voilà aussi le moment venu de faire un tas de rangements pour lesquels vous lui serez fort utile ; quant à moi, vous savez si votre présence m'est agréable, elle fait presque partie de mon existence. Depuis que nous sommes revenus de Paris, il fait ici un temps affreux. La maison est pleine d'humidité au rez-de-chaussée. Les murs suent comme un homme qui a trop chaud ; on a été obligé de faire du feu partout. Maman s'est décidée à démeubler la maison de Rouen. Ce ne va pas être une petite affaire quand vous serez revenu.

Tout le temps que nous avons été à Paris, Liline a été mauvaise comme le diable. J'avais conseillé de la renvoyer à Olympe pour la duire un peu, mais depuis que nous sommes ici, son humeur est redevenue plus sociable.

Vous trouverez chez Achille une nouvelle figure anglaise, je ne la connais pas encore.

Je me suis trouvé, comme vous savez, à Paris, lors du coup d'Etat. J'ai manqué d'être assommé plusieurs fois, sans préjudice des autres où j'ai manqué d'être sabré, fusillé ou canonné, car il y en avait pour tous les goûts et de toutes les manières ; mais aussi j'ai parfaitement vu : c'était le prix de la contre-marque. La Providence, qui me sait amateur de pittoresque, a toujours soin de m'envoyer aux premières représentations quand elles en valent la peine. Cette fois-ci je n'ai pas été volé ; c'était coquet.

Le poème du sieur Bouilhet a bien mordu. Le voilà maintenant posé d'aplomb dans la gent de lettres. L'année prochaine il s'en ira à Paris, et me plantera là, ce dont je l'approuve, mais ce qui ne m'égaye pas quand j'y pense.

Je me suis remis à travailler comme un rhinocéros, les beaux temps de *Saint-Antoine* sont revenus. Fasse le ciel que le résultat me satisfasse davantage !

---

* A LOUISE COLET (3).

[Croisset] Vendredi soir [16 janvier 1852.]

Il se pourrait que la lettre que j'ai écrite à miss Collier lors des événements de décembre ne lui fût pas parvenue, car je n'ai pas eu de réponse depuis. Faut-il que je lui dise de me renvoyer l'Album (4), si elle n'a pu s'en défaire avantageusement ou en partie?

(1) Rien ne permet de dater exactement cette lettre qui me paraît du début de janvier 1852, peu de temps après le retour de Flaubert à Croisset.

(2) L'institutrice de la petite Caroline Hamard.

(3) Avant cette lettre, un billet à Louise Colet, écrit de *Paris, à 1 h. du matin*, reste inédit. Je le crois des premiers jours de janvier 1852.

(4) Album d'autographes d'hommes célèbres que Louise Colet avait chargé Flaubert de vendre et qu'il avait emporté à Londres en septembre 1851.

La semaine prochaine il faut que j'aille à Rouen, je mettrai au chemin de fer *Saint-Antoine* et un presse-papier qui m'a longtemps servi. Quant à la bague, voici le motif pourquoi je ne te l'ai pas donnée encore, elle me sert de cachet, je me fais monter un scarabée que je porterai à la place. Je t'enverrai donc bientôt cette bague.

Je suis étonné, chère amie, de l'enthousiasme excessif que tu me témoignes pour certaines parties de l'*Education ;* elles me semblent bonnes, mais pas à une aussi grande distance des autres que tu le dis ; en tous cas je n'approuve point ton idée d'enlever du livre toute la partie de Jules pour en faire un ensemble ; il faut se reporter à la façon dont le livre a été conçu. Le caractère de Jules n'est lumineux qu'à cause du contraste d'Henry ; un des deux personnages isolé serait faible. Je n'avais d'abord eu l'idée que de celui d'Henry, la nécessité d'un repoussoir m'a fait concevoir celui de Jules.

Les pages qui t'ont frappée (sur l'Art, etc.) ne me semblent pas difficiles à faire ; je ne les referai pas, mais je crois que je les ferais mieux ; c'est ardent, mais ça pourrait être plus synthétique. J'ai fait depuis des progrès en esthétique, ou du moins je me suis affermi dans l'assiette que j'ai prise de bonne heure. *Je sais comment il faut faire.* Oh mon Dieu ! si j'écrivais le style dont j'ai l'idée, quel écrivain je serais ! Il y a dans mon roman un chapitre qui me semble bon et dont tu ne me dis rien, c'est celui de leur voyage en Amérique et toute la lassitude d'eux-mêmes suivie pas à pas. Tu as fait la même réflexion que moi à propos du *Voyage d'Italie*, c'est payer cher un triomphe de vanité qui m'a flatté, je l'avoue ; j'avais deviné, voilà tout. Pas si rêveur encore que l'on pense, je sais voir et voir comme voient les myopes, jusque dans les pores des choses, parce qu'ils se fourrent le nez dessus. Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts, un qui est épris de *gueulades*, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il reproduit. Celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme. L'*Education sentimentale* a été, à mon insu, un effort de fusion entre ces deux tendances de mon esprit (il eût été plus facile de faire de l'humain dans un livre et du lyrisme dans une autre). J'ai échoué ; quelques retouches que l'on donne à cette œuvre (je les ferai peut-être) elle sera toujours défectueuse, il y manque trop de choses et c'est toujours par l'*absence* qu'un livre est faible. Une qualité n'est jamais un défaut, il n'y a pas d'excès ; mais si cette qualité en mange une autre, est-elle toujours une qualité? En résumé, il faudrait pour l'*Education* récrire ou du moins recaler l'ensemble, refaire deux ou trois chapitres, et, ce qui me paraît le plus difficile de tout, écrire un chapitre qui manque, où l'on montrerait comment fatalement le même tronc a dû se bifurquer, c'est-à-dire pourquoi telle action a amené ce résultat dans ce personnage plutôt que telle autre. Les causes sont montrées, les résultats aussi, mais l'enchaînement de la cause à l'effet ne l'est point. Voilà le vice du livre, et comment il ment à son titre.

Je t'ai dit que l'*Education* avait été un essai. *Saint-Antoine* en est un autre. Prenant un sujet où j'étais entièrement libre comme lyrisme, mouvements, désor-

donnements, je me trouvais alors bien dans ma nature et je n'avais qu'à aller. Jamais je ne retrouverai des éperdûments de style comme je m'en suis donné là pendant dix-huit grands mois ; comme je taillais avec cœur les perles de mon collier ! Je n'y ai oublié qu'une chose, c'est le fil, — seconde tentative et pis encore que la première ; maintenant j'en suis à ma troisième : il est pourtant temps de réussir ou de se jeter par la fenêtre.

Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies ; je le vois à mesure qu'il grandit s'éthérisant tant qu'il peut, depuis les pylônes égyptiens jusqu'aux lancettes gothiques, et depuis les poèmes de vingt mille vers des Indiens jusqu'aux jets de Byron ; la forme en devenant habile s'atténue ; elle quitte toute liturgie, toute règle, toute mesure ; elle abandonne l'épique pour le roman, le vers pour la prose ; elle ne se connaît plus d'orthodoxie et est libre comme chaque volonté qui la produit. Cet affranchissement de la matérialité se retrouve en tout, et les gouvernements l'ont suivi, depuis les despotismes orientaux jusqu'aux socialismes futurs.

C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'Art pur, qu'il n'y en a aucun, — le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses.

Il me faudrait tout un livre pour développer ce que je veux dire. J'écrirai sur tout cela dans ma vieillesse, quand je n'aurai rien de mieux à barbouiller ; en attendant je travaille à mon roman avec cœur. Les beaux temps de *Saint-Antoine* vont-ils revenir? que le résultat soit autre, Seigneur de Dieu ! Je vais lentement : en quatre jours j'ai fait cinq pages, mais jusqu'à présent je m'amuse. J'ai retrouvé ici de la sérénité ; il fait un temps affreux, la rivière a des allures d'océan, pas un chat ne passe sous mes fenêtres. Je fais grand feu.

La mère de Bouilhet et Cany tout entier se *sont fâchés* contre lui pour avoir écrit un livre immoral. Ça a fait scandale, on le regarde comme un *homme d'esprit*, mais perdu, c'est un paria. Si j'avais eu quelques doutes sur la valeur de l'œuvre et de l'homme, je ne les aurais plus. Cette consécration lui manquait, on n'en peut avoir de plus belle : être renié de sa famille et de son pays ! (C'est très sérieusement que je parle.) Il y a des outrages qui vous vengent de tous les triomphes, des sifflets qui sont plus doux pour l'orgueil que des bravos. Le voilà donc pour sa biographie future classé grand homme d'après toutes les règles de l'histoire. [.....]

---

* A ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 17 janvier 1852.

Non, mon bon vieil Ernest, je ne t'ai pas oublié ! ta vie ne m'est pas plus indifférente que la mienne ne te l'est et quand ta lettre m'est arrivée, il y avait cinq

ou six jours que je pensais très fortement à toi sans autre motif et que j'allais t'écrire. Nos deux volontés se sont croisées.

J'ai vu avec peine que tu en avais plein ton sac de cette chère existence, pauvre bougre ! L'affection que tu portes à ta femme n'est pour toi qu'une série de soucis. Je sais par moi-même ce que c'est que de voir souffrir ceux que l'on chérit. Il n'y a pas de pire misère parce qu'il n'y en a pas où l'on sente plus son impuissance. Tu me dis que tes cheveux blanchissent, les miens s'en vont. Tu retrouveras ton ami à peu près chauve. La chaleur, le turban, l'âge, les soucis, peuvent bien être la cause de cette sénilité précoce du plus bel ornement de ma tête. Je ne pourrai jamais dire à un François Ier quelconque :

Nous avons tous les deux au front une couronne.

Ah ! pauvre vieux et bon ami, où est le temps où chevelure, gaieté, espérances, tout cela flottait au vent ! la blague aussi est tombée. Quand je me rappelle le passé et ce vieux *Garçon* (que j'ai retrouvé à Rhodes, par parenthèse, dans la personne de Pruss le consul), je suis jaloux de tant de choses dépensées tout d'un coup. J'en voudrais avoir quelque chose maintenant.

Me voilà revenu à Croisset, auprès de mon feu, et bûche moi-même. Je suis recourbé sur mon travail acharné. J'ai abandonné toute idée de tapage quelconque. Ce que j'en fais est pour moi, pour moi seul, comme on joue aux dominos afin que la vie ne vous soit pas trop à charge. Si je publie (ce dont je doute) ce sera uniquement par esprit de condescendance vis-à-vis de ceux qui me le conseillent, pour n'avoir pas l'air d'un orgueilleux, d'un ours entêté. Rien de plus monotone que ma vie ; elle s'écoule plus uniforme à l'œil que la rivière qui passe sous mes fenêtres. La petite fille apporte un peu de gaieté dans la maison. Quant à ma mère, elle vieillit de corps et d'humeur. Un désœuvrement triste l'envahit, avec les insomnies qui l'épuisent. Moi, je suis là entre eux deux ; le dimanche seulement Bouilhet vient, je cause un peu et puis j'en ai pour huit jours.

En fait de nouvelles, j'ai été au mois d'octobre à l'Exposition de Londres, qui était une fort belle chose, quoique admirée de tout le monde. J'ai passé dernièrement six semaines à Paris et j'ai manqué d'être assommé plusieurs fois lors du coup d'Etat.

L'ami Bouilhet vient de débuter avec éclat dans la *Revue de Paris* par un conte romain (*Melænis*) qui l'a posé de suite, parmi les artistes, au premier rang ou tout au moins immédiatement au second. Je n'en doutais du reste nullement. Quant au sieur Du Camp, sa *Revue de Paris* marche bien. Ils vont gagner de l'argent ; il n'y a que moi qui reste toujours avec une non-position et léger escholier comme à 18 ans. Je vois cependant tous mes camarades ou mariés ou établis ou sur le point de l'être. A propos, j'ai un mien ami qui veut me faire faire un mariage de deux cent mille livres de rentes avec une mulâtresse qui parle six langues, est née à la Havane et a une humeur charmante. Me vois-tu en train de confectionner un tas de moricauds? Oïmé ! je n'en ai guère envie, de la femme ni des enfants ; quant à l'argent, moins qu'autrefois. J'ai bien vieilli sous le rapport d'un tas de cupidités dont la satisfaction jadis me semblait indispensable ; et puis à force de se répéter que

les raisins sont verts, ne finit-on pas par le croire? Aussi je vais donc au jour le jour, travaillant pour travailler, sans plan de vie, sans projets (j'en ai trop fait, de projets), sans envie quelconque, si ce n'est de mieux écrire.

Quant à la question matérielle, mon voyage m'a écorniflé un peu. D'un autre côté, la fortune de ma mère ne s'améliore pas par le temps qui court. Enfin !

Et toi, donne-moi de tes nouvelles et surtout de celles de ta femme. Reprenons l'habitude de nous donner de temps à autre signe de vie. Si tu m'avais écrit cet été que tu étais aux Andelys, j'y aurais été certainement.

Adieu, mon bon vieux, reçois la plus cordiale embrassade de ton plus vieil ami.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset] Nuit de samedi [31 janvier-1er février 1852.] (1)

J'ai écrit une lettre à Henriette Collier où je l'engage à s'occuper vivement de l'Album, et, si elle ne peut s'en défaire avantageusement, en totalité ou en partie, à me le renvoyer par la poste à Croisset. La lettre est partie.

Mauvaise semaine ; le travail n'a pas marché ; j'en étais arrivé à un point où je ne savais trop que dire. C'étaient toutes nuances et finesses où je ne voyais goutte moi-même, et il est fort difficile de rendre clair par les mots ce qui est obscur encore dans votre pensée. J'ai esquissé, gâché, pataugé, tâtonné ; je m'y retrouverai peut-être maintenant. Oh ! quelle polissonne de chose que le style ! tu n'as point, je crois, l'idée du genre de ce bouquin : autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique : nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. Ce sera triste à lire, il y aura des choses atroces de misères et de fétidité. Bouilhet, qui est venu dimanche dernier à 3 h. comme je venais de t'écrire ma lettre, trouve que je suis dans le ton et espère que ce sera bon. Dieu l'entende ! Mais ça prend des proportions formidables comme temps ; à coup sûr, je n'aurai point fini à l'entrée de l'hiver prochain. Je ne fais pas plus de cinq à six pages dans ma semaine [.....].

Ce bon *Saint-Antoine* t'intéresse donc? sais-tu que tu me gâtes avec tes éloges, pauvre chérie. C'est une œuvre manquée. Tu parles de perles, mais les perles ne font pas le collier, c'est le fil. J'ai été moi-même dans *Saint-Antoine* le saint Antoine et je l'ai oublié. C'est un personnage à faire (difficulté qui n'est pas mince) ; s'il y avait pour moi une façon quelconque de corriger ce livre, je serais bien content, car j'ai mis là beaucoup, beaucoup de temps et beaucoup d'amour. Mais ce n'a pas été assez mûri. De ce que j'avais beaucoup travaillé les éléments matériels du livre, la partie historique je veux dire, je me suis imaginé que le scénario était fait et je m'y suis mis ; *tout dépend du plan ; Saint-Antoine* en manque, la déduction des idées sévèrement suivie n'a point son parallélisme dans l'enchaînement des faits. Avec beaucoup d'échafaudages dramatiques, le dramatique manque.

Tu me prédis de l'avenir ; oh ! combien de fois ne suis-je pas retombé par terre, les ongles saignants, les côtes rompues, la tête bourdonnante, après avoir voulu

(1) Avant cette lettre, une autre à Louise Colet, du dimanche 25 janvier, est inédite.

monter à pic sur cette muraille de marbre ! Comme j'ai déployé mes petites ailes ! mais l'air passait à travers au lieu de me soutenir, et, dégringolant alors, je me voyais dans les fanges du découragement. Une fantaisie indomptable me pousse à recommencer ; j'irai jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte de mon cerveau pressé. Qui sait? le hasard a des bonnes fortunes ; avec un sens droit du métier que l'on fait, et une volonté persévérante, on arrive à l'estimable. Il me semble qu'il y a des choses que je sens seul et que d'autres n'ont pas dites et que je peux dire. Le côté douloureux de l'homme moderne que tu remarques est le fruit de ma jeunesse. J'en ai passé une bonne avec ce pauvre Alfred, nous vivions dans une serre idéale où la poésie nous chauffait l'embêtement de l'existence au 70me degré Réaumur. C'était là un homme, celui-là ! Jamais je n'ai fait, à travers les espaces, de voyages pareils ; nous allions loin sans quitter le coin de notre feu, nous montions haut quoique le plafond de ma chambre fût bas ; il y a des après-midi qui me sont restés dans la tête, des conversations de six heures consécutives, des promenades sur nos côtes et des ennuis à deux, des ennuis, des ennuis ! — tous souvenirs qui me semblent de couleur vermeille et flamber derrière moi comme des incendies.

Tu me dis que tu commences à comprendre ma vie ; il faudrait savoir ses origines. A quelque jour, je m'écrirai tout à mon aise ; mais dans ce temps-là je n'aurai plus la force nécessaire. Je n'ai par devers moi aucun autre horizon que celui qui m'entoure immédiatement. Je me considère comme ayant quarante ans, comme ayant cinquante ans, comme ayant soixante ans. Ma vie est un rouage monté qui tourne régulièrement ; ce que je fais aujourd'hui, je le ferai demain, je l'ai fait hier, j'ai été le même homme il y a dix ans ; il s'est trouvé que mon organisation est un système, le tout sans parti pris de soi-même, par la pente des choses, qui fait que l'ours blanc habite les glaces et que le chameau marche sur le sable. Je suis un homme-plume, je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle. Tu verras à partir de l'hiver prochain un changement apparent. Je passerai trois hivers à user quelques escarpins, puis je rentrerai dans ma tanière où je crèverai obscur ou illustre. Manuscrit ou imprimé, il y a pourtant au fond quelque chose qui me tourmente, c'est la non-connaissance de ma mesure. Cet homme qui se dit si calme est plein de doutes sur lui-même ; il voudrait savoir jusqu'à quel cran il peut monter et la puissance exacte de ses muscles. Mais demander cela, c'est être bien ambitieux, car la connaissance précise de sa force n'est peut-être autre que le génie. Adieu, mille baisers [.....]. Garde tous mes manuscrits. Je t'apporterai moi-même *la Bretagne* (1).

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Lundi soir 16 [février 1852] (2)

J'ai une occasion de faire revenir d'Angleterre tes autographes. Veux-tu que je dise qu'on me les rapporte? Je crois que, là-bas, tu n'en tireras pas grand'chose, ou du moins il faudrait attendre peut-être bien longtemps. Réponds-moi donc

(1) *Par les Champs et par les Grèves.*
(2) Une autre lettre à la même, du 8 février, est inédite.

là-dessus. — Schiller et Gœthe ont été traduits par Marmier dans le format Charpentier. — Tu peux dire au capitaine d'Arpentigny que la famille F*** est dans les honneurs et la fortune. Le papa est conseiller à la Cour d'appel, le fils substitut, et on vient d'épouser 60.000 livres de rentes, ou 30.000, mais enfin pas mal !

Sais-tu que le sire Sainte-Beuve engage Bouilhet à *ne pas ramasser les bouts de cigares* d'Alfred de Musset ! dans un article où il louangeait un tas de médiocrités avec force citations, c'est à peine s'il l'a nommé, et sans en citer un vers ; en revanche beaucoup de coups d'encensoir à l'*illustre* M. Houssaye, à Mme de Girardin, etc. Ce qu'il en dit est habile au point de vue de la haine, parce qu'il passe dessus, comme sur quelque chose d'insignifiant. Je n'ai jamais eu grande sympathie pour ce lymphatique coco (Sainte-Beuve), mais cela me confirme dans mon préjugé ; il est pourtant d'ordinaire trop bienveillant pour que la chose vienne entièrement de lui, il y a là-dessous quelque histoire, d'autant qu'il a été publié, il y a trois semaines environ, un article dans le *Mémorial de Rouen*, qui est de la même inspiration, c'est-à-dire louange de toute la *Revue de Paris* (sauf Maxime toutefois), à l'exclusion de Bouilhet, toujours écrasé par M. Houssaye qui se trouve dans les environs. Tu connais Sainte-Beuve, tu devrais bien nous savoir le fond de cette histoire-là. Je serais simplement curieux que tu causasses avec lui pendant quelque temps de *Melænis*, comme si tu n'avais pas lu son article (il a paru dans le *Constitutionnel* lundi dernier) (1).

Depuis que je suis parti de Paris, j'ai eu une fois cinq lignes de Du Camp, voilà tout ; il a écrit à Bouilhet qu'il était trop occupé pour écrire des lettres. Quand il voudra revenir à moi, il retrouvera sa place et je tuerai le veau gras, et je crois bien que ce jour-là elle lui paraîtra douce, car il s'achemine à de tristes mécomptes... enfin !

J'ai un Ronsard complet, 2 vol. in-folio, que j'ai enfin fini par me procurer. Le dimanche nous en lisons à nous défoncer la poitrine ; les extraits des petites éditions courantes en donnent une idée comme toute espèce d'extraits et de traductions, c'est-à-dire que les plus belles choses en sont absentes. Tu ne t'imagines pas quel poète c'est que Ronsard. Quel poète ! quel poète ! quelles ailes ! c'est plus grand que Virgile et ça vaut du Gœthe, au moins par moments, comme éclats lyriques. Ce matin, à 1 heure et demie, je lisais tout haut une pièce qui m'a fait presque mal nerveusement, tant elle me faisait plaisir. C'était comme si l'on m'eût chatouillé la plante des pieds ; nous sommes bons à voir, nous écumons et nous méprisons tout ce qui ne lit pas Ronsard sur la terre. Pauvre grand homme, si son ombre nous voit, doit-elle être contente ! cette idée me fait regretter les Champs-Elysées des anciens : c'eût été bien doux d'aller causer avec ces bons vieux que l'on a tant aimés pendant que l'on vivait. Comme les anciens avaient arrangé l'existence d'une façon tolérable ! Donc nous avons encore pour deux ou trois mois de dimanches enthousiasmés. Cet horizon me fait grand bien, et de loin jette un reflet ardent sur mon travail. J'ai assez bien travaillé cette semaine. J'irai à Paris cinq ou six jours dans trois semaines environ, lorsque je serai à un point d'arrêt. Adieu [.....].

---

(1) 9 février 1852.

* A LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, 1 heure de nuit [3 mars 1852] (1).

Laisse donc là toutes tes corrections (2) : la chose est risquée, qu'elle le soit. [.....]

Je viens de relire pour mon roman plusieurs livres d'enfant ; je suis à moitié fou ce soir de tout ce qui a passé aujourd'hui devant mes yeux, depuis de vieux keepsakes jusqu'à des récits de naufrages et de flibustiers. J'ai retrouvé des vieilles gravures que j'avais coloriées à sept et huit ans et que je n'avais pas revues depuis. Il y a des rochers peints en bleu et des arbres en vert. J'ai reéprouvé devant quelques-unes (un hiver canaque dans les glaces entre autres) des terreurs que j'avais eues étant petit ; je voudrais je ne sais quoi pour me distraire, j'ai presque peur de me coucher. Il y a une histoire de matelots hollandais dans la mer glaciale, avec des ours qui les assaillent dans leur cabane (cette image m'empêchait de dormir autrefois), et des pirates chinois qui pillent un temple à idoles d'or. Mes voyages, mes souvenirs d'enfant, tout se colore l'un de l'autre, se met bout à bout, danse avec de prodigieux flamboiements et monte en spirale.

J'ai lu aujourd'hui deux volumes de Bouilly : pauvre humanité ! que de bêtises lui sont passées par la cervelle depuis qu'elle existe !

Voilà deux jours que je tâche d'entrer dans des *rêves de jeunes filles* et que je navigue pour cela dans les océans laiteux de la littérature à castels, troubadours à toques de velours et plumes blanches ; fais-moi penser à te parler de cela, tu peux me donner là-dessus des détails précis qui me manquent. Adieu, à bientôt donc. Si lundi à 10 heures je ne suis pas chez toi, ce sera pour mardi. Mille baisers.

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure [20-21 mars 1852.]

J'ai été d'abord deux jours sans rien faire, fort ennuyé, fort désœuvré, très endormi ; puis j'ai remonté mon horloge à tour de bras, et ma vie maintenant a repris le tic tac de son balancier ; j'ai rempoigné cet éternel grec, dont je viendrai à bout dans quelques mois, car je me le suis juré, et mon roman qui sera fini Dieu sait quand ! Il n'y a rien d'effrayant et de consolant à la fois comme une œuvre longue devant soi, on a tant de blocs à remuer et de si bonnes heures à passer ! Pour le moment je suis dans les *rêves de jeune fille* jusqu'au cou. Je suis presque fâché que tu m'aies conseillé de lire les mémoires de Mme Lafarge, car je vais probablement suivre ton avis, et j'ai peur d'être entraîné plus loin que je ne veux. Toute la valeur de mon livre, s'il y en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire (que je veux fondre dans une analyse narrative). Quand je pense à ce que cela peut être, j'en ai des éblouisse-

(1) Avant cette lettre, trois autres, à Louise Colet, des 22 et 29 février et 1er mars 1852, demeurent inédites.

(2) Corrections pour son poème *La Colonie de Mettray*, couronné par l'Académie française dans sa séance du 19 août 1852.

ments, mais lorsque je songe ensuite que tant de beauté m'est confiée, à moi, j'ai des coliques d'épouvante à fuir me cacher n'importe où. Je travaille comme un mulet depuis quinze longues années. J'ai vécu toute ma vie dans cet entêtement de maniaque, à l'exclusion de mes autres passions que j'enfermais dans des cages, et que j'allais voir quelquefois seulement pour me distraire. Oh ! si je fais jamais une belle œuvre, je l'aurai bien gagnée. Plût à Dieu que le mot impie de Buffon fût vrai ! je serais sûr d'être un des premiers.

Il y a aujourd'hui 8 jours à cette heure, je m'en allais de chez toi [.....]. Comme le temps passe ! [.....]

Tu as fait vis-à-vis de Bouilhet quelque chose qui m'a été au cœur. C'était bien bon (et bien habile !) ; ç'aura été son premier succès, à ce pauvre Bouilhet, il se rappellera cette soirée toute sa vie (1) ; ma muse intérieure t'en bénit, et envoie à ton âme son plus tendre baiser. Non, je ne t'oublierai pas, quoi qu'il advienne, et je reviendrai à ton affection à travers toutes les autres ; tu seras un carrefour, un point d'intersection de plusieurs entrecroisements (je tombe dans le Sainte-Beuve : sautons). Et d'ailleurs, est-ce qu'on oublie quelque chose, est-ce que rien se passe, est-ce qu'on peut se détacher de quoi que ce soit? Les natures les plus légères elles-mêmes, si elles pouvaient réfléchir un moment, seraient étonnées de tout ce qu'elles ont conservé de leur passé ; il y a des constructions souterraines à tout, ce n'est qu'une question de surface et de profondeur. Sondez et vous trouverez. Pourquoi a-t-on cette manie de nier, de conspuer son passé, de songer d'hier et de vouloir toujours que la religion nouvelle efface les anciennes? Quant à moi, je jure, devant toi que j'aime, que j'aime encore tout ce que j'ai aimé, et que, quand j'en aimerais une autre, je t'aimerai toujours. Le cœur dans ses affections comme l'humanité dans ses idées s'étend sans cesse en cercles plus élargis. De même que je regardais, il y a quelques jours, mes petits livres d'enfant, dont je me rappelais nettement toutes les images, quand je regarde mes années disparues, j'y retrouve tout, je n'ai rien arraché, rien perdu ; on m'a quitté, je n'ai rien délaissé ; successivement j'ai eu des amitiés vivaces qui se sont dénouées les unes après les autres ; ils ne se souviennent plus de moi, je me souviens toujours ; c'est la complexion de mon esprit, dont l'écorce est dure. J'ai les nerfs enthousiastes avec le cœur lent, mais peu à peu la vibration descend et elle reste au fond. [.....]

Adieu, je vais me coucher ; à demain. O ! Dieu des songes, fais-moi rêver ma Dulcinée ! As-tu remarqué quelquefois le peu d'empire de la volonté sur les rêves, comme il est libre, l'esprit dans le sommeil, et où il va?

Dimanche [21 mars 1852.]

J'ai écrit à Pradier pour le concours (2) dès lundi dernier ; quant à Sénard, je le connais trop peu pour lui rien recommander, je ne l'ai vu que deux fois et dans des visites *payées*, pour les affaires de mon beau-frère ; je connais ses gendres, mais les ricochets n'iraient pas jusque-là.

(1) Lecture, chez Louise Colet, du quatrième chant de *Melænis*, par Mme Roger des Genettes, à haute voix devant un public choisi, et en présence de l'auteur. Voir Mme des Genettes : *Quelques Lettres* (Paris, 1894), p. 6, etc.

(2) Le concours de poésie ouvert par l'Académie, où Louise Colet présenta son poème.

Je crois du reste qu'il connaît peu d'académiciens ; sa société était celle de l'archevêque de Paris et de Cavaignac, l'année dernière. Quant à Berryer, ils doivent être mal ensemble. Je voudrais bien que tu réussisses, j'y attache une idée superstitieuse puisque j'y ai travaillé un peu moi-même ; fasse le ciel que je ne t'aie pas porté malheur !

Voici le résultat de notre délibération relativement à ton article (1). Ces messieurs de là-bas sont évidemment peu gracieux pour nous ; malgré les belles promesses d'articles, etc., rien ou presque rien n'a eu lieu. Gautier, qui en devait faire un dans *la Presse*, n'en a pas fait et n'en fera pas. Max sera seul cet été à la *Revue*, sans influence artistique supérieure ; nous verrons ce qu'il fera alors et s'il est complètement perdu pour nous, ce que je pense à peu près. D'ici là, Bouilhet ne veut lui donner aucune prise à rien, qu'il ne puisse articuler aucun grief contre lui-même en dedans, qu'il se croie toujours le patron et le fil conducteur de cette électricité qu'il ne conduit pas du tout. Comprends-tu bien ce que nous voulons dire? Bouilhet ne sait comment te remercier et s'excuser de refuser ton service ; je me suis chargé d'entortiller la chose de précautions oratoires. Quoique je n'aie pas été d'abord de son avis, je le crois en effet plus prudent et plus fort au fond. Ainsi, attendons jusqu'au bout. Quant à lui, je suis curieux du dénouement et je le présage pitoyable. Merci donc, pauvre chère amie. Nous t'envoyons un tas de baisers de reconnaissance. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Samedi soir, minuit et demi [27 mars 1852.]

Tu aurais pu, chère Louise, te dispenser de te piquer pour ma malheureuse plaisanterie sur d'Arpentigny (2). Je n'étais pas convaincu qu'elle fût spirituelle, mais je ne me doutais guère qu'elle fût blessante, et *atroce* surtout. Est-ce là ce qui avait rendu ta lettre si triste?

Tu n'as guère le *mot pour rire* si de semblables sottises t'importent ; moi je ris de tout, même de ce que j'aime le mieux ; il n'est pas de choses, faits, sentiments ou gens, sur lesquels je n'aie passé naïvement ma bouffonnerie, comme un rouleau de fer à lustrer les pièces d'étoffes ; c'est une bonne méthode, on voit ensuite ce qui en reste ; il est trois fois enraciné dans vous le sentiment que vous y laissez, en plein vent, sans tuteur ni fil de fer, et débarrassé de toutes ces convenances, si utiles pour faire tenir debout les pourritures. Est-ce que la parodie même siffle jamais? Il est bon et il peut même être beau de rire de la vie, pourvu qu'on vive ; il faut se placer au-dessus de tout et placer son esprit au-dessus de soi-même, j'entends la liberté de l'idée, dont je déclare impie toute limite. Si cette longue glose pédantesque ne te satisfait pas, je te demande pardon de ma maladresse [.....].

(1) Louise Colet avait offert d'écrire un article sur *Melænis*, affirmant pouvoir le publier dans la *Revue de Paris*.

(2) Dans sa lettre du 21 mars (fragment inédit), Flaubert avait dit que d'Arpentigny lui enviait « sa place » auprès de Louise Colet, et que celle-ci, par égards pour l'âge du capitaine, devrait consentir à la lui abandonner un peu, que lui-même n'y voyait pas d'inconvénients.

N'importe, tu m'as dit, il y a aujourd'hui quinze jours, sur le Pont-Royal en allant dîner, un mot qui m'a fait bien plaisir, à savoir que tu t'apercevais qu'il n'y avait rien de plus faible que de mettre en art des sentiments personnels. Suis cet axiome pas à pas, ligne par ligne, qu'il soit toujours inébranlable en ta conviction, en disséquant chaque fibre humaine et en cherchant chaque synonyme de mot, et tu verras ! tu verras ! comme ton horizon s'agrandira, comme ton instrument ronflera et quelle sérénité t'emplira. Refoulé à l'horizon, ton cœur l'éclairera du fond au lieu de t'éblouir sur le premier plan ; toi disséminée en tous, tes personnages vivront et au lieu d'une éternelle personnalité déclamatoire, qui ne peut même se continuer nettement faute de détails précis qui lui manquent toujours, à cause des travestissements qui la déguisent, on verra dans tes œuvres des foules humaines.

Si tu savais combien de fois j'ai souffert de cela en toi, combien de fois j'ai été blessé de la poétisation de choses que j'aimais mieux à leur état simple ! Quand je t'ai vu pleurer à la lecture des lettres d'amour, faite par Mme Roger, toutes mes pudeurs ont rougi. Nous valions mieux l'un et l'autre, et nous sommes là maigrement idéalisés. Qu'est-ce que ça intéressera? A qui ressemble cet homme? Pourquoi prendre l'éternelle figure insipide du poète qui, plus elle sera ressemblante au type, plus elle se rapprochera d'une abstraction, c'est-à-dire de quelque chose d'anti-artistique, d'anti-plastique, d'anti-humain, d'anti-poétique par conséquent, quelque talent de mots d'ailleurs que l'on y mette ; il y aurait un beau livre à faire sur la littérature probante ; du moment que vous prouvez, vous mentez. Dieu sait le commencement et la fin ; l'homme, le milieu ; l'Art, comme Lui dans l'espace, doit rester suspendu dans l'infini, complet en lui-même, indépendant de son producteur ; et puis on se prépare par là dans la vie et dans l'Art de terribles mécomptes ; vouloir se chauffer les pieds au soleil, c'est vouloir tomber par terre ; respectons la lyre, elle n'est pas faite pour un homme, mais pour l'Homme.

Me voilà bien humanitaire ce soir, moi que tu accuses de tant de personnalité. Je veux dire que tu t'apercevras bientôt, si tu suis cette voie nouvelle, que tu as acquis tout à coup des siècles de maturité et que tu prendras en pitié l'usage de se chanter soi-même : cela réussit une fois dans un cri, mais quelque lyrisme qu'ait Byron par exemple, comme Shakespeare l'écrase à côté avec son impersonnalité surhumaine. Est-ce qu'on sait seulement s'il était triste ou gai? L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu ; moins je m'en fais une idée et plus il me semble grand ; je ne peux rien me figurer sur la personne d'Homère, de Rabelais, et quand je pense à Michel-Ange, je vois de dos seulement un vieillard de stature colossale, sculptant la nuit aux flambeaux.

Tu as en toi deux facultés auxquelles il faut donner jeu, une raillerie aiguë, non, une manière déliée de voir, je veux dire, et une ardeur méridionale de passion vitale, quelque chose de tes épaules dans l'esprit. [.....]

Sitôt que tu sauras une solution définitive pour le prix, écris-moi.

J'ai fini ce soir de débarbouiller la première idée de mes rêves de jeune fille ; j'en ai pour quinze jours encore à naviguer sur ces lacs bleus, après quoi j'irai au bal et passerai ensuite un hiver pluvieux, que je clorai par une grossesse — et le tiers de mon livre à peu près sera fait.

A propos de bal, j'ai fait une débauche mercredi dernier, j'ai été à Rouen, au concert, entendre Allard le violoniste, et j'en ai vu là des balles ! c'était la haute société ; quelles têtes que celles de mes compatriotes ! j'ai retrouvé là des visages oubliés depuis douze ans, et que je voyais quand j'allais au spectacle, en rhétorique. J'ai reconnu du monde que je n'ai pas salué, lequel a fait de même ; c'était très fort de part et d'autre. Le plaisir d'entendre de fort belle musique très bien jouée a été compensé par la vue des gens qui le partageaient avec moi. — Lis-tu *la Bretagne?* Les deux premiers chapitres sont faibles.

Adieu, demain je clorai ma lettre quand Bouilhet sera venu. Mille baisers [.....] à toi.

Tu n'as pas besoin de m'envoyer les mémoires de Lafarge ; je les demanderai ici. — Bouilhet t'a écrit hier et te re-embrasse.

Encore adieu, mille caresses.

---

* A LA MÊME.

Samedi, 4 heures [3 avril 1852.]

Je ne sais si c'est le printemps, mais je suis prodigieusement de mauvaise humeur, j'ai les nerfs agacés comme des fils de laiton. Je suis en rage sans savoir de quoi. C'est mon roman peut-être qui en est cause. Ça ne va pas, ça ne marche pas ; je suis plus lassé que si je roulais des montagnes. J'ai dans des moments envie de pleurer. Il faut une volonté surhumaine pour écrire, et je ne suis qu'un homme. Il me semble quelquefois que j'ai besoin de dormir pendant six mois de suite. Ah ! de quel œil désespéré je les regarde, les sommets de ces montagnes où mon désir voudrait monter ! Sais-tu dans huit jours combien j'aurai fait de pages, depuis mon retour de Paris? — vingt — vingt pages en un mois et en travaillant chaque jour au moins sept heures ; et la fin de tout cela? le résultat? Des amertumes, des humiliations internes, rien pour se soutenir que la férocité d'une fantaisie indomptable ; mais je vieillis, et la vie est courte.

Ce que tu as remarqué dans *la Bretagne* est aussi ce que j'aime le mieux. Une des choses dont je fais le plus de cas, c'est mon résumé d'archéologie celtique, et qui [en est] véritablement une exposition *complète* en même temps que la critique. La difficulté de ce livre consistait dans les transitions, et à faire un tout d'une foule de choses disparates : il m'a donné beaucoup de mal, c'est la première chose que j'aie écrite péniblement (je ne sais où cette difficulté de trouver le mot s'arrêtera, je ne suis pas inspiré, tant s'en faut) ; mais je suis complètement de ton avis quant aux plaisanteries, vulgarités, etc., elles abondent ; le sujet y était pour beaucoup : songe ce que c'est que d'écrire un voyage où l'on a pris d'avance le parti de *tout* raconter. Que je t'embrasse à pleins bras, sur les deux joues, sur le cœur, pour quelque chose qui t'a échappé et qui m'a flatté profondément. Tu ne trouves pas *la Bretagne* une chose assez hors ligne pour être montrée à Gautier et tu voudrais que la première impression qu'il eût de moi fût violente. Il vaut mieux s'abstenir, tu me rappelles à l'orgueil. Merci ! [.....]

---

* A LA MÊME.

Croisset, jeudi, 4 heures du soir [15 avril 1852.] (1)

Je t'écris avec grand'peine, car j'ai depuis hier un rhumatisme dans l'épaule droite qui ne va qu'en empirant d'heure en heure ; ce sont les pluies de la Grèce, les neiges du Parnasse et toute l'eau qui m'a ruisselé sur le corps dans le sacré vallon, qui se font ainsi souvenir d'elles. Je souffre raisonnablement et suis pas mal irrité. [.....]

Le travail remarche un peu, me voilà à la fin revenu du dérangement que m'a causé mon petit voyage à Paris. Ma vie est si plate qu'un grain de sable la trouble, il faut que je sois dans une immobilité complète d'existence pour pouvoir écrire. Je pense mieux couché sur le dos et les yeux fermés. Le moindre bruit se répète en moi avec des échos prolongés qui sont longtemps avant de mourir, et plus je vais, plus cette infirmité se développe ; quelque chose, de plus en plus, s'épaissit en moi qui a peine à couler. Quand mon roman sera fini, je t'apporterai mon manuscrit complet par curiosité, tu verras par quelle mécanique compliquée j'arrive à faire une phrase.

L'histoire de Mme R. [Roger des Genettes] m'a réjoui profondément (l'infortuné (2) n'en sait rien encore, il est à Cany au sein de ses Lares, voilà fort longtemps que je ne l'ai vu, je le régalerai de la chose dimanche). Tu me dis que si tu étais homme, tu serais indigné de voir une femme te préférer une médiocrité (3). O femme ! ô femme poète ! que tu sais peu le cœur des mâles ! On n'a pas dix-huit ans que l'on a déjà éprouvé en cette matière tant de renfoncements que l'on y est devenu insensible. On traite les femmes comme nous traitons le public, avec beaucoup de déférence extérieure et un souverain mépris en dedans. L'amour humilié se fait orgueil libertin. Je crois que le succès auprès des femmes est généralement une marque de médiocrité, et c'est celui-là pourtant que nous envions tous et qui couronne les autres ; mais on n'en veut pas convenir, et comme on considère très au-dessous de soi les objets de leur préférence, on arrive à cette conviction qu'elles sont stupides, ce qui n'est pas ; nous jugeons à notre point de vue, elles au leur ; la beauté n'est pas pour la femme ce qu'elle est pour l'homme ; on ne s'entendra jamais là-dessus, ni sur l'esprit, ni sur le sentiment, etc.

Je me suis trouvé une fois avec plusieurs drôles (assez vieux) dans un lieu infâme ; tous certes étaient plus laids que moi, et celui à qui ces dames firent meilleure mine était franchement vilain (explique-moi ça, ô Aristote !), et il n'est pas question ici de dons de l'âme, poésie de langage ou force d'idées, mais du corps, de ce qui est appréciable à l'œil et au reniflement des sens. Interroge n'importe quel ex-bel homme, et demande-lui si, couché quelquefois avec une femme, il en a jamais trouvé, des femmes, qui se soient extasiées sur les lignes de son bras ou les muscles de sa poitrine. Quel abîme que tout cela, et qu'importe le vase, c'est l'ivresse qui est belle (il y a là-dessus un beau vers dans *Melænis*) ; l'important c'est de l'avoir. [.....]

(1) Avant cette lettre, une autre à Louise Colet, du 8 avril, reste inédite.
(2) Bouilhet.
(3) La «médiocrité» s'appelait, en l'espèce, Louis Énault.

La contemplation de certains bonheurs dégoûte du bonheur : quel orgueil ! C'est quand on est jeune surtout que la vue des félicités vulgaires vous donne la nausée de la vie : on aime mieux crever de faim que de se gorger de pain noir. Il y a bien des vertus qui n'ont pas d'autre origine [.....].

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Samedi soir [24 avril 1852.] (1)

Ah ! je suis bien content, ça été un bon réveil, chère Louise, et aujourd'hui que j'ai fini mon ouvrage et qu'il est bonne heure encore, je m'en vais, selon ton désir, bavarder avec toi le plus longtemps possible. Mais d'abord que je commence à t'embrasser fort et sur le cœur, en joie de ton prix, pauvre chérie. Comme je suis heureux qu'il te soit survenu un événement agréable ! La balle du Philosophe s'esquivant au moment où l'on va lire ton nom est d'un comique de haut goût.

Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre dolente et découragée, c'est que j'ai été dans un grand accès de travail. Avant-hier, je me suis couché à 5 heures du matin et hier à 3 heures ; depuis lundi dernier j'ai laissé de côté toute autre chose, et j'ai exclusivement toute la semaine pioché ma *Bovary*, ennuyé de ne pas avancer. Je suis maintenant arrivé à mon bal que je commence lundi ; j'espère que ça ira mieux. J'ai fait depuis que tu m'as vu 25 pages net (25 pages en six semaines), elles ont été dures à rouler, je les lirai demain à Bouilhet. Quant à moi, je les ai tellement travaillées, recopiées, changées, maniées, que pour le moment je n'y vois que du feu ; je crois pourtant qu'elles se tiennent debout. Tu me parles de tes découragements : si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas du corps de fatigue et comment ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure, et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et perverti, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre. Quelquefois quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand, après avoir griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui.

Je me hais et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui me fait haleter après la chimère. Un quart d'heure après, tout est changé, le cœur me bat de joie. Mercredi dernier, j'ai été obligé de me lever pour aller chercher mon mouchoir de poche ; les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la satisfaction de l'avoir trouvée ; du moins je crois qu'il y avait de tout cela dans cette émotion, où les nerfs après tout avaient plus de place que

(1) Le timbre de la poste, très lisible, porte 26 avril 1852. C'est le jour de la réception de la lettre. Le samedi est le 24. L'allusion faite *au prix* (de l'Académie) obtenu par Louise Colet a engagé les éditeurs à restituer la date août 1852, parce que *La Colonie de Mettray* a été, en effet, couronnée en séance publique le 19 août. Mais il s'agit ici du vote de la Compagnie, et non de la lecture officielle du palmarès. Août 1852 est une erreur, et le timbre de la poste fait foi. Au surplus, une phrase inédite de cette même lettre fait allusion au sculpteur Pradier, qui n'est pas encore mort à cette date. Or, Pradier mourut le 5 juin 1852. Si notre lettre était du mois d'août, Flaubert ne parlerait pas de Pradier comme d'une personne vivante.

le reste ; il y en a dans cet ordre de plus élevées, ce sont celles où l'élément sensible n'est pour rien, elles dépassent alors la vertu en beauté morale, tant elles sont indépendantes de toute personnalité, de toute relation humaine. J'ai entrevu quelquefois (dans mes grands jours de soleil), à la lueur d'un enthousiasme qui faisait frissonner ma peau du talon à la racine des cheveux, un état de l'âme ainsi supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile. Si tout ce qui nous entoure, au lieu de former de sa nature une conjuration permanente pour vous asphyxier dans les bourbiers, vous entretenait au contraire dans un régime sain, qui sait alors s'il n'y aurait pas moyen de retrouver pour l'esthétique ce que le stoïcisme avait inventé pour la morale. L'art grec n'était pas un art, c'était la constitution radicale de tout un peuple, de toute une race, du pays même. Les montagnes y avaient des lignes tout autres et étaient de marbre pour les sculpteurs, etc.

Le temps est passé du Beau. L'humanité, quitte à y revenir, n'en a que faire pour le quart d'heure. Plus il ira, plus l'Art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique ; tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la base. Aucune pensée humaine ne peut prévoir maintenant à quels brillants soleils psychiques écloront les œuvres de l'avenir. En attendant nous sommes dans un corridor plein d'ombres, nous tâtonnons dans les ténèbres. Nous manquons de levier ; la terre nous glisse sous les pieds, le point d'appui nous fait défaut à tous, littérateurs et écrivailleurs que nous sommes. A quoi ça sert-il? A quel besoin répond ce bavardage? De la foule à nous, aucun lien : tant pis pour la foule, tant pis pour nous surtout. Mais comme chaque chose a sa raison, et que la fantaisie d'un individu me paraît tout aussi légitime que l'appétit d'un million d'hommes, et qu'elle peut tenir autant de place dans le monde, il faut, abstraction faite des choses et indépendamment de l'humanité qui nous renie, vivre pour sa vocation, monter dans sa tour d'ivoire, et là, comme une bayadère dans ses parfums, rester seuls dans nos rêves. J'ai parfois de grands ennuis, de grands vides, des doutes qui me ricanent à la figure au milieu de mes satisfactions les plus naïves : eh bien ! je n'échangerais tout cela pour rien, parce qu'il me semble en ma conscience que j'accomplis mon devoir, que j'obéis à une fatalité supérieure, que je fais le Bien, que je suis dans le Juste.

Causons un peu de *Graziella ;* c'est un ouvrage médiocre, quoique la meilleure chose que Lamartine ait faite en prose. Il y a de jolis détails, le vieux pêcheur couché sur le dos avec les hirondelles qui rasent ses tempes, Gr[aziella] attachant son amulette au lit, travaillant au corail, deux ou trois belles comparaisons de la nature, telles qu'un éclair par intervalles qui ressemble à un clignement d'œil, voilà à peu près tout. Et d'abord, pour parler clair, la b...-t-il ou ne la b...-t-il pas? Ce ne sont pas des êtres humains, mais des mannequins. Que c'est beau ces histoires d'amour, où la chose principale est tellement entourée de mystère que l'on ne sait à quoi s'en tenir, l'union sexuelle étant reléguée systématiquement dans l'ombre comme boire, manger, pisser, etc. Le parti pris m'agace. Voilà un gaillard qui vit continuellement avec une femme qui l'aime et qu'il aime, et jamais un désir ! Pas un nuage impur ne vient obscurcir ce lac bleuâtre. O hypocrite! s'il avait raconté l'histoire vraie, que c'eût été plus beau ! Mais la vérité demande des mâles plus velus que

M. de Lamartine ; il est plus facile en effet de dessiner un ange qu'une femme : les ailes cachent la bosse. Autre chose : c'est dans un désespoir qu'il visite Pompéi, le Vésuve, etc..., ce qui était une manière bien intelligente de s'instruire par parenthèse, et là pas un mot d'émotion ; tandis que nous avons passé en commençant par l'éloge de Saint-Pierre de Rome, œuvre glaciale et déclamatoire, mais *qu'il faut admirer*. C'est dans l'ordre, c'est une idée reçue. Rien dans ce livre ne vous prend aux entrailles ; il y aurait eu moyen de faire pleurer avec Cecco, le cousin dédaigné ; mais non, et à la fin aucun arrachement ; par exemple, l'exaltation intentionnelle de la simplicité (des classes pauvres, etc.) au détriment du brillant des classes aisées, l'ennui des grandes villes !

Mais c'est que Naples n'est pas ennuyeux du tout, il y a de charmantes femelles et pas cher, le sieur Lamartine tout le premier en profitait, et celles-là sont aussi poétiques dans la rue de Tolède que sur la Marghellina. Mais non, il faut faire du convenu, du faux. Il faut que les dames vous lisent. O mensonge ! mensonge ! que tu es bête !

Il y aurait eu moyen de faire un beau livre avec cette histoire, en nous montrant ce qui s'est sans doute passé. Un jeune homme à Naples, par hasard, au milieu de ses autres distractions, couchant avec la fille d'un pêcheur et l'envoyant promener ensuite, laquelle ne meurt pas, mais se console, ce qui est plus ordinaire et plus amer. (La fin de Candide est pour moi la preuve criante d'un génie de premier ordre. La griffe du lion est marquée dans cette conclusion tranquille, bête comme la vie.) Cela eût exigé une indépendance de personnalité que Lamartine n'a pas, ce coup d'œil médical de la vie, cette vue du Vrai enfin qui est le seul moyen d'arriver à de grands effets d'émotion. A propos d'émotion, un dernier mot : avant la pièce de vers finale il a eu soin de nous dire qu'il l'a écrite tout d'une *seule haleine* et *en pleurant*. Quel joli procédé poétique ! Oui, je le répète, il y avait là de quoi faire un beau livre, pourtant.

Je suis bien de l'avis du Philosophe relativement aux vers de Gautier ; ils sont très faibles, et l'ignorance des gens de lettres est monstrueuse. *Melænis* a paru une œuvre érudite : il n'y a pas un bachelier qui ne devrait savoir tout cela ! mais est-ce qu'on lit, est-ce qu'on a le temps? Qu'est-ce que ça leur fait? On patauge à tort et à travers. On est loué par ses amis, on perd la tête, on s'enfonce dans une obésité de l'esprit que l'on prend pour de la santé ! C'était pourtant un homme né, ce bon Gautier, et fait pour être un artiste exquis. Mais le journalisme, le courant commun, la misère (non, ne calomnions pas ce lait des forts), le putinage d'esprit plutôt, car c'est cela, l'ont abaissé souvent au niveau de ses confrères. Ah ! que je serais content si une plume grave comme celle du Philosophe, qui est un homme sévère (de style), leur donnait un jour une bonne fessée, à tous ces charmants messieurs !

Je reviens à *Graziella*. Il y a un paragraphe d'une grande page tout en infinitif : « se lever matin, etc... ». L'homme qui adopte de pareilles tournures a l'oreille fausse, ce n'est pas un écrivain. Jamais de ces vieilles phrases à muscles saillants, cambrés, et dont le talon sonne. J'en conçois pourtant un, moi, un style, un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles, et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec

des ondulations, des renflements de violoncelle, des aigrettes de feu. Un style qui vous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet, et où votre pensée enfin voguerait sur des surfaces lisses, comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière. La prose est née d'hier, voilà ce qu'il faut se dire. Le vers est la forme par excellence des littératures anciennes. Toutes les combinaisons prosodiques ont été faites, mais celles de la prose, tant s'en faut ! [.....]

Tu me dis que je t'ai envoyé des réflexions curieuses sur les femmes, et qu'elles sont peu libres d'elles (les femmes). Cela est vrai; on leur apprend tant à mentir, on leur conte tant de mensonges ! *Personne ne se trouve jamais à même de leur dire la vérité*, et quand on a le malheur d'être sincère, elles s'exaspèrent contre cette étrangeté ! Ce que je leur reproche surtout, c'est leur besoin de poétisation. Un homme aimera sa lingère et il saura qu'elle est bête, qu'il n'en jouira pas moins ; mais si une femme aime un goujat, c'est un génie méconnu, une âme d'élite, etc., si bien que, par cette disposition naturelle à loucher, elles ne voient pas le vrai quand il se rencontre, ni la beauté là où elle se trouve. Cette infériorité (qui est au point de vue de l'amour en soi une supériorité) est la cause des déceptions dont elles se plaignent tant ! Demander des oranges aux pommiers leur est une maladie commune.

Maximes détachées : Elles ne sont pas franches avec elles-mêmes, elles ne s'avouent pas leurs sens, elles prennent leur cul pour leur cœur, et croient que la lune est faite pour éclairer leur boudoir.

Le cynisme, qui est l'ironie du vice, leur manque, ou quand elles l'ont, c'est une affectation.

La courtisane est un mythe. Jamais une femme n'a inventé une débauche.

Leur cœur est un piano où l'homme, artiste égoïste, se complaît à jouer des airs qui le font briller, et toutes les touches parlent. Vis-à-vis de l'amour en effet, la femme n'a pas d'arrière-boutique, elle ne garde rien à part pour elle comme nous autres, qui, dans toutes nos générosités de sentiment, réservons néanmoins toujours *in petto* un petit magot pour notre usage exclusif. [.....]

Mes voyages à Paris, qui n'ont plus que toi pour attrait, sont dans ma vie comme des oasis où je vais boire et secouer sur tes genoux la poussière de mon travail. En ma pensée, il chatoient dans le lointain baignés d'une lumière joyeuse. Si je ne les renouvelle pas plus souvent, c'est par sagesse et qu'ils me dérangent trop. Mais prends patience, tu m'auras plus tard plus longuement. [.....]

---

* A LA MÊME.

Croisset, samedi soir, minuit [8-9 mai 1852] (1).

Le sonnet (2) sera excellent avec deux ou trois petites corrections.

Quel odorant bien-être !
Son chant me berce et me pénètre, etc.

Du reste l'inspiration est bonne. [.....]

(1) Avant cette lettre, une autre à la même, du 2 mai, est inédite.
(2) *Le Printemps.* (*Ce qui est dans le cœur des femmes*, p. 31.)

Je suis bien aise que tu sois de mon avis relativement aux corrections. Change les terminaisons en IN et AVE, crois-moi.

A propos de d'Herbin (1), ton mariage avec lui a été annoncé mercredi dernier dans le *Nouvelliste*, journal de Rouen. Sais-tu cela?

Cette rectitude du cœur dont tu parles n'est que la même justesse d'esprit que je porte, je crois, dans les questions d'Art. Je n'adopte pas, quant à moi, toutes ces distinctions de cœur, d'esprit, de forme, de fond, d'âme ou de corps : tout est lié dans l'homme. Il fut un temps où tu me regardais comme un égoïste jaloux qui se plaisait dans la rumination perpétuelle de sa propre personnalité. C'est là ce que croient ceux qui voient la surface ; il en est de même de cet orgueil qui révolte tant les autres et que payent pourtant de si grandes misères. Personne plus que moi n'a au contraire aspiré les autres. J'ai été humer des fumiers inconnus, j'ai eu compassion de bien des choses où ne s'attendrissaient pas les gens sensibles. Si la *Bovary* vaut quelque chose, ce livre ne manquera pas de cœur. L'ironie pourtant me semble dominer la vie. D'où vient que quand je pleurais j'ai été souvent me regarder dans la glace pour me voir. Cette disposition à planer sur soi-même est peut-être la source de toute vertu. Elle vous enlève à la personnalité, loin de vous y retenir. Le comique arrivé à l'extrême, le comique qui ne fait pas rire, le lyrisme dans la blague, est pour moi tout ce qui me fait le plus envie comme écrivain. Les deux éléments humains sont là. *Le Malade imaginaire* descend plus loin dans les mondes intérieurs que tous les Agamemnons. Le « N'y aurait-il pas du danger à parler de toutes ces maladies? » vaut le « Qu'il mourût ! »

Mais que l'on fasse jamais comprendre cela aux pédants ! C'est une chose drôle du reste comme je sens bien le comique en tant qu'homme et comme ma plume s'y refuse ! J'y converge de plus en plus à mesure que je deviens moins gai, car c'est là la dernière des tristesses. J'ai des idées de théâtre depuis quelque temps et l'esquisse incertaine d'un grand roman métaphysique, fantastique et gueulard qui m'est tombé dans la tête il y a une quinzaine de jours. Si je m'y mets dans cinq ou six ans, que [se] passera-t-il depuis cette minute où je t'écris jusqu'à celle où l'encre se séchera sur la dernière rature? du train dont je vais, je n'aurai fini la *Bovary* que dans un an. Peu m'importe six mois de plus ou de moins ! mais la vie est courte. Ce qui m'écrase parfois, c'est quand je pense à tout ce que je voudrais faire avant de crever, qu'il y a déjà quinze ans que je travaille sans relâche d'une façon âpre et continue, et que je n'aurai jamais le temps de me donner à moi-même l'idée de ce que je voulais faire.

J'ai lu dernièrement tout l'*Enfer* de Dante (en français) ; cela a de grandes allures, mais que c'est loin des poètes universels qui n'ont pas chanté, eux, leur haine de village, de caste ou de famille ! Pas de plan ! Que de répétitions ! Un souffle immense par moments, mais Dante est, je crois, comme beaucoup de belles choses

(1) Le *Nouvelliste* du 6 mai annonçait : « Il est aussi question du mariage de M. Cousin avec Mme veuve Louise Colet, dont la tête est ceinte de nombreuses palmes académiques. » (Hippolyte Colet était mort un an auparavant, en mai 1851.) Et la phrase de Flaubert s'explique de la façon suivante : il s'agit de corrections proposées par lui et discutées avec son amie pour une comédie en prose, *L'Institutrice*, qui fut publiée seulement en 1854. Or, d'Herbin était, dans la rédaction primitive, le nom d'un des personnages de la pièce. Et Flaubert, le 2 mai, avait conseillé à Louise Colet de modifier ce nom, dont la terminaison à elle seule, sans parler de certaines ressemblances de caractère, rappelait trop Victor Cousin.

consacrées, Saint-Pierre de Rome, par exemple, qui ne lui ressemble guère, par parenthèse. On n'ose pas dire que ça vous embête. Cette œuvre a été faite pour un temps et non pour tous les temps, elle en porte le cachet ; tant pis pour nous qui l'entendons moins ; tant pis pour elle qui ne se fait pas comprendre !

Je viens de lire quatre volumes des *Mémoires d'outre-tombe*, cela dépasse sa réputation ; personne n'a été impartial pour Chateaubriand, tous les partis lui en ont voulu ; il y aurait une belle critique à faire sur ses œuvres. Quel homme c'eût été, sans sa poétique ! comme elle l'a rétréci ; que de mensonges, de petitesses ! Dans Gœthe il ne voit que *Werther*, qui n'est qu'une des mansardes de cet immense génie. Chateaubriand est comme Voltaire, ils ont fait (artistiquement) tout ce qu'ils ont pu pour gâter les plus admirables facultés que le bon Dieu leur avait données. Sans Racine, Voltaire eût été un grand poète, et sans Fénelon, qu'eût fait l'homme qui a fait *Velléda* et *René* ! Napoléon était comme eux : sans Louis XIV, sans ce fantôme de monarchie qui l'obsédait, nous n'aurions pas eu le galvanisme d'une société déjà cadavre. Ce qui fait les figures de l'antiquité si belles, c'est qu'elles étaient originales : tout est là, tirer de soi. Maintenant par combien d'étude il faut passer pour se dégager des livres et qu'il en faut lire ! il faut boire des océans et les repisser.

Puisque tu admires tant la belle périphrase du père de Pongerville, « le tapis qu'à grands frais Babylone a tissé », je pourrai t'apporter un acte d'une tragédie que nous avions commencée il y a cinq ans, Bouilhet et moi, sur *La Découverte de la vaccine* (1), où tout est de ce calibre, et mieux. J'avais à cette époque beaucoup étudié le théâtre de Voltaire que j'ai analysé scène par scène d'un bout à l'autre. Nous faisions des scénarios, nous lisions quelquefois, pour nous faire rire, des tragédies de Marmontel, et ç'a été une excellente étude. Il faut lire le mauvais et le sublime, pas de médiocre. Je t'assure que, comme style, les gens que je déteste le plus m'ont peut-être plus servi que les autres. Que dis-tu de ceci pour dire un bonnet grec :

> Pour sa tête si chère
> Le commode ornement dont la Grèce est la mère,

et pour dire noblement qu'une femme gravée de la petite vérole ressemble à une écumoire :

> D'une vierge par lui [le fléau], j'ai vu le doux visage
> Horrible désormais nous présenter l'image
> De ce meuble vulgaire, en mille endroits percé,
> Dont se sert la matrone en son zèle empressé,
> Lorsqu'aux bords onctueux de l'argile écumante
> Frémit le suc des chairs en [sa] mousse bouillante.

Voilà de la poésie, ou je ne m'y connais pas, et dans les règles encore. [.....]

La lettre de la mère Hugo est très gentille. Je te la renvoie, elle m'a causé une impression très profonde, et à Bouilhet aussi. Nous connaissons ici un jeune homme qui nourrit pour elle un amour mystique depuis l'exposition de son portrait

(1) Voir *Théâtre*.

par L. Boulanger, il y a une douzaine d'années au moins. Se doute-t-elle de cela, cette femme qui vit à Paris, qu'elle n'a jamais vu? Chaque chose est un infini, le plus petit caillou arrête la pensée tout comme l'idée de Dieu. Entre deux cœurs qui battent l'un sur l'autre, il y a des abîmes, le néant est entre eux, toute la vie et le reste ; l'âme a beau faire, elle ne brise pas sa solitude, elle marche avec lui ; on se sent fourmi dans un désert et perdu — perdu. — A propos de quoi donc tout cela? Ah ! à propos du portrait de madame Hugo ; c'est bien drôle n'est-ce pas? J'ai été une fois chez elle, en 1845, en revenant de Besançon, où la marraine d'Hugo m'avait fait voir la chambre où il est né. Cette vieille dame m'avait chargé d'aller porter de ses nouvelles à la famille H. [Hugo]. Madame m'a reçu médiocrement ; le grand Hippolyte Lucas est arrivé, et je me suis retiré au bout de six minutes que j'étais assis.

Bouilhet va se mettre à son drame (1) ; au mois d'octobre, il ira habiter Paris. Lui parti, je serai seul ; là commencera ma vieillesse. Tout ce que je connais de la capitale ne me donne pas envie d'y vivre. Paris m'ennuie, on y bavarde trop pour moi. La tentative de séjour que j'y ferai, les quelques mois que j'y passerai pendant deux ou trois hivers, m'en détourneront peut-être pour toujours. Je reviendrai dans mon trou, et j'y mourrai, sans sortir, moi qui me serai tant promené en idée. Ah, je voudrais bien aller aux Indes et au Japon ! Quand la possibilité m'en viendra, je n'aurai peut-être ni argent ni santé. Physiquement d'ailleurs je me recoquille de plus en plus. La vue de ma bûche qui brûle me fait autant de plaisir qu'un paysage. J'ai toujours vécu sans distractions, il m'en faudrait de grandes. Je suis né avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne bois pas. Je suis joueur et je n'ai jamais touché une carte. La débauche me plaît et je vis comme un moine. Je suis mystique au fond et je ne crois à rien.

Mais je t'aime, mon pauvre cœur, et je t'embrasse... rarement ! Vraiment, si je te voyais tous les jours, peut-être t'aimerais-je moins ; mais non, c'est pour longtemps encore, tu vis dans l'arrière-boutique de mon cœur et tu sors le dimanche. Adieu, mille baisers. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Samedi à dimanche, 1 heure matin [15-16 mai 1852.]

La nuit de dimanche me prend au milieu d'une page qui m'a tenu toute la journée et qui est loin d'être finie. Je la quitte pour t'écrire, et d'ailleurs elle me mènerait peut-être jusqu'à demain soir, car comme je suis souvent plusieurs heures à chercher un mot et que j'en ai plusieurs à chercher, il se pourrait que tu passasses encore toute la semaine prochaine si j'attendais la fin. Voilà pourtant plusieurs jours que cela ne va pas trop mal, sauf aujourd'hui où j'ai éprouvé beaucoup d'embarras. Si tu savais ce que je retranche et quelle bouillie que mes manuscrits. Voilà cent vingt pages de faites ; j'en ai bien écrit cinq cents au moins. Sais-tu à quoi j'ai passé tout mon après-midi avant-hier? A regarder la campagne par des

(1) *Madame de Montarcy.*

verres de couleur ; j'en avais besoin pour une page de ma *Bovary*, qui, je crois, ne sera pas une des plus mauvaises. [.....]

Je vais être dérangé cette semaine par l'arrivée de cousines (inconnues) et assez égrillardes, à ce qu'il paraît, du moins l'une d'elles ; ce sont des parentes de Champagne, dont le père est directeur de je ne sais quelles contributions à Dieppe. Ma mère a été les voir avant-hier et hier, jours où je suis resté seul avec l'institutrice. Mais sois sans crainte, ma vertu n'a pas failli et n'a même pas songé à faillir. A le fin de ce mois, ma nièce, la petite de mon frère, va faire sa première communion. Je suis convié à deux dîners et à un déjeuner. Je m'empiffrerai, ça me distraira. Quand on ne se gorge pas dans ces solennités, qu'y faire? te voilà donc au courant de ma vie extérieure.

Quant à l'intérieure, rien de neuf. J'ai lu *Rodogune* et *Théodore* cette semaine. Quelle immonde chose que les commentaires de M. de Voltaire, est-ce bête ! et c'était pourtant un homme d'esprit. Mais l'esprit sert à peu de chose dans les arts, à empêcher l'enthousiasme et nier le génie, voilà tout.

Quelle pauvre occupation que la critique, puisqu'un homme de cette trempe-là nous donne un pareil exemple ; mais il est si doux de faire le pédagogue, de reprendre les autres, d'apprendre aux gens leur métier ! La manie du rabaissement, qui est la lèpre morale de notre époque, a singulièrement favorisé ce penchant dans la gent écrivante ; la médiocrité s'assouvit à cette petite nourriture quotidienne qui, sous des apparences sérieuses, cache le vide. Il est bien plus facile de discuter que de comprendre et de bavarder art, idée du beau, idéal, etc., que de faire le moindre sonnet ou la plus simple phrase. J'ai eu envie souvent de m'en mêler aussi et de faire d'un seul coup un livre sur tout cela ; ce sera pour ma vieillesse, quand mon encrier sera sec. Quel crâne ouvrage il y aurait à écrire sous ce titre : « De l'interprétation de l'antiquité ». Ce serait l'œuvre de toute une vie, — et puis à quoi bon? de la musique ! de la musique plutôt ! tournons au rythme, balançons-nous dans les périodes, descendons plus avant dans les caves du cœur.

Cette manie du rabaissement dont je parle est profondément française, pays de l'égalité et de l'antiliberté, car on déteste la liberté dans notre chère patrie ; l'idéal de l'Etat, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre, absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout? Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits : « Il faut tout régler, tout refaire, reconstituer sur d'autres bases », etc. Il n'est pas de sottises ni de vices qui ne trouvent leur compte à ces rêves. Je trouve que l'homme maintenant est plus fanatique que jamais, mais de lui ; il ne chante autre chose et, dans cette pensée qui saute par delà les soleils, dévore l'espace et bée après l'infini, comme dirait Montaigne ; il ne trouve rien de plus grand que cette misère même de la vie dont elle tâche sans cesse de se dégager. Ainsi la France, depuis 1830, délire d'un réalisme idiot, l'infaillibilité du suffrage universel est prête à devenir un dogme qui va succéder à celui de l'infaillibilité du pape. La force du bras, le droit du nombre, le respect de la foule a succédé à l'autorité du nom, au droit divin, à la suprématie de l'esprit. La conscience humaine ne protestait pas dans l'antiquité, la Victoire était sainte, les dieux la donnaient, elle était juste. L'homme esclave se méprisait lui-même autant que son maître [.....]. Je défie

aucun dramaturge d'avoir l'audace de mettre en scène sur le boulevard un ouvrier voleur. Non : là il faut que l'ouvrier soit honnête homme, tandis que le monsieur est toujours un gredin ; de même qu'aux Français la jeune fille est pure, car les mamans y conduisent leurs demoiselles. Je crois donc cet axiome vrai, à savoir, que l'on aime le mensonge, mensonge pendant la journée et songe pendant la nuit. Voilà l'homme [.....].

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Dimanche soir, [30 mai 1852] (1).

Il faut se méfier des meilleures affections, telle est la morale que je tire de ta lettre. Si le discours (2) de Musset qui m'horripile t'a paru charmant et que tu trouves également charmant ce que j'ai pu faire ou ferai, qu'en conclure?

Mais où se réfugier, mon Dieu ! où trouver un homme? Fierté de soi, conviction de son cœur, admiration du Beau, tout est donc perdu? La fange universelle où l'on nage jusqu'à la bouche emplit donc toutes les poitrines? A l'avenir, et je t'en supplie, ne me parle plus de ce que l'on fait dans le monde, ne m'envoie aucune nouvelle, dispense-toi de tout article, journal, etc. Je peux fort bien me passer de Paris et de tout ce qui s'y brasse ; ces choses me rendent malade, elles me feraient devenir méchant et me renforcent d'autant dans un exclusivisme sombre qui me mènerait à une étroitesse catonienne ; que je me remercie de la bonne idée que j'ai eue de ne pas publier ! Je n'ai encore trempé dans rien ! ma muse (quelque déhanchée qu'elle puisse être) ne s'est point encore prostituée, et j'ai bien envie de la laisser crever vierge, à voir toutes ces véroles qui courent le monde. Comme je ne suis pas de ceux qui peuvent se faire au public et que ce public n'est pas fait pour moi, je m'en passerai : « Si tu cherches à plaire, te voilà déchu », dit Epictète ; je ne déchoirai pas. Le sieur Musset me paraît avoir peu étudié Epictète, et cependant ce n'est pas l'amour de la vertu qui manque dans son discours. Il nous apprend que M. Dupaty était honnête homme et que c'est bien beau d'être honnête homme ; là-dessus, satisfaction générale du public. (Voir *Gabrielle*, de M. Emile Augier.) L'éloge des qualités morales agréablement entrelacé à celui des qualités intellectuelles et mises ensemble au même niveau, est une des plus belles bassesses de l'art oratoire. Comme chacun croit posséder les premières, du même coup on s'attribue les secondes ! J'ai eu un domestique qui avait l'habitude de prendre du tabac ; je lui ai souvent entendu dire lorsqu'il prisait (pour s'excuser de son habitude) : « Napoléon prisait », et la tabatière en effet établissait certainement une certaine parenté entre eux deux, qui, sans abaisser le grand homme, relevait le goujat dans sa propre estime.

Voyons un peu ce fameux discours : le début est des plus mal écrit, il y a une série de *que* de quoi faire vingt catogans. Je trouve ensuite du *respect* qui va l'empêcher de parler (Musset respectant le sieur Dupaty !), la mort prématurée de son

(1) Une autre lettre, du 23 mai, est inédite.
(2) Prononcé à l'Académie française, le 27 mai 1852, en y prenant séance, succédant à Dupaty, vaudevilliste.

père et une jérémiade anodine sur les révolutions, lesquelles « interrompent pour un moment les relations de société ». Quel malheur ! cela me rappelle un peu les filles entretenues après 1848, qui étaient *désolées* : les gens comme il faut s'en allaient de Paris, tout était perdu ! Il est vrai que, comme contrepoids, arrive l'éloge indirect de l'abolition de la torture, la grande ombre de Calas passe, escortée d'un vers corsé :

Un beau trait nous honore encor plus qu'un beau livre.

Idée reçue et généralement admise, quoique l'un soit plus facile à faire que l'autre. J'ai pris bien des petits verres, dans ma jeunesse, avec le sieur Louis Fessard, mon maître de natation, lequel a sauvé quarante à quarante-six personnes d'une mort imminente et *au péril de ses jours*. Or, comme il n'y a pas quarante-six beaux livres dans le monde, depuis qu'on en fait, voilà un drôle qui, à lui tout seul, enfonce dans l'estime d'un poète tous les poètes. — Continuons :

Eloge des écoliers reconnaissants envers leurs maîtres (flatterie indirecte aux professeurs ci-présents), et de rechef épigramme sur la liberté : *utile dulci*, c'est le genre.

Enfin, une phrase est fort belle : « Le murmure de l'Océan, qui troublait encore cette tête ardente, se confondit dans la musique et un coup d'archet l'emporta. » Mais c'est l'Océan et la musique qui sont cause que la phrase est bonne ; et quelque indifférent que soit le sujet en soi, il faut qu'il existe néanmoins. Or, lorsque de mauvaise foi on entonne l'éloge d'un homme médiocre, qu'attendre, sinon une médiocrité? la forme sort du fond, comme la chaleur du feu.

Arrive le petit confiteor ; là le poète appelle ses œuvres *des fautes d'enfant*, se blâme *des torts qu'il n'a plus* et traite l'école romantique de n'avoir pas le *sens commun*, quoiqu'il ne renie pas ses maîtres. Il y aurait eu ici de belles choses à dire sur la place d'Hugo, vide. Comment se priver de pareilles joies, comment se refuser à soi-même la volupté de scandaliser la Compagnie? Mais les *convenances* s'y opposaient, cela aurait fait de la peine à ce bon Gouvernement et c'eût été de mauvais goût ; mais en revanche, nous avons immédiatement après, l'éloge inattendu de Casimir Delavigne, *qui savait que l'estime vaut mieux que le bruit*, et qui en conséquence s'est toujours traîné à la remorque de l'opinion, faisant les *Messéniennes* après 1815, *Le Paria* dans le temps du libéralisme, *Marino Faliero* lors de la vogue de Byron, *Les enfants d'Edouard* quand on raffolait du drame moyen âge. Delavigne était un médiocre monsieur, mais Normand rusé qui épiait le goût du jour et s'y conformait, conciliant tous les partis et n'en satisfaisant aucun, un bourgeois s'il en fut, un Louis-Philippe en littérature ; Musset n'a pour lui que des douceurs.

Louer des vers où se trouve celui-ci :

En quittant Raphaël, je souris à l'Albane.

et Anacréon à côté d'Homère ! L'Albane est le père du rococo en peinture. M. de Voltaire l'aimait beaucoup. Ferney est plein de ses copies. Musset, qui a tant

injurié Voltaire dans *Rolla*, mais qui devait faire son éloge à l'Académie (car il était académicien), devait bien ce petit hommage à son peintre favori.

Suit l'éloge de l'opéra-comique *comme genre :* tout est du même tonneau, sans cesse l'exaltation du gentil, du charmant. Musset a été bien funeste à sa génération en ce sens. Lui aussi, morbleu, a chanté la grisette ! et d'une façon bien plus embêtante encore que Béranger, qui au moins est en cela dans sa veine propre. Cette manie de l'étriqué (comme idée et comme œuvres) détourne des choses sérieuses, mais ça plaît, il n'y a rien à dire, on donne là dedans pour le quart d'heure. Nous allons revenir à Florian avant deux ans, Houssaye alors fleurira, c'est un berger.

Maintenant, un peu d'outrages aux grandes choses et aux grands hommes, le travail du poète : *un noble exercice de l'esprit*, vraiment ! *et quoi qu'on en puisse dire* encore ! quelle audace ! mais comme il y a des idées nobles et des idées apparemment qui ne le sont pas, *des routes grandes et sévères* et des routes petites et plaisantes (d'après la classification des genres bien entendu, 1° tragédies, 2° comédies, comédie sérieuse, comédie pour rire, etc.), il s'ensuit que Bossuet et Fénelon sont au-dessus de Molière (non académicien), *Télémaque* vaut mieux que le *Malade imaginaire* ; pour les hommes graves, en effet, c'est une farce (tel est l'avis entre autres de M. Chéruel, professeur à l'Ecole normale) ; n'importe, la petite route n'en est pas *moins belle* et *à coup sûr elle doit être honorée*, que de bonté ! *quand elle est suivie par un honnête homme* (toujours l'honnête homme), autrement, non !

Ensuite un peu de patriotisme, le drapeau de l'Empire, de beaux faits dans la garde nationale.

Ce vers cité comme bon :

Les doux tributs des champs sur son onde tranquille !

et Tancrède qui *est un type inimitable de poésie chevaleresque !!* enfin, pour la conclusion, le bon exemple des gens qui meurent saintement escortés des sœurs de charité, lesquelles nous avons déjà vues plus haut en compagnie de l'idée chrétienne glorifiée.

Il y en a pour tous les goûts, si ce n'est pour le mien.

Quant à la réponse de Nisard, elle dégrade encore plus le sieur Musset. De Frank, de Rolla, de Bernerette, pas un mot, et il était là, lui ! il avalait tout cela, il écoutait cette théorie que l'amour de Boileau est une *qualité sociale*. Il s'entendait dire que ses vers n'étaient pas sur leurs pieds et que les mères de famille daignaient l'approuver, une fois les enfants retirés. Avaler toutes ces grossièretés en public avec un habit vert sur le dos, une épée au côté et un tricorne à la main, cela s'appelle être honoré ; et voilà pourtant le but de l'ambition des gens de lettres ! On attend ce jour-là pendant des années, ensuite on est posé, consacré. Ah ! c'est que l'on vous voit, il y a des voitures sur la place, et il ne manque pas non plus de belles dames qui vous font des compliments après la cérémonie. Deux heures durant même, le public vous gratifie de cet empressement naïf, qu'il témoigne tour à tour à Tom-Pouce, aux Osages, à la planète Le Verrier, aux ascensions de Poittevin, aux premiers convois du chemin de fer de Versailles (rive droite) ; — et puis on figure le lendemain dans tous les journaux entre la politique et les annonces.

Certes, il est beau d'occuper de la place dans les âmes de la foule, mais on y

est les trois quarts du temps en si piètre compagnie, qu'il y a de quoi dégoûter la délicatesse d'un homme bien né.

Avouons que si aucune belle chose n'est restée ignorée, il n'y a pas de turpitude qui n'ait été applaudie, ni de sot qui n'ait passé pour un grand homme, ni de grand homme qu'on n'ait comparé à un crétin. La postérité change d'avis quelquefois (mais la tache n'en reste pas moins au front de cette humanité qui a de si nobles instincts) et encore ! est-ce que jamais la France reconnaîtra que Ronsard vaut bien Racine ! Il faut donc faire de l'art pour soi, *pour soi seul*, comme on joue du violon.

Musset restera par ses côtés qu'il renie, il a eu de beaux jets, de beaux cris, voilà tout ; mais le *parisien* chez lui entrave le poète, le dandysme y corrompt l'élégance, ses genoux sont raides de ses sous-pieds, la force lui a manqué pour devenir un maître, il n'a cru ni à lui (?) ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase le *cœur*, le *sentiment*, l'amour avec toutes sortes d'*H*, au rabaissement de beautés plus hautes, «le cœur seul est poète», etc. Ces sortes de choses flattent les dames, maximes commodes qui font que tant de gens se croient poètes sans avoir fait un vers. Cette glorification du médiocre m'indigne, c'est nier tout art, toute beauté, c'est insulter l'aristocratie du bon Dieu.

L'Académie française subsistera encore longtemps, quoiqu'elle soit fort en arrière de tout le reste ; elle puise sa force dans la rage qu'ont les Français pour les distinctions, chacun espère en être plus tard ; je m'excepte. Du jour où elle a donné le premier prix Monthyon elle a avoué par là que la vie littéraire s'était retirée d'elle. N'ayant donc plus rien à faire et sentant les choses de sa compétence lui échapper, elle s'est réfugiée dans la vertu, comme font les vieilles femmes dans la dévotion.

Puisque je suis en veine de mauvaise humeur (et franchement j'en ai le cœur gros), je l'épuise : «les jours d'orgueil où l'on me recherche, où l'on me flatte», dis-tu. Allons donc ! ce sont des jours de faiblesse, ceux-là, les jours dont il faut rougir ; tes jours d'orgueil je vais te les dire, les voici, tes jours d'orgueil ! quand tu es chez toi, le soir, dans ta plus vieille robe, avec la cheminée qui fume, gênée d'argent, etc., et que tu vas te coucher le cœur gros et la tête fatiguée ; quand, marchant de long en large dans la chambre ou regardant le bois brûler, tu te dis que rien [ne] te soutient, que tu ne comptes sur personne, que tout te délaisse, et qu'alors, sous l'affaissement de la femme, la muse rebondissant, quelque chose cependant se met à chanter au fond de toi, quelque chose de joyeux et de funèbre, comme un chant de bataille, défi porté à la vie, espérance de sa force, flamboiement des œuvres à venir ; si cela te vient, voilà tes jours d'orgueil, ne me parle pas d'autres orgueils. Laisse-les aux faibles, au sieur Énault qui sera flatté d'entrer à la *Revue de Paris*, à Du Camp, qui est enchanté d'être reçu chez Mme Delessert, à tous ceux enfin qui s'honorent assez peu pour que l'on puisse les honorer. Pour avoir du talent, il faut être convaincu qu'on en possède, et pour garder sa conscience pure, la mettre au-dessus de celles de tous les autres. Le moyen de vivre avec sérénité et au grand air, c'est de se fixer sur une pyramide quelconque, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit élevée et la base solide. Ah ! ce n'est pas toujours amusant et l'on est tout seul, mais on se console en crachant d'en haut.

Encore un mot relativement à ma mère ; nul doute qu'elle ne t'ait reçue de son mieux, si vous vous fussiez rencontrées d'une façon ou d'une autre, mais quant à en être *flattée* (ne prends pas ceci pour une brutalité gratuite), apprends qu'elle n'est flattée de rien, la bonne femme ; il est fort difficile de lui plaire, elle a dans toute sa personne je ne sais quoi d'imperturbable, de glacial et de naïf qui vous démonte, elle se passe de principes encore plus aisément que d'expansions. Toute en constitution vertueuse, elle déclare impudemment qu'elle ne sait pas ce que c'est que la vertu, et ne lui avoir jamais fait un sacrifice.

Elle me disait ce soir que je *m'aigrissais*, je tourne peut-être en effet à la vieille fille ; tant pis, la figure du Misanthrope est une des plus sottes que l'on puisse avoir. Oui, je deviens vieux, je ne suis pas du siècle, je me sens étranger au milieu de mes compatriotes tout autant qu'en Nubie, et je commence sérieusement à admirer le prince Président qui ravale sous la semelle de ses bottes cette noble France. J'irais même lui baiser le derrière pour l'en remercier personnellement s'il n'y avait une telle foule que la place est prise.

Je serai jeudi prochain à Mantes à 5 h. 15. Tu peux prendre le convoi de 3 h. 25 et commander le dîner si tu as le temps. Je t'attends au débarcadère. Adieu, mille baisers. A toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, minuit [9 juin 1852.]

Le même jour que j'ai appris la mort de Pradier (1) (dimanche), j'en ai appris deux autres, celle d'un de mes camarades de collège (2) (cousin de mon beau-frère), qui vient de crever à Alger où il se promenait, et celle d'une jeune femme, ancienne amie de ma sœur, qui dépérit d'une maladie de poitrine causée par des chagrins d'amour. La dernière fois que j'ai vu l'un, c'est il y a cinq à six mois ici, à Croisset, sur la terrasse de mon jardin où il fumait avec moi ; la dernière fois que j'ai vu la seconde, c'est il y a une douzaine d'années, à la campagne, dans le château de son tuteur ; nous montions une côte ensemble, dans un bois, elle avait très chaud et marchait avec peine.

Ce pauvre Pradier, je le regrette ! Aimable et charmante nature ! Qu'il lui a manqué peu de chose, à cet homme, pour être un grand homme tout à fait : un peu plus de sérieux dans l'esprit et moins de banalité dans le caractère ; il n'en restera pas moins comme le premier sculpteur de son temps. Nous étions à Rosny pendant qu'il se mourait, il n'en est pas moins mort et nous n'en avons pas moins joui. Voilà l'éternelle, lamentable et sérieuse ironie de l'existence. C'est il y a six ans à cette époque, dans ce mois-ci, que nous nous sommes connus chez lui. Pauvre homme ! j'en suis resté ahuri toute la journée ; je pourrais déjà faire un volume nécrologique respectable de tous les morts que j'ai connus. Quand on est jeune, on associe la réalisation future de ses rêves aux existences qui vous entourent ; à mesure que ces existences disparaissent, les rêves s'en vont. J'ai bien éprouvé

(1) 5 juin 1852.
(2) Fauvel.

cela pour ma sœur, pour cette femme charmante, dont je ne parle jamais par une pudeur de cœur qui me clôt la bouche. Avec elle j'ai enterré beaucoup d'ambitions, presque tout désir mondain de gloire ; je l'avais élevée, c'était un esprit solide et fin qui me charmait. [.....]

La mort de Pradier me fait éprouver quelque chose d'égoïste assez honteux. Je suis fâché qu'il ne m'ait pas connu, moi qui l'admirais beaucoup ; j'aurais voulu qu'un homme de sa trempe me distinguât de cette foule où je pataugeais autour de lui ; mais l'aurait[-il] pu d'ailleurs? il avait peu le sens critique, notre ami ; sur son art même, je n'ai pu jamais en rien tirer, ce qui le rend supérieur à mes yeux, car c'était un homme d'instinct. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Samedi [19 juin 1852] (1).

Quoiqu'il soit une heure du matin et que j'aie écrit aujourd'hui pendant douze heures (sauf une pour mon dîner), il faut que je te dise combien je suis content de toi, c'est pour moi un *bonheur* que ta pièce, chère Louise (2), un bonheur pour moi, comme j'en ai eu un pour toi, lorsque tu as eu ton prix ; il ne manque à cette pièce que très peu de chose pour en faire tout bonnement un petit chef-d'œuvre : et il n'y a pas de petits chefs-d'œuvre : rythme, composition, nouveauté, tout y est, c'est bien, c'est bien; je suis curieux de voir demain l'avis du confrère. [.....] Voici un vers :

Où les reines buvaient du lait,

dont je fais un cas énorme ; il y a là plus de vraie poésie que dans toutes les tartines sur Dieu, l'âme, l'humanité, qui bourrent ce qu'on appelle les pièces de résistance. Ça ne saute pas à l'œil comme une pensée à grand effet, mais quelle vérité bien dite, et que c'est profond du *sentiment de la chose*. Il faut ainsi que tout sorte du sujet, idées, comparaisons, métaphores, etc. C'est là la griffe du lion, sois-en sûre, et comme la signature de la nature elle-même, dans les œuvres. Un volume de pièces comme celle-là (une fois ces corrections faites, et qui du reste sont faciles) ne le céderait à quoi que ce fût, voilà mon avis. Quel joli refrain, et d'un singulier balancement.

Il n'y a qu'aujourd'hui de toute la semaine que j'aie un peu bien travaillé ; un paragraphe qui me manquait depuis cinq jours m'est enfin, je crois, arrivé avec sa tournure. Quelle difficulté qu'une narration psychologique, pour ne pas toujours rabâcher la même chose.

Du Camp vient de m'envoyer ses photographies (3), je viens de lui envoyer un mot pour le remercier. Si la *Revue de Paris* commence à décliner, voilà mes prédictions qui commencent à se vérifier. Il sera peut-être complètement coulé que je ne serai pas encore à flot, lui qui devait me prendre à son bord, je lui tendrai peut-être la perche; non, je ne regrette pas d'être resté si tard en arrière. Ma vie, du

(1) Une autre lettre, du 13 juin, à la même, reste inédite.
(2) *Les Résidences royales* (*Ce qui est dans le cœur des femmes*, p. 15). Porte la date 15 juin 1852.
(3) Prises en Egypte et en Orient, pendant leur voyage.

moins, n'a jamais bronché ; depuis le temps où j'écrivais, en demandant à ma bonne les lettres qu'il fallait employer pour faire les mots des phrases que j'inventais, jusqu'à ce soir où l'encre sèche sur les ratures de mes pages, j'ai suivi une ligne droite, incessamment prolongée et tirée au cordeau à travers tout. J'ai toujours vu le but se reculer devant moi, d'années en années, de progrès en progrès. Que de fois je suis tombé à plat ventre au moment où il me semblait le toucher. Je sens pourtant que je ne dois pas mourir sans avoir fait rugir quelque part un style comme je l'entends dans ma tête, et qui pourra bien dominer la voix des perroquets et des cigales. Si jamais ce jour que tu attends, où l'approbation de la foule viendra derrière la tienne, arrive, les trois quarts et demi du plaisir que j'en aurai seront à cause de toi, pauvre chère femme, qui m'as tant aimé. Mon cœur n'est pas ingrat, il n'oubliera jamais que ma première couronne, c'est toi qui l'as tressée et qui me l'as posée sur le front avec tes meilleurs baisers ; eh bien, il y a des choses plus voisines que j'envie davantage que ce tapage, que l'on partage avec tant de monde ; sait-on, quelque connu que l'on soit, sa juste valeur? les incertitudes de soi que l'on a dans l'obscurité, on les porte dans la célébrité. Que de gens, parmi les plus forts, en sont morts rongés, à commencer par Virgile qui voulait brûler son œuvre. Sais-tu ce que j'attends? c'est le moment, l'heure, la minute où j'écrirai la dernière ligne de quelque longue œuvre mienne, comme *Bovary* ou autres, et que, ramassant de suite toutes les feuilles, j'irai te les porter, te les lire de cette voix spéciale avec quoi je me berce, et que tu m'écouteras, que je te verrai t'attendrir, palpiter, ouvrir les yeux. Je tiendrai là ma jouissance de toutes les manières. Tu sais que je dois prendre au commencement de l'autre hiver un logement à Paris. Nous l'inaugurerons, si tu veux, par la lecture de *Bovary*, ce sera une fête.

L'Arménien *t'a fait de l'effet ;* que serait-ce si tu avais vu des gens de la Mecque en costume, ou des jeunes gens grecs de la campagne ! Les Arméniens ne sont généralement pas beaux, ils ont un nez d'oiseau de proie et des dents bombées, race de gens d'affaires, drogmans, scribes et politiques de tout l'Orient. Je crois que celui en question désire conquérir des femmes illustres, il se doit cela en sa qualité d'homme civilisé ; s'il te proposait quelque affaire d'argent, rappelle-toi l'avertissement. Je crois à la *race* plus qu'à l'éducation, on emporte, quoi qu'en ait dit Danton, la patrie à la semelle de ses talons et l'on porte au cœur, sans le savoir, la poussière de ses ancêtres morts. Quant à moi, je ferais là-dessus, personnellement, une démonstration par A+B ; il en est de même en littérature : je retrouve toutes mes origines dans le livre que je savais par cœur avant de savoir lire, *Don Quichotte*, et il y a de plus par-dessus l'écume agitée des mers normandes, la maladie anglaise, le brouillard puant. Adieu, mille et mille baisers ; je suis éreinté et vais me coucher.

A toi.

A MAXIME DU CAMP.

Croisset, 1852 [26 juin.]

MON CHER AMI,

Tu me parais avoir à mon endroit un tic ou vice rédhibitoire. Il ne m'embête pas, n'aie aucune crainte ; mon parti est pris là-dessus depuis longtemps.

Je te dirai seulement que tous ces mots : *se dépêcher, c'est le moment, il est temps, place prise, se poser, hors la loi,* sont pour moi un vocabulaire vide de sens ; c'est comme si tu parlais à un Algonquin. Comprends pas.

Arriver, à quoi? A la position de MM. Murger, Feuillet, Monselet, etc., Arsène Houssaye, Taxile Delord, Hippolyte Lucas et soixante-douze autres avec? merci.

Etre connu n'est pas ma principale affaire, cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités. D'ailleurs, sur ce chapitre même, sait-on jamais à quoi s'en tenir? La célébrité la plus complète ne vous assouvit point et l'on meurt presque toujours dans l'incertitude de son propre nom, à moins d'être un sot. Donc l'illustration ne vous classe pas plus à vos yeux que l'obscurité.

Je vise à mieux, à me plaire. Le succès me paraît être un résultat et non pas le but. Or j'y marche, vers ce but, et depuis longtemps, il me semble, sans broncher d'une semelle, ni m'arrêter au bord de la route pour faire la cour aux dames, ou dormir sur l'herbette. Fantôme pour fantôme, après tout, j'aime mieux celui qui a la stature plus haute.

Périssent les Etats-Unis plutôt qu'un principe ! que je crève comme un chien, plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre.

J'ai en tête une manière d'écrire et gentillesse de langage à quoi je veux atteindre. Quand je croirai avoir cueilli l'abricot, je ne refuse pas de le vendre, ni qu'on batte des mains s'il est bon. D'ici là, je ne veux pas flouer le public. Voilà tout.

Que si, dans ce temps-là, il n'est plus temps et que la soif en soit passée à tout le monde, tant pis. Je me souhaite, sois-en sûr, beaucoup plus de facilité, beaucoup moins de travail et plus de profits. Mais je n'y vois aucun remède.

Il se peut faire qu'il y ait des occasions propices en matière commerciale, des veines d'achat pour telle ou telle denrée, un goût passager des chalands qui fasse hausser le caoutchouc ou renchérir les indiennes. Que ceux qui souhaitent devenir fabricants de ces choses se dépêchent donc d'établir leurs usines, je le comprends. Mais si votre œuvre d'art est bonne, si elle est *vraie,* elle aura son écho, sa place, dans six mois, six ans, ou après vous. Qu'importe !

C'est là qu'est le *souffle de vie,* me dis-tu, en parlant de Paris. Je trouve qu'il sent souvent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie. Il s'exhale, pour moi, de ce Parnasse où tu me convies, plus de miasmes que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y arrache sont un peu couverts de m..., convenons-en.

Et à ce propos, je suis fâché de voir un homme comme toi renchérir sur la marquise d'Escarbagnas, qui croyait que « hors Paris, il n'y avait pas de salut pour les honnêtes gens ». Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire borné. L'humanité est partout, mon cher monsieur, mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens.

Certes, il y a une chose que l'on gagne à Paris, c'est le toupet, mais l'on y perd un peu de sa crinière.

Celui qui, élevé à Paris, est devenu néanmoins un véritable homme fort, celui-là était né demi-dieu. Il a grandi les côtes serrées et avec des fardeaux sur la tête, tandis qu'au contraire il faut être dénué d'originalité native si la solitude, la concentration, un long travail ne vous créent à la fin quelque chose d'approchant.

Quant à déplorer si amèrement ma vie neutralisante, c'est reprocher à un cordonnier de faire des bottes, à un forgeron de battre son fer, à un artiste de vivre dans son atelier. Comme je travaille de 1 heure de l'après-midi à 1 heure de l'après-minuit *tous les jours* sauf de 6 à 8 heures, je ne vois guère à quoi employer le temps qui me reste. Si j'habitais en réalité la province ou la campagne, me livrant à l'exercice du domino, ou à la culture des melons, j'en concevrais le reproche. Mais si je m'abrutis, c'est Lucien, Shakespeare et écrire un roman qui en sont cause.

Je t'ai dit que j'irais habiter Paris quand mon livre serait fait et que je le publierais si j'en étais content. Ma résolution n'a point changé. Voilà ce que je peux dire, mais rien de plus.

Et crois-moi, mon ami, laisse couler l'eau. Que les querelles littéraires renaissent ou ne renaissent pas, je m'en fous ; qu'Augier réussisse, je m'en contrefous, et que Vacquerie et Ponsard élargissent si bien leurs épaules qu'ils me prennent toute ma place, je m'en archifous et je n'irai pas les déranger pour qu'ils me la rendent.

Sur ce je t'embrasse.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset] Samedi soir [26 juin 1852.]

Je viens d'écrire trois lettres, une à Trouville, à un capitaine pour avoir 60 litres de rhum anglais, une à Henriette Collier pour qu'elle te ou me renvoie l'Album et une au sieur Du Camp. Il y a, je crois, revirement ; à propos de l'*Ulysse* de Ponsard (1) il m'a écrit de but en blanc et il recommence à déplorer *amèrement*, c'est le mot, que je ne sois pas à Paris où ma place était entre Ponsard et Vacquerie. Il n'y a qu'à Paris qu'on vit, etc., etc. Je mène une vie *neutralisante*. Je lui ai répondu strictement et serré sur ce chapitre. Je crois qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne montrera ma lettre à personne. Je me suis tenu dans le sujet, mais je l'emplis. Ma lettre a quatre pages ; en voici un paragraphe que je copie et qui te donnera une idée du ton : « C'est là qu'est le souffle de la vie, me dis-tu ; je trouve qu'il sent « l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie, il s'exhale pour moi de ce Parnasse « où tu m'invites, plus de miasmes à faire vomir que de vertiges, les lauriers qu'on « y arrache sont un peu couverts de m..., convenons-en.

»Et à ce propos je suis fâché de voir un homme d'esprit renchérir sur la mar- « quise d'Escarbagnas, laquelle croyait que, hors Paris, il n'y avait point de salut « pour les honnêtes gens. Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à- « dire borné. L'humanité est partout, mon cher monsieur, mais la blague plus « à Paris qu'ailleurs, j'en conviens, etc. »

Ton long récit de la visite de Musset m'a fait une étrange impression ; en somme, c'est un malheureux garçon, *on ne vit pas sans religion ;* ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but, on flotte au jour le jour, tiraillé par toutes les passions et les vanités de la rue. Je trouve l'origine de cette décadence dans la manie commune qu'il avait de prendre le sentiment pour la poésie.

Le mélodrame est bon où Margot a pleuré

(1) Théâtre-Français, 18 juin 1852.

ce qui est un très joli vers en soi, mais d'une poétique commode ; « il suffit de souffrir pour chanter », etc. Voilà des axiomes de cette école, cela vous mène à tout comme morale et à rien comme produit artistique. Musset aura été un charmant jeune homme et puis un vieillard, mais rien de planté, de rassis, de carré, de sérieux dans son talent (comme existence j'entends) ; c'est que, hélas ! le vice n'est pas plus fécondant que la vertu, il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux, ni vertueux, mais au-dessus de tout cela. Ce que j'ai trouvé de plus sot et que l'ivresse même n'excuse pas, c'est la fureur à propos de la croix. C'est de la stupidité lyrique en action, et puis c'est tellement voulu et si peu senti ; je crois bien qu'il a peu écouté *Melænis*, ne vois-tu donc pas qu'il a été jaloux de cet étranger (Bouilhet) que tu te mettais à lui vanter après l'avoir repoussé (lui, Musset). Il a saisi le premier prétexte pour rompre là les chiens. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Dimanche soir, minuit [27-28 juin 1852.]

Voilà enfin la pièce sur Pradier ; si tu trouves le moyen de la faire paraître dans *les Débats, la Presse,* ou *le Pays,* jamais on ne se doutera que la publication vient de toi. Du Camp sera fort perplexe de savoir comment Bouilhet est arrivé à se faire imprimer dans un journal sans sa protection, et n'imaginera guère que [ce] soit l'auteur d'une pièce sur le même sujet (1) ; ces façons sont peu dans les us de la gent de lettres, en effet. [.....]

Je n'en persiste pas moins dans mon dire relativement à l'*Ane d'or,* malgré l'avis du Philosophe et celui de Musset ; tant pis pour ces messieurs s'ils ne le comprennent pas et tant mieux pour moi si je me trompe ; mais s'il y a une vérité artistique au monde, c'est que ce livre est un chef-d'œuvre. Il me donne à moi des vertiges et des éblouissements ; la nature pour elle-même, le paysage, le côté purement pittoresque des choses sont traités là à la moderne et avec un souffle antique et chrétien tout ensemble qui passe au milieu. Ça sent l'encens et l'urine, la bestialité s'y marie au mysticisme ; nous sommes bien loin encore de cela, nous autres, comme faisandage moral. Ce qui me fait croire que la littérature française est encore jeune. Musset aime la gaudriole, eh bien ! pas moi, elle sent l'esprit (que je l'exècre en art) ; les chefs-d'œuvre sont bêtes, ils ont la mine tranquille comme les productions mêmes de la nature, comme les grands animaux et les montagnes ; j'aime l'ordure, oui, et quand elle est lyrique comme dans Rabelais qui n'est point du tout un homme à gaudriole ; mais la gaudriole est française. Pour plaire au goût français il faut cacher presque la poésie, comme on fait pour les pilules, dans une poudre incolore et la lui faire avaler sans qu'il s'en doute.

P. S. — Nous venons de relire la pièce, nous en sommes saouls et n'en savons

(1) La poésie de Louis Bouilhet, « Pradier », dont il est ici question, a été publiée dans *Le Pays* du 23 juillet 1852. Elle n'a rien de commun avec une autre poésie, « A Pradier », du même Bouilhet, que la *Revue de Paris* avait publiée en mars 1852, et qui a été recueillie dans *Festons et Astragales.*

que penser. Juge la toi-même et « fais en ce que tu voudras » (Bouilhet) — « et tâche de la faire paraître » (moi). —

Adieu, je t'embrasse tendrement. A toi.

A MAXIME DU CAMP.

[Croisset, début juillet 1852.]

MON CHER,

Je suis peiné de te voir si sensible. Loin d'avoir voulu rendre ma lettre *blessante*, j'avais tâché qu'elle fût tout le contraire. Je m'y étais, autant que je l'avais pu, renfermé dans les *limites du sujet*, comme on dit en rhétorique.

Mais pourquoi aussi recommences-tu ta rengaine et viens-tu toujours prêcher le régime à un homme qui a la prétention de se croire en bonne santé? Je trouve ton affliction à mon endroit comique, voilà tout. Est-ce que je te blâme, moi, de vivre à Paris, et d'avoir publié, etc.? Lorsque tu voulais même, dans un temps, venir habiter une maison voisine de la mienne, à la campagne, ai-je applaudi à ce projet, t'ai-je jamais conseillé de mener ma vie, et voulu mener ton *ingénieuse* à la lisière, lui disant : « Mon petit ami, il ne faut pas manger de cela, s'habiller de cette manière, venir ici, etc.? » A chacun donc ce qui lui convient. Toutes les plantes ne veulent pas la même culture. Et, d'ailleurs, toi à Paris, moi ici, nous aurons beau faire, si nous n'avons pas l'étoile, si la vocation nous manque, rien ne viendra, et si, au contraire, elle existe, à quoi bon se tourmenter du reste?

Tout ce que tu pourras me dire, je me le suis dit, sois en sûr, blâme ou louange, bien et mal. Tout ce que tu ajouteras là-dessus ne sera donc que la redite d'une foule de monologues que je sais par cœur.

Encore un mot cependant : le renouvellement littéraire que tu annonces, je le nie, ne voyant jusqu'à présent ni un homme nouveau, ni un livre original, ni une idée qui ne soit usée (on se traîne au cul des maîtres comme par le passé). On rabâche des vieilleries humanitaires ou esthétiques. Je ne nie pas la bonne volonté dans la jeunesse actuelle, de créer une école, mais je l'en défie ; heureux si je me trompe, je profiterai de la découverte.

Quant à *mon poste* d'homme de lettres, je te le cède de grand cœur, et j'abandonne la guérite, emportant le fusil sous mon bras. Je dénie l'honneur d'un pareil titre et d'une pareille mission. Je suis tout bonnement un bourgeois qui vit retiré à la campagne, m'occupant de littérature, et sans rien demander aux autres : ni considération, ni honneur, ni estime même. Ils se passeront donc de mes lumières Je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles, c'est pourquoi je me tiens à l'écart.

Pour ce qui est de *les aider*, je ne refuserai jamais un service, quel qu'il soit. Je me jetterais à l'eau pour sauver un bon vers ou une bonne phrase, n'importe de qui, mais je ne crois pas pour cela que l'humanité ait besoin de moi, pas plus que je n'ai besoin d'elle.

Modifie encore cette idée, à savoir que si je suis seul, je *ne me contente pas de moi-même*. C'est quand je le serai, content de moi, que je sortirai de chez moi,

où je ne suis pas gâté d'encouragements. Si tu pouvais voir au fond de ma cervelle, cette phrase, que tu as écrite, te semblerait une monstruosité.

Si ta conscience t'a ordonné de me donner ces conseils, tu as bien fait et je te remercie de l'intention. Mais je crois que tu l'étends aux autres, ta conscience, et que ce brave Louis (1) ainsi que ce bon Théo, que tu associes à ton désir de me façonner une petite perruque pour cacher ma calvitie, se f... complètement de ma pratique, ou du moins, n'y pensent guère. « La calvitie de ce pauvre Flaubert », ils peuvent en être convaincus, mais désolés, j'en doute. Tâche de faire comme eux, prends ton parti sur ma calvitie précoce, sur mon irrémédiable encroûtement, il tient comme la teigne, tes ongles se casseront dessus ; garde-les pour des besognes plus légères.

Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise donc où chacun demande ! Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer ; si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil.

Je suis à toi.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure du matin [3 juillet 1852.]

Tes dernières lettres sont bien tristes, pauvre chère Louise ; tu m'as l'air découragée, *ne baisse pas*, tu étais si bien il y a quelque temps ; j'aime à te savoir calme là-bas pendant que je suis ici, il y a bien des moments où si je pouvais m'envoler vers toi, pour aller embrasser ta belle et bonne figure quand je me l'imagine triste et rêvant seule sur mille misères de la vie, je le ferais, va, et je m'en reviendrais ; espère, espère, tout est là, les voiles ne vont pas sans vent, les cœurs tombent quand le souffle leur manque. J'ai été bien affaissé toute cette semaine où j'ai fait à peu près *une* page. Comme j'ai envie que cette première partie soit achevée ! j'ai presque la conviction que c'est trop long et pourtant je n'y vois rien à retrancher, il y a tant de petites choses importantes à dire. Depuis hier au soir pourtant et surtout aujourd'hui, ça va mieux, le beau temps sans doute en est cause. Ce soleil m'a délecté et ce soir la lune. Je me sens à l'heure qu'il est frais et rajeuni.

Du Camp m'a répondu une lettre *bonhomme* et affligée ; je lui en ai envoyé une autre du même tonneau (de vinaigre), je crois qu'il sentira longtemps l'étourdissement d'un tel coup de poing et qu'il se le tiendra pour dit ; je suis très bon enfant jusqu'à un certain degré, jusqu'à une frontière (celle de ma liberté) qu'on ne passe pas ; or comme il a voulu empiéter sur mon territoire le plus personnel, je l'ai recalé dans son coin et à distance. Comme il me disait que l'on se devait aux autres, qu'il fallait s'aider, etc., que j'avais une mission et autres phrases, après lui avoir exprimé net que je me f... de tout et de tous, j'ajoutais : « les autres se passeront donc de mes lumières, je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles » et de même pendant quatre pages. Je suis un Barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la

(1) De Cormenin.

haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands tous que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines ; c'est une boisson aigre et fermentée et qui quelquefois fait sauter la bonde. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de lundi à mardi, 2 heures. Mardi. Mardi soir [5-6 juillet 1852] (1).

[.....] Il est dans les idées reçues qu'on ne va pas se promener avec un homme au clair de lune pour admirer la lune, et le sieur de Musset est diablement dans les idées reçues, sa vanité est de sang bourgeois. Je ne crois pas, comme toi, que ce qu'il a senti le plus soient les œuvres d'art ; ce qu'il a senti le plus, ce sont ses propres passions. Musset est plus poète qu'artiste, et maintenant beaucoup plus homme que poète, — et un pauvre homme.

Musset n'a jamais séparé la poésie des sensations qu'elle complète. La musique selon lui a été faite pour les sérénades, la peinture pour le portrait et la poésie pour la consolation du cœur. Quand on veut ainsi mettre le soleil dans sa culotte, on brûle sa culotte et on pisse sur le soleil. C'est ce qui lui est arrivé. Les nerfs, le magnétisme, voilà la poésie. Non, elle a une base plus sereine ; s'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare et qu'Homère, lequel je me figure avoir été un homme peu nerveux. Cette confusion est impie, j'en peux dire quelque chose, moi qui ai entendu à travers des portes fermées parler à voix basse des gens à trente pas de moi, moi dont on voyait à travers la peau du ventre bondir tous les viscères et qui parfois ai senti dans la période d'une seconde un million de pensées, d'images, de combinaisons de toute sorte qui jetaient à la fois dans ma cervelle comme toutes les fusées allumées d'un feu d'artifice ; mais ce sont d'excellents sujets de conversation et qui émeuvent.

La poésie n'est point une débilité de l'esprit, et ces susceptibilités nerveuses en sont une ; cette faculté de sentir outre mesure est une faiblesse. Je m'explique.

Si j'avais eu le cerveau plus solide, je n'aurais point été malade de faire mon droit et de m'ennuyer, j'en aurais tiré parti, au lieu d'en tirer du mal. Le chagrin, au lieu de me rester sur le crâne, a coulé dans mes membres et les crispait en convulsions. C'était une *déviation*. Il se trouve souvent des enfants auxquels la musique fait mal ; ils ont de grandes dispositions, retiennent des airs à la première audition, s'exaltent en jouant du piano, le cœur leur bat, ils maigrissent, pâlissent, tombent malades, et leurs pauvres nerfs, comme ceux des chiens, se tordent de souffrance au son des notes. Ce ne sont point là les Mozarts de l'avenir ; la *vocation* a été déplacée, l'idée a passé dans la chair où elle reste stérile, et la chair périt ; il n'en résulte ni génie, ni santé.

Même chose dans l'art, la passion ne fait pas les vers, et plus vous serez personnel, plus vous serez faible. J'ai toujours péché par là, moi ; c'est que je me suis

(1) Lettre écrite en trois fois. Tout le début est inédit. Il y est question entre autres d'une visite d'Alfred de Musset à Louise Colet, d'une promenade qu'ils ont faite ensemble et que la Muse a racontée dans une précédente lettre. Flaubert raille son amie et le poète à ce sujet. Je rétablis seulement la dernière phrase, sans laquelle le texte publié est incompréhensible.

toujours mis dans tout ce que j'ai fait — à la place de saint Antoine, par exemple, c'est moi qui y suis ; la *tentation* a été pour moi et non pour le lecteur. *Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est* (comme elle est *toujours* en elle-même, dans sa généralité et dégagée de tous ses contingents éphémères); mais il faut avoir la faculté *de se la faire sentir*. Cette faculté n'est autre que le génie : *voir*, — avoir le modèle devant soi, qui pose.

C'est pourquoi je déteste la poésie *parlée*, la poésie en phrases. Pour les choses qui n'ont pas de mots, le regard suffit ; les exhalaisons d'âme, le lyrisme, les descriptions, je veux de tout cela en style ; ailleurs, c'est une prostitution de l'art et du sentiment même.

C'est cette pudeur-là qui m'a toujours empêché de faire la cour à une femme ; en disant les phrases *po-é-tiques* qui me venaient alors aux lèvres, j'avais peur qu'elle ne se dise : « Quel charlatan ! » et la crainte d'en être un effectivement m'arrêtait. Cela me fait songer à Mme Cloquet qui, pour me montrer comme elle aimait son mari et l'inquiétude qu'elle avait eue durant une maladie de cinq à six jours qu'il avait faite, relevait son bandeau pour que je visse deux ou trois cheveux blancs sur sa tempe, et me disait : « J'ai passé trois nuits sans dormir, trois nuits à le garder. » C'était en effet formidable de dévouement.

Sont de même farine tous ceux qui vous parlent de leurs amours envolées, de la tombe de leur mère, de leur père, de leurs souvenirs bénis, baisent des médailles, pleurent à la lune, délirent de tendresse en voyant des enfants, se pâment au théâtre, prennent un air pensif devant l'Océan. Farceurs ! farceurs ! et triples saltimbanques ! qui font le saut du tremplin sur leur propre cœur pour atteindre à quelque chose.

J'ai eu, moi aussi, mon époque nerveuse, mon époque sentimentale, et j'en porte encore comme un galérien la marque dans le cou. Avec ma main brûlée j'ai le droit maintenant d'écrire des phrases sur la nature du feu. Tu m'as connu quand cette période venait de se clore, et arrivé à l'âge d'homme ; mais avant, autrefois, j'ai cru à la réalité de la poésie dans la vie, à la beauté plastique des passions, etc. ; j'avais une admiration égale pour tous les tapages, j'en ai été assourdi et je les ai distingués. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Lundi soir, 1 h. de nuit [26 juillet 1852] (1).

J'en aurais encore pour quinze grandes journées de travail à revoir toute ma première partie, j'y découvre de monstrueuses négligences, mais je t'ai promis pour la semaine prochaine de venir, je ne manquerai pas à ma promesse. Ce ne sera pas lundi, mais mercredi, je resterai une huitaine. Nous devons aller à Trouville (où ma mère a besoin) vers le 15. Si je ne reviens pas exprès pour ton prix, chose que je ne puis te promettre, je viendrai te faire une petite visite dans les premiers jours de septembre, quand je ne serai pas encore bien en train et que le scénario de ma seconde partie sera bien retravaillé. Voilà sept à huit jours que je suis à ces

(1) Trois autres lettres à Louise Colet, des 8, 12 et 18 juillet, sont inédites.

corrections, j'en ai les nerfs fort agacés, je me dépêche et il faudrait faire cela lentement ; découvrir à toutes les phrases des mots à changer, des consonances à enlever, etc., est un travail aride, long et très humiliant au fond. C'est là que les bonnes petites mortifications intérieures vous arrivent ; j'ai lu mes vingt dernières pages hier à Bouilhet qui en a été content ; pourtant, dimanche prochain, je lui relis tout. Je ne t'apporterai rien ; avec toi j'ai de la coquetterie, et je ne te montrerai pas une ligne avant que j'aie complètement fini, quelque envie que j'aie de faire le contraire ; mais c'est plus raisonnable, tu n'en jugeras que mieux et n'en auras que plus de plaisir si c'est bon ; encore une longue année. [.....]

Les vers du *Pays* (1) sont parus. Merci pour nous deux, ma pauvre chérie. Un journal de Rouen les a reproduits le lendemain. Hier j'ai été voir à Rouen une ascension aérostatique de Poittevin (2) ; c'est fort beau. J'ai été dans une vraie admiration. — De tes deux pièces de vers, il n'y a vraiment de *bon* que le milieu de la *Place-Royale* (3) ; la fin est bien molle ; pourquoi donc ne donnes-tu pas plus cours à ton talent pittoresque? Tu es plus pittoresque et dramatique que sentimentale, retiens cela, ne crois pas que la plume ait les mêmes instincts que le cœur. Ce n'est pas le vers de sentiment que tu réussis, mais le vers *violent* ou imagé, comme toutes les natures méridionales. Va donc dans cette voie franchement ; il y a dans cette pièce de la *Place-Royale* de charmantes choses, comme rareté et compréhension plastique et qui sont à toi, au moins qui sont neuves. Dans quatorze à seize mois, quand j'aurai un logement à Paris, je te rendrai la vie dure, va, et je te traiterai virilement comme tu le mérites.

Oui, c'est une étrange chose que la plume d'un côté et l'individu de l'autre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux l'antiquité que moi, qui l'ait plus rêvée, et fait tout ce qu'il a pu pour la connaître ; et je suis pourtant un des hommes (dans mes livres) les moins antiques qu'il y ait ; à me voir d'aspect, on croirait que je dois faire de l'épique, du drame, de la brutalité de faits, et je ne me plais au contraire que dans les sujets d'analyse, d'anatomie, si je peux dire. Au fond, je suis l'homme des brouillards, et c'est à force de patience et d'étude que je me suis débarrassé de toute la graisse blanchâtre qui noyait mes muscles. Les livres que j'ambitionne le plus de faire sont justement ceux pour lesquels j'ai le moins de moyens. *Bovary* en ce sens aura été un tour de force inouï et dont moi seul jamais aurai conscience : sujet, personnage, effet, etc., tout est hors de moi ; cela devra me faire faire un grand pas par la suite ; je suis, en écrivant ce livre, comme un homme qui jouerait du piano avec des balles de plomb sur chaque phalange. Mais quand je saurai bien mon doigté, s'il me tombe sous la main un air de mon goût et que je puisse jouer les bras retroussés, ce sera peut-être bon. Je crois, du reste, qu'en cela je suis dans la ligne ; ce que vous faites n'est pas pour vous, mais pour les autres ; l'Art n'a rien à démêler avec l'artiste ; tant pis s'il n'aime pas le rouge, le vert ou le jaune, toutes les couleurs sont belles, il s'agit de les peindre. Lis-tu l'*Ane d'or*? tâche

(1) Poésie de Bouilhet intitulée « Pradier » (*Le Pays*, 23 juillet). Reproduite le 25 juillet dans le *Nouvelliste de Rouen*.

(2) 25 juillet 1852. L'aéronaute était à cheval, « sur son fougueux et magnifique cheval blanc » suspendu sous la nacelle, raconte le *Nouvelliste* du 26.

(3) *Ce qui est dans le cœur des femmes*, p. 25.

donc de le lire avant que je n'arrive, que nous en causions un peu. Je t'apporterai *Cyrano* (1), voilà un fantaisiste, ce gaillard-là, et un vrai encore ! ce qui n'est pas commun. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Samedi, 5 heures [4 septembre 1852] (2).

[.....] Ta lettre de ce matin m'attriste aussi, pauvre chère femme, comme je t'aime ! pourquoi t'es-tu blessée d'une phrase qui était au contraire l'expression du plus solide amour q'un être humain puisse porter à un autre? ô femme ! femme, sois-le donc moins ! [.....] Hume bien l'air des bois cette semaine, et regarde les feuilles pour elles-mêmes ; pour comprendre la nature, il faut être calme comme elle.

Ne nous lamentons sur rien ; se plaindre de tout ce qui nous afflige ou nous irrite, c'est se plaindre de la constitution même de l'existence. Nous sommes faits pour la peindre, nous autres, et rien de plus. Soyons religieux ; moi, tout ce qui m'arrive de fâcheux, en grand ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains et je ferme les deux yeux ; à force d'appeler la Grâce, elle vient. Dieu a pitié des simples et le soleil brille toujours pour les cœurs vigoureux qui se placent au-dessus des montagnes.

Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble) et je voudrais qu'il fût plus fort. Quand aucun encouragement ne vous vient des autres, quand le monde extérieur vous dégoûte, vous alanguit, vous corrompt, vous abrutit, les gens *honnêtes* et *délicats* sont forcés de chercher en eux-mêmes quelque part un lieu plus propre pour y vivre. Si la société continue comme elle va, nous reverrons, je crois, des mystiques comme il y en a eu à toutes les époques sombres. Ne pouvant s'épancher, l'âme se concentrera ; le temps n'est pas loin où vont revenir les langueurs universelles, les croyances à la fin du monde, l'attente d'un Messie. Mais la base théologique manquant, où sera maintenant le point d'appui de cet enthousiasme qui s'ignore? les uns chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles religions, d'autres dans l'Art ; et l'humanité comme la tribu juive dans le désert, va adorer toutes sortes d'idoles. Nous sommes, nous autres, venus un peu trop tôt ; dans vingt-cinq ans le point d'intersection sera superbe aux mains d'un maître ; alors, la prose, la prose surtout (forme plus jeune) pourra jouer une symphonie humanitaire formidable ; des livres comme le *Satyricon* et l'*Ane d'or* peuvent revenir, et ayant en débordements psychiques tout ce que ceux-là ont eu de débordements sensuels.

Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir, avec leur éternelle prédication matérialiste ; ils ont nié la *douleur*, ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne, le sang du Christ qui se remue en nous ; rien ne l'extirpera, rien ne la tarira, il ne s'agit pas de la dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui

(1) *Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*, que Flaubert venait de lire, et qu'il appelle une «immense chose».

(2) Quatre autres lettres à Louise Colet, des 28 juillet, 1er août, 4 août et 1er septembre, sont inédites.

serait la conséquence de leur hypothèse), nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins perchent sur les arbres. L'âme dort maintenant, ivre de paroles entendues, mais elle aura un réveil frénétique où elle se livrera à des joies d'affranchi, car elle n'aura plus autour d'elle rien pour la gêner, ni gouvernement, ni religion, pas une formule quelconque ; les républicains de toute nuance me paraissent les pédagogues les plus sauvages du monde, eux qui rêvent des organisations, des législations, une société comme un couvent. Je crois, au contraire, que les règles de tout s'en vont, que les barrières se renversent, que la terre se nivelle. Cette grande confusion amènera peut-être la liberté. L'Art qui devance toujours a du moins suivi cette marche ; quelle est la poétique qui soit debout maintenant? la plastique même devient de plus en plus presque impossible, avec nos langues circonscrites et précises et nos idées vagues, mêlées, insaisissables ; tout ce que nous pouvons faire, c'est donc, à force d'habileté, de serrer plus raide ces cordes de la guitare tant de fois raclées et d'être surtout des virtuoses, puisque la naïveté à notre époque est une chimère. Avec cela le pittoresque s'en va presque du monde ; la Poésie ne mourra pas cependant, mais quelle sera celle des choses de l'avenir? je ne la vois guère, qui sait? la beauté deviendra peut-être un sentiment inutile à l'humanité et l'Art sera quelque chose qui tiendra le milieu entre l'algèbre et la musique.

Puisque je ne peux pas voir demain, j'aurais voulu voir hier. Que ne vivais-je au moins sous Louis XIV avec une grande perruque, des bas bien tirés et la société de M. Descartes ! que ne vivais-je du temps de Ronsard, que ne vivais-je du temps de Néron ! comme j'aurais causé avec les rhéteurs grecs ! comme j'aurais voyagé dans les grands chariots sur les voies romaines et couché le soir dans les hôtelleries, avec les prêtres de Cybèle vagabondant ! que n'ai-je vécu surtout au temps de Périclès pour souper avec Aspasie couronnée de violettes et chantant des vers entre des murs de marbre blanc ! Ah ! c'est fini tout cela, ce rêve-là ne reviendra plus. J'ai vécu partout par là, moi, sans doute, de quelque existence antérieure. Je suis sûr d'avoir été, sous l'empire romain, directeur de quelque troupe de comédiens ambulants, un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes pour en faire des comédiennes et qui étaient tout ensemble professeur, maquereau et artiste ; ce sont de belles balles dans les comédies de Plaute que ces gredins-là, et en les lisant il me revient comme des souvenirs. As-tu éprouvé cela quelquefois, le frisson historique?

Adieu, je t'embrasse, tout à toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Lundi soir, minuit [13 septembre 1852.]

[.....] Comme tu m'écris, pauvre chère Louise, des lettres tristes depuis quelque temps ! je ne suis pas de mon côté fort facétieux, l'intérieur et l'extérieur, tout va assez sombrement : la *Bovary* marche à pas de tortue, j'en suis désespéré par moments ; d'ici à une soixantaine de pages, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois, j'ai peur que ça ne continue ainsi. Quelle lourde machine à construire qu'un

livre, et compliquée surtout. Ce que j'écris présentement risque d'être du Paul de Kock si je n'y mets une forme profondément littéraire ; mais comment faire du dialogue trivial qui soit bien écrit? il le faut pourtant, il le faut. Puis, quand je vais être quitte de cette scène d'auberge, je vais tomber dans un amour platonique déjà ressassé par tout le monde, et si j'ôte de la trivialité, j'ôterai de l'ampleur. Dans un bouquin comme celui-là, une déviation d'une ligne peut complètement m'écarter du but, me le faire rater tout à fait ; au point où j'en suis, la phrase la plus simple a pour le reste une portée infinie, de là tout le temps que j'y mets, les réflexions, les dégoûts, la lenteur. [.....]

Quels sont ces récits? (1) C'est bien difficile en vers, une narration. Le drame est arrêté, tant mieux, j'ai connu un temps où tu en aurais fait déjà deux actes ; réfléchis, réfléchis avant d'écrire, *tout dépend de la conception ;* cet axiome du grand Gœthe est le plus simple et le plus merveilleux résumé et précepte de toutes les œuvres d'art possibles.

Il ne t'a manqué que la patience jusqu'à présent ; je ne crois pas que ce soit le génie, la patience, mais c'en est le signe quelquefois et ça en tient lieu. Ce vieux croûton de Boileau vivra autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait. Dégage-toi de plus en plus, en écrivant, de ce qui n'est pas de l'Art pur. Aie en vue le modèle, toujours et rien autre chose ; tu en sais assez pour pouvoir aller loin, c'est moi qui te le dis, aie foi, aie foi. Je veux (et j'y arriverai) te voir t'enthousiasmer d'une coupe, d'une période, d'un rejet, de la forme en elle-même enfin ! abstraction faite du sujet, comme tu t'enthousiasmais autrefois pour le sentiment, pour le cœur, pour les passions ; l'Art est une représentation, nous ne devons penser qu'à représenter ; il faut que l'esprit de l'artiste soit comme la mer, assez vaste pour qu'on n'en voie pas les bords, assez pur pour que les étoiles du ciel s'y mirent jusqu'au fond.

Il me semble qu'il y a dix ans que je ne t'ai vue, je voudrais te presser sur moi dans mes défaillances, mais après, mais après? — Non ! non ! les jours de fête, je le sais, ont de trop tristes lendemains ; la mélancolie elle-même n'est qu'un souvenir qui s'ignore ; nous nous retrouverons dans un an mûris et *granitisés ;* ne te plains pas de la solitude, cette plainte est une flatterie envers le monde (si tu reconnais que tu as besoin de lui pour vivre, c'est te mettre au-dessous de lui). « Si tu cherches à plaire, dit Epictète, te voilà déchu. » J'ajoute ici : s'il te faut les autres, c'est que tu leur ressembles. Qu'il n'en soit rien. Quant à moi, la solitude ne me pèse que quand on m'y dérange ou quand mon travail baisse. [.....]

---

* A LA MÊME.

Croisset, dimanche soir, 11 heures [19 septembre 1852.]

[.....] Que ma *Bovary* m'embête ! je commence à m'y débrouiller pourtant un peu. Je n'ai jamais de ma vie rien écrit de plus difficile que ce que je fais mainte-

(1) Première idée du *Poème de la femme*, récits en vers, que voulait écrire Louise Colet. Bouilhet, dans une lettre du 16 novembre 1852 (*Revue de Paris*, 15 novembre 1908) précise que le *Poème* se serait composé de six contes distincts : La Paysanne, la Princesse, la Prostituée, la Femme supérieure, la Servante, la Bourgeoise.

nant, du dialogue trivial ! cette scène d'auberge va peut-être me demander trois mois, je n'en sais rien ; j'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter. J'ai à poser à la fois dans la même conversation cinq ou six personnages (qui parlent), plusieurs autres (dont on parle), le lieu où l'on est, tout le pays, en faisant des descriptions physiques de gens et d'objets, et à montrer au milieu de tout cela un monsieur et une dame qui commencent (par une sympathie de goûts) à s'éprendre un peu l'un de l'autre. Si j'avais de la place encore ! mais il faut que tout cela soit rapide sans être sec, et développé sans être épaté, tout en me ménageant pour la suite d'autres détails qui là seraient plus frappants. Je m'en vais faire tout rapidement et procéder par grandes esquisses d'ensemble successives ; à force de revenir dessus cela se serrera peut-être. La phrase en elle-même m'est fort pénible, il me faut faire parler, en style écrit, des gens du dernier commun, et la politesse du langage enlève tant de pittoresque à l'expression !

Tu me parles encore, pauvre chère Louise, de gloire, d'avenir, d'acclamations ; ce vieux rêve ne me tient plus, parce qu'il m'a trop tenu. Je ne fais point ici de fausse modestie, non, je ne crois à rien. Je doute de tout, et qu'importe? je suis bien résigné à travailler toute ma vie comme un nègre sans l'espoir d'une récompense quelconque ; c'est un ulcère que je gratte, voilà tout ; j'ai plus de livres en tête que je n'aurai le temps d'en écrire d'ici à ma mort, au train que je prends surtout ; l'occupation ne me manquera pas (c'est l'important) pourvu que la Providence me laisse toujours du feu et de l'huile! Au siècle dernier, quelques gens de lettres révoltés des exactions des comédiens à leur égard voulurent y porter remède, on prêcha Piron d'attacher le grelot : « car enfin vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron », dit Voltaire ; « c'est possible, répondit-il, mais je m'en f... comme si je l'étais ». Belle parole et qu'il faut suivre en bien des choses de ce monde, quand on n'est pas décidé à se faire sauter la cervelle ; et puis l'hypothèse même du succès admise, quelle certitude en tire-t-on? à moins d'être un crétin on meurt toujours dans l'incertitude de sa propre valeur et de celle de ses œuvres. Virgile même voulait en mourant qu'on brulât l'*Enéide*. Il aurait peut-être bien fait pour sa gloire. Quand on se compare à ce qui vous entoure, on s'admire, mais quand on lève les yeux plus haut, vers les maîtres, vers l'absolu, vers le rêve, comme on se méprise ! J'ai lu ces jours derniers une belle chose, à savoir la vie de Carême le cuisinier ; je ne sais par quelle transition d'idées j'en étais venu à songer à cet illustre inventeur de sauces et j'ai pris son nom dans la *Biographie universelle ;* c'est magnifique comme existence d'artiste enthousiaste ; elle ferait envie à plus d'un poète. Voilà de ses phrases : comme on lui disait de ménager sa santé et de travailler moins, « le charbon nous tue, disait-il, mais qu'importe, moins de jours et plus de gloire » ; et dans un de ses livres où il avoue qu'il était gourmand « ... mais je sentais si bien ma vocation que je ne me suis pas arrêté à manger » ; ce *arrêté à manger* est énorme dans un homme dont c'était l'art. [.....]

La publication, les gens de lettres, Paris, tout cela me donne des nausées quand j'y pense ; il se pourrait bien que je ne fasse *gémir* jamais aucune presse, à quoi bon se donner tant de mal? et le but n'est pas là d'ailleurs ; quoi qu'il en soit, si je mets un jour les pieds dans cette fange, ce sera comme je faisais dans les rues du Caire

pendant qu'il pleuvait, avec des bottes de cuir de Russie qui me monteront jusqu'au ventre.

C'est sur toi que ma pensée revient quand j'ai fait le cercle de mes songeries ; je m'arrête dessus comme un voyageur fatigué sur l'herbe de la prairie qui borde sa route. Quand je m'éveille je pense à toi, et ton image dans le jour apparaît de temps à autre entre les phrases que je cherche. O mon pauvre amour triste, reste-moi, je suis si vide ! si j'ai beaucoup aimé, j'ai été peu aimé en revanche (quant aux femmes du moins) et tu es la seule qui me l'ait dit ; les autres, un moment, ont pu crier de volupté ou m'aimer en bonnes filles pendant un quart d'heure ou une nuit ; une nuit ! c'est bien long, je ne m'en rappelle guère ; eh bien, je déclare qu'elles ont eu tort, je valais mieux que bien d'autres. Je leur en veux pour elles de n'en avoir pas profité ! Cet amour phraseur et emporté, la *nacre de la joue* dont tu parles, et les *bouillons* de tendresse comme eût dit Corneille, j'avais tout cela ; mais je serais devenu fou si quelqu'un eût ramassé ce pauvre trésor sans étiquette ; c'est donc un bonheur, je serais maintenant stupide ; le soleil, le vent, la pluie en ont emporté quelque chose, beaucoup en est resté sous terre, le reste t'appartient, va, il est tout à toi, bien à toi.

B[ouilhet] t'enverra prochainement deux pièces pour être mises en musique (si cela se peut, ce dont il doute) ; il est parti se coucher ; je te porterai demain moi-même cette lettre à la poste ; il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement, quelle corvée ! ce n'est pas l'enterrement qui m'attriste, mais la vue de tous les bourgeois qui y seront, la contemplation de la plupart de mes semblables me devient de plus en plus odieuse, nerveusement parlant. Adieu, mille tendresses, mille caresses. Nous nous reverrons à Mantes comme tu le désires. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Samedi soir [25 septembre 1852.]

[.....] Ce que j'ai lu du pamphlet (1) ne m'a point enthousiasmé : de grosses injures et beaucoup de placages de style. Il n'a pas donné le temps à sa colère de se refroidir. On n'écrit pas avec son cœur, mais avec sa tête encore une fois, et si bien doué que l'on soit, il faut toujours cette vieille concentration qui donne vigueur à la pensée et relief au mot. Qu'il y aurait eu bien mieux à dire ! mais j'attends la totalité pour t'en parler plus longuement. Je trouve que tu es sévère pour Gautier (2) ! ce n'est pas un homme né aussi *poète* que Musset, mais il en restera plus, parce que ce ne sont pas les poètes qui restent, mais les écrivains. Je ne connais rien de M[usset] qui soit d'un *art si haut* que le *Saint-Christophe d'Ecipa*. Personne n'a fait de plus beaux fragments que Musset, mais rien que des fragments, pas une œuvre ! son inspiration est toujours trop personnelle, elle sent le terroir, le Parisien, le gentilhomme, il a à la fois le sous-pied tendu et la poitrine débraillée. Charmant poète, d'accord, mais grand, non ; il n'y en a eu qu'un en ce siècle, c'est le père Hugo.

(1) Il m'a été impossible d'identifier avec certitude l'œuvre dont il est ici question.
(2) Gautier avait publié, en juillet 1852, ses *Emaux et Camées*.

Gautier a un monde poétique fort restreint, mais il l'exploite admirablement quand il s'en mêle ; lis le *Trou du serpent*, c'est cela qui est vrai et atrocement triste. Quant à son *Don Juan*, je ne trouve pas qu'il vienne de celui de *Namouna*, car chez lui il est tout extérieur (les bagues qui tombent des doigts amaigris, etc.), et chez M[usset] tout moral. Il me semble, en résumé, que G[autier] a raclé des cordes plus neuves (moins byroniennes) et quant au vers, il est plus consistant. Les fantaisies qui nous (et moi tout le premier) charment dans *Namouna*, cela est-il bon en soi? Quand l'époque en sera passée, quelle valeur intrinsèque restera-t-il à toutes ces idées qui ont paru échevelées et flatté le goût du moment? pour être durable, je crois qu'il faut que la fantaisie soit monstrueuse comme dans Rabelais. Quand on ne fait pas le Parthénon, il faut accumuler des pyramides. Mais quel dommage que deux hommes pareils soient tombés où ils en sont ; mais s'ils sont tombés, c'est qu'ils devaient tomber, quand la voile se déchire, c'est qu'elle n'est pas de trame solide ; quelque admiration que j'aie pour eux deux (Musset m'a excessivement enthousiasmé autrefois, il flattait mes vices d'esprit : lyrisme, vagabondage, crânerie de l'idée et de la tournure), ce sont en somme deux hommes du second rang et qui ne font pas peur à les prendre en entier. Ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création ; ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux ; est-ce qu'on ne croit pas à l'existence de Don Quichotte comme à celle de César? Shakespeare est quelque chose de formidable sous ce rapport : ce n'était pas un homme, mais un continent ; il y avait des grands hommes en lui, des foules entières, des paysages ; ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux-là, ils sont forts en dépit de toutes les fautes et à cause d'elles ; mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée. Hugo en ce siècle enfoncera tout le monde quoiqu'il soit plein de mauvaises choses, mais quel souffle ! quel souffle ! Je hasarde ici une proposition que je n'oserais dire nulle part : c'est que les très grands hommes écrivent souvent fort mal, et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme, mais chez les seconds (Horace, La Bruyère), il faut savoir les maîtres par cœur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux, et puis s'en séparer pour toujours. Comme instruction technique, on trouve plus de profit à tirer des génies savants et habiles. Adieu, j'ai été dérangé tout le temps de ma lettre, elle ne doit pas avoir le sens commun. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de vendredi à samedi, 2 heures [1er-2 octobre 1852.]

Je t'écris ce soir, parce que voulant t'envoyer dimanche mon avis sur ta pièce que j'attends avec impatience, cela ferait un retard qui te semblerait trop long, chère bonne Louise. J'avais oublié de te parler de Cuvillier-Fleury (1) ; quel crétin ! quelle école que celle des Cuvillier, Saint-Marc Girardin, Nisard, les prétendus gens de goût, les prétendus classiques, braves gens qui sont peu braves gens et étaient

(1) Flaubert écrit le plus souvent Cuvellier.

destinés par la nature à être des professeurs de sixième. Voilà pourtant ce qui nous juge! Quoi qu'il en soit, Cuvillier t'admire beaucoup, cela perce et c'est un bon article (1) au sens *profitable* du mot ; l'*immoralité* l'a choqué, ce monsieur ! que dis-tu du reproche d'égoïsme à propos des *Résidences royales?* Quand je te disais que ton titre était mauvais, avais-je tort? Voilà deux articles favorables, celui de Jourdan et celui de Cuvillier, où l'on n'a trouvé guère à faire que des blagues sur ce malencontreux titre prétentieux ; retire de ces critiques le blâme à l'occasion du titre et il ne reste presque rien ; c'était donner à mordre.

L'histoire de Gagne (2) me touche beaucoup, pauvre homme ! pauvre homme ! quel enseignement que ces folies-là et quelle terrible chose. J'ai appris ces jours-ci l'internement à Saint-Yon (maison de fous à Rouen) d'un jeune homme que j'ai connu au collège ; il y a un an j'avais lu de lui un volume de vers stupides, mais la préface m'avait remué comme bonne foi, enthousiasme et croyance ; j'ai su qu'il vivait comme moi à la campagne, tout seul et piochant tant qu'il pouvait ; les bourgeois le méprisaient beaucoup; il était (disait-il) en butte à des calomnies, à des outrages, il avait tout le martyre des génies méconnus, il est devenu fou ; le voilà délirant, hurlant et avec des douches ; qui me dit que je ne suis pas sur le même chemin? Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase? ne faut-il pas pour être artiste *voir tout* d'une façon différente de celle des autres hommes? l'art n'est pas un jeu d'esprit, c'est une atmosphère spéciale ; mais qui dit qu'à force de descendre toujours plus avant dans les gouffres pour respirer un air plus chaud, on ne finit [pas] par rencontrer des miasmes funèbres? Ce serait un joli livre à faire que celui qui raconterait l'histoire d'un homme sain (il l'est peut-être, lui?) enfermé comme fou et traité par des médecins imbéciles. [.....]

T'ai-je dit que j'ai été il y a quelques jours à un enterrement (celui d'un oncle de ma belle-sœur)? je commence à être las du grotesque des funérailles, car c'est encore plus sot que ce n'est triste. J'ai revu là beaucoup de balles rouennaises oubliées ; c'est fort ! J'étais à côté de deux beaux-frères du défunt qui s'entretenaient de la taille des arbres fruitiers. Comme c'était au cimetière où sont mon père et ma sœur, l'idée m'a pris d'aller voir leurs tombes ; cette vue m'a peu ému ; il n'y a là rien de ce que j'ai aimé, mais seulement les restes de deux cadavres que j'ai contemplés pendant quelques heures. Mais *eux* ils sont en moi, dans mon souvenir ; la vue d'un vêtement qui leur a appartenu me fait plus d'effet que celle de leur tombeaux ; idée reçue ! l'idée de la tombe ; il faut être triste là, c'est de règle; une seule chose m'a ému, c'est de voir dans le petit enclos un tabouret de jardin (pareil à ceux qui sont ici) et que ma mère sans doute y a fait porter ; c'est une communauté entre ce jardin-là et l'autre, une extension de sa vie sur cette mort et comme une continuité d'existence commune à travers les sépulcres. Les anciens se privaient

(1) *Journal des Débats*, 19 septembre 1852, sur le recueil de ses ouvrages, intitulé *Ce qui est dans le cœur des femmes*.

(2) Gagne (Paulin), écrivain que l'excentricité de ses ouvrages, comme la *Gagne Monopanglotte*, méthode de linguistique, l'*Unitéide ou la femme Messie*, poème en 12 chants, les *Deux luxes des hommes et des femmes*, drame «prostitucionicide», etc., avait fait connaître, autant que son obstination à se présenter à Paris à toutes les élections législatives, avec les programmes les plus abracadabrants. Flaubert, parlant de lui dans une lettre précédente inédite à Louise Colet, l'appelle «ton amoureux».

de toutes ces saletés de charognes, la poussière humaine mêlée d'aromates et d'encens pouvait se tenir enfermée dans les doigts, ou, légère comme celle du grand chemin, s'envoler dans les rayons du soleil. Adieu, je vais me coucher, il est temps. A toi, mille et mille baisers de ton

G.

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [7 octobre 1852.]

La lettre (1) incluse dans la tienne de ce matin m'a fait un singulier effet ; malgré moi, tout cet après-midi, je ne pouvais m'empêcher de reporter mes yeux dessus et d'en considérer l'écriture. Je la connaissais pourtant, mais d'où vient qu'elle ne m'avait jamais causé cette impression? C'est sans doute le *sujet* et la personne à qui elle était adressée qui en sont causes. Cela me touchait de plus près. Il a dû en effet être flatté, et quelque banales qu'il ait l'habitude de donner ses louanges, celles-ci doivent être sincères. As-tu remarqué comme cette lettre écrite au courant de la plume est bien taillée de style, comme c'est carré, coupé? Je n'ai pu m'empêcher dans mon contentement naïf de la montrer à ma mère qui l'a aimée. Veux-tu que je te la renvoie? mais je crois, dans les circonstances actuelles, qu'il vaut mieux que je la garde. Mon vieux culte en a été rafraîchi ; on aime à se voir bien traité par ceux qu'on admire. Comme ils seront oubliés, tous les grands hommes du jour, quand celui-là encore sera jeune et éclatant !

Madame Didier me paraît une femme d'un esprit borné, elle et les républicains ses amis ; braves petites gens qui nous ont versés dans la boue et qui se plaignent de la route, les voilà maintenant qui gueulent comme des bourgeois contre Proudhon sans en comprendre un seul mot ; cette caste du *National* a toujours été aussi étroite que celle du faubourg Saint-Germain ; ce sont des *secs* en littérature ; en politique, ils se cramponnent aussi à un passé perdu. Je ne partage pas davantage son admiration pour le sieur Lamartine qu'elle compare à Tacite, le malheureux ! lui Tacite ! J'ai lu justement ce portrait de Napoléon dont elle parle. L[amartine] l'y accuse d'aimer la table, d'être gras, etc. Quand est-ce donc que l'on fera de l'histoire comme on doit faire du roman, sans amour ni haine d'aucun des personnages, quand est-ce qu'on écrira les faits au point de vue d'une *blague supérieure*, c'est-à-dire comme le bon Dieu les voit, d'en haut.

C'est une femme curieuse du reste, elle représente bien ce certain *milieu* du monde, stérile et convenable.

La dame de Saint-Maur (2) me paraît dans une bonne passe, elle lit aussi Tacite, elle, quelle rage de sérieux ! tu me dis qu'il t'est difficile de l'étudier. Comme le factice pourtant se constitue d'après des règles, qu'il se moule sur un type, il est plus simple que le naturel, lequel varie suivant les individualités. Je te déclare, quant à moi, que je ne crois pas un mot de toutes ses *spiritualités*, sa fureur contre

(1) C'était une lettre de Victor Hugo à Louise Colet, qui avait envoyé son volume de vers *Ce qui est dans le cœur des femmes*, à l'exilé de Jersey.

(2) Mme Roger des Genettes.

les mâles pour le moment vient de quelque morsure récente ; qu'elle soit dégoûtée du petit Énault, cela se peut, mais c'est tout, au fond ; et à ce propos permets-moi de t'envoyer l'axiome suivant : *les femmes se défient trop des hommes en général et pas assez en particulier* (pénètre-toi de cette vérité), elles nous jugent tous comme des monstres, mais au milieu des monstres il y a un ange (*un cœur d'élite*, etc.) ; nous ne sommes ni monstres ni anges [.....]. Je voudrais voir un esprit aussi élevé que le tien dégagé de ce préjugé que tu partages. Vous ne nous pardonnez jamais, vous autres, les filles, et toutes tant que vous êtes, depuis les prudes jusqu'aux coquettes, vous vous heurtez toujours à cet angle-là avec une obstination fougueuse. Vous ne comprenez rien à la Prostitution, à ses poésies amères ni à l'immense oubli qui en résulte. Quand vous avez possédé un homme, il vous reste quelque chose au cœur, mais à nous, rien. Cela passe, et un homme de quarante ans peut arriver à sa maîtresse plus vierge qu'une jeune femme à son premier amant. N'as-tu pas remarqué les juvénilités sentimentales des vieillards? Etre jalouse des filles, c'est l'être d'un meuble. Tout se confond en effet dans un océan dont toutes les vagues sont pareilles, mais vous, vous avez encore vos fleuves taris qui murmurent et dont les courants détournés s'entrecroisent dans l'ombre sous le branchage nouveau ; si tu voulais, je te ferais faire des progrès dans la connaissance de notre sexe que je ne soutiens nullement, mais que j'explique ; il en est de cette question-là comme de celle de Paris et de la province. Quand on me dit du mal de l'un aux dépens de l'autre, j'abonde toujours dans le sens de celui qui parle et j'ajoute, en finissant, que je pense exactement la même chose de l'autre partie en litige.

Je lis les voyages du Président [1], c'est splendide ; il faut (et il s'y prend bien) que l'on en arrive à n'avoir plus une idée, à ne plus respecter rien; si toute moralité est inutile pour les sociétés de l'avenir qui, étant organisées comme des mécaniques, n'auront pas besoin d'âme, il prépare la voie (je parle sérieusement, je crois que c'est là sa mission). A mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade ; quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contrebalancés, à quoi servira la vertu? Quand la nature sera tellement esclave qu'elle aura perdu ses formes originales, où sera la plastique? etc. En attendant, nous allons passer dans un bon état opaque. Ce qui me divertit là dedans, ce sont les gens de lettres qui croyaient voir revenir Louis XIV, César, etc., à une époque où l'on s'occuperait d'art, c'est-à-dire de ces messieurs ; l'intelligence allait fleurir dans un petit parterre anodin soigneusement ratissé par Monsieur le préfet de police. Ah ! Dieu merci, ce qui en reste n'a pas la vie dure. Ces bons journaux, on va donc les supprimer ; c'est dommage, ils étaient si indépendants et si libéraux, si désintéressés ! On s'est moqué du droit divin et on l'a abattu ; puis on a exalté le peuple, le suffrage universel, et enfin ç'a été l'ordre ; il faut qu'on ait la conviction que tout cela est aussi bête, usé, vide que le panache blanc d'Henri IV et le chêne de saint Louis. Mort aux mythes ! Quant à ce fameux mot : « Que ferez-vous ensuite? Que mettrez-vous à la place », il me paraît inepte et immoral, tout ensemble ; inepte, car c'est croire que le soleil ne luira plus parce que les chandelles seront éteintes ; immoral, car c'est calmer l'injustice avec le cataplasme de la peur. Et dire que tout cela vient

(1) Le Prince Président venait d'aller à Strasbourg.

de la littérature pourtant, songer que la plus mauvaise partie de 93 vient du latin ! La rage du *discours de rhétorique* et la manie de reproduire des types antiques (mal compris) ont poussé des natures médiocres à des excès qui l'étaient peu. Maintenant nous allons retourner aux petits amusements des anciens jésuites, à l'acrostiche, aux poèmes sur le café ou le jeu d'échecs, aux choses ingénieuses, au suicide. Je connais un élève de l'Ecole normale qui m'a dit que l'on avait puni un de ses camarades (qui doit sortir dans six mois professeur de rhétorique) comme coupable d'avoir lu la *Nouvelle Héloïse* qui est un *mauvais livre*. Je suis fâché de ne pas savoir ce qui se passera dans deux cents ans, mais je ne voudrais pas naître maintenant et être élevé dans une si fétide époque.

Je travaille un peu mieux, à la fin de ce mois j'espère avoir fait mon *auberge* ; l'action se passe en trois heures. J'aurai été plus de deux mois. Quoi qu'il en soit, je commence à m'y reconnaître un peu, mais je perds un temps incalculable, écrivant quelquefois des pages entières que je supprime ensuite complètement, sans pitié, comme nuisant au mouvement. Pour ce passage-là, en effet, il faut en composant que j'en embrasse du même coup d'œil une quarantaine au moins. Une fois sorti de là et dans trois ou quatre mois environ, quand mon action sera bien nouée, ça ira. La troisième partie devra être enlevée et écrite d'un seul trait de plume. J'y pense souvent et c'est là, je crois, que sera tout l'effet du livre. Mais il faut tant se méfier des endroits qui semblent beaux d'avance ! Quand nous nous verrons, à Mantes, dans un petit mois, fais-moi penser à te parler de l'*Acropole* (1) et comment je comprends le sujet.

Il y a dans le dernier numéro de la *Revue de Paris* une pièce de Bouilhet que tu ne connais pas, adressée « à Rachel », p... (passe-moi le mot) de la connaissance du poète (2), et qui lui a beaucoup servi autrefois de toutes façons. La mère R[oger] avait-elle lu cette pièce? et sa misanthropie, peut-être, venait d'[être] renforcée par la lecture de la susdite pièce, qui sent son crû.

Adieu. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Mardi soir [26 octobre 1852] (3).

[.....] Ce ne sera pas au commencement de la semaine prochaine que nous nous verrons, mais vers la fin ou le commencement de l'autre. Je suis si long à me remettre au travail après chaque temps d'arrêt que je veux m'être taillé un peu de besogne pour mon retour, et ne pas perdre ensuite un temps considérable à rechercher les idées que j'ai maintenant. J'écris maintenant d'esquisse en esquisse, c'est le moyen de ne pas perdre tout à fait le fil, dans une machine si compliquée sous son apparence simple. J'ai lu à B[ouilhet] dimanche les vingt-sept pages (à peu près finies) qui sont l'ouvrage de deux grands mois ; il n'en a point été mécontent et c'est beaucoup, car je craignais que ce ne fût exécrable ; je n'y comprenais presque plus rien moi-

(1) L'*Acropole d'Athènes*, sujet proposé au concours par l'Académie française pour 1853.
(2) *A R*** (Festons et Astragales)* publiée dans la *Revue de Paris* d'octobre 1852.
(3) Une autre lettre, du 10 octobre, à Louise Colet, est inédite.

même et puis la matière était tellement ingrate pour les effets de style ! c'est peut-être s'en être bien tiré que de l'avoir rendue passable. Je vais entrer maintenant dans des choses plus amusantes à faire. Il me faut encore quarante à cinquante pages avant d'être en plein adultère ; alors on s'en donnera, et elle s'en donnera, ma petite femme !

J'ai fait redemander mes notes sur la Grèce ainsi qu'un excellent itinéraire que j'avais prêtés à Chéruel (professeur à l'Ecole normale) ; je t'apporterai cela, ça pourra te servir pour l'*Acropole*, il y a moyen sur ce sujet de faire de beaux vers.

Quel temps ! Quelle pluie ! Et quel vent ! les feuilles jaunes passent sous mes fenêtres avec furie. Mais, chose étrange, toutes les nuits sont plus calmes ; entre moi et le paysage qui m'entoure, il y a concordance de tempérament. La sérénité à tous deux nous revient avec la nuit. Dès que le jour tombe, il me semble que je me réveille. Je suis loin d'être l'homme de la nature qui se lève au soleil, s'endort comme les poules, boit l'eau des torrents, etc. Il me faut une vie factice et des milieux en tout extraordinaires. Ce n'est point un vice d'esprit, mais toute une constitution de l'homme ; reste à savoir, après tout, si ce que l'on appelle le factice n'est pas une autre nature. L'anormalité est aussi légitime que la règle.

Je viens de finir le *Périclès* de Shakespeare, c'est atrocement difficile et prodigieusement gaillard, il y a des scènes de b... où ces dames et ces messieurs parlent un langage peu académique ; c'est agréablement bourré de plaisanteries obscènes. Mais quel homme c'était ! Comme tous les autres poètes, et sans en excepter aucun, sont petits à côté et paraissent légers surtout. Lui, il avait les deux éléments, imagination et observation, et toujours large ! toujours ! « Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. » C'est bien là le cas de le dire. Il me semble que si je voyais Shakespeare en personne, je crèverais de peur.

Je vais me mettre, quand je t'aurai vue, à Sophocle que je veux savoir *par cœur* ; la bibliothèque d'un écrivain doit se composer de cinq à six livres, sources qu'il faut relire tous les jours. Quant aux autres, il est bon de les connaître et puis c'est tout. Mais c'est qu'il y a tant de manières différentes de lire, et cela demande aussi tant d'esprit que de bien lire ! [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Lundi soir [22 novembre 1852] (1).

De suite pendant que j'y pense (car depuis trois jours j'ai peur de l'oublier), ma petite dissertation grammaticale à propos de *saisir*. Il y a deux verbes : *saisir* signifie prendre tout d'un coup, empoigner, et *se saisir de* veut dire s'emparer, se rendre maître. Dans l'exemple que tu me cites « le renard s'en saisit », ça veut dire le renard s'en empare, en fait son profit, il y a donc avec le pronom, tout ensemble, idée d'accaparement et de vitesse (ainsi avec le pronom le verbe comporterait toujours une idée d'utilité ultérieure) ; mais *saisir* s'emploie tout seul pour dire prendre. Ex[emple] : Saisissez-vous *de* cette anguille-là, je ne peux la saisir,

(1) Trois autres lettres à Louise Colet, des 2, 7 et 16 novembre, sont inédites.

elle me glisse des mains. » Je ne me rappelle point tes deux vers, chère muse, mais il y a, il me semble, quelque chose comme cette tournure : se saisissait des brins de paille... ce qui est lent d'ailleurs et impropre, comme tu vois.

J'attends *la Paysanne* avec impatience, mais ne te presse point, prends tout ton temps. Ce sera bon ; tous les perruquiers sont d'accord à dire que plus les chevelures sont peignées plus elles sont luisantes. Il en est de même du style, la correction fait son éclat. J'ai relu hier à cause de toi la *Pente de la Rêverie*, eh bien, je ne suis pas de ton avis. Ça a une grande allure, mais c'est mou, un peu, et peut-être le sujet même échappait-il au vers? Tout ne se peut pas dire, l'Art est borné si l'idée ne l'est pas ; en fait de métaphysique surtout, la plume ne va pas loin, car la force plastique défaille toujours à rendre ce qui n'est pas très net dans l'esprit. Je vais lire l'*Oncle Tom* en anglais. J'ai, je l'avoue, un préjugé défavorable à son endroit. Le mérite littéraire seul ne donne pas de ces succès-là. On va loin comme réussite, lorsque à un certain talent de mise en scène et à la facilité de parler la langue de tout le monde, on joint l'art de s'adresser aux passions du jour, aux questions du moment. Sais-tu ce qui se vend le plus annuellement? *Faublas* et l'*Amour conjugal*, deux productions ineptes. Si Tacite revenait au monde, il ne se vendrait pas autant que M. Thiers. Le public respecte les *bustes*, mais les adore peu, on a pour eux une admiration de convention et puis c'est tout ; le bourgeois (c'est-à-dire l'humanité entière maintenant, y compris le peuple) se conduit envers les classiques comme envers la religion, il sait qu'ils sont, serait fâché qu'ils ne fussent pas, comprend qu'ils ont une certaine utilité très éloignée, mais il n'en use nullement et ça l'embête beaucoup, voilà.

J'ai fait prendre au cabinet de lecture la *Chartreuse de Parme* et je la lirai avec soin, je connais *Rouge et Noir*, que je trouve mal écrit et incompréhensible, comme caractères et intentions. Je sais bien que les gens de goût ne sont pas de mon avis, mais c'est encore une drôle de caste que celle des gens de goût, ils ont de petits saints à eux que personne ne connaît. C'est ce bon Sainte-Beuve qui a mis ça à la mode. On se pâme d'admiration devant des esprits de société, devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs. Quant à Beyle, je n'ai rien compris à l'enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu *Rouge et Noir*. En fait de lectures, je ne *dé-lis* pas *Rabelais* et *Don Quichotte* le dimanche avec Bouilhet. Quels écrasants livres ! ils grandissent à mesure qu'on les contemple, comme les pyramides, et on finit presque par avoir peur. Ce qu'il y a de prodigieux dans *Don Quichotte*, c'est l'absence d'art et cette perpétuelle fusion de l'illusion et de la réalité qui en fait un livre si comique et si poétique. Quels nains que tous les autres à côté. Comme on se sent petit, mon Dieu ! comme on se sent petit !

Je ne travaille pas mal, c'est-à-dire avec assez de cœur, mais c'est difficile d'exprimer bien ce qu'on n'a jamais senti, il faut de longues préparations et se creuser la cervelle diablement afin de ne pas dépasser la limite et de l'atteindre tout en même temps. L'enchaînement des sentiments me donne un mal de chien, et tout dépend de là dans ce roman, car je maintiens qu'on peut tout aussi bien amuser avec des idées qu'avec des faits, mais il faut pour ça qu'elles découlent l'une de l'autre comme de cascade en cascade, et qu'elles entraînent ainsi le lecteur

au milieu du frémissement des phrases et du bouillonnement des métaphores. Quand nous nous reverrons, j'aurai fait un grand pas, je serai en plein amour, en plein sujet, et le sort du bouquin sera décidé, mais je crois que je passe maintenant un défilé dangereux. J'ai ainsi parmi les haltes de mon travail ta belle et bonne figure au bout, comme des temps de repos ; notre amour par là est une espèce de signet que je place d'avance entre les pages, et je rêve d'y être arrivé de toutes façons.

Pourquoi ai-je sur ce livre des inquiétudes comme je n'en ai jamais eu sur d'autres? est-ce parce qu'il n'est pas dans ma voie naturelle et pour moi au contraire tout en art, en ruses? Ce m'aura toujours été une gymnastique furieuse ! et longue. Un jour, ensuite, que j'aurai un sujet à moi, un plan de mes entrailles, tu verras, tu verras ! J'ai fini aujourd'hui Perse, je vais de suite le relire et prendre des notes ; tu dois être à l'*Ane d'or*, maintenant, j'attends tes impressions. [.....]

Ne t'occupe de rien que de toi, laissons l'Empire marcher, fermons notre porte, montons au plus haut de notre tour d'ivoire, sur la dernière marche, le plus près du ciel. Il y fait froid quelquefois, n'est-ce pas? mais qu'importe ! on voit les étoiles briller clair et l'on n'entend plus les dindons. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Jeudi, 1 heure d'après-midi [9 décembre 1852.] (1)

Je vais envoyer au chemin de fer tout à l'heure (en même temps que cette lettre à la poste) un paquet contenant tes deux manuscrits de la *Paysanne*, le *Richard III* (2) que je n'ai pas eu le temps de lire, et un volume de gravures antiques afin de donner un peu de poids au paquet et qui te sera peut-être utile. Sois sans crainte, le plan que B[ouilhet] t'a envoyé lundi avait été la veille arrêté par nous deux, de même que les corrections que tu trouveras en marge de ton manuscrit sont *nos* corrections. Quand je dis corrections c'est plutôt observations, car nous n'avons rien corrigé, mais enfin nous avons bien passé à ce travail trois bonnes heures dimanche soir et je n'ai rien omis d'important, j'en suis sûr. Quant à ce qui t'arrête pour la fin, pourquoi donc t'embarrasses-tu? tu n'as pas besoin de préciser l'époque, *peins vaguement* la vie de Jean (3) à l'armée et le temps qu'il y reste, l'idée des invalides est mauvaise d'ailleurs ; si les pontons, à cause de la date, te gênent, tu peux le faire prisonnier en Sibérie et revenant à pied à travers l'Europe au bout de longues années (mais ne t'avise pas alors de me peindre son voyage et surtout pas d'effet de neige, cela gâterait ta comparaison des vaisseaux dans les mers de glace qui est plus haut), ne te dépêche pas pour les corrections et attends que les bonnes te viennent. [.....]

J'ai lu le *Livre posthume* (4) ; est-ce pitoyable, hein? Je ne sais pas ce que tu en as dit à Bouilhet, mais il me semble que *notre ami* se coule. Il y a loin de là à

(1) Deux autres lettres à Louise Colet, des 28 novembre et 5 décembre, sont inédites.

(2) *Richard III*, drame en 5 actes, en prose, par Victor Séjour (Paris, Porte Saint-Martin, 28 septembre 1852).

(3) Héros de *La Paysanne*.

(4) Par Maxime Du Camp. La première partie de ce roman a paru dans la *Revue de Paris* de décembre 1852.

Tagahor (1). On y sent un épuisement radical ; il joue de son reste et souffle sa dernière note. Ce qui m'a particulièrement fait rire c'est que lui, qui me reproche tant de me mettre en scène dans tout ce que je fais, parle sans cesse de lui, il se complaît jusqu'à son portrait physique ; ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature. S'il me demande jamais ce que j'en pense, je te promets que je lui dirai ma façon de penser entière et qui ne sera pas douce. Comme il ne m'a pas épargné du tout les avis quand je ne le priais nullement de m'en donner, ce ne sera que rendu. Il y a dedans une petite phrase à mon intention et faite exprès pour moi : « La solitude qui porte à ses deux sinistres mamelles l'égoïsme et la vanité ». Je t'assure que ça m'a bien fait rire ; égoïsme soit, mais vanité non. L'orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts, la vanité au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière. Je ne sais si je m'abuse (et ici ce serait de la vanité), mais il me semble que dans tout le *Livre posthume* il y a une vague réminiscence de *Novembre* et un brouillard de moi, qui pèse sur le tout ; ne serait-ce que le désir de la Chine à la fin : « Dans un canot allongé, un canot de bois de cèdre dont les avirons minces ont l'air de plumes, sous une voile faite de bambous tressés, au bruit du tam-tam et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine », etc. Du Camp ne sera pas le seul sur qui j'aurai laissé mon empreinte, le tort qu'il a eu c'est de la recevoir ; je crois qu'il a agi très *naturellement* en tâchant de se dégager de moi, il suit maintenant sa voie ; mais en littérature, il se souviendra de moi longtemps. [.....]

Je suis communiquant et débordant (je l'étais est plus vrai) et, quoique doué d'une grande faculté d'imitation, toutes les rides qui me viennent en grimaçant ne m'altèrent pas la figure. B[ouilhet] est le seul homme au monde qui nous ait rendu justice là-dessus, à Alfred [Le Poittevin] et à moi ; il a reconnu nos deux natures distinctes et vu l'abîme qui les séparait. S'il avait continué de vivre, il eût été s'agrandissant toujours, lui par sa netteté d'esprit, moi par mes extravagances. Il n'y avait pas de danger que nous nous réunissions de trop près. Quant à lui, B[ouilhet], il faut que tous deux nous valions quelque chose, puisque depuis sept ans que nous nous communiquons nos plans et nos phrases, nous avons gardé respectivement notre physionomie individuelle.

Voilà le sieur Augier employé à la police ! Quelle charmante place pour un poète et quelle noble et intelligente fonction que celle de lire les livres destinés au colportage ! Mais est-ce que ça a quelque chose dans le ventre, ces gaillards-là ! c'est plus bourgeois que les marchands de chandelle. Voilà donc toute la littérature qui passe sous le bon vouloir de ce monsieur ! mais on a une place, de l'importance, on dîne chez le ministre, etc., et puis il faut dire le vrai, il y a de par le monde une conjuration générale et permanente contre deux choses, à savoir, la poésie et la liberté ; les gens de goût se chargent d'exterminer l'une, comme les gens d'ordre de poursuivre l'autre. Rien ne plaît davantage à certains esprits français, raisonnables, peu ailés, esprits poitrinaires à gilet de flanelle, que cette régularité toute extérieure qui indigne si fort les gens d'imagination ; le bourgeois se rassure à la vue d'un gendarme et l'homme d'esprit se délecte à celle d'un critique ; les che-

(1) *Tagahor, conte hindou*, par Maxime Du Camp, parut dans la *Revue de Paris* d'octobre 1851.

vaux hongres sont applaudis par les mulets. Donc, de quelle puissance d'embêtement pour nous n'est-il pas armé, le double entraveur qui a, tout à la fois dans ses attributions, le sabre du gendarme et les ciseaux du critique ! Augier sans doute croit faire quelque chose de très bien, acte de goût, rendre des services. La censure, quelle qu'elle soit, me paraît une monstruosité, une chose pire que l'homicide ; l'attentat contre la pensée est un crime de lèse-âme. La mort de Socrate pèse encore sur le genre humain, et la malédiction des juifs n'a peut-être pas d'autre signification, ils ont crucifié l'homme-parole, voulu tuer Dieu ; les républicains là-dessus m'ont toujours révolté. Pendant dix-huit ans, sous Louis-Philippe, de quelles déclamations vertueuses n'a-t-on pas [été] étourdi ! qu'est-ce qui a jeté les plus lourds sarcasmes à toute l'école romantique, qui ne réclamait en définitive, comme on dirait maintenant, que le *libre échange !* Ce qu'il y a de comique ensuite, ce sont les grands mots : « mais que deviendrait la société » et les comparaisons : « laissez-vous jouer les enfants avec des armes à feu ? » Il semble à ces braves gens que la société tout entière tienne à deux ou trois chevilles pourries et que si on les retire tout va crouler, ils la jugent (et cela d'après les vieilles idées) comme un produit factice de l'homme, comme une œuvre exécutée d'après un plan. De là les récriminations, malédictions et précautions. La volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère ; vous apporterez, ô grand homme, un peu de fumier ici, un peu de sang là, mais la force humaine, une fois que vous serez passé, continuera de s'agiter sans vous ; elle roulera votre souvenir avec toutes ses autres feuilles mortes ; votre coin de culture disparaîtra sous l'herbe, votre peuple sous d'autres invasions, votre religion sous d'autres philosophies et toujours, toujours, hiver, printemps, été, automne, hiver, printemps, sans que les fleurs cessent de pousser et la sève de monter.

C'est pourquoi l'*Oncle Tom* me paraît un livre étroit, il est fait à un point de vue moral et religieux, il fallait le faire à un point de vue *humain*. Je n'ai pas besoin, pour m'attendrir sur un esclave que l'on torture, que cet esclave soit brave homme, bon père, bon époux et chante des hymnes et lise l'Evangile et pardonne à ses bourreaux, ce qui devient du sublime, de l'exception et dès lors une chose spéciale, fausse. Les qualités de sentiment, et il y [en] a de grandes dans ce livre, eussent été mieux employées si le but eût été moins restreint. Quand il n'y aura plus d'esclaves en Amérique, ce roman ne sera pas plus vrai que toutes les anciennes histoires où l'on représentait invariablement les mahométans comme des monstres ; pas de haine ! pas de haine ! et c'est là du reste ce qui fait le succès de ce livre, il est *actuel ;* la vérité seule, l'éternel, le Beau pur ne passionne pas les masses à ce degré-là. Le parti pris de donner aux noirs le bon côté moral arrive à l'absurde, dans le personnage de Georges par exemple, lequel panse son meurtrier tandis qu'il devrait piétiner dessus, etc., et qui rêve une civilisation nègre, un empire africain, etc. ; la mort de la jeune Saint-Claire est celle d'une sainte, pourquoi cela? je pleurerais plus si c'était une enfant ordinaire. Le caractère de sa mère est forcé, malgré l'apparente demi-teinte que l'auteur y a mise ; au moment de la mort de sa fille, elle ne doit plus penser à ses migraines. Mais il fallait [faire] rire le parterre, comme dit Rousseau.

Il y a du reste de jolies choses dans ce livre, le caractère de Halley, la scène entre le sénateur et sa femme miss Ophélia, l'intérieur de la maison Legru, une tirade de miss Cussy, tout cela est bien fait. Puisque Tom est un mystique, je lui aurais voulu plus de lyrisme (il eût été peut-être moins vrai comme nature), les répétitions des mères avec leurs enfants sont archirépétées, c'est comme le journal du sieur Saint-Claire qui revient à toute minute. Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps, est-ce qu'on a besoin de faire des réflexions sur l'esclavage? Montrez-le, voilà tout. C'est là ce qui m'a toujours semblé fort dans le *Dernier jour d'un condamné*, pas une réflexion sur la peine de mort (il est vrai que la préface échigne ce livre, si le livre pouvait être échigné) ; regarde dans le *Marchand de Venise* si l'on déclame contre l'usure ; mais la forme dramatique a cela de bon, elle annule l'auteur. Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique aristocratique.

L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part ; l'Art étant une seconde nature, le créateur de cette nature-là doit agir par des procédés analogues ; que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée et infinie ; l'effet pour le spectateur doit être une espèce d'ébahissement. Comment tout cela s'est-il fait? doit-on dire, — et qu'on se sente écrasé sans savoir pourquoi ; l'art grec était dans ce principe-là, et pour y arriver plus vite il choisissait ses personnages dans des conditions sociales exceptionnelles, rois, dieux, demi-dieux ; on [ne] vous intéressait pas avec vous-mêmes, le divin était le but. Adieu, il est tard. C'est dommage, je suis bien en train de causer. Je t'embrasse mille et mille fois. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [16 décembre 1852] (1).

[.....] Depuis samedi j'ai travaillé de grand cœur et d'une façon débordante, lyrique ; c'est peut-être une atroce ratatouille, tant pis, ça m'amuse pour le moment, dussé-je plus tard tout effacer, comme cela m'est arrivé maintes fois. Je suis en train d'écrire une visite à ma nourrice, on va par un petit sentier et on revient par un autre ; je marche comme tu le vois sur les brisées du *Livre posthume*, mais je crois que le parallèle ne m'écrasera pas. Cela sent un peu mieux la campagne, le fumier et les couchettes que la page de notre ami. Tous les Parisiens voient la nature d'une façon élégiaque et proprette, sans bouse de vaches et sans orties ; ils l'aiment comme les prisonniers d'un amour niais et enfantin, cela se gagne tout jeune sous les arbres des Tuileries ; je me rappelle à ce propos une cousine de mon père qui, venant une fois (la seule que je l'aie vue) nous faire visite à Déville, humait, s'extasiait, admirait. « Oh ! mon cousin, me dit-elle, faites-moi donc le plaisir de me mettre un peu de ce fumier dans mon mouchoir de poche, j'adore cette odeur-là ». Mais nous que la campagne a toujours embêtés et qui l'avons toujours vue, comme nous en connaissons d'une façon plus rassise toutes les saveurs et les mélancolies !

(1) Une autre lettre à Louise Colet, du 11 décembre, est inédite.

C'est bien bon, ce que tu me dis de l'histoire R[oger] de Beauvoir, l'écharpe passant de la voiture, etc. Oh ! les *sujets*, comme il y en a !

T'aperçois-tu que je deviens moraliste ! est-ce un signe de vieillesse? mais je tourne certainement à la haute comédie ; j'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains et je le ferai à quelque jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large; en attendant, une vieille idée m'est revenue, à savoir celle de mon *Dictionnaire des idées reçues* (sais-tu ce que c'est?) ; la préface surtout m'excite fort, et de la manière dont je la conçois (ce serait tout un livre), aucune loi ne pourrait me mordre quoique j'y attaquerais tout ; ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve ; j'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort. J'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles, les martyrs à tous les bourreaux, et cela dans un style poussé à outrance, à fusées. Ainsi, pour la littérature, j'établirais ce qui serait facile, à savoir que le médiocre étant à la portée de tous est le seul légitime et qu'il faut donc honnir toute espèce d'originalité comme dangereuse, sotte, etc. Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire) et de textes effrayants (ce serait facile) est dans le but, dirais-je, d'en finir une fois pour toutes avec les excentricités, quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fourier que les grands hommes deviendront inutiles ; et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait. On y trouverait donc par ordre alphabétique sur tous les sujets possibles *tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable.*

Ainsi on trouverait :

Artistes : sont désintéressés.

Langouste : femelle du homard.

France : veut un bras de fer pour être régie.

Bossuet : est l'aigle de Meaux.

Fénelon : est le cygne de Cambrai.

Négresses : sont plus chaudes que les blanches.

Erection : ne se dit qu'en parlant des monuments, etc...

Je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb*. Il faudrait que dans tout le cours du livre il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve. Quelques articles du reste pourraient prêter à des développements splendides, comme ceux de Homme, Femme, Ami, Politique, Mœurs, Magistrat ; on pourrait d'ailleurs en quelques lignes faire des types et montrer non seulement ce qu'il faut *dire*, mais ce qu'il faut *paraître*.

J'ai lu ces jours-ci les contes de fées de Perrault, c'est charmant, charmant. Que dis-tu de cette phrase : « La chambre était si petite que la queue de cette belle robe ne pouvait s'étendre », est-ce énorme d'effet, hein? et celle-ci : « Il vint des rois de tous les pays ; les uns en chaises à porteurs, d'autres en cabriolets et les plus éloignés montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles ». Et dire que tant que les Français vivront, Boileau passera pour être un plus grand poète que cet homme-là. Il faut *déguiser la poésie* en France, on la déteste, et de tous ses écri-

vains il n'y a peut-être que Ronsard qui ait été tout simplement un poète, comme on l'était dans l'antiquité et comme on l'est dans les autres pays.

Peut-être les formes plastiques ont-elles été toutes décrites, redites, c'était la part des premiers ; ce qui nous reste, c'est l'extérieur de l'homme, plus complexe, mais qui échappe bien davantage aux conditions de la *forme ;* aussi je crois que le roman ne fait que de naître, il attend son Homère. Quel homme eût été Balzac s'il eût su écrire ! mais il ne lui a manqué que cela. Un artiste, après tout, n'aurait pas tant fait, n'aurait pas eu cette ampleur.

Ah ! ce qui manque à la société moderne, ce n'est pas un Christ, ni un Washington, ni un Socrate, ni un Voltaire même, c'est un Aristophane, mais il serait lapidé par le public ; et puis à quoi bon nous inquiéter de tout cela, toujours raisonner, bavarder? Peignons, peignons, sans faire de théorie, sans nous inquiéter de la composition des couleurs, ni de la dimension de nos toiles, ni de la durée de nos œuvres.

Il fait maintenant un épouvantable vent, les arbres et la rivière mugissent ; j'étais en train ce soir d'écrire une scène d'été avec des moucherons, des herbes au soleil, etc. Plus je suis dans un milieu contraire et mieux je vois l'autre. Ce grand vent m'a charmé toute la soirée, cela berce et étourdit tout ensemble ; j'avais les nerfs si vibrants que ma mère, qui est entrée à dix heures dans mon cabinet pour me dire adieu, m'a fait pousser un cri de terreur épouvantable, qui l'a effrayée elle-même ; le cœur m'en a longtemps battu et il m'a fallu un quart d'heure à me remettre. Voilà de mes absorptions, quand je travaille. J'ai senti là, à cette surprise, comme la sensation aiguë d'un coup de poignard qui m'aurait traversé l'âme. Quelle pauvre machine que la nôtre ! — et tout cela parce que le petit bonhomme était à tourner une phrase. [.....]

Pioche bien la *Paysanne*, passes-y encore une semaine, ne te dépêche pas, revois tout, épluche-toi, apprends à te critiquer toi-même, ma chère sauvage. Adieu, il est bien tard. [.....]

A LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 25 décembre 1852.] (1)

Je ne sais si tes deux collaborateurs s'en sont doutés, ni si toi-même en as conscience, mais tu as fait sur mademoiselle Chéron quatre vers sublimes de génie ! J'en ai été ébloui. Ce billet n'a d'autre but que de t'en faire part. Ta pièce (2) est d'une fantaisie transcendante. Cet amour dans une poitrine maigre comme un oiseau dans une cage ! superbe ! superbe !

Quant à tout le reste de ta bonne, longue et triste lettre, tu es un *couillllon* avec toutes sortes d'*l* mouillés. Mais j'espère la semaine prochaine replanter un

(1) Avant cette lettre, deux autres, à Louise Colet, des 19 et 22 décembre, sont inédites.

(2) A UNE JEUNE FILLE MANQUANT DE CHARMES.

Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé !
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate,
Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,
L'Amour entre tes os rêvant sur une patte !

bâton dans le corps de ton énergie pour la faire se tenir belle et droite, comme une poupée de Nuremberg.

Sais-tu qu'on vient de découvrir à Madagascar un oiseau gigantesque qu'on appelle l'*Epyorius?* Tu verras que ce sera le *Dinorius* et qu'il aura les ailes rouges (1).

Fais-moi le plaisir, aussitôt ton arrivée à Rouen, de me faire parvenir un mot qui me dise le jour où je te verrai positivement ; car de mardi soir à vendredi j'en serai tellement troublé et impatient que *je n'en vivrai pas*. Tu connais mes manies.

Je vais ce soir dîner chez Achille. Dîner de scheik ! champagne ! anniversaire de la naissance de la maîtresse de la maison ! (2) Fête de famille ! tableau.

AU MÊME.

Cejourd'huy, 26 décembre 1852 (3).

En recepvant, à ce matin, la tant vostre gente épistre, i'ay esté marry, vrayment ; car ès crèbes où perégrine ma vie songeresse, ces jours dominicaux, par ma soif, sont comme oasis lybiques où ie me rafraischys à vostre ombraige et en suis-ie demouré méchanique toute la vesprée, ie vous assure. Oyez pourtant. Par affinité d'espérits animaulx et secrète coniunction d'humeurs absconses, ie me suys treuvé estre ceste septmaine hallebrené de mesme fascherie, à la teste aussy, au dedans, voyre ; pour ce que toutes sortes grouillantes de papulles, acmyes, phurunques et carbons (allégories innombrables et métaphores incongrues, ie veux dire) tousiours poussoyent emmy mes phrases, contaminant par leur luxuriance intempestive, la nice contexture d'icelles ; ou mieux, comme il advint à Lucius Cornelius Sylla, dictateur romain, des poulx et vermine qui issoyent de son derme à si grand foyson que quant et quant qu'il en escharbouylloit, plus en venoyt et estoyt proprement comme ung pourceau et verrat leperoseux, tousiours engendrant corruption de soy-même, et si en mourut finalement.

Ains vous, tant docte scripteur, qui d'un font caballin espanchez à goulot mirifique vos ondes susurrantes, de ce souci ne vous poinctant, ceste tant robuste pucelle qui ha nom Muse, comme bon compaignon et paillard lyrique que estes, tousiours la tabourinez avec angin roide, tousiours la hacquebutez, la gitonnez, la biscottez, la glossotez, par devant, par derrière, en tous accoutremens et langaiges, à la Francoyse, à la Sinnoyse, à la Latine, à l'Alexandrine, à la Saphique, à l'Adonique, à la Dithyrambique, à la Persique, à l'Egyptiacque, en cornette, en camail, sur le coing d'ung tonneau, sur les fleurs d'ung pré, sur les coquilles du

(1) Allusion aux *Fossiles :*

Mais, au-dessus des bois, l'un l'autre s'appelant,
Deux oiseaux d'*écarlate*, au vol étincelant,
Se suivent dans les cieux, etc...

(2) Anathalie-Julie Lormier, née à Rouen, le 25 décembre 1818.

(3) L'allusion faite à cette lettre à Bouilhet, dans la lettre à Louise Colet du 27 *décembre*, date certaine, autorise à modifier la date donnée par les éditions précédentes, et à changer 28 décembre en 26 décembre.

rivaige, en plain amphithéâtre ou en camère privée, brief en toutes postures et occasions.

Je me suys bien délecté ce jourd'huy à vos distiques Catulliens. Ie vouldroys en faire tels, si pouvois, ie le dys. Comme Julius Caesar Scaliger (ung consommé ès lettres anctiques, cestuy-là) qui souloyt répéter par enthousiasme, luy plus aimer avoir faict l'ode melpomènéenne du bon Flaccus que estre roy d'Arragon (ce est une province de Hespaigne, delà les monts Pyrénéans, près Bagnères en Bigorre, où vérolés vont prendre bains pour eux guarryr, allez, si en estes), i'ay donc curiosité véhémente de voir du tout finy votre carmen fossiléen qui estalera la pourtraicture des antiques périodes de la terre et chaos (y devoit estre un aage à rire, par la confusion qu'y estoit) et ie cuyde desia, par le loppin que i'en connoys, que sera viande de mardy-gras, régallade de monseigneur, et y fauldra estre moult riche en entendement poétique, pour en guster à lourdoys la souëve saveur, comme de Chalibon de Assyrie, de Johannisberg de Germanie, de Chiras ès mer Indiques, que magnats seuls hument quand ils veulent entregaudyr aux grandes festes et esbattements dépenciers.

Ains n'avez-vous paour, amy, que tousiours couché comme ung veau et roulant la vastitude de ces choses en la sphéréité de vostre entendement, elles ne cataglyptent une façon de microsme en votre personne et ne vous appréhendent vous-même. Ce advient aux femmes engroissées, vous savez, qui appètent mangier un connil, ie suppose ; à leur fruict qu'elles font, poussent des oreilles de connil sur l'estomach ; ou comme enfantelets qui cogitant, dans leurs bers, eux pysser contre un mur, compyssent de vray leurs linceuls ; tant le cerveau ha force, ie vous dys, et met tous atosmes en branle ! Adonc, vos roignons deviendroyent rochiers et les poils du cul palmiers, et la semence demeurant stagnante ès vases spermatiques (comme laictages, l'été, dans les jarres d'argile) se tourneroit en crème, et bientôt en beurre, voyre bitume plustôt, ou lave volcanique dont on feroyt après des pumices, pour bellement polir les marbres des palais et sépulchres. Lors, mousse croystroit au fondement (lequel tousiours est eschauffé par vents tiédis comme ès régions équatoriales), fange serait ès dents, or en aureilles, nacre ès ongles, fucus sur la merde et uystres à l'escalle dans le gozier ; yeux aggrandis et tousiours stillants en place seroient comme des lunes mortes, et perpétuelle exhalaëson poëtique, comme l'on voit de l'Etna en Sicile, issoyroit de votre bouche ! Voyageurs lors viendroient par milliers specter ce poëte-nature, cet homme-monde et ce rapporteroit moult argent au portier. Ie m'esgare, ie croys, et mon devis sent la phrénésie Delphique et transport hyperbolique. Si pourtant ne vay-ie tourner mon style, car vous sais-ie compaignon aymant aulcune phantaisie et phantastiquerie, et conchiez de dédain et contemnation (ès continents Apolloniques) ces tant coincts jardinets, à ifs taillés et gazons courts, où l'on n'a place pour ses coudes ne ombre pour sa teste. Ains dilectez contrairement les horrificques forêts caverneuses et spelunqueuses, avec grands chênes, larges courants d'aër embalsamés, fleurs coulourées, ombres flottantes, et tousiours, au loing, quelque hurlement mélancolique, en le dessous des feuilles, comme d'ung loup affamé ; et déjà, delà, esbattements spittacéens sur les hautes branches, et singes à queue recourbe, claquant des badigoinces et monstrant leur cul.

Or donc, puisque n'avons jà bronché (estant ferrés à glace, ie suppose) ni jà courbé nostre eschine sous le linteau d'aulcune boutique, ecclise, confrayrie, servition quelconque, guardons (ce est mon souhait de nouvel an pour tous deux) ceste sempiternelle superbe amour de Beaulté, et soyons, de par toute la bande des grands que ie invoque, ainsy tousiours labourant, tousiours barytonnant, tousiours rythmant, tousiours calophonisant et nous chéryssant.

A Dieu, mon bon, adieu mon peton, adieu mon couillon (gausche).

Gustavus FLAUBERTUS,
Bourgeoisophobus.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset] Lundi 5 heures [27 décembre 1852.]

Je suis dans ce moment comme tout épouvanté, et si je t'écris c'est peut-être pour ne pas rester seul avec moi, comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. Je ne sais si tu vas me comprendre, mais c'est bien drôle. As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert?* Je viens de l'achever il y a cinq minutes, il me foudroie : c'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles ; cela s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert, à peu de choses près, est mon pauvre Alfred ; j'ai trouvé là de *nos* phrases (dans le temps) preque textuelles : les causeries des deux camarades au collège sont celles que nous avions, ou analogues. Il y a une histoire de manuscrit dérobé par les camarades et avec des réflexions du maître d'études *qui m'est arrivée,* etc. etc. Te rappelles-tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique (en plan) (1) où un homme, à force de penser, arrive à avoir des hallucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît, pour tirer la conclusion (idéale, absolue) des prémisses (mondaines, tangibles) ; eh bien, cette idée est là indiquée, et tout ce roman de *Louis Lambert* en est la préface ; à la fin le héros veut se châtrer par une espèce de manie mystique ; j'ai eu, au milieu de mes ennuis de Paris, à dix-neuf ans, cette envie (je te montrerai dans la rue Vivienne une boutique devant laquelle je me suis arrêté un soir, pris par cette idée avec une intensité impérieuse), alors que je suis resté deux ans entiers sans voir de femme. L'année dernière, lorsque je vous parlais de l'idée d'entrer dans un couvent, c'était mon vieux levain qui me remontait. Il arrive un moment où *l'on a besoin de se faire souffrir,* de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage tant elle vous semble hideuse. Sans l'amour de la forme, j'eusse été peut-être un grand mystique ; ajoute à cela mes attaques de nerfs, lesquelles ne sont que des déclivités involontaires d'idées, d'images ; l'élément psychique alors saute par-dessus moi, et la conscience disparaît avec le sentiment de la vie. Je suis sûr que je sais ce que c'est que mourir, j'ai souvent senti nettement mon âme qui m'échappait, comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée. Ce diable de livre m'a fait rêver Alfred toute la nuit ; à neuf heures je me suis réveillé et rendormi ; alors j'ai rêvé le château de la Roche-

(1) *La Spirale.* Voir FISCHER (E. W.) : *Etudes sur Flaubert inédit* (Leipzig, 1908) et AUBÉ (M.) : *Un Roman que Flaubert n'écrivit point* (*Le Figaro,* supplément littéraire, 13 juin 1908).

Guyon, il se trouvait situé derrière Croisset, et je m'étonnais de m'en apercevoir pour la première fois. On m'a réveillé en m'apportant ta lettre ; est-ce cette lettre, cheminant dans la boîte du facteur sur la route, qui m'envoyait de loin l'idée de la Roche-Guyon? tu venais à moi sur elle. Est-ce *Louis Lambert* qui a appelé Alfred cette nuit (il y a huit mois j'ai rêvé des lions, et au moment où je rêvais, un bateau portant une ménagerie passait sous mes fenêtres). Oh ! comme on se sent près de la folie quelquefois, moi surtout ! Tu sais mon influence sur les fous et comme ils m'aiment ! Je t'assure que j'ai peur maintenant ; pourtant, en me mettant à ma table pour t'écrire, la vue du papier blanc m'a calmé. Depuis un mois, du reste [.....] je suis dans un singulier état d'exaltation ou plutôt de vibration ; à la moindre idée qui va me venir, j'éprouve quelque chose de cet effet singulier que l'on ressent aux ongles en passant près d'une harpe.

Quel sacré livre ! il me fait mal, comme je le sens !

Autre rapprochement : ma mère m'a montré (elle l'a découvert hier) dans le *Médecin de campagne* de Balzac, une *même scène* de ma *Bovary :* une visite chez une nourrice (je n'avais jamais lu ce livre, pas plus que *L*[*ouis*] *L*[*ambert*]). Ce sont mêmes détails, mêmes effets, même intention, à croire que j'ai copié, si ma page n'était infiniment mieux écrite, sans me vanter. Si Du Camp savait tout cela, il dirait que je me compare à Balzac, comme à Gœthe. Autrefois, j'étais ennuyé des gens qui trouvaient que je ressemblais à M. un tel, à M. un tel, etc. ; maintenant c'est pis, c'est mon âme. Je la retrouve partout, tout me la renvoie. Pourquoi donc?

Louis Lambert commence, comme *Bovary*, par une entrée au collège, et il y a une phrase qui *est la même :* c'est là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre posthume !*

Bouilhet n'est pas venu hier. Il est resté couché avec un clou et m'a envoyé à ce sujet une pièce de vers latins charmante ; à quoi j'ai répondu par une lettre en langage du XVIe siècle dont je suis assez content.

Il m'est égal que Hugo m'envoie tes lettres si elles viennent de Londres, mais de Jersey ce serait peut-être trop clair? Je te recommande encore une fois de ne pas envoyer de note écrite, je garde ta lettre pour la montrer à Bouilhet dimanche si tu le permets? Lis-tu enfin l'*Ane d'or?* A la fin de cette semaine je t'écrirai en te donnant la réponse des variantes que tu me soumets pour la *Paysanne ;* bon courage, pauvre chère muse. Je crois que ma *Bovary* va aller, mais je suis gêné par le sens métaphorique qui décidément me domine trop, je suis dévoré de comparaisons comme on l'est de poux, et je ne passe mon temps qu'à les écraser, mes phrases en grouillent. Adieu, je t'embrasse tendrement. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset] samedi soir, 3 h. [15 janvier 1853] (1).

[.....] J'ai passé un commencement de semaine affreux, mais depuis jeudi je vais mieux ; j'ai encore six à huit pages pour être arrivé à un point, après quoi je

(1) Trois autres lettres à Louise Colet, des 29 décembre 1852, 3 et 12 janvier 1853, sont inédites.

t'irai voir, je pense que ce sera dans une quinzaine. B[ouilhet], je crois, viendra avec moi ; s'il ne t'écrit pas plus souvent, c'est qu'il n'a rien à te dire ou qu'il n'a pas le temps. Sais-tu, le pauvre diable, qu'il est occupé huit heures par jour à ses leçons? [.....]

J'ai été *cinq jours à faire une page* la semaine dernière et j'avais tout laissé pour cela, grec, anglais, je ne faisais que cela. Ce qui me tourmente dans mon livre, c'est l'élément *amusant*, qui y est médiocre. Les faits manquent, moi je soutiens que les *idées* sont des faits ; il est plus difficile d'intéresser avec, je le sais, mais alors c'est la faute du style. J'ai ainsi maintenant cinquante pages d'affilée où il n'y a pas un événement, c'est un tableau continu d'une vie bourgeoise et d'un amour inactif ; amour d'autant plus difficile à peindre qu'il est à la fois timide et profond, mais hélas ! sans échevellements internes, parce que mon monsieur est d'une nature tempérée. J'ai déjà eu dans la première partie quelque chose d'analogue : mon mari aime sa femme un peu de la même manière que mon amant, ce sont deux médiocrités dans le même milieu et qu'il faut différencier pourtant ; si c'est réussi, ce sera, je crois, très fort, car c'est peindre couleur sur couleur et sans tons tranchés, ce qui est peu aisé ; mais j'ai peur que toutes ces subtilités ennuient et que le lecteur aime autant voir plus de mouvement. Enfin il faut faire comme on a conçu. Si je voulais mettre là-dedans de l'action, j'agirais en vertu d'un système et gâterais tout ; il faut chanter dans sa voix, or la mienne ne sera jamais dramatique ni attachante. Je suis convaincu d'ailleurs que tout est affaire de style ou plutôt de tournure, d'aspect.

Nouvelle : le jeune Du Camp est officier de la Légion d'honneur ! (1) Comme ça doit lui faire plaisir ! quand il se compare à moi et considère le chemin qu'il a fait depuis qu'il m'a quitté, il est certain qu'il doit me trouver bien loin de lui en arrière et qu'il a fait de la route (extérieure). Tu le verras à quelque jour attraper une place et laisser là cette bonne littérature. Tout se confond dans sa tête : femmes, croix, art, bottes, tout cela tourbillonne au même niveau et pourvu que *ça le pousse*, c'est l'important. Admirable époque (curieux symbolismes, comme dirait le père Michelet) que celle où l'on décore les photographes et où l'on exile les poètes (vois-tu la quantité de bons tableaux qu'il faudrait avoir faits avant d'arriver à cette croix d'officier?). De tous les gens de lettres décorés, il n'y [en] a qu'un seul de commandeur, c'est M. Scribe ! Quelle immense ironie que tout cela ! et comme les honneurs foisonnent quand l'honneur manque ! Adieu, ma pauvre chère vieille féroce ! Tout à toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], samedi minuit, [29-30 janvier 1853] (2).

Oui, chère Muse, je devais t'écrire une longue lettre, mais j'ai été si triste et embêté que je n'en ai pas eu le cœur. Est-ce l'air ambiant qui me pénètre, mais de plus en plus je me sens funèbre ; mon s... n... d... D... de roman me donne des sueurs

(1) Nomination de Du Camp au grade d'officier de la Légion d'honneur : 14 janvier 1853.
(2) Trois autres lettres à Louise Colet, des 16 (?), 23 et 24 janvier 1853, sont inédites.

froides ; en cinq mois, depuis la fin d'août, sais-tu combien j'en ai écrit? soixante-cinq pages ! dont trente-six depuis Mantes ! j'ai relu tout cela avant-hier, et j'ai été effrayé du peu que ça est et du temps que ça m'a coûté (je ne compte pas le mal). Chaque paragraphe est bon en soi, et il y a des pages, j'en suis sûr, parfaites ; mais précisément à cause de cela, *ça ne marche pas*. C'est une série de paragraphes tournés, arrêtés, et qui ne dévalent pas les uns sur les autres ; il va falloir les dévisser, lâcher les joints, comme on fait aux mâts de navire quand on veut que les voiles prennent plus de vent. Je m'épuise à réaliser un idéal peut-être absurde en soi, mon sujet peut-être ne comporte pas ce style ; oh ! heureux temps de *Saint-Antoine*, où êtes-vous? J'écrivais là avec mon moi tout entier ! c'est sans doute la faute de la place, le fond était si ténu ! et puis, le milieu des œuvres longues est toujours atroce (mon bouquin aura environ 450 à 480 pages, j'en suis maintenant à la page 204). Quand je serai revenu de Paris, je m'en vais ne pas écrire pendant quinze jours et faire le plan de toute cette fin jusqu'à la baisade qui sera le terme de la première partie de la deuxième ; je n'en suis pas encore au point où je croyais arriver pour l'époque de notre entrevue à Mantes, vois quel amusement ! enfin, à la grâce de Dieu. Dans huit jours nous serons ensemble, cette idée me dilate la poitrine.

Je ne t'engage pas à inviter Villemain, et avec ma vieille psychologie de romancier, voilà mes motifs : 1° tu as besoin de lui pour ton prix ; 2° nous sommes jeunes ; 3° il est vieux ; qui te dit qu'il ne sera pas embêté du petit prônage de Bouilhet? ces gens sur le déclin sont jaloux, ici pas d'exception, *c'est une règle*. De plus, comme il te fait la cour et que c'est un homme fin, il s'apercevra (ou on lui dira, ou il le supposera, ou il finira par le savoir) que la place est prise, et par moi, second motif pour l'indisposer. Garde toutes ses bonnes volontés, et sans faire la coquette, laisse toujours du vague, *il ne faut pas s'endormir sur le tricot*, comme eût dit ce bon Pradier ; je crois donc que ce serait maladroit que de l'inviter à ta soirée ; tu penses bien que pour moi *personnellement* sa connaissance me serait plutôt agréable, mais comme en cette circonstance elle n'est utile à aucun de nous trois, et qu'il pourrait au contraire sortir de là avec un peu de mauvais vouloir à ton endroit, il vaut mieux s'abstenir.

C'est comme pour Jourdan, nous n'avons besoin d'aucune relation (indirecte) avec Du Camp, il irait clabauder chez lui ce qui s'est fait et dit chez toi, je peux l'y revoir le lendemain, ce serait des questions ; non, non. Enfin, mon troisième refus est relatif à Béranger. Bouilhet ne demande pas mieux que d'y aller avec toi, mais moi qui *n'ai aucun titre*, je ne puis vous accompagner ; quant à tout le reste, j'adhère à tes plans. Pour en finir des affaires du monde, mon dernier avis relativement à B[ouilhet] : ne fais pas lire de ses vers devant un public *nombreux*, il t'en supplie et moi aussi. Tu comprends que ce garçon finirait par avoir l'air de sortir de dessous ton cotillon. Dans le commencement c'était bon, mais maintenant qu'il a déjà publié plusieurs fois, *ça le restreint*. Quand les intimes resteront, à la bonne heure !

Quel imbécile que ce Buloz ! quelle brute ! quelle brute ! tout cela vous donne des envies de crever ; je comprends depuis un an cette vieille croyance en la fin du monde que l'on avait au moyen âge, lors des époques sombres. On se tourne

pour trouver quelque chose de propre, de quelque côté qu'on pose les pieds on marche sur la m... ; nous allons encore descendre longtemps dans cette latrine ! on deviendra si bête d'ici à quelques années, que dans vingt ans, je suppose, les bourgeois du temps de Louis-Philippe sembleront élégants et talons rouges. On vantera la liberté, l'art et les manières de cette époque, car ils réhabiliteront l'immonde à force de le dépasser. Quand on est harassé de soucis, quand on se sent dans la tête la vieillesse de toutes les formes connues, quand enfin on se pèse à soi-même, si de mettre la tête à la fenêtre au moins vous rafraîchissait ! mais non, rien du dehors ne vous rassérène. Au contraire, au contraire !

Mes lectures de Rabelais se mêlent à ma bile sociale, et il s'en forme un besoin de flux auquel je ne donne aucun cours et qui me gêne même, puisque ma *Bovary* est tirée au cordeau, lacée, corsée et ficelée à étrangler. Les poètes sont heureux ; on se soulage dans un sonnet ! mais les malheureux prosateurs, comme moi, sont obligés de tout rentrer. Pour dire quelque chose d'eux-mêmes, il leur faut des volumes et le cadre, l'occasion ; s'ils ont du goût, ils s'en abstiennent même, car c'est là ce qu'il y a de moins fort au monde, parler de soi.

Pourtant, j'ai peur qu'à force d'avoir de ce fameux goût, je n'en arrive à ne plus pouvoir écrire, tous les mots maintenant me semblent à côté de la pensée, et toutes les phrases dissonantes. Je ne suis pas plus indulgent pour les autres ; j'ai relu, il y a quelques jours, l'entrée d'Eudore à Rome (des *Martyrs*), qui passe pour un des morceaux de la littérature française et qui en est un ; eh bien, c'est fort pédant à dire, mais j'ai trouvé là cinq ou six libertés que je ne me permettrais pas ; où est donc le style? en quoi consiste-t-il? Je ne sais plus du tout ce que ça veut dire ; mais si, mais si pourtant ! je me le sens dans le ventre.

Nous allons encore bien causer dans huit jours, bien nous embrasser, bien nous chérir. L'idée de ton contentement, si mon œuvre est réussie plus tard, n'est pas un de mes moindres soutiens, bonne Muse. Je rêve ton admiration comme une volupté, cette pensée est mon petit bagage de route, et je la passe sur mon cerveau en sueur comme une chemise blanche. Toi, tu as fait une bonne chose, ta *Paysanne* va réussir si le *Pays* en veut (mais ces *messieurs* aussi doivent être pudiques) ; tu vas avoir de suite plus de lecteurs que tu n'en aurais eu à la *Revue*.

Bouilhet a un clou au cou [.....]. Moi, je crois qu'il va m'en venir au nez. Enfin, nous t'arriverons toujours samedi vers six ou sept heures du soir ; la Seine est débordée, je ne sais comment j'irai à Rouen, il me faudra prendre le bateau, et les heures ne coïncideront peut-être pas avec le chemin de fer. En tout cas nous irons dîner avec toi, et si d'ici à samedi tu ne recevais aucune lettre, c'est qu'il n'y aurait rien de changé dans nos plans. Peut-être mercredi ou jeudi t'enverrai-je un simple mot pour te dire : j'arrive. Adieu donc, à bientôt, dans huit jours à cette heure-ci. A toi, à toi.

Tiens-tu absolument à mes *Notes de voyage?* moi je crois que *maintenant* il vaudrait mieux que tu ne les lises pas. Tout ce qui est étranger au travail en distrait.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi minuit, [23 février 1853] (1).

Enfin ! me revoilà à peu près dans mon assiette ! j'ai griffonné dix pages d'où il en est résulté deux et demie ; j'en ai préparé quelques autres. Ça va aller, j'espère ; et toi, pauvre bonne Muse, où en es-tu? je te vois piochant ton *Acropole* avec rage et j'attends le premier jet d'ici à peu de jours ; soigne bien les vers : au point où tu en es maintenant tu ne dois pas te permettre *un seul* vers faible. Je ne sais ce qu'il en sera de ma *Bovary*, mais il me semble qu'il n'y aura pas *une* phrase molle. C'est déjà beaucoup ; le génie, c'est Dieu qui le donne, mais le talent nous regarde ; avec un esprit droit, l'amour de la chose et une patience soutenue, on arrive à en avoir. La correction (je l'entends dans le plus haut sens du mot) fait à la pensée ce que l'eau du Styx faisait au corps d'Achille : elle la rend invulnérable et indestructible ; plus je pense à cette *Acropole* et plus il me semble qu'il y aurait à la fin *une engueulade aux Barbares* superbe ; cela rentrerait dans l'esprit de la pièce et m'en paraît même le complément. Je vais tâcher d'être clair. Après tes Panathénées, ton tableau de la Grèce, vivant, animé, et avoir bien marqué que cela n'existe plus, je dirais... « et puis les Barbares sont venus (pas de description de l'invasion, mais plutôt l'effet en résultant), ils ont cassé, profité, fait des meules de moulin avec les piédestaux de tes statues... ils ont chauffé leurs pieds nus à ton olivier qui brûlait, ô Minerve, et dans des langues barbares accusé tes dieux, ô Homère... » Il faudrait faire la confusion soutenue des *deux espèces de Barbares*, et cela très large, à la fois lyrique et satirique, ça ne sortirait pas du lieu même de l'Acropole ; les diverses ruines et constructions modernes te serviraient de comparaisons et de points de rappel. Et ce mouvement t'amènerait naturellement à ton trait final : nous cherchons maintenant parmi ces débris les vestiges du Beau.

Réfléchis à cela, il me semble qu'il y a là beaucoup ; cette idée plairait au côté classique de l'Académie et pourrait d'ailleurs être en elle-même une fort belle chose.

La Sylphide (2), comme dit Babinet, a écrit deux lettres charmantes. Bouilhet a répondu quelques lignes à la dernière pour lui dire qu'elle le laisse tranquille et qu'il ne veut plus entendre parler d'elle ; il m'a l'air très calme et décidé, mais un vieux psychologue comme moi pense que ce n'est pas là une fin ; ils se reverront d'une façon ou d'une autre et s'aimeront, ou je serais fort étonné ; elle a dû être vexée de son dernier billet ; y répondra-t-elle? Elle garderait le silence si elle avait un peu d'orgueil ; mais c'est une infâme coquette, et elle voudra l'asticoter encore. Alors, la correspondance se rengagera sur un pied purement littéraire? mais la littérature mène loin, et les transitions vous font glisser sans qu'on s'en doute des hauteurs du ciel aux profondeurs du c... ; problème ! pensée ! comme dirait le grand Hugo.

Nous avons ici depuis lundi une vieille dame (3), amie de ma mère (femme d'un ancien consul en Orient) avec sa fille. Leur fils, qui est un de mes camarades

(1) Une autre lettre, du 17-18 février, à Louise Colet, est inédite.
(2) Mme Roger des Genettes.
(3) Mme Vasse.

de collège, est dans ce moment à Sainte-Pélagie pour un an et plus de 500 francs d'amende, pour avoir distribué des exemplaires de *Napoléon-le-Petit* — avis — et personne n'en sait rien.

J'ai demain à déjeuner un jeune homme que Bouilhet m'a amené dimanche (1). Je l'avais connu enfant lorsqu'il avait sept à dix ans ; son père, magistrat inepte, en faisait un perroquet et le poussait aux *bonnes études*, mais malgré tous ses soins il n'est point devenu crétin (ce qui désole le père) et il a pris en goût sérieux la littérature ; il est hugotique, rouge, etc., de là désolation de la famille, blâme de tous les concitoyens, mépris du bourgeois ; il désirait depuis longtemps faire ma connaissance. Je l'ai reçu carrément et dans tout le déshabillé franc de ma pensée ; c'est ce qu'il faut faire aux gens qui viennent nous flairer par curiosité. S'ils sont choqués, ils ne reviennent plus, et s'ils vous aiment, c'est qu'ils vous connaissent.

Quant à lui, il m'a paru être un assez intelligent garçon, mais sans *âpreté*, sans cette suite dans les idées qui seule mène au but et fait faire les œuvres ; il donne dans les théories, les symbolismes, Micheletteries, Quinetteries (j'y ai été aussi, je les connais), études comparées des langues, plans gigantesques et charabias un peu vides. Mais en somme on peut causer avec lui pendant quelques heures ; or la graine est rare de ceux-là. Il habite Paris, a une vingtaine de mille francs de rente et va s'en aller en Amérique et de là aux Indes, pour son plaisir ; il veut aussi écrire une histoire grecque, voir la Grèce. Voilà bien des volontés qui marquent peut-être absence de volonté. Dans quelle époque de diffusion nous sommes ! L'esprit autrefois était un soleil solitaire, tout autour de lui il y avait le ciel vide ; son disque maintenant, comme par un soir d'hiver, semble avoir pâli et il illumine toute la brume humaine de sa clarté confuse.

Je m'en vais relire Montaigne en entier, c'est une bonne causerie, le soir avant de s'endormir. Comment vas-tu? il me semble qu'il y a six mois que je t'ai quittée. Comme nous serons à nous à Mantes ! Mais ne pensons pas à cela, travaillons, moi je ne veux plus regarder en avant, la longueur de ma *B[ovary]* m'épouvante à me décourager. « Qu'est-ce que ton devoir? dit Gœthe ; l'exigence de chaque jour » ; ne sortons pas de là. Adieu, mille baisers sur tes lèvres de muse. A toi, ton G. F.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de dimanche, 1 heure et demie, [27-28 février 1853].

Il est bien tard, je devrais me coucher, mais c'est demain dimanche, je me reposerai. Je veux te dire tout de suite, chère Muse, combien je t'aime, d'abord, et comme tes deux dernières courtes lettres m'ont fait plaisir, elles ont un souffle qui m'a gonflé, je crois, car je suis dans le même état lyrique que toi ; j'y ai vu que tu étais emportée dans l'art et que tu roulais dans la houle intellectuelle, ballottée à tous les grands vents apolloniques. C'est bien, c'est bien, c'est bon. Nous ne valons quelque chose que parce que Dieu souffle en nous ; c'est là ce qui fait même les

(1) Eugène Crépet.

médiocres forts, ce qui rend les peuples si beaux aux jours de fièvre, ce qui embellit les laids, ce qui purifie les infâmes : la foi, l'amour. « Si vous aviez la foi vous remueriez des montagnes. » Celui qui a dit cela a changé le monde, parce qu'il n'a pas douté.

Garde-moi toujours cette rage-là, tout cède et tout pète à la fin devant les obstinations suivies ; j'en reviens toujours à mon vieil exemple de Boileau : ce gredin-là vivra autant que Molière, autant que la langue française, et c'était pourtant un des moins poète des poètes ; qu'a-t-il fait? il a suivi sa ligne jusqu'au bout et donné à son sentiment si restreint du Beau toute la perfection plastique qu'il comportait.

Ta *Paysanne* a du mal à paraître. C'est justice, voilà une preuve que c'est beau ; pour les œuvres et pour les hommes médiocres, le hasard est bon enfant, mais ce qui a de la valeur est comme le porc-épic, on s'en écarte ; une des preuves qui m'auraient convaincu de la vocation de Bouilhet si j'en eusse douté, c'est qu'à Rouen, dans son pays et où il est connu, pas un journaliste n'a même cité son nom ; on objectera qu'ils ne peuvent le comprendre et j'accepte l'objection qui me donne raison ; ou bien c'est qu'ils l'envient et qu'ils font bien alors ! De même l'ami Gautier fait des réclames pour E. Delessert, qu'il connaît à peine, et ne souffle mot de l'ami Bouilhet, est-ce clair? envoie-moi demain à n'importe quel journal ta *Paysanne* éreintée, fais-y une fin sentimentale, une nature factice, des paysans vertueux, quelques lieux communs sur la moralité, avec un peu de clair de lune parmi les ruines à l'usage des âmes sensibles, le tout entremêlé d'expressions banales, de comparaisons usées, d'idées bêtes, et que je sois pendu si on ne l'accepte. Mais patience, la vérité a son tour, elle possède en soi-même une force divine, et quoiqu'on l'exècre on la proclame. On a de tout temps crié contre l'originalité, elle finit pourtant par entrer dans le domaine commun, et bien que l'on déclame contre les supériorités, contre les aristocrates, contre les riches, on vit néanmoins de leurs pensées, de leur pain. Le génie comme un fort cheval traîne à son c... l'humanité sur les routes de l'idée, elle a beau tirer les rênes et par sa bêtise lui faire saigner les dents, en hocquesonnant tant qu'elle peut le mors dans sa bouche, l'autre, qui a les jarrets robustes, continue toujours au grand galop par les précipices et les vertiges.

J'attends lundi matin l'*Acropole* et, comme il faut se dépêcher, je la lirai, je la porterai de suite à Rouen à Bouilhet, nous la lirons, et chez lui je t'écrirai en te renvoyant le tout.

Pour un autre travail ce procédé de composition ne serait pas bon, il faut écrire plus *froidement ;* méfions-nous de cette espèce d'échauffement qu'on appelle l'inspiration et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire. Dans ce moment-ci, par exemple, je me sens fort en train, mon front brûle, les phrases m'arrivent, voilà deux heures que je voulais t'écrire et que de moment en moment le travail me reprend ; au lieu d'une idée j'en ai six, et où il faudrait l'exposition la plus simple il me surgit une comparaison ; j'irais, je suis sûr, jusqu'à demain midi sans fatigue. Mais je connais ces bals masqués de l'imagination d'où l'on revient avec la mort au cœur, épuisé, n'ayant vu que du faux et débité des sottises ; tout doit se faire à froid, posément. Quand Louvel a voulu tuer le duc

de Berry, il a pris une carafe d'orgeat et n'a pas manqué son coup ; c'était une comparaison de ce pauvre Pradier et qui ma toujours frappé, elle est d'un haut enseignement pour qui sait la comprendre. [.....]

Ma préface du *Dictionnaire des idées reçues* me tourmente, j'en ai fait le plan par écrit ; j'ai passé l'autre jour deux heures de suite à rêver (à propos de Juvénal que je lisais) un grand roman romain ; mon livre XVIIIe siècle m'est revenu hier, la *Bovary* marche son petit train et se dessine dans l'avenir, il n'est pas jusqu'à ce malheureux grec qui ne me semble se débrouiller. Je crois que le ramollissement de cervelle diagnostiqué par Du Camp n'arrive pas encore. Ah ! ah ! mais je les casserais sur elle, tous ces petits braves compagnons-là, comme les commis voyageurs brisent sur leur front les assiettes d'auberge, par facétie.

Si je cherche un peu d'où vient mon bon état présent, c'est peut-être à deux causes : 1° d'avoir vu l'autre jour ce brave garçon qui enfin parle notre langue, on a plaisir à trouver des compatriotes dans la vie ; 2° à la société de Mme Vasse (tu sais, cette dame qui est ici), elle a longtemps habité l'Orient ; nous en causons à table, cela me ranime et me fait passer dans la tête de grands coups de vent qui m'emportent. Si fort que l'on ait l'orgueil de se croire, l'élément extérieur est bon quelquefois, mais c'est si rare de trouver un lit pour ses fatigues. Adieu, toi qui es l'édredon où mon cœur se pose et le pupitre commode où mon esprit s'entr'ouvre. — Adieu encore, et mille toutes sortes de tendresses. A toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de samedi, 1 h. [5-6 mars 1853]. (1).

[.....] Quant au *Livre posthume*, la fin (2) répond au commencement, j'ai admiré comme toi la Croix, Porcia, le couvre-pied, etc., il a fourré là jusqu'à un rêve qu'il a fait en voyage et que je l'ai vu écrire, il n'en a pas changé trois phrases. Pour lui, ce bon Maxime, je suis maintenant incapable à son endroit d'un sentiment quelconque, la partie de mon cœur où il était est tombée sous une gangrène lente, et il n'en reste plus rien ; bons ou mauvais procédés, louanges ou calomnies, tout m'est égal et il n'y a pas là dédain, ce n'est point une affaire d'orgueil, mais j'éprouve une impossibilité radicale de sentir à cause de lui, pour lui, quoi que ce soit, amitié, haine, estime ou colère ; il est parti comme un mort et sans même me laisser un regret. Dieu l'a voulu ! Dieu soit béni ! La douceur que j'ai éprouvée dans cette affection (et que je me rappelle avec charme) atténue sans doute l'humiliation où je pourrais être de l'avoir eue ; une chose m'a fait sourire dans sa phrase de « la large épaule », il aurait pu choisir une comparaison plus heureuse ; c'est sur cette épaule pourtant qu'à la mort de sa grand'mère je l'ai porté, comme un enfant, lorsque l'arrachant de son cadavre où il pleurait, criait, *appelait les anges*, parlant de *là-haut*, etc., je l'ai pris d'un bras et l'ai enlevé tout d'un bond jusque sur sa terrasse. Je me rappelle aussi que lui ai *arrangé* un duel, à cet homme si brave, etc., etc. Ah ! les hommes d'action ! les actifs ! comme ils se fatiguent et nous fatiguent

(1) Une autre lettre à Louise Colet, du 3 mars, est inédite.
(2) Publiée dans la *Revue de Paris* de mars 1853.

pour ne rien faire, et quelle bête de vanité que celle que l'on tire d'une turbulence stérile.

L'action m'a toujours dégoûté au suprême degré, elle me semble appartenir au côté animal de l'existence (qui n'a senti la fatigue de son corps ! combien la chair lui pèse !), mais quand il l'a fallu ou quand il m'a plu je l'ai menée, l'action, et raide, et vite et bien. Pour sa croix d'honneur, à D[u Camp], j'ai fait en une matinée ce qu'à cinq ou six gens d'action qu'ils étaient là, ils n'avaient pu accomplir en six semaines ; il en a été de même pour mon frère, quand je lui ai fait avoir sa place ; de Paris où j'étais, j'ai enfoncé toute l'Ecole de médecine de Rouen et fait écrire *par le roi* au préfet pour lui forcer la main ; les amis qui me considéraient étaient épouvantés de mon toupet et de mes ressources. Le père Degasc (ancien pair de France, ami de mon père) en était si ébahi qu'il voulait *sérieusement* me faire entrer dans la diplomatie, prétendant que j'avais de grandes dispositions pour l'intrigue. Ah ! quand on sait rouler une métaphore on peut bien peloter des imbéciles. L'incapacité des gens de pensée aux affaires n'est qu'un excès de capacité. Dans les grands vases, une goutte d'eau n'est rien et elle emplit les petites bouteilles.

Mais la durée est là qui nous console ; que reste-t-il de tous les actifs, Alexandre, Louis XIV, etc., et Napoléon même, si voisin de nous? La pensée est comme l'âme, éternelle, et l'action comme le corps, mortelle. J'étais en train de philosopher ce soir, mais je n'ai plus une seule feuille de papier à lettres et il est temps d'aller se coucher. Adieu donc, mille baisers sur tes beaux yeux. Ton G. F.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de vendredi, 1 heure, [25-26 mars 1853] (1).

Pourquoi, chère bonne Muse, ai-je une sorte de pressentiment que tu es malade? [.....] L'*Acropole* doit t'avoir bien fatiguée, ça ne vaut rien, ni pour l'œuvre ni pour l'auteur, de composer ainsi. Si, après nos corrections, nous eussions eu encore trois semaines devant nous, et que tu nous eusses renvoyé le manuscrit recopié comme nous l'avions refait, et avec tes observations à toi, nous te l'aurions renvoyé, tu l'aurais retravaillé, et après une seconde révision de notre part, je t'assure que c'eût été une crâne chose. L'étoffe y était, mais nous n'avons pas eu seulement le temps de nous entendre. Ainsi, quand je te disais que le Parthénon est couleur bitume et terre de Sienne, c'est vrai, mais les Propylées, je ne sais pourquoi, sont fort blanches ; ainsi l'on pouvait dire :

L'éternelle blancheur des longues Propylées,
Etc., etc.

Tu as oublié de parler de Pandrose (2) ; mais sois sûre que l'Académie, toute pédante

(1) Entre cette lettre et la précédente, sept autres à Louise Colet, des 7, 9, 11, 14, 20, 21 et 24 mars 1853, sont inédites. Elles ont trait surtout à l'*Acropole d'Athènes*, et aux corrections faites par Flaubert et Bouilhet à ce poème.

(2) Pandrosos, fille de Cécrops, honorée dans un sanctuaire qui faisait partie de l'Erekhthéion, sur l'Acropole d'Athènes.

qu'elle soit, tient plus aux vers en eux-mêmes qu'à une description technique. Le sujet *l'Acropole* était d'ailleurs tellement vague, que chacun peut le traiter à sa fantaisie. Si tu as fait, comme tu me le dis, les coupures et nos corrections les plus importantes, j'ai bon espoir. Mais agis comme l'an passé, ne néglige pas tes petites recommandations indirectes ; après la peau du lion, un lopin de celle du renard : soyons prudents. [.....]

Ta jeune Anglaise, sans que je la connaisse, me cause une grande pitié, à cause de toutes les *déceptions* qui doivent l'attendre ; si elle n'est pas stupide, elle finira par s'énamourer de quelque intrigant, porteur d'une figure pâle et adressant des vers aux étoiles comparées aux femmes, lequel lui mangera son argent, et la laissera avec ses beaux yeux pour pleurer, et son cœur pour souffrir. Ah ! comme on perd de trésors dans sa jeunesse ! et dire que le vent seul ramasse et emporte les plus beaux soupirs des âmes ! Mais y a-t-il quelque chose de meilleur que le vent et de plus doux? Moi aussi, j'ai été d'une architecture pareille, j'étais comme les cathédrales du XVe siècle, lancéolé, fulgurant ; je buvais du cidre dans une coupe de vermeil. J'avais une tête de mort dans ma chambre, sur laquelle j'avais écrit : « Pauvre crâne vide, que veux-tu me dire avec ta grimace? » Entre le monde et moi existait je ne sais quel vitrail, peint en jaune, avec des raies de feu et des arabesques d'or, si bien que tout se réfléchissait sur mon âme comme sur les dalles d'un sanctuaire, embelli, transfiguré et mélancolique cependant, et rien que de beau n'y marchait ; c'étaient des rêves plus majestueux et plus vêtus que des cardinaux à manteaux de pourpre. Ah ! quels frémissements d'orgue ! quels hymnes ! et quelle douce odeur d'encens qui s'exhalait de mille cassolettes toujours ouvertes ! Quand je serai vieux, écrire tout cela me réchauffera. Je ferai comme ceux qui, avant de partir pour un long voyage, vont dire adieu à des tombeaux chers. Moi, avant de mourir, je revisiterai mes rêves.

Eh bien, c'est fort heureux d'avoir une jeunesse pareille, et que personne ne vous en sache gré. Ah ! à dix-sept ans si j'avais été aimé, quel crétin je ferais maintenant ! Le bonheur est comme la vérole : pris trop tôt, il peut gâter complètement la constitution.

La *Bovary* traînotte toujours, mais enfin avance. J'espère d'ici quinze jours avoir fait un grand pas. J'en ai beaucoup relu. Le style est inégal et trop méthodique ; on aperçoit trop les écrous qui serrent les planches de la carène ; il faudra donner du jeu. Mais comment? Quel chien de métier ! — Belle balle que celle de P. Chasles. Mais pourquoi « vieux ennemis »?

Adieu ! mille tendresses, bonne Muse. A toi, ton G.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche, 4 heures,[27 mars 1853].

[.....] L'impression que te font mes *Notes de voyage* m'a fait faire d'étranges réflexions, chère Muse, sur le cœur des hommes et sur celui des femmes; décidément ce n'est pas le même, on a beau dire.

De notre côté est la franchise, sinon la délicatesse, et nous avons tort pourtant,

car cette franchise est une dureté. Si j'avais omis d'écrire mes impressions féminines, rien ne t'eût blessée ! Les femmes gardent tout dans leur sac, elles ; on n'en tire jamais une confidence entière ; le plus qu'elles font, c'est de laisser deviner, et quand elles vous racontent les choses, c'est avec une telle sauce que la viande en disparaît. Mais nous, pour deux ou trois méchants coups tirés et où le cœur même n'était pas, voilà le leur qui gémit ! Etrange ! étrange ! Moi je me casse la tête à comprendre tout cela ; et j'y ai pourtant bien réfléchi dans ma vie ; enfin (je parle ici à ton cerveau, chère et bonne femme), pourquoi ce petit monopole du sentiment? Tu es jalouse du sable où j'ai posé mes pieds, sans qu'il m'en soit entré un grain dans la peau, tandis que je porte au cœur une large entaille que tu y as faite? Tu aurais voulu que ton nom revînt plus souvent sous ma plume ; mais remarque que je n'ai pas écrit une seule réflexion ; je formulais seulement de la façon la plus courte l'indispensable, c'est-à-dire la sensation, et non le rêve, ni la pensée. Eh bien, rassure-toi, j'ai pensé souvent à toi, souvent, très souvent. Si, avant de partir, je n'ai pas été te dire adieu, c'est que j'avais déjà du sentiment par-dessus les oreilles ! Il m'était resté de toi une grande aigreur, tu m'avais longuement irrité, j'aimais mieux ne pas te revoir, quoique j'en eusse eu maintes fois envie ; la chair m'appelait, mais les nerfs me retenaient ; et il sortait de tout cela une sorte de tendresse qui, s'alimentant par le souvenir, n'avait pas besoin d'épanchement. Je m'étais promis de m'abstenir de toi, tant j'avais éprouvé à ton endroit de sentiments violents et incompatibles entre eux. La bataille était trop bruyante. J'avais déserté la place, c'est-à-dire j'avais enfermé sous clef tout cela, pour ne plus en entendre parler, et je regardais seulement de temps à autre ta chère image, ta belle et bonne figure, par une lucarne de mon cœur restée ouverte. Et puis, j'ai toujours détesté les choses solennelles ; nos adieux l'eussent été, je suis superstitieux là-dessus. Jamais avant d'aller en duel, si j'y vais, je ne ferai mon testament, tous ces actes sérieux portent malheur. Ils sentent d'ailleurs la draperie. J'ai eu à la fois peur et ennui. Donc, quand j'ai eu quitté ma mère, j'ai pris de suite mon rôle de voyageur ; tout était quitté, j'étais parti. Alors, pendant quatre à cinq jours à Paris, *je me suis j... une bosse* comme un matelot, et quand la France a disparu à mes yeux, derrière les îles d'Hyères, j'étais moins ému et moins pensant que les planches du bateau qui me portait. Voilà la psychologie de mon départ. Je ne l'excuse pas, je l'explique.

Pour Ruchiouk-Hânem, ah ! rassure-toi et rectifie en même temps tes idées orientales. Sois convaincue qu'elle n'a rien éprouvé du tout, au moral, j'en réponds, et au physique même, j'en doute fort. Elle nous a trouvés de fort bons cawadja (seigneurs) parce que nous avons laissé là pas mal de piastres, voilà tout. La pièce de B[ouilhet] est fort belle (1), mais c'est de la poésie et pas autre chose ; la femme orientale est une machine, et rien de plus, elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme. Fumer, aller au bain, se peindre les paupières et boire du café, tel est le cercle d'occupations où tourne son existence [.....].

J'ai vu des danseuses dont le corps se balançait avec la régularité ou la furie

(1) Voir *Festons et astragales*, où cette poésie porte le titre « Kuchiuk-Hânem ». Mais partout, dans ses *Notes de voyage* et dans sa *Correspondance*, Flaubert a écrit « Ruchiouk ».

insensible d'un palmier. Cet œil si plein de profondeurs, et où il y a des épaisseurs de teintes comme à la mer, n'exprime rien que le calme, le calme et le vide, comme le désert. Les hommes sont de même. Que d'admirables têtes ! et qui semblent rouler, en dedans, les plus grandes pensées du monde ! Mais frappez dessus et il n'en sortira pas plus que d'un cruchon sans bière ou d'un sépulcre vide.

A quoi tient donc la majesté de leurs formes, d'où résulte-t-elle? De l'absence peut-être de toute passion. Ils ont cette beauté des taureaux qui ruminent, des lévriers qui courent, des aigles qui planent. Le sentiment de la fatalité qui les remplit, la conviction du néant de l'homme donne ainsi à leurs actions, à leurs poses, à leurs regards, un caractère grandiose et résigné. Les vêtements lâches et se prêtant à tous les gestes sont toujours en rapport avec les fonctions de l'individu par la ligne, avec le ciel par la couleur, etc., et puis le soleil ! le soleil ! Et un immense ennui qui dévore tout ! Quand je ferai de la poésie orientale (car moi aussi j'en ferai, puisque c'est de mode et que tout le monde en fait), c'est là ce que je tâcherai de mettre en relief. On a compris jusqu'à présent l'Orient comme quelque chose de miroitant, de hurlant, de passionné, de heurté. On n'y a vu que des bayadères et des sabres recourbés, le fanatisme, la volupté, etc. ; en un mot, on en reste encore à Byron ; moi je l'ai senti différemment. Ce que j'aime au contraire dans l'Orient, c'est cette grandeur qui s'ignore, et cette harmonie de choses disparates. Je me rappelle un baigneur qui avait au bras gauche un bracelet d'argent, et à l'autre un vésicatoire. Voilà l'Orient vrai, et, partant, poétique : des gredins en haillons galonnés et tout couverts de vermine. Laissez donc la vermine, elle fait au soleil des arabesques d'or. Tu me dis que les punaises de Ruchiouk-Hânem te la dégradent ; c'est là, moi, ce qui m'enchantait. Leur odeur nauséabonde se mêlait au parfum de sa peau ruisselante de santal. Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes, et que la désolation même soit dans l'enthousiasme. Cela me rappelle Jaffa, où en entrant je humais à la fois l'odeur des citronniers et celle des cadavres ; le cimetière défoncé laissait voir les squelettes à demi pourris, tandis que les arbustes verts balançaient au-dessus de nos têtes leurs fruits dorés. Ne sens-tu pas que cette poésie est complète, et que c'est la grande synthèse? Tous les appétits de l'imagination et de la pensée y sont assouvis à la fois ; elle ne laisse rien derrière elle ; mais les gens de goût, les gens à enjolivements, à purifications, à *illusions*, ceux qui font des manuels d'anatomie pour les dames, de la science à la portée de tous, du sentiment coquet et de l'art aimable, changent, grattent, enlèvent, et ils se prétendent classiques, les malheureux ! Ah ! que je voudrais être savant ! et que je ferais un beau livre sous ce titre : *De l'interprétation de l'antiquité !* car je suis sûr d'être dans la tradition ; ce que j'y mets de plus, c'est le sentiment moderne. Mais encore une fois, les anciens ne connaissaient pas ce prétendu genre noble, il n'y avait pas pour eux de chose que l'on ne puisse dire. Dans Aristophane, on chie sur la scène. Dans l'*Ajax* de Sophocle, le sang des animaux égorgés ruisselle autour d'Ajax qui pleure ; et quand je songe qu'on a regardé Racine comme hardi pour avoir mis des chiens ! il est vrai qu'il les avait relevés par *dévorants !*... Donc cherchons à voir les choses comme elles sont, et ne voulons pas avoir plus d'esprit que le bon Dieu. Autrefois on croyait que la canne à sucre seule donnait le sucre, on en tire à peu près de tout maintenant ; il en est de même

de la poésie, extrayons-la de n'importe quoi, car elle gît en tout et partout. Pas un atome de matière qui ne contienne la pensée ; et habituons-nous à considérer le monde comme une œuvre d'art, dont il faut reproduire les procédés dans nos œuvres.

J'en reviens à Ruchiouk. C'est nous qui pensons à elle, mais elle ne pense guère à nous. Nous faisons de l'esthétique sur son compte, tandis que ce fameux voyageur si intéressant qui a eu les honneurs de sa couche est complètement parti de son souvenir, comme bien d'autres. Ah ! cela rend modeste de voyager, on voit quelle petite place on occupe dans le monde.

Encore une légère considération sur les femmes avant de causer d'autre chose (à propos des femmes orientales). La femme est un produit de l'homme. *Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme ;* elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice. Dans les pays où toute culture intellectuelle est nulle, elle n'existe pas (car c'est une œuvre d'art, au sens humanitaire ; est-ce pour cela que toutes les grandes idées générales se sont symbolisées au féminin?). Quelles femmes c'étaient que les courtisanes grecques ! mais quel art c'était que l'art grec ! Que devait être une créature élevée pour contribuer aux plaisirs *complets* d'un Platon ou d'un Phidias?

Toi, tu n'es pas une femme, et si je t'ai plus et surtout plus *profondément aimée* (tâche de comprendre ce mot *profondément*) que toute autre, c'est qu'il m'a semblé que tu étais moins femme qu'une autre ; toutes nos dissidences ne sont jamais venues que de ce côté *féminin*. Rêve là-dessus, tu verras si je me trompe. Je voudrais que nous gardassions nos deux corps et n'être qu'un même esprit [.....] ; comprends-tu que ceci n'est pas de l'amour, mais quelque chose de plus haut, il me semble, puisque ce désir de l'âme est pour elle presque un besoin même de vivre, de se dilater, d'être plus grande. Tout sentiment est une extension. C'est pour cela que la liberté est la plus noble des passions.

Nous relisons du Ronsard et nous nous enthousiasmons de plus belle. A quelque jour nous en ferons une édition ; cette idée, qui est de B[ouilhet], me sourit fort. Il y a cent belles choses, mille, cent mille dans les poésies complètes de Ronsard, qu'il faut faire connaître, et puis j'éprouve le besoin de le lire et relire dans une édition commode. J'y ferais une préface. Avec celle que j'écrirai pour la *Melænis* et le conte chinois, réunis en un volume, et de plus celle de mon *Dictionnaire des idées reçues*, je pourrai à peu près dégoiser là ce que j'ai sur la conscience d'idées critiques. Cela me fera du bien, et m'empêchera vis-à-vis de moi-même de jamais saisir aucun prétexte pour faire de la polémique. Dans la préface de R[onsard] je dirai l'histoire du *sentiment poétique en France*, avec l'exposé de ce que l'on entend par là dans notre pays, la mesure qu'il lui en faut, la petite monnaie dont il a besoin. On n'a nulle imagination en France ; si l'on veut faire passer la poésie, il faut être assez habile pour la déguiser. Puis dans la préface du livre de B[ouilhet] je reprendrais cette idée, ou plutôt je la continuerais et je montrerais comment un poème épique est encore possible, si l'on veut se débarrasser de toute intention d'en faire un. Le tout terminé par quelques considérations sur ce que peut être la littérature de l'avenir.

La *Bovary* ne va pas raide, en une semaine *deux pages ! ! !* il y a de quoi, quelque-

fois, se casser la gueule de découragement ! si l'on peut s'exprimer ainsi. Ah ! j'y arriverai, j'y arriverai, mais ce sera dur. Ce que sera le livre, je n'en sais rien, mais je réponds qu'il sera écrit, à moins que je ne sois complètement dans l'erreur, ce qui se peut.

Ma torture à écrire certaines parties vient du fond (comme toujours) ; c'est quelquefois si subtil que j'ai du mal moi-même à me comprendre. Mais ce sont ces idées-là qu'il faut rendre, à cause de cela même, plus nettes ; et puis, dire à la fois proprement et simplement des choses vulgaires ! c'est atroce.

Médite bien le plan de ton drame, tout est là, dans la conception ; si le plan est bon, je te réponds du reste, car pour les vers, je te rendrai l'existence tellement insupportable qu'ils seront bons, ou finiront par l'être, et *tous* encore.

J'ai lu ce matin quelques fragments de la comédie d'Augier (1). Quel anti-poète que ce garçon-là ! A quoi bon employer les vers pour des idées semblables? Quel art factice ! et quelle absence de véritable forme que cette prétendue forme extérieure ! Ah ! c'est que ces gaillards-là s'en tiennent à la vieille comparaison : la forme est un manteau. Mais non ! la forme est la chair même de la pensée, comme la pensée en est l'âme, la vie ; plus les muscles de votre poitrine seront larges, plus vous respirerez à l'aise.

Tu serais bien aimable de nous envoyer pour samedi prochain le vol[ume] de Leconte [de Lisle] (2), nous le lirions dimanche prochain. J'ai de la sympathie pour ce garçon, il y a donc encore des honnêtes gens ! des cœurs convaincus ! et tout part de là, la conviction. Si la littérature moderne était seulement morale, elle deviendrait forte ; avec de la moralité disparaîtraient le plagiat, le pastiche, l'ignorance, les prétentions exorbitantes ; la critique serait utile et l'art naïf, puisque ce serait alors un besoin et non une spéculation.

Tu me parais, pauvre chère âme, triste, lasse, découragée. Oh ! la vie pèse lourd sur ceux qui ont des ailes ; plus les ailes sont grandes, plus l'envergure est douloureuse. Les serins en cage sautillent, sont joyeux, mais les aigles ont l'air sombre, parce qu'ils brisent leurs plumes contre les barreaux ; or nous sommes tous plus ou moins aigles ou serins, perroquets ou vautours. La dimension d'une âme peut se mesurer à sa souffrance, comme on calcule la profondeur des fleuves à leur courant.

Ce sont des mots tout cela, comparaison n'est pas raison, je le sais ; mais avec quoi donc se consolerait-on si ce n'est avec des mots? Non, raffermis-toi, songe aux étonnants progrès que tu fais, aux transformations de ton vers qui devient si souvent plein de grand. Tu as écrit cette année une fort belle chose complète, *la Paysanne*, et une autre pleine de beautés, *l'Acropole*. Médite ton drame, j'ai un pressentiment que tu le réussiras, il sera joué et applaudi, tu verras ; marche, va, ne regarde ni en arrière ni en avant, casse du caillou, comme un ouvrier, la tête baissée, le cœur battant, et toujours, toujours ! Si l'on s'arrête, d'incroyables fatigues et les vertiges et les découragements vous feraient mourir. L'année prochaine nous aurons de bons loisirs ensemble, de bonnes causeries mêlées de toutes caresses.

(1) *Philiberte*, comédie en 3 actes en vers. (Gymnase, 19 mars 1853.)
(2) *Poèmes antiques*. — Flaubert écrit très souvent Delisle, en un seul mot, dans les lettres suivantes.

Moi, plus je sens de difficultés à écrire et plus mon audace grandit (c'est ce qui me préserve du pédantisme, où je tomberais sans doute) ; j'ai des plans d'œuvres pour jusqu'au bout de ma vie, et s'il m'arrive quelquefois des moments âcres qui me font presque crier de rage, tant je sens mon impuissance et ma faiblesse, il y en a d'autres aussi où j'ai peine à me contenir de joie ; quelque chose de profond et d'extra-voluptueux déborde de moi à jets précipités, comme une éjaculation de l'âme. Je me sens transporté et tout enivré de ma propre pensée, comme s'il m'arrivait, par un soupirail intérieur, une bouffée de parfums chauds. Je n'irai jamais bien loin, je sais tout ce qui me manque, mais la tâche que j'entreprends sera exécutée par un autre ; j'aurais mis sur la voie quelqu'un de mieux doué et de plus *né*. Vouloir donner à la prose le rythme du vers (en la laissant prose et très prose), et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire ou l'épopée (sans dénaturer le sujet), est peut-être une absurdité? voilà ce que je me demande parfois, mais c'est peut-être aussi une grande tentative et très originale ! Je sens bien en quoi je faille [*sic*]. (Ah ! si j'avais quinze ans !) N'importe, j'aurai toujours valu quelque chose par mon entêtement, et puis, qui sait? peut-être trouverai-je un jour un bon *motif*, un air complètement dans ma voix, ni au-dessus ni au-dessous ; enfin, j'aurai toujours passé ma vie d'une noble manière et souvent délicieuse.

Il y a un mot de La Bruyère auquel je me tiens : « Un bon esprit croit écrire raisonnablement » ; c'est là ce que je demande, écrire raisonnablement et c'est déjà bien de l'ambition. Néanmoins, il y a une chose triste, c'est de voir combien les grands hommes arrivent aisément à l'effet en dehors de l'Art même ; quoi de plus mal bâti que bien des choses de Rabelais, Cervantès, Molière et d'Hugo? mais quels coups de poing subits ! Quelle puissance dans un seul mot ! Nous, il faut entasser l'un sur l'autre un tas de petits cailloux pour faire nos pyramides qui ne vont pas à la centième partie des leurs, lesquelles sont d'un seul bloc. Mais vouloir imiter les procédés de ces génies-là, ce serait se perdre ; il sont grands, au contraire, parce qu'ils n'ont pas de procédés ; Hugo en a beaucoup, c'est là ce qui le diminue, il n'est pas varié, il est constitué plus en hauteur qu'en étendue.

Comme je bavarde ce soir ! il faut que je m'arrête pourtant, et puis j'ai peur de t'assommer, car il me semble que je répète toujours les mêmes choses (moi aussi je ne suis pas varié) ; mais de quoi causer, si ce n'est de notre cher souci?

Tu me parles des chauves-souris d'Egypte, qui, à travers leurs ailes grises, laissent voir l'azur du ciel ; faisons donc comme je faisais ; à travers les *hideurs* de l'existence, contemplons toujours le grand bleu de la poésie, qui est au-dessus et qui reste en place, tandis que tout change et tout passe.

Tu commences à trouver un peu vide l'Anglaise. Oui, il y a, je crois, plus de vanité mondaine qu'autre chose là-dedans ; je n'aime pas les gens poétiques d'ailleurs, mais les gens poètes, et puis cet hébreu, ce grec, ces vers en deux langues, c'est beaucoup tout cela. Voilà le défaut général du siècle : la diffusion ; les petits ruisseaux débordés prennent des airs d'océan, il ne leur manque qu'une chose pour l'être : la dimension ; restons donc rivière et faisons tourner le moulin. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], jeudi, 4 heures et demie, [31 mars 1853].

J'arrive de Rouen où j'avais été pour me faire arracher une dent (qui n'est pas arrachée) ; mon dentiste m'a engagé à attendre. Je crois néanmoins que d'ici à peu de jours il faudra me désorner d'un de mes dominos. Je vieillis, voilà les dents qui s'en vont, et les cheveux qui bientôt seront en allés. Enfin ! pourvu que la cervelle reste, c'est le principal. Comme le néant nous envahit ! à peine nés, la pourriture commence sur vous, de sorte que toute la vie n'est qu'un long combat qu'elle nous livre, et toujours de plus en plus triomphant de sa part jusqu'à la conclusion, la mort. Là, elle règne exclusive. Je n'ai eu que deux ou trois années où j'ai été entier (de dix-sept à dix-neuf ans environ). J'étais splendide, je peux le dire maintenant, et assez pour attirer les yeux d'une salle de spectacle entière, comme cela m'est arrivé à Rouen à la première représentation de *Ruy Blas*. Mais depuis, je me suis furieusement détérioré, il y a des matins où je me fais peur à moi-même, tant j'ai de rides et l'air usé. Ah ! c'est dans ce temps-là, pauvre Muse, qu'il fallait venir, mais un tel amour m'eût rendu fou, plus même, imbécile d'orgueil. Si même je garde en moi un foyer chaud, c'est que j'ai tenu longtemps mes bouches de chaleur fermées. Tout ce que je n'ai pas employé peut servir. Il me reste assez de cœur pour alimenter toutes mes œuvres. Non, je ne regrette rien de ma jeunesse. Je m'ennuyais atrocement ! Je rêvais le suicide ! je me dévorais de toutes espèces de mélancolies possibles ; ma maladie de nerfs m'a bien fait, elle a reporté tout cela sur l'élément physique et m'a laissé la tête plus froide, et puis, elle m'a fait connaître de curieux phénomènes psychologiques, dont personne n'a l'idée, ou plutôt que personne n'a sentis. Je m'en vengerai à quelque jour, en l'utilisant dans un livre (ce roman métaphysique et à apparitions, dont je t'ai parlé [1] ; mais comme c'est un sujet *qui me fait peur*, sanitairement parlant, il faut attendre, et que je sois loin de ces impressions-là pour pouvoir me les donner facticement, idéalement, et dès lors sans danger pour moi ni pour l'œuvre !

Voici mon opinion sur ton idée de Revue : toutes les Revues du monde ont eu l'intention d'être vertueuses, aucune ne l'a été ; la *Revue de Paris* elle-même (en projet) avait les idées que tu émets et était très décidée à les suivre. On se jure d'être chaste, on l'est un jour, deux jours, et puis... et puis... la nature ! les considérations secondaires ! les amis ! les ennemis ! ne faut-il pas *faire mousser* les uns, *échigner* les autres ; j'admets même que pendant quelque temps l'on reste dans le programme, alors le public s'embête, l'abonnement n'arrive pas. Puis on vous donne des conseils en dehors de votre voie ; on les suit par essai et l'on continue par habitude. Enfin, il n'y a rien de pernicieux comme de pouvoir tout dire et d'avoir un déversoir commode : on devient fort indulgent pour soi-même, et les amis, afin que vous le soyez pour eux, le sont pour vous ; et voilà comme on s'enfonce dans le trou, avec la plus grande naïveté du monde. Une Revue modèle serait une belle œuvre et qui ne demanderait pas moins que tout le temps d'un homme de génie ; direc-

(1) *La Spirale*. Voir lettre du [27 décembre 1852].

teur d'une revue devrait être la place d'un patriarche ; il faudrait qu'il y fût dictateur avec une grande autorité *morale*, acquise par des œuvres. Mais la communauté n'est pas possible, parce qu'on tombe de suite dans le gâchis ; on bavarde beaucoup, on dépense tout son talent à faire des ricochets sur la rivière avec de la menue monnaie, tandis qu'avec plus d'économie on aurait pu par la suite acheter de belles fermes et de bons châteaux.

Ce que tu me dis, Du Camp le disait ; vois ce qu'ils ont fait. Ne nous croyons pas plus forts qu'eux, car ils ont failli, comme nous faillirions, par l'*entraînement* et en vertu de la pente même de la chose. Un journal enfin est une boutique ; du moment que c'est une boutique, le *livre* l'emporte sur les *livres*, et la question d'achalandage finit tôt ou tard par dominer toutes les autres. Je sais bien qu'on ne peut publier nulle part à l'heure qu'il est, et que toutes les revues existantes sont d'infâmes p..., qui font les coquettes [.....]. Eh bien ! il faut faire comme tu fais, publier en volume, c'est plus crâne, et être seul. Qu'est-ce qu'on a besoin de s'atteler au même timon que les autres et d'entrer dans une compagnie d'omnibus, quand on peut rester cheval de tilbury? — Quant à moi, je serais fort content si cette idée se réalise ; mais quant à faire partie *effectivement* de quoi que ce soit en ce bas monde, non ! non ! et mille fois non ! Je ne veux pas plus être membre d'une revue, d'une société, d'un cercle ou d'une académie, que je ne veux être conseiller municipal ou officier de la garde nationale ; et puis il faudrait *juger*, être critique ; or je trouve cela ignoble en soi et une besogne qu'il faut laisser faire à ceux qui n'en ont pas d'autre. Du reste, vois ; ce serait une bonne affaire et je souhaite qu'elle réussisse. Tu penses bien que j'y pourrais trouver mon profit, et que ce n'est donc pas le côté personnel qui me fait parler, mais plutôt le côté esthétique et instinctif, moral.

Le sieur Delisle me plaît, d'après ce que tu m'en dis. J'aime les gens tranchants et énergumènes, on ne fait rien de grand sans le fanatisme. Le *fanatisme est la religion*, et les philosophes du XVIIIe siècle, en criant après l'un, renversaient l'autre. Le fanatisme est la foi, la foi même, la foi ardente, celle qui fait des œuvres et agit. La religion est une conception variable, une affaire d'invention humaine, une idée enfin ; l'autre un sentiment. Ce qui a changé sur la terre, ce sont les dogmes, les *histoires* des Vischnou, Ormuzd, Jupiter, Jésus-Christ. Mais ce qui n'a pas changé, ce sont les amulettes, les fontaines sacrées, les ex-voto, etc., les brahmanes, les santons, les ermites, la croyance enfin à quelque chose de supérieur à la vie et le besoin de se mettre sous la protection de cette force. Dans l'Art aussi c'est le fanatisme de l'Art qui est le sentiment artistique. La poésie n'est qu'une manière de percevoir les objets extérieurs, un organe spécial qui tamise la matière et qui, sans la changer, la transfigure. Eh bien, si vous voyez exclusivement le monde avec cette lunette-là, le monde sera teint de sa teinte, et les mots pour exprimer votre sentiment se trouveront dans un rapport fatal avec les faits qui l'auront causé. Il faut, pour bien faire une chose, que cette chose-là rentre dans votre constitution ; un botaniste ne doit avoir ni les mains, ni les yeux, ni la tête faits comme un astronome, et ne voir les astres que par rapport aux herbes. De cette combinaison de l'innéité et de l'éducation résulte le *tact*, le *trait*, le *goût*, le *jet*, enfin l'illumination. Que de fois ai-je entendu dire à mon père qu'il devinait des maladies sans savoir

à quoi ni en vertu de quelles raisons. Ainsi le même sentiment qui lui faisait d'instinct conclure le remède doit nous faire tomber sur le *mot*. On n'arrive à ce degré-là que quand on est né pour le métier d'abord, et ensuite qu'on l'a exercé avec acharnement pendant longtemps.

Nous nous étonnons des bonshommes du siècle de Louis XIV, mais ils n'étaient pas des hommes d'énorme génie ; on n'a aucun de ces ébahissements, en les lisant, qui vous fassent croire en eux à une nature plus qu'humaine, comme à la lecture d'Homère, de Rabelais, de Shakespeare surtout ; non ! mais quelle conscience ! comme ils se sont efforcés de trouver pour leurs pensées les expressions justes ! Quel travail ! quelles ratures ! comme ils se consultaient les uns et les autres, comme ils savaient le latin ! comme ils lisaient lentement ! Aussi toute leur idée y est, la forme est pleine, bourrée et garnie de choses jusqu'à la faire craquer. Or *il n'y a pas de degrés : ce qui est bon vaut ce qui est bon.* La Fontaine vivra tout autant que le Dante, et Boileau que Bossuet ou même qu'Hugo [.....].

Nous avons eu jadis un pauvre diable pour domestique, lequel est maintenant cocher de fiacre (il avait épousé la fille de ce portier dont je t'ai parlé, qui a eu le prix Monthyon, tandis que sa femme avait été condamnée aux galères pour vol, et c'était lui qui était le voleur, etc.), bref ce malheureux Louis a ou croit avoir le ver solitaire ; il en parle comme d'une personne animée qui lui communique et lui exprime sa volonté, et dans sa bouche *il* désigne toujours cet être intérieur. Quelquefois des lubies le prennent tout à coup et il les attribue au ver solitaire : « *il* veut cela » et de suite Louis obéit. Dernièrement *il* a voulu manger pour trente sols de brioche ; une autre fois il *lui* faut du vin blanc, et le lendemain *il* se révolterait si on lui donnait du vin rouge (textuel). Ce pauvre homme a fini par s'abaisser dans sa propre opinion au rang même du ver solitaire, ils sont égaux et se livrent un combat acharné. « Madame (disait-il à ma belle-sœur dernièrement), ce gredin-là m'en veut, c'est un duel, voyez-vous, il me fait marcher, mais je me vengerai. Il faudra qu'un de nous deux reste sur la place. » Eh bien c'est lui, l'homme, qui restera sur la place ou plutôt qui la cédera au ver, car *pour le tuer* et en *finir avec lui*, il a dernièrement avalé une *bouteille de vitriol*, et en ce moment se crève par conséquent. Je ne sais pas si tu sens tout ce qu'il y a de profond dans cette histoire : vois-tu cet homme finissant par croire à l'existence presque *humaine*, consciencieuse, de ce qui n'est chez lui peut-être qu'une idée, et devenu l'esclave de son ver solitaire? Moi je trouve cela vertigineux. Quelle drôle de chose que les cervelles humaines !

J'en reviens à la Revue. Si j'avais beaucoup de temps et d'argent à perdre, je ne demanderais pas mieux que de me mêler d'une Revue pendant quelque temps, mais voici comme je comprendrais la chose : ce serait d'être surtout hardi et d'une indépendance outrée ; je voudrais n'avoir pas un ami ni un service à rendre. Je répondrais par l'épée à toutes les attaques de ma plume, mon journal serait une guillotine. Je voudrais épouvanter tous les gens de lettres par la vérité même. Mais à quoi bon? il vaut mieux reporter tout cela dans une œuvre longue ; et puis, s'établir arbitre du beau et du laid me semble un rôle odieux. A quoi ça mène-t-il, si ce n'est à *poser?*

Je lis en ce moment pour ma *Bovary* un livre qui a eu au commencement de ce siècle assez de réputation, « des Erreurs et des préjugés répandus dans la

société [1] », par Salgues. Ancien rédacteur du *Mercure*, ce Salgues avait été à Sens le proviseur du collège de mon père ; celui-ci l'aimait beaucoup et fréquentait à Paris son salon où l'on recevait les grands hommes et les grandes garces d'alors. Je lui avais toujours entendu vanter ce bouquin ; ayant besoin de quelques préjugés pour le quart d'heure, je me suis mis à le feuilleter. Mon Dieu, que c'est faible et léger ! léger surtout ! Nous sommes devenus très graves, nous autres, et comme ça nous semble bête, l'esprit ! ! ! Ce livre en est plein (d'esprit) ! mais en des sujets semblables nous avons maintenant des instincts historiques qui ne s'accomodent pas des plaisanteries, et un fait curieux nous intéresse plus qu'un raisonnement ou une jovialité. Cela nous semble fort enfantin que de déclamer contre les sorcières ou la baguette divinatoire. L'absurde ne nous choque pas du tout, nous voulons seulement qu'on *l'expose*, et quant à le combattre, pourquoi ne pas combattre son contraire, qui est aussi bête que lui ou tout autant?

Il y a ainsi une foule de sujets qui m'embêtent également par n'importe quel bout on les prend. (C'est qu'il ne faut pas sans doute prendre une idée par un bout, mais par son milieu.) Ainsi Voltaire, le magnétisme, Napoléon, la révolution, le catholicisme, etc., qu'on en dise du bien ou du mal, j'en suis mêmement irrité. La conclusion la plupart du temps me semble acte de bêtise. C'est là ce qu'ont de beau les sciences naturelles : elles ne veulent rien prouver. Aussi quelle largeur de faits et quelle immensité pour la pensée ! Il faut traiter les hommes comme des mastodontes et des crocodiles ; est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des uns et de la mâchoire des autres? Montrez-les, empaillez-les, bocalisez-les, voilà tout, mais les *apprécier*, non ; qui êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds?

Il me semble que je t'ai donné mes *Notes* d'Italie. Je ne tenais pas de journal, j'ai seulement pris des notes sur les musées et quelques monuments ; tu dois avoir tout. Tu dis que D[u Camp] me croyait mort ; d'autres l'auraient pu croire ; j'ai des recoquillements si profonds que j'y disparais ; et tout ce qui essaie de m'en faire sortir me fait souffrir ; cela me prend surtout devant la nature, et alors je ne pense à rien. En allant à la Roche-Guyon j'étais ainsi, et ta voix qui m'interpellait à chaque minute et surtout tes attouchements sur l'épaule pour solliciter mon attention me causaient une douleur réelle. Comme je me suis retenu pour ne pas t'envoyer promener de la façon la plus brutale ! J'ai souvent été dans cet état en voyage.

Adieu, bonne et chère amie ; je ne voulais t'écrire qu'un mot et je me suis laissé aller à une longue lettre. Dans la prochaine je te parlerai du *logement*, etc. Encore adieu ; mille baisers et tendresses. Ton G.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi soir, minuit, [6 avril 1853.]

Voilà trois jours que je suis à me vautrer sur tous mes meubles et dans toutes les positions possibles pour trouver *quoi dire!* il y a de cruels moments où le fil

(1) Le titre exact est : *Des Erreurs et des Préjugés répandus dans le XVIIIe et le XIXe siècles*, par Salgues (Jacques-Barthélémy). — Paris, 1828.

casse, où la bobine semble dévidée. Ce soir pourtant, je commence à y voir clair, mais que de temps perdu ! comme je vais lentement ! et qui est-ce qui s'apercevra jamais des profondes combinaisons que m'aura demandées un livre si simple? Quelle mécanique que le naturel, et comme il faut de ruses pour être vrai ! sais-tu, chère Muse, depuis le jour de l'an combien j'ai fait de pages? trente-neuf ; et depuis que je t'ai quittée? vingt-deux. Je voudrais bien avoir enfin terminé ce satané mouvement auquel je suis depuis le mois de septembre avant que de me déranger (ce sera la fin de la première partie de ma seconde) ; il me reste pour cela une quinzaine de pages environ ; ah ! je te désire bien, va, et il me tarde d'être à la conclusion de ce livre, qui pourrait bien à la longue amener la mienne. J'ai envie de te voir souvent, d'être avec toi ; je perds souvent du temps à rêver mon logement de Paris, et la lecture que je t'y ferai de la *Bovary*, et les soirées que nous passerons ; mais c'est une raison pour continuer comme je fais à ne perdre pas une minute et à me hâter avec une ardeur patiente. Ce qui fait que je vais si lentement, c'est que rien dans ce livre n'est tiré de moi, jamais ma personnalité ne m'aura été plus inutile. Je pourrai peut-être par la suite faire des choses plus fortes (et je l'espère bien), mais il me paraît difficile que j'en compose de plus habiles : tout est de *tête ;* si c'est raté, ça m'aura toujours été un bon exercice ; ce qui m'est naturel à moi, c'est le non naturel pour les autres, l'extraordinaire, le fantastique, la hurlade métaphysique, mythologique. *Saint-Antoine* ne m'a pas demandé le quart de la tension d'esprit que la *Bovary* me cause ; c'était un déversoir, je n'ai eu que plaisir à écrire, et les dix-huit mois que j'ai passés à en écrire les 500 pages ont été les plus profondément voluptueux de ma vie. Juge donc, il faut que j'entre à toute minute dans des *peaux* qui me sont antipathiques, voilà six mois que je fais de l'amour platonique, et en ce moment je m'exalte catholiquement au son des cloches, et j'ai envie d'aller à confesse !

Tu me demandes où je logerai ; je n'en sais rien, je suis là-dessus fort difficile, cela dépendra tout à fait de l'occasion, de l'appartement, mais je ne logerai pas plus bas que la rue de Rivoli, ni plus haut que le boulevard ; je tiens à du soleil, à une belle vue et à un escalier large ; je tâcherai de n'être pas loin de toi ni de B[ouilhet], qui part définitivement au mois de septembre. Il fera son drame à Paris ; je ne peux donc à ce sujet te donner aucune réponse nette. Je sais très bien les rues et quartiers dont je ne veux pas, voilà tout [.....].

J'ai lu Leconte ; eh bien, j'aime beaucoup ce gars-là, il a un grand souffle, *c'est un pur*. Sa préface aurait demandé cent pages de développement, et je la crois fausse d'intention ; il ne faut pas revenir à l'antiquité, mais prendre ses procédés. Que nous soyons tous des sauvages tatoués depuis Sophocle, cela se peut ; mais il y a autre chose dans l'Art que la rectitude des lignes et le poli des surfaces. La plastique du style n'est pas si large que l'idée entière, je le sais bien ; mais à qui la faute? à la langue ; nous avons trop de choses et pas assez de formes. De là vient la torture des consciencieux. Il faut pourtant tout accepter et tout imprimer, et prendre surtout son point d'appui dans le présent. C'est pour cela que je crois les *Fossiles* de B[ouilhet] une chose très forte, il marche dans les voies de la poésie de l'avenir. La littérature prendra de plus en plus les allures de la science, elle sera surtout *exposante*, ce qui ne veut pas dire didactique ; il faut faire des tableaux,

montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessous et le dessus.

Il y a une belle engueulade aux artistes modernes, dans cette préface, et dans le volume, deux magnifiques pièces (à part des taches) : *Dies iræ* et *Midi*. Il sait ce que c'est qu'un bon vers, mais le bon vers est disséminé, le tissu généralement lâche, la composition des pièces peu serrée ; il a plus d'élévation dans l'esprit que de suite et de profondeur. Il est plus *idéaliste* que philosophe, plus poète qu'artiste. Mais c'est un vrai poète et de noble race ; ce qui lui manque, c'est d'avoir bien étudié le français, j'entends le connaître à fond, les dimensions de son outil et toutes ses ressources ; il n'a pas assez lu de classiques en sa langue : pas de rapidité ni de netteté, et il lui manque la faculté de *faire voir*, le relief est absent, la couleur même a une sorte de teinte grise ; mais de la grandeur ! de la grandeur ! et ce qui vaut mieux que tout, de l'aspiration ! Son hymne védique à Sourya est bien belle [*sic*]. Quel âge a-t-il?

Lamartine se crève, dit-on ; je ne le pleure pas (je ne connais rien chez lui qui vaille le *Midi* de Leconte). Non, je n'ai aucune sympathie pour cet écrivain sans rythme, pour cet homme d'Etat sans initiative. C'est à lui que nous devons tous les embêtements bleuâtres du lyrisme poitrinaire, et lui que nous devons remercier de l'Empire : homme qui va aux médiocres et qui les aime. B[ouilhet] lui avait envoyé *Melænis* à peu près en même temps qu'un de ses élèves, à lui B[ouilhet], lui avait adressé *une pièce* de vers détestable, stupide (pleine de fautes de prosodie), mais à la louange du susdit grand homme, lequel a répondu au moutard une lettre splendide, tandis qu'à Bouilhet pas un mot : tu vois pour ton numéro ce qu'il a fait ! et puis, un homme qui compare Fénelon à Homère, qui n'aime pas les vers de La Fontaine est jugé comme littérateur ; il ne restera pas de Lamartine de quoi faire un demi-volume de pièces détachées : c'est un esprit eunuque [.....].

Dans mon contentement du vol[ume] de Leconte, j'ai hésité à lui écrire ; cela fait tant de bien de trouver un homme qui aime l'Art et pour l'Art, mais je me suis dit : A quoi bon? on est toujours dupe de tous ces bons mouvements-là ; et puis je ne partage pas entièrement ses idées théoriques, bien que ce soient les miennes, mais exagérées. C'est comme pour le père Hugo, j'ai hésité à lui écrire, à propos de rien, par besoin ; il me semble très beau là-bas, il m'avait mis son adresse au bout de son petit mot, était-ce une manière de dire : « Ecrivez-moi, ça me flattera »? Mais cela m'attirerait tant de style pompeux en remerciement que tu me feras seulement le plaisir dans ta lettre de lui dire que je suis tout à son service, etc. ; qu'il envoie ses lettres à Londres. Je ne suis pas sûr si elle venait de D***, j'ai perdu l'enveloppe, mais je le crois.

Adieu, bonne, chère, tendre et bien-aimée Muse [.....].

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi, minuit et demi, [13-14 avril 1853] (1)

Comme je suis content que ta *Paysanne* paraisse enfin ! Tu verras, ce sera un succès ; je l'ai toujours dit, il en a tous les éléments : c'est une œuvre. Marche donc et lève haut la tête, ô Muse ! Vois comme tu as bien fait d'en retrancher tout le lyrisme inutile. Ainsi la tartine déclamatoire contre la guerre :

Pour le soldat vous êtes l'air vital

aurait empêché Perrotin d'être ému, elle eût contrarié sa fibre *troupière*, et il ne faut contrarier aucune fibre humaine, mais en faire naître s'il se peut. Ne blâmons rien, chantons tout, soyons *exposants* et non discutants. Quant au *plombait* que Villemain trouve original, moi je le trouve trop original, et si original que ce n'est pas français *quoi qu'il en dise ;* s'il eût été un bonhomme de couleur, au lieu d'être un critique, il n'aurait pas d'ailleurs trouvé que du soleil frappant sur du blanc faisait une couleur de plomb, c'est-à-dire quelque chose de plus terne que n'est le blanc lui-même sous le soleil. Cette couleur plombée peut s'appliquer, je suppose, à l'eau du Nil, à de l'eau d'un bleu épais, sombre, et dont une excessive lumière clarifie la teinte ; alors il peut y avoir en dessus comme un glacis de plomb, c'est vrai. Enfin *plombait* là est mauvais, je l'ai dit et je le maintiens jusqu'à la guillotine.

Laisse donc ton vers comme il est ! « Tout cotillon, etc. » Qu'est-ce que cela fait que ça ressemble à du Béranger, il est dans *la couleur* du morceau où il se trouve, et tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. Ta correction « avait *la tête* en feu » est mauvaise, car ce n'était pas la tête qu'il avait en feu ; et d'ailleurs comme :

Tout cotillon mettait Gros-Pierre en feu

est bien mieux rythmé, excellent, garde-le ; c'est drôle comme ton discernement a des berlues quelquefois ! de même que :

Il eût la soif qu'on puise dans l'ivresse

est très plat, quoique tu prétendes que ça *fasse une image*. Comment ne t'aperçois-tu pas que c'est une phrase banale, toute faite : « la soif qu'on puise dans l'ivresse ! » la soif qu'on *puise*, métaphore usée et qui n'en est pas une ! on va puisant la soif dans l'ivresse ! non, non, mille fois non ! Sacrée Muse, va, que tu es drôle ! garde donc ton vers tout simple, sans prétention et d'une grande âpreté lubrique cachée : « il souhaitait d'y revenir sans cesse », je crois seulement que « il souhaitait Y revenir sans cesse » serait plus élégant? Au reste, c'est bien peu important.

Non, tu ne me dois pas tous les remerciements que tu me fais ; si tu savais *user* de tes moyens, tu pourrais faire des choses merveilleuses, tu es une nature vierge et tes arbres de haute futaie sont encombrés de broussailles. Dans cette *Pay*[*sanne*] par exemple, il n'y a pas *une* intention qui soit de moi ; mais comment

(1) Une lettre à Louise Colet, du 10 avril, est inédite.

se fait-il que j'y aie développé beaucoup d'effets nouveaux? C'est en enlevant tout ce qui empêchait qu'on ne les vît. Moi, je les y voyais, ils y étaient. Ce qui fait la force d'une œuvre, c'est la *vesée* comme on dit vulgairement [1], c'est-à-dire une longue énergie qui court d'un bout à l'autre et ne faiblit pas.

C'est là ce qu'a voulu dire Villemain en trouvant que ce n'étaient pas des vers de femme. Ah ! fie-toi à moi, va, et je te jure bien qu'il n'y aura pas un hémistiche faible dans tout ton drame, et que nous pouvons, pour le style, les ébahir, tous ces mâles-là dont la culotte est si légère.

Comment, en supposant seulement que l'on soit né avec une vocation médiocre (et si l'on admet avec cela du *jugement*), ne pas penser que l'on doit arriver enfin à force *d'étude*, de temps, de rage, de sacrifices de toute espèce, à faire bon? Allons donc ! ce serait trop bête ! La littérature (comme nous l'entendons) serait alors une occupation d'idiot ; autant caresser une bûche et couver des cailloux. Car lorsqu'on travaille dans nos idées, dans les miennes du moins, on n'a pour se soutenir *rien*, oui, rien, c'est-à-dire aucun espoir d'argent, aucun espoir de célébrité, ni même d'immortalité (quoiqu'il faille y croire pour y atteindre, je le sais) ; mais ces lueurs-là vous rendent trop sombre ensuite, et je m'en abstiens. Non, ce qui me soutient, *c'est la conviction que je suis dans le vrai*, et si je suis dans le vrai, je suis dans le bien, j'accomplis un devoir, j'exécute la justice. Est-ce que j'ai choisi? est-ce que c'est ma faute? qui me pousse? est-ce que je n'ai pas été puni cruellement d'avoir lutté contre cet entraînement? Il faut donc écrire comme on sent, être sûr qu'on sent bien, et se f... de tout le reste sur la terre.

Va, Muse, espère, espère ; tu n'as pas fait ton œuvre ; et sais-tu que je t'aime bien de ce nom de Muse où je confonds deux idées? C'est comme dans la phrase d'H[ugo] (dans sa lettre) : « Le soleil me sourit et je souris au soleil ». La poésie me fait songer à toi, toi à la poésie. J'ai passé une bonne partie de la journée à rêver de toi et de ta *Paysanne*, la certitude d'avoir contribué à rendre très bon ce qui l'était à peu près m'a donné de la joie ; j'ai pensé beaucoup à ce que tu ferais. Ecoute bien ceci et médite-le : tu as en toi deux cordes, un sentiment dramatique, non de coups de théâtre, mais d'effets, ce qui est supérieur, et une entente instinctive de la couleur, du relief (c'est ce qui ne se donne pas, cela) ; ces deux qualités ont été entravées et le sont encore par deux défauts dont on t'a donné l'un et dont l'autre tient à ton sexe ; le premier, c'est le philosophisme, la maxime, la boutade politique, sociale, démocratique, etc., toute cette bavure qui vient de Voltaire et dont le père Hugo lui-même n'est pas exempt ; la seconde faiblesse, c'est le vague, la tendromanie féminine. Il ne faut pas, quand on est arrivé à ton degré, que le linge sente le lait. Coupe donc moi la verrue montagnarde et rentre, resserre, comprime les seins de ton cœur, qu'on y voie des muscles et non une glande. Toutes tes œuvres jusqu'à présent, à la manière de Mélusine (femme par en haut et serpent par en bas), n'étaient belles que jusqu'à certaine place, et puis le reste traînait en replis mous. Comme c'est bon, hein, pauvre Muse, de se dire ainsi tout ce qu'on pense ! oui, comme c'est bon d'avoir toi, car tu es la seule femme à qui un homme puisse écrire de telles choses.

(1) Expression normande signifiant : virilité.

Enfin je commence à y voir un peu clair dans mon sacré dialogue de curé ; mais franchement, il y a des moments où j'en ai presque envie de vomir *physiquement*, tant le fond est bas. Je veux exprimer la situation suivante : ma petite femme, dans un accès de religion, va à l'église, elle trouve à la porte le curé qui, dans un dialogue (sans sujet déterminé), se montre tellement bête, plat, inepte, crasseux, qu'elle s'en retourne dégoûtée et indévote, et mon curé est très brave homme, excellent même, mais il ne songe qu'au physique (aux souffrances des pauvres, manque de pain ou de bois), et ne devine pas les défaillances morales, les vagues aspirations mystiques ; il est très chaste et pratique tous ses devoirs. Cela doit avoir six ou sept pages au plus et sans une *réflexion* ni une *analyse* (tout en dialogue direct) ; de plus, comme je trouve très canaille de faire du dialogue en remplaçant les « il dit, il répondit » par des barres, tu juges que les répétitions des mêmes tournures ne sont pas commodes à éviter. Te voilà initiée au supplice que je subis depuis quinze jours. A la fin de la semaine prochaine cependant, j'en serai complètement débarrassé, je l'espère, il me restera ensuite une dizaine de pages (deux grands mouvements), et j'aurai fini le premier ensemble de ma seconde partie. L'adultère est mûr, on va s'y livrer [.....].

Comme je suis impatient de savoir le résultat du concours ! J'imagine que les articles d'Hippolyte Castille (1) sont *payés* par les intéressés. Il doit y avoir là-dessous quelque petit commerce canaille. Quelle charmante littérature !

Dans le dernier numéro de l'*Athenæum* (2), il y avait un article de Dufaï contre *Emaux et Camées ;* ces imbéciles-là finiraient presque par vous faire trouver bon ce qu'on trouve mauvais, tant ils blâment le mauvais sottement ; mais cet article doit être une réponse indirecte à la note de notre ami. Ah ! comme tout cela est intéressant, instructif et moral ! Quelle bête d'invention que l'imprimerie, au fond ! Adieu, chère Muse bien-aimée, à toi, ton G.

Avec mille baisers.

J'approuve l'idée de Pelletan de publier d'abord sans nom d'auteur. Mais ce titre de *Poème de la femme* est bien prétentieux pour une chose si franche du collier ; ça sent *l'école* fouriériste, etc. Tâche donc de t'en priver si ça se peut. — J'ai ce portrait que tu dis.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi, 1 heure, [22 avril 1853] (3).

Je t'écris à la hâte, ma lettre partira par une occasion que j'ai pour Rouen et tu la recevras demain à ton réveil. C'est étrange ! mais hier au soir j'avais bon espoir, j'étais dans un bon état ; nos communications d'effluves ont été en défaut, ou bien étais-tu peut-être très calme (car ta lettre de ce matin est stoïque, chère sauvage)

(1) Il est déjà parlé de ces articles d'Hippolyte Castille dans un fragment inédit de la lettre du 6 avril. L'article, publié dans la *Revue de Paris* du 1er avril, a pour titre : « Les hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe. »

(2) 9 avril 1853 : Revue critique des ouvrages récents : *Emaux et Camées.*

(3) Deux autres lettres à la même, des 16 et 20 avril, sont inédites.

et m'envoyais-tu ta sérénité? Villemain a fait là dedans (1) une bonne figure ! Allons, en voilà encore un que j'avais toujours bien jugé; quand il reviendra, c'est de le *remercier avec effusion* de ce qu'il a fait pour toi ; il n'y a pas de pire vengeance que ces politesses-là, elles sont hautes comme orgueil et fortes comme esprit ; s'il veut faire des excuses, donner des explications, c'est de l'arrêter tout court, du premier mot, avant de l'entendre, et de lui dire : « Causons d'autre chose », voilà tout. Et ce Musset aussi, qui ne dit rien ! Tous ! tous ! Enfin, mes vieilles haines sont donc justes ; mais j'aurais voulu que le ciel cette fois ne me donnât pas si bien raison. Tu vois que je n'avais pas mal deviné quand je te disais qu'on ne te tiendrait pas compte de tant de détails archéologiques et qu'il y en avait trop (à leur goût). *Pas un* des académiciens (si ce n'est peut-être Mérimée) n'en savait autant que ton *Acropole* en dit, et on garde toujours une petite rancune à qui nous instruit, rappelle-toi cela, surtout quand on a la prétention d'instruire les autres. Moi, à ta place, je lèverais le masque (le jour de la distribution des prix) et je publierais mon *Acropole retouchée,* puisqu'on n'en a lu que des fragments, ce serait une bonne farce. Mais par exemple je ne laisserais pas *un* vers qui ne fût bon, et l'année prochaine au mois de janvier je renverrais une autre *Acropole* (il y a manière de refaire le sujet tout à l'inverse et sans que rien y ressemble) ; cette fois-ci je m'arrangerais pour avoir le prix en m'y prenant (politiquement) mieux, et qui est-ce qui aurait un pied de nez? Ce serait assez coquet de souffleter deux fois ces messieurs avec la même idée, une fois devant le public et par le public, et la seconde par eux-mêmes. Tu verrais quelle politesse on aurait pour toi après, et les amabilités, les traits d'esprit de M. le rapporteur ! Si tu t'en rapportes à moi complètement, je crois que nous y pouvons arriver.

Qu'est-ce que ça f... tout cela? il n'y a de défaites que celles que l'on a tout seul devant sa glace, dans sa conscience. J'aurais eu mardi et mercredi cent mille sifflets aux oreilles que je n'aurais pas été plus abattu. Il ne faut penser qu'aux triomphes que l'on se décerne, être soi-même son public, son critique, sa propre récompense.

Le seul moyen de vivre en paix, c'est de se placer tout d'un bond au-dessus de l'humanité entière et de n'avoir avec elle rien de commun, qu'un rapport d'œil ; cela scandaliserait les Pelletan (2), les Lamartine et toute la race stérile et *sèche* (inactive dans le bien comme dans l'idéal) des humanitaires, républicains, etc. Tant pis ! qu'ils commencent par payer leurs dettes avant de prêcher la charité, par être seulement honnêtes avant de vouloir être vertueux. La fraternité est une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. On crie contre les jésuites. O candeur ! nous en sommes tous ! [.....]

Il a donc fallu en passer par la correction de l'*enfant*. Certainement ton vers

(1) L'*Acropole d'Athènes*, présentée au concours de poésie de l'Académie française, n'avait pas eu le prix cette année-là.

(2) Pelletan (Pierre-Clément-Eugène) était alors à la *Presse*, et s'intéressait vivement aux œuvres de Louise Colet, notamment à la *Paysanne* qu'il conseillait de publier de suite en brochure, à la Librairie nouvelle, sans nom d'auteur. « Il en citera immédiatement et en fera citer dans la *Presse* et dans les *Débats* de grands fragments, écrivait Louise Colet ; j'annoncerai alors que c'est de moi, et la chose sera lancée. » (*Gazette anecdotique* de G. d'Heylli, 1881).

nouveau n'est pas mauvais, mais l'autre était bon ! Que penses-tu si au lieu de

Et chaque année il avait un enfant

tu mettais

Et chaque année lui donnait un enfant.

Ça me semble moins plat? et ça relève mieux « il en fit tant » qui suit ; mais de quelque façon qu'on s'arrange, on ne remplacera pas la première version. Ils étaient si carrés, ces deux vers! A ta place je les laisserais en blanc, je mettrais des points seulement. Ça aurait l'air d'avoir été supprimé par ordre. Supprimez le bon, d'accord, mais ne le corrigez pas ; dans la suppression complète vous obéissez à la force matérielle, mais en corrigeant vous êtes complice ; les iconoclastes sont pires que les barbares.

« Sous son petit jupon » peut aller à cause des deux *ainsi ;* non ! *il avait* vaut mieux. Ah ! mon Dieu, tu ne t'imagines pas la haine, le mal aux nerfs, que ça me fait de voir des bêtises semblables ! Envoie-le (1) faire f... ! Puisqu'ils avaient trouvé bon tout d'abord le poème, qu'est-ce que ça signifie, ces revirements-là? Eh bien, qu'ils en fassent, eux, de la poésie ! Encore une fois, s'il faut leur obéir, je laisserais deux vers en blanc ; en tout cas, à une deuxième édition, refourre-moi-les.

Le commencement de la semaine a été mauvais, mais maintenant ça reva, pour retomber bientôt sans doute ; j'ai toujours ainsi des hauts et des bas, la fétidité du fond jointe aux difficultés de la forme m'accable quelquefois ; mais ce livre, quelque mauvais qu'il puisse être, sera toujours une œuvre d'une rude volonté, et une fois fini, corrigé, achevé d'un bout à l'autre, je crois qu'il aura une mine hautaine et classique. Ce sont de ces œuvres dont parle Perse, qui veulent que l'on se morde les ongles jusqu'au sang ; à défaut d'autre mérite, c'en est un que la patience ; le mot de Buffon est impie, mais quand le génie manque, la volonté dans une certaine limite le remplace. Napoléon III n'en est pas moins empereur tout comme son oncle. Après ce trait de modestie (de ma part) je te dis adieu, bon courage, à bientôt ; le soleil ne meurt jamais ! l'Art est immortel comme lui ! et il y a des mondes lumineux où les âmes des poètes vont habiter après la mort ; elles roulent avec les astres dans l'infini sans mesure. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mardi soir, 1 heure après minuit, [26-27 avril 1853].

Il est bien tard, je suis très las. J'ai la gorge éraillée d'avoir crié tout ce soir en écrivant, selon ma coutume exagérée. Qu'on ne dise pas que je ne fais point d'exercice, je me démène tellement dans certains moments que ça me vaut bien, quand je me couche, deux ou trois lieues faites à pied. Quelle singulière mécanique que l'homme ! Quoique je n'aie rien à te dire, je voudrais bien pourtant t'employer ces quatre pages, pauvre Muse, bonne et belle amie. Ah ! si ! j'ai quelque chose à te dire, c'est que ma *Bovary* n'avançant qu'à pas de tortue, je renonce à remettre à

(1) Pelletan.

la fin du mouvement qui m'occupe notre entrevue à Mantes. Nous nous verrons dans quinze jours au plus tard. Je veux seulement écrire encore trois pages au plus, en finir cinq que j'écris depuis l'autre semaine, et trouver quatre ou cinq phrases que je cherche depuis bientôt un mois ; mais quant à attendre que j'en sois à la fin de cette première partie de la deuxième, j'en aurais en travaillant bien pour jusqu'à la fin du mois de mai. C'est trop long ! ainsi la lettre que je t'écrirai à la fin de la semaine prochaine te dira positivement le jour de notre rendez-vous. Tâche de te bien porter et de m'apporter ce que tu as fait du plan de ton drame, ainsi que le poème de l'*Acropole* tel qu'il a été envoyé à l'Académie. J'ai passé tantôt presque une heure à fouiller partout pour retrouver la lettre de Gagne : peine perdue ; mais j'ai retrouvé les « *Fantômes* » (1) ; je suis sûr de l'avoir (la lettre de Gagne), mais j'ai un tel encombrement de lettres dans mes tiroirs et de paperasses dans mes cartons, que c'est le diable quand il faut chercher quelque chose que je n'ai point classé. Si tu veux je recommencerai et je suis sûr que je la trouverai. Jamais je ne jette aucun papier, c'est de ma part une manie. L'année prochaine quand B[ouilhet] ne sera pas là, je consacrerai mes dimanches à ce grand rangement qui sera à la fois très triste et très amusant, très pénible et assez sot. A propos de lettre, j'en ai reçu une de D[u Camp] (à l'occasion d'une chose égarée de voyage, que je lui demandais) des plus aimable, cordiale, dans le ton de l'amitié ; il m'annonce que les vers de B[ouilhet] doivent paraître dans le prochain numéro, seuls pour les mieux faire valoir, etc. (?) (2). Comme je ne tiens aucun compte de ses sentiments favorables ou malveillants, je ne me creuserai pas la tête à chercher d'où vient ce revirement momentané. [.....]

Ce bon père Béranger ! je crois que la *Paysanne* le syncopera un peu ; voilà de la poésie peuple comme ce bourgeois n'en a guère fait. Il a les pattes sales, Béranger ! et c'est un grand mérite en littérature que d'avoir les mains propres ; il y a des gens (comme Musset par exemple) dont ç'a été presque le seul mérite ou la moitié de leur mérite pour le moins ; les poètes sont d'ailleurs jugés par leurs admirateurs, et tout ce qu'il y a de plus bas en France comme instinct poétique depuis trente ans s'est pâmé à Béranger. Lui et Lamartine m'ont causé bien des colères par tous leurs admirateurs. Je me souviens qu'il y a longtemps, en 1840 à Ajaccio, j'osai soutenir seul devant une quinzaine de personnes, c'était [chez] le préfet, que Béranger était un poète commun et de troisième ordre. J'ai paru à toute la société, j'en suis sûr, un petit collégien fort mal élevé. Ah ! *Les gueux ! les gueux !* quel horizon !... Cela donnait le cauchemar à mon pauvre Alfred ; la postérité du reste ne tarde pas à cruellement délaisser ces gens-là qui ont voulu *être utiles* et qui ont chanté pour une cause. Elle n'a souci déjà, ni de Chateaubriand avec son Christianisme renouvelé, ni de Béranger avec son philosophisme libertin, ni même bientôt de Lamartine avec son humanitarisme religieux. Le Vrai n'est jamais dans le présent ; si l'on s'y attache, on y périt.

A l'heure qu'il est, je crois même qu'un penseur (et qu'est-ce que l'artiste si ce n'est un triple penseur?) ne doit avoir ni religion, ni patrie, ni même aucune

(1) Poésie de Louise Colet, publiée plus tard dans le recueil *Ce qu'on rêve en aimant* (Paris, 1854).
(2) Parure en effet, dans le numéro de mai 1853, de la *Revue de Paris* : *Tou-Tsong*, *La Louve*, *Kuchuk-Hânem*, *Corydon*.

conviction sociale. Le doute absolu maintenant me paraît être si nettement démontré que vouloir le formuler serait presque une niaiserie. B[ouilhet] me disait, l'autre jour, qu'il éprouvait le besoin de faire l'apostasie *publique*, écrite, motivée, de ses deux qualités de chrétien et de Français, et de f... après son camp de l'Europe pour ne plus jamais en entendre parler, si c'était possible. Oui, cela soulagerait de dégueuler tout l'immense mépris qui vous emplit le cœur jusqu'à la gorge. Quelle est la cause honnête, je ne dis pas à vous enthousiasmer, mais même à vous intéresser par le temps qui court? Comme tu as, toi, dépensé du temps, de l'énergie dans toutes ces bêtises-là ! que d'amour inutile ! Je t'ai connue démocrate pure, admiratrice de G. Sand et Lamartine ; tu ne faisais pas la *Paysanne* dans ce temps-là ! Soyons *nous*, et rien que nous. « Qu'est-ce que ton devoir? — l'exigence de chaque jour » ; cette pensée est de Gœthe ; faisons notre devoir, qui est de tâcher d'écrire bien ; et quelle société de saints serait celle où seulement chacun ferait son devoir !

Je lis du Montaigne maintenant dans mon lit ; je ne connais pas de livre plus calme et qui nous dispose à plus de sérénité. Comme cela est sain et *piété!* Si tu en as un chez toi, lis de suite le chapitre de Démocrite et Héraclite et médite le dernier paragraphe ; il faut devenir stoïque quand on vit dans les tristes époques où nous sommes.

Pourquoi, l'autre nuit, celle d'hier, ai-je rêvé que j'étais à Thèbes, en Egypte, avec Babinet? et que nous galopions tous les deux comme deux lapins pour fuir trois énormes lions que Babinet élevait par curiosité? Au moment où il me disait : « Il n'y a que moi à Paris pour avoir de ces idées-là », les trois grosses bêtes se sont mises à nous poursuivre. Je vois encore les basques de l'habit du père Babinet volant au vent dans notre fuite, et la couleur du sable où nous filions comme sur des patins.

J'ai une tirade de Homais sur l'éducation des enfants (que j'écris maintenant) et qui, je crois, pourra faire rire ; mais moi qui la trouve très grotesque, je serai sans doute fort attrapé, car pour le bourgeois c'est profondément raisonnable.

Adieu, bonne Muse, à bientôt ; nous aurons là deux ou trois bons jours, j'en ai besoin ; je ne sais combien de millions il faudrait me donner pour recommencer ce sacré roman! C'est trop long pour un homme que cinq cents pages à écrire comme ça ; et quand on en est à la 240e et que l'action commence à peine ! Encore adieu. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de samedi, 1 heure, [30 avril-1er mai 1853].

[.....] Reçois mes compliments pour la manière dont tu as reçu le sieur Villemain ; tu t'es bien conduite, il n'y avait que cela à dire ; et sois sûre que tu l'as humilié de toutes façons ; c'est ce qu'il fallait faire. Il y a une chose qui m'a semblé très farce dans tout ce qu'il t'a dit, à savoir, l'aveu qu'il travaillait *pour la postérité* (il est temps qu'il s'y prenne). Ah ! la postérité n'est pas faite pour ceux qui ont été ministres, grands maîtres de l'Université, pairs de France, députés, professeurs, etc., etc. La postérité ! ce pauvre vieux ! est-ce son Cours de littérature? son *Lascaris?* ses

portraits? ses discours? Mais lis-en donc, du Villemain, ses *plus belles pages* (!) ne dépassent pas la portée d'un article de journal et, à part une certaine correction grammaticale (et qui n'a rien à démêler avec la vraie correction esthétique), la forme est complètement nulle ; quant à de l'érudition, aucune ; mais d'*ingénieux aperçus* en masse, comme ceux-ci à propos de l'accusation de fratricide portée contre M.-J. Chénier : « Non, c'est une calomnie, j'en jure par le cœur de leur mère » ; ou bien en parlant de la *Pucelle* : « Le poème qu'il ne faut pas nommer » ; ou encore de Gibbon : « Et il resta muet et ministériel ». Toutes ces belles phrases sont accompagnées, dans les volumes où on les trouve, d'autres phrases imprimées en italiques et ainsi conçues : « Longs applaudissement de l'auditoire, vive émotion. » etc. J'ai passé ma jeunesse à lire tous ces drôles, je les connais, j'ai frappé depuis longtemps sur les poitrines en tôle de tous ces bustes, et je sais à la place du cœur le vide qu'il y a. Tout ce que j'apprends de leurs actions me paraît donc le corollaire de leurs œuvres. A la fin de ma troisième, à quinze ans, j'ai lu son *Cours de littérature du moyen âge*. J'étais à cet âge en état de l'écrire moi-même, ayant lu les ouvrages de Sismondi et de Fauriel sur les littératures du midi de l'Europe, qui sont les deux sources uniques où ce bon Villemain ait puisé ; les extraits cités dans ces livres sont les mêmes extraits cités dans le sien, etc. ! Et voilà les crétins qu'on nous pose toujours devant les yeux comme des gens forts ! mais forts en quoi? il n'y a du reste que dans notre siècle où l'on soit arrivé ainsi à se faire des réputations avec des œuvres nulles ou absentes ; le père de tous ces grands hommes-là était le père Royer-Collard qui n'avait jamais écrit que quatre-vingts pages en toute sa vie, la préface des œuvres de Reid. Je crois que Villemain sait bien le latin, si tant est qu'on puisse comprendre toute la portée d'un mot quand on n'a pas le *sens poétique*, et qu'il sait faire des vers latins, du grec médiocrement, un tout petit peu d'histoire, beaucoup d'anecdotes, avec cela de l'esprit de société et la réputation d'habile homme : voilà son bagage. Quant à être, je ne dis pas des écrivains, mais même des littérateurs, non, non ! il leur manque la première condition, le goût ou l'amour, ce qui est tout un.

Tu me dis : « Nous finirons par valoir mieux qu'eux comme talent. » Ah ! ceci m'ébouriffe, car je crois que c'est déjà fait, et je pense que Villemain peut s'atteler le reste de ses jours avant d'écrire une seule page de la *Bovary*, une seule strophe de *Melænis*, un seul paragraphe de la *Paysanne*. « Que je sois jamais de l'Académie (comme dit Marcillac, l'artiste romantique de Gerfault), si j'arrive au diapason de pareils ânes ! » C'est bien beau, l'idée qui a *frappé* l'Académie dans le numéro 26 : « Le poète sur *les ruines d'Athènes* et *évoquant le passé*, le faisant revivre ! » Est-ce Volney ! et rococo ! Comment un homme peut-il rapporter de semblables bêtises sans en rire le premier? Comment ne pas sentir que c'était là la manière la plus vulgaire, la plus usée (et la moins vraie) de prendre le sujet? Si mon pharmacien avait concouru pour l'*Acropole*, il est certain que c'eût été là son plan.

Et l'aplomb de ces messieurs-là ! Sont-ils piétés, contents d'eux, sûrs de leur jugement ! Ce pauvre Delisle qui va leur présenter son livre ! Non, tout cela m'indigne trop, je suis gorgé de l'humanité en général et des gens de lettres en particulier, comme si j'avais avalé cent livres de suif.

J'aurais bien voulu être là quand le Philosophe a dit : « Les Ronsards qui vous

conseillent », pour voir son ton. A qui ça s'adressait-il? à propos de quoi? comment? Il a dit cela sans doute comme une injure, ce bon Cousin ! Les Ronsards qui vous conseillent ! les Homères de vos amis ! Charmant ! charmant ! Et en voilà un aussi qui passe pour un homme de goût, un classique.

J'ai eu aujourd'hui un grand enseignement donné par ma cuisinière ; cette fille qui a vingt-cinq ans et est Française ne savait pas que Louis-Philippe n'était *plus roi de France,* qu'il y avait une république, etc. ; tout cela ne l'intéresse pas (textuel) ; et je me regarde comme un homme intelligent ! mais je ne suis qu'un triple imbécile, c'est comme cette femme qu'il faut être.

Hier, en allant me faire arracher ma dent, j'ai passé sur la place du Vieux-Marché, où l'on exécutait autrefois, et en analysant l'émotion caponne que j'avais au fond de moi, je me disais que d'autres à la même place en avaient eu de pires, et de même nature pourtant ! l'attente d'un événement qui vous fait peur ! Cela m'a rappelé que, tout enfant, à six ou sept ans, en revenant de l'école, j'avais vu là une fois la guillotine qui venait de servir ; il y avait du sang frais sur les pavés et on enlevait le panier. J'ai rêvé cette nuit la guillotine ; chose étrange, ma petite nièce a rêvé aussi la guillotine cette nuit. La pensée est donc un fluide, et qui découle des pentes plus hautes sur les plus basses?... Qui est-ce qui a jamais étudié tout cela scientifiquement, posément? Il faudrait un grand poète, ayant à son service une grande science, et tout cela en la possession d'un très honnête homme. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de mardi, 1 heure, [3-4 mai 1853].

Oui, chère Muse, nous nous verrons lundi prochain comme tu le désires, et nous resterons ensemble jusqu'à samedi (ma prochaine t'indiquera les heures de départ) ; c'est du moins mon intention et mon espoir, à moins que je ne sois malade d'ici là, ou que mes dents ne me reprennent trop fort. Dans l'état présent ma bouche n'est pas présentable. Il m'a poussé des glandes sous le cou et un peu de fluxion. Je ne peux manger que de la mie de pain, et encore me fait-elle du mal. J'ai eu depuis quatre jours une fièvre continue et hier violente. Voilà plusieurs semaines qu'il me prend de temps à autre au cervelet (siège des passions, selon Gall) des douleurs à crier, qui m'ont repris dimanche. Mais aussi quel dimanche et quelle société j'ai eus ! je ne te parle jamais de mes ennuis domestiques, mais j'en suis comblé parfois : mon frère ! ma belle-sœur ! mon beau-frère ! Ah ! ah ! ah ! La santé de ma mère commence aussi à m'inquiéter profondément et plus que je ne le dis; tout ce qu'il lui faudrait d'effectif est impraticable. Enfin! je viens d'être assez secoué, et il me résulte de tout cela une torpeur invincible. Hier et aujourd'hui j'ai passé tout l'après-midi à dormir comme un homme ivre. J'avais (nerveusement parlant) la sensation interne d'un homme qui aurait bu six bouteilles d'eau-de-vie ; j'étais brûlé et étourdi ; mais ce soir (j'ai fait diète toute la journée) la revigueur m'est revenue, et j'ai écrit presque d'une seule haleine toute une page, et de psychologie fort serrée, où il y aura, je crois, peu à reprendre. N'importe, je voudrais bien

que ces défaillances et ces enthousiasmes me quittassent un peu, et demeurer dans un milieu plus olympien, le seul bon pour faire du beau.

L'échec de *Melænis* chez Carpentier a assez embêté B[ouilhet]. Il n'était pas non plus gai dimanche. Entre lui et Edma [Madame Roger des Genettes] il ne se passe rien ; ils s'écrivent toutes les six semaines un billet de six lignes. Tu feras bien de pas lui en parler quand tu le verras, c'est un sujet qui l'embête ; rappelle-toi l'avertissement ou laisse-le venir.

Pour te dire mon avis sur la lettre de Béranger, il faudrait que je connusse le bonhomme, mais il a été remué seulement d'une façon qu'il n'approuve pas. Ce qui étonne dans ce conte, c'est la couleur unie à l'émotion. Il t'a du reste donné un bon avis en te disant de prendre garde que les autres récits ne ressemblent à celui-là. Garde-toi aussi de ce mètre de cinq pieds, qui est le plus laid de tous. Nous causerons de tout cela en détail la semaine prochaine, je l'espère [.....].

Comme c'est faible, outre que c'est fort canaille, les articles de Castille ! Ne trouver rien de pis à dire sur Thiers que de l'appeler *nain parvenu !* etc., et dans la rage de tout dénigrer, attaquer jusqu'à Danton parce que Thiers l'a justifié ! Quelle enfilade de turpitudes morales et intellectuelles ! Mais tout cela est payé, ou implore de l'être.

Le scrupule du Philosophe sur l'épigraphe de Gœthe (1) dévoile l'homme. Ah ! comme il y en a qui voilent le sein de Dorine, et qui veulent cocufier Orgon !

Adieu. As-tu remarqué le nouveau prospectus de la *Revue*, « la phalange décidée à vaincre »? Non, sacré nom de D... ! non ! je n'essaierai jamais de publier dans aucune revue. Il me semble que par le temps qui court, faire *partie de n'importe quoi*, entrer dans un corps quelconque, dans n'importe quelle confrérie ou boutique et même prendre un titre quel qu'il soit, c'est se déshonorer, c'est s'avilir, tant tout est bas.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mardi, 11 heures, [17 mai 1853] (2).

J'ai reçu ce matin ta bonne lettre, triste et douce, pauvre chère amie. Je vais faire comme tu as fait, te raconter tout mon départ. Quand j'ai vu ton dos disparaître, j'ai été me mettre sur le pont (3) afin de revoir le train passer ; je n'ai vu que cela, tu étais là-dedans, j'ai suivi de l'œil le convoi tant que j'ai pu et j'ai tendu l'oreille. Du côté de Rouen, le ciel était rouge avec de grandes barres pourpres inégales. J'ai allumé un autre cigare, je me suis promené de long en large, par bêtise et ennui, j'ai été boire un verre de kirsch dans un cabaret, et puis le train de Paris est arrivé. J'ai rencontré là, allant à Elbeuf, un ancien camarade à moi, clerc de notaire, grand séïde de Du Camp (c'est son groom, etc.) avec qui j'ai eu une longue

(1) En tête de la *Paysanne* : « Vous n'êtes pas dignes des femmes : nous portons l'enfant dans notre sein ! Nous y portons aussi la foi ! Mais vous, hommes, avec votre force et vos désirs, vous secouez l'amour même dans vos embrassements ! »

(2) Deux autres lettres à Louise Colet, des 7 et 15 mai, sont inédites.

(3) A Mantes.

conversation ; je te la rapporterai plus tard. A Rouen j'ai trouvé B[ouilhet], mais ma voiture par un malentendu n'y était pas ; nous l'avons attendue, puis, au clair de lune, nous avons traversé à pied le pont et le port, été chez deux loueurs de voiture afin d'avoir un fiacre. Au second (dont le logis est dans une ancienne église) la femme s'est réveillée en bonnet de coton (intérieur de nuit, mâchoires qui bâillent, chandelle qui brûle, bretelles tombant sur les hanches, etc.) ; là il a fallu atteler la voiture ; enfin nous sommes arrivés à Croisset à 1 heure du matin et nous nous sommes couchés à 2, après que j'ai eu rangé ma table. Le dimanche a été triste, les Achille ne sont pas venus, Dieu merci ! L'après-midi nous avons été voir un embarcadère en bois, que l'on fait à quelque distance d'ici pour les bateaux à vapeur; le soir nous avons lu du *Jocelyn* et la *Courtisane amoureuse* de La Fontaine. Hier matin B[ouilhet] est parti à une heure. J'ai dormi une bonne partie de l'après-midi, et le soir je me suis remis à mon travail avec grand ennui. J'ai recommencé aujourd'hui mon train ordinaire, leçon à ma nièce, *Sophocle*, *Juvénal* et la *Bovary*, dont je suis arrivé, je crois, à terminer trois pages qui étaient sur le chantier dès huit jours avant mon absence. J'ai assez bien travaillé ce soir, ou du moins avec du plaisir. Voilà, et les mêmes jours vont suivre. [.....]

Anecdote : tu sais ou ne sais pas que Reyer (musicien) avait écrit à B[ouilhet], pour lui demander la permission de mettre en musique sa pièce à Rachel : « Je ne suis pas le Christ », permission qui fut accordée. Samedi, B[ouilhet] a reçu cela qui a pour titre *Rédemption* (invention nouvelle de l'éditeur ou du compositeur, lesquels du reste ont écrit tous les deux une lettre fort polie à B[ouilhet]) ; mais devine son ébahissement en voyant au plus haut de la feuille, au-dessus de la vignette, au-dessous du titre, cette dédicace : « A M. Maxime Du Camp. » Est-ce fort? C'est si fort que ça n'a pas même aucun sens, puisque la pièce d'un bout à l'autre est adressée à quelqu'un et qu'elle portait, originairement, une dédicace qui en était tout le titre (celui de *Rédemption* la dénature même). Moi, cela me semble démesuré (même en mettant à part le sans-gêne du procédé). Cet homme qui pour se pousser par tous les moyens possibles, pour se voir étaler à une vitre de marchand, va se fourrer, de lui-même, entre des notes et des vers auxquels il n'a rien contribué, s'intercaler ainsi dans l'œuvre d'un autre et mettre son nom à la place d'une lettre, laquelle lettre représentait un souvenir, un cri de l'âme ! accaparer une chose si personnelle et si intime ! *pour se faire mousser!* cela m'a d'abord fait beaucoup rire. Après quoi, j'ai compris l'odieux de la chose.

Cet ami dont je te parlais, que j'ai rencontré en chemin de fer, m'a dit que les articles de Castille faisaient le plus mauvais effet. Quant à celui de l'*Athenæum* (1), j'ai compris que le père Vivien de Saint-Martin avait eu le dessus, car il a répondu

(1) Allusion à une polémique engagée entre Vivien de Saint-Martin, directeur de l'*Athenæum* et Du Camp. Vivien, dans le numéro du 12 mars 1853, sous la rubrique « Les revues et les journaux », s'était attaqué assez vivement à la *Revue de Paris*, et en particulier avait critiqué le *Livre posthume* de Du Camp. Celui-ci répliqua dans le numéro d'avril de la *Revue*. Il écrivit, entre autres choses, cette phrase : « Nous savons que, de tout temps, le soleil levant a fait coasser les grenouilles. » Vivien, dans le numéro du 7 mai de l'*Athenæum*, répondit en qualifiant de « vilenie dont une plume qui se respecte répugne à se salir » l'article de Du Camp, et concluait sur ces mots : « Cela dit, pour n'y plus revenir, repoussons du pied ces turpitudes de littérature fantaisiste, et revenons à la littérature sérieuse et honorable. » D'où échange de témoins entre Vivien de Saint-Martin et Maxime Du Camp.

aux témoins de D[u Camp] que c'était une discussion littéraire et qu'il ne donnerait aucune excuse. D[u Camp] lui a écrit qu'il le méprisait, à quoi l'autre a répondu qu'il l'engageait « à modérer ses expressions et à ne pas entrer sur le terrain de la calomnie », ou qu'il aurait recours aux tribunaux. — Et tout cela est rapporté par un dévoué ! Grand mépris de Foüard (1) pour Turgan et Cormenin ; la bande se détraque, à ce qu'il paraît. Cormenin, au *Moniteur*, travaille sous « un conseil de rédaction » dont font partie Sainte-Beuve, Rolle, etc. « C'est une place de commis que celle du rédacteur, et une place de commissionnaire que celle du directeur. » Voilà comme on est arrangé par les amis. A tout cela je ne répondais mot. M[axime] a loué une maison de campagne à Chaville près Versailles pour y passer l'été, il va écrire le *Nil* : encore des voyages ! quel triste genre ! Il n'a pas écrit une ligne de *Reiz Abdallah* ni du *Cœur saignant*, annoncés depuis plusieurs mois.

[.....] As-tu le troisième volume de l'*Archéologie* de Muller? il m'est impossible de le retrouver. J'ai oublié de te remettre (je l'avais dans mon carton) les *Fantômes ;* les veux-tu? Mais j'aimerais mieux te les redonner en te faisant de vive voix des observations.

Comme c'est mauvais, *Jocelyn !* Relis-en ; la quantité d'hémistiches tout faits, de vers à périphrases vides, est incroyable. Quand il a à peindre les choses vulgaires de la vie, il est au-dessous du commun. C'est une détestable poésie, *inane*, sans souffle intérieur ; ces phrases-là n'ont ni muscles ni sang, et quel singulier aperçu de l'existence humaine ! quelles lunettes embrouillées ! Mais comme nous nous sommes délectés ensuite dans La Fontaine ! c'est à apprendre par cœur d'un bout à l'autre, *la Courtisane amoureuse*. quels vers ! quels vers ! que de tournure et de style ! Il n'y a pas dans tout Lamartine un seul trait humain, sensible au sens ordinaire du mot, comme celui de Constance baisant les pieds de son amant ; voilà du cœur au moins ! et de la poésie ! car toutes ces distinctions après tout ne sont que subtilités à l'usage de ceux qui n'ont ni de l'un ni de l'autre. Relis ce conte et appesantis-toi sur chaque mot, sur chaque phrase. Quelle admirable narration et quel enchaînement ! ! ! Songer pourtant que les contes de La Fontaine passent encore pour un mauvais livre ! un *livre cochon !* Ah ! les tyrannies ont cela de bon qu'elles réalisent au moins bien des vengeances impuissantes. Je suis si harassé par la bêtise de la multitude que je trouve justes tous les coups qui tombent sur elle.

L'œuvre de la critique moderne est de remettre l'Art sur son piédestal. On ne vulgarise pas le Beau, on le dégrade, voilà tout. Qu'a-t-on fait de l'antiquité en voulant la rendre accessible aux enfants? Quelque chose de profondément stupide ! Mais il est si commode pour tous de se servir d'*expurgata*, de traductions, d'atténuations, il est si doux pour les nains de contempler les géants raccourcis ! Ce qu'il y a de meilleur dans l'Art échappera toujours aux natures médiocres, c'est-à-dire aux trois quarts et demi du genre humain. Pourquoi dès lors dénaturer la vérité au profit de la bassesse? Adieu, toi qui tressailles aux belles choses et que j'aime tant pour les enthousiasmes que tu as, et pour tout le reste aussi. [.....]

(1) Ce camarade rencontré en chemin de fer, et « séïde » de Du Camp.

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de samedi, 1 heure, [21-22 mai 1853].

Sais-tu que tu m'as écrit deux lettres charmantes, superbes et avec qui j'ai eu (comme le père Babinet avec sa femme *délicieuse*) « le plus grand plaisir »??? Je vais les reprendre et t'en parler (c'est une habitude que nous devrions avoir plus souvent). J'aime bien ta mine chez Mme Didier, défendant la bonne cause contre les Lamartiniens, et toute la manière dont tu me parles de cette grande source de flueurs blanches. Le portrait du sénateur Beauveau, ton chic raide chez le Chevreau : tout cela est crânement troussé. Quel immense mot que celui d'Houssaye : « Auriez-vous le style de M. de Lamartine ! » Ah ! oui, ce sont de pauvres gens, un pauvre monde ! et petit, et faible. Leur réputation ne dure même pas tout le temps qu'ils vivent ; ce sont des célébrités qui ne dépassent point la longueur d'un loyer, elles sont à terme ; on est reconnu grand homme pendant cinq ans, dix ans, quinze ans (c'est déjà beaucoup) ; puis tout sombre, homme et livres, avec le souvenir même de tant de tapage inutile. Mais ce qu'il y a de dur, c'est l'aplomb de ces braves gens-là, leur sécurité dans la bêtise ! Ils sont bruissants à la manière des grosses caisses dont ils se servent ; la sonorité vient de leur viduité. La surface est une peau d'âne et le fond, néant ! tout cela tendu par beaucoup de ficelles. Voilà un calembour !

Tu me parles des tristesses de ce bon Delisle qui n'a personne autour de lui ! Moi, j'ai été en cela protégé du ciel, j'ai toujours eu de bonnes oreilles pour m'entendre et même d'excellentes bouches pour me conseiller. Comment ferai-je l'hiver prochain, quand mon B[ouilhet] ne sera plus là? je crois du reste qu'il sera comme moi, un peu désarçonné un moment. Nous nous sommes [fait] l'un à l'autre, en nos travaux respectifs, une espèce d'indicateur de chemin de fer, qui le bras tendu avertit que la route est bonne et qu'on peut suivre.

J'aime beaucoup Delisle pour son volume, pour son talent et aussi pour sa préface, pour ses aspirations. Car c'est par là que nous valons quelque chose, l'*aspiration ;* une âme se mesure à la dimension de son désir comme l'on juge d'avance des cathédrales à la hauteur de leurs clochers ; et c'est pour cela que je hais la poésie bourgeoise, l'art domestique, quoique j'en fasse ; mais c'est bien la dernière fois, au fond cela me dégoûte. Ce livre, tout en calcul et en ruses de style, n'est pas de mon sang, je ne le porte point en mes entrailles, je sens que c'est de ma part uen chose voulue, factice. Ce sera peut-être un tour de force qu'admireront certaines gens (et en petit nombre) ; d'autres y trouveront quelque vérité de détail et d'observation. Mais de l'air ! de l'air ! les grandes tournures, les larges et pleines périodes se déroulant comme des fleuves, la multiplicité des métaphores, les grands éclats du style, tout ce que j'aime enfin, n'y sera pas ; seulement, j'en sortirai peut-être préparé à écrire ensuite quelque bonne chose. Je suis bien désireux d'être dans une quinzaine de jours, afin de lire à B[ouilhet] tout ce commencement de ma deuxième partie (ce qui fera 120 pages, l'œuvre de dix mois). J'ai peur qu'il n'y ait pas grande proportion, car pour le corps même du roman, pour l'action, pour la passion agissante, il ne me restera guère que 120 à 140 pages ; tandis que les pré-

liminaires en auront plus du double. J'ai suivi, j'en suis sûr, l'ordre *vrai*, l'ordre naturel. On porte vingt ans une passion sommeillante qui n'agit qu'un seul jour et meurt ; mais la proportion esthétique n'est pas la physiologique. Mouler la vie, est-ce l'idéaliser? Tant pis, si le moule est de bronze ! c'est déjà quelque chose : tâchons qu'il soit de bronze [.....].

Sais-tu qu'il se dessine comme un très bel homme, le père Hugo? cette longue tendresse pour sa vieille Juliette (1) m'attendrit. J'aime les passions longues et qui traversent patiemment et en droite ligne tous les courants de la vie, comme de bons nageurs, sans dévier [.....].

Oui, c'est bien étrange, ces deux coïncidences, notre double lecture de Lamartine, et moi lisant la *Courtisane amoureuse* tandis que Mme Biard (2) te contait les baisements de pieds de Juliette.

Tu me dis des choses bien tendres, chère Muse ; eh bien, reçois en échange toutes celles, plus tendres encore, que tu pourras imaginer. Ton amour à la fin me pénètre comme une pluie tiède, et je m'en sens imbibé jusqu'au fond de tout mon cœur. N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour que je t'aime? corps, esprit, tendresse? Tu es simple d'âme et forte de tête, très peu « pohétique » et extrêmement poète ; il n'y a rien en toi que du bon, et tu es tout entière comme ta poitrine, blanche et douce au toucher. Celles que j'ai eues, va, ne te valaient pas, et je doute que celles que j'ai désirées te valussent. Je tâche quelquefois de m'imaginer ton visage quand tu seras vieille, et il me semble que je t'aimerai encore tout autant, plus peut-être. Je suis, dans mes actions du corps et de l'esprit, comme les dromadaires que l'on a grand mal également à faire marcher et s'arrêter : la continuité du repos et du mouvement est ce qui me va. Au fond, rien de moins diapré que ma personne [.....] Que j'ai peur de devenir bête ! Tu m'estimes tellement, que tu dois te tromper et finir par t'éblouir. Il y a peu de gens qui aient été *chantés* comme moi. Ah ! Muse, si je t'avouais toutes mes faiblesses, si je te disais tout le temps que je perds *à rêver* mon petit appartement de l'année prochaine ! comme je nous y vois ! Mais il ne faut jamais penser au bonheur, cela attire le diable, car c'est lui qui a inventé cette idée-là pour faire enrager le genre humain. La conception du paradis est au fond plus infernale que celle de l'enfer. L'hypothèse d'une félicité parfaite est plus désespérante que celle d'un tourment sans relâche, puisque nous sommes destinés à n'y jamais atteindre ; heureusement qu'on ne peut guère se l'imaginer, c'est là ce qui console. L'impossibilité où l'on est de goûter au nectar fait trouver bon le chambertin. — Adieu ! Quel dommage qu'il soit si tard ! je n'ai guère envie de dormir, et j'avais encore bien des choses à te dire, à te parler de ton drame, etc Mardi, ne parle pas de Du Camp à Gautier ; laisse-le venir, si tu veux t'en faire un ami. Je crois que le Bouilhet est un sujet qui l'amuse peu. Est-ce se reconnaître médiocre que d'envier quelqu'un? — Mille baisers et tendresses. [.....]

(1) Juliette Drouet.

(2) Léonie-Denise Marie Thévenot d'Aunet, née en 1820, morte en 1879, épouse séparée du peintre François-Auguste Biard, et amie de Victor Hugo.

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de jeudi, 1 heure, [26-27 mai 1853].

Je ferais mieux de continuer à travailler et de t'écrire demain, car je suis ce soir fort animé et dans un grand rut littéraire ; mais comme demain il peut revenir, cela me remettrait trop loin (au plaisir que me font tes lettres, je pense que tu dois bien fort aimer les miennes) ; et puis il faut se méfier de ces grands échauffements ; si l'on a alors la vue longue, on l'a souvent trouble ; le bon de ces états-là, c'est qu'ils retrempent et vous infusent dans la plume un sang plus jeune. On a dans la tête toutes sortes de floraisons printanières qui ne durent pas plus que les lilas, qu'une nuit flétrit, mais qui sentent si bon ! As-tu senti quelquefois comme un grand soleil qui venait du fond de toi-même et t'éblouissait?

Oui, cela a bien marché aujourd'hui, je me suis à peu près débarrassé d'un dialogue archi-coupé, fort difficile, j'ai écrit aux deux tiers une phrase « pohétique » et esquissé trois mouvements de mon pharmacien qui me faisaient à la fois beaucoup rire et grand dégoût, tant ce sera fétide d'idée et de tournure ; j'en ai pour jusqu'à la fin du mois de juin, de cette première partie ; j'ai relu presque tout ; le commencement sera à récrire ou du moins à corriger fortement ; c'est lâche et plein de répétitions, je cherchais la *manière* qui plus loin est trouvée ; ça ne m'a pas semblé long et il y a de bonnes choses, mais par-ci par-là certains chics pittoresques inutiles, manie de peindre quand même, qui coupe le mouvement et quelquefois la description elle-même et qui donne ainsi, parfois, un caractère étroit à la phrase ; il ne faut pas être gentil ; il me semble du reste que les parties les plus nouvellement faites sont les meilleures, c'est peut-être une illusion, mais ça n'en est peut-être pas une, puisque à mesure que j'avance j'ai plus de mal. Si j'ai plus de mal, c'est que j'y vois plus loin? On peut juger du poids d'un fardeau aux gouttes de sueur qu'il vous cause.

Et ton drame? resserre bien ton plan, que chaque scène avance, pas de traits inutiles, mets de la poésie dans l'*action*, motive bien chaque entrée et chaque sortie, et que les vers soient *roides ;* pourquoi ai-je bonne opinion de ce drame? pourquoi ai-je le pressentiment qu'il sera reçu, applaudi ; que ce sera un succès? Envoie-moi un plan bien détaillé, je suis curieux de le voir, mais comme nous nous disputerons probablement ! [.....]

Quelles charmantes manières que celles de l'ami Gautier ! quel savoir-vivre ! je doute fort que les deux premières représentations de mardi fussent vraies ; informe-t'en donc ; n'y a-t-il pas là-dessous quelque blague? On ne se soucie peut-être pas beaucoup du rapprochement ; j'ai reçu aujourd'hui du jeune homme (1) une plaisanterie (l'annonce dans le journal de la mort d'un brave homme inconnu sur lequel nous avons fait des charges, en voyage, un entrefilet qu'il m'envoie dans une enveloppe de deuil et avec cachet noir) ; voilà déjà deux ou trois amabilités en peu de temps ; qu'est-ce que tout cela veut dire? rien du tout, légèreté, vanité, inconsistance d'idées, d'amour ou de haine, et, en quoi que ce soit, impuissance à suivre la ligne droite. A propos de l'ami Théo, il me revient en tête cette phrase

(1) Maxime Du Camp.

de *Candide* (c'est Martin qui parle, et de Paris) : « Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là. Je le veux croire. » Cela me fait songer aux tables tournantes (les convulsionnaires) [.....]. Avoue que c'est fort, les tables tournantes. O lumière ! O progrès ! O humanité ! et on se moque du moyen âge, de l'antiquité, de Marie Alacoque et de la Pythonisse ! Quelle éternelle horloge de bêtises que le cours des âges ! les sauvages qui croient dissiper les éclipses de soleil en tapant sur des chaudrons valent bien les Parisiens qui pensent faire tourner des tables en appuyant leur petit doigt sur le petit doigt de leur voisin. C'est une chose curieuse comme l'humanité, à mesure qu'elle se fait autolâtre, devient stupide. Les inepties qui excitent maintenant son enthousiasme compensent par leur quantité le peu d'inepties, mais plus sérieuses, devant lesquelles elle se prosternait jadis. O socialistes ! c'est là votre ulcère, l'idéal vous manque et cette matière même, que vous poursuivez, vous échappe des mains comme une onde ; l'adoration de l'humanité pour elle-même et par elle-même (ce qui conduit à la doctrine de l'utile dans l'Art, aux théories de salut public et de raison d'Etat, à toutes les injustices et à tous les rétrécissements, à l'immolation du droit, au nivellement du Beau), ce culte du ventre, dis-je, engendre du vent (passez-moi le calembour), et il n'y a sorte de sottises que ne fasse et qui ne charme cette époque si sage. « Ah ! moi, je ne donne pas dans le creux, dit-elle, pauvres gens que ceux qui ont cru à l'apothéose ou au paradis, on est plus *positif* maintenant, on, etc... » ; et quelle longueur de carotte pourtant avale ce bon bourgeois de siècle ! quel nigaud ! quel jobard ! car la canaillerie n'empêche pas le crétinisme ; j'ai déjà assisté pour ma part au choléra qui dévorait les gigots que l'on envoyait dans les nuages sur des cerfs-volants, — au serpent de mer —, à Gaspard Hauser —, au chou colossal, orgueil de la Chine, — aux escargots sympathiques, — à la sublime devise « liberté, égalité, fraternité », inscrite au fronton des hôpitaux, des prisons et des mairies, — à la peur des Rouges, — au grand parti de l'ordre ! Maintenant nous avons « le principe d'autorité qu'il faut rétablir » ; j'oubliais les « travailleurs », le savon Ponce, les rasoirs Foubert, la girafe, etc., etc. Mettons dans le même sac tous les littérateurs qui n'ont rien écrit (qui ont des réputations solides, sérieuses) et que le public admire d'autant plus, c'est-à-dire la moitié au moins de l'école doctrinaire, à savoir ces hommes qui ont réellement gouverné la France pendant vingt ans.

Si l'on veut prendre la mesure de ce que vaut l'estime publique et quelle belle chose c'est que d'« être montré au doigt », comme dit le poète latin, il faut sortir à Paris, dans les rues, le jour du Mardi-Gras. Shakespeare, Gœthe, Michel-Ange n'ont jamais eu quatre cent mille spectateurs à la fois comme ce bœuf ; ce qui le rapproche du reste du génie, c'est qu'on le met ensuite en morceaux.

Eh bien, oui, je deviens aristocrate, aristocrate enragé ! sans que j'aie, Dieu merci, jamais souffert des hommes et que la vie pour moi n'ait pas manqué de coussins où je me calais dans les coins, en oubliant les autres ; je déteste fort mes semblables et ne me sens pas leur semblable ; c'est peut-être un monstrueux orgueil, mais le diable m'emporte si je ne me sens pas aussi sympathique pour les poux qui rongent un gueux que pour le gueux ; je suis sûr d'ailleurs que les hommes ne sont pas plus frères les uns aux autres que les feuilles des bois ne sont pareilles,

elles se tourmentent ensemble, voilà tout ; ne sommes-nous pas faits avec les émanations de l'Univers? la lumière qui brille dans mon œil a peut-être été prise au foyer de quelque planète encore inconnue, distante d'un milliard de lieues du ventre où le fœtus de mon père s'est formé, et si les atomes sont infinis et qu'ils passent ainsi dans les formes comme un fleuve perpétuel roulant entre ses rives, les pensées, qui donc les retient, qui les lie? A force quelquefois de regarder un caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer. Les communications entre humains ne sont pas plus intenses.

D'où viennent les mélancolies historiques, les sympathies à travers les siècles, etc. Accrochement de molécules qui tournent, diraient les épicuriens ; oui, mais les molécules de mon corps vivant ne tournent guère, et enfin ce n'est pas parce qu'un imbécile a deux pieds comme moi, au lieu d'en avoir quatre comme un âne, que je me crois obligé de l'aimer ou tout au moins de dire que je l'aime et qu'il m'intéresse.

Il fut un temps où le patriotisme s'étendait à la cité ; puis le sentiment peu à peu s'est élargi avec le territoire (à l'inverse des culottes ; c'est d'abord le ventre qui grossit) ; maintenant l'idée de patrie est Dieu merci à peu près morte et on en est au socialisme, à l'humanitarisme (si l'on peut [s']exprimer ainsi) ; je crois que plus tard on reconnaîtra que l'amour de l'humanité est quelque chose d'aussi piètre que l'amour de Dieu, on aimera le Juste en soi, pour soi, le Beau pour le beau ; le comble de la civilisation sera de n'avoir besoin d'aucun bon sentiment, ce qui s'appelle. Les sacrifices seront inutiles, mais il faudra pourtant toujours un peu de gendarmes ! Je dis là de grandes bêtises, mais pourtant le seul enseignement à tirer du régime actuel (basé sur le joli mot *vox populi, vox Dei*) est que l'idée du peuple est aussi usée que celle du roi ; que l'on mette donc ensemble la blouse du travailleur avec la pourpre du monarque, et qu'on me les jette de compagnie toutes deux aux latrines pour y cacher conjointement leurs taches de sang et de boue ; elles en sont raides. — Adieu, comme il est tard [.....].

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi minuit, [1er juin 1853].

[.....] Je regarde cet article de Vill[em]ain (1) comme un hommage involontaire de la bêtise au génie, j'eusse douté de la *Paysanne* que je suis maintenant convaincu de son excellence, car il n'*a pu* lui rien reprocher, les vers qu'il cite comme mauvais sont des meilleurs, et le blâme d'immoralité, d'irréligion, couronne le tout ! c'est splendide ; ma mère a lu ces deux articles et en a été indignée ou plutôt scandalisée ; elle admire ce stoïcisme des poètes à se laisser déchirer et la force qu'il faut pour supporter tout cela. Du reste ces articles ne sont pas *convaincus*, on y sent un parti pris, un dessous de cartes qui vous échappe. Plus une œuvre est bonne, plus elle attire la critique ; c'est comme les puces qui se précipitent sur le linge blanc.

(1) Sur la *Paysanne*.

Voilà trois jours que je passe à faire deux corrections qui ne veulent pas venir ; toute la journée de lundi et de mardi a été prise par la recherche de deux lignes ! Je relis du Montesquieu, je viens de repasser tout *Candide*, rien ne m'effraie.

Pourquoi, à mesure qu'il me semble me rapprocher des maîtres, l'art d'écrire en soi-même me paraît-il plus impraticable et suis-je de plus en plus dégoûté de tout ce que je produis? Oh ! le mot de Gœthe : « J'eusse peut-être été un grand poète, si la langue ne se fût montrée indomptable ! » et c'était Gœthe !

B[ouilhet] m'a lu tout ce que tu lui dis de Leconte ! Eh bien, cela m'a attristé ; à part cette séparation au chemin de fer que je sens et comprends, je n'admets pas le reste de l'histoire ni du bonhomme. Ces deux ans passés dans l'absorption complète d'un amour *heureux* me paraissent une chose médiocre. Les estomacs qui trouvent en la ratatouille humaine leur assouvissance ne sont pas larges ; si c'était le chagrin encore, bien. Mais la joie? non ! non ! c'est long, deux ans passés sans le besoin de sortir d'ici, sans faire une phrase, sans se tourner vers la Muse. A quoi donc employer ses heures quand les lèvres sont oisives? A aimer? à aimer? Ces ivresses me surpassent et il y a là une capacité de bonheur et de paresse, quelque chose de *satisfait* qui me dégoûte. Ah ! poète, vous vous consolez dans la littérature, les chastes sœurs viennent après madame et votre lyrisme n'est qu'un échauffement d'amour détourné. Mais il en est puni, ce brave garçon, la *vie* lui manque un peu dans ses vers, son cœur ne dépasse pas son gilet de flanelle et, restant tout entier dans sa poitrine, il n'échauffe point son style.

Et puis se plaindre ! crier à la trahison, ne pas comprendre (et quand on est poète) cette suprême poésie du *néant-vivant*, de l'habit qui s'use, ou du sentiment qui fuit ! tout cela est bien simple, pourtant. Je ne déclame pas contre ce bon Delisle, mais je dis qu'il me semble un peu *ordinaire* dans ses passions. Le vrai poète pour moi est un prêtre. Dès qu'il passe la soutane, il doit quitter sa famille.

Pour tenir la plume d'un bras vaillant il faut faire comme les amazones, se brûler tout un côté du cœur. [.....]

Il y a encore une chose qui m'a semblé légèrement bourgeoise dans ce même individu : « Je n'ai jamais pu voir une fille. » [.....]

Je déclare que cette théorie-là me suffoque. Il y a de ces choses qui me font juger les hommes à première vue : 1° l'admiration de Béranger ; 2° la haine des parfums ; 3° l'amour des grosses étoffes ; 4° la barbe portée en collier ; 5° l'antipathie du b... Que j'en ai connu, de ces bons jeunes gens, nourrissant une sainte horreur des maisons publiques, et qui vous attrapaient, avec leurs soi-disant maîtresses, les plus belles ch... p... du monde. Le quartier latin est plein de cette doctrine et de ces accidents. C'est peut-être un goût pervers, mais j'aime la prostitution et pour elle-même, indépendamment de ce qu'il y a dessous. Je n'ai jamais pu voir passer aux feux du gaz une de ces femmes décolletées sous la pluie sans un battement de cœur, de même que les robes des moines avec leur cordelière à nœuds me chatouillent l'âme en je ne sais quels coins ascétiques et profonds. Il se trouve en cette idée de la prostitution un point d'intersection si complexe ! luxure, amertume, néant des rapports humains, frénésie du muscle et sonnement d'or, qu'en y regardant au fond le vertige vient, et on apprend là tant de choses ! Et on est si triste ! Et on rêve si bien d'amour ! Ah ! faiseurs d'élégies, ce n'est pas sur des

ruines qu'il faut aller appuyer votre coude, mais sur le sein de ces femmes gaies.

Oui, il manque quelque chose à celui qui ne s'est jamais réveillé dans un lit sans nom, qui n'a pas vu dormir sur son oreiller une tête qu'il ne verra plus, et qui, sortant de là au soleil levant, n'a pas passé les ponts avec l'envie de se jeter à l'eau, tant la vie lui remontait en rots du fond du cœur à la tête. Et quand ce ne serait que le costume impudent, la tentation de la chimère, l'inconnu, le *caractère maudit*, la vieille poésie de la corruption et de la vénalité. Dans les premières années que j'étais à Paris, l'été, par les grands soirs de chaleur, j'allais m'asseoir devant Tortoni, et en regardant se coucher le soleil, je regardais les filles passer. Je me dévorais, là, de poésie biblique. Je pensais à Isaïe, à la « fornication des hauts lieux » et je remontais la rue de La Harpe, en me répétant cette fin de verset : « Et son gosier est plus doux que de l'huile ». Diable m'emporte si j'ai jamais été plus chaste ! Je ne fais qu'un reproche à la prostitution, c'est que c'est un mythe, la femme entretenue a envahi la débauche comme le journaliste la poésie, nous nous noyons dans les demi-teintes. La courtisane n'existe pas plus que le saint, il y a des soupeuses et des lorettes, ce qui même est encore plus fétide que la grisette.

Il m'arrive dans mon intérieur une chose triste et qui me chagrine, le père Parain tombe en enfance et par moments déraisonne complètement ; ce brave homme, dont un entrain un peu fou et juvénile faisait tout le charme, est maintenant un vieillard ; son bon naturel perce, il pleure en parlant de nous, de moi surtout, et dans ses rabâchages c'est notre fortune, mes succès futurs, le moyen de me faire ma part et mon éloge qui reviennent sans cesse. Cela me navre. Il croit que je vais publier dans six semaines, et dix-huit volumes d'un seul coup ! etc. [.....]

Je t'embrasse. Allons, ranime-toi, tu m'as l'air bien sombre depuis quelque temps ; établis carrément le plan de ton drame et envoie-le-moi. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de lundi, minuit et demi, [6-7 juin 1853]. (1).

Je porterai moi-même, demain matin, cette lettre à la poste, il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement, celui de Madame Pouchet, la femme d'un médecin morte avant-hier dans la rue, où elle est tombée de cheval près de son mari, frappée d'apoplexie ; quoique je ne sois guère sensible aux malheurs d'autrui, je le suis à celui-là. Ce Pouchet est un brave garçon, qui ne fait aucune clientèle et s'occupe exclusivement de zoologie où il est très savant ; sa femme, Anglaise fort jolie et d'excellentes façons, l'aidait beaucoup dans ses travaux, elle dessinait pour lui, corrigeait ses épreuves, etc., ils avaient fait des voyages ensemble, c'était un compagnon ; le pauvre homme est complètement sourd et peu gai naturellement, il aimait beaucoup cette femme ; l'abandon qu'il va avoir, comme le déchirement qu'il a eu, sera atroce. Bouilhet, qui demeure en face d'eux, a vu son cadavre ramené en fiacre et le fils qui descendait la mère, un mouchoir sur la figure ; au

(1) Une autre lettre à Louise Colet, du 3 juin, est inédite.

même moment où elle entrait ainsi chez elle, les pieds devant, un commissionnaire apportait une hotte de fleurs qu'elle avait commandée le matin. O Shakespeare !

Il y a de l'égoïsme dans le fond de toutes nos commisérations et ce que je sens pour ce pauvre mari, brave homme du reste, et qui portait à mon père une vraie vénération de disciple, vient d'un retour que je fais sur moi ; je pense à ce que j'éprouverais si tu mourais, pauvre Muse, si je ne t'avais plus ; non, nous ne sommes pas bons, mais cette faculté de s'assimiler à toutes les misères et de se supposer les ayant est peut-être la vraie charité humaine. Se faire ainsi le centre de l'humanité, tâcher enfin d'être son cœur général où toutes les veines éparses se réunissent, ce serait à la fois l'effort du plus grand homme et du meilleur homme? Je n'en sais rien ; comme il faut du reste *profiter de tout*, je suis sûr que ce sera demain d'un dramatique très sombre et que ce pauvre savant sera lamentable. Je trouverai là peut-être des choses pour ma *Bovary ;* cette exploitation à laquelle je vais me livrer, et qui semblerait odieuse si on en faisait la confidence, qu'a-t-elle donc de mauvais? J'espère faire couler des larmes aux autres avec ces larmes d'un seul, passées ensuite à la chimie du style. Mais les miennes seront d'un ordre de sentiment supérieur. Aucun *intérêt* ne les provoquera et il faut que mon bonhomme (c'est un médecin aussi) vous émeuve pour tous les veufs. Ces petites gentillesses-là, du reste, ne sont pas besogne neuve pour moi et j'ai de la méthode en ces études. Je me suis moi-même franchement disséqué au vif en des moments peu drôles. Je garde dans des tiroirs des fragments de style cachetés à triple cachet et qui contiennent de si atroces procès-verbaux que *j'ai peur* de les rouvrir, ce qui est fort sot du reste, car je les sais par cœur.

Mais parlons de nous. Donc encore un échec (1), pauvre amie ! cela m'a assez vexé, mais moins que pour l'*Acropole*, je l'avoue, car j'avais moins d'espoir ; la première lecture n'est pas si loin qu'ils ne s'en soient rappelés, et ayant refusé une première fois *ils se devaient* (toujours en vertu du respect qu'on se doit à soi-même) de refuser une seconde fois ; patience, tu auras ton jour et, après ton drame, tu feras ce que tu voudras. Mais, encore une fois, fais ton drame *jouable* et tu sais ce que j'entends par là. J'aurais bien voulu être à Paris le soir de cet insuccès pour t'embrasser tendrement et prendre dans mes mains ta belle et bonne tête dont je sais apprécier, moi, les lignes et les casiers. [.....]

Tu me parles de lire je ne sais quel numéro de la *Revue des Deux-Mondes ;* « je n'ai pas le temps de me tenir au courant » (phrase de mon brave professeur d'histoire Chéruel) : deux heures aux langues, huit au style, et le soir, dans mon lit, une heure encore à lire un classique quelconque, je trouve que c'est raisonnable. Ah ! que je voudrais avoir le temps de lire ! que je voudrais faire un peu d'histoire que je dévore si bien et un peu de philosophie qui m'amuse tant ! mais la lecture est un gouffre ; on n'en sort pas, je deviens ignorant comme un pot. Qu'importe ! il faut racler la guitare et c'est dur, c'est long.

C'est une chose, toi, dont il faut que tu prennes l'habitude, que de lire *tous les jours* (comme un bréviaire) quelque chose de bon ; cela s'infiltre à la longue ; moi je me suis bourré à outrance de La Bruyère, de Voltaire (les contes) et de

(1) Pour son drame.

Montaigne. Ce qui a amené B[ouilhet] à son vers de *Melænis*, c'est le latin, sois-en sûre ; personne n'est original au sens strict du mot, le talent, comme la vie, se transmet par infusion et il faut vivre dans un milieu noble, prendre l'*esprit de société* des maîtres ; il n'y a pas de mal à étudier à fond un génie complètement différent de celui qu'on a, parce qu'on ne peut le copier. La Bruyère, qui est très sec, a mieux valu pour moi que Bossuet dont les emportements m'allaient mieux. Tu as le vers souvent philosophique ou vide, coloré à outrance et un peu empêtré ; lis, relis, dissèque, creuse La Fontaine qui n'a aucune de ces qualités ni de ces défauts ; je n'ai pardieu pas peur que tu fasses des fables.

Oh ! comme il me tarde que nous ayons ensemble de bons loisirs. Quelles lectures nous ferons ! quelles bosses d'Art? ne me dis plus que je mets à notre séparation un entêtement sauvage, un parti pris acharné ; crois-tu que je m'amuserais à nous faire souffrir si je n'en sentais pas le besoin, la nécessité? il faut que mon livre se fasse ou que j'en crève ; après, je prendrai un genre de vie autre, mais ce n'est pas au milieu d'une œuvre si longue qu'on peut se déranger : je n'écrirai jamais bien à Paris, je le sais, mais j'y peux préparer mon travail et c'est ce que je ferai les mois d'hiver que j'y passerai ; il me faut pour écrire l'*impossibilité* (même quand je le voudrais) d'être dérangé.

Cet Énault qui va en Orient ! c'est à dégoûter de l'Orient. Quand je pense qu'un pareil monsieur va pisser sur le sable du désert ! et à coup sûr (lui aussi) publier un voyage d'Orient ! eh bien, moi aussi, j'en ferai, de l'Orient (dans dix-huit mois), mais sans turban, pipes ni odalisques, de l'Orient antique, et il faudra que celui de tous ces barbouilleurs-là soit comme une gravure à côté d'une peinture. Voilà en effet le conte égyptien qui me trotte dans la tête. J'ai peur seulement qu'une fois dans les notes je ne m'arrête plus et que la chose ne s'enfle, j'en aurais encore pour des années ! eh bien, après, qu'est-ce que ça fait, si ça m'amuse et que ce soit bon plus tard? Au fond, c'est fort bête de publier.

Bouilhet m'a apporté hier le volume de La Caussade (1). C'est une canaille (d'après sa préface), et je plains Leconte, — car je ne veux pas l'appeler Delisle, ce brave garçon-là ! — Une réflexion esthétique m'est surgie de ce vol[ume] : combien peu l'élément extérieur sert ! ces vers-là ont été faits sous l'équateur et l'on n'y sent pas plus de chaleur ni de lumière que dans un brouillard d'Ecosse. C'est en Hollande seulement et à Venise, patrie des brumes, qu'il y a eu de grands coloristes ! Il faut que l'âme se replie.

Voilà ce qui fait de l'observation artistique une chose bien différente de l'observation scientifique : elle doit surtout être instinctive et procéder par l'imagination, d'abord. Vous concevez un sujet, une couleur, et vous l'affermissez ensuite par des secours étrangers. Le subjectif prime. Mais ce La Caussade est bête comme tout, et ce n'est pas peu dire, car tout est bien bête.

La pièce de Leconte à Me C*** est la redite, et moins bonne, de *Dies iræ ;* ce

(1) *Poèmes et paysages* (Paris, 1852). Auguste La Caussade était né en 1820, à l'île Bourbon, comme Leconte de Lisle. La préface de La Caussade contenait cette phrase : « La nature, sous les Tropiques, a été sentie et rendue supérieurement par Bernardin de Saint-Pierre, mais elle n'a pas été encore chantée... » C'est à cette phrase que Flaubert semble vouloir faire allusion, mais il n'est pas question de Leconte de Lisle dans cette Préface.

que j'en aime, c'est le commencement et la fin, le milieu est noyé, ses plans généralement sont trop *ensellés*, comme on dirait en termes de maquignons, l'échine de l'idée fléchit au milieu, ce qui fait que la tête porte au vent. Il donne aussi, je trouve, un peu trop dans l'*idée forte*, dans la grande pensée ; pour un homme qui aime les Grecs, je le trouve peu humain au sens psychologique. Voilà pour le moral ; quant au plastique, pas assez de relief. Mais en somme je l'aime beaucoup, ça m'a l'air d'une haute nature. Je ne pense pas du reste que nous [nous] lions beaucoup ensemble, j'entends B[ouilhet] et moi, il nous trouvera *trop canailles*, c'est-à-dire pas assez en quête de *l'idée* et nous lâchera là, comme mon jeune Crépet (1) qui n'est pas revenu nous voir ; je l'avais du reste reçu franchement, d'une façon déboutonnée et entière, afin de ne pas le tromper.

Il y a une chose que j'aime beaucoup en M. Leconte, c'est son indifférence du succès, cela est fort et prouve en sa faveur plus que bien des triomphes. — Comme Mme Didier est médiocre ! Quel gâteau de Savoie que son style ! C'est lourd et prétentieux tout ensemble. Quelle petite cuisine ! — Bonne histoire que celle des Anglaises avec Lamartine ! « Encore une illusion », comme dirait iceluy barde !

Je viens de relire *Grandeur et Décadence des R[omains]*, de Montesquieu ; joli langage ! joli langage ; il y a par-ci par-là des phrases qui sont tendues comme des biceps d'athlète, et quelle profondeur de critique ! Mais je répète encore une fois que jusqu'à nous, jusqu'aux très modernes, on n'avait pas l'idée de l'harmonie soutenue du style, les *qui*, les *que* enchevêtrés les uns dans les autres reviennent incessamment dans ces grands écrivains-là. Ils ne faisaient nulle attention aux assonances, leur style très souvent manque de mouvement, et ceux qui ont du mouvement (comme Voltaire) sont secs comme du bois. Voilà mon opinion, plus je vais, moins je trouve les autres, et moi aussi, bons.

Adieu, il est deux heures passées, il faut que je me lève à sept. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset, nuit de samedi, 1 heure, [11-12 juin 1853].

Qu'arrive-t-il donc, bonne Muse? pas une seule lettre de toi, cette semaine ! Se sont-elles égarées? Es-tu malade? Je ne sais que penser ; ces douleurs au cœur dont tu te plains de temps à autre m'inquiètent. J'ai reçu ce matin un volume de la *Revue Britannique* et un numéro de journal, des affiches de Londres avec l'adresse mise par toi. Je m'attendais à une lettre, rien — je serai bien dupe demain si la journée se passe ainsi, et il me tarde que la nuit soit passée et d'être à dix heures.

Nous avons jeudi dit adieu au père Parain, son gendre est venu le chercher ; le jour du départ, il était plus mal que les autres et tout à fait perdu ; la nuit, il s'était relevé à deux heures, avait ouvert les portes, s'était promené sur le quai, etc. Pauvre bonhomme, c'est peut-être la dernière fois que je l'ai vu. Il m'aimait d'une

(1) Allusion à la visite de Crépet à Flaubert et à Bouilhet, dont il est question dans la lettre du 23 février et aussi dans un fragment inédit de celle du 5 mars 1853.

façon canine et exclusive. Si j'ai jamais quelque succès, je le regretterai bien. Un article de journal l'aurait suffoqué et les applaudissements mêmes d'un salon fait crever de joie.

La semaine a été assez funèbre : ce départ, l'enterrement de Mme Pouchet, et pas de lettre de toi.

Malgré cela j'ai travaillé passablement, je viens de sortir d'une *comparaison soutenue* qui a d'étendue près de deux pages. C'est un morceau, comme on dit, ou du moins je le crois, mais peut-être est-ce trop pompeux pour la couleur générale du livre, et me faudra-t-il plus tard le retrancher; mais, physiquement parlant, pour ma santé, j'avais besoin de me retremper dans de bonnes phrases poétiques. L'envie d'une forte nourriture se faisait sentir après toutes ces finasseries de dialogues, style haché, etc., et autres malices françaises dont je ne fais pas, quant à moi, un très grand cas, qui me sont fort difficiles à écrire et qui tiennent une grande place dans ce livre. Ma comparaison du reste est une ficelle, elle me sert de transition et par là rentre dans le plan.

J'ai reçu hier une lettre de Paris, elle m'est adressée par un médecin français qui m'a reçu dans la haute Egypte, à Siout (1), il vient à Paris passer sa thèse et me demande d'un ton très cérémonieux ma protection, c'est-à-dire des recommandations. Je crois que ce brave homme qui nous a traités là-bas cordialement, a eu le nez cassé chez Maxime ; il se plaint à moi de n'avoir pas trouvé son adresse et m'écrit la bonne adresse, voilà bien là le gentleman, force protestations ! et à l'heure du service, serviteur. Je me rappellerai toujours qu'il avait promis de but en blanc à Joseph de lui acheter un fonds de gargote en Toscane.

Ces deux articles que tu m'envoies sont le commencement ; fais ton drame, n'aie pas peur, courage, tu verras.

Quant à moi il n'y a qu'une seule chose qui m'effraye, c'est ma lenteur, je crèverai que je n'aurai pas balbutié la moitié de ma pensée.

Adieu, je t'embrasse, écris-moi donc, tout à toi, encore mille tendresses.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de mardi, 1 heure, [14-15 juin 1853] (2).

Me sentant ce matin en grande humeur de style, j'ai, après ma leçon de géographie à ma nièce, empoigné ma *Bovary* et j'ai esquissé trois pages dans mon après-midi, que je viens de récrire ce soir. Le mouvement en est furieux et plein ; j'y découvrirai sans doute mille répétitions de mots qu'il faudra ôter, à l'heure qu'il est j'en vois peu. Quel miracle ce serait pour moi d'écrire maintenant seulement deux pages dans une journée, moi qui en fais à peine trois par semaine ! Lors du *Saint-Antoine*, c'est pourtant comme cela que j'allais, mais je ne me contente plus de ce vin. Je le veux à la fois plus épais et plus coulant ; n'importe, je crois que cette semaine m'avancera et que dans quinze jours à peu près je pourrai lire à Bouilhet

(1) Le docteur Curg. Voir *Notes de voyage*.
(2) Une autre lettre à la même, du 12 juin, est inédite.

tout ce commencement (cent vingt pages) ; s'il marche bien, ce sera un grand encouragement et j'aurai passé sinon le plus difficile, du moins le plus ennuyeux. Mais que de retards ! je n'en suis pas encore au point où je croyais pour notre dernière entrevue à Mantes.

Quels sots et violents tracas tu as eus cette semaine passée, pauvre chère amie! Sur de pareilles m... qui nous viennent se déposer à nos pieds, le mieux qu'il y a à faire, c'est de passer de suite l'éponge et de n'y plus songer ; mais si tu tiens le moins du monde à ce que le sieur Lacroix ou le grand Sainte-Beuve reçoivent quelque chose sur la figure ou autre part, tu n'as qu'à me le dire, c'est une commission dont je m'acquitterais avec empressement à mon prochain voyage à Paris, par manière de passe-temps, entre deux courses ; mais ne pouvais-tu du premier mot mettre Lacroix à la porte? A quoi bon discuter, répliquer, se passionner? tout cela est bien facile à dire de sang-froid, n'est-ce pas? c'est que c'est toujours ce maudit élément passionnel qui nous cause tous nos ennuis. Quel grand mot que celui de La Rochefoucauld : « L'honnête homme est celui qui ne s'étonne de rien » ; oui, il faut se brider le cœur, le tenir en laisse comme un bouledogue enragé et ensuite le lâcher tout d'un bond dans le style au moment opportun. Cours, mon vieux, cours, aboie fort et prends au ventre ; ce que ces drôles-là ont de supérieur sur nous, c'est la patience. Ainsi dans cette histoire, Lacroix, par sa ténacité de couardise, va lasser Delisle, celui-ci finira par s'embêter de tout cela et quittera la partie et « *le Jeune irrité* » (tout Sainte-Beuve est dans ce mot) n'aura eu en définitive ni épée dans la bedaine, ni coups de pied au cul, et il recommencera en sourdine ses machinations, comme dirait Homais.

Tu t'étonnes d'être en butte à tant de calomnies, d'attaques, d'indifférence, de mauvais vouloir ; *plus tu feras bien, plus tu en auras*, c'est là la récompense du bon et du beau : on peut calculer la valeur d'un homme d'après le nombre de ses ennemis et l'importance d'une œuvre au mal qu'on en dit. Les critiques sont comme les puces, qui vont toujours sauter sur le linge blanc et adorent les dentelles. Ce blâme envoyé par Sainte-Beuve à la *Paysanne* me confirmerait plus dans l'excellence de la *Paysanne* que les éloges du grand Hugo ; on donne des éloges à tout le monde, mais le blâme, non. Qu'est-ce qui a jamais fait la parodie du médiocre?

A propos de Hugo, je ne crois pas qu'il soit temps de lui écrire ; tu as mis à lui répondre un mois, notre paquet est parti il n'y a pas quinze jours, il faut au moins encore attendre autant. Pourvu qu'on ne l'ait pas saisi? toutes les précautions ont été prises pourtant, ma mère a écrit l'adresse elle-même.

Qu'est-ce que veut donc dire cette phrase dans ta lettre de ce matin en parlant de Delisle : « Je crois que je m'étais trompée sur mon impression d'hier »? Les mots des bourgeois de Chartres à Préault sont bons. T'ai-je dit celui d'un curé de Trouville, auprès de qui je dînais un jour? comme je refusais du champagne (j'avais déjà bu et mangé à tomber sous la table, mais mon curé entonnait toujours), alors il se tourna vers moi et avec un œil ! quel œil ! un œil où il y avait de l'envie, de l'admiration et du dédain tout ensemble, il me dit en levant les épaules : « Allons donc ! vous autres jeunes gens de Paris qui dans vos soupers fins *sablez le champagne!* quand vous venez ensuite en province, vous faites les petites bouches » ; et comme il y avait de sous-entendu entre les mots « *soupers*

fins » et celui de « *sablez* » ceux-ci « *avec des actrices* » ! Quels horizons ! et dire que je l'excitais, ce brave homme. Et, à ce propos, je vais me permettre une petite citation :

« Allons donc ! fit le pharmacien en levant les épaules, les parties fines chez le traiteur ! les bals masqués ! le champagne ! tout cela va rouler, je vous assure.

— Moi, je ne crois pas qu'il se dérange, objecta Bovary.

— Ni moi non plus, répliqua vivement M. Homais, quoiqu'il lui faudra pourtant suivre les autres, au risque de passer pour un jésuite. Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier latin, avec des actrices ! du reste, les étudiants sont fort bien vus à Paris. Pour peu qu'ils aient quelque talent d'agrément, on les reçoit dans les meilleures sociétés, et il y a même des dames du faubourg Saint-Germain qui en deviennent amoureuses, ce qui leur fournit, par la suite, les occasions quelquefois de faire de très beaux mariages. »

En deux pages j'ai réuni, je crois, toutes les bêtises que l'on dit en province sur Paris, la vie d'étudiant, les actrices, les filous qui vous abordent dans les jardins publics, et la cuisine du restaurant « toujours plus malsaine que la cuisine bourgeoise ».

Cette raideur dont m'accuse Préault m'étonne ; il paraît du reste que quand j'ai un habit noir je ne suis plus le même ; il est certain que je porte alors un déguisement, la physionomie et les manières doivent s'en ressentir, l'extérieur fait tant sur l'intérieur ; c'est le casque qui moule la tête, tous les troupiers ont en eux la raideur imbécile de l'alignement. Bouilhet prétend que j'ai dans le monde l'air d'un officier habillé en bourgeois ; foutu air ! Est-ce pour cela que l'illustre Turgan m'avait surnommé « le major »? il soutenait aussi que j'avais l'air militaire, on ne peut pas me faire de compliment qui me soit moins agréable. Si Préault me connaissait, probablement au contraire qu'il me trouverait l'air trop débraillé, comme ce bon capitaine (1) ; mais que Ferrat a dû être beau avec sa « bonne furie méridionale » ! je le vois de là gasconnant, c'est énorme ! Tu parles de grotesque, j'en ai été accablé à l'enterrement de Mme Pouchet ; décidément le bon Dieu est romantique, il mêle continuellement les deux genres. Pendant que je regardais ce pauvre Pouchet qui se tordait, debout comme un roseau au vent, sais-tu ce que j'avais à côté de moi? un monsieur qui m'interrogeait sur mon voyage : « Y a-t-il des musées en Egypte? *Quel est l'état des bibliothèques publiques?* » (textuel), et comme je démolissais *ses illusions* il était désolé. « Est-il possible ! Quel malheureux pays ! comment la civilisation ! » etc... L'enterrement étant protestant, le prêtre a parlé en français sur le bord du trou, mon monsieur aimait mieux ça... « Et puis, le catholicisme est dénué de ces fleurs de rhétorique ». O humains, ô mortels ! et dire qu'on est toujours dupe, qu'on a beau se croire inventif, que la réalité vous écrase toujours. J'allais à cette cérémonie avec l'intention de m'y guinder l'esprit à faire des finesses, à tâcher de découvrir de petits graviers, et ce sont des blocs qui me sont tombés sur la tête ! le grotesque m'assourdissait les oreilles, et le pathétique se convulsionnait devant mes yeux. D'où je tire (ou retire plutôt) cette conclusion : *Il ne faut jamais craindre d'être exagéré,* tous les très grands l'ont été. Michel-Ange,

(1) D'Arpentigny.

Rabelais, Shakespeare, Molière ; il s'agit de faire prendre un lavement à un homme (dans *Pourceaugnac*), on n'apporte pas une seringue, non, on emplit le théâtre de seringues et d'apothicaires, cela est tout bonnement le génie dans son vrai centre, qui est l'énorme. Mais pour que l'exagération ne paraisse pas, il faut qu'elle soit partout continue, proportionnée, harmonique à elle-même ; si vos bonshommes ont cent pieds, il faut que les montagnes en aient vingt mille ; et qu'est-ce donc que l'idéal si ce n'est ce grossissement-là?

Adieu, mille bons baisers, travaille bien, vois seulement les amis, monte dans la tour d'ivoire et advienne que pourra. Encore un baiser. A toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], lundi minuit, [20 juin 1853].

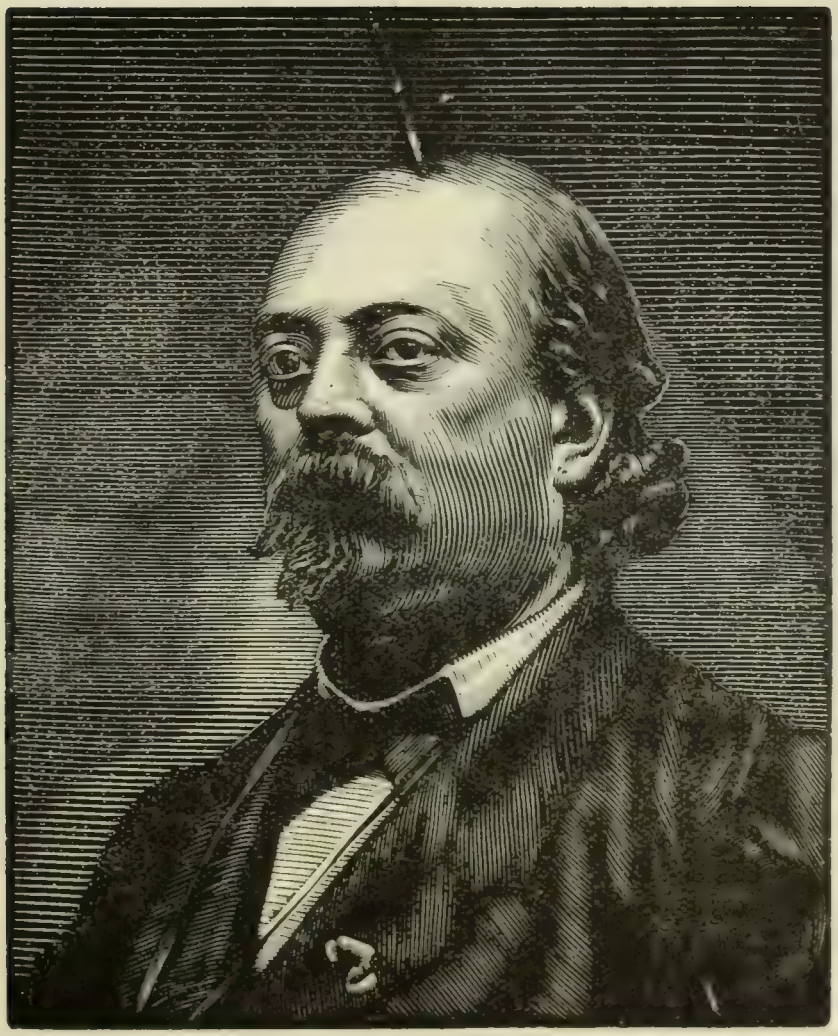
Tu as donc encore eu des ennuis cette semaine, pauvre chère Muse, encore ! « Encore le Crocodile » (1). Mais laisserons-nous donc toujours notre manteau se déchirer par les rats ! les punaises s'insinuent à la longue dans les joints du cœur ; prends garde, il en retient le goût et les petites misères rapetissent. Laisse là les Énault et autres ! qu'est-ce que ça te fait son salut, après tout? f...-moi toutes ces canailles-là à la porte quand ils se présentent, très bien ! mais ils ne méritent de toi pas même un battement de cœur de colère, car pas un seul brin de leur barbe ne vaut un seul de tes cheveux, sois-en sûre, et les contractions de leur vengeance, faisant saillie en petits articles, en petites calomnies, etc., n'auront jamais la consistance et la persistance de ta musculature poétique. La tour d'ivoire, — la tour d'ivoire ! et le nez vers les étoiles ! Cela m'est bien facile à dire, n'est-ce pas? Aussi, dans toutes ces questions-là, j'ose à peine parler ; on peut me répondre : Ah ! vous, vous avez vos petits revenus, mon gros bonhomme, et n'avez besoin de personne ; je le sais, et j'admire ceux qui valent autant que moi et mieux que moi, et qui souffrent et sur qui on piétine ; il y a des jours où l'idée de tout ce mal qui s'attaque aux bons m'exaspère. La haine que je vois partout, portée à la poésie, à l'Art pur, cette négation complexe du Vrai me donne des envies de suicide. On voudrait crever puisqu'on ne peut faire crever les autres, et tout suicide est peut-être un assassinat rentré. [.....]

Je crois que les souffrances de l'artiste moderne sont, à celles de l'artiste des autres temps, ce que l'industrie est à la mécanique manuelle. Elles se compliquent maintenant de vapeurs condensées, de fer, de rouages. Patience, quand le socialisme sera établi on arrivera en ce genre au sublime. Dans le règne de l'égalité, et il approche, on écorchera vif tout ce qui ne sera pas couvert de verrues. Qu'est-ce que ça f... à la masse, l'Art, la poésie, le style? elle n'a pas besoin de tout ça ! faites-lui des vaudevilles, des traités sur le travail des prisons, sur les cités ouvrières et les intérêts matériels du moment, encore ; il y a conjuration permanente contre

(1) Passage obscur. Victor Hugo est souvent appelé dans ces lettres le « Grand Crocodile ». Mais je crois qu'ici le mot désigne en général tous les critiques, Énault et autres, dont Louise Colet avait alors à se plaindre, à propos de sa *Paysanne*.

l'original, voilà ce qu'il faut se fourrer dans la cervelle. Plus vous aurez de couleur, de relief, plus vous heurterez. D'où vient le prodigieux succès des romans de Dumas? C'est qu'il ne faut pour les lire aucune initiation, l'action en est amusante. On se distrait donc pendant qu'on les lit, puis, le livre fermé, comme aucune impression ne vous reste et que tout cela a passé comme de l'eau claire, *on retourne* à ses affaires. Charmant ! la même critique est applicable à l'opéra-comique (genre français) et à la peinture de genre, comme l'entend M. Biard, et aux délicieuses *Revues de la Semaine* de Môsieur Eugène Guinot (1). Voilà un gaillard qui a six mille francs d'appointements par an pour parler au bout de la semaine de tout ce qu'on a lu dans le courant de la semaine. De temps en temps, je m'en repasse la fantaisie, je lui ai découvert ce matin, en parlant de la Suisse, des phrases textuelles à peu de chose près de mon monsieur et de ma dame parlant de la Suisse (dans *Bovary*). O bêtise humaine, te connais-je donc? il y a en effet si longtemps que je te comtemple ! et note que ces mêmes gens qui disent « poésie des lacs », etc., détestent fort toute cette poésie, toute espèce de nature, toute espèce de lac, si ce n'est leur pot de chambre qu'ils prennent pour un océan. — J'ai été assez dérangé ces jours-ci : mardi par la construction d'un mur, sur lequel il a fallu que je donne mon avis, jeudi, du vin, qu'il a fallu que j'aille acheter, vendredi par une visite que j'ai reçue et un dîner que j'ai pris, et aujourd'hui enfin par le re-vin qu'il a fallu classer. Bouilhet m'a accompagné jeudi dans ces courses vinicoles, j'ai été splendide et j'avais une bonne balle chez le marchand de vins, dans son comptoir, derrière les grilles, dégustant les crus dans la petite tasse d'argent, roulant mes joues et tournant les yeux ; vendredi j'ai dîné à Rouen chez Baudry avec le père Sénard, son beau-père ; c'est Baudry qui a traduit un morceau indien dans le dernier numéro de la *Revue de Paris* (2) ; il m'a dit que tous les articles y étaient payés à raison de 100 francs la feuille. Il y a de plus un prix supérieur pour les grands hommes ; on a fait le calcul, et donné à Baudry 40 francs. Rougissant de les empocher (ou d'emporter si peu), il a pris un abonnement, voilà ; mais comme Bouilhet est un ami, on ne le paie pas et *Melænis* lui a coûté 250 francs. — C'est juste. *Melænis* est bon, il faut toujours prendre dans les choses de ce monde la vérité et la morale à rebours. Tu verras que Énault et Du Camp vont finir par *se lier*. J'ai beaucoup ri dans un temps de la conjuration d'*Holbachique*, dont Jean-Jacques se plaint tant dans ses *Confessions ;* le tort qu'il avait, je crois, c'était de voir là un parti pris ; non, la multitude, ou le monde, n'a jamais de parti pris ; ça agit comme un organisme en vertu de lois naturelles ; et comme Rousseau devait bien heurter tout ce XVIIIe siècle de beaux messieurs, de beaux esprits, de belles dames et de belles manières ! Quel ours lâché en plein salon ! chaque mouvement qu'il faisait lui faisait tomber un meuble sur la tête, *il dérangeait ;* or tout ce qui dérange est meurtri par les angles des choses qu'il déplace. Et je ne compte pas les coups de pied au cul donnés au pauvre ours, ni les chaînes, ni la bastonnade, et les sifflets, et le rire des enfants. — « O ours, mes frères, j'ai compris votre douleur, etc... » — Quel beau mouvement à continuer pendant dix pages !

(1) Chroniqueur au *Pays*.
(2) 15 juin 1853. *Etudes sur la poésie indienne*.



Louis Bouilhet, d'après une photographie de Légé
(Communiqué par M. G.-A. Le Roy.)

Je lis maintenant les contes d'enfant de Mme d'Aulnoy (1) dans une vieille édition dont j'ai colorié les images à l'âge de six ou sept ans ; les dragons sont roses et les arbres bleus, il y a une image où tout est peint en rouge, même la mer — ça m'amuse beaucoup, ces contes. Tu sais que c'est un de mes vieux rêves que d'écrire un roman de chevalerie, je crois cela faisable même après l'Arioste, en introduisant un élément de terreur et de poésie large qui lui manque ; mais qu'est-ce que je n'ai pas envie d'écrire? Quelle est la luxure de plume qui ne m'excite ! Adieu, bon courage ; à la fin de juillet, je t'irai voir, encore six semaines, d'ici là travaille bien, mille bons baisers partout, et surtout à l'âme.

A LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 23 juin 1853].

My Dear,

Je me suis surembêté ces jours-ci d'une façon truculente. Il m'était impossible tout l'après-midi de secouer une torpeur de mastodonte qui m'accablait.

J'ai fait, ou à peu près, mon trio d'imbéciles... Il m'est impossible de l'écrire court. Il me ronge. — N'oublie pas de m'apporter les renseignements suivants :

1° Si c'est... nous en donnerons de ferrugineux ; si au contraire nous avons affaire à... on pourrait en essayer d'oléagineux.

2° Comment appelle-t-on médicalement le cauchemar? Il me faut un bon nom grec à toute force.

3° Ma phrase de la chasse : car si la chasse par malheur eût été vive, il eût à cause de... perdu les deux pieds infailliblement.

Je viens de passer une heure à me chantonner les *Fossiles (le Printemps* et le *Combat)* (2). Tu peux te réjouir en sécurité, c'est bon ! Si tu savais, moi, dans quelles *bassesses* je suis.

No news from the Muse, comme dirait Don Dick.

J'ai lu avant-hier l'*Oiseau bleu*. Comme c'est joli ! quel dommage qu'on ne puisse pas empoigner tout cela. Ce serait plus amusant à écrire que des discours de pharmacien. Les fétidités bourgeoises où je patauge m'assombrissent. A force de peindre les cheminéaux j'en deviens un moi-même.

J'âpre-difficultés de style, mauvais temps. Tout ça, ainsi que ce que nous avons dit l'autre jour, m'embête.

Adieu, cher vieux bon, à dimanche.

---

(1) *Contes de fées, par Madame D*** (d'Aulnoy), contenant l'Oiseau bleu, la Belle aux cheveux d'or, la Définition du Jeu, le Cabaretier rusé, le Rêve d'un gascon, la Souris expérimentée. Nouvelle édition.* — Paris, 1816.

(2) Fragments des *Fossiles*.

* A LOUISE COLET.

[Croisset], nuit de samedi, 1 h., [25-26 juin 1853].

Enfin, je viens de finir ma première partie (de la seconde), j'en suis au point que je m'étais fixé pour notre dernière entrevue à Mantes, tu vois quels retards ! Je passerai la semaine encore à relire tout cela et à le recopier, et de demain en huit, je dégueulerai tout au sieur Bouilhet. Si ça marche, ce sera une grande inquiétude de moins et une bonne chose, j'en réponds, car le fonds était bien *ténu ;* mais je pense pourtant que ce livre aura un grand défaut, à savoir : le défaut de proportion *matérielle ;* j'ai déjà deux cent soixante pages et qui ne contiennent que des préparations d'action, des expositions plus ou moins déguisées de caractère (il est vrai qu'elles sont graduées), de paysages, de lieux. Ma conclusion, qui sera le récit de la mort de ma petite femme, son enterrement et les tristesses du mari qui suivent, aura soixante pages au moins. Restent donc pour le corps même de l'action cent vingt ou cent soixante pages au plus. N'est-ce pas une grande défectuosité? Ce qui me rassure (médiocrement cependant), c'est que ce livre est une biographie plutôt qu'une péripétie développée. Le drame y a peu de part, et si cet élément dramatique est bien noyé dans le ton général du livre, peut-être ne s'apercevra-t-on pas de ce manque d'harmonie entre les différentes phases, quant à leur développement ; et puis il me semble que la vie en elle-même est un peu ça [.....]. Nos passions sont comme les volcans, elles grondent toujours, mais l'éruption n'est qu'intermittente.

Malheureusement, l'esprit français a une telle rage d'amusement, il lui faut si bien des choses voyantes ! Il se fait si peu à ce qui est pour moi la poésie même, à savoir l'*exposition*, soit qu'on la fasse pittoresquement par le tableau, ou moralement par l'analyse psychologique, qu'il se pourrait fort bien que je sois dans la blouse ou que j'aie l'air d'y être. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je souffre d'écrire en ce langage et d'y penser ! Au fond, je suis Allemand ! c'est à force d'étude que je me suis décrassé de toutes mes brumes septentrionales. Je voudrais faire des livres où il n'y eût qu'à écrire des phrases (si l'on peut dire cela), comme pour vivre il n'y a qu'à respirer de l'air ; ce qui m'embête, ce sont les malices de plan, les combinaisons d'effet, tous les calculs du dessous et qui sont de l'Art pourtant, car l'effet du style en dépend, et exclusivement. Et toi, bonne Muse, chère collègue en tout (collègue vient de *colligere*, lier ensemble), as-tu bien travaillé cette semaine? Je suis curieux de voir ce second récit (1). Je n'ai qu'à te faire deux recommandations : 1° observe de suivre les métaphores ; et 2° pas de détails en dehors du sujet, la ligne droite. Parbleu, nous ferons bien des arabesques quand nous voudrons, et mieux que personne. Il faut montrer aux classiques qu'on est plus classique qu'eux, et faire pâlir les romantiques de rage en dépassant leurs inventions. Je crois la chose faisable, car c'est tout un. Quand un vers est bon, il perd son école. Un bon vers de Boileau est un bon vers d'Hugo. La perfection a partout le même caractère, qui est la précision, la justesse.

(1) La *Servante*, qui devait faire suite à la *Paysanne*, dans le *Poème de la femme*.

Si le livre que j'écris avec tant de mal arrive à bien, j'aurai établi par le fait seul de son exécution ces deux vérités, qui sont pour moi des axiomes, à savoir : d'abord que la poésie est purement subjective, qu'il n'y a pas en littérature de beaux sujets d'art, et qu'Yvetot donc vaut Constantinople ; et en conséquence l'on peut écrire n'importe quoi aussi bien que quoi que ce soit. L'artiste doit tout élever, il est comme une pompe, il a en lui un grand tuyau qui descend aux entrailles des choses, dans les couches profondes, il aspire et fait jaillir au soleil en gerbes géantes ce qui était plat sous terre et ce qu'on ne voyait pas.

Aurai-je une lettre de toi demain à mon réveil? Ta correspondance n'a pas été nombreuse cette semaine, chère amie? mais je suppose que c'est le travail qui t'a retenue. Quelle admirable figure aura le père Babinet, membre du comité de lecture de l'Odéon ! Je vois de là son *facies*, comme dirait mon pharmacien, écoutant les pièces qu'on lit. [.....]

Il se passe en ce moment, ici, une bonne charge. On juge aux assises [1] un brave homme accusé d'avoir tué sa femme, de l'avoir ensuite cousue dans un sac et jetée à l'eau. Cette pauvre femme avait plusieurs amants, et l'on a découvert chez elle (c'était une ouvrière de bas étage) le portrait et des lettres d'un sieur Delaborde-Duthil, chevalier de la Légion d'honneur, légitimiste rallié, membre du conseil général, du conseil de fabrique, du conseil, etc., de tous les conseils, bien vu dans les sacristies, membre de la société de Saint-Vincent de Paul, de la société de Saint-Régis, de la société des crèches, membre de toutes les blagues possibles ; haut placé dans la considération de la belle société de l'endroit, une tête, un buste, un de ces gens qui honorent un pays et dont on dit : « Nous sommes heureux de posséder monsieur un tel » ; et voilà tout d'un coup qu'on découvre que ce gaillard entretenait des relations (c'est le *mottt !*) avec une gaillarde de la plus vile espèce, oui, madame ! Ah ! mon Dieu ! Moi je me gaudys comme un gredin quand je vois tous ces braves gens-là avoir des renfoncements ; les humiliations que reçoivent ces bons messieurs qui cherchent partout des honneurs (et quels honneurs) me semblent être le juste châtiment de leur défaut d'orgueil. C'est s'avilir que de vouloir toujours ainsi briller, c'est s'abaisser que de monter sur des bornes ; rentre dans la crotte, canaille ! Tu seras à ton niveau. Il n'y a pas dans mon fait d'envie démocratique, cependant j'aime tout ce qui n'est pas le commun, et même l'ignoble, quand il est sincère. Mais ce qui ment, ce qui pose, ce qui est à la fois [la] condamnation de la passion et la grimace de la vertu me révolte par tous les bouts. Je me sens maintenant pour mes semblables une haine sereine, ou une pitié tellement inactive que c'est tout comme. J'ai fait depuis deux ans de grands progrès ; l'état politique des choses a confirmé mes vieilles théories *a priori* sur le bipède sans plumes, que j'estime être tout ensemble un dinde et un vautour.

Adieu, chère colombe. [.....]

(1) Affaire Zurcher. Audiences des 24 et 25 juin 1853.

* A LA MÊME.

[Croisset], mardi, 1 heure de nuit, [28-29 juin 1853].

Je suis accablé, la cervelle me danse dans le crâne. Je viens, depuis hier six heures du soir jusqu'à maintenant, de recopier soixante-dix-sept pages de suite qui n'en font plus que cinquante-trois, c'est abrutissant. J'ai mon rameau de vertèbres au cou, comme remarquerait M. Énault, brisé d'avoir la tête penchée longtemps. Que de répétitions de mots je viens de surprendre, que de *tout*, de *mais*, de *car*, de *cependant ;* voilà ce que la prose a de diabolique, c'est qu'elle n'est jamais finie. J'ai pourtant de bonnes pages, et je crois que l'ensemble roule, mais je doute que je sois prêt pour dimanche à lire tout cela à Bouilhet. Ainsi, depuis la fin de février, j'ai écrit cinquante-trois pages ! Quel charmant métier, quelle crème fouettée à battre qui vaut des marbres à rouler.

Je suis bien fatigué, j'ai pourtant bien des choses à te dire. J'ai écrit *quatre* lignes tout à l'heure à Du Camp, non pour toi, c'eût été une raison qu'il y mît plus de malveillance, je connais l'homme. Voici pourquoi je lui ai écrit : j'ai reçu aujourd'hui la dernière livraison de ses photographies, dont jamais je ne lui avais parlé (1) ; le billet que je lui envoie est pour le remercier. C'est tout, je ne lui dis pas plus. Si vendredi, dans l'article du Philosophe (2), il y a ton nom accompagné d'injures ou d'allusions, je ferai ce que tu voudras, mais quant à moi, je me propose de rompre net et dans une belle lettre motivée. Je t'engage parfaitement à faire venir ton beau-frère, etc... Mais enfin, ne nous tourmentons pas, puisque la chose n'aura sans doute pas lieu. C'est l'avis de Bouilhet ; mon billet d'aujourd'hui est en prévision de l'hypothèse contraire, afin d'être en de bons termes quand la rupture viendrait et de pouvoir lui dire : voilà ce que tu me fais encore pour me désobliger, bonsoir et [à] jamais au revoir. Comprends-tu?

Quant à l'article Énault, il me semble, bonne Muse, que tu te l'es exagéré. C'est bête et folâtre, voilà tout ; les petites *feminotteries* comme « femme sensible », « plus jeune », etc., qui t'ont indignée viennent de Mme Roger, laquelle est jalouse de toi sous tous les rapports, de cela j'en parie ma tête. C'est notre opinion à tous deux, Bouilhet et moi, cela sue dans ses petits billets mensuels sans qu'il y ait jamais rien d'articulé. Bouilhet en est profondément dégoûté et se propose de ne pas même lui faire savoir quand est-ce qu'il sera à Paris ; et puis, qu'est-ce que ça nous f..., l'opinion du sieur Énault écrite ou dite? C'est comme le mot de Du Camp à Ferrat ; veux-tu qu'au milieu du tourbillon où il vit, avec l'infatuation de sa personne, la croix d'officier, les réceptions chez M. de Persigny, etc., il puisse garder assez de netteté pour sentir une chose neuve, originale, nouvelle? Et il y a d'ailleurs en cela calcul, peut-être c'est un parti pris. Nous ne blanchirons jamais les nègres, nous n'empêcherons jamais les médiocres d'être médiocres. Je t'assure bien que lorsqu'il m'a dit « que j'avais une maladie de la moelle épinière, un ramollissement du cer-

(1) *Egypte, Nubie, Palestine et Syrie, dessins photographiques recueillis pendant les années* 1849, 1850 et 1851, *accompagnés d'un texte explicatif et précédés d'une introduction, par Maxime Du Camp.* — Paris, Gide et Baudry, in-fol.

(2) *Les hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe... M. Cousin,* par Hippolyte Castille dans la *Revue de Paris* du vendredi 1er juillet 1853.

veau », cela m'a fait beaucoup rire. Sais-tu ce que j'ai vu aujourd'hui dans ses photographies? La *seule* qui ne soit pas publiée est une représentant notre hôtel au Caire, le jardin devant nos fenêtres, et au milieu duquel j'étais en costume de Nubien ! c'est une petite malice de sa part. Il voudrait que je n'existasse pas, *je lui pèse* et toi aussi, tout le monde. L'ouvrage est dédié à Cormenin, avec une dédicace-épigraphe latine ; et le texte a une épigraphe tirée d'Homère : toujours du grec. « Encore le Crocodile ! » Ce bon Maxime ne sait pas une déclinaison, n'importe. Il s'est fait traduire de l'allemand l'ouvrage de Leipsius, et il le pille impudemment (dans ce texte que j'ai parcouru) sans le citer une fois. J'ai su cela par Foüard que j'ai rencontré en chemin de fer, tu sais ; je dis il le pille, car il y a toutes sortes d'inscriptions qu'il n'a nullement prises, qui ne sont pas non plus dans les livres dont nous nous sommes servis en voyage, et qu'il rapporte comme ayant été prises par lui ; il en est de même de tout le reste, etc. Quant à la *Paysanne*, l'éloge que Bouilhet lui en a écrit (en même temps que pour Delisle, lettre qui n'a pas eu de réponse) est la cause, sois-en sûre, du mot à Ferrat. Au reste, tout cela est bien peu important. Nous en avons encore été dimanche fort bêtes tout l'après-midi, ces histoires démoralisent un peu le sieur Bouilhet, en quoi je le trouve faible, et moi aussi qui en tiens. Mais franchement, ça devient stupide, que de permettre que des gaillards comme ça vous troublent. En fait d'injures, de sottises, de bêtises, etc., je trouve qu'il ne faut se fâcher que lorsqu'on vous le dit *en face*. Faites-moi des grimaces dans le dos tant que vous voudrez, mon cul vous contemple.

Je t'aime tant quand je te vois calme et que je te sais travaillant bien, je t'aime plus encore peut-être quand je te sais souffrante, et puis, tu m'écris des lettres superbes de verve. Mais, pauvre chère âme, ménage-toi, tâche de modérer ta furie méridionale, comme tu dis en parlant de Ferrat.

Les conseils de Delisle relativement à l'*Acropole* sont bons. 1° Rends à Villemain le manuscrit comme tu l'as envoyé à Jersey (je n'en reçois pas de lettre, cela me semble drôle, ma mère écrira un de ces jours à Mme Farmer, si je ne reçois rien), tu peux même faire quelques corrections encore si tu en trouves, mais moi il me semble que c'est bon, sauf les *Barbares* que je persiste à trouver la partie la plus faible et de beaucoup ; puis 2° tâche de faire paraître dans la *Presse ;* 3° nous trouverons un plan, sois-en sûre. Bouilhet sera là cet hiver, il t'aidera. Son dernier fossile (1), troisième pièce, « *Le Printemps* », est superbe, il y a à la fin une baisade d'oiseaux près de nids gigantesques qui est gigantesque elle-même. Mais il devient trop triste, mon pauvre Bouilhet ; sacré n. d. D. il faut se raidir et em... l'humanité qui nous em... ! Oh ! je me vengerai ! je me vengerai ! dans quinze ans d'ici, j'entreprendrai un grand roman moderne où j'en passerai en revue ! Je crois que *Gil Blas* peut être refait, Balzac a été plus loin, mais le défaut de style fera que son œuvre restera plutôt curieuse que belle, et plutôt forte qu'éclatante. Ce sont des projets

(1) *Les Fossiles :*

Leurs becs impatients se cherchent et s'unissent ;
L'air est chaud, le ciel lourd ; de moment en moment
Les buissons autour d'eux s'écartent lentement,
Et l'on voit flamboyer leurs plumages superbes
Comme un rouge incendie, entre les hautes herbes...

dont il ne faut pas parler, ceux-là, tous mes livres ne sont que la préparation de deux, que je ferai si Dieu me prête vie : celui-là et le conte oriental.

Vois-tu le voyage qu'Énault publiera à son retour d'Italie ! C'est un polisson et un drôle que de faire un article aussi cavalier que celui-là (1) sur quelqu'un chez qui l'on a dîné sans le lui avoir rendu. Quant à l'article, il est tout simplement bête ; celui qu'il avait fait sur Bouilhet n'était pas plus fort. Il souligne *sein, guenille!* l'exclamation « huit enfants ! ô poésie ! » peint l'école, probablement qu'il y a un certain nombre d'enfants qui est convenable en littérature? Non, si l'on s'arrête à tout cela, *et je le dis sérieusement,* il y a danger de devenir idiot.

Mon père répétait toujours qu'il n'aurait jamais voulu être médecin d'un hôpital de fous, parce que si l'on travaille sérieusement la folie, on finit parfaitement bien par la gagner. Il en est de même de tout cela, à force de nous inquiéter des imbéciles, il y a danger de le devenir soi-même. Mon Dieu, que j'ai mal à la tête ! il faut que je me couche ! j'ai le pouce creusé par ma plume et le cou tordu. [.....]

Je trouve l'observation de Musset sur *Hamlet* celle d'un profond bourgeois, et voici en quoi : il reproche cette inconséquence, Hamlet sceptique, lorsqu'il a vu par ses yeux l'âme de son père. Mais d'abord, ce n'est pas l'âme qu'il a vue ; il a vu un fantôme, une ombre, *une chose,* une chose matérielle vivante, et qui n'a aucun lien dans les idées populaires et poétiques, reportons [nous] à l'époque, avec l'idée abstraite de l'âme. C'est nous, métaphysiciens et modernes, qui parlons ce langage ; et puis Hamlet ne *doute* pas du tout au sens philosophique, il *rêve.* Je crois que cette observation de Musset n'est pas de lui, mais de Mallefille, dans la préface de son *Don Juan,* c'est superficiel selon moi. Un paysan de nos jours peut encore parfaitement voir un fantôme et revenir au grand jour, le lendemain, réfléchir à froid sur la vie et la mort, mais non sur la chair et l'âme. Hamlet ne réfléchit pas sur des subtilités d'école, mais sur des pensers humains. C'est au contraire ce perpétuel état de fluctuation d'Hamlet, ce vague où il se tient, ce manque de décision dans la volonté et de solution dans la pensée qui en fait tout le sublime. Mais *les gens d'esprit* veulent des caractères tout d'une pièce et *conséquents* (comme il y en a seulement dans les livres). Il n'y a pas au contraire un bout de l'âme humaine qui ne se retrouve dans cette conception. Ulysse est peut-être le plus fort type de toute la littérature ancienne, et Hamlet de toute la moderne.

Si je n'étais si las, je t'exprimerais ma pensée plus au long, c'est si facile de bavarder sur le Beau, mais pour dire en style propre « fermez la porte » ou « il avait envie de dormir », il faut plus de génie que pour faire tous les cours de littérature du monde.

La critique est au dernier échelon de la littérature, comme forme presque toujours, et comme *valeur morale,* incontestablement, elle passe après le bout rimé et l'acrostiche, lesquels demandent au moins un travail d'invention quelconque. [.....]

Allons, adieu. [.....]

(1) Sur *la Paysanne.*

* A LA MÊME.

Croisset, samedi minuit, [2 juillet 1853].

Enfin ! une lettre du Grand Crocodile ! (1) mais j'ai mille choses à te dire et je vais les énumérer de suite pour me les rappeler : 1° lui, le suprême alligator, qui est là-bas dans ses ondes amères, puis la *Revue de Paris* où il n'y a rien, Dieu merci, cet article de Castille, le jeune Maxime, Pelletan, ma *Bovary*, et enfin toi, chère amie, que je réserve pour la fin comme étant le meilleur sujet à *s'étendre*, passe-moi le calembour.

Je commençais à être inquiet de cet envoi qui n'arrivait pas, mais je l'ai reçu intact et avec le bon timbre ; y était inclus à mon adresse un billet charmant et point poseur, ce qui m'a étonné, avec son portrait vu de profil. Je crois que le fils a une rage de portraits et que c'est là un moyen de les placer ; n'ayant pas de modèles, il fait son père à satiété (comme Edma va être heureuse) ; n'importe, c'est bien gracieux pour moi et je le garde précieusement ; comme cela m'aurait rendu fou, jadis ! J'ai lu *ta* lettre, je vois qu'il ne rêve qu'à *ça*, c'est un tort, il devrait faire autre chose. Il va finir par s'ankyloser dans cette haine ! (2). Les satires personnelles passent comme les personnes ; pour durer, il faut s'attaquer au durable ; tu feras bien de m'envoyer la réponse de suite, j'ai une occasion prochaine et sûre avant la fin de la semaine.

J'ai ouvert ce matin, je l'avoue, la *Revue de Paris* d'abord et j'ai feuilleté avidement cet article de Castille. Ce qu'il dit du Philosophe est même modéré en comparaison de la manière dont il a traité les autres ; mais quel imbécile, quel médiocre et envieux coco ! toujours les faibles préférés aux forts ; à propos de Thiers, il lui reprochait d'aimer mieux Danton que Robespierre, à propos de Carrel il grandit Girardin et reproche au premier d'avoir fait travailler les ouvriers du *National* à des heures indues. Aujourd'hui c'est Chateaubriand insulté et Lamennais vanté. M. Auguste Comte (auteur de *La philosophie positive*, lequel est un ouvrage profondément farce, et qu'il faut même lire pour cela, l'introduction seulement, qui en est le résumé ; il y a, pour quelqu'un qui voudrait faire des charges au théâtre dans le goût aristophanesque, sur les théories sociales, des californies de rires), pour Auguste Comte, dis-je, il est tout miel et tout sucre, tandis que le Philosophe est malmené ; de son analyse de Locke pas un mot, ni de ses travaux sur la philosophie ancienne, rien, etc., tout est du même tonneau ; un coup de patte en passant à Jouffroy, parce que Jouffroy est mal vu du *Constitutionnel* pour avoir été bien vu de Mignet lequel l'est mal du gouvernement. C'est charmant, cette série de ricochets ! et enfin, comme couronnement de l'œuvre, Proudhon, un *très grand écrivain* et plus fort que Voltaire ! Oh ! que le père Babinet a raison de souhaiter la fin du monde ; comme il est bien ce billet du bon père Babinet avec tout son débraillé, ses phrases rajoutées aux angles ,ce gros mot triste suivi de trois points d'exclamation. Ce petit bout d'écrit mal écrit, mais plein de fond et de caractère, m'a charmé. Les mignardises d'Edma et son beau langage ne m'impressionnent pas autant.

(1) Victor Hugo.
(2) La haine de Victor Hugo pour Napoléon III.

L'introduction aux photographies a 25 à 26 pages in-folio dont il n'y en a pas trois de Du Camp. Tout est extrait de Champollion Figeac (volume de l'*Univers pittoresque*) et de Leipsius, mais cité entre guillemets, réparation. Cela sent un peu trop la commande, le livre bâclé. C'est Gide sans doute qui aura exigé un texte, il lui en aura fourré un tel quel. Voilà comme ce malheureux garçon se respecte ; en revanche, il craint de se compromettre en entrant dans un café à minuit ; tu sais l'anecdote qui m'est arrivée à ce sujet avec lui et Turgan, autre grand homme ; n'importe, je suis content que ton nom et même aucune allusion n'aient paru. Ce dernier numéro est d'un faible complet, il y a un poème du marquis du Belloy [1] que je n'ai pu achever, et pourtant je suis un intrépide lecteur. Quand on a avalé du saint Augustin autant que moi, et analysé scène par scène tout le théâtre de Voltaire, et qu'on n'en est pas crevé, on a la constitution robuste à l'endroit des lectures embêtantes. Il signe *marquis*, ce monsieur ! Marquis, c'est possible, mais ce sont des vers de perruquier !

Comme l'article de Pelletan est bête ! J'en ai été, ceci n'est pas une façon de parler, *plus indigné* que de celui d'Énault ; que nos ennemis disent du mal de nous, c'est leur métier, mais que les amis en disent du bien sottement, c'est pis ; il avait à faire un article sur un poème et c'est de cela d'abord qu'il s'inquiète le moins ; il se prélasse à faire des phrases, prend toute la place pour lui, copie deux passages, bavache un éloge et signe. O critiques ! éternelle médiocrité qui vit sur le génie pour le dénigrer ou pour l'exploiter, race de hannetons qui déchiquetez les belles feuilles de l'Art ! si l'Empereur demain supprimait l'imprimerie, je ferais un voyage à Paris sur les genoux et j'irais lui baiser le c... en signe de reconnaissance, tant je suis las de la typographie et de l'abus qu'on en fait : échignez-vous donc à faire un paysage, mettez « cette hirondelle qui vient battre de son vol le front de Jeanneton mourante, etc., » tout cela traduit et *vanté* par un ami s'appellera « la Parque implacable », la Parque pour dire la mort ! et c'est un gaillard du progrès qui s'exprime ainsi, un citoyen qui dénigre l'antiquité ! Comme c'est peu senti, cet article, pas un mot de l'*Art*, de la forme en soi, des procédés d'effet, quelle sacrée canaille ! j'écume ! tous ces gens *forts* (voilà encore un mot : homme fort !), ces farceurs à idées donnent bien leur mesure lorsqu'ils se trouvent en face de quelque chose de sain, de robuste, de net, d'humain ; ils battent la campagne et ne trouvent rien à dire. Ah ! ce sont bien là les hommes de la poésie de Lamartine en littérature et du gouvernement provisoire en politique : phraseurs, poseurs, avaleurs de clair de lune, aussi incapables de saisir l'action par les cornes que le sentiment par la plastique. Ce ne sont ni des mathématiciens, ni des poètes, ni des observateurs, ni des faiseurs, ni même des exposeurs, des analysateurs ; leur activité cérébrale sans but ni direction fixe se porte, avec un égal tempérament, sur l'économie politique, les belles-lettres, l'agriculture, la loi sur les boissons, l'industrie linière, la philosophie, la Chine, l'Algérie, etc., et tout cela au même niveau d'intérêt. « C'est de l'art aussi », disent-ils, et tout est art, mais à force de voir tant d'art je demande où sont les Beaux-Arts? Et voilà les gaillards qui nous jugent ! ce n'est rien d'être sifflé, mais je trouve être applaudi plus amer.

(1) *Orpia* (*Revue de Paris*, 1er juillet 1853)

Continue, bonne, chère et grande Muse, sans t'inquiéter des Énault ni des Pelletan ; si cet article fait du bien à la vente, tant mieux, mais n'y a-t-il donc pas un coin sur la terre où l'on aime le Vrai pour le Vrai, le Beau pour le Beau, où l'enthousiasme s'accepte sans honte et pour le seul plaisir de jouir, comme d'une volupté où l'idée vous convie.

Tu verras, si Jourdan tient sa promesse, que la *rengaine de la femme* s'y trouvera ; c'est matière à Saint-Simonisme ; d'abord j'en veux à Pelletan, pour ce titre si prétentieux (1), c'est passer à tes vers une robe de pédagogue, cela sent l'école, la doctrine, le parti, et ce qu'il y a précisément de fort dans la *Paysanne*, c'est que c'est l'histoire du « caporal et de sa payse », rappelle-toi cela. Je ne sais si j'aurais eu le toupet de mettre un pareil titre (plus ambitieux selon moi que l'autre), mais c'était le vrai ; tu as condensé et réalisé, sous une forme *aristocratique*, une histoire commune et dont le fonds est à tout le monde ; et c'est là, pour moi, la vraie marque de la force en littérature. Le lieu commun n'est manié que par les imbéciles ou par les très grands ; les natures médiocres l'évitent, elles recherchent l'ingénieux, l'accidenté. Sais-tu que si tes autres contes sont à la hauteur de celui-là, réunis en volume *ça fera un bouquin?* Quel exemplaire doré sur tranche je me promets ! Il me tarde bien de voir ta *Servante!* tu me dis que tu dois aller à la Salpêtrière pour cela, prends garde que cette visite *n'influe trop*, ce n'est pas une bonne méthode que de voir ainsi tout de suite pour écrire immédiatement après ; on se préoccupe trop des détails, de la couleur et pas assez de son esprit. [.....]

Je ne sais hier par quelle fantaisie, venant d'acheter le *Troïle et Cresside* de Shakespeare, j'ai pris son article dans la *Biographie universelle*, quoique je susse parfaitement que je n'y trouverais rien de neuf, attente qui n'a pas été trompée. L'article est de Villemain, il faut lire ça pour s'édifier sur la hauteur des vues littéraires du monsieur, *quoiqu'il admire Shakespeare*, mais c'est là le déplorable, ces admirations-là ! Il lui préfère Sophocle et les *consacrés*. Sais-tu comment il parle de Ronsard? « La diction grotesque de Ronsard », allez donc ! « O triste », comme dit Babinet. « Triste ! excepté la belle poésie » ; oui, mais pourquoi ces gaillards-là s'en mêlent-ils? que c'est beau, *Troïlus et Cressida!*

Sais-tu que tu m'as écrit jeudi une lettre *brûlante?* [.....]. O cher volcan, que je t'aime et comme je pense à toi, va ; si tu savais combien de fois je te regarde travaillant sur ta petite table, dans ton cabinet, et avec quelle impatience j'aspire à l'époque où nous serons réunis ! A cause de toi Paris, comme à dix-huit ans, me semble un lieu enviable. Comme mon jeune homme de mon roman, « je me meuble dans ma tête mon appartement » ; je n'y rêve pas comme lui une guitare accrochée au mur, mais à sa manière et d'une façon plus nette j'y entrevois une figure riante qui se penche sur mon épaule ; patience, pauvre chérie, ce n'est plus maintenant qu'une question de mois et non d'années, c'est encore un hiver à passer, deux ou trois rendez-vous à Mantes, quelques pages à écrire. Comme je vais être seul cette année quand tu m'auras pris mon pauvre Bouilhet, tu peux penser comme j'aurai envie d'aller vous rejoindre !

Je ne t'entretiens jamais des affaires domestiques, mais c'est bien bête en effet :

(1) *Le Poème de la femme.*

c'est bon du reste sous le rapport du grotesque. 1° Ma mère vient de découvrir que son jardinier la vole comme dans un bois, nous seuls n'avons pas de légumes dans le village, parce que le village vit un peu à nos dépens ; on vend les fleurs à Rouen, on en embarque des bouquets par le vapeur. Vois-tu la balle du jardinier « faisant son beurre » chez le bourgeois et le bourgeois pas content? 2° L'institutrice était d'un caractère si rogue, fantasque et brutal, elle malmenait tellement l'enfant qu'on la remercie, elle s'en va. 3° Nous avons découvert, par hasard, que mon frère cet hiver avait donné une soirée à des *têtes* sans nous en parler, pour ne pas nous inviter (ils viennent ici tous les dimanches) ; est-ce bon, ça? tu peux juger par là de l'empressement qui nous entoure, ma mère et moi. Mais ces braves gens (peu braves gens) qui sont la banalité même ne comprennent guère et n'aiment guère conséquemment les non-ordinaires. N'importe comment, jouis-je de peu de considération dans mon pays et dans ma famille ! ça rentre au reste dans toutes les biographies voulues, dans la règle. Adieu, mille tendresses. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset, 7-8 juillet 1853]. Nuit jeudi, 1 heure.

Hier 6 et aujourd'hui 7 juillet 1853 seront célèbres comme embêtement dans les fastes de mon existence. Deux jours d'Azvédo ! (1) Deux après-midi ! Deux dîners ! quel crocodile ou plutôt quel lézard ! et ce qu'il y a de bon, c'est que ce cher garçon m'adore ; il m'a embrassé ce soir en partant ! Hier à onze heures il arrive et je l'ai *fait* partir à sept heures par le bateau ; ne sachant à quoi employer le temps, je lui ai proposé une promenade dans le bois ; il faisait un temps splendide, la vue de la forêt me calmait la sienne, et en somme je ne me suis pas *trop* ennuyé ; mais c'est quand on est en tête à tête et qu'on le regarde ! Aujourd'hui à 4 heures il est revenu avec Bouilhet qu'il ne quitte pas et qui en est *malade*. Quelle chose étrange ! car au fond ce pauvre garçon n'est pas sot, il a même quelquefois de l'esprit à travers ses grosses blagues et il possède une qualité fort rare, à savoir l'enthousiasme (qualité qui tient du reste plus au sang, à sa race espagnole, qu'à son esprit en soi-même), mais il est si commun, si répulsif, nerveusement parlant, que vous eût-il rendu tous les services du monde on ne peut l'aimer ; en quoi gît donc l'agrément? qu'est-ce que c'est que cette buée mauvaise et subtile qui s'exhale d'un individu et fait qu'il vous déplaît alors même qu'il ne vous déplaît pas? Quelle est la raison de ça? Je me creuse à la chercher. Et puis quel costume, quels habits ! un noir râpé partout, des souliers-bottes, des bas gris, une chemise de couleur disparaissant sous les dessins compliqués, un collier de barbe ! oh ! c'est fort, le collier ! *le collier est tout un monde*, rappelle-toi ce grand mot que je trouve à l'instant même ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! n'avons-nous pas assez de crasses morales sans les crasses physiques? comme ça fait aimer la beauté, ces êtres-là. Ah ! oui, c'est beau une belle figure, une belle étoffe, un beau marbre, c'est beau l'éclat de l'or et les moires du satin, un rameau vert qui se balance au vent, un gros bœuf ruminant

(1) Critique musical.

dans l'herbe, un oiseau qui vole... Il n'y a que l'homme de laid, comme tout cela est triste ! ça m'en tourne sur la cervelle ; et dire que si j'étais aveugle je l'aimerais peut-être beaucoup. Je crois que ces répulsions sont des avertissements de la Providence, c'est un *instinct conservateur* qui nous avertit de se mettre en garde, et je me tue à chercher en quoi Azvédo pourra me nuire. [.....]

Aujourd'hui il a fait une journée indienne, un temps lourd, et mon hôte ajoutait 25 degrés à l'atmosphère ; mais l'Art est une si bonne chose, cela vous remet si bien d'aplomb, le travail, que ce soir je suis tout rasséréné, calmé, purgé. Je ne sais si Bouilhet t'a écrit? il a dû te dire qu'il était content de ce que je lui avais lu, et moi aussi franchement ; comme difficulté vaincue, ça me paraît fort, mais c'est tout, le sujet par lui-même (jusqu'à présent du moins) exclut ces grands éclats de style qui me ravissent chez les autres, et auxquels je me crois propre ; le bon de la *Bovary*, c'est que ça aura été une rude gymnastique, j'aurai fait du réel écrit, ce qui est rare, mais je prendrai ma revanche ; que je trouve un sujet dans *ma voix* et j'irai loin. Qu'est-ce donc que les contes d'enfant dont tu parles? Est-ce que tu vas écrire des contes de fées? Voilà encore une de mes ambitions ! écrire un conte de fées.

Je suis fâché que la Salpêtrière ne soit pas plus raide en couleur. Les philanthropes échignent tout, quelles canailles ! les bagnes, les prisons et les hôpitaux, tout cela est bête maintenant comme un séminaire. La première fois que j'ai vu des fous, c'était ici, à l'hospice général, avec ce pauvre père Parain. Dans les cellules, assises et attachées par le milieu du corps, nues jusqu'à la ceinture et toutes échevelées, une douzaine de femmes hurlaient et se déchiraient la figure avec les ongles. J'avais peut-être à cette époque six à sept ans ; ce sont de bonnes impressions à avoir jeune, elles virilisent ; quels étranges souvenirs j'ai en ce genre ! l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu donnait sur notre jardin ; que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés : le soleil donnait dessus, les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient ! Comme j'ai pensé à tout cela, en la veillant pendant deux nuits, cette pauvre et chère belle fille ! Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller. Autre cadavre aussi, lui.

Je n'approuve pas Delisle de n'avoir pas voulu entrer et ne m'en étonne ; l'homme qui n'a jamais été au b... doit avoir peur de l'hôpital ; ce sont poésies de même ordre. L'élément romantique lui manque, à ce bon Delisle, il doit goûter médiocrement Shakespeare ! — il ne voit pas la *densité morale* qu'il y a dans certaines laideurs ; aussi la vie lui défaille et même, quoiqu'il ait de la couleur, *le relief ;* le relief vient d'une vue profonde, d'une *pénétration de l'objet*, car il faut que la réalité extérieure entre en nous à nous en faire presque crier pour la bien reproduire ; quand on a son modèle net, devant les yeux, on écrit toujours bien, et où donc le vrai est-il plus clairement visible que dans ces belles expositions de la misère humaine? elles ont quelque chose de si cru que cela donne à l'esprit des appétits de cannibale. Il se précipite dessus pour les dévorer, se les assimiler. Avec quelles rêveries je suis resté souvent dans un lit de p..., regardant les éraillures de sa couche !

Comme j'ai bâti des drames féroces à la Morgue, où j'avais la rage d'aller autrefois, etc. Je crois du reste qu'à cet endroit j'ai une faculté de perception particulière ; en fait de malsain, je m'y connais. Tu sais quelle influence j'ai sur les fous et les singulières aventures qui me sont arrivées. Je serais curieux de voir si j'ai gardé ma puissance.

Ah ! tu ne deviendras pas folle ! Il avait raison ! tu as la tête d'aplomb, toi, et je crois que lui, ce pauvre garçon, il a plus de dispositions que nous. La folie et la luxure sont deux choses que j'ai tellement sondées, où j'ai si bien navigué par ma volonté, que je ne serai jamais (je l'espère) ni un aliéné ni un de Sade. Mais il m'en a cui par exemple. Ma maladie de nerfs a été l'écume de ces petites facéties intellectuelles. Chaque attaque était comme une sorte d'hémorragie de l'innervation, c'était des pertes séminales de la faculté pittoresque du cerveau, cent mille images sautant à la fois, en feux d'artifices. Il y avait un arrachement de l'âme d'avec le corps atroce (j'ai la conviction d'être mort plusieurs fois), mais ce qui constitue la personnalité, l'être-raison, allait jusqu'au bout, sans cela la souffrance eût été nulle, car j'aurais été purement passif et j'avais toujours *conscience*, même quand je ne pouvais plus parler ; alors l'âme était repliée tout entière sur elle-même, comme un hérisson qui se ferait mal avec ses propres pointes.

Personne n'a étudié tout cela et les médecins sont des imbéciles d'une espèce, comme les philosophes le sont d'une autre. Les matérialistes et les spiritualistes empêchent également de connaître la matière et l'esprit parce qu'ils scindent l'un de l'autre. Les uns font de l'homme un ange et les autres un porc. Mais avant d'étudier bien l'homme, n'y a-t-il pas à étudier ses produits? à connaître les effets pour remonter à la cause? Qui est-ce qui a jusqu'à présent fait l'histoire en naturaliste? A-t-on classé les instincts de l'humanité et su comment, sous telle latitude, ils se sont développés et *doivent* se développer? Qui est-ce qui a établi scientifiquement comment, pour tel besoin de l'esprit, telle forme doit apparaître? et suivi cette forme partout dans les divers règnes humains. Qui est-ce qui a généralisé les religions ? Geoffroy Saint-Hilaire a dit : le crâne est une vertèbre aplatie. Qui est-ce qui a prouvé par exemple que la religion est une philosophie devenue art, et que la cervelle qui bat dedans, à savoir la superstition, le sentiment religieux en soi, est de même matière partout malgré ses différences extérieures, correspond aux mêmes besoins, répond aux mêmes fibres, meurt par les mêmes accidents, etc.? Si bien qu'un Cuvier n'aurait qu'à retrouver plus tard un vers ou une paire de bottes pour reconstituer toute une société, et que les lois en étant données, on pourrait prédire à jour fixe, à heure fixe, comme on fait pour les planètes, le retour des mêmes apparitions ; et l'on dirait : nous aurons dans cent ans un Shakespeare, dans vingt-cinq ans telle architecture ; pourquoi les peuples qui n'ont pas de soleil ont-ils des littératures mal faites? Pourquoi y a-t-il, et y a-t-il toujours eu, des harems en Orient, etc.?

On a beaucoup battu la campagne sur tout cela, on a été plus ou moins ingénieux ; mais la base a toujours manqué. La première pierre est à trouver, la critique des œuvres de la pensée a toujours été faite à un point de vue étroit, rhéteur, et la critique de l'histoire faite à un point de vue politique, moral, religieux ; tandis qu'il faudrait se placer au-dessus de tout cela, dès le premier pas. Mais on a eu

des sympathies, des haines, puis l'imagination s'en est mêlée, la phrase, l'amour des descriptions et enfin la rage de vouloir prouver, l'orgueil de vouloir mesurer l'infini et d'en donner une solution Si les sciences morales avaient, comme les mathématiques, deux ou trois lois primordiales à leur disposition, elles pourraient marcher de l'avant, mais elles tâtonnent dans les ténèbres, [se] heurtent à des contingents et veulent les ériger en principes. Ce mot, l'âme, a fait dire presque autant de bêtises qu'il y a d'âmes ! Quelle découverte ce serait par exemple qu'un axiome comme celui-ci : tel peuple étant donné, la vertu est à la force comme trois est à quatre, donc tant que vous en serez là vous n'irez pas là ; autre loi mathématique à découvrir : combien faut-il connaître d'imbéciles au monde pour vous donner envie de se casser la gueule? etc.

Il est bien tard, je déraisonne passablement, le jour va bientôt paraître, il est temps d'aller se coucher. L'institutrice part la semaine prochaine ; j'attends un paquet (1), si tu veux.

Nous nous verrons je pense de lundi prochain en quinze. Quels bons jours nous passerons, bonne chère Muse ! [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mardi, 1 heure, [12 juillet 1853].

Toujours sauvage ! toujours féroce ! toujours indomptable et passionnée, quelle étrange Muse tu fais, et comme tu es injuste dans tes *mouvements !* Je mets cela sur le compte du lyrisme, mais je t'assure que ça a un côté bien étroit et même heurtant quelquefois, chère bonne Louise. Parce que cet imbécile d'Azvédo m'a embêté deux jours, tu m'envoies une espèce de diatribe vague contre lui, contre moi, contre tout. Mais je t'assure que je suis bien innocent de tout cela, et d'abord je ne l'ai pas *du tout* invité, c'est lui, *de son chef*, qui est revenu le second jour à moins de le prendre par les épaules, il n'était pas possible de le mettre à la porte. Il est revenu avec Bouilhet, et celui-ci n'a pas mieux demandé que de venir pour avoir un *soulagement*. Quant à lui, Bouilhet, après ce qu'Azvédo avait fait (ou disait avoir fait) pour la publication de *Melænis*, il ne pouvait non plus l'envoyer promener brutalement. Enfin, le soir même j'exhale mon embêtement en dix lignes pour n'en plus parler, n'y plus penser, puis je te parlais d'autre chose, d'un tas de choses meilleures et plus hautes (dont tu ne dis pas même un mot), et toi, tu m'envoies pour réponse une espèce de fulmination en quatre pages, comme si j'*adorais* ce monsieur, que je le *choyasse*, etc., et t'abandonnasse pour lui : tu conviendras que c'est drôle, bonne Muse, et voilà deux fois que ça se renouvelle ! que tu es enfant !

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de clore ce chapitre irrévocablement, et à l'avenir de n'en parler ni l'un ni l'autre, je le souhaite du moins. Du reste, sois tranquille, je suis peu disposé à poursuivre cette connaissance, je

(1) Paquet de tracts et de brochures politiques pour Victor Hugo, car l'institutrice de Caroline Hamard était anglaise, et se chargeait des commissions, par l'intermédiaire d'une dame Farmer, amie de Mme Flaubert, habitant Londres.

la laisserai *tomber dans l'eau.* Mais quant à faire des grossièretés gratuites à ce malheureux homme, uniquement parce qu'il est *laid* et qu'il manque de bonnes façons, non, ce serait d'une goujaterie imbécile. Seulement, on peut faire des retraites honorables, et c'est ce que je ferai. Cela dit : concluons la paix par un baiser, et songeons plutôt que dans quinze jours nous serons ensemble. J'attends demain matin une lettre de toi, j'ai hésité à remettre la mienne à demain soir pour y répondre, car, remarques-tu, chère Muse, que nous ne nous répondons guère ; mais j'ai pensé qu'il y avait longtemps que je ne t'avais écrit, et que tu ne serais pas fâchée d'avoir la mienne un jour plus tôt. Je te juge d'après moi, cela me fait de bons réveils quand je reçois tes lettres.

Tu auras appris par les journaux, sans doute, la soignée grêle qui est tombée sur Rouen et *alentours* samedi dernier : désastre général, récoltes manquées, tous les carreaux des bourgeois cassés, il y en a ici pour une centaine de francs au moins, et les vitriers de Rouen ont de suite profité de l'occasion (on se les arrache, les vitriers) pour hausser leur marchandise de 30 p.100 ; ô humanité ! C'était très drôle comme ça tombait, et ce qu'il y a eu de lamentations et de gueulades était fort aussi : ç'a été une symphonie de jérémiades pendant deux jours à rendre sec comme un caillou le cœur le plus sensible ; on a cru à Rouen à la fin du monde (textuel). Il y a eu des scènes d'un grotesque démesuré, et l'autorité mêlée là-dedans ! M. le préfet, etc.

Je suis peu sensible à ces infortunes collectives, personne ne plaint mes misères, que celles des autres s'arrangent : je rends à l'humanité ce qu'elle me donne, *indifférence.* Va te faire f..., troupeau, je ne suis pas de la bergerie ! que chacun d'ailleurs se contente d'être *honnête,* j'entends de faire son devoir et de ne pas empiéter sur le prochain, et alors toutes les utopies vertueuses se trouveront vite dépassées ; l'idéal d'une société serait celle en effet où tout individu fonctionnerait dans sa mesure. Or moi je fonctionne dans la mienne ; je suis quitte. Quant à toutes ces belles blagues de dévouement, sacrifice, abnégation, fraternité et autres, abstractions stériles et dont la généralité humaine peut tirer parti, je les laisse aux charlatans, aux phraseurs, aux farceurs, aux gens à idées comme le sieur Pelletan.

Ce n'est pas sans un certain plaisir que j'ai contemplé mes espaliers détruits, toutes mes fleurs hachées en morceaux, le potager sens dessus dessous. En contemplant tous ces petits arrangements factices de l'homme que cinq minutes de la nature ont suffi pour bousculer, j'admirais le vrai ordre se rétablissant dans le faux ordre. Ces choses tourmentées par nous, arbres taillés, fleurs qui poussent où elles ne veulent [pas], légumes d'autres pays, ont eu dans cette rebiffade atmosphérique une sorte de revanche ; il y a là un caractère de grande farce qui nous enfonce. Y a-t-il rien de plus bête que des cloches à melon? aussi ces pauvres cloches à melon en ont vu de belles ! Ah ! ah ! cette nature sur le dos de laquelle on monte et qu'on exploite si impitoyablement, qu'on enlaidit avec tant d'aplomb, que l'on méprise par de si beaux discours, à quelles fantaisies peu utilitaires elle s'abandonne quand la tentation lui en prend ! Cela est bon, on croit un peu trop généralement que le soleil n'a d'autre but ici-bas que de faire pousser les choux ; il faut replacer de temps à autres le bon Dieu sur son piédestal, aussi se charge-t-il de nous le rappeler en nous envoyant par-ci par-là quelque peste, choléra, bouleversement inattendu

et autres manifestations de la Règle, à savoir le Mal, contingent qui n'est peut-être pas le bien nécessaire, mais qui est l'Être enfin ; chose que les hommes voués au néant comprennent peu.

Toute ma semaine passée a été mauvaise (ça va mieux), je me suis tordu dans un ennui et un dégoût de moi corsé, cela m'arrive régulièrement quand j'ai fini quelque chose et qu'il faut continuer. La vulgarité de mon sujet me donne parfois des nausées, et la difficulté de bien écrire tant de choses si communes encore en perspective m'épouvante. Je suis maintenant achoppé à une scène des plus simples : une saignée et un évanouissement (1), cela est fort difficile, et ce qu'il y a de désolant, c'est de penser que même réussi dans la perfection cela ne peut être que passable, et ne sera jamais beau à cause du fond même. Je fais un ouvrage de clown, mais qu'est-ce qu'un tour de force prouve après tout? n'importe : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Pourtant la charrette quelquefois est bien lourde à désembourber.

Adieu, chère bonne Muse. [.....]

---

* A VICTOR HUGO (2).

Croisset, 15 juillet [1853].

Comment vous remercierai-je, Monsieur, de votre magnifique présent? et qu'ai-je à dire? si ce n'est le mot de Talleyrand à Louis-Philippe qui venait le visiter dans son agonie : « C'est le plus grand honneur qu'ai reçu ma maison ! » Mais ici se termine le parallèle, pour toutes sortes de raisons.

Donc, je ne vous cacherai pas, Monsieur, que vous avez fortement

Chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse

comme eût écrit ce bon Racine ! Honnête poète ! et quelle quantité de *monstres* il trouverait maintenant à *peindre*, autres et pires cent fois que son dragon-taureau!

L'exil, du moins, vous en épargne la vue. Ah ! si vous saviez dans quelles immondices nous nous enfonçons ! Les infamies particulières découlent de la turpitude politique ; et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque chose de sale. L'atmosphère est lourde de vapeurs nauséabondes. De l'air ! de l'air ! aussi j'ouvre la fenêtre et je me tourne vers vous. J'écoute passer les grands coups d'ailes de votre Muse, et j'aspire, comme le parfum des bois, ce qui s'exhale des profondeurs de votre style.

Et d'ailleurs, Monsieur, vous avez été dans ma vie une obsession charmante, un long amour ; il ne faiblit pas. Je vous ai lu durant des veillées sinistres, et au bord de la mer, sur des plages douces, en plein soleil d'été. Je vous ai emporté en Palestine, et c'est vous encore qui me consoliez, il y a dix ans, quand je mourais d'ennui dans le Quartier Latin. Votre poésie est entrée dans ma constitution comme le lait de ma nourrice ; tel de vos vers reste à jamais dans mon souvenir, avec toute l'importance d'une aventure.

(1) Voir *Madame Bovary*, 2e partie, chap. VIII.
(2) Le fac-similé de cette lettre a été reproduit dans l'édition Conard, tome III, p. 3-5.

Je m'arrête. Si quelque chose est sincère pourtant, c'est cela. Désormais donc, je ne vous importunerai plus de ma personne, et vous pourrez user du correspondant, sans craindre la correspondance.

Cependant, puisque vous me tendez votre main par-dessus l'Océan, je la saisis et je la serre. Je la serre avec orgueil, cette main qui a écrit *Notre-Dame* et *Napoléon le Petit*, cette main qui a taillé des colosses et ciselé pour les traîtres des coupes amères, qui a cueilli dans les hauteurs intellectuelles les plus splendides délectations, et qui maintenant, comme celle de l'Hercule biblique, reste seule levée parmi les doubles ruines de l'Art et de la Liberté !

A vous donc, Monsieur, et avec mille remerciements encore une fois.

Ex imo.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset], vendredi soir, 1 heure, [15 juillet 1853].

Tandis que je te reprochais ta lettre, bonne chère Muse, tu te la reprochais à toi-même. Tu ne saurais croire combien cela m'a attendri, non à cause du fait lui-même, j'étais sûr que, considérant la chose à froid, tu ne tarderais pas à la regarder du même œil que moi, mais à cause de la simultanéité d'impression ; nous pensons à l'unisson, remarques-tu cela? Si nos corps sont loin, nos âmes se touchent, la mienne est souvent avec la tienne, va, il n'y a que dans les vieilles affections que cette pénétration arrive. On entre ainsi l'un dans l'autre à force de se presser l'un contre l'autre. As-tu observé que le physique même s'en ressent? les vieux époux finissent pas se ressembler. Tous les gens de la même profession n'ont-ils pas le même air? On nous prend souvent Bouilhet et moi pour frères, je suis sûr qu'il y a dix ans cela eût été impossible. L'esprit est comme une argile intérieure, il repousse du dedans la forme et la façonne selon lui. Si tu t'es levée quelquefois pendant que tu écrivais, dans les bons moments de verve, quand l'idée t'emplissait et que tu te sois alors regardée dans la glace, n'as-tu pas été tout à coup ébahie de ta beauté? Il y avait comme une auréole autour de ta tête, et tes yeux agrandis lançaient des flammes. C'était l'âme qui sortait ; l'électricité est ce qui se rapproche le plus de la pensée, elle demeure comme elle jusqu'à présent une forme assez fantastique ; ces étincelles qui se dégagent de la chevelure, lors des grands froids, dans la nuit, ont peut-être un rapport plus étroit que celui d'un pur symbole avec la vieille fable des nimbes, des auréoles, des transfigurations. Où en étais-je donc? à l'influence d'une habitude intellectuelle? Rapportons cela au métier ! quel artiste donc on serait si l'on n'avait jamais lu que du beau, vu que du beau, aimé que du beau, si quelque ange gardien de la pureté de notre plume avait écarté de nous, dès l'abord, toutes les mauvaises connaissances, qu'on n'ait jamais fréquenté d'imbéciles ni lu de journaux ! Les Grecs avaient de tout cela, ils étaient, comme *plastique*, dans des conditions que rien ne redonnera, mais vouloir se chausser de leurs bottes est démence. Ce ne sont pas des chlamydes qu'il faut au nord, mais des pelisses de fourrures. La forme antique est insuffisante à nos besoins (et notre voix n'est pas faite pour chanter ces airs simples ; soyons aussi artistes qu'eux si

nous le pouvons, mais autrement qu'eux). La conscience du genre humain s'est élargie depuis Homère. Le ventre de Sancho Pança fait craquer la ceinture de Vénus. Au lieu de nous acharner à reproduire de vieux chics, il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux. Je crois que Delisle est peu dans ces idées, il n'a pas l'instinct de la vie moderne, le *cœur* lui manque ; je ne veux pas dire par là la sensibilité individuelle ou même humanitaire, non, mais le cœur, au sens presque médical du mot. Son encre est pâle, c'est une muse qui n'a pas assez pris l'air. Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et les mots depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie ! la vie ! b..., tout est là ! c'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie, elle est là toute nue et en liberté ; toute la force d'une œuvre gît dans ce mystère, et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus* (vibration, mouvement continuel de l'esprit, définition de l'éloquence par Cicéron) qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, le rythme, la diversité. Il ne faut pas grande malice pour faire de la critique ! on peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir Aussi, comme les grands maîtres sont excessifs, ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée. Il s'agit, dans Pourceaugnac, de faire prendre un lavement à un homme Ce n'est pas un lavement qu'on apporte, non ! mais toute la salle sera envahie de seringues ! Les bonshommes de Michel-Ange ont des câbles plutôt que des muscles ; dans les bacchanales de Rubens on pisse par terre ; voir tout Shakespeare, etc., etc., et le dernier des gens de la famille, le vieux père Hugo : quelle belle chose que *Notre-Dame !* J'en ai relu dernièrement trois chapitres, le sac des Truands entre autres, c'est cela qui *est fort*. Je crois que le plus grand caractère du génie est avant tout *la force ;* donc ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe, c'est l'*ingénieux*, l'esprit. Quelle différence d'avec le mauvais goût, qui, lui, est une bonne qualité dévoyée, car pour avoir ce qui s'appelle du mauvais goût, il faut avoir de la poésie dans la cervelle. Mais l'esprit au contraire est incompatible avec la vraie poésie ; qui a eu plus d'esprit que Voltaire et qui a été moins poète? Or, dans ce charmant pays de France, le public n'admet la poésie que déguisée ; si on la lui donne toute crue, il rechigne ; il faut donc le traiter comme les chevaux d'Abbas-Pacha auxquels, pour les rendre vigoureux, on sert des boulettes de viande enveloppées de farine. Ça c'est de l'Art ! Savoir faire l'enveloppe ! N'ayez peur pourtant, offrez de cette farine-là aux lions, aux fortes gueules, ils sauteront dessus à vingt pas au loin, reconnaissant l'odeur.

J'ai écrit une lettre monumentale au Grand Crocodile, je ne cache pas qu'elle m'a donné du mal (mais je la crois montée, trop, peut-être), si bien que je la sais maintenant par cœur. Si je me la rappelle, je te la dirai ; le paquet part demain. J'ai été fort en train cette semaine, j'ai écrit huit pages qui, je crois, sont toutes à peu près faites. Ce soir, je viens d'esquisser toute ma grande scène des Comices agricoles, elle sera énorme, ça aura bien trente pages, il faut que dans le récit de cette fête rustico-municipale et parmi ses détails (où *tous* les personnages secondaires du livre paraissent, parlent et agissent) je poursuive, et au premier plan, le dialogue continu d'un monsieur *chauffant* une dame. J'ai de plus au milieu le discours solennel d'un conseiller de préfecture, et à la fin (tout terminé), un article de journal

fait par mon pharmacien, qui rend compte de la fête en bon style philosophique, poétique et progressif ; tu vois que ce n'est pas une petite besogne. Je suis sûr de ma couleur et de bien des effets, mais pour que tout cela ne soit pas trop long, c'est le diable ! et cependant ce sont de ces choses qui doivent être abondantes et pleines. Une fois ce pas-là franchi, j'arriverai vite à ma baisade dans les bois par un temps d'automne (avec leurs chevaux à côté qui broutent les feuilles), et alors je crois que j'y verrai clair, et que j'aurai passé du moins Charybde, si Scylla me reste. Quand je serai revenu de Paris, j'irai à Trouville ; ma mère veut y aller et je la suis ; au fond je n'en suis pas fâché : voir un peu d'eau salée me fera du bien. Voilà deux ans que je n'ai pris l'air et vu la campagne (si ce n'est avec toi, lors de notre promenade à Vétheuil. Je m'étendrai avec plaisir sur le sable comme jadis. Depuis sept ans je n'ai été dans ce pays, j'en ai des souvenirs profonds : quelles mélancolies et quelles rêveries, et quels verres de rhum ! Je n'emporterai pas la *Bovary*, mais j'y penserai, je ruminerai ces deux longs passages, dont je te parle, sans écrire. Je ne perdrai pas mon temps, je monterai à cheval sur la plage, j'en ai si souvent envie. J'ai comme cela un tas de petits goûts dont je me prive ; mais il faut se priver de tout quand on veut faire quelque chose. Ah ! quels vices j'aurais si je n'écrivais. La pipe et la plume sont les deux sauvegardes de ma moralité, vertu qui se résout en fumée par les deux tubes. Allons, adieu, encore au milieu de la semaine prochaine une lettre, puis à la fin un petit billet, et ensuite ! ! !

---

* A LA MÊME.

Trouville, mardi soir, 9 heures, [9 août 1853] (1).

Je suis arrivé ici hier au soir à 7 heures et demie, très fatigué des diligences et carrioles qui m'y ont amené ; pour prendre le paquebot, il eût fallu partir de Rouen dans la nuit à 3 heures.

Quel volume je pourrais écrire ce soir, si l'expression était aussi rapide que la pensée ; depuis trente-six heures je navigue dans les plus vieux souvenirs de ma vie, et j'en éprouve une lassitude presque physique. Quand je suis arrivé hier, le soleil se couchait sur la mer, il était comme un grand disque de confiture de groseille ; voilà six ans qu'à la même époque de l'année j'y suis arrivé à 2 heures du matin, à pied, avec Maxime, sac au dos, en revenant de Bretagne ; que de choses depuis ! mais l'entrée qui domine toutes les autres est celle que je fis en 1843 ; c'était à la fin de ma première année de droit, j'arrivais de Paris, seul, j'avais quitté la diligence à Pont-l'Evêque à trois lieues d'ici et j'arrivais à pied par un beau clair de lune vers 3 heures du matin ; je me rappelle encore la veste de toile et le bâton blanc que je portais, et quelle dilatation j'ai eue en aspirant de loin l'odeur salée de la mer ; il n'y a que cela que je retrouve, l'odeur, tout le reste est changé. Paris a envahi ce pauvre pays plein maintenant de chalets dans le goût de ceux d'Enghien ; tout est plein de culottes de peau, de livrées, de beaux messieurs, de belles dames.

(1) Une lettre du 22 juillet, à la même, est inédite.

Cette plage, où je me promenais jadis sans caleçon, est maintenant décorée de sergents de ville, il y a des lignes de démarcation pour les deux sexes.

Nature au front serein, comme vous oubliez,
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Il faut que la vie de l'homme soit bien longue puisque les maisons, les pierres, la terre, tout cela a le temps de changer entre deux états de l'âme ! J'ai vu à notre ancienne maison, celle que nous avons habitée pendant quatre ans, des *rochers factices*. Le rire m'a empêché les pleurs ; c'est devenu la propriété d'un agent de change de Paris, et tout le monde s'accorde à trouver cela très beau.

Je crois que je deviens fort en philosophie, car ce spectacle m'eût navré il y a quelque temps. Peut-être est-ce parce que je ne me suis pas encore trouvé suffisamment seul, ou bien parce que ton impression est encore trop forte? Je suis plein de toi..., le souvenir de ta personne..., un flambeau à la main et m'embrassant dans le corridor, m'a poursuivi hier toute la journée à travers mes autres souvenirs, qui s'envolaient de tous les buissons de la route, au balancement de la diligence. Au chemin de fer j'ai trouvé Bouilhet. Nous avons déjeuné et dîné seuls à Croisset, nous nous sommes couchés de bonne heure, je tombais de sommeil. Nous nous sommes quittés hier à 11 h. du matin. Qu'as-tu fait toute la journée pendant que je regardais les blés qu'on sciait, et la poussière et les arbres verts? comment s'est passée la journée du dimanche? Je voudrais t'écrire une bonne et longue lettre, mais j'ai fort envie de dormir, quoiqu'il ne soit pas 10 heures. J'ai apporté ici quelques livres que je lirai pour mes scénarios de la *Bovary* auxquels je travaillerai médiocrement. Je vais manger, fumer, bâiller au soleil, dormir surtout. J'ai parfois de grands besoins de sommeil pendant plusieurs jours, et j'aime mieux une jachère complète qu'un demi-labour.

Adieu, pauvre chère Muse, je pense beaucoup à toi. [.....]

---

* A LA MÊME.

Trouville, dimanche 14, 4 heures, [14 août 1853].

La pluie tombe, les voiles des barques sous mes fenêtres sont noires, des paysannes en parapluie passent, des marins crient, je m'ennuie ! Il me semble qu'il y a dix ans que je t'ai quittée ; mon existence, comme un marais dormant, est si tranquille que le moindre événement y tombant y cause des cercles innombrables à la surface ; aussi, que le fond est longtemps avant de reprendre sa sérénité ! Les souvenirs que je rencontre ici à chaque pas sont comme des cailloux qui débordent, par une pente douce, vers un grand gouffre d'amertume que je porte en moi La vase est remuée, toutes sortes de mélancolies, comme des crapauds interrompus dans leur sommeil, passent la tête hors de l'eau et forment une étrange musique ; j'écoute. Ah ! comme je suis vieux, comme je suis vieux, pauvre chère Louise !

Je retrouve ici les bonnes gens que j'ai connus il y a dix ans, ils portent les mêmes habits, les mêmes mines ; les femmes seulement sont engraissées et les hommes un peu blanchis ; cela me stupéfie, l'immobilité de tous ces êtres ! d'autre part, on a bâti des maisons, élargi le quai, fait des rues, etc. Je viens de rentrer par une pluie battante et un ciel gris, au son de la cloche qui sonnait les vêpres ; nous avions été à Deauville (une ferme de ma mère) ; comme les paysans m'embêtent, et que je suis peu fait pour être propriétaire ! au bout de trois minutes la société de ces sauvages m'assomme. Je sens un ennui idiot m'envahir comme une marée. La chape de plomb que le Dante promet aux hypocrites n'est rien en comparaison de la lourdeur qui me pèse alors sur le crâne ; mon frère, sa femme et sa fille sont venus passer le dimanche avec nous ! Ils ramassent maintenant des coquilles, entourés de caoutchoucs, et s'amusent beaucoup ; moi aussi je m'amuse beaucoup, à l'heure des repas, car je mange énormément de matelote. Je dors une douzaine d'heures assez régulièrement toutes les nuits et dans le jour je fume passablement. Le peu de travail que je fais est de préparer le programme du cours d'histoire que je commencerai à ma nièce une fois rentré à Croisset. Quant à la *Bovary*, impossible même d'y songer ; il faut que je sois *chez moi* pour écrire, ma liberté d'esprit tient à mille circonstances accessoires, fort misérables, mais fort importantes. Je suis bien content de te savoir en train pour la *Servante ;* qu'il me tarde de voir cela !

J'ai passé hier une grande heure à regarder se *baigner les dames*. Quel tableau ! quel hideux tableau ! Jadis, on se baignait ici sans distinction de sexes, mais maintenant il y a des séparations, des poteaux, des filets pour empêcher, un inspecteur en livrée (quelle atroce chose lugubre que le grotesque !). Donc hier, de la place où j'étais, debout, lorgnon sur le nez, et par un grand soleil, j'ai longuement considéré les baigneuses. Il faut que le genre humain soit devenu complètement imbécile pour perdre jusqu'à ce point toute notion d'élégance ; rien n'est plus pitoyable que ces sacs où les femmes se fourrent le corps, que ces serre-tête en toile cirée ! Quelles mines ! quelles démarches ! Et les pieds ! rouges, maigres, avec des oignons, des durillons, déformés par la bottine, longs comme des navettes ou larges comme des battoirs ; et au milieu de tout cela des moutards à humeurs froides, pleurant, criant ; plus loin des grand'mamans tricotant et des « *môsieurs* » à lunettes d'or, lisant le journal et de temps à autre, entre deux lignes, savourant l'immensité avec un air d'approbation. Cela m'a donné envie tout le soir de m'enfuir de l'Europe et d'aller vivre aux îles Sandwich ou dans les forêts du Brésil ; là, du moins, les plages ne sont pas souillées par des pieds si mal faits, par des individualités aussi fétides.

Avant-hier, dans la forêt de Touques, à un charmant endroit près d'une fontaine, j'ai trouvé des bouts de cigares éteints avec des bribes de pâtés, on avait été là *en partie !* J'ai écrit cela dans *Novembre* il y a onze ans ! c'était alors purement imaginé, et l'autre jour ç'a été éprouvé. Tout ce qu'on invente est vrai, sois en sûre, la poésie est une chose aussi précise que la géométrie ; l'induction vaut la déduction, et puis, arrivé à un certain point, on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme : ma pauvre *Bovary* sans doute souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même.

J'ai vu une chose qui m'a ému, l'autre jour, et où je n'étais pour rien ; nous avions été à une lieue d'ici, aux ruines du château de Lassay (ce château a été bâti en six semaines pour Mme Dubarry qui avait eu l'idée de venir prendre des bains de mer dans ce pays), il n'en reste plus qu'un escalier, un grand escalier Louis XV, quelques fenêtres sans vitres, un mur, et du vent, du vent ! c'est sur un plateau en vue de la mer, à côté est une masure de paysan ; nous y sommes entrés pour faire boire du lait à Liline qui avait soif. Le jardinet avait de belles passe-roses qui montaient jusqu'au toit, des haricots, un chaudron plein d'eau sale, dans les environs un cochon grognait (comme dans ta *Jeanneton*) et plus loin, au delà de la clôture, des poulains en liberté broutaient et hennissaient avec leurs grandes crinières flottantes qui remuaient au vent de la mer. Sur les murs intérieurs de la chaumière une image de l'Empereur et une autre de Badinguet ! J'allais sans doute faire quelque plaisanterie quand, dans un coin près de la cheminée, et à demi paralytique, se tenait assis un vieillard maigre, avec une barbe de quinze jours ; au-dessus de son fauteuil, accrochées au mur, il y avait deux épaulettes d'or! Le pauvre vieux était si infirme qu'il avait du mal à prendre sa prise, personne ne faisait attention à lui, il était là ruminant, geignant, mangeant à même une jatte pleine de fèves ; le soleil donnait sur les cercles de fer qui entourent les seaux et lui faisait cligner des yeux, le chat lapait du lait dans une terrine à terre ; et puis c'était tout, au loin le bruit vague de la mer. J'ai songé que, dans ce demi-sommeil perpétuel de la vieillesse (qui précède l'autre et qui est comme la transition de la vie au néant), le bonhomme sans doute revoyait les neiges de la Russie ou les sables de l'Egypte ; quelles visions flottaient devant ces yeux hébétés? et quel habit ! quelle veste rapiécée et propre ! La femme qui nous servait (sa fille, je crois) était une commère de cinquante ans, court vêtue, avec des mollets comme les balustres de la place Louis XV et coiffée d'un bonnet de coton ; elle allait, venait, avec ses bas bleus et son gros jupon, et Badinguet, splendide au milieu de tout cela, cabré sur un cheval jaune, tricorne à la main, saluant une cohorte d'invalides dont toutes les jambes de bois étaient bien alignées. La dernière fois que j'étais venu au château de Lassay c'était avec Alfred, je me ressouvenais encore de la conversation que nous avions eue et des vers que nous disions, des projets que nous faisions...

Comme ça se f... de nous, la nature ! et quelle balle impassible ont les arbres, l'herbe, les flots ! La cloche du paquebot du Havre sonne avec tant d'acharnement que je m'interromps ; quel boucan l'industrie cause dans le monde ! comme la *machine* est une chose tapageuse ! A propos de l'industrie, as-tu réfléchi quelquefois à la quantité de professions bêtes qu'elle engendre et à la masse de stupidité qui à la longue doit en provenir? Ce serait une effrayante statistique à faire ! qu'attendre d'une population comme celle de Manchester qui passe sa vie à faire des épingles? et la confection d'une épingle exige cinq à six spécialités différentes ! le travail se subdivisant, il se fait donc à côté des machines quantité d'hommes-machines ; quelle fonction que celle de placeur à un chemin de fer ! de metteur en bande dans une imprimerie ! etc., etc. — Oui, l'humanité tourne au bête, Leconte a raison, il nous a formulé cela d'une façon que je n'oublierai jamais ; les *rêveurs* du moyen âge étaient d'autres hommes que les *actifs* des temps modernes.

L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons, car elle nous

blesse. Aimons-nous donc *en l'Art* comme les mystiques s'aiment *en Dieu* et que tout pâlisse devant cet amour. Que toutes les autres chandelles de la vie (qui toutes puent) disparaissent devant ce grand soleil. Aux époques où tout lien commun est brisé, et où la Société n'est qu'un vaste banditisme (mot gouvernemental) plus ou moins bien organisé, quand les intérêts de la chair et de l'esprit, comme des loups, se retirent les uns des autres et hurlent à l'écart, il faut donc comme tout le monde se faire un égoïsme (plus beau seulement) et vivre dans sa tanière. Moi ! de jour en jour, je sens s'opérer dans mon cœur un écartement de mes semblables qui va s'élargissant et j'en suis content, car ma faculté d'appréhension à l'endroit de ce qui m'est sympathique va grandissant, et à cause de cet écartement même. Je me suis rué sur ce bon Leconte avec soif ; au bout de trois paroles que je lui ai entendu dire, je l'aimais d'une affection toute fraternelle. Amants du Beau, nous sommes tous des bannis, et quelle joie quand on rencontre un compatriote sur cette terre d'exil ! voilà une phrase qui sent un peu le Lamartine, chère Madame, mais, vous savez, ce que je sens le mieux est ce que je dis le plus mal (que de *que!*) ; dites-lui donc, à l'ami Leconte, que je l'aime beaucoup, que j'ai déjà pensé à lui mille fois ; j'attends son grand poème celtique avec impatience. La sympathie d'hommes comme lui est bonne à se rappeler dans les jours de découragement ; si la mienne lui a causé le même bien-être, je suis content. Je lui écrirais volontiers, mais je n'ai rien du tout à lui dire. — Une fois revenu à Croisset, je vais creuser la *Bovary* tête baissée. Donnez-lui donc de ma part la meilleure poignée de main possible.

Je n'ai pas encore écrit à Bouilhet depuis tantôt huit jours que je suis ici, et n'en ai pas reçu de nouvelles. J'ai peur, pauvre chère Louise, de te blesser (mais notre système est beau de ne nous rien cacher), eh bien ! ne m'envoie pas ton portrait photographié ; je déteste les photographies à proportion que j'aime les originaux, jamais je ne trouve cela *vrai*. C'est la photographie d'après ta gravure? j'ai la gravure qui est dans ma chambre à coucher. C'est une chose bien faite, bien dessinée, bien gravée, et qui me suffit. Ce procédé *mécanique* appliqué à toi surtout m'irriterait plus qu'il ne me ferait plaisir. Comprends-tu? Je porte cette délicatesse loin, car moi je ne consentirais jamais à ce que l'on fît mon portrait en photographie. Max l'avait fait, mais j'étais en costume de Nubien, en pied, et vu de très loin, dans un jardin.

Les lectures que je fais le soir des détails de mœurs sur les divers peuples de la terre (dans un des livres que j'ai achetés à Paris) m'occasionnent de singulières envies ; j'ai envie de voir les Lapons, l'Inde, l'Australie. Ah c'est beau, la terre ! et mourir sans en avoir vu la moitié ! sans avoir été traîné par des rennes, porté par des éléphants, balancé en palanquin. Je remettrai tout dans mon Conte oriental ; là je placerai mes amours, comme, dans la préface du *Dictionnaire*, mes haines.

Sais-tu que je n'ai jamais fait un si long séjour à Paris et que jamais je ne m'y suis tant plu ; il y a aujourd'hui quinze jours à cette heure je revenais de Chaville (1) et j'arrivais chez toi. Comme c'est loin déjà ! Il y a quelque chose derrière nous qui tire vers le lointain les objets disparus, avec la rapidité d'un torrent qui

(1) Où Maxime Du Camp avait une propriété.

passe ; la difficulté que j'ai à me recueillir maintenant vient sans doute de ces deux dérangements successifs. Le mouvement est arrêté. Loin de ma table, je suis stupide. L'encre est mon élément naturel, beau liquide du reste que ce liquide sombre ! et dangereux ! comme on s'y noie ! comme il attire !

Allons, adieu, chère bonne Muse, bon courage, travaille bien ! tu me parais en dispositions crânes, mille compliments à « *la Servante* », mille baisers à la maîtresse. A toi tout.

---

* A LA MÊME.

[Trouville], mardi soir, 9 heures, [16 août 1853] (1).

Je t'assure que ta correction (2) est fort difficile. Voilà une demi-heure que j'y rêve sans pouvoir trouver de solution immédiate, ton récit qui se passe en 1420 est une *date précise*, ton Lippi est un personnage *historique ;* je ne sais ni l'époque de la mort et de la naissance du Giotto, ni l'année où le *Triomphe de la mort* d'Orcagna a été peint, ni aucune date de la vie d'Orcagna. Comment veux-tu que je t'arrange tout cela? seul, *ici*, sans un dictionnaire biographique même le plus élémentaire, ni aucun livre enfin qui puisse me mettre sur la voie? Il fut un temps où je savais tout cela par cœur, mais depuis dix ans que je n'ai fait d'histoire, comment veux-tu que je m'y prenne? Il m'est donc *impossible* d'arranger cela de *suite* comme tu le désires, pauvre chère amie ; envoie-moi des notes précises, les renseignements ne te manquent pas à Paris. Delisle peut t'en donner ou toi-même [en prendre] dans la *Biographie universelle* ou dans Vasari? ce qui serait mieux ; tu trouveras des renseignements suffisants, envoie-les-moi et poste pour poste, c'est-à-dire en un jour, j'arrangerai la chose.

Je crois que Giotto vivait à la fin du XIVe siècle, que le *Campo Santo* est à peu près du même temps, mais je ne sais ce que Giotto a fait au *Campo Santo*, que j'ai du reste mal vu, ni s'il y a même travaillé ; j'y ai passé deux heures, il faudrait deux semaines, et je n'ai considéré que la grande fresque d'Orcagna ; je ne veux pas corriger tes bévues par d'autres bévues plus considérables, et c'est ce que je ferais infailliblement, flottant dans l'incertitude où je suis.

D'autre part, l'admiration de ton brigand pour Michel-Ange était possible. Michel-Ange était, de son temps, reconnu pour un grand homme ; il frayait [avec] les puissants, sa réputation avait pu parvenir jusqu'à Buonavita, et de là je comprends sa curiosité et son admiration ensuite pour l'homme qui avait eu le pouvoir de l'épouvanter ; mais en substituant à Michel-Ange Giotto ou Orcagna, tout change ; ici nous sommes au moyen âge, les peintres étaient de purs ouvriers, sans popularité ni retentissement, l'artiste disparaissait dans l'Art. Du bruit pouvait se faire autour de l'œuvre, mais autour du nom (et à ce point) je ne le crois pas.

Et puis, si je fais la description du *Triomphe de la mort*, ce sera une description *artistique*, et fausse conséquemment dans la bouche de ton personnage ; si elle est *naïve*, si elle n'exprime que l'étonnement de la chose, je veux dire l'effet brutal

(1) Un billet à la même, écrit le même jour, à midi, est inédit.

(2) Pour le récit intitulé : « La Rançon du génie » (dans *les Enfances célèbres*, Paris, 1854), dont Francesco Lippi est le personnage principal.

produit par le dramatique du sujet, quel rapport cela aura-t-il à la vocation de peintre? L'effet que cette fresque a dû produire sur un homme comme Buonavita et dans son temps, c'est de le faire aller à confesse ou entrer dans un couvent ; en sortant de là, nous ne pouvons pas faire de cet homme un amant du pittoresque, ce serait sot.

Envoie-moi donc le nom et les dates d'un grand peintre contemporain de Lippi et l'indication de ses œuvres, ou de son œuvre la plus capitale, ce qui vaudrait mieux, et je tâcherai de te ravauder ce passage. Quant au *Triomphe de la mort*, je le crois une idée malencontreuse. Rien n'est moins esthétique en soi et l'*admiration* pour l'artiste qui a fait cela ne doit venir qu'à un esprit dégagé de toute tradition religieuse et habitué à comparer des formes, abstraction faite du but où elles poussent ou veulent pousser. Et c'est parce que ces formes sont incorrectes qu'elles font tant d'effet. Elles poussent à l'épouvante de la mort et non à un sentiment d'admiration, ce que Michel-Ange procure à tout le monde à peu près ; c'est de l'Art pur.

Réfléchis à tout cela. Si tu trouves un autre joint, dis-le et renvoie les pages imprimées ci-incluses. Je suis bien fâché, chère Louise, de ne pouvoir te rendre de suite ce petit service, mais tu vois tous les empêchements. Rêves-y un peu, envoie-moi des notes, et je t'obéirai.

Voilà deux jours entiers passés avec mon frère et sa femme ; il a eu l'idée d'aller voir à une demi-lieue d'ici une fort belle habitation en vente ; l'idée de l'acheter l'a pris, l'enthousiasme les a saisis, puis le désenthousiasme, puis le réenthousiasme, et les considérations, et les objections. De peur de se *laisser gagner*, il est parti ce matin en manquant le rendez-vous donné au vendeur. C'est moi qui y ai été à sa place. Je me suis couché à une heure et levé avant quatre ; que de verres de rhum j'ai bus depuis hier ! et quelle étude que celle des bourgeois ! Ah ! voilà un fossile que je commence à bien connaître (le bourgeois) ! Quels demi-caractères ! Quelles demi-volontés ! Quelles demi-passions ! Comme tout est flottant, incertain, faible dans les cervelles ! O hommes pratiques, hommes d'action, hommes sensés, que je vous trouve mal habiles, endormis, bornés !

J'ai eu ce matin donc une conférence de près de quatre heures avec un « *môsieu* », restant debout, contemplant les blés, parlant baux, *engrais* et amélioration possible des terres. Vois-tu ma tête ! Après quoi j'ai écrit à Achille en quatre pages un *modèle* de lettre d'affaire, un petit mot pour toi, et j'ai un peu dormi cet après-midi. Mais je suis encore fatigué à cause de l'ennui et du froid que j'ai eu. Je grelottais dans les guérets, et mon cigare tremblait au bout de mes dents. J'aurais bien voulu ce soir t'écrire cette correction, cela m'aurait remis, mais je n'y vois que du feu en vérité.

---

* A LA MÊME.

[Trouville], dimanche, 11 heures [et lundi, 21 et 22 août 1853] (1).

J'expédierai demain un petit paquet contenant tes Contes, et deux écrans chinois que j'ai trouvés ici dans une boutique. Je souhaite qu'ils te fassent plaisir, bonne chère Muse. Quant aux Contes, je n'ai pas touché à « Richesse oblige »,

(1) Deux autres lettres à la même, des 17 et 20 août, sont inédites.

comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre. Cette œuvre me semble complètement à refaire, ou plutôt à laisser.

Tu t'es étrangement méprise sur ce que je disais relativement à Leconte ; pourquoi veux-tu que, dans toutes ces matières, je ne sois pas franc? Je ne peux pourtant (et avec toi, surtout, au risque des déductions forcées et allusions lointaines que tu en tires) déguiser ma pensée. J'exprime en ces choses ce qui me semble à moi *la Règle*. Pourquoi veux-tu toujours t'y faire rentrer? Quand je parle de femmes tu te mets du nombre. Tu as tort, cela me gêne. J'avais dit que Leconte me paraissait avoir besoin de l'*élément gai* dans sa vie, je n'avais pas entendu qu'il lui fallait une grisette ; me prends-tu pour un partisan des amours légères, comme J.-P. *de* Béranger? la chasteté absolue me semble comme à toi préférable (moralement) à la débauche, mais la débauche pourtant (si elle n'était un mensonge) serait une chose belle et il est bon, sinon de la pratiquer, du moins de la rêver ; qu'on s'en lasse vite, d'accord ! [.....]

Oui, je soutiens (et ceci pour moi doit être un dogme pratique dans la vie d'artiste) qu'il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. Les satisfactions du corps et de la tête n'ont rien de commun; s'ils se rencontrent mêlés, prenez-les et gardez-les ; mais *ne les cherchez pas réunis*, car ce serait *factice*, et cette idée de *bonheur* du reste est la cause presque exclusive de toutes les infortunes humaines ; réservons la moelle de notre cœur pour la doser en tartines, le jus intime des passions pour le mettre en bouteilles, faisons de tout notre nous-même un résidu sublime pour nourrir les postérités ! Sait-on ce qui se perd chaque jour par les écoulements du sentiment?

On s'étonne des mystiques, mais le secret est là ; leur amour, à la manière des torrents, n'avait qu'un seul lit, étroit, profond, en pente, et c'est pour cela qu'il emportait tout.

Si vous voulez à la fois chercher le Bonheur et le Beau, vous n'atteindrez ni à l'un ni à l'autre, car le second n'arrive que par le sacrifice ; l'Art, comme le Dieu des Juifs, se repaît d'holocaustes. Allons ! déchire-toi, flagelle-toi, roule-toi dans la cendre, avilis la matière, crache sur ton corps, arrache ton cœur ! tu seras seul, tes pieds saigneront, un dégoût infernal accompagnera tout ton voyage, rien de ce qui fait la joie des autres ne causera la tienne, ce qui est piqûre pour eux sera déchirure pour toi — et tu rouleras, perdu dans la foule, avec cette petite lueur à l'horizon. Mais elle grandira, elle grandira comme un soleil, les rayons d'or t'en couvriront la figure, ils passeront en toi, tu seras éclairée du dedans, tu te sentiras légère et tout esprit, et après chaque saignée la chair pèsera moins. Ne cherchons donc que la tranquillité, ne demandons à la vie qu'un fauteuil et non des trônes, que de la satisfaction et non de l'ivresse. La Passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le métier. L'Art est assez vaste pour occuper tout un homme; en distraire quelque chose est presque un crime, c'est un vol fait à l'idée, un manque au devoir. Mais on est faible, la chair est molle et le cœur, comme un rameau chargé de pluie, tremble aux secousses du sol ; on a des besoins d'air comme un prisonnier, des défaillances infinies vous saisissent, on se sent mourir. La sagesse consiste à jeter par-dessus le bord la plus petite partie possible de la cargaison, pour que le vaisseau flotte à l'aise. [.....]

Tu as accusé ces jours-ci les fantômes de Trouville ! (1), mais je t'ai beaucoup écrit depuis que je suis à Trouville, et le plus long retard dont j'ai été coupable a été de six jours (ordinairement je ne t'écris que toutes les semaines) ; tu ne t'es donc pas aperçue qu'ici justement j'avais recours à toi, au milieu de la solitude intime qui m'environne? Tous mes souvenirs de ma jeunesse crient sous mes pas, comme les coquilles de la plage. Chaque lame de la mer que je regarde tomber éveille en moi des retentissements lointains. J'entends gronder les jours passés et se presser comme des flots toute l'interminable série des passions disparues. Je me rappelle les spasmes que j'avais, des tristesses, des convoitises qui sifflaient par rafales, comme le vent dans les cordages, et de larges envies vagues tourbillonnant dans du noir, comme un troupeau de mouettes sauvages dans une nuée orageuse ; et sur qui veux-tu que je me repose si ce n'est sur toi? ma pensée fatiguée de toute cette poussière se couche ainsi sur ton souvenir, plus mollement que sur un banc de gazon. L'autre jour, en plein soleil et tout seul, j'ai fait six lieues à pied au bord de la mer, cela m'a demandé tout l'après-midi ; je suis revenu ivre, tant j'avais humé d'odeurs et pris de grand air, j'ai arraché des varechs et ramassé des coquilles, je me suis couché à plat dos sur le sable et sur l'herbe, j'ai croisé les mains sur mes yeux et j'ai regardé les nuages. Je me suis ennuyé, j'ai fumé, j'ai regardé les coquelicots, je me suis endormi cinq minutes sur la dune, une petite pluie qui tombait m'a réveillé ; quelquefois, j'entendais un chant d'oiseau coupant par intermittence le bruit de la mer ; quelquefois un ruisselet, filtrant à travers la falaise, mêlait son clapotement doux au grand battement des flots. Je suis rentré comme le soleil couchant dorait les vitres du village, il était marée basse, le marteau des charpentiers résonnait sur la carcasse des barques à sec, on sentait le goudron avec l'odeur des huîtres.

Observation de morale et d'esthétique. — Un brave homme d'ici, qui a été maire pendant *quarante ans*, me disait que pendant cet espace de temps il n'avait vu que *deux* condamnations pour vol, sur la population qui est de plus de trois mille habitants. Cela me semble lumineux, les matelots sont-ils d'une autre pâte que les ouvriers, quelle est la raison de cela? Je crois qu'il faut l'attribuer au *contact du grand ;* un homme qui a toujours sous les yeux autant d'étendue que l'œil humain en peut parcourir, doit retirer de cette fréquentation une sérénité dédaigneuse (voir le gaspillage des marins de tout grade, insouci de la vie et de l'argent) ; je crois que c'est dans ce sens-là qu'il faut chercher la *moralité de l'Art.* Comme la nature, il sera donc moralisant par son élévation virtuelle et utile par le sublime. La vue d'un champ de blé est quelque chose qui réjouit plus le philanthrope que celle de l'Océan, car il est convenu que l'Agriculture pousse aux bonnes mœurs. Mais quel piètre homme qu'un charretier près d'un matelot ! L'idéal est comme le Soleil, il pompe à lui toutes les crasses de la Terre.

On n'est quelque chose qu'en vertu seulement de l'élément où l'on respire ; tu me sais gré des conseils que je t'ai donnés depuis deux ans, parce que tu as fait depuis deux ans de grands progrès. Mais mes conseils ne valent pas quatre sous ; tu as

(1) Voir *Mémoires d'un Fou.*

acquis seulement *la Religion* et comme tu gravites là dedans, tu es montée. Je crois que si l'on regardait toujours les cieux, on finirait par avoir des ailes.

A propos d'ailes, que de dindons sont ici-bas ! dindons qui passent pour des aigles et qui font la roue comme des paons.

J'ai renoué connaissance (en le rencontrant sur le quai) avec M. Cordier, gentleman de ces contrées, ancien sous-préfet de Pont-l'Evêque sous Louis-Philippe, député réac, ex-membre de la parlotte d'Orsay, ex-auditeur au Conseil d'Etat, jeune homme tout à fait bien, docteur en droit, belle fortune (fils d'un ancien marchand de bœufs), fréquentant à Paris la haute société, ami de M. Guizot et jouant, dit-on, fort *joliment du violon*. Je l'avais connu autrefois ici, et à Paris chez Toirac (tu peux juger l'esprit).

Il s'est fait bâtir un chalet charmant et qui fait rumeur dans le pays ; l'extérieur est vraiment d'un homme de goût, mais c'est tellement *cossu* à l'intérieur que c'en est atroce : il a imaginé de décorer son salon de *marines* peintes à fresque (des marines en vue de la mer !), tout est peinturluré, doré, candélabré, c'est pompeux et mastoc, la grosse patte du bouvier fait craquer le gant blanc du *monsieur bien*. Il est là, enrageant de n'être pas préfet, s'embêtant fort, prétendant qu'il s'amuse, et aspirant à l'héritière comme le nez du père Aubry à la tombe ; et des mots : « J'ai renoncé aux vanités, je méprise le monde, je ne m'occupe plus que d'art ». S'occuper d'art ! c'est avoir des vitraux de couleur dans son escalier, avec des meubles en chêne façon Louis XIII. Dans sa chambre à coucher j'ai vu des volumes de Fourier : « Il est bon (disait-il) de lire tout, il faut tout admettre, ne fût-ce que pour réfuter ces garçons-là ! aussi vous avez pu voir à la Chambre comme je m'en acquittais ! » A la Chambre il s'est beaucoup occupé de la *question de la viande* et a fait même à ses propres frais, et en compagnie d'autres fortes têtes (ou fortes gueules), un voyage en Allemagne afin d'étudier *le bœuf*. Quand il a été habillé (il allait dîner en ville), nous sommes sortis ensemble. Comme je demandais du feu pour allumer un cigare, il m'a fait entrer dans la cuisine. « J'ai soif, va me chercher un verre de cidre », a-t-il commandé à une façon de petit vacher qui était là ; l'enfant est monté dans la belle salle à manger et en a rapporté deux verres et une carafe de cristal : « Sacré nom de Dieu, f... imbécile, je t'ai dit *dans un verre de cuisine.* » Il était exaspéré ! et me montrant lui-même les deux verres (qui valaient bien de trois à quatre francs pièce) : « Ce serait fâcheux de les casser, voyez le filet ! j'ai commandé des *verres artistiques*. Je tiens à ce que tout chez moi ait un *cachet particulier.* »

Il devait aller après dîner faire des visites, danser au salon des Bains, jouer le whist chez Mme Pasquier, et pendant dix minutes il n'avait cessé de me parler de la solitude !

Voilà la race commune des gens qui sont *à la tête de la Société*. Dans quel gâchis nous pataugeons ! quel niveau ! quelle anarchie ! La médiocrité se couvre d'intelligence, il y a des recettes pour tout, des mobiliers voulus et qui disent : « Mon maître aime les arts. Ici on a l'âme sensible. Vous êtes chez un homme grave ! » Et quels discours ! quel langage ! quel commun ! Où aller vivre, miséricorde ! Saint Polycarpe avait coutume de répéter, en se bouchant les oreilles et s'enfuyant

du lieu où il était : « Dans quel siècle, mon Dieu ! m'avez-vous fait naître ! » Je deviens comme saint Polycarpe.

La bêtise de tout ce qui m'entoure s'ajoute à la tristesse de ce que je rêve. Peu de gaieté en somme ; j'ai besoin d'être rentré chez moi et de reprendre la *Bovary* furieusement ; je n'y peux songer, tout travail ici m'est impossible.

Je relis beaucoup de Rabelais, je fume considérablement. Quel homme que ce Rabelais ! Chaque jour on y découvre du neuf. Prends donc, toi, pauvre Muse, l'habitude de lire *tous les jours un classique*. Tu ne lis pas assez ; si je te prêche cela sans cesse, chère amie, c'est que je crois cette hygiène salutaire. [.....]

Nous nous en allons d'ici de mercredi prochain (après-demain) en huit ; nous irons un jour à Pont-l'Evêque, un au Havre et nous serons rentrés à Croisset samedi, qui doit être le 3 ; envoie-moi l'adresse exacte de ce bon Babinet pour que je le cadotte de son caneton dès que je serai rentré. Comme il rehausse dans mon estime, depuis que je sais que son désordre vient de ses désordres ! c'est un tempérament herculéen ! une riche nature, mi-sage (*sapiens*, le sage, de *sapere*, goûter, le sage est l'homme qui goûte), et Babinet goûte ce qui est beau et bon.

Allons, adieu, pauvre chère Muse, pioche bien ta *Servante*. Mille tendres baisers sur les yeux, à toi tout.

A LOUIS BOUILHET.

Trouville, 23 août 1853 (1).

Quelle sacrée pluie ! comme ça tombe ! Tout se fond en eau ! Je vois passer sous mes fenêtres des bonnets de coton abrités par des parapluies rouges, les barques vont partir à la mer. J'entends les chaînes des ancres qu'on lève avec des imprécations générales à l'adresse du mauvais temps. S'il dure encore trois ou quatre jours, ce qui me paraît probable, nous plions bagages et revenons.

Admire encore ici une de ces politesses de la Providence et qui y feraient croire : chez qui suis-je logé? chez un pharmacien ! mais de qui est-il l'élève? de Dupré ! il fait comme lui beaucoup d'eau de Seltz. « Je suis le seul à Trouville qui fasse de l'eau de Seltz ! » En effet, dès huit heures du matin, je suis souvent réveillé par le bruit des bouchons qui partent inopinément. Pif ! paf ! La cuisine est en même temps le laboratoire ; un alambic monstrueux y courbe parmi les casseroles

L'effrayante longueur de son cuivre qui fume

et souvent on ne peut mettre le pot au feu à cause des préparations pharmaceutiques. Pour aller dans la cour il faut passer par-dessus des paniers pleins de bouteilles. Là, crache une pompe qui vous mouille les jambes. Les deux garçons rincent des bocaux ; un perroquet répète du matin au soir : « As-tu bien déjeuné, Jacko? » et enfin un môme de dix ans environ le fils de la maison, l'espoir de la pharmacie, s'exerce à des tours de force en soulevant des poids avec ses dents.

Ce voyage de Trouville m'a fait repasser mon cours d'histoire intime. J'ai beaucoup rêvassé sur ce théâtre de mes passions. Je prends congé d'elles et pour toujours, je l'espère ; me voilà à moitié de la vie, il est temps de dire adieu aux tristesses

(1) Une lettre à Louise Colet, de la même date, est inédite.

juvéniles. Je ne cache pas cependant qu'elles me sont, depuis trois semaines, revenues à flot. J'ai eu deux ou trois bons après-midi en plein soleil, tout seul sur le sable, et où je retrouvais tristement autre chose que des coquilles brisées ! J'en ai fini avec tout cela, Dieu merci ! Cultivons notre jardin et ne levons plus la tête pour entendre crier les corneilles.

Comme il me tarde d'avoir fini la *Bovary*, *Anubis* et mes trois Préfaces pour entrer dans une période nouvelle, pour me livrer au « Beau pur ». L'oisiveté où je vis depuis quelque temps me donne un désir cuisant de transformer par l'Art tout ce qui est « de moi », tout ce que j'ai senti. Je n'éprouve nullement le besoin d'écrire mes mémoires ; ma personnalité même me répugne, et les objets immédiats me semblent hideux ou bêtes. Je me reporte sur l'idée. J'arrange les barques en tartanes, je déshabille les matelots qui passent pour en faire des sauvages marchant tout nus sur des plages vermeilles, je pense à l'Inde, à la Chine, à mon conte oriental (dont il me vient des fragments), j'éprouve le besoin d'épopées gigantesques.

Mais la vie est si courte ! Je n'écrirai jamais comme je veux, ni le quart de ce que je rêve. Toute cette force que l'on se sent et qui vous étouffe, il faudra mourir avec elle et sans l'avoir fait déborder !

J'ai revu hier à deux heures d'ici un village où j'avais été il y a onze ans avec ce bon Orlowski. Rien n'était changé aux maisons, ni à la falaise, ni aux barques : les femmes au lavoir étaient agenouillées dans la même pose, en même nombre, et battaient leur linge sale dans la même eau bleue ; il pleuvait un peu, comme l'autre fois. Il semble, à certains moments, que l'univers s'est immobilisé, que tout est devenu statue et que nous seuls vivons. Et est-ce insolent la nature ! quel polisson de visage impudent ! On se torture l'esprit à vouloir comprendre l'abîme qui nous sépare d'elle, mais quelque chose de plus farce encore, c'est l'abîme qui nous sépare de nous-mêmes. Quand je songe qu'ici, à cette place, en regardant ce mur blanc à rechampis vert, j'avais des battements de cœur, et qu'alors j'étais plein de « Pohésie », je m'ébahis, je m'y perds, j'en ai le vertige comme si je découvrais tout à coup un mur à pic, de deux mille pieds, au-dessous de moi.

Ce petit travail que je fais, je vais le compléter cet hiver, quand tu ne seras plus là, pauvre vieux, le dimanche, en rangeant, brûlant, classant toutes mes paperasses. Avec la *Bovary* finie, c'est l'âge de raison qui commence. Et puis, à quoi bon s'encombrer de tant de souvenirs, le passé nous mange trop, nous ne sommes jamais au présent qui seul est important dans la vie. Comme je philosophise ! J'aurais bien besoin que tu fusses là ! Il me coûte d'écrire ; les mots me manquent, je voudrais être étendu sur ma peau d'ours, près de toi, et devisant « mélancoliquement » ensemble.

Sais-tu que dans le dernier numéro de la *Revue* notre ami Leconte était assez mal traité? (1). Ce sont définitivement de plates canailles ; « la phalange » est un chenil. Tous ces animaux-là sont encore beaucoup plus bêtes que féroces. Toi qui aimes le mot « piètre », c'est tout cela qui l'est.

Ecris-moi une démesurée lettre, le plus tôt que tu pourras et embrasse-toi de ma part, adieu.

(1) *Revue de Paris*, 15 août 1853 : *Revue littéraire, Poèmes antiques* [signé J. Verdun].

* A LOUISE COLET.

[Trouville], vendredi soir, 11 heures, [26 août 1853].

Ceci est probablement ma dernière lettre de Trouville, nous serons dans huit jours au Havre et le samedi à Croisset, au milieu de la semaine prochaine je t'enverrai un petit mot. Le samedi soir à Croisset, si Bouilhet n'y est pas, je t'écrirai ; tâche que j'aie une lettre de toi en rentrant pour le samedi ou le dimanche matin plutôt, cela me fera un bon retour. Quelle *bosse* de travail je vais me donner une fois rentré. Cette vacance ne m'aura pas été inutile, elle m'a rafraîchi. Depuis deux ans je n'avais guère pris l'air, j'en avais besoin, et puis je me suis un peu retrempé dans la contemplation des flots, de l'herbe et du feuillage. Ecrivains que nous sommes et toujours courbés sur l'Art, nous n'avons guère avec la nature que des communications imaginatives ; il faut quelquefois regarder la lune ou le soleil en face. La sève des arbres vous entre au cœur par les longs regards stupides que l'on tient sur eux. Comme les moutons qui broutent du thym parmi les prés ont ensuite la chair plus savoureuse, quelque chose des saveurs de la nature doit pénétrer notre esprit s'il s'est bien roulé sur elle. Voilà seulement huit jours tout au plus que je commence à être tranquille et à savourer avec simplicité les spectacles que je vois. Au commencement j'étais ahuri, puis j'ai été triste, je m'ennuyais ; à peine si je m'y fais qu'il faut partir ; je marche beaucoup, je m'éreinte avec délices, moi qui ne peux souffrir la pluie j'ai été tantôt trempé jusqu'aux os, sans presque m'en apercevoir, et quand je m'en irai d'ici je serai chagrin, c'est toujours la même histoire! Oui, je commence à être débarrassé de moi et de mes souvenirs. Les joncs qui le soir fouettent mes souliers en passant sur la dune m'amusent plus que mes songeries (je suis aussi loin de la *Bovary* que si je n'en avais écrit de ma vie une ligne).

Je me suis ici beaucoup *résumé* et voilà la conclusion de ces quatre semaines fainéantes : adieu, c'est-à-dire adieu et pour toujours, au *personnel*, à l'intime, au relatif. Le vieux projet que j'avais d'écrire plus tard mes mémoires m'a quitté. Rien de ce qui est de ma personne ne me tente. Les attachements de la jeunesse (si beaux que puisse les faire la perspective du souvenir, et entrevus même d'avance sous les feux de Bengale du style) ne me semblent plus beaux. Que tout cela soit mort et que rien n'en ressuscite ! à quoi bon? Un homme n'est pas plus qu'une puce, nos joies comme nos douleurs doivent s'absorber dans notre œuvre, on ne reconnaît pas dans les nuages les gouttes d'eau de la rosée que le soleil y a fait monter ! Evaporez-vous, pluie terrestre, larmes des jours anciens, et formez dans les cieux de gigantesques volutes, toutes pénétrées de soleil.

Je suis dévoré maintenant par un besoin de métamorphoses. Je voudrais écrire tout ce que je vois, non tel qu'il est, mais transfiguré. La narration exacte du fait réel le plus magnifique me serait impossible. Il me faudrait le *broder* encore.

Les choses que j'ai le mieux senties s'offrent à moi transposées dans d'autres pays et éprouvées par d'autres personnes. Je change ainsi les maisons, les costumes, le ciel, etc. Ah ! qu'il me tarde d'être débarrassé de la *Bovary*, d'*Anubis* et de mes trois Préfaces (c'est-à-dire des trois seules fois, qui n'en feront qu'une, où j'écrirai

de la critique), que j'ai hâte donc d'avoir fini tout cela pour me lancer à corps perdu dans un sujet *vaste et propre*. J'ai des prurits d'épopée, je voudrais de grandes histoires à pic, et peintes du haut en bas. Mon conte oriental me revient par bouffées, j'en ai des odeurs vagues qui m'arrivent et qui me mettent l'âme en dilatation.

Ne rien écrire et rêver de belles choses (comme je fais maintenant) est une charmante chose, mais comme on paie cher plus tard ces voluptueuses ambitions-là ! *Quels renfoncements !* je devrais être sage (mais rien ne me corrigera) ; la *Bovary*, qui aura été pour moi un exercice excellent, me sera peut-être funeste ensuite comme *réaction*, car j'en aurai pris (ceci est faible et imbécile) un dégoût extrême des sujets à milieu commun. C'est pour cela que j'ai tant de mal à l'écrire, ce livre, il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément. Mais quand j'écris quelque chose de mes *entrailles*, ça va vite. Cependant voilà le péril, lorsqu'on écrit quelque chose de *soi*, la phrase peut être bonne par *jets* (et les esprits lyriques arrivent à l'effet facilement et en suivant leur pente naturelle), mais l'*ensemble manque*, les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales. Quand on écrit au contraire une chose *imaginée*, comme tout doit alors découler de la conception et que la moindre virgule dépend du plan général, l'attention se bifurque, il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue et regarder à ses pieds. Le détail est atroce, surtout lorsqu'on aime le détail comme moi. Les perles composent le collier, mais c'est le fil qui fait le collier ; or, enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre main, voilà la malice. On s'extasie devant la correspondance de Voltaire, mais il n'a jamais été capable que de *cela*, le grand homme ! c'est-à-dire *d'exposer son opinion personnelle*, et tout chez lui a été cela. Aussi fut-il pitoyable au théâtre, dans la poésie pure. De roman il en a fait un, lequel est le résumé de toutes ses œuvres, et le meilleur chapitre de *Candide* est la visite chez le seigneur *Procurante*, où Voltaire exprime encore son opinion personnelle sur à peu près tout. Ces quatre pages sont une des merveilles de la prose, elles étaient la condensation de soixante volumes écrits et d'un demi-siècle d'efforts. Mais j'aurais bien défié Voltaire de faire la description seulement d'un de ces tableaux de Raphaël dont il se moque. Ce qui me semble, à moi, le plus haut dans l'Art (et le plus difficile) ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver*. Aussi les très belles œuvres ont ce caractère, elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles ; quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdures et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Gœthe m'apparaissent *impitoyables*, cela est sans fond, infini, multiple. Par de petites ouvertures on aperçoit des précipices, il y a du noir en bas, du vertige, et cependant quelque chose de singulièrement doux plane sur l'ensemble ! c'est l'éclat de la lumière, le sourire du soleil, et c'est calme ! c'est calme ! et c'est fort, ça a des fanons comme le bœuf de Leconte.

Quelle pauvre création par exemple que Figaro à côté de Sancho ! comme on se le figure sur son âne, mangeant des oignons crus et talonnant le roussin, tout en

causant avec son maître. Comme on voit ces routes d'Espagne qui ne sont nulle part décrites. Mais Figaro où est-il? à la Comédie-Française, *littérature de société.*

Or, je crois qu'il faut détester celle-là, moi je la hais maintenant ; j'aime les œuvres qui *sentent la sueur*, celles où l'on voit les muscles à travers le linge et qui marchent pieds nus, ce qui est plus difficile que de porter des bottes, lesquelles bottes sont des moules à usage de podagre : on y cache des ongles tors avec toutes sortes de difformités. Entre les pieds du Capitaine ou ceux de Villemain et les pieds des pêcheurs de Naples, il y a toute la différence des deux littératures. L'une n'a plus de sang dans les veines, les oignons semblent y remplacer les os, elle est le résultat de l'âge, de l'éreintement, de l'abâtardissement, elle se cache sous une certaine forme cirée et convenue, rapiécée et prenant eau. Elle est, cette forme, pleine de ficelles et d'empois ; c'est monotone, incommode, embêtant, on ne peut avec elle ni grimper sur les hauteurs, ni descendre dans les profondeurs, ni traverser les difficultés (ne la laisse-t-on pas en effet à l'entrée de la science où il faut prendre des sabots?), elle est bonne seulement à marcher sur le trottoir, dans les chemins battus et sur le parquet des salons, où elle exécute de petits craquements fort coquets qui irritent les gens nerveux ; ils auront beau la vernir, les goutteux, ce ne sera jamais que de la peau de veau tannée. Mais l'autre ! l'autre, celle du bon Dieu, elle est bistrée d'eau de mer et elle a les ongles blancs comme l'ivoire, elle est dure à force de marcher sur les rochers, elle est belle à force de marcher sur le sable. Par l'habitude en effet de s'y enfoncer mollement, le galbe du pied peu à peu s'est développé selon son *type*, il a vécu selon sa forme, grandi dans son milieu le plus propice. Aussi, comme ça s'appuie sur la terre, comme ça écarte les doigts, comme ça court, comme c'est beau !

Quel dommage que je ne sois pas professeur au Collège de France ! j'y ferais tout un cours sur cette grande question des Bottes comparées aux littératures. « Oui, la *Botte est un monde,* » dirais-je, etc. Quels jolis rapprochements ne pourrait-on pas faire sur le Cothurne, la Sandale ! etc...

Quel beau mot, que Sandale ! et comme il est impressionnant, n'est-ce pas? Celles qui ont des bouts retroussés en pointe comme des croissants de lune et qui sont couvertes de paillettes étincelantes, tout écrasées d'ornements magnifiques, ressemblent à des poèmes indiens. Elles viennent du Gange, avec elles on marche dans des pagodes, sur des planchers d'aloès noircis par la fumée des cassolettes et sentant le musc, elles traînent dans les harems sur des tapis à arabesques désordonnées, cela fait penser à des hymnes sans fin, à des amours repus... La *Marcoub* du fellah, ronde comme un pied de chameau, jaune comme l'or, à grosses coutures et serrant les chevilles, chaussure de patriarche et de pâtre ; la poussière lui va bien, la Bible. Toute la Chine n'est-elle point dans un soulier de Chinoise garni de damas rose et portant des chats brodés sur son empeigne?

Dans l'entrelacement des bandelettes aux pieds de l'Apollon du Belvédère, le génie plastique des Grecs a étalé toutes ses grâces. Quelles combinaisons de l'ornement et du nu ! quelle harmonie du fond et de la forme, comme le pied est bien fait pour la chaussure ou la chaussure pour le pied !

N'y a-t-il pas un rapport *évident* entre les durs poèmes du moyen âge (monorimes souvent) et les souliers de fer tout d'une pièce que les gens d'armes portaient

alors, éperons de six pouces de longueur à molettes formidables, périodes embarrassantes et hérissées.

Les souliers de Gargantua étaient faits avec « quatre cent six aulnes de velours bleu, deschiquetez mignonnement par lignes parallèles jointes en cylindres uniformes ». Je vois là l'architecture de la Renaissance. Les bottes Louis XIII, évasées et pleines de rubans et de pompons comme un pot rempli de fleurs, me rappellent l'hôtel de Rambouillet, Scudéry, Marini. Mais il y a tout à côté une longue rapière espagnole à poignée romaine = Corneille.

Du temps de Louis XIV, la littérature avait les bas bien tirés, ils étaient de couleur brune. On voyait le mollet, les souliers étaient carrés du bout (La Bruyère, Boileau), et il y avait aussi quelques fortes bottes à l'écuyère, robustes chaussures dont la coupe était grandiose (Bossuet, Molière). Puis on arrange en pointe le bout du pied, littérature de la Régence (*Gil Blas*), on économise le cuir, et la *forme* (encore un calembour !) est poussée à une telle exagération d'*antinaturalisme* qu'on en arrive presque à la Chine (sauf la fantaisie du moins) ; c'est mièvre, léger, contourné, le talon est si haut que l'aplomb manque, plus de base ; et d'autre part on rembourre le mollet, emplissage philosophique flasque (Raynal, Marmontel, etc.) ; l'académique chasse le poétique, règne des *boucles* (pontificat de Monseigneur de La Harpe), et maintenant nous sommes livrés à l'anarchie des *gnaffs*. Nous avons eu les jambarts, les mocassins et les souliers à la poulaine. J'entends dans les lourdes phrases de MM. Pitre-Chevalier et Emile Souvestre, bretons, l'assommant bruit des galoches celtiques. Béranger a usé jusqu'au lacet la bottine de la grisette et Eugène Sue montre outre mesure les ignobles bottes éculées du chourineur, l'un sent le graillon et l'autre l'égout, il y a des taches de suif sur les phrases de l'un, des traînées de m... tout le long du style de l'autre. On a été chercher du neuf à l'étranger, mais ce neuf est vieux (nous travaillons en vieux), échec des rebottes à la Russe et des littératures laponnes, valaques, norvégiennes (Ampère, Marmier et autres curiosités de la *Revue des Deux-Mondes*). Sainte-Beuve ramasse les défroques les plus nulles, ravaude ces guenilles, dédaigne le connu et, ajoutant du fil et de la colle, continue son petit commerce (renaissance des talons rouges, genre Pompadour et Arsène Houssaye, etc.). Il faut donc jeter toutes ces ordures à l'eau, en revenir aux fortes bottes ou aux pieds nus, et surtout arrêter là ma digression de cordonnier ; d'où diable vient-elle? d'un horrifique verre de rhum que j'ai bu ce soir, sans doute. Bonsoir.

---

* A LA MÊME.

[Trouville], samedi soir, minuit, 27 août 1853[1].

[.....] J'ai été bien heureux que ma dernière lettre t'ai fait tant de plaisir ! Tu as enfin compris et approuvé même ce qui d'abord t'avait blessée. La nature, va, s'est trompée en faisant de toi une femme, *tu es du côté des mâles*. Il faut te souvenir de cela toujours, quand quelque chose te heurte, et voir en toi si l'élément féminin ne l'emporte pas. *Poésie oblige*, elle oblige à nous regarder toujours comme sur un trône et à ne jamais songer que nous sommes de la foule et nous y trouvons

compris. T'indignerais-tu si on te disait du mal des Français, des chrétiens, des provençaux? Laisse donc là ton sexe comme ta patrie, ta religion et ta province, on doit être âme le plus possible, et c'est par ce détachement que l'immense sympathie des choses et des êtres nous arrivera plus abondante. La France a été constituée du jour que les provinces sont mortes, et le sentiment humanitaire commence à naître sur les ruines des patries. Il arrivera un temps où quelque chose de plus large et de plus haut le remplacera, et l'homme aimera le néant même, tant il se sentira participant.

J'ai dit aux vers du tombeau : vous êtes mes pères, etc.

C'était beau, le bénissement des ânes et des vaches au moyen âge, mais ce qui était humilié deviendra intelligence. La science en cela marche en avant, pourquoi la poésie n'irait-elle pas plus vite encore? Il faut la porter toujours au delà de nous-mêmes, et quand je traite les femmes de haut, tu protestes en ton cœur contre cette insolence, il te semble que c'est injuste ; à coup sûr, si te t'y comptais ! Allons donc !

Adieu, bon courage ! travaille bien ! j'ai épuisé toute ma provision de papier à lettres. De Pont-l'Evêque sans doute je t'écrirai un petit mot jeudi. [.....]

D'ici à Mantes, je reverrai le plan de l'*Acropole*. Penses-y de ton côté. Nous l'arrêterons là.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi soir, 2 septembre, 9 heures.

Nous voilà revenus un jour plus tôt. Comme il n'y avait point de vapeur du Havre pour Rouen le 3, nous avons cette nuit couché à Honfleur. Dès 6 heures il a fallu se lever et à midi nous étions rentrés.

Ce n'est pas sans un certain plaisir que je me retrouve à ma table, quoique j'aie été fort triste à Trouville la veille de mon départ; il me semblait (et à raison, je crois) que j'y avais été médiocre, que je n'avais pas assez reniflé, aspiré, regardé. La mer, ce jour-là, était plus belle encore, toute bleue, et le ciel aussi. Enfin !

J'ai rangé mes affaires avec cette activité de sauvage qui me distingue ; tout pendant mon absence avait été brossé, ciré, verni (jusqu'à mes pieds de momie que mon domestique a jugé convenable de badigeonner avec de la gomme), et j'avoue que j'ai retrouvé mon tapis, mon grand fauteuil et mon divan avec charme ; ma lampe brûle, mes plumes sont là. Ainsi recommence une autre série de jours pareils aux autres jours, ainsi vont recommencer les mêmes mélancolies et les mêmes enthousiasmes isolés. [.....]

Rien ne prouve mieux le *caractère borné* de notre vie humaine que le *déplacement*. Plus on la secoue, plus elle sonne creux. Puisque, après s'être remué, il faut se reposer, puisque notre activité n'est qu'une répétition continuelle, quelque diversifiée qu'elle ait l'air, jamais nous ne sommes mieux convaincus de l'étroitesse de notre âme que lorsque notre corps se répand. On se dit : « Il y a dix ans j'étais là », et on est là, et on pense les mêmes choses, et tout l'intervalle est oublié. Puis il vous apparaît, cet intervalle, comme un immense précipice où le néant tournoie,

quelque chose d'indéfini vous sépare de votre propre personne et vous rive au non-être. Ce qui prouve peut-être que l'on vieillit, c'est que le temps, à mesure qu'il y en a derrière nous, nous semble moins long. Autrefois, un voyage de six heures en bateau à vapeur, en pyroscaphe, comme dirait le pharmacien, me paraissait démesuré, j'y avais des ennuis abondants. Aujourd'hui, ça a passé en un clin d'œil, j'ai des souvenirs de mélancolie et de soleil qui me brûlaient, tout accoudé sur ces bastingages de cuivre et regardant l'eau. Celui qui domine tous les autres est un voyage de Rouen aux Andelys avec Alfred (j'avais seize ans) ; nous avions envie de crever, à la lettre ; alors, ne sachant que faire, et par ce besoin de sottises qui vous prend dans tous les états de démoralisation radicale, nous bûmes de l'eau-de-vie, du rhum, du kirsch et du potage (c'était du riz au gras). Il y avait sur ce bateau toutes sortes de beaux messieurs et de belles dames de Paris. Je vois encore un voile vert que le vent arracha d'un chapeau de paille et qui vint s'embarrasser dans mes jambes ; un monsieur en pantalon blanc le ramassa... Elle était à Trouville, la femme d'Alfred, avec son nouveau mari, je ne l'ai pas vue.

Dès lundi je me livre à une *Bovary* furibonde. Il faut que ça marche et bien ! Ce sera ! Et toi, bonne chère Muse, où en est la *Servante?* tu as bien raison d'y être longtemps. Parle-moi de ta santé? tes vomissements t'ont-ils reprise? Et permets-moi à ce propos un petit conseil que je te *supplie* de suivre : je crois ton habitude, de ne boire que de l'eau, détestable ; mon frère m'a soutenu, il y a quelque temps, que *dans notre pays* c'était une cause souvent de cancers à l'estomac ; cela peut être exagéré ; mais tout ce que je sais, c'est que mon père, qui était un maître homme dans son métier, préconisait fort la purée septembrale, comme disait ce vieux Rabelais. Sois sûre que dans un climat où l'on absorbe tant d'humidité, s'en fourrer toujours dans l'estomac sans rien qui la corrige est une mauvaise chose ; essaie pendant un mois de boire de l'eau rougie ou, si tu trouves ce mélange trop mauvais, bois à la fin de tes repas un verre de vin pur.

J'ai lu avant-hier, dans mon lit, presque tout un volume de l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine (la bataille de Waterloo) ; quel homme médiocre que ce Lamartine ! Il n'a pas compris la beauté de Napoléon décadent, cette rage de géant contre les mirmidons qui l'écrasent ; rien d'ému, rien d'élevé, rien de pittoresque ; même Alexandre Dumas eût été sublime à côté ; Chateaubriand, plus injuste ou plutôt plus injurieux, est bien au-dessus.

Pourquoi cette phrase de Rabelais me trotte-t-elle dans la tête : « L'Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau »? Je la trouve pleine d'autruches, de girafes, d'hippopotames, de nègres et de poudre d'or.

Adieu, mille bonnes tendresses. [.....] Point de lettre du Crocodile? La dernière fois, il a été cinq semaines à nous répondre. En voilà 6 ou 7 !

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi soir, minuit, [7 septembre 1853].

[.....] J'ai repris la *Bovary*, voilà depuis lundi cinq pages d'à peu près faites, *à peu près* est le mot, il faut s'y remettre ; comme c'est difficile ! j'ai bien peur que

mes *comices* ne soient trop longs, c'est un dur endroit. J'y ai *tous* mes personnages de mon livre en action et en dialogue, les uns mêlés aux autres, et par là-dessus un grand paysage qui les enveloppe ; mais si je réussis ce sera bien symphonique.

Bouilhet a fini de ses *Fossiles* la partie descriptive ; son mastodonte ruminant au clair de lune dans une prairie est énorme de poésie, ce sera peut-être de toutes ses pièces celle qui fera le plus d'*effet* à la généralité ! Il ne lui reste plus que la partie philosophique, la dernière. Au milieu du mois prochain, il ira à Paris se choisir un logement pour s'y installer au commencement de novembre ; que ne suis-je à sa place !

Décidément, l'article de Verdun (que je crois de Jourdan, c'est une idée que j'ai) sur Leconte est plus bête qu'hostile ; j'ai fort ri de la comparaison que l'on fait avec les *beaux morceaux* de la *Chute d'un ange*, quelle politesse d'ours ! Quant aux *Poèmes Indiens* et à la pièce de *Dies iræ* pas un mot. Il y a aussi une bonne naïveté, pourquoi appeler le Sperchius, *Sperkhios?* cela me semble une vraie janoterie. Que devient-il, le bon Leconte, est-il plus avancé dans son poème celtique? Voit-il une occasion quelconque de publier ses *Runas* (1)? J'ai une extrême envie de les relire. Et la *Servante*, quand la verra-t-on?

Je relis maintenant du Boileau ou plutôt tout Boileau, et avec moult coups de crayon aux marges. Cela me semble vraiment fort, on ne se lasse point de ce qui est bien écrit, le style c'est la vie ! c'est le sang même de la pensée ! Boileau était une petite rivière, étroite, peu profonde, mais admirablement limpide et bien encaissée ; c'est pourquoi cette onde ne tarit pas ; rien ne se perd de ce qu'il veut dire ; mais que d'Art il a fallu pour faire cela, et avec si peu ! Je m'en vais ainsi, d'ici deux ou trois ans, relire attentivement *tous* les classiques français et les annoter, travail qui me servira pour mes *Préfaces* (mon ouvrage de critique littéraire, tu sais) ; j'y veux prouver l'insuffisance des écoles, quelles qu'elles soient, et bien déclarer que nous n'avons pas la prétention, nous autres, d'en faire une et qu'il n'en faut pas faire ; nous sommes au contraire *dans la tradition ;* cela me semble, à moi, strictement exact, cela me rassure et m'encourage. Ce que j'admire dans Boileau, c'est ce que j'admire dans Hugo, et où l'un a été bon, l'autre est excellent. Il n'y a *qu'un Beau*, c'est le même partout, mais il a des aspects différents, il est plus ou moins coloré par les reflets qui les dominent. Voltaire et Chateaubriand, par exemple, ont été médiocres par les mêmes causes, etc. Je tâcherai de faire voir pourquoi la critique esthétique est restée si en retard de la critique historique et scientifique, on n'*avait point de base*. La connaissance qui leur manque à tous, c'est l'*anatomie du style ;* savoir comment une phrase se membre et par où elle s'attache ; on étudie sur des mannequins, sur des traductions, d'après des professeurs, des imbéciles incapables de tenir l'instrument de la science qu'ils enseignent, une plume, je veux dire, et la vie manque ! l'amour ! l'amour, ce qui ne se donne pas, le secret du bon Dieu, l'âme, sans quoi rien ne se comprend.

Quand j'aurai fini cela — ce sera un travail d'une grande année, pas plus (mais au moins je me serai vengé littérairement, comme dans ce *Dictionnaire des Idées reçues* je me vengerai moralement) — quand j'aurai fini cela (après la *Bovary* et

(1) *Le Runoia (Poèmes barbares).*

l'*Anubis* toutefois), j'entrerai sans doute dans une phase nouvelle et il me tarde d'y être ; moi qui écris si lentement, je me ronge de plans. Je veux faire deux ou trois longs bouquins épiques, des romans dans un milieu grandiose où l'action soit forcément féconde et les détails riches d'eux-mêmes, luxueux et tragiques tout à la fois, des livres à grandes murailles peintes du haut en bas.

Il y avait dans la *Revue de France* (fragment de Michelet sur Danton) un jugement sur Robespierre qui m'a plu ; il le signale comme étant, de sa personne, un *gouvernement*, et c'est pour cela que tous les *gouvernementomanes* républicains l'ont aimé. La médiocrité chérit la Règle, moi je la hais ; je me sens contre elle et contre toute restriction, corporation, caste, hiérarchie, niveau, troupeau, une exécration qui m'emplit l'âme, et c'est par ce côté-là peut-être que je comprends le martyre.

Adieu, belle ex-démocrate. [.....]

---

* A LA MÊME.

Lundi soir, minuit et demi. [Croisset, 12 septembre 1853].

La tête me tourne d'embêtement, de découragement, de fatigue ! J'ai passé quatre heures sans pouvoir faire une phrase. Je n'ai pas aujourd'hui écrit une ligne, ou plutôt j'en ai bien griffonné cent ! Quel atroce travail ! quel ennui ! Oh ! l'Art ! l'Art ! Qu'est-ce donc que cette chimère enragée qui nous mord le cœur, et pourquoi? Cela est fou de se donner tant de mal ! Ah ! la *Bovary*, il m'en souviendra ! J'éprouve maintenant comme si j'avais des lames de canif dans les ongles, et j'ai envie de grincer des dents ; est-ce bête ! Voilà donc où mène ce doux passe-temps de la littérature, cette crème fouettée. Ce à quoi je me heurte, c'est à des situations communes et un dialogue trivial ; bien écrire le médiocre et faire qu'il garde en même temps son aspect, sa coupe, ses mots même, cela est vraiment diabolique, et je vois se défiler maintenant devant moi de ces gentillesses en perspective pendant trente pages au moins ; ça s'achète cher, le style ! Je recommence ce que j'ai fait l'autre semaine ; deux ou trois effets ont été jugés hier par Bouilhet ratés, et avec raison ; il faut que je redémolisse presque toutes mes phrases. [.....]

Je sais ce que les dérangements me coûtent, mon impuissance maintenant me vient de Trouville. Quinze jours avant de m'absenter, ça me trouble, il faut à toute force que je me réchauffe et que ça marche ! — ou que j'en crève. — Je suis humilié, nom de Dieu, et humilié par devers moi de la rétivité de ma plume ; il faut la gouverner comme les mauvais chevaux qui refusent, on les serre de toute sa force à les étouffer et ils cèdent.

Nous avons reçu vendredi la nouvelle que le père Parain était mort. Ma mère devait partir pour Nogent, mais elle a été reprise un peu à la poitrine, elle s'est mis des sangsues aujourd'hui ; j'ai toujours un fonds d'inquiétude de ce côté. Cette mort, je m'y attendais, elle me fera plus de peine plus tard, je me connais ; il faut que les choses s'incrustent en moi ; elle a seulement ajouté à la prodigieuse irritabilité que j'ai maintenant et que je ferais bien de calmer, du reste, car elle me déborde

quelquefois, mais [c'est] cette rosse de *Bovary* qui en est cause. Ce sujet bourgeois me dégoûte. [.....]

En voilà encore un de parti ! Ce pauvre père Parain, je le vois maintenant dans son suaire comme si j'avais le cercueil, où il pourrit, sur ma table, devant mes yeux. L'idée des asticots qui lui mangent les joues ne me quitte pas. Je lui avais fait du reste des adieux éternels, en le quittant la dernière fois. Quand je suis arrivé de Nogent chez toi, j'avais été seul tout le temps dans le wagon par un beau soleil. Je revoyais en passant les villages que nous traversions autrefois en chaise de poste, aux vacances, tous en famille avec les autres, morts aussi. Les vignes étaient les mêmes et les maisons blanches, la longue route poudreuse, les ormes ébranchés sur le bord. [.....]

Adieu, il est tard. Je n'ai pas de feu, j'ai froid. [.....] Mille baisers, à toi. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi minuit, [16 septembre 1853].

Il m'est *impossible* de retrouver la citation de Montaigne sur Pic de la Mirandole (ceci prouve que je ne connais pas assez mon Montaigne), il me faudrait pour cela relire et non feuilleter (car je l'ai feuilleté) tout Montaigne.

Sapho s'est jetée à l'eau du haut du promontoire de Leucade, île de la mer Egée, ou autrement dit Archipel. Leucade est une petite île entre celle de Lesbos et la terre d'Asie Mineure (au bord du golfe de Smyrne). Leucade se trouve maintenant dans un golfe qu'on appelle golfe d'Adramite (1) (j'ignore le nom antique). Pour ce qui est de Sapho, il y en a deux, la poétesse et la courtisane. La première était de Mitylène en Lesbos, vivait dans le VIIe siècle avant Jésus-Christ, a poussé la tribadie à un grand degré de perfection, et fut exilée de Mitylène avec Alcée. La seconde, née dans la même île, mais à Eresos, paraît être celle qui aima Phaon ; cette opinion (moderne du reste, car ordinairement on confond les deux) s'appuie sur un passage de l'historien Nymphis : « Sapho d'Eresos aima passionnément Phaon ». On remarque aussi que Hérodote, qui a écrit tout au long l'histoire de Sapho de Mitylène, ne parle ni de cet amour, ni de ce suicide.

Enfin me revoilà en train ! ça marche ! ma machine retourne ! ne blâme pas mes roidissements, bonne chère Muse, j'ai l'expérience qu'ils servent, rien ne s'obtient qu'avec effort, tout a son sacrifice. La perle est une maladie de l'huître et le style, peut-être, l'écoulement d'une douleur plus profonde. — N'en est-il pas de la vie d'artiste, ou plutôt d'une œuvre d'Art à accomplir, comme d'une grande montagne à escalader? Dur voyage, et qui demande une volonté acharnée! D'abord on aperçoit d'en bas une haute cime; dans les cieux, elle est étincelante de pureté, elle est effrayante de hauteur ! et elle vous sollicite cependant à cause de cela même. On part, mais à chaque plateau de la route, le sommet grandit, l'horizon se recule, on va par les précipices, les vertiges et les découragements, il fait froid! et l'éternel ouragan des hautes régions vous enlève en passant jusqu'au dernier lambeau de

(1) Edremid.

votre vêtement ; la terre est perdue pour toujours, et le but sans doute ne s'atteindra pas. C'est l'heure où l'on compte ses fatigues, où l'on regarde avec épouvante les gerçures de sa peau. L'on n'a rien qu'une indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir. Quelquefois, pourtant, un coup des vents du ciel arrive et dévoile à votre éblouissement des perspectives innombrables, infinies, merveilleuses ! A vingt mille pieds sous soi on aperçoit les hommes, une brise olympienne emplit vos poumons géants, et l'on se considère comme un colosse ayant le monde entier pour piédestal. Puis le brouillard retombe et l'on continue à tâtons ! — à tâtons, s'écorchant les ongles aux rochers et pleurant de la solitude. N'importe ! mourons dans la neige, périssons dans la blanche douleur de notre désir, au murmure des torrents de l'Esprit, et la figure tournée vers le soleil !

J'ai travaillé ce soir avec émotion, mes bonnes sueurs sont revenues et j'ai regueulé, comme par le passé.

Oui, c'est beau Candide ! fort beau ! *Quelle justesse!* Y a-t-il moyen d'être plus large, tout en restant aussi net? — Peut-être non. Le merveilleux effet de ce livre tient sans doute à la nature des idées qu'il exprime, c'est aussi bien que cela qu'il faut écrire, mais pas comme cela.

Pourquoi perds-tu ton temps à relire *Graziella* quand on a tant de choses à relire? Voilà une distraction sans excuse, par exemple ! — Il n'y a rien à prendre à de pareilles œuvres. Il faut s'en tenir *aux sources* et Lamartine est un robinet. Ce qu'il y a de fort dans *Manon Lescaut*, c'est le souffle *sentimental*, la naïveté de la passion qui rend les deux héros si vrais, si sympathiques, si honorables, quoiqu'ils soient des fripons. C'est un grand cri du cœur, ce livre, la composition en est fort habile ; quel ton d'excellente compagnie ! mais moi, j'aime mieux les choses plus épicées, plus en relief, et je vois que tous les livres de premier ordre le sont à outrance; ils sont criants de vérité, archidéveloppés et plus abondants de détails intrinsèques au sujet. *Manon Lescaut* est peut-être le premier des livres secondaires. Je crois, contrairement à ton avis de ce matin, que l'on peut intéresser avec tous les sujets ; quant à faire du Beau avec eux, je le pense aussi, théoriquement du moins, mais j'en suis moins sûr. La mort de Virginie est fort belle, mais que d'autres morts aussi émouvantes (parce que celle de Virginie est exceptionnelle) ! ce qu'il y a d'*admirable*, c'est sa lettre à Paul écrite de Paris, elle m'a toujours arraché le cœur quand je l'ai lue ; que l'on pleure moins à la mort de ma mère *Bovary* qu'à celle de Virginie, j'en suis sûr d'avance, mais l'on pleurera plus sur le mari de l'une que sur l'amant de l'autre, et ce dont je ne doute pas, c'est du cadavre. Il faudra qu'il vous poursuive. La première qualité de l'Art et son but est l'*illusion ;* l'émotion, laquelle s'obtient souvent par certains sacrifices de détails poétiques, est une tout autre chose et d'un ordre inférieur. J'ai pleuré à des mélodrames qui ne valaient pas quatre sous et Gœthe ne m'a jamais mouillé l'œil, si ce n'est d'admiration.

Tu me parais là-bas, à ta campagne, en bon train. Je ne comprends pas que tu ne puisses travailler aussi bien à Paris, car enfin tu as tout ton temps à toi. J'ai envoyé les canetons à Babinet et n'en ai point reçu de réponse. Dans le numéro d'aujourd'hui, les vers de Bouilhet y sont, et seuls (1) ! ces gars-là sont comme les

(1) *Revue de Paris*, 15 septembre 1853 : *Printemps, Chanson d'amour, Flux et reflux.*

ânes, ils baissent les oreilles quand on les étrille. Adieu, j'ai envie de dormir, fasse Morphée que je te rêve ! [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi, 1 heure du matin, [21-22 septembre 1853].

Non ! « tout mon bonheur n'est pas dans mon travail, et je plane peu sur les ailes de l'inspiration ». Mon travail au contraire fait mon chagrin. La littérature est un vésicatoire qui me démange, je me gratte par-là jusqu'au sang. Cette volonté qui m'emplit n'empêche pas les découragements, ni les lassitudes. Ah ! tu crois que je vis en brahmane dans une absorption suprême, et humant, les yeux clos, le parfum de mes songes. Que ne le puis-je ! Plus que toi j'ai envie de sortir de là, de cette œuvre, j'entends. Voilà deux ans que j'y suis ! C'est long, deux ans ! toujours avec les mêmes personnages, et à patauger dans un milieu aussi fétide. Ce qui m'assomme, ce n'est ni le mot, ni la composition, mais mon *objectif*, je n'y ai rien qui soit excitant. Quand j'aborde une situation, elle me dégoûte d'avance par sa vulgarité, je ne fais autre chose que de doser de la m... A la fin de la semaine prochaine, j'espère être au milieu de mes comices. Ce sera ou ignoble, ou fort beau ; l'envergure surtout me plaît, mais ce n'est point facile à décrocher. Voilà trois fois que Bouilhet me fait refaire un paragraphe (lequel n'est point encore venu), il s'agit de décrire l'effet d'un homme qui allume des lampions. Il faut que ça fasse rire, et jusqu'à présent c'est très froid.

Tu vois, bonne chère Muse, que nous ne nous ménageons guère, et quand nous te traitons si durement pour les corrections, c'est que nous te traitons comme nous-mêmes.

Il a dû partir hier pour Cany, Bouilhet, je ne sais si je le verrai dimanche ; dans une quinzaine, il part à Paris pour s'aller chercher un logement, puis il reviendra pendant huit jours, et puis adieu. Cela m'attriste grandement. Voilà huit ans que j'ai l'habitude de l'avoir tous les dimanches ; ce commerce si intime va se trouver rompu, la seule oreille humaine à qui parler ne sera plus là, encore quelque chose de parti, de jeté en arrière, de dévoré sans retour.

Quand donc ferai-je comme lui? quand me décrocherai-je de mon rocher? Mais j'entends mes plumes qui me disent, comme les oiseaux voyageurs à René : « Homme, la saison de ta migration n'est point encore venue ».

Ah ! je pense à toi souvent, va, plus souvent que je ne le voudrais, cela m'amollit, m'attriste, me *retarde*. [.....]

Delisle tient-il à ce que je fasse une insigne malhonnêteté à l'*Athenæum?* J'y suis tout disposé : je peux leur écrire que je les supplie de ne plus m'envoyer leur journal. Qu'il tienne bon contre le gars Planche, il *faut être Cannibale!*

Dans le dernier numéro de la *Revue*, il y a un conte de Pichat (1) qui m'a fait rire pour plus de cinquante francs, comme dit Rabelais. Lis-moi ça un peu ! du reste ça sert beaucoup, le mauvais, quand il arrive à être de ce tonneau-là. La

(1) *Un conte de fée* (*Revue de Paris*, 15 septembre 1853).

lecture de ce conte m'a fait enlever dans la *Bovary* une expression commune dont je n'avais pas eu conscience et que j'ai remarquée là.

Je ne suis pas sans inquiétude sur le grand Crocodile. Notre paquet a-t-il été perdu? Il me semble qu'il était dans le caractère de l'homme de répondre de suite à ma lettre. Tu ferais bien de lui en écrire une (que j'enverrais seule) où tu lui dirais que tu ne sais que penser de ce retard. Qu'en dis-tu?

Je viens de relire tout Boileau, en somme c'est raide. Ah ! quand je serai à Paris, près de toi, quels bons petits cours de littérature nous ferons !

Les affaires d'Orient m'inquiètent. Quelle belle charge, s'il y allait avoir la guerre et que tout l'Orient fanatisé se révoltât. Qui sait? Il ne faut qu'un homme comme Abd-el-Kader, lâché à point, et qui amènerait à Constantinople tous les Bédouins d'Asie. Vois-tu les Russes bousculés, et cet empire crevant d'un coup de lance comme un ballon gonflé. O Europe ! quel émétique je te souhaite.

Je n'en peux plus de fatigue, adieu, un de ces jours je me mettrai à t'écrire de meilleure heure et causerai plus longuement.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi, minuit et demi (1).

Voici enfin un envoi du Grand Crocodile (je garde une lettre à Mme d'Aunet que je t'enverrai la première fois, le paquet serait trop gros), tu verras un discours dont j'ai le double et qui me paraît peu raide. J'ai peur que le grand homme ne finisse par s'abêtir là-bas, dans sa haine. L'attention qu'il a eue de t'envoyer ce journal de Jersey me semble très délicate. Dans sa lettre à moi, il me dit qu'il exige la correspondance, et il qualifie mes lettres des « plus spirituelles et des plus nobles du monde ». J'ai envie maintenant de lui écrire tout ce que je pense ; le blesserai-je? mais je ne peux pourtant lui laisser croire que je suis républicain, que j'admire le peuple, etc. : il y a une mesure à prendre entre la grossièreté et la franchise que je trouve difficile, qu'en dis-tu? Par un hasard singulier, on m'a apporté avant-hier un pamphlet en vers contre lui, stupide, calomniant, baveux ; il est d'un citoyen d'ici, ancien directeur de théâtre, drôle qui a épousé pour sa fortune une femme sortant des Madelonnettes et qui, veuf maintenant, se retrouve sur le pavé, ne sachant comment vivre ; cela est *payé* bien sûr, mais n'aura guère de succès, car c'est *illisible*. [.....]

Ce bon Leconte rêve les Indes, aller là-bas et y mourir ; oui, c'est un beau rêve, mais c'est un rêve ; car on est si pitoyablement organisé qu'on en voudrait revenir, on crèverait de langueur, on regretterait la nature, la mine des maisons et les indifférents même. Il *faut se renfermer* et continuer tête baissée dans son œuvre, comme une taupe. Si rien ne change d'ici à quelques années, il se formera entre les intelligences libérales un compagnonnage plus étroit que celui de toutes les sociétés clandestines ; à l'écart de la foule un mysticisme nouveau grandira, les hautes idées poussent à l'ombre et au bord des précipices, comme les sapins.

(1) *Sic* sur l'autographe. Le timbre de la poste (arrivée à Gisors) est 24 septembre 1853, c'est à dire *samedi*. Il semble donc bien que Flaubert ait écrit, en réalité le *vendredi* 23, et se soit trompé de jour.

Mais une vérité me semble être sortie de tout cela ; c'est qu'on n'a nul besoin du vulgaire, de l'élément nombreux des majorités, de l'approbation, de la consécration ; 89 a démoli la royauté et la noblesse, 48 la bourgeoisie et 51 *le peuple*. Il n'y a plus *rien*, qu'une tourbe canaille et imbécile. Nous sommes tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'esprit, on fait des livres pour tout le monde, de l'Art pour tout le monde, de la science pour tout le monde, comme on construit des chemins de fer et des chauffoirs publics. L'humanité a la rage de l'abaissement moral, et je lui en veux de ce que je fais partie d'elle.

J'ai bien travaillé aujourd'hui ; dans une huitaine, je serai au milieu de mes comices que je commence maintenant à comprendre, j'ai un fouillis de bêtes et de gens beuglant et bavardant, avec mes amoureux en dessus, qui sera bon je crois. Et cette *Servante*, quand la caresse-t-on?

Sais-tu que ce pauvre père Parain en mourant ne pensait qu'à moi, qu'à Bouilhet, qu'à la littérature enfin, il croyait qu'on lisait des vers de lui (Bouilhet). Comme je le regretterai, cet excellent cœur qui me chérissait si aveuglément, si jamais j'ai un succès ! quel plaisir j'aurais eu à voir sa mine au drame de Bouilhet ou au tien ! quel est le sens de tout cela, le but de tout ce grotesque et de tout cet horrible?

Voilà l'hiver qui vient, les feuilles jaunissent, beaucoup tombent déjà, j'ai du feu maintenant et je travaille à ma lampe, les rideaux fermés, comme en décembre. Pourquoi les premiers jours d'automne me plaisent-ils plus que les premiers du printemps? je n'en suis plus cependant aux poésies pâles de chutes de feuilles et de brumes sous la lune ! Mais cette couleur dorée m'enchante, tout a je ne sais quel parfum triste qui enivre, je pense à de grandes chasses féodales, à des vies de château ; sous de larges cheminées, on entend bramer les cerfs au bord des lacs, et les bois frémir.

Quand reviens-tu à Paris (1)? Adieu, bonne chère amie, mille baisers à toi. Prends garde de perdre, ou d'égarer même, le discours. Où tu es, ça pourrait avoir des inconvénients. Faut-il t'envoyer la lettre à Mme d'Aunet ici, ou attendre que tu sois à Paris?

---

* A LA MÊME.

[Croisset], lundi soir, minuit, [26 septembre 1853].

Ci-inclus une lettre du Crocodile pour sa dulcinée.

Pourquoi donc n'as-tu pas été franche avec moi, bonne chère Louise? [.....] En ces matières du reste j'ai toujours l'air d'un plat bourgeois et d'une canaille, je suis tranquillement à me chauffer les pieds à un grand feu, dans une robe de soie, et en ce qu'on peut appeler (à la rigueur) un château, tandis que tant de braves gens qui me valent, et plus, sont à tirer le diable par la queue avec leurs pauvres mains d'anges ! J'ai enfin de quoi ne pas m'inquiéter de mon dîner, chose immense et que j'appréciais peu jadis, alors que plein de fantaisies luxueuses j'en voulais

(1) Louise Colet était à la campagne près de Gisors.

jouir dans la vie ; mais je leur ai toutes donné congé ; je fuis ces idées-là comme malsaines ; elles sont au fond petites et partent du plus bas de l'imagination, il faut se faire des harems dans la tête, des palais avec du style, et draper son âme dans la pourpre des grandes périodes. Ah ! si j'étais riche, quelles rentes je ferais à toi, à Bouilhet, à Leconte et à ce bon père Babinet ! Ce serait beau, une vie piétée et fort aérée dans une grande demeure pleine de marbres et de tableaux, avec des paons sur des pelouses, des cygnes dans des bassins, une serre chaude et un suprême cuisinier, à cinq ou six, là, ou trois ou quatre même, quelle bénédiction ! Elle est charmante, la lettre du père Babinet, j'en raffole, j'adore ce bonhomme, c'est fouillis, touffu, nourri, il y a là plus de naïveté, d'esprit et de lecture que dans vingt journaux en dix ans ; et je ne parle pas du cœur qui y palpite à chaque ligne. *Viendra-t-il me voir?* j'en suis anxieux, j'aurais grand plaisir à le recevoir. Quant à Leconte, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que je l'aime beaucoup, il le sait ; tout ce que je pourrais lui écrire, il le pense. Je partage son indignation contre ce misérable Planche, je garde à ce drôle une vieille rancune qui date de 1837, à propos d'un article contre Hugo ; il y a des choses qui vous blessent si profondément aux plus purs endroits de l'âme que la cicatrice est éternelle, et il est certain que je verrais le gars Planche crever sous mes yeux avec une certaine satisfaction. Qu'il ne le ménage pas, c'est un homme qui passera partout et qu'il faut faire passer partout. La générosité à l'encontre des gredins est presque une indélicatesse à l'encontre du bien. Dans le refus de son article à l'*Athenæum*, et dans la malveillance de la *Revue* à son endroit, il y a du Du Camp. [.....] Mais il faut ajouter encore deux autres éléments : 1° influence bigote, système de moralité impérialiste et amie de l'ordre ; 2° haine de la poésie. [.....]

Le plus grand de la bande, n'était-ce pas Girardin? or le voilà maintenant avec la cinquantaine passée, une fortune des plus restreintes et une considération nulle. En fait d'habileté, je préfère donc les cotonniers de ma belle patrie.

J'en ai connu un, ce n'était pas un cotonnier, mais un indigoteur. Voilà un homme, celui-là ! il avait trouvé moyen dans l'espace de vingt ans d'acquérir deux cent mille livres de rente (en terre) en mouillant ses indigos, lesquels il descendait dans sa cave nuitamment et *lui-même !* mais quelle canaille ! quelle modestie ! quel bon père de famille ! quelle mise de caissier ! la probité se hérissait jusque sur les poils de sa redingote ; il ne cherche pas à briller, celui-là, à éblouir les sots ! mais à les flouer, ce qui est bien plus magistral ! Oh Jésus, Jésus, redescends donc pour chasser les vendeurs du temple ! et que les lanières dont tu les cingleras soient faites de boyaux de tigre, qu'on les ait trempées dans le vitriol, dans de l'arsenic ! qu'elles les brûlent comme des fers rouges ! qu'elles les hachent comme des sabres et qu'elles les écrasent comme ferait le poids de toutes tes cathédrales accumulées sur ces infâmes !

Enchanté du fiasco du citoyen Méry ! encore un habile, celui-là, un malin, un homme d'esprit, un gaillard *qui ne se fiche pas mal de ça ;* quand on fait de sa plume un alambic à ordures pour gagner de l'argent, et qu'on ne gagne pas même d'argent, on n'est en définitive qu'un idiot doublé d'un misérable.

Je ne pardonne point aux hommes d'action de ne pas réussir, puisque le succès est la seule mesure de leur mérite. Napoléon a été *trompé* à Waterloo :

sophisme, mon vieux, je ne suis pas du métier, je n'y connais goutte, il *fallait vaincre;* or, j'admire le vainqueur, quel qu'il soit.

Le père Hugo avait perdu l'adresse de Londres, c'est pour cela qu'il a été longtemps à me répondre, dit-il, sa lettre était impudemment de Jersey, par bonheur il n'est arrivé aucun mal. Je suis curieux du volume, mais comment l'aurai-je? J'essaycrai de lui répondre une *bonne* lettre, tant pis si le fond le choque, la forme sera convenable. Je ne peux pas mentir pour lui être agréable et je ne lui cacherai pas que je me souhaite ses illusions, mais ne les partage point]; je dis illusions et non convictions ; non, s. n. de D... non ! je ne peux admirer le peuple et j'ai pour lui en masse fort peu d'entrailles parce qu'il en est, lui, totalement dépourvu. Il y a un cœur *dans l'humanité,* mais il n'y en a point *dans le peuple,* car le peuple, comme la patrie, est une chose morte. Où bat-il donc maintenant, le cœur synthétique de toutes les forces nobles de l'être humain? A Constantinople, dans la poitrine d'un derviche chevelu qui hurle contre les Moscoves. C'est là que s'est réfugiée à cette heure là seule *protestation morale* qui soit encore.

Pauvre flamme de la liberté et de l'enthousiasme ! tu brûles là-bas entre des œufs d'autruche et sous les coupoles de porcelaine, dans une lampe musulmane, au fond d'une mosquée. Ah ! ces bons Turcs, ces vieux Bakaloum, comme je les aime ! quels souhaits je fais pour eux ! j'y pense sans cesse, que ne puis-je reprendre mon tarbouch, [.....] et courir partout Stamboul en criant « Allah ! Allah ! Emsik el duroud (au nom de Dieu ! au nom de Dieu ! prenez vos armes) » ; je sens à ces pensées comme une brise du désert qui m'arriverait sur la figure. S'il se soulevait, tout l'Orient ! si les Bédouins du Hauran allaient venir et toute la Perse ! et l'Arabie l'inconnue ! il ne faut qu'un homme, non, un prophète ! un homme-idée, Abd-el-Kader qu'on lâcherait, mais il a fait son temps.

Il paraît que l'on redoute pour cet hiver une misère soignée ; est-ce possible ! des gens si forts, après avoir tant soigné les *intérêts matériels* et après avoir tant donné *d'ouvrage!* tant fait travailler le peuple ! il se trouve que le peuple n'a pas un sou, charmant ! as-tu vu dans la *Presse* (1) la joie de Blanqui à propos de l'entrée de la viande étrangère. Il était malade, mais il n'a pas pu *retenir son émotion* à cette nouvelle ; il s'est tellement senti déborder d'enthousiasme qu'il a pris la plume pour communiquer au public son bonheur, et *au risque même de compromettre sa santé!* Sainte Thérèse n'était pas plus contente d'avoir vu le Christ dans sa chambre que ce gars-là n'est content de voir venir les bœufs d'Amérique en France! O Aristophane et Molière, quels galopins vous fûtes !

C'est parce que je suis au bout de mon papier et qu'il est une heure et demie passée que je te quitte, car je suis fort en train de causer.

Adieu donc, toutes sortes de tendresses.

(1) 22 septembre 1853.

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi minuit, [30 septembre 1853].

As-tu encore ta dent? fais-toi donc enlever cela, tout de suite, malgré les avis de Toirac. C'est une manie moderne de ces drôles. Il y a dix ans même chose m'est arrivée. Je préparais mon deuxième examen (autre dent) quand je fus pris d'une rage telle que je montai dans un fiacre en recommandant au cocher de m'arrêter à la première enseigne venue. Puis, une fois ma dent arrachée, Toirac, à qui je contai la chose, m'approuva ; et depuis quinze jours il me lanternait ainsi et m'embêtait avec un tas de drogues. Rien n'est pis au monde que la douleur physique, et c'est bien plus d'elle que de la mort, que je suis homme, comme dit Montaigne, « à me mettre sous la peau d'ung veau pour l'éviter ». Elle a cela de mauvais, la douleur, qu'elle nous fait trop sentir la vie ; elle nous donne à nous-même comme la preuve d'une malédiction qui pèse sur nous, *elle humilie* et cela est triste pour des gens qui ne se soutiennent que par l'orgueil.

Certaines natures ne souffrent pas, les gens sans nerfs ; sont-ils heureux ! mais de combien de choses aussi ne sont-ils pas privés? Chose étrange. A mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, la faculté nerveuse augmente, c'est-à-dire la faculté de souffrir ; souffrir et penser seraient-ils donc même chose? Le génie après tout n'est peut-être qu'un raffinement de la douleur, c'est-à-dire une plus complète et intense pénétration de l'objectif à travers notre âme? la tristesse de Molière sans doute venait de toute la bêtise humaine qu'il sentait comprise en lui, il souffrait des Diafoirus et des Tartufes qui lui entraient par les yeux dans la cervelle. Est-ce que l'âme d'un Véronèse, je suppose, ne s'imbibait pas de couleurs continuellement, comme un morceau d'étoffe sans cesse plongé dans la cuve bouillante d'un teinturier? tout lui apparaissait avec des grossissements de ton qui devaient lui tirer l'œil hors de la tête. Michel-Ange disait que les marbres frémissaient à son approche; ce qu'il y a de sûr c'est qu'il frémissait, lui, à l'approche des marbres. Les montagnes pour cet homme avaient donc une âme, elles étaient de nature correspondante, c'était comme la sympathie de deux éléments analogues ; mais cela devait établir, de l'une à l'autre, je ne sais où ni comment, des espèces de traînées volcaniques d'un ordre inconcevable, à faire péter la pauvre boutique humaine.

Me voilà à peu près au milieu de mes comices (j'ai fait quinze pages ce mois, mais non finies), est-ce bon ou mauvais? je n'en sais rien ; quelle difficulté que le dialogue quand on veut surtout que le dialogue ait du caractère ! peindre par le dialogue et qu'il n'en soit pas moins vif, précis et toujours distingué en restant même banal, cela est monstrueux et je ne sache personne qui l'ait fait dans un livre. Il faut écrire les dialogues dans le style de la comédie et les narrations avec le style de l'épopée.

Ce soir, j'ai encore recommencé sur un nouveau plan ma maudite page des lampions que j'ai déjà écrite quatre fois, il y a de quoi se casser la tête contre le mur ! il s'agit (en une page) de peindre les gradations d'enthousiasme d'une multitude à propos d'un bonhomme qui, sur la façade d'une mairie, place successivement plusieurs lampions ; il faut qu'on voie la foule gueuler d'étonnement et de joie et

cela sans charge ni réflexions de l'auteur. Tu t'étonnes quelquefois de mes lettres, me dis-tu ; tu trouves qu'elles sont bien écrites; belle malice! là, j'écris ce que je pense, mais penser pour d'autres et les faire parler comme ils eussent pensé, quelle différence ! Dans ce moment-ci par exemple, je viens de montrer dans un dialogue qui roule sur la pluie et le beau temps un particulier qui doit être à la fois bon enfant, commun, un peu canaille et prétentieux ! et à travers tout cela il faut qu'on voie qu'il *pousse sa pointe*. Au reste, toutes les difficultés que l'on éprouve en écrivant viennent du *manque d'ordre*. C'est une conviction que j'ai maintenant, si vous vous acharnez à une tournure ou à une expression qui n'arrive pas, *c'est que vous n'avez pas l'idée*. L'image, ou le sentiment bien net dans la tête, amène le mot sur le papier, l'un coule de l'autre. « Ce que l'on conçoit bien, etc. » Je le relis maintenant, ce vieux père Boileau, ou plutôt je l'ai relu en entier (je suis à présent à ses œuvres en prose), c'était un maître homme et un grand écrivain surtout, bien plus qu'un poète ; mais comme on l'a rendu bête ! quels piètres explicateurs et prôneurs il a eus ! La race des professeurs de collège, pédants d'encre pâle, a vécu sur lui et l'a aminci, déchiqueté comme une horde de hannetons fait à un arbre ; il n'était déjà pas si touffu ! n'importe, il était solide de racine et bien planté, droit, campé.

La critique littéraire me semble une chose toute neuve à faire (et j'y converge, ce qui m'effraie), ceux qui s'en sont mêlés jusqu'ici n'étaient pas du métier, ils pouvaient peut-être connaître l'anatomie d'une phrase, mais certes ils n'entendaient goutte à la physiologie du style. Ah ! la littérature ! quelle démangeaison permanente ! C'est comme un vésicatoire que j'ai au cœur ; il me fait mal sans cesse, et je me le gratte avec délices.

Et la *Servante?* pourquoi ai-je peur que ce ne soit trop long? C'est une bêtise qui tient sans doute à ce que le temps de la composition me trompe sur la dimension de l'œuvre. Au reste, il vaut mieux être trop long que trop court, mais le défaut général des poètes est la longueur, comme le défaut des prosateurs est le commun, ce qui fait que les premiers sont ennuyeux et les seconds dégoûtants : Lamartine, Eugène Sue. Combien de pièces dans le père Hugo sont trop longues de moitié. Et déjà le vers par lui-même est si commode à déguiser l'absence d'idées ! Analyse une belle tirade de vers et une autre de prose, tu verras laquelle est la plus pleine. La prose, art plus immatériel qui s'adresse moins aux sens, à qui tout manque de ce qui fait plaisir, a besoin d'être bourrée de choses et sans qu'on les aperçoive, mais en vers les moindres paraissent ; ainsi la comparaison la plus inaperçue dans une phrase de prose peut fournir tout un sonnet ; il y a beaucoup de troisièmes et de quatrièmes plans en prose ; doit-il y en avoir en poésie?

J'ai dans ce moment une forte rage de Juvénal. Quel style! quel style ! et quel langage que le latin ! Je commence aussi à entendre Sophocle un peu, ce qui me flatte. Quant à Juvénal, ça va assez rondement, sauf un contre-sens par-ci par-là et dont je m'aperçois vite. Je voudrais bien savoir et avec moult détails pourquoi Saulcy (1) a refusé l'article de Leconte, quels sont les motifs qu'on lui a allégués? cela peut nous être curieux à connaître ; tâche d'avoir le fin mot de l'histoire.

Tâche de te mieux porter et de travailler à Paris comme tu travaillais à la

(1) Co-directeur de l'*Athenæum français*.

campagne ; tu as pourtant tout ton temps à toi. Je plains bien ce pauvre Leconte de sa leçon. Pour avoir fait ce métier comme Bouilhet l'a fait pendant quatre ans, à huit et dix heures par jour (et il avait de plus que Leconte les maîtres de pensions sur le dos), je crois qu'il fallait être né avec une constitution enragée de force, un tempérament cérébral titanique. Il aura bien mérité la gloire aussi, celui-là ! mais on ne va au ciel que par le martyre, on y monte avec une couronne d'épines, le cœur percé, les mains en sang et la figure radieuse.

Adieu, mille baisers sur la tienne. A toi, ton vieux [.....].

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi minuit, [7 octobre 1853].

Je ne t'en écrirai pas long, ce soir, bonne chère Louise, tant je suis mal à mon aise, j'ai plus besoin de me coucher que d'écrire encore. J'ai eu toute la soirée des maux d'estomac et de ventre à m'évanouir, si j'en étais capable ; je crois que c'est une indigestion. J'ai aussi fort mal à la tête, je suis brisé. Voilà trop de nuits que je me couche tard ! Depuis que nous sommes revenus de Trouville, je me suis rarement mis au lit avant 3 heures ; c'est une bêtise, on s'épuise, mais je voudrais tant avoir fini ce roman ! Ah ! quels découragements quelquefois, quel rocher de Sisyphe à rouler que le style, et la prose surtout ! *ça n'est jamais fini.* Cette semaine pourtant et surtout ce soir (malgré mes douleurs physiques) j'ai fait un grand pas. J'ai arrêté le plan du milieu de mes comices (c'est du dialogue à deux, coupé par un discours, des mots de la foule et du paysage) ; mais quand les aurai-je faits? Comme cela m'ennuie ! que je voudrais en être débarrassé pour t'aller voir ! j'en ai tant besoin et je te désire beaucoup. [.....]

Je ne t'avais pas dit *ces vacances*, chère Louise (cela n'aurait pas eu de sens), mais cet hiver, ma mère devant aller à Paris ; je te réitère la promesse de mon engagement, *je ferai tout mon possible* pour que vous vous voyiez, pour que vous vous connaissiez. Après cela, vous vous arrangerez comme vous l'entendrez. Je me casse la tête à comprendre l'importance que tu y mets, mais enfin *c'est convenu*, n'en parlons plus.

Comme Leconte a eu raison de montrer les dents à Planche ! Ces canailles-là ! c'est toujours la même chose,

Oignez vilain, il vous poindra :
Poignez vilain, il vous oindra.

Avance-t-il dans son poème celtique, ce bon Leconte?

Vous allez être là-bas cet hiver un trio superbe. Moi, ma solitude commence, et ma vie va se dessiner comme je la passerai peut-être pendant trente ou quarante ans encore. J'aurai beau avoir un logement à Paris, je n'y resterai jamais que quelques mois de l'année, mon plus grand temps se passera ici... ; enfin Dieu est grand !... Oui, je vieillis et cela me vieillit beaucoup, ce départ de Bouilhet, quoique je ne le retienne guère, quoique je le pousse à partir.

Comme mes cheveux tombent ! Un perruquier qui me les coupait lundi dernier en a été effrayé, comme le Capitaine de la laideur de Villemain. Ce qui m'attriste, c'est que je deviens triste, et bêtement, d'une façon sombre et rentrée. Oh ! la *Bovary*, quelle meule usante c'est pour moi !

L'ami Maxime a commencé à publier (1) son Voyage en Egypte. *Le Nil* pour faire pendant à *le Rhin !* c'est curieux de nullité ; je ne parle pas du style, qui est archiplat et cent fois pire encore que dans le *Livre posthume ;* mais comme fond, comme faits, il n'y a rien ! les détails qu'il a le mieux vus et les plus caractéristiques dans la nature, il les oublie. Toi qui as lu mes notes, tu seras frappée de cela. Quelle dégringolade rapide ! Je te recommande surtout son passage des pyramides où brille, par parenthèse, un éloge de M. de Persigny.

As-tu répondu au Crocodile? vas-tu lui répondre? faut-il que je lui écrive?

Adieu, je fume une pipe et vais me coucher. Mille baisers sur le cœur. A toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi, minuit, [12 octobre 1853].

J'ai *la tête en feu* comme il me souvient de l'avoir eue après de longs jours passés à cheval ; c'est que j'ai aujourd'hui rudement chevauché ma plume. J'écris depuis midi et demi sans désemparer (sauf de temps à autre pendant cinq minutes, pour fumer une pipe, et une heure tantôt pour dîner). Mes comices m'embêtaient tellement que j'ai lâché là, pour jusqu'à ce qu'ils soient finis, grec et latin ; et je ne fais plus que ça à partir d'aujourd'hui ; ça dure trop ! il y a de quoi crever, et puis je veux t'aller voir.

Bouilhet prétend que ce sera la plus belle scène du livre. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle sera neuve et que l'intention en est bonne. Si jamais les effets d'une symphonie ont été reportés dans un livre, ce sera là. *Il faut que ça hurle par l'ensemble,* qu'on entende des beuglements de taureaux, des soupirs d'amour et des phrases d'administrateurs ; il y a du soleil sur tout cela, et des coups de vent qui font remuer les grands bonnets. Mais les passages les plus difficiles de *Saint-Antoine* étaient jeux d'enfant en comparaison. J'arrive au dramatique rien que par l'entrelacement du dialogue et les oppositions de caractère. Je suis maintenant en plein. Avant huit jours, j'aurai passé le nœud d'où tout dépend. Ma cervelle me semble petite pour embrasser d'un seul coup d'œil cette situation complexe. J'écris dix pages à la fois, sautant d'une phrase à l'autre. Il faut pourtant qu'un de ces jours j'écrive au Crocodile. Il a perdu l'adresse de Mme Farmer et ne pourrait nous adresser de lettres que de Jersey directement, ce qui est à éviter autant que possible.

Je suis presque sûr que Gautier ne t'a pas vue dans la rue lorsqu'il ne t'a pas saluée ; il est fort myope comme moi, à qui pareilles choses sont coutumières. C'eût été une insolence gratuite, qui n'est pas du reste dans ses allures, c'est un gros bonhomme fort pacifique et très p... Quant à épouser les animosités de l'ami,

(1) *Revue de Paris,* 1er octobre au 1er décembre 1853.

j'en doute fort, à la manière dont il m'en a parlé le premier. La dédicace, malgré ton opinion, ne prouve rien du tout, *pose* et *repose*. Le pauvre garçon se raccroche à tout, accole son nom à tout ; quelle descente que ce *Nil !* Si quelque chose pouvait me raffermir dans mes théories littéraires, ce serait bien lui. Plus le temps s'éloigne où Du Camp suivait mes avis et plus il dégringole, car il y a de *Tagahor* au *Nil* une décadence effrayante, et en passant par le *Livre posthume* qui est leur intermédiaire, le voilà maintenant au plus bas, et de la force du jeune Delessert, ça ne vaut pas mieux. La proposition de Jacottet m'a étrangement révolté, et tu as eu bien raison. Toi, aller faire des politesses à un galopin pareil ! ah ! non, non, non.

Quelle étrange créature tu fais, chère Louise, pour m'envoyer encore des diatribes, comme dirait mon pharmacien. Tu me demandes une chose, je te dis oui, je te la repromets, et tu grondes encore ! Eh bien, puisque tu ne me caches rien (ce dont je t'approuve), moi je ne te cache pas que cette idée me paraît un tic chez toi : tu veux établir entre des affections de nature différente une liaison dont je ne vois pas le sens, et encore moins l'utilité. Je ne comprends pas du tout comment les politesses que tu me fais à Paris engagent ma mère en rien. Ainsi j'ai été pendant trois ans chez Schlésinger où elle n'a jamais mis les pieds. De même que voilà huit ans que Bouilhet vient coucher, dîner et déjeuner tous les dimanches ici, sans que nous ayons eu une fois révélation de sa mère, qui vient à Rouen à peu près tous les mois ; et je t'assure bien que la mienne n'en est nullement choquée. Enfin, il sera fait selon ton désir. Je te promets, je le jure, que je lui exposerai tes raisons et que je la prierai de faire que vous vous voyiez. — Quant au reste, avec la meilleure volonté du monde je n'y peux rien ; peut-être vous conviendrez-vous beaucoup, peut-être vous déplairez-vous énormément. La bonne femme est peu liante, et elle a cessé de voir, non seulement toutes ses anciennes connaissances, mais ses amies même. Je ne lui en connais plus qu'une, et celle-là n'habite pas le pays.

Je viens de finir la *Correspondance* de Boileau, il était moins étroit dans l'intimité qu'en Apollon. J'ai vu là bien des confidences qui corrigent ses jugements. *Télémaque* est assez durement jugé, etc., et il avoue que Malherbe n'était pas né poète. N'as-tu pas remarqué combien ça a peu de volée, les correspondances des bonshommes de cette époque-là? on était terre à terre, en somme. Le lyrisme en France est une faculté toute nouvelle ; je crois que l'éducation des jésuites a fait un mal inconcevable aux lettres. Ils ont enlevé de l'Art la nature. Depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à Hugo, tous les livres, quelque beaux qu'ils soient, sentent la poussière du collège. Je m'en vais relire ainsi *tout mon français* et préparer de longue main mon *Histoire du sentiment poétique en France*. Il faut faire de la critique comme on fait de l'histoire naturelle, *avec absence d'idée morale ;* il ne s'agit pas de déclamer sur telle ou telle forme, mais bien d'exposer en quoi elle consiste, comment elle se rattache à une autre et *par quoi* elle vit (l'esthétique attend son Geoffroy Saint-Hilaire, ce grand homme qui a montré la légitimité des monstres). Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense, c'est le seul moyen à l'humanité de se mettre un peu au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement, dans le miroir de ses œuvres, elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut. — Eh bien, je crois cela faisable ; c'est peut-

être, comme pour les mathématiques, rien qu'une méthode à trouver. Elle sera applicable avant tout à l'Art et à la Religion, ces deux grandes manifestations de l'idée ; que l'on commence ainsi je suppose : la première idée de Dieu étant donnée (la plus faible possible), le premier sentiment poétique naissant (le plus mince qu'il soit), trouver d'abord sa manifestation, et on la trouvera aisément chez l'enfant, le sauvage, etc. ; voilà donc un premier point ; là, vous établissez déjà des rapports ; puis, que l'on continue, et en tenant compte de tous les contingents relatifs, climat, langue, etc. ; donc, de degré en degré, on peut s'élever ainsi jusqu'à l'Art de l'avenir, et à l'hypothèse du Beau, à la conception claire de sa réalité, à ce type idéal enfin où tout notre effort doit tendre ; mais ce n'est pas moi qui me chargerai de la besogne, j'ai d'autres plumes à tailler.

Adieu. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], 1 heure, nuit de lundi [17-18 octobre 1853] (1).

J'ai fait ce matin mes adieux à Bouilhet ; le voilà parti pour moi ; il reviendra samedi, je le reverrai peut-être encore deux autres fois ; mais c'est fini, les vieux dimanches sont rompus. Je vais être seul maintenant, seul, seul. Je suis navré d'ennui et humilié d'impuissance ; le fond de mes comices est à refaire, c'est-à-dire tout mon dialogue d'amour dont je ne suis qu'à la moitié ; les idées me manquent, j'ai beau me creuser la tête, le cœur et les sens, il n'en jaillit rien. J'ai passé aujourd'hui toute la journée, et jusqu'à maintenant, à me vautrer à toutes les places de mon cabinet, sans pouvoir non seulement écrire *une* ligne, mais trouver une pensée, un mouvement ! Vide, vide complet.

Ce livre, au point où j'en suis, me torture tellement (et si je trouvais un mot plus fort, je l'emploierais) que j'en suis parfois malade *physiquement*. Voilà trois semaines que j'ai souvent des soûleurs à défaillir ; d'autres fois, ce sont des oppressions ou bien des envies de vomir à table. Tout me dégoûte. Je crois qu'aujourd'hui je me serais pendu avec délices, si l'orgueil ne m'en empêchait ; il est certain que je suis tenté parfois de f... tout là, et la *Bovary* d'abord. Quelle sacrée maudite idée j'ai eue de prendre un sujet pareil ! Ah ! je les aurai connues, les *affres* de l'Art !

Je me donne encore quinze jours pour en finir ; au bout de ce temps-là, si rien de bon n'est venu, je lâche le roman indéfiniment et jusqu'à ce que je ressente le besoin d'écrire. Je t'irais bien voir tout de suite, mais je suis tellement irrité, irritant, maussade que ce serait un triste cadeau à te faire que ma visite. S.n.d.D., comme je rage !

Je veux écrire au Crocodile ; mais franchement je n'en ai toujours ni l'énergie, ni l'esprit.

Tu vas avoir un beau jeudi, toi ; je vous envie. Quelle bosse de *Servante* et de *Fossiles !*

(1) Une autre lettre, à la même, du 15 octobre, est inédite.

J'ai relu avant-hier soir *Han d'Islande* : c'est bien farce ! mais il y a un grand souffle là dedans et c'est curieux (d'intention de *Notre-Dame*).

Adieu ; je ne sais que te dire, sinon que je t'embrasse. Tâche de m'envoyer de l'inspiration, c'est une denrée dont j'ai grand besoin pour le quart d'heure. Pensez à moi jeudi ; ma pensée sera avec vous toute la soirée. Quelle pluie !

Le temps n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Encore adieu ; mille baisers tendres ; à toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche, 5 heures, [23 octobre 1853].

Bouilhet m'est revenu fort assombri ; il paraît que vous n'avez pas été gais là-bas, ce qu'il m'a dit de toi me navre, pauvre chère Louise. Qu'as-tu donc? allons, s. n. d. D., relève-toi, tu as fait une fort belle chose, à ce qu'il paraît. De l'orgueil ! de l'orgueil ! et toujours, il n'y a que ça de bon. Tu me verras avec Bouilhet quand il va aller te rejoindre. Que ne puis-je y rester ! mais je sens, je suis sûr que ce serait une insigne folie, et quand même cette conviction ne serait qu'une idée, comme on dit, ne suffit-il pas que j'aie cette idée pour qu'elle m'empêche et me trouble? [.....]

Bouilhet est pénétré de ta *Servante*. Il en trouve le plan très émouvant, la conduite bonne et le vers continuellement *ferme* : il ne te reproche qu'une chose, c'est d'avoir fait une allusion trop claire à Musset. Sans me prononcer encore, je penche à être de son avis, mais il faut voir. D'ici là je m'abstiens. Il m'a dit de très belles choses de cette œuvre ! la représentation au spectacle, *la servante servant les actrices !* etc., il paraît que tout cela est raide et a une haute tournure. En somme, Bouilhet a une grande opinion de ta *Servante*. Qu'il me tarde de la voir ! Le plaisir que cette nouvelle m'a causé est contrarié par l'idée que tu souffres. Qu'a donc ta santé depuis quelque temps? Tu te ronges, tu t'agites ; ménage tes pauvres nerfs, soigne-toi mieux. Ce conseil bourgeois est plus facile à donner qu'à suivre ; une chose cependant doit nous faire l'accepter : remarque que plus tu as bridé en toi l'élément sensible, plus l'intellectuel a grandi ; à mesure que la passion a tenu moins de place dans ta vie, l'Art s'est développé. Compare dans ton souvenir ce que tu faisais il y a quelques années, au milieu des orages, et ce que tu as écrit depuis deux ans, et tu remercieras peut-être le hasard de toutes ces larmes versées qui te paraissaient si stériles. Dans cinquante ou soixante pages *j'aurai fait* un pas, et l'époque de mon séjour à Paris se rapprochera. Un peu de patience, pauvre Muse, encore quelques mois. Croyez-vous donc qu'il ne m'en coûte rien et que je vais m'amuser tout seul? Ovide chez les Scythes n'était pas plus abandonné que je vais l'être.

Comment se fait-il que j'aie fait de bonne besogne cette semaine ? Bouilhet a été très content de mes comices (je n'ai plus qu'un point qui m'embarrasse) ; il trouve maintenant que c'est ardent, que ça marche franchement. Je me suis raidi et fouetté jusqu'au sang pour que mon héroïne soupire d'amour ; j'ai presque pleuré de rage. Enfin, encore un défilé de passé ou à peu près !

Allons, à bientôt maintenant ; tâche d'avoir fini la *Servante* ; prends courage,

et si la vie est mauvaise, si le soleil est pâle, est-ce que l'idéal n'est pas bon et l'Art resplendissant? C'est là, c'est là qu'il faut aller, comme dit la Mignon de Gœthe.

Mille baisers ; tout à toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mardi soir, minuit, [25 octobre 1853].

Bouilhet ne m'a parlé que de toi toute la journée de dimanche, ou du moins presque toute la journée. Il n'était pas gai, ce pauvre garçon ! eh bien, il oubliait ses chagrins pour ne penser qu'aux tiens. Dans quel diable d'état vous êtes-vous donc mis? Voilà de jolies dispositions à vous voir souvent ! Ah ! aime-le ce pauvre Bouilhet, car il t'aime d'une façon touchante et qui m'a touché, navré, ou plutôt, c'est ce qu'il m'a dit de toi qui m'a navré. J'ai passé un dimanche rude, et hier aussi, il faut même que je sois bien attaché à ce gredin-là, pour ne pas lui garder rancune (au fond du cœur) de tout ce qu'il m'a prêché ; cela m'a au contraire émerveillé. Il m'a ouvert en lui des horizons de sentiment qu'à coup sûr je ne lui connaissais pas et qu'il n'avait pas il y a un an. Est-ce lui qui change, ou moi? Son concubinage avec Léonie l'a attendrifié. Moi, je me suis recuit dans ma solitude. Ma mère prétend que je deviens sec, hargneux et malveillant. Ça se peut ! Il me semble pourtant que j'ai encore du jus au cœur. L'analyse que je fais continuellement sur moi me rend peut-être injuste à mon égard.

Et puis, on ne pardonne pas assez à mes nerfs. Cela m'a ravagé la sensibilité pour le reste de mes jours. Elle s'émousse à tout bout de champ, s'use sur les moindres niaiseries, et pour ne pas crever, je la roule ainsi sur elle-même et me contracte en boule, comme le hérisson qui montre toutes ses pointes. Je te fais souffrir, pauvre chère Louise; mais penses-tu que ce soit par parti pris, par plaisir, et que je ne souffre pas de savoir que je te fais souffrir? Ce ne sont pas des larmes qui me viennent à cette idée, mais des cris de rage plutôt ! de rage contre moi-même, contre mon travail, contre ma lenteur, contre la destinée qui veut que cela soit. Destinée, c'est un grand mot ; non, contre l'arrangement des choses, et si je les dérange maintenant, je sens que tout croule ; si je savais que le chagrin te submergeât (et tu en as beaucoup depuis quelque temps, je le devine au ton de tes lettres ; l'encre porte une odeur pour qui a du nez, il y a tant de pensée entre une ligne et l'autre! et ce que l'on sent le mieux reste flottant sur le blanc du papier) ; si j'apprenais enfin, ou que tu me dises que tu n'y tiens plus de tristesse, je quitterais tout, et j'irais m'installer à Paris, comme si la *Bovary* était finie, et sans plus penser à la *Bovary* que si elle n'existait pas. Je la reprendrais plus tard, car de déménager ma pensée avec ma personne, c'est une tâche au-dessus de mes forces. Comme elle n'est jamais avec moi-même et nullement à ma disposition, que je ne fais pas du tout ce que je veux, mais ce qu'elle veut, un pli de rideau mis de travers, une mouche qui vole, le bruit d'une charrette, bonsoir, la voilà partie ! J'ai peu la faculté de Napoléon Ier. Je ne travaillerais pas au bruit du canon, celui de mon bois qui pète suffit à me donner quelquefois des soubresauts d'effroi. Je sais bien que tout cela est d'un enfant gâté et d'un piètre homme, en somme ; mais enfin, quand les

poires sont gâtées on ne les rend pas vertes. O jeunesse ! jeunesse ! que je te regrette ! Mais t'ai-je jamais connue? Je me suis élevé tout seul, un peu par la méthode Baucher, par le système de l'équitation à l'écurie et de la pile en place, cela m'a peut-être cassé les reins de bonne heure? Ce n'est pas moi qui dis tout cela, ce sont les autres.

Vous êtes heureux, vous autres, les poètes, vous avez un déversoir dans vos vers. Quand quelque chose vous gêne, vous crachez un sonnet et cela soulage le cœur ; mais nous autres, pauvres diables de prosateurs, à qui toute personnalité est interdite (et à moi surtout), songe donc à toutes les amertumes qui nous retombent sur l'âme, à toutes les glaires morales qui nous prennent à la gorge !

Il y a quelque chose de faux dans ma personne et dans ma vocation. Je suis né lyrique, et je n'écris pas de vers. Je voudrais combler ceux que j'aime et je les fais pleurer. Voilà un homme, ce Bouilhet ! Quelle nature complète ! Si j'étais capable d'être jaloux de quelqu'un, je le serais de lui ; avec la vie abrutissante qu'il a menée et les bouillons qu'il a bus, je serais certainement un imbécile maintenant, ou bien au bagne, ou pendu par mes propres mains. Les souffrances du dehors l'ont rendu meilleur, cela est le fait des bois de haute futaie, ils grandissent dans le vent et poussent à travers le silex et le granit, tandis que les espaliers, avec tout leur fumier et leurs paillassons, crèvent alignés sur un mur et en plein soleil. Enfin, aime-le bien, voilà tout ce que je peux t'en dire, et ne doute jamais de lui.

Sais-tu de quoi j'ai causé hier toute la soirée avec ma mère? de toi. Je lui ai dit beaucoup de choses qu'elle ne savait pas, ou du moins qu'elle devinait à demi : elle t'apprécie, et je suis sûr que cet hiver elle te verra avec plaisir. Cette question est donc vidée.

La *Bovary* remarche. Bouilhet a été content dimanche, mais il était dans un tel état d'esprit, et si disposé au tendre (pas à mon endroit cependant) qu'il la peut-être jugée trop bien. J'attends une seconde lecture pour être convaincu que je suis dans le bon chemin. Je ne dois pas en être loin, cependant ; ces comices me demanderont bien encore six belles semaines (un bon mois après mon retour de Paris) ; mais je n'ai plus guère que des difficultés d'exécution, puis il faudra récrire le tout, car c'est un peu gâché comme style. Plusieurs passages auront besoin d'être récrits, et d'autres *désécrits ;* ainsi, j'aurai été depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de novembre à écrire une scène ! et si elle m'amusait encore ! mais ce livre, quelque bien réussi qu'il puisse être, ne me plaira jamais ; maintenant que je le comprends bien dans son ensemble, il me dégoûte. Tant pis, ç'aura été une bonne école. J'aurai appris à faire du dialogue et du portrait. J'en écrirai d'autres ! Le plaisir de la critique a bien aussi son charme, et si un défaut que l'on découvre dans son œuvre vous fait concevoir une beauté supérieure, cette conception seule n'est-elle pas en soi-même une volupté, presque une promesse?

Adieu, à bientôt. Mille baisers.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi soir, minuit et demi, [28-29 octobre 1853].

J'ai passé une triste semaine, non pour le travail, mais par rapport à toi, à cause de toi, de ton idée. Je te dirai plus bas les réflexions personnelles qui en sont sorties. Tu crois que je ne t'aime pas, pauvre chère Louise, et tu te dis que tu es dans ma vie une affection secondaire. Je n'ai pourtant guère d'affection humaine au-dessus de celle-là, et quant à des affections de femme, je te jure bien que tu es la première, la seule, et j'affirme plus : je n'en ai pas eu de pareille, ni de si longue, et de si douce, ni de si profonde surtout. Quant à cette question de mon installation immédiate à Paris, il faut la remettre ou plutôt la résoudre tout de suite : cela m'est *impossible maintenant* (et je ne compte pas l'argent que je n'ai pas et qu'il faut avoir). Je me connais bien, ce serait un hiver de perdu et peut-être tout le livre. Bouilhet en parle à son aise, lui qui heureusement a l'habitude d'écrire partout, qui depuis douze ans travaille en étant continuellement dérangé ; mais moi, c'est toute une vie nouvelle à prendre. Je suis comme les jattes de lait, pour que la crème se forme, il faut les laisser immobiles. Cependant je te le répète : si tu *veux* que je vienne, maintenant, tout de suite, pendant un mois, deux mois, quatre mois, coûte que coûte, j'irai ; tant pis ! Sinon, voici mes plans et ce que j'ai fait : d'ici à la fin de la *Bovary* je t'irai voir plus souvent, huit jours tous les deux mois, sans manquer d'une semaine, sauf cette fois où tu ne me reverras qu'à la fin de janvier (époque où j'espère avoir fini ma baisade) ; ainsi nous nous verrons ensuite au mois d'avril, de juin, de septembre, et dans un an je serai bien près de la fin. J'ai causé de tout cela avec ma mère ; ne l'accuse pas (même en ton cœur), car elle est plutôt de *ton bord*. J'ai pris avec elle mes arrangements d'argent et elle va faire cette année ses dispositions pour mes meubles, mon linge, etc. J'ai déjà avisé un domestique que j'emmènerai à Paris ; tu vois donc que c'est une *résolution inébranlable*, et à moins que je ne sois crevé d'ici à trois cents pages environ, tu me verras *installé dans la capitale*. Je ne déménagerai rien de mon cabinet parce que ce sera toujours là que j'écrirai le mieux, et qu'en définitive je passerai le plus de temps, à cause de ma mère qui se fait vieille ; mais rassure-toi, je serai *piété* là-bas et bien.

Sais-tu où m'a mené la mélancolie de tout cela et quelle envie elle m'a donnée? celle de f... là à tout jamais la littérature, de ne plus rien faire du tout et d'aller vivre avec toi... Je me disais : l'Art vaut-il tant de tracas, d'ennui pour moi, de larmes pour elle? A quoi bon tant de refoulements douloureux pour aboutir en définitive au médiocre? car je t'avouerai que je ne suis pas gai, j'ai de tristes doutes par moments, et sur l'homme et sur l'œuvre, sur celle-ci comme sur les autres. J'ai relu *Novembre*, mercredi, par curiosité. J'étais bien le même particulier il y a onze ans qu'aujourd'hui (à peu de chose près du moins, ainsi j'en excepte d'abord une grande admiration pour les p..., que je n'ai plus que théorique et qui jadis était pratique) ; cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié, mais ce n'est pas bon, il y a des monstruosités de mauvais goût, et en somme l'ensemble n'est pas satisfaisant. Je ne vois aucun moyen de le récrire, il faudrait tout refaire ; par-ci, par-là une bonne phrase, une bonne comparaison, mais pas de *tissu de*

style. Conclusion : *Novembre* suivra le chemin de l'*Education sentimentale*, et restera avec elle dans mon carton indéfiniment. Ah ! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier ! comme j'en rougirais maintenant !

Je suis en train d'écrire une lettre monumentale au Crocodile. Dépêche-toi de m'envoyer la tienne, car voilà plusieurs jours que ma mère a écrit la sienne à Mme Farmer et me persécute pour que je lui donne la mienne, afin de la faire partir.

Je relis du Montaigne ; c'est singulier comme je suis plein de ce bonhomme-là ! est-ce une coïncidence, ou bien est-ce parce que je m'en suis bourré toute une année à dix-huit ans, où je ne lisais *que lui*, mais je suis ébahi souvent de trouver l'analyse très déliée de mes moindres sentiments ! Nous avons mêmes goûts, mêmes opinions, même manière de vivre, mêmes manies. Il y a des gens que j'admire plus que lui, mais il n'y en a pas que j'évoquerais plus volontiers et avec qui je causerais mieux. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche, 10 heures, [6 novembre 1853] (1).

Quelle gentille et bonne lettre j'ai reçue de toi, ce matin, pauvre chère Muse ! Quoique tu m'y dises de te répondre longuement, je ne le ferai pas, parce que Bouilhet est là ; je profite même de ce moment où il est à faire ses adieux à ma mère pour t'envoyer ce mot. C'est son dernier dimanche, j'ai le cœur tout gros de tristesse. Quelle pitoyable chose que nous ! Nous avons relu cet après-midi du *Melænis* ; nous venons de parler de Du Camp, de Paris, de la politique, etc. Mille douceurs et mille amertumes me reviennent ensemble, et là maintenant, seul en face avec ta pensée, l'idée du chagrin continuel que je te cause se mêle à ces autres faiblesses. C'est comme si mon âme avait envie de vomir ses anciennes digestions. L'idée de tes mémoires, écrits plus tard dans une solitude à nous deux, m'a attendri. Moi aussi, j'ai eu souvent ce projet vague. Mais il faut réserver cela pour la vieillesse, quand l'imagination est tarie. Rappelons-nous toujours que l'impersonnalité est le signe de la force ; absorbons l'objectif et qu'il circule en nous, qu'il se reproduise au dehors sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse. Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres. Soyons des miroirs grossissants de la vérité externe.

Non, n'invite pas Delisle pour jeudi ; le vendredi si tu veux ; soyons seuls le premier jour. Quoique cela va encore t'indigner, je continuerai à descendre rue du Helder. Bouilhet a été assez mal à l'*Hôtel du Bon La Fontaine* ; j'ai d'ailleurs assez vécu dans ce quartier ! et puis, au lieu de m'épargner des courses, cela m'en causerait plus ; j'expédierai comme de coutume les miennes le matin, puis je viendrai chez toi pour tout le reste du jour (sauf un ou deux peut-être où je n'y dînerai pas) ; je t'assure enfin que cela me dérangerait beaucoup de descendre si *loin du centre* (expression provinciale). Bouilhet a été content de mes comices, refaits, raccourcis et définitivement arrêtés. Moi, ça me paraît un peu *sanglé*, un peu trop

(1) Une lettre du 3 novembre, à la même, est inédite.

cassé et rude, je n'ai plus que cinq à sept pages pour que toute cette scène soit finie. Quand je t'ai quittée la dernière fois, je croyais être bien avancé à notre prochaine entrevue ! Quel mécompte ! j'ai écrit seulement vingt pages en deux mois, mais elles en représentent bien cent !

Je te promets bien qu'à l'avenir, c'est-à-dire cette année, je ne serai jamais si longtemps sans venir. Adieu, chère amie. [.....]

A MAURICE SCHLÉSINGER.

[24 novembre 1853] (1).

Que vous êtes bon, mon cher Maurice, d'avoir pensé à moi. Je ne vous oubliais pas de mon côté, croyez-le bien, et depuis ce soir où nous nous sommes séparés sous les arcades Rivoli, je n'ai pas été une seule fois à Paris sans entrer chez Brandus(2) pour savoir de vos nouvelles. Votre exil volontaire est-il définitif? avez-vous quitté la France pour toujours? vous reverrai-je? et quand? dites-le moi donc ! ne venez-vous jamais à Paris? Contez-moi votre vie et vos projets, rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent, vous le savez. Tout est ici pour le plus mal dans le plus exécrable des mondes possibles, et la décrépitude universelle qui m'entoure de loin m'atteint au cœur. Je deviens d'un sombre qui me fait peur et d'une tristesse qui m'attriste. On ne peut malheureusement s'abstraire de son époque. Or, je trouve la mienne stupide, canaille, etc., et je m'enfonce chaque jour dans une *ourserie* qui prouve plus en faveur de ma moralité que de mon intelligence. L'année prochaine, je change de vie et je vais m'installer quatre mois à Paris pour y faire de la littérature militante. La nausée m'en vient déjà ! tout cela est tombé si bas ! Il est temps néanmoins que je me décide : j'ai bientôt 32 ans et les cheveux me tombent.

J'ai été cet été à Trouville avec ma mère. J'y ai beaucoup pensé à vous en revoyant votre maison ; que n'y étiez-vous, pour nous promener ensemble à cheval au bord de la mer, comme autrefois, et pour fumer des cigares au clair de lune. Vous rappelez-vous cette belle soirée sur la Touques, où Panofka nous jouait des variations sur la romance du Saule : il y a de cela dix-sept ans (3), environ ! Que devient Mlle Maria, elle doit être grande maintenant, la mariez-vous?

Quant à ma famille, à moi, rien de nouveau n'y est survenu. Je m'occupe beaucoup de l'éducation de ma petite nièce ; elle commence à parler assez couramment l'anglais et à lire quelques mots d'allemand. Je vous remercie bien de votre invitation, j'en profiterai peut-être à quelque jour. Où est le temps où je n'en refusais aucune, et qu'est devenu ce bon cabinet de la *Gazette musicale*, où l'on disait de si fortes choses entre quatre et six heures du soir?

Quelle étrange chose que la vue des lieux ; chaque fois que je passe par Vernon, je me penche à la portière machinalement pour vous voir sous le débarcadère ! J'ai déjà perdu tant d'affections, cher ami, je compte tant de morts en terre et

(1) Une lettre du 22 novembre, à Louise Colet, est inédite.
(2) Editeur de musique, rue Richelieu, 103, successeur de Schlésinger.
(3) Voir *Mémoires d'un Fou*.

sur terre que je tiens au peu qui me reste, et je me raccroche à mes souvenirs comme d'autres à leurs espérances.

Allons, adieu, songez à moi. Ecrivez-moi. Ma mère a été bien sensible à votre souvenir ; présentez à Mme Maurice toutes mes civilités affectueuses. Embrassez votre fils pour moi et donnez-vous une poignée de main de ma part.

Tout à vous.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset], nuit de mardi, [29 novembre 1853] (1).

Sais-tu que tu m'éblouis par ta facilité? En dix jours tu vas avoir écrit six contes (2) ! Je n'y comprends rien (bons ou mauvais, je les admire). Moi, je suis comme les vieux aqueducs : il y a tant de détritus aux bords de ma pensée qu'elle circule lentement et ne tombe que goutte à goutte du bout de ma plume. Quand tu vas être débarrassée de cette besogne, reprends vite ta *Servante!* soigne la fin, il faut que la folie de Mariette soit hideuse. La hideur dans les sujets bourgeois doit remplacer le *tragique* qui leur est incompatible. Quant aux corrections, avant d'en faire une seule, remédite l'ensemble et tâche surtout d'améliorer, non par des coupures, mais par une création nouvelle. Toute correction doit être faite en ce sens ; il faut bien ruminer son objectif avant de songer à la forme, car elle n'arrive bonne que si l'illusion du sujet nous obsède. Serre tout ce qui est de Mariette et ne crains pas de développer (en action, bien entendu) tout ce qui est de la servante. Si ta généralité est puissante, elle emportera, ou du moins palliera beaucoup la particularité de l'anecdote. Pense le plus possible à *toutes* les servantes.

Et maintenant, causons de nous. Tu es triste, et moi aussi. Depuis mardi matin jusqu'à jeudi soir, c'était à en crever. J'ai senti (comme ce jour dans la baie de Naples où j'allais me noyer, et où ma peur me faisant peur cessa de suite) que mon sentiment me submergeait. J'avais une fureur sans cause ; mais j'ai lâché dessus des robinets d'eau glacée, et me revoilà debout. L'absence de Bouilhet m'est dure ; joins-y les idées que je me fais de ta solitude, de ton chagrin, le monologue que je me tiens au coin de mon feu et où je me dis : « Elle m'accuse, elle pleure ! » et les phrases à faire, le mot qu'on cherche !... Quelle saleté que la vie ! quel maigre potage couvert de cheveux !

Ne nous plaignons pas ; nous sommes des privilégiés ! Nous avons dans la cervelle des éclairages au gaz ! et il y a tant de gens qui grelottent dans une mansarde sans chandelle ! — Tu pleures quand tu es seule, pauvre amie ! Non, ne pleure pas, évoque la compagnie des œuvres à faire ; appelle des figures éternelles. Au-dessus de la vie, au-dessus du bonheur, il y a quelque chose de bleu, d'incandescent, au grand ciel immuable et subtil dont les rayonnements qui nous arrivent suffisent à animer des mondes. La splendeur du génie n'est que le reflet pâle de ce Verbe caché, mais si ces manifestations nous sont à nous autres impossibles, à cause de la faiblesse de nos natures, l'amour, l'amour, l'aspiration nous y renvoie, elle nous pousse vers lui, nous y

(1) Une lettre du 25 novembre, à Louise Colet, est inédite.
(2) *Les Enfances célèbres.*

confond, nous y mêle. On peut y vivre; des peuples entiers n'en sont pas sortis, et il y a des siècles qui ont ainsi passé dans l'humanité comme des comètes dans l'espace, tout échevelés et sublimes. Tu te plains de ce que nous ne sommes pas dans les conditions ordinaires, mais c'est là le mal, de vouloir s'étendre sur la vie, comme faisait Elisée sur le cadavre du petit enfant ; on a beau se ratatiner, on est trop grand, et la putréfaction ne palpite pas sous nous. L'immense désir ne soulève même pas la patte d'une mouche, et nos meilleures voluptés nous font pleurer comme nos pires deuils. Si j'étais cet égoïste dont on parle, je te tiendrais d'autres discours. Avec quel soin, au contraire, dans l'intérêt de ma vanité ou de mes plaisirs, ne déclamerais-je pas sur les doux trésors de ce bas monde ! Les hommes, en effet, veulent toujours se faire aimer, même quand ils n'aiment point, et moi, si j'ai souhaité quelquefois que tu m'aimasses moins, c'était dans les moments où je t'aimais le plus, quand te je voyais souffrir à cause de moi. Dans ces moments-là, j'aurais voulu être crevé. Tu n'as qu'à demander à Bouilhet si lundi soir, alors que tu me jugeais si irrité contre toi, demande-lui, dis-je, si ce n'était pas plutôt contre moi-même que toute cette irritation se tournait.

Comment se fait-il que depuis huit jours j'aie bien travaillé, quand il me semble que je ne pense pas du tout à mon travail? J'ai écrit cinq pages. J'aurai définitivement fini les comices à la fin de la semaine prochaine. Si tout continuait à marcher comme cela, j'aurais fini cet été ; mais sans doute que je m'abuse ; pourtant, il me semble que c'est bon. Peut-être est-ce l'envie que j'ai d'avoir fini et de nous rejoindre enfin d'une manière plus continue, qui me chauffe en dessous sans que je m'en doute. [.....]

A LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 10 décembre? 1853](1).

Tu as dû dîner ce soir avec ma mère, et Caroline t'aura embrassé de ma part, pauvre cher vieux. Il me fait plaisir que ta première visite rouennaise ait été celle-là. Moi, me voilà donc resté seul ici comme un roquentin, comme un ours, comme un « meschant ». Je fais un feu atroce et je n'entends que le murmure de la flamme avec les palpitations régulières de ma pendule. Le seul bruit humain que j'aie perçu depuis tantôt a été une gueulade d'hommes soûls qui ont passé tout à l'heure, en chantant. Il en va être ainsi pendant trois semaines. Je suis curieux de voir la mine que je vais faire, j'éprouverai si l'homme décidément est un animal sociable.

J'espère d'ici à ton arrivée avancer ferme la *Bovary*. Si ma scène d'amour n'est pas faite, elle le sera aux trois quarts. Sais-tu combien les comices (recopiés) tiennent de pages? 23. Et j'y suis depuis le commencement de septembre. Quels piètres primesautiers nous faisons, avouons-le !

J'ai relu hier toute la première partie, cela m'a paru maigre. Mais ça marche (?). Le pire de la chose est que les préparatifs psychologiques, pittoresques, gro-

(1) Datée dans les éditions antérieures 10 décembre 1854, ce qui est évidemment une erreur. On peut hésiter à conserver 10 *décembre* quoique cette lettre soit de peu de temps postérieure à l'installation de Bouilhet à Paris. Mais en tous cas, « 1853 » s'impose, surtout en raison de ce que Flaubert écrit de ses *comices*. Madame Flaubert et la petite Caroline étaient en effet à Paris ; voir plus haut lettre du 7 octobre.

tesques, etc. qui précèdent, étant fort longs, *exigent*, je crois, un développement d'action qui soit en rapport avec eux. Il ne faut pas que le prologue emporte le récit (quelque déguisé et fondu que soit le récit) et j'aurai fort à faire pour établir une proportion à peu près égale entre les aventures et les pensées. En délayant tout le dramatique, je pense y arriver à peu près. Mais il aura donc 75.000 pages, ce bougre de roman-là ! Et quand finira-t-il?

Je ne suis pas mécontent de mon article de Homais (indirect et avec citations), il rehausse les comices et les fait paraître plus courts parce qu'il les résume.

Et toi, vieux, ton *Homme* avance-t-il? Envoie-moi donc quelque chose. Je ne suis pas difficile sur la quantité, tu le sais.

Pourquoi crois-je que d'ici à peu nous aurons du sieur Théo des *fossiles* quelconques, comme nous avons eu du latin après *Melænis?* Etait-il bête, l'autre jour, ce brave garçon ! (Son acharnement sur « écarté », sa théorie qu'il ne faut pas être harmonieux, etc.). Allons, pas fort! pas fort du tout ! Si tu savais comme je t'ai aimé frénétiquement quand, au coin de la rue, après l'avoir quitté, tu m'as dit : « Non... non... solide comme la colonne ! comme la colonne ! s... n... de D... ! »

Oui, il ne faut pas nous démonter ! ne prenons aucun souci de tout cela et causons un peu des gars Texier et Du Camp. C'était charmant ! très coquet ! et l'excuse « il était si jeune » est un mot, un mot historique ; c'est peut-être par là que Du Camp passera à la postérité. Comme basse bêtise, ineptie, maladresse et grossièreté, il est de la famille de « je crois que tu as un ramollissement au cerveau ». Voilà de ces choses qu'il faut colporter et ne point se gêner de redire.

J'ai trouvé la Muse peu forte en cette circonstance ; à ta place, dit-elle, elle eût fait explosion. Oh ! non ! non ! c'eût été une sottise, car tout homme médiocre considérant le blâme comme quelque chose de désagréable, il s'ensuit que l'on doit prendre pour beaume toute la fange qu'on nous prodigue. Quand on descend dans la rue et que vient à souffler sur nous la poussière des passions et des bêtises humaines il faut courber la tête, se rouler dans son manteau et passer droit. Puis, à la porte du sanctuaire, on rejette toute cette ordure avec un grand mouvement d'épaule.

Tu serais bien maladroit de leur donner les *Fossiles* pour rien ; dans ce cas-là il vaudrait mieux les donner à n'importe quel journal, le *Pays* (?), *la Presse* (?), qui te les prendrait comme variétés. Mais pousse le père Babinet pour la *Revue des Deux-Mondes*.

Sais-tu que tes lettres sont bien courtes, mon pauvre vieux ! Je ne sais pas comment tu es installé (1), comment tu vis... De quelle façon arranges-tu tes heures? Tu dois te trouver avoir beaucoup de temps à toi. Que cogites-tu entre les vers? Mes compliments à Pétrus Borel et apporte-le-moi quand tu viendras.

---

(1) Bouilhet s'était logé au numéro 71 de la rue de Grenelle-Saint-Germain, tout près de la maison où habitait son ami, Eugène Delattre.

A LOUISE COLET.

[Croisset], nuit de mercredi, 1 heure, [14 décembre 1853] (1).

Voilà sept jours que je vis d'une drôle de manière, et charmante. C'est d'une régularité si continue qu'il m'est impossible de m'en rien rappeler, si ce n'est l'impression. Je me couche fort tard et me lève de même. Le jour tombe de bonne heure, j'existe à la *lueur des flambeaux* ou plutôt de ma lampe. Je n'entends ni un pas ni une voix humaine, je ne sais ce que font les domestiques, ils me servent comme des ombres ; je dîne avec mon chien ; je fume beaucoup, me chauffe raide et travaille fort : c'est superbe ! Quoique ma mère ne me dérange guère d'habitude, je sens pourtant une différence, et je peux du matin au soir et sans aucun incident, si léger qu'il soit, suivre la même idée et retourner la même phrase. Pourquoi sens-je cet allègement dans la solitude? pourquoi étais-je si gai et si bien portant (physiquement) dès que j'entrais dans le désert? pourquoi tout enfant m'enfermais-je seul pendant des heures dans un appartement? La civilisation n'a point usé chez moi la bosse du sauvage, et malgré le sang de mes ancêtres (que j'ignore complètement et qui sans doute étaient de fort honnêtes gens), je crois qu'il y a en moi du Tartare et du Scythe, du Bédouin, du Peau-Rouge. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a du moine. J'ai toujours beaucoup admiré ces bons gaillards, qui vivaient solitairement, soit dans l'ivrognerie ou dans le mysticisme ; cela était un joli soufflet donné à la race humaine, à la vie sociale, à l'utile, au bien-être commun. Mais maintenant ! l'individualité est un crime, le XVIIIe siècle a nié l'*âme*, et le travail du XIXe sera peut-être de tuer l'*homme ;* tant mieux de crever avant la fin ! car je crois qu'ils réussiront ; quand je pense que presque tous les gens de ma connaissance s'étonnent de la manière dont je vis, laquelle me semble être, à moi, la plus naturelle et la plus normale. Cela me fait faire des réflexions tristes sur la corruption de mon espèce, car c'est une corruption que de ne pas se suffire à soi-même. L'âme doit être complète en soi ; il n'y a pas besoin de gravir les montagnes ou de descendre au fleuve pour chercher de l'eau ; dans un espace grand comme la main, enfoncez la sonde et frappez dessus, il jaillira des fontaines. Le puits artésien est un symbole, et les Chinois, qui l'ont connu de tout temps, sont un grand peuple.

Si tu étais dans ces principes-là, chère Muse, tu pleurerais moins et tu ne serais pas maintenant à recorriger la *Servante*. Mais non, tu t'acharnes à la vie, tu veux faire résonner ce sot tambour qui vous crève sous le poing à tout moment et dont la musique n'est belle qu'en sourdine, quand on lâche les cordes au lieu de les tendre. Tu aimes l'existence, toi, tu es une païenne et une méridionale, tu respectes les passions et tu aspires au bonheur. Ah ! cela était bon quand on portait la pourpre au dos, quand on vivait sous un ciel bleu et quand, dans une atmosphère sereine, les idées, jeunes écloses, chantaient sous des formes neuves, comme sous un feuillage d'avril des moineaux joyeux. Mais moi je la déteste, la vie ; je suis un catholique, j'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes ; mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, pour les ascètes, pour

(1) Une lettre du 9 décembre, à Louise Colet, est inédite.

les rêveurs, je suis embêté de m'habiller, de me déshabiller, de manger, etc. Si je n'avais peur du hachisch, je m'en bourrerais au lieu de pain, et si j'ai encore trente ans à vivre, je les passerais ainsi couché sur le dos, inerte et à l'état de bûche. J'avais cru que tu me tiendrais compagnie dans mon âme, et qu'il y aurait autour de nous un grand cercle qui nous séparerait des autres ; mais non, il te faut, à toi, les choses normales et voulues ; je ne suis pas comme un amant doit être. En effet, peu de gens me trouvent comme un jeune homme doit être. Il te faut des preuves, des faits. Tu m'aimes énormément, beaucoup, plus qu'on ne m'a jamais aimé et qu'on ne m'aimera ; mais tu m'aimes comme une autre m'aimerait, avec la même préoccupation des plans secondaires et les mêmes misères incessantes.

Tu t'irrites pour un logement, pour un départ, pour une connaissance que je vais voir, et si tu crois que ça me fâche? non, non ; mais cela me chagrine et me désole pour toi. Comprends-le donc ! tu me fais l'effet d'un enfant qui prend toujours les couteaux de sa poupée pour se hacher les doigts et qui se plaint des couteaux. L'enfant a raison, car ses pauvres doigts saignent, mais est-ce la faute des couteaux? ne faut-il plus qu'il y ait de fer au monde? il faut alors prendre des soldats de plomb, cela est facile à tordre.

Ah ! Louise ! Louise ! chère et vieille amie, car voilà huit ans bientôt que nous nous connaissons, tu m'accuses ! Mais t'ai-je jamais menti? où sont les serments que j'ai violés, et les phrases que j'ai dites que je ne redise point? Qu'y a-t-il de changé en moi, si ce n'est toi? ne sais-tu pas que je ne suis plus un adolescent, et que je l'ai toujours regretté pour toi et pour moi? Comment veux-tu qu'un homme abruti d'Art comme je le suis, continuellement affamé d'un idéal qu'il n'atteint jamais, dont la sensibilité est plus aiguisée qu'une lame de rasoir, et qui passe sa vie à battre le briquet dessus pour en faire jaillir des étincelles, etc., etc. (exercice qui fait des brèches à la dite lame), comment veux-tu que celui-là aime avec un cœur de vingt ans et qu'il ait cette *ingénuité* des passions qui en est la fleur? Tu me parles de tes derniers beaux jours ; il y a longtemps que les miens sont partis, et je ne les regrette pas ; tout cela était fini à 18 ans ; mais des gens comme nous devraient prendre un autre langage pour parler d'eux-mêmes ; nous ne devons avoir ni beaux ni vilains jours. Héraclite s'est crevé les yeux pour mieux voir ce soleil dont je parle. Allons, adieu ; écoute Bouilhet, c'est un maître homme et qui non seulement sait faire des vers, mais qui a du *jugement*, comme disent les bourgeois, chose qui manque généralement aux bourgeois et aux poètes.

Adieu encore ; mille baisers au cœur ; à toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche soir, 1 heure, [18 décembre 1853].

[.....] D'abord je ne te sais nul gré de faire de beaux vers : tu les ponds comme une poule les œufs, sans en avoir conscience (c'est dans ta nature, c'est le bon Dieu qui t'a faite comme ça). Rappelle-toi encore une fois que les perles ne font pas le collier, c'est le fil, et c'est parce que j'avais admiré dans la *Paysanne* un fil transcendant, que j'ai été choqué de ne plus l'apercevoir *si net* dans la *Servante*. Tu

avais été, dans la *Paysanne,* shakespearienne, impersonnelle. Ici, tu t'es un peu ressentie de l'homme que tu voulais peindre (1) : le lyrisme, la fantaisie, l'individualité, le parti pris, les passions de l'auteur s'entortillent autour de ton sujet, *cela est plus jeune,* et, s'il y a une supériorité de forme incontestable, des morceaux superbes, l'ensemble ne vaudra jamais l'autre, parce que la *Paysanne* a été *imaginée,* que c'est un sujet *de toi,* et en imaginant on reproduit la généralité, tandis qu'en s'attachant à un fait *vrai,* il ne sort de notre œuvre que quelque chose de contingent, de relatif, de restreint. Tu m'objectes n'avoir pas voulu faire de *didactique.* Qui te parle de didactique? Si ! il fallait faire la *Servante!* maintenant, il est trop tard, et au reste peu importe ; une fois le titre mis de côté, ce sera une fort belle œuvre et émouvante ; mais éloigne tout ce qui n'est pas nécessaire à l'idée même de ton sujet. Ainsi, pourquoi ta grande artiste à la fin qui vient parler à Mariette? à quoi bon ce personnage complètement inutile dans le drame, et fort incolore par lui-même? Soigne les dialogues et évite surtout de dire vulgairement les choses vulgaires. *Il faut que tous les vers soient des vers.*

La continuité constitue le style, comme la constance fait la vertu. Pour remonter les courants, pour être bon nageur, il faut que, de l'occiput jusqu'au talon, le corps soit couché sur la même ligne ; on se ramasse comme un crapaud et l'on se déploie sur toute la surface en mesure, de tous les membres, tête basse et serrant les dents ; l'idée doit faire de même à travers les mots et ne point clapoter en tapant de droite et de gauche, ce qui n'avance à rien et fatigue. Mais comment pouvais-tu me juger assez borné pour méconnaître la valeur de ta *Servante?*

Dis-moi donc, et n'oublie pas, si je n'ai point commis une grande sottise en décachetant le dernier paquet du Crocodile et en envoyant directement la lettre à M. B***. C'était pour t'épargner un port de lettre considérable, voilà tout. Lui réponds-tu, au Crocodile? Encore un mot sur tes lettres, nous causerons de nous ensuite. C'est à propos de ta comédie que l'on va insérer dans le *Pays* : tu t'étonnes de la pudibonderie de Cohen (2), eh bien ! il est de l'opinion générale. Sois sûre que ce qu'il dit, d'autres le pensent et ne le disent pas.

Voilà où nous en sommes. Tu as vu le scandale de Sainte-Beuve qui trouvait que tu manquais de délicatesse : ce sont de ces choses dont il faut profiter, ou plutôt qu'il faut exploiter au profit même de son œuvre. Soyons donc contenus, chastes, sans rien nous interdire comme intention, mais surveillons-nous sur les mots. [.....]

Quant à publier, je ne suis pas de ton avis. Cela sert. Que savons-nous s'il n'y a pas à cette heure, dans quelque coin des Pyrénées ou de la Basse-Bretagne, un pauvre être qui nous comprenne? on publie pour les amis inconnus. L'imprimerie n'a que cela de beau, c'est un déversoir plus large, un instrument de sympathie qui va frapper à distance. Quant à publier maintenant, je n'en sais rien. Lancer à la fois la *Servante* et la *Religieuse* (3) serait peut-être plus imposant, comme

(1) Le personnage masculin de la *Servante* est, de très loin, le portrait d'Alfred de Musset — assez maltraité, en la circonstance, par Louise Colet, que Flaubert, dans une autre lettre inédite, blâme sévèrement à ce sujet.

(2) J. Cohen, rédacteur en chef au *Pays.*

(3) Autre récit projeté du *Poème de la Femme.*

Vendredi soir 11 Mai
1868.

Merci.

Ce seul mot de vous
Vaut mon âme,
Car poète et femme
Je vous tous les coeurs.

Je vous vois quelle ombre
Pesait sur mon front.
Merci ! j'étais sombre
Je voulais l'oublier.

Dans le bois superbe
Étouffant mes chants
Pourvu fleurs des champs
Qui poussent sous l'herbe.

Quoique de souffrir
Je sois coutumière,
Un peu de lumière !
Crois-moi, ou Mourir !

Grand Jupiter ! grand fleuve
A voyant ici donc
M'est venu de vous !
Merci ! Sainte Beuve !

Louise Colet

Fac-similé d'une poésie inédite de Louise Colet à Sainte-Beuve.

masse et contraste. Non ! je n'ai pas pour tout un détachement sépulcral, car rien que d'apprendre tes petites réussites de librairie m'a fait plaisir. Je suis bien peu détaché de toi, va ! pauvre Muse ! moi qui voudrais te voir riche, heureuse, reconnue, fêtée, enviée ! Mais je veux par-dessus tout te voir grande. Ce qui te fait [te] méprendre, c'est que j'en veux à ceci : l'*aspiration au bonheur par les faits, par l'action.* Je hais cette recherche [de] béatitude terrestre, elle me semble une manie médiocre et dangereuse. Vivent l'amour, l'argent, le vin, la famille, la joie et le sentiment ! Prenons de tout cela le plus que nous pourrons, mais n'y croyons point. Soyons persuadés que le bonheur est un mythe inventé par le diable pour nous désespérer. Ce sont les peuples persuadés d'un paradis qui ont des imaginations tristes. Dans l'antiquité, où l'on n'espérait (et encore !) que des Champs-Elysées fort plats, la vie était aimable. Je ne te blâme que de cela, toi, pauvre chère Muse, de demander des oranges aux pommiers. [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de vendredi, 2 heures, [23 décembre 1853].

Il faut t'aimer pour t'écrire ce soir, car je suis *épuisé*, j'ai un casque de fer sur le crâne ; depuis 2 heures de l'après-midi (sauf vingt-cinq minutes à peu près pour dîner) j'écris de la *Bovary*, je suis à leur baisade, en plein, au milieu ; on sue et on a la gorge serrée. Voilà une des rares journées de ma vie que j'aie passée dans l'illusion, complètement et depuis un bout jusqu'à l'autre. Tantôt, à 6 heures, au moment où j'écrivais le mot attaque de nerfs, j'étais si emporté, je gueulais si fort et sentais si profondément ce que ma petite femme éprouvait, que j'ai eu peur moi-même d'en avoir une, je me suis levé de ma table et j'ai ouvert la fenêtre pour me calmer ; la tête me tournait ; j'ai à présent de grandes douleurs dans les genoux, dans le dos et à la tête, et je suis comme un homme qui a trop..., c'est-à-dire en une sorte de lassitude pleine d'enivrements ; et puisque je suis *dans l'amour*, il est bien juste que je ne m'endorme pas sans t'envoyer leur caresse, un baiser et toutes les pensées qui me restent. Cela sera-t-il bon? je n'en sais rien (je me hâte un peu pour montrer à Bouilhet un ensemble quand il va venir) ; ce qu'il y a de sûr, c'est que ça marche vivement depuis une huitaine. Que cela continue ! car je suis fatigué de mes lenteurs ; mais je redoute le réveil, les désillusions, les pages recopiées ! N'importe, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être *soi*, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt, par un après-midi d'automne, sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on se disait et le soleil rouge qui faisait s'entrefermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou pitié, est-ce le débordement niais d'une satisfaction de soi-même exagérée? ou bien un vague et noble instinct de religion? Mais quand je rumine, après les avoir senties, ces jouissances-là, je serais tenté de faire une prière de remerciement au bon Dieu, si je savais qu'il pût m'entendre. Qu'il soit donc béni pour ne pas m'avoir fait naître marchand de coton, vaudevilliste, homme d'esprit, etc. !

Chantons Apollon comme aux premiers jours, aspirons à pleins poumons le grand air froid du Parnasse, frappons sur nos guitares et nos cymbales, et tournons comme des derviches dans l'éternel brouhaha des formes et des idées :

Qu'importe à mon orgueil qu'un vain peuple m'encense...

Ceci doit être un vers de M. de Voltaire, quelque part, je ne sais où, mais voilà ce qu'il faut se dire. J'attends la *Servante* avec impatience. Ah oui ! va, pauvre Muse, tu as bien raison : « Si j'étais riche, tous ces gens-là baiscraient mes souliers », pas même tes souliers, mais la trace, l'ombre ! Tel est le courant des choses. Pour faire de la littérature étant femme, il faut avoir été passée dans l'eau du Styx. [.....]

Bouilhet ne m'a écrit dans ces derniers temps que des lettres fort courtes. J'avais toujours jugé la dite (1) une gaillarde, et je vois que je ne me suis pas trompé. Mais elle a l'air de mener ça bien rondement, cavalièrement. Cette femme est rouée, elle connaît le monde, elle pourra ouvrir à Bouilhet des *horizons nouveaux*... piètres horizons il est vrai ! mais enfin ne faut-il pas connaître tous les appartements du cœur et du corps social, depuis la cave jusqu'au grenier, et même ne pas oublier les latrines, et surtout ne pas oublier les latrines ! Il s'y élabore une chimie meilleure, il s'y fait des décompositions fécondantes. Qui sait à quels sucs d'excréments nous devons le parfum des roses et la saveur des melons? A-t-on compté tout ce qu'il faut de bassesses contemplées pour constituer une grandeur d'âme? tout ce qu'il faut avoir avalé de miasmes écœurants, subi de chagrins, enduré de supplices, pour écrire une bonne page? Nous sommes cela, nous autres, des vidangeurs et des jardiniers, nous tirons des putréfactions de l'humanité des délectations pour elle-même, nous faisons pousser des bannettes de fleurs sur des misères étalées. Le fait se distille dans la forme et monte en haut, comme un pur encens de l'Esprit vers l'Eternel, l'immuable, l'absolu, l'idéal.

J'ai bien vu le père Roger passer dans la rue avec sa redingote et son chien. Pauvre bonhomme !... comme il se doute peu ! As-tu songé quelquefois à cette quantité de femmes qui ont des amants, à ces quantités d'hommes qui ont des maîtresses, à tous ces ménages sous les autres ménages? Que de mensonges cela suppose? Que de manœuvres et de trahisons, et de larmes et d'angoisses ! C'est de tout cela que ressort le grotesque et le tragique ; aussi, l'un et l'autre ne sont que le même masque qui recouvre le même néant, et la fantaisie rit au milieu comme une rangée de dents blanches au-dessus du bavolet noir.

Adieu, chère bonne Muse ; de t'écrire m'a passé mon mal au front ; je le mets sous tes lèvres et vais me coucher.

Encore adieu et mille caresses. A toi.

---

(1) La « Sylphide », c'est-à-dire Madame Roger des Genettes, dont il est question dans le passage inédit qui précède.

A LOUIS BOUILHET.

[Croisset, décembre 1853, entre le 15 et le 27].

Journée pleine ! et que je m'en vais te narrer. J'ai vu Léonie, j'ai vu des sauvages, j'ai vu Dubuget (1), Védie (2), etc. Commençons par le plus beau, les sauvages.

Ce sont les Cafres, dont, moyennant la somme de cinq sols, on se procure l'exhibition (3), Grande-Rue, 11. Eux et leur cornac m'ont l'air de mourir de faim, et la haute société rouennaise n'y abonde pas. Il n'y avait comme spectateurs que sept à huit blouses, dans un méchant appartement enfumé où j'ai attendu quelque temps ; après quoi une espèce de bête fauve, portant une peau de tigre sur le dos et poussant des cris inarticulés, a paru, puis d'autres. Ils sont montés sur leur estrade et se sont accroupis comme des singes autour d'un pot de braise. Hideux, splendides, couverts d'amulettes, de tatouages, maigres comme des squelettes, couleur de vieilles pipes culottées, — face aplatie, dents blanches, œil démesuré, regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement, — ils étaient quatre et ils grouillaient autour de ces charbons allumés, comme une nichée de lapins. Le crépuscule et la neige qui blanchissait les toits d'en face les couvraient d'un ton pâle. Il me semblait voir les premiers hommes de la terre ; cela venait de naître et rampait encore avec les crapauds et les crocodiles. J'ai vu un paysage de je ne sais où ; le ciel est bas, les nuages couleur d'ardoise ; une fumée d'herbes sèches sort d'une cabane en bambous jaunes, et un instrument de musique, qui n'a qu'une corde, répète toujours la même note grêle, pour endormir et charmer la mélancolie bégayante d'un peuple idiot. Parmi eux est une vieille femme de 50 ans qui m'a fait des avances *lubriques ;* elle voulait m'embrasser. La société était ébouriffée. Durant un quart d'heure que je suis resté là, ce n'a été qu'une longue déclaration d'amour de la sauvagesse à mon endroit. Malheureusement le cornac ne les entend guère et il n'a pu me rien traduire ; quoiqu'il prétende qu'ils sachent un peu l'anglais, ils n'en comprennent pas un mot, car je leur ai adressé quelques questions qui sont restées sans réponse. J'ai pu dire comme Montaigne : «Mais je fus bien empesché par la bêtise de mon interprète», lorsqu'il voyait, lui aussi, et à Rouen, des Brésiliens, lors du sacre de Charles IX.

Qu'ai-je donc en moi pour me faire chérir à première vue par tout ce qui est crétin, fou, idiot, sauvage? Ces pauvres natures-là comprennent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles une sympathie? Sentent-elles, d'elles à moi, un lien quelconque? Mais cela est *infaillible*, les crétins du Valais, les fous du Caire, les Santons de la haute Egypte m'ont persécuté de leurs protestations ! Pourquoi?

(1) Dubuget, coiffeur et parfumeur, habitait 4, rue aux Ours.

(2) Védie (D.-M.), chirurgien-adjoint à l'hospice des aliénés.

(3) Exhibition africaine : troupe de sauvages Bosjesmans, venue du Havre, d'abord installée salle Commin, boulevard Beauvoisine (5 novembre 1853), puis, à partir du 24 novembre, Grande-Rue, n° 11, où ils restèrent jusqu'au 27 décembre. A cette date, les pauvres nègres, abandonnés par leur manager, M. Allen, dans un petit hôtel de la rue de la Vicomté, n'eurent d'autre ressource que de porter plainte au consul d'Angleterre qui paya leurs dettes, 400 fr., à l'hôtelier, et les fit envoyer à Paris où ils débutèrent le 3 janvier 1854. Ces faits précis et l'allusion faite plus loin à un article de la *Revue de Paris* du 15 décembre, permettent de classer assez exactement la lettre de Flaubert qui porte à tort la date de 1854 dans les éditions antérieures.

Cela me charme à la fois et m'effraie. Aujourd'hui, tout le temps de cette visite, le cœur me battait à me casser les côtes. J'y retournerai. Je veux épuiser cela.

J'ai une envie démesurée d'inviter les sauvages à déjeuner à Croisset. Si tu étais là, ce serait une très belle charge à faire. Une seule chose me retient et me retiendra, c'est la peur de paraître vouloir poser. Que de concessions ne fait-on pas à la crainte de l'originalité apparente !

Comme contraste, en sortant, j'ai rencontré Védie. Voilà les deux bouts de l'humanité ! Cela a complété mon plaisir, j'ai fait des rapprochements. Il m'a salué en passant d'un air dégagé.

Puis je trouvai Léonie grelottant de froid et charmante, excellente et bonne femme. Elle s'embête, m'a-t-elle dit, énormément. Elle n'a pas mis le pied dehors depuis trois semaines. J'y suis resté deux heures, nous avons beaucoup devisé de l'existence. C'est une créature d'un rare bon sens et qui la connaît, l'existence ; elle me paraît avoir peu d'illusions, tant mieux ; les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes. Ensuite visite à la bibliothèque, neige épouvantable, perdition des bottes, coupe de cheveux chez Dubuget. Il porte maintenant des cols rabattus comme un barde de salon. Il m'a demandé si « j'éprouvais beaucoup d'intempéries au bord de l'eau », voulant apparemment savoir s'il faisait très froid à la campagne. Quant à la calvitie, pas un mot, point le moindre trait. Je suis sorti soulagé d'un poids de 75 kilogrammes.

Au bas de la rue Grand-Pont j'ai songé qu'il fallait me réchauffer par quelque chose de violent et, pensant fort à toi, et je dirai presque à ton intention, je suis entré chez Thillard où j'ai pris un « cahoé » avec un *horrifique* verre de fil en quatre, ce qui ne m'a pas empêché de parfaitement dîner chez Achille. Joli ordinaire chez ce garçon-là ! joli ! joli ! Pourquoi s'informe-t-il de toi avec un intérêt tel que j'en suis attendri?

Je suis revenu à dix heures, couvert de mon tarbouch, enfoncé dans ma pelisse, toutes glaces ouvertes et fumant. La plaine de Bapeaume était comme un steppe de Russie. La rivière toute noire, les arbres noirs. La lune étalait sur la neige des moires de satin. Les maisons avaient un air d'ours blanc qui dort. Quel calme ! Comme ça se fiche de nous, la nature ! J'ai pensé à des courses en traîneau, aux rennes soufflant dans le brouillard et aux bandes de loups qui jappent derrière vous en courant. Leurs prunelles brillent à droite et à gauche comme des charbons de place en place, au bord de la route.

Et ces pauvres Cafres, maintenant à quoi rêvent-ils?

Dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15, à la chronique littéraire, diatribe contre « l'Art pour l'art ». « Le temps en est passé, etc. » « On a compris, etc. » (1). Je te recommande, du sieur Castille, de jolis dialogues dans la dernière nouvelle : « Aspiration au pouvoir » (2). Quel langage ! quels mots !

Comment va cette pauvre Muse? Qu'en fais-tu? Que dit-elle? Elle m'écrit

(1) Article signé Jean Verdun, dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1853, à propos du livre de Alfred Dumesnil sur l'*Art italien*. L'article commence par ces mots : « Le temps de l'Art pour l'Art est à jamais disparu. »

(2) Hippolyte Castille : Scènes de la vie publique : Aspirations au pouvoir. (*Revue de Paris*, 1er décembre 1853.)

moins souvent. Je crois qu'au fond elle est lasse de moi. A qui la faute? A la destinée. Car moi, dans tout cela, je me sens la conscience parfaitement en repos et trouve que je n'ai rien à me reprocher. Toute autre à sa place serait lasse aussi. Je n'ai rien d'*aimable* et je le dis là au sens profond du mot. Elle est bien la seule qui m'ait aimé. Est-ce là une malédiction que le ciel lui a envoyée? Si elle l'osait, elle affirmerait que je ne l'aime pas. Elle se trompe pourtant.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset], mercredi, 11 heures du soir, [28 décembre 1853].

Sais-tu ce que je viens de faire, depuis 2 heures de l'après-midi, sans désemparer? de classer, de ranger *toute* ma correspondance depuis quinze ans. J'en avais plein trois énormes boîtes et quatre cartons ! Je n'ai lu que les écritures qui m'étaient inconnues ; que de gens morts ! Combien il y en a aussi d'oubliés ! j'ai fait là des découvertes très tristes et d'autres très farces. Les yeux me piquent à force d'avoir feuilleté et j'ai les reins fatigués d'être resté si longtemps courbé. Mais voilà un bon débarras de moins ! Je pourrai maintenant commencer l'épuration avec méthode. J'ai brûlé beaucoup de lettres de Mme Didier et de la Sylphide à ton adresse. Je n'ai point retrouvé celle de Gagne. Où est-elle? il est vrai que je ne l'ai point cherchée. Les tiennes, cher amour, emplissent tout un carton, elles sont à part avec les petits objets qui viennent de toi. J'ai revu la branche verte qui était sur ton chapeau à notre premier voyage à Mantes, les pantoufles du premier soir et un mouchoir à moi, plein de ton sang. J'ai bien envie de t'embrasser ce soir ; je mets mes lèvres sur les tiennes et je t'étreins du plus profond de moi-même, et partout. A la fin du mois prochain nous nous reverrons ! Voici une année qui vient ; à l'autre jour de l'an, si je ne suis pas encore à Paris, j'y aurai du moins mon logement, car je vois qu'il faudra s'y prendre de bonne heure à cause de l'Exposition. Du reste, la *Bovary* avance. La baisade est faite et je la laisse, parce que je commence à faire des bêtises. Il faut savoir s'arrêter dans les corrections, d'autant qu'on ne voit pas bien les proportions d'un passage quand on est resté dessus trop longtemps. J'attends Bouilhet avec anxiété pour lui lire ce qu'il ne connaît pas. Sa dernière lettre était des plus tristes ; ce que j'avais prévu arrive, Paris l'*assombrit*, mais je m'en vais tâcher de lui *remonter le moral*, comme disait mon pharmacien. A l'heure qu'il est, il doit être arrivé à Rouen et se livrer avec Léonie à des c... violents et réitérés, à moins que la Sylphide ne lui ait pris tout son suc.

Rien n'est plus vrai que tout ce que tu dis dans ta dernière lettre sur les femmes qui viennent chez toi ; sois sûre qu'elles sont toutes jalouses de ta personne, et qu'au fond la Sylphide t'exècre ; cela est dans l'ordre ; elle fera tout son possible pour te brouiller avec Bouilhet. Les femmes ne veulent le partage de rien, et qui n'est pas *à* elles complètement est *contre* elles ; tu as tout ce qu'il faut pour te faire détester de ce sexe : beauté, esprit, franchise, etc. Pourquoi donc prends-tu toujours sa défense? Il faut être du côté des forts.

Sois sans inquiétude, pauvre amie, ma santé est meilleure que jamais. Rien de ce qui vient de moi ne me fait mal. C'est l'élément externe qui me blesse, m'agite et

m'use. Je pourrais travailler dix ans de suite dans la plus austère solitude sans avoir un mal de tête ; tandis qu'une porte qui grince, la mine d'un bourgeois, une proposition saugrenue, etc., me font battre le cœur, me révolutionnent. Je suis comme ces lacs des Alpes qui s'agitent aux brises des vallées (à ce qui souffle d'en bas à ras du sol), mais les grands vents des sommets passent par-dessus sans rider leur surface et ne servent au contraire qu'à chasser la brume ; et puis, ce qui plaît fait-il jamais du mal? la vocation suivie patiemment et naïvement devient une fonction presque physique, une manière d'exister qui embrasse tout l'individu. Les dangers de l'excès sont impossibles pour les natures exagérées.

J'ai reçu avec infiniment de plaisir la nouvelle de la chute de Mrs Augier et Sandeau (1). Que ces deux gaillards-là aient un raplatissement congru, tant mieux, charmant ! Je suis toujours charmé de voir les gens d'argent enfoncés.

Ah ! gens d'esprit, qui vous moquez de l'Art par amour des petits sous, gagnez-en donc, de l'argent ! Quand je songe que quantité de gens de lettres maintenant jouent à la Bourse ! Si cela n'est pas à faire vomir ! quoique la Seine, à cette heure, soit froide, j'y prendrais de suite un bain pour avoir le plaisir de les voir crever de faim dans le ruisseau, tous ces misérables-là (*sic*). Rien ne m'indigne plus, dans la vie réelle, que la *confusion des genres*. Comme tous ces poètes-là eussent été de bons épiciers, il y a cent ans, quand il était impossible de gagner de l'argent avec sa plume ! quand ce n'était pas un métier (la colère qui m'étouffe m'empêche de pouvoir écrire — littéral). La mine de Badinguet, indigné de la pièce, ou plutôt de l'accueil fait à la pièce ! *Hénaurme!* splendide ! ce bon Badinguet ! qui désire des chefs-d'œuvre en cinq actes, encore, et pour relever les Français ! Comme si ce n'était pas assez d'avoir relevé l'ordre, la religion, la famille, la propriété, etc., sans vouloir relever les Français ! Quelle nécessité, mais quelle rage de restauration ! Laisse donc crever ce qui a envie de mourir. Un peu de ruines, de grâce (c'est une des conditions du paysage historique et social). Ce pauvre Augier, qui dîne si bien, qui a tant d'esprit, et qui me déclarait, à moi, « n'avoir jamais fourré le nez dans ce bouquin-là » (en parlant de la Bible) !

As-tu jamais remarqué comme tout ce qui est *pouvoir* est stupide en fait d'Art? ces excellents gouvernements (rois ou républiques) s'imaginent qu'il n'y a qu'à commander la besogne, et qu'on va leur fournir ; ils instituent des prix, des encouragements, des académies, et ils n'oublient qu'une seule chose, une toute petite chose, sans laquelle rien ne vit, l'*atmosphère*. Il y a deux espèces de littératures, celle que j'appellerais la nationale (et la meilleure), puis la lettrée, l'individuelle. Pour la réalisation de la première, il faut dans la masse un fonds d'idées communes, une solidarité (qui n'existe pas), un lien ; et pour l'entière expansion de l'autre, il faut la *liberté ;* mais quoi dire? et sur quoi parler maintenant? Cela ira en empirant, je le souhaite et je l'espère. J'aime mieux le néant que le mal, et la poussière que la pourriture ; et puis l'on se relèvera ! l'aurore reviendra ! nous n'y serons plus ! qu'importe? [.....]

Je ne t'ai point parlé de son *Tigre* (2), j'ai oublié l'autre jour. Eh bien, j'aime

(1) Au Théâtre Français avec *La Pierre de Touche*, 23 décembre 1853.

(2) De Leconte de Lisle. Poème publié sous le titre *Les Jungles* dans l'édition définitive des *Poèmes barbares*.

mieux le *Bœuf*, et de beaucoup ; voici mes raisons. Je trouve la pièce inégale et faite comme en deux parties ; toute la seconde, à partir de « Lui, baigné par la flamme... » est *superbe*. Mais il y a bien des choses dans ce qui précède que je n'aime pas ; d'abord la position de la bête, qui s'endort le *ventre en l'air*, ne me semble pas naturelle, jamais un quadrupède ne s'endort le ventre en l'air.

La langue rude et rose va pendant.

Dur ! et *va pendant* est exagéré de tournure. Ce vers :

Toute rumeur s'éteint autour de son repos,

est disparate de ton avec tout ce qui précède et tout ce qui suit ; ces deux mots *rumeur* et *repos* qui sont presque métaphysiques, qui sont non *imaginés*, me semblent d'un effet mou et lâche ; ainsi intercalé dans une description très précise, je vois bien qu'il a voulu mettre un vers de transition très calme et simple : eh bien, alors, *s'éteint* est chargé, car c'est une métaphore par soi-même. Ensuite, nous perdons trop le tigre de vue avec la panthère, les pythons, la cantharide (ou bien alors il n'y en a *pas assez*, le plan secondaire n'étant pas assez long se mêle un peu au principal et l'encombre). *Musculeux*, à pythons, ne me semble pas heureux ; sur les serpents, voit-on *saillir* les muscles? le *roi rayé*, voilà un accolement de mots disparates, le roi (métaphore) rayé (technique) ; si c'est *roi* qui est l'idée principale, il faut une épithète *dérivant de l'idée de roi*. Si c'est *rayé*, au contraire, sur qui doit se porter l'attention, il faut un substantif en rapport avec *rayé*, et il faut appeler le tigre d'un nom qui, dans la *nature*, ait des *raies ;* or un roi n'est pas rayé. A partir de là, la pièce me paraît fort belle.

Mais l'ombre en nappes noires à l'horizon descend

est bien ample, bien calme.

Le vent passe au sommet des bambous, il s'envole
Et.....

Superbe. Je n'aime pas à cette place, dans un milieu si raide, les *nocturnes gazelles*, pour dire *qui viennent pendant la nuit*. C'est une expression latine ; n'importe, c'est trop poétique à côté d'un vers aussi vrai que celui-ci :

Le frisson de la *faim* fait palpiter son *flanc*.

Quant aux quatre derniers, ils son sublimes.

Je te prie de ne point lui faire part de mes impressions ; ce bon garçon est assez malheureux maintenant sans que mes critiques s'y joignent. [.....]

P.-S. — Énault doit être splendide, depuis qu'il est revenu d'Orient ; nous allons avoir encore un voyage d'Orient ! impressions de Jérusalem ! Ah ! mon Dieu ! descriptions de pipes et de turbans ; on va nous apprendre encore ce que c'est qu'un bain, etc.[.....]

Et toi? J'attends ta *Servante*. Je te la renverrai épluchée. C'est au mois de février, tu sais, enfin à mon prochain voyage, que je te ferai mon petit cadeau de jour de l'an. Je t'envoie mille baisers. Adieu, chère Louise. A toi.

A ERNEST CHEVALIER.

Mercredi soir, [1853] (1).

Pauvre bougre et cher ami, je te croyais parfaitement à Grenoble et en train de faire respecter Thémis, et non aux Andelys souffrant et cacochyme (si l'on peut s'exprimer ainsi). Voilà ce que c'est, mon bon, que de prendre les choses sublunaires trop à cœur. Si tu eusses été philosophe, tu eusses épargné du mouvement à ta bile, du chagrin à ta famille et beaucoup de désagrément à toi-même.

Et moi aussi, j'ai su ce que c'était que les nerfs ; si la sensibilité est une sorte de guitare que nous avons en nous-mêmes, et que les objets extérieurs font vibrer, on a tant raclé sur cette pauvre mienne guimbarde que quantité de cordes en sont cassées depuis longtemps, et je suis devenu sage parce que je suis devenu vieux. Beaucoup de cheveux vous réchauffent la cervelle : or, me voilà chauve.

Grand moutard ! fous-toi un peu plus doctoralement d'autrui, de ses opinions, de ses discours et de son estime même. Le seul moyen de rester tranquille dans son assiette, c'est de regarder le genre humain comme une vaste association de crétins et de canailles. Plaire à tout le monde est trop difficile ; pourvu qu'on se plaise, ça c'est l'important, et la tâche bien souvent n'est déjà pas si aisée.

Quand te verra-t-on? Quand viendras-tu? toi, ta femme et Mme Leclerc, que ma mère sera fort aise de recevoir de nouveau? Quant à t'aller voir, je ne peux te le promettre prochainement. Mais si tu ne pouvais venir (ce que je ne crois pas) j'irais un de ces jours aux Andelys, m'assurer moi-même de ta parfaite connaissance dont j'attends des nouvelles. Adieu, vieux. Mille amitiés à toi et pour tous les tiens.

---

* A LOUISE COLET.

[Croisset], lundi soir, 1 heure, [2? janvier 1854].

J'attends demain une lettre de toi, qui me dise que tu as reçu le volumineux paquet du Crocodile, qui a dû t'arriver hier matin. [.....]

J'ai eu Bouilhet vendredi soir, samedi et hier matin ; il reviendra mercredi pour jusqu'à la fin de la semaine ; nous n'avons guère jusqu'à présent eu le temps de causer que de nous ; tout a presque été employé aux *Fossiles* et à la *Bovary*. Il a été content de ma baisade. Mais, avant le dit passage, j'en ai un de transition qui contient huit lignes, qui m'a demandé trois jours, où il n'y a pas un mot de trop,

(1) Chevalier a été nommé substitut à Grenoble le 24 octobre 1849, au moment même où Flaubert partait pour son voyage d'Orient. D'autre part, marié en 1851, il a été nommé le 24 août 1854 substitut à Lyon. Aucun argument décisif ne permet de dater avec certitude cette lettre dont je n'ai pu retrouver l'autographe, et que l'édition Conard classe en 1853. Dans le doute, et sous toutes réserves, je lui maintiens cette date, mais je la traiterai comme étant la dernière de l'année.

et qu'il faut pourtant refaire encore parce que c'est trop lent ; c'est un dialogue direct qu'il faut remettre à l'indirect, et où je n'ai pas la place nécessaire de dire ce qu'il faut dire ; tout cela doit être rapide et lointain comme plan, tant il faut que ce soit perdu et peu visible dans le livre ! Après quoi, j'ai encore trois ou quatre autres corrections infiniment minimes, mais qui me demanderont bien toute l'autre semaine ! Quelle lenteur ! quelle lenteur! N'importe, j'avance. J'ai fait un grand pas, et je sens en moi un allègement intérieur qui me rend tout gaillard, quoique ce soir j'aie littéralement sué de peine. C'est difficile de défaire ce qui est fait, et bien fait, pour fourrer du neuf à la place, sans qu'on voie l'encastrement.

Quant aux *Fossiles*, je trouve cela fort beau et continue à soutenir qu'il fallait s'y prendre de cette façon. *Tout le monde*, après les *Fossiles*, eût fait une grande tartine lyrique sur l'homme, mais l'homme a changé, et pour le prendre complètement, il faut suivre son histoire, le monsieur en habit noir étant aussi naturel que le sauvage tatoué ; il faut donc présenter les deux états, et tout ce qu'il y a d'intermédiaire entre eux. Je crois que cette méthode était la plus forte, et la plus *difficile* surtout ; on eût pu sauter par-dessus l'homme complètement, mais cela eût été une ficelle, une pose, un moyen très commode de faire de l'effet, et par une négation !

J'ai lu les *Abeilles* (1) que tu m'as envoyées ; c'est raide, d'idées surtout, et je trouve les mouches de Montfaucon splendides. Quant à l'*Expiation*, quel dommage que ce soit bâclé ! tout le *Waterloo* est stupide ; mais la *Retraite de Russie* et *Sainte-Hélène* (à part des taches nombreuses) m'ont plu, et extrêmement ; on eût pu faire de cela quelque chose d'aussi beau que le *Feu du ciel ;* n'importe, ce bonhomme est un grand homme.

Je suis maintenant dans les lectures bien diverses : d'abord, je me *gaudys* avec Pétrus Borel qui est *hénaurme ;* je trouve là mes vieilles phrénésies de jeunesse ! Cela valait mieux que la monnaie courante d'à présent. On était monté à un tel ton, que l'on rencontrait quelquefois un bon mot, une bonne impression. Il y aurait, du reste, sur ce malheureux livre, une belle leçon à faire. Comme le socialisme perçait déjà, comme la préoccupation de la morale rend toute œuvre d'imagination fausse et embêtante! etc. Je tourne beaucoup à la critique; le roman que j'écris m'aiguise cette faculté, car c'est une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas, je l'espère, de tout le travail psychologique caché sous la forme, mais il en ressentira l'effet, et d'une autre part je suis entraîné à écrire de grandes choses somptueuses, des batailles, des sièges, des descriptions du vieil Orient fabuleux. J'ai passé, jeudi soir, deux belles heures, la tête dans mes mains, songeant aux enceintes bariolées d'Ecbatane. On n'a rien écrit sur tout cela. Que de choses flottent encore dans les limbes de la pensée humaine ! Ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais les hommes.

A propos des hommes, permets-moi de te citer de suite, de peur que je ne les oublie, deux petites aimables anecdotes. Premier fait : on a exposé à la morgue, à Rouen, un homme qui s'est noyé avec ses deux enfants attachés à la ceinture. La misère ici est atroce, des bandes de pauvres commencent à courir la campagne ;

(1) De Victor Hugo : *Le Manteau impérial*, daté Jersey, juin 1853 (*Les Châtiments*).

cette nuit, on a tué à Saint-Georges, à une lieue d'ici, un gendarme ; les bons paysans commencent à trembler dans leur peau ; s'ils sont un peu secoués, cela ne me fera pas pleurer, cette caste ne mérite aucune pitié ; tous les vices et toutes les férocités l'emplissent ; mais passons. Deuxième fait, et qui démontre comme quoi les hommes sont frères. On a exécuté ces jours-ci, à Provins (1), un jeune homme qui avait assassiné un bourgeois et une bourgeoise, puis violé la servante sur place et bu toute la cave. Or, pour voir guillotiner cet excentrique, il est arrivé dans Provins, dès la veille, plus de dix mille gens de la campagne. Comme les auberges n'étaient pas suffisantes, beaucoup ont passé la nuit dehors et ont *couché dans la neige*, l'affluence était telle *que le pain a manqué*. O suffrage universel ! sophistes ! ô charlatans ! déclamez donc contre les gladiateurs et parlez-moi du progrès ! Moralisez, faites des lois, des plans ! réformez-moi la bête féroce. Quand même vous auriez arraché les canines du tigre, et qu'il ne pourrait plus manger que de la bouillie, il lui restera toujours son cœur de carnassier ! et ainsi le cannibale perce sous le bourgeron populaire, comme le crâne du Caraïbe sous le bonnet de soie noire du bourgeois. Qu'est-ce que tout *cela nous fout?* Faisons notre devoir, nous autres : que la Providence fasse le sien.

Tu me dis que rien bientôt ne pourra plus t'arracher de larmes : tant mieux, car rien n'en mérite, si ce n'est des larmes de rire, pour ce que rire est le propre de l'homme». [.....] (2)

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi soir, 1 heure, [13 janvier 1854].

Tu ne me parles pas, dans ton petit mot de ce matin, chère Louise, de la résolution que tu as prise, relativement à la *Servante* (3). J'attendais pourtant ta réponse avec anxiété, voici pourquoi : c'est que, quoique ayant bien réfléchi, avant de t'écrire une aussi dure lettre, j'ai encore réfléchi après, et j'ai presque balancé à te l'envoyer. Je me demandais : « Me suis-je trompé? cela se peut ! » Non, non, pourtant. Je crois que mes notes et ma lettre ont été dictées par le bon sens le plus grossier qui ait jamais arrangé des mots, et au risque de te blesser (il y avait de quoi), *j'ai cru faire mon devoir* de toutes façons, en te déclarant ces choses. Si ton avis est autre que le mien, nous n'avons pas besoin d'y revenir, nous ne nous convaincrons pas. Dans le cas contraire, je ne pourrai que t'admirer du sacrifice ; mais je voudrais que tu *comprisses* bien mes raisons. Elles sont bonnes, je crois ; en tous cas, s'il te reste quelque doute, d'une manière ou d'une autre, ne t'en rapporte ni à toi, ni à moi, ni à Bouilhet. Consulte Leconte, Babinet, Antony Deschamps, etc., et expose-leur mes motifs.

Tu me pries dans le billet de ce matin, de répondre à ta lettre de vendredi dernier. Je viens de la relire, elle est là, toute ouverte, sur ma table. Comment veux-tu que j'y réponde? tu dois me connaître aussi bien que moi-même, et tu me

(1) Exécution de Bony, 22 décembre 1853, assassin de M. et Mme Moreau.
(2) Deux autres lettres, que je crois des 4 et 9 janvier 1854, à Louise Colet, sont inédites.
(3) Pour la publication de ce poème.

parles de choses que nous avons traitées cent fois, et qui n'en sont pas plus avancées pour cela. Tu me reproches, comme bizarres, jusqu'aux mots de tendresse que te t'envoie dans mes lettres (il me semble pourtant que je ne fais pas grand abus de sentimentalités). Je m'en priverai donc encore davantage, puisque « cela te serre la gorge ». — Revenons, recommençons. Je vais être catégorique, explicite... 1° De ma mère !

Eh bien, oui ! c'est cela. Tu l'as deviné ! c'est parce que *j'ai la persuasion* que, si elle te voyait, elle serait très froide avec toi, peu convenable, comme tu dis, que je ne veux pas que vous vous voyiez. D'ailleurs, je n'aime pas cette confusion, cette alliance de deux affections d'une source différente (quant à elle, tu peux t'imaginer la femme, d'après ce trait : elle n'irait pas, *sans invitation*, chez son fils aîné) ; et puis, d'ailleurs, à quel titre irait-elle chez toi? Quand je t'avais dit qu'elle y viendrait, j'avais surmonté, pour te plaire, un grand obstacle et parlementé pendant plusieurs jours ; — tu n'en as tenu compte, et tu es venue, sans propos, réentamer une chose irritante, une chose qui m'est antipathique, qui m'avait demandé de la peine, — c'est toi, la première, qui as rompu ; — tant pis ; — et puis, je t'en supplie encore une fois, ne te mêle pas de cela. *Quand le temps et l'opportunité* se présenteront, je saurai ce que j'aurai à faire. — Je trouve ta persistance, dans cette question, étrange. Me demander toujours à connaître ma mère, à te présenter chez elle, à ce qu'elle vienne chez toi, me paraît aussi drôle que si celle-ci voulait, à son tour, que je n'allasse pas chez toi, que je cessasse de te fréquenter, parce que, parce que, etc. [.....] Autre question, à savoir, la financière : je ne boude pas du tout. — Je ne *cale* pas. — Je ne cache nullement mes gros sous (quand j'en ai), et il est peu de gens aussi maigrement rentés que moi, qui aient l'air si riche (j'ai l'air riche, c'est vrai) — et c'est un malheur, car je peux passer pour avare ! Tu sembles me considérer comme un ladre parce que je *n'offre pas, quand on ne me demande pas*. Mais quand est-ce que j'ai refusé? (On ne sait pas, quelquefois, tous les embêtements que j'ai subis pour obliger les autres.) Je n'ai pas ces élans de générosité qu'on aurait de soi-même, dis-tu ; eh bien, moi, je dis que ce n'est pas vrai, — et que j'en suis capable. — Mais je m'illusionne étrangement, sans doute. [.....]

Quant à la fin de la *Bovary*, je me suis déjà fixé tant d'époques, et trompé tant de fois, que je renonce non seulement à en parler, mais à y penser. — A la grâce de Dieu ! je n'y comprends plus rien ! cela se finira quand cela voudra, dussè-je mourir dessus d'ennui et d'impatience, ce qui m'arriverait peut-être, *sans la rage* qui me soutient. D'ici là, j'irai te voir tous les deux mois, comme je te l'ai promis.

Enfin, pauvre chère Louise, veux-tu que je t'ouvre le fond de ma pensée, ou plutôt que j'ouvre le fond de ton cœur? Je crois que ton amour chancelle. Les mécontentements, les souffrances que je te donne n'ont point d'autre cause, car tel je suis, tel j'ai été toujours ! Mais maintenant, *tu m'aperçois mieux*, et tu me juges raisonnablement, peut-être. Je n'en sais rien; cependant, quand on aime complètement, on aime ce que l'on aime tel qu'il est, avec ses défauts et ses monstruosités, on adore jusqu'à la gale, on chérit la bosse, et l'on aspire avec délices l'haleine qui vous empoisonne. Il en est de même au moral; or je suis difforme, infâme, égoïste, etc.

Sais-tu qu'on finira par me rendre insupportable d'orgueil, à toujours me blâmer comme on le fait? Je crois qu'il n'y a pas un mortel sur la terre qui soit moins *approuvé que moi*, mais je ne changerai pas. — Je ne me réformerai pas. — J'ai déjà tant gratté, corrigé, annihilé ou bâillonné de choses en moi que j'en suis las. Tout a un terme, et je me trouve assez grand garçon maintenant pour me considérer comme éduqué. Il faut songer à autre chose. J'étais né avec tous les vices ; j'en ai supprimé radicalement plusieurs, et je n'ai donné aux autres qu'une pâture légère. — Ces martyres que j'ai subis dans ce manège psychologique, Dieu seul les sait, mais actuellement j'y renonce. C'est le chemin de la mort, et je veux vivre encore pendant trois ou quatre livres ; ainsi je suis cristallisé, immobile. — Tu m'appelles granit ; mes sentiments sont de granit, — et si j'ai le cœur dur, il est solide au moins, et n'enfonce sous rien ; les abandons et les injustices n'altèrent pas ce qui est gravé dessus, tout y reste, et ta pensée, quoi que tu fasses et que je fasse, ne s'en effacera pas.

Adieu, un long baiser sur ton front que j'aime !

A toi. Ton G.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de lundi 1 heure, [23 janvier 1854] (1).

J'espère bien, dans une quinzaine, que je te verrai, bonne chère Louise ! Quant à te dire le jour de mon arrivée précis, je n'en sais rien. J'ai encore trois petits tableaux à faire, c'est-à-dire 5 ou 6 pages environ. [.....]

J'en reviens à mon idée (2). Cela mettrait un peu de soleil dans sa vie. Ce qui manque à son talent, comme à son caractère, c'est le côté moderne. *La couleur en mouvement*. Avec son idéal de passions nobles, il ne s'aperçoit pas qu'il se dessèche pratiquement, qu'il se stérilise littérairement. L'idéal n'est fécond que lorsqu'on y fait *tout* rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion. Voilà deux siècles que la France marche suffisamment dans cette voie de négation ascendante ; on a de plus en plus éliminé des lettres la nature, la franchise, le caprice, la personnalité, et même l'érudition, comme étant grossière, immorale, bizarre, pédantesque ; et dans les mœurs, on a pourchassé, honni et presque anéanti la gaillardise et l'aménité, les grandes manières, et les genres de vies libres, lesquelles sont les fécondes. On s'est guindé vers la décence! Pour cacher des écrouelles, on a haussé sa cravate. L'idéal jacobin et l'idéal Marmontellien peuvent se donner la main. Notre délicieuse époque est encore encombrée par cette double poussière. Robespierre et M. de La Harpe nous régentent du fond de leur tombe. Mais je crois qu'il y a quelque chose au-dessus de tout cela, à savoir : l'acceptation ironique de l'existence et sa refonte plastique et complète par l'Art. Quant à nous, *vivre ne nous regarde pas*, ce qu'il faut chercher, c'est ne pas souffrir.

J'ai passé deux exécrables journées, samedi et hier. Il m'a été impossible d'écrire une ligne ; ce que j'ai juré, gâché de papier et trépigné de rage, est impos-

(1) Deux lettres des 15 et 18 janvier 1854, à la même, sont inédites.
(2) A propos de Leconte de Lisle, malheureux d'être seul dans la vie.

sible à savoir. J'avais à faire un passage psychologico-nerveux des plus déliés, et je me perdais continuellement dans les métaphores, au lieu de préciser les faits. Ce livre, qui n'est qu'en style, a pour danger continuel le style même, la phrase me grise et je perds de vue l'idée. L'univers entier me sifflerait aux oreilles, que je ne serais pas plus abîmé de honte que je ne le suis quelquefois. Qui n'a senti de ces impuissances, où il semble que votre cervelle se dissout comme un paquet de linge pourri? et puis le vent ressouffle, la voile s'enfle. Ce soir, en une heure, j'ai écrit toute une demi-page. Je l'aurais peut-être achevée, si je n'eusse entendu sonner l'heure et pensé à toi.

Quant à ton journal, je n'ai nullement défendu à Bouilhet d'y collaborer. Mais je crois seulement que lui, inconnu, débutant, ayant sa réputation à ménager, *son nom à faire valoir et mousser*, il aurait tort de donner maintenant des vers à un petit journal ; cela ne lui rapporterait ni honneur ni profit, et je ne vois pas en quoi cela te rendrait service, puisque vous avez le droit de prendre de droite et de gauche ce qui vous plaît. Pour ce qui est de moi, tu comprends que je n'écrirai pas plus dans celui-là que dans un autre ; *à quoi bon?* et en quoi cela m'avancerait-il? S'il faut (quand je serai à Paris) t'expédier des articles pour t'obliger, de grand cœur, mais quant à signer, non. Voilà vingt ans que je garde mon pucelage. Le public l'aura tout entier et d'un seul coup, ou pas ; d'ici là, je le soigne. Je suis bien décidé d'ailleurs à n'écrire par la suite dans aucun journal, fût-ce même la *Revue des Deux Mondes*, si on me le proposait ; je veux ne faire partie de rien, n'être membre d'aucune académie, d'aucune corporation ni association quelconque. Je hais le troupeau, la règle et le niveau. Bédouin tant qu'il vous plaira, citoyen jamais. J'aurai même grand soin, dût-il m'en coûter *cher*, de mettre à la première page de mes livres que la reproduction est permise, afin qu'on voie que je ne suis pas de la Société des gens de lettres, car j'en renie le titre d'avance, et je prendrais vis-à-vis de mon concierge, plutôt celui de négociant ou de chasublier. Ah ! ah ! je n'aurai pas tourné dans ma cage pendant un quart de siècle, et avec plus d'aspiration à la liberté que les tigres du Jardin des Plantes, pour m'atteler ensuite à un omnibus et trottiner d'un pas tranquille sur le macadam commun ; non, non. Je crèverai dans mon coin comme un ours galeux, ou bien l'on se dérangera pour voir l'ours. Il y a une chose toute nouvelle et charmante à faire dans ton journal, une chose qui peut être presque une création littéraire, et à quoi tu ne penses pas, c'est l'article *mode*. Je t'expliquerai ce que je veux dire, dans ma prochaine. Il me reste à peine assez de place pour te dire que ton Gustave t'embrasse.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche soir, [29 janvier 1854].

J'espère bien qu'au milieu de la semaine prochaine, bonne chère Louise, nous nous verrons enfin ! ! ! J'ai bon pressentiment de ce voyage ; je serai logé plus près de toi ; j'aurai peu de courses, et d'ailleurs, afin de n'être pas tiraillé par les heures, je prendrai deux ou trois jours pleins, afin d'être le reste du temps plus complètement à toi et à Bouilhet. Je crois que je vais définitivement envoyer promener à un autre

voyage l'excursion à Nogent. Cela me demanderait deux jours pleins, et c'est de l'argent dépensé sans profit ni plaisir ! Sais-tu combien j'ai fait de pages cette semaine? une, et encore, je ne dis pas qu'elle soit bonne ! il fallait un passage rapide, léger. Or, j'étais dans des dispositions de lourdeur et de développement ! Quel mal j'ai ! C'est donc quelque chose de bien atrocement délicieux que d'écrire, pour qu'on reste à s'acharner ainsi, en des tortures pareilles, et qu'on n'en veuille pas d'autres. Il y a là-dessous un mystère qui m'échappe ! la vocation est peut-être comme l'amour du pays natal (que j'ai peu, du reste), un certain lien fatal des hommes aux choses. Le Sibérien dans ses neiges, et le Hottentot dans sa hutte, vivent contents, sans rêver soleil ni palais. Quelque chose de plus fort qu'eux les attache à leur misère, et nous nous débattons dans les formes ! Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens, nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde ! Et puis, j'ai été *écrasé* pendant deux jours par une scène de Shakespeare (la 1re de l'acte III du *Roi Lear*). Ce bonhomme-là me rendra fou. Plus que jamais tous les autres me semblent des enfants à côté. Dans cette scène, tout le monde, à bout de misère et dans un paroxysme de l'être, perd la tête et déraisonne ; il y a là trois folies différentes qui hurlent à la fois, tandis que le bouffon fait des plaisanteries, que la pluie tombe et le tonnerre brille. Un jeune seigneur que l'on a vu riche et beau au commencement dit ceci : « Ah ! j'ai connu les femmes, etc., j'ai été ruiné par elles, méfiez-vous du bruit léger de leur robe et du craquement de leurs souliers de satin, etc. » — Ah ! Poésie françoyse, quelle eau claire tu fais en comparaison ! Quand je pense qu'on s'en tient encore aux bustes ! à Racine ! à Corneille ! et autres gens d'esprit embêtants à crever ; cela me fait rugir ! je voudrais (encore une citation du Vieux) « les broyer dans un pilon, pour peindre ensuite avec ces résidus les murailles des latrines ». Oui, cela m'a bouleversé, je ne faisais que penser à cette scène dans la forêt, où l'on entend les loups hurler, et où le vieux Lear pleure sous la pluie, et s'arrache la barbe dans le vent. C'est quand on contemple ces sommets-là, que l'on se sent petit : « nés pour la médiocrité, nous sommes écrasés par les esprits sublimes ». Mais causons d'autre chose que de Shakespeare, parlons de ton journal. — Eh bien, je crois que partout, et à *propos de tout*, on peut faire de l'Art. Qui s'est jusqu'à présent mêlé des articles *modes?* Des couturières ! De même que les tapissiers n'entendent rien à l'ameublement, les cuisiniers peu de chose à la cuisine et les tailleurs rien au costume, les couturières non plus n'entendent rien à l'Art. La raison est la même qui fait que les peintres de portraits font de mauvais portraits (les bons sont peints par des penseurs, par des créateurs, les seuls qui sachent *reproduire*). L'étroite spécialité dans laquelle ils vivent leur enlève le *sens même* de cette spécialité, et ils confondent toujours l'accessoire et le principal, le galon avec la coupe. Un grand tailleur serait un artiste, comme au XVIe siècle les orfèvres étaient artistes ; mais la médiocrité s'infiltre partout, les pierres même deviennent bêtes, et les grandes routes sont stupides. Dussions-nous y périr (et nous y périrons, n'importe), il faut par tous les moyens possibles faire barre au flot de m... qui nous envahit. — Élançons-nous dans l'idéal, puisque nous n'avons pas le moyen de loger dans le marbre et dans la pourpre, d'avoir des divans en plumes de colibris, des tapis en peau de cygne, des fauteuils d'ébène, des parquets d'écaille,

des candélabres d'or massif, ou bien des lampes creusées dans l'émeraude ; gueulons donc contre les gants de bourre de soie, contre les fauteuils de bureau, contre le makintosh, contre les caléfacteurs économiques, contre les fausses étoffes, contre le faux luxe, contre le faux orgueil. L'industrialisme a développé le laid dans des proportions gigantesques ! combien de braves gens qui, il y a un siècle, eussent parfaitement vécu sans Beaux-Arts, et à qui il faut maintenant de petites statuettes, de petite musique et de petite littérature ! Que l'on réfléchisse seulement quelle effroyable propagation de mauvais dessins ne doit pas faire la lithographie. Et quelles belles notions un peuple en retire, quant aux formes humaines ! Le bon marché, d'autre part, a rendu le vrai luxe fabuleux. — Qui est-ce qui consent à acheter une bonne montre (cela coûte 1,200 francs)? nous sommes tous des farceurs et des charlatans ; pose, pose et blague partout. La crinoline a dévoré les fesses, notre siècle est un siècle de p..., et ce qu'il y a de moins prostitué, jusqu'à présent, ce sont les prostituées.

Mais, comme il ne s'agit pas de déclamer contre le bourgeois (lequel bourgeois n'est même plus bourgeois, car depuis l'invention des omnibus la bourgeoisie est morte ; oui, elle s'est assise là, sur la banquette populaire et elle y reste, toute pareille maintenant à la canaille, d'âme, d'aspect et même d'habit : voir le chic des grosses étoffes, la création du paletot, les costumes de canotiers, les blouses bleues pour la chasse, etc.), voici ce que je ferais : *j'accepterais tout cela*, et une fois parti de ce point de vue démocratique, à savoir : que tout est à tous et que la plus grande confusion existe pour le bien du plus grand nombre, je tâcherais d'établir *a posteriori* qu'il n'y a pas par conséquent *de modes*, puisqu'il n'y a pas d'autorité, de règle. On savait autrefois *qui* faisait la mode, et elles avaient toutes *un sens* (je reviendrais là-dessus, ceci rentrerait dans l'histoire du costume qui serait une bien belle chose à faire, et toute neuve) ; mais maintenant, il y a anarchie, et chacun est livré à son caprice. Un ordre nouveau en sortira peut-être, ce sont encore *des points* que je développerais. Cette anarchie est le résultat entre mille autres de la tendance historique de notre époque. (Le XIXe siècle repasse son cours d'histoire.) Ainsi nous avons eu le Gothique, le Pompadour, la Renaissance, le tout en moins de *trente ans, et quelque chose de tout cela subsiste :* comment donc tirer parti de tout cela, pour *la beauté?* Le calembour y est, je le prends dans ce sens : en étudiant quelle forme, quelle couleur convient à telle personne, *dans telle circonstance donnée ;* il y a là un rapport de tons et de lignes, qu'il faut saisir. Les grandes coquettes s'y entendent, et pas plus que les vrais dandys, elles ne s'habillent d'après le journal de modes. Eh bien, c'est de cet art-là qu'un journal de modes, pour être neuf et vrai, doit parler. Etudier par exemple comment Véronèse habille ses blondes, quels ornements il met au cou de ses négresses, etc. — N'y a-t-il pas des toilettes décentes, n'y en a-t-il pas de libidineuses comme d'élégiaques, et d'émoustillantes? De quoi cet effet-là dépend-il? d'un *rapport exact* qui vous échappe entre les traits et l'expression du visage et l'accoutrement. Autre considération, le *rapport* du costume à l'action, et de cette idée d'utilité, souvent même dérive le Beau ; exemple : majesté des costumes sacerdotaux. Le geste de la bénédiction est stupide sans manches larges. L'Orient se démusulmanise par la redingote. Ils ne peuvent plus faire leurs ablutions, les malheureux, avec leurs parements boutonnés ! de même que l'introduc-

tion du sous-pied leur fera abandonner tôt ou tard l'usage du divan (et peut-être celui du harem, car les dits pantalons ont aussi des braguettes boutonnées. — A propos de l'importance des braguettes, voir le grand Rabelais.) — Quant au sous-pied, il est chassé de France maintenant, par suite de l'extension et de la rapidité des affaires commerciales. — Remarquer que ce sont les boursiers qui ont les premiers porté la guêtre et le soulier ; le sous-pied les gênait, pour monter en courant les marches de la Bourse, etc., etc. Enfin y a-t-il rien de plus stupide que ce bulletin de modes, disant les costumes *que l'on a portés* la semaine dernière, afin qu'on les porte la semaine qui va suivre, et donnant une règle pour tout le monde? Sans tenir compte que chacun, pour être bien habillé, doit s'habiller *quant à lui !* C'est toujours la même question, celle des Poétiques : chaque œuvre à faire a sa poétique en soi, *qu'il faut trouver.*

Je démolirais donc cette idée d'une mode générale. Je m'acharnerais aux chapeaux tuyaux de poêle, aux robes de chambre à palmes, aux bonnets grecs à fleurs. — J'effraierais le bourgeois et la bourgeoise. Il faut faire passer la mode des corsets, lesquels sont une chose hideuse, d'une lubricité révoltante et d'une incommodité excessive, en de certains moments. Jen ai quelquefois bien souffert ! Oui, j'ai souffert beaucoup de ces riens, dont un homme *ne doit pas parler* (car cela sort de ce type viril d'après lequel il faut être, sous peine de passer pour un eunuque). Ainsi il y a des ameublements, des costumes, des couleurs d'habits, des profils de chaises, des bordures de rideaux, qui me font vraiment mal. Je n'ai jamais vu, dans un théâtre, les coiffures des femmes dites *en toilette* sans avoir envie de vomir, à cause de toute la colle de poisson qui plaque leurs bandeaux, etc., et la vue des acteurs, qui ont *quand même* (même en jouant Guillaume Tell) des gants Jouvin, suffit à me faire détester l'Opéra ! Quels imbéciles ! et l'expression de la main, que devient-elle avec un gant? Imaginez donc une statue gantée ! tout doit parler dans les formes, et il faut qu'on voie toujours le plus possible *d'âme.* Comme voilà parlé de chiffons, n'est-ce pas?

Ah ! c'est que j'ai passé bien des heures de ma vie, au coin de mon feu, à me meubler des palais, et à rêver des livrées, *pour quand* j'aurais un million de rentes ! je me suis vu aux pieds des cothurnes, sur lesquels il y avait des étoiles de diamant ! j'ai entendu hennir, sous des perrons imaginaires, des attelages qui feraient crever l'Angleterre de jalousie. Quels festins ! quel service de table ! comme c'était servi et bon ! Les fruits des pays de toute la terre débordaient dans des corbeilles faites de leurs feuilles ! on servait les huîtres avec le varech et il y avait, tout autour de la salle à manger, un espalier de jasmins en fleurs où s'ébattaient des bengalis.

Oh ! les tours d'ivoire ! Montons-y donc par le rêve, puisque les clous de nos bottes nous retiennent ici-bas.

Je n'ai jamais vu dans ma vie rien de luxueux, si ce n'est en Orient ; on trouve là des gens couverts de poux et de haillons, et qui ont au bras des bracelets d'or. Voilà des gens pour qui le Beau est plus utile que le Bon, ils se couvrent avec de la couleur et non avec de l'étoffe ; ils ont plus besoin de fumer que de manger. Belle prédominance de l'idée, quoi qu'on en dise.

Allons, adieu, il est bien tard, je t'embrasse ; à toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche soir, [19 février 1854] (1).

Je m'attendais à avoir ce matin une lettre de toi qui me conterait l'importante visite du Philosophe, et j'ai été fort désappointé. Mais je réfléchis maintenant que le samedi est ton jour de rédaction et que tu n'as pas eu sans doute le temps de m'écrire. A propos de ton journal, sais-tu ce que j'ai lu ce matin, à mon réveil, dans le *Journal de Rouen?* ton article de dimanche dernier (2). On m'apporte ladite feuille, pliée de telle façon que la première chose qui frappe ma vue est le nom de ce « bon Léonard ». Je jette les yeux sur le reste et je reconnais la chose. Tout y est, depuis Mme Récamier jusqu'aux fleurs d'eau, froides au toucher comme les nénufars ; est-ce singulier? et combien les braves rédacteurs du *Journal de Rouen*, pillant de droite et de gauche, se doutent peu qu'ils m'envoient mes phrases. Cela m'a fait repasser devant moi tout dimanche dernier. Je me sentais encore écrivant au coin de ton feu, gêné par mon pantalon, par mon rhume et mon habit, tout en devisant avec cette estimable L***, qui a décidément une boule de vieille garce fort excitante.

En chemin de fer, je me suis trouvé avec trois gaillards qui allaient à la campagne, pêcher, boire et s'amuser. J'ai envié ces drôles, car je sens un grand besoin d'amusement. Me voilà devenu assez vieux pour envier la gaieté des autres. Harassé de style et de combinaisons échouées, il me faudrait par moments des distractions violentes, mais celles qui me seraient bonnes sont trop chères et trop loin. C'est surtout dans les moments où je saigne par l'orgueil que je sens grouiller en moi, comme une compagnie de crapauds, un tas de convoitises vivaces.

Je viens de passer deux mois atroces et dont je garderai longtemps le souvenir. Avant-hier soir et hier tout l'après-midi je n'ai fait que dormir. Aujourd'hui, j'ai repris la besogne, il me semble que ça va marcher. J'aurai fait demain une page. Il faut que je change de manière d'écrire si je veux continuer à vivre, et de façon de style si je veux rendre ce livre lisible. Au mois de mai j'espère avoir fait un grand pas et en juillet ou août, je me mettrai sans doute à chercher un logement (grave affaire), afin que tout soit prêt au mois d'octobre ; il faudra bien trois mois pour meubler trois pièces, puisqu'on en a mis deux à m'en meubler ici une seule.

Je tiens beaucoup à ces futilités *indignes d'un homme ;* futilités soit, mais commodités, et qui adoucissent l'amertume de la vie, comme dit M. de Voltaire ; nous ne

(1) Une lettre à la même, du 3 février, est inédite.

(2) L'article auquel Flaubert fait allusion a paru dans le *Journal de Rouen* du 19 février 1854, en fin de feuilleton, à la suite d'un compte rendu théâtral. Il est intitulé « Modes de Paris » et n'est pas signé. Il contient le récit d'un bal d'enfants donné autrefois par Mme Récamier à l'Abbaye-au-Bois, et auquel assistaient Chateaubriand, le duc de Broglie, Guizot, les enfants de V. Hugo, de Marceline Desbordes-Valmore, etc. « Léonard » était un tapissier en renom établi dans l'immeuble même qu'occupait jadis Mme Récamier, rue de Sèvres ; l'article fait à Léonard une obligeante réclame. Or, Louise Colet habitait alors 20, rue de Sèvres, presque en face de l'Abbaye-au-Bois et elle avait été reçue jadis chez Mme Récamier ; elle était bien placée par conséquent pour évoquer le souvenir de celle-ci, et les locataires actuels de sa maison. La dernière allusion faite par Flaubert aux « fleurs d'eau » se réfère à ce passage du *Journal de Rouen :* « D'autres coiffures de bal... sont formées d'un feuillage emprunté à diverses plantes aquatiques... Elles imitent si parfaitement la nature qu'on dirait qu'elles sont froides au toucher comme le nénuphar qui flotte sur nos lacs. »

vivons que par l'extérieur des choses; il le faut donc soigner. Je déclare quant à moi que le physique l'emporte sur le moral. Il n'y a pas de désillusions qui fasse souffrir comme une dent gâtée, ni de propos inepte qui m'agace autant qu'une porte grinçante, et c'est pour cela que la phrase de la meilleure intention rate son effet, dès qu'il s'y trouve une assonance ou un pli grammatical.

Adieu, je t'embrasse. [.....]

---

* A LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure. 25 février 1854.

Je crois que me voilà renfourché sur mon dada ; fera-t-il encore des faux pas à me cassez le nez? a-t-il des reins plus solides? est-ce pour longtemps? Dieu le veuille ! mais il me semble que je suis remis. J'ai fait cette semaine trois pages, et qui, à défaut d'autre mérite, ont au moins de la rapidité, il faut que ça marche, que ça coure, que ça fulgure, ou que j'en crève, et je n'en crèverai pas. Mon rhume m'a peut-être *purgé le cerveau*, car je me sens plus léger et plus rajeuni ; j'ai pourtant tantôt perdu une partie de mon après-midi, ayant reçu la visite d'un oncle de Liline, qui m'a tenu trois heures; il m'a, du reste, dit deux beaux mots de bourgeois que je n'oublierai pas et que je n'eusse pas trouvés ; ainsi, béni soit-il ! Premier mot, à propos de poisson : « Le poisson est exorbitamment cher, on ne peut pas *en approcher.* » Approcher du poisson ! énorme ! ! ! Deuxième mot, à propos de la Suisse, que ce monsieur a vue ; c'était à l'occasion d'une masse de glace se détachant d'un glacier : « C'était magnifique et notre guide nous disait que nous étions bien heureux de nous trouver là, et qu'un Anglais *aurait payé* 100 *francs pour voir ça.* » L'éternel Anglais payant, encore plus énorme !

Qui te fait penser que je me souciais peu de savoir l'issue de la visite du Philosophe? (tu as bien fait ; reste inflexible pour la pension) parce que je n'avais pas pu venir mercredi soir, harassé que j'étais de courses et d'affaires? Ah ! Louise, Louise, sais-tu que, moi, je ne t'ai jamais dit le quart des choses dures que tu m'écris, moi qui suis si dur, à ce que tu prétends, et « qui n'ai pas l'ombre d'une apparence de tendresse pour toi » ; cela te navre *profondément*, et moi aussi et plus que je ne dis et ne dirai jamais. Mais quand on écrit de pareilles choses, de deux choses l'une : ou on les pense, ou on ne les pense pas ; si on ne les pense pas, si c'est une figure de rhétorique, elle est atroce, et si l'on ne fait qu'exprimer littéralement sa conviction, ne vaudrait-il pas mieux fermer sa porte aux gens tout net? Tu te plains tant de ma *personnalité maladive* (ô Du Camp, grand homme ! et combien nous t'avons tous calomnié !) et de mon manque de dévouement que je finis par trouver cela d'un grotesque amer ; mon égoïsme tant reproché redouble à force de me l'étaler sans cesse sous les yeux. Qu'est-ce que cela veut dire, égoïsme? Je voudrais bien savoir si tu ne l'es pas non plus, toi (égoïste), et d'une belle manière encore ! Au moins mon égoïsme à moi n'est même pas *intelligent*, de sorte que je suis non seulement un monstre, mais un imbécile ! Charmants propos d'amour ! Si, depuis un an (un an, non ! six mois) le cercle de notre affection, comme tu l'observes, se rétrécit, à qui la faute? Je n'ai changé envers toi ni de conduite ni de langage. Jamais

(repasse dans ta mémoire mes autres voyages) je ne suis plus resté chez toi qu'à ces deux derniers ; autrefois, quand j'étais à Paris, j'allais encore dîner chez les autres de temps en temps ; mais, au mois de novembre et il y a quinze jours, j'ai tout refusé pour être plus complètement ensemble, et dans toutes les courses que j'ai faites, il n'y en a pas eu une seule pour mon plaisir, etc.

Je crois que nous vieillissons, rancissons, nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres ! Moi, quand je me sonde, voici ce que j'éprouve pour toi : un grand attrait physique d'abord, puis un attachement d'esprit, une affection virile et rassise, une estime émue. Je mets l'amour au-dessus de la vie *possible* et je n'en parle jamais à mon usage. Tu as bafoué devant moi, le dernier soir, et bafoué comme une bourgeoise, mon pauvre rêve de quinze ans en l'accusant encore une fois de *n'être pas intelligent !* Ah ! j'en suis sûr, va ! n'as-tu donc jamais rien compris à tout ce que j'écris? n'as-tu pas vu que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un chant de victoire? Tu demandes de l'amour, tu te plains de ce que je ne t'envoie pas de fleurs? Ah ! j'y pense bien, aux fleurs ! Prends donc quelque brave garçon tout frais éclos, un homme à belles manières et à idées reçues. Moi, je suis comme les tigres qui ont au bout du ... des poils agglutinés avec quoi ils déchirent la femelle. L'extrémité de tous mes sentiments a une pointe aiguë qui blesse les autres, et moi-même aussi quelquefois. Je n'avais chargé Bouilhet de rien du tout : c'est une supposition de ta part, il ne t'a dit au reste que la vérité, puisque tu la demandes. Je n'aime pas à ce que mes sentiments soient connus du public et qu'on me jette ainsi à la tête, dans les visites, mes passions en manière de conversation. J'ai été jusqu'à plus de vingt ans où je rougissais comme une carotte quand on me disait : « N'écrivez-vous pas? » ; tu peux juger par là de ma pudeur vis-à-vis des autres sentiments. Je sens que je t'aimerais d'une façon plus ardente si personne ne savait que je t'aimasse. J'en veux à Delisle de ce que tu m'as tutoyé devant lui, et sa vue m'est maintenant désagréable. Voilà comme je suis fait, et j'ai assez de besogne sur le chantier sans prendre celle de ma réformation sentimentale ; toi aussi tu *comprendras, en vieillissant,* que les bois les plus durs sont ceux qui pourrissent le moins vite. Et il y a une chose que tu seras forcée de me garder à travers tout : à savoir, ton estime ; or j'y tiens beaucoup. [.....] Mais n'est-ce pas toi qui aimes moins? Examine ton cœur et réponds-toi à toi-même ; quant à me le dire à moi, non, ces choses-là ne se disent pas parce qu'il faut *toujours* avoir du sentiment, et du fort et du criard ! Mais le mien, qui est minime, imperceptible et muet, reste toujours le même aussi ! Ton sauvage de l'Aveyron t'embrasse.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de jeudi, [2-3 mars 1854].

Oui, tu as raison, bonne Muse, cessons donc nos querelles, embrassons-nous, passons l'éponge sur tout cela. Aimons-nous chacun à notre manière, selon notre nature. Tâchons de ne pas nous faire souffrir réciproquement. Une affection quelconque est toujours un fardeau qu'on porte à deux. Que celui qui est plus petit

se hausse pour que tout le poids ne lui tombe pas sur le nez ; que celui qui est plus grand se baisse pour ne pas écraser son compagnon. Je ne te dis plus *rien* que ceci : tu m'apprécieras plus tard ; quant à toi, c'est tout apprécié, aussi je te garde ! J'ai reçu ce matin tes trois catalogues ; il y avait sur celui de Perrotin quelque chose d'écrit par toi qui a été enlevé. Qu'était-ce? Je ferai ces trois articles simultanément afin qu'ils ne se ressemblent pas. Quel est celui qu'il faut le plus *faire mousser?* (O critique, voilà tout ton but maintenant : faire mousser ou bien échigner, deux très jolies métaphores, et qui donnent une idée de la besogne.) Dis-moi aussi quand est-ce qu'il faut que ces articles soient faits, au plus tôt et au plus tard. As-tu admiré dans le catalogue de la *Librairie nouvelle* les réclames qui suivent les titres des ouvrages? C'est énorme ! est-ce Jaccottet (1) qui a rédigé ces belles choses? La *Revue de Paris* a une fière page. Quelle phalange ! Quels lurons ! Tout cela est à vomir. La littérature maintenant ressemble à une vaste entreprise d'*inodores*. C'est à qui empestera le plus le public ! Je suis toujours tenté de m'écrier comme saint Polycarpe : « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, dans quel siècle m'avez-vous fait naître? » et de m'enfuir en me bouchant les oreilles, ainsi que faisait ce saint homme lorsqu'on tenait devant lui quelque proposition malséante.

La besogne remarche ; j'ai fait depuis quatorze jours juste autant de pages que j'en avais fait en six semaines ; elles sont, je crois, meilleures ou du moins plus rapides. Je recommence à m'amuser, mais quel sujet ! quel sujet ! Voilà bien la dernière fois de ma vie que je me frotte aux bourgeois ; plutôt peindre des crocodiles, l'affaire est plus aisée !

A propos de crocodile, point de nouvelles du Grand Alligator. Pourquoi? Je n'en sais rien. Tu me parles de la mine triste de Delisle et de la mine triomphante de Bouilhet ; effets différents de causes pareilles, à savoir : l'amour, le tendre amour, etc., comme dit Pangloss. Si Delisle prenait la vie (ou pouvait la prendre) par le même bout que l'autre, il aurait ce teint frais et cet aimable aspect qui t'ébahit ; mais je lui crois l'esprit empêtré de graisse. Il est gêné par des superfluités sentimentales, bonnes ou mauvaises, inutiles à son métier. Je l'ai vu s'indigner contre des œuvres à cause des mœurs de l'auteur ; il en est encore à rêver l'amour, la vertu, etc., ou tout au moins la vengeance. Une chose lui manque : le sens *comique*. Je défie ce garçon de me faire rire, et c'est quelque chose, le rire, c'est le dédain et la compréhension mêlés, et en somme la plus haute manière de voir la vie, « le propre de l'homme », comme dit Rabelais ; car les chiens, les loups, les chats, et généralement toutes les bêtes à poils, pleurent. Je suis de l'avis de Montaigne, mon père nourricier : il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. J'aime à voir l'humanité, et tout ce qu'elle respecte, ravalé, bafoué, honni, sifflé ; c'est par là que j'ai quelque tendresse pour les ascétiques. La torpeur moderne vient du respect illimité que l'homme a pour lui-même ; quand je dis respect... non, culte, fétichisme. Le rêve du socialisme, n'est-ce pas de pouvoir faire asseoir l'humanité, monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte en jaune comme dans les gares de chemin de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur ses c..., ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant

(1) Jaccottet, directeur, avec Bourdilliat, de la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens.

le dîner et faisant sous elle. Ah ! je ne crèverai pas sans lui avoir craché à la figure de toute la force de mon gosier. Je remercie Badinguet. Béni soit-il ! il m'a ramené au mépris de la masse et à la haine du populaire ; c'est une sauvegarde contre la bassesse, par ce temps de canaillerie qui court. Qui sait ! ce sera peut-être là ce que j'écrirai de plus net et de plus tranchant, et peut-être la seule protestation morale de mon époque. Quelle parenthèse ! [.....]

---

* A LA MÊME.

[Croisset], dimanche après-midi, [19 mars 1854] (1).

[.....] Ce que tu me dis de la lecture des *Fossiles* à Pichat et à Maxime ne m'a nullement surpris. Bouilhet ne m'en a pas parlé, il ne m'écrit que de simples billets ; ils sont tous, ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant, qu'il leur est impossible de se recueillir pour écouter d'abord ; puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites pour tout le monde. L'observation de Du Camp : « Quel malheur que les bêtes ne soient pas nommées ! » prouve qu'il a perdu toute notion de style ; la « supériorité de l'idée sur la description » est de même architecture. On en est arrivé maintenant à une telle faiblesse de goût, par suite du régime débilitant que nous suivons, que la moindre boisson forte stupéfie et étourdit. Voilà deux cents ans que la littérature française n'a pris l'air, elle a fermé sa fenêtre à la nature. Aussi le vent de quelques horizons oppresse-t-il d'étouffements les *gens d'esprit !* Il m'a été dit, il y a cinq ou six ans, un mot profond par un Polonais, à propos de la Russie : « Son esprit nous envahit déjà » ; il entendait par là l'absolutisme, l'espionnage, l'hypocrisie religieuse, enfin l'anti-libéralisme sous toutes ses formes. Or, nous en sommes là en littérature aussi. Rien que du vernis, et puis le barbare en dessous, barbarie en gants blancs ! pattes de cosaques aux ongles décrassés ; pommade à la rose, qui sent la chandelle ! Ah ! nous sommes bas ! et il est triste de faire de la littérature au XIXe siècle ! On n'a ni base ni écho, on se trouve plus seul qu'un Bédouin dans le désert, car le Bédouin au moins connaît les sources cachées sous le sable, il a l'immensité tout autour de lui, et les aigles volant au-dessus.

Mais nous ! nous sommes comme un homme qui tomberait dans le chemin de Montfaucon, sans bottes fortes : on est *dévoré par les rats*. C'est pour cela qu'il faut avoir des bottes fortes ! et à talons hauts, à clous pointus et à semelles de fer, pour pouvoir, rien qu'en marchant, *écraser*.

Adieu, mille bons baisers, je t'embrasse encore. A toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de samedi, 1 heure, [25-26 mars 1854] (2).

La tête me tourne et la gorge me brûle d'avoir cherché, bûché, creusé, retourné, farfouillé et hurlé, de cent mille façons différentes, une phrase qui vient enfin de se finir. Elle est bonne, j'en réponds, mais ça n'a pas été sans mal ! [.....]

(1) Une lettre du 13 mars, à la même, est inédite.
(2) Une lettre du 23 mars, à la même, est inédite.

Ce brave Bouilhet vient de passer quinze tristes jours à corriger son « homme futur » ; mais enfin c'est fini, et bien fini ; j'ai été enchanté de ce qu'il m'a envoyé avant-hier ; il me tarde, comme à lui, de voir la chose imprimée, quoique l'impression pour moi ne change rien ordinairement. Ainsi la lecture de *Melænis* dans la *Revue* ne m'a pas fait changer d'opinion sur une seule virgule. C'est une œuvre, *les Fossiles*, mais combien y a-t-il de gens, en France, capables de la comprendre? triste ! triste ! Eh non, pourtant, car c'est là ce qui nous console au fond ; et puis qui sait? chaque voix trouve son écho ! Je pense souvent avec attendrissement aux êtres inconnus, à naître, étrangers, etc., qui s'émeuvent ou s'émouveront des mêmes choses que moi. Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de vos pensées, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer. Aussi quelle reconnaissance j'ai, moi, pour ces pauvres vieux braves dont on se bourre à si large gueule, qu'il semble que l'on a connus, et auxquels on rêve comme à des amis morts.

Il m'est impossible de retrouver cette bande de journal où il y avait, je crois, un discours de Ribeyrolles (1), elle est perdue probablement? mon domestique (un nouveau qui est plus bête que ses bottes) dit qu'il *ne sait pas* s'il ne l'a pas jetée *par hasard* dans le seau aux eaux sales et de là aux lieux. O démocratie, où serais-tu allée? ce papier était probablement tombé de mon lit sur le tapis, et il l'aura chassé avec les ordures. Curieux symbolisme, mais ça m'embête.

L'autre au moins, qui nous volait comme dans une forêt de Bondy, ne m'a jamais fait de ces bêtises; tant il est vrai qu'on n'est bien servi que par des canailles. Ce brave garçon s'est déjà fait chasser de chez trois bourgeois un peu plus *regardants* (c'est le mot) que nous, à ce qu'il paraît, et l'un d'eux a même trouvé dans sa chambre quantité de mouchoirs de batiste à ton honorable concitoyen, comme dit le père Hugo, et douze paires de gants *neufs* dérobés furtivement et avec quoi j'eusse fait belle patte, car je les avais pris sur mesure ; mais mon serviteur avait une maîtresse. J'ai su depuis qui payait sa toilette. O les femmes ! exemple de moralité à citer aux enfants. Pourquoi la découverte d'un méfait quelconque excite-t-elle toujours ma gaieté? [.....] En résumé, je me trouve maintenant dans un assez bon état ; la *Bovary* marche, quitte à retomber bientôt, car je vais toujours par bonds et par sauts d'un train inégal et avec une continuité disloquée, à la manière un peu du lièvre, étant un animal de tempérament songeur et de plume craintive.

---

* A LA MÊME.

[Croisset, mardi soir, 4 avril 1854].

Celle-ci ne compte pas ; c'est pour savoir seulement comment tu vas. Bouilhet au reste, m'a donné de tes nouvelles, il m'a dit que tu étais souffrante, mais que tu n'avais rien de *sérieux*. Je ne sais si c'est une sympathie de nos organes, mais il me pousse, au même endroit que toi, un clou qui, s'il ne rentre pas, sera monstre !

(1) Charles de Ribeyrolles, publiciste, déporté en 1849, et, après le coup d'État, retiré à Jersey, où il s'était lié avec Victor Hugo. Il est déjà question de lui dans la lettre inédite du 23 mars.

— Chou colossal ! Orgueil de la Chine ! *Arbor sancta!* — J'ai été depuis vendredi dans un état affreux d'ennui et d'affaissement, résultat d'un passage dont je ne pouvais venir à bout ; il est, Dieu merci, passé depuis ce soir. Le livre m'éreinte, j'y use le reste de ma jeunesse ; tant pis, il faut qu'il se fasse. La vocation, grotesque ou sublime, doit se suivre. Tu parles de ma quiétude ; on n'a jamais parlé de rien de plus fantastique : moi de la quiétude ! Hélas ! non ! personne n'est plus troublé, tourmenté, agité, ravagé. Je ne passe pas deux jours ni deux heures de suite dans le même état, je me ronge de projets, de désirs, de chimères, sans compter la grande et incessante chimère de l'Art qui bombe son dos et montre ses dents d'une façon de plus en plus formidable et impossible. D'ailleurs, ces premiers beaux jours me navrent, je suis malade de la maladie de l'Espagne ; il me prend des mélancolies sanguines et *physiques* de m'en aller, botté et éperonné, par de bonnes vieilles routes toutes pleines de soleil et de senteurs marines. Quand est-ce que j'entendrai mon cheval marcher sur des blocs de marbre blanc, comme autrefois? Quand reverrai-je de grandes étoiles? Quand est-ce que je monterai sur des éléphants après avoir monté sur des chameaux?

L'inaction musculaire où je vis me pousse à des besoins d'action furibonde. Il en est toujours ainsi. *La privation radicale d'une chose en crée l'excès,* et il n'y a de salut pour les gens comme nous que dans l'excès.

Ce ne sont pas les Napolitains qui entendent la couleur, mais les Hollandais et les Vénitiens : comme ils étaient toujours dans le brouillard, ils ont aimé le soleil.

As-tu un Plutarque? Lis la vie d'Aristomène ; c'est ce que je lis maintenant ; c'est bien beau.

Adieu, écris-moi pour me donner des nouvelles de ta santé et du concours (1). Je t'embrasse. Je t'écrirai samedi. A toi.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], vendredi soir, minuit, [7 (?) avril 1854].

Je viens de recopier au net tout ce que j'ai fait depuis le jour de l'an, ou pour mieux dire depuis le milieu de février, puisqu'à mon retour de Paris j'ai tout brûlé : cela fait treize pages, ni plus ni moins, treize pages en sept semaines. Enfin elles sont faites, je crois, et aussi parfaites qu'il m'est possible. Je n'ai plus que deux ou trois répétitions du même mot à enlever et deux coupes trop pareilles à casser. Voilà enfin quelque chose de fini; c'était un dur passage, il fallait amener insensiblement le lecteur de la psychologie à l'action, sans qu'il s'en aperçoive. Je vais entrer maintenant dans la partie dramatique et mouvementée ; encore deux ou trois grands mouvements et j'apercevrai la fin. Au mois de juillet ou d'août, j'espère entamer le dénouement. Que de mal j'aurai eu, mon Dieu ! que de mal ! que d'échignements et de découragements ! j'ai hier passé toute ma soirée à me livrer à une chirurgie furieuse ; j'étudie la théorie des pieds bots. J'ai dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes ; il y avait là de

(1) De poésie, à l'Académie française, où Louise Colet présentait l'*Acropole d'Athènes.*

bien belles phrases : « Le sein de la mère est un sanctuaire impénétrable et mystérieux où », etc. Belle étude du reste ! Que ne suis-je jeune ! comme je travaillerais ! Il faudrait tout connaître pour écrire ; tous tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons ! La *moelle* nous manque généralement ! les livres d'où ont découlé les littératures entières, comme Homère, Rabelais, sont des encyclopédies de leur époque ; ils savaient tout, ces bonnes gens-là, et nous ne savons rien. Il y a dans la poétique de Ronsard un curieux précepte : il recommande au poète de s'instruire dans les arts et métiers, forgerons, orfèvres, serruriers, etc., pour y puiser des *métaphores ;* c'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche et variée ; il faut que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance. [.....]

J'ai reçu la lettre où tu me disais que de Vigny t'avait lue (et assez mal) à l'Académie. Ainsi rassure-toi, elle n'a pas été perdue ; ça m'a l'air d'un excellent homme, ce bon de Vigny, c'est du reste une des rares honnêtes plumes de l'époque : grand éloge ! Je lui suis reconnaissant de l'enthousiasme que j'ai eu autrefois en lisant *Chatterton*. (Le sujet y était pour beaucoup. N'importe.) Dans *Stello* et dans *Cinq-Mars* il y a aussi de jolies pages ; enfin c'est un talent puissant et distingué, et puis il était de la bonne époque, il avait la foi ! il traduisait du Shakespeare, engueulait le bourgeois, *faisait de l'historique ;* on a eu beau se moquer de tous ces gens-là, ils domineront pour longtemps encore tout ce qui les suivra, et tous finissent par être académiciens, ô ironie ! Le dédain pour la Poésie que l'on a en ce lieu, et dont il te parlait, m'a remis en tête aujourd'hui que voilà de ces choses qu'il faut expliquer, et ce sera moi qui les expliquerai. *Le besoin se fait sentir* de deux livres moraux, un sur la littérature et un autre sur la sociabilité. J'ai des prurits de m'y mettre. Malheureusement je ne pourrai pas commencer avant trois ans au plus tôt. Et je te réponds bien que si quelque chose peut casser les vitres, ce sera *cela*. Les honnêtes gens respireront ; je veux donner un peu d'air à la conscience humaine qui en manque ; je sens que c'est le moment ; un tas d'idées critiques m'encombrent. Il faut que je m'en débarrasse quelque part, et sous la forme la plus artiste possible, pour me mettre ensuite commodément et longuement à deux ou trois grandes œuvres que je porte depuis longtemps dans le ventre. [.....]

Adieu, pauvre chère Muse ; rétablis-toi donc ! je t'embrasse.

Ton MONSTRE.

Je relis de l'histoire grecque pour le cours que je fais à ma nièce. Hier, le combat des Thermopyles dans Hérodote m'a transporté comme à douze ans, ce qui prouve la candeur de mon âme, quoi qu'on en dise.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], mercredi soir, minuit, [12-13 avril 1854].

[.....] Mets un peu la tête dans tes mains, ne pense pas à toi, mais à moi, tel que je suis, ayant trente-trois ans bientôt, usé par quinze à dix-huit ans de travail acharné, plus plein d'expérience que toutes les académies morales du monde, quant à tout ce qui touche les passions, etc., *goudronné* enfin à l'encontre des sentiments pour y avoir beaucoup navigué, et demande-toi s'il est possible qu'un tel être ait ce qui s'appelle de l'*Hâmour;* et puis, qu'est-ce que ça veut dire? je m'y perds. Si je ne t'aimais pas, pourquoi t'écrirais-je d'abord, et pourquoi te verrais-je? [.....] Qui donc m'y force? quel est l'attrait qui me pousse et me ramène vers toi, ou plutôt qui m'y laisse? Ce n'est pas l'habitude, car nous ne nous voyons pas assez souvent pour que le plaisir de la veille excite à celui du lendemain. Pourquoi, quand je suis à Paris, est-ce que je passe tout mon temps chez toi, quoique tu en dises? si bien que j'ai cessé à cause de cela de voir bien du monde? Je pourrais trouver d'autres maisons qui me recevraient, et d'autres femmes. D'où vient que je te préfère à elles? Ne sens-tu pas qu'il y a dans la vie quelque chose de plus élevé que le bonheur, que l'amour et que la religion, parce qu'il prend sa source dans un ordre plus impersonnel? quelque chose qui chante à travers tout, soit qu'on se bouche les oreilles ou qu'on se délecte à l'entendre? à qui les *contingents* ne font rien, et qui est de la nature des anges, lesquels ne mangent pas : je veux dire l'Idée. C'est par là qu'on s'aime quand on vit par là. J'ai toujours essayé, mais il me semble que j'échoue, de faire de toi un hermaphrodite sublime. Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre, en descendant. Tu m'encombres et me troubles et t'abîmes avec l'élément femelle. Il y a en toi, et souvent visibles dans la même action, deux principes plus nets l'un de l'autre et plus opposés que le sont Ormuzd et Ahriman dans la cosmogonie persane. Repasse ta vie, tes aventures intérieures et les événements externes. Relis même tes œuvres, et tu t'apercevras que tu as en toi un ennemi, un je ne sais quoi qui, en dépit des plus excellentes qualités, du meilleur sentiment et de la plus parfaite conception, t'a rendue ou fait paraître le contraire juste de ce qu'il fallait.

Le bon Dieu t'avait destinée à égaler, si ce n'est à surpasser, ce qu'il y a de plus fort maintenant. — Personne n'est *né* comme toi ; et il t'arrive avec la meilleure bonne foi du monde de pondre quelquefois des vers détestables ! Même histoire dans l'ordre sentimental. *Tu ne vois pas,* et tu as des injustices sur lesquelles on se tait, mais qui font mal.

Ce ne sont pas des reproches tout cela, pauvre chère Muse, non, et si tu pleures, que mes lèvres essuient tes larmes. Je voudrais qu'elles te balayent le cœur pour en chasser toutes les vieilles poussières.

J'ai voulu t'aimer et je t'aime d'une façon qui n'est pas celle des amants ; nous eussions mis tout sexe, toute décence, toute jalousie, toute politesse à nos pieds, tout ce qui est *comme ce serait avec un autre,* bien en bas, pour nous faire un socle, et, montés sur cette base, nous eussions ensemble plané au-dessus de nous-mêmes. Les grandes passions, je ne dis pas les turbulentes, mais les hautes, les larges sont

celles *à qui rien ne peut nuire* et dans lesquelles plusieurs autres peuvent se mouvoir. Aucun accident ne peut déranger une harmonie qui comprend en soi tous les cas particuliers ; dans un tel amour, d'autres amours même auraient pu tenir : il eût *été tout le cœur !*

Voilà ce qui rend dans la jeunesse les attachements d'hommes si féconds, ce qui fait qu'ils sont si poétiques en même temps, et que les anciens avaient rangé l'amitié presque à la hauteur d'une vertu. Avec le culte de la Vierge, l'adoration des larmes est arrivée dans le monde. Voilà dix-huit siècles que l'humanité poursuit un idéal rococo ; mais l'homme s'insurge encore une fois, et il quitte les genoux amoureux qui l'ont bercé dans sa tristesse ; une réaction terrible se fait dans la conscience moderne contre ce qu'on appelle l'Amour. Cela a commencé par des rugissements d'ironie (Byron, etc.), et le siècle tout entier regarde à la loupe et dissèque sur sa table la petite fleur du sentiment qui sentait si bon... jadis !

Il faut, je ne dis pas avoir les idées de son temps, mais les comprendre. Eh bien, je maintiens qu'on ne *peut* rien passablement qu'en se refusant le plus possible à l'élément qui se trouve être le plus faible. — La civilisation où nous sommes est un triomphe opéré (guerre incessante et toujours victorieuse) sur tous les instincts dits primordiaux. — Si vous voulez vous livrer à la colère, à la vengeance, à la cruauté, au plaisir effréné ou à l'amour lunatique, le désert est là-bas et les plumes du sauvage un peu plus loin : allez-y ! voilà pourquoi, par exemple, je regarde un homme qui n'a pas cent mille livres de rente et qui se marie, *comme un misérable*, comme un gredin à bâtonner. Le fils du Hottentot n'a rien à demander à son père que son père ne lui puisse donner. Mais ici, chaque fils de portier peut vouloir un palais, et il a raison ! c'est le mariage qui a tort, et la misère ! ou plutôt la vie elle-même ; donc il ne fallait pas vivre, et c'est là ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie. Adieu, je t'embrasse.

---

* A LA MÊME.

[Croisset], nuit de samedi, 1 heure, [22 avril 1854] (1).

Je viens de rêvasser pendant une heure à ton article de la *Librairie nouvelle*, ou plutôt sur la *Librairie nouvelle*. Je crois qu'il y a moyen d'en faire un, tel quel ; je te bâclerai ça ces jours-ci, pendant que Bouilhet sera là ; il te l'apportera ou je te l'apporterai peu de jours après ; le principal et la seule chose difficile, c'est d'avoir un plan quelconque, et que ces bêtes de lignes ne se bornent pas à être une sèche nomenclature. Je suis toujours empêtré dans les pieds bots. Mon cher frère m'a manqué cette semaine deux rendez-vous, et s'il ne vient pas demain, je serai encore forcé d'aller à Rouen. N'importe, cela avance. J'ai eu beaucoup de mal ces jours-ci, relativement à un discours *religieux ;* ce que j'ai écrit est dans ma conscience d'une impiété rare : ce que c'est que la différence d'époque ! Si j'eusse vécu cent ans plut tôt, quelle déclamation j'aurais mise là ! au lieu que je n'ai écrit qu'une exposition pure et presque littérale *de ce qui a dû être*. Nous sommes avant tout dans

(1) Une autre lettre, à la même, du 18 avril, est inédite.

un siècle historique ; aussi faut-il raconter tout bonnement, mais raconter jusque dans l'âme. On ne dira jamais de moi ce qu'on dit de toi dans le sublime prospectus de la *Librairie nouvelle :* « Tous ses travaux concourent à un but élevé » (l'aspiration d'un meilleur avenir) ; non, il ne faut chanter que pour chanter. Pourquoi l'Océan remue-t-il? Quel est le *but* de la nature? eh bien ! je crois le but de l'humanité exactement le même, cela est *parce que cela est* et vous n'y ferez rien, braves gens ; nous tournons toujours dans le même cercle, nous roulons toujours le même rocher ! N'était-on pas plus libre et plus intelligent du temps de Périclès que du temps de Napoléon III? Où as-tu vu que je perds « le sens de certains sentiments que je n'éprouve pas »? Et d'abord je te ferai observer que je les éprouve, j'ai le cœur *humain,* et si je ne veux pas d'enfant à *moi,* c'est que je sens que je l'aurais trop *paternel.* J'aime ma petite nièce comme si elle était ma fille, et je m'en occupe assez activement pour prouver que ce ne sont point des phrases. Mais que je sois écorché vif plutôt que d'*exploiter cela* en style. Je ne veux pas considérer l'Art comme un déversoir à passion, comme un pot de chambre un peu plus propre qu'une simple causerie, qu'une confidence ; non ! non ! la Poésie ne doit pas être l'écume du cœur, cela n'est ni sérieux, ni *bien ;* ton enfant mérite mieux que d'être montrée en vers *sous sa couverture,* que d'être appelée ange, etc. Tout cela est de la littérature de roman plus ou moins bien écrite, mais qui pèche par la même base faible. Quand on a fait la *Paysanne* et quelques pièces de ton recueil : « Ce qui est... » (1) on ne peut plus se permettre ces fantaisies-là, même pour rire. La *personnalité sentimentale* sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment, que de sentiment, que de tendresses, que de larmes ! il n'y aura jamais eu de si braves gens. Il faut avoir avant tout du sang dans les phrases et non de la lymphe, et quand je dis du sang, c'est du *cœur ;* il faut que cela batte, que cela palpite, que cela émeuve. Il faut faire s'aimer les arbres et tressaillir les granits ; on peut mettre un immense amour dans l'histoire d'un brin d'herbe ; la fable des deux pigeons m'a toujours plus ému que tout Lamartine, et *ce n'est que le sujet ;* mais si La Fontaine avait eu dépensé d'abord sa faculté aimante dans l'exposition de ses sentiments personnels, lui en serait-il resté suffisamment pour peindre l'amitié de deux oiseaux? Prenons garde de dépenser en petite monnaie nos pièces d'or.

Ton reproche est d'autant plus singulier que je fais un livre uniquement consacré à la peinture de ces sentiments que tu m'accuses de ne pas comprendre, et j'ai lu ta pièce de vers trois jours après avoir achevé un petit tableau où je représentais une mère caressant son enfant ; tout cela n'est pas pour défendre mes critiques, auxquelles je tiens fort peu ; mais je ne démords pas de l'idée qui me les a dictées.

Il me semble que le prix s'annonce bien ; j'ai bon espoir.

Je n'ai eu aucune nouvelle de Bouilhet depuis qu'il est parti, je l'attends mardi

(1) *Ce qui est dans le cœur des femmes.* — Le prospectus de la *Librairie Nouvelle,* 1853-1854, annonçait avec de grands éloges ce recueil paru depuis août 1852, et la note concernant Louise Colet se terminait par cette phrase : « Mme Louise Colet a conquis dans la littérature contemporaine une place incontestée et tout à part. Elle personnifie un des côtés de l'Art : l'aspiration généreuse d'un avenir meilleur et tous ses travaux concourent à ce but élevé. »

ou mercredi. Peux-tu m'envoyer cette pièce de Leconte, les chiens au clair de lune? (1) J'ai grande envie de la connaître.

Puisque tu es décidée à publier la *Servante* de suite, je n'en dis plus rien (de la publication) mais j'attendrai. Quelle rage vous avez tous là-bas, à Paris, de vous faire connaître, de vous hâter, d'appeler les locataires avant que le toit ne soit achevé d'être bâti ! Où sont les gens qui suivent le précepte d'Horace, qu'il faut tenir pendant neuf ans son œuvre secrète avant de se décider à la montrer. On n'est en rien assez magistral par le temps qui court. Adieu, je t'embrasse, non magistralement. A toi (2).

A LOUIS BOUILHET.

Croisset, 5 [ou 7] août 1854.

Laxatifs, purgatifs, dérivatifs, sangsues, fièvre, foirade, trois nuits passées sans sommeil, embêtement gigantesque du bourgeois, etc., etc. Voilà ma semaine, mon cher monsieur. Depuis samedi soir, je n'ai rien mangé et je ne fais que commencer à pouvoir parler. Bref, j'ai été pris samedi soir d'une telle inflammation à la langue que j'ai cru qu'elle se transmutait en celle *d'ung* bœuf. Elle me sortait hors la gueule que j'étais obligé de tenir ouverte. J'ai durement souffert ! Enfin depuis hier ça va mieux, grâce à des sangsues et à de la glace.

Au milieu de mes douleurs physiques et comme facétie pour m'en distraire, il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La *** (3) perdait la tête. Tout était découvert ; sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse, il fallait que je... etc. Et tout cela à un pauvre bonhomme qui bavachait, qui suait, qui empestait et qui, pour essayer de dormir un peu, se tenait debout, la nuit, la tête appuyée contre la croisée à cause de la véhémente chaleur interne qui lui ardait le sang !

J'ai lu cinq feuilletons du roman de Champfleury (4). Franchement cela n'est pas effrayant. Il y a parité d'intentions plutôt que de sujet et de caractères. Ceux du mari, de sa femme et de l'amant me semblent être très différents des miens. La femme m'a l'air d'être *un ange*, et puis, quand il tombe dans la poésie, cela est fort restreint, sans développement et passablement rococo d'expression. La seule chose embêtante, c'est un caractère de vieille fille dévote, ennemie de l'héroïne (sa belle-sœur), comme, dans la *Bovary*, madame Bovary mère ennemie de sa bru, et ce caractère dans Champfleury s'annonce très bien. Là est pour moi jusqu'à

(1) *Le Vent froid de la nuit.* (*Poèmes et poésies*, Paris, Dentu, 1855).

(2) Cette lettre, la dernière connue de la correspondance PUBLIÉE de Flaubert à Louise Colet, n'est cependant pas la dernière en date qui ait été écrite par le Maître à son amie, et qu'on puisse espérer voir un jour révélée. Paul Mariéton conservait les autographes de plusieurs autres, postérieures à celle-ci ; entre autres un billet de cinq ou six lignes, que j'ai vu chez lui vers 1905 : Flaubert, à la suite d'une querelle violente, informait *la Muse* qu'il était inutile de se présenter désormais chez lui, qu'il n'y serait jamais pour elle dans l'avenir. La Muse avait écrit en marge et en travers ces trois mots : « Poltron, lâche, couard. » Ce billet datait, autant qu'il me souvient, du début de l'année 1855. Il marquait certainement la fin de leur liaison, qui avait duré un peu plus de huit années.

(3) Les éditions antérieures impriment ici, sans initiale, trois points, que je remplace par trois astérisques. N'ayant pas eu sous les yeux l'autographe de cette lettre, il m'est impossible de laisser même deviner quelle femme peut se cacher sous cet anonymat. Il est très probable qu'il s'agit de Louise Colet.

(4) *Madame d'Aigrizelles*, publiée à Bruxelles en 1854.

présent la plus grande ressemblance et ce caractère de vieille fille est bien mieux fait que celui de ma bonne femme, personnage fort secondaire du reste dans mon livre.

Quant au style, pas fort, pas fort. N'importe, il est fâcheux que la *Bovary* ne puisse se publier maintenant : enfin ! qu'y faire?

J'ai relu *Eugénie Grandet*. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury !

AU MÊME.

[Croisset, 9 août 1854].

Tu dois, cher bonhomme, être assailli de ma correspondance, mais ma lettre de lundi (1) était en sus puisque tu me disais n'avoir pas reçu celle de la semaine dernière. Du reste tu n'en recevras plus qu'une après celle-ci, car dans quinze jours je compte envisager ton incomparable balle. Quel voyage d'artistes vous allez faire, vous deux Guérard (2) ! Combien peu vous étudierez les monuments ! quelles minces notes vous prendrez ! comme Chéruel serait indigné ! et même Du Camp. Ce sera un voyage œnophile, tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus dix-septième siècle et dans les traditions. Un financier voyageant dans la société d'un poète et tous deux se soûlant conjointement, à la gauloise, dans les cabarets de la route. Je te recommande, à Poissy, chez le sieur Fient, aubergiste, une cuisine où il y a, peint sur la porte, un gastronome s'empiffrant. Cela réjouit le voyageur.

Il est maintenant trois heures trois quarts du matin. J'ai passé la nuit à la *Bovary* et je m'en vais réveiller ma mère qui part à cinq heures pour Trouville, où elle doit rester cinq à six jours. Je serai seul tout ce temps-là et j'essaierai d'en profiter pour accélérer l'ouvrage. Il faut que j'avance quand même, car je suis las de ma lenteur. Voilà cependant deux jours que je recommence un peu à travailler.

J'ai lu onze chapitres du roman de Champfleury. Cela me rassure de plus en plus ; la conception et le ton sont fort différents. Personne autre que toi ou moi ne fera, je crois, le rapprochement. La seule chose pareille dans les deux livres, c'est le *milieu*, et encore !

Je t'annonce, afin que tu te mettes en mesure, la visite du jeune Baudry (3). Il est venu me voir hier et m'a déclaré son intention d'aller *passer les fêtes* chez toi, ce qui ne serait point fête pour toi. A ta place, je lui répondrais tout net que je ne puis le recevoir. L'expression de « grigou » que tu lui as appliquée est superbe de justesse, surtout quand on connaît son costume d'été. Il s'est acheté une sorte de paletot en coutil bleu moyennant la somme de vingt-cinq francs, qui ressemble à

(1) La lettre précédente est datée, dans les éditions antérieures, 5 *août* 1854. Or, le 5 *août* est un *samedi*, et non un *lundi*. Celle-ci, par contre, est de date certaine, en raison de la réception de M. Jolibois à l'Académie de Rouen, qui a eu lieu la veille. Je suis tenté de croire, pour la précédente lettre, que 5 *août* est une mauvaise lecture pour 7 *août*. Cependant, je conserverai, dans le doute, la date attribuée par les éditions antérieures.

(2) Alfred Guérard, financier, ami de Bouilhet, qui lui a dédié les *Rois du Monde (Festons et Astragales)* et *Madame de Montarcy*. Guérard habitait Neuilly, mais était originaire des environs de Cany.

(3) Alfred Baudry, Rouennais, camarade de collège de Flaubert et de Bouilhet, frère de Frédéric Baudry qui fut directeur des bibliothèques de Versailles, de l'Arsenal, et enfin de la Mazarine. Plusieurs lettres qu'on lira ci-après sont adressées à Alfred Baudry.

du papier à sucre. Cela est monstrueux d'ignoble, et bien que l'étoffe soit légère, je t'assure qu'elle pèse à l'œil plus qu'un paletot de bronze ! O esprit français ! ô goût ! ô économie !

Rouen résonne de discours. C'est l'époque des distributions de prix et des solennités académiques. Aussi nos feuilles quotidiennes sont-elles bourrées de littérature!!! Pouchet s'est signalé par un discours « religieux » où il célèbre les magnificences de la nature et prouve l'existence de Dieu par le tableau varié de la création. Ce bon zoologue tourne au mysticisme.

Hier, séance publique de l'Académie (1) : réception de M. Jolibois, avocat général, lequel a pris pour texte : « De la loi sur le travail des enfants dans les manufactures ». Puis M. Deschamps a lu un dialogue en vers où il fait l'éloge de la propriété et de la *Gabrielle* du gars Augier, etc. ! etc. ! etc. ! et partout éloge de l'Empereur ! Ah ! saint Polycarpe ! Tu vois que s'il y a des cochonneries à Paris, la province n'en chôme pas.

Triste nouvelle : j'ai vu que la pension Deshayes était enfoncée par la pension Guernet ! Le collège a « brillé ». Quelle intrigue !

AU MÊME.

Croisset, 18 août [1854].

J'attends dimanche matin l'annonce de ton arrivée, c'est-à-dire, ô vieux, que tu vas m'écrire le jour et l'heure de ton apparition en ces lieux.

N'oublie pas, avant de t'en aller de Paris, la préface de Sainte-Beuve. Quoi qu'en dise Jaccottet (s'il en dit quelque chose), tu n'es pas en position encore de faire le magnanime ; et pourquoi ne pas embêter les gens qui nous embêtent? Il faut que son petit jugement inepte le poursuive dans la postérité, môssieu ! Et remettre la chose à une seconde édition ce serait paraître avoir attendu le succès, avoir douté de soi.

Je viens de passer une bonne semaine seul comme un ermite et tranquille comme un dieu. Je me suis livré à une littérature frénétique ; je me levais à midi, je me couchais à quatre heures du matin. Je dînais avec Dakno (2). Je fumais quinze pipes par jour, j'ai écrit huit pages.

Ai-je gueulé ! J'ai relu tout haut *Melœnis* entièrement, à propos de la scène du jardin dans laquelle je ne suis pas bien sûr encore de n'être point tombé. Il va sans dire que ce régime a fait le plus grand bien à ma langue, ce qui achève de me donner pour la médecine une mince considération, car je me suis *guarry* en dépit des règles et recommandations.

Lis-tu nos feuilles publiques (départementales)? Le *navire* qui portait ma famille il y a aujourd'hui huit jours, a manqué faire naufrage à Quillebeuf. Ma mère (qui revient de Trouville) a encore de fortes contusions à la figure. Les sabords étaient

(1) Séance publique annuelle de l'Académie de Rouen, 8 août 1854. Réception de M. Jolibois, avocat général. — *Bohême et Normandie*, scène dialoguée en vers par F. Deschamps. *Précis analytique des travaux de l'Académie*, 1853-1854, pages 5 et 64.)

(2) Son chien.

défoncés, le bateau sombrait, les lames entraient partout. C'est toute une histoire. Je vais être pendant six mois assassiné de narrations maritimes.

Je n'ai pu dormir la nuit dernière à cause d'un article que j'avais lu le soir dans la *Revue de Paris*. J'en étais malade de dégoût, de tristesse et de désespoir *humanitaire*. C'était un extrait d'un roman américain intitulé « Hot-Corn » (1), qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires, qui enfonce *l'Oncle Tom*, qui... qui... etc. Sais-tu quelle est l'idée du livre? L'établissement sur une plus grande échelle des sociétés de tempérance, l'extirpation de l'ivrognerie, le bannissement du gin, le tout en style lyrique à la Jules Janin dans ses grands moments, et avec des anecdotes ! ! !

L'humanité tourne à tout cela. Nous aurons beau dire, il faut se boucher les yeux et continuer son œuvre. Oui, triste ! triste ! On ne devrait jamais rien lire de tout ce qui se publie ; à quoi bon?

N'oublie pas de m'apporter le cahier des pièces détachées.

Je te régalerai des statuts d'une société religieuse dont on m'a proposé de faire partie. C'est joli. On doit dénoncer l'immoralité de ses collègues, et on est forcé d'assister à leur enterrement sous peine d'une amende de cinquante centimes. Tu me feras penser aussi à te montrer deux bonnes lettres de femme comme psychologie.

Adieu, pauvre cher vieux. Ne t'intoxique pas trop avec les alcools en route et arrive vite.

FIN DU TOME I

(1) Solon Robinson : *Hot-Corn, scènes de la vie américaine* (*Revue de Paris*, 15 août 1854).

TABLE DES MATIÈRES

NOTE LIMINAIRE III
SOUVENIRS INTIMES, par Madame Commanville VII

1830

A Ernest Chevalier (31 décembre) 1

1831

A Ernest Chevalier (4 février) 3
Au même (11 février) 3

1832

A Ernest Chevalier (15 janvier) 3
Au même (31 mars) 4
Au même (3 avril?) 4
Au même (23 août) 5

1833

A Ernest Chevalier (août ou septembre) 6
Au même (11 septembre) 7

1834

A Ernest Chevalier (26 août) 8
Au même (29 août) 9
Au même (28 septembre) 9

1835

A Ernest Chevalier (18 juin) 10
Au même (2 juillet) 11
Au même (12 juillet) 12
Au même (23 juillet) 12
Au même (14 août) 14
Au même (24 août) 15

1837

A Ernest Chevalier (24 mars) 15
Au même (24 juin) 16
Au même (22 septembre) 17

1838

A Ernest Chevalier (13 septembre) 18
Au même (11 octobre) 19
Au même (28 octobre) 20
Au même (19 novembre) 20
Au même (30 novembre) 21
Au même (26 décembre) 22

1839

A Ernest Chevalier (24 février) 23
Au même (18 mars) 27
Au même (15 avril) 28
Au même (31 mai) 29
Au même (15 juillet) 30
Au même (23 juillet) 32
Au même (13 septembre) 33
Au même (11 octobre) 34
Au même (20 octobre) 34
Au même (19 novembre) 35
Au même (18 décembre) 36

1840

A Ernest Chevalier (19 janvier) 39
Au même (14 mars) 40
Au même (21 avril) 41
Au même (juillet) 42
A Caroline Flaubert, sa sœur (29 septembre) 43
A la même (6 octobre) 43
A Ernest Chevalier (14 novembre) 45

1841

A Ernest Chevalier (14 janvier) 46
Au même (29 mars) 46
Au même (6 avril) 47
Au même (8 avril) 48
Au même (7 juillet) 49
Au même (21 septembre) 50
Au même (25 novembre) 50
Au même (31 décembre) 51

1842

A Ernest Chevalier (22 janvier) 53
A Gourgaud-Dugazon (22 janvier) 54
A Ernest Chevalier (23 février) 55

Au même (15 mars) 56
Au même (10 avril) 58
Au même (21 mai) 59
Au même (25 juin) 60
A sa Sœur (3 juillet [?]) 61
A Ernest Chevalier (22 juillet) 62
A sa Sœur (26 juillet) 62
A Ernest Chevalier (1er août) 63
A sa Sœur (5 août) 64
A Ernest Chevalier (6 septembre) 65
Au même (21 octobre) 66
A sa Sœur (12 novembre) 66
A la même (16 novembre) 67
A la même (fin novembre) 68
A la même (décembre) 69
A la même (décembre) 69

1843

A sa Sœur (fin janvier) 70
A Ernest Chevalier (10 février) 71
Au même (11 mars) 72
A sa Sœur (fin mars) 73
A la même (fin avril) 75
A la même (11 mai) 75
A la même (16 mai) 76
A la même (juin) 77
A la même (juillet) 78
A la même (août) 78
A Ernest Chevalier (2 septembre) 79

1844

A Ernest Chevalier (fin janvier-début février) 80
Au même (9 février) 81
Au même (7 juin) 82
A Louis de Cormenin (7 juin) 82
A Ernest Chevalier (juillet) 84
Au même (11 novembre) 85

1845

A Emmanuel Vasse (janvier) 86
A Alfred Le Poittevin (2 avril) 87
Au même (fin avril) 89
Au même (1er mai) 90
Au même (13 mai) 92
A Ernest Chevalier (13 mai) 93
A Alfred Le Poittevin (26 mai) 94
A Ernest Chevalier (15 juin) 96
A Alfred Le Poittevin (fin juin-début juillet) 98
A Ernest Chevalier (13 août) 100
A Alfred Le Poittevin (août) 101
A Ernest Chevalier (21 septembre) 101
A Alfred Le Poittevin (septembre) 102
A Achille Flaubert (26 septembre) 104

1846

A Maxime Du Camp (mars) 105
Au même (23 ou 24 mars) 105
A Ernest Chevalier (5 avril) 106
A Emmanuel Vasse (5 avril) 109
A Maxime Du Camp (7 avril) 109
Au même (avril) 111
A Ernest Chevalier (4 juin) 112
A Emmanuel Vasse (4 juin) 113
A Louise Colet (4 août) 114
A la même (7 ou 8 août) 115
A la même (8-9 août) 117
A la même (9 août) 119
A la même (11 août) 120
A Ernest Chevalier (12 août) 122
A Emmanuel Vasse (12 août) 124
A Louise Colet (12 août) 125
A la même (13 août) 126
A la même (14 août) 127
A la même (21-22 août) 128
A la même (24 août) 129
A la même (26 août) 130
A la même (27 août) 132
A la même (30 août) 135
A la même (31 août) 136
A la même (2 septembre) 137
A la même (4-5 septembre) 138
A la même (5 septembre) 139
A la même (6 septembre) 140
A la même (10 septembre) 141
A la même (13 septembre) 141
A la même (14 septembre) 141
A Emmanuel Vasse (16 septembre) 142
A Louise Colet (17 septembre) 143
A la même (18 septembre) 143
A Pradier (21 septembre) 146
A Louise Colet (22 septembre) 147
A la même (27 septembre) 149
A la même (28 septembre) 150
A la même (30 septembre) 151
A la même (4 octobre) 153
A la même (7 octobre) 154
A la même (8 octobre) 155
A la même (10 octobre) 156
A la même (13 octobre) 156
A la même (14 octobre) 157
A la même (16 octobre) 158
A la même (17 octobre) 159
A la même (28 octobre) 160
A Mademoiselle Gertrude Collier (début novembre) 161
A Louise Colet (11 décembre) 162
A la même (13 décembre) 163

1847

A Louise Colet (début de l'année) 164
A Ernest Chevalier (23 février) 165
Au même (28 avril) 166
Au même (13 juillet) 167
A Louise Colet (29 août) 168
A la même (début septembre) 169
A la même (septembre) 170
A la même (fin septembre) 170
A la même (octobre) 171
A la même (octobre) 172
A la même (fin novembre) 173
A Ernest Chevalier (décembre) 174
A Louise Colet (fin décembre) 175

1848

A Maxime Du Camp (7 avril) 176
A Ernest Chevalier (10-11 avril) 178
A Maxime Du Camp [fragment] (fin mai) 179

1849

A Ernest Chevalier (6 mai) 179
A Parain (mai) 180
Au même (été) 181
Au même (été) 182
A sa Mère (26 octobre) 183
A la même (26 octobre) 183
A la même (27 octobre) 184
A la même (28 octobre) 184
A la même (29 octobre) 187
A la même (31 octobre) 187
A la même (2 novembre) 187
A la même (3 novembre) 189
A la même (7-8 novembre) 190
A la même (17 novembre) 191
A la même (22 novembre) 192
A la même (23 novembre) 193
A Louis Bouilhet (1er décembre) 196
A sa mère (2 décembre) 199
A la même (4 décembre) 200
A Madame Bonenfant (4 décembre) 201
A sa Mère (14 décembre) 201
A son Frère Achille (15 décembre) 204

1850

A Louis Bouilhet (fin décembre 1849-début janvier) 206
A sa Mère (5 janvier) 208
Au docteur Jules Cloquet (15 janvier) 210
A Louis Bouilhet (15 janvier) 213
A Emmanuel Vasse (17 janvier) 215
A sa Mère (3 février) 216

A la même (14 février) 218
A la même (3 mars) 218
A la même (9 mars) 219
A Louis Bouilhet (13 mars) 220
A sa Mère (24 mars) 226
A la même (15 avril) 227
A la même (22 avril) 228
A la même (1er mai) 231
A la même (16 mai) 232
A Emmanuel Vasse (17 mai) 234
A Louis Bouilhet (4 juin) 236
A sa Mère (24 juin) 241
A Louis Bouilhet (27 juin) 243
Au même (5 juillet) 245
A sa Mère (26 juillet) 246
A la même (10 août) 247
A Louis Bouilhet (20 août) 249
A sa Mère (20 août) 251
A Louis Bouilhet (4 septembre) 252
A Parain (6 octobre) 258
A sa Mère (7 octobre) 260
A Louis Bouilhet (14 novembre) 261
A sa Mère (14 novembre) 265
A Parain (24 novembre) 266
A sa Mère (4 décembre) 268
A la même (15 décembre) 269
A Louis Bouilhet (19 décembre) 272
A da mère (24 décembre) 276

1851

A sa Mère (26 janvier) 277
A la même (9 février) 279
A Louis Bouilhet (10 février) 281
A sa Mère (9 mars) 285
A la même (8 avril) 286
A Louis Bouilhet (9 avril) 286
A Ernest Chevalier (9 avril) 288
A Louis Bouilhet (4 mai) 290
A Louise Colet (28 septembre) 291
A Maxime Du Camp (21 octobre) 292
A Louise Colet (fin octobre) 296
A la même (début novembre) 297
A la même (31 décembre) 298

1852

A Parain (janvier) 300
A Louise Colet (16 janvier) 300
A Ernest Chevalier (17 janvier) 302
A Louise Colet (31 janvier-1er février) 304
A la même (16 février) 305
A la même (3 mars) 307
A la même (20-21 mars) 307
A la même (27 mars) 309
A la même (3 avril) 311

A la même (15 avril) 312
A la même (24 avril) 313
A la même (8-9 mai) 316
A la même (15-16 mai) 319
A la même (30 mai) 321
A la même (9 juin) 325
A la même (19 juin) 326
A Maxime Du Camp (26 juin) 327
A Louise Colet (26 juin) 329
A la même (27-28 juin) 330
A Maxime Du Camp (début juillet) 331
A Louise Colet (3 juillet) 332
A la même (5-6 juillet) 333
A la même (26 juillet) 334
A la même (4 septembre) 336
A la même (13 septembre) 337
A la même (19 septembre) 338
A la même (25 septembre) 340
A la même (1er-2 octobre) 341
A la même (7 octobre) 343
A la même (26 octobre) 345
A la même (22 novembre) 346
A la même (9 décembre) 348
A la même (16 décembre) 351
A Louis Bouilhet (25 décembre) 353
Au même (26 décembre) 354
A Louise Colet (27 décembre) 356

1853

A Louise Colet (15 janvier) 357
A la même (29-30 janvier) 358
A la même (23 février) 361
A la même (27-28 février) 362
A la même (5-6 mars) 364
A la même (25-26 mars) 365
A la même (27 mars) 366
A la même (31 mars) 372
A la même (6 avril) 375
A la même (13-14 avril) 378
A la même (22 avril) 380
A la même (26-27 avril) 382
A la même (30 avril-1er mai) 384
A la même (3-4 mai) 386
A la même (17 mai) 387
A la même (21-22 mai) 390
A la même (26-27 mai) 392
A la même (1er juin) 394
A la même (6-7 juin) 396
A la même (11-12 juin) 399
A la même (14-15 juin) 400
A la même (20 juin) 403
A Louis Bouilhet (23 juin) 407
A Louise Colet (25-26 juin) 408
A la même (28-29 juin) 410
A la même (2 juillet) 413

A la même (7-8 juillet) 416
A la même (12 juillet) 419
A Victor Hugo (15 juillet) 421
A Louise Colet (15 juillet) 422
A la même (9 août) 424
A la même (14 août) 425
A la même (16 août) 429
A la même (21-22 août) 430
A Louis Bouilhet (23 août) 434
A Louise Colet (26 août) 436
A la même (27 août) 439
A la même (2 septembre) 440
A la même (7 septembre) 441
A la même (12 septembre) 443
A la même (16 septembre) 444
A la même (21-22 septembre) 446
A la même (23? septembre) 447
A la même (26 septembre) 448
A la même (30 septembre) 451
A la même (7 octobre) 453
A la même (12 octobre) 454
A la même (17-18 octobre) 456
A la même (23 octobre) 457
A la même (25 octobre) 458
A la même (28-29 octobre) 460
A la même (6 novembre) 461
A Maurice Schlésinger (24 novembre) 462
A Louise Colet (29 novembre) 463
A Louis Bouilhet (10 décembre?) 464
A Louise Colet (14 décembre) 466
A la même (18 décembre) 467
A la même (23 décembre) 470
A Louis Bouilhet (décembre, entre le 15 et le 27) 472
A Louise Colet (28 décembre) 474
A Ernest Chevalier (date imprécise, 1853) 477

1854

A Louise Colet (2? janvier) 477
A la même (13 janvier) 479
A la même (23 janvier) 481
A la même (29 janvier) 482
A la même (19 février) 486
A la même (25 février) 487
A la même (2-3 mars) 488
A la même (19 mars) 490
A la même (25-26 mars) 490
A la même (4 avril) 491
A la même (7? avril) 492
A la même (12-13 avril) 494
A la même (22 avril) 495
A Louis Bouilhet (7 août) 497
Au même (9 août) 498
Au même (18 août) 499

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Portrait de Flaubert, d'après Langlois . . . . . Frontispice
Fac-similé de la première lettre connue de Flaubert (1829-1830). . . . XXX-XXXI
Fac-similé de la lettre à Chevalier du 31 décembre 1830. XXXII
Fac-similé de la lettre à Chevalier du 11 février 1831. 2
Fac-similé du dernier feuillet de la lettre à Chevalier du 23 juillet 1835. 13
Portrait de Flaubert enfant, par une dame inconnue 25
Portrait de Flaubert enfant, par Delaunay. 38
Fac-similé d'une lettre du 23 septembre 1845 d'Alfred Le Poittevin à Flaubert 103
Portrait du docteur Achille-Cléophas Flaubert, père de Gustave 107
Fac-similé de la lettre du 12 août 1846 à Chevalier 123
Portrait de Louise Colet 133
Fac-similé du manuscrit de Bélial (folio 1) 177
Portrait de la Mère de Flaubert, vers 1831 185
Portrait de Louis Bouilhet, d'après un pastel de Lelarge 253
Portrait de Maxime Du Camp 293
Louis Bouilhet, d'après une photographie de Légé 405
Fac-similé d'une poésie inédite (1868) de Louise Colet à Saint-Beuve. . . 469

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-ET-UN
SEPTEMBRE MIL NEUF CENT VINGT-HUIT
PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR
-- 22, RUE DUSSOUBS PARIS --

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 08 '80

MAY 22 '80
MAY 21 '80

CE

a39003 002241791b

CE PQ 2246
.A1 1921 V009
COO FLAUBERT, GU OEUVRES COMP
ACC# 1222085